ÉCLAIRAGES DE LA PAROLE

1189 suggestions de messages depuis chaque chapitre de la Bible

George Campbell Morgan

(1926)

Genèse à Malachie

Version originale anglaise

disponible dans le domaine public :

Searchlights from the Word
being 1189 sermon-suggestions, one from every chapter in the Bible

publié en français par

ConnaitreChrist.net

AVANT-PROPOS DU LIVRE ORIGINAL

Ces notes ont été rédigées sur une période de trois ans et demi, et publiées dans un journal religieux hebdomadaire. Pendant cette période, j'ai constamment reçu des messages de ministres, de missionnaires et de prédicateurs laïcs, dans de nombreux domaines, me faisant part de leur aide en suggérant des thèmes de sermons. Cela m'a procuré une grande satisfaction, car je ne connais aucun service que je préfèrerais rendre que celui d'aider ces hommes. Beaucoup d'entre eux rendent un service héroïque dans des endroits isolés et souvent solitaires, coupés des bibliothèques et incapables de se procurer beaucoup de livres. De plus, mon expérience m'a appris que le travail de détail, qui épuise les forces, incombe davantage au pasteur d'une petite église qu'à ceux des plus grandes. Tout ce qui peut être fait pour aider ces hommes en vaut la peine. C'est dans l'espoir de pouvoir leur apporter cette aide que je publie ces notes.

Le sous-titre que j'ai choisi a pour but d'indiquer la nature spécifique de ces notes. Ce sont des suggestions de sermons, pas des sermons. Aucune d'entre elles n'est complète. Ce ne sont pas des plans de sermons. Aucune d'entre elles ne tente d'organiser systématiquement un sermon. De plus, j'ai résolument évité de les intituler en suggérant des « sujets », préférant laisser le texte des Écritures être leur seule légende.

Sur chaque page des « Saintes Écritures » — les « Écrits inspirés par Dieu » — se trouvent de nombreuses pensées, qui s'étendent comme de longs bras de lumière clairs à travers l'obscurité, découvrant des choses qui autrement seraient cachées, et éclairant souvent des zones plus larges que celles du contexte immédiat. Ce sont des projecteurs.

Parmi une multitude d'entre eux, j'en ai sélectionné un dans chaque chapitre de la Bible. Peut-être que ce travail servira également à illustrer une méthode montrant comment les points focaux de la lumière rayonnante tirent leur éclat du contexte.

Ainsi, avec le ferme désir de n'aider que par suggestion, je présente ce travail sous forme de livre, en priant pour que certains de mes frères qui travaillent glorieusement dans des coins difficiles du champ puissent le trouver utile dans la poursuite de leurs efforts.

G. CAMPBELL MORGAN, Westminster Chapel, Londres SW1Chapitre 1

Genèse 1:2

L'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.

C'est la note clé de la musique de la littérature biblique. Elle est précédée de deux déclarations brèves, mais importantes. Elles concernent la création et la catastrophe. Dans une phrase simple et majestueuse, tout l'ordre au milieu duquel l'homme vit est déclaré d'origine divine. Rien n'est dit sur la manière dont Dieu a travaillé, ni sur le nombre d'âges employés dans le processus. Le seul fait est que le commencement du ciel et de la terre a été Sa création. Dans une autre déclaration tout aussi simple, mais très imagée, une image de la confusion est présentée. Rien n'est dit sur la manière dont cela s'est produit. L'image est telle que nous savons immédiatement que l'état décrit résulte d'un grand bouleversement. Ainsi, nous avons immédiatement associé deux idées opposées : celles de la piété et de l'ordre, et de l'anarchie et du désordre. L'état qui prévaut est celui du désordre. L'énigme de l'univers quant à son existence est résolue. Il est une création de Dieu. Le problème de l'existence du mal n'est pas résolu, mais il est reconnu. Vient ensuite l'affirmation que la condition de désordre n'est pas définitive. La terre est désolée et vide, mais elle n'est pas abandonnée. L'Esprit de Dieu a couvé (telle est la force du mot) la surface des eaux. Ainsi, la création originelle est conservée, ainsi le mal est limité. Sur cette terre vide et déserte ainsi conservée, la Parole de Dieu retentit, exprimant Sa volonté. Cette Parole n'est jamais dépourvue de puissance, et c'est pourquoi il y a reconstruction, accompagnée de nouveaux actes de création. C'est là tout le thème de la Bible.

Genèse 2:7

L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint une âme vivante.

Cette déclaration contient un exposé de la nature de l'homme, dont aucun enseignement biblique ne s'écarte. Dans le chapitre précédent, il nous a été dit que l'homme avait été créé à l'image de Dieu et qu'il avait été placé en position de domination sur l'ordre restauré. Ici, on nous dit clairement comment Dieu a accompli Son œuvre. Observez maintenant la dernière phrase : « l'homme devint une âme vivante. » Le verbe hébreu rendu par « devint » (HAYAH) est toujours emphatique et signifie « vint à être » ou « vint à l'existence ». Il ne s'agit pas de dire que l'homme, qui existait déjà, a été transformé en une âme vivante par un acte de Dieu. Les mots « une âme vivante » décrivent l'homme tel que Dieu l'a créé. La phrase serait peut-être plus claire si elle était rédigée ainsi : L'homme est devenu une âme vivante. Dans Sa création, Dieu a utilisé la poussière et le souffle de vie. L'homme est donc composé de matériel et de spirituel. Le physique n'est aucunement la totalité de l'homme ; il n'est pas non plus complet en tant qu'esprit désincarné. Son corps est fait de poussière. Son esprit est issu du Souffle de Dieu. Rien ne nous est dit ici quant à l'état de la poussière lorsque Dieu a soufflé sur elle. Les processus inclus dans la formation ne sont pas indiqués. Il s'agit d'une simple déclaration concernant le matériau originel de l'être physique. Rappelons que la poussière est également une création divine et qu'aucune particule n'est jamais perdue, bien qu'elle puisse subir de nombreux changements, comme ce fut le cas pour le corps de notre Seigneur lors de Sa résurrection.

Genèse 3:8

L'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin.

C'est la première révélation du sens de l'âme envers Dieu, résultant de la méfiance et de la rébellion. C'est le sens du péché. Ils se sont cachés parce qu'ils avaient peur. Leur peur n'était pas le résultat d'un changement en Dieu. Le changement était en eux-mêmes. Ils n'avaient pas encore appris qu'on ne peut pas se cacher de Dieu. De plus, ils n'avaient pas encore appris que leur seule chance de restauration résidait dans le fait qu'ils ne pouvaient pas se cacher de Lui. Ils s'étaient coupés de la possibilité de communier avec Lui, mais ils n'avaient échappé ni à Sa loi, ni à Son amour. Telles sont les révélations suprêmes de cette histoire. Combien toute l'expérience humaine est fidèle à cette première image ! La peur de Dieu qui pousse les hommes à vouloir Lui échapper et à se cacher de Lui est aussi puissante aujourd'hui que par le passé. La dissimulation peut prendre la forme d'un déni de Son existence, d'une rébellion contre Sa loi, d'une indifférence à Ses exigences. C'est toujours la même chose, une aversion pour Dieu, née de la peur ; et elle est toujours causée, non par ce que Dieu est, mais à cause de ce que l'homme est. La crainte de Dieu est toujours un témoignage de la sainteté de Dieu, même si elle est une preuve de l'ignorance de Son amour. Dans cette mesure, elle est donc un principe qui a une réelle valeur. En ce sens, la crainte du Seigneur est le début de la sagesse. Mais ce n'est qu'un début. Si, malgré notre cachette, Il nous trouve et nous fait connaître Son amour, nous persistons à fuir Sa présence et à refuser Ses demandes, alors nous commettons le péché qui n'a pas de pardon et qui ne peut pas en avoir. C'est ce que Jésus a décrit comme le péché éternel. La seule cachette sûre de la sainte colère de Dieu se trouve dans le cœur blessé de Dieu. Il y a un arbre qui nous cachera, mais c'est l'arbre où nous trouvons Dieu en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même.

Genèse 4:25

Dieu m'a donnée un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué.

Quelle tragédie et quel triomphe se mêlent dans ces paroles ! C'était le cri du cœur d'une mère. Ce chapitre raconte l'histoire des premiers enfants nés de l'homme. Leurs noms racontent l'histoire de leurs espoirs et de leurs craintes. Caïn, qui signifie « Acquis », révèle l'espoir de la mère de voir s'accomplir en lui la promesse divine d'une semence qui triompherait du mal. Abel, qui signifie « Vanité », révèle sa déception, non pas d'abord en lui, mais en son premier-né, et peut-être aussi en lui. Puis vint la tragédie. Le garçon qu'elle appela Vanité connut Dieu en grandissant et vécut selon Sa volonté. Caïn, l'acquéreur, le tua. Le cœur de la mère avait alors appris une leçon plus profonde, car le troisième garçon s'appelait Seth, ce qui signifiait « Substitution ». C'était une note d'espoir. Si la promesse divine tardait à se réaliser, elle n'était pas rompue. Elle ne pouvait s'accomplir en Caïn. Elle aurait pu l'être, à son avis, dans le garçon qui portait le nom révélant sa déception, mais il était mort. L'histoire n'est pas terminée. Dieu lui donne un autre garçon, et c'est ainsi qu'elle apprend le grand mot. Que de choses simples et sublimes sont suggérées par tout cela ! Cette histoire a quelque chose à nous dire au sujet de nos enfants. Nous ne savons pas tout d'eux. Chacun d'entre eux doit construire son propre destin indépendant de nos espoirs et de nos craintes. Elle a beaucoup à nous dire sur les voies de Dieu. Lorsqu'Il traite le problème du péché humain, Il ne peut se hâter.

Genèse 5:1

Voici le livre de la postérité d'Adam.

Nous ne trouvons cette formule exacte que deux fois dans la Bible : ici et dans le premier verset du Nouveau Testament ; dans un cas, il s'agit du premier homme, le premier Adam ; dans l'autre, il s'agit du deuxième homme, le dernier Adam. C'est en soi un fait suggestif. Ici, dans la Genèse, les mots constituent le titre du rouleau qui suit immédiatement, sur lequel la postérité d'Adam, par l'intermédiaire de Seth, est donnée jusqu'à Noé et ses trois fils. Il contient l'histoire de la première période ou âge de l'histoire humaine après la chute, c'est-à-dire la période allant de la chute au déluge. Dans le chapitre précédent, l'histoire de la postérité d'Adam à travers Caïn est présentée, jusqu'à Lémek, qui était contemporain d'Hénoc. La période couverte a duré quinze cents ans, et ce chapitre est important parce qu'il est la seule histoire biblique de ces siècles. Cette histoire est saisissante par sa brièveté et le peu d'informations qu'elle contient. Elle se résume essentiellement à l'histoire de la continuité de la race sous la peine de mort résultant de la Chute. L'homme s'est méfié de Dieu et s'est rebellé contre son gouvernement, parce qu'il a cru à la parole de l'ennemi, qui avait dit « Vous ne mourrez pas ». À travers les siècles, le son de la cloche de la mort est persistant ; nous le lisons encore et encore, huit fois : « puis il mourut ». Ainsi, l'histoire a prouvé que la parole de l'ennemi était un mensonge et que celle de Dieu était la vérité. C'est ce que fait toujours l'histoire. Pourtant, le principe du triomphe sur le péché et la mort est illustré dans cette histoire. Un jour, le glas n'a pas retenti. La description de la disparition d'un homme de la terre est différente. Il est écrit d'Hénoc : « puis il ne fut plus, parce que Dieu le prit ». Et l'explication se trouve dans le fait que, dans sa vie, il a trouvé le chemin de la communion avec Dieu.

Genèse 6:5

L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal.

Ces mots expliquent la raison du déluge. Nous arrivons à ce point du récit de l'histoire humaine, à la première activité du jugement punitif de Dieu. Une crise a été atteinte, qui a rendu nécessaire, pour la réalisation du dessein divin pour l'humanité, une telle action ; et ces paroles révèlent la nature de la crise. Elles sont très emphatiques et montrent la dépravation morale totale qui prévalait. Les lire attentivement, c'est découvrir ce fait. Lorsque les mauvais choix et les mauvaises orientations se sont manifestés de cette manière, Dieu a toujours agi en jugement de la sorte. Il l'a fait à maintes reprises. Nous avons vécu une période d'activité divine de ce type. Et il en sera ainsi jusqu'à ce que la victoire finale soit remportée et que le mal soit complètement banni de la Terre. Deux choses sont révélées qui sont de la plus grande importance. Premièrement, Dieu n'agit jamais de la sorte avant que cela ne soit nécessaire à l'accomplissement de Ses desseins les plus élevés pour l'humanité. Deuxièmement, Dieu agit toujours ainsi, lorsque c'est nécessaire. Ce sont là les faits de Sa patience et de Sa constance. Le mal ne Lui échappe jamais. Il le presse et l'oblige à s'exprimer jusqu'à l'extrême, et ce, afin de le détruire. Le déluge, le sang, le feu et les vapeurs de fumée sont les instruments de Son jugement et sont utilisés pour réaliser Ses grands idéaux pour l'humanité.

Genèse 7:16

L'Éternel ferma la porte sur lui.

Dans Sa colère, Dieu se souvient toujours de la miséricorde ; Il garde toujours vivante Son œuvre ; au milieu des années, Il la fait toujours connaître. Dans cette histoire, nous avons sous les yeux une terrible désolation résultant de l'acte de Dieu, rendu nécessaire par le péché de l'homme. Partout, les eaux de destruction et de purification dominent, mais sur elles, en toute sécurité, se trouve l'arche. À l'intérieur de celle-ci se trouvent huit âmes. Elles constituent le lien entre le premier dessein divin et sa réalisation ultime. Elles sont en sécurité, car Dieu les a enfermées. Elles sont là parce qu'elles ont écouté Dieu, cru en Lui et obéi à Sa parole. Ils sont donc en sécurité ; et bien plus encore, le dessein de Dieu est en sécurité, car c'est par eux qu'Il avancera vers le triomphe final. Encore une fois, nous voyons la première illustration d'un principe et d'une méthode qui ont été appliqués tout au long de l'histoire de l'humanité. Les jugements de Dieu sont toujours sélectifs dans leur exercice et bénéfiques dans leur issue. Les ténèbres n'ont jamais complètement maîtrisé ou éteint la lumière. Il a toujours trouvé un reste d'âmes fidèles, grâce auxquelles Il a pu avancer vers Son but ; et elles ont toujours été en sécurité sous Sa garde. Cette vieille histoire devrait certainement parler à nos cœurs avec un pouvoir de recherche et de réconfort. Elle nous interroge car elle nous oblige à définir notre propre relation avec Lui. Sommes-nous des hommes et des femmes qu'Il peut enfermer dans l'arche de Sa grâce protectrice et par lesquels Il peut œuvrer à l'accomplissement de Ses desseins ?

Genèse 8:22

Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point.

Ces mots font partie de la nouvelle alliance que Dieu a conclue avec l'homme après le Déluge. Dans ce jugement d'une race corrompue, l'ordre de la nature avait été mis de côté. Une année lunaire entière avait été une année de jugement (comparez **Genèse 7:11** avec **Genèse 8:13-14**), et pendant cette période il n'y avait eu ni semence ni récolte, ni froid ni chaleur, ni été, ni hiver, ni jour ni nuit, en ce qui concerne l'expérience de l'homme et la condition de la terre. Le but de ce jugement particulier étant accompli, Dieu a rétabli l'homme dans ses relations avec la terre, le plaçant sous un nouvel ordre de vie, celui du gouvernement de l'homme par l'homme (voir **Genèse 9:1-6**). En agissant ainsi, Il a restauré et confirmé durablement l'ordre naturel. Le prochain jugement de la terre sera sa purification finale par le feu (voir **2 Pierre 3:7 et 12**). Jusque-là, cet ordre demeure. Il est bon de se rappeler que cette alliance n'a jamais failli et que la continuité et la régularité des saisons sont dues à la fidélité de Dieu. Au cours des siècles, l'homme a vécu au rythme des semences et des récoltes, du froid et de la chaleur, de l'été et de l'hiver, du jour et de la nuit, et cela parce que Dieu a été fidèle et patient. Les chagrins de l'humanité sont tous dus au mauvais usage que l'homme fait de ces choses. Si elles étaient utilisées correctement sous le gouvernement divin, il n'y aurait ni douleur ni pauvreté, mais des conditions humaines parfaites. Toutes les bénédictions terrestres découlent de ces arrangements divins. Toutes les malédictions terrestres résultent du mauvais usage qu'en fait l'homme.

Genèse 9:13

J'ai placé mon arc dans la nue, et il servira de signe d'alliance entre moi et la terre.

C'est ainsi que Dieu, choisissant l'un des plus beaux phénomènes naturels existants, en a fait le signe permanent de l'alliance qu'Il avait conclue avec l'homme. En dehors des nuages et de la pluie, il ne peut y avoir d'arc. Mais l'arc n'est jamais vu sur les nuages, sauf lorsque le soleil brille. Compte tenu de l'instrument du jugement dont la terre venait de sortir, à savoir la pluie et le déluge, c'était un symbole tout à fait approprié de l'alliance faite avec l'homme par le Dieu de miséricorde et de grâce. Le contexte nous montre l'usage qu'il faut en faire. Il est nécessaire que, vu dans la nuée, cela évoque à l'homme cette alliance, ce qui était sans aucun doute dans l'esprit de Dieu. Cependant, l'objectif de son adoption comme signe n'est pas indiqué dans l'histoire. C'est plutôt que Dieu a dit : « L'arc paraîtra dans la nue ; et je me souviendrai de mon alliance » (**9:14-15**) ; et cela est encore souligné par les mots : « L'arc sera dans la nue ; et je le regarderai, pour me souvenir » (**9:16**). La pleine valeur de l'arc dans la nuée n'est donc pas tant que l'homme, en le regardant, se souvienne de l'alliance, mais plutôt qu'il se souvienne que Dieu regarde et se souvient. Cela touche une note plus profonde et crée un sentiment de paix plus intense. La prochaine fois que nous verrons un arc-en-ciel, rappelons-nous que nous regardons quelque chose que Dieu regarde, et qu'en le regardant, Il se souvient.

Genèse 10:32

Telles sont les familles des enfants de Noé, selon leurs lignées en leurs nations ; et de ceux-là ont été divisées les nations sur la terre après le déluge. (version David Martin)

Le lecteur remarquera que ce dixième chapitre raconte comment les nations ont été « divisées sur la terre ». Il précède le récit de l'occasion de cette division, qui se trouve dans le chapitre suivant. C'est ici que l'idée de nation émerge dans l'histoire de la Bible. Jusqu'à présent, il n'y avait qu'une seule race. Il y aurait toujours une race, mais dans sa croissance et son développement, elle se composerait de différentes branches, familles et nations, chacune ayant des caractéristiques particulières qui, dans l'économie divine, sont destinées à être conservées au profit de la communauté, afin que la race, tout en restant commune, puisse s'enrichir. Babel était une tentative d'échapper à ce dessein plus vaste de Dieu. C'est ainsi que l'auteur décrit la division qui a suivi Babel, car c'était le premier dessein divin. Il convient de réfléchir attentivement à tout cela. L'idée de nation est divine, mais son principe est la coopération et son but la communion. L'homme en a fait un principe de compétition, et son expérience s'est transformée en conflit. Lorsque les nations sont vues pour la dernière fois dans l'Apocalypse biblique, elles marchent dans la lumière de la Cité de Dieu (**Apocalypse 21:24**) ; c'est alors que la communauté des hommes sera réalisée dans le Royaume de Dieu, et que tout conflit aura pris fin pour toujours. La dernière gloire de l'humanité ne sera pas la monotonie, mais l'harmonie, la valorisation par chaque nation de ses propres pouvoirs et ressources, dans l'intérêt de toutes les autres nations. Tel est l'événement divin lointain vers lequel tend toute la création ; et telle est la gloire de la vision qui inspire tout sacrifice et tout service jusqu'à ce qu'elle soit réalisée.

Genèse 11:9

C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel.

C'est ainsi qu'un nom est donné au mystère de l'anarchie tel qu'il opère dans la société humaine. À partir de là, on voit le mal s'étendre à tous les âges successifs de l'histoire de l'homme, jusqu'à ce qu'il atteigne son expression finale et soit détruit (**Apocalypse 18:21**). L'histoire de Babel est celle de la tentative de l'homme de réaliser un ordre social au mépris du dessein divin. Le dessein de Dieu était la pleine réalisation de la race, ce qui nécessitait le repeuplement de la terre entière par la dispersion des hommes sur toute sa surface. L'homme s'y opposa et tenta de créer un État à Schinear, « afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre ». Afin d'accomplir ce dessein plus vaste, Dieu brouilla leur langage et poussa les nations à se séparer. Le but de la dispersion était celui du grand rassemblement qui devait accomplir son dessein. Il a brouillé les pistes afin que Son plan puisse se réaliser. Ce n'est pas seulement une histoire ancienne, c'est l'histoire d'un processus perpétuel. À maintes reprises, les hommes ont cherché à s'établir, soit en rébellion contre les plans divins, soit sans s'y référer. Le résultat a toujours été la confusion. Dieu n'a jamais permis à l'humanité de réaliser un ordre social dont Il serait exclu, et Il ne le fera pas jusqu'à la fin. Un tel ordre signifierait la limitation et la destruction ultime de l'humanité. C'est pourquoi Il sème la confusion dans toutes les tentatives de ce genre et, obligeant les hommes à aller jusqu'au bout de leurs fausses conceptions, Il les détruit.

Genèse 12:2

Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai; je rendrai ton nom grand, et tu seras une source de bénédiction.

Ce chapitre marque le début de l'histoire du peuple par lequel Dieu a agi dans l'histoire humaine en vue de la rédemption de la race et de la restauration de l'ordre divin. À partir de ce moment, la littérature biblique s'intéresse à ce peuple jusqu'à l'apparition du Libérateur. Elle s'intéresse alors à Lui et à la race élue qui résulte de Son œuvre. Cependant, nous ne devons jamais imaginer que les nations ou le monde sont exclus de la pensée et du dessein divins. La nation qui va être appelée à naître, celui qui, selon la chair, sera de cette nation, et la nouvelle race créée par Son œuvre, tous, dans le dessein de Dieu, sont appelés à coopérer avec Lui en faveur du monde et de toutes les nations. La reconnaissance de ce fait est fondamentale pour toute interprétation correcte de la Révélation biblique. C'est le point essentiel de ces paroles adressées à Abram. Les derniers mots, « source de bénédiction », expliquent les premiers, « Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand ». En appelant Abram, Dieu n'a pas rejeté d'autres hommes ; en rendant son nom grand, il n'a pas dégradé d'autres noms ; en le bénissant, il n'a pas livré d'autres personnes à la malédiction. Lorsqu'enfin cette nation a été écartée pour un temps de ses privilèges et de ses responsabilités, c'est parce qu'elle était devenue trop centrée sur elle-même et qu'elle avait oublié la haute responsabilité qui lui incombait à l'égard des nations du monde. Lorsque cette nation sera rétablie à sa vraie place, ce sera pour remplir cette fonction. La vérité demeure. L'Église existe pour être une bénédiction. Pour cela, elle est bénie de Dieu. L'oublier, c'est échouer totalement et être rejeté.

Genèse 13:14

Lève les yeux, et, du lieu où tu es, regarde vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident.

Ces paroles ont été adressées à Abram alors qu'il se trouvait dans une situation particulièrement difficile. Il se trouvait alors dans le pays vers lequel il avait été envoyé par Dieu. De plus, il s'y trouvait après avoir dévié du chemin de la foi et être descendu en Égypte. Une heure était venue où des difficultés domestiques s'étaient élevées entre lui et son parent, Lot. Il était devenu nécessaire qu'ils se séparent. Avec la majesté d'une grande âme, Abram avait donné à Lot le droit de choisir l'endroit où il habiterait dans le pays, et Lot avait choisi. Le résultat fut qu'Abram, à ce niveau de l'arrangement humain, fut exclu du meilleur du pays. C'est à ce moment-là que Dieu a communiqué avec lui et lui a donné cet ordre. Les mots sont perçus dans leur véritable signification lorsqu'ils sont mis en contraste avec ceux de **Genèse 13:10** : « Lot leva les yeux ». En agissant ainsi, Lot avait choisi en fonction d'un avantage personnel. Après son départ, Dieu dit à l'homme qui avait choisi de ne pas choisir : « Lève les yeux » et lui ordonne de regarder « vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident », c'est-à-dire vers tous les points cardinaux et donc sur toute la terre, y compris celle que Lot s'était choisie. Tout ce qu'il regardait ainsi lui était alors garanti par l'alliance de Dieu. L'enseignement de cette histoire est évident. L'homme n'a pas de droits définitifs sur d'autres biens que ceux qui lui reviennent par le don de Dieu. L'homme qui, par la foi, s'en remet à Dieu pour les choix de sa vie, est l'homme qui trouve son chemin vers des possessions dont il ne peut être dépouillé.

Genèse 14:23

Je ne prendrai rien de tout ce qui est à toi, pas même un fil, ni un cordon de soulier, afin que tu ne dises pas: J'ai enrichi Abram. Rien pour moi!

Ces paroles montrent à quel point la foi d'Abram, l'ancêtre des Hébreux, était d'un ordre élevé. Il avait rendu un grand service au roi de Sodome en remportant la victoire sur cinq rois, même s'il était entré dans le conflit non pas en son nom, mais pour le bien de Lot. Pour un homme moins perspicace, il aurait semblé parfaitement naturel et tout à fait inoffensif de recevoir de ce roi un don de la substance matérielle qu'il avait sauvée. Mais la vraie foi voit toujours plus loin que l'immédiat et refuse de compromettre l'avenir par une action dans le présent. Abram vit immédiatement, et clairement, ce qui pouvait arriver, et il refusa de se mettre dans une situation de dépendance vis-à-vis de quelqu'un qui, plus tard, aurait pu profiter de son action pour discréditer son Dieu. Combien large est l'application du principe révélé ici, et combien plus forts les hommes de foi de toutes les époques auraient-ils été s'ils avaient agi selon ce principe ! Combien de fois l'Église, ou une Église, a-t-elle vu son influence spirituelle limitée, voire détruite, parce qu'elle avait reçu des dons de ceux qui, dans tous les faits de leur vie, étaient en rébellion contre Dieu ? D'ailleurs, Abram n'avait pas besoin de ces dons et il ne s'est pas appauvri en les refusant. Le chapitre suivant commence par ces mots : « Après ces événements, la parole de l'Éternel fut adressée à Abram dans une vision, et il dit : Abram, ne crains point ; je suis ton bouclier, et ta récompense sera très grande. » Un tel homme n'avait pas besoin de la récompense que le roi de Sodome avait à lui offrir.

Genèse 15:6

Abram eut confiance en l'Éternel, qui le lui imputa à justice.

Le fait qu'il s'agisse d'une déclaration d'une importance capitale va de soi et est corroboré par le fait que Paul et Jacques la citent tous deux, dans des lettres que certains ont cru contradictoires, mais qui sont tout aussi complémentaires : Paul dans ses lettres aux Romains (**4:3**) et aux Galates (**3:6**), et Jacques dans celle qu'il a écrite (**2:23**). Il sera utile de se référer à ces passages. Considérons la déclaration telle qu'elle est. De quelle croyance Abram faisait-il preuve ? Il croyait que Dieu ferait pour lui ce qui, au niveau humain, semblait impossible. Il l'a cru, et il a donc cru en Dieu. Cette croyance lui a été imputée par Dieu comme juste. Il est de la plus haute importance que nous ne nous trompions pas sur le sens simple de cette déclaration. Disons donc tout de suite qu'elle ne signifie pas que Dieu lui a imputé quelque chose qu'il ne possédait pas. Sa croyance était juste, donc c'était la justice. Elle était la raison de toutes les activités de sa vie qui ont suivi l'exercice de cette croyance. Elle était donc l'inspiration de l'activité juste. Nous voyons ainsi comment Paul et Jacques sont d'accord. Paul soutenait que seule la foi peut rendre juste. Jacques affirme que la seule preuve de la foi est la justice. Jésus a dit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » (**Jean 6:29**) ; et la même grande vérité est confirmée par cette parole. Le premier acte de justice est la croyance. L'homme qui croit en Dieu est considéré comme juste, car en agissant ainsi, il fait ce qui est juste et rend possible la réalisation de la justice dans son caractère et sa conduite.

Genèse 16:14

Beër-Lakhaï-roï. (version Darby)

C'est le nom donné au puits au bord duquel Agar, la servante d'Abraham et la mère d'Ismaël, avait été visitée et réconfortée par l'Ange de l'Éternel. Cette phrase est significative de son expérience. Elle a été traduite de diverses manières : « Puits de vie, mon voyant » ; « Puits de vie après avoir vu » ; « Puits de celui qui vit et qui me voit ». Ces traductions sont toutes de l'ordre de l'interprétation. La traduction réelle doit reconnaître la combinaison de trois mots : Beër (un puits) ; lakhaï (la vie) ; roï (un voyant ou une vision). Pour comprendre le caractère suggestif de ces mots, nous devons tenir compte du contexte. Le verset précédent montre qu'elle a vu Dieu comme Celui qui l'a vue. Il était donc Celui qui vivait, qui prenait soin de sa vie et la réconfortait. Telles étaient donc les idées à l'origine du nom. Dieu a été identifié comme l'être vivant qui voit. Cette vision a apporté la vie à Agar. Tout cet incident est très instructif, car il nous montre que Dieu n'est pas indifférent à ceux qui ne sont pas inclus dans les alliances conclues avec le peuple appelé à réaliser Ses desseins. Il reste le Dieu qui voit, et Il reste le Dieu vivant, qui agit en fonction de ce qu'Il voit. En de nombreux points, qui dépassent ceux de Ses alliances spéciales avec Ses élus, Il donne la vie à ceux qui Le voient, même faiblement. Ce nom de puits semble donc se détacher sur la page de l'histoire ancienne, comme un rayon de lumière dans les ténèbres, suggérant de grandes pensées sur Dieu et Ses relations avec les hommes, et remplissant le cœur de confiance en Sa justice et Sa bonté.

Genèse 17:1

Je suis le Dieu tout puissant (El Shaddai). Marche devant ma face, et sois intègre.

Par ce mot, l'Éternel se révèle à Abram d'une manière nouvelle et l'appelle à une dévotion encore plus complète. Le nom ou le titre, El Shaddai, est particulièrement suggestif, car il signifie littéralement « le Dieu puissant en Ressource ou en Suffisance ». Nous perdons une grande partie de sa beauté en le traduisant par « Dieu tout-puissant ». L'idée de toute-puissance est présente, mais elle est déjà pleinement exprimée par le mot El. Le terme Shaddai va plus loin encore et suggère un approvisionnement et un confort parfaits. Nous devrions mieux saisir l'idée si nous utilisions les mots « Dieu tout-puissant » ou, mieux encore, « Dieu tout-suffisant ». C'était la nouvelle révélation, et c'est dans le cadre de sa réalisation qu'Abram fut appelé à marcher devant Dieu et à être parfait. C'est toujours ainsi que Dieu procède avec les siens. Il révèle la perfection de leurs ressources en Lui-même, et les appelle ensuite à une marche qui est rendue possible par ces mêmes ressources. Qui peut marcher devant Dieu et être parfait par sa propre sagesse ou sa propre force ? Certainement personne ! Mais qui, d'un autre côté, pourrait ne pas le faire s'il dépendait de Lui pour tout ce qu'Il est capable et désireux de fournir ? Recueillir la subsistance et la consolation du sein de Dieu, c'est être rendu fort pour tout le pèlerinage, quelle que soit la longueur de la marche ou la difficulté de la route. Pour nous, la révélation de cette vérité sur Dieu est parfaite dans notre Seigneur, car « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître ». (**Jean 1:18**) Et plus encore : « Nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ». (**Jean 1:16**)

Genèse 18:32

Je ne parlerai plus que cette fois. Peut-être s'y trouvera-t-il dix justes.

Ce chapitre est l'un des plus importants de toute la Bible, car il révèle les possibilités qui s'offrent à l'homme de foi en communion avec Dieu. Abraham est considéré comme un homme soucieux de l'honneur de son Dieu. Il lui semblait que si les justes étaient impliqués dans le jugement des méchants, la justice serait bafouée, et de ce point de vue, il avait raison. Sa conviction était le résultat direct de sa connaissance de Dieu. Sous l'emprise de cette préoccupation, il s'adressa à son Dieu, qui lui répondit. Acceptant sa suggestion quant au nombre, Dieu déclara qu'Il épargnerait la ville s'il y trouvait cinquante personnes. Encouragé par cette assurance, Abraham appliqua son principe à quarante-cinq, quarante, trente, vingt, et dans chaque cas, la réponse divine ratifia sa conviction. Il s'enhardit de nouveau en proposant le nombre dix, et reçut à nouveau une réponse. Il s'arrêta là. Cette affirmation est éclairée par la suite. Abraham s'est arrêté à dix, mais Dieu a appliqué le principe en délivrant le seul, en obligeant Lot à partir avant que le jugement ne s'abatte sur la ville. La leçon pour nous est évidente. Dieu n'est pas seulement, comme nous le disons parfois, meilleur que nos craintes ; Il est meilleur que nos espoirs. Si nous veillons à son honneur, Il est toujours prêt à communiquer avec nous et à nous conduire aussi loin que notre foi le permet, en nous donnant toujours l'assurance de Sa fidélité aux choses les plus élevées que nous pensons de Lui. Nous pouvons alors savoir que lorsque nous n'osons pas aller plus loin dans la suggestion, Il ira au-delà de notre audace.

Genèse 19:22

Car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé.

Dans ces paroles, nous trouvons la réalisation à l'extrême du principe pour lequel Abraham avait lutté dans sa communion avec Dieu. Elles révèlent également qu'il est impossible pour Dieu de ne pas être fidèle à Son propre caractère de justice. Ses jugements ne peuvent jamais être incompatibles avec Sa justice. Tout cela est mis en évidence lorsque, en lisant toute cette histoire, nous voyons la réticence de Lot. C'était un homme juste, exaspéré par les actes illégaux des hommes de Sodome (**2 Pierre 2:7-8**) ; mais ses liens avec la ville, et sans doute ses possessions, étaient tels qu'il s'attardait et ne pouvait guère être persuadé de la quitter. Tant qu'il était présent, Dieu ne pouvait rien faire, car cela eût été détruire cet homme juste, bien que peu disposé à partir ; cela eût été se renier soi-même et saper les fondements mêmes sur lesquels son trône est bâti. C'est cette vérité qui nous donne confiance en tout temps. Aussi terribles que soient les jugements de Dieu, ils sont toujours sélectifs ; et même lorsque, pour notre vision limitée, il peut sembler que les justes sont impliqués avec les méchants, nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Amos en était convaincu lorsqu'il a dit : « Car voici, je donnerai mes ordres, Et je secouerai la maison d'Israël parmi toutes les nations, Comme on secoue avec le crible, Sans qu'il tombe à terre un seul grain. » (**Amos 9:9**). Cela ne signifie pas que les justes ne souffrent jamais du péché des autres. Ils peuvent souffrir et même mourir, mais cela signifie que cette souffrance et cette mort ont une autre signification.

Genèse 20:10

Quelle intention avais-tu pour agir de la sorte?

Ce sont les paroles d'Abimélek à Abraham, du roi de Guérar au père du peuple élu. Dans ce chapitre, nous avons le récit d'une déviation du chemin de la foi de la part de l'homme de foi. Il en a été réduit à prendre des dispositions pour sa propre sécurité par des pratiques trompeuses, en cachant la vérité que Saraï était sa femme et en disant à demi-mot qu'elle était sa sœur, sa demi-sœur, la fille de son père Térah, par une autre femme. Ce qui est étonnant, c'est qu'il avait déjà agi de la sorte lors de sa visite en Égypte. La question d'Abimélek visait à savoir quel motif avait poussé Abraham, et elle a donné lieu à cette réponse : « Je me disais qu'il n'y avait sans doute aucune crainte de Dieu dans ce pays ». Quelle révélation nous avons ici de la maladresse ! Abraham pensait que parmi un peuple qui n'avait pas la crainte de Dieu, il devait agir pour lui-même et sans Dieu. Par cette expérience, Dieu lui apprit tout d'abord que sa crainte existait là où il ne pensait pas qu'elle existait, et donc qu'il était non seulement inutile, mais aussi tout à fait erroné d'agir comme il l'avait fait. En agissant ainsi, il avait mis en péril tout le dessein de Dieu et, sans l'intervention de ce dernier, il aurait été impossible de le réaliser par l'intermédiaire d'Abraham. Quelle folie ineffable que de limiter Dieu dans nos pensées et de devoir ainsi nous rabattre sur nos propres stratégies ! Agir ainsi, c'est toujours se détourner des voies élevées de Son dessein et mettre en péril la possibilité de travailler avec Lui.

Genèse 21:17

Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est.

Telle est la parole de l'Ange de Dieu à propos d'Ismaël, une parole que nous ferions bien de méditer. Ismaël était le fils de la servante, le fruit d'un manque de foi. Lorsque Isaac, l'enfant de la foi, est né, la servante s'est moquée de lui. Il s'agit là d'une déclaration suggestive. Il était nécessaire de renvoyer Agar et Ismaël. Ils ne pouvaient pas prendre part aux desseins de Dieu, qui s'accomplissaient par l'intermédiaire du peuple élu. Mais lorsqu'ils furent ainsi envoyés, ils n'avaient pas disparu de la vue de Dieu, ni échappé à ses soins et à son autorité. Dieu lui fournit sur le moment ce dont il avait besoin pour préserver sa vie ; Dieu fut avec lui, et il grandit ; Dieu fit de lui une grande nation. Cette histoire, bien comprise, nous aidera à avoir la vision de toute l'histoire qui est nécessaire à une compréhension intelligente de celle-ci. Les élections de Dieu ne signifient jamais qu'Il abandonne ceux qui ne sont pas élus. Il n'y a pas de nation que Dieu n'ait pas créée. Il n'a exclu aucun peuple de Ses desseins de bonté. Ceux qui sont élus le sont pour servir les autres. Lorsque Sa cité sera enfin construite, toutes les nations marcheront à sa lumière. Lorsque la semence, appelée Isaac, aura remporté le triomphe final, Ismaël participera aux résultats glorieux. Le souvenir de ce fait purifiera nos cœurs de toute possibilité de mépris à l'égard des peuples « moins favorisés ». Nous verrons en eux ceux que Dieu voit, que Dieu aime et pour qui Dieu œuvre toujours au rétablissement et à la bénédiction.

Genèse 22:16

Parce que tu as fais cela.

Ces six mots n'ont pas de sens en dehors de leur contexte, mais en relation avec celui-ci, ils sont pleins de valeur, car ils attirent l'attention sur un acte d'Abraham et sur ce que cet acte a rendu possible dans l'activité de Dieu. Dans cet acte, la foi d'Abraham a atteint son niveau le plus élevé et s'est exprimée de la manière la plus merveilleuse. En obéissant à un appel divin, Abraham a entrepris une action qui, selon tous les calculs humains, aurait empêché l'accomplissement d'une promesse divine. Il savait pourtant que la Parole de Dieu ne peut être brisée. Parce qu'il a agi ainsi, Dieu a pu faire de lui l'instrument par lequel toutes les nations de la terre devaient être bénies. C'est là toute l'histoire, dont les détails sont si bien décrits dans ce merveilleux chapitre. La seule parole qui nous vient à l'esprit est « parce que ». Dieu est capable de faire des choses lorsque nous osons Lui faire confiance. Combien de choses sont en jeu à chaque heure lorsque notre foi est mise à l'épreuve ! Il ne s'agit pas seulement de notre propre caractère, ni simplement de notre relation personnelle avec Lui, mais de questions et de résultats bien plus importants que ce que nous pouvons voir pour l'instant. Il est parfaitement vrai et clairement révélé par cette histoire que Dieu nous éprouve en nous appelant à de grandes entreprises de foi, des entreprises qui vont souvent à l'encontre de nos capacités intellectuelles et de notre vie émotionnelle, des entreprises qui nous conduisent à des souffrances poignantes. Mais Il ne le fait jamais que pour nous préparer à coopérer avec Lui dans un grand dessein de Sa sagesse et de Son amour.

Genèse 23:20

Le champ et la caverne qui y est demeurèrent à Abraham comme possession sépulcrale, acquise des fils de Heth.

Ce champ et sa grotte constituaient la seule possession que cet homme, Abraham, ait jamais eue dans le pays qui lui avait été donné en tant que possession par une alliance avec Dieu. Le fait que quatre-vingts ans plus tard, son petit-fils Jacob en reprit possession par rachat (voir **Genèse 33:19** et **Actes 7**:**16**) montre à quel point cette sécurité, qui lui avait été donnée par les enfants de Heth, était précaire. La foi possède constamment dans une alliance avec Dieu ce qui ne peut être assuré par une alliance avec l'homme. Jamais, même jusqu'à présent, la postérité d'Abraham n'a possédé définitivement et parfaitement ce pays ; mais il est tout aussi vrai qu'aucune autre race ne l'a possédé. Elle est réservée dans le dessein et la puissance de Dieu pour Son ancien peuple, et c'est lui qui la possédera. La foi le sait, et c'est ainsi qu'elle possède avec persévérance ce qu'elle ne semble pas détenir. C'est la victoire perpétuelle de l'homme de foi. Il reçoit les promesses en tant que promesses et meurt sans les avoir reçues comme réalisations. Il meurt triomphalement, sachant que la promesse s'accomplira. Ainsi, toutes les réalisations des choses élevées de la vie humaine se trouvent dans la conscience de la foi et sont assurées par son activité dans la communion avec Dieu. La foi est le pouvoir de se passer de ce que Dieu a promis, jusqu'à ce que vienne le moment où, dans Son infinie sagesse, Il fournira la chose promise. Cependant, pendant ce temps, la foi possède et participe à toutes les joies du don. Le gain de la terre par Dieu et notre gain du ciel sont assurés par l'alliance divine.

Genèse 24:4

Mais d'aller dans mon pays et dans ma patrie prendre une femme pour mon fils Isaac.

Envoyé par Abraham à la recherche d'une femme pour Isaac, son serviteur fit preuve d'un acte de foi obéissant et intelligent. Âgé d'environ cent quarante ans, Abraham avait alors cent quarante ans, et Isaac en avait quarante. Le récit déclare que « l'Éternel avait béni Abraham en toute chose » (**24:1**); et la principale bénédiction accordée était ce fils. C'est par lui que les promesses faites à Abraham devaient s'accomplir ; la Semence promise devait venir. La certitude de cette promesse obligeait Abraham à coopérer intelligemment avec Dieu. C'est la raison pour laquelle il adopta cette méthode pour éviter que la semence de son fils ne soit contaminée par les habitants du pays. Il s'agissait d'une activité de foi. On le voit dans la réponse qu'Abraham donna à son serviteur lorsque celui-ci suggéra que la femme qu'il trouverait ne serait peut-être pas disposée à le suivre. Il déclara que l'Éternel enverrait Son ange devant lui. La suite de l'histoire montre à quel point cet homme a été merveilleusement guidé dans les circonstances ordinaires de la vie quotidienne. Le principe suggéré et illustré par toute cette histoire est que la foi consiste à agir raisonnablement. Croire aux promesses de Dieu, c'est agir en accord avec elles, dans le sens d'une coopération intelligente. La foi ne consiste pas à rester assis et à dire : « Dieu a promis, donc je n'ai rien à faire ». Elle dit plutôt : « Dieu a promis, je dois donc tout faire dans le sens de sa promesse et, dans la mesure de mes moyens, veiller à ce que rien ne vienne contrarier son dessein ».

Genèse 25:8

Abraham expira et mourut, après une heureuse vieillesse, âgé et rassasié.

C'est une grande parole, surtout si nous la laissons telle qu'elle est dans la Bible hébraïque, sans ajouter les mots « d'années ». Abraham est mort rassasié, non pas d'années seulement ou principalement, mais de vie, d'expérience, de toutes les grandes choses. Par la foi, il avait abandonné beaucoup de choses, mais il en avait gagné bien davantage. Il avait appris à connaître Dieu, à marcher avec Lui, à parler avec Lui, à entrer dans une véritable communion avec Lui dans tous les grands processus de son cœur. Il a été appelé « l'ami de Dieu » (**Jacques 2:23**). Une telle vie est pleine, bien qu'elle semble vide. L'homme dont la vision est limitée par les choses du temps et du sens pourrait bien dire qu'Abraham est mort dans un vide profond. Comme le dit l'auteur de la lettre aux Hébreux, il « est mort dans la foi, sans avoir obtenu les choses promises ». (**Hébreux 11:13**) Pendant cent ans, il avait séjourné dans un pays qui lui avait été donné par une alliance, mais il ne l'avait pas possédé selon les critères de la possession humaine. Certes, il n'avait que peu de biens terrestres dont il pouvait se vanter, et il avait renoncé à beaucoup de choses lorsqu'il avait quitté Ur en Chaldée. Néanmoins, il mourut rassasié, car dans sa communion avec Dieu, il avait appris à mesurer le temps en rapport avec l'éternité, à apprécier les choses du sens à la lumière de celles de l'esprit. Pour un tel homme, la mort n'est qu'un passage de l'autre côté, dans l'attente de l'accomplissement des desseins divins et de la réalisation des promesses de Dieu. Ainsi, la plénitude d'Abraham était celle d'une richesse que la mort ne pouvait toucher. La plénitude des hommes qui vivent par la vue et non par la foi est une plénitude dont ils sont vidés dans la mort. Ils laissent leurs biens derrière eux. Les hommes de foi emportent leur plénitude avec eux. C'est une grande chose de mourir ainsi — rassasié.

Genèse 26:22

Il se transporta de là, et creusa un autre puits.

Ces paroles nous révèlent le caractère d'Isaac et la nature de sa foi. C'était un homme calme et placide, qui n'avait pas l'habitude de se lancer dans de grandes entreprises ni de s'agiter. Il aimait vivre en paix, creuser des puits et subvenir aux besoins de son peuple et de son bétail, qui dépendaient de lui en tant que chef de tribu. Mais c'était un homme persévérant. Il n'entrait pas en conflit avec ceux qui volaient ses puits, mais il continuait tranquillement à creuser jusqu'à ce qu'ils soient fatigués de se les accaparer. Lorsque sa persévérance fut récompensée par un puits que ses ennemis ne s'étaient pas approprié, il l'appela Rehoboth et attribua sa victoire à l'Éternel, en disant : « L'Éternel nous a maintenant mis au large, et nous prospérerons dans le pays. » Tout cela est très précieux, car cela nous aide à voir que la foi s'exprime de différentes manières, selon des tempéraments différents. La foi d'Abraham a toujours été d'un niveau élevé et aventureux, et c'est grâce à elle que Dieu a pu le conduire à de grandes expériences. La foi de Jacob était toujours hésitante, mais c'était la foi, et c'est ainsi que Dieu a trouvé le terrain propice au perfectionnement de l'homme et à son utilisation. Celle d'Isaac était une dévotion paisible et persistante à un devoir immédiat, et c'est le principe qui a permis à Dieu d'accorder une place dans le pays au peuple qu'il avait choisi. Dieu a besoin de la foi aventureuse d'Abraham, de la foi agitée de Jacob et de la foi puissante et persistante d'Isaac, et Il les honorera et les utilisera.

Genèse 27:44

Reste auprès de lui quelque temps.

C'est ainsi que Rebecca mesurait le tort qu'elle avait fait à Ésaü par sa duplicité, et c'était la preuve de son incompréhension à l'égard de ses propres enfants. Elle avait agi en accord avec sa conviction que le dessein de Dieu était d'accomplir Ses desseins par l'intermédiaire de Jacob plutôt que par celui d'Ésaü, mais son action n'en était pas moins erronée. Elle ne connaissait pas la force de la haine et de la colère d'Ésaü. Elle pensait qu'elles se dissiperaient d'elles-mêmes en « quelques jours ». Ces quelques jours se transformèrent en vingt ans, et si nous n'avons pas de récit de la mort de Rebecca, il est plus que probable qu'elle ne revit jamais Jacob. Toute cette histoire montre comment Dieu passe outre aux égarements des hommes, mais elle n'en illustre pas moins la folie du mal et nous enseigne comment l'intelligence humaine, agissant en dehors de la direction divine, tombe dans les erreurs de calcul les plus totales. Combien de fois, lorsque nous nous écartons du sentier de la simple obéissance, nous en faisons le compte, et combien de fois nous devons apprendre que nous nous sommes trompés dans nos estimations ! Les quelques jours deviennent vingt longues années ; l'inconvénient relativement insignifiant se révèle être un handicap à vie ; la quantité négligeable devient une douleur permanente. Il est bon pour nous d'apprendre que notre intelligence est toujours en défaut lorsqu'elle tente d'atteindre le but divin autrement qu'en empruntant le chemin divinement balisé. Quelle peine constante nous serait épargnée si nous croyions vraiment que Dieu travaille toujours pour ceux qui L'attendent ! Telle est la vraie foi.

Genèse 28:16

L'Éternel est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas!

Ce sont les paroles que Jacob prononça à son réveil, et elles rapportent le résultat de la révélation qui lui avait été accordée par le songe de l'échelle et des anges qui montaient et descendaient. Leur signification la plus profonde est découverte lorsque nous remarquons particulièrement le temps des verbes qu'il a employés : « L'Éternel est dans ce lieu… Je ne le savais pas! » Le premier temps est le présent, le second le passé. Par l'expérience de la nuit, il avait pris conscience d'un fait permanent — « l'Éternel est dans ce lieu » — qu'il ignorait lorsqu'il s'était endormi — « je ne le savais pas ». Il s'agissait de la présence permanente, de la proximité constante de Dieu. Il ne dit pas : « L'Éternel était dans ce lieu », comme s'il avait reçu une visite de Dieu. La révélation qui lui était parvenue était bien plus merveilleuse et meilleure que cela. Les anges qui montaient et descendaient lui avaient montré la proximité perpétuelle du ciel et de la terre, et la voix de Dieu qu'il avait entendue était la voix de quelqu'un qui était toujours près de lui. Il s'était éloigné de sa maison et du lieu de l'autel, mais il ne s'était pas éloigné de Dieu, même si son voyage avait été rendu nécessaire par ses propres fautes. Cherchant une pierre pour oreiller, dans la solitude la plus totale, il s'était couché pour se reposer, sans savoir que le Dieu de ses pères était encore avec lui. À son réveil, il s'en rendit compte, et ce lieu devint pour lui Béthel, la maison de Dieu.

Genèse 29:15

Dis-moi quel sera ton salaire.

Telle était la question de Laban, et à la lumière de toute l'histoire, c'est une question révélatrice. Le nom de Jacob est devenu presque synonyme d'astuce, et cela peut être justifié, et l'est sans doute, dans une large mesure. Néanmoins, il est impossible pour quiconque aime les relations franches entre hommes et femmes d'étudier ce récit sans préjugés et de ne pas se réjouir du fait que Jacob était l'homme de trop pour Laban. Jacob était intelligent, mais il était honnête dans ses relations ; il ne violait aucun contrat, il s'acquittait de ses obligations. On ne peut en dire autant de Laban à aucun moment. Il a trompé Jacob, et ce de la manière la plus cruelle ; et chaque fois qu'il lui a offert un avantage apparent, c'était avec une arrière-pensée tout à fait égoïste. Laban était le genre d'homme qui, sans scrupule, se sert de ses semblables, leur soutire tous les avantages possibles et les rejette ensuite sans scrupules. C'est un type méchant et ignoble. C'est une histoire à laquelle on pense constamment lorsqu'on entend des gens parler avec mépris du peuple hébreu. S'il est vrai qu'il a déjoué et qu'il déjoue encore beaucoup de ceux qui voulaient l'opprimer, il n'en reste pas moins vrai que pour chaque Jacob, il y a un Laban dont les méthodes sont celles de l'injustice la plus totale. En effet, il n'est pas très éloigné de la vérité finale de dire que ce sont les méthodes peu scrupuleuses de Laban qui ont développé la ruse de Jacob. En tout cas, il est prouvé, sans crainte d'être contredit, que ceux qui ont traité le Juif avec justice et considération ont trouvé en lui une réponse de fidélité et de loyauté irréprochable.

Genèse 30:43

Cet homme devint de plus en plus riche; il eut du menu bétail en abondance, des servantes et des serviteurs, des chameaux et des ânes.

Et cela, en dépit de Laban, ou peut-être plutôt à la suite des pressions injustes que Laban avait exercées sur lui pendant des années. Les méthodes de Jacob n'étaient ni injuste ni déshonorantes. Elles étaient astucieuses et intelligentes, peut-être pas celles que l'éthique chrétienne aurait justifiées. Mais cet homme ne connaissait pas cette éthique et ne pouvait pas la connaître. Il avait alors souhaité s'éloigner de Laban. Ce dernier, de son propre aveu, avait profité des services que Laban lui avait rendus et souhaitait vivement le garder. Il consentit donc à l'arrangement proposé par Jacob (**30:31**-**32**). Il rompit immédiatement ce pacte (**30:35**-**36**). C'est alors que, trompé de nouveau par Laban, Jacob utilisa la méthode qui lui permit de s'enrichir. Il faut dire ici que la plupart des commentateurs renvoient les déclarations des versets **30:35**-**36** à Jacob, supposant que c'est lui qui a séparé les taches rayées. Cependant, une telle opinion ne peut être maintenue que par l'interprétation la plus étrange de l'histoire, qui déclare clairement que Jacob a nourri le reste du troupeau de Laban. Nous avons donc un autre exemple des méthodes peu scrupuleuses de Laban et de la façon dont Jacob a joué son rôle pour les contrer avec succès. Tout cela est intéressant, mais il y a toujours plus profond que ce qui apparaît à la surface.

Genèse 31:49

Que l'Éternel veille sur toi et sur moi, quand nous nous serons l'un et l'autre perdus de vue.

Dans ce chapitre, nous nous séparons de Laban, et ce n'est pas à regret. Ces paroles particulières sont choisies aujourd'hui en raison de la lumière indirecte qu'elles jettent sur les méthodes superficielles et erronées d'utilisation de la Bible. Elles révèlent la raison pour laquelle le monceau de pierres érigé par Jacob lorsqu'il quitta Laban s'appelait Mitspa, c'est-à-dire une tour de guet. Ce sont Laban qui les a prononcées, et ce sont des paroles de suspicion plutôt que de confiance. En se séparant, les deux hommes étaient conscients de leur méfiance mutuelle. Le tas de pierres constituait une frontière de séparation. Il témoignait qu'aucun des deux ne devait la franchir pour nuire à l'autre, et Dieu était invoqué comme l'Observateur qui devait veiller à ce que le pacte soit respecté. Cela nous aide à voir à quel point l'utilisation de ce mot est souvent erronée. Il n'y a pas si longtemps, il était de bon ton d'offrir et de porter des bagues gravées du mot Mitspa, censées indiquer une amitié cimentée par la vigilance de Dieu. C'était peut-être très inoffensif, mais c'était certainement très ignorant. Mettre cette simple chose à l'épreuve des Écritures elles-mêmes, c'est au moins être averti du danger d'une lecture superficielle et d'une interprétation hasardeuse, dont les résultats ne sont pas toujours inoffensifs, mais peuvent conduire à des idées et à des actions entièrement fausses, non seulement en désaccord avec la vérité, mais aussi destructrices de celle-ci. Dieu est le gardien qui ne perd jamais de vue les anciens repères, et malheur à l'homme qui les supprime ou qui fait du tort à son prochain. Mais là où la justice est gardée par l'amour mutuel, il n'y a pas besoin de Mitspa, une tour de guet qui nous rappelle la vigilance de Dieu de cette manière.

Genèse 32:25

Ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël.

La centralité de ce chapitre dans l'histoire de Jacob est indéniable. Ces mots nous révèlent le sens et l'enjeu réels de la nuit de lutte qu'il a traversée. Tout dépend de la bonne compréhension du contraste entre ces deux noms. Jacob signifie littéralement « attrapeur de talons » et donc « supplantateur ». Israël est un composé de deux mots : Isra, qui signifie « gouverné », et El, le nom de Dieu, qui signifie donc « gouverné par Dieu ». C'est ce qu'il découvrit cette nuit-là, et cette découverte constitua la victoire de Dieu. Jacob s'était battu avec les hommes et avait gagné. Ses succès avaient toutefois eu un effet sur lui : ils l'avaient rendu autonome et, dans une certaine mesure, avaient fait oublier que toute sa vie était arrangée et dirigée par Dieu. C'était la leçon qu'il devait apprendre afin d'être délivré d'une autosuffisance qui l'aurait inévitablement ruiné. C'est ce qui explique toute l'histoire de cette nuit-là. Dieu l'a estropié pour le couronner, Il a révélé sa faiblesse pour lui enseigner le secret de la force, Il l'a vaincu pour qu'il trouve la victoire. Son cri, « Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni », n'était pas le cri strident d'un homme contraignant un Dieu réticent à lui céder ; c'était le gémissement sanglotant d'un homme se jetant enfin aux pieds d'un Dieu cherchant à le guérir (voir **Osée 12:4**). À partir de ce jour, il s'arrêta dans sa marche, et cette halte fut le signe de sa noblesse. Quoi qu'en pensent les autres, il savait que c'était le signe permanent de la victoire de Dieu et qu'il était un homme gouverné par Dieu. Combien de fois des handicaps apparents sont-ils les signes de la royauté, et donc de la capacité !

Genèse 33:20

El Élohé Israël.

Le nom de cet autel était sans aucun doute significatif : On remarquera que le nom de Dieu y apparaît trois fois. « El Élohé Israël. Cela signifie Dieu — le Dieu d'Israël, ou si nous traduisons plus loin Dieu — le Dieu de celui qui est gouverné par Dieu. Le Dr C. I. Scofield a une note éclairante sur ce nom. Il dit que la désignation de cet autel était « l'acte de foi de Jacob s'appropriant son nouveau nom, mais revendiquant également Elohim dans ce nouveau sens comme le Dieu par lequel seul il pouvait marcher selon son nouveau nom ». On peut douter que Jacob ait compris cela à cette époque, mais il s'agit là d'une vérité vitale qui ne fait aucun doute. La leçon fondamentale de toute vie véritable est que nous devons être gouvernés par Dieu ; mais une autre leçon doit être apprise, à savoir qu'il n'est possible pour nous que de marcher selon la règle divine, dans la force divine. Se soumettre à Dieu est bien plus qu'un acte, c'est une attitude. De même que l'acte de se soumettre est toujours une réponse à l'appel divin, et souvent à la pression divine, de même l'attitude de soumission n'est maintenue que dans la mesure où nous dépendons constamment et entièrement de Dieu. Heureuse, en effet, l'âme qui est arrivée au bout de sa confiance en soi. C'est alors, et alors seulement, que l'homme est en sécurité, lorsqu'il peut prier et prie en toute sincérité :

« Accorde-moi maintenant la demande de mon âme.
Rien de moi et tout de Toi. »

Il n'est jamais tout à fait sûr de chanter ce dernier vers sans le précédent. C'est lorsque le dévouement est exprimé comme une prière plutôt que comme un acte de volonté qu'il devient complet.

Genèse 34:25

Siméon et Lévi, frères de Dina, prirent chacun leur épée, tombèrent sur la ville qui se croyait en sécurité, et tuèrent tous les mâles.

C'est une page sombre de l'histoire. L'histoire du mal infligé à Dina est une tragédie, et nous ne pouvons qu'être indignés par la colère de ses frères. Néanmoins, les mots que nous avons choisis pour mettre l'accent sur ce point révèlent un tort encore plus grand. Ces hommes avaient discuté de la situation et conclu un pacte avec Hamor et Sichem. Ceux-ci, à leur tour, avaient respecté le pacte. Malgré cet accord, les fils de Jacob tuèrent les hommes de la ville. Le mal pesa lourdement sur l'âme de leur père, et dans les dernières instructions qu'il leur donna avant de mourir, il revint sur cette affaire et réprouva sévèrement leur action. (**Genèse 49:5-6**) Dans cette histoire, on voit quelque chose qui est constamment souligné dans la Bible, et c'est un sujet que nous ferions bien de méditer. Le principe en cause peut donc être énoncé de manière générale. L'homme n'a pas le droit d'agir injustement au nom d'une cause juste. Dieu ne le fait jamais et s'y oppose éternellement. Moïse a finalement été exclu de la Terre Promise parce que son esprit a été malmené dans une cause juste et qu'il a parlé sans réfléchir avec ses lèvres. Nous ne devons pas faire le mal pour que le bien se réalise, ni employer de mauvaises méthodes pour punir le mal. C'est une leçon difficile, que le cœur de l'homme a du mal à comprendre. Il semble que ce soit une excellente chose d'exercer la justice sur les malfaiteurs, mais il est tout à fait répréhensible de le faire lorsque l'acte implique l'infidélité à l'alliance conclue. Dieu n'a jamais besoin que le mal soit fait pour que le droit soit défendu.

Genèse 35:18

Elle lui donna le nom de Ben Oni; mais le père l'appela Benjamin.

Les éléments humains dans ces mots sont très suggestifs et pleins de sensibilité. Rachel était l'unique amour de Jacob. Pendant les quatorze années d'exil qu'il avait passées à sa attendre, puis les sept années où il avait été son compagnon, il n'avait jamais cessé de l'aimer. Maintenant qu'ils étaient de retour dans son pays, elle mourut en donnant naissance à son deuxième garçon. Avant de mourir, elle exprima ses derniers souhaits en l'appelant Ben Oni, fils de la douleur. Que voulait-elle dire ? La question reste ouverte et il peut y avoir plusieurs réponses. L'une d'entre elles est au moins aussi probable que les autres et correspond parfaitement à l'histoire de l'amour qui existait entre elle et Jacob : elle ne pensait pas à elle, mais à lui. Il aurait le fils, mais au prix de la mère, et il serait donc pour lui le fils de la douleur. Jacob changea le nom en celui de Benjamin, fils de ma droite, et il semble qu'il soit en accord avec Rachel plutôt qu'en désaccord, mais il souligne l'autre côté de la vérité. S'il devait être privé de sa bien-aimée, Rachel, le fils qu'elle lui donnerait serait son réconfort et sa consolation. Ainsi interprété, le verset est une idylle. L'histoire est celle d'un chagrin, mais d'un chagrin transfiguré par l'amour. Deux personnes qui ont voyagé ensemble dans la joie du véritable amour sont sur le point d'être séparées ; mais au milieu des ombres profondes de la mort, il y a la lumière de cette nouvelle vie. Rachel exprime sa compréhension de ce que le garçon sera toujours pour son père, le fils de la douleur ; Jacob, comprenant également, et désireux de la réconforter alors qu'elle s'en va, lui rappelle que le garçon sera pour lui une force dans sa douleur — le fils de sa main droite. Sans aucun doute, cette histoire peut avoir une signification plus profonde, mais cette touche humaine, dans son sens premier et naturel, est pleine de beauté.

Genèse 36:1

Ésaü, qui est Édom.

Il s'agit d'un chapitre spécial sur la descendance d'Ésaü. Il est désormais sur le point de sortir de l'histoire. Nous ne lirons plus rien à son sujet. Cependant, ses descendants resteront : le peuple d'Édom, qui s'opposera constamment aux descendants de Jacob. Ils apparaissent à maintes reprises, en particulier dans les écrits prophétiques. Un bref mais révélateur livre traite d'Édom. Il s'agit de la prophétie d'Abdias. Le jugement de Dieu sur Édom y est annoncé, et la nature particulière de son péché y est décrite. Ce texte est surtout remarquable par sa conclusion, qui annonce un jour de rédemption ultime, même pour la montagne d'Ésaü, un jour où des sauveurs monteront sur la montagne de Sion pour la juger, un jour où le royaume appartiendra à l'Éternel (**Abdias 21**). Il est bon, dans nos lectures, de jeter parfois un coup d'œil sur l'avenir, car nous pouvons ainsi être guidés et aidés dans notre attitude face à ce qui se passe autour de nous. Ésaü était un profane qui avait vendu son droit d'aînesse ; de ses reins est née une nation profane qui a rempli la coupe de l'iniquité jusqu'au bord. Leur jugement était donc inévitable. Mais ce n'est pas le dernier mot. Le dernier mot est celui des sauveurs et du salut, dans le seul et unique royaume de l'Éternel. Ceux qui veillent avec Dieu le voient toujours. Le péché doit se régler de lui-même. Le châtiment est inhérent au péché. Mais Dieu est plus grand que le péché, et Ses yeux sont toujours fixés sur le problème. Il travaille toujours dans ce sens. Ceux qui veillent avec Lui travaillent donc avec Lui, et ils attendent avec Lui, endurant le travail, mais assurés de la victoire.

Genèse 37:35

C'est en pleurant que je descendrai vers mon fils au séjour des morts.

C'est ainsi que Jacob s'est exprimé lorsque son fils Joseph lui a échappé. C'était le langage d'un homme parfaitement honnête. Il ne voyait rien d'autre devant lui que le chagrin, puisque l'aîné de sa bien-aimée Rachel avait été tué par une bête sauvage, comme il le croyait. Dans cette déclaration, il y avait la volonté d'un homme fort. Ses fils et ses filles se levèrent pour le consoler, mais il refusa d'être consolé. Il a choisi de rester dans la tristesse. Il ne voulait pas être consolé. La désolation engendrée par la perte de Joseph était telle qu'il n'avait aucun désir d'en échapper. C'est un état d'esprit que l'on éprouve souvent dans un moment pareil, lorsque l'on pense que ce serait une mauvaise chose d'être consolé. Pourtant, il se trompait. Son point de vue était erroné, et sa volonté l'était également. Il n'est pas descendu dans la tombe en pleurant. Le fils qu'il pleurait était vivant et apportait de la joie à son père, éclairant pour lui le chemin de la tombe. Nous pourrions dire qu'il n'avait rien à se reprocher, parce qu'il n'avait pas, et ne pouvait pas, prévoir ce fait. Mais c'est justement là qu'intervient la foi. La foi n'est d'ailleurs pas la clairvoyance. C'est la confiance en Dieu, c'est-à-dire la certitude que, même si le chemin est sombre, il nous conduit vers des lieux ensoleillés. La tristesse n'est pas un mal, mais l'égarement et le refus de se laisser consoler sont toujours un mal. L'homme de foi ne peut jamais accepter de juger des circonstances comme constituant l'ensemble des choses. Il doit compter sur Dieu et s'en remettre à lui. Agir ainsi, c'est ne jamais se laisser abattre par le chagrin.

Genèse 38:26

Elle est moins coupable que moi.

Comme le chapitre 34, il s'agit d'une page sombre de l'histoire. Elle constitue une digression par rapport à l'histoire principale, mais elle est nécessaire pour comprendre la fragilité de ces hommes, et en raison de son influence sur l'histoire ultérieure (cf. **Matthieu 1:3** et **Luc 3:33**). C'est d'abord l'histoire du péché de Juda, qui n'était pas seulement charnel, mais aussi spirituel, puisque la faute a été commise avec la fille d'un Cananéen, race avec laquelle il était strictement interdit au peuple élu de se marier. Il s'agit ensuite de l'histoire d'une rupture de contrat. Juda s'était engagé auprès de Tamar à prendre pour époux Schélah. Nous devons nécessairement comprendre une telle alliance dans le contexte de l'époque et du peuple. Il ne tint pas cette promesse, et Tamar prit des mesures draconiennes et diaboliques pour se venger. Cela lui fit prendre conscience de sa culpabilité et lui inspira ces paroles : « Elle est plus juste que lui » ; « Elle est moins coupable que moi ». Il ne fait aucun doute qu'il avait raison. La méthode adoptée par Tamar était peut-être, même à la lumière de l'époque, tout à fait mauvaise, mais le motif était celui d'une passion pour la justice, dont Juda était dépourvu. L'histoire insérée ici a cette valeur qu'elle révèle une fois de plus, comme au chapitre 34, la conception biblique de son caractère odieux pour le péché de rupture de contrat.

Genèse 39:1-2

Et Joseph fut amené en Égypte… Et l'Éternel fut avec Joseph. (version Darby)

La proximité de ces deux déclarations dans le récit est pleine de sens. Elles abordent deux questions qui nous concernent tous : celles des circonstances et de Dieu. Elles replacent les premières à la lumière des secondes. Pour Joseph, les circonstances étaient sans doute défavorables. Il avait eu ses rêves, mais les expériences qu'il avait vécues étaient telles qu'il ne semblait pas y avoir de possibilité de les réaliser. Il avait été exilé de son pays, dans un pays étranger, coupé de son père qui l'aimait tant, au milieu de parfaits étrangers, et, ayant perdu sa liberté, il était devenu esclave. Pendant ce temps, tout semblait bien sombre. L'autre fait est que l'Éternel était avec lui. Nous, qui avons écrit l'histoire, aurions pu introduire les déclarations par le mot « mais », en l'exprimant ainsi : « Et l'Éternel fut avec Joseph ». Il est au moins significatif que l'auteur ne l'ait pas fait. Il a dit : « Et l'Éternel fut avec Joseph ». Cette méthode est en soi la reconnaissance d'une séquence, et donc d'une relation. Le fait qu'il ait été amené en Égypte n'était pas un hasard. Joseph lui-même l'a reconnu clairement, comme nous le verrons plus loin (**Genèse 45:5**). En effet, son comportement durant ces jours d'épreuve nous incite à croire qu'il savait depuis le début que l'Éternel était avec lui. La leçon que nous pouvons en tirer est que les circonstances exigent toujours la présence de Dieu, si l'on veut les expliquer. Si nous vivons entièrement occupés par les choses visibles, nous connaîtrons une agitation perpétuelle. Si nous voyons toujours celui qui est invisible, nous supporterons sûrement.

Genèse 40:23

Le chef des échansons ne pensa plus à Joseph. Il l'oublia.

Il y a maintenant cinquante ans que j'ai entendu ce prédicateur pittoresque et énergique, Thomas Champness, lire ce chapitre en guise de leçon. Tout au long de la lecture, il n'a fait aucun commentaire, mais lorsqu'il a terminé ce verset, il a fermé sa Bible et a dit : « Et son nom n'est pas toujours échanson ! » C'était une remarque peu conventionnelle, humoristique, presque surprenante, mais elle m'a laissé une impression qui ne s'est jamais démentie. Elle m'a souvent aidé à me souvenir. Cet oubli de la part de cet homme a coûté à Joseph deux années de prison supplémentaires. Il est parfaitement vrai qu'il était en sécurité dans la volonté de Dieu, et qu'il était tranquillement préservé pour l'heure où l'on aurait besoin de lui pour être le libérateur ; mais cela n'excuse pas le majordome. Comme sont vraies les paroles que nous avons souvent citées :

« Le mal est engendré par l'absence de pensée
Aussi bien que par l'absence de cœur ! »

Nous ne sommes pas malveillants, nous voulons vraiment aider, mais nous oublions. Notre bonne fortune nous fait oublier la mauvaise fortune de ceux que nous voudrions servir, et parfois de ceux à qui nous avons donné notre parole. C'est une erreur totale. L'oubli peut avoir des effets aussi néfastes sur les autres que le fait de leur causer du tort. Les bonnes intentions et les promesses sincères n'ont aucune valeur tant qu'elles ne sont pas mises en œuvre et réalisées. Nous avons fait beaucoup de choses aujourd'hui. Avons-nous oublié quelque chose ?

Genèse 41:38

Trouverions-nous un homme comme celui-ci, ayant en lui l'esprit de Dieu?

Telle fut l'impression que Joseph fit sur Pharaon. Il est évident que nous ne devons pas la lire à la lumière de l'ère du Saint-Esprit dans laquelle nous vivons. Ce fait, cependant, ne le rend pas moins remarquable, mais plus encore. Nous n'avons pas à nous préoccuper de la conception exacte de Dieu qui était dans l'esprit de Pharaon. Quelle qu'elle ait été, cette conception l'a amené à penser que cet homme était l'instrument de Dieu et que c'était par son intermédiaire que la sagesse de Dieu se faisait connaître. C'est ce fait qui est frappant dans l'histoire. Joseph a traversé de nombreuses épreuves, mais à travers tout cela, il est évident qu'il a maintenu sa loyauté envers le Dieu de ses pères. Malgré les expériences variées et éprouvantes, l'Éternel était avec lui. Maintenant, à l'heure de l'opportunité, il était encore avec lui ; et cela, Joseph le reconnut et le confessa. Lorsqu'il se présenta devant Pharaon, il déclara aussitôt : « Ce n'est pas moi ! C'est Dieu qui donnera une réponse favorable à Pharaon. » Dans son interprétation, il attribuait les rêves du roi à Dieu et leur donnait un sens. Le fait notable est que ce roi avait en lui un élément qui reconnaissait la vérité de ces affirmations, et il les confessait en ses mots. C'est un fait persistant que nous ferions bien de méditer. Il y a dans la nature humaine un élément qui reconnaît la vraie piété et y répond. Que les hommes obéissent ou non, ils savent ce qui est de Dieu et ce qui ne l'est pas.

Genèse 42:13

Nous, tes serviteurs, sommes douze frères… et il y en a un qui n'est plus.

Comme la méchanceté et la tromperie s'effondrent constamment à l'intérieur de leurs propres frontières. Au moment même où le mal devrait faire preuve d'autant de prudence, il s'effondre par ses propres méthodes et se met en danger d'être découvert et vaincu. Affirmer que « le meurtrier finira par être découvert », c'est en réalité dire que la vérité sera connue, même s'il semble souhaitable, dans l'intérêt de l'injustice, qu'elle soit cachée. C'est aussi dans ce sens que l'on voit que la vérité est puissante et qu'elle l'emportera. À un moment où l'on ne se méfie pas, quelque chose est dit qui révèle un secret que l'on ne souhaite pas révéler. Dans cette histoire, bien sûr, Joseph était celui qui « n'était pas » de ce cercle familial, et tôt ou tard, ces hommes seraient à nouveau confrontés à leur péché. Mais du point de vue de leur désir de cacher le passé (étant donné que, pour autant qu'ils le sachent, ce haut fonctionnaire avec lequel ils traitaient ne pouvait avoir connaissance d'eux), pourquoi n'ont-ils pas dit : « Nous, tes serviteurs, sommes onze frères » ? Il n'y a pas d'autre réponse que celle proposée. Le mal est en fin de compte une folie, et il est vaincu par la vérité. L'ensemble du fait était maintenant dévoilé ; et par leur propre aveu concernant les douze, ils devaient tôt ou tard rendre compte de l'un d'entre eux. C'est ainsi que Dieu a créé l'homme. Il ne peut totalement se soustraire à la vérité. Même s'il essaie de la dissimuler, il la divulguera tôt ou tard à sa propre condamnation. « La lèvre véridique est affermie pour toujours, Mais la langue fausse ne subsiste qu'un instant. » (**Proverbe 12:19**) Faire ce qui est juste, c'est être capable de dire la vraie parole, c'est-à-dire de vivre une vie sans crainte. Le chemin de la vérité est celui de la simplicité et de la liberté.

Genèse 43:30

Et Joseph se hâta, car ses entrailles s’étaient émues, envers son frère.

Il s'agit là d'une touche très humaine et d'une autre révélation de la façon merveilleuse dont cet homme, Joseph, a été préservé par sa loyauté envers Dieu au fil des années et de ses diverses expériences. Quand enfin son propre frère Benjamin se présenta devant lui, le fils de sa mère Rachel, tous les souvenirs du passé se pressèrent sur lui et sa forte nature fut émue jusqu'au plus profond d'elle-même. On dira peut-être que c'était tout à fait naturel ; mais il n'en reste pas moins que l'affection naturelle est souvent détruite par l'adversité et par la prospérité. Cet homme avait connu des souffrances qui auraient pu l'endurcir et l'aigrir. En outre, il s'était élevé à une position d'éminence et d'autorité qui rend souvent un homme insensible et lui fait oublier les anciens liens et associations, même s'ils sont sacrés. L'histoire de l'humanité est pleine d'exemples de ce type. Ce n'était pas le cas de Joseph. Il avait traversé de longues années de souffrance et atteint la position la plus élevée dans tout le pays d'Égypte. Pourtant, son cœur était fidèle à sa famille et, à la vue de Benjamin, il ne put que difficilement s'empêcher de manifester son émotion, même en présence des hommes à qui il fallait pour l'instant la dissimuler. Il en est toujours ainsi pour ceux qui vivent en communion avec Dieu. Pour eux, l'adversité n'apporte pas d'amertume destructrice, et la prospérité ne donne pas lieu à un oubli orgueilleux ou arrogant. La fraternité divine conserve toujours le cœur jeune et tendre, et les plus belles choses de l'âme en vie et en bonne santé. L'amour de Joseph pour Benjamin était naturel, mais il avait été entretenu par sa loyauté envers son Dieu.

Genèse 44:33

Permets donc, je te prie, à ton serviteur de rester à la place de l'enfant, comme esclave de mon seigneur.

Juda a dit ici la plus belle chose de sa vie. Il semblerait que cette fibre d'une véritable noblesse ait toujours été présente chez cet homme, malgré ses échecs. Lorsque, il y a bien longtemps, les frères se sont opposés à Joseph, c'est Juda qui l'a sauvé de la mort. L'histoire du chapitre 36 montre qu'il agissait avec ses frères et qu'il éprouvait peut-être du ressentiment à l'égard de Joseph, mais même là, son meilleur visage s'est manifesté. Bien qu'il ait fait appel à ces hommes durs et cruels pour des raisons de profit, suggérant qu'ils ne gagneraient rien dans l'affaire s'ils tuaient leur frère, le véritable motif de son intervention s'est dévoilé dans ses paroles : « car il est notre frère, notre chair ». (**Genèse 37:27**) Il voyait maintenant la vie de l'autre fils de Rachel, Benjamin, menacée, et il se souciait de son père, dont il avait connu la douleur de la perte de Joseph. Son appel était plein d'une éloquence et d'une anxiété réelles et authentiques, et il atteignit ici son point culminant lorsqu'il déclara qu'il était prêt à devenir esclave si son frère pouvait être libéré. Le chapitre suivant montre que c'est cet appel qui empêcha Joseph de s'abstenir plus longtemps ou de dissimuler son identité à ces hommes. À la lumière de cet incident, il est intéressant de rappeler que la tribu de Juda, ainsi que celle de Benjamin, sont restées plus longtemps fidèles à l'Éternel que toutes les autres.

Genèse 45:5

C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous.

C'est ainsi qu'à l'heure où Joseph se fit connaître à ses frères, il expliqua tous les événements des années précédentes. Ce n'était pas seulement une manière noble de leur pardonner et de les mettre à l'aise, c'était sa lecture de l'histoire de sa vie, et c'était la vraie lecture. Il a insisté sur ce point, car il l'a répété à deux reprises (**45:7-8**). Cela ne les exonère pas de leurs actions passées, mais cela montre que Dieu a pardonné leurs mauvaises actions, non pas pour eux personnellement, mais dans l'intérêt de Ses desseins à travers eux, en tant qu'instruments choisis par Lui. Pour cette raison, Joseph pouvait se permettre de leur pardonner, et il le fit magnifiquement. Cette façon de voir la vie est celle qui vient tôt ou tard à un homme qui maintient sa loyauté envers Dieu dans des circonstances d'épreuves et de tests. La foi regarde vers le haut et croit en Dieu, même si le jour est sombre ; elle regarde vers l'avant et est assurée que les desseins divins se réaliseront, même si les circonstances sont défavorables. Puis vient le jour où nous pouvons regarder en arrière et comprendre la raison de toutes les expériences étranges que nous avons vécues. Nous croyons tous que l'heure viendra où nous passerons en revue tous les chemins troublés et tortueux de la vie et où nous dirons : « C'était bien le chemin qui menait à la vie » Il est bon d'anticiper cette heure de réalisation par la foi, et donc de chanter sur le chemin : « C'est bien le chemin qui mène à cela ! » Comme nous saurons un jour par une vision claire que Dieu a ordonné nos actions, vivons comme ceux qui le savent maintenant par la foi.

Genèse 46:4

Moi-même je descendrai avec toi en Égypte, et moi-même je t'en ferai remonter.

Il n'est pas difficile d'imaginer l'étrangeté de l'expérience émotionnelle de Jacob à ce moment-là. Il avait longtemps pleuré la mort de Joseph, et voilà qu'on lui apportait l'étonnante nouvelle qu'il était non seulement vivant, mais qu'il était « celui qui gouverne tout le pays d'Égypte ». Comme il est naturel de raconter que « Mais le cœur de Jacob resta froid, parce qu'il ne les croyait pas » ! Lorsque les preuves furent apportées par les caravanes chargées, il se mit en route pour aller le voir, s'arrêtant en chemin pour offrir des sacrifices à Beer Schéba. Dans les visions de la nuit, Dieu communia avec lui et lui adressa ces paroles de force et de réconfort. C'est une belle illustration des voies de Dieu. Il est infini dans Sa patience envers les siens ; et dans les heures de besoin particulier, Il se fait toujours connaître à nouveau à eux afin de les fortifier pour tout ce qui peut être dans Sa volonté pour eux. La mesure dans laquelle Jacob était alors conscient des desseins de Dieu, tels qu'ils avaient été connus de ses pères et de lui-même, était la mesure dans laquelle il devait sembler que le départ, avec toute sa postérité, du pays désigné par Dieu était fatal à l'accomplissement du dessein divin. Aller en Égypte, c'était quitter la région désignée. Puis vint la parole qui l'assura de deux choses : premièrement, que - Dieu serait avec eux en Égypte ; et deuxièmement, qu'il y aurait un retour dans ce pays. Fort de cette assurance, il se mit en route : il ne savait rien des détails, et il n'était pas nécessaire qu'il le sache. À tout moment, les hommes de foi doivent simplement savoir que leur Dieu est avec eux et qu'il accomplira toute Son alliance avec eux. Les détails sont toujours sans importance.

Genèse 47:29

Je te prie, ne m’enterre point en Égypte. (version David Martin)

« Jacob vécut dix-sept ans dans le pays d'Égypte — assez longtemps pour voir sa descendance prospérer dans tous les domaines matériels, mais pas assez longtemps pour voir les épreuves et les tribulations par lesquelles elle devait passer avant de retourner dans le pays de la promesse. Ils étaient si prospères qu'il n'y avait aucune raison pour qu'ils ne s'installent pas définitivement dans le pays de Gosen. De plus, ils ne risquaient pas de voir leurs semences mélangées à celles des Égyptiens. Ils étaient séparés plus efficacement qu'ils ne l'auraient été dans le pays de Canaan. Malgré tout, Jacob savait que, selon les desseins de Dieu, ce n'était pas là leur lieu de repos final ; aussi, lorsqu'il arriva au terme de son pèlerinage, son cœur était encore attaché au pays de l'Alliance divine. C'est pourquoi il demanda à Joseph de ne pas l'enterrer dans ce pays étranger. Si le sentiment naturel a pu jouer un rôle dans cette demande, il n'explique toutefois pas entièrement le motif. Les tombes d'Abraham, d'Isaac, de Rébecca et de Rachel se trouvaient en Canaan, mais tous ses enfants étaient avec lui à Gosen, et tout indiquait qu'ils y resteraient. Pourquoi ne serait-il pas enterré là ? Tout simplement parce que, quelles que soient les apparences du moment, il pouvait s'appuyer sur la Parole de Dieu, et que, croyant en Dieu, il les vit tous revenir. La foi de Jacob était toujours plus ou moins agitée, mais c'était une foi réelle ; et jamais elle ne se manifesta plus calmement et définitivement que lorsqu'il fit promettre et jurer à Joseph qu'il serait enterré dans la Terre de Promesse.

Genèse 48:21

Voici, je meurs; et Dieu sera avec vous. (version Darby)

Ici encore, la foi de Jacob est manifeste. Ce sont les paroles d'un homme assuré et satisfait, celles d'un homme qui, grâce à la patience et à la persévérance de Dieu, a appris la leçon de la vie. Sa déclaration tranquille : « Voici, je meurs » prend tout son sens au regard de toute son histoire. Il avait été un homme singulièrement autonome. Sa confiance en soi avait été le seul élément de danger réel dans son caractère. Elle n'a jamais détruit sa foi en Dieu, mais elle a souvent rendu difficile la relation entre Dieu et lui. Il avait obtenu le droit d'aînesse d'Ésaü, la bénédiction d'Isaac, et il avait déjoué le peu scrupuleux Laban — et tout cela par sa propre habileté. Puis vint la nuit de lutte et la grande découverte de la puissance de Dieu. Depuis lors, ses propres projets n'avaient jamais été aussi fructueux. Il avait compris que Joseph avait la prééminence sur tous ses fils, mais ses méthodes avec lui avaient été un échec apparemment désastreux. Pourtant, il avait vécu assez longtemps pour savoir que Dieu maîtrisait tout et qu'Il poursuivait l'accomplissement de ses propres desseins. Maintenant, il était faible et aveugle, et n'avait aucune utilité pratique. Il ne lui restait qu'un acte à accomplir, auquel il ne pouvait se soustraire. Il l'a nommé : « Voici, je meurs ». Ce n'était pas une déclaration de désespoir. Cela n'avait pas vraiment d'importance. La seule chose qui comptait était que Dieu ne meure pas. C'est pourquoi il a ajouté : « Et Dieu sera avec vous ». C'est une grande chose que d'arriver à la fin de sa vie fort de la conviction que nous ne sommes pas indispensables. Il y a tant de choses que nous n'avons pas faites. Cela n'a aucune importance. Nous mourons, mais Dieu demeure. C'est alors que nous pouvons mourir en paix.

Genèse 49:1

Assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des temps.

Ces dernières paroles de Jacob sur ses fils sont d'une grande beauté. On peut les lire d'un point de vue purement humain, comme révélant ce qu'il ressentait à l'égard de ses fils. Dans une telle lecture, nous découvrons les notes qui montrent comment leurs actions l'avaient impressionné, comment il n'avait pas oublié leurs actes d'héroïsme ni ceux de leur honte. Il les avait observés attentivement et connaissait les éléments de force et de faiblesse qui résidaient en eux. À ce niveau, nous sommes impressionnés par son sentiment évident d'impuissance. Il connaissait ses enfants, mais ne pouvait rien faire pour eux. Il les voyait clairement mener leur propre vie, sans aucune aide de sa part, si ce n'est celle qu'ils pourraient recevoir à la suite des descriptions qu'il a faites d'eux. Cependant, ce n'est pas là la note la plus profonde, ni la valeur principale de ces paroles de Jacob. C'est ce qu'il faut découvrir, dans sa prise de conscience que ces vies humaines étaient sous le gouvernement de Dieu. Nous en trouvons surtout la preuve dans tout ce qu'il a dit de Juda et de Joseph. Les choses qu'il a dites à leur sujet n'étaient pas des descriptions des développements naturels de ce qu'ils étaient en eux-mêmes. Il s'agissait de ce que prévoyait le conseil divin à leur égard. Ainsi, à la fin, il fut accordé à cet homme d'avoir une vision merveilleuse du plan et de la puissance de Dieu. C'était la récompense suprême de sa foi.

Genèse 50:25

Dieu vous visitera; et vous ferez remonter mes os loin d'ici.

Ce fut la dernière recommandation de Joseph à ses frères. Elle était caractérisée par la même foi qui, dans le cas de son père Jacob, avait demandé qu'il ne soit pas enterré en Égypte. À certains égards, elle était peut-être encore plus remarquable. Après le décès de Jacob, rien n'indiquait que des troubles menaçaient sa descendance. Il est presque certain que Joseph, qui était parfaitement au courant de toutes les affaires de l'État égyptien, était conscient du danger potentiel pour son peuple après son décès et celui du pharaon qui l'avait connu. Cette conscience est au moins suggérée par sa déclaration selon laquelle Dieu les visiterait et les ferait entrer dans le pays qu'il avait promis à Abraham, à Isaac et à Jacob. Alors qu'il regardait, il n'avait aucun doute quant à l'issue de l'aventure. Quelles que soient les difficultés à venir, il ne pouvait y avoir qu'un seul résultat final : l'accomplissement du dessein divin, l'accomplissement de la promesse divine. La demande qu'il fit pour que, lorsque le jour de la visite viendrait, ses os soient transportés hors d'Égypte, révèle son choix d'être identifié à son propre peuple dans sa destinée divine. Il avait bien servi l'Égypte, et l'Égypte l'avait bien traité, mais il appartenait à Dieu et à son peuple. C'est ainsi, en un mot de foi véritable, que s'est achevée la vie de l'un des plus grands hommes que nous présentent les pages de l'ensemble de l'Ancien Testament. Il est le seul homme sur le blason duquel aucune tache ne repose ; et à bien des égards, il est le type le plus merveilleux du futur Fils et Serviteur de Dieu que l'on puisse trouver dans l'histoire d'Israël.

Exode 1:12

Mais plus on l'accablait, plus il multipliait et s'accroissait.

Ce livre de l'Exode reprend l'histoire des enfants d'Israël et la poursuit là où la Genèse l'avait laissée. Son premier mot, « Maintenant », équivaut exactement à « Et », marquant ainsi la continuité. Il a un caractère qui lui est propre. C'est l'histoire de la façon dont Dieu a enraciné la vie nationale de ce peuple dans Son propre amour rédempteur et Sa puissance. À l'époque où ils vivaient dans le calme et la prospérité au pays de Gosen, ils n'étaient jamais parvenus à une constitution nationale. Ils étaient une race soumise. Les premières pages de ce livre nous les présentent dans des circonstances d'obscurité et de difficulté. Ils n'étaient plus simplement des sujets ; ils étaient des esclaves ; et ils étaient opprimés et affligés de la manière la plus injuste et la plus cruelle. Les espoirs de Jacob et de Joseph concernant un retour dans leur propre pays semblaient n'avoir aucune chance de se réaliser. Ils étaient absolument impuissants, et s'ils étaient simplement livrés à eux-mêmes, ils étaient menacés d'extermination. C'était dans ce but que le pouvoir de l'Égypte agissait. S'il y avait encore de l'espoir dans leur cœur, c'était en Dieu. C'était Son heure. Dans les paroles que nous soulignons aujourd'hui, nous avons la première preuve de Sa présence et de Sa bénédiction. Sur le plan physique, ils ne pouvaient pas être détruits, car Dieu les avait choisis pour l'accomplissement de ses desseins. Le principe est d'application perpétuelle. Chaque époque successive de l'histoire des hommes l'a vu à l'œuvre. Plus les forces antagonistes à la volonté de Dieu agissent contre le peuple de Dieu, plus ce peuple se lève et gagne en force. Ce qu'ils ont le plus à craindre, ce n'est pas la persécution, mais la protection.

Exode 2:2

Elle vit qu'il était beau, et elle le cacha pendant trois mois.

Dans ce livre, Moïse est nécessairement le personnage le plus remarquable. Il était l'instrument choisi par Dieu pour accomplir les desseins de Sa volonté. Formé par des expériences remarquables, il a été amené à cette foi en Dieu qui a rendu possible son emploi de cette manière. Il est bon pour nous de reconnaître immédiatement que la foi de Moïse a été précédée, et donc rendue possible, par la foi de ses parents. C'est ce qu'affirme explicitement l'auteur de la lettre aux Hébreux (**Hébreux 11:23**) : « C'est par la foi que Moïse, à sa naissance, fut caché pendant trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau, et qu'ils ne craignirent pas l'ordre du roi. » L'image de cette mère, cachant son petit garçon parce qu'elle croyait en Dieu, est très parlante. Quand un jour, le chapitre onze de l'épître aux Hébreux sera élaboré et complété, et à la lumière des victoires ultimes de Dieu, nous lirons le récit splendide de la façon dont Sa ville a été construite par la foi, combien d'histoires comme celle-ci trouverons-nous ? Nous aurons certainement des histoires d'hommes aux capacités et aux aventures remarquables, qui ont mené et dirigé les mouvements des armées de Dieu. Mais nous découvrirons certainement aussi que ces hommes ont souvent été soutenus et préservés, engendrés et nourris par des hommes et des femmes de foi. Ce que le monde entier doit aux pères et aux mères forts et simples qui ont œuvré avec Dieu par la foi sera alors connu. C'est certainement une grande chose de voir ainsi, au fond de toute l'histoire qui a suivi, cette mère cacher un bébé, son cœur libre de la peur du roi, parce qu'elle croyait en Dieu.

Exode 3:1

Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro.

Quatre-vingts années s'étaient écoulées depuis que Jokébed avait caché son petit garçon. Rien d'apparent n'était ressorti. Les enfants d'Israël soupiraient encore à cause de leur servitude. Une fois, à mi-chemin de cette période, c'est-à-dire quarante ans auparavant, il y avait eu une flamme, un éclair, une agitation. Ce jeune Hébreu, qui avait vécu à la cour du Pharaon, s'était emporté contre un Égyptien et l'avait tué pour avoir opprimé un Hébreu. Il avait également tenté de réconcilier deux Hébreux en conflit, mais son intervention avait été mal accueillie. Ces actions l'avaient mis en danger à la cour et, par la foi, il avait renoncé à tous ses avantages terrestres et s'était enfui. Ainsi se sont écoulées les deuxièmes quarante années, et nous le voyons maintenant garder le troupeau de son beau-père dans le désert. Pourtant, à la lecture de l'histoire de ces années, à la lumière de la volonté divine, nous voyons à quel point elles ont merveilleusement préparé le chemin pour l'avenir, en préparant cet homme à son travail ! Il avait passé quarante ans à la cour du pharaon, et y avait reçu une éducation qui faisait de lui, à ce niveau, un homme accompli. Puis, lors de la crise évoquée, il avait compris à quel point il était incapable de délivrer son peuple. Il avait passé la deuxième période de quarante ans dans la splendeur tranquille du désert, et son métier de berger l'avait préparé à la douceur nécessaire pour diriger le peuple de Dieu. Maintenant, au milieu de ce travail, Dieu lui était apparu et l'avait appelé à accomplir Sa tâche.

Exode 4:1

Moïse répondit, et dit : Mais… (version Darby)

Les yeux de Moïse avaient contemplé la merveille mystique du buisson qui brûlait sans se consumer. Les oreilles de Moïse avaient entendu la voix de Dieu. Dans une communion étrange et merveilleuse, il avait parlé avec Dieu. Il lui avait été fait connaître les voies de l'Éternel, les secrets de sa compassion et ses desseins. Pourtant, il « répondit et dit : Mais… ». C'est une histoire humaine très naturelle. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cet homme soit rempli de doutes lorsqu'il pense à la condition de son peuple, à la puissance de l'Égypte et à ses propres incapacités. Néanmoins, cette attitude d'hésitation et de peur était erronée. C'est ce que prouve le fait révélé par ce chapitre. Lorsque Moïse persista, « la colère de l'Éternel s'enflamma contre lui, et il dit : N'y-a t-il pas ton frère Aaron, le Lévite? » En lisant cette histoire, l'esprit naturel éprouve une profonde sympathie pour les tremblements de l'âme de Moïse ; mais il est certainement écrit que nous pouvons tirer une leçon plus profonde du tort d'un tel échec. Nous sommes toujours enclins, lorsque Dieu nous appelle à un service élevé, à dire « mais », et ainsi à présenter notre déclaration des difficultés telles que nous les voyons. Moïse apprit bientôt à utiliser son « mais » d'une autre manière. Face aux difficultés, il prit l'habitude de les considérer, puis de dire « Mais Dieu » ! La différence entre la foi et la peur réside dans le fait de placer nos « mais » avant ou après Dieu. Dieu commande, mais il y a des difficultés. Ça, c'est la paralysie. Il y a des difficultés, mais Dieu commande. Ça, c'est le pouvoir.

Exode 5:1

Moïse et Aaron se rendirent ensuite auprès de Pharaon, et lui dirent: Ainsi parle l'Éternel.

Ainsi commença l'intervention de Dieu auprès de Pharaon, en vue de la délivrance de Son peuple. Ses serviteurs vinrent vers le fier monarque et affrontèrent en sa personne toute la puissance de l'Égypte, sans autre autorité ni autre ressource que la parole de l'Éternel. Même eux devaient encore prouver le caractère définitif de cette autorité et la plénitude de cette ressource. Dans le cas de Pharaon, nous commençons ici une histoire merveilleuse, dans laquelle la patience et la puissance de Dieu sont aussi manifestes l'une que l'autre. Les actes de Dieu dans le jugement n'étaient que la ratification des actes et des attitudes de cet homme lui-même. Nous y reviendrons dans un chapitre ultérieur. Le premier résultat de la délivrance de la parole divine fut le défi et le refus catégorique de Pharaon, et par conséquent l'augmentation des difficultés et des souffrances du peuple hébreu. Il n'était pas étonnant que le peuple murmure contre Moïse. Son plan pour les délivrer devait leur sembler avoir déjà échoué de façon désastreuse. Moïse lui-même était perplexe et troublé ; mais son action était celle de la foi — il confia immédiatement son trouble et sa perplexité à Dieu. Il en est toujours ainsi. Ceux qui font face aux hommes, ayant le droit de leur dire : « Ainsi parle l'Éternel », ont également le droit de retourner vers l'Éternel et d'exposer leurs difficultés, ainsi que leurs propres doutes et craintes. Une telle action apporte toujours comme réponse Sa patience et Sa puissance.

Exode 6:2

Je suis l’Éternel (Jéhovah). (version Darby)

Ce fut la grande parole de Dieu en réponse au cri de Moïse, face à la difficulté créée par le refus du Pharaon, et aux souffrances et plaintes qui en résultèrent de la part du peuple hébreu. Il déclara d'abord qu'il traiterait le Pharaon de manière à le contraindre à laisser partir le peuple. Puis, dans un passage remarquable, Il rassura Son serviteur par un message d'affirmation de soi. La force est concentrée si nous y jetons un coup d'œil, en remarquant la répétition de cette déclaration et la récurrence du pronom personnel. Il peut être bon de les exposer. « Je suis Jéhovah. » « Je suis apparu. » « Je n'étais pas connu. » « J'ai établi. » « J'ai entendu. » « Je me suis souvenu. » « Je suis Jéhovah. » « Je vous ferai sortir. » « Je vous délivrerai. » « Je vous rachèterai. » « Je vous prendrai. » « Je serai pour vous. » « Je suis Jéhovah. » « Je vous ferai entrer. » « J'ai levé la main. » « Je te le donnerai. » « Je suis Jéhovah. » Cette lecture incomplète a de la valeur, car elle met en évidence pour nous toutes les valeurs pratiques du nom Jéhovah. C'était le nom qui représentait par excellence la grâce de Dieu. Toutes les activités passées auxquelles il est fait référence, ainsi que toutes celles promises pour l'avenir, révèlent qu'il agit au nom de son peuple. Telle était la déclaration divine faite en réponse à l'énoncé de la difficulté humaine. Même alors, Moïse ne saisit pas, ne pouvait pas saisir toute sa signification ; mais sa déclaration lui donna un terrain plus sûr sur lequel se tenir, alors qu'il attendait l'interprétation de l'expérience. Les enfants d'Israël étaient si pleins de chagrin qu'ils « n'écoutèrent pas », mais Moïse avait entendu pour eux.

Exode 7:1

Je te fais Dieu pour Pharaon.

Telle fut la parole de l'Éternel à Son serviteur, en raison de son hésitation persistante. Lorsque Moïse eut reçu la déclaration concernant Dieu en rapport avec la révélation de Lui-même en tant que l'Éternel, il l'avait proclamée aux enfants d'Israël, et ils n'avaient pas écouté ; c'est-à-dire qu'ils ne l'avaient pas reçue, n'y avaient pas cru ou n'en avaient pas ressenti la puissance. Il en déduisit tout naturellement que s'ils n'avaient pas compris sa valeur, il était peu probable que Pharaon en fût impressionné. Puis, l'Éternel fit cette affirmation saisissante. Cet homme devrait être comme Élohim pour Pharaon. Il devrait se tenir devant Pharaon à la place de Dieu, non seulement pour délivrer Ses messages, mais aussi pour les accompagner d'actes de puissance qui devraient démontrer l'autorité de ces messages. Et c'est exactement ce qui s'est produit, à travers tous ces processus qui ont abouti à la rupture du pouvoir de Pharaon et à la délivrance du peuple de Dieu. Comme cette histoire est belle, dans sa révélation de la méthode patiente de Dieu avec ceux qu'Il appelle à Le servir ! Il appelle constamment les hommes à faire des choses pour lesquelles ils sont totalement inaptes de par leurs propres capacités naturelles, même si ces capacités sont également d'origine divine. Dans des moments pareils, ils peuvent vouloir se rétracter naturellement et ont peur. Dieu ne perd jamais patience, tant qu'ils lui restent fidèles dans leur cœur. Au contraire, Il entend leur expression de peur, explique Sa méthode, et ainsi, pas à pas, les guide et les fortifie, jusqu'à ce qu'ils accomplissent toute Sa volonté, malgré leurs craintes.

Exode 8:19

Et les magiciens dirent à Pharaon: C'est le doigt de Dieu!

Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, celle des relations de Dieu avec Pharaon et du pouvoir de l'Égypte, nous observons le processus avec le plus grand intérêt et ce, de nombreux points de vue. Quant à Pharaon, c'est l'histoire d'une volonté forte, qui se rend stupide, alors que tout au long du chemin, jusqu'à ce que la situation soit totalement sans espoir et sans remède, Dieu lui a donné l'occasion d'utiliser cette forte volonté pour se soumettre. Avant que la première plaie ne tombe, il a été averti et a donc eu la possibilité de s'échapper. Il a refusé, puis, sous la pression de la plaie, a cédé. Un répit lui a immédiatement été accordé, mais il a de nouveau fait preuve d'obstination, ce qui a entraîné la chute de la deuxième plaie. Son obstination s'expliquait peut-être en partie par le fait que ses magiciens avaient été capables de produire des merveilles similaires à la première et à la deuxième plaies. Lorsque la troisième tomba, ils furent impuissants et contraints de reconnaître « le doigt de Dieu ». En raison de son entêtement persistant, après la confession de ses magiciens, Pharaon dut faire face à un nouvel élément, celui de l'information selon laquelle Israël serait immunisé. Ainsi, de bien des manières, Dieu chercha à impressionner le cœur de cet homme. Il est bon d'observer Moïse à travers ces événements. De toute évidence, sa préparation par l'Éternel avait été suffisante, car il traversa toutes ces expériences avec un calme et une dignité singuliers. Il est permis de se demander si le succès des magiciens lors des deux premières plaies n'a pas ébranlé sa foi. Si tel était le cas, il resta fidèle et, lors de la troisième plaie, il vit que leur pouvoir était limité par Dieu. Il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas faire.

Exode 9:20

Ceux des serviteurs de Pharaon qui craignirent la parole de l'Éternel.

Voici une lueur très intéressante et suggestive dans l'obscurité ambiante. Une cinquième et une sixième plaie s'étaient abattues sur l'Égypte, et Pharaon poursuivait toujours dans sa résistance obstinée. Un nouveau cycle était sur le point de commencer, et l'avertissement donné était plus explicite et plus prudent que lors de toute occasion précédente. C'est en rapport avec l'avertissement de l'arrivée de la plaie de grêle que nous lisons que certains des serviteurs de Pharaon craignirent la parole de l'Éternel et agirent en conséquence, avec pour résultat qu'ils échappèrent également à la grêle dévastatrice. Ainsi, Dieu est vu, comme Il l'est toujours, agissant avec une justice stricte et impartiale. Aucun homme ni aucune nation n'a encore péri par la volonté de Dieu, dont on ne pourrait pas dire en toute vérité que le sang était sur leur propre tête. Il ne désire jamais détruire ; Il cherche toujours à sauver. Quelle que soit la durée de la rébellion, s'il y a lieu de se repentir sincèrement, Il est prêt à pardonner. Ses bienfaits ne sont jamais réservés aux habitants d'une seule nation. « En toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. » C'est ce que Pierre a perçu dans la maison de Corneille, et ces paroles sont une première illustration de la vérité. La crainte a peut-être été la première impulsion, mais c'était la crainte de l'Éternel, et c'est en soi l'essence de la foi. En agissant en conséquence, ils ont trouvé la délivrance.

Exode 10:26

Il n’en restera pas un sabot. (Bible Pirot-Clamer)

Ce fut la dernière parole de Moïse dans son conflit persistant contre toute forme de compromis. Le pharaon avait tenté d'y parvenir depuis après la quatrième plaie. Notez les étapes de ces tentatives. Au début, il avait déclaré que ce peuple ne devait pas aller sacrifier à l'Éternel leur Dieu. Après la quatrième plaie, celle des mouches, il suggéra qu'ils pourraient sacrifier, mais qu'ils pouvaient le faire sans quitter le pays (**8:25**). Moïse refusa aussitôt. Pharaon suggéra alors que s'ils devaient partir, ce ne devrait pas être très loin (**8:28**). Moïse le supplia, et la plaie fut retirée, mais il ne les laissa pas partir. Il proposa plus tard, après le huitième fléau (celui des sauterelles), qu'ils laissent les femmes et les enfants derrière eux (**10:8-11**). Moïse refusa. Après le neuvième fléau (celui des ténèbres), il suggéra que le bétail soit laissé (**10:24**). Puis Moïse prononça cette dernière parole : « Il n’en restera pas un sabot ». Telle est la véritable attitude de l'homme de foi. Le mal suggère toujours un compromis. L'écouter, c'est rester esclave. Le seul moyen d'accéder à la liberté est de quitter le pays du mal, de partir accompagné des femmes et des enfants, et d'emporter également tous les biens. C'est lorsque cette attitude est adoptée que les hommes se libèrent de tout esclavage et trouvent la liberté qui est dans le dessein de Dieu pour eux. La vérité peut s'appliquer à la vie individuelle et nationale. Elle est également vraie dans chaque cas.

Exode 11:10

L'Éternel endurcit le cœur du Pharaon, et il ne laissa point aller de son pays les fils d'Israël. (version Darby)

C'est la dernière déclaration de ce genre en rapport avec les plaies, qui précède le récit du massacre des premiers-nés. La même idée se retrouve dans les versets **14:4**, **8** et **17**. Dans une note précédente (sur le verset **5:1**), nous avons dit que les actes de Dieu lors du jugement étaient la ratification des actes et des attitudes de cet homme. Nous pouvons à présent considérer ce fait. Au cours de l'histoire, les mots endurcir et endurci apparaissent souvent. À travers les remarques mis en marge, la Version Révisée a cherché à montrer une différence de sens. En fait, trois mots hébreux sont tous traduits de la même manière. Pour comprendre l'histoire, il faut les distinguer. Le premier (chazaq) signifie « rendre fort ». Les traducteurs de cette version l'ont toujours indiqué dans la marge. Le deuxième (kabad) signifie « rendre lourd », avec l'idée de stupidité. Le troisième (qashah) signifie « rendre dur », dans le sens de cruauté. Tout au long de l'histoire, le premier est utilisé pour décrire l'action de Dieu (**4:21** ; **7:13** ; **7:22** ; **8:19** ; **9:12** ; **9:35** ; **10:20** ; **10:27** ; **11:10** ; **14:4** ; **14:8** ; **14:17**). Il n'est jamais utilisé pour décrire l'acte de Pharaon. Il est utilisé une fois pour décrire l'anxiété des Égyptiens à l'idée que les Israélites partent (**12:33**), et il est rendu par « urgent ». Le deuxième apparaît d'abord dans la description que Dieu fait de l'état de Pharaon (**7:14**), puis deux fois dans l'acte de Pharaon (**8:15** ; **8:32**), puis dans la description que le narrateur fait de l'état de Pharaon (**9:7**), puis à nouveau dans l'acte de Pharaon (**9:34**) et enfin pour décrire l'acte de Dieu (**10:1**). La troisième n'apparaît que deux fois ; une fois pour décrire l'acte de Dieu (**7:3**) et une fois pour décrire la méthode du refus de Pharaon (**13:15**). Un examen attentif montrera que l'activité de Dieu a été de fortifier cet homme, et donc de le laisser agir. Il ne l'a jamais endurci au sens où il l'a rendu stupide, jusqu'à ce qu'il ait lui-même persisté dans cette action au-delà de tout remède. Ces distinctions sont de la plus haute importance.

Exode 12:2

Ce mois-ci sera pour vous le premier des mois; il sera pour vous le premier des mois de l'année.

Ces paroles constituent le compte rendu d'un changement de calendrier sur ordre de Dieu. Ce changement a été introduit à l'heure où ce peuple est passé à la constitution nationale en tant que théocratie, un peuple sous le gouvernement direct et immédiat de Dieu, n'ayant d'autre roi que Lui. Il était directement lié à l'institution de la fête de la Pâque. Ainsi, le début de l'année a été changé de Tishri, le mois des récoltes, à Abib, le mois des épis verts, ou du printemps, connu après la captivité sous le nom de Nisan. Ainsi, la nouvelle année devait désormais commencer par la célébration de la fête qui mettait l'accent sur la relation du peuple avec Dieu, et qui rappelait constamment à leur mémoire le fondement rédempteur de cette relation. Dieu est toujours le Dieu des nouveaux commencements dans l'histoire de l'échec. La déclaration ultime se trouve dans l'Apocalypse, dans les mots : « Voici, je fais toutes choses nouvelles ». Tous ces nouveaux commencements sont fondés sur une Rédemption abondante, conditionnée par une Justice persistante, et aboutissent à une Réalisation parfaite. Dieu avait racheté son peuple de l'esclavage. L'aube de leur nouvelle année devait toujours rayonner de la gloire de Sa délivrance de leur cruelle servitude. Dieu les avait amenés à Lui, afin qu'ils puissent, sous Sa loi, ils puissent comprendre le sens de la vie et en accomplir les plus nobles desseins. Dieu les avait admis à une communion avec Lui, ce qui signifiait, pour eux, la satisfaction de tous leurs besoins ; et pour Lui, un instrument dans le monde pour réaliser le programme de Son infinie grâce.

Exode 13:17

Dieu ne le conduisit point par le chemin du pays des Philistins, quoique le plus proche.

Un grand principe du gouvernement divin se dégage de ces paroles, dont la compréhension expliquera de nombreuses expériences que son peuple est appelé à traverser. Ce peuple venait d'être libéré de l'esclavage et était indiscipliné et sans formation. Avant d'être prêts à résister à l'opposition de nouveaux ennemis, ils avaient beaucoup à apprendre et de nombreuses expériences à traverser. La route la plus proche géographiquement de leur destination passait par le pays des Philistins, mais emprunter cette route les aurait inévitablement entraînés dans un conflit. Ils n'étaient en aucune façon préparés à cela. Le fait d'y avoir été plongés les aurait nécessairement remplis de désespoir, provoquant un changement d'esprit qui les aurait renvoyés en Égypte. C'est pourquoi Dieu les fit contourner par un chemin plus long, avec ses propres difficultés comme le montreront le reste des événements, mais les délivrant de ce premier péril. Comme Dieu le fait constamment avec Son peuple ! Il nous conduit par des chemins qui nous semblent longs et fastidieux, alors qu'il existe des chemins apparemment beaucoup plus directs vers la destination où nous savons qu'Il veut que nous soyons. Sachons toujours que lorsqu'Il le fait, Il nous évite des périls dont nous ne sommes peut-être pas conscients, mais qui sont bien plus graves que ceux que nous traversons en empruntant le chemin qu'Il nous trace. Le chemin le plus court n'est pas toujours le plus direct. Notre Dieu ne nous permet jamais, tant que nous Lui obéissons, de rencontrer un danger sans y être préparés. La longueur du chemin et la lenteur de la méthode permettent en réalité une arrivée rapide et sûre.

Exode 14:30

Ainsi l'Éternel délivra en ce jour-là Israël. (version David Martin)

Le petit mot « ainsi » résume tout le récit. Il y a quelques années, un pasteur écossais s'adressait aux enfants de l'école du dimanche et leur demandait si l'un d'entre eux pouvait lui raconter comment Dieu avait fait sortir les enfants d'Égypte. De nombreuses mains se levèrent, mais les yeux brillants et avides d'une petite fille attirèrent particulièrement l'attention du pasteur, qui lui demanda de lui raconter. Le visage radieux, elle répondit avec beaucoup d'empressement : « Parfaitement bien ! » A-t-on jamais donné une meilleure réponse ? Quelle histoire merveilleuse que celle de Sa sagesse, de Sa puissance, de Sa tendresse et de Sa patience ! En la lisant, nous sommes impressionnés par la sagesse qui s'est manifestée dans Sa parfaite compréhension du cœur de tous ceux qui étaient impliqués, et dans Ses méthodes avec eux. Sa puissance a été démontrée dans Ses relations avec l'Égypte et dans Sa division de la mer. Sa tendresse s'était manifestée dans toutes Ses paroles et dans tous les arrangements qu'Il avait pris. Sa patience s'était manifestée dans Ses relations avec Pharaon, à qui Il avait donné toutes les chances de libérer ce peuple sans souffrir ni lui ni son peuple. C'est ainsi qu'Il les avait sauvés. Ils n'avaient rien dont ils pouvaient se vanter, sauf leur Dieu. Ils n'étaient pas libres grâce à leur propre intelligence ou leur propre force. Ils Lui devaient tout. Et il en est toujours ainsi. Nous n'avons rien non plus dont nous puissions être fiers, si ce n'est d'avoir un tel Dieu. En cela, nous pouvons à tout moment nous vanter ; et une telle vantardise est tout à fait bonne, car elle proclame Sa louange et nous préserve de la confiance en soi, qui affaiblit et détruit toujours.

Exode 15:1

Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent.

C'était naturel, inévitable. Il y a des états d'âme qui ne peuvent s'exprimer que dans la poésie et la musique. Ce sont les grands états d'âme, qu'ils soient de joie ou de tristesse, de lumière ou de morosité. Ce fut un moment d'expérience intense. L'heure était pleine du sentiment de la grandeur de la vie. Les chaînes avaient disparu, les ennemis avaient été détruits ; la liberté était à eux, et les opportunités se trouvaient devant eux. Ce sentiment de la grandeur de la vie a été créé par le sentiment de la grandeur de Dieu. Que pouvaient-ils faire d'autre que chanter ? Dans de telles expériences, la prose devient inutile, la poésie est le seul moyen d'expression ; la monotonie est insuffisante, l'harmonie est nécessaire. Un examen de la chanson montrera qu'il s'agissait d'une glorieuse célébration de leur Roi, de la part de cette nation naissante. Elle avait à la fois un regard en arrière et un regard en avant, et dans les deux cas, le fait suprême était Dieu. Il avait triomphé glorieusement. Toute la puissance qui s'était opposée à Lui, et donc à eux, s'était avérée faible face à Sa puissante étreinte. De plus, Il réaliserait également tous Ses desseins, Il les amènerait et les planterait dans la montagne de Son héritage. Quand, en regardant en arrière, on voit Dieu, et en regardant en avant, on reconnaît Ses desseins et Sa puissance, l'âme peut chanter, même si les seigneurs d'Édom, les hommes de Moab et les habitants de Canaan sont tout autour d'elle. De tels moments de haute vision et de louange glorieuse sont pleins de valeur, même s'il y a actuellement beaucoup d'obscurité et de déclin. Chaque fois qu'ils se présentent, profitons-en pleinement.

Exode 16:2

Et toute l'assemblée des enfants d'Israël murmura.

Quel changement surprenant par rapport au chant de la veille ! C'est là que se révèle le cœur humain. Il semble incroyable qu'ils soient descendus si rapidement du sommet d'un chant glorieux au niveau d'un murmure mesquin. Pourtant, il en fut ainsi, et il en est encore souvent ainsi. Que s'était-il passé ? Dieu avait-il changé ? N'était-il pas toujours le Roi glorieux ? Ou avaient-ils rencontré un ennemi plus puissant que Pharaon, un obstacle plus impossible à surmonter que la mer ? Non, rien de tout cela ne s'était produit. Ils avaient faim ! C'était tout. C'était très mesquin et indigne. Avaient-ils oublié Dieu ? Non, pas complètement, mais ils laissaient le proche et le trivial les rendre momentanément inattentifs à Lui. C'est une histoire très révélatrice. Encore et encore, voire presque invariablement, lorsque le peuple de Dieu se retrouve à murmurer, c'est à cause d'une expérience qu'il est appelé à traverser et qui est d'une nature la plus insignifiante en comparaison des grandes choses de la vie. Ce genre de situation se répand. Remarquez que toute l'assemblée s'est jointe à cette indigne entreprise. L'unanimité n'est pas toujours une preuve de sagesse ou de justesse. Dans une époque où l'humeur dominante est celle de l'insatisfaction, il est bon qu'un chanteur solitaire célèbre le Seigneur en chanson. Nous pouvons au moins être parfaitement assurés que les murmures unanimes, chaque fois que nous les entendons, sont totalement déplacés. Que chacun refuse donc de s'y joindre. S'il est impossible de chanter, qu'il y ait au moins le silence. C'est toujours mieux que de murmurer. La suite montre à quel point les murmures étaient inutiles. Ils le sont toujours.

Exode 17:7

Ils avaient tenté l'Éternel, en disant: L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?

Il y a deux choses à noter ici. La première est la nature de la suggestion faite par les gens ; et la seconde est l'effet produit sur Dieu. Quant à la première. Sous le stress d'un besoin immédiat, ces gens ont douté du seul fait dont ils avaient la preuve irréfutable. Toutes les expériences qu'ils avaient traversées et qui les avaient amenés là où ils étaient, étaient directement dues à la présence et à la puissance de Dieu. S'il n'avait pas été avec eux, ils auraient encore été esclaves. Pourtant, le manque d'eau les a amenés soit à remettre en question ce fait, soit à imaginer que Dieu les avait abandonnés. Cela nous semble tout à fait déraisonnable, et pourtant cela se produit constamment. La question persiste. Dans les moments de privation, de stress, de difficulté, nous sommes constamment enclins à imaginer que Dieu nous a abandonnés, ou même à imaginer que nous avons eu tort de croire qu'Il a jamais été avec nous. Ce n'est pas seulement indigne, c'est mal. C'est ce que montre le langage utilisé pour décrire l'effet produit sur Dieu : « Ils avaient tenté l'Éternel », c'est-à-dire qu'ils lui avaient donné des raisons de les abandonner, car ils laissèrent entendre qu'Il l'avait peut-être fait. Cette déclaration est nécessairement une tentative d'exprimer une vérité divine par une analogie humaine. Il pourvoyait à leurs besoins, mais exclusivement par miséricorde et grâce. Une telle remise en question de Dieu mérite d'être punie. Ils tentèrent Dieu, même s'Il ne se laissa pas aller à une réponse qu'ils méritaient. Nous devons toujours lutter contre l'idée qu'Il puisse agir d'une manière qui contredit nos expériences passées de Sa présence et de Sa puissance.

Exode 18:17

Le beau-père de Moïse lui dit: Ce que tu fais n'est pas bien.

C'est une histoire saisissante. Il est presque certain qu'elle n'a pas sa place chronologique ici. Elle s'est très probablement produite plus tard, alors que les gens étaient sur le point de quitter le Sinaï. Comparez avec **Nombres 11:14-17** et **Deutéronome 1:7-14**. Il a été suggéré qu'il a été inséré ici afin de montrer que, bien que Jéthro ait vécu parmi les Amalécites, il n'était pas sous la malédiction prononcée contre eux (**17:16**). Ce qui est frappant, c'est que ce conseil concernant l'administration des affaires du peuple venait d'un homme en dehors de leurs frontières, et que Moïse l'a suivi. Un commentateur bien connu, écrivant sur cette histoire, dit : « L'Éternel a complètement ignoré cette organisation mondaine, en substituant son propre ordre. » Je pense que cela n'est guère justifié. Il serait plus juste de dire que l'Éternel a approuvé le principe et a institué son propre ordre. Deux choses nous semblent importantes. La première est que le principe est bon. Nul n'est justifié d'essayer de porter plus qu'il ne peut porter. L'une des plus grands signes de capacité à diriger est la capacité à inviter les autres à partager des responsabilités et à servir. Le second est que Dieu a de nombreuses façons de faire connaître Sa volonté à Ses serviteurs. Il parle parfois à un Moïse par l'intermédiaire d'un Jéthro, aussi sûrement qu'Il parle à Son peuple par l'intermédiaire d'un Moïse. Peut-être devrions-nous ajouter à ces deux-là un troisième, à savoir que tous les conseils que nous recevons des hommes devraient être testés en les soumettant à Dieu pour ratification ou modification.

Exode 19:8

Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit.

Ces mots doivent être médités avec le plus grand soin, car ils sont essentiels à la compréhension de toute cette histoire. Les paroles de l'Éternel au peuple, auxquelles ces propos du peuple constituaient une réponse, étaient des paroles de grâce infinie. Il leur rappela ses relations avec eux, lorsqu'Il les racheta de l'esclavage et les ramena à Lui ; Il leur déclara aussi son dessein à leur égard c'est qu'ils soient un royaume de prêtres et une nation sainte. Il convient de noter que ce sont précisément les termes utilisés pour décrire le dessein de Dieu pour Son Église, en ce qui concerne la vocation terrestre de cette Église. Leur réponse à cette parole de grâce fut une déclaration selon laquelle ils feraient tout ce qui était nécessaire de leur part pour être dignes de cette rédemption et pour accomplir ce dessein. Comme ils se connaissaient mal eux-mêmes ! Leur réponse était sincère, mais ignorante. Les paroles suivantes de L'Éternel furent : « Voici, je viendrai vers toi dans une épaisse nuée », et elles préparèrent le chemin pour la Loi et la prêtrise. Celles-ci furent alors données à un peuple qui, aussi sincère fût-il dans son désir, n'était pas encore capable de réaliser les idéaux et les desseins élevés de Dieu. Ainsi commença la période de la Loi qui se poursuivit jusqu'au Calvaire et à la Pentecôte. Ce fut une période d'échec persistant de la part de ce peuple, et de patience et de victoire persistantes de la part de Dieu. Il en va de même pour nous. Nous disons : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons », et nous échouons. Mais Dieu n'échoue jamais. Il attend et poursuit Sa propre voie de grâce et de gouvernement. Nous pouvons affirmer en toute vérité, tant pour Israël que pour l'Église, qu'ils finiront par faire tout ce que l'Éternel a dit ; mais ce sera par Sa grâce ; et non par leur propre sagesse ou leur propre force.

Exode 20:2

Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.

Ce sont les mots qui introduisent la Loi. Ils constituent le prélude immédiat aux Dix Paroles inclusives ; et ont une incidence sur toutes les applications et élaborations de celles-ci, tant en ce qui concerne la conduite que le culte. Nous ne devrions jamais l'oublier. La loi de Dieu était destinée à Son peuple racheté. Chaque exigence est enracinée dans ce fait de relation. Dieu n'a pas promulgué un code de lois pour les enfants d'Israël, alors qu'ils étaient en esclavage, leur disant que s'ils l'obéissaient, Il les délivrerait. Il les a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage, puis leur a donné Sa loi. Il les a libérés de toute responsabilité envers le despotisme orgueilleux de l'Égypte, en les plaçant sous Son gouvernement immédiat ; il les a libérés de tous les liens de la maison de servitude, en les amenant dans la liberté de Son amour. Puis Il leur a donné les paroles qui révélaient Sa volonté. Ainsi, la Loi en elle-même était une expression de l'Amour. C'est toujours la voie de Dieu. Dans cette dispensation spéciale de Sa grâce, c'est toujours vrai. Aujourd'hui, cependant, il est peut-être plus nécessaire de nous rappeler que la grâce ne supprime pas de côté les exigences éthiques. Elle nous donne toujours des lois qui conditionnent la conduite et le culte, et parce que la grâce a trouvé son plus parfait rayonnement et son action la plus puissante en Jésus-Christ, les termes de la loi sont devenus plus sévères et plus exigeants. Néanmoins, la pensée de force et de réconfort qui nous est donnée est toujours que chaque exigence de Sa loi est enracinée dans Son amour.

Exode 21:5-6

Je ne veux pas sortir libre... alors...

Parmi les premiers « jugements » qui ont suivi l'énoncé des Dix Commandements de la Loi, il y avait ceux qui réglementaient l'esclavage. Un examen attentif de ces derniers montrera qu'ils ont aboli l'esclavage et l'ont remplacé par le travail sous contrat. Un homme pouvait acheter un serviteur, mais seulement pour une période de six ans de service. La septième année, il devait être libéré. Aucun homme n'était autorisé à détenir des hommes ou des femmes comme sa propriété à perpétuité. Il y avait cependant une exception. Dans certaines circonstances, un homme pouvait devenir le serviteur d'un autre pour le reste de ses jours. Cela ne pouvait toutefois pas être par la contrainte du maître, mais par le choix délibéré du serviteur. Il a été dit qu'aucun homme ne devrait se livrer ainsi au service d'un autre, qu'un tel choix ne pouvait que conduire à la dégradation de la vie. Il y a un élément de vérité dans cette affirmation. Certains hommes ne veulent pas affronter la vie. Ils préfèrent la facilité du service, qui ne leur impose aucune responsabilité, aux activités exigeantes que la liberté implique toujours. Un tel choix de la servitude est toujours ignoble. Il convient toutefois de noter que ce n'est pas le choix évoqué ici. Il s'agit plutôt de celui qui consiste à céder aux exigences de l'amour. Le serviteur a gagné l'amour de son maître en se soumettant à lui. Plutôt que de s'émanciper, il choisit de rester auprès des siens et de servir un maître qu'il aime. Il n'y a rien d'ignoble dans une telle action. Le service devient alors noble. Il n'y a pas d'exercice plus élevé de la liberté que celui de choisir de servir par amour.

Exode 22:18

Tu ne laisseras point vivre la magicienne.

Ainsi, avec une franchise brutale et une finalité absolue, la loi de Dieu contre tout commerce avec le monde des mauvais esprits a été promulguée. L'adoption de cette loi révèle la possibilité de telles communications et, en les punissant de la peine de mort, elle montre clairement l'atrocité de telles actions. Les chrétiens ont souvent commis l'erreur de nier la possibilité de telles communications ; ils ont traité la sorcellerie, la magie et le spiritisme comme des choses irréelles, dont il fallait rire ou qu'il fallait nier. On ne peut commettre de plus grave erreur. Il existe des relations très réelles avec les esprits. La révélation biblique le reconnaît partout ; et les preuves de cette possibilité abondent dans l'histoire et l'expérience humaines. Mais il est tout aussi vrai que tout l'enseignement biblique s'oppose à cette pratique ; il la considère comme essentiellement mauvaise, il l'interdit strictement ; et toute l'expérience humaine montre les effets néfastes de ce genre de trafic. Partout où il est pratiqué, il produit tôt ou tard des résultats terribles, physiquement, mentalement ou moralement, et généralement à tous les égards. Il est clairement contraire à la volonté de Dieu que dans cette vie, les hommes entretiennent une quelconque communication avec le monde des esprits, à l'exception de celle de la communion directe avec Lui-même, par l'intermédiaire de Son Fils, par le Saint-Esprit. Partout où cela se produit, nous pouvons être sûrs que ceux avec qui la communication est établie sont des esprits mauvais et impurs ; car les esprits bons et purs, qui demeurent dans l'amour parfait de Dieu, ne souhaiteraient ni ne pourraient enfreindre Sa loi.

Exode 23:20

Tu ne suivras point la multitude pour faire le mal.

La première application de ces mots a été en matière d'administration de la justice. La possibilité en question est que le préjugé populaire puisse influencer le jugement contre un individu. Nous savons très bien à quel point ce commandement est nécessaire. C'est le risque d'erreur judiciaire dû à une telle cause qui a conduit le droit anglais à considérer comme un délit le fait pour les journaux de discuter d'une affaire encore en instance. Ce commandement a des applications beaucoup plus larges. Cela nous rappelle que l'opinion populaire n'a pas toujours raison. Un slogan très faux a connu un grand succès : « vox populi, vox dei ». La voix du peuple n'est en aucun cas toujours celle de Dieu. En effet, les majorités se sont si souvent trompées que ce n'est qu'avec prudence que l'on peut consentir à être compté parmi elles. L'histoire de tous les mouvements justes a d'abord été l'histoire d'âmes solitaires qui, ayant entendu la voix authentique de Dieu, se sont tenues seules ou en petites minorités. C'est là la raison de la grandeur de l'épigramme de Lloyd Garrison : « Un avec Dieu est une majorité ». Bien sûr, il est toujours facile de suivre le courant, de se laisser porter par la marée, de crier avec la multitude. Mais la facilité n'est pas la condition de la justice ni du véritable progrès. À la maison, dans la société, dans les affaires, dans la vie nationale et parfois dans l'Église, la multitude peut se tromper. Alors l'âme doit refuser de suivre, doit rester seule. Cela entraînera des tensions et du stress, mais elle découvrira toujours la force, car elle trouvera Dieu.

Exode 24:11

Après avoir joui de la vision divine, ils mangèrent et burent. (version du Rabbinat)

Trois versets ici (**24:9**-**11**) racontent l'un des événements les plus merveilleux liés à la remise de la Loi. C'est l'histoire d'une grande communion. Soixante-quatorze hommes étaient rassemblés autour de la présence manifeste de Dieu, et dans cette Présence ils mangèrent et burent. Le récit de cette expérience est révérencieusement réservé. Aucune description ne nous est donnée de la forme que qu'a prise la manifestation. Tout ce que l'on tente de décrire, c'est le marchepied de la Divinité, qui est mystérieusement décrit comme « un ouvrage de saphir transparent, comme le ciel lui-même dans sa pureté ». La déclaration selon laquelle ils ont vu Dieu est saisissante. Nous savons qu'en ce qui concerne le sens matériel de la vue, aucun homme n'a jamais vu Dieu. Par la suite, il fut dit à Moïse : « Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. » (**33:20**). Comment alors expliquer cette déclaration ? Il est important de se rappeler que deux mots hébreux différents sont employés dans cette histoire pour décrire l'expérience. Le mot « vit » au verset **24:10** est le mot courant pour « voir », et il est utilisé de nombreuses manières. Le mot « contempla » dans le verset **24:11** est presque invariablement utilisé pour désigner la perception mentale ou le discernement. Ici, il ne fait guère de doute que le second mot interprète le premier. Ces hommes, dans un moment exalté de communion, ont eu une vision sensible de la gloire à travers laquelle ils ont atteint une vision spirituelle de Dieu. Ce fut une grande expérience, et le miracle suprême fut qu'à un tel moment « ils mangèrent et burent », c'est-à-dire qu'ils vécurent leur vie naturelle dans toute sa plénitude.

Exode 25:2

Qu'ils m'apportent une offrande; vous la recevrez pour moi de tout homme qui la fera de bon cœur.

Un principe immuable se révèle dans ces paroles. La seule valeur que Dieu accorde aux dons que Son peuple Lui présente est celle de la bonne volonté du cœur qui les motive. Tous les matériaux nécessaires à la construction du Tabernacle devaient être fournis par le peuple lui-même. Ce n'était pas parce que Dieu n'aurait pas pu tout fournir d'une autre manière. À Athènes, Paul déclara à propos de la construction du Temple : « il n'est point servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit ». Néanmoins, Il demande aux hommes de fournir les matériaux nécessaires, mais pose une seule condition : que leurs offrandes viennent du fond du cœur. Lorsque c'est le cas, le don le plus simple prend une réelle valeur à Ses yeux, car il est le symbole sacramentel de la loyauté et de la dévotion. La vérité trouve son expression la plus explicite dans le Nouveau Testament : « Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, sans tristesse ni contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie » (**2 Corinthiens 9:7**). C'est un exercice sain que de tester nos donations à l'aune de cette norme. Ce faisant, nous révélerons la mesquinerie et la futilité de nombreuses libéralités que l'on pourrait qualifier de généreuses ; mais nous révélerons aussi la beauté et la valeur de certaines qui semblent intrinsèquement très modestes.

Exode 26:33

Le voile vous servira de séparation entre le lieu saint et le lieu très saint.

Ce magnifique voile était le symbole solennel de l'inclusion et de l'exclusion. Il est bon de noter où il était suspendu ; non pas entre le camp et le parvis, ni même entre le parvis et le Saint des Saints, mais entre le Saint des Saints et le Saint des Saints. Il ne divisait pas le profane du sacré ; il ne distinguait pas le service du culte ; il séparait toutes les choses élevées, et la plus élevée, la pureté relative et la sainteté absolue, toutes les relations humaines et le lieu de communion avec Dieu, tous les autres exercices de la vie et leur fonction la plus élevée, celle du culte. Chaque détail de ce voile « bleu, pourpre et cramoisi, et de fin lin retors; il sera artistement travaillé, et l'on y représentera des chérubins » était symbolique pour l'esprit de ce peuple des perfections de l'homme qui étaient nécessaires à une telle communion avec Dieu. Chaque détail était donc éloquent quant à l'exclusion de l'homme imparfait. Une seule fois par an, l'homme y était représenté par le grand prêtre, et ce, seulement pendant une brève période par la grâce de Dieu, et sur la base de l'expiation. C'est lorsque tout cela est compris que la pleine signification des paroles de **Matthieu 27.31** est reconnue : « le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. » Lorsque l'Homme en qui toutes les perfections étaient réalisées eut enfin fait l'expiation complète des péchés humains, le symbole de la séparation fut détruit. À présent, par Lui et par Lui seul, nous pouvons nous approcher de Dieu et réaliser le plus haut de la vie, car dans la communion, nous accomplissons ses fonctions les plus élevées.

Exode 27:20

L'huile pure d'olives concassées, afin d'entretenir les lampes continuellement.

Derrière le voile, c'est-à-dire dans le Saint des Saints, il n'y avait pas d'autre lumière que celle créée par la gloire du Seigneur, qui brillait au-dessus du propitiatoire. Le Lieu Saint, à l'extérieur de ce voile, était éclairé par le chandelier à sept branches. C'est pour cette raison qu'il fallait fournir de l'huile (**Lévitique 24:1-4**). Cette lampe était le symbole sacré de la fonction porteuse de lumière d'Israël. Elle représentait le chandelier. La lumière de cette lampe symbolique dans le Lieu Saint devait être produite par de l'huile d'olive pure, brûlant continuellement, et les prêtres devaient en prendre soin sans cesse. La conception a été appréhendée par les prophètes, les voyants et les psalmistes, et a constamment émergé dans leurs messages et leurs chants ; et sa signification a été comprise. On trouve une explication remarquable dans la prophétie de Zacharie (**Zacharie 4:1-14**), dont le paragraphe central est : « Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Éternel des armées. » L'huile est invariablement le symbole du Saint-Esprit de Dieu. Voici donc la véritable valeur et signification de cette huile sacrée. Les élus porteurs de lumière du monde ne peuvent remplir leur fonction que par le Saint-Esprit. Il en fut ainsi de Celui qui a dit : « Je suis la lumière du monde ». Il a été conçu du Saint-Esprit, rempli de l'Esprit, oint du Saint-Esprit, façonné dans la puissance du Saint-Esprit, s'est offert Lui-même par le Saint-Esprit, a été élevé par le Saint-Esprit, a pris demeure dans l'Église par le Saint-Esprit. Il en est donc toujours ainsi pour ceux dont Il a dit : « Vous êtes la lumière du monde. » Ce n'est que lorsqu'ils sont baptisés dans l'Esprit, remplis de l'Esprit, oints de l'Esprit, qu'ils peuvent briller comme des lumières dans le monde.

Exode 28:41

Tu les oindras, tu les consacreras, tu les sanctifieras.

Ces mots indiquent la méthode par laquelle les prêtres étaient préparés à servir Dieu, et leur étude est pleine de suggestions. Il n'y a pas de répétition ici. Chacun des trois mots a sa propre valeur, et les trois, en séquence, couvrent tout le champ de la préparation. Le premier, « oindre », est assez simple et décrit l'application de l'huile sacrée sur la tête (**Lévitique 29:7**), symbole de la communication du Saint-Esprit à celui qui exerce le ministère sacerdotal. Le second, « consacrer », est la traduction de deux mots hébreux, signifiant le fait de remplir la main ouverte, et signifie l'équipement parfait de l'oint pour l'exercice de ce ministère. Le troisième, sanctifier, signifie littéralement « rendre pur », et se réfère à la séparation spirituelle et morale du prêtre de toute souillure. Ainsi, tout ministère sacerdotal est rendu possible par l'onction du Saint-Esprit. Cette onction communique le pouvoir et assure la pureté, sans lesquels il ne peut y avoir de ministère sacerdotal devant Dieu. Nous voyons ainsi comment le rituel divinement arrangé de l'économie hébraïque était destiné à transmettre à ce peuple des vérités d'une importance fondamentale. Ce rituel a été aboli en Christ, car toutes les choses qu'il symbolise sont réalisées en Lui et par Lui. Si nous sommes prêtres de Dieu, c'est parce qu'en Lui nous avons l'onction de l'Esprit, et donc la puissance pour notre ministère, et la purification, sans laquelle il ne peut y avoir d'exercice de celui-ci. Les âmes ointes, consacrées, sanctifiées, peuvent exercer leur ministère devant le Seigneur en tant que prêtres.

Exode 29:43

Et la tente sera sanctifiée par ma gloire. (version du Darby)

Ni en lui-même, ni dans ses œuvres, même si elles sont accomplies sous la direction divine, l'homme ne peut atteindre la sanctification. On peut en effet dire qu'elle est obtenue plutôt qu'atteinte. Elle est toujours le résultat de la venue de la gloire purificatrice de Dieu. La tente des Israélites devait être fabriquée selon le modèle divin. Ce modèle était détaillé, précis et suggérait dans les moindres détails, des faits et des forces sacrés. Ceux qui la préparaient étaient appelés à se consacrer à la volonté de Dieu. Néanmoins, elle avait besoin d'être sanctifiée, séparée de son intention ultime par la purification ; et cette sanctification était communiquée par la venue de Dieu et par la splendeur purificatrice de Sa gloire. Nos esprits se tournent presque inévitablement vers les paroles de Jean dans le prologue de son Évangile : « La parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père. » (**Jean 1:14**) C'est par cette incarnation que Dieu a sanctifié un lieu de rencontre entre Lui et l'homme. Nous pouvons embellir nos lieux de rassemblement, comme il se doit ; nous pouvons accomplir tout le travail de préparation avec une véritable dévotion, comme il le faut ; mais ni la dévotion de l'action, ni la beauté de l'acte, n'ont de pouvoir sanctifiant. C'est la gloire de Dieu, qui se manifeste par sa proximité, qui sanctifie un lieu de rencontre et crée ainsi la possibilité de notre communion avec Lui. La joie perpétuelle de notre vie devrait être qu'Il a sanctifié pour nous un Tabernacle de rencontre par Sa gloire.

Exode 30:15

Le riche ne paiera pas plus, et le pauvre ne paiera pas moins d'un demi-sicle.

Ce n'est pas la loi en matière de dons. Ce n'est certainement pas ainsi cela que nous devons procéder dans cette dispensation chrétienne. Chacun de nous doit donner « selon sa prospérité » (**1 Corinthiens 16:2**). Ce n'était pas le cas pour les Hébreux. La dîme était proportionnelle dans certaines limites, mais les dons des riches étaient plus importants que ceux des pauvres en quantité, bien que moins, par rapport à leurs propres possessions après l'offrande. Le demi-sicle n'était pas un don au sens d'une offrande volontaire. C'était une reconnaissance de la rédemption, un signe d'expiation, fait et reçu. Ici, le riche et le pauvre étaient sur un pied d'égalité parfaite. Rien de ce qu'un homme possède ne peut lui procurer l'accès à Dieu, ni l'en exclure. Rien de ce qui lui manque ne peut l'en exclure, ni l'y admettre. Cet accès résulte d'une expiation que Dieu accomplit, et non l'homme. Par conséquent, la rançon qu'un homme donnait devait être du même montant dans tous les cas ; et elle était donnée en relation avec le dénombrement, c'est-à-dire avec l'enrôlement de l'armée. C'était donc un signe de la consécration complète de la personnalité. Chaque demi-sicle représentait une personne. Ce n'était pas un don en fonction de ses possessions. C'était un symbole du fait que la personne qui le représentait appartenait entièrement au Seigneur par la grâce de l'expiation qu'Il avait fournie. La nécessité du symbole est abolie en Christ, mais la chose symbolisée a été amenée à son accomplissement. Notre appartenance au nombre des rachetés est un fait ; et un fait dont nous devrions toujours réaliser et nous acquitter des obligations, dans un dévouement total au Seigneur.

Exode 31:3

Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence, et de savoir pour toutes sortes d'ouvrages.

C'est une parole d'une beauté rayonnante qui révèle comment Dieu équipe ceux qu'Il désigne pour le service : Il ne faut pas oublier que ces personnes avaient été esclaves pendant des siècles et qu'elles étaient donc, selon toute probabilité, dépourvues de cette finesse artistique nécessaire à la construction du Tabernacle selon le modèle divin. C'est alors que Dieu appela Betsaleel et le prépara à son travail. La description de l'aptitude conférée est très précise. Chaque mot a une signification particulière et une séquence se révèle. La sagesse est la capacité ; la compréhension suggère le progrès, la capacité agissant dans l'appréhension de l'idée présentée ; la connaissance est l'aboutissement ultime de l'habileté résultant de cette action intelligente de la capacité. Le résultat fut « toute sorte d'ouvrages », l'accomplissement des choses désignées selon le modèle donné. Tout cela résultait du fait qu'un homme était rempli de l'Esprit de Dieu. Ainsi, un homme était devenu l'instrument de l'action divine. Pour faire Son œuvre, l'Esprit de Dieu avait besoin d'un homme. Pour faire son œuvre, l'homme avait besoin de l'Esprit de Dieu. C'est une coopération parfaite. L'histoire est d'autant plus précieuse qu'il s'agissait d'une coopération, non pas pour un travail sacerdotal ou prophétique, mais pour un travail sur l'or, l'argent, le cuivre, les pierres, le bois. Il n'y a certainement qu'une seule chose à laquelle nous devons faire attention, et c'est que le travail que nous faisons est celui que Dieu nous a confié. Si c'est le cas, nous n'avons pas à nous inquiéter, car Il nous donnera un équipement parfait.

Exode 32:11

...Ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte.

Telles furent les paroles de Moïse à Dieu à un moment de grave péril. En effet, le peuple avait commis un grave péché. Il avait délibérément enfreint le deuxième commandement. La fabrication du veau d'or n'était pas une tentative de leur part de substituer un autre dieu à l'Éternel. Il s'agissait plutôt d'une tentative de créer une image de Dieu. Leur choix d'un veau était pour le moins suggestif. En Orient, le bœuf est toujours le symbole du service et du sacrifice. En le choisissant, ils avaient une certaine idée de la vérité sur Dieu. Néanmoins, la tentative en elle-même était un véritable péché, car c'était un acte de désobéissance manifeste. La colère du Seigneur s'éleva contre eux et Il menaça de les consumer. C'est alors que Moïse devint l'intercesseur. Ces paroles particulières révèlent le fondement de sa demande. Observez le contraste entre sa description du peuple et celle de l'Éternel. Dieu dit : « Ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte. » Moïse répondit : « Ton peuple que tu as fait sortir du pays d'Égypte. » Moïse était ému de compassion pour le peuple, mais la préoccupation la plus profonde de son cœur était la passion pour l'honneur de Dieu. C'est ainsi que l'Éternel conduisit son serviteur à communier avec les choses les plus profondes de son propre cœur. C'est pour cette raison que son intercession prévalut. Il est bon que nous prenions conscience de l'importance de cela.

Exode 33:15

Si tu ne nous accompagnes pas de ta présence, ne nous fais point partir d'ici. (version Perret-Gentil et Rilliet)

Ces mots étaient la réponse de Moïse à la promesse de l'Éternel. Toute l'histoire est très lumineuse. C'est le récit d'une communion très intime et merveilleuse entre Dieu et son serviteur ; « L'Éternel parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle à son ami » (**33:11**). Dans cette atmosphère sainte d'intimité sacrée, Moïse a pu dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Tous les péchés du peuple étaient sur son cœur, et c'est de cela qu'il a parlé avec Dieu. Conscient de sa responsabilité en tant que chef de ce peuple, il a d'abord plaidé pour une connaissance plus complète des voies de Dieu et de Dieu Lui-même. Cette promesse gracieuse a fait écho, à cette demande : « Tu seras accompagné de ma présence et je t'amènerai au repos. » Le soulagement même que cette promesse a apporté à son cœur a libéré cette grande explosion : « Si ta présence ne m'accompagne pas, ne nous fais pas monter d'ici ! » Il savait qu'aucun substitut ne pouvait remplacer cette Présence réelle. Il reconnut qu'il valait mieux pour eux tous périr dans le désert que de tenter de posséder la terre promise sans cette Présence. C'est une grande vérité. Les dons mêmes de Dieu sont susceptibles de nous maudire, si nous perdons la communion avec le Donateur. Nous pouvons faire de la terre d'abondance l'occasion de notre pauvreté, si nous y entrons sans Dieu. Lui seul nous comprend, et Lui seul peut nous donner la véritable possession de tout ce qu'Il nous accorde. La part des biens reçus du Père, dépensée sans le Père, dans un pays lointain, est l'instrument de la perte du fils. Ainsi, que ce soit pour la vie ou pour le service, notre prière devrait être celle de Moïse.

Exode 34:28

Moïse fut là avec l'Éternel quarante jours et quarante nuits. Il ne mangea point de pain, et il ne but point d'eau.

Il est impossible d'exagérer les choses prodigieuses suggérées dans cette simple déclaration. Ce fut une période au cours de laquelle cet homme reçut la plus claire des lumières. Il était avec Dieu. C'était la conscience et la certitude suprêmes. Pourtant, rappelons-nous bien que ce ne fut pas une période d'extase au cours de laquelle Moïse fut séparé de la conscience de toutes les choses de la terre. Au contraire, c'était un moment où, grâce à sa perception de Dieu, il voyait les choses de la terre sous un jour nouveau. Dans cette communion, il voyait le peuple, comprenait ses besoins, réalisait sa faiblesse et découvrait les aspects les plus profonds de sa sécurité et de sa force. Pendant ces quarante jours et quarante nuits, il reçut la loi pour leur gouvernement et l'ordre pour leur culte. De cette expérience, il revint, non pas pour être un rêveur, pensant et parlant sans cesse d'un ravissement passé ; mais pour être, comme jamais auparavant, l'homme d'action, dirigeant, contrôlant toute la vie terrestre selon les normes reçues sur la montagne. Il semblerait que la seule chose qu'il ait oubliée, c'est lui-même. Pendant cette période, il ne mangea ni ne but d'eau. Cependant, dans cet oubli, il se retrouva, bien qu'inconsciemment. Lorsqu'il redescendit vers les hommes, il ne revint pas maigre, émacié et faible, mais fort et d'une beauté glorieuse, car son visage rayonnait d'un éclat brillant. Tout cela est plein d'enseignement. De grandes expériences de communion avec Dieu sont souvent accordées à Ses serviteurs, et elles se traduisent toujours par une force renouvelée pour le service.

Exode 35:21

Tous ceux qui furent entraînés par le cœur et animés de bonne volonté vinrent et apportèrent une offrande à l'Éternel.

Lorsque Dieu a fourni un système de culte à son peuple élu, Il l'a fait selon Son propre esprit, Son propre cœur et Sa propre volonté. Aucun détail n'a été négligé, mais dans le plus petit détail, il n'y avait rien de futile. Un chanteur plus tardif l'a reconnu en disant : « Dans son palais tout s'écrie: Gloire ! » (**Psaume 29:9**). Néanmoins, Il avait besoin de l'instrument humain par lequel communiquer, et Il l'a trouvé en Moïse. Et maintenant, Il avait également besoin que les hommes fournissent des matériaux terrestres pour réaliser le dessein céleste. Pourtant, les dons doivent être sanctifiés par le Donateur dans tous les cas, et ces paroles nous informent sur les véritables inspirations de tous ces dons. Ils doivent être l'expression d'une véritable dévotion. Nous l'avons déjà noté (**Exode 25:2**). Ici, la question est énoncée de manière encore plus claire. Deux étapes sont marquées. Tout d'abord, l'émotion du cœur. Cela va au plus profond de la personnalité humaine. Le désir est le facteur fondamental de la vie, et cela vient du cœur. Lorsque le cœur est ému, c'est parce que l'âme désire quelque chose de manière suprême. Lorsque les dons sont des contributions à la réalisation d'un désir, ils sont acceptables. Si un homme désire l'adoration de Dieu selon l'arrangement divin et fait un don pour la réaliser, ce don a de la valeur. La deuxième étape est la contrainte de la volonté par la vie spirituelle. Cela complète la perfection. Il est possible de désirer, et même de donner, lorsque la volonté n'est « pas en harmonie ». Alors, donner est l'accomplissement d'un devoir. Dieu demande plus que cela. Lorsque l'esprit est en communion avec Dieu au point de contraindre la volonté, alors donner est un délice.

Exode 36:6

On empêcha ainsi le peuple d'en apporter.

C'est un chapitre merveilleux qui révèle comment ces personnes ont été poussées à des choses élevées et saintes à cette époque. Il est presque impossible de lire ces mots sans être surpris, car il est si rare qu'il ait été nécessaire, dans le cas du travail pour Dieu, d'empêcher Son peuple de donner. Et pourtant, c'est le résultat naturel de ces inspirations que nous avons examinées dans notre note précédente. Lorsque le cœur est vraiment ému et que l'esprit est disposé à donner, le don est dépouillé de toute mesquinerie ; en effet, il cesse d'être calculé. Rien n'est trop précieux pour être donné, aucun montant n'est trop élevé. Tout est donné dans un abandon joyeux et généreux. Lorsque c'est le cas, l'œuvre de Dieu ne languit jamais par manque de moyens. Tout cela mérite une réflexion sérieuse. Face aux exigences de l'œuvre de Dieu, comment se fait-il que le cœur soit toujours dépourvu de l'émotion qui produit un tel don ? Pourquoi est-il toujours réticent à apporter nos offrandes à Dieu ? N'est-ce pas toujours parce que, pour une raison ou une autre, la vision de la gloire de l'œuvre est ternie ? Si les entreprises du Royaume de Dieu étaient clairement perçues, il ne pourrait guère y avoir d'émotion perpétuelle du cœur, ni de volonté incessante de l'esprit à donner. Et cela nous amène à poursuivre notre enquête. Pourquoi la vision s'est-elle estompée ? Trouve-t-on des réponses dans certaines paroles de Jésus dans les paraboles du Royaume ? « La persécution », « la tribulation », « les soucis du siècle », « l'illusion des richesses » (**Matthieu 13:21-22**) ?

Exode 37:9

Les chérubins avaient la face tournée vers le propitiatoire.

Nous n'avons pas de révélation claire dans les Écritures sur les rangs et les ordres des êtres célestes, si ce n'est qu'il est évident qu'ils existent. Le terme « anges », qui signifie « messagers », s'applique à tous. On ne nous dit pas quel est le rôle particulier des chérubins. Les références qui leur sont faites dans les Écritures nous amènent à conclure qu'ils sont en quelque sorte les serviteurs spéciaux de la sainteté de Dieu, Ses gardiens dans la création. Nous les rencontrons pour la première fois dans la révélation biblique, à la porte de l'Éden après le péché de l'homme, gardant le chemin de l'arbre de vie. Cette référence à eux est d'autant plus suggestive. Ici, on les voit se pencher et contempler sans cesse le propitiatoire. L'idée est celle des gardiens de la sainteté divine considérant le mystère de la miséricorde divine. Ceux qui représentent cette sainteté observent comment elle est gardée et réalisée dans l'opération de la grâce de Dieu. Le symbolisme de leur surveillance suggère cette vérité même, que dans l'exercice de la miséricorde, Dieu ne viole rien de Sa sainteté. Pierre pensait sûrement à ces chérubins qui planent et veillent quand, écrivant du « salut », des « souffrances du Christ et des gloires qui devraient les suivre », il dit : « Que les anges désirent contempler ». Il n'y a rien de plus merveilleux que cette sainte miséricorde de Dieu, dans toute la majesté et le mystère de Ses voies et de Ses œuvres. C'est un sujet digne de l'attention de l'intelligence la plus élevée. Quelle attention respectueuse, sincère et persistante nous devrions y accorder ! Nous ne pourrons jamais en sonder les profondeurs, en mesurer les hauteurs ou en embrasser l'étendue ; mais nous pouvons y trouver le comble de la joie et de l'allégresse.

Exode 38:8

Il fit la cuve d'airain, avec sa base d'airain, en employant les miroirs des femmes qui s'assemblaient à l'entrée de la tente d'assignation.

On notera que, plus loin dans ce chapitre (**38:29-31**), se trouve le compte du montant de l'offrande d'airain, ainsi qu'une liste des articles qui en ont été fabriqués. Dans cette liste, il n'est pas fait référence à cette cuve. Ce fait a une incidence sur ce verset particulier, car il montre que l'idée selon laquelle la cuve était dotée de miroirs est erronée. Il est évident que notre traduction est correcte. Elle a été fabriquée à partir du laiton des miroirs de ces femmes. L'idée de service ici est celle du culte, et les femmes auxquelles il est fait référence sont celles qui se rassemblaient à la porte de la Tente d'assignation pour adorer Dieu. Leur dévouement aux miroirs pour la fabrication de la cuve était très suggestif. Ces miroirs étaient parmi les biens les plus précieux de ces femmes, et étaient liés à leur parure personnelle. De plus, elles étaient utilisées par les femmes égyptiennes dans leurs actes de culte. Nous voyons donc ici les femmes hébraïques renoncer aux objets précieux destinés à la parure personnelle, et abandonner en même temps une fausse habitude dans le culte. Cet acte témoignait de leur discernement spirituel et de leur prise de conscience de la véritable parure de la vie qui se trouve dans un véritable culte. Il est très significatif que le laiton de ces miroirs ait été utilisé pour construire ce bassin dans lequel les prêtres devaient se laver avant de s'approcher de l'autel ou d'entrer dans le Tabernacle. C'est dans la beauté de la sainteté que les hommes doivent adorer, et en renonçant à tout ce qui est de la chair.

Exode 39:43

Moïse examina tout le travail; et voici, ils l'avaient fait comme l'Éternel l'avait ordonné, ils l'avaient fait ainsi. Et Moïse les bénit.

Le fait que le travail de fabrication du Tabernacle ait été effectué selon un modèle est souligné par la répétition des mots : « comme l'Éternel l'avait ordonné à Moïse » sept fois dans ce chapitre (**39:1**, **5**, **7**, **21**, **26**, **29**, **31**). La même insistance se retrouve dans le chapitre suivant, dans la répétition septuple de la même formule décrivant l'installation du Tabernacle (**39:19**, **21**, **23**, **25**, **27**, **29**, **32**). C'est une question très simple mais pourtant très importante, car elle nous rappelle que l'œuvre divine doit toujours être accomplie selon le modèle divin, et de la manière la plus stricte. La vérité est si évidente qu'il semble inutile de la souligner. Pourtant, l'esprit humain est perpétuellement tenté de s'efforcer d'améliorer un plan divin. C'est une vanité tout à fait insensée que d'imaginer que cela est possible. « Quant à Dieu, sa voie est parfaite » (**Psaume 18:30**), est une vérité d'application universelle. Dans Son plan, chaque détail est absolument et définitivement parfait en sagesse et en puissance. Il ne peut y avoir d'amélioration ; et chaque fois que l'homme interfère et change, ce faisant, il détruit la perfection. C'est une vérité que nous devons toujours garder à l'esprit dans tout notre travail pour Lui, qu'il s'agisse d'évangélisation ou d'édification. Il nous a donné le modèle de Sa Maison, que ce soit celui de l'âme individuelle ou celui de l'Église universelle.

Exode 40:34

La gloire de l'Éternel remplit le tabernacle.

Telle fut la réponse de Dieu à l'obéissance de l'homme. Sans cette obéissance, la Maison n'aurait pu être remplie de la gloire divine. Sans cette plénitude, la Maison n'aurait eu aucune valeur. La venue de la gloire de l'Éternel dans le Tabernacle préfigurait l'heure où le Saint-Esprit est venu dans l'Église à la Pentecôte, et l'heure où ce même Esprit prendra demeure dans le cœur du croyant. Il est donc également vrai que tout édifice que nous érigeons pour le culte et l'œuvre de Dieu est incomplet tant qu'il n'est pas consacré par la venue de la gloire de l'Éternel. Si jamais l'heure vient où la gloire de l'Éternel quitte le Tabernacle ou le Temple, alors la structure est inutile, aussi ornée et belle soit-elle. Ces choses ne peuvent assurer la gloire de l'Éternel. D'un autre côté, aussi simple ou pauvre qu'une structure puisse être, si la gloire de l'Éternel y est, elle est en effet rendue belle. C'est par la présence de cette gloire, de plus, que le peuple de Dieu doit être guidé dans ses allées et venues le jour, et gardé et réconforté la nuit. Dans cette gloire se confondent toujours les choses de la sainteté et de la miséricorde divines, les choses du gouvernement et de la grâce de Dieu, les choses de l'amour, de la lumière et de la vie. Quand elles sont présentes, le trivial devient sublime et le petit devient grand. Quand elles sont absentes, tout tend vers la lassitude et la mort. Rien n'a de valeur en l'absence de la gloire de Dieu. Tout est fécond là où cette gloire se trouve.

Lévitique 1:3

Sans défaut.

Le Lévitique était le manuel des prêtres. Il contient les lois régissant l'ensemble du système de culte. Dans l'Exode, nous avons le récit des paroles que Dieu a dites à Moïse depuis le Mont. Ce sont les paroles fondamentales de l'ordre moral. Dans le Lévitique, nous avons les paroles que Dieu a dites à Moïse depuis le milieu du Tabernacle. Ce sont les paroles de Son administration des affaires de Son peuple dans la sainteté et la grâce. Tout au long, Dieu est considéré comme le Dieu de toute perfection, permettant à l'homme imparfait de s'approcher de Lui par le sacrifice. Les sacrifices et les offrandes devaient tous être fournis par les fidèles, mais ils devaient être les symboles d'une Offrande et d'un Sacrifice que les fidèles ne pouvaient pas offrir, mais qui seraient fournis par Dieu. Parce qu'ils devaient ainsi symboliser la perfection, ils devaient être, pour autant que l'homme puisse en être sûr, parfaits en eux-mêmes. C'est là la signification de l'expression « sans défaut ». Rien de ce qui est offert à Dieu ne doit être imparfait. Le principe demeure, même si nous nous tournons vers l'unique Offrande parfaite, plutôt que vers l'avenir dans l'attente de sa venue. Notre seul droit d'offrir quoi que ce soit à Dieu, sous quelque forme que ce soit, est créé par l'unique Offrande par laquelle nous sommes sanctifiés. Chaque offrande est un symbole de l'Unique. Par conséquent, nous n'avons le droit de lui offrir que ce que nous avons de meilleur. Il est digne de recevoir ce qu'il y a de plus précieux, et nous faisons injure à la perfection de son sacrifice lorsque nous Lui donnons en nature, ou en effort, ce qui est de second ordre ou imparfait. Ce que nous avons de meilleur n'est que médiocre, mais ce que nous donnons doit être ce qu'il y a de meilleur.

Lévitique 2:11

Aucune des offrandes que vous présenterez à l'Éternel ne sera faite avec du levain.

Tout comme l'holocauste devait être « sans défaut », l'offrande de farine (*ou de fleur gâteau NdT*) devait être « sans levain ». Cette offrande de farine était le fruit du travail des hommes, le produit de la terre, le résultat de la culture, de la fabrication et de la préparation ; et c'était le symbole du service offert. Par conséquent, elle ne devait pas être mélangée avec du levain. Pourquoi pas ? Parce que le levain est par nature une corruption, et son influence est corruptrice. Chaque fois qu'il est introduit, il provoque un travail de désintégration et de désagrégation. Rien de ce genre ne doit être permis dans le symbole du service, car Dieu exige un service parfait ainsi qu'une offrande parfaite. Non seulement le don, mais aussi l'acte doivent être exempts de corruption. L'application du principe à nous-mêmes se trouve lorsque nous nous tournons vers le Nouveau Testament et que nous découvrons ce que le levain symbolise pour nous. Notre Seigneur a mis en garde ses disciples contre le levain des pharisiens et des sadducéens (**Matthieu 16:6**). Le levain des pharisiens était l'hypocrisie, c'est-à-dire le ritualisme sans contenu spirituel et moral. Le levain des sadducéens était le rationalisme, c'est-à-dire le matérialisme, l'élimination du surnaturel. Paul parle du levain de la « malice et de la méchanceté », comme étant le contraire de la « sincérité et de la vérité ». Ce sont donc les influences corruptrices qui ne doivent pas se mêler à notre service. Dans tout le travail que nous faisons pour Dieu, il doit y avoir une absence d'hypocrisie, de matérialisme, de l'esprit qui est contraire à l'amour et à la vérité.

Lévitique 3:5

C'est un sacrifice consumé par le feu, d'une agréable odeur à l'Éternel.

Ces mots, « agréable odeur », sont utilisés en référence aux trois premières offrandes, l'offrande brûlée, l'offrande de gâteau (*ou de fleur de farine NdT*) et l'offrande de paix (*ou d'actions de grâce NdT*). Ils ne sont pas utilisés pour l'offrande pour le péché ou l'offrande pour la faute. Chacune de ces offrandes était faite par le feu. Dans le cas des trois premières, le feu fait ressortir la saveur ; dans celui des deux dernières, il détruit. Il est impossible d'échapper à la suggestivité de tout cela. Le feu est par excellence un symbole de Dieu et de certains aspects de son caractère et de ses activités. Il évoque invariablement un aspect ou une activité de sa sainteté. Il symbolise ce qu'Il est en tant que Dieu saint, en ce sens que seules les choses qui sont conformes à cette nature peuvent vivre en Sa présence. Il symbolise donc Sa colère, car Il consume ce qui est contraire à Sa nature. Il est aussi un symbole de purification, en ce sens qu'il purifie de tout mélange les choses qui sont conformes à Sa nature. Ainsi, le feu détruisait les offrandes qui représentaient le péché et l'offense, mais il affectait celles qui représentaient la dévotion, le service, la fraternité, de manière à en faire ressortir la saveur agréable à Dieu. Le Dieu de sainteté est un Dieu de feu, et Il est à l'homme ce que l'homme est à Lui-même. Si l'homme est en rébellion, un pécheur persistant dans son péché, le feu le détruit. S'il se soumet, le feu fait ressortir la beauté de son caractère. Christ savait que le feu faisait ressortir une douce odeur dans Ses perfections absolues ; Il savait qu'il était dévorant, car Il représentait le pécheur, et Il était devenu péché.

Lévitique 4:2

Lorsque quelqu'un péchera involontairement.

Ces mots révèlent un aspect du péché que nous risquons au moins de considérer à la légère. Nous avons tendance à croire que le péché n'est que dans la volonté. Dans un certain sens, c'est vrai. La culpabilité n'est jamais associée au péché tant qu'il n'est pas un acte de la volonté. Mais l'imperfection et la pollution excluent de Dieu, même s'il n'y a pas de responsabilité pour elles. Dieu est « est trop pur pour voir le mal ». Cet aspect du péché exige la purification, tandis que le péché volontaire a besoin du pardon. Je n'ai pas besoin de demander pardon à Dieu pour les péchés que j'ai commis involontairement, pour la pollution dont je ne suis pas responsable. Mais j'ai aussi besoin d'être purifié de ces péchés. J'ai besoin de cette « sans laquelle personne ne verra le Seigneur ». C'est ce que suggérait l'offrande pour le péché, le traitement du péché qui libère l'âme de sa pollution et de sa paralysie. L'offrande de culpabilité suggérait le traitement du péché qui permet à Dieu de pardonner à l'âme le tort de la désobéissance volontaire. Rien n'est plus clairement inscrit dans ces pages du Lévitique que le fait que le péché ne doit pas être traité à la légère. L'Éternel est le Dieu de la sainteté et ne peut transiger avec le péché. Mais il est aussi le Dieu de grâce, qui offre au pécheur une rédemption abondante et parfaite. Tout cela est parfaitement mis en évidence par le fait que ce grand système a été aboli parce qu'il ne rendait rien parfait. Il révélait un besoin et promettait la délivrance, mais rien de plus. En Christ, la promesse s'est accomplie et le besoin a été satisfait.

Lévitique 5:7

S'il n'a pas de quoi se procurer une brebis.

Un grand principe de la méthode de Dieu avec l'homme dans la grâce est révélé dans ces paroles. L'offrande désignée était « un agneau ou une chèvre ». Mais il se pouvait qu'un homme ne puisse pas en fournir un — ses ressources pouvaient ne pas suffire. Devait-il alors être exclu du bénéfice du prêtre et de l'autel ? Absolument pas. Qu'il apporte « un dixième d'épha de fleur de farine ». Le droit d'accès n'était pas fondé sur la valeur intrinsèque de l'offrande de culpabilité, mais sur un don en rapport avec les ressources d'un homme, qui devait montrer son appréciation du principe selon lequel il était possible pour lui d'être reçu et pardonné. Ce mot négatif a nécessairement une valeur positive. Si les moyens d'un homme suffisaient pour l'agneau ou la chèvre désignés, et qu'il apportait deux tourterelles ou pigeons, ou un dixième d'épha de farine fine, un tel acte montrerait qu'il n'avait pas une conscience adéquate, ni de son propre péché, ni de la grâce divine. N'y a-t-il pas là un éclairage sur toute la question des « moyens de la grâce » ? La grâce est suprême. Les moyens peuvent varier. Néanmoins, dans tous les cas, ils doivent être une représentation adéquate de la compréhension de la grâce par l'âme. Lorsqu'ils le sont, la grâce passe par eux, qu'ils soient ornés ou simples. Lorsqu'ils ne le sont pas, ils ne sont jamais ses canaux.

Lévitique 6:13

Le feu brûlera continuellement sur l'autel, il ne s'éteindra point.

Une référence ultérieure au récit de la consécration d'Aaron et de son premier exercice de la fonction sacerdotale montrera que ce feu était à l'origine surnaturel (**9:24**). Il est sorti de devant l'Éternel. C'était le feu qui devait être maintenu allumé, en étant constamment alimenté. Ainsi, le feu venait de Dieu, mais il était entretenu par l'homme. La responsabilité de l'exécution de cette instruction incombait aux prêtres. Un coup d'œil sur une note précédente (**3:5**) nous rappellera que le feu était le symbole de la sainteté de Dieu dans différentes activités, rendant possible la vie en Sa présence, consumant tout ce qui est contraire à Lui-même dans la nature, et purifiant ainsi de tout alliage tout ce qui est comme Lui. Ici, donc, on nous rappelle la nécessité du maintien perpétuel de l'action de cette sainteté. Elle vient de Dieu. L'homme n'a d'autre sainteté que celle qu'il reçoit de Lui. Mais pour que sa flamme brûle continuellement et que sa chaleur accomplisse le dessein divin, le feu doit être alimenté. Cela exige une vigilance sans relâche. Les choses indignes doivent être livrées à la destruction. Les choses de valeur dans le service et la communion doivent être livrées au feu pour être purifiées. Il ne se passe ni jour, ni heure, ni minute qui n'ait besoin de ce feu purificateur. Nous pouvons être réconfortés par la certitude que, si nous apportons le combustible, le feu continuera de brûler, accomplissant tous ses desseins, qu'ils soient de destruction ou de purification.

Lévitique 7:13

Avec des gâteaux de pain levé. (version Ostervald)

Nous avons noté qu'aucun levain ne devait être mélangé à l'offrande de farine (*ou de gâteau NdT*), car le levain est en soi corruptible et est perpétuellement le symbole de la corruption. Cela nous fait réfléchir lorsque nous constatons qu'il est maintenant ordonné de mélanger du levain à l'offrande de paix (*ou d'actions de grâce NdT*). Pour comprendre, que le lecteur note attentivement que dans le verset précédent (**13:12**), il est ordonné à l'adorateur d'offrir avec l'offrande de paix des gâteaux sans levain et des galettes sans levain. Puis aussi des gâteaux levés. La suggestion est certainement évidente. L'offrande de paix est avant tout le symbole de la communion basée sur la réconciliation. C'est l'offrande qui symbolise les deux côtés d'une grande transaction ; l'un est celui de Dieu, l'autre est celui de l'homme. Dieu et l'homme sont en paix. Le côté tourné vers Dieu ne peut être symbolisé que par ce qui est sans levain, exempt de tout mal, séparé de tout ce qui tend à la corruption. D'un autre côté, il reste en l'homme beaucoup d'imperfections. Ceci est symbolisé par les gâteaux levés. Notre indignité demeure en nous-mêmes. Dans notre action de grâce et notre louange, il n'y a pas de place pour la vantardise. Nous devons constamment nous en souvenir. La vérité est mise en évidence dans les lignes d'un grand hymne de louange :

« La reconnaissance est indigne,
C'est un service entaché de péché,
À moins qu'Il ne soit vivant,
Notre prêtre, pour la porter. »

Lévitique 8:36

Aaron et ses fils firent toutes les choses que l'Éternel avait ordonnées par Moïse.

Ces mots de conclusion d'un chapitre nous font revenir en arrière. Il s'agit du récit de la consécration d'Aaron et de ses fils, c'est-à-dire du grand prêtre et des prêtres. Rappelons-nous la séquence des cérémonies. Aaron et ses fils furent d'abord lavés. Puis le Grand Prêtre revêtit ses vêtements de beauté et de gloire. Il fut ensuite oint de l'huile sainte. Après cela, ses fils furent revêtus. Avant qu'ils puissent exercer leur fonction sacerdotale, deux offrandes furent sacrifiées à l'Éternel ; d'abord, l'offrande pour le péché pour la pollution ; puis, l'holocauste en signe de dévouement complet. Ensuite, du sang était mis sur l'oreille droite, le pouce droit et le gros orteil du pied droit d'Aaron et de chacun de ses fils, symbole de la purification du péché, en vue de l'accomplissement des fonctions sacerdotales. Ensuite, l'offrande de l'encens symbolisait les droits et privilèges des prêtres, tous offerts à Dieu. Ils étaient à nouveau oints de sang et d'huile. Leur subsistance était assurée et ils étaient complètement consacrés à Dieu et à son service. Chaque détail était évocateur. Le lecteur entrera dans la signification spirituelle. Nous souhaitons seulement souligner l'enseignement selon lequel la voie d'accès au service des choses saintes est la voie de l'obéissance à l'ordonnance divine. Rien de ce que l'Éternel ordonne ne doit être omis. Ses prêtres doivent être lavés, revêtus, oints, soutenus, séparés, et tout cela à sa manière, sinon ils ne peuvent exercer leurs fonctions à son service. Négliger quoi que ce soit, c'est invalider le ministère.

Lévitique 9:23

Moïse et Aaron entrèrent dans la tente d'assignation. Lorsqu'ils en sortirent, ils bénirent le peuple.

Ainsi, lorsque tout fut accompli selon le plan divin, Moïse et Aaron eurent accès à la Tente de la Rencontre (*ou la Tente d'assignation NdT*), et cet accès leur permit de sortir et de bénir le peuple. Dans la version chaldéenne du Pentateuque, les paroles de la bénédiction sont ainsi rapportées : « Que la Parole de l'Éternel accepte ton sacrifice avec faveur, et qu'elle te pardonne tes péchés. » Que ce soient ou non les mots exacts, il n'en reste pas moins que ces hommes ont prononcé sur le peuple une bénédiction qui avait une autorité divine. Le principe est immuable. Les serviteurs de Dieu, qu'ils soient prophètes ou prêtres, n'ont pas le pouvoir de bénir les hommes s'ils ne le reçoivent pas en communion directe avec Dieu. Avant de pouvoir sortir et bénir le peuple, nous devons entrer dans le lieu de rencontre avec Dieu. Cela va tellement de soi qu'il semble à peine nécessaire de le préciser. Pourtant, nous risquons constamment de laisser notre désir même de servir les hommes interférer avec notre communion avec Dieu. Agir ainsi, c'est échouer lamentablement. Ce n'est que lorsque nous servons dans le Lieu Saint, dans le culte, dans le silence, dans la réception de Dieu, que nous sommes capables de servir dans le camp, par le travail, par la parole, par le don aux hommes. L'oubli de cela est le secret de beaucoup de futilité dans le travail chrétien, de beaucoup de querelles, de beaucoup de fièvre. Ce sont les âmes qui sont fortifiées, éclairées, apaisées dans la Tente de la Rencontre, et qui se rendent sur les lieux et les chemins des hommes.

Lévitique 10:1

Du feu étranger.

Il s'agissait tout simplement du feu que Nadab et Abihu avaient eux-mêmes allumé. Tout le reste semble avoir été en ordre. Ils avaient été dûment nommés prêtres, étant fils d'Aaron. Ils avaient utilisé les encensoirs appropriés. Ils y avaient mis de l'encens. Et enfin, ils avaient offert devant l'Éternel. Le seul manquement était qu'ils avaient touché cet encens avec le feu qu'ils avaient allumé plutôt qu'avec le feu de l'autel qui avait été allumé directement par le Seigneur (**9:24**). Apparemment, ce n'était pas important ; du moins, le fait qu'ils l'aient fait prouve qu'ils le considéraient comme tel. Le fait que « le feu sortit de devant l'Éternel, et les consuma » prouve que ce n'était pas sans importance. Ce feu sacré, qui brûlait perpétuellement, était le symbole central de la sainteté de Dieu, et toute offrande non sanctifiée par lui était souillée. La leçon est évidente. Le feu dans lequel tout notre service doit être rendu est celui de l'Esprit de Dieu, qui est l'Esprit de sainteté. Chercher à rendre notre travail efficace et acceptable par un autre agent que le Saint-Esprit, c'est brûler « un feu étranger ». L'énergie de la chair et l'intelligence de l'esprit, non baptisées dans le Saint-Esprit, sont polluées ; et si agréables que puissent être les résultats pour les esprits et les cœurs humains, de telles forces sont inefficaces au service de Dieu et inacceptables pour Lui. Offrir un « feu étranger » est une entreprise mortelle. Nous pouvons être dans les ordres véritables, accomplir le travail que Dieu nous a confié, mais si nous tentons ces choses avec une énergie autre que celle du Saint-Esprit, nous risquons d'être rejetés.

Lévitique 11:47

Afin que vous distinguiez ce qui est impur et ce qui est pur.

Ces mots se réfèrent à la nourriture du peuple de Dieu. Nous en arrivons ici aux lois qui touchent la vie ordinaire et quotidienne du peuple. Celles qui ont déjà été énoncées concernaient le culte, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques du peuple envers Dieu. Le peuple pour lequel de tels droits et privilèges sont créés n'est jamais éloigné de la pensée et de la volonté de Dieu pour lui, ni de ses obligations envers Lui. Il s'intéresse à chaque détail de sa vie. Il leur donne des ordres sur ce qu'ils peuvent manger et ce qu'ils ne peuvent pas manger. Ils ne sont pas autorisés à choisir eux-mêmes la nourriture qui leur permettra de maintenir leur force physique. Il ne fait aucun doute que ces réglementations étaient toutes fondamentalement sanitaires. Elles n'étaient en aucun cas capricieuses. Nous ne sommes peut-être pas en mesure de découvrir les raisons scientifiques qui sous-tendent cette classification. Par ailleurs, elles ont peut-être été largement influencées par le climat et la période particulière à laquelle les êtres humains vivaient alors. Il est donc possible que certaines d'entre elles ne s'appliquent pas à ceux qui vivent dans d'autres pays et à d'autres époques. Cela étant admis, la valeur permanente de ces lois réside dans le fait qu'elles révèlent l'intérêt et l'attention divins pour tous ces détails. Si aujourd'hui nous ne devons pas être gouvernés par les règles actuelles de cette loi hébraïque, le principe qu'elle implique trouve pour nous son expression dans les paroles de Paul : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (**1 Corinthiens 10:31**). Manger ou boire quoi que ce soit qui nuit au corps, qui est l'instrument de l'esprit, ce n'est pas glorifier Dieu. Par conséquent, dans toute cette question de nourriture, le fait de notre relation avec Dieu entre en jeu, et chacun est appelé à agir en conséquence.

Lévitique 12:8

Le sacrificateur fera pour elle l'expiation, et elle sera pure.

C'est un bref chapitre dans nos Bibles, tout comme c'était une brève section dans les lois hébraïques. Il n'en est pas moins plein de suggestions. C'est la loi de la maternité, et elle l'entoure de la manière la plus sacrée, tant physiquement que spirituellement. Sur le plan purement physique, elle mérite une attention particulière et respectueuse, car elle assurait le repos parfait de la nouvelle mère ; et il a été suggéré que, dans la différence de temps entre les enfants de sexe masculin et féminin, elle avait une influence importante sur la régulation des sexes. Sur le plan spirituel, ses exigences sont très importantes. La maternité est l'une des choses les plus sacrées et les plus belles de tout le domaine de l'expérience humaine. Cela ne fait aucun doute. Cependant la maternité est exercée dans une humanité souillée. Lorsque le grand chantre d'Israël, dans son psaume de pénitence, dit : « Voici, je suis né dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché » (**Psaumes 31:5**), il ne jette aucun reflet sur sa propre mère, mais énonce plutôt un fait racial, auquel aucun être humain n'échappe. Voici donc la valeur de cette loi. Dieu a voulu que la maternité soit sanctifiée par le sacrifice. Pour nous, la maternité a été rendue sainte à jamais par la Semence de la femme, par laquelle la femme est sauvée en enfantant. Il est toujours triste, pour ne pas dire plus, que les mères oublient de s'en souvenir et de le reconnaître dans le service sacré du sanctuaire.

Lévitique 13:10

Le sacrificateur l'examinera.

Même aujourd'hui, la lèpre est une maladie si grave qu'elle défie complètement les compétences du médecin. On peut faire beaucoup pour soulager la détresse qu'elle provoque, mais il n'y a pas de remède. Dans les pays où les lois sanitaires sont respectées, elle est presque éliminée, mais cela se fait en supprimant les causes, et non en guérissant ceux qui en souffrent. Dans les pays de l'Est, et dans les conditions qui prévalent dans beaucoup d'entre eux, elle est encore répandue. Elle est traitée en détail dans ces lois, et cela sans aucun doute en raison de sa nature désastreuse. Nous ne pouvons pas nous étonner qu'elle soit devenue, et continue d'être, le symbole même du péché. C'est une maladie du sang lui-même, qui est la vie ; ses manifestations sont des plus terribles et répugnantes ; et — comme nous l'avons dit — elle est incurable. Dans ces deux chapitres, nous avons les lois pour y faire face ; et dans les quelques mots « Le sacrificateur l'examinera », nous avons révélé le maximum qui pouvait être fait pour ceux qui en souffrent. En résumé, la seule chose que le sacrificateur pouvait faire était de découvrir si la maladie était ou non la lèpre. Si ce n'était pas le cas, alors il pouvait y avoir une période de séparation, et bientôt une réintégration dans la communauté. S'il s'agissait de la lèpre, il n'y avait rien d'autre à faire que de séparer complètement le malade des autres. À la lumière de ces considérations, nous nous souvenons qu'en temps voulu est venu Celui qui pouvait non seulement regarder, mais aussi toucher le lépreux — Celui qui pouvait guérir. C'est aussi l'histoire de Sa façon de traiter le péché.

Lévitique 14:45

On abattra la maison.

C'est-à-dire la maison touchée par la lèpre. Il fut un temps où l'on suggérait que cette loi était due à la superstition. La science moderne a prouvé ses bienfaits. Une maison peut être infectée par de nombreuses formes de maladies. Cela ne fait plus aucun doute. Toutes nos méthodes actuelles de lutte contre les maladies du point de vue du bien-être de la communauté sont basées sur ce principe. Ne pas signaler certains cas de maladies est aujourd'hui considéré comme un délit. Cette loi justifie pleinement cette attitude. Une maison susceptible de propager une maladie doit être soit nettoyée en profondeur, soit détruite. Aucun homme ne possède de droits de propriété supérieurs aux droits à la santé de la communauté. Ce dont nous avons vraiment besoin aujourd'hui, c'est d'une application plus drastique de ce principe. Lorsque nous nous tournons vers la suggestion spirituelle, nous réalisons immédiatement son importance. Dans la lettre de Jude, le principe jaillit soudain dans ses mots : « haïssant jusqu'à la tunique souillée par la chair » (**Jude 23**). Tout ce qui, dans notre vie, a été associé et contaminé par la lèpre du péché passé, doit être détruit sans compromis ni pitié. Combien de fois, lorsque cela n'a pas été fait, même ceux qui ont connu la délivrance personnelle ont été infectés à nouveau ! Les vieilles fréquentations, les vieilles associations, doivent être laissés, abandonnées, sans compromis, sinon le dernier état peut être pire que le premier.

Lévitique 15:31

Vous éloignerez les enfants d'Israël de leurs impuretés.

Ce chapitre contient les lois régissant l'ensemble de l'expérience des questions de chair telles qu'elles sont impliquées dans l'impureté. C'est un chapitre étrange et solennel dans lequel, une fois de plus, comme dans celui traitant du sujet de la maternité et de l'enfance (**Lévitique 12**), la souillure de la lignée est évoquée avec effroi et solennité. Une simple mais attentive considération de ces exigences nous rappellera que les pouvoirs procréatifs de l'humanité sont tous maudits, en raison de la pollution raciale. Que l'exercice de ces pouvoirs soit naturel ou contre nature, dans les limites de la loi ou au-delà de ces limites, ils sont entachés du même virus du péché aux yeux d'un Dieu d'une sainteté absolue. C'est pourquoi des lois strictes ont été promulguées pour la purification des personnes du peuple de Dieu qui devaient être préservées de toute contamination physique avec d'autres lignées en rapport avec l'activité de ces pouvoirs. Le chapitre a donc un message solennel à nous adresser à tous concernant la pollution de la nature humaine à sa source et la nécessité perpétuelle de purification qui en découle. Cette vision de la nature humaine n'est pas flatteuse, et l'esprit humain s'y rebelle souvent. La nier, c'est nier un fait dont l'expérience humaine prouve constamment la véracité. Nous devons donc observer avec soin la signification spirituelle et l'appliquer résolument dans le domaine physique. Pour nous, le chemin de la purification perpétuelle est tracé par le Christ.

Lévitique 16:34

Il se fera une fois chaque année l'expiation pour les enfants d'Israël, à cause de leurs péchés.

Ce chapitre contient les instructions qui ont été données concernant l'observance du Jour des Expiations. C'était à bien des égards le jour le plus important de l'année religieuse du peuple hébreu, car c'était le rite religieux le plus important de toute son économie. Dans ce rite, il était prévu de traiter toute la question du péché, connu et inconnu. Nous avons remarqué dans une note précédente, en traitant de la différence entre l'offrande pour le péché et l'offrande pour la faute (**Lévitique 4**), que l'élément de responsabilité était conditionné par la connaissance, mais que le péché, aux yeux de Dieu, est péché, même s'il est commis dans l'ignorance. Tous les péchés étaient donc traités le jour même. Chaque disposition avait pour but de graver dans l'esprit la solennité de l'approche de l'âme à Dieu, et de souligner la vérité que le pécheur n'a aucun droit d'accès sauf celui qui lui est accordé par le sacrifice. En réfléchissant à ces dispositions, on peut facilement se rendre compte que leur imperfection nécessaire ne pouvait produire quelque chose qui ressemble à un repos parfait de la conscience. En effet, plus l'esprit est sensible, plus cette imperfection serait ressentie. Pour nous, il n'y a pas d'attente pour un jour annuel d'expiation. Nous n'avons pas besoin d'attendre, avec le péché non traité pendant une heure. Notre prêtre demeure dans le saint des saints, et nous y avons accès par Lui à tout moment. Cela ne devrait pas nous rendre moins respectueux dans notre venue, mais davantage. La conscience purifiée n'est jamais grossière, irrévérencieuse. Elle est toujours soumise, tempérée et sensible. Elle se réjouit de la liberté, mais sans jamais perdre le sens de la dette.

Lévitique 17:7

Ils n'offriront plus leurs sacrifices aux boucs.

Il s'agit d'une interpolation surprenante. Elle se produit au milieu d'instructions concernant les sacrifices. Il est d'abord prévu que tous les sacrifices doivent être apportés à la porte de la Tente de la Rencontre. Il ne devait y avoir aucun autre lieu de culte par le sacrifice. Cette disposition reconnaissait le fait de l'unification de la nation autour de la présence divine ; rappelait au peuple qu'il ne pouvait y avoir d'accès à Dieu de la part de toute personne isolée par sa propre volonté ; et rendait ainsi difficile, voire impossible, le culte de faux dieux. C'est dans ce contexte que ces mots ont été prononcés. La « Authorized Version » se lit comme suit : « Ils n'offriront plus leurs sacrifices aux démons. » Peut-être que cette traduction était trop forte. Le mot hébreu signifie littéralement « poilus ». Dans **Ésaïe 13:21** et **34:14**, il est traduit par « satyre » dans la « Authorized Version », et par « boucs sauvages » dans la « American Standard Version ». Le satyre était un être imaginaire, mi-bouc, mi-homme, de nature démoniaque. En Égypte, on vénérait l'homme-bouc, Pan. Il semblerait que ce mot reconnaisse le fait que ces peuples vénéraient probablement ce faux dieu en Égypte. Ce n'est là qu'une référence, et nous ne pouvons pas dogmatiser quant à la signification réelle. La seule vérité qui ait de la valeur pour nous est que lorsque l'homme adore Dieu de la bonne manière, selon la disposition et la loi divines, tout faux culte devient inutile et impossible. Se détourner de la vraie méthode, même pour l'adoration de Dieu, c'est courir le risque de se tourner vers d'autres dieux.

Lévitique 18:3

Vous ne ferez point ce qui se fait dans le pays d'Égypte où vous avez habité, et vous ne ferez point ce qui se fait dans le pays de Canaan où je vous mène: vous ne suivrez point leurs usages.

L'application particulière de ces mots concernait toutes les pratiques sociales corrompues de l'Égypte et de Canaan, ces mêmes pratiques qui avaient abouti à une race corrompue et dégénérée ; si corrompue et dégénérée qu'il était nécessaire, dans l'intérêt de la race humaine, qu'elles soient balayées. Tous ces rapports sexuels promiscuité entre les sexes qui tendent inévitablement à la maladie et à la dégénérescence, étaient contraires à l'esprit de Dieu, car destructeurs de l'humanité. Par conséquent, Son peuple a été protégé contre ces choses par ce commandement général et par la description détaillée des règles. Dans l'intérêt de la santé et de la force de la vie nationale, ces lois sont toujours en vigueur. Les enfreindre, c'est provoquer une détérioration inévitable et une destruction ultime. Le principe impliqué dans ces mots a une application beaucoup plus large. Le peuple de Dieu est appelé à se conformer en toutes choses et habitudes de vie, non pas aux coutumes du monde, mais à l'esprit et à la volonté de Dieu tels qu'ils sont révélés dans Sa loi. Toute la force de ce principe réside dans l'injonction de Paul : « Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence » (**Romains 12:2**). C'est une exigence dont nous devons constamment nous souvenir. Il est si facile de se laisser détourner de notre loyauté par les coutumes des hommes et des femmes qui nous entourent. Une telle exigence n'est pas capricieuse. Elle est fondée sur le dessein d'amour de Dieu pour les siens et sur Sa détermination à les préserver de toutes les pratiques destructrices.

Lévitique 19:9

Tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner.

Ce chapitre est remarquable. Il consiste en grande partie en la répétition de lois déjà données, avec un accent renouvelé, à savoir celui du fait que l'ÉTERNEL était le Dieu de Son peuple. Il s'ouvre sur un appel général à la sainteté, fondé sur sa raison ultime : « Vous serez saints pour moi, car je suis saint, moi, l'Éternel. » C'est la raison ultime de la sainteté. La sainteté de l'Éternel doit être illustrée par Son peuple. Cette formule, « Je suis l'Éternel » est répétée pas moins de quatorze fois dans ce seul chapitre. Chaque commandement répété ici est mis en relation avec ce fait. Dans les paroles que nous soulignons plus particulièrement, il y a une lueur de lumière, pleine de beauté. Dans la récolte de leurs moissons, il leur était interdit de récolter les coins des champs. Ces derniers devaient en effet être laissés aux pauvres et aux étrangers, car « Je suis l'Éternel, ton Dieu ». Une qualité essentielle de la sainteté de Dieu est Sa bienveillance et Sa tendre sollicitude pour les nécessiteux. Les personnes appelées à incarner Sa sainteté doivent respecter ce fait. Il est strictement interdit de traiter ses propres récoltes avec rigueur et minutie, au point de ne laisser aucune place à ceux qui sont dans le besoin. Heureux ceux qui, dans toutes leurs entreprises commerciales, gardent à l'esprit les besoins humains et y accordent une attention telle qu'ils sont prêts à laisser de côté ce qui, en toute justice, leur revient, afin que ces besoins puissent être satisfaits. Telle est la sainteté selon la norme divine, qui comporte toujours cet élément de compassion.

Lévitique 20:22

Afin que le pays où je vous mène pour vous y établir ne vous vomisse point.

C'est un mot saisissant. Toute la révélation biblique insiste sur la relation étroite entre la terre et l'homme. Au commencement, il est écrit, en raison du péché de l'homme : « Le sol sera maudit à cause de toi » (**Genèse 3:17**).Dans sa lettre aux Romains, Paul déclare également, en raison du péché humain, que « la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement » (**Romains 8:22).** Les prophètes ont souligné à plusieurs reprises la vérité selon laquelle la terre est souillée par la pollution de l'homme. La mesure dans laquelle la terre est traitée par l'homme corrompu est la mesure dans laquelle elle devient stérile et finit par refuser de soutenir l'homme. En ce sens, elle le vomit. La terre même à laquelle se réfère cette parole de la loi de Dieu se trouve aujourd'hui au centre de la terre, témoin permanent de la vérité. Elle est là depuis des siècles, stérile et aride, et pourtant, naturellement, il n'y a pas de terre plus fertile. Les hommes l'ont corrompue, et elle les a vomis. Lorsque le peuple de Dieu sera enfin rétabli dans sa terre avec foi et loyauté, elle redeviendra le jardin du Seigneur, plein de fruits et de beauté. Là encore, le principe est d'une très large application. Quel que soit le territoire sur lequel l'homme règne, il est affecté par son caractère. S'il est pollué et corrompu, alors tout ce qui est sous son emprise devient pollué et corrompu, et ne lui fournit donc pas les choses mêmes qu'il en attend ; il le vomit, et ce par la désolation qu'il a lui-même produite. Ainsi, Dieu a conditionné toute sa création en établissant des lois qui opèrent toujours avec Lui-même et Sa sainteté, et contre le mal.

Lévitique 21:21

Tout homme de la race du sacrificateur Aaron, qui aura un défaut corporel, ne s'approchera point pour offrir à l'Éternel les sacrifices consumés par le feu.

Dans ce chapitre, le sujet est celui du comportement et des conditions de vie, nécessaires dans l'exercice de la prêtrise. La nécessité absolue de leur séparation la plus stricte de toute possibilité de souillure est soigneusement exposée. Ils se tenaient dans un lieu de proximité particulière avec Dieu en tant que médiateurs du peuple désignés par Dieu ; par conséquent, ils doivent manifester, plus que tout autre homme, dans tous les aspects extérieurs de leur vie et de leur conduite, la nécessité de cette sainteté sans laquelle aucun homme ne peut voir le Seigneur. Il leur était strictement interdit de se souiller par contact avec les morts sous quelque forme que ce soit. Les seules exceptions permises concernaient les proches parents. Même ces exceptions n'étaient pas faites pour le grand prêtre. Il ne devait jamais toucher un mort, même s'il s'agissait de son père ou de sa mère. De plus, sa famille devait être strictement protégée. Cela a été révélé dans la déclaration flamboyante selon laquelle si la fille d'un prêtre se souillait, elle profanait son père et devait être brûlée par le feu. Enfin, dans les mots que nous avons sélectionnés, il était prévu qu'aucun infirme d'aucune sorte ne devait exercer la fonction sacerdotale. S'approcher de Dieu nécessitait la perfection, et dans la mesure où cela était possible de le souligner par des symboles extérieurs, cela a été fait dans le cas des prêtres. Il s'ensuivit la reconnaissance du fait qu'un homme ne peut être blâmé pour un défaut physique. Par conséquent, il était autorisé à manger le pain de Dieu, mais pas à l'offrir. Tout cela devrait au moins souligner pour nous la vérité selon laquelle nous devons chercher à ce que ceux qui exercent un ministère dans les choses saintes soient les plus forts plutôt que les plus faibles.

Lévitique 22:2

Dis à Aaron et à ses fils, quand ils auront à s’abstenir des choses saintes des enfants d’Israël. (version Martin)

Dans ce chapitre, nous avons l'application plus poussée et plus large de la nécessité de la séparation complète des prêtres de toute souillure. Ils devaient s'abstenir d'exercer leur office, « s’abstenir des choses saintes des enfants d’Israël », sous certaines conditions qui étaient décrites. Si, pour une cause naturelle, une maladie ou par un contact avec des choses souillées, le prêtre était souillé pour un temps, il devait s'abstenir de son service jusqu'à ce qu'il ait été effectivement et cérémonialement purifié. Non seulement il devait être lui-même exempt de tache et de souillure, mais il était aussi chargé de veiller à ce que tout ce qu'il offrait soit de même nature. De plus, il ne devait accorder aucune hospitalité à ceux qui étaient impurs ou étrangers à l'alliance, des choses qui appartenaient à la maison de son Dieu. Ces instructions strictes se terminent par une réaffirmation de la raison qui avait été donnée dans d'autres contextes : « afin que je sois sanctifié au milieu des enfants d'Israël »… « Je suis l'Éternel » On rappelait constamment à ce peuple que le but le plus profond de son existence était d'être appelé à manifester les choses de Dieu. Ainsi, de telles exigences dans le cadre de l'économie hébraïque ont une incidence très directe sur l'Église chrétienne. Toute la dégradation existant parmi les nations est due aux fausses idées de Dieu qui caractérisent leur vie et leur culte. Connaître le vrai Dieu, c'est la vie pour les nations, aussi sûrement que pour les individus.

Lévitique 23:2

Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras: Les fêtes de l'Éternel, que vous publierez, seront de saintes convocations. Voici quelles sont mes fêtes.

C'est un chapitre merveilleux, car il montre comment toute l'année était marquée, pour ce peuple, par de grandes fêtes religieuses qui étaient à la fois des signes et des symboles nationaux de la relation du peuple avec Dieu, et des moyens de garder toujours devant eux les véritables secrets de la force. Huit fêtes fixes sont mentionnées. La première était le sabbat. Il devait être une fête perpétuelle et récurrente tous les sept jours, rappelant ainsi constamment ces relations entre Dieu et la vie nationale. Puis sept autres furent établies pour créer le calendrier. La première était la Pâque, qui fusionna avec les Pains sans levain. Avec elles, l'année commençait, leur rappelant leur rédemption de l'esclavage et leur séparation d'avec Dieu. Puis vint la Fête des Prémices, et sept semaines plus tard la Fête de la Pentecôte, qui leur rappelait leur dépendance vis-à-vis de Dieu pour leur subsistance, et leur responsabilité envers Lui pour la culture de la terre. Le septième mois était le plus sacré de tous, car on y observait trois Fêtes liées, celles des Trompettes, de l'Expiation, des Tabernacles. Les Trompettes les appelaient à cesser le travail servile pour se consacrer au culte. Le jour des Expiations leur rappelait le chemin d'accès à Dieu par les sacrifices et l'abandon du péché. La fête des Tabernacles était la fête de la joie au cours de laquelle ils se souvenaient de leur délivrance, de la façon dont Dieu les guidait et de la loi qu'il leur avait donnée. Ainsi, par ces fêtes fixes, l'année était rendue sacrée, et leur symbolisme soulignait la sainteté du profane dans le Royaume de Dieu.

Lévitique 24:22

Il y aura une même loi pour vous : il en sera de l’étranger comme de l’Israélite de naissance. (version Darby)

C'est un chapitre intéressant, en ce qu'il semble rompre la continuité du Livre. Dans la première section, certaines lois sont répétées. Puis suit un fragment d'histoire. C'est l'histoire d'un blasphémateur sur lequel la punition est tombée. Cet homme était le fils d'un père égyptien et d'une mère israélite. Voyant qu'il n'était pas de sang hébreu pur, le peuple ne savait pas trop comment le traiter lorsqu'il commit l'infamie de blasphémer le Nom. C'est dans ces circonstances que le principe a été établi selon lequel il devrait y avoir une seule loi pour l'étranger comme pour l’Israélite de naissance. C'était un principe de justice et de miséricorde. Il met d'abord l'accent sur le fait que ceux qui entrent dans le Royaume de Dieu et jouissent de ses privilèges doivent être régis par ses lois. Aucun homme au sein de ce Royaume ne peut revendiquer les droits d'une autre citoyenneté comme s'il avait la liberté d'enfreindre ses lois. Entrer dans ce Royaume, c'est renoncer à toute autre seigneurie et accepter ses lois. Ce principe a une autre valeur, puisqu'il protège l'étranger de l'injustice possible des personnes nées dans le pays. Ceux qui, pour une raison quelconque, ont des droits de naissance dans le Royaume de Dieu, ne sont pas autorisés à imposer aux étrangers qui souhaitent y entrer d'autres obligations que celles qui les lient eux-mêmes. Aujourd'hui, il n'y a pas de membres « d'origine » dans ce Royaume. Tous sont des « étrangers » qui entrent par une nouvelle naissance. Pourtant, il faut se souvenir de ce principe, car il n'est pas toujours facile pour ceux qui ont eu les privilèges du Royaume le plus longtemps d'être justes et impartiaux envers ceux qui y entrent nouvellement.

Lévitique 25:2

Ce sera pour vous le jubilé.

La disposition relative à l'année jubilaire était une méthode par laquelle on rappelait perpétuellement aux gens que toutes les relations humaines dépendaient des choses les plus profondes de l'autorité et de la possession divines. La première partie de ce chapitre présente la loi du sabbat de la terre. Tous les sept ans, la terre devait se reposer de la culture. Ainsi, la propriété divine était reconnue, car il était interdit aux hommes de traiter la terre comme leur propriété absolue. Il ne fait aucun doute que cette exigence, comme toutes les autres, était fondée sur la véritable méthode de gestion de la terre. Chaque cinquantième année était une année où toutes sortes d'arrangements humains étaient perturbés. Cette année-là, les hommes dépossédés par l'adversité étaient rétablis dans leurs droits de propriété. Cette année-là, l'esclave devait être libéré et tous les hommes devaient être libérés du labeur. Les lois de cette année étaient clairement définies, car elles concernaient la terre, les maisons d'habitation et les personnes. Elles devaient être soigneusement examinées, car elles jetaient les bases de l'ordre social. Elles nous montrent comment toutes les relations humaines, tant en matière de propriété que de personne, sont conditionnées par le fait que la propriété fondamentale, tant des biens que des personnes, est celle de Dieu. Le seul droit qu'un homme a sur la terre est celui de son propre travail. La libération de l'esclave a prouvé qu'aucun être humain ne peut avoir le droit de posséder, de manière absolue et définitive, un autre être humain. Le maître n'a de droit que sur le travail de son esclave. Le réajustement de l'année du jubilé a rappelé aux hommes la souveraineté de l'Éternel et les limites dans lesquelles ils vivaient.

Lévitique 26:40-41

C’est parce qu’ils ont marché contre moi, que moi aussi j’ai marché contre eux. (version Crampon)

Dans ce chapitre, deux promesses pleines de grâce et des avertissements solennels sont énoncés. Il s'ouvre sur la réitération des lois fondamentales. Il ne doit y avoir aucune idolâtrie. Il doit y avoir une observance constante du sabbat. Le respect du sanctuaire doit être maintenu. Puis suivent les promesses montrant que les conditions de bien-être dépendent entièrement de l'obéissance au gouvernement de Dieu. De même, les avertissements montrent que la désobéissance sera toujours suivie de calamité. Il est très suggestif de remarquer comment, même lors de la promulgation de la Loi, le déclin et l'égarement du peuple étaient connus du Roi, et pourtant, malgré ce fait, ces promesses de restauration finale ont été faites. Ainsi, la responsabilité humaine a été solennellement mise en œuvre ; et pourtant, on ne peut lire l'ensemble du chapitre sans être convaincu que l'amour de Dieu s'avérera finalement victorieux de tout échec. Les paroles que nous soulignons révèlent la loi de la relation de l'âme avec Dieu de façon perpétuelle. Dieu est fidèle et immuable. Nous pouvons changer notre expérience de Son gouvernement en changeant d'attitude envers Lui. Si nous marchons avec Lui, Il marche avec nous, et toutes Ses ressources infinies de sagesse, de puissance et d'amour sont à notre disposition. Si nous changeons de cap et marchons à l'encontre de Lui, Il poursuit Sa voie de sagesse, d'amour et de puissance, mais Ses pas vont à l'encontre de nous, et nous faisons l'expérience de la contradiction de Son opposition. Il demeure fidèle. Il ne peut Se renier. C'est pourquoi nous connaissons Son gouvernement comme une force, qui nous aide ou s'oppose à nous, selon que nous marchons avec Lui ou à l'encontre de Lui.

Lévitique 27:29

Aucune personne dévouée par interdit ne pourra être rachetée, elle sera mise à mort.

Ce dernier chapitre concerne les vœux. Un vœu est une promesse faite volontairement à Dieu. C'est un engagement à faire quelque chose qui n'est pas ordonné, c'est-à-dire quelque chose qui, d'une certaine manière, dépasse les exigences de la loi actuelle. Cela ne veut pas dire non plus qu'un vœu est mauvais. Il n'en est rien. Il exprime la dévotion au service de Dieu, à un degré supérieur à ce qui est exigé dans les termes des statuts divins. Il n'est pas nécessaire que de tels vœux soient faits ; mais s'ils le sont, ils doivent être religieusement observés. Le lecteur attentif de ce chapitre remarquera une distinction entre les choses « sanctifiées » et les choses « dévouées ». Tout au long du chapitre, le mot sanctifier est utilisé dans le sens le plus simple de mise à part, tandis que le mot dévoué est utilisé en référence à un don complet et définitif. Les choses sanctifiées par vœu, c'est-à-dire mises à part pour des usages divins, peuvent être rachetées par le paiement de leur pleine valeur et de quelque chose en plus. Les choses dévouées, c'est-à-dire une fois complètement données, ne peuvent pas être rachetées. Tout cela a beaucoup à nous dire. Notre dévotion envers notre Seigneur doit être totale, car c'est ce qu'Il demande. Nous n'avons pas besoin d'ajouter de vœu de dévotion supplémentaire, car nous n'avons rien de plus à offrir. Alors, rappelons-nous toujours que nous ne pouvons pas nous racheter de notre servitude envers Lui. Il n'y a pas de péché plus méprisable que celui de reprendre ce qui a été donné. Les enfants le reconnaissent tous dans leurs jeux. Vivons selon la vérité, dans son application à notre dévotion envers notre Seigneur.

Nombres 1:19

Moïse en fit le dénombrement dans le désert de Sinaï, comme l'Éternel le lui avait ordonné.

Le Livre des Nombres relate les expériences du peuple de Dieu dans le désert. Il se résume au récit d'une longue discipline due à la désobéissance. Dans le programme divin, ce peuple aurait dû maintenant monter et prendre possession de la terre qui lui avait été promise. Leur entrée a été reportée de quarante ans en raison de leur échec, et ce livre traite en grande partie de questions relatives à cette période. Il relate deux dénombrements du peuple, l'un au début et l'autre à la fin des quarante ans. Ce premier dénombrement était celui des hommes de guerre, et il fut entrepris sur l'ordre direct de Dieu. Ceux qui devaient être enrôlés étaient les hommes de vingt ans et plus. Le dénombrement donna une armée de 603 550 hommes. Ce fut le premier mouvement en préparation de l'arrivée du peuple dans le pays. La nation avait été créée comme un instrument pour la réalisation des desseins divins pour le monde. Sa première mission était punitive. Les peuples occupant le pays de Canaan étaient devenus complètement corrompus et il était nécessaire, dans l'intérêt de la pureté, qu'ils soient balayés. Le peuple élu devait être l'instrument de ce processus de purification. Ils devaient être préparés à la guerre, et c'était la raison de ce recensement. La raison de la préparation de cette armée ne doit jamais être perdue de vue. L'histoire de la conquête de Canaan n'est pas celle de la spoliation de peuples faibles par un peuple plus fort, afin de posséder un territoire. C'est celle de la purification d'une terre, afin qu'y soit établi un peuple dont l'histoire serait une bénédiction pour toutes les nations.

Nombres 2:2

Les enfants d'Israël camperont chacun près de sa bannière.

Ce chapitre tout entier est très intéressant car il révèle l'ordre des dispositions divines. Cette armée de Dieu n'était pas une foule désordonnée. C'était une compagnie disciplinée, et les dispositions prises pour son campement mettaient l'accent sur ce fait. Au centre de tout se trouvait la Tente de la Rencontre, rappelant sans cesse au peuple qu'il constituait une théocratie et que toute sa vie nationale était centrée sur le Dieu qui l'avait appelé à Lui. Les Lévites campaient près de ce centre sacré, c'est-à-dire autour de l'enceinte des cours ; ainsi, la nation était maintenue dans la conscience du fait que sa première obligation était le service et le culte de Dieu. Au-delà de ce campement de prêtres et de Lévites se trouvaient les tribus, et celles-ci étaient à nouveau dans un ordre divinement arrangé. À l'est, c'est-à-dire face à l'entrée, la tribu porteuse de l'étendard était Juda, avec son symbole d'un lion d'or sur fond écarlate. Avec Juda se trouvaient Zabulon et Issacar. À l'ouest, l'étendard d'Éphraïm était un bœuf noir sur fond de couleur or. Éphraïm était associé à Manassé et Benjamin. Au sud, Ruben portait l'étendard sur lequel figurait un homme sur un fond d'or. Siméon et Gad étaient groupés avec Ruben. Au nord, Dan était la tribu porteuse de l'étendard, son symbole étant un aigle d'or sur fond bleu. Avec Dan se trouvaient Nephtali et Asher. Ainsi, tout le campement du peuple était magnifiquement symbolique de la nature de la vie nationale, et de la présence et du dessein de Dieu en elle.

Nombres 3:12

Voici, j'ai pris les Lévites du milieu des enfants d'Israël, à la place de tous les premiers-nés.

Dans ce chapitre, et dans les suivants, le service des Lévites est traité en détail. Lors du recensement des hommes de guerre, les Lévites ont été exemptés du service militaire. C'était une indication claire de l'esprit de Dieu quant à la véritable valeur du travail directement religieux et spirituel dans le service national. Un fait qui est parfois négligé dans notre réflexion sur l'ordre lévitique est mis en évidence dans les paroles que nous avons sélectionnées dans ce chapitre. Les Lévites étaient des représentants. Le premier arrangement divin était que le premier-né mâle de chaque famille devait être consacré au service de Dieu dans le sacerdoce. Maintenant, selon toute probabilité pour des raisons de cohésion et d'ordre, une tribu était mise à part pour représenter les premiers-nés de la nation. Dans cette première mise en œuvre de l'arrangement, le nombre de membres disponibles de la tribu de Lévi était de 22 000, alors qu'il y avait 22 273 fils premiers-nés. Cette compagnie de 273 non représentés par les Lévites devait payer un prix de rachat de cinq shekels chacun, qui était consacré au service du sanctuaire. À la lumière de ces choses, il est intéressant de se rappeler que notre Seigneur était le Premier-né, et donc un Prêtre selon l'arrangement divin originel, et non selon l'ordre Lévitique. Tous ceux qui sont rachetés par Lui exercent un sacerdoce qui résulte de leur droit de naissance en Lui, et n'ont donc pas besoin d'un ordre humain pour les représenter dans le travail sacerdotal. De cette manière, l'ordre du sacerdoce Lévitique est également aboli en Christ.

Nombres 4:49

En indiquant à chacun le service qu'il devait faire et ce qu'il devait porter.

Quelle tragédie et quel triomphe se mêlent dans ces paroles ! C'était le cri du cœur d'une mère. Ce Dans ce chapitre, nous avons une suite d'instructions concernant les Lévites. Il donne un compte rendu détaillé de leur travail en rapport avec la marche du peuple. Le devoir de porter tous les meubles sacrés incombait aux Kehathites. Cependant, ils n'étaient pas autorisés à regarder ou à toucher ces meubles. Aaron et ses fils entrèrent d'abord dans le Lieu Saint et couvrirent chaque pièce sacrée, en fixant les barres qui devaient reposer sur les épaules des Lévites. Pendant la marche, ces objets sacrés étaient sous la responsabilité d'Éléazar, qui portait également l'huile d'onction et le parfum odoriférant. Les rideaux et les tentes qui constituaient le tabernacle lui-même étaient portés par les Guerschonites. Ils étaient sous la responsabilité d'Ithamar. Les Merarites étaient chargés des planches, des barres, des piliers et des autres éléments qui formaient les fondations sur lesquelles reposaient les tentures sacrées. Ils étaient également sous la responsabilité d'Ithamar. Tout cela est instructif, car il révèle la pensée et le soin divins pour chaque détail de la vie et du culte de Son peuple. Il est également d'une valeur toute particulière, car il nous enseigne que dans la pensée de Dieu, chaque détail est sacré. Ces hommes étaient à cet égard les « gardiens » de la Maison de Dieu. Combien de fois sommes-nous enclins à penser méchamment aux « gardiens » en ces temps modernes ! Une telle pensée est tout à fait erronée. Les hommes et les femmes qui sont en charge des lieux de culte rendent un service sacré.

Nombres 5:17

Le sacrificateur prendra de l'eau sainte dans un vase de terre; il prendra de la poussière sur le sol du tabernacle, et la mettra dans l'eau.

Ces mots apparaissent dans une section qui souligne la nécessité de la pureté du camp. Tous ceux qui étaient impurs de quelque manière que ce soit devaient être placés en dehors de ce camp. Cela ne signifie pas qu'ils étaient abandonnés à leur sort pendant que le peuple poursuivait sa marche, mais qu'ils n'étaient pas autorisés à conserver leur place parmi les tribus de leur peuple. Ils étaient, pour un temps, des simples suiveurs de camp, exclus jusqu'à ce que leur purification soit assurée, conformément aux dispositions des lois déjà données. Il était également exigé que les relations entre les personnes soient empreintes de rectitude morale, et à cette fin, ceux qui avaient péché de quelque manière que ce soit contre leurs semblables devaient constamment faire amende honorable. C'est dans cette atmosphère que nous trouvons les instructions prudentes, et pour nous étranges au premier abord, concernant le danger de la jalousie entre mari et femme. Le fait même de ces instructions montre combien il est important, dans l'esprit de Dieu, que, dans l'intérêt d'une véritable force nationale, la vie familiale soit maintenue à son plus haut niveau de force et de pureté. Il est bon de nous rappeler que cette épreuve de boire de l'eau amère n'a rien de commun avec les épreuves par le feu et le poison dont nous lisons l'histoire dans les âges sombres et chez les peuples barbares. La consommation de cette eau était en soi parfaitement inoffensive. Elle ne devenait la preuve de la culpabilité que par la volonté de Dieu. Si une femme, coupable d'infidélité, consentait à cette épreuve, les signes de sa culpabilité ne se manifestaient pas, par une action de l'eau, mais par un acte Dieu.

Nombres 6:27

C'est ainsi qu'ils mettront mon nom sur les enfants d'Israël, et je les bénirai.

L'acte solennel de prononcer cette bénédiction était une partie distincte du culte du peuple hébreu. **Lévitique 9:22** montre qu'elle suivait l'achèvement de la présentation des offrandes. Elle consistait à placer le nom de l'Éternel sur le peuple, c'est-à-dire à déclarer leur relation avec Lui. La formule était définitivement fixée. C'est la signification du mot « Ainsi » que nous donne la version révisée. Cela devait être fait de cette manière et d'aucune autre. Le Nom en lui-même était JÉHOVAH, signifiant la grâce infinie de Dieu, par laquelle Il se penche pour répondre aux besoins de Son peuple, devenant pour lui à tout moment exactement ce dont il a réellement besoin. Les phrases de cette bénédiction décrivaient les valeurs de ce Nom. La première phrase, « Que l'Éternel te bénisse et te garde », ne décrit ni la manière ni la nature de la bénédiction, mais attire l'attention sur le fait que Dieu en est la source. La deuxième phrase, « Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi et qu'il t'accorde sa grâce », déclare non seulement que Dieu est la source de la bénédiction, mais qu'Il en est aussi le canal, et qu'à travers Son activité, elle atteint les hommes. La dernière phrase, « Que l'Éternel tourne sa face vers toi et te donne la paix », est une déclaration que l'expérience de la bénédiction dans l'âme est celle de l'Éternel Lui-même créant cette expérience. Pour nous, ces mots doivent toujours parler de la Trinité. Le Père est Jéhovah, la Source de la bénédiction ; le Fils est Jéhovah, le Canal de la bénédiction ; l'Esprit est Jéhovah, le Créateur de l'expérience de la bénédiction. « Ainsi », Il a mis Son nom sur nous ; ainsi Il nous a réellement bénis.

Nombres 7:89

Il entendait la voix qui lui parlait du haut du propitiatoire.

Il s'agit d'une brève déclaration concernant un événement survenu après la consécration et l'onction de l'autel. Ce fut un grand jour, et tout ce long chapitre du livre est consacré à son récit, ainsi qu'aux offrandes des princes. Ces offrandes avaient été présentées pendant douze jours. Elles étaient purement volontaires. Ce n'était pas en réponse à une contrainte ou à une exigence divine, mais c'est parce qu'ils étaient conscients de l'importance du culte que les princes du peuple offraient volontairement. Voyant qu'ils donnaient ainsi de leur plein gré, il fut divinement arrangé que le don dans chaque cas soit égal, excluant ainsi la possibilité de tout esprit de rivalité. Quand tout fut fait, Moïse entra dans le Tabernacle. La « Revised Version » nous aide ici, en ce qu'elle est très littérale. Au lieu de tenter une interprétation, comme dans la « King James version » qui dit: « il entendit la voix de Celui qui lui parlait », elle traduit directement « il entendit la Voix ». C'est peut-être le seul cas où il est clairement indiqué que, dans sa communion avec Dieu, Moïse a effectivement entendu une voix. Les communications qu'il a reçues étaient plus que des impressions subjectives ; c'étaient des expressions objectives. La provenance de la voix est clairement et soigneusement indiquée. Elle venait « du haut du propitiatoire placé sur l'arche du témoignage, entre les deux chérubins. » Ceci est souligné par la dernière déclaration, « et Il lui parla », que Joseph Bryant Rotherham a rendu par « Alors Il lui parla », avec une précision incontestable.

Nombres 8:2

Lorsque tu placeras les lampes sur le chandelier, les sept lampes devront éclairer en face.

On trouvera une explication des « sept lampes » et du « chandelier » dans **Exode 25:31-37**. Le mot « chandelier » serait certainement mieux rendu par « porte-lampes ». Ce mot apparaît pour la première fois dans **Genèse 1:4**, où il est utilisé pour désigner le soleil, la lune et les étoiles. Ce sont des porteurs de lumière. Il en était de même de ce chandelier d'or, qui occupait une place dans le lieu saint, en face de la table des pains de proposition. Cette lumière était donnée par les sept lampes qu'il contenait. Ainsi, une seule lumière brillait, mais elle était septuple, provenant de ces sept lampes dans le seul porte-lumière. L'affirmation selon laquelle cette lumière devait briller devant le chandelier soulève la question de savoir sur quoi elle se posait à l'intérieur de ce lieu saint. Comme nous l'avons déjà dit, en face du chandelier se trouvait la table des pains de proposition. Sur cette table, les prêtres plaçaient douze gâteaux chaque jour de sabbat, sur lesquels ils mettaient de l'encens. C'étaient les symboles de la communion du peuple avec Dieu. Sur cette table, la lumière du chandelier d'or tombait toujours. Ainsi étaient représentés les grands principes de la vie de communion avec Dieu, qui trouvent leur accomplissement pour nous en Christ. Nous avons une table de communion, mais il est bon de se rappeler que la lumière y brille toujours. Nous n'avons droit à cette table que si nous demeurons dans cette lumière. La lumière pour nous vient du Saint-Esprit ; mais nous sommes responsables de la réception de Sa présence ; nous devons entretenir les lampes.

Nombres 9:18

Les enfants d'Israël partaient sur l'ordre de l'Éternel, et ils campaient sur l'ordre de l'Éternel.

Notre chapitre nous amène au moment où, du point de vue de la volonté divine, tout était prêt pour la marche vers la terre promise les armées de Dieu n'attendaient que la volonté divine. Celle-ci devait se manifester à travers la nuée. La première apparition de cette nuée était liée à l'exode proprement dit, et elle devint dès lors le symbole et le signe de la présence divine. Elle était remarquablement évocatrice, à la fois mystique et explicite. La nature de cette nuée a fait l'objet de nombreuses spéculations. Il est certainement préférable de la considérer avec révérence comme une manifestation surnaturelle, indiquant la présence et la guidance de Dieu. Les instructions données étaient très strictes, les gens ne devaient se déplacer qu'en obéissant au mouvement du nuage. C'était à la fois une provision bienfaisante et radicale. Cela les déchargeait de toute responsabilité, sauf celle de la simple obéissance. Le peuple ne devait pas se soucier de l'heure ou de la direction de sa marche, mais il n'avait pas le droit de s'y opposer ou de la retarder. Nous n'avons plus de tels moyens visibles pour nous guider, mais la direction est aussi sûre pour nous que pour eux ; et nous pouvons la connaître par la vie de communion entretenue avec le Père à travers le Fils par le Saint-Esprit. Dans la mesure où cela est maintenu par notre accomplissement des vraies conditions, il n'y a pas de lieu ni de temps où nous ne pouvons découvrir quelle est la volonté de Dieu pour nous.

Nombres 10:31

Et Moïse dit: Ne nous quitte pas, je te prie; puisque tu connais les lieux où nous campons dans le désert, tu nous serviras de guide.

C'est une histoire très suggestive. Réuel était le père de Séphora, et donc le beau-père de Moïse (**Exode 2:18-21**). Hobab était donc son beau-frère. Alors qu'ils étaient sur le point de quitter le Sinaï pour se rendre en terre promise, Moïse tenta de le persuader de les accompagner. Il lui adressa d'abord cette demande : « Viens avec nous, et nous te ferons du bien. » Hobab déclina cette invitation. Moïse utilisa alors une autre méthode en disant : « Tu nous serviras de guide. » Les mots qui suivent immédiatement cet appel, « Ils partirent de la montagne de l'Éternel », ne laissent aucun doute sur le fait que Hobab est parti. En quoi l'argument qui a échoué diffère-t-il de celui qui a réussi ? Aussi bonne que soit l'intention, et aussi vraie que soit la déclaration, le premier appel faisait appel à l'égoïsme. Il promettait à l'homme qu'il gagnerait quelque chose en y allant. Le second était un appel à l'aide. Il suggérait que sa connaissance du désert serait utile, qu'il pourrait faire quelque chose pour les autres qui leur serait véritablement utile. Le premier a échoué. Le second a réussi. N'y a-t-il pas là quelque chose que nous ferions bien de considérer ? Nous sommes très enclins à faire appel à l'égoïsme — certes, à un niveau élevé, mais toujours à l'égoïsme. L'appel au service et au sacrifice héroïque ne serait-il pas bien plus convaincant ? Une chose est sûre, c'est que c'était la note suprême de l'appel du Christ aux hommes durant sa vie sur terre. Il désire certainement que nous venions à Lui pour qu'Il puisse nous faire du bien ; mais Il nous appelle toujours comme ceux dont Il a besoin pour Le servir, en servant les autres.

Nombres 11:4

Le ramassis de gens qui se trouvaient au milieu d'Israël fut saisi de convoitise.

Ce ramassis de gens était une source perpétuelle de problèmes pour Israël. Pour trouver une explication à la présence de cette multitude, nous devons revenir à **Exode 12:38**. Là, il est simplement dit qu'une telle multitude les accompagnait dans leurs voyages. Ils étaient simplement des suiveurs de camp. Le fait de leur présence était apparemment innocent et inoffensif. La question prouve que c'était tout le contraire. L'influence de ces gens sur les enfants d'Israël était de les rendre mécontents. La déclaration dans l'Exode montre qu'ils étaient riches, ayant « des troupeaux et des troupeaux, même beaucoup de bétail ». Cela expliquait peut-être la volonté du peuple de Dieu de les autoriser à les accompagner. Le fait qu'ils possédaient de telles richesses semble également suggérer qu'ils étaient plus que des aventuriers. Ils avaient un certain intérêt pour la migration — de la curiosité, peut-être. La seule chose qui soit certaine, c'est qu'ils n'appartenaient pas à la Théocratie ; et n'ayant pas de part véritable dans le mouvement divin, ils se sont laissés séduire par les choses de l'Égypte, et ont infecté le peuple de Dieu du même désir impie. Quel enseignement significatif pour l'Église de Dieu ! Combien de fois a-t-elle été souillée et affaiblie par l'influence des suiveurs ! Le ramassis de gens qui n'a pas de relation vitale avec le Christ, mais qui suit par curiosité et par un intérêt qui n'est pas absolu, est une menace perpétuelle pour le peuple de Dieu. Mieux vaut de loin une communauté d'âmes partageant toutes réellement la vie du Christ et fidèles à son entreprise, même si elles sont peu nombreuses, qu'une foule de ceux qui suivent extérieurement, mais dans le cœur desquels se trouve encore le désir des choses du mal.

Nombres 12:4

Soudain l'Éternel dit à Moïse.

C'est une déclaration saisissante. Elle marque une action de la part de Dieu, si catégorique et immédiate, que Moïse a qualifié Son discours de soudain. Cela met en évidence l'importance de cette histoire. C'est l'histoire de la rébellion de Miriam, sa sœur, et d'Aaron, son frère, contre Moïse, le chef du peuple désigné par Dieu. L'occasion était le mariage de Moïse avec une femme éthiopienne. Ce n'était pas la véritable raison. Cela donna à Marie et Aaron l'occasion d'agir sur un sentiment plus profond de jalousie qui était présent dans leur cœur. Ils en voulaient à Moïse d'exercer son autorité, désirant manifestement la partager avec lui dans une plus large mesure. Cette histoire illustre une grande vérité de l'expérience humaine. Tôt ou tard, s'il y a un mal caché, des circonstances se produiront dans lesquelles il se manifestera extérieurement. La méthode divine pour traiter cette éruption était sévère et majestueuse. L'appel soudain de Dieu fit sortir ces trois personnes de l'assemblée et les amena en présence immédiate de Dieu. Puis, en termes très clairs, l'Éternel justifia Son serviteur. Ainsi, nous apprenons que Dieu ne permettra aucune ingérence dans Ses nominations. Remettre en question l'autorité de ceux qu'Il nomme, c'est remettre en question Son autorité. La fin de l'histoire est d'une grande beauté. Aaron plaida auprès de Moïse en faveur de sa sœur. Moïse plaida auprès de Dieu en faveur de sa sœur. Le cri fut entendu et, au bout de sept jours, Marie fut guérie. Il est assurément un Dieu toujours prêt à pardonner. Néanmoins, l'avertissement était solennel et sévère, montrant que la rébellion est des plus répréhensibles lorsqu'elle est manifestée par les plus hauts placés.

Nombres 13:28

Mais.

C'est le mot révélateur du rapport de la majorité des espions. Le mot hébreu signifie « cessation », « fin » ; et lorsqu'il est utilisé comme adverbe, il signifie : « pas plus loin ! » Il suggère que ce qui a déjà été dit est tout ce qui peut être dit dans cette direction ; et donc que maintenant d'autres choses doivent être dites, qui auront un effet correctif sur les choses déjà dites. Jusqu'à présent, le rapport de ces hommes a été entièrement favorable à propos de la terre. Ils étaient convaincus de son attrait. Ils avaient clairement vu ses qualités. « Mais », ils avaient également vu les difficultés, la force des habitants, les villes fortifiées et la densité des ennemis qu'ils devraient affronter. Ils s'étaient également comparés à ces ennemis, et ils n'étaient que des sauterelles. Le fait remarquable est que dans leur rapport, il n'y avait aucune référence à Dieu. Ils semblaient l'avoir complètement perdu de vue pour le moment. C'est là que réside le secret de leur échec. Les raisonnements humains ne sont pas faux. Ils sont faux lorsqu'ils ne tiennent pas compte de toutes les quantités ; et inexprimablement faux lorsqu'ils omettent la quantité principale. Quelle histoire révélatrice ! Comme nous risquons tous constamment de commettre la même erreur ! La voie de Dieu nous est révélée ; nous la voyons et en reconnaissons tous les avantages ; « cependant », nous voyons les difficultés et nous nous préoccupons tellement d'elles que nous perdons de vue Dieu. Alors, notre cœur nous fait défaut et la peur nous paralyse, et tout naturellement. Les ennemis massés contre le peuple de Dieu sont toujours plus puissants que lui, s'ils sont appelés à agir seuls.

Nombres 14:8

Si l'Éternel prend plaisir en nous. (version Darby)

Tels sont les paroles remarquables du rapport minoritaire. Ils révèlent la différence de point de vue entre la minorité et la majorité. Ces hommes ont vu tout ce que les autres ont vu, et bien plus encore. Ils avaient une appréhension claire de la bonté de la terre ; ils n'étaient en aucun cas aveugles à la nature redoutable des difficultés qui se dressaient entre eux et la possession. Mais ils voyaient Dieu. Ils ont commencé avec cette vision et ont vu tout le reste à sa lumière. Par conséquent, les ennemis leur semblaient « comme de la pâture » pour eux ; leurs défenses étaient levées, si en effet l'Éternel était avec eux. Pourtant, ces hommes ont également vu qu'il y avait une condition et ils l'ont nommée par ces mots : « Si l'Éternel prend plaisir en nous ». Ces mots exprimaient certainement la reconnaissance d'un fait et l'affirmation d'une responsabilité. Le fait était évident : L'Éternel prenait plaisir à eux. Il les avait rachetés de l'esclavage, les avait amenés à lui, pourvu à tous leurs besoins et leur avait promis ce pays même. De quelles preuves supplémentaires auraient-ils pu avoir besoin pour être convaincus de la preuve de Son plaisir à leur égard ? Néanmoins, ils risquaient de se priver des bienfaits de ce plaisir, par leur rébellion et leur peur indigne. Ces choses ont certainement été écrites pour notre instruction. Chaque appel de Dieu à Son peuple est un appel à ceux en qui Il se complaît. Ils doivent donc savoir qu'aucune difficulté ne doit les décourager. Ils ne sont pas appelés à les affronter par leurs propres moyens. Il sera avec eux sur le chemin de l'obéissance.

Nombres 15:38

Qu'ils mettent un cordon bleu sur cette frange du bord de leurs vêtements.

C'était un signe pour les jours à venir d'errance dans le désert. La première partie du chapitre est consacrée à la répétition de certaines lois déjà données et à leur application obligatoire. Cette répétition et cette application sont expliquées par les premiers mots : « Quand vous serez entrés dans le pays ». Par la discipline divine infligée au peuple pour son manque de foi, il était sur le point de détourner son regard du pays qu'il aurait pu posséder immédiatement ; et cette réitération de certaines lois pour leur séjour dans ce pays était à la fois une prophétie de l'accomplissement ultime de l'intention divine et un moyen de préserver dans leur esprit les principes de la loi par laquelle ils devaient être gouvernés. Elle leur servirait également à se rappeler que même dans le désert, ils devaient vivre comme des gens appartenant à la terre, même s'ils en étaient exclus pour le moment. Le but de ce cordon bleu était clairement déclaré. Il était le symbole de la vérité la plus profonde concernant leur vie en tant que nation. La couleur bleue a toujours été le symbole de la beauté céleste, et ainsi on leur rappelait constamment qu'ils étaient sous le gouvernement direct de Dieu. Elle devait les aider à se souvenir du seul grand fait qu'ils avaient oublié, lorsqu'ils avaient permis aux difficultés du chemin de les remplir de crainte. Dans la lumière et la gloire plus grandes de notre communion avec le Père, à travers le Fils, par le Saint-Esprit, de tels signes matériels ne devraient pas être nécessaires, mais il serait audacieux de dire qu'ils sont totalement erronés. Si un signe extérieur nous aide à nous souvenir, alors utilisons-le ; mais craignons seulement de nous y habituer au point d'en oublier sa véritable signification.

Nombres 16:5

L'Éternel fera connaître qui est à lui et qui est saint.

Ce chapitre raconte l'histoire d'une opposition forte et organisée à Moïse et Aaron ; et dans ces paroles, nous avons l'appel que Moïse a lancé pour obtenir une décision divine. L'attitude adoptée par ceux qui ont organisé le mouvement était convaincante et populaire. Elle était démocratique dans son expression : « Car toute l'assemblée, tous sont saints, et l'Éternel est au milieu d'eux. » C'était un plaidoyer pour l'égalité des droits et l'indépendance d'action. Moïse choisit la seule méthode de réponse à une telle attitude. Il s'agissait de demander que l'affaire soit soumise à Dieu, dont l'autorité était remise en question. La réponse fut immédiate. Lorsque les brasiers des hommes coupables furent battus pour faire une couverture pour l'autel, une disposition fut prise pour témoigner à jamais du danger de s'immiscer dans le service d'une autre manière que celle de la nomination divine. Toute cette histoire montre à quel point les mouvements les plus populaires en apparence peuvent être faux. La voix du peuple n'est en aucun cas toujours la voix de Dieu. La déclaration selon laquelle tous les hommes ont des droits égaux peut être totalement fausse. Il est fondamentalement vrai que tous les hommes ont un droit égal à traiter directement avec Dieu et à recevoir de Lui la loi de la vie. Mais cette loi contient des dispositions qui attribuent à chaque homme son service, et nul n'a le droit de servir d'une manière qui n'ait pas été directement désignée par Dieu. Nous n'avons pas le droit de choisir le lieu ou la nature de ce que nous ferons. Par conséquent, nous péchons contre Dieu lorsque nous nous rebellons contre l'exercice par un homme quelconque d'une autorité qui lui a été donnée par Dieu.

Nombres 17:5

L'homme que je choisirai sera celui dont la verge fleurira.

Ainsi, un signe surnaturel fut donné au peuple pour justifier le droit d'Aaron à la position qu'il occupait. La raison en était clairement énoncée dans ces mots : « je ferai cesser de devant moi les murmures que profèrent contre vous les enfants d'Israël. » Notez bien la forme de cette déclaration. Les murmures du peuple étaient dirigés contre Moïse et Aaron, mais Dieu vit qu'ils étaient dirigés contre Lui-même. Le signe fut efficace ; car si l'esprit de rébellion se manifesta par la suite sous d'autres formes, on peut affirmer sans risque de se tromper que toute plainte contre les droits de la prêtrise désignée par Dieu cessa à partir de ce moment. La floraison et la fructification du bâton d'Aaron résultaient sans aucun doute d'une action directe et surnaturelle de Dieu, mais c'était en soi un signe des plus suggestifs. Il enseignait à la fois au peuple et aux prêtres que leur médiation dominante était due, non pas à quelque chose d'inhérent à eux-mêmes, mais à l'action directe de l'Éternel à travers eux. Tout comme les bâtons des autres princes étaient incapables de bourgeonner, de fleurir ou de porter des fruits par eux-mêmes, celui d'Aaron l'était aussi, en dehors de cette action divine. La preuve de l'autorité était cette manifestation de la nomination divine dans la vie. Le principe est toujours valable. Tous nos fruits viennent de Dieu. Son absence prouve que nous n'avons aucune autorité. Sa présence prouve que nous en avons, mais aussi que l'autorité est finalement la sienne, et non la nôtre. Porter du fruit nous donnera toujours un sentiment d'autorité et une profonde humilité d'esprit.

Nombres 18:7

Je vous accorde en pur don l'exercice du sacerdoce.

Ce chapitre s'inscrit dans le même domaine de pensée, celui de la nomination divine du sacerdoce. La raison de ces répétitions et de ces rappels est explicitement énoncée dans les mots : « Qu'il n'y ait plus de colère contre les enfants d'Israël » (**17:5**). En se référant aux derniers versets du chapitre précédent (**17:12**-**13**), on verra comment les événements récents avaient produit un esprit d'abattement qui frisait le désespoir dans l'esprit du peuple. Un tel état d'esprit était tout à fait sain, car il prouvait que le peuple avait profité du jugement sévère qui s'était abattu sur lui. C'est face à cet état d'esprit troublé que ces paroles ont été prononcées, et à travers elles se dégage l'affirmation répétée du fait de la nomination divine du service de la prêtrise. Ces mots : « Je vous accorde en pur don l'exercice du sacerdoce », soulignaient à nouveau le fait que ces prêtres, et ce peuple, n'avaient rien fait pour mériter cette provision. Elle était entièrement une grâce, un don de Dieu. Il était donc d'autant plus important qu'ils reconnaissent sa sainteté. Il en va de même aujourd'hui. L'amour exige une loyauté plus profonde que toute autre chose. Mépriser toute provision de l'amour divin est un péché des plus odieux. Tout service qui est le nôtre en raison de la grâce reçue est le service le plus saint et le plus sacré, et doit donc être rendu avec la plus grande dévotion.

Nombres 19:9

L’eau d’impureté (version Lausanne)

Ce chapitre est très intéressant, car il nous donne le récit d'une nouvelle provision spéciale faite pour ces personnes pendant qu'elles se déplaçaient d'un endroit à l'autre. Lorsque, au cours de ces déplacements, le camp n'était pas dressé et que, par conséquent, les méthodes ordinaires de la loi cérémonielle ne pouvaient être observées, une purification cérémonielle était prévue. Cette eau d'impureté était de l'eau mélangée à des cendres spécialement fournies. Une vache rousse était sacrifiée lors d'une cérémonie solennelle et avec le plus grand soin. Elle devait être entièrement brûlée et, pendant qu'elle brûlait, du bois de cèdre, de l'hysope et du cramoisi y étaient mélangés. Les cendres de cette combustion étaient celles destinées à être mélangées à de l'eau afin de préparer cette « eau d’impureté » spéciale. Sans vouloir entrer dans tous les détails suggestifs du sacrifice et de l'incinération, nous notons cette disposition spéciale. Elle soulignait la nécessité d'une purification constante, mais elle révélait aussi le fait qu'il n'y avait pas lieu de reporter cette purification lorsque le lieu et la méthode dûment désignés n'étaient pas disponibles. Au cours de notre lecture, cela nous rappelle l'émerveillement de l'accomplissement par Dieu en Christ de tout ce qui est ainsi symbolisé. Pour nous, il y a, ou il devrait y avoir, des moments et des lieux bien précis pour se confesser et demander à être purifié ; mais nous n'avons pas besoin de porter le fardeau et la pollution lorsque, pour une raison quelconque, nous ne pouvons pas en profiter. La valeur et le mérite infinis de l'œuvre rédemptrice de notre Seigneur sont à notre disposition à tout moment et en tout lieu. Ne manquons jamais d'appréhender cette vérité, ou de nous approprier cette grâce.

Nombres 20:12

Parce que vous n'avez pas cru en moi, pour me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne.

Peut-être n'y a-t-il pas d'histoire dans tout l'Ancien Testament qui interpelle autant tous ceux qui sont appelés à guider le peuple de Dieu que celle de l'échec de Moïse. Il n'y a pas de cœur honnête qui ne puisse comprendre l'action de Moïse. Ce qu'il a fait était tout à fait naturel. C'est là que résidait l'erreur. Si cela semble difficile à dire, examinons l'histoire. Le peuple murmura contre Moïse parce qu'il n'avait pas d'eau, et ce, malgré toutes les preuves qu'il avait reçues de la sollicitude et des provisions divines. Moïse et Aaron allèrent ensuite vers l'Éternel et reçurent des instructions sur ce qu'il fallait faire. Ces instructions ne contenaient aucune note de réprimande. Ainsi rassuré, Moïse se présenta devant le peuple et, comme le dit le psalmiste, « Et il s'exprima légèrement des lèvres. » (**Psaume 106:33**). Par cette manifestation de colère, qui, comme nous l'avons dit, était si naturelle, le serviteur de Dieu a déformé l'image de Dieu aux yeux du peuple. Son échec était dû au fait que pour le moment sa foi n'avait pas atteint le plus haut niveau d'activité. Il croyait toujours en Dieu et en sa puissance, mais il ne croyait pas en Lui pour le sanctifier aux yeux de son peuple. La leçon est en effet très instructive. Les bonnes choses peuvent être faites d'une manière si mauvaise qu'elles produisent de mauvais résultats. Il y a un hymne dont on peut manquer le sens profond dans les deux premières lignes si on n'y réfléchit pas :

« Seigneur, parle-moi pour que je puisse parler en échos vivants de Ta voix. »

C'est bien plus qu'une prière pour que nous puissions transmettre le message du Seigneur. Il s'agit plutôt de le faire dans Son ton, avec Son tempérament. C'est là que Moïse a échoué, et pour cet échec, il a été exclu de la Terre.

Nombres 21:9

Quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie.

Et cela, non pas parce que le serpent d'airain avait un pouvoir de guérison, mais parce que le regard était un signe d'obéissance au commandement divin. C'était une provision simple, mais elle touchait aux réalités les plus profondes de la vie. Ces gens avaient péché en se rebellant contre le gouvernement de Dieu. Ils souffraient à cause de l'action divine consécutive à leur péché, car « Alors l'Éternel envoya contre le peuple des serpents brûlants » ; et cela en guise de punition. Le serpent sur la perche était là sur l'ordre de Dieu, et pour être guéris, il leur fut dit de le regarder. Ce faisant, ils se soumirent à la volonté divine, et permirent ainsi à Dieu de les restaurer et de les guérir. Les principes révélés sont d'une application permanente. La rébellion entraîne toujours la souffrance et le désastre. Le repentir et le retour conduisent toujours à la guérison. Ainsi, nous voyons comment les sanctions de la justice de Dieu sont préservées dans l'exercice de sa miséricorde. Il en va de même pour le salut de l'homme par le Christ. Le bénéfice de son œuvre expiatoire ne peut être approprié qu'en retournant au gouvernement de Dieu. Ce retour consiste en la repentance et la foi, par lesquelles les hommes se détournent des idoles pour se tourner vers Dieu, et s'engagent envers Lui par l'intermédiaire de Celui qu'Il a désigné. Ainsi, dans une grâce infinie, Il a ouvert une voie de retour vers Lui, et donc vers la guérison de tous les hommes, qui est de la nature la plus simple en ce qui concerne l'action humaine, mais qui est l'essence même de Ses exigences justes.

Nombres 22:18

Je ne pourrais faire aucune chose, ni petite ni grande, contre l'ordre de l'Éternel, mon Dieu.

Ces mots expriment une vérité que Balaam connaissait. S'il avait agi en conséquence, tout se serait bien passé pour lui. Il a essayé d'agir en réponse à la motivation vile de la cupidité. Son désastre en a été la conséquence. Nous ne savons pas qui il était, si ce n'est qu'il était le fils de Béor et qu'il habitait à Pethor, près du fleuve. Il apparaît d'abord comme un homme intelligent, qui a compris ses limites face au gouvernement divin, comme le révèlent ces mots. L'histoire est surprenante. Il s'est d'abord vu interdire, puis ordonner de partir. La seule explication satisfaisante est que, tout en essayant de maintenir une obéissance extérieure à cette volonté suprême de Dieu, son cœur convoitait les richesses que lui offrait Balak. Cela nous est révélé par les paroles de Pierre : « Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire de l'iniquité. » Dans tout cela, nous voyons l'œuvre d'un principe perpétuel. L'homme est toujours contraint de travailler sur ce qu'il a de plus profond en lui, tandis que Dieu, par cette même contrainte, rend possible le changement de cette chose la plus profonde, si elle est mauvaise. Les circonstances sont toujours contrôlées par Dieu pour permettre le développement et la manifestation extérieure des faits intérieurs de la vie. Cet homme aimait le salaire de l'iniquité, et il était donc contraint d'aller de l'avant, même si le péché de son action était révélé par les interventions divines. Il tentait de trouver un compromis entre la loyauté envers le gouvernement divin et l'amour du gain, la cupidité, et le motif le plus profond était cette cupidité même. Ainsi, dans le sens le plus complet, il ne pouvait pas aller au-delà de la parole de l'Éternel. Il était retenu et contraint par cela.

Nombres 23:11

Je t'ai pris pour maudire mon ennemi, et voici, tu le bénis!

Telle était la parole de Balaam sur les prophéties ; et combien elle était vraie est évident si l'on considère ses quatre messages. Ils constituent un remarquable dévoilement de la vérité concernant le peuple de Dieu. Le premier consistait en une vision de la nation comme séparée de toutes les autres, et ses mots centraux sont : « C'est un peuple qui a sa demeure à part. » Elle se termine par un soupir qui montre à quel point cet homme était convaincu du grand privilège d'Israël : « Que je meure de la mort des justes, Et que ma fin soit semblable à la leur! » La deuxième prophétie célébrait le fait que le peuple, gouverné et guidé par Dieu, devait être victorieux. Sa déclaration centrale est : « L'Éternel, son Dieu, est avec lui, Il est son roi. » C'est après la première de ces prophéties que Balaam a utilisé ces paroles particulières. Après la seconde, il a demandé que plus rien ne soit dit, mais Balaam a insisté pour qu'il dise tout ce que l'Éternel avait à dire. Cette histoire constitue une remarquable révélation de la façon dont un homme peut être complètement à la merci de Dieu. Alors que Balaam était contraint d'accomplir ses désirs les plus profonds, il était absolument empêché de prononcer un mot qui pourrait nuire en quoi que ce soit au peuple de Dieu. Cette fierté de la volonté est inutilement futile, car elle laisse croire aux hommes qu'ils peuvent échapper à la volonté de Dieu ! Ils peuvent changer leur expérience de la puissance de Dieu, mais ils ne peuvent pas y échapper.

Nombres 24:2

Alors l'esprit de Dieu fut sur lui.

Dans ce chapitre, nous trouvons les troisième et quatrième prophéties de Balaam. Après la première et la deuxième, il fut emmené ailleurs pour avoir une autre vue, et du sommet du Peor, il regarda le désert. Sachant que Dieu avait l'intention de bénir Israël, il n'utilisa pas de sortilèges cette fois-ci. Mais il ne chercha pas la parole de l'Éternel comme lors des deux occasions précédentes. Il semblerait qu'il ait tenté de parler de lui-même, peut-être à cause de la convoitise qui était dans son cœur. Il ne pouvait donc pas échapper. Puisqu'il ne cherchait pas Dieu, l'Esprit de Dieu vint sur lui, et il ne dit à nouveau que ce que Dieu voulait qu'il dise. Cette troisième prophétie consistait en une vision d'un peuple victorieux et prospère, une prévision glorieuse des conditions ultimes. Les mots centraux étaient : « Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob! Tes demeures, ô Israël! ! » Ce message suscita la colère de Balak, qui ordonna à Balaam de partir. Mais s'il le voulait, il ne le pouvait pas. Il y avait encore une autre parole de Dieu à proclamer. Son thème principal était : « Un astre sort de Jacob. », et elle annonçait la victoire ultime de Dieu et donc de Son peuple. Si l'histoire de Balaam est pleine d'avertissements solennels, le récit des relations de Dieu avec lui et Balak est plein d'encouragements. Le fait que ceux qui désiraient maudire étaient contraints de ne prononcer que des paroles de bénédiction est significatif ; mais les messages ainsi délivrés étaient encore plus merveilleux, car ils montraient le dessein divin pour Son peuple.

Nombres 25:12

Je traite avec lui une alliance de paix.

Dans la lettre à l'église de Pergame, nous apprenons que « Balaam […] enseigna à Balak à jeter un piège devant les enfants d'Israël, à manger des choses sacrifiées aux idoles et à commettre la fornication » (**Apocalypse 2:14**). Ce chapitre s'ouvre sur la déclaration suivante : « Le peuple commença à se livrer à la débauche avec les filles de Moab. Elles invitèrent le peuple aux sacrifices de leurs dieux; et le peuple mangea, et se prosterna devant leurs dieux. » Telle était donc l'œuvre de Balaam. Lorsqu'il ne put proférer de malédiction contre Israël, il enseigna à Balak comment les détourner de leur loyauté. L'action semblait être purement amicale, mais elle corrompait l'alliance. L'histoire de Phinées est celle d'un homme, fidèle à Dieu et jaloux de son honneur, qui ose violer ces fausses conventions et qui punit rapidement et terriblement un malfaiteur audacieux. Cette action a arrêté la peste et sauvé Israël. Une action comme celle de Phinées n'est pas facile à accomplir. Elle met l'homme qui ose la prendre en grave danger, surtout lorsqu'elle est dirigée contre un mouvement populaire. Pourtant, c'est à cet homme que Dieu accorde son alliance de paix. C'est la seule paix qui vaille la peine d'être recherchée par l'homme ou la nation. Le prix à payer peut-être un conflit sévère et le risque de perdre tout confort et toute tranquillité, mais c'est vraiment la paix, car elle repose sur une relation juste avec les principes de droiture, et donc avec Dieu.

Nombres 26:65

Il n'en restera pas un, excepté Caleb, fils de Jephunné, et Josué, fils de Nun.

Ce chapitre marque le début de ce qui constitue en réalité la troisième et dernière partie de ce Livre des Nombres. Nous y trouvons le récit du deuxième recensement du peuple et de sa préparation à entrer en possession de la terre dont il avait été exclu pendant quarante ans. Dans le recensement, de nombreux noms figurant dans le premier sont omis et d'autres ont pris leur place. Deux hommes seulement de ceux qui étaient venus à la frontière du pays allaient maintenant en prendre possession. Il s'agissait de Caleb et de Josué, les deux hommes qui constituaient la minorité, ceux qui avaient vu bien plus que des ennemis et des villes fortifiées, parce que leur vision de Dieu n'avait pas été troublée. Fidèles dans leur cœur à leur Dieu et à leur foi, ils avaient partagé la discipline de la nation et avaient vu disparaître toute une génération d'incroyants. Ils avaient été préservés, un reste élu et un lien vivant avec la grande délivrance opérée par l'Exode. Ainsi, nous voyons la continuité du dessein de Dieu, malgré le changement de personnes. Il en est toujours ainsi. Je peux échouer à entrer à cause de l'incrédulité et de la désobéissance, mais le jour de l'entrée viendra. Heureux ceux qui, étant d'un autre esprit, marchent avec Dieu, non seulement à travers les étapes, mais jusqu'à l'accomplissement de Ses desseins. Le secret d'une telle vie est toujours le même, celui d'une vision claire de Dieu. La perdre, c'est voir toutes les autres choses sous un faux jour, et être soit séduit par la tromperie du péché, soit rempli de craintes indignes. Voir Dieu, c'est voir tout sous le vrai jour, et ainsi pouvoir marcher sans trébucher.

Nombres 27:13

Tu le regarderas; mais toi aussi, tu sera recueilli auprès de ton peuple.

Il y a quelque chose d'inexprimablement solennel dans l'histoire de Moïse. Dans le plan de Dieu, le moment était venu pour le peuple d'entrer et de prendre possession de la terre dont il avait été exclu si longtemps. Moïse n'a pas été autorisé à entrer avec eux. Au cours d'un moment triste, il n'avait pas réussi à représenter Dieu fidèlement devant le peuple (**Nombres 20**) ; et ce fut la punition de cet échec. Cette discipline ne se relâcha pas, même dans le cas de cet homme. Néanmoins, on remarque une grande tendresse dans les relations de Dieu avec lui dans ces scènes finales, et la preuve de sa grandeur est marquée par son parfait acquiescement à la volonté de Dieu. Quand l'ordre de gravir la montagne et de contempler le pays où il ne pouvait entrer lui fut donné, son unique souci était le troupeau de Dieu, qui pouvait avoir un berger. Il connaissait, comme nul autre, leur faiblesse et la nécessité d'un guide selon la volonté de Dieu. La demande fut accordée, et il eut la joie et la satisfaction de savoir que l'homme désigné était l'un des élus de Dieu. Le récit de son départ est présenté à la fin du livre du Deutéronome, mais ces mots nous présentent les faits dans ce livre, qui est le livre révélant la discipline divine des personnes faillibles ; et il sert à nous rappeler que les serviteurs les plus fidèles de Dieu ne peuvent échapper aux conséquences de leurs échecs dans cette vie. Les compensations de la grâce se trouvent par la suite, et cet homme a reçu le don de :

« Se tenir enveloppé de la gloire
Sur les collines qu'il n'a jamais foulées,
Et parler de la lutte qui a gagné notre vie,
Avec le Fils de Dieu incarné. »

Nombres 28:2

Vous aurez soin de me présenter, au temps fixé, mon offrande, l'aliment de mes sacrifices consumés par le feu, et qui me sont d'une agréable odeur.

Dans ce chapitre et le suivant, nous avons une répétition des lois concernant les grandes observances religieuses de la nation. Cette répétition est une déclaration ordonnée couvrant toute l'année, et montrant ainsi sa relation avec les choses spirituelles. Elle a donc été présentée à nouveau à la veille de leur entrée en possession de la terre, afin que les dispositions pour le culte puissent être dûment exécutées. Nous trouvons d'abord les rites religieux liés aux divisions temporelles plus petites, celles des jours, des semaines et des mois (**Nombres 28:1-15**). Ensuite, nous avons ceux associés à l'année, ceux du printemps, de la Pâque et de la Pentecôte (**Nombres 28:16-31**), et enfin ceux de l'automne, des Trompettes, de l'Expiation, des Tabernacles (**Nombres 29**). Les paroles que nous avons mises en évidence sont celles qui, en introduisant cette section, révèlent la valeur de ces rites. La première parole, « Mon offrande », couvre tout le terrain ; les autres interprètent. Le mot traduit ici par « offrande » est le mot hébreu « Korban ». Il se réfère toujours au présent qui garantit l'admission. Aujourd'hui, en Orient, on l'appelle « l'offrande de la face ». Ainsi, nous comprenons la signification de ces rites religieux. Ils reconnaissaient la relation des hommes avec Dieu et leur besoin de Lui pour toute leur vie. Ils ont besoin de Lui chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année. Parce que tout le temps est ainsi organisé dans la relation divine, toute activité l'est aussi. Si le temps est racheté, toute activité est sanctifiée.

Nombres 29:39

Tels sont les sacrifices que vous offrirez à l'Éternel dans vos fêtes, outre vos holocaustes, vos offrandes et vos libations, et vos sacrifices de prospérité.

Ainsi, comme au début de cette section (voir la note précédente), la valeur réelle de ces rites religieux a été déclarée ; à sa fin, l'accent est maintenant mis sur le fait que toutes ces choses doivent être faites à L'Éternel. Les observances qui sanctifiaient l'année étaient bien plus qu'une reconnaissance de certains principes religieux ; elles étaient des moyens de traiter positivement et directement avec Dieu Lui-même. C'est pourquoi elles étaient toutes des sacrifices. Non seulement les fidèles devaient apporter des offrandes, mais ils devaient aussi apporter des offrandes qui étaient ordonnées et dans lesquelles la nécessité de l'expiation du péché était perpétuellement reconnue. Un coup d'œil sur l'ensemble du terrain montrera à nouveau comment une augmentation du nombre de sacrifices et une importance croissante des rites religieux sont marquées par la croissance des divisions temporelles. Chaque jour, un agneau était offert le matin et un autre le soir. Chaque semaine, c'est-à-dire le jour du sabbat, deux agneaux étaient offerts, en plus de l'holocauste continu. Chaque mois, deux jeunes taureaux, un bélier et sept agneaux étaient offerts, là encore en plus de l'holocauste continu. Cette augmentation est particulièrement marquée lors des grandes fêtes annuelles. Tout cela est très significatif. Nous avons besoin de Dieu ; et pour obtenir ce dont nous avons besoin, nous devons conditionner tous nos jours en nous approchant de Lui par l'abandon du péché. Le seul sacrifice parfait est offert en Christ. Nous ne devons jamais commencer une journée, une semaine, un mois ou une année, sans nous approprier par la foi la valeur de ce Sacrifice. Ce n'est qu'ainsi que nous avons le droit d'accéder à Dieu ; ce n'est qu'ainsi que nous pouvons espérer que la vie sera ce qu'elle devrait être.

Nombres 30:16

Telles sont les lois que l'Éternel prescrivit à Moïse, entre un mari et sa femme, entre un père et sa fille.

C'est vraiment un chapitre très saisissant. Au premier abord, il peut sembler n'avoir que peu d'applications dans notre civilisation moderne. Mais si on l'examine attentivement, on s'aperçoit qu'il consiste en une série de dispositions fondées sur un principe fondamental de la société humaine. Ce chapitre traite des vœux, et principalement de ceux des femmes. Exprimons ces dispositions en d'autres termes : le vœu d'un homme est déclaré absolument contraignant ; il ne peut en être délié. Il n'en va pas de même pour les femmes. Si une femme vivant dans la maison de son père fait un vœu, son père a le pouvoir de l'interdire et donc de la délier. S'il ne le fait pas, le vœu est contraignant. Dans le cas d'une femme vivant avec son mari, le mari a un pouvoir similaire. S'il ne l'exerce pas, alors son vœu est également contraignant. Dans le cas d'une veuve ou d'une divorcée, si son vœu est fait pendant son veuvage ou son divorce, il est absolument contraignant. S'il a été fait alors qu'elle vivait avec son mari et qu'il l'a interdit, elle est libérée. S'il ne l'a pas interdit, alors il est contraignant pour elle. Que signifient ces lois si minutieuses ? Elles sont de la plus haute importance, car elles révèlent la conception divine de la nécessité de maintenir l'unité de la famille. Dans aucune famille, il ne doit y avoir deux autorités suprêmes ; et ici, comme toujours dans l'arrangement divin, la direction est dévolue au mari et au père. On peut facilement voir comment, si ce n'était pas le cas, des discordes et des perturbations dans la vie familiale s'ensuivraient inévitablement en raison des vœux religieux. La mesure dans laquelle la société moderne s'est éloignée de cet idéal est la mesure de son insécurité

Nombres 31:14

Et Moïse s'irrita contre les commandants de l'armée.

C'est un chapitre de terreur qui relate une terrible vengeance ordonnée par Dieu. Nous avons souligné ces mots particuliers car ils mettent en évidence tout le reste. Moïse était en colère contre les commandants, non pas à cause de la sévérité du jugement qu'ils avaient exécuté contre Madian, mais plutôt parce qu'ils n'avaient pas exécuté le jugement dans son intégralité. Pour comprendre cela, nous devons revenir sur la cause de la colère. Nous touchons ici à nouveau à l'histoire de Balaam. Il était encore en vie, et du fait qu'il était compté parmi les tués, nous pouvons en déduire avec certitude qu'il exerçait toujours son influence maléfique. Cet homme, qui sous la contrainte divine avait été contraint de bénir alors qu'il avait l'intention de maudire, avait pourtant causé le mal le plus terrible en Israël, en étant l'instrument qui avait poussé la nation à se livrer à la débauche avec le peuple corrompu de Madian. Les paroles de Moïse montrent que cela avait été définitif et terrible (**31:15-16**). La semence sainte avait été souillée. Le jugement sur le peuple polluant fut donc radical. Encore une fois, nous le répétons, c'est un chapitre de terreur ; mais il est bon de reconnaître qu'il existe une fausse pitié qui est l'essence même de la cruauté. C'est le véritable amour qui ne fait aucun compromis avec le mal, et qui est capable, dans des circonstances de stricte nécessité, d'adopter des mesures sévères et de les appliquer sans relâche.

Nombres 32:6

Vos frères iront-ils à la guerre, et vous, resterez-vous ici?

Par ces paroles, Moïse révéla le mauvais principe qui animait Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé. Ils désiraient s'installer et prospérer sur la rive gauche du Jourdain afin d'échapper aux responsabilités de la guerre. Par ses paroles et ses actes, Moïse les amena à reconnaître leur volonté de partager cette responsabilité avec le reste des tribus, mais l'histoire entière est un échec. C'était un mauvais désir de la part des tribus. Le but clairement avoué de l'Éternel était qu'ils traversent le Jourdain. Ils souhaitaient faire un compromis, et y sont parvenus. Dans le cas de Moïse, il est à noter que nous n'avons aucun compte rendu de sa recherche de la direction divine, comme il l'avait si constamment fait dans d'autres domaines. Sa première conviction était de ne pas accéder à leur demande. Il fit remarquer que, par essence, c'était le même esprit que celui que leurs pères avaient manifesté quarante ans auparavant, et qui avait abouti à une longue et pénible discipline. En insistant sur leur demande et en promettant de traverser le Jourdain pour les aider dans le conflit à venir, Moïse céda à leur désir et autorisa leur installation. Les événements ultérieurs prouvèrent le caractère erroné de cette décision. Tout cet épisode devrait nous apprendre qu'aucun désir purement égoïste de réaliser rapidement et facilement la paix et la prospérité ne devrait jamais être autorisé à interférer avec la volonté déclarée de Dieu. Aucune politique de compromis ne peut jamais justifier un manquement à la volonté divine. Les règlements pacifiques du mauvais côté de la rivière sont l'inspiration et les causes des conflits des jours suivants.

Nombres 33:52

Vous chasserez devant vous tous les habitants du pays, vous détruirez toutes leurs idoles de pierre, vous détruirez toutes leurs images de fonte, et vous détruirez tous leurs hauts lieux.

C'était l'ordre distinct de Dieu à un peuple qu'Il avait miraculeusement conduit et préparé, en le délivrant de l'esclavage de l'Égypte et en le disciplinant pendant quarante ans dans le désert. Ils devaient à présent entrer en possession de la terre que Dieu leur avait assignée. Ils étaient Son peuple, et le but de leur venue dans ce pays était d'être la manifestation de Dieu Lui-même et de réaliser Son programme. Si leur possession devait permettre de préserver la nation jusqu'à l'arrivée du Libérateur de toutes les nations, elle visait avant tout à purifier cette terre d'un peuple totalement pollué et corrompu. Il était nécessaire que ce dernier soit totalement dépossédé et que toute trace de son culte soit balayée, où qu'elle se trouve. Cette charge s'accompagnait d'avertissements, prononcés en termes simples, mais d'une nature des plus solennelles. Aucune fausse pitié ou motif égoïste ne devait opérer de manière à laisser une quelconque influence corruptrice derrière soi. L'ordre sans équivoque de chasser tout cela était fondé sur le plus tendre respect de Dieu pour le bien-être du peuple élu, et à travers lui, de toute la race humaine. Tolérer ce que Dieu a condamné à la destruction, c'est conserver ce qui s'avérera en soi une source de difficultés et de souffrances continuelles. Les mots les plus solennels de tous sont ceux avec lesquels le chapitre se termine : « Et il arrivera que je vous traiterai comme j'avais résolu de les traiter. » Les choix de Dieu pour la bénédiction dépendent de l'obéissance à Sa volonté.

Nombres 34:13

C'est là le pays que vous partagerez par le sort.

Dans ce chapitre, nous trouvons les dispositions prises par Dieu pour atteindre le côté positif de l'objectif pour lequel le peuple devait être amené dans ce pays. Ils devaient vraiment en prendre possession, et ainsi, réaliser les ressources et assurer leur propre vie nationale. Là encore, le soin divin se manifeste dans le fait que la division a été faite par choix et disposition divins. Un examen attentif montrera que, en ce qui concerne la superficie du territoire, cette division était basée sur les besoins comparatifs des tribus ; et en ce qui concerne la position, elle était basée sur la volonté de l'Éternel, qui était incontestablement basée sur sa parfaite connaissance des caractéristiques des différentes tribus. Les divisions données étaient destinées à ceux qui étaient sur le point de passer au-delà du Jourdain. Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé n'avaient pas de part dans cet héritage. Trois fois il est dit : « Ils ont pris leur héritage ». Ils avaient fait leur propre choix, et celui-ci était maintenant ratifié. Bien plus tard, ils furent les premiers à être capturés et emmenés. Si l'arrangement pour la division était divin, des instruments humains ont été désignés pour veiller à son exécution. Il s'agissait du prêtre Éléazar, du chef Josué et des princes des tribus. Parmi eux, un nom retient notre attention. C'est celui de Caleb. Il a ainsi récolté la récompense de sa fidélité. Comme cette histoire illustre à merveille l'ordre et la beauté du gouvernement divin, et les principes d'obéissance par lesquels nous pouvons en tirer la bénédiction et le bénéfice.

Nombres 35:11

Vous vous établirez des villes qui soient pour vous des villes de refuge.

La mise à disposition de ces villes de refuge était une preuve de la miséricorde et de la justice de Dieu. Ces personnes étaient naturellement furieuses et revanchardes. La loi de Dieu avait rendu la vie sacrée, et la punition de la prendre avait été solennellement déclarée par ces mots : « Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. » Pourtant, il était tout à fait possible qu'en ce qui concernait la prise de vie humaine, il puisse y avoir des circonstances atténuantes. Pour le meurtre avec préméditation, il n'y avait pas de pardon, et aucune ville de refuge n'était prévue pour le meurtrier dans un tel cas. En revanche, pour le meurtre commis dans la précipitation, sous l'impulsion soudaine de la passion, une telle disposition était prévue. Ces villes n'étaient pas prévues pour que les hommes puissent échapper à la justice, mais pour que la justice puisse être assurée. Il est en effet tout à fait possible de commettre des injustices au nom de la justice. C'est contre une telle possibilité que ces villes ont été prévues. De plus, le fait qu'un meurtrier atteigne l'une de ces villes ne l'exonérait pas d'une enquête et d'une investigation. Elles prévoyaient cette possibilité, et en faisaient même une obligation. Ainsi, l'homme avait la possibilité de s'expliquer, et la nation la certitude d'une action juste. Le tort de prendre la vie humaine était marqué dans le cas du meurtrier qui n'était pas jugé digne de la peine de mort, car il était prévu qu'il reste dans la ville jusqu'à la mort du grand prêtre. C'est une merveilleuse illustration de la justice stricte et impartiale de Dieu dans toutes ses relations avec le péché. Bien qu'il ne puisse être excusé, le pécheur n'est jamais puni injustement.

Nombres 36:7

Les enfants d'Israël s'attacheront chacun à l'héritage de la tribu de ses pères.

Cette parole a été prononcée en rapport avec la question de l'héritage des femmes, qui avait déjà été soulevée par l'application des filles de Tselophchad. Elle a maintenant été relancée par les chefs des tribus. Il était possible que ces femmes épousent des hommes d'autres tribus. Dans ce cas, leur héritage passerait à une autre tribu. C'est pourquoi il fut alors décrété qu'elles ne devaient se marier qu'au sein de leur propre tribu. Grâce à cette loi, le dessein divin d'un peuplement ordonné et durable de la terre fut assuré. Ainsi se termine le Livre des Nombres. C'est essentiellement le Livre du Désert. La nation était sur le point d'entrer dans le pays. L'histoire proprement dite est reprise dans le dernier chapitre du Deutéronome. Il est impossible d'avoir étudié ce livre sans avoir été impressionné, d'abord, par l'échec du peuple. C'est le récit d'une obstination et d'une folie qui ont perduré longtemps. Pourtant, le fait que le livre témoigne de la patience inlassable et de la fidélité perpétuelle de Dieu nous empêche de penser du mal de ce peuple. Tout au long, le progrès d'un mouvement divin est manifeste. Il n'est pas de l'homme, mais de l'Éternel. En effet, il ne s'agit guère d'une histoire du peuple hébreu, mais bien plus d'une révélation de la procédure sûre de Dieu vers l'accomplissement final dans l'histoire humaine du dessein rédempteur de Son cœur ; dont les premiers mouvements ont été enregistrés dans la Genèse, dont l'œuvre centrale a été accomplie par le Fils de Dieu, et dont les victoires finales ne sont pas encore connues.

Deutéronome 1:32-33

L'Éternel, votre Dieu, qui allait devant vous sur la route pour vous chercher un lieu de campement.

Ce Livre du Deutéronome est plus didactique qu'historique. Son histoire réelle couvre une période très brève, probablement de quelques jours seulement. Il s'agit d'un recueil des derniers discours de Moïse. Le premier (**1:6-4:43**) est rétrospectif, Moïse y traite des trois étapes de leur errance — d'Horeb à Kadès-Barnéa (**1:6-46**) ; de Kadès-Barnéa à Hesbon (chapitre **2**) ; et de Hesbon à Beth-Peor (chapitre **3**) — puis les exhorte à l'obéissance (**4:1-43**). Lorsqu'il aborda la première étape, il leur rappela l'appel divin qui les avait poussés à quitter Horeb, et leur rappela leur rébellion concernant les espions. Le but de ces rappels était de mettre en lumière tous les faits de leur expérience à la lumière du gouvernement de Dieu. Leur trouble à Horeb était celui de l'ordre direct de Dieu. Le chemin du désert était terrible, mais ils n'avaient pas été abandonnés à eux-mêmes pour s'y frayer un chemin à tâtons. À cet égard, les paroles citées ci-dessus ont été utilisées, et elles sont très riches d'une beauté révélatrice. Grâce à elles, nous apprenons que dans le gouvernement de Dieu, rien n'est laissé au hasard. Combien de fois la vie est un chemin de désert ! Au cours de notre voyage, il ne semble y avoir ni carte, ni plan, ni horaire. La vérité est que notre Dieu ne se contente pas de nous accompagner dans notre marche ; il va toujours devant nous, choisissant les étapes de notre voyage. Quel que soit l'endroit où nous plantons notre tente la nuit, c'est Dieu qui l'a choisi. C'est tout ce que nous avons besoin de savoir.

Deutéronome 2:3

Vous avez assez suivi les contours de cette montagne.

Après l'échec de la foi à Kadès-Barnéa, le peuple avait rebroussé chemin dans le désert et s'était attardé longtemps dans les environs du mont Séir. Puis, l'ordre leur fut à nouveau donné de se diriger vers le nord. Tout ce que Moïse disait à ce peuple, ils le savaient déjà, quant à la réalité des longs et fastidieux processus de ces quarante années. Le grand message de Moïse était de leur rappeler que, même au milieu de cette discipline douloureuse et éprouvante, Dieu ne les avait pas oubliés et les avait guidés. Ce gouvernement de Dieu est un fait qui s'impose à notre conscience de bien des manières. Maintes et maintes fois, lorsque nous avons atteint un certain degré de tranquillité relative, Il bouleverse tous nos plans et nos objectifs, et nous nous retrouvons en route vers de nouveaux horizons, souvent par des chemins que nous n'aurions pas choisis nous-mêmes. Il ne cesse de nous perturber. Ces perturbations ne sont jamais capricieuses. Il nous conduit toujours vers la réalisation de Ses propres desseins, ce qui signifie qu'Il nous conduit vers la réalisation de notre plus grand bien. Et pourtant, il n'est pas seulement vrai que la fin vers laquelle Il nous conduit est bonne ; il est tout aussi vrai qu'Il ne nous conduit pas par des voies inutiles. Chaque tronçon de route a un sens et une valeur, aussi accidenté et tortueux soit-il. Nous apprenons dans la région du mont Séir des leçons que nous ne pouvons apprendre nulle part ailleurs ; nous découvrons Dieu dans pays de Moab comme nous ne pourrions le faire dans aucune autre région. Réjouissons-nous donc toujours de Ses commandements, même s'ils nous dérangent. Sa volonté est toujours « bonne, agréable et parfaite ».

Deutéronome 3:22

Ne les craignez point; car l'Éternel, votre Dieu, combattra lui-même pour vous.

Pour ces personnes, l'absence de peur était un devoir. Cette injonction leur était répétée sans cesse. Elles n'avaient pas le droit d'avoir peur. Moïse argumenta en leur rappelant comment, lors des précédentes guerres, ils avaient été victorieux. Toutefois, la note suprême de son argumentation était contenue dans ces mots. La raison de ces victoires, et donc la raison pour laquelle ils ne devaient pas avoir peur, était que c'était l'Éternel leur Dieu qui combattait pour eux. Nous devons comprendre cela. Nous devons veiller à reconnaître que cela ne signifie pas tant que Dieu était de leur côté, mais plutôt qu'ils étaient du côté de Dieu. Dieu n'aurait pas combattu pour eux si leur cause n'avait pas été juste. C'est parce qu'ils accomplissaient Sa volonté dans leur combat qu'Il a combattu pour eux. Il s'agit d'une distinction importante qui s'applique en permanence. On a demandé un jour à Lincoln s'il pensait que Dieu était de son côté, ce à quoi il répondit qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit de poser une telle question, mais qu'il était constamment anxieux de découvrir s'il était du côté de Dieu. Dans aucun conflit nous n'avons le droit de demander ou d'attendre que Dieu se batte pour nous, sauf si nous savons que nous sommes avec Lui. Lorsque nous le savons, nous n'avons pas non plus le droit d'avoir peur. La peur est déloyale ; elle remet en question la suprématie de la justice et la puissance de Dieu. La peur est paralysante ; elle nous sépare des forces de la justice, car elle nous sépare de la communion avec Dieu.

Deutéronome 4:9

De peur que tu n'oublies.

Après avoir retracé l'histoire de la conduite et de la gouvernance divines du peuple depuis Horeb jusqu'à Beth-Peor, Moïse les exhorta à l'obéissance. Il basa son appel sur la grandeur de leur Dieu et la perfection de Sa loi. Il les mit au défi de comparer leur Dieu et Ses commandements à tous les autres. Il leur rappela que leur existence et leur histoire en tant que nation étaient centrées sur un idéal spirituel. Aucune forme visible de Dieu ne leur avait été accordée, même au milieu des manifestations solennelles et majestueuses du Sinaï. Au milieu de ce discours, il les avertit, comme il l'avait fait à plusieurs reprises, de ne pas oublier. Combien cet avertissement est toujours nécessaire ! Il est très étrange de voir à quel point l'homme est enclin à oublier. Il est vrai que, si certaines choses ne peuvent jamais être réellement perdues de vue, elles sont néanmoins constamment oubliées dans le sens où elles n'ont aucune valeur. Nous oublions la loi de Dieu, nous oublions les délivrances de Dieu, nous oublions les disciplines de Dieu, nous oublions l'amour même de Dieu, dans la mesure où la mémoire nous sert d'inspiration pour une conduite véritable, pour la confiance, pour une vie amendée, pour la loyauté que l'amour exige. Un tel oubli n'est pas une aberration de l'intellect ; c'est un tort certain fait à Dieu, un péché contre Lui. La mémoire est une fonction non morale de l'âme. Si elle doit aider ou nuire, elle doit être exercée et utilisée. Lorsqu'elle est utilisée pour retenir certains grands faits afin qu'ils influencent la volonté, alors elle devient l'une des plus grandes forces pour le bien.

Deutéronome 5:28-29

Tout ce qu'ils ont dit est bien. Oh! s'ils avaient toujours ce même cœur.

Telles étaient les paroles de Dieu à Moïse, concernant ce que la nation avait dit, par l'intermédiaire des chefs des tribus et des anciens, en réponse à la remise de la Loi ; et Moïse les rappela au peuple lorsqu'il commença son deuxième discours, qui consistait en un résumé des lois déjà données. Ils avaient confessé leur sentiment que celles-ci étaient bien des lois de Dieu, avaient exprimé leur crainte de Dieu et avaient demandé que Moïse serve d'intermédiaire entre eux et Dieu. De tout cela, Dieu dit qu'ils avaient bien parlé, mais Il ajouta : « Oh! s'ils avaient toujours ce même cœur ! » Dans ces paroles, nous reconnaissons une difficulté persistante de l'expérience humaine. L'esprit de l'homme reconnaît la beauté de l'idéal divin, réalise la faiblesse humaine, comprend la nécessité de l'intermédiation ; et pourtant, le cœur de l'homme se brise. Cela touche une note très profonde de la nature humaine. Le point le plus profond qui s'y trouve, et le plus puissant pour produire des résultats, n'est pas celui de l'intelligence ou de l'esprit ; c'est celui du désir ou du cœur. Un homme devient ce qu'il désire vraiment. C'est aussi la signification de la déclaration : « c'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice. » Un homme peut être intellectuellement convaincu que la justice est bonne, mais il n'y parviendra que lorsque ses désirs mettront sa confiance dans le Seigneur de la justice. Tout cela montre à quel point les grands évangélistes ont toujours eu raison lorsqu'ils ont représenté le Christ comme sollicitant le cœur humain.

Deutéronome 6:7

Tu les enseigneras soigneusement à tes enfants.

La pensée de Dieu à l'égard des enfants et l'attention qu'Il leur porte transparaissent dans toutes les dispositions de la Loi et, en fait, dans toutes les cérémonies de culte. Une étude attentive de ces écrits sous cet angle montrera comment des dispositions étaient constamment prises pour éveiller la curiosité naturelle de l'enfant et l'inciter à poser des questions. Il appartenait aux parents de répondre à ces questions et d'instruire ainsi chaque génération successive sur l'histoire nationale en relation avec le gouvernement divin. Il en va de même pour la Loi. Il appartenait aux parents d'enseigner « les commandements, les lois et les ordonnances » à leurs enfants. De plus, il est bon de rappeler que les pères étaient les principaux responsables de l'enseignement religieux. Il semble parfois que les chrétiens, et en particulier les pères de famille, aient perdu cet idéal. Il existe une forte tendance à confier l'éducation religieuse de nos enfants à d'autres personnes, telles que des prédicateurs, des enseignants de l'école du dimanche et des personnes spécialisées dans ce domaine sous une forme ou une autre. Nous ne pouvons être que reconnaissants envers tous ceux qui accomplissent ce travail, mais nous devons nous rappeler que la responsabilité première de l'enseignement diligent des enfants incombe à ceux à qui ils sont confiés, car c'est le don le plus sacré et le plus béni de Dieu. L'enseignement des choses de Dieu par les pères et les mères a une valeur et une vertu que nul autre ne peut fournir.

Deutéronome 7:7

Ce n'est point parce que vous surpassez en nombre tous les peuples.

Ici, à l'entrée de la terre qu'ils possédaient, le peuple était mis en garde contre le péril le plus persistant de la passion pour les statistiques et de l'orgueil des nombres. À cette époque, ils formaient une grande nation, avec une armée de plus de six cent mille hommes. Ils seraient tentés de se fier aux chiffres et de tomber dans la grave erreur d'imaginer que Dieu les avait choisis en raison de leur force numérique ; en d'autres termes, comme le disait Napoléon, que Dieu est du côté des grands bataillons. Qu'ils se gardent de cette idée totalement fausse en se rappelant d'où ils sont issus, qu'ils « étaient le moindre de tous les peuples », et qu'ils se sont multipliés sous sa protection. Dieu ne recherche jamais le nombre, uniquement pour le nombre. Il recherche toujours ceux qui « l'aiment et qui observent ses commandements. » Il serait tout à fait faux de dire que Dieu ne peut pas utiliser de grandes entreprises, mais il est certainement vrai que pour Lui, la qualité prime sur la quantité. Si Dieu avait besoin de grands bataillons, Il pourrait les créer. Jean-Baptiste l'a déclaré avec une fine touche de satire lorsqu'il a dit : « de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham ! » Et pourtant, comme cette fausse idée persiste ! Nos rapports annuels risquent toujours de donner l'impression que notre travail n'est réussi que dans la mesure où il est capable de s'exprimer en chiffres impressionnants, et par « impressionnants », nous entendons généralement « grands ». Les chiffres ne sont vraiment impressionnants que s'ils représentent ceux qui sont vrais, loyaux, dévoués. Avec deux ou trois d'entre eux, Dieu peut faire de grandes choses n'importe où.

Deutéronome 8:3

Afin de t'apprendre.

Les méthodes de Dieu avec les Siens ont toujours pour but de leur faire connaître les réalités les plus profondes de la vie. Si nous saisissons cette vérité, nous aurons découvert un secret qui nous guidera continuellement et correctement. La seule question que nous devrions toujours nous poser est de savoir ce que Dieu a l'intention de nous enseigner par les circonstances que nous traversons à un moment donné. Dieu a humilié ces gens, les a affamés et les a nourris, tout cela dans le même but : qu'ils sachent que leur vie ne dépend pas de leur position, ni du pain, ni de la faim, mais de Lui. Notez bien qu'ils ne devaient pas apprendre uniquement par la faim, mais aussi par le pain. C'est très important. Nous avons parfois la curieuse tendance à penser que Dieu ne nous parle que par la limitation et la souffrance. Il n'en est rien. Il parle par la prospérité et par la joie. Dans les jours d'adversité, Il parle certainement, et nous écoutons généralement. Mais Il a aussi l'intention de nous enseigner dans les jours de joie abondante. Écoutons-le donc aussi. Pour l'âme qui le réalise, toute la vie devient une expérience de grâce. Chaque expérience à travers laquelle Il nous conduit est un signe. Combien de fois avons-nous des yeux et ne voyons pas, des oreilles et n'entendons pas ; et donc nous passons nos journées sans rien apprendre ; tandis que pendant tout ce temps, notre Père contrôle tous les détails de nos vies, afin que nous puissions parvenir à une connaissance plus complète de la vie dans toute sa signification la plus profonde, parce que nous acquérons une connaissance plus profonde et plus complète de Lui-même.

Deutéronome 9:6

Sache donc que ce n'est point à cause de ta justice que l'Éternel, ton Dieu, te donne ce bon pays.

Ces paroles révèlent un autre péril qui menace constamment le peuple de Dieu, à savoir celui d'interpréter Sa bonté à son égard comme résultant de sa propre justice. Dans le cas de ce peuple, c'est ce péché particulier qui, au fil du temps, a causé sa perte. Il en est venu à mépriser les autres, ce qui est un signe certain d'orgueil moralisateur. Il en résulta un exclusivisme national qui les empêcha d'atteindre leur but et assura leur chute. La meilleure façon d'expliquer cela est peut-être de l'illustrer par une application personnelle. Il est donc bon de nous rappeler constamment que lorsque nous aurons enfin terminé les épreuves de la vie et que nous serons passés dans la maison du Père et dans les choses plus grandes de l'au-delà, notre droit d'y entrer ne sera que celui de sa grâce abondante. En ce qui concerne le service, nous ne devons jamais oublier les paroles de notre Seigneur, selon lesquelles, ayant tout fait, nous n'avons fait que notre devoir et restons des serviteurs inutiles. Quant à la vie elle-même, aucun triomphe durable sur la tentation, ni aucune réalisation du caractère de la sainteté, ne peuvent être considérés comme créant notre droit sur Dieu. La fierté que nous tirons de notre propre justice, la satisfaction que nous tirons de notre propre bonté, la confiance que nous plaçons en notre propre sainteté sont toutes aussi insensées que répréhensibles. Pour l'âme qui se connaît, il est de plus en plus étonnant que Dieu nous aime. Que ce soit le cas est notre seule certitude.

Deutéronome 10:4

L'Éternel écrivit sur les tables ce qui avait été écrit sur les premières.

Moïse raconta à nouveau au peuple comment Dieu lui avait donné une seconde fois les grandes paroles de la Loi, et affirma distinctement que les deuxièmes tables avaient également été écrites par le doigt de Dieu. Dans le chapitre précédent, nous avons lu comment il leur avait dit qu'il avait brisé les deux premières tables dans un moment de consternation en présence de leur péché en fabriquant le veau d'or. Quelle expérience cela a dû être pour Moïse ! Nous pouvons comprendre avec quelle plénitude de cœur il s'en souvenait et y faisait référence dans ces derniers discours avant de quitter le peuple. Cette rupture des premières tables était naturelle, et elle était involontairement symbolique. C'est ce que l'homme a toujours fait avec la loi de Dieu. Voici donc le fait impressionnant concernant l'écriture des deuxièmes tables. C'est ce que Dieu fait toujours. La Bible entière est remplie de la vérité qu'Il met en œuvre pour que Ses bannis reviennent, donnant à l'homme défaillant sa seconde chance ; réécrit la loi brisée, restaure les années que les sauterelles ont dévorées, refait le vase abîmé, cherche et sauve les perdus. Sur la base de cette grâce, les hommes peuvent espérer et repartir à zéro. Dans un passage d'une grande beauté, vibrant d'émotion, Moïse a résumé les exigences de Dieu en vue de Sa grâce. Que celles-ci soient considérées avec soin. Le peuple devait Le craindre, c'est-à-dire Le révérer ; marcher dans Ses voies, c'est-à-dire L'obéir ; L'aimer, c'est-à-dire L'adorer ; Le servir, c'est-à-dire coopérer avec Lui ; garder Ses commandements, c'est-à-dire être fidèle.

Deutéronome 11:12

C'est un pays dont l'Éternel, ton Dieu, prend soin.

C'est une description saisissante de la Terre Sainte, et la place qu'elle occupe dans le monde, tant du point de vue géographique qu'historique, est tout aussi remarquable. Quant à son emplacement, il est central. Si l'on admet l'existence d'une civilisation achevée dans tous les autres pays, avec des moyens d'intercommunication perfectionnés, elle conviendrait mieux que tout autre endroit sur terre pour le siège d'un gouvernement mondial. Dans de telles conditions, les tribus s'y rendraient facilement ; et dans la lumière intellectuelle et spirituelle de sa capitale, toutes les nations de la terre pourraient marcher ; et y envoyer leur gloire et leur honneur. Son histoire est marquée par trois noms. Abraham, Moïse, Jésus ; ces trois noms formant une séquence dans les mouvements divins qui s'y sont produits. Son climat varie du froid alpin sur l'Hermon, à la chaleur tropicale dans la région de la mer Morte. C'est une terre où l'eau abonde. Son sol est fertile, surtout en Basan et en Saron, et peut nourrir une population nombreuse s'il est bien cultivé. Les vicissitudes de ses conditions ont été très variées et ont eu des relations distinctes avec la condition spirituelle de ses habitants. À la lumière de la référence biblique et de sa propre histoire interprétée par cette référence, il est impossible de la considérer sans révérence. C'est la terre que Dieu chérit. Il la rend fertile ou stérile. Telle est son histoire dans le passé. Il ne fait aucun doute dans l'esprit de l'étudiant de ces Saintes Écritures qu'elle sera encore le centre terrestre du Royaume de Dieu. Sur les pentes de la colline des oliviers, les pieds du Roi se poseront à nouveau, et de la Cité du grand Roi, la loi sortira encore, en obéissance à laquelle l'homme réalisera le plus haut de la vie.

Deutéronome 12:7

Vous et vos familles, vous ferez servir à votre joie tous les biens par lesquels l'Éternel, votre Dieu, vous aura bénis.

Ces propos se trouvent au milieu des instructions les plus minutieuses et les plus urgentes relatives au culte que ce peuple devait observer lorsqu'il serait entré dans le pays. Tous les faux lieux de culte qu'ils trouveraient dans le pays devaient être complètement détruits. Dans ce pays, Dieu leur désignerait un lieu de culte dont la fréquentation serait obligatoire. En d'autres termes, ils doivent adorer en ce lieu et ne pas établir d'autre lieu de culte. La valeur particulière de ces mots est qu'ils révèlent la pensée divine du culte. C'est un exercice de réjouissance, résultant de la béatitude. Dieu bénit les hommes, et dans cette béatitude ils se réjouissent devant Lui. Il est bon que nous nous en souvenions. La solennité, la révérence, la crainte révérencielle doivent toujours être présentes lorsque les hommes s'approchent de Dieu dans l'adoration ; mais la solennité n'est pas la tristesse, la révérence n'est pas la peur servile et la crainte révérencielle n'est pas l'ennui. Toute notre adoration doit être empreinte de joie, de bonheur. Elle doit être pleine de chants. Elle doit être d'une nature si joyeuse que tous nos foyers, enfants et serviteurs, y trouvent le bonheur. Si, lorsque nous adorons, nous nous trouvons, dans un sens particulier, en présence de Dieu, alors souvenons-nous que, en Sa présence, il y a la joie parfaite, et qu'à Sa droite se trouvent les délices éternels. Il y a une place pour la tristesse, la contrition, la pénitence devant Dieu ; mais c'est la place de la préparation à l'adoration. Lorsque cette préparation est accomplie, l'adoration devient une joie et une allégresse.

Deutéronome 13:6

Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme qui repose sur ton sein, ou ton ami que tu aimes comme toi-même, t'incite secrètement.

La section de ce discours de Moïse dans laquelle se trouvent ces paroles commence au chapitre précédent au verset vingt-neuf et se poursuit tout au long de ce chapitre. Il s'agit d'avertissements explicites contre l'idolâtrie. C'est un chapitre très précieux, car il révèle les moyens par lesquels les hommes peuvent être détournés du culte authentique de Dieu vers le faux culte des idoles. Le premier est celui de la curiosité. Il était demandé au peuple de ne pas céder à cette curiosité en s'informant des fausses méthodes de culte (**12:29-32**). La deuxième tentation est celle de se laisser influencer par les signes et les prodiges accomplis par les faux prophètes. Aucun signe ou prodige de ce genre ne doit détourner l'âme de l'adoration de Dieu. De plus, tous ceux qui accomplissent de tels signes sont déclarés dignes de mort (**13:1-5**). La troisième tentation est celle à laquelle nous avons choisi de nous référer. C'est celle de l'attrait des affections humaines. C'est toujours une tentation puissante, mais il faut s'en garder sévèrement. Aussi proche que puisse être un autre être humain du cœur, la place que Dieu occupe doit être suprême, et toute affection humaine doit être refusée lorsqu'elle menace la loyauté envers Lui (**13:6-11**). Enfin, il existe un danger qui découle du relâchement de la discipline. C'est pourquoi le peuple a été chargé de prendre des mesures drastiques contre les séducteurs et les séduits. La nécessité de cette note sévère est reconnue lorsque nous nous rappelons que le culte détermine le caractère et la conduite. À nous aussi s'adresse le mot catégorique : « Petits enfants, gardez-vous des idoles. »

Deutéronome 14:1

Vous êtes les enfants de l'Éternel, votre Dieu. Vous ne vous ferez point d'incisions et vous ne ferez point de place chauve entre les yeux pour un mort.

Il s'agissait d'un commandement de ne pas se conformer aux coutumes païennes en présence de la mort. Notez qu'il était basé sur la déclaration que ces personnes étaient les enfants de l'Éternel, leur Dieu. Bien qu'il soit très probable que le peuple hébreu n'ait jamais eu de certitude claire quant à l'immortalité personnelle, il lui a été donné de savoir que son attitude envers la mort, et donc envers le chagrin, ne pouvait pas être celle de personnes dont les dieux n'étaient pas réels. Ils étaient les enfants du Dieu vivant. Par conséquent, il ne doit y avoir aucun sentiment de désespoir ou de désarroi face à la mort ou au chagrin qui en découle. Pour les chrétiens, hommes et femmes, cela est bien plus urgent. Le Christ a apporté la vie et l'immortalité à la lumière. Par conséquent, nous ne pouvons jamais considérer la mort comme définitive, et nous ne pouvons jamais nous affliger comme ceux qui n'ont aucun espoir. N'y a-t-il pas une application très pratique de cela, que nous ferions bien de considérer ? À la lumière réfléchie du christianisme, même les gens du monde ne se coupent plus ou ne se mutilent plus dans leur chagrin en présence de la mort. Mais tous les signes extérieurs du deuil, lourds, sombres et évocateurs de désolation, sont entièrement païens. Ils ne devraient jamais être employés par les chrétiens. Pour eux, le vêtement de deuil est transfiguré ; les défunts ne sont pas perdus, mais partis avant. Ils connaîtront le chagrin ; mais sur toutes leurs larmes reposera la gloire qui crée l'arc-en-ciel. Que la mort soit fleurie et lumineuse. Nous sommes les enfants de Dieu, et comme notre Maître l'a dit, Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

Deutéronome 15:9

Prends garde à toi, qu’il n’y ait une pensée impie dans ton cœur. (version Ostervald)

Les mots éclairent les recoins de la vie comme une lumière Nous sommes mis en garde contre le fait d'entretenir une conception vile dans le domaine du désir. Les lire hors de leur contexte, c'est prendre conscience de ce que Dieu recherche toujours en nous. Il ne suffit pas de s'abstenir d'actes vils. Le cœur doit être exempt de bassesses dans la pensée. Mais les mots deviennent beaucoup plus percutants lorsqu'ils sont interprétés dans leur contexte. Si nous les considérons isolément, nous pourrions limiter leur application aux choses considérées comme vulgaires par les hommes — aux pensées de meurtre, d'impureté et de fraude. En les examinant dans leur contexte, nous découvrons que la pensée vile à laquelle il est fait référence est celle d'un homme qui refuserait d'aider un autre homme dans le besoin immédiat, parce que l'année légale de remise de dette était proche. C'est une parole qui n'est pas seulement empreinte de lumière, mais aussi de feu. Comme nous sommes tous perpétuellement enclins à ce genre de bassesse ! Le besoin est évident, nous ne le nions pas, mais le soulagement viendra bientôt par nécessité ; par conséquent, il n'y a aucune urgence à nous aider. C'est une pensée ignoble. Pour le peuple de Dieu, le besoin immédiat appelle une aide immédiate. Nous n'avons pas le droit de nous réfugier dans notre égoïsme, sous prétexte que le soulagement viendra bientôt. Nous devons donner immédiatement, et ce, sans tristesse dans nos cœurs. La réticence à donner stérilise le don. Dieu nous appelle toujours à une communion si vitale avec Lui que nous donnons avec joie, généreusement, immédiatement. Nous serons heureux si ce monde de lumière et de feu de l'ancienne économie est en nous :

« Brûle les scories du désir vil, Et fais couler les montagnes. »

Deutéronome 16:16

On ne paraîtra point devant l'Éternel les mains vides.

Ce commandement s'appliquait aux trois grandes fêtes de l'année, à savoir la Pâque, par laquelle elle commençait, la Pentecôte, liée à la moisson, et la fête des Tabernacles, grande fête du souvenir et de la joie. L'observation de chacune de ces fêtes était une reconnaissance de ce que le peuple devait à Dieu. À Pâques, on leur rappelait que leur existence nationale était le résultat de leur délivrance par Dieu de l'esclavage égyptien. À la Pentecôte, ils reconnaissaient que non seulement leur existence en tant que nation, mais aussi leur subsistance perpétuelle, dépendait de Son couronnement de leur labeur. À la fête des Tabernacles, ils se souvenaient de tout le chemin qu'Il les avait conduits, surtout dans le désert, et confessaient que leur possession de la terre était le résultat de Son don. Néanmoins, chacun d'eux était appelé à apporter des offrandes à Dieu. C'est une merveille qui ne cesse de grandir dans le cœur des véritables dévots. Il semble incroyable que l'homme puisse offrir à Dieu quelque chose qui puisse mériter Son acceptation. Et dans un certain sens, il est vrai qu'Il n'a besoin de rien. Mais Il apprécie l'esprit de dévotion et d'amour qui motive l'offrande. Lorsque les mains pleines des fidèles sont le résultat de cœurs pleins d'amour, aussi pauvres que soient nos dons, ils sont très précieux pour Lui. Tout cela est merveilleux dans la mesure où cela révèle que notre Dieu éternel, tout-puissant et infini, n'est pas une divinité froide et impassible, mais un Dieu dont le cœur est une réalité bien réelle.

Deutéronome 17:18

Il écrira pour lui, dans un livre, une copie de cette loi.

Dans ce chapitre, au verset quatorze, nous commençons une section qui se termine à la fin du chapitre suivant. Elle traite du triple moyen par lequel la volonté de Dieu devait être interprétée pour le peuple, à savoir celui du roi, du prêtre et du prophète. Dans ce chapitre, le sujet est celui du roi. En le traitant, Moïse parlait à la lumière de la prévoyance prophétique. Il prévoyait ce qui se passerait après leur entrée dans le pays. Il savait qu'ils réclameraient un roi et que Dieu accéderait à leur demande, leur faisant ainsi comprendre, en fin de compte, la folie de leur désir. À la lumière de cela, les principes de la nomination furent énoncés. Le roi devait être choisi par Dieu et appartenir à leur propre nation. Il lui était interdit de multiplier les chevaux, les femmes, l'argent et l'or. L'exigence la plus frappante était peut-être celle-ci : le roi devait écrire une copie de la loi dans un livre. Le but était nécessairement qu'il soit un étudiant de la loi, mais cette exigence mettait particulièrement l'accent sur cette exigence. On peut se demander combien de rois ont suivi cette sage instruction. Ce paragraphe tout entier est une révélation remarquable de l'idéal de Dieu pour un roi. Il serait intéressant de placer les rois de tous les temps à côté de lui pour les mesurer. Une telle démarche aboutirait inévitablement à une double prise de conscience. Premièrement, nous devrions sûrement découvrir que la mesure dans laquelle les rois se sont rapprochés de cet idéal est la mesure dans laquelle ils ont contribué à la force nationale. Deuxièmement, nous devrions certainement constater qu'un seul Roi remplit les conditions.

Deutéronome 18:15

L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi: vous l'écouterez!

Dans ce chapitre, il est question du prêtre et du prophète. Le prêtre était déjà parmi le peuple par la volonté de Dieu. Il a été réaffirmé qu'il n'aurait pas d'héritage dans le pays et que ses besoins matériels devaient être satisfaits par le peuple. Une disposition spéciale était désormais prévue pour tout prêtre dont le cœur le poussait à un service particulier. En ce qui concerne le prophète, Moïse enjoignait au peuple de se méfier du faux et de connaître le vrai. Il décrivait les méthodes des faux prophètes. Ce sont ceux des arts sombres, qui traitent avec les forces spirituelles du mal, dans une prétendue tentative de découvrir la volonté de Dieu. Le vrai prophète est ensuite décrit brièvement, mais de manière imagée. Il est impossible de lire cette description sans se rendre compte qu'il s'agissait d'une prophétie qui ne s'est accomplie que dans Un Seul et unique être, et que cet être était Lui-même la Parole de Dieu. Tous les vrais prophètes se sont approchés de cet idéal, mais en Lui, il a été pleinement réalisé. Cette section de nos lectures est d'un intérêt particulier car nous réalisons à quel point Moïse a été parfaitement guidé pour exposer les vrais idéaux du roi, du prêtre et du prophète, et à quel point ils ont été pleinement réalisés en notre Seigneur ! Il était le vrai Roi ; d'entre ses frères, désigné par Dieu, connaissant, appliquant et administrant la loi. Il était le vrai Prêtre ; d'entre ses frères, sans héritage dans son propre pays, vivant au service de Dieu, et entouré du peuple de Dieu. Il était le vrai Prophète ; d'entre ses frères, proclamant la Parole de Dieu dans sa pureté et sa plénitude.

Deutéronome 19:15

Un seul témoin ne suffira pas contre un homme pour constater un crime ou un péché.

Ce chapitre contient certaines applications de lois déjà données. Il traite du caractère sacré de la vie, de l'importance de la terre, de la nécessité de la vérité, de l'obligation de justice dans toutes les relations humaines. Le passage particulier que nous avons choisi établit un principe qui a été reconnu et appliqué partout où les lois ont été fondées sur une passion pour la justice. Elles prévoyaient qu'aucun homme ne pouvait être condamné sur le témoignage d'un seul témoin. Il devait y avoir corroboration par la bouche d'un autre. De plus, tout témoin devait être soumis à l'interrogatoire des juges. Si, au cours de cette enquête, un homme était reconnu coupable de faux témoignage, il devait être sévèrement puni. Cet esprit de justice stricte et impartiale transparaît dans toutes ces lois et nous aide à comprendre la manière dont Dieu traite les hommes. Seulement, nous sommes plus en sécurité entre les mains de Dieu que nous ne le serons jamais entre celles des hommes. Malgré toutes les précautions, la justice fait parfois défaut, même dans les meilleurs tribunaux humains ; et cela parce qu'il y a des choses que l'œil ne peut pas voir, ou que l'oreille n'entend pas, et ce n'est que sur ces preuves que l'homme peut témoigner. Nos jugements définitifs sont rendus par Celui qui juge, non pas en fonction de ce que l'œil voit ou de ce que l'oreille entend, mais selon un jugement juste, fondé sur une connaissance parfaite de tous les faits. C'est une vérité qui nous réconforte et nous met en garde. Nous pouvons être punis par les hommes, ou nous pouvons échapper à la punition, parce que tous les faits ne sont pas connus. Il n'en va jamais ainsi avec Dieu.

Deutéronome 20:5

Les officiers parleront ensuite au peuple et diront...

Ces mots introduisent un paragraphe et sont choisis pour attirer l'attention sur celui-ci. Notons d'abord l'ensemble du chapitre. Il contient la partie du discours de Moïse dans laquelle des instructions très précises sont données pour guider le peuple dans les guerres qu'il devra inévitablement mener. Il était conduit non seulement à trouver une terre pour sa propre possession, mais aussi comme un fléau de Dieu contre un peuple corrompu et corrupteur. Ils étaient chargés, tout d'abord, de garder devant eux la vision de Dieu au jour de la bataille, car cela seul les libérerait de la peur en présence de l'ennemi. Avant le conflit proprement dit, le prêtre devait annoncer avec autorité la présence, l'autorité et la puissance de Dieu. Ensuite, nous lisons nos mots et le paragraphe qui s'y rapporte. Il s'agit des motifs pour lesquels les hommes devaient être exemptés du service militaire. Tout d'abord, les hommes qui avaient des devoirs et des obligations, dont l'accomplissement était nécessaire à la vie familiale de la nation, ne devaient pas partir en guerre. Les hommes qui avaient des maisons inachevées, des vignobles non récoltés ou étaient jeunes devaient rester chez eux, au moins jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés de leurs obligations. Ensuite, les hommes qui manquaient de courage devaient rester à la maison, car la peur est contagieuse. Il est impossible de lire tout cela sans être furieux face à l'histoire moderne ! Au moins, nous sommes amenés à conclure que les armées ainsi constituées auraient une qualité qui fait totalement défaut lorsqu'elles sont composées de personnes de toutes sortes et de toutes conditions.

Deutéronome 21:23

Celui qui est pendu est un objet de malédiction auprès de Dieu.

La référence était à un homme qui avait été mis à mort pour ses péchés et dont le corps avait été empalé sur un arbre ou un poteau, puis exposé comme un avertissement aux autres malfaiteurs. L'ordre était que cette exposition ne devait pas durer plus d'un jour. La nuit, le corps devait être enterré, et ainsi tout le fait de son péché, maintenant expié pour la société humaine, était complètement effacé. Cette déclaration entre parenthèses — car c'en est une — donne la raison de l'enterrement. L'homme n'était pas maudit par Dieu parce qu'il avait été pendu à un arbre. Il avait été pendu à l'arbre parce qu'il était maudit par Dieu. La pendaison était le signe extérieur de la malédiction qui pesait sur lui, la malédiction de la mort pour le péché. Lorsque cette malédiction s'était accomplie et avait été attestée, le signe devait cesser ; alors l'homme devait être enterré, et cet enterrement devait être le signe que la malédiction avait été suffisante. La compréhension de cela nous aide lorsque nous nous tournons solennellement vers Celui qui a été pendu sur le bois l'arbre ou au Calvaire. Il était là parce qu'il était « fait péché » et donc maudit de Dieu. Une telle déclaration brutale choque l'âme ; mais c'est précisément le choc dont nous avons besoin, si nous voulons parvenir à une véritable appréhension du chemin de notre salut. Dans Son cas, cette loi a été accomplie. Il n'est pas resté sur l'arbre toute la nuit. La malédiction sur le péché a été portée et témoignée ; le péché a été expié devant Dieu, parce que Celui qui a subi sa peine était sans péché. Son enterrement était le signe que le péché avait été effacé. Sa résurrection a été le début d'une nouvelle vie pour Lui-même, en tant que Rédempteur ; et pour nous, en tant que rachetés.

Deutéronome 22:1

Si tu vois s'égarer le bœuf ou la brebis de ton frère, tu ne t'en détourneras point.

Dans ces mots, nous découvrons un élément de responsabilité qui dépasse toutes les normes ordinaires de la droiture. Selon lui, nous sommes responsables non seulement de ne pas nuire à nos semblables, mais également d'empêcher qu'on leur fasse du mal lorsque nous en avons le pouvoir. La simplicité même de l'illustration la rend d'autant plus puissante. Si je voyais un animal appartenant à mon voisin s'éloigner, il serait tout à fait conforme à la justice humaine que je dise que cela ne me regarde pas. Je pourrais même faire valoir que s'il perdait cet animal, ce serait une juste punition pour sa négligence envers ses propres biens. Il n'aurait certainement aucune réclamation à mon encontre qui puisse être appliquée dans un tribunal humain. Mais devant le tribunal de la Justice éternelle, je suis considéré comme violant la justice lorsque je revendique une exemption de responsabilité pour de tels motifs. La raison en est que, dans la justice de Dieu, il y a toujours un élément de compassion et un souci du droit absolu qu'il faut maintenir à tout prix. Parce que mon prochain est appauvri par l'égarement de son animal, que ce soit par sa propre faute ou non, je dois intervenir pour le sauver d'un tel appauvrissement si j'en ai le pouvoir. Quel monde merveilleux ce sera quand ce sera la loi de la vie ! Et cela arrivera, car Dieu a oint comme Roi Celui qui, pour accomplir toute justice, a pris la place du pécheur dans le baptême de la mort.

Deutéronome 23:7

Tu n'auras point en abomination l'Édomite, car il est ton frère; tu n'auras point en abomination l'Égyptien, car tu as été étranger dans son pays.

Ici encore, nous sommes confrontés à ce même élément de compassion et de miséricorde dans la justice de Dieu. Il est merveilleux de voir à quel point il en ressort constamment dans ces lois. Nous risquons parfois de les considérer comme caractérisées par une justice froide et négative, qui remplit l'âme de peur. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Voici deux illustrations de ce principe unique. La première est celle du commandement selon lequel ce peuple ne devait pas mépriser un Édomite. L'Édomite était le descendant d'Ésaü, comme l'Israélite était celui de Jacob. Il y avait des raisons pour lesquelles il fallait se séparer d'eux, mais il ne devait y avoir ni haine, ni mépris. Le seconde est celle de l'Égyptien, avec lequel l'Israélite n'avait aucun lien de parenté. Mais Israël avait été un étranger en terre d'Égypte, et avait autrefois reçu une véritable hospitalité. Cela ne devait jamais être oublié. Encore une fois, il y avait des raisons très convaincantes pour qu'Israël ne se lie pas politiquement avec l'Égypte, mais il ne devait pas nourrir de haine dans son cœur contre le peuple égyptien. Encore une fois, quelle révélation nous avons de Dieu dans ces commandements à son peuple ! Il y a des maux avec lesquels Il ne fera aucun compromis, il y a des peuples avec lesquels Il ne peut avoir aucune communion ; mais dans Son cœur, il n'y a rien de haine ou de mépris, même s'il peut y avoir une sainte colère. Être comme Lui, c'est être dépourvu de toute amertume, qui est le résultat de l'égoïsme.

Deutéronome 24:22

Tu te souviendras que tu as été esclave dans le pays d'Égypte; c'est pourquoi je te donne ces commandements à mettre en pratique.

La chose qui a été immédiatement ordonnée, c'est qu'au moment de la récolte, les gens se souviennent de l'étranger, de l'orphelin, de la veuve. En moissonnant leur maïs, en battant leurs oliviers et en récoltant leurs raisins, ils devaient se souvenir de ceux qui étaient moins privilégiés qu'eux ; et en se souvenant, ils devaient assouplir la mesure stricte de leurs propres droits, car ils laissaient quelque chose derrière eux pour les autres. L'argument utilisé était qu'ils devaient se souvenir des jours de leur propre adversité. Qu'un tel argument soit nécessaire semble étrange à première vue, et pourtant il est encore plus étrange que les gens oublient si facilement leur propre adversité dans les jours de prospérité. On voit sans cesse un homme qui, dans sa jeunesse, a connu la misère, et qui, parvenu à la facilité et au confort, se montre dur et insensible face aux épreuves des autres. Il n'en est pas toujours ainsi, mais il ne devrait jamais en être ainsi ; et pour ceux qui vivent selon cette loi de Dieu, il n'en sera jamais ainsi. Encore une fois, à travers cette loi de Dieu pour l'homme, nous avons un dévoilement de Dieu lui-même. Dans toutes ses richesses insondables, il pense aux pauvres, et non seulement il fait en sorte qu'ils puissent glaner, mais il met toutes ses richesses à leur disposition. Ainsi, lorsque nous donnons une partie de nos biens pour soulager les nécessiteux, nous n'avons pas de quoi être fiers. C'est une action bien modeste comparée à la grandeur divine. En vérité, il n'y a de place que pour l'humilité dans la vie de ceux qui connaissent Dieu.

Deutéronome 25:4

Tu n'emmuselleras point le bœuf, quand il foulera le grain.

Paul a cité ces paroles à deux reprises dans ses lettres ; une fois aux Corinthiens (**1 Corinthiens 9:9-10)** et une fois à Timothée (**1 Timothée 5:18**). Dans les deux cas, il faisait référence au devoir de ceux qui reçoivent le ministère dans les choses spirituelles de pourvoir aux besoins matériels de ceux qui l'exercent. Dans le premier cas, il a demandé : « Dieu se met-il en peine des bœufs, ou parle-t-il uniquement à cause de nous ? » À sa question, il a répondu : « Oui, c'est à cause de nous qu'il a été écrit. » Il avait sans aucun doute raison. Lorsque ce commandement fut donné au peuple de Dieu, c'était pour que dans toute leur vie, un principe soit reconnu. Cela ne signifie pas pour autant que Dieu ne se soucie pas des bœufs. Cela signifie que s'Il se soucie des bœufs, Son souci pour les hommes est nécessairement plus grand. Le principe a été clairement énoncé par Jésus lorsqu'il a dit des oiseaux : « Votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » (**Matthieu 6:26**). En Dieu, l'amour agit envers tous. Rien de ce qu'il a créé n'est en dehors de cet amour. Ses dispositions pour tous sont parfaites. Ses enfants doivent lui ressembler en cela. Nous ne minimisons pas l'application de ce commandement aux hommes, lorsque nous insistons sur son application aux animaux. Le Sage a exprimé une grande vérité en disant : « Le juste prend soin de son bétail. » (**Proverbes 12:10**). Si je vois un homme maltraiter un cheval ou un chien, je sais qu'il est capable d'être brutal envers un homme. Je ne confierais aucun enfant à une personne qui ferait preuve de cruauté envers un animal muet. Si cela est reconnu, les applications dans des domaines plus élevés sont évidentes.

Deutéronome 26:10

J'apporte les prémices des fruits du sol que tu m'as donné, ô Éternel!

Dans ce chapitre, nous lisons la fin du deuxième discours de Moïse. Le grand chef lève les yeux et contemple le pays à posséder ; puis il charge le peuple de son culte, qui sera particulièrement lié à cette prise de possession. Le premier acte de culte doit être la reconnaissance de leurs droits tels que Dieu les leur a accordés. Le peuple doit se rendre au lieu de culte désigné, où une confession solennelle doit être faite. Cette confession devait être triple : premièrement, le fait de la possession devait être déclaré ; deuxièmement, l'origine de la nation devait être rappelée, « Mon père était un Araméen prêt à périr » ; et enfin, le fait que leur possession était due à l'acte de l'Éternel devait être reconnu. Avec de telles confessions, des offrandes devaient être présentées à l'Éternel, puis le peuple devait se réjouir ensemble. La véritable manière pour donner est de Lui apporter les prémices. Nous risquons toujours de penser à Lui en dernier. Lorsque nous planifions nos dépenses, combien de fois nous organisons d'abord des choses parfaitement appropriées et nécessaires, mais purement personnelles ; puis, lorsque notre liste est terminée, nous commençons à considérer ce qu'il nous reste à offrir à notre Seigneur ! Si de telles listes doivent être établies, la première dépense devrait être notre offrande à Lui. Le véritable principe de vie du chrétien devrait consister à reconnaître d'abord que non pas un dixième, mais dix dixièmes de nos revenus lui appartiennent. Ensuite, chaque partie devrait être dépensée pour Sa gloire. Même dans ce cas, les premiers dons devraient Lui revenir, spécifiquement consacrés à Son œuvre.

Deutéronome 27:9

Sois attentif et écoute! Aujourd'hui, tu es devenu le peuple de l'Éternel, ton Dieu.

Ce chapitre comprend un interlude historique ainsi que le début du troisième discours de Moïse. Immédiatement après la conclusion du deuxième discours, Moïse et les anciens du peuple leur ordonnèrent d'ériger de grandes pierres et un autel sur le mont Ébal. Les paroles de la Loi devaient être gravées sur les pierres. L'action devait être évocatrice. La loi ainsi inscrite et exposée indiquait la nécessité de l'obéissance, tandis que l'autel parlait de la méthode prévue pour s'approcher de Dieu en cas de désobéissance. À l'entrée dans le pays, il devait y avoir une déclaration formelle de bénédiction et de malédiction. Les bénédictions devaient être prononcées depuis le mont Garizim par les enfants de Léa et de Rachel, Siméon, Lévi, Juda, Issacar, Joseph, Benjamin ; les malédictions depuis le mont Ébal par deux fils de Léa, Ruben et Zabulon, et les enfants des femmes esclaves, Gad, Aser, Dan, Nephtali. Ces dispositions ayant été prises, Moïse prononça son troisième discours, dont la note dominante était celle de l'avertissement. Il consistait en des malédictions et des bénédictions, accompagnées d'un appel. Il les invita d'abord à garder le silence et à écouter, car ils étaient devenus le peuple de l'Éternel. Le peuple de l'Éternel a une loi et un autel. Sa malédiction ou sa bénédiction résultera de son attitude envers cette loi et cet autel. En raison de la désobéissance, la loi ne peut que maudire. En raison de l'autel, l'obéissance est toutefois possible. Ainsi, le peuple de l'Éternel vit toujours entre son propre échec et la grâce divine. La grâce n'est pas une excuse à l'échec, mais dans l'échec, il n'y a pas de raison de désespérer.

Deutéronome 28:1

Ton Dieu, te donnera la supériorité sur toutes les nations de la terre.

Tel était le dessein de Dieu pour Son peuple. Son accomplissement était conditionné par leur obéissance. Ils devaient agir au-dessus des nations de la terre ; « Si tu obéis à la voix de l'Éternel, ton Dieu, en observant et en mettant en pratique tous ses commandements. » Après avoir fait cette déclaration générale, Moïse a décrit les bénédictions qui suivraient l'obéissance, puis a déclaré les maux qui s'abattraient sur eux s'ils ne respectaient pas la loi de Dieu. À la lumière de l'histoire ultérieure de ce peuple, nous voyons comment toutes ces choses se sont littéralement accomplies. Comme cette histoire ancienne est solennelle et instructive pour nous. En Christ, la loi donnée à Moïse est abolie, car Il nous a donné une loi supérieure, qui transcende de loin la première dans ses normes de pureté. En Christ, l'autel prophétique a été remplacé par l'autel unique, par lequel les hommes peuvent s'approcher de Dieu et s'approprier toutes les ressources de Sa grâce pour observer cette loi supérieure. Les principes demeurent. La désobéissance mène toujours au désastre ; l'obéissance, à la réalisation du dessein divin. Nous blasphémons le nom de Dieu et profanons le véritable autel lorsque nous négligeons la volonté de Dieu telle qu'elle nous a été révélée dans la perfection du Fils de l'homme. C'est en écoutant diligemment la voix de Dieu et en observant ses commandements que nous nous élevons au-dessus des nations de la terre. Pour nous aussi, comme pour le peuple d'Israël, l'intention divine de notre exaltation n'est pas que nous tyrannisions les nations de la terre et les méprisions, mais que nous les servions et les conduisions vers les bénédictions.

Deutéronome 29:29

Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu; les choses révélées sont à nous et à nos enfants, à perpétuité, afin que nous mettions en pratique toutes les paroles de cette loi.

Le quatrième discours de Moïse portait sur l'alliance et exhortait la nation à y rester fidèle. Il convient de noter ici que le premier verset du chapitre 29 dans notre version est le dernier verset du chapitre 28 dans la Bible hébraïque. L'expression « Voici les paroles de l'alliance » fait référence à ce qui a déjà été prononcé. Moïse a fondé son appel sur les délivrances de l'Éternel, de l'Égypte, à travers le désert et au jour de la bataille. L'appel s'adressait à toutes les classes de la communauté, aux dirigeants et au peuple, aux hommes, aux femmes et aux enfants, ainsi qu'aux serviteurs. En termes frappants et brûlants, il décrivit à nouveau les conséquences de la rupture de l'alliance. Puis, reconnaissant les limites du peuple et son incapacité à comprendre toutes les voies de Dieu, il énonça ce grand principe de vie. Il a une application de grande portée et une importance perpétuelle. Pour l'esprit de l'homme, dans toute vie, il y a des choses secrètes, des choses voilées, des choses qui ne peuvent être expliquées. Ces choses ne sont pas voilées à Dieu. Il les connaît. Pour l'esprit de l'homme, il y a des choses révélées, c'est-à-dire dévoilées, des choses qui sont connues. Si l'homme leur obéit, il sera amené à une relation juste avec les choses secrètes, et passera progressivement à leur compréhension, tandis que tout le temps elles, les choses secrètes, coopèrent avec lui pour son perfectionnement. Dans la compréhension et la pratique de cette loi de la vie, l'homme trouve sa voie vers la force.

Deutéronome 30:11

Ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est certainement point au-dessus de tes forces et hors de ta portée.

Poursuivant son discours sur l'alliance, Moïse prononça des paroles pleines de tendresse et d'un appel pressant. Dans les dix premiers versets de ce chapitre, nous avons la perspective de l'amour sur le long terme. Il semble avoir vu le peuple dans les conditions qu'il leur avait prédites à la suite de leur désobéissance. Il les regarda et les vits dispersés, loin de la terre dans laquelle ils étaient sur le point d'entrer. Pourtant, il les vit revenir à Dieu à la suite de la douloureuse discipline qu'ils allaient subir. Mais, mieux encore, il vit Dieu prêt à les recevoir et à leur pardonner. C'était un grand évangile prophétique, dont Israël n'a pas encore appris la valeur, mais dont le message est vrai pour lui aujourd'hui. Puis, renouvelant son appel, il prononça ces paroles particulières. Elles constituent une déclaration sur le caractère raisonnable des commandements de Dieu. Sa loi n'est jamais trop dure pour l'homme. Elle est basée sur la connaissance que Dieu a de la nature humaine. Il ne demande à l'homme rien d'autre que la véritable réalisation de sa propre nature. Chaque mot de la loi divine est une interprétation de la vie humaine. Lorsqu'un homme enfreint la loi de Dieu, il ne pèche pas contre une exigence qui lui est imposée et pour laquelle il n'est pas fait. Il pèche contre sa propre vie. De plus, la loi de Dieu est facile parce qu'elle est connue. L'homme n'est pas laissé à lui-même pour L'homme n'est pas livré à lui-même pour chercher à tâtons les mystères obscurs de son propre être. Face à ces mystères, Dieu a fait briller la lumière de sa volonté révélée. En marchant dans cette lumière, l'homme marche selon ses pouvoirs et ses possibilités les plus profonds.

Deutéronome 31:19

Que ce cantique me serve de témoin.

Pendant quarante ans, Moïse avait dirigé le peuple. Pendant tout ce temps, il avait été en communion constante avec Dieu et, au cours de cette communion, il avait connu de nombreux changements. C'était l'une des dernières choses qu'on lui avait demandé de faire. Il devait écrire un cantique, dont le but était clairement énoncé. Une grande chanson, une fois incarnée dans la vie d'un peuple, restera de génération en génération. Dans les jours de désastre, elle sera un souvenir obsédant témoignant de la vérité concernant Dieu. Dans les jours de difficulté, elle sera un messager de courage renouvelé. Dans les jours de victoire, elle sera un moyen d'expression. Les chants restent souvent après que les commandements ont été oubliés. C'est pourquoi Moïse reçut l'ordre d'écrire un cantique et de l'enseigner au peuple. Le cantique lui-même se trouve dans notre prochain chapitre. C'est une histoire très suggestive, qui nous rappelle la valeur de l'expression poétique et nous montre qu'elle est aussi un don de Dieu. Certaines personnes semblent penser que, lorsque nous parlons de poésie, nous faisons référence à quelque chose de spéculatif, d'imaginaire, et de probablement faux. En fait, la poésie est la forme la plus élevée du langage humain, donnant expression, comme la prose ne le peut jamais, aux choses les plus profondes et les plus vraies de l'âme. L'Église est plus riche dans ses chants sacrés que dans toutes ses théologies systématiques. Dans les premiers, elle réalise son unité, tandis que dans les secondes, elle crée trop souvent ses divisions. Les Wesley ont fait plus pour le christianisme expérimental dans leurs hymnes que dans toutes leurs explications écrites. Un grand chant est une grande possession, et non seulement pour Israël, mais pour nous aussi ce cantique de Moïse est parmi les plus beaux et les plus forts.

Deutéronome 32:47

Car ce n'est pas une chose sans importance pour vous; c'est votre vie.

Moïse adressa ces paroles au peuple après lui avoir répété le cantique. Il se référait à la loi telle qu'elle était interprétée par le cantique. Jetons donc un coup d'œil au cantique. Il s'ouvre par un appel à l'attention et une déclaration concernant sa nature. C'est un cantique concernant le nom de l'Éternel (**32:1-3a**). Puis, dans des phrases brèves mais lourdes de sens, le chant expose les gloires du nom en célébrant la grandeur, la perfection, la justice, la fidélité de Dieu (**32:3b-4**). Puis, dans un contraste soudain et de manière brève et incisive, il décrit le peuple dans son indignité (**32:5**). Il devient alors un appel, exhortant le peuple à se souvenir, et se fond dans une description, pleine de beauté, du tendre gouvernement de Dieu. C'est une merveilleuse révélation du fait que l'amour est l'inspiration de la loi (**32:6-14**). Dans un étrange contraste, le chant devient à nouveau un gémissement lorsque l'infidélité du peuple est décrite, en commençant par les mots : « Israël est devenu gras, et il a regimbé. » (**32:15-18**). Une telle infidélité avait entraîné la discipline que le chant décrit (**32:19-28**). Puis il éclate en lamentation. « S'ils étaient sages », et décrit les bénédictions qui suivent l'obéissance (**32:29-43**). Ce n'est qu'une analyse. Si l'on étudie le cantique par son simple contenu, on découvrira à quel point il était merveilleusement conçu pour enseigner aux hommes que la volonté de Dieu pour eux n'est en effet pas vaine, mais qu'elle est leur vie même.

Deutéronome 33:20

Que tu es heureux, Israël! Qui est comme toi, Un peuple sauvé par l'Éternel.

Ces phrases sont tirées du dernier discours de Moïse. C'était également un poème. Il est décrit comme une bénédiction. Il avait souvent adressé des malédictions et des bénédictions au peuple. Ses derniers mots ne furent que des bénédictions. Dans un langage solennel et majestueux, il réaffirma d'abord la majesté de l'Éternel et déclara son amour pour les peuples, c'est-à-dire pour les tribus d'Israël. Il prononça ensuite des paroles de bénédiction sur ces tribus, Siméon étant le seul omis (pour quelle raison, nous l'ignorons). Ruben et Juda sont mentionnés en des termes qui suggèrent qu'ils ont été sauvés comme par le feu. Lévi, ayant perdu tous ses biens terrestres pour l'honneur particulier de porter la Parole de l'Éternel, reçoit la récompense d'un tel sacrifice. La référence à Benjamin montre la sécurité de la fragilité dans le gouvernement divin. Les choses les plus précieuses de toutes sont dites de Joseph. Il a toutes les « grâces de celui qui apparut dans le buisson ». C'est donc à lui que revient la portion du gouvernement. Issacar et Zabulon triomphent de l'invalidité. Gad, vainqueur, est nommé juge. Dan devient le symbole de la conquête. Nephtali est satisfait. Asher est soutenu. Ainsi, dans sa bénédiction finale, Moïse fait de la réalisation variée de la bénédiction par les tribus le déploiement de la toute-suffisance de Dieu. Les paroles finales célèbrent à nouveau la grandeur de Dieu telle qu'elle se manifeste enfin dans sa tendresse et sa force envers son peuple. En vérité, heureux sont les peuples sauvés par l'Éternel.

Deutéronome 34:10

Il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse, que l'Éternel connaissait face à face.

Dans ce dernier chapitre du Deutéronome, nous trouvons les écrits d'une autre main. Il contient l'histoire de la mort de Moïse, l'équipement de Josué pour son travail, et une dernière référence tendre au grand chef et législateur, commençant par ces mots particuliers. Pour l'homme qui les a écrits, c'étaient des paroles vraies ; et elles sont restées vraies à travers toute l'histoire de ce peuple merveilleux jusqu'à ce que naisse de la postérité de David, Celui qui était bien plus grand que Moïse. Dans son deuxième discours, Moïse avait prédit sa venue en ces termes : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi. » De longs siècles s'écoulèrent, mais Il vint enfin, et par Sa venue, Il accomplit tout ce que Moïse avait initié sous le gouvernement divin ; Il absorba et abolit la loi qui venait de Lui, dans la grâce et la vérité qu'Il apporta aux hommes. Tout cela n'enlève rien, mais plutôt renforce notre sentiment de la grandeur de ce serviteur de Dieu. Sa mort fut pleine de beauté. Son exclusion de la terre vers laquelle il avait conduit le peuple était une punition ; mais, comme tous les châtiments de Dieu, elle était merveilleusement tempérée par la miséricorde. Sa force n'avait pas faibli. Tout s'est terminé dans la pleine vigueur. Il est monté pour mourir. L'Éternel lui a donné une vision du pays, puis l'a enterré dans cette tombe inconnue. Ce fut une fin auguste et glorieuse pour une vie grande et digne. Ainsi se termine le dernier livre du Pentateuque, la dernière section de la Loi. Sa valeur suprême est le fait qu'il révèle la nécessité du prêtre et de l'Évangile.

Josué 1:2

Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant, lève-toi, passe ce Jourdain.

En lisant ces paroles, nous nous souvenons de la citation de John Wesley : « Dieu enterre ses ouvriers, mais poursuit son œuvre. » Josué fut appelé, équipé, désigné pour faire avancer l'œuvre de Dieu d'un pas supplémentaire ; mais tout ce qu'il était sur le point de faire fut rendu possible par ce que Moïse avait déjà accompli. Le premier grand chef du peuple avait accompli sa tâche ; il avait fait ce que Dieu lui avait demandé de faire, mais il y avait des choses qu'il ne pouvait pas faire. Il arriva au terme de son service en sachant que de plus grandes choses restaient encore à accomplir. Le deuxième dirigeant devait maintenant prendre sa tâche en main ; il devait également faire ce que Dieu lui avait demandé, sachant qu'il y avait des choses qu'il n'aurait pas pu faire. Il a commencé son service en sachant qu'il devait s'appuyer sur les choses déjà accomplies. Il en est ainsi pour les entreprises de Dieu dans ce monde. Il est souverain dans Ses plans, Ses desseins et Sa puissance. Lui seul est Celui qui travaille continuellement, sans relâche, jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée. Ses instruments sont les hommes, et l'honneur d'être l'un d'eux est grand. Chacun reprendra un travail déjà commencé et le laissera inachevé. Chacun est débiteur envers ceux qui l'ont précédé et créancier envers ceux qui le suivront. Il nous incombe donc d'être emplis d'humilité et de repos. Nous devons être humbles en nous rappelant qu'aucun service que nous rendons n'est entièrement le nôtre. Les conditions qui le rendent possible ont été créées par d'autres ; et en fait, cela fait même partie de leur travail. Mais nous devons aussi vivre dans le repos. Aucun de nous ne peut rien achever. Le travail que nous accomplissons fait partie d'un tout plus vaste, et lorsque nos « douze heures » seront écoulées, il ne sera pas terminé. Dieu continuera à le faire, et trouvera d'autres instruments. C'est la joie de travailler avec Lui.

Josué 2:11

L'Éternel, votre Dieu, qui est Dieu en haut dans les cieux et en bas sur la terre.

Ces propos constituent la confession de Rahab. Ils sont remarquables, d'abord, car ils montrent l'effet que ces personnes, gouvernées par Dieu, produisaient déjà sur les peuples du pays où ils venaient ; et ensuite, car ils révèlent la capacité de l'âme humaine à parvenir à de justes conclusions en présence de manifestations de la puissance divine. Quant au premier point, l'effet n'était pas celui de l'admiration pour la grandeur du peuple hébreu, mais pour la grandeur de leur Dieu. Les païens avaient entendu parler de la délivrance d'Égypte et de la victoire sur de puissants ennemis. Ils savaient que ces choses n'avaient pas été accomplies par les Israélites, mais pour eux, par leur Dieu. Ils le reconnaissaient dans sa toute-puissance, car c'est là tout le sens de la déclaration selon laquelle « Il est Dieu en haut dans les cieux et en bas sur la terre ». Quant au second point, le langage de cette femme témoigne tout au long du récit de sa capacité de discernement. Elle avait entendu parler des merveilles passées et connaissait donc la problématique. Elle se distingue de son peuple parce qu'elle a fait de sa connaissance l'inspiration de sa foi. Les hommes de Jéricho partageaient sa conviction, mais se rebellèrent contre elle. Elle reconnut l'acte de Dieu et s'y soumit. La seule influence vraiment précieuse exercée par le peuple de Dieu est celle d'une révélation de Sa puissance. Ils rendent un véritable service aux hommes, non pas en cherchant à se faire un nom, mais en faisant connaître Son nom parmi les hommes.

Josué 3:5

Sanctifiez-vous, car demain l'Éternel fera des prodiges au milieu de vous.

C'était le commandement qui indiquait les conditions dans lesquelles Dieu avait fait alliance avec Son peuple pour le conduire dans le pays. Ainsi, leur première avancée sous la conduite de Josué était de nature à leur faire comprendre, en tant que peuple élu, la vérité de leur relation privilégiée avec Dieu. Rien dans cette première avancée ne devait leur donner une quelconque raison de se glorifier personnellement. Ils arrivèrent sur le sol même de Canaan, non pas en détournant le cours de la rivière qui s'interposait, ni en la traversant, mais par l'intervention divine. Sa puissance s'exerça lorsqu'Il arrêta la rivière en crue, et ouvrit ainsi une voie à Son peuple vers l'autre rive. Mais Sa puissance opéra lorsqu'ils remplirent ces conditions. Les merveilles de Dieu s'accomplissent pour son peuple lorsqu'il se sanctifie, c'est-à-dire lorsqu'il marche dans la lumière, à la mesure de sa compréhension. L'appel à la sanctification, en tant qu'acte de la part du peuple de Dieu, est un appel à se séparer de tout ce qu'il sait être désapprouvé par Dieu, et à se consacrer entièrement à Lui, en esprit, en cœur et en volonté. L'attitude est plus que l'activité. En d'autres termes, dans la mesure où nous nous soumettons à Sa volonté au plus profond de notre être, nous nous alignons sur Son œuvre. Cette application est personnelle et sociale. Il est vrai, tant pour l'individu que pour l'Église, que tous nos progrès sont le résultat de l'exercice de Sa puissance ; mais il est tout aussi vrai qu'Il agit lorsqu'il y a une réponse à Son appel et lorsque notre sanctification envers Lui est incontestable et complète.

Josué 4:6

Lorsque vos enfants demanderont un jour.

Le peuple de Dieu s'était sanctifié comme Il le lui avait ordonné, et Il avait accompli le miracle de lui faire traverser le Jourdain en déployant sa puissance. Maintenant, avant de pouvoir avancer, Il lui était ordonné de s'arrêter pour adorer et accomplir une cérémonie qui était en soi une reconnaissance de la présence et de l'activité divines. Des représentants des tribus devaient ramasser des pierres dans le lit du fleuve et les ériger en pile commémorative sur la rive du Jourdain où ils venaient d'arriver. Si nous ne prenons pas soin de noter la véritable raison de cette pause et de l'érection d'une colonne, nous passons à côté de la véritable beauté de cet arrangement. Cette raison est déclarée par ces paroles : « Afin que cela soit un signe au milieu de vous. Lorsque vos enfants demanderont un jour. » Cela est répété plus loin (**4:21-22**). Le but ultime de Dieu était lointain et hors de vue. Avant qu'il ne soit atteint, de nombreuses générations allaient se succéder. Aucune des leçons apprises en chemin ne devait être perdue. Elles devaient être perpétuées dans la mémoire nationale jour après jour. Pour que cela soit possible, l'Éternel a clairement prévu des choses qui susciteraient la curiosité naturelle des enfants. Ainsi, en réponse à leurs questions, l'histoire de la délivrance divine devait être répétée à chaque génération successive. Telle est la véritable valeur de tous les monuments et mémoriaux. Ils sont érigés pour inciter les enfants à se renseigner, et il appartient à ceux qui en ont la charge de répondre à leurs questions. Ainsi, l'enfant est instruit sur les choses qui ont une réelle importance dans la vie nationale ; et ainsi, la nation est préservée de l'oubli de ces choses.

Josué 5:12

La manne cessa.

La manne avait été la provision surnaturelle de Dieu pour les besoins de Son peuple pendant le temps de leurs voyages dans le désert où la culture du sol était impossible. Ils se trouvaient à présent sur une terre déjà cultivée et prête à l'être. Ils étaient désormais nourris avec le maïs cette terre, et leur approvisionnement futur dépendrait de leur propre labeur. Dieu les nourrirait aussi sûrement sur cette terre que dans le désert ; mais ils seraient désormais responsables de coopérer avec Lui dans le travail de leurs propres mains. Il en est toujours ainsi. Dieu pourvoit toujours aux besoins de Son peuple. Lorsqu'ils se trouvent dans des circonstances telles, sous Sa direction, qu'ils sont incapables de subvenir à leurs besoins, Il prend soin d'eux sans qu'ils aient à agir. Lorsqu'il leur est possible d'agir et de travailler, Il pourvoit à leurs besoins par le biais de cette activité. Dieu n'utilise jamais de méthodes surnaturelles pour répondre à des besoins qui peuvent être satisfaits par des moyens naturels. En d'autres termes, Il ne favorise jamais l'indolence dans Ses dispositions pour les hommes. Si, pour une raison quelconque relevant de Son gouvernement de nos vies, nous sommes incapables par nos propres efforts d'obtenir ce qui est nécessaire à notre vie et à notre service, nous pouvons compter sur Lui pour pourvoir à nos besoins. Lorsque l'heure viendra où cette incapacité n'existera plus, lorsque nous serons capables, par la pensée et le travail, d'obtenir ce dont nous avons besoin, Il nous demandera d'utiliser la force qu'Il nous a donnée, et de l'utiliser ainsi. Il travaillera avec nous. La manne cesse toujours lorsque nous sommes capables de produire du pain par le biais de notre industrie.

Josué 6:17

On laissera la vie à Rahab la prostituée et à tous ceux qui seront avec elle dans la maison, parce qu'elle a caché les messagers que nous avions envoyés.

L'auteur de la lettre aux Hébreux cite cela comme une illustration de l'activité de la foi : « C'est par la foi que Rahab la prostituée ne périt pas avec les rebelles, parce qu'elle avait reçu les espions avec bienveillance. » (**Hébreux 11:31**). Cette anecdote est très intéressante, car elle nous aide à comprendre la véritable nature de la foi. Dans ce récit, sa foi est mise en contraste direct avec la désobéissance. Elle était obéissante, et c'était cela la foi. Son obéissance n'était pas, en premier lieu, celle de faire ce que les espions lui disaient. C'était celle de les recevoir. Elle était obéissante à la conviction. Dans un chapitre précédent (**Josué 2**), nous avons son propre récit de cette conviction. Elle dit aux hommes qu'elle connaissait la puissance de leur Dieu et que les habitants du pays la connaissaient aussi. Ils étaient désobéissants, c'est-à-dire qu'ils n'agissaient pas conformément à leurs convictions. Elle avait la foi, c'est-à-dire qu'elle agissait en conséquence. C'est là l'essence même de la foi. C'est bien plus qu'une simple croyance intellectuelle. C'est toujours un abandon volontaire à une conviction intellectuelle. Ce n'est pas tout le monde qui dit Seigneur, Seigneur — même si la confession peut être une déclaration parfaitement honnête d'une conviction réelle — mais celui qui fait la volonté entre dans le Royaume. La lumière que possédait Rahab n'était pas particulièrement brillante — ses avantages avaient été très peu nombreux — mais elle a suivi la lueur, elle a cru activement, et a ainsi été délivrée. Ainsi est clairement révélé le véritable principe de la vie.

Josué 7:12

Aussi les enfants d'Israël ne peuvent-ils résister à leurs ennemis.

Ce chapitre s'ouvre sur un « mais » significatif et inquiétant. Jusqu'à présent, le peuple de Dieu avait été totalement victorieux. Nous le voyons maintenant vaincu et fuir devant ses ennemis. Josué était plongé dans la consternation la plus profonde et il se confia à Dieu. La parole centrale de son agonie était celui dans lequel il s'écria : « que dirai-je, après qu'Israël a tourné le dos devant ses ennemis ! » La réponse lui fut donnée immédiatement. Israël avait péché ; c'est pourquoi ils étaient incapables de tenir devant leurs ennemis. Le péché était celui d'un homme, mais Israël était maintenant une nation, et par conséquent personne ne pouvait agir seul. C'est une révélation frappante de la conception divine de la solidarité de la société humaine. Le péché de l'un est le péché de la communauté. Toutes les armées de Dieu ont été vaincues et ses entreprises contrariées parce qu'un seul homme a désobéi. L'histoire du péché d'Acan, tel qu'il l'a lui-même avoué, est pleine d'avertissements. Notez bien son déroulement. « J'ai vu. » « J'ai convoité. » « J'ai pris. » Tout le monde voit. Le danger commence lorsque la vue s'attarde jusqu'à ce que le désir se manifeste. L'étape suivante est presque inévitable. Rapide et terrible, et pourtant nécessaire à la force de la vie nationale, tel fut le jugement qui s'abattit sur cet homme. La confession qu'il fit était complète, mais elle ne servait à rien car elle ne fut faite que lorsqu'il n'y avait plus moyen d'échapper à la détection. La confession et le fait d'être découvert sont deux choses différentes. L'enseignement ultime de cet incident est sans aucun doute qu'il révèle le fait que n'importe quel membre des armées du Seigneur peut entraîner le désastre sur ces armées par son péché personnel.

Josué 8:33

Les étrangers comme les enfants d'Israël étaient là.

Parmi les dernières instructions données au peuple par Moïse, il y avait celles qui prévoyaient l'installation de grandes pierres sur lesquelles les paroles de la loi devaient être écrites ; l'érection d'un autel sur le mont Ébal ; l'offrande de sacrifices ; et la prononciation des bénédictions et des malédictions comme prévu (**Deutéronome 27**). Ces mots apparaissent en rapport avec le récit de l'exécution de ces instructions. Nous avons déjà observé le principe en question (**Lévitique 24:22**) dans son application à la loi. Il devait y avoir une seule loi pour l'étranger comme pour l'indigène. Cela mettait l'accent sur les droits de l'étranger. Ici, l'accent est mis sur l'égalité des privilèges et des responsabilités. Il convient de noter que dès le début, la porte était ouverte aux autres pour entrer dans cette théocratie, ce royaume de Dieu. Les revendications de sang et de droit d'aînesse n'étaient pas exclusives. Mais il était exigé qu'ils acceptent la loi et se soumettent aux bénédictions et aux malédictions prévues. Ils ne pouvaient prétendre à aucune exemption de responsabilité, et les natifs du pays ne pouvaient exercer aucun exclusivisme à leur encontre, au motif qu'ils n'étaient pas de sang israélite. Aujourd'hui, cette porte d'entrée au Royaume de Dieu, par Jésus-Christ le Seigneur, est grande ouverte aux hommes de toutes les nations. Dans un certain sens, il n'y a plus de natifs, car tous ceux qui entrent sont nés de nouveau de l'Esprit. C'est donc la seule nécessité, à la fois en tant que droit et comme responsabilité, sur laquelle il faut insister. Tout désir de compréhension, qui suggère l'admission dans la communauté de la communion chrétienne de ceux qui ne sont pas complètement soumis au Christ, et qui ne partagent donc pas Sa vie même, est dangereux, car il menace de détruire cette communion et de rendre impossible la réalisation de ses véritables fonctions.

Josué 9:19

Nous leur avons juré par l'Éternel, le Dieu d'Israël, et maintenant nous ne pouvons les toucher.

Ces paroles ont été prononcées à propos des Gabaonites, dont la stratégie a menacé le peuple de Dieu d'un nouveau péril. Toute l'histoire est évocatrice. La renommée et la crainte des Israélites se répandaient dans tout le pays. En effet, les rois de Canaan, conscients du danger, avaient formé une ligue pour contrer les armées ennemies. Avant qu'ils n'aient eu le temps d'agir, ce problème avec les Gabaonites est survenu. Ils ont cherché à assurer leur propre sécurité par la tromperie. L'erreur fondamentale commise par les princes d'Israël dans cette affaire fut d'agir de leur propre chef, au lieu de confier cette nouvelle situation à Dieu pour qu'il les conseille et les guide. Ils « ne consultèrent point l'Éternel ». De plus, il leur avait été strictement interdit de conclure une alliance avec les habitants du pays, et bien qu'il soit possible qu'en le faisant avec ces gens, ils aient pensé qu'ils venaient de très loin, il est clair qu'ils se sont approchés dangereusement près de la désobéissance, si tant est qu'ils n'en aient pas été coupables. Mais l'alliance étant faite et ratifiée par l'usage du Nom de Dieu, ils ne pouvaient la rompre. C'est là une révélation de ce que ces gens ressentaient quant au caractère sacré d'une alliance, et il ne fait aucun doute qu'ils avaient raison. Josué, strictement lié par la lettre de l'alliance, condamna les Gabaonites à la servitude perpétuelle. Dans toute l'histoire qui a suivi, nous voyons que ce traité a été reconnu.

Josué 10:42

Josué prit en même temps tous ces rois et leur pays, car l'Éternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël.

Cette déclaration doit être soigneusement notée. Tout au long de cette histoire de la conquête de la terre, nous devons garder à l'esprit que le récit la traite comme un mouvement divin par lequel un peuple corrompu a été chassé de ses possessions, créant ainsi une nouvelle ère dans l'histoire de toute la race. Josué s'empara des rois et de leurs terres, car l'Éternel, Dieu d'Israël, combattit pour Israël. Josué et Israël, en tant que chef et peuple, constituèrent l'instrument de Dieu pour accomplir cette œuvre de nettoyage et de purification. Ceux qui lisent l'histoire sans reconnaître cela, passent à côté de sa note suprême. Il est bon de se souvenir également de tous les grands bienfaits spirituels et moraux dont l'humanité a bénéficié grâce à ce peuple de Dieu. Certes, aujourd'hui, ce peuple est dispersé et éparpillé sur toute la surface de la terre, mais ce fait témoigne encore des mêmes activités de Dieu. Lorsque ce peuple faillit à accomplir le dessein divin et devint lui-même dégénéré et corrompu, Dieu le chassa de la terre, comme il l'avait fait avec les précédents habitants. « L'Éternel est un vaillant guerrier » en effet, mais il est toujours du côté « de la vérité, de la douceur et de la justice » ; à cause de ces choses. Il chevauche dans sa majesté avec prospérité ; et pour eux, sa main droite enseigne des choses terribles (voir **Psaume 44**). Fort de cette passion et de ce pouvoir divins, Josué a continué à se battre jusqu'à ce que tout le sud de Canaan soit débarrassé des peuples corrompus et en possession d'Israël.

Josué 11:23

Le pays fut en repos et sans guerre.

Mais ce repos ne vint pas rapidement, et il ne se réalisa pas avant que la guerre n'ait atteint les objectifs élevés de Dieu. Après la conquête du sud de Canaan, une nouvelle confédération dut être affrontée et combattue. Les rois du nord, conscients du danger, s'unirent pour tenter de briser la puissance des armées conquérantes. Se tournant vers le nord, Josué les attaqua et les mit en déroute. Il se retourna ensuite vers Hatsor avec le même résultat. Comme nous l'avons dit, tout cela ne s'est pas produit immédiatement. En effet, le texte nous dit que cela « fut de longue durée » (**11:18**). Selon toute probabilité, cinq ans se sont écoulés entre la mort de Moïse et cette période. Ainsi s'acheva l'unité de l'action des armées de Dieu. Il restait encore beaucoup à faire en matière de conquête, et par la suite, il y eut beaucoup de combats selon les besoins, mais la campagne préliminaire de conquête était terminée. L'affirmation selon laquelle la terre a connu le repos après la guerre ne signifie donc pas qu'il n'y aurait plus de guerre, car dans la colonisation de la terre, les tribus séparées étaient impliquées dans la guerre. Elle déclare plutôt que le repos a été atteint par la guerre. Il en a souvent été ainsi dans l'histoire de l'homme. Par le sang, le feu et la fumée, signes et symboles du conflit, Dieu purifie la terre et le cœur de l'homme de ces maux qui engendrent la fébrilité et l'agitation humaines ; et ainsi, par cette terrible épreuve, conduit les hommes au calme et au repos. Lorsque les passions seront purifiées et que les mauvaises pensées auront disparu, la guerre cessera. D'ici là, Dieu en fait l'instrument terrible de la purification et du renouveau.

Josué 12:24

Total des rois: trente et un.

Ce chapitre ne contient aucun élément nouveau. Il s'agit plutôt d'un résumé concis de l'étendue de la conquête ; d'abord sous Moïse (**12:1-6**), puis sous Josué (**12:7-24**). Ces mots font référence à l'étendue de la victoire de Josué sur la rive ouest du Jourdain et, dans leur simplicité crue, nous aident à réaliser immédiatement la difficulté et la grandeur de ce qu'il a accompli. Cette bande de terre relativement petite était occupée par ces nombreux peuples, vivant parmi ses montagnes, dans des conflits perpétuels et cruels, unis seulement par leur dégénérescence et leur corruption totales. Six races sont nommées : les Hittites, les Amorites, les Cananéens, les Perizzites, les Hivites et les Jébuséens. Chaque ville importante avait son roi. Il n'y avait pas de véritable cohésion entre les nations, mais des confédérations se formèrent contre Josué, comme nous l'avons vu précédemment. Quand il eut achevé sa grande campagne, tous furent soumis et le pays passa sous la domination de Dieu par l'intermédiaire de Son peuple. Ainsi s'achève la première partie de ce livre. La partie destructrice de l'œuvre divine est potentiellement achevée. L'œuvre constructive de Dieu peut maintenant aller de l'avant. Toute l'histoire rappelle les vers de Whittier :

« Tout sombre, souillé et bronzé, j'ai vu un Être fort dans Sa colère, Frappant les sanctuaires impies de l'homme le long de Son chemin.
J'ai regardé ; à côté de la nuée de poussière qui roulait, le Destructeur semblait aussi le Constructeur ;
Surgissant des ruines anciennes, J'ai vu le Nouveau. »

Josué 13:1

Le pays qui te reste à soumettre est très grand.

Ce chapitre marque le début de la deuxième partie du Livre de Josué, qui relate l'installation du peuple dans le pays conquis. Josué avait alors probablement environ quatre-vingt-dix ans, et la parole de l'Éternel lui rappela qu'il restait encore beaucoup à faire. Une grande partie du pays que Dieu avait choisi pour son peuple n'était pas encore soumise ; et dans la zone conquise, de puissantes villes telles que Jérusalem, Guézer et d'autres étaient encore aux mains des Cananéens, pourtant vaincus. Le peuple de Dieu était appelé à achever cette œuvre ; et maintenant, pour que cela puisse être accompli, Josué reçut l'ordre de procéder immédiatement au partage du pays entre les tribus. Le danger était que ce peuple se contente des victoires déjà remportées et ne réalise ainsi pas tous les desseins de Dieu pour lui. Cela s'est effectivement produit, comme nous le verrons par la suite. Ces paroles ont un message pour nous. Quel que soit le domaine dans lequel nous pensons au dessein divin pour nous, nous devons dire : « Il reste encore beaucoup de terres à posséder ». Nous n'avons jamais occupé tout le territoire qui nous était destiné dans l'intention divine, et nous sommes toujours terriblement enclins à nous contenter de moins que ce qui est dans la volonté de Dieu pour nous. C'est vrai dans le domaine de l'expérience spirituelle ; c'est vrai en matière d'entreprise missionnaire.

Josué 14:12

Donne-moi donc cette montagne.

Telle était la requête de Caleb, et elle est caractéristique. Il avait maintenant quatre-vingt-cinq ans et était toujours en pleine possession de ses moyens. C'était lui qui, avec Josué, quarante-cinq ans auparavant, avait vu la vérité sur la terre, car il n'avait pas seulement vu les difficultés, il avait vu Dieu. Toute l'histoire de cet homme est pleine d'intérêt et d'enseignement. La victoire de sa foi à Kadès-Barnéa avait été celle d'un homme qui « suivait pleinement la voie de l'Éternel ». Pendant quarante ans, il avait partagé les pérégrinations et la discipline de ceux qui n'avaient pas partagé sa foi. Pendant cinq ans, il avait sans aucun doute pris part au conflit qui avait abouti à leur entrée dans le pays. Pendant toute cette période, il n'avait jamais douté de l'issue. Il avait apparemment occupé une position relativement calme et obscure parmi son peuple, tandis que son ami Josué avait été appelé à occuper une position de leader visible et puissant. L'histoire de la rencontre des deux hommes est très belle. Caleb est venu alors qu'il restait encore beaucoup à faire ; et, mettant en avant sa vigueur inébranlable comme constituant une aptitude au travail, il a demandé une possession dans le pays, ce qui lui imposerait de grandes exigences pour se l'approprier. Sur cette montagne, les Anakim avaient habité ; il y avait eu de grandes villes fortifiées à l'époque où sa foi avait triomphé. Ils étaient toujours là, et il demanda le privilège de démontrer et de justifier sa foi par des actes. Josué reconnut rapidement et généreusement son ami et son droit à ce choix. Il lui accorda la montagne qu'il demandait et le bénit. Dans l'histoire de Caleb, trois choses sont illustrées concernant la foi. La foi voit et ose au jour des difficultés écrasantes. La foi attend patiemment les retards causés par l'échec des autres. La foi agit avec courage au jour de l'opportunité.

Josué 15:63

Les fils de Juda ne purent pas chasser les Jébusiens qui habitaient à Jérusalem.

Il s'agit d'une déclaration très intéressante, car c'est la première fois que Jérusalem est mentionnée dans la Bible. La ville avait déjà été nommée auparavant. C'est le roi de Jérusalem, Adonizedek, qui a appelé quatre autres personnes à le rejoindre contre Josué et le peuple d'Israël (chapitre **10**). C'est cependant la première chose qu'on nous dit à son sujet, et c'est très suggestif. Les enfants d'Israël ne purent déloger ceux qui la possédaient. À l'époque de David, elle fut prise et, dans un certain sens, fut détenue par le peuple de Dieu pendant des siècles — à quel point imparfaitement, toute l'histoire le révèle. Par la suite, ils la perdirent, car ils ne furent jamais capables de chasser leurs ennemis. Les dernières références à Jérusalem dans les Écritures sacrées la décrivent comme une ville venant du ciel de Dieu. Toutes ces choses peuvent être traitées comme une allégorie. Les grands desseins de Dieu pour les hommes ne seront jamais réalisés par l'homme. Ils viendront à l'homme de Dieu. L'homme est une création divine, mais il est diaboliquement déchu, et ne peut se rétablir seul. Son rétablissement ne peut venir que par la rédemption, et il ne peut se racheter lui-même. Dieu seul peut le racheter. Tout cela est vrai de la cité de Mansoul, c'est vrai de tout l'ordre social. Tous deux sont possédés par des ennemis trop puissants pour que nous puissions les affronter ou les chasser. Mais notre espoir est en Dieu. Il a perfectionné l'œuvre et la mènera à son accomplissement ultime. La Cité de Dieu est encore à venir, et elle viendra, non pas par les activités de la terre, mais du ciel, de Dieu, et non de l'homme.

Josué 16:4

C'est là que reçurent leur héritage les fils de Joseph, Manassé et Éphraïm.

Voici le récit de la part attribuée à Joseph, telle qu'elle fut divisée entre ses deux fils, Éphraïm et Manassé, avec une référence particulière au lot qui échut à Éphraïm. C'était une région fertile et magnifique, peut-être à bien des égards la plus désirable de tout le pays. Elle était néanmoins une possession particulièrement difficile, en ce sens qu'elle était encore en grande partie sous le pouvoir des Cananéens. L'histoire d'Éphraïm, qui devint plus tard la tribu dominante, comme le montre la prophétie d'Osée, est triste. L'échec de la tribu commença à cette époque, et est consigné dans les mots : « Ils ne chassèrent point les Cananéens qui habitaient à Guézer. » Ils ont pris leur héritage, mais ils n'en ont pas pris possession. Dans la volonté de Dieu, et avec le consentement d'Éphraïm, il leur appartenait ; mais ils n'ont pas réussi à s'en emparer entièrement, parce qu'ils ont laissé ces Cananéens en possession. Les dons de Dieu à Son peuple lui appartiennent parce qu'il les accorde ; mais ils ne peuvent être réellement possédés que par le conflit, et donc par l'action de ceux à qui ils sont accordés. De plus, plus les dons sont riches, plus les ennemis à affronter sont puissants, et donc plus le conflit à mener est rude. Combien le peuple de Dieu échoue constamment comme l'a fait Éphraïm ! Ils prennent leur héritage en reconnaissant le don divin et en le considérant comme leur appartenant ; mais ils ne parviennent pas à déposséder ceux qui le détiennent par leur présence et leur pouvoir. Ne pas s'approprier les dons divins en luttant contre les ennemis, c'est les perdre. Les choses qui sont nôtres par la grâce divine, nous devons les faire nôtres par notre propre dévotion.

Josué 17:15

Si vous êtes un peuple nombreux, montez à la forêt, et vous l'abattrez pour vous y faire de la place.

Le territoire de Manassé est indiqué dans ce chapitre. Il est intéressant de noter que certaines des villes d'Éphraïm se trouvaient dans ce territoire ; et de plus, que certaines des villes de Manassé se trouvaient dans le territoire d'Aser et d'Issacar. La raison de cela, quant à la première, peut-être qu'il s'agissait de marquer l'unité existant entre Éphraïm et Manassé en tant que fils de Joseph ; et, quant à la seconde, qu'Aser et Issacar n'étaient pas assez forts pour soumettre le territoire qui leur était confié. Le chevauchement soulignait l'unité des tribus dans une seule vie nationale. Il est également vrai, pour Manassé comme pour Éphraïm, qu'ils n'ont pas chassé les Cananéens. Pourtant, ces enfants de Joseph étaient mécontents de leur lot et se plaignirent à Josué. Ils disaient qu'ils étaient un grand peuple et que le lot qui leur avait été attribué n'était pas suffisant. La réponse de Josué était tout à fait caractéristique de lui et témoignait de son grand sens politique. Il manifesta une compréhension claire de la faiblesse de ces tribus et de la seule façon par laquelle elles pourraient devenir fortes. Il ne nia pas qu'ils étaient un grand peuple, mais — sûrement avec une touche d'ironie — il leur demanda de démontrer leur grandeur en prenant possession de ce qu'ils avaient. Il leur ordonna de monter dans les montagnes, d'abattre les arbres et de chasser leurs ennemis, et ainsi d'agrandir leurs frontières en cultivant leurs possessions, plutôt que d'aspirer à des terres supplémentaires.

Josué 18:3

Jusques à quand négligerez-vous de prendre possession du pays que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous a donné?

Ces paroles s'adressaient à tout Israël, mais s'appliquaient plus particulièrement aux sept tribus. Il semblerait qu'après la répartition des districts entre Juda, Éphraïm et Manassé, la nation se soit relâchée dans son travail. C'est pourquoi Josué fit d'abord ériger au milieu du pays, à Silo, ce lieu de culte qui était le symbole perpétuel de la vérité la plus profonde de leur nationalité. Après avoir fait cela et avoir réprimandé les sept tribus pour leur paresse, il prit des dispositions pour que le reste du pays soit divisé en sept parties, de sorte que la responsabilité de la prise de possession soit partagée par toutes les tribus. Le mot qui retient l'attention dans cette question de Josué est le mot « négliger », car il révèle un péril qui menace toujours ceux qui sont appelés à mener à bien une entreprise divine. Combien l'œuvre de Dieu souffre perpétuellement parce que Son peuple devient négligeant ! Il n'y a pas d'affaiblissement du sens de l'importance du travail, il n'y a pas d'intention d'abandonner ce travail ; mais la lassitude s'insinue dans l'âme, l'enthousiasme qui caractérisait le début se refroidit ; les choses perdent leur emprise sur l'esprit et l'effort devient léthargique. Contre cette tendance, nous devons nous prémunir vigoureusement. Si nous ne le faisons pas, la négligence deviendra une paralysie et le travail cessera complètement. L'inertie est l'un des ennemis les plus mortels de toutes les campagnes. C'est la vérité reconnue dans la parole de Paul : « Ne nous lassons pas de faire le bien. » La récolte n'est sûre que « si nous ne nous relâchons pas. »

Josué 19:51

Ils achevèrent ainsi le partage du pays.

Ce chapitre nous donne le compte rendu de la division du reste de la terre entre les six tribus — la portion de Benjamin étant décrite à la fin du chapitre précédent. Lorsque tout fut pourvu, Josué reçut une portion spéciale. C'était la portion qu'il avait demandée. Le moment et la nature de son choix sont autant de révélations du caractère de l'homme. Il n'a pas demandé de possession pour lui-même avant que tout soit distribué. Il se contenta d'attendre, ne prenant que lorsque tous les autres avaient reçu, puis prenant sa part comme le don de la nation. Son choix en soi était suggestif. Il demanda Thimnath Sérach. Il choisit ainsi une ville dans la région accidentée et inculte des collines qui faisait partie du lot d'Éphraïm. Lorsque les enfants de Joseph se sont plaints que le lot qui leur avait été attribué n'était pas digne de leur grandeur, Josué leur avait ordonné de monter sur la montagne et de prouver leur grandeur en prenant possession de ce qui leur appartenait selon la volonté de Dieu. Maintenant, enfin, lorsque l'occasion se présenta, il prouva qu'il était prêt à agir lui-même selon le conseil qu'il avait donné aux autres. Ainsi, en tant que membre de ces mêmes tribus, il prouva sa grandeur. Il y a une magnifique résonance de la détermination de son caractère dans la déclaration selon laquelle « Il rebâtit la ville, et y fit sa demeure. » « Ainsi ils achevèrent ainsi le partage du pays. ». Le travail avait été accompli par Josué le chef, Éléazar le prêtre et les chefs des tribus ; et tout avait été fait à l'entrée de la Tente de la Rencontre, et donc en relation avec ces grands faits qui étaient à la base de la vie nationale.

Josué 20:9

Telles furent les villes désignées.

Il est fait référence aux villes de refuge. Maintenant que le peuple était entré dans le pays, celles-ci étaient fournies conformément aux dispositions déjà prises (voir **Nombres 35**). Trois se trouvaient à l'ouest du Jourdain et trois à l'est ; et elles étaient placées de manière à être disponibles pour l'ensemble du pays. C'étaient toutes des villes lévitiques. Maclear dit que « les commentateurs juifs nous racontent comment, plus tard, afin que l'asile offert à l'homicide involontaire soit plus sûr, (a) les routes menant aux villes de refuge étaient toujours bien entretenues et devaient mesurer au moins 32 coudées (environ 15 mètres de large) ; (b) tous les obstacles susceptibles de retenir le pied du fugitif ou d'entraver sa vitesse étaient supprimés ; (c) aucune colline ne fut laissée, aucune rivière ne fut autorisée sans pont ; (d) à chaque tournant, des poteaux portant les mots « Refuge », « Refuge » étaient érigés pour guider l'homme malheureux dans sa fuite ; (e) une fois installé dans une telle ville, le meurtrier se voyait attribuer une habitation convenable, et les citoyens devaient lui enseigner un métier pour qu'il puisse subvenir à ses besoins. Cette méthode de traitement du plus odieux de tous les péchés, entre hommes, révèle certains principes : (1) Dieu fait une distinction entre les péchés, montrant qu'il existe des degrés de culpabilité. Le meurtre avec préméditation ne devait trouver aucun sanctuaire, même dans la ville de refuge. (2) L'homme ne doit pas punir l'homme, sauf si sa culpabilité est établie après une enquête approfondie. (3) Toute délivrance est étroitement liée à la prêtrise, qui représente la médiation sacrificielle. Les deux premières sont observées dans tous les tribunaux humains. La délivrance du péché, à quelque degré que ce soit, ne peut venir que de l'action de Dieu.

Josué 21:45

De toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël, aucune ne resta sans effet: toutes s'accomplirent.

Ce chapitre relate les derniers événements de la colonisation du pays, qui concernaient la désignation des villes et des pâturages d'Israël pour les Lévites. Ces hommes, voués au service spécifique de la nation dans les choses spirituelles en lieu et place des premiers-nés, devaient vivre parmi le peuple, et non pas isolés et séparés de lui. Leur présence partout devait servir de témoignage perpétuel de la relation de la nation avec Dieu et des responsabilités qui en découlaient. Ainsi s'achève la deuxième partie de ce Livre de Josué, qui traite de l'installation du peuple dans le pays. Elle se termine par la déclaration que l'Éternel leur a donné le pays et qu'ils en ont pris possession. Toutes ses promesses à leur égard ont été tenues. Aucun homme n'a pu leur résister, car ils lui ont obéi. Il avait livré leurs ennemis entre leurs mains. Pourtant, tous leurs ennemis n'avaient pas tous été chassés, et ils n'avaient donc pas pleinement pris possession de leurs biens. En réalité, ils n'ont jamais pleinement réalisé le dessein de Dieu dans cette affaire. Toutefois, cet échec était entièrement dû à leur propre désobéissance, et c'est pourquoi le récit se termine à ce stade de manière appropriée par cette déclaration de la fidélité de Dieu à toutes Ses alliances avec eux.

Josué 22:26-27

Bâtissons-nous donc un autel, non pour des holocaustes et pour des sacrifices, mais comme un témoin entre nous et vous.

Les deux tribus et demie sont maintenant revenues sur leurs terres de l'autre côté du Jourdain. Pour ce faire, elles ont érigé un autel à l'ouest du Jourdain. Les neuf tribus et demie s'y opposèrent, non pas parce qu'elles craignaient que leurs frères ne s'installent à l'intérieur des frontières centrales du pays si récemment divisé, mais parce que cet acte d'ériger un autel semblait indiquer la mise en place d'un nouveau centre de culte. C'est par ces paroles qu'elles répondirent à cette crainte, déclarant que l'autel n'était pas élevé à des fins de culte, mais pour témoigner qu'elles restaient partie intégrante de la nation. C'était une reconnaissance de Dieu, née de la peur de l'homme. Ils craignaient que les générations suivantes de ceux qui habitaient le pays ne répudient ceux qui habitaient de l'autre côté du Jourdain. C'est une histoire très humiliante, car elle montre comment des soupçons et des malentendus peuvent exister entre différentes tribus d'une même nation. Sa valeur pour nous est qu'elle indique la véritable façon de réaliser l'unité. C'est celle de reconnaître et de témoigner de notre allégeance commune au seul Seigneur. C'est le fondement de notre unité. Il peut y avoir de nombreux tempéraments, de nombreux dialectes, de nombreux modes d'expression, mais il y a « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême », et à mesure que chacun le reconnaît et s'y soumet entièrement, tous parviennent à la réalisation de la véritable unité, qui est toujours celle de l'harmonie — non pas de la monotonie, mais de la différence concordante.

Josué 23:11

Veillez donc attentivement sur vos âmes, afin d'aimer l'Éternel, votre Dieu.

À l'approche de sa mort, Josué rassembla le peuple à deux reprises et lui adressa des messages d'adieu. Le premier de ces messages est contenu dans ce chapitre. Il est centré sur la puissance et la fidélité de Dieu, et sur le désir sincère du grand chef que le peuple lui soit fidèle. Josué fit très peu de références à lui-même, et elles furent brèves ; les principales étant : « Je suis vieux, je suis avancé en âge », « je m'en vais maintenant par le chemin de toute la terre ». Ce n'est qu'incidemment qu'il a fait référence à son propre travail. Après avoir déclaré que l'Éternel les avait amenés, il a dit : « Je vous ai donné en héritage par le sort, selon vos tribus, ces nations qui sont restées ». Ses références à l'Éternel étaient constantes : « l'Éternel, votre Dieu, a fait » ; « C'est l'Éternel, votre Dieu, qui a combattu pour vous », et ainsi de suite. Il les exhorta avec insistance et urgence à être « courageux pour garder et appliquer » la loi, à « s'attacher à l'Éternel » ; il termina par l'avertissement le plus solennel sur ce qui leur arriverait s'ils se détournaient de leur allégeance. De tout ce merveilleux discours, les mots que nous avons choisis constituent la note suprême. Tout le reste est assuré si les hommes aiment l'Éternel. Le non-respect de la loi est toujours le résultat d'un manque d'amour envers le Législateur. Les hommes sont responsables de ce manque d'amour. Pour que l'amour soit maintenu, ils doivent prendre soin d'eux-mêmes. C'est le sens de l'exhortation de Jude : « Maintenez-vous dans l'amour de Dieu. » Cesser de discipliner sa vie, c'est se refroidir dans la dévotion.

Josué 24:15

Et si vous ne trouvez pas bon de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir.

Ce sont là les mots d'une fine ironie. Malgré leur utilisation constante, ils ne constituaient pas un appel à choisir entre Dieu et les idoles. Josué supposait qu'ils avaient décidé de ne pas servir Dieu, et il les appelait alors à choisir entre les dieux que leurs pères avaient abandonnés et ceux qu'ils avaient trouvés dans le pays. Il avait retracé leur histoire depuis l'appel d'Abraham jusqu'à cette époque. Il avait exprimé cette histoire sous la forme du discours de l'Éternel ; et dans l'espace de onze versets, le pronom divin « je » apparaît pas moins de dix-sept fois. C'était une grande déclaration de vérité que tout ce qui était grand dans leur histoire venait de Dieu. De ce fait, Josué en tira la conclusion naturelle : « Maintenant, craignez l'Éternel, et servez-le. » Mais si ce n'est pas le cas, qu'ils choisissent parmi ces autres dieux. L'implication de l'appel était la reconnaissance d'une grande nécessité dans toute vie humaine. L'homme doit adorer, il doit avoir un dieu. Cette vérité est universelle. Si les hommes ne veulent pas servir le Seigneur, qu'ils choisissent qui ils veulent servir, mais qu'ils prennent leur décision à la lumière de ce que signifie réellement la royauté de Dieu, la lumière, l'amour, la vie et la liberté. C'est une excellente méthode d'appel. Si aujourd'hui les hommes disent du Roi de Dieu, oint et désigné : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous », alors exhortons-les à choisir entre les alternatives qui leur sont offertes ; qu'ils comparent seulement les résultats du règne du Christ sur la vie humaine avec ceux de toute autre autorité à laquelle on peut se soumettre. Une telle comparaison nous oblige à prendre la décision de Josué : « Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel ».

Juges 1:1

Après la mort de Josué.

Le livre de Josué commence par les mots : « Après la mort de Moïse », et relate l'histoire du peuple de Dieu sous la direction de son successeur. L'histoire se poursuit maintenant avec les événements survenus après sa mort. Ces débuts nous rappellent la persistance du dessein divin, malgré la fragilité des instruments humains. Après la mort de tout serviteur de Dieu, le service de Dieu se poursuit et l'œuvre de Dieu continue. Cependant, il ne faut pas perdre de vue l'autre aspect de cette vérité. Dieu accomplit Son dessein et Son œuvre par l'intermédiaire d'instruments humains. Moïse a rendu possible l'œuvre de Josué. Josué a rendu possible l'œuvre de tous ceux qui allaient suivre. La période couverte par ce livre s'étend de la mort de Josué à la fonction de juge de Samuel, et au mouvement vers la monarchie. Du côté humain, c'est une histoire de désobéissance et de désastre ; du côté divin, c'est une histoire de direction et de délivrance continues. C'est pourquoi, à la lumière de cette histoire, le serviteur de Dieu peut toujours trouver des encouragements. Lorsque la tâche qui lui a été assignée sera accomplie, il sera toujours conscient de son caractère incomplet, des choses désirées mais non réalisées, des dangers qui menacent la réalisation finale qu'il doit laisser inachevée ; mais il saura, grâce à toute cette histoire, que Dieu n'abandonne jamais Son dessein, qu'Il ne peut être vaincu définitivement, qu'Il trouvera toujours ceux qui reprendront et poursuivront le service inachevé. Heureux l'homme qui, dans sa petite heure, travaille avec Dieu. Il peut être tranquille quant à l'issue.

Juges 2:16

L'Éternel suscita des juges.

Cette brève phrase résume la méthode employée par Dieu durant cette période. Elle était rendue nécessaire par les échecs répétés du peuple. Il faut bien comprendre cela. Ces hommes n'étaient pas des juges au sens où nous l'entendons de nos jours. Ils n'avaient pas non plus été désignés pour gouverner de manière habituelle. La nation était une théocratie, avec Dieu pour roi. Sa vie était régie par Sa loi, et Sa volonté était révélée à travers Son culte et l'enseignement des prêtres. Les premières phrases du chapitre précédent révèlent que la nation a interrogé l'Éternel sur une question d'importance nationale. La réponse a été directe. Elle a été recherchée et obtenue par l'utilisation de l'Urim et du Thummim par le prêtre (**Exode 28:30**). Le peuple n'avait besoin d'aucun autre administrateur en période d'obéissance. Lorsque, par leur désobéissance, ils se trouvèrent dans des circonstances difficiles et douloureuses, Dieu suscita des juges qui devinrent les instruments de la délivrance divine. Le mot hébreu Shophelim est dérivé d'un mot qui signifie « redresser », et donc « gouverner », et c'est exactement ce que firent ces hommes. Dans les premiers cas, lorsqu'ils avaient accompli la délivrance, ils se retiraient à nouveau dans la vie privée. Peu à peu, ils ont fini par conserver leur fonction. Samuel a jugé Israël pendant quarante ans. Le besoin de ces hommes est né de l'échec humain : leur présence était une grâce divine. Ce principe se retrouve tout au long de l'histoire de l'humanité. L'homme échoue sans cesse, mais Dieu surmonte sans cesse l'échec de l'homme pour son bien. Les prêtres, les juges, les rois, les prophètes sont tous des moyens par lesquels Dieu s'abaisse au niveau de l'homme afin de le restaurer.

Juges 3:10

L'esprit de l'Éternel fut sur lui. Il devint juge en Israël.

Othniel fut le premier des juges. Les circonstances qui rendirent sa nomination nécessaire étaient celles de l'oppression du peuple de Dieu par le roi de Mésopotamie. Pendant huit ans, ils avaient été soumis à lui. Cette soumission était due à leur péché. Ils « oublièrent l'Éternel, et ils servirent les Baals et les idoles ». La formulation suggère une détérioration progressive, aboutissant à une dégénérescence totale. La discipline sévère de ces huit années leur fit se souvenir de Dieu, et ils crièrent vers Lui. Alors il suscita Othniel, qui fut pour eux un sauveur, qui les jugea et les conduisit à la victoire sur leurs ennemis. Les mots que nous avons soulignés sont ceux qui révèlent son aptitude à accomplir cette tâche. Ici, l'expression « l'Esprit de l'Éternel » apparaît pour la première fois dans le récit biblique. Nous avons déjà lu « l'Esprit de Dieu » ; nous avons entendu Moïse dire : « Que l'Éternel mette son Esprit sur eux ». Mais maintenant, il est dit que « l'Esprit de l'Éternel fut sur » cet homme. Il ne fait aucun doute que cela fait référence au Saint-Esprit ; mais cela suggère moins la puissance de Dieu, comme dans l'expression « l'Esprit de Dieu » ou Elohim, que la grâce et la condescendance de Dieu. C'était « l'Esprit de l'Éternel » qui est venu, c'est-à-dire Celui qui s'était toujours engagé à répondre aux besoins de Son peuple et qui est devenu exactement ce dont il avait besoin pour le sauver. Cet Esprit est venu sur un homme dont la relation avec Caleb suggère au moins qu'il était fidèle à Dieu au milieu du déclin général du peuple. Grâce à cette effusion d'amour et de puissance, il était parfaitement équipé pour accomplir sa tâche.

Juges 4:4

Dans ce temps-là, Débora, prophétesse... était juge en Israël.

À la lumière des préjugés juifs ultérieurs à l'égard des femmes en tant que leaders, l'histoire de Débora est très intéressante, car elle révèle qu'il n'y a jamais eu de tels préjugés dans l'esprit de Dieu. Si la maternité, dans toute la sainteté et la beauté de ce grand mot, est la fonction particulière et la gloire de la femme, lorsqu'une femme est particulièrement douée pour exercer une fonction prophétique et administrative, aucune loi divine ne l'empêche d'exercer cette fonction. Débora était une prophétesse au sens plein du terme, c'est-à-dire qu'elle était le porte-parole inspiré de la Parole de Dieu auprès de son peuple. Elle jugeait également Israël, et tout ce que cela signifiait dans le cas des hommes qui exerçaient cette fonction, cela signifiait également dans son cas. Elle était une sauveuse, une libératrice ; elle administrait les affaires du peuple et le guidait hors des difficultés dans lesquelles son péché l'avait plongé. On peut imaginer comment cette fille de son peuple, véritable enfant de la foi, avait souffert en prenant conscience de la dégradation de son peuple. Cette histoire fascinante regorge de poésie et de romantisme. Tout au long de la longue histoire de la patience de Dieu envers les hommes, nous le voyons sans cesse élever des femmes pour diriger, guider, inspirer ; et il y a toujours ce même élément d'enthousiasme et de force. Le grand message de cette histoire semble être qu'elle nous met en garde contre le fait de nous croire plus sages que Dieu. Quand Il appelle et équipe une femme pour un service élevé, prenons garde de ne pas Le déshonorer en refusant de la reconnaître ou de coopérer avec elle.

Juges 5:23

Maudissez Méroz… car ils ne vinrent pas au secours de l'Éternel.

Ces paroles sont tirées du grand chant de Déborah célébrant la victoire. Elles sont empreintes de fougue et de passion, et révèlent de manière remarquable le caractère de cette femme. La première partie est un chant de confiance, qui révèle le secret des victoires remportées. Tout est attribué au gouvernement direct et à l'action de Dieu. La deuxième partie célèbre la victoire. Ceux qui ont répondu à l'appel à l'aide sont mentionnés avec approbation. Ceux qui sont restés en arrière, sans prendre part au conflit, sont l'objet de son mépris féroce. Ces mots particuliers constituaient sa malédiction sur la neutralité. Méroz ne s'était pas joint aux ennemis de la nation dans une hostilité ouverte. Il était resté à l'écart. Son péché était de ne pas avoir apporté son aide. Il y a des moments et des situations où la neutralité devient criminelle. C'est toujours le cas lorsque les principes de droiture, de justice et de compassion sont en jeu. Dans de tels moments, rester à l'écart, c'est se ranger du côté du mal. Dans le cas de l'œuvre de Dieu dans l'histoire humaine, telle qu'elle est centrée sur le Christ, il en est toujours ainsi. Le Christ en a rendu un témoignage sans équivoque lorsqu'il a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. » C'est un message clair qui doit être diffusé partout. Il y a une multitude de personnes qui se trouvent dans la situation de Méroz. Elles protesteraient qu'elles ne veulent pas faire obstacle, mais elles ne font rien pour aider. La revendication du Christ est si grande, et son œuvre si fondamentale pour le bien-être de toute l'humanité, que la neutralité est impossible. La malédiction de Débora pèse sur toutes ces attitudes.

Juges 6:12

L'Éternel est avec toi, vaillant héros!

L'histoire de Gédéon est l'une des plus fascinantes de ce livre. Quarante ans de repos suivirent l'œuvre de Débora. Puis le peuple retomba dans le mal et souffrit pendant sept ans sous l'oppression cruelle des Madianites. Il fut contraint de se cacher dans des cavernes, des grottes et des forteresses. C'est dans cette situation terrible que Gédéon fut suscité pour le délivrer. Ces paroles lui furent adressées par l'ange de l'Éternel. Elles révèlent les secrets de la force qui lui a permis de remporter rapidement la victoire sur Madian ; et ces secrets étaient au nombre de deux. Premièrement, il y avait le fait suprême que l'Éternel était avec lui ; mais il y avait aussi ce qu'il était en lui-même : « un vaillant héros ». En quoi consistait cette vaillance ? C'était apparemment un homme simple menant une vie très ordinaire. L'ange le trouva occupé à son travail quotidien, « battant du froment au pressoir ». Il n'avait donné aucun signe de disposition ou d'aptitude militaire. Nous découvrirons la réponse à cette question en écoutant ce qu'il a dit à l'ange. Il a confessé au visiteur céleste sa double conscience. Cela peut être résumé en deux phrases qu'il a prononcées : « L'Éternel ne nous a-t-il pas fait monter ? » « Maintenant l'Éternel nous rejette. » Il se révéla ainsi comme un homme conscient de la véritable relation entre le peuple et l'Éternel, et du fait que leurs souffrances étaient le résultat du jugement divin. C'est toujours l'homme qui a cette double vision de l'intention divine et de l'échec humain qui est l'homme de puissance et de courage. C'est avec cet homme que le Seigneur peut travailler.

Juges 7:7

C'est par les trois cents hommes qui ont lapé, que je vous sauverai.

C'est une merveilleuse illustration du genre d'hommes dont Dieu a besoin pour mener à bien Ses entreprises dans le monde. Cette compagnie de trois cents hommes était un reste élu, soigneusement séparé d'une armée de trente-deux mille hommes. Elle prend toute sa valeur lorsque l'on observe les principes de sélection qui ont présidé à sa constitution. Deux principes ont été appliqués. Le premier était énoncé dans ces mots : « Que celui qui est craintif et qui a peur s'en retourne. » À ce test, vingt-deux mille se retirèrent. Ceux qui restèrent étaient dépourvus de crainte. Le second était énoncé dans les mots suivants : « Tous ceux qui se mettront à genoux pour boire. » Tous ceux-là devaient être renvoyés chez eux. Le test était particulièrement militaire. Les hommes dans une telle position n'étaient pas sur leurs gardes contre une surprise soudaine. Ceux qui prenaient un temps inutile pour des choses nécessaires étaient renvoyés. À ce test, neuf mille sept cents furent retirés. Ceux qui restèrent étaient pleins de prudence. C'est une histoire ancienne, pleine de couleur orientale, mais les valeurs fondamentales demeurent. Pour accomplir Son œuvre, Dieu a besoin de ceux qui ne connaissent pas la peur et dont la dévotion leur interdit de prendre des risques. Le courage et la prudence sont essentiels pour mener une campagne victorieuse. Si tous ceux qui, aujourd'hui, ont peur de l'œuvre de Dieu se retiraient des rangs, les armées du Seigneur seraient beaucoup plus fortes. Si ceux qui manquent de la dévotion extrême, qui veille autant qu'elle prie, se mettaient à l'écart, les armées sacramentelles feraient un meilleur travail. L'œuvre de Dieu a besoin de qualité plus que de quantité. C'est l'arrêt de mort des statistiques.

Juges 8:23

Je ne dominerai point sur vous, et mes fils ne domineront point sur vous; c'est l'Éternel qui dominera sur vous.

Le déclin du peuple, qui s'était éloigné des idéaux élevés et de la gloire centrale de sa vie nationale, était clairement manifeste. Il s'agissait d'une théocratie qui n'avait besoin (et n'avait jusqu'alors eu) d'aucun autre roi que l'Éternel. Dieu avait créé cette nation afin que cette conception véritable de la vie puisse se manifester parmi les autres nations. Sa particularité était sa caractéristique distinctive et le secret de sa puissance parmi les nations qui l'entouraient. Toutes les épreuves récurrentes qu'ils traversaient résultaient de leur rébellion contre la règle de Dieu et constituaient Sa méthode pour les ramener à cette règle. Ils trouvèrent un soulagement dans les juges que Dieu suscita, et commencèrent à aspirer à un chef visible, issu de leur propre peuple. Ils pensaient qu'en s'assurant cela, ils se préserveraient de la répétition de ces troubles. Ils proposèrent donc d'établir une souveraineté héréditaire, c'est-à-dire une royauté, et ils demandèrent à Gédéon d'accepter cette position. Il refusa en ces termes, révélant ainsi sa claire compréhension de la vérité au sujet de la nation. Telle est la véritable attitude de tous ceux que Dieu a élevés pour diriger et délivrer son peuple. Leur leadership ne doit jamais aller jusqu'à la souveraineté. Leur tâche n'est jamais de se substituer à la règle divine, mais de l'interpréter et d'amener le peuple à la reconnaître et à s'y soumettre. Cela est vrai non seulement pour les rois, mais aussi pour les prêtres, les prophètes et les prédicateurs.

Juges 9:7

Écoutez-moi, habitants de Sichem, et que Dieu vous écoute!

C'est ainsi que Jotham introduisit sa parabole. Il voyait que l'action que les hommes de Sichem envisageaient ne pouvait que leur ôter le droit d'approcher Dieu. Dieu ne peut écouter les hommes que lorsqu'ils marchent dans la voie de ses commandements. S'ils se rebellent contre son règne et enfreignent ses lois, il ne peut les recevoir ni écouter leurs prières. Gédéon avait refusé d'être roi, mais après sa mort, Abimélec, son fils naturel, un homme sans principes et brutal, mais doté d'une grande force physique, s'était assuré l'allégeance des hommes de Sichem et avait pratiquement usurpé la position de roi. Afin de consolider sa position, il avait ordonné le massacre de tous les fils de Gédéon, à l'exception de Jotham. Ayant échappé au massacre, il prononça une prophétie allégorique du haut du mont Garizim. Elle était pleine d'un mépris profond pour Abimélec, qu'il comparait à l'épine qui acceptait une position refusée par l'olivier, le figuier et la vigne. Il est à noter que ces trois arbres étaient les symboles de la vie nationale d'Israël. Au cours de sa parabole, il indiqua la ligne qui serait tracée pour les juger s'ils commettaient cette injustice. Abimélec serait la destruction des hommes de Sichem, et les hommes de Sichem seraient la destruction d'Abimélec. La nation avait été choisie pour régner sur les nations, sous le règne de Dieu. Elle a perdu son pouvoir de régner lorsqu'elle a cessé d'obéir à son seul et unique roi. Si elle avait alors écouté Jotham, il aurait été possible à Dieu de l'écouter.

Juges 10:16

L'Éternel, qui fut touché des maux d'Israël.

Ce sont là des paroles merveilleuses sur Dieu, surtout si on les considère à la lumière des circonstances dans lesquelles elles ont été écrites. Le peuple de Dieu semble s'être livré pendant un certain temps avec un abandon effroyable à presque toutes les formes d'idolâtrie qui se présentaient à lui. Remarquez la liste : les Baals et les Astartés, les dieux de Syrie, les dieux de Sidon, les dieux de Moab, les dieux des fils d'Ammon, et les dieux des Philistins, les dieux des enfants d'Ammon, les dieux des Philistins. La colère de l'Éternel s'abattit sur eux par le moyen des Philistins et des hommes d'Ammon, et elle dura dix-huit ans. Alors, dans leur grande détresse, ils crièrent à Dieu, et pour la première fois, il est rapporté qu'Il refusa de les sauver, leur rappelant combien de fois Il les avait délivrés, et pourtant ils étaient retournés à leurs mauvaises voies. Dans le message de Sa colère, il y avait clairement une intention d'amour. Il voulait leur rappeler Sa puissance en leur demandant de chercher leur délivrance auprès des dieux qu'ils avaient adorés. La méthode produisit le résultat escompté. Ils abandonnèrent les dieux étrangers et revinrent à l'Éternel. Ces mots révèlent alors la profonde réalité qui sous-tend toute l'activité divine : « L'Éternel, qui fut touché des maux d'Israël. » Le mot hébreu signifie littéralement « impatient ». Il suggère l'agitation de Dieu face à la souffrance. C'est l'agitation de Son amour, et c'est la cause de Sa colère, ainsi que le principe qui régit toutes Ses activités.

Juges 11:3

Et Jephthé s'enfuit loin de ses frères.

Pour ceux qui veulent bien le voir, l'histoire de Jephthé est un avertissement solennel contre le mal qu'il y a à traiter avec mépris un enfant né hors mariage. C'est une pratique courante, même chez les personnes les plus respectables, et c'est tout à fait injuste. Nous voyons ici Dieu élever un tel homme pour être juge de son peuple et le délivrer dans une période de graves difficultés. Jephthé était le fils d'une prostituée et avait été chassé de son héritage par les fils légitimes de son père. Le fer était entré dans son âme, il avait rassemblé une bande d'hommes et était devenu une sorte de brigand hors-la-loi. C'était un homme courageux et héroïque, et il est impossible de lire le récit de l'approche des hommes de Galaad vers lui en cette période de détresse sans reconnaître les qualités de son caractère. Il est difficile de le juger selon les normes d'Israël, car il avait vécu en marge de l'idéal national. Pourtant, il est évident qu'il était un homme aux convictions religieuses claires. Il faut garder tout cela à l'esprit lorsque l'on examine la question de son vœu. L'image de cet homme, dépouillé par ses frères de son héritage légitime, fuyant avec le sentiment d'une injustice qui le rongeait, est très naturelle et très triste. La seule chose que nous soulignons, c'est que Dieu n'a pas considéré comme une disqualification le tort dont il n'était pas responsable. Il l'a élevé, il lui a donné son Esprit, il l'a employé pour délivrer Son peuple dans le moment où il en avait besoin. Gardons-nous toujours de commettre le péché d'être injustes envers les hommes en les jugeant indignes de servir ou d'être nos amis à cause de péchés dont ils ne sont pas responsables.

Juges 12:1

Nous voulons incendier ta maison et te brûler avec elle.

Nous attirons l'attention sur ces mots dans le récit, car ils illustrent l'arrogance avec laquelle l'injustice s'exprime souvent, et la suite montre l'absurdité et la folie d'une telle vantardise. Les hommes d'Éphraïm n'avaient aucune raison de se plaindre et de proférer des menaces, si ce n'est leur haine envers Jephthé. Ils se plaignaient qu'il ne les avait pas appelés à l'aide lorsqu'il était parti en guerre contre Ammon. La folie de cette plainte est mise en évidence par le fait qu'il avait remporté une victoire complète sans leur aide. S'il avait échoué, ils auraient peut-être eu des raisons de se plaindre. La réponse de Jephthé à la plainte et à la menace était logique et définitive. Il leur a d'abord expliqué pourquoi il ne les avait pas appelés. Lorsque lui et son peuple étaient en conflit avec Ammon, il avait demandé l'aide d'Éphraïm, mais celle-ci lui avait été refusée. Pourquoi aurait-il dû faire appel à eux une nouvelle fois ? Après avoir ainsi répondu à la plainte, il répliqua à la menace par une punition sévère. On peut affirmer sans risque de se tromper que derrière l'arrogance et les menaces se cache invariablement l'injustice, et que ces choses sont les signes indubitables de l'incompétence. Une vantardise frénétique est la preuve évidente d'une faiblesse fondamentale. Menacer de faire peur, c'est déclarer avoir conscience d'avoir tort. Ceux qui sont forts dans le sens de la justice de leur cause ne sont jamais arrogants dans leurs paroles ; ils ne menacent pas, ils agissent. Lorsque nous sommes tentés de proclamer haut et fort nos capacités, nous ferions bien de rechercher la faiblesse qui nous a inspiré ces paroles. Lorsque nous sommes enclins à menacer, nous sommes sages de nous demander quelle injustice nous pousse à agir ainsi.

Juges 13:18

L'ange de l'Éternel lui répondit: Pourquoi demandes-tu mon nom? Il est merveilleux.

La réponse apportée par le visiteur céleste à Manoach est très intéressante. Bien que formulée sous forme de question, elle n'en était pas moins une déclaration. Il lui dit que son nom était « Merveilleux ». Tout cela ouvre une piste de réflexion qui mérite d'être approfondie. La lecture de cette réponse évoque presque inévitablement deux autres passages de l'Écriture, très éloignés l'un de l'autre dans la Bible. Le premier se trouve dans **Genèse 32:29** : « Pourquoi demandes-tu mon nom? » L'autre se trouve dans **Ésaïe 9:6** : « On l'appellera Merveilleux. » La question a été posée à Jacob par quelqu'un qui était décrit comme « un homme » (**Genèse 32:24**) et à propos duquel Jacob a dit le lendemain matin : « J'ai vu Dieu face à face » (**Genèse 32:30**). La prophétie concernait l'Enfant, le Fils sur les épaules duquel reposera le gouvernement, et dont le nom est également « Dieu puissant ». Le visiteur de Manoach est décrit comme « l'ange de l'Éternel », et la femme de Manoach le décrit comme « un homme de Dieu ». Une étude attentive des Écritures de l'Ancien Testament montre qu'il existe une distinction entre les expressions « un ange » et « l'ange de l'Éternel ». « L'homme de Dieu », dont le nom était « Merveilleux », n'était autre que le Fils de Dieu. Nous avons donc ici une christophanie, et il en va de même partout où apparaît ce titre auguste « l'ange de l'Éternel ». Je le répète : tout cela ouvre une piste d'étude intéressante. Cette note n'a pour but que de la suggérer.

Juges 14:6

L'esprit de l'Éternel saisit Samson.

L'histoire de Samson est l'une des plus étranges de l'Ancien Testament. C'est sans aucun doute celle d'une grande opportunité et d'un échec désastreux. Tout semblait lui sourire. L'histoire de ses débuts est pleine d'évènements tragiques à la lumière des années qui ont suivi. Sa naissance avait été prédite, et la méthode de son éducation indiquée par l'ange de l'Éternel, dont le nom était « Merveilleux ». De ses premières années, il est dit que « l'Esprit de L'Éternel commença à l'agiter ». S'il s'était entièrement soumis aux impulsions de l'Esprit, quelle histoire aurait pu être écrite ! Dans ce chapitre, on voit le garçon devenu un homme, plein de force et de passion. Se rendant à Timna, il vit une femme philistine et désira la prendre pour épouse. Ses parents tentèrent de l'en dissuader, mais il était déterminé à suivre son inclination. Cette action était une violation directe de la loi de Dieu. Il n'y a rien à admirer chez cet homme dans ces événements. Au cours de la lecture, deux déclarations retiennent notre attention. La première se trouve au verset **14:4** : « Son père et sa mère ne savaient pas que cela venait de l'Éternel » ; et la seconde au verset **14:6** : « L'Esprit de l'Éternel saisit Samson ». Toutes deux révèlent que Dieu a pris le contrôle de la vie de cet homme et lui a donné une nouvelle chance, malgré son échec. L'expression « c'était de l'Éternel » est utilisée dans le même sens que dans **Josué 11:20**. Dieu fait en sorte que la folie de l'homme contribue finalement à l'accomplissement de Son propre dessein.

Juges 15:12

Nous sommes descendus pour te lier.

Quelle action méprisable est rapportée ici de la part des hommes de Juda ! Trois mille d'entre eux sont descendus pour ligoter Samson, afin de le livrer aux Philistins. Leurs paroles révélaient leur mesquinerie d'esprit. Ils disaient : « Ne sais-tu pas que les Philistins dominent sur nous ? » Quelle terrible abjection de la part d'un peuple qui avait été constitué en nation ayant Dieu pour seul et unique souverain ! Ils étaient tombés si bas à cette époque qu'ils étaient prêts à ligoter et à livrer le seul homme qui constituait une menace pour leurs ennemis. Il n'y a pas de situation plus tragique que celle où le peuple de Dieu, craignant ses ennemis, est prêt à sacrifier le seul homme qui, parmi eux, a le courage et la capacité de s'opposer à ces ennemis. Et pourtant, ce genre de chose s'est souvent produit au cours de la longue histoire de l'entreprise de la foi. Lorsque nous voyons Samson, l'Esprit de l'Éternel descendant à nouveau sur lui avec puissance, brisant ses liens, puis, avec une violence terrible, armé seulement d'une mâchoire d'âne, tuant mille de leurs hommes, nous prenons conscience de ce qu'il aurait pu être et accomplir s'il s'était entièrement soumis à « l'Esprit de l'Éternel » au lieu de se laisser dominer par la fougue de ses passions. Aucune force employée contre lui, qu'il s'agisse de l'hostilité directe de ses ennemis ou de la trahison de ses proches, n'aurait pu le vaincre. Il illustre puissamment la vérité des paroles de Shakespeare : « La faute, cher Brutus, n'est pas dans nos étoiles, mais en nous-mêmes, qui sommes des subordonnés. »

Juges 16:20

Il ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui.

Il n'y a pas de phrase plus tragique dans toute la Bible. Elle révèle une situation des plus effroyables, celle de la perte inconsciente de l'élément essentiel à la réussite de l'œuvre de Dieu. L'heure était enfin venue où Dieu ne coopérait plus avec Samson, et l'homme l'ignorait ! Il est impossible de croire que cette inconscience ait été soudaine. En d'autres termes, cet homme avait perdu la conscience aiguë de la présence de Dieu, sinon il aurait été conscient de son absence. Ayant cédé à ses propres passions plutôt qu'à l'Esprit de Dieu, il était parvenu à un état où sa connaissance de la puissance de cet Esprit était intellectuelle plutôt qu'expérimentale. Il avait fait de grandes expériences de cette puissance et il continuait à les attendre, même lorsqu'il les rendait impossibles par son mode de vie. À l'heure du besoin, il disait : « Je m'en tirerai comme les autres fois », mais il ne le pouvait pas. L'expérience attendue ne se produisait pas. Il était pris, aveuglé et réduit à l'esclavage par ses ennemis. Cette histoire remplit l'âme d'une crainte sacrée. La possibilité de continuer à essayer d'accomplir l'œuvre de Dieu après que Dieu s'est retiré est effrayante. Le résultat est toujours la défaite et la honte la plus totale. La valeur de toute cette histoire pour nous est qu'elle doit nous enseigner que si nous nous abandonnons aux désirs de la chair et de l'esprit qui ne sont pas en harmonie avec la volonté de Dieu, Il doit nous retirer le pouvoir d'accomplir Son œuvre. La seule façon d'être sûr que nous n'avons pas perdu la communion qui nous rend capables, c'est de maintenir une communion consciente dans une obéissance totale.

Juges 17:6

En ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël. Chacun faisait ce qui lui semblait bon.

Ces paroles constituent un commentaire sur les conditions qui prévalaient à cette époque particulière ; elles ont sans doute été écrites plus tard, lorsque la nation a été ramenée à un état plus ordonné sous le règne de ses rois. Que l'auteur l'ait voulu ou non, ils ont une signification plus profonde. La nation s'était détournée de son seul vrai roi. Il ne l'avait pas complètement abandonnée. Il ne l'avait jamais fait. Mais elle avait rejeté toute contrainte et agissait selon ses propres désirs. Ce chapitre et les quatre suivants ne constituent pas la suite d'une histoire chronologique. Celle-ci s'est terminée avec l'histoire de Samson. Ces cinq chapitres illustrent les conditions internes de la vie nationale, et il est très probable qu'ils aient été écrits dans cette intention. Le mélange étrange et mortel de motivations est exposé dans l'histoire de Mica. Son acte était une violation du deuxième commandement. Lorsqu'il a fait des images pour lui-même et pour sa maison, il n'adoptait pas l'idolâtrie des païens. Les paroles de sa mère révèlent qu'elle reconnaissait l'Éternel : « Béni soit mon fils par l'Éternel ! » Il en va de même pour ses propres paroles au Lévite : « Maintenant, je sais que l'Éternel me fera du bien. » Mica désirait maintenir ses relations avec Dieu, mais il a tenté de le faire en violant les commandements de Dieu. Lorsque le roi est détrôné dans un élan de loyauté totale et pratique, il est impossible de maintenir une relation avec Lui.

Juges 18:31

Ils établirent pour eux l'image taillée qu'avait faite Mica, pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo.

Que ce soit intentionnel ou non de la part de l'auteur, cette déclaration comporte une touche de satire. C'est à Silo que se trouvait le véritable centre de la vie nationale, la maison de Dieu. C'est là que se concentraient toutes les ressources de la nation pour le culte. Néanmoins, à Dan, les gens se rassemblaient autour d'une idole et rendaient un culte destructeur. La terrible décadence de la religion est révélée de manière saisissante dans toute cette histoire. La conscience de l'importance de la religion était profondément ancrée dans l'esprit du peuple. Mica devait adorer, et les Danites ressentaient le besoin de maintenir une sorte de relation avec Dieu. Alors pourquoi se sont-ils détournés de la vérité pour se livrer à une perversion qui était totalement fausse ? La réponse se trouve dans la révélation du motif. Dans chaque cas, il y avait une prostitution de la religion à des fins de prospérité personnelle. Mica espérait que le maintien d'une forme de culte et la présence d'un prêtre inciteraient l'Éternel à lui faire du bien, ce par quoi il entendait manifestement la prospérité matérielle. Les Danites, qui se lançaient dans une entreprise visant à s'approprier davantage de territoire, étaient soucieux de maintenir la religion. Chaque fois que la religion est reconnue et adoptée dans le seul but d'assurer la prospérité matérielle, elle subit une dégradation. C'est ainsi que les hommes tentent de servir Dieu et Mammon. Cela est impossible. La tentative échoue toujours. Toute l'histoire prouve la folie d'abandonner le vrai Dieu pour le faux, dans la ruine qui en résulte pour ceux qui le font. On ne se moque pas de Dieu.

Juges 19:30

Prenez la chose à cœur, consultez-vous, et parlez!

Ce chapitre et les deux suivants racontent l'histoire d'un Lévite et constituent à nouveau un miroir fidèle de l'époque, révélant les conditions morales les plus choquantes et montrant comment le bien et le mal s'affrontaient à cette période. Ces mots particuliers révèlent l'effet produit sur le peuple par le terrible message délivré par les membres du corps de cette femme morte. Il y a plusieurs choses à retenir de cette histoire. Tout d'abord, nous devons reconnaître l'imperfection de l'époque telle qu'elle se révèle dans « la pratique de la polygamie et du concubinage parmi le peuple élu ». Et pourtant, même dans ces domaines, nous voyons à quel point ils étaient en avance sur les peuples du pays. Il y a une évidence d'un sens moral et d'un idéal de vertu qui contraste fortement avec les pratiques des autres nations. Le fait qu'un Lévite ait pris une concubine témoigne d'un faible niveau de moralité, mais il faut le considérer à la lumière de l'époque. Lorsqu'on fait cela, on remarque le caractère sacré qui caractérisait sa pensée à l'égard de sa relation avec elle. Cela était tout à fait distinct des conceptions laxistes du peuple cananéen. D'autre part, la terrible dégénérescence d'une partie du peuple élu se manifeste dans l'action des hommes de Guibea, qui imitent les hommes de Sodome bien avant eux. Et une fois de plus, la méthode radicale et terrible employée par le Lévite pour attirer l'attention d'Israël sur le péché de ces hommes révèle la conscience de la pureté de la meilleure partie du peuple. Tout cela illustre les conséquences de la perte du sens aigu de la royauté de Dieu.

Juges 20:35

L'Éternel battit Benjamin devant Israël.

Ces mots rappellent brièvement la véritable signification du terrible jugement qui s'abattit sur Benjamin. Il s'agissait d'un coup porté par Dieu. Le chapitre relate le résultat des délibérations, des consultations et des discussions de la nation en réponse à l'appel du Lévite. Son action eut l'effet escompté. La nation fut bouleversée jusqu'au plus profond d'elle-même. Une grande passion morale s'enflamma. Sous toute cette dégénérescence, il existait une couche très nette de convictions religieuses, et c'est celle-ci qui, face à l'iniquité des hommes de Guibea, reprit vie et se manifesta. Il est très remarquable de constater que c'est toujours ainsi dans le cas des nations qui s'éloignent des idéaux religieux. Au milieu des époques les plus souillées et les plus dégradées, en présence de manifestations du mal plus violentes que d'ordinaire, les convictions endormies d'un peuple s'enflamment pour donner naissance à une nouvelle sensibilité et exiger d'être reconnues. En réponse à l'appel effroyable et sanglant du Lévite, Israël s'est rassemblé devant Dieu, cherchant à savoir comment agir. Le faible niveau de moralité qui s'était manifesté sous une forme si effrayante ne pouvait être combattu que par une souffrance générale. Les hommes qui avaient commis le mal étaient d'une défiance brutale. De plus, ils étaient assez forts au début pour vaincre l'armée d'Israël. Ce fait suggère au moins qu'Israël n'était pas assez pur pour punir les malfaiteurs. Une fois de plus, le peuple se rassembla devant Dieu, cette fois-ci dans les pleurs et les lamentations. Après cela, ils repartirent, cette fois vers la victoire et le châtiment sévère du peuple pécheur et de ceux qui avaient toléré son péché. Ainsi, ce n'est pas Israël, mais Dieu qui frappa Benjamin.

Juges 21:3

Pourquoi est-il arrivé en Israël qu'il manque aujourd'hui une tribu d'Israël?

C'est un chapitre très triste, qui nous donne la dernière illustration des conditions qui régnaient lorsqu'il n'y avait pas de roi en Israël. Comme nous l'avons vu, l'auteur a attiré plus d'une fois l'attention sur ce fait, et a ainsi attribué l'anarchie à l'absence d'autorité. La vérité est qu'Israël avait perdu sa relation vivante avec son seul et unique roi. Un zèle aveugle, même au service de la justice, dépasse souvent les limites et fait plus de mal que de bien. Le terrible massacre des hommes de Benjamin se poursuivit jusqu'à ce qu'il ne reste plus que six cents membres de la tribu. Puis survint un autre de ces revirements soudains qui caractérisent l'action des peuples enflammés. Israël fut soudainement pris de pitié pour la tribu presque exterminée. Il se rendit compte que son action menaçait l'unité et l'intégrité de la famille de Jacob. Le plus triste dans cette histoire, c'est que pour remédier au mal qui les menaçait, ils ont recouru à des moyens tout à fait injustes. Des femmes ont été fournies aux hommes de Benjamin par un nouveau massacre impie à Jabès en Galaad et par la plus vile iniquité à Silo. Il est impossible de lire ces cinq derniers chapitres sans se rendre compte à quel point est périlleuse la situation d'un peuple qui agit sans principes clairement définis. La passion ne mène à de nobles objectifs que lorsqu'elle est régie par des principes. Si elle en est dépourvue, elle peut, à un moment donné, se manifester avec une détermination héroïque pour établir des idéaux élevés et une vie pure, puis, presque immédiatement, sous l'effet d'un changement d'humeur, se traduire par la brutalité et toutes sortes de méfaits. L'humanité, sans son unique Roi, est maudite par l'anarchie.

Ruth 1:16

Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu.

Le livre de Ruth contraste fortement avec le livre des Juges, et en particulier avec ses cinq derniers chapitres. L'histoire qu'il raconte illustre la vérité selon laquelle Dieu ne s'est jamais laissé sans témoin. C'est une idylle de fidélité au milieu de l'infidélité. Il a en outre la valeur d'être un maillon de la chaîne de l'histoire, montrant comment Dieu a progressé vers les éléments centraux de Son dessein rédempteur à travers des âmes fidèles. Le choix de Ruth, tel qu'il est rapporté ici, dans son dévouement et dans la manière même dont elle l'a exprimé, est resté gravé dans le cœur de l'humanité. Son langage a été repris à maintes reprises pour exprimer la fidélité de l'amour. La jeune femme s'était attachée à l'ancienne, et elle refusa d'être séparée d'elle sur le chemin qui s'ouvrait devant elle, choisissant de partager tout ce que l'avenir réservait à celle qu'elle aimait. Tout cela est vrai, mais ce n'est pas le plus important. Il est évident que l'amour de Ruth pour Naomi était né de la nouvelle foi qu'elle avait apprise d'elle. La manifestation la plus profonde de son dévouement était : « Ton Dieu, mon Dieu ». C'est une belle illustration de la façon dont une fidélité silencieuse et forte à Dieu produit la foi en Lui chez les autres. Nous sommes vraiment heureux si notre vie est telle qu'elle pousse une âme à dire : « Ton Dieu sera mon Dieu ». Ce résultat ne s'obtient jamais par le simple témoignage des lèvres, sauf s'il est justifié et renforcé par le témoignage de la vie.

Ruth 2:3

Et il se trouva par hasard que la pièce de terre appartenait à Boaz.

Le retour de Naomi et Ruth dans leur pays natal fut marqué par la pauvreté, et elles furent confrontées à des problèmes très concrets. Ceux-ci étaient d'autant plus difficiles à surmonter que Ruth était Moabite. Pourtant, c'est elle qui prit les choses en main et partit glaner pour subvenir à ses besoins immédiats. Ces mots expriment le côté humain de la situation. Cette affirmation n'a cependant rien de païen. Le mot hébreu traduit par « hasard » ne signifie pas nécessairement que ce qui s'est produit était accidentel, bien qu'il soit souvent utilisé dans ce sens. Il signifie littéralement « ce qu'elle a récolté », et l'affirmation est que c'était la partie du champ appartenant à Boaz. Tous les événements révèlent la souveraineté divine. Ce qu'elle a rencontré était ce vers quoi elle était guidée par Dieu, même si ce n'était que de manière inconsciente, mais néanmoins certaine. Dieu a conduit cette femme, qui avait tout abandonné sur le principe de la foi, vers un homme animé par la même foi. Les traits de son portrait sont peu nombreux, mais ils sont forts, et ils révèlent un homme d'une qualité exceptionnelle. C'est une illustration éclatante de la vérité selon laquelle Dieu guide ceux qui se confient en Lui, et ce de la manière la plus précise qui soit. Certaines expériences sont souvent si simples que nous sommes tentés de dire qu'elles se sont produites par hasard, comme s'il s'agissait d'une sorte d'accident. Pourtant, les conséquences à long terme montrent clairement qu'il ne s'agissait pas d'un accident, mais d'une partie d'une alliance, ordonnée en toutes choses et certaine. Lorsque, par loyauté, nous faisons le pari de la foi en Dieu, nous choisissons toujours la voie qui est sûre et certaine. Il n'y a pas d'accidents dans la vie de la foi. Dans la musique, les notes accidentelles perfectionnent l'harmonie.

Ruth 3:13

S’il veut te retenir par son droit de parenté, tout sera bien ; s’il ne le veut pas… je te prendrai. (version Glaire et Vigouroux)

Ces mots révèlent la noblesse et la loyauté de Boaz. Il est difficile de lire cette histoire sans voir qu'il aimait Ruth et qu'il était donc tout à fait prêt à assumer la responsabilité du plus proche parent. Cependant, il y avait quelqu'un d'autre qui avait un droit prioritaire, et par loyauté envers la loi de son peuple, il lui a laissé sa chance. L'attitude de Naomi dans cette affaire peut difficilement être qualifiée autrement que de douteuse, et il est difficile de la justifier sur la seule base de la foi. Néanmoins, il convient d'examiner ce recours à la lumière de son âge. Nous devons reconnaître qu'il s'agissait au pire d'une erreur de jugement plutôt que d'une désobéissance délibérée, et que l'amour souverain de Dieu a conduit à une issue bénéfique. Un élément, et peut-être le plus fort, de son action était sa confiance en Boaz. Elle aurait dû s'adresser au plus proche parent, mais l'attitude générale de Boaz envers Ruth l'avait naturellement poussée à se tourner vers lui. Cependant, celui-ci a rempli son premier devoir envers la loi en donnant la première chance au véritable parent. Ce plus proche parent avait parfaitement le droit d'abandonner légalement son droit, voyant qu'un autre était prêt à le revendiquer. Ainsi, une fois de plus, la volonté divine, qui prévaut pour atteindre les fins les plus élevées, se manifeste dans le cas de ceux qui marchent par la foi et dans l'obéissance stricte à la loi connue de Dieu.

Ruth 4:17

Elles l'appelèrent Obed. Ce fut le père d'Isaï père de David.

L'histoire se termine avec une simplicité et une beauté poétiques. « Boaz prit Ruth, qui devint sa femme. » Naomi fut enfin réconfortée. Les femmes de son peuple lui adressèrent des paroles d'encouragement qui étaient sans aucun doute pleines de réconfort, car elles louaient celui qui avait choisi de partager son affliction et était devenu le moyen de son secours. Il y a une simplicité majestueuse dans cette histoire. Elle constitue un témoignage du mouvement divin dans l'histoire du peuple élu, car c'est ainsi que la lignée royale est établie, au milieu de l'infidélité, par des âmes fidèles. Toute la période des juges fut caractérisée par l'incapacité du peuple à réaliser le grand idéal de la théocratie. Il n'avait pas de roi parce qu'il désobéissait au seul Roi. Bientôt, nous l'entendrons réclamer un roi « comme les nations », et il en sera désigné un qui, pendant son règne de quarante ans, lui apprendra la différence entre le gouvernement terrestre et le gouvernement direct de Dieu. Puis l'homme selon le cœur de Dieu lui succédera ; et cet homme sera David, descendant de ces âmes qui, dans des jours sombres et difficiles, ont réalisé dans leur propre vie l'idéal divin, en marchant humblement avec Dieu. Mais ce livre jette sa lumière beaucoup plus loin. Après des siècles, de cette union de Boaz et Ruth, dans la foi et l'amour, naquit l'Homme de Nazareth, Jésus, le seul et unique Roi des hommes, car il n'était pas seulement un enfant né de Marie, descendant de ces personnes, mais aussi le Fils de Dieu dans toute la plénitude de ce titre. Dieu, dans Son amour et Sa puissance, continue d'agir à travers les échecs humains, en coopération avec la foi humaine.

1 Samuel 1:11

Si tu donnes… je le donnerai. (version Darby)

Ces mots constituent les termes centraux du vœu qu'Anne a fait à l'Éternel. L'histoire est pleine d'intérêt humain, mais elle est également éclairée par la lumière divine. La passion juste et belle pour la maternité a poussé cette femme pieuse du peuple hébreu à prier l'Éternel, et Il en a fait Son moyen d'élever pour Son peuple celui qui allait être son chef dans des temps étrangement difficiles. Quelle qu'ait été la motivation du désir d'Anne, la méthode qu'elle a suivie est très suggestive. Cette consécration prénatale d'une vie au service de Dieu était un acte de foi qui, par l'action de lois merveilleuses et mystérieuses, a produit des résultats concrets dans la vie de l'enfant. On se demande encore parfois à quel moment nous devons commencer à parler à nos enfants de leur relation avec Dieu. Cette histoire n'apporte-t-elle pas une réponse quelque peu surprenante à cette question ? Voici une femme qui, par un acte de foi solennel, a délibérément consacré son enfant à Dieu, non seulement avant sa naissance, mais avant même qu'il ne soit conçu. Quel dévouement remarquable à la maternité se manifeste dans un tel acte ! Avec toute l'influence spirituelle d'un tel vœu sur elle, avec quel soin Anne allait-elle veiller, d'abord sur elle-même, puis sur son enfant, afin qu'il soit digne du haut service auquel il était ainsi consacré ! Les mères à l'ancienne qui croient encore que « les enfants sont un héritage de l'Éternel » sont celles qui leur donnent — aux enfants — des chances dans la vie qui sont refusées à ceux qui sont considérés autrement. Une telle consécration des enfants par leurs mères ne peut garantir la consécration des enfants eux-mêmes, mais elle rend très difficile pour les enfants de mal tourner à terme. C'est un grand sujet qui mérite d'être mûrement réfléchi.

1 Samuel 2:18

Et Samuel faisait le service devant la face de l’Éternel, jeune garçon ceint d’un éphod de lin. (version Lausanne)

Les mots « jeune garçon » sont inscrits par le chroniqueur pour souligner le fait que Samuel était à cette époque un très jeune garçon. Il est clairement opposé aux fils d'Éli. Ces derniers, prêtres désignés de l'Éternel en tant que fils d'Éli, profanaient leur fonction et jetaient le mépris sur toute la vie religieuse par leur conduite mauvaise. Ici, dans l'enceinte du tabernacle, se trouvait un jeune garçon préparé à un service si élevé qu'il allait rétablir ces pratiques religieuses dans leur juste place dans l'esprit du peuple. Il faut se rappeler qu'à cette époque, le garçon n'avait nullement conscience de la signification ultime de sa vie. Jusqu'alors, il n'avait aucune connaissance de Dieu fondée sur une communion personnelle et directe avec Lui. Son service de l'Éternel consistait à servir Éli de manière naturelle et simple dans tous les détails de la vie quotidienne, sous l'inspiration de l'amour qu'il portait à sa mère. Telle est la véritable ligne de conduite religieuse et d'activité pour les enfants. Bien plus tard, le garçon de Nazareth a certainement servi l'Éternel lorsqu'il est descendu avec Ses parents et s'est soumis à eux. Les parents et tous ceux qui ont la charge des petits devraient toujours avoir pour but de les aider à comprendre la beauté sacrée de faire toutes les choses naturelles de la vie quotidienne comme pour le Seigneur. C'est par une telle dévotion dans les choses ordinaires qu'ils sont préparés pour le moment où l'appel de Dieu leur parviendra directement, ouvrant ainsi la voie à une communion et à une coopération directes avec Lui.

1 Samuel 3:10

Parle, car ton serviteur écoute.

Tels sont les mots par lesquels Samuel s'est soumis à Dieu afin de recevoir Sa parole au nom d'Israël. Le garçon, consacré au service de Dieu avant même sa naissance, et ayant servi l'Éternel simplement et naturellement en servant Éli, était désormais amené dans une relation plus étroite avec l'Éternel. Il était encore très jeune — Josèphe dit qu'il avait environ douze ans. C'était l'âge où le garçon hébreu devenait fils de la Loi, c'est-à-dire qu'il commençait à être directement responsable. C'est à ce moment-là que Dieu lui parla. Instruit par Éli, il répondit à l'appel et se soumit ainsi de son plein gré à Dieu. Ainsi soumis, il devint l'instrument de l'action divine d'une manière remarquable, car, comme Moïse, il n'était pas seulement juge, il était prophète et prêtre. Aussi simples que soient ces mots, ils révèlent la seule attitude véritable de ceux qui sont appelés par Dieu pour transmettre Sa parole aux hommes. Cette attitude doit toujours être celle d'une vie entièrement abandonnée et celle d'une attente de la parole de Dieu. Trop souvent, nous échouons parce que nous n'écoutons pas avant de parler. Avec les meilleures intentions du monde, nous essayons d'interpréter la volonté de Dieu à partir de connaissances générales et de l'observation des circonstances du moment. C'est toujours une erreur. Dieu attend toujours de parler à ceux par qui Il veut faire connaître Sa volonté, et c'est à eux d'attendre que Sa révélation leur parvienne. Ce n'est qu'ainsi que le message transmis peut avoir une quelconque autorité.

1 Samuel 4:22

La gloire est bannie d'Israël, car l'arche de Dieu est prise!

Ce fut en effet une heure sombre pour Israël lorsque les Philistins les mirent en déroute au combat. Trente mille fantassins tombèrent, les deux fils d'Éli furent tués et l'arche de Dieu fut capturée. Une femme en proie aux douleurs de l'enfantement comprit toute la tragédie. Son mari avait été tué, mais le fait le plus terrible était que l'arche avait été prise. La gloire avait quitté Israël. Cette arche était à la fois le symbole et le gage de la présence de l'Éternel au milieu de Son peuple. C'est à cette présence qu'il devait tout. Si elle disparaissait, Israël n'avait plus aucune gloire, car il n'avait ni puissance ni sagesse en dehors de sa relation avec Dieu. La signification spirituelle éternelle de cet événement est évidente. À toutes les époques, le peuple de Dieu n'a d'autre gloire que celle de la présence réelle et manifeste du Seigneur au milieu de lui. Si celle-ci fait défaut, il est vraiment pauvre. Il peut être riche et posséder de nombreux biens sur le plan terrestre, ne manquer de rien, mais il est pauvre, aveugle, nu et misérable lorsque le Seigneur vivant n'est pas manifestement présent parmi lui. Et Son absence ne fait aucun doute. Les hommes du monde savent quand une organisation élaborée et spectaculaire est dépourvue de la puissance de la Présence vivante ; et quand c'est le cas, ils la méprisent. Le sens de la Présence du Seigneur aujourd'hui peut être mystique, défiant toute explication, mais c'est la seule et unique chose qui nous distingue et qui crée notre puissance dans les affaires humaines. Lorsqu'elle est absente, il n'y a pas de gloire — nous sommes I Kabod.

1 Samuel 5:11

Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël; qu'elle retourne en son lieu.

Ce court chapitre est très intéressant, car il montre comment Dieu peut devenir Son propre témoin lorsque Son peuple manque à Son témoignage parmi les nations. Tout ce qui est essentiel dans cette histoire a une application permanente. Pour Israël, l'arche était le centre et le symbole de leur vie nationale. En soi, elle était dépourvue de pouvoir. À l'heure du péril, face à l'attaque des Philistins, et dans l'espoir de se sauver, le peuple avait apporté cette arche au milieu du combat. C'était là un usage tout à fait superstitieux, qui s'était révélé totalement inutile. L'arche n'était pas un talisman capable de délivrer Israël désobéissant. Mais Dieu ne permit pas aux ennemis de Son peuple de jouer avec elle. Si les hommes se taisent, les pierres crieront ; et si les témoins choisis sont infidèles à Dieu, alors Il fera de l'Arche, qui est le symbole de Sa présence, l'occasion de Son jugement sur Ses ennemis. Ainsi, la Philistie fut amenée à comprendre que même si elle avait pu, pour un moment, vaincre et briser la puissance d'Israël, elle aurait encore dû faire face au Dieu d'Israël, et cela était une tout autre affaire. Ce cri du peuple aux seigneurs philistins pour qu'ils renvoient l'Arche était le résultat de cette conviction. Ainsi, Dieu intervient constamment dans la conscience humaine de manière directe, pas toujours d'une manière que nous qualifions de surnaturelle, mais toujours avec certitude et conviction. Ce fait peut nous encourager, mais il ne doit pas servir d'excuse à l'infidélité de ceux qui devraient être ses témoins. Si Israël avait été obéissant, les Philistins n'auraient jamais pris l'Arche de Dieu.

1 Samuel 6:12

Les vaches prirent directement le chemin de Beth Schémesch.

Ces mots constituent le récit d'un fait remarquable qui, pour les Philistins, constituait une preuve irréfutable de l'action et de la puissance de Dieu. Suite à la clameur du peuple qui réclamait le renvoi de l'Arche, un conseil fut convoqué et l'aide des devins fut sollicitée. Il est extrêmement intéressant de voir à quel point ils reconnurent clairement l'action divine. Quoi qu'il soit advenu d'Israël au cours de ces longues années, il est certain que la crainte et la terreur de l'Éternel avaient été implantées dans le cœur des nations environnantes. Les conseillers recommandèrent de renvoyer l'Arche, accompagnée d'offrandes qui indiqueraient leur reconnaissance du fait que les plaies qui s'étaient abattues sur eux étaient l'œuvre de Dieu. La méthode utilisée pour renvoyer l'Arche était expérimentale, et la suite montre comment leur propre test a dû leur prouver de manière concluante que Dieu était à l'œuvre. Le fait que les vaches se soient dirigées directement vers Beth Schémesch, était une preuve évidente de Sa volonté. Le fait qu'elles aient marché tranquillement, en mugissant, était tout à fait remarquable, car ce n'étaient pas des vaches laitières, habituées à tirer des charges. Le fait qu'elles se soient éloignées de leurs veaux était encore plus remarquable. Le fait qu'elles se soient rendues dans la première ville d'Israël était concluant. Pour ceux qui ont les yeux pour voir, Dieu témoigne constamment de Lui-même en transformant le cours naturel des hommes et des choses en actions extraordinaires et contraires à la nature.

1 Samuel 7:12

Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus.

Une période sombre de vingt ans est passée sans qu'il en reste de traces détaillées. Il semblerait que pendant tout ce temps, Israël ait souffert de l'oppression des Philistins. Il n'y avait pas de centre de culte défini ; en effet, alors que l'Arche reposait dans la maison d'un particulier, le Tabernacle avait probablement été démantelé. Pendant cette période, Samuel passa de la jeunesse à l'âge adulte et approchait maintenant l'heure où il allait assumer définitivement son rôle de chef. Cela fut précédé par les lamentations du peuple qui implorait Dieu. Samuel en profita pour l'appeler à revenir vers Lui et à rejeter tous les dieux étrangers. À Mitspa, par une intervention divine directe, la puissance des Philistins fut brisée et leurs villes furent rendues à Israël. Samuel érigea un autel et l'appela Ében Ézer. À cette occasion, il prononça ces paroles solennelles : « Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus. » Le mot « jusqu'ici » est significatif. Il englobe toutes les expériences qu'ils avaient traversées, non seulement les victoires, mais aussi la discipline et les souffrances. Cet homme clairvoyant reconnaissait le gouvernement de Dieu, Son dessein bienveillant et Sa méthode. Par le châtiment, Dieu les avait amenés à se lamenter après Lui ; par ces lamentations, il les avait amenés à un état où Il lui était possible de les délivrer. Il en est toujours ainsi. Regarder honnêtement en arrière, c'est voir que Dieu a toujours agi pour notre plus grand bien, même à travers les dispensations qui ont été celles du malheur et de la douleur. La lumière de ce regard rétrospectif doit être permise de se porter sur le présent et nous donner confiance en l'avenir.

1 Samuel 8:5

Établis sur nous un roi pour nous juger, comme il y en a chez toutes les nations.

Dans ce chapitre, nous arrivons à un tournant décisif dans l'histoire nationale des enfants d'Israël. Ils avaient été créés par Dieu pour former une théocratie. C'était là le caractère particulier et la gloire de leur vie nationale. Ils n'avaient d'autre roi que l'Éternel. Dans la mesure où ils avaient réalisé cet idéal, ils avaient témoigné aux autres nations de la perfection de Son gouvernement. Leur réalisation avait été, en ce qui les concernait, très imparfaite. Par leurs déviations persistantes, ils avaient rendu nécessaire l'établissement de juges, et s'étaient ainsi rapprochés d'un roi humain. Le moment était venu où ils demandaient définitivement un tel roi. Les termes mêmes de leur demande révélaient le mal qu'elle contenait. Ils demandaient un roi comme les nations. Leur gloire et leur puissance avaient consisté précisément dans leur différence avec les nations. En raison de leur incapacité à se soumettre complètement à la règle de Dieu, ils avaient eux-mêmes échoué à réaliser toute l'étendue et la bienfaisance de cette règle. Ils cherchaient donc à se conformer aux voies des nations. Ce fut une triste chute. Il n'y a qu'un seul Roi capable de gouverner parfaitement l'humanité, et c'est Dieu. Le seul espoir de l'homme de réaliser toute la liberté et toute la plénitude de la vie est de retourner au Royaume de Dieu. Il n'y aura jamais de paix et de prospérité définitives sur terre tant que l'humanité ne se sera pas débarrassée de tous les rois humains et n'aura pas cédé à Dieu comme seul et unique Roi. Dieu est apparu dans l'histoire humaine sous la forme d'un Homme, et il a fixé un jour où il gouvernera le monde avec justice par l'intermédiaire de cet Homme. C'est ce fait qui garantit que les hommes trouveront la liberté et la vie dans toute leur force et leur plénitude.

1 Samuel 9:16

J'ai regardé mon peuple, parce que son cri est venu jusqu'à moi.

Ces paroles ont été prononcées par l'Éternel à Samuel pour expliquer Son geste de leur donner un roi. Son conseil parfait pour eux était qu'ils n'aient d'autre roi que Lui-même. Ils n'avaient pas compris cette grande possibilité. Leur Dieu les connaissait ; Il les avait observés. Leur cri pour avoir un roi était parvenu jusqu'à Lui. Ce cri devait recevoir une réponse. Il leur donnerait un roi, afin que, au cours d'un long processus d'expérience, ils puissent apprendre la folie de leur choix. Cela révèle une méthode constante du gouvernement divin. Lorsque les hommes ne parviennent pas à s'élever à la hauteur du dessein de Dieu et réclament quelque chose d'inférieur, Il leur donne ce qu'ils demandent, puis veille sur eux et les protège pendant qu'ils mènent à bien leur choix inférieur jusqu'à sa conclusion ultime, et ainsi ils sont finalement ramenés à Son dessein avec une pleine compréhension de Sa perfection. La grâce de cette méthode réside dans le fait que, tout en les abandonnant à la discipline de leur choix, Dieu a choisi le roi. S'il y a une chose plus importante que toute autre dans notre vie, c'est bien de commencer toutes nos prières par des demandes qui nous enseignent à ne désirer que ce que Dieu désire pour nous. Lorsque le désir n'est pas en harmonie avec la volonté de Dieu, Il accorde constamment ce qui est demandé, puis, dans Sa justice et Sa miséricorde, Il veille sur nous jusqu'à ce que nous découvrions par l'expérience combien Sa voie est meilleure.

1 Samuel 10:24

Vive le roi!

C'était le cri du peuple lorsque Saül leur fut présenté comme l'élu de l'Éternel. La traduction littérale serait « Que le roi vive ». Il s'agissait simplement d'une expression du désir de longue vie pour celui qui était ainsi désigné. Cette première expression du peuple hébreu est passée dans le langage courant de tous les peuples vivant sous un régime monarchique. Dans son usage le plus ancien, elle exprimait la satisfaction du peuple de voir sa demande exaucée, sa reconnaissance de Dieu dans cette désignation et sa soumission à l'autorité de celui qui était désigné. Une telle soumission était tout à fait légitime. Si les hommes désirent un roi, leur premier devoir est d'obéir au roi. Paul l'a reconnu lorsqu'il a clairement enjoint l'obéissance aux rois et à toutes les autorités. Du côté du roi, il était et il est nécessaire qu'il reconnaisse le fait que son autorité est une autorité déléguée, que les pouvoirs en place sont ordonnés par Dieu. S'il ne le fait pas et gouverne sans droiture et sans justice, le moment viendra inévitablement où Dieu agira par le peuple pour le détrôner et, si nécessaire, pour le faire mourir. Non seulement l'histoire biblique, mais toute l'histoire humaine témoigne de la vérité de ces choses. En elles, nous découvrons la persistance du gouvernement divin. L'homme, avec tous ses choix et ses projets, n'échappe jamais à cette autorité et à cette puissance ultimes. C'est là le seul et unique fondement de la confiance dans les affaires humaines, et c'est un fondement solide comme le roc.

1 Samuel 11:13

Personne ne sera mis à mort en ce jour, car aujourd'hui l'Éternel a opéré une délivrance en Israël.

Il semblerait que Saül, en descendant dans sa maison à Guibea, n'ait pas assumé les responsabilités actives de sa royauté avant que l'invasion des Ammonites ne le trouble et que l'Esprit de Dieu ne vienne sur lui, lui donnant le sens des responsabilités. Aussitôt, face au danger et sous l'impulsion de l'Esprit, il rassembla le peuple et le conduisit à la victoire. Les dernières phrases du chapitre précédent révèlent que certains hommes n'étaient pas d'accord avec sa nomination. Le jour de sa victoire, le peuple suggéra de punir ces hommes. La possibilité de grandeur en Saül se manifeste dans le fait qu'il refusa ainsi de gâcher les jours de la victoire de Dieu. Lorsque nous comparons cette attitude de l'homme à celle qu'il avait à l'époque où, sous l'emprise d'un esprit maléfique, il cherchait par tous les moyens à détruire David, nous réalisons l'ampleur de sa chute. À ce moment-là, il avait une vision juste des choses. Il ne s'attribuait aucun mérite pour sa victoire. Il savait que la délivrance était venue par l'action de Dieu. Quel droit avait-il donc de mettre à mort des hommes parce qu'ils ne lui étaient pas fidèles ? Le sens de Dieu corrige toutes les choses de la vie humaine. Là où il est aigu, il n'y a pas de place pour la passion de la vengeance. Il n'y a même pas le souci de lutter pour ses propres droits. Réaliser le gouvernement divin, c'est toujours être patient et bienveillant dans ses relations avec les autres hommes ; et il ne faut jamais oublier que cette bienveillance contribuera davantage à assurer un trône que toutes les méthodes de tyrannie oppressive.

1 Samuel 12:23

Loin de moi aussi de pécher contre l'Éternel, de cesser de prier pour vous!

Prenons bien garde de ne pas mal interpréter ces paroles de Samuel, car, bien comprises, elles sont des plus frappantes et révélatrices. Samuel n'a pas dit : « Loin de moi l'idée de pécher contre vous en cessant de prier pour vous. » Il aurait pu dire cela dans un sens secondaire, car nous péchons certainement contre les hommes lorsque nous cessons de prier pour eux. Mais c'est précisément pour la raison révélée dans ce que Samuel a réellement dit, à savoir : « Loin de moi aussi de pécher contre l'Éternel, de cesser de prier pour vous. » Il pensait que s'il cessait de prier pour Israël, il pécherait contre Dieu. Quelle vérité remarquable se cache dans cette conception de la prière ! En termes simples, cela signifie que dans la prière, nous créons les conditions qui permettent à Dieu d'agir d'une manière qui lui serait autrement impossible. Lorsque nous cessons de prier, nous limitons Dieu. Lorsque nous prions, nous Lui ouvrons la voie pour agir. Nous ne sommes peut-être pas en mesure d'expliquer cela philosophiquement. Il peut nous sembler que nos prières ne peuvent en aucun cas influencer l'exercice de la puissance divine, même si elles peuvent éventuellement affecter Sa volonté. En réalité, c'est le contraire qui est vrai. Aucune de mes prières ne peut changer la volonté de Dieu, qui est toujours « bonne, agréable et parfaite ». Mais ma prière peut permettre à Sa puissance d'agir d'une manière qui serait impossible sans elle, et c'est ce qu'elle fait. Lorsque je cesse de prier pour les hommes, je pèche d'abord contre Dieu, car je L'empêche d'agir en ne L'aidant pas. Par conséquent, je pèche gravement contre les hommes lorsque je cesse de prier pour eux.

1 Samuel 13:13

Tu as agi en insensé.

Qu'avait fait cet homme ? Une référence à une déclaration précédente (verset **10:8**) montre que, le jour de son onction, Saül avait reçu de Samuel des instructions implicites sur ce qui allait se passer à Guilgal et sur la ligne de conduite à suivre. De nombreuses années s'étaient écoulées, mais il ne faisait aucun doute que cet ordre avait révélé au roi la règle de conduite qu'il devait suivre, à savoir qu'il ne devait entreprendre aucune action, hormis celle de faire connaître la volonté divine par l'intermédiaire du prophète, en rapport avec l'offrande des holocaustes et des sacrifices de paix. La situation dans laquelle se trouvait Saül était particulièrement difficile. Le peuple était rempli de crainte devant les Philistins et se dispersait. Saül attendit sept jours, conformément aux instructions, puis, afin d'arrêter la déroute, il s'arrogea la fonction qui appartenait au seul prophète. Ce fut là sa folie. C'est une histoire saisissante. Cette action semble plausible ; jugée selon les normes politiques ordinaires, elle était justifiable. En réalité, c'était une action qui niait le principe fondamental de la monarchie théocratique. C'était un acte d'insubordination envers le seul roi, l'Éternel. Cela coûta à cet homme sa royauté. Nous pouvons en tirer la leçon que la plausibilité ne justifie pas la désobéissance. Aussi sombre que soit le jour, aussi difficiles que soient les circonstances, nous ne sommes jamais justifiés de suivre notre propre raisonnement lorsqu'il nous met en conflit avec l'ordre divin. Cet ordre est toujours celui de la plus grande sagesse, et tout ce qui le contredit est une folie, même si cela semble en harmonie avec la raison.

1 Samuel 14:45

Le peuple sauva Jonathan, et il ne mourut point.

Dans cet acte, la véritable théocratie, c'est-à-dire le peuple gouverné par Dieu, et donc la véritable démocratie, a affirmé sa volonté contre celle du roi et, mettant de côté son jugement, a empêché un grand tort. Le serment de Saül était irréfléchi et tout à fait injustifié. Comme l'a souligné le Dr Kirkpatrick, il a eu trois conséquences néfastes, à savoir : il a entravé plutôt qu'aidé la poursuite de l'ennemi ; il a entraîné Jonathan dans une transgression involontaire ; il a indirectement provoqué le péché du peuple. Lorsque le résultat menaçait d'être la mort de Jonathan, tout ce qu'il y avait de plus profond dans la vie nationale s'est exprimé, et le roi a été glorieusement désobéi. Il est frappant et rassurant de constater que cela s'est souvent produit dans l'histoire humaine. Au plus profond du cœur humain, il y a quelque chose qui comprend le bien, et à maintes reprises, sous la pression des circonstances, cette compréhension devient active. Lorsqu'elle le fait, elle est invincible. Rien ne peut lui résister. Les rois, les dirigeants, les parlements sont balayés, et le bien est fait. Ceux qui désirent conduire les hommes dans la bonne voie peuvent toujours faire appel à ce fait profond de la conscience humaine. Cela ne veut pas dire que cet appel sera toujours obéi. Il arrive que la voix du peuple ne soit en aucun cas la voix de Dieu. Dans de tels cas, cependant, nous pouvons savoir que la voix du peuple contredit la connaissance la plus profonde du peuple. Dieu ne s'est jamais privé de témoins dans l'âme humaine, et chaque fois que nous faisons appel à la justice et à la vérité, nous pouvons savoir qu'il y a une réponse dans la conscience humaine.

1 Samuel 15:23

Puisque tu as rejeté la parole de l'Éternel, il te rejette aussi comme roi.

Les nominations de Dieu sont toujours conditionnelles. Si les conditions auxquelles elles sont soumises ne sont pas remplies, elles cessent. Saül avait certainement été choisi par Dieu et nommé par Lui pour régner sur ce peuple. Mais cette position lui avait été clairement définie dès le début. Si le peuple avait rejeté l'Éternel comme roi (verset **8:7**), Il ne l'aurait pas abandonné, ni résigné sa position de roi. En accordant au peuple sa demande d'avoir un roi, Il n'avait pas cessé un seul instant de régner. Dès le début, Samuel avait dit à Saül qu'il ne devait que révéler et exercer l'autorité divine. La seule loi qui devait régir l'exercice de sa fonction royale était la parole de l'Éternel. Lorsqu'il s'est appuyé sur sa propre intelligence et n'a pas agi selon cette parole, il a perdu son droit de régner. C'est pourquoi Dieu l'a rejeté comme roi. Il en est toujours ainsi. Dans Sa grâce, Dieu appelle des hommes à des positions de haute responsabilité et d'autorité ; et ce faisant, il précise toujours les conditions dans lesquelles ils pourront s'acquitter de cette responsabilité et exercer cette autorité. S'ils manquent, dans une quelconque mesure, à remplir ces conditions, ils sont incapables d'accomplir l'œuvre à laquelle ils ont été destinés. Alors, sans aucun compromis, ils sont rejetés par Dieu de leur position. Il n'y a pas de nominations perpétuelles dans l'économie du Royaume de Dieu, sauf si ceux qui les occupent accomplissent le travail qui leur a été confié en remplissant les conditions révélées. Quel que soit le succès d'un serviteur de Dieu au sens élevé du terme, s'il s'écarte de la loi de Dieu qui conditionne ce service, il sera « rejeté » de ce service.

1 Samuel 16:11

Il reste encore le plus jeune, mais il fait paître les brebis.

Par ces mots, Isaï exprimait ce qu'il considérait comme les disqualifications de David pour la fonction royale. Le fait qu'il fût le plus jeune l'éloignait le plus des responsabilités ; et le fait qu'il accomplissait les tâches les plus humbles de la famille rendait très improbable qu'il puisse être apte à assumer une telle responsabilité. David était tellement hors course dans l'esprit de son père qu'il n'avait même pas été appelé. Pourtant, il était l'élu de l'Éternel. La raison profonde en est donnée plus haut (verset **16:7**) : « l'Éternel regarde au cœur. » Ainsi, même ici, dans ces temps anciens, nous sommes confrontés à une question que les hommes ont encore du mal à comprendre. Toutes les choses que les hommes considèrent comme des privilèges, et donc comme des qualités qui rendent aptes à occuper une position et à rendre de grands services, n'ont en elles-mêmes aucune valeur aux yeux de Dieu. Il regarde le cœur. Il considère le fait le plus profond de la personnalité, l'impulsion intérieure et cachée, le désir, l'affection. Il y a peut-être une note encore plus profonde dans cette histoire. Les désavantages supposés dans le cas de David étaient en réalité des avantages. Le plus jeune fils, grâce à la discipline de ses premières années, était naturellement moins arrogant que son frère aîné, Éliab. Le jeune berger apprenait, dans le cadre même de son travail, le véritable art de régner. Homère disait : « Tous les rois sont les bergers du peuple », et c'est certainement là la conception biblique. Les choix et les nominations de Dieu sont toujours fondés sur la plus haute sagesse.

1 Samuel 17:45

Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot; et moi, je marche contre toi au nom de l'Éternel des armées, du Dieu de l'armée d'Israël, que tu as insultée.

Le contraste dans ces mots réside dans l'équipement des deux hommes. Si l'on fait abstraction de cet équipement, le contraste entre eux prouvait l'inégalité du combat. Goliath mesurait environ trois mètres et était très corpulent. David était, en comparaison, un jeune homme. À ce niveau d'observation, un spectateur aurait dit qu'il ne s'agissait pas d'une guerre, mais d'un meurtre. Le jeune homme n'avait aucune chance. Ce n'était pas sa propre conception des choses, comme le montrent ces mots ; et la raison en était qu'il tenait compte de l'équipement de chacun. L'homme était armé d'armes offensives, toutes d'ordre physique. Le jeune homme avait également des armes matérielles, simples et primitives, mais il ne les nommait pas. Il était armé du sens profond de la justice de sa cause. Les armées défiées étaient celles de l'Éternel des armées. C'est donc en Son nom qu'il partit au combat. Nous connaissons la suite. Les armes matérielles de David étaient nécessaires et, à ce niveau, elles étaient supérieures à celles du géant, car elles agissaient avant que l'épée, la lance ou le javelot puissent être utilisés. Mais c'était le sens de la justice de sa cause qui donnait à David une précision et une force infaillibles dans le maniement de sa fronde. Cette vérité a une application permanente.

1 Samuel 18:9

Et Saül regarda David d'un mauvais œil, à partir de ce jour et dans la suite.

Saul devint méfiant et jaloux de David. La raison est donnée plus loin (verset **18:12**) : « Saül craignait la présence de David, parce que l'Éternel était avec David et s'était retiré de lui. » C'est une histoire d'une tristesse et d'une tragédie indicibles. Cet homme avait été écarté d'une position de confiance à cause de son propre péché, et il était maintenant rempli de haine envers celui qui avait été appelé à occuper cette position et à assumer les responsabilités dont il avait été écarté. Les processus du péché sont vraiment terribles. À partir du premier acte, d'autres en découlent inévitablement, jusqu'à ce que toute la nature soit corrompue. Saül s'est abaissé aux actes les plus vils dans sa haine de David et a cherché tous les moyens de se débarrasser de l'homme qu'il considérait comme son rival. Dans tout cela, nous voyons l'aveuglement qui résulte du péché. Saül ne semblait pas avoir conscience que, dans sa persécution de David, il continuait à lutter contre Dieu. Nous devons ici veiller et prier. Si, par notre échec, la discipline divine s'exerce, nous aggravons notre péché en luttant contre elle. Notre véritable attitude devrait être de l'accepter et de nous y soumettre. Quelle histoire différente aurait été celle de Saül s'il s'était soumis au châtiment de Dieu et avait accepté David comme roi désigné ! C'est par une telle acceptation du châtiment du Seigneur que l'âme peut être restaurée dans la plénitude de la vie. Même si l'occasion d'un service particulier est perdue à jamais à cause de la désobéissance, la vie de communion peut être restaurée et maintenue ; et d'une autre manière, Dieu peut encore se servir de ceux qui, ayant ainsi échoué, restent sensibles aux intentions les plus profondes de Sa discipline.

1 Samuel 19:9

Alors le mauvais esprit de l'Éternel fut sur Saül.

Cet esprit maléfique s'empara de Saül lorsque l'Esprit de l'Éternel se retira de lui (verset **16:14**). Il ne fait aucun doute que Saül souffrit pendant toute cette période d'un trouble mental. Ses actions étaient celles d'un fou, encore et encore. Ce qui est remarquable dans ce récit, c'est d'abord que cette maladie est attribuée à l'action d'un esprit mauvais, qui a trouvé son occasion lorsque l'Esprit du Seigneur s'est retiré ; et ensuite, que cet esprit mauvais est déclaré avoir été sous le gouvernement de Dieu également, dans la mesure où il est décrit comme « venant de l'Éternel ». Tout cela est très suggestif. La tendance de la pensée moderne à nier l'influence réelle des esprits sur la vie humaine est en totale contradiction avec l'enseignement des Écritures. Dans celles-ci, ce fait est toujours reconnu. Cependant, deux choses sont illustrées dans cette histoire, et toute la révélation biblique les corrobore. La première est que les esprits qui ont accès à l'âme de l'homme sont tous mauvais ; ce sont des esprits d'anarchie. Il n'y a qu'un seul Esprit qui apporte à l'âme des influences de pureté, de sagesse et de force, et c'est l'Esprit de Dieu. La deuxième chose est que ces esprits mauvais sont également sous le contrôle de Dieu. Ils sont autorisés à agir, mais toujours dans le cadre de Son gouvernement. Satan doit demander la permission pour tenter Job ; il doit obtenir le droit de passer les apôtres au crible comme le blé. Le messager de Satan peut malmener, mais seulement dans les limites fixées par Dieu. Enfin, aucun être créé, qu'il soit angélique ou humain, n'échappe au gouvernement de Dieu.

1 Samuel 20:17

Car il l'aimait comme son âme.

L'histoire de David et Jonathan est l'une des plus belles histoires d'amitié de la Bible, et donc de toute la littérature. Sa beauté est rehaussée dans les Écritures saintes parce qu'elle se déroule dans un contexte extrêmement sombre. L'amour est toujours beau, mais toute la richesse de ses couleurs ne se révèle qu'en présence de la souffrance et de l'adversité. D'après le récit des débuts de cette amitié, il semblerait que l'amour de Jonathan pour David soit antérieur (et la cause inspiratrice) à celui de David pour Jonathan. En effet, toute l'histoire semble nous autoriser à dire que l'amour s'exprimait de manière encore plus noble chez Jonathan que chez David. Il y avait peut-être moins d'égoïsme en lui. Il était l'héritier présomptif du trône, mais il savait que Dieu avait choisi David pour occuper cette position, et sans aucun regret, il s'est soumis à la volonté divine et est resté l'ami de David, l'aimant d'autant plus qu'il était l'oint de l'Éternel. Jonathan aimait David comme il aimait son âme. C'est là le fondement de la véritable amitié. C'est l'amour totalement désintéressé, qui substitue les intérêts de l'être aimé à ceux de soi-même. Un tel amour n'est pas courant. Il se manifeste cependant souvent et resplendit de toute sa beauté. L'expérience ne nous apprend pas qu'il existe beaucoup d'amis de cette sorte dans le cours de la vie. Heureux l'homme ou la femme qui en a trouvé un. Et pourtant, il existe peut-être un bonheur plus grand encore, celui d'être un tel ami pour quelqu'un d'autre. David était béni par Jonathan, mais au plus profond de son âme, Jonathan était suprêmement béni par l'amour qu'il portait à David.

1 Samuel 21:12

David... eut une grande crainte d'Akisch, roi de Gath.

Voici une histoire étrange à propos de David, mais elle n'a rien d'étrange en soi, car elle reflète fidèlement l'expérience humaine. La peur et la foi sont constamment antagonistes. Le triomphe de l'une est toujours la défaite de l'autre. Voici le récit d'une période de la vie de David où la peur a triomphé de la foi. Craignant Saül, il s'enfuit chez Akisch, l'ennemi du peuple de Dieu. Là, il était rempli de crainte à l'égard d'Akisch, et nous avons le triste tableau de l'homme oint de Dieu feignant la folie afin de se protéger. Il ne fait aucun doute que ces jours furent très éprouvants pour David ; et si l'on se base simplement sur ce que l'homme est capable d'endurer par ses propres forces, on ne peut s'étonner que la tension ait eu un effet sur lui. Mais il n'avait pas besoin de compter sur lui-même. La foi aurait pu triompher de la crainte de Saül. Si cela avait été le cas, il n'aurait jamais cherché refuge auprès d'Akisch et n'aurait pas été réduit à recourir à des expédients aussi indignes pour assurer sa sécurité. Toutes ces choses ont certainement été écrites pour notre instruction ; et si l'expérience de David suscite notre sympathie, parce que nous avons si souvent cédé à la peur et recouru à des méthodes insensées pour échapper au danger, la leçon qui en ressort est néanmoins que nous n'avons pas le droit de chercher refuge auprès de ceux qui sont les ennemis du dessein divin. Cela signifie, en fin de compte, que la peur est mauvaise. La foi en Dieu est la force de l'action juste, et il n'y a aucune raison d'adopter une autre attitude mentale que celle d'une confiance parfaite en Lui.

1 Samuel 22:2

Tous ceux qui se trouvaient dans la détresse, qui avaient des créanciers, ou qui étaient mécontents, se rassemblèrent auprès de lui.

L'histoire d'Adullam est une histoire formidable. C'est là que David se rendit après avoir quitté Akisch. Difficile de dire si son départ était le résultat ultime de sa peur ou peut-être un retour à la foi. Quoi qu'il en soit, il avait désormais abandonné toute tentative de trouver refuge parmi les ennemis de son peuple. La grotte devint un lieu de rassemblement, et le résultat se vit plus tard dans le caractère des hommes vaillants qui se rassemblèrent autour de lui. À bien des égards, c'était une triste foule qui descendit pour le rejoindre. Des hommes en détresse, endettés et mécontents se rassemblèrent autour de lui. Du point de vue de Saül, c'étaient des hommes indignes, qui constituaient une menace pour l'ordre établi. Il est probable qu'ils étaient ce qu'ils étaient en raison de la situation chaotique du royaume ; leur détresse résultait d'un mauvais gouvernement, leurs dettes étaient dues à une fiscalité oppressive, et leur mécontentement était justifié par les injustices qui régnaient. La véritable royauté de David se manifeste dans l'effet qu'il produisit sur ces hommes. Ils devinrent une compagnie ordonnée d'hommes puissants, remplis d'un esprit héroïque capable d'une loyauté splendide et d'actes glorieux. Il est presque impossible d'échapper à la valeur parabolique de cette histoire. Notre Roi est toujours rejeté par les hommes, bien qu'il ait été désigné par Dieu. Dans son rejet, Il rassemble autour de lui ceux qui sont dans la détresse, endettés, mécontents ; et Il les transforme par son règne en hommes puissants, qui resteront à ses côtés jusqu'au jour de son couronnement terrestre. L'expression « grotte d'Adullam » est devenue la description de toutes sortes d'associations d'hommes mécontents. Eh bien, si ces hommes se rassemblent autour du Roi de Dieu, leur mécontentement devient le moteur de la délivrance humaine.

1 Samuel 23:14

Saül le cherchait toujours, mais Dieu ne le livra pas entre ses mains.

Ainsi, l'historien révèle un fait important concernant l'histoire de David. Il était l'objet de la haine acharnée de Saül, mais il était parfaitement en sécurité sous la protection de Dieu. Les nombreux événements rapportés dans ce chapitre révèlent la difficulté de la situation dans laquelle se trouvait David. Saül, qui était encore nominalement roi, consacrait toute son énergie à persécuter cet homme, tandis que les affaires du royaume étaient dans un état de confusion désespérée. Alors que David, en exil, était très certainement l'idole populaire du peuple, la versatilité de celui-ci se manifestait dans la trahison méprisable des habitants de Keïla et des Ziphiens. David, animé d'un véritable esprit patriotique, menait la guerre contre les Philistins. Il est toutefois évident que son exil et ses persécutions pesaient sur lui et que la peur le rongeait. Néanmoins, sa confiance en Dieu triompha à ce moment-là, et c'est vers Lui qu'il se tourna dans cette heure d'épreuve. Dans cette heure de communion, il apprit que le gouvernement divin ne signifiait pas qu'il serait libéré de la persécution, mais qu'il en serait délivré. Être dans la volonté de Dieu parmi des hommes qui désobéissent à cette volonté, c'est inévitablement être persécuté. Ils chercheront sans pitié à nuire et à détruire. Mais ils sont impuissants. Dieu ne livrera jamais Ses serviteurs aux mains de Ses ennemis. L'heure vint où le Fils du grand David fut livré selon le conseil déterminé et la prescience de Dieu, mais cette délivrance fut sur le chemin qui menait à la victoire finale.

1 Samuel 24:12

L'Éternel me vengera de toi; mais je ne porterai point la main sur toi.

Dans ce chapitre, nous voyons comment les circonstances ont soudainement placé Saül entre les mains de David. Il aurait été très facile pour lui de tuer son ennemi et ainsi mettre fin aux épreuves amères que celui-ci lui faisait subir. Du point de vue de la sagesse mondaine, il a manqué une occasion et a prolongé ses propres souffrances. Du point de vue de la vraie sagesse, celle qui découle de la foi en Dieu, il a agi correctement. Tuer Saül aurait signifié prendre les choses en main, ce qui est toujours source de désastre. Il vaut toujours mieux attendre Dieu que de « tenter de précipiter Ses desseins par des actions dictées uniquement par l'apparence de circonstances fortuites ». C'est peut-être l'une des leçons les plus difficiles à apprendre pour le cœur humain, et pourtant, le zèle sans connaissance cause plus de tort que nous ne le pensons aux entreprises du Royaume divin. L'heure vient où nous avons une telle chance de nous mettre à égalité avec nos ennemis, d'effacer de vieilles rancunes, de mettre fin à nos souffrances par un acte rapide dans l'obscurité. Craignons beaucoup ces heures-là. Elles cachent presque toujours des dangers bien plus grands que ceux dont elles semblent offrir l'occasion de s'échapper. Il vaut toujours mieux attendre Dieu. Il voit tout. Nous ne voyons qu'une partie. Nous sommes toujours plus en sécurité en l'attendant.

1 Samuel 25:29

L'âme de mon seigneur sera liée dans le faisceau des vivants auprès de l'Éternel.

Ainsi, Abigaïl exprima-t-elle sa compréhension de la place de David dans la volonté et la puissance de Dieu. Le sens premier et simple de cette déclaration était que la vie de l'homme choisi par Dieu pour être roi était entre Ses mains. La vérité était magnifiquement exprimée. L'expression « le faisceau de la vie » décrivait la somme totale des choses précieuses pour Dieu, et donc maintenues ensemble par Son pouvoir protecteur. L'idée d'une communion étroite avec Dieu, exprimée dans l'affirmation que l'Éternel Dieu Lui-même est inclus dans ce faisceau de la vie, est très suggestive. L'âme de David était liée à ce faisceau avec l'Éternel Dieu. Quelle sécurité parfaite pour toute âme lorsqu'elle est ainsi liée à Dieu Lui-même ! La force de ce faisceau de vie ne réside pas dans les liens ou les attaches qui le maintiennent, mais dans l'identification de Dieu avec tout ce qui est inclus dans ce faisceau. Dans ces mots, on voit apparaître, sur la page de l'Ancien Testament, cette grande conception de la communion avec Dieu, qui trouve son exposition complète dans le Nouveau Testament. En Christ, Dieu s'est identifié à l'homme ; en Christ, Dieu a identifié l'homme à lui-même. Tel est le sens de la vie éternelle. Ceux qui ont cette vie sont en effet liés au faisceau de la vie avec Dieu. Ils vivent une seule vie avec Lui. C'est là leur sécurité. Grâce à cette union, aucune amertume dans le cœur de Saül, aucune grossièreté dans l'attitude de Nabal ne peuvent nuire à ceux qui sont inclus ; aucune force du mal ne peut non plus empêcher ceux-ci d'arriver finalement à la réalisation de tout ce qui est dans la volonté de Dieu pour eux.

1 Samuel 26:21

J'ai agi comme un insensé.

Saul prononça ces mots dans un moment d'illumination mentale et spirituelle. Une fois de plus, sa vie avait été entre les mains de David, et David avait refusé de le tuer. De plus, il avait reproché à Saul le caractère déraisonnable et méchant de sa persécution incessante. Puis, soudain, toute la vérité apparut à cet homme. Il se vit lui-même et ses actions à la lumière de la vérité réelle, et sous l'impulsion de cette révélation, il dit la vérité sur lui-même en déclarant : « J'ai agi comme un insensé. » Ces mots constituent une autobiographie parfaite. Ils racontent toute l'histoire de la vie de cet homme. Leur interprétation se trouve dans l'ensemble du récit, et l'explication de ce récit est contenue dans ces mots. Dès le début, Saül avait échoué. Il avait reçu les plus grandes opportunités, et son chemin avait été facilité par toutes les ressources mises à sa disposition. Il avait reçu l'Esprit de Dieu, l'amitié de Samuel et la dévotion d'hommes dont Dieu avait touché le cœur. Il avait agi de telle manière que l'Esprit l'avait quitté : Samuel avait été incapable de l'aider, et le cœur de son peuple s'était détourné de lui. Tout le secret résidait dans le fait qu'il s'était appuyé sur sa propre intelligence, qu'il n'avait pas obéi et qu'il était ainsi devenu l'homme colérique qu'il était, dominé par la haine et combattant contre Dieu. Il s'était véritablement comporté comme un insensé. Et ainsi, tout homme se comporte comme un insensé lorsqu'il oublie que la crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse. Les dons mêmes de Dieu n'ont aucune valeur lorsqu'ils ne sont pas reçus et conservés dans cette crainte sainte et purificatrice

1 Samuel 27:1

David dit en lui-même: je périrai un jour par la main de Saül.

Une fois de plus, nous voyons David possédé par la peur et partant vivre quelque temps parmi les Philistins. Encore une fois, nous devons dire que nous pouvons comprendre son geste. Sa période de souffrance avait été longue et pénible. Il était envahi par un sentiment de dépression. Pour un instant, il oublia que son âme était liée à celle de l'Éternel Dieu. Il est facile d'oublier cela « quand tout semble tumultueux autour de soi ». Au vu des circonstances, David ne voyait aucune issue. Il partit donc s'installer à Gath. Ce fut une période triste. Il menait parfois des raids contre d'anciens ennemis de sa race, qui se soldaient par des succès. Afin de cacher cela à ceux parmi lesquels il vivait, il était contraint de mentir. Quand un homme est dominé par la peur à cause d'un manque de foi et qu'il occupe par conséquent une position mensongère, il court toujours un grave danger de violer un principe de sa loyauté. Il est impossible de voir David se réfugier à Gath sans reconnaître qu'il avait perdu pour le moment la vision claire de Dieu qui l'avait rendu fort contre Goliath. La lecture de cette histoire suggère inévitablement un contraste entre David et Son Fils plus grand. David était le roi oint, et il était persécuté par le roi qui le rejetait. Tout cela s'est répété dans l'histoire de Jésus. Le contraste est toutefois frappant. La peur n'a jamais fait trembler l'Oint. Il n'a jamais rejoint l'ennemi pour assurer sa sécurité personnelle. Il a souvent parlé du fait que les hommes le tueraient, mais il terminait toujours ces prédictions par la prophétie de Son triomphe final.

1 Samuel 28:16

Pourquoi donc me consultes-tu, puisque l'Éternel s'est retiré de toi et qu'il est devenu ton ennemi?

Il n'y a peut-être pas de chapitre plus tragique dans l'histoire de l'Ancien Testament que celui-ci. La visite de Saül à la sorcière d'En Dor, au jour de son malheur, fut la dernière manifestation de sa déchéance. Et pourtant, quel témoignage cela donne-t-il de la capacité inhérente de l'homme pour le spirituel ! Au jour de sa plus grande calamité, il connaissait l'insuffisance de sa propre sagesse, l'inutilité des conseils humains, et il aspirait à entendre une voix venue du monde des esprits. Pour l'obtenir, il se tourna vers une femme dont les pratiques étaient condamnées par la loi de Dieu. Telle est l'histoire du spiritisme depuis toujours. Il est plus qu'étrange que cette histoire ait été citée pour défendre les choses occultes. En réalité, elle les condamne. Lisez attentivement, et vous verrez clairement que cette femme n'avait rien à voir avec l'éducation de Samuel. Continuant à pratiquer ses arts noirs, elle se mit à user des tromperies qui lui étaient familières. Lorsque Samuel apparut, elle fut saisie d'une frayeur extrême. Il ne fait aucun doute qu'il apparut à Saül, mais il ne vint pas en réponse à son appel. Il avait été envoyé par Dieu dans le but exprès de réprimander Saül pour ses relations impies avec ces choses mauvaises et de prononcer son jugement. Les paroles sont pleines de solennité. Dieu, qui s'est détourné d'un homme, devient Son adversaire, et cela par nécessité. Dieu ne se détourne jamais d'un homme tant que celui-ci ne s'est pas détourné de Lui. Alors, dans l'intérêt de la justice, Dieu s'oppose à cet homme.

1 Samuel 29:4

Mais les princes des Philistins s'irritèrent contre Akisch.

Ces princes étaient furieux contre Akisch d'avoir permis à David d'accompagner les Philistins dans leur campagne contre Israël. Le séjour de David chez Akisch l'avait contraint à se joindre à l'armée philistine qui se préparait à attaquer les Israélites. Les seigneurs philistins semblaient avoir soudainement pris conscience du danger que représentait cette entreprise. Ils connaissaient bien le chant qui célébrait ses prouesses et ses victoires sur eux, et ils estimaient qu'ils ne pouvaient pas lui faire confiance au jour de la bataille. Il est peut-être vain de spéculer sur ce qu'il se serait passé s'il avait été autorisé à rester. D'un point de vue politique, leur objection était probablement justifiée. Akisch semble avoir eu une haute estime pour lui et une forte affection à son égard, mais il a été contraint de céder à la majorité. Il ne fait aucun doute que ce n'était pas dans l'intention de Dieu que son roi oint se retrouve dans une situation aussi difficile. Ici, donc, suivant le cours d'émotions parfaitement naturelles, on voit Dieu agir en faveur de Son serviteur. Il a fait en sorte que la colère des princes le loue, car elle a accompli Son dessein. Une fois que nous avons vu le gouvernement divin à l'œuvre, il semble impossible de ne pas le voir. Il agit partout. Il contrôle toutes les circonstances et tous les hommes, malgré eux et souvent à leur insu, de sorte qu'ils contribuent à la réalisation de la volonté de Dieu et à l'accomplissement de Ses desseins.

1 Samuel 30:24

La part doit être la même pour celui qui est descendu sur le champ de bataille et pour celui qui est resté près des bagages: ensemble ils partageront.

David, délivré par la puissance de Dieu de son combat contre l'armée philistine, retourna à Tsiklag. Pendant son absence, la ville avait été pillée par les Amalécites. Le véritable esprit patriotique s'enflamma en lui, et après avoir consulté Dieu, il partit punir les malfaiteurs. Il réussit parfaitement, punissant ses ennemis et sauvant tous les siens. Au cours de cette action rapide et intense, deux cents hommes de sa troupe de six cents furent épuisés et contraints de rester à Besor, tandis que les autres continuaient leur route. Lorsque les quatre cents revinrent victorieux, certains d'entre eux voulurent priver ceux qui n'avaient pas pu les accompagner de leur part du butin. David l'interdit sévèrement et établit une loi qui devait s'appliquer pour toujours. La justesse de cette décision est incontestable. La mesure de la responsabilité personnelle dans une campagne pour la justice est toujours celle de l'engagement de toutes ses forces. C'est ce qu'avaient fait ces hommes. Ils étaient « épuisés » avant de s'arrêter. Ils avaient fait tout leur possible. Ceux qui étaient allés jusqu'au bout n'avaient pas fait plus. Ils devaient donc partager le butin. Cette histoire contient un avertissement et un réconfort. Si un homme s'attarde et se repose à Besor alors qu'il a encore la force d'avancer, c'est un renégat et il ne doit recevoir aucune part du butin. Si un homme met toutes ses forces dans l'entreprise et s'arrête à Besor parce qu'il n'en peut plus, il a fait tout ce qu'il pouvait et peut honorablement partager le triomphe.

1 Samuel 31:6

Ainsi périrent... Saül.

Ce dernier chapitre du livre est drapé d'un sac et recouvert de cendres. Il raconte l'histoire tragique du dernier acte de la carrière d'un homme qui fut un terrible échec. La défaite face aux Philistins poussa Saül au désespoir le plus total. Blessé lors du combat final, craignant que le coup fatal ne lui soit porté par un ennemi, il demanda à son écuyer de le tuer. Devant son refus, Saül mourut de sa propre main, alors qu'il avait déjà péri en tant qu'homme, par son propre péché et sa propre folie. Le suicide est toujours l'acte ultime de la lâcheté. Dans le cas de Saül, et dans de nombreux cas similaires, il est tout à fait naturel, mais il ne doit jamais être glorifié comme un acte héroïque. C'est le dernier recours de l'homme qui n'ose pas affronter la vie. Schopenhauer a dit un jour que le suicide n'est pas le résultat de la haine de la vie, mais plutôt de l'amour de celle-ci. Un homme aime la vie et, parce qu'il ne peut pas vivre, selon lui, une vie pleine, il ne veut pas vivre du tout. Il y a une grande part de vérité dans cela, mais cela ne change rien au fait que le suicidaire reste marqué du sceau de la lâcheté. Il me semble que la principale valeur spirituelle du premier livre de Samuel réside dans les leçons solennelles que nous enseigne l'histoire de la vie et de l'échec de cet homme, Saül. Il proclame haut et fort une vérité frappante et profonde : les grands avantages et les opportunités remarquables ne sont en eux-mêmes aucune garantie de succès. À moins que le cœur ne soit ferme et constant dans son attachement aux principes et dans sa loyauté envers Dieu, ces choses ne seront que des poids et des fardeaux qui écrasent l'âme et assurent la ruine totale de celui qui les possède.

2 Samuel 1:19

Ta gloire, ô Israël, a péri sur tes collines ! (version Ostervald)

Ce sont les premiers mots du chant que David a composé après la mort de Saül et de Jonathan, et qu'il a ordonné d'enseigner au peuple. C'est un chant d'une beauté singulière. Ses références à Saül et à Jonathan sont empreintes d'une dignité majestueuse, et elles se fondent dans une extrême tendresse lorsqu'il ne fait référence qu'à Jonathan. Au fur et à mesure que le chant progresse, il fait incontestablement référence à Saül et Jonathan personnellement ; mais ces premiers mots peuvent être interprétés comme suggérant que David était conscient de bien plus que de simples questions personnelles. Le terme « ta gloire » est presque toujours considéré comme faisant référence à Saül et Jonathan en tant que principale gloire d'Israël. C'est vrai dans un certain sens. Mais il se peut que cette description même de ces personnages comporte une note de satire spirituelle. Le peuple avait réclamé un roi comme les nations. Il avait obtenu un tel roi et s'était glorifié en lui. Voici le résultat. Lui et son fils, héritier du trône, ont été tués sur les hauteurs. Le chant fait ensuite référence au « bouclier de Saül, qui n'était pas oint d'huile ». C'était là le sens profond de tout ce qui s'était passé. L'Éternel était la véritable gloire de Son peuple Israël. Celui-ci s'était détourné de lui et s'était glorifié en Saül et dans sa maison royale. Cette gloire que le peuple s'était choisie avait été tuée. La véritable gloire de la nation, celle de Son unique roi, n'avait pas été tuée. Chaque fois que le peuple de Dieu, sous l'ancienne ou la nouvelle alliance, a fait de quelque chose d'autre que Dieu Lui-même sa gloire principale, tôt ou tard, le jour du désastre est venu, l'idole a été brisée et, pour un temps, il a été couvert de honte et de confusion parmi ses ennemis. Ce sont ceux qui regardent vers Lui qui sont éclairés ; ce sont ceux dont le visage n'est pas confus.

2 Samuel 2:1

David consulta l'Éternel.

David savait que l'heure était venue pour lui d'entreprendre l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé, celle de régner sur le peuple de Dieu. Il connaissait intimement toute l'histoire de Saül, et il savait que le simple fait d'avoir un roi humain, sous quelque forme que ce soit, faisait perdre au peuple sa gloire principale. C'est pourquoi, dès le début, il reconnut le véritable roi, l'Éternel, et ne fit aucun pas sans s'enquérir de la volonté de ce roi. Il demanda d'abord s'il devait se rendre dans l'une des villes de Juda, et lorsqu'on lui dit de le faire, il demanda laquelle. Ce fut là un véritable commencement, et tant que David continua ainsi à s'enquérir, il ne fit aucune erreur. Toutes les erreurs qu'il commit par la suite étaient dues à ce qu'il agissait de sa propre initiative. Ce principe est fondamental et éternel. Le fait qu'un homme soit certainement appelé par Dieu à une tâche précise ne le dispense jamais de consulter la volonté de Dieu quant à la prochaine étape. Nous ne sommes pas oints pour servir, puis laissés à nous-mêmes pour trouver la voie du service. Dieu est toujours disponible pour ceux qu'Il appelle à travailler pour Lui de quelque manière que ce soit. Par conséquent, le temps qu'un homme passe à prier, à s'enquérir de la volonté de l'Éternel, n'est jamais perdu. Le temps qu'un homme passe à essayer de servir Dieu sans avoir d'abord cherché, dans les moindres détails, à connaître la volonté de Dieu, est pire que perdu.

2 Samuel 3:1

David devenait de plus en plus fort, et la maison de Saül allait en s'affaiblissant.

Que cette déclaration est lourde de sens ! Elle signifie tout simplement que le roi choisi et oint par Dieu, sous la conduite de Dieu, a avancé tranquillement vers la pleine réalisation du dessein divin pour lui. Mais le fait qu'un homme ainsi choisi et oint n'ait pas pu accéder immédiatement à la position pour laquelle il avait été élu révèle l'effet produit par les échecs passés. Le royaume de Dieu était devenu le royaume de Saül et bouillonnait de tous les éléments de discorde et de faiblesse qui en découlaient. L'esprit de Saül, qui était celui de l'antagonisme envers David, se perpétuait en Abner, cousin de Saül et chef de son armée. Il s'opposait activement à David et cherchait à perpétuer la lignée de Saül en assurant la couronne à Isch Boscheth. Ainsi, le royaume n'appartenait pas encore à David en tant que possession effective. Il devait être conquis, et sept années s'écoulèrent avant qu'il ne soit couronné roi de toute la nation. Néanmoins, il gagna peu à peu du terrain ; il « devenait de plus en plus fort, tandis que la maison de Saül s'affaiblissait de plus en plus ». Deux leçons se dégagent de cette réflexion. La première est que le dessein divin progresse toujours, même si les circonstances semblent donner raison à une opinion contraire. La seconde est que nous devons faire preuve d'une patience capable de persévérer, sachant que le chemin de la victoire est celui du conflit et de la foi inébranlable.

2 Samuel 4:9

L’Éternel est vivant, qui a délivré mon âme de toutes mes détresses! (version Ostervald)

Dans ce chapitre, nous voyons la faiblesse de la maison de Saül. Abner était mort, tué par Joab ; Isch Boscheth, qui était déjà un homme faible, était privé de son seul atout par ce fait, et ses mains étaient affaiblies. Le chroniqueur a inséré ici un paragraphe pour souligner cette image de faiblesse, dans lequel il souligne que le seul descendant restant de la maison de Saül était un infirme, Mephiboscheth. Deux hommes, Baana et Récab, qui avaient servi sous Isch Boscheth, sans doute poussés par le désir de gagner la faveur de David, assassinèrent cruellement leur maître et lui apportèrent sa tête. C'est dans ces circonstances que David prononça ces paroles. Il y révélait sa profonde compréhension des voies de Dieu à son égard et le fait que, ayant reçu le royaume comme un don de Dieu, il avait jusqu'alors été guidé par Dieu à travers toutes les épreuves difficiles de ces années. C'est pourquoi il ne voulait pas prendre part aux manœuvres et aux injustices visant à atteindre les fins fixées par Dieu. Telle est la véritable attitude de la foi. La doctrine jésuite selon laquelle la fin justifie les moyens est une doctrine diabolique. S'il est vrai que Dieu dirige toutes les actions des hommes et les oblige finalement à servir ses desseins élevés, il est tout aussi vrai qu'aucun de ses serviteurs ne peut jamais consentir à faire le mal pour que le bien soit fait. Il est frappant de constater que notre Seigneur, pendant sa vie terrestre, n'a pas accepté le témoignage des démons et a déclaré explicitement que Satan ne peut chasser Satan. C'est une vérité qu'il est bon de garder à l'esprit et d'appliquer dans les moindres détails de notre vie et de notre service.

2 Samuel 5:7

Mais David s'empara de la forteresse de Sion: c'est la cité de David.

Ce fut le premier acte de David après avoir été couronné roi de toute la nation. Jérusalem devint ainsi la capitale et le grand centre de la vie religieuse et nationale du peuple de Dieu. La forteresse était considérée comme imprenable par ceux qui la détenaient, et jusqu'à ce moment-là, ils avaient réussi à résister à toutes les tentatives de prise (voir **Josué 15:63** et **Juges 1:21**). Ils étaient tellement sûrs qu'elle ne pouvait être conquise qu'ils déclaraient avec mépris qu'elle était défendue par des aveugles et des boiteux. David répondit à cette provocation par une autre provocation, ordonnant que l'assaut soit donné et que les « aveugles et les boiteux » soient frappés. La forteresse fut prise, et David s'y établit. Quelles vicissitudes étranges cette ville a traversées au cours des siècles ! En temps voulu, le vrai roi y est venu. Il est venu chez les siens, et les siens ne L'ont pas reçu. Alors, avec des larmes, il a prononcé Son jugement, et jusqu'à ce jour, elle est foulée aux pieds par les nations. Au moment où nous écrivons, elle est détenue par une puissance étrangère, en fiducie pour l'ancien peuple de Dieu. Nous ne pouvons dire quelle forme prendra son peuplement selon les arrangements des hommes. La seule certitude est que, en son temps, le Roi reviendra dans Sa ville, qui deviendra le centre terrestre de Son règne. D'une certaine manière, bien que David l'ait prise aux Jébuséens, elle n'a jamais été possédée comme la ville de Dieu. Il y a toujours eu des forces que les hommes ne pouvaient chasser. L'homme de Nazareth finira par déposséder ces forces et régnera là-bas dans la justice.

2 Samuel 6:7

Uzza mourut là, près de l'arche de Dieu.

Le roi était conscient de la vérité fondamentale de la vie nationale sur laquelle il était appelé à régner. La nation était encore, dans le plus profond de son être, une théocratie, et l'arche de Dieu en était le symbole central. Croyant cela, David prit des dispositions pour faire transporter l'arche dans la capitale. À cette occasion, un événement surprenant se produisit. Contrairement aux instructions données depuis longtemps par Moïse, l'arche fut placée sur un chariot pour être transportée. Les bœufs qui la tiraient trébuchèrent, et un homme, qui osa tendre la main pour tenter de stabiliser le symbole sacré, fut immédiatement frappé de mort. Cette manifestation de la volonté divine eut pour effet que David fut non seulement mécontent, mais aussi profondément effrayé, au point qu'il n'osa pas poursuivre son projet dans l'immédiat, et pendant trois mois, l'arche resta dans la maison d'Obed Édom. Le chroniqueur rapporte à ce sujet : « L'Éternel bénit Obed Édom et toute sa maison. » Quel contraste saisissant ! Un homme qui a osé poser la main sur l'arche de Dieu, contrairement à la loi de Dieu, a été frappé de mort ; un homme qui l'a reçue avec révérence et qui vivait en bonne relation avec tout ce qu'elle représentait a été béni en lui-même et dans toutes ses affaires ! L'arche était l'instrument de la mort ou de la vie, selon l'attitude adoptée à son égard. Cela est vrai pour toute chose divine. Les messagers de l'Évangile du Christ sont pour les hommes soit « une odeur de mort qui conduit à la mort », soit « une odeur de vie qui conduit à la vie » (**2 Corinthiens 2:16**). Tous les « moyens de grâce » bénissent ou maudissent les hommes, selon que leur attitude à leur égard est conforme à la volonté de Dieu ou contraire à celle-ci.

2 Samuel 7:20

Que pourrait te dire de plus David? Tu connais ton serviteur, Seigneur Éternel!

Par ces mots, David se soumit finalement à Dieu. Son désir de construire la maison de Dieu était tout à fait naturel. Cela était tellement vrai que cela plut à Nathan, qui lui conseilla de faire tout ce qui était dans son cœur. Cependant, ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il accomplisse cette œuvre ; et par conséquent, le prophète fut envoyé pour délivrer un message qui n'était ni en accord avec le désir de David, ni avec sa propre opinion. Cette histoire révèle le triomphe de Nathan et de David dans leur soumission immédiate à la volonté déclarée de Dieu. Le prophète transmit sans hésiter son message, même s'il contredisait son propre point de vue. Il faut beaucoup de courage à un prophète pour faire une telle chose. David se soumit immédiatement à la volonté de Dieu et l'adora. Le désir en soi n'était pas nécessairement mauvais. Salomon, en se référant à cette affaire lors de la dédicace du temple, a dit : « Et l'Éternel dit à David, mon père: Puisque tu as eu l'intention de bâtir une maison à mon nom, tu as bien fait d'avoir eu cette intention. » (**1 Rois 8:18**). Cependant, ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il le fasse, et sa soumission à cette volonté était l'essence même de la sagesse. Il est de la plus haute importance que nous mettions toujours à l'épreuve nos désirs, même les plus élevés et les plus saints, à la lumière de Sa volonté. Une œuvre excellente en soi ne doit jamais être entreprise, sauf sur l'ordre exprès de Dieu. Le temps qui passe justifie toujours la sagesse de la volonté divine.

2 Samuel 8:15

David régna sur Israël, et il faisait droit et justice à tout son peuple.

Ce court chapitre constitue en quelque sorte un résumé de la manière dont le royaume s'est développé et consolidé sous le règne de David. Il relate d'abord certaines des victoires qu'il remporta sur les ennemis de son peuple, les Philistins, puis les Moabites et enfin les Syriens. Ces victoires lui permirent de renforcer sa position ainsi que celle de son peuple. Il convient de noter que la maison de l'Éternel était toujours présente à ses yeux, car même s'il savait qu'il ne serait pas autorisé à la construire, il rassemblait des trésors pour l'œuvre de son fils. Le chapitre se termine par un bref compte rendu sur certains fonctionnaires de l'État, montrant ainsi comment la situation interne du royaume s'était renforcée. Les mots centraux du récit sont ceux que nous avons sélectionnés. Ils révèlent la vérité la plus profonde sur son règne, car ils énoncent les principes de son gouvernement. Il n'exerçait pas son autorité pour assurer sa sécurité ou ses privilèges ; il recherchait le bien-être du peuple et le servait en « rendant la justice et le droit » parmi lui. Il remplissait ainsi la véritable fonction de la royauté, car il agissait en tant que représentant et agent de leur seul et unique Roi. Tant qu'il régna ainsi, il put fortifier la nation dans tous les sens les plus élevés du terme. La mesure de son échec ultime en tant que roi était la mesure dans laquelle il s'était écarté de ces principes et avait exercé son autorité pour des motifs égoïstes. La littérature biblique et toute l'expérience humaine enseignent avec constance que l'autorité appartient en dernier ressort à Dieu. Dans la mesure où les dirigeants désignés reconnaissent cela et gouvernent en exécutant la volonté de Dieu, ils atteignent la véritable fin de leur règne. Lorsqu'ils l'oublient, ils causent le malheur à ceux qui sont sous leur autorité et finissent par s'autodétruire.

2 Samuel 9:1

David dit: Reste-t-il encore quelqu'un de la maison de Saül, pour que je lui fasse du bien à cause de Jonathan?

L'histoire de ce chapitre regorge d'une tendresse exquise. L'amitié de David pour Jonathan était toujours aussi vive. On imagine facilement comment, à l'époque où sa prospérité grandissait, le roi pensait souvent aux temps difficiles et à la loyauté de son ami dans des circonstances si stressantes et périlleuses. Pour David, la maison de Saül, qui lui avait causé tant de souffrances, était rachetée par son amour pour Jonathan ; c'est pourquoi il fit rechercher s'il restait quelqu'un de cette maison à qui il pourrait faire preuve de bonté pour l'amour de son ami. Cette enquête aboutit à la découverte de Mephiboscheth, dont la boiterie était tragique et pathétique, car elle avait été causée par une chute lors du terrible jour de Jizreel, où son père et son grand-père étaient tombés ensemble. Le roi lui rendit les terres de Saül et le fit siéger à sa table en tant qu'invité d'honneur. David expliqua qu'il souhaitait ainsi « user envers lui de la bonté de Dieu ». Cette déclaration rappelle les paroles de l'alliance conclue entre lui et Jonathan bien avant, dans laquelle son ami lui avait demandé de lui montrer « la bonté de l'Éternel » et de faire preuve de la même bonté envers sa maison pour toujours. Dans cette action, David apparaît comme l'homme selon le cœur de Dieu, respectant son alliance et comblant de bienfaits ceux qui pourraient être considérés comme des ennemis. L'attitude habituelle de la nature humaine n'aurait pas incité à un tel geste. C'était bien là la bonté de Dieu.

2 Samuel 10:12

Sois ferme, et montrons du courage pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu, et que l'Éternel fasse ce qui lui semblera bon!

C'était là le langage du patriotisme le plus élevé. Les difficultés étaient nées d'une autre action de David, motivée par la bonne volonté. Il avait envoyé réconforter Hanun, le nouveau roi d'Ammon, à la mort de son père. Cette action avait été accueillie de manière insultante, avec pour conséquence qu'Israël fut contraint d'entrer en guerre contre ces enfants d'Ammon et les Syriens. Alors que la bataille se préparait, Joab adressa ces paroles à son frère Abischaï. Remarquez les éléments de patriotisme qui s'en dégagent. La première chose concernait les combattants eux-mêmes. Ils devaient être courageux et se battre comme des hommes. Toutes les dispositions prises pour le conflit et son issue montrent comment ces hommes s'acquittèrent de cette responsabilité. Mais ce qui suit est encore plus significatif. Ils devaient faire tout cela pour leur peuple et pour les villes de leur Dieu. Il ne devait y avoir aucune passion pour l'enrichissement personnel dans leurs actions. Ils devaient agir pour les nobles causes représentées par le peuple de Dieu et les villes de Dieu. Le courage personnel devait être inspiré par des considérations relatives. Puis vint la note la plus profonde de toutes. Une fois qu'ils avaient fait tout ce qui était possible dans l'intérêt de la nation, « l'Éternel fasse ce qui lui semblera bon ». Les hommes qui se préparent ainsi à de grandes entreprises, puis s'en remettent entièrement à la volonté de Dieu, sont invincibles.

2 Samuel 11:27

Ce que David avait fait déplut à l'Éternel.

Le chroniqueur a inséré cette déclaration à la fin de son récit de la triste chute de David. Le fait qu'il l'ait fait est frappant. Cela semble tellement évident qu'il n'est pas nécessaire de le mentionner. Il m'a toujours semblé que cette déclaration était en réalité plutôt un prélude au chapitre suivant, qui relate le pardon divin, qu'une conclusion à l'histoire des mauvaises actions. Il était nécessaire de consigner ainsi avec emphase le mécontentement divin. À la lumière de cette déclaration, nous examinons cette histoire tragique. Ce faisant, nous remarquons les étapes descendantes qui se succèdent rapidement. Tout d'abord, « David resta à Jérusalem ». C'était le temps de la guerre, et la véritable place du roi était auprès de son armée. Au lieu de les accompagner, il était resté derrière, et donc dans un lieu de tentation. Cela ne signifie pas dire que les conditions de paix sont plus périlleuses que celles de la guerre, mais plutôt que tout endroit autre que celui où le devoir appelle est un lieu de danger. À partir de là, les événements se sont précipités, mais dans une direction certaine. En quelques mots, nous pouvons résumer ce mouvement : « Il aperçut », « il fit demander », « il envoya la chercher ». Le roi était tombé du niveau de la pureté à celui de la souillure morale. Et puis, comme un péché en entraîne toujours un autre, il tomba encore plus bas et se rendit coupable d'une injustice abjecte envers Urie. Ses paroles concernant leur mort auraient pu s'appliquer encore mieux à son propre cas qu'à celui de Saül et Jonathan : « Comment des héros sont-ils tombés? »

2 Samuel 12:13

J'ai péché contre l'Éternel!

De toute évidence, une année s'écoula avant que Nathan ne soit envoyé par Dieu à David, car l'enfant de Bath Schéba était déjà né lorsqu'il arriva. Nous pouvons imaginer ce qu'avait été cette année pour David, et que le message de Dieu transmis par son serviteur avait dû être un soulagement pour cet homme troublé. C'est à ce moment-là que le meilleur de David apparut. Il avoua immédiatement. « J'ai péché », et toute son attitude face au châtiment qui lui était infligé le révèle comme un homme qui, au plus profond de lui-même, était fidèle à Dieu. Le Dr Margoliouth, dans son livre « Lines of Defence of the Biblical Revelation » (Lignes de défense de la révélation biblique), soutient avec une clarté convaincante que, dans toute cette affaire, David s'est révélé être un homme selon le cœur de Dieu. D'autres hommes qui auraient commis une telle faute auraient pu défendre leurs actes, auraient pu tuer le prophète. Il n'en fut pas ainsi de cet homme. Il connaissait Dieu, il savait que son acte était mauvais, et il a confessé son péché. Si nous lisons les **Psaumes 32** et **51**, qui sont généralement associés à ces événements, nous comprenons à quel point son sentiment de péché était profond. La promptitude de Dieu à pardonner est clairement mise en évidence dans le récit, lorsque David dit : « J'ai péché », et que le prophète répond : « Aussi l'Éternel a fait passer ton péché. » (version Darby) Remarquez le mot « aussi ». Un homme efface son propre péché lorsqu'il le confesse sincèrement. Cela permet à Dieu de l'effacer également. L'effacement divin du péché est toujours rendu possible en puissance par l'expiation divine, mais il ne peut devenir possible dans l'expérience du pécheur que lorsque celui-ci confesse son péché, le juge et s'en détourne.

2 Samuel 13:37 et 39

David pleurait tous les jours son fils. Il était consolé de la mort d'Amnon.

Quelle tragédie dans ces deux phrases ! Elles concernent deux fils de David. Amnon était son premier-né. Il était tombé dans le péché, suivant l'exemple de son père. Absalom avait organisé le meurtre de son frère et était devenu un fugitif. Ainsi, dans sa vie familiale, David récoltait en quelque sorte le fruit de ces aspects inférieurs de sa propre nature qui l'avaient conduit au péché. Lorsque le péché d'Amnon lui fut révélé, on nous dit qu'il fut en colère, mais on ne nous dit pas qu'il prit des mesures disciplinaires. Comment aurait-il pu ? Il avait certainement rendu son propre bras impuissant par le péché du passé. Tout cela nous amène à une réflexion très solennelle. En effet, le péché peut être pardonné de la manière la plus certaine qui soit, afin de redonner au pécheur la possibilité de se réconcilier avec Dieu ; mais ses conséquences, au niveau des relations humaines et de l'expérience de cette vie, continuent à se faire sentir. Jusqu'à la fin de notre vie terrestre, nous constaterons combien il est vrai que « On ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » Et n'est-ce pas là aussi une preuve du caractère bienveillant du gouvernement de Dieu ? Si, dans un monde comme le nôtre, le pardon signifiait que les hommes étaient libérés de toutes les conséquences des péchés commis dans le passé, même cette bénédiction deviendrait l'occasion de conséquences encore plus désastreuses.

2 Samuel 14:14

Dieu… médite les moyens de ne pas repousser loin de lui l’exilé.

C'était l'argument suprême utilisé par la femme sage de Tekoa, lorsqu'à l'instigation de Joab, elle cherchait à persuader David de rappeler Absalom. L'histoire en elle-même est quelque peu déroutante. Les opinions divergent largement quant à la raison pour laquelle Joab s'était ainsi donné pour mission de ramener Absalom. Mais cela n'a pas d'importance pour nous ici. Il est très intéressant de noter que cette femme connaissait Dieu et qu'elle a prononcé l'une des plus belles et des plus vraies paroles jamais dites à son sujet. C'est toute la rédemption révélée en une phrase. L'homme est banni de Dieu par son propre péché, et cela est tout à fait juste ; et, dans l'intérêt de l'ordre parfait de toutes choses, il est nécessairement banni. Néanmoins, lui, le banni, n'est pas abandonné par Dieu. Son amour pour l'homme pécheur reste inchangé, même si Sa colère s'est enflammée contre Son péché. C'est cet amour qui ne nous abandonne pas. Mais comment le banni peut-il être sauvé de son état de paria ? La réponse est que « Dieu… médite les moyens ». Toute l'histoire humaine nous apprend combien cette affirmation est vraie. Littéralement, cela signifie que Dieu « pense des pensées ». Ce sont nécessairement des pensées de sainteté, et ce sont des pensées d'amour. Ce sont donc des pensées qui combinent ces deux aspects et qui découvrent un moyen de sauver, de rappeler, de restaurer les âmes bannies. Les pensées de Dieu deviennent alors des pensées d'abnégation, de sacrifice et d'acceptation de toute la responsabilité du mal commis par le banni. Ainsi, la culpabilité est effacée et le chemin du retour devient possible. C'est une parole glorieuse qui nous introduit au mystère insondable de l'amour de Dieu, dont l'œuvre ne peut jamais être interprétée, mais dans laquelle l'âme trouve sa guérison et son repos parfait.

2 Samuel 15:30

David monta la colline des oliviers. Il montait en pleurant.

Ce furent des jours de profonde tristesse pour David. Il avait ramené Absalom, mais ne lui avait pas accordé son pardon total et ne lui avait pas permis de le voir pendant deux ans. Puis il l'avait réadmis dans ses bonnes grâces, sans qu'Absalom ne montre le moindre signe de repentir. À présent, la rébellion avait éclaté au grand jour et David était pour l'instant exilé de sa ville et de sa maison. C'est en effet une image tragique que celle de David, mais malgré tout, sa grandeur se manifeste. Stanley dit de ce jour dans la vie du roi : « Il n'y en a aucun qui combine autant de caractéristiques de David : sa patience, sa religion fervente, sa générosité, son sens du calcul ; seul son courage nous manque. A-t-il été momentanément écrasé par le poids du chagrin mental ou par l'amertume du remords ? » À la lumière de tous les faits, il est presque certain que les larmes que David versa en montant la colline des oliviers étaient plutôt des larmes d'humiliation et de repentance que des larmes de regret égoïste. Absalom n'avait aucune excuse, mais David portait sans cesse dans son cœur le souvenir de son péché passé. Pour en savoir plus sur ce qui se passait dans l'esprit de David à cette époque, on peut consulter certains des psaumes qu'il a alors écrits. Ceux qui sont généralement associés à cette période sont les psaumes **3**, **4**, **26**, **27**, **28**, **62** et **63**. Ils respirent tous un esprit de confiance totale en Dieu et une confiance inébranlable en la délivrance finale, même s'ils révèlent le sentiment de sa souffrance. L'expérience spirituelle qui s'en dégage est celle que Fred. W. H. Myers a exprimée dans son ouvrage St. Paul :

« Oui, tu pardonnes, mais en pardonnant Tu ne peux rendre mon innocence ; Fais, ô Christ, que ma vie meure, Purifie-moi du péché, mais jamais de la douleur ! »

2 Samuel 16:11

Laissez-le, et qu'il maudisse, car l'Éternel le lui a dit.

Les malheurs s'accumulèrent sur la tête de David durant ces jours sombres. Tsiba ajouta au chagrin de David en calomniant Mephiboscheth et en suggérant que sa bonté était mal récompensée. Cela était d'autant plus méchant que c'était faux. Schimeï frappa le roi alors qu'il était à terre. Quand Abishaï voulut se venger rapidement, David l'en empêcha et, par ces mots, montra qu'il accordait à la vie une valeur plus grande que n'aurait pu le faire un homme qui, au plus profond de son être, malgré tous ses échecs, n'était pas un homme selon le cœur de Dieu. L'action de Schimeï était pécheresse, mais David reconnaissait la main de Dieu dans ce qu'il faisait, en ce qui concernait sa propre âme. Il accepta les malédictions de cet homme comme faisant partie de la discipline que son Dieu lui imposait. Il s'attendait à ce qu'il en ressorte quelque chose de bon, comme le révèlent ses paroles suivantes : « Peut-être l'Éternel regardera-t-il mon affliction, et me fera-t-il du bien en retour des malédictions d'aujourd'hui. » C'est une illustration rayonnante de la paix profonde et intérieure donnée à tout homme qui vit en communion avec Dieu dans ses motivations et ses désirs. Un tel homme recevra toutes les souffrances qui lui arrivent comme étant dans la volonté de Dieu pour lui, et donc comme destinées en fin de compte à lui apporter le bien et non le mal. Ce sentiment de la souveraineté divine purifiera son esprit de tout désir de vengeance. Il poursuivra son chemin tandis que les malédictions et les pierres pleuvront sur lui, réalisant qu'elles aussi sont contraintes par Dieu de contribuer à son perfectionnement et à la pleine réalisation des desseins de Dieu pour lui.

2 Samuel 17:14

L'Éternel avait résolu d'anéantir le bon conseil d'Achitophel, afin d'amener le malheur sur Absalom.

Ainsi, un signe surnaturel fut donné au peuple pour justifier le droit d'Aaron à la position qu'il occupait. Ces mots ressortent de manière révélatrice au cœur d'une histoire d'intrigues étranges et complexes. Absalom est vu en train d'écouter deux conseillers. D'un côté, Achitophel lui donne un conseil qui aurait sans aucun doute mené au succès de sa rébellion, du moins pour le moment. David n'avait pas encore eu le temps de rassembler une grande troupe d'hommes autour de lui. Il fallait envoyer immédiatement une compagnie pour le capturer. De l'autre côté, Huschaï lui donna un conseil qui flatta sa vanité. Il aurait été bien plus spectaculaire de mener en personne une grande armée et de remporter une grande victoire. Sa vanité causa sa perte. Ainsi, au milieu des complexités de l'intelligence humaine, on voit la volonté de Dieu avancer inexorablement vers l'accomplissement de ses desseins élevés. La pression de la puissance divine a contraint la véritable nature des pensées et de la vanité d'Absalom à agir conformément à lui-même, et ainsi à provoquer sa défaite totale. C'est l'un des grands principes de la vie que chaque page de la Bible souligne et illustre. Les hommes ne peuvent échapper à Dieu. Ils suivent leur propre voie, mais celle-ci ne les libère jamais de l'autorité et de la puissance invincible de Dieu. Le fait même qu'ils soient contraints par Dieu de suivre leur propre voie est la garantie de leur échec et de leur défaite ultimes. La voie que l'homme suit pour lui-même, en dehors de Dieu, est toujours la mauvaise voie et ne peut mener au succès.

2 Samuel 18:33

Que ne suis-je mort à ta place! Absalom, mon fils, mon fils!

Suivant les conseils de Huschaï, Absalom attendit jusqu'à ce qu'il ait rassemblé une grande armée. Stratégiquement, cela causa sa perte. Cela donna également à David le temps de rassembler une armée et de la mettre en ordre. Les forces s'affrontèrent dans la forêt d'Éphraïm. Absalom fut tué par Joab, qui n'avait aucune pitié pour lui. Il ne fait aucun doute que son geste était justifié du point de vue de la sécurité nationale. À ce moment-là, la coupe de la douleur de David était pleine à ras bord. Tout dans cette histoire mène à ce cri de douleur pour son fils mort. Il est très bref, mais il est rempli d'agonie. Cinq fois, il répète les mots « mon fils ». Ces mots avaient certainement une signification plus profonde que la simple répétition inconsciente de mots provoquée par le chagrin personnel. Le père reconnaissait à quel point il était responsable de son fils. C'est comme s'il avait dit : « Il est vraiment mon fils, ses faiblesses sont mes faiblesses, ses passions sont mes passions, ses péchés sont mes péchés. De tout cela jaillit le cri le plus profond : « Si seulement j'étais mort à ta place ! » David atteint ici le moment le plus intense de sa souffrance. Puissions-nous ne jamais connaître une telle expérience ! Pour cela, nous devons méditer attentivement toute cette histoire et tirer les leçons solennelles qu'elle nous enseigne sur la responsabilité parentale.

2 Samuel 19:30

Qu'il prenne même le tout, puisque le roi mon seigneur rentre en paix dans sa maison.

C'était le langage d'un cœur joyeux. Mephiboscheth avait connu la bonté de Dieu à travers David, à l'époque où il avait été trouvé et amené dans la maison et à la table du roi. Combien il avait souffert pendant les jours tristes où le roi était absent de sa propre ville ! Cette souffrance avait été d'autant plus aiguë qu'il avait été empêché par traîtrise d'accompagner son bienfaiteur en exil et qu'il avait été calomnié par Tsiba. Maintenant, les ennuis étaient terminés, la rébellion était finie, le roi était ramené dans sa propre maison. C'était une joie suffisante pour le fils infirme de Jonathan. Dans ces conditions, que son ennemi garde tous les biens matériels. Cette histoire est révélatrice de l'altruisme de la véritable loyauté. Cet homme ne se souciait pas du tout de son enrichissement personnel. Tout ce qui lui importait, c'était que son roi reprenne possession de son royaume en paix. Que nous inspire cet incident ! Nous avons reçu une place dans la maison de notre Roi, à Sa table, par une grâce infinie. Notre loyauté envers Lui est-elle aussi désintéressée que celle de Mephiboscheth envers David ? Est-ce plus important pour nous qu'Il ait la place qui Lui revient, plutôt que d'avoir même les choses qui nous appartiennent de droit parce qu'elles sont des dons du Roi ? Il est à craindre que trop souvent, nous nous soucions davantage de nos droits que des Siens. C'est une chose grande et glorieuse que notre loyauté et notre amour nous rendent bien plus soucieux des victoires de notre Seigneur que de nos droits incontestables. Pourtant, cela devrait être l'attitude normale de tous ceux qui sont assis à la table du Roi.

2 Samuel 20:1

Point de part pour nous avec David, point d'héritage pour nous avec le fils d'Isaï! Chacun à sa tente, Israël!

C'était le cri d'un homme mauvais qui cherchait à diviser le royaume et à se créer une position. Il était très habile, car il s'agissait d'une protestation contre une action certainement injustifiable de la part des hommes de Juda. Les racines du problème se trouvent dans le chapitre précédent. Les tribus d'Israël avaient été les premières à proposer le rétablissement du roi après la défaite d'Absalom. Les hommes de Juda ne les avaient pas invités à participer au grand rassemblement de Guilgal. Cela avait suscité leur colère. L'occasion trouve toujours un homme pour le mal, comme pour le bien. Ce chapitre s'ouvre sur les mots suivants : « Il se trouvait là un méchant homme ». C'était lui qui cherchait à s'enrichir personnellement et qui fit de cette heure de tension son occasion. Le mouvement fut rapidement mis en échec, Joab réprimant l'insurrection avec une colère implacable. Cette histoire devrait nous apprendre que les mots d'ordre populaires et plausibles doivent être accueillis et suivis avec une grande prudence. Il peut souvent y avoir un élément de vérité dans les plaintes qui sont faites ; mais lorsqu'elles sont faites, il faut prêter une attention particulière au caractère des hommes qui les expriment. Trop souvent, des hommes malveillants sont ainsi autorisés à faire d'une cause juste l'occasion de chercher, non pas sa rectification, mais la réalisation d'un mauvais dessein qui va à l'encontre de tout ce qui est le plus élevé dans l'intérêt des personnes qui se plaignent. Ce n'est pas parce que Juda commet des erreurs que le royaume doit être perturbé. Une injustice n'est jamais corrigée par un mal encore plus grand.

2 Samuel 21:15

David était fatigué.

Dans les derniers chapitres de ce livre, plusieurs sujets sont abordés, non pas dans l'ordre chronologique ou en relation les uns avec les autres, mais afin d'illustrer l'époque qui vient d'être examinée. Dans ces derniers récits, nous avons d'autres révélations sur le gouvernement direct de Dieu, deux psaumes de David qui dévoilent son caractère, et quelques récits des exploits de ses vaillants hommes. Les événements dont ces paroles sont tirées se sont sans aucun doute déroulés vers la fin de son règne. Il est évident qu'à cette époque, il régnait à nouveau sur tout Israël. De nouveaux troubles surgirent de la part de leurs anciens ennemis, les Philistins, et David descendit pour les combattre. Il n'était plus physiquement l'homme qu'il avait été, et au cours de la bataille, ses forces physiques l'abandonnèrent. Sans l'aide opportune d'Abischaï, il aurait été tué. Cette manifestation de faiblesse suscita une expression d'amour de la part de son peuple, qui déclara qu'il ne devait plus partir au combat avec eux, de peur qu'il « éteigne la lampe d'Israël. ». Ainsi, tous les serviteurs les plus forts du Seigneur finissent par voir leurs forces physiques décliner. Ils ne peuvent plus supporter la campagne, leur énergie d'antan n'est plus. Heureux sont ceux qui, après avoir consacré leurs forces dans toute leur plénitude, ont trouvé une telle place dans le cœur du peuple de Dieu que celui-ci se rassemble autour d'eux avec attention et sollicitude. Que ceux qui, après un long service, se trouvent en déclin, se contentent de rester auprès du peuple de Dieu, continuant à briller pour lui comme une lampe, et lui permettant ainsi de poursuivre les mêmes entreprises divines. Une telle action dans les derniers jours de la vie est également un grand et noble service.

2 Samuel 22: 2

L'Éternel est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur.

Dans ce chapitre et le suivant, nous trouvons deux psaumes de David, qui trouvent tout naturellement leur place dans le récit de sa vie, car ils révèlent de manière frappante le véritable caractère de cet homme. Le premier de ces psaumes est le plus profond. C'est un chant si beau qu'il convient d'en noter les principales divisions et leurs différentes nuances. (**22:1**) L'Éternel est déclaré être la source de toute force (**22:2-4**). (2) Toutes les délivrances lui sont directement attribuées (**22:5-16**). (3) Ces délivrances sont accordées à condition que son peuple se conduise bien (**22:17-25**). (4) Le principe central de la vie est énoncé : Dieu est pour l'homme ce que l'homme est pour Dieu (**22:26-28**). (5) Le psaume devient alors un témoignage personnel de la vérité des choses chantées (**22:29-46**). (6) Tout se termine par une doxologie, qui proclame la louange de l'Éternel (**22:47-51**). Ces convictions — la souveraineté absolue de l'Éternel, Son pouvoir omnipotent de délivrer, la nécessité d'obéir à Sa loi et l'assurance que, dans le cas d'une telle obéissance, il agit toujours en faveur de Son peuple — constituaient la force sous-jacente du caractère de David. Dans la phrase d'ouverture, que nous avons soulignée, le sens de la vérité est renforcé par les derniers mots, « même les miennes ». Par eux, le chanteur révèle que tout ce qu'il célèbre dans son chant est plus qu'une théorie, c'est une expérience. Il a découvert que l'Éternel est à la fois le Rocher, c'est-à-dire le fondement ; la Forteresse, c'est-à-dire le lieu de refuge fondé sur le rocher ; et le Libérateur, c'est-à-dire Celui qui garde le refuge.

2 Samuel 23:5

N'en est-il pas ainsi de ma maison devant Dieu, Puisqu'il a fait avec moi une alliance éternelle, En tous points bien réglée et offrant pleine sécurité? Ne fera-t-il pas germer tout mon salut et tous mes désirs?

Telle était la parole de Balaam sur les prophéties ; et combien elle était vraie est évident si l'on considère ses quatre messages. Ils constituent un remarquable dévoilement de la vérité concernant le peuple de Dieu. Le premier consistait en une vision de la nation comme séparée de toutes les autres, et ses mots centraux sont : « C'est un peuple qui a sa demeure à part. » Elle se termine par un soupir qui montre à quel point cet homme était convaincu du grand privilège d'Israël : « Que je meure de la mort des justes, Et que ma fin soit semblable à la leur! » La deuxième prophétie célébrait le fait que le peuple, gouverné et guidé par Dieu, devait être victorieux. Sa déclaration centrale est : « L'Éternel, son Dieu, est avec lui, Il est son roi. » C'est après la première de ces prophéties que Balaam a utilisé ces paroles particulières. Après la seconde, il a demandé que plus rien ne soit dit, mais Balaam a insisté pour qu'il dise tout ce que l'Éternel avait à dire. Cette histoire constitue une remarquable révélation de la façon dont un homme peut être complètement à la merci de Dieu. Alors que Balaam était contraint d'accomplir ses désirs les plus profonds, il était absolument empêché de prononcer un mot qui pourrait nuire en quoi que ce soit au peuple de Dieu. Cette fierté de la volonté est inutilement futile, car elle laisse croire aux hommes qu'ils peuvent échapper à la volonté de Dieu ! Ils peuvent changer leur expérience de la puissance de Dieu, mais ils ne peuvent pas y échapper.

2 Samuel 24:14

Tombons entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont immenses; mais que je ne tombe pas entre les mains des hommes!

Le livre de Samuel se termine par une autre histoire, révélant le gouvernement direct du peuple par Dieu, qui punit le roi et la nation pour avoir dénombré le peuple. Que cet acte était mauvais, cela ressort clairement de la conscience qu'en avait David. Il est également évident que ce recensement résultait d'une mauvaise intention, et Joab le savait, comme le montrent ses paroles : « Que l'Éternel, ton Dieu, rende le peuple cent fois plus nombreux, et que les yeux du roi mon seigneur le voient! Mais pourquoi le roi mon seigneur veut-il faire cela? » Un esprit de vanité quant au nombre s'était emparé du roi et du peuple, et ceux-ci avaient tendance à se fier à ce nombre, en oubliant Dieu. C'est un danger très persistant. Le choix de David quant à la punition révèle son sens profond de la justice et de la tendresse de l'Éternel. Il voulait que le coup qui devait tomber vienne directement de la main divine, plutôt que par l'intermédiaire de quelqu'un. Et comme il avait raison ! Dans les châtiments de Dieu, il n'y a aucune trace de vengeance personnelle. Ils ont tous un but réparateur et sont également bienfaisants dans leur exécution. La tendre miséricorde des méchants est cruelle, parfois dans leur indulgence, parfois dans leur brutalité. Les châtiments de Dieu sont toujours miséricordieux, parfois dans leur sévérité et toujours dans leur parfaite justice.

1 Rois 1:36

Amen! Ainsi dise l'Éternel, le Dieu de mon seigneur le roi!

À la fin des jours de David, des troubles éclatèrent dans le royaume à cause de son fils Adonija. Une remarque remarquable est faite concernant l'éducation, ou plutôt le manque d'éducation, de cet homme, qui éclaire son comportement : « Son père ne lui avait de sa vie fait un reproche, en lui disant: Pourquoi agis-tu ainsi? » Il chercha alors à s'assurer le royaume et fut rejoint dans sa rébellion par Joab et Abiathar. David réagit rapidement et Salomon fut couronné roi. Lorsque David donna ses instructions à ses hommes fidèles, il dit à propos de Salomon : « Je l'ai établi prince sur Israël et sur Juda. » À cela, Benaja répondit : « Amen, que l'Éternel, le Dieu de mon seigneur le roi, le dise aussi », se montrant ainsi comme un homme qui comprend les choses qui ont vraiment de l'importance. Cela devrait être non seulement la prière que nous faisons en rapport avec toutes les dispositions que nous prenons pour notre service, mais aussi le principe sur lequel nous agissons en prenant ces dispositions. Dans ce cas, il en était certainement ainsi, car il était dans le dessein divin que Salomon succède à David. Selon Nathan, certains parmi le peuple avaient déjà dit : « Vive le roi Adonija ! » D'autres disaient : « Vive le roi Salomon ! » Par ces mots, Benaja en appelait à l'arbitrage divin. Son « Amen » signifiait son accord personnel, mais il connaissait l'importance de l'approbation divine. Aucune élection n'est vraiment valable, et aucun choix n'a de valeur durable, si ce n'est si le Seigneur le dit aussi !

1 Rois 2:46

La royauté fut ainsi affermie entre les mains de Salomon.

La première action de Salomon fut marquée par le meilleur côté de sa nature. Dans ses relations avec Adonija, il fit preuve à la fois de clémence et d'une autorité digne. La charge que David lui confia révélait sa compréhension des secrets du véritable succès, dans la mesure où il l'appelait à une loyauté absolue envers Dieu. La partie de cette charge qui concernait Joab et Schimeï a été sévèrement critiquée. La plupart de ces critiques sont certainement injustifiées. David connaissait ces hommes par expérience et appréciait le danger qu'ils représentaient pour l'État. Il avait respecté son alliance avec eux et leur avait épargné la vie. De plus, il convient de noter attentivement que dans chaque cas, il a laissé à Salomon le soin de décider comment les traiter, étant assuré de sa sagesse. Ses paroles concernant la mort de chacun étaient prophétiques plutôt que vindicatives. Les événements prouvèrent bientôt l'exactitude de ses prévisions. La demande d'Adonija concernant Abischag, interprétée à la lumière des coutumes orientales, était un mouvement vers la rébellion. Joab et Abiathar étaient impliqués dans ce mouvement. Salomon agit dans l'intérêt supérieur du royaume en faisant preuve de clémence, mais aussi d'une justice stricte, face à ces pulsions perfides. Adonija et Joab furent tués, et Abiathar fut destitué de la prêtrise. Schimeï se vit accorder une chance de vivre à certaines conditions bien définies. Il rompit sa parole et en paya le prix. Les mots qui concluent l'histoire justifient l'action du nouveau roi. Il est parfois nécessaire, dans l'intérêt de l'établissement d'un véritable ordre, que les mesures les plus sévères soient les plus bienveillantes.

1 Rois 3:12

Voici, j'agirai selon ta parole.

Telle fut la réponse de Dieu à la demande de Salomon, lorsqu'Il lui apparut à Gabaon et lui ordonna de demander un cadeau. Il convient toutefois de noter que le contexte montre que Dieu lui donna plus qu'il ne demanda. Cette apparition de Dieu au nouveau roi était entièrement une manifestation de Sa grâce. Le premier paragraphe du chapitre révèle immédiatement les forces et les faiblesses de Salomon. Il était fort dans son amour pour l'Éternel et dans sa marche selon les statuts de son père David. Le côté faible de sa nature se manifestait dans son affinité avec Pharaon et son mariage avec sa fille. Politiquement, cela semblait être une décision astucieuse, mais c'était d'une folie indescriptible. Les dangers d'avoir des motivations contradictoires et un cœur divisé sont très graves. Cette apparition de Dieu lui offrit une grande opportunité, et son choix fut à nouveau dicté par le triomphe du meilleur côté de son caractère. Conscient de son incapacité personnelle à accomplir la grande tâche qui lui incombait, il demanda un cœur compréhensif. La réponse de Dieu fut pleine de bonté et de grâce. Il lui donna ce qu'il demandait et ajouta ce qu'il aurait pu choisir, tout en montrant sa sagesse en passant outre. Une longue vie, la richesse et la victoire sont de bonnes choses lorsqu'elles sont des dons directs de Dieu. Si un homme, par égoïsme, les choisissait plutôt que la capacité d'accomplir le dessein divin, elles se révéleraient être des malédictions plutôt que des bénédictions. Dans le cas de Salomon, tant qu'il recherchait le plus élevé, ces choses inférieures étaient un moyen de bénir son peuple.

1 Rois 4:25

Juda et Israël, depuis Dan jusqu'à Beer Schéba, habitèrent en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier.

C'était l'âge d'or de la monarchie. Pendant un certain temps, le peuple connut une accalmie dans les guerres, et le roi se consacra à l'organisation minutieuse de son royaume. Il régnait avec la sagesse que lui avait donnée l'Éternel, et le système de gouvernement décrit dans ce chapitre est remarquable. Le roi était souverain, mais il s'était entouré d'un groupe de fonctionnaires, chacun ayant son propre département dont il était responsable. Les mots que nous soulignons illustrent de manière frappante la paix et la prospérité qui caractérisaient cette période. Une telle époque est toujours périlleuse pour une nation. C'est dans l'adversité, lorsque la vie est mise à rude épreuve, que l'homme est le plus susceptible de prendre conscience de sa dépendance envers Dieu et de la mettre en pratique. Les circonstances favorables, lorsque les exigences de la vie ne sont pas sévères, sont toujours propices à produire de mauvais résultats, tant sur le plan spirituel que moral. En disant cela, n'avons-nous pas révélé presque par inadvertance le secret du danger ? La vie n'est pas faite pour être facile, si par facilité on entend quelque chose qui s'apparente à l'oisiveté. Les jours de prospérité ne devraient jamais être des jours où le service cesse. La vie est si riche en possibilités qu'il y a toujours place pour une réalisation plus complète, et tout enrichissement ne devrait que créer des occasions de développement plus complet. C'était le sens du jardin d'Éden avec son travail, avant que l'homme ne pèche. Ce sera le sens du Royaume de Dieu lorsqu'il sera pleinement établi sur terre, non pas la paresse, mais une activité intense dans la plénitude de la force. Le luxe, qui engendre la langueur, détruit. L'abondance, qui inspire l'effort, favorise la permanence.

1 Rois 5:7

Béni soit aujourd'hui l'Éternel, qui a donné à David un fils sage pour chef de ce grand peuple!

Ces paroles du roi de Tyr constituent l'une des illustrations constantes, bien qu'incidentales, que l'on trouve dans ces récits hébreux du fait que les hommes extérieurs au peuple de l'alliance avaient une connaissance très précise de Dieu. Cet homme a utilisé le nom ou le titre spécial de Dieu, qui était celui des Hébreux, à savoir JÉHOVAH. De plus, il reconnaissait l'accession au trône de Salomon comme une nomination et un don de Dieu. Dans ce cas, cette connaissance était presque certainement due à l'influence directe du peuple de Dieu. David avait obtenu du bois pour la construction de sa propre maison auprès d'Hiram, roi de Tyr, et une amitié existait entre eux. Qu'il s'agisse du même homme ou de son fils — car quarante ans s'étaient écoulés entre ces deux événements — il « avait toujours aimé David ». Toutes ces histoires nous rappellent que les hommes, partout, ont la capacité de recevoir la vérité sur Dieu ; et certaines d'entre elles suggèrent au moins que Dieu peut se révéler aux hommes par d'autres moyens que ceux de la révélation plus évidente. Le cas de Melchisédek en est peut-être l'exemple suprême. Quoi qu'il en soit, toutes les histoires comme celle d'Hiram devraient nous inciter à prendre conscience de l'opportunité et de la responsabilité de révéler Dieu à ceux que nous rencontrons dans tous les domaines de la vie. Dans ces paroles d'Hiram, nous trouvons non seulement une reconnaissance de Dieu et de Son gouvernement, mais aussi un acte d'adoration explicite dans l'attribution de la louange à JÉHOVAH.

1 Rois 6:38

Salomon la construisit dans l'espace de sept ans.

Dès qu'il eut mis de l'ordre dans le royaume, Salomon se consacra à la construction du Temple, tâche qu'il considérait manifestement comme une mission spéciale qui lui avait été confiée. Le moment était propice, car la nation était en paix, et ses propres paroles à Hiram décrivaient bien la situation : « l'Éternel, mon Dieu, m'a donné du repos de toutes parts; plus d'adversaires, plus de calamités! » Dans ce chapitre, nous avons un récit relativement bref, mais très impressionnant, de la réalisation de l'ouvrage. Dans l'essentiel, ce temple était calqué sur le tabernacle en ce qui concerne son bâtiment central proprement dit. Il était cependant deux fois plus grand et construit en matériaux solides, car il était destiné à rester en place de manière permanente, étant donné que la nation était désormais installée dans le pays. Sa construction dura sept ans, pendant lesquels les travaux de construction dans la ville se déroulèrent dans un silence impressionnant. Comme le tabernacle, sa splendeur principale se trouvait à l'intérieur, où tout était recouvert d'or, sans qu'on puisse voir ni bois ni pierre. La magnificence de ce petit temple — car il était petit par rapport aux temples érigés pour d'autres dieux — peut être estimée par le fait que la quantité d'or utilisée était de six cents talents, dont la valeur approximative en monnaie anglaise a été estimée à plus de trois millions d'or. Ce furent sans doute de grandes années pour Salomon. Avec une dévotion aimante, il accomplissait, en tant que personne désignée par Dieu, le désir le plus cher du cœur de son père ; et en même temps, par son œuvre, il établissait au centre de la vie nationale ce qui serait un témoignage durable des secrets les plus profonds de la force et de la prospérité nationales.

1 Rois 7:1

Salomon bâtit encore sa maison, ce qui dura treize ans.

Il est impossible d'échapper au contraste entre ces mots et ceux de notre dernière note. De plus, ce contraste était manifestement voulu par le chroniqueur, car son écriture ne comporte aucune division en chapitres, et les deux déclarations se succèdent ainsi : « Il mit sept ans à le construire. Et Salomon construisit sa propre maison en treize ans. » Cela ne veut pas dire que la construction du Temple a été précipitée. Il ne fait aucun doute qu'elle a été menée à bien. Mais cela montre bien la place qu'occupaient le confort personnel et le goût du luxe dans la vie de Salomon, puisqu'il a construit pour lui-même un palais dont la construction a pris près de deux fois plus de temps que celle de la maison de son Dieu. C'est souvent par des preuves aussi simples et inattendues que se révèlent les faits les plus profonds d'une vie humaine. Quelle que soit la force de notre zèle pour la maison de Dieu, et quelle que soit la précision avec laquelle nous nous acquittons de nos obligations à son égard, si la proportion de temps et de biens que nous consacrons à notre confort et à notre bien-être est supérieure à celle que nous consacrons au service de Dieu, notre passion dominante est alors clairement égoïste plutôt que pieuse. Dans le cas de la campagne chrétienne de témoignage, ce test est encore plus révélateur. Salomon s'est acquitté de son obligation en ce qui concerne le Temple, même si l'amour de soi a joué un rôle si important dans ses activités. Nous ne nous sommes jamais acquittés de notre obligation tant qu'il reste une région de la terre qui n'a pas été évangélisée ou une âme humaine qui ne connaît pas encore le Christ.

1 Rois 8:10

La nuée remplit la maison de l'Éternel.

La splendeur de la gloire de l'Éternel qui resplendissait dans la maison que Salomon avait bâtie était une manifestation rayonnante de la grâce de Dieu. Une lecture attentive de tout le récit de la construction de ce temple montre que, en l'autorisant, Dieu adaptait ses méthodes à la fragilité humaine, comme Il l'avait fait en instituant le sacerdoce et en choisissant un roi. Lorsque David avait souhaité construire, on lui avait fait remarquer qu'un tel édifice n'était pas demandé ni ordonné par Dieu. Néanmoins, Dieu avait permis sa construction et remplissait maintenant la maison de Sa gloire. Le seul lien permanent et immuable entre le tabernacle et le temple était l'arche de l'alliance ; et c'est lorsque ce symbole sacré de la présence et de l'autorité divines trouva sa place dans le temple que la gloire mystique emplit l'édifice. La grâce triomphe de toutes les faiblesses humaines, et cette manifestation de la gloire divine dans le nouveau Temple en était la preuve. L'attitude humaine qui a rendu cela possible était celle de la loyauté du roi et du peuple envers la vérité la plus profonde de leur vie nationale, telle qu'elle s'exprimait dans le désir de donner à l'Arche la place qui lui revenait au cœur de la ville du roi. Lorsque le cœur est loyal, Dieu agit avec grâce, même lorsque les moyens d'expression ne sont pas en eux-mêmes les meilleurs. Cela explique nombre des manifestations de la gloire divine au milieu de systèmes et de méthodes qui ne sont pas en stricte harmonie avec la simplicité qui est en Christ.

1 Rois 9:2

L'Éternel apparut à Salomon une seconde fois, comme il lui était apparu à Gabaon.

Cette deuxième apparition spéciale de l'Éternel à Salomon fut très significative. Elle survint à un moment critique. Salomon avait achevé toutes les œuvres que ses désirs, tant pieux qu'égocentriques, lui avaient inspirées. Il avait terminé la maison de Dieu et sa propre maison. C'était l'heure où l'accomplissement d'une œuvre signifie la détente après l'effort. C'est toujours un moment périlleux, et plus l'œuvre accomplie est grande, plus le péril est grand. Une vie qui a été pleine d'activité, lorsque cette activité cesse, exige un nouvel intérêt, et elle le trouve, qu'il soit élevé ou bas, noble ou ignoble. C'est à un tel moment que l'Éternel se manifesta spécialement à Son serviteur. Il déclara que sa prière avait été entendue et exaucée, mais que pour que le bien-être continue, certaines conditions devaient être remplies. Le roi fut ainsi appelé à prendre une nouvelle responsabilité quant à sa propre vie et à l'administration de son royaume. Hélas, la suite est très triste. Les conditions ne furent respectées ni par le roi ni par le peuple, et le résultat final fut la destruction du Temple et l'expulsion de la nation. Cette triste suite ne fait toutefois que nous révéler plus complètement l'importance de prêter attention à toutes ces méthodes tendres et fortes par lesquelles notre Dieu cherche sans cesse à nous délivrer de l'échec. Quand une tâche est accomplie, Il ne nous abandonne jamais aux dangers qui suivent. Pour nous, en Christ, Il est toujours à portée de main et disponible, n'ayant plus besoin de venir de manière spéciale ; et c'est à nous d'écouter Sa prochaine parole, afin de continuer à accomplir Sa volonté.

1 Rois 10:1

La renommée de Salomon, en relation avec le nom de l’Éternel. (version Darby)

Il est bon de noter ces mots, car ils révèlent la véritable raison de la visite de la reine de Saba. Sa venue montre à quel point la renommée de ce roi d'Israël s'était répandue, et ces mots nous enseignent la nature de cette renommée. Les rapports à son sujet avaient manifestement rendu compte de sa grandeur et de sa sagesse, par sa relation avec l'Éternel. Ce n'était pas l'histoire de sa magnificence qui avait attiré cette reine d'Arabie, mais sa renommée concernant le nom de l'Éternel. Sa visite lui révéla ce que signifiait réellement le gouvernement de Dieu. Arrivant, comme elle le fit, à une époque de paix et de prospérité pour la nation, elle fut contrainte d'employer des mots qui exprimaient son sentiment de la grandeur de tout ce qu'elle voyait, comme dépassant tous les rapports concernant la prospérité du royaume et le bonheur du peuple. Elle voyait clairement que le secret de tout cela résidait dans le règne de Dieu. Elle l'exprima en des termes qui révélaient la clarté avec laquelle cela s'était manifesté : « Béni soit Jéhovah, ton Dieu, qui a pris plaisir en toi, pour te mettre sur le trône d'Israël ; parce que Jéhovah a aimé Israël pour toujours, il t'a fait roi, pour faire justice et droit. » Ce furent les jours glorieux du règne de Salomon. C'est là la véritable renommée du serviteur de Dieu : les gens sont attirés par lui, non pas vers lui, mais vers le Dieu qu'il représente. C'est un malheur lorsque les hommes sont attirés par les serviteurs de Dieu et par ce qu'ils sont, plutôt que d'être dirigés vers Dieu par leur intermédiaire.

1 Rois 11:9

L'Éternel fut irrité contre Salomon.

Quelle phrase tragique ! Dans son contexte, elle révèle la colère de Dieu, sur laquelle nous ferions bien de méditer. Les raisons de cette colère se trouvent dans l'histoire de Salomon racontée dans ce chapitre. Nous y trouvons le récit de sa dégénérescence et de sa chute. Cet homme avait toujours eu un côté animal très prononcé. Ses entreprises commerciales l'avaient conduit à s'allier avec les nations voisines et, suivant la coutume orientale, il avait laissé son cœur s'attacher à des femmes étrangères. Le mal ainsi introduit envahit les sphères supérieures, et il construisit des temples pour ces femmes. Inévitablement, le roi et le peuple se démoralisèrent, jusqu'à ce qu'enfin « l'Éternel fut irrité contre Salomon ». Il est en effet tragique que l'homme qui avait construit le Temple et présidé à sa consécration dans la dignité sacerdotale, implorant Dieu de rester présent, ait pu, séduit par le côté inférieur de sa nature, renoncer à sa loyauté et rompre l'alliance. La colère de l'Éternel n'était pas seulement passive. «L'Éternel suscita un ennemi à Salomon: Hadad, l'Édomite, de la race royale d'Édom. » (**11:14**). « Dieu suscita un autre ennemi à Salomon: Rezon, fils d'Éliada » (**11:23**). « Jéroboam aussi, serviteur de Salomon, leva la main contre le roi » (**11:26**). Tout cela était le jugement divin, et pourtant ce n'était que le résultat naturel du cœur mauvais qui avait possédé le roi et le peuple. L'homme n'est jamais puni pour son péché sans qu'au milieu de la punition, il puisse dire : « C'est le châtiment de Jéhovah, mais c'est mon propre acte et ma propre action. » Toute l'histoire du roi Salomon est pleine d'une valeur des plus solennelles. Sa vie était pleine de promesses, mais elle s'est terminée dans l'échec et la tristesse, parce que son cœur s'est détourné de la loyauté envers Dieu, en réponse aux séductions de sa nature sensuelle.

1 Rois 12:14

Mon père a rendu votre joug pesant, et moi je vous le rendrai plus pesant; mon père vous a châtiés avec des fouets, et moi je vous châtierai avec des scorpions.

Dans ce chapitre et les quatre suivants, nous avons le récit effroyable de la désunion et de la dégradation de la nation. Il couvre une période d'environ soixante ans, depuis les troubles qui ont suivi la mort de Salomon jusqu'à la corruption sous Achab et la venue d'Élie. Les germes de la discorde couvaient depuis longtemps. La division effective eut lieu avec l'accession au trône de Roboam et la rébellion de Jéroboam. Ces deux hommes étaient indignes, comme le prouvent la folie de l'un et le péché de l'autre. Jéroboam mena un mouvement populaire de protestation contre les charges imposées au peuple sous le règne de Salomon. Roboam était orgueilleux et despotique, et répondit au peuple en ces termes. Ces paroles étaient stupides et vides de sens. Il n'avait ni le droit ni le pouvoir de régner de manière aussi despotique. Il en résulta une terrible division du royaume en deux. Cette histoire illustre remarquablement le fait que le pouvoir absolu n'est pas héréditaire. Salomon avait acquis une telle position que son règne était devenu véritablement despotique. La volonté de Roboam était de renforcer son emprise et sa sévérité. Il ne pouvait pas le faire. Le peuple se soumet étrangement à la tyrannie pendant longtemps, si le tyran a réussi par quelque moyen à exercer une influence personnelle sur lui. Mais il y a des limites. L'humanité courbée a la persistance de se redresser après un certain temps. Alors les rois sont balayés et des révolutions éclatent. Ces révolutions sont souvent mauvaises dans leur méthode, mais, en affirmant la grandeur de l'humanité, elles contribuent toutes à la marche en avant de Dieu.

1 Rois 13:26

C'est l'homme de Dieu qui a été rebelle à l'ordre de l'Éternel.

L'histoire de « l'homme de Dieu venu de Juda » et du « vieux prophète de Béthel » est très étrange. Nous pouvons être certains que le prophète de Béthel n'était pas un homme bon. Il est toutefois évident qu'il a acquis une certaine influence sur « l'homme de Dieu » en prétendant parler au nom de l'Éternel. Cela n'était toutefois pas une excuse suffisante pour justifier la désobéissance de l'autre, et un jugement rapide s'abattit sur lui. La sentence est très frappante : « C'est l'homme de Dieu qui a été rebelle à l'ordre de l'Éternel. » Il est possible d'être appelé par Dieu, envoyé par Dieu, et pourtant d'être désobéissant. De plus, la désobéissance peut se manifester dans des détails apparemment mineurs. Cet homme de Dieu avait fidèlement transmis le message de Dieu, mais il avait failli à son obéissance. Nous apprenons qu'aucun commandement de Dieu ne doit être ignoré par ses messagers, même si un ange suggère un changement de méthode. Un dessein divin directement communiqué n'est jamais mis de côté par une quelconque médiation. Il est donc nécessaire que ceux qui sont appelés par Dieu « éprouvent les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu » ! Lorsque l'attaque directe du mal ne parvient pas à séduire les serviteurs de Dieu, l'ennemi transforme constamment son apparence en celle d'un ange de lumière et prétend apporter à l'âme une révélation divine. C'est là sa méthode la plus subtile. Une chose peut rester une certitude pour nous, c'est que toutes les révélations suggérées peuvent être vérifiées à l'aide de celles qui ont déjà été reçues. Dieu ne se contredit jamais dans ses relations avec ses serviteurs. Restons fidèles à ses commandements, refusant de nous laisser détourner du chemin de l'obéissance, même par un ange venu du ciel.

1 Rois 14:30

Il y eut toujours guerre entre Roboam et Jéroboam.

Et le comble de la tragédie était que ni la nation d'Israël au nord, ni celle de Juda au sud n'avaient raison. Au nord, un faux système de culte avait été mis en place dans l'intérêt d'une prétendue opportunité politique, et le peuple était rapidement corrompu par ce système. Au sud, le peuple faisait également ce qui était mauvais aux yeux de l'Éternel et provoquait sa jalousie par ses péchés. Ainsi, toute la nation était plongée dans l'idolâtrie et ne parvenait absolument pas à témoigner aux nations environnantes de la pureté et de la puissance du gouvernement divin, ce pour quoi elle avait été créée. C'est alors que Dieu se révèle en tant que juge. Les peuples non éclairés — non éclairés précisément à cause de cet échec de la nation élue — deviennent un fléau entre les mains de Dieu pour punir les élus. On le voit dans l'invasion et le pillage de Juda par Schischak. De plus, cette longue guerre intestine était également un moyen de châtiment divin. Lorsque la vie de la nation n'était pas employée à l'accomplissement du dessein divin, elle s'épuisait dans un processus destructeur. Ne pas accomplir le dessein divin, ce n'est pas seulement être inutile, c'est retarder ce dessein. C'est pourquoi l'instrument élu doit lui-même passer sous le pouvoir destructeur de Dieu.

1 Rois 15:14

Quoique le cœur d'Asa fût en entier à l'Éternel pendant toute sa vie.

Roboam fut succédé comme roi de Juda par son fils Abijam, qui pendant trois ans continua la mauvaise conduite de son père, et le processus de détérioration nationale se poursuivit. Puis, avec l'accession au trône et le long règne (cinquante et un ans) d'Asa, le déclin fut en quelque sorte stoppé. La réforme partielle menée sous son influence préserva Juda de la propagation rapide de la corruption qui s'était produite en Israël. La déclaration du chroniqueur selon laquelle son cœur « était entier à l'Éternel » révèle que ses intentions et ses desseins étaient bons. Sa volonté et son pouvoir n'étaient toutefois pas à la hauteur de ses intentions, et les réformes ne furent donc pas radicales. Il fit un grand pas en écartant sa mère Maaca de la royauté et en détruisant les images abominables qu'elle avait érigées, mais il laissa les hauts lieux intacts. C'est le récit d'une vie imparfaite, mais dont le fond, le désir, était juste ; c'est donc le récit d'une vie dont l'influence fut une bénédiction plutôt qu'une malédiction. C'est une histoire révélatrice. S'il est nécessairement vrai que la forme de vie la plus élevée est celle où la volonté répond complètement au désir et réalise à tout prix un but élevé, il est très encourageant de découvrir que Dieu accepte, apprécie et utilise ceux dont les désirs sont en harmonie avec sa volonté, même s'ils n'atteignent pas la pleine réalisation.

1 Rois 16:30

Achab, fils d'Omri, fit ce qui est mal aux yeux de l'Éternel, plus que tous ceux qui avaient été avant lui.

La corruption la plus extrême du royaume nordique d'Israël atteignit son apogée sous le règne d'Achab, qui en était l'incarnation même. Il était véritablement le mal incarné. L'histoire des rois d'Israël est tragique à l'extrême ! La liste des actes de corruption s'étend de Jéroboam à Nadab, Éla et Zimri. Parmi eux, deux furent assassinés et un se suicida. Une nouvelle division fut alors tentée, mais Omri vainquit Thibni et régna dans le mal pendant six ans. Puis vint Achab. Il s'unit à Jézabel pour exercer le pouvoir et livra son peuple et lui-même aux formes les plus effroyables d'idolâtrie. Cette alliance avec Jézabel était en soi contraire à la loi de Dieu, et elle devint une terrible malédiction pour la nation. Sous le règne conjoint d'Achab et de Jézabel, Israël sombra au même niveau que les nations environnantes. Son témoignage en tant que nation fut complètement détruit. La vérité du Dieu unique était niée par la multiplication des idoles et des sanctuaires idolâtres à l'intérieur de ses frontières. L'appel à la pureté était étouffé par la corruption effroyable de la cour et du peuple. Il n'y avait guère de rayon de lumière, car, comme le révèlent des déclarations ultérieures, il existait encore un reste fidèle à Dieu, mais son témoignage était submergé par la pollution abondante. C'est une histoire très émouvante, qui donne à réfléchir, car elle montre à quel point la ruine peut être totale pour les peuples les plus privilégiés s'ils s'écartent de la voie de la loyauté absolue envers le trône de Dieu. Il n'y a pas de sécurité pour l'homme ou pour une nation en dehors de la liberté qui résulte d'une soumission totale à la règle de Dieu.

1 Rois 17:1

Élie, le Thischbite.

L'apparition soudaine d'Élie suggère en soi la manière surprenante et dramatique dont il a fait irruption dans la vie nationale du royaume d'Israël. À ce jour, des doutes subsistent quant à sa nationalité et à ses origines. Il est apparu comme un coup de tonnerre dans un ciel serein ; ou, plus exactement, il a jailli comme un éclair dans l'obscurité ambiante. Sa venue a marqué le début d'une nouvelle méthode dans le gouvernement divin, celle de l'autorité prophétique. Il y avait eu des prophètes auparavant, mais avec l'apparition d'Élie, cette fonction fut élevée au rang d'importance nationale suprême. À partir de ce moment, le prophète fut supérieur au roi. À cette époque, des rois animés d'un désir de réforme se levèrent, mais leur œuvre était dirigée par les prophètes de Dieu, par l'intermédiaire desquels la volonté divine était révélée. Les tout premiers mots d'Élie proclamèrent son autorité. Il affirma que l'Éternel, le Dieu d'Israël, était vivant, et il annonça que le message qu'il s'apprêtait à délivrer était celui de l'Éternel intronisé. L'action divine qui consistait à envoyer Élie était saisissante. Toute autorité et protection terrestres étaient balayées comme inutiles. Dieu protégeait Son messager et pourvoyait à ses besoins de la manière la plus simple. Ainsi, Dieu intervient dans les affaires humaines et s'affirme de temps à autre par l'intermédiaire d'un messager. Les hommes peuvent refuser le message et persécuter le messager, mais la parole qu'il prononce est la parole de l'Éternel, et c'est la parole par laquelle les hommes vivent ou meurent selon leur réponse.

1 Rois 18:18

Je ne trouble point Israël; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père.

Achab, le roi corrompu d'Israël, rencontra pour la première fois Élie, le prophète de Dieu, dans des circonstances étranges. Depuis plus de deux ans, une sécheresse sévissait dans le pays, conformément à la parole du prophète. Le jugement de Dieu s'était abattu sur tout le pays. Pendant cette période, Élie avait été préservé par Dieu, loin de la cour du roi. Puis, sur l'ordre direct de Dieu, Élie apparut à Achab. Le roi le salua en ces termes : « Est-ce toi, qui jettes le trouble en Israël? » C'était une confession tacite qu'il savait que le jugement qui s'était abattu sur le pays n'était pas dû à des causes naturelles, mais qu'il était plutôt venu par la parole de cet étrange messager de l'autorité divine. La question était empreinte de ressentiment et de colère. La réponse d'Élie fut immédiate, directe et révélatrice : « Je ne trouble point Israël; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père. » Et c'était vrai. Sans les péchés nationaux résultant des pratiques corrompues du roi, il n'y aurait pas eu de jugement. Celui qui trouble une nation n'est jamais celui qui, par loyauté envers la justice, s'oppose à l'injustice, même s'il est probablement un étranger. C'est plutôt celui dont la corruption corrompt la nation, même s'il est roi. Les hommes qui défendent Dieu et protestent contre l'iniquité sont toujours des perturbateurs pour ceux qui font le mal. Mais cela est très différent de perturber la nation. Ceux qui détruisent la nation sont ces mêmes malfaiteurs, et ceux qui les perturbent rendent le plus grand service à la nation, même s'ils sont persécutés et que leur message est, pour l'instant, rejeté.

1 Rois 19:5

Lève-toi, mange.

L'histoire d'Élie est très humaine et nous touche parce qu'elle est si proche de l'expérience de la vie. Le récit de sa rencontre avec les prophètes de Baal est empreint de majesté. Avec une dignité sereine, il s'est opposé aux forces combinées d'une cour corrompue et d'une religion païenne. Sa justification par le feu de Dieu était parfaite. Le massacre des prophètes de Baal a tellement irrité Jézabel qu'elle a envoyé un message direct, plein de fureur, à Élie. Puis vint la réaction. L'homme qui s'était tenu debout, affrontant toutes les forces du mal, fuyait maintenant pour sauver sa vie. L'histoire de la manière dont Dieu a agi avec Son serviteur épuisé et effrayé est pleine de beauté. Avant d'entrer en communion avec lui afin de corriger son attitude erronée de peur, Il lui a ordonné de manger, pour ainsi soulager sa faiblesse physique. Les paroles que suggère cette histoire sont celles du psalmiste : « il sait de quoi nous sommes formés, Il se souvient que nous sommes poussière. » Combien souvent le chemin vers la force spirituelle et le rétablissement mental passe-t-il par le renouvellement physique ! Tant que nous servons notre Roi dans cette sphère terrestre, il ne peut y avoir de divorce entre la santé physique et la santé spirituelle. À maintes reprises, l'effondrement de la vision spirituelle est le résultat de la fatigue physique. N'oublions jamais que la parole de l'Éternel à Son serviteur d'autrefois dans ces conditions fut d'abord : « Lève-toi, mange ». Il avait beaucoup à dire à Élie par la suite, et beaucoup à lui révéler, mais Il le prépara en renouvelant ses forces physiques. Quel Dieu merveilleux et compréhensif nous avons !

1 Rois 20:40

Et pendant que ton serviteur agissait çà et là, l'homme a disparu.

Ces mots constituent le message central d'une parabole qu'un des fils des prophètes utilisa pour réprimander Achab pour son échec dans l'affaire de Ben Hadad. Dieu avait créé pour le roi une occasion de revenir à Lui. Ben Hadad, ivre, débauché, despotique, vint avec l'orgueil de ses armes contre Samarie. Par l'intermédiaire des prophètes, l'Éternel parla à Achab qui, agissant sous la direction divine, remporta une victoire complète sur son ennemi. Puis vint l'échec à l'heure même du triomphe. Il fit une alliance avec l'homme que Dieu avait voué à la destruction. Il avait une chose à faire sur l'ordre de Dieu, et tandis qu'il en faisait cent, il négligeait celle-là. Tel était le sens de la parabole. Quelle révélation sur la raison et la méthode perpétuelles de l'échec ! Dieu nous confie une responsabilité, une chose centrale et précise à accomplir. Nous commençons à le faire avec toutes les bonnes intentions, puis d'autres choses, qui ne sont pas nécessairement mauvaises en elles-mêmes, se mettent en travers de notre chemin. Nous nous « affairons ici et là », faisant beaucoup de choses, et nous négligeons la chose centrale. C'est là l'échec le plus certain. Si un homme est appelé à prêcher la Parole et qu'il s'affaire à cent autres choses que son travail central et perd ainsi l'occasion de prêcher, son échec est complet. Nous devons accomplir le travail que Dieu nous a confié. Si nous échouons, le fait que nous ayons été « occupés ici et là » à faire toutes sortes d'autres choses n'a aucune valeur. Nous concentrer sur le travail qui nous a été confié est une obligation solennelle. Disperser notre énergie dans toutes sortes de choses qui ne nous ont pas été confiées est un gaspillage et une erreur.

1 Rois 21:19

N'es-tu pas un assassin et un voleur?

Achab avait laissé la convoitise égoïste et corrompue de son cœur mauvais le pousser au meurtre de Naboth, afin d'obtenir sa vigne. Et maintenant, il était entré dans la vigne pour en prendre possession. Mais les hommes ne possèdent pas si facilement les choses qu'ils obtiennent par des moyens injustes. Là, au milieu du jardin convoité, avec une brusquerie surprenante, Élie, le rude prophète de Horeb, se tenait devant lui. Ainsi, Dieu confronte perpétuellement le malfaiteur et lui enlève le gain de ses mauvaises actions. On peut facilement imaginer le mélange de terreur et de colère dans la voix du roi lorsqu'il s'écria : « M'as-tu trouvé, mon ennemi? » Élie s'éleva à la pleine dignité de sa fonction prophétique. Il n'y avait ni crainte ni hésitation dans le message terrible qu'il délivra. Les hommes peuvent tromper leurs semblables, les tromper et leur faire du tort, ils peuvent même les assassiner pour les voler. Mais le dernier mot appartient toujours à Dieu. Il ne peut être trompé ni déjoué. La question posée par le prophète résonne d'une sainte satire. Il y a une prise de possession qui ne aboutit jamais à la possession. Achab n'a jamais possédé la vigne de Naboth. Il la détenait, mais ce fait même était devenu pour lui un tourment. Aussi bon que fût le cru, pour lui, les raisins étaient âpres, empoisonnés. Rien n'est jamais possédé par aucun homme, sauf ce qui lui appartient par la justice et la vérité et comme don de Dieu. Ce ne sont pas les seigneurs de l'injustice, mais les humbles qui héritent la terre. Ce qui est acquis par la fraude n'est jamais possédé.

1 Rois 22: 8

Il y a encore un homme par qui l'on pourrait consulter l'Éternel; mais je le hais.

C'était là la haine d'une âme malfaisante pour la vérité. Achab savait dans son cœur que Michée ne le craignait pas et ne le flatterait pas, mais qu'il ne ferait que déclarer la parole de l'Éternel. Il interpréta cela comme une haine personnelle. Remarquez les mots suivants : « il ne me prophétise rien de bon, il ne prophétise que du mal. » Quelle révélation sur la dégradation de l'âme qui suit les mauvaises voies ! Cet homme savait mieux que quiconque que la véritable fonction du prophète était d'exprimer la vérité telle que Dieu l'avait révélée. Avec une crainte superstitieuse, il désirait toujours l'interprétation surnaturelle qui venait de la parole prophétique, mais il voulait qu'elle soit en sa faveur. Il ne cherchait pas la vérité, mais des messages qui seraient à son avantage personnel. C'est le niveau le plus bas auquel une âme peut sombrer. Se rebeller absolument contre l'intervention du prophète, refuser d'écouter la pensée ou la volonté divine, est un mal bien moindre que de vouloir se servir du prophète pour satisfaire ses désirs égoïstes. Et pourtant, combien de fois voit-on cette chose effroyable à l'œuvre ! Il y a des hommes qui haïssent encore le prophète de Dieu, simplement parce qu'il ne se soucie que de prononcer la Parole même de Dieu. Chaque fois qu'il en est ainsi, c'est parce que, dans leur conscience la plus profonde, les hommes savent que leurs voies sont mauvaises et ne peuvent donc être que dénoncées. La haine du messager de Dieu est une preuve évidente de malveillance.

2 Rois 1:3

Est-ce parce qu'il n'y a point de Dieu en Israël que vous allez consulter Baal Zebub, dieu d'Ékron?

Achazia, fils d'Achab, avait succédé à son père sur le trône d'Israël. Il n'avait pas la forte personnalité de son père, mais il se livrait entièrement à l'idolâtrie la plus abominable, servant et adorant Baal. Au milieu des difficultés causées par la guerre entre Israël et Moab, il demanda conseil à Baal Bebub, le dieu d'Ékron. C'est alors qu'Élie, qui vivait en reclus, apparut soudainement et posa cette question. Une fois encore, c'était une question pleine de satire. Baal Zebub n'était pas un dieu. Le Dieu d'Israël était Dieu, et il n'y avait aucun autre dieu à part lui. Et pourtant, cet homme, Achazia, exclu du vrai Dieu par sa méchanceté, cherchait conseil auprès de quelqu'un qui n'était pas un dieu ! Et il en est toujours ainsi. Les hommes ne peuvent vivre sans entrer en contact avec des pouvoirs surnaturels, tellement supérieurs à eux-mêmes. Lorsqu'ils sont coupés de la communication directe avec Dieu, ils se tournent vers le monde souterrain, vers ces forces sombres et sinistres qui ne sont pas des dieux. C'est le sens de toutes les formes de spiritisme. Dieu est toujours disponible pour l'homme, mais si l'homme, par son péché, s'exclut lui-même de Dieu, alors il se tourne vers de fausses méthodes pour entrer en contact avec le surnaturel. De telles méthodes sont toutes, et toujours, destructrices. Tôt ou tard, Dieu fait à nouveau irruption dans l'âme, si ce n'est par une révélation salvatrice en réponse à la repentance, alors par un jugement rapide.

2 Rois 2:12

Mon père! mon père! Char d'Israël et sa cavalerie!

Il y a quelque chose d'étrangement pathétique dans les derniers instants d'Élie. Accompagné d'Élisée et observé par les prophètes, il se déplaçait d'un endroit à l'autre. On aurait dit qu'il cherchait à s'échapper dans une solitude totale pour cette translation qu'il savait imminente. Élisée, sur qui son manteau avait déjà été jeté, le suivait fidèlement, déterminé à rester à ses côtés jusqu'à la fin. Il lui fut permis de le faire et de voir le char et les chevaux de feu qui les séparèrent lorsque Élie fut enlevé au ciel par un tourbillon. Alors, un grand cri s'échappa de la bouche de l'homme qui restait. Ce cri prit très certainement cette forme particulière à la suite de la vision, mais il ne faisait pas référence au char et aux chevaux de feu qu'il avait vus, mais à Élie. Élisée comprit que la force d'Israël résidait dans la présence du prophète de Dieu. Ce n'est pas un hasard si, lorsque Élisée mourut à son tour, Joas, le roi qui régnait alors, poussa le même cri (**13:14**). Il en est toujours ainsi. La dernière force d'une nation ne réside jamais dans ses armes ou son argent, ni même dans ses hommes. C'est celle de la parole du Dieu vivant, déclarée, interprétée, appliquée par les messagers qu'Il appelle et envoie. C'est par cette parole que les hommes vivent, sont forts et vainquent. Sans la direction de cette parole, les armes, l'argent et les hommes sont employés en vain. Sous la direction de cette parole, ils contribuent tous à l'atteinte de la véritable force et stabilité nationales.

2 Rois 3:14

Si je n'avais égard à Josaphat, roi de Juda, je ne ferais aucune attention à toi et je ne te regarderais pas.

Le ministère d'Élisée contraste à bien des égards avec celui d'Élie. Il y a en lui une douceur qui nous rappelle inévitablement celle de Jésus. Au lieu d'apparaître soudainement à des moments critiques, comme le tonnerre et les flammes, il semble avoir évolué parmi son peuple, faisant le bien partout où il allait. C'est le contraste entre Jean et Jésus qui se profile. Cela ne signifie pas pour autant que son œuvre et ses paroles manquaient de sévérité lorsque cela était nécessaire. Cette sévérité s'est manifestée dans son refus, en cette occasion, de traiter avec le roi d'Israël. Par ce refus, il a défendu la justice de Dieu dans la vie nationale. Joram continuait à suivre la voie du mal, et le prophète n'avait rien à lui dire. Josaphat désirait toujours découvrir la volonté de Dieu, même si, en s'alliant avec Joram et le roi d'Édom, il agissait de manière imprudente. Pour son bien et celui de la nation de Juda, Élisée agit comme interprète de la volonté divine et instrument de la bienveillance divine. Ses paroles à Joram sont pleines de sens solennel, car elles nous montrent qu'il existe une attitude dans la vie qui rend impossible à Dieu de s'exprimer. Si un homme se détourne de Dieu pour se tourner vers les idoles, des messages de Dieu vers les paroles des prophètes de ces idoles, alors qu'il cherche conseil auprès d'eux dans l'heure de sa détresse. À un tel homme, le vrai prophète de Dieu n'a d'autre message à lui adresser que celui de la dénonciation. Ce refus n'est jamais celui d'une rancœur colérique ; il est toujours celui de la justice absolue. Il est celui du consentement divin au choix humain.

2 Rois 4:44

Selon la parole de l'Éternel.

Dans ce chapitre, nous avons quatre exemples du ministère d'Élisée, dans lesquels nous le voyons accomplir son œuvre bienfaisante parmi le peuple : il pourvoit aux besoins d'une veuve menacée par ses créanciers, il fait preuve de bonté envers la femme de Sunem qui lui a offert l'hospitalité, il guérit le potage à Guilgal et nourrit cent hommes avec vingt pains. Les paroles que nous avons relevées se rapportent à la dernière de ces histoires et s'y réfèrent principalement. Mais elles s'appliquent avec la même force à toutes les autres. Le ministère de cet homme était entièrement un ministère de la parole de l'Éternel. Il n'avait aucun autre fardeau. Tout ce qu'il faisait, c'était en obéissance à cette parole et en l'interprétant dans la vie de la nation. Par toute cette activité, il démontrait à ceux qui avaient la capacité spirituelle de comprendre combien les pensées et les intentions de Dieu concernant Son peuple étaient bonnes et bienveillantes. Pendant tout ce temps, Élisée était à la tête des écoles prophétiques et, dans ses voyages d'un endroit à l'autre, il était connu comme le messager de Dieu. Ses actes étaient l'expression de son message. Sa vie était d'une simplicité extrême. Cela ressort clairement de l'hospitalité que lui accorda la riche femme de Sunem. Son logement était une chambre dans le mur, contenant un lit, une table, un tabouret et un chandelier. Pourtant, cette vie était pleine de dignité, comme en témoigne l'attitude du peuple à son égard. Un ministère « selon la parole de l'Éternel » qui interprète la volonté de Dieu et l'illustre par des actes de bonté est indépendant de tout, sauf des modes de vie les plus simples, mais il est toujours empreint d'une influence sublime.

2 Rois 5:27

La lèpre de Naaman s'attachera à toi.

Ce fut le châtiment d'un homme qui, pour satisfaire un désir égoïste, obtint un avantage personnel et mentit à son maître. Le plus grand tort de Guéhazi était d'avoir trahi le témoignage divin dont le Syrien Naaman avait bénéficié grâce à l'intervention de la petite servante de sa maison et du prophète Élisée. Leur action avait été entièrement désintéressée et accomplie pour la gloire de Dieu. La petite fille avait témoigné de la puissance de son Dieu par l'intermédiaire de Son prophète, dans le désir d'aider son maître qui souffrait. Ici, le motif et la méthode étaient justes. L'attitude d'Élisée avait toujours été celle d'une loyauté digne envers Dieu. C'est pourquoi il avait résolument refusé d'accepter quoi que ce soit qui puisse s'apparenter à une récompense personnelle pour ce qui avait été accompli par la main de Dieu. Guéhazi était en contraste direct avec cela. Guidé par un désir égoïste, il a tiré profit de l'œuvre de Dieu pour s'enrichir personnellement. Le jugement a été rapide et terrible. Cette histoire nous transperce l'âme comme un acide. Si nous voyons clairement et condamnons intellectuellement le péché de Guéhazi, lorsque nous permettons à l'ensemble des faits, en particulier à ceux qui l'ont motivé, d'examiner notre vie la plus profonde, nous réalisons à quel point nous risquons de tomber dans le même péché. Exploiter un acte bienfaisant et salvateur de Dieu pour notre propre avantage matériel et personnel est une grave injustice, principalement parce que cela sape le témoignage de la grâce de Dieu que cet acte est censé porter.

2 Rois 6:17

Ouvre ses yeux, pour qu'il voie.

Élisée, accompagné de son serviteur, se trouvait à Dothan. La ville était encerclée par les troupes du roi de Syrie. Elles étaient là dans le but exprès de capturer le prophète de Dieu. Le serviteur d'Élisée, sortant de bon matin, vit ces troupes qui encerclaient la ville, mais il ne vit rien d'autre. Son amour pour son maître le remplit donc de crainte. Alors le prophète pria pour lui, et Dieu répondit. Combien nous avons besoin de prier sans cesse cette prière pour nous-mêmes : « Ô Éternel, ouvre nos yeux afin que nous voyions ! » Les serviteurs de Dieu connaissent souvent des moments où les circonstances semblent annoncer la défaite, où les forces adverses se rassemblent autour d'eux avec puissance, et où il ne semble y avoir aucune issue. Mais toutes ces apparences sont trompeuses, car il est toujours vrai, comme l'a dit Élisée, que « ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux ». Il est toujours vrai que :

- L'enfer est proche, mais Dieu est plus proche, Nous entourant d'une armée de feu.

C'est cette conscience qui maintient le cœur dans la force, le courage et le calme, le jour où, sans cela, la panique pourrait effectivement s'emparer de nous. Celui qui voit Celui qui est invisible endure toujours. Telle est la véritable fonction de la foi, qui devient ainsi le secret de l'endurance et la méthode effective par laquelle nous pouvons nous emparer de toutes les sources de force. La foi n'est jamais l'imagination de choses irréelles. C'est la prise sur des choses qui ne peuvent être démontrées aux sens, mais qui sont réelles. Les chars de chevaux et de feu étaient réellement là. Dieu n'est pas un mythe.

2 Rois 7:2

Quand l'Éternel ferait des fenêtres au ciel, pareille chose arriverait-elle?

C'était le langage de l'incrédulité, malgré la foi. C'est une déclaration curieuse. Examinons attentivement la situation, car elle nous enseigne beaucoup. Samarie était assiégée par les Syriens et réduite à la famine. Lorsqu'une femme en grande détresse fit appel au roi, celui-ci se mit en colère contre Élisée. Josephus avait probablement raison de dire que sa colère était due au fait que le prophète n'avait rien fait pour remédier à la situation. Dans sa colère, il se rendit auprès du prophète, qui prononça alors la parole de l'Éternel annonçant que le salut était proche. Le lendemain, il y aurait de la nourriture en abondance. C'est alors que cet officier prononça ces mots. Sa foi était celle d'un croyant en l'Éternel. Il savait que Celui-ci était capable de faire ce qui Lui plaisait. Pourtant, sa foi ne parvint pas à sa conclusion logique. Il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir de la nourriture. Elle ne pouvait venir de la terre. Si elle venait, ce devait être de manière surnaturelle. Si les fenêtres du ciel s'ouvraient, cela pourrait être possible. Mais bien sûr, il n'y aurait pas une telle intervention, et ces paroles étaient donc des paroles de moquerie et de dérision. Combien de fois la foi s'effondre-t-elle de cette manière ! Elle sait que Dieu existe et qu'Il peut agir. Mais elle ne voit qu'une seule solution et refuse de croire qu'une telle solution sera adoptée. L'approvisionnement est venu sans que les fenêtres du ciel s'ouvrent. Il est bon de se reposer en l'Éternel et d'attendre patiemment qu'Il agisse.

2 Rois 8:11

L'homme de Dieu... pleura.

C'est là une autre preuve de la grandeur d'Élisée, qui souligne encore davantage ce que nous avons déjà remarqué quant à sa préfiguration de l'esprit de Jésus. Cet incident est tout à fait remarquable. Élisée se rendit à Damas, et pendant son séjour, le roi Ben Hadad envoya Hazaël lui demander s'il guérirait de sa maladie. La réponse d'Élisée fut étrange. Il déclara que le roi guérirait, mais qu'il mourrait ; c'est-à-dire qu'il affirma que sa mort ne serait pas causée par sa maladie, mais qu'elle surviendrait bientôt d'une autre manière. En effet, la mort de Ben Hadad survint par la main de cet homme, Hazaël, et cela presque immédiatement. Il est évident que le prophète le savait. Il regarda longuement et fixement Hazaël dans les yeux. Il vit dans l'âme de cet homme bien plus que quiconque, peut-être même plus que l'homme lui-même n'en était conscient. Il le regarda jusqu'à ce que Hazaël en soit honteux, puis le prophète fondit en larmes. Il savait que cet homme serait l'instrument d'un terrible châtiment pour Israël dans les jours à venir, et il lui raconta toute l'histoire. Ses larmes étaient en elles-mêmes le signe qu'il comprenait la nécessité des jugements sévères qui devaient s'abattre sur la nation coupable, mais elles étaient le résultat de son amour profond pour son peuple. Dans ces larmes, il était assurément encore, dans le sens le plus complet, le messager de la parole de l'Éternel. Par elles, il parlait au nom de Dieu aussi sûrement qu'il le faisait en prononçant le jugement. L'esprit se tourne inévitablement vers Celui qui a rendu le même double témoignage à la vérité sur Dieu, lorsqu'Il a pleuré sur Jérusalem, tout en annonçant sa désolation à venir.

2 Rois 9:22

Quoi, la paix! tant que durent les prostitutions de Jézabel, ta mère, et la multitude de ses sortilèges!

L'heure était venue pour que le jugement de Dieu s'abatte sur la maison d'Achab. Jéhu était l'instrument de ce jugement. C'était un homme impétueux, ce qui symbolisait son caractère. Rien ne l'arrêtait, il allait de l'avant comme un tourbillon implacable jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Il le démontra en répondant à Joram qui lui demandait : « Est-ce la paix ? » Jéhu montrait qu'il comprenait jusqu'ici la justice du jugement qu'il était appelé à exécuter. C'est une vérité qui s'applique toujours. La paix n'est pas simplement la cessation des hostilités sur la base d'un compromis avec le mal. Les paroles d'un prophète ultérieur sont éternelles : « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu. » En présence d'une corruption généralisée et profondément enracinée, l'action du gouvernement divin n'est plus celle de la tendresse et de la compassion, mais celle d'une flamme et d'un feu brûlants et destructeurs. Les hommes mauvais rechercheront la paix comme une source de confort, de tranquillité, la fin de la souffrance ; mais Dieu ne recherche jamais la paix autrement que par la pureté. Et ici, une fois de plus, il est nécessaire de nous rappeler le caractère raisonnable, juste et bienfaisant de ce fait. C'est parce que Dieu recherche toujours la paix véritable de l'homme, individuellement, socialement, racialement, qu'Il frappe leurs sanctuaires impies et consume par un feu dévorant les choses qui tendent à la désintégration et à la perturbation.

2 Rois 10:16

Viens avec moi, et tu verras mon zèle pour l'Éternel.

Telles furent les paroles de Jéhu à Jonadab, lorsqu'il l'invita à l'accompagner dans sa mission de jugement. Ce sont des paroles révélatrices, qui montrent, comme dans un éclair, l'orgueil central de son esprit. Il ne fait aucun doute qu'il était l'instrument du jugement divin. Avec une rapidité et une rigueur redoutables, il extermina la postérité d'Achab. Cela fait, il se retourna contre le baalism. Il le brisa et le détruisit avec une rigueur redoutable. C'est pendant qu'il était occupé à cette tâche qu'il prononça ces paroles. Il était fier de son zèle. Quel danger subtil ! Et c'est bien un danger. Partout où il existe, il conduit à d'autres maux. Alors que cet homme exécutait les jugements de Dieu sur Israël, il était corrompu dans sa propre vie. Il est écrit à son sujet : « il ne se détourna point des péchés que Jéroboam » et « Il ne prit point garde à marcher de tout son cœur dans la loi de l'Éternel ». Lorsque le fait central de la vie est la gloire personnelle, même s'il y a du zèle pour accomplir l'œuvre de Dieu en détruisant certains maux, il y aura toujours une tolérance envers d'autres maux qui font appel aux désirs personnels ; et cela signifie qu'il ne peut y avoir de communion avec Dieu. C'est une histoire pleine de puissance, qui révèle qu'un homme peut être un instrument entre les mains de Dieu, dans un but précis, sans pour autant être en communion personnelle avec Lui.

2 Rois 11:1-2

Athalie… se leva et fit périr toute la race royale. Mais…

Le mot important ici est « mais ». Il souligne la futilité du mal dans sa lutte contre les desseins de Dieu. Athalie était la sœur d'Achab, elle avait son caractère corrompu et sa forte personnalité. Lorsque Jéhu tua Achazia, elle s'empara du trône et s'assura de le conserver en tuant, comme elle le croyait, toute la descendance royale. Pendant six ans, elle a exercé son terrible pouvoir sur le royaume de Juda. Mais — et il y a toujours un « mais » — le jour où elle assurait sa position en tuant la descendance royale, sa propre fille, mue soit par la pitié pour le bébé Joas, soit par un motif plus noble, peut-être les deux, prit l'enfant et le cacha, et pendant six ans, elle l'a nourri et soigné dans l'enceinte du Temple. Ainsi, le mal finit toujours par s'effondrer. Il est extrêmement habile, il calcule tous les changements et semble ne laisser aucun angle mort, mais avec une régularité immuable, il échoue quelque part à couvrir ses traces ou à assurer sa victoire. Dieu trouve Son chemin dans la pitié du cœur d'une femme, dans une circonstance parfaitement simple et naturelle, et ainsi la continuité et la réalisation ultime de Son dessein sont assurées. C'est tout à fait naturel. Le mal est toujours limité dans sa perspective. Il ne peut pas embrasser tous les faits ou toutes les éventualités possibles. Dieu seul voit tout, Il connaît la fin dès le commencement. C'est en soi une raison pour laquelle nous sommes certains de Son triomphe final. Le jour où il semblera que les forces du mal ont tout fait et qu'elles doivent réussir, soyons assurés qu'il y a quelque part un « mais » : et Dieu trouve Son point d'appui, au milieu même des événements de cette heure sombre.

2 Rois 12:2

Joas fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel tout le temps qu'il suivit les directions du sacrificateur Jehojada.

Joas devint roi à l'âge de sept ans, et il régna quarante ans sur Juda. Au début, il était le symbole du rétablissement de l'ordre véritable, et le gouvernement du peuple était en réalité entre les mains du prêtre Jehojada. Au fil des ans, la responsabilité incomba nécessairement au roi lui-même, mais il avait le grand avantage de bénéficier de l'amitié et des conseils de ce prêtre de Dieu. Tant que cela dura, il fit ce qui était droit aux yeux de l'Éternel. Pendant cette période, le temple fut reconstruit. Pour cela, il fallut d'abord corriger les abus officiels, puis instituer un système volontaire de dons. Ces réformes n'étaient toutefois pas complètes, car les hauts lieux n'étaient pas supprimés et le peuple continuait à y commettre l'idolâtrie. L'histoire du bien sous ce règne est l'histoire du pouvoir derrière le trône. Le roi lui-même n'était pas une personnalité forte, mais sous l'influence d'un homme bon, ses actions étaient justes. Lorsque cette influence disparut, la faiblesse de l'homme se manifesta par une lâcheté craintive qui, à l'heure où l'invasion de Hazaël menaçait, le poussa à abandonner tous les vases et les trésors de la maison de Dieu pour assurer sa sécurité. Les hommes, naturellement faibles, prouvent leur sagesse lorsqu'ils acceptent d'être guidés par une personne à la personnalité plus forte. Le problème est trop souvent que les hommes faibles sont trop fiers pour faire quoi que ce soit de ce genre. Peut-être n'y a-t-il pas de prière plus importante que celle de demander à Dieu de nous enseigner notre faiblesse et de nous rendre disposés à rechercher l'aide de ceux qui sont plus forts.

2 Rois 13:19

L'homme de Dieu s'irrita contre lui, et dit: Il fallait frapper cinq ou six fois.

L'histoire de la corruption en Israël se poursuit dans le récit du règne de Joachaz. Il fut succédé par Joas, dont le règne est principalement marqué par sa visite à Élisée. Le prophète était alors malade et faible, mais manifestement très attentif à tout ce qui concernait les véritables intérêts nationaux. Il est intéressant de noter ici que le roi utilisa à l'égard d'Élisée les mêmes mots qu'Élisée avait employés à l'égard d'Élie : « Mon père, mon père, les chars d'Israël et ses cavaliers ! » Joas reconnaissait que la véritable force de la nation ne résidait pas dans son équipement militaire, mais plutôt dans le fait qu'elle possédait ceux qui interprétaient la volonté de Dieu. Dans ses relations avec Élisée, la faiblesse du roi se manifesta. Suivant les signes prophétiques, il manquait de la passion et du dévouement nécessaires à la pleine réalisation de son objectif. Il n'y avait pas de cœur dans le fait de frapper le sol avec ses flèches ; « il frappa trois fois et s'arrêta ». C'était une obéissance littérale, dépourvue d'enthousiasme, qui révélait toute la nature de l'homme. Faute de cette touche de flamme et de passion, il échouerait dans son entreprise, et le prophète le lui dit clairement. C'est une histoire dont nous ferions bien de nous souvenir. Une obéissance mécanique nous mènera loin, mais elle échouera toujours avant d'atteindre pleinement son but. La volonté d'agir a toujours besoin d'être renforcée par la passion si l'on veut que la tâche soit bien accomplie. L'une des principales raisons de l'inefficacité de l'Église de Dieu réside peut-être dans son manque de feu.

2 Rois 14:27

Or l'Éternel n'avait point résolu d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieux, et il les délivra par Jéroboam, fils de Joas.

Ce qui frappe dans ces mots, c'est la forme sous laquelle l'auteur a consigné cette déclaration. Elle semble traduire son étonnement devant la patience de l'Éternel envers cette nation pécheresse. Elle avait persisté dans ses mauvaises voies, avec pour conséquence inévitable de connaître les afflictions les plus amères. Malgré cela, elle ne montrait aucun signe de retour vers l'Éternel. Aux yeux des hommes, il semblait que la seule voie qui restait ouverte à l'Éternel était d'effacer le nom d'Israël de sous les cieux. Pourtant, dit l'historien, ce n'est pas ce qu'il fit. Il les sauva pour un temps de ces afflictions par la main de Jéroboam. Il rendit au peuple une certaine liberté et lui fit regagner une partie du territoire perdu. Au fil des siècles, ces paroles ont pris un sens plus large et plus complet que celui qu'elles avaient dans leur application immédiate aux actes de Jéroboam. L'ancien peuple de Dieu est dispersé et éparpillé sur toute la surface de la terre ; c'est un peuple largement méprisé et persécuté. Pourtant, Dieu n'a pas effacé leur nom de sous les cieux. Il ne les a pas perdus, ni abandonnés. Tandis qu'ils marchent dans les ombres profondes résultant de leurs propres infidélités, Il veille et les garde ; et en Son temps, lorsque les afflictions auront accompli Ses desseins, Il leur suscitera leur unique Sauveur et les ramènera pour accomplir leur véritable mission, qui est de Le faire connaître parmi les nations.

2 Rois 15:37

Dans ce temps-là, l'Éternel commença à envoyer contre Juda Retsin, roi de Syrie, et Pékach, fils de Remalia.

La suite de ces chapitres traite d'une période qui, à certains égards, est la plus terrible de toute l'histoire de ce peuple. Sur le trône d'Israël, les hommes se succédaient par le meurtre. Qu'y a-t-il de plus effroyable que ce fait ? Quel commentaire sur cette première revendication d'un roi, dans laquelle ils avaient rejeté Dieu de la place du gouvernement immédiat ! Israël était sous un despotisme militaire, opprimé et écrasé, et pourtant continuait à pécher avec arrogance. La situation en Juda n'était guère meilleure. Jotham avait succédé à Azaria sur le trône, puis à lui succéda Achaz, sous le règne duquel le péché de Juda atteignit son comble. À cette époque, une confédération s'était formée contre Juda entre Israël et la Syrie, sous leurs rois respectifs, Pékach et Rezîn. Ésaïe nous apprend qu'ils projetaient d'établir sur Juda un roi de leur choix, décrit comme « le fils de Tabeel » (Ésaïe 7). L'historien voit la main de Dieu dans cette confédération. Il dit : « L'Éternel commença à envoyer contre Juda Rezîn […] et Pékach. » Cette vision de la souveraineté divine sur toutes les affaires humaines est omniprésente dans ces écrits sacrés. Les plans et les politiques des hommes, leurs haines et leurs intrigues sont tous visibles, mais derrière eux, les tenant dans les mains de son propre gouvernement, Dieu est toujours présent.

2 Rois 16:7

Achaz envoya des messagers à Tiglath Piléser, roi d'Assyrie, pour lui dire: Je suis ton serviteur et ton fils.

À l'heure difficile où la Syrie et Israël s'étaient ligués contre lui, Achaz se tourna vers l'Assyrie pour obtenir de l'aide. Du point de vue d'une politique qui se fie à l'intelligence humaine et exclut Dieu de ses calculs, c'était une chose tout à fait naturelle. Mais la folie et la faiblesse d'une telle politique se révèlent dans la méthode qu'elle doit adopter. Par ces mots, Achaz mit délibérément son cou sous le joug de Tiglath Piléser, offrant de devenir son vassal. Cela conduisit au blasphème consistant à ériger un autel païen dans l'enceinte même du temple de Dieu. Il en est toujours ainsi. Refuser de se soumettre à Dieu, c'est accepter un joug destructeur. Ceux qui se soumettent à la règle de Dieu ne courbent jamais le cou devant aucune tyrannie. Notre lecture de toute cette histoire a besoin de l'éclairage des livres prophétiques. Il semblerait, d'après ce récit, que la lumière de la vérité ait été totalement éteinte. Il n'en était rien, car Ésaïe proclamait son message, tout comme Michée. En ce qui concernait la nation et ses rois, le témoignage de la vérité était effectivement perdu, et le nom même de Dieu était blasphémé parmi les païens. Mais ce témoignage était maintenu vivant par le ministère de ces prophètes ; et grâce à lui, un reste élu était conservé et instruit. À cette époque, où le roi de Juda se contentait de se décrire comme le serviteur et le fils du roi d'Assyrie, un enseignement était donné aux âmes fidèles sur la venue de Celui qui devait être Emmanuel, le Serviteur et le Fils de Dieu, par qui la liberté définitive de Son peuple devait venir.

2 Rois 17:23

L’Éternel ôta Israël de devant sa face. (version Darby)

Par ces mots, l'historien fait référence à la déportation du peuple du royaume nordique d'Israël. Il ne faut pas nécessairement les prendre au pied de la lettre, car dans un certain sens, Son peuple n'est jamais loin de Lui, même lorsqu'il est exclu de Sa communion à cause de sa désobéissance. Néanmoins, elles nous aident à réaliser l'ampleur du désastre qui s'abattait sur eux. Ils allaient exister pendant un certain temps comme s'Il ne se souciait pas d'eux. Ils L'avaient rejeté, et ils allaient maintenant vivre une expérience dans laquelle ils n'auraient plus aucune communication avec Lui. Ce chapitre est très intéressant, car l'historien semble s'être donné beaucoup de mal pour expliquer les raisons de cette exclusion du peuple de la terre et de la conscience du gouvernement de Dieu. Ces raisons sont énoncées très explicitement (**17:7-12**). La désobéissance à l'Éternel la conformité aux nations dont ils avaient été séparés, les abominations pratiquées en secret et, finalement, l'idolâtrie publique, tels étaient les péchés qui leur avaient finalement valu ce malheur. De plus, ils ont agi ainsi malgré la patience et les avertissements de Dieu : « L'Éternel fit avertir Israël et Juda par tous ses prophètes, par tous les voyants. » Ils n'ont pas voulu entendre Ses messages. Ils ont rejeté Ses statuts, ils ont abandonné Ses commandements, ils ont pratiqué toutes les abominations des païens. Leur péché était d'abord contre la loi, mais finalement contre l'amour.

2 Rois 18:**5**

Il mit sa confiance en l'Éternel, le Dieu d'Israël; et parmi tous les rois de Juda qui vinrent après lui ou qui le précédèrent, il n'y en eut point de semblable à lui.

C'est un grand éloge, et il ne fait aucun doute qu'il était justifié. La comparaison est faite avec les rois de Juda, c'est-à-dire avec tous ceux qui ont régné depuis Roboam jusqu'à Sédécias. Parmi tous ceux-là, Ézéchias se distingue comme celui qui s'est le plus approché de l'idéal divin de la royauté. C'est un fait remarquable quand on se souvient qu'il était le fils d'Achaz, l'un des rois les plus indignes de Juda. Il faut toutefois se rappeler que toute sa vie, Ézéchias a été sous l'influence du grand prophète Ésaïe. Le secret de sa grandeur résidait dans sa confiance en l'Éternel, le Dieu d'Israël. Fort de cette confiance, il a vécu en faisant ce qui était droit aux yeux de l'Éternel dans toutes ses actions personnelles ; et c'est avec cette même confiance qu'il a institué des réformes plus étendues et plus approfondies que toutes celles qui avaient été tentées par ses prédécesseurs. Un exemple simple mais révélateur est donné. Le peuple était tombé si bas spirituellement que le serpent d'airain, que Moïse avait fait dans le désert et qui avait été soigneusement conservé, était devenu un objet de culte. Ézéchias l'appela par son vrai nom, Nehuschtan, qui signifie « morceau d'airain », et le brisa en morceaux. Un exemple plus frappant encore est celui de son comportement face à l'invasion de Sennachérib. Grâce à son obéissance à la parole prophétique, fondée sur sa confiance en l'Éternel, la nation fut délivrée. Mais cette obéissance fit suite à une période d'hésitation et de crainte.

2 Rois 19:19

Maintenant, Éternel, notre Dieu! délivre-nous de la main de Sanchérib, et que tous les royaumes de la terre sachent que toi seul es Dieu, ô Éternel!

Telles furent les dernières paroles de la prière d'Ézéchias lorsqu'il fut confronté à la dernière menace de l'Assyrie. Elles révèlent le fait le plus profond de sa vie. Il était anxieux que son peuple soit délivré de l'oppresseur, mais le souci le plus profond de son cœur était celui du zèle pour l'honneur de l'Éternel Dieu. Lorsque le danger qu'il avait tenté d'écarter dans un moment de faiblesse était imminent, le roi se tourna avec repentir vers son vieil ami et confident, le prophète Ésaïe, qui prononça alors une prophétie concernant la délivrance qui allait s'opérer. Ésaïe dit de Sanchérib : « Il entendra la nouvelle. » C'est exactement ce qui arriva, et à cause de cette nouvelle, le roi d'Assyrie se retira. Rabschaké, trouvant son maître parti, envoya une lettre à Ézéchias, qu'il étala aussitôt devant l'Éternel, et il offrit sa prière. La prière fut entendue et exaucée. Le jugement rapide de Dieu s'abattit sur les armées d'Assyrie, et Sennachérib s'enfuit à Ninive, où il fut tué dans la maison de son dieu. La seule véritable passion du cœur humain devrait toujours être celle de rechercher la gloire de Dieu. C'est lorsque le cœur est purifié de toute motivation égoïste qu'il atteint le véritable lieu de sécurité ; car Dieu est toujours glorifié lorsqu'Il sert et sauve ceux qui placent leur confiance en Lui et recherchent d'abord Son royaume. Voici la loi de la communion entre l'homme et Dieu : l'homme doit toujours et uniquement rechercher la gloire de Dieu ; Dieu recherche toujours et uniquement la bénédiction de l'homme. Dieu en Christ se vide de Lui-même et endure la croix pour sauver les hommes ; l'homme renonce à Lui-même et prend sa croix pour glorifier Dieu.

2 Rois 20:13

Ézéchias donna audience aux envoyés, et il leur montra le lieu où étaient ses choses de prix.

Ce chapitre relate les derniers événements de la vie d'Ézéchias. Il fut guéri d'une grave maladie grâce à la prière et à l'intervention du prophète. Il manifesta à nouveau une faiblesse dans son comportement lors de la visite des Babyloniens. Il leur montra tous les trésors de sa maison et fut sévèrement réprimandé par Ésaïe pour avoir agi ainsi. Le prophète lui dit que les Babyloniens emporteraient finalement tout ce qu'ils avaient vu. La raison de la désapprobation divine de cet acte doit être recherchée en examinant l'histoire. La raison apparente de la venue des Babyloniens était de féliciter le roi de Juda pour sa guérison. Le véritable sens de cette visite était politique : Babylone souhaitait se libérer du joug assyrien. Quelle nation était plus susceptible de les aider que celle qui avait si complètement vaincu l'Assyrie ? Babylone cherchait à s'allier avec Juda contre l'Assyrie. À leur arrivée, Ézéchias, flatté et ravi, les reçut avec toute cordialité, leur montrant tous ses trésors. Il était manifestement enclin à accepter l'alliance qu'ils recherchaient. Le chroniqueur nous donne une explication éclairante de cette action lorsqu'il dit : « Son cœur s'éleva » (**2 Chroniques 32:25**). Il répondit à l'impulsion de l'orgueil qui faisait appel à son propre jugement. Ce faisant, il ne recherchait pas la gloire de Dieu, ni Sa direction. C'était là le secret de l'échec. Cette histoire nous parle haut et fort de la nécessité d'une vigilance constante.

2 Rois 21:9

Et ils n’ont point écouté le Seigneur, mais ils se sont laissé séduire par Manassé, pour faire encore plus de mal que n’en avaient fait les nations que le Seigneur a exterminées à l’entrée des enfants d’Israël. (version Lemaîtstre de Sacy)

Dans ce chapitre, nous avons l'histoire d'une réaction. Elle s'est manifestée sous deux règnes, tous deux profondément mauvais. Celui de cet homme, Manassé, a duré cinquante-deux ans, et celui de son fils Amon, deux ans. Amon n'a fait que poursuivre les mauvaises actions de son père, jusqu'à ce que ses serviteurs conspirent contre lui et le tuent dans sa propre maison. Le péché de Manassé n'était pas seulement celui d'avoir commis des fautes personnelles ; c'était aussi celui d'avoir délibérément détruit ce que son père avait accompli au prix de tant d'efforts. Ce que nous avons souligné à plusieurs reprises comme étant le résultat d'un tel échec est ici déclaré en termes clairs. Manassé a séduit le peuple de Dieu pour qu'il fasse le mal plus que les nations que l'Éternel avait détruites avant lui. Rien ne peut mieux justifier la justice absolue du jugement qui s'abattit sur eux, lorsqu'ils furent à leur tour chassés du pays. La dépravation du peuple est marquée par le fait que, lorsque les serviteurs d'Amon le tuèrent, ils étaient tellement en sympathie avec les mauvaises voies de ces rois méchants qu'ils tuèrent les hommes qui avaient tué Amon. Quel commentaire tout cela fait-il sur l'échec de la royauté humaine ! Tout ce qu'Ézéchias avait fait n'était qu'apparence, malgré sa dévotion personnelle à son Dieu. Dès que l'occasion s'est présentée, le cœur corrompu du peuple est retourné à toutes les mauvaises voies qui le menaient à sa ruine. Le Royaume de Dieu est le seul royaume dans lequel l'homme peut être protégé de ce qui le détruit et être capable de réaliser ses propres possibilités.

2 Rois 22: 8

J'ai trouvé le livre de la loi dans la maison de l'Éternel.

Avec l'accession au trône de Josias, une dernière tentative de réforme fut entreprise avant que Juda ne soit définitivement emmené en captivité et que la période de la royauté humaine ne prenne fin. Son premier acte de réforme fut la restauration du Temple. Tout ce qui suivit en découla. Au cours des travaux, le livre de la loi fut découvert. L'état des choses en Juda peut être déduit de cette découverte. La nation était devenue complètement corrompue pendant les cinquante-quatre années qui couvrent les règnes de Manassé et d'Amon. Le Temple avait été négligé et abandonné, et il semblait que ni le roi ni les prêtres ne savaient où se trouvait ce livre. Il ne fait aucun doute qu'ils connaissaient son existence, mais le peuple s'était tellement éloigné de la reconnaissance du gouvernement divin et de la réponse à celui-ci que les écrits sacrés avaient été négligés et que l'exemplaire du Temple avait été perdu. La lecture du livre révéla au roi son ignorance de son contenu. Il y découvrit à quel point la nation s'était éloignée de l'idéal divin et combien terribles étaient les malédictions prononcées contre elle pour s'être ainsi égarée. Ayant une conscience vive et sensible, il comprit immédiatement le danger qui les menaçait et sa cause, et il se tourna vers la prophétesse Hulda pour lui demander conseil. S'exprimant avec l'autorité divine, elle reconnut la sincérité du roi et la corruption du peuple, et déclara que la réforme serait illusoire tant que le peuple serait concerné. Le fait suggestif et troublant de cette histoire est que le livre de la loi avait été perdu dans le temple de Dieu. Lorsque cela se produit, rien ne peut sauver de la ruine.

2 Rois 23:3

Le roi se tenait sur l'estrade, et il traita alliance devant l'Éternel, s'engageant à suivre l'Éternel.

Le personnage de Josias dans cette histoire est héroïque et pathétique. Après avoir consulté Hulda, il savait que le peuple était tellement corrompu que sa réforme n'aurait aucune valeur profonde ni durable. Ce fait ne lui donnait toutefois pas le droit de refuser de suivre la lumière qui lui avait été donnée. La description de ce qu'il a fait est très vivante. Il a accompli son œuvre avec enthousiasme et énergie. Il a d'abord organisé la lecture publique du livre de la loi. Puis il conclut cette alliance. Immédiatement après, le travail se poursuivit ; le Temple fut purifié de tous les objets des fausses religions ; d'un bout à l'autre du pays, les sanctuaires et les autels idolâtres furent détruits. Ensuite, la fête de la Pâque, longtemps négligée, fut célébrée dans toute sa gloire ancienne. Pour Josias, toute cette procédure était le résultat de sa sincérité et de sa loyauté. Le peuple, cependant, ne faisait que suivre l'exemple du roi, sans aucun sentiment de repentance ni de retour vers l'Éternel. Il n'y eut donc aucun revirement de la part de Dieu quant à Son dessein nécessaire de jugement. L'action du roi Josias, comme celle du prophète Jérémie, fut héroïque, en ce que tous deux furent fidèles à la volonté et à la parole de Dieu, même si leur action n'eut aucun résultat dans la vie nationale.

2 Rois 24:3

Cela arriva uniquement sur l'ordre de l'Éternel.

Après la mort de Josias, les jugements de Dieu s'abattirent rapidement sur la nation. Joachaz succéda au trône, mais malgré tout ce qui avait été accompli sous le règne de Josias, il se tourna immédiatement vers le mal pendant son bref règne de trois mois. Le roi d'Égypte le destitua et plaça Jojakim sur le trône. Celui-ci ne régna que comme vassal du pharaon. La leçon de justice n'avait pas été apprise, et pendant onze ans, cet homme, qui n'était plus roi, mais seulement le vassal de l'ancien ennemi d'Israël, l'Égypte, continua dans la voie du mal. Il devint tributaire de Babylone sous Nebucadnetsar. La continuité du mal rendait tout répit impossible, et ces mots solennels sont écrits : « L'Éternel ne voulu pas pardonner ». Les calamités s'abattirent sur le peuple jusqu'à ce qu'il fût complètement brisé et ruiné, et emmené en captivité. Et l'historien rapporte en ces termes le fait solennel que tous ces maux s'abattirent sur Juda sur l'ordre de l'Éternel. Toute cette histoire illustre la vérité immuable que les hommes ne peuvent échapper à Dieu. Ils sont toujours sous Son contrôle. Ils peuvent créer leur propre expérience de ce gouvernement par leur attitude à Son égard. Si Son trône est reconnu et Sa loi obéie, Il ordonne la bénédiction. Si, au contraire, Son trône est méprisé et Sa loi enfreinte, Il ordonne le malheur. De plus, dans les deux cas, l'inspiration de Son action est celle de l'amour.

2 Rois 25:12

Cependant le chef des gardes laissa comme vignerons et comme laboureurs quelques-uns des plus pauvres du pays.

Quelle chronique des derniers événements de l'histoire du royaume ! Jojakin, qui avait succédé à Jojakim, fut emmené par Nebucadnetsar, avec les hommes de guerre et les chefs, tous ceux qui étaient susceptibles de provoquer une rébellion. Sédécias fut placé au pouvoir par Nebucadnetsar comme son représentant et vassal. Il occupa cette position pendant onze ans, au cours desquels il continua à suivre la voie du mal. Puis il se révolta, mais fut capturé et emmené à Babylone. Son image est tragique. Les yeux crevés et enchaîné, il fut conduit à la cour du conquérant, symbole du peuple qui s'était révolté contre Dieu et avait été brisé. La terre belle et agréable, la patrie que Dieu avait choisie pour Son peuple élu, afin qu'il rende témoignage à Sa gloire, était occupée par les plus pauvres, qui menaient une vie nomade et agricole. Ainsi, du point de vue humain, l'histoire du mouvement qui avait commencé lorsque le peuple avait réclamé un roi comme les autres nations, s'achevait par un échec tragique et désastreux. Pour ceux qui ont les yeux fixés sur le trône éternel, il est certain que malgré tous ces échecs, le dessein divin en ce peuple et à travers lui doit encore s'accomplir. Ils avaient traversé de longues années d'esclavage et de souffrances, mais tout au long de cette période, ils seraient protégés par leur seul et unique Roi, et ces souffrances mêmes les prépareraient à coopérer, conformément à l'alliance de grâce, à la marche en avant du Dieu tout-puissant.

1 Chroniques 1:1

Adam, Seth, Énosch.

C'est un début étrange pour ce livre. La méthode est systématique. Elle repose sur un principe qui est illustré tout au long des dix premiers chapitres, et même tout au long de l'histoire. Il s'agit de l'élection divine. Rappelons d'abord certains faits concernant ces livres des Chroniques. L'histoire dont ils traitent a déjà été examinée dans les livres des Rois. Ici, cependant, l'histoire se limite à Juda. Israël n'est mentionné que dans les cas où Juda est impliqué. De même, au sein du royaume de Juda, l'histoire est celle de la maison de David, toutes les autres questions étant mentionnées dans la mesure où elles affectaient ou étaient affectées par la lignée davidique. Dans les livres des Rois, nous avons vu l'histoire de cette période du point de vue de la souveraineté divine sur la volonté humaine ; ici, nous la voyons du point de vue des choix et de la procédure divins. L'histoire proprement dite commence avec la mort de Saül, mais le chroniqueur fait précéder cette histoire de ces tables généalogiques, qui relient la période particulière à tout ce qui l'a précédée. Elles ne sont pas exhaustives, mais servent un but clairement défini, en ce qu'elles indiquent le choix divin des voies pour l'accomplissement des desseins divins. Observez attentivement la méthode technique de ce premier chapitre. Le seul fils d'Adam mentionné est Seth. À partir de lui, la lignée est retracée jusqu'à Noé, en passant par Énosch. Puis, une digression donne les généalogies de Japhet et de Cham, en raison de la relation de leurs descendants avec le peuple de Dieu. La lignée directe se poursuit à travers Sem et trouve un nouveau départ en Abram. Une autre digression retrace la descendance à travers Ismaël et les fils de Ketura. La lignée directe se poursuit par Isaac. Une troisième digression, plus élaborée, retrace les descendants d'Ésaü. Les premiers mots suggèrent donc la valeur des généalogies. Caïn est omis. Il y a des hommes que Dieu exclut de l'accomplissement de Son dessein. Suivez ce raisonnement, et vous découvrirez que les choix de Dieu sont déterminés par le caractère des hommes.

1 Chroniques 2:3

Fils de Juda.

Dans ce chapitre, la même méthode est appliquée et illustrée plus en détail. Les douze fils d'Israël sont d'abord mentionnés. Tous sont ensuite cités, à l'exception de Dan et Zabulon, dont le chroniqueur ne fait aucune mention. La lignée directe du mouvement divin se concentre en Juda. Ses fils sont nommés, et nous voyons une fois de plus la pratique de la sélection opérer selon le principe du caractère. Er, le premier-né, est tué à cause de sa méchanceté, puis Acar (c'est-à-dire Acan), qui troubla d'Israël. Certaines lignées des exclus sont à nouveau retracées, pour la même raison, à savoir leur relation avec l'histoire du peuple élu. De Juda, le mouvement principal passe par Pérets et Hetsron pour arriver à Ram, de manière quelque peu indirecte. Il devient ensuite très direct à travers Isaï jusqu'à David, qui est celui par lequel la lignée royale doit enfin atteindre celui qui a été désigné comme roi. Tout cela est très technique, mais observé attentivement, cela révèle le fait que les choix de Dieu mettent constamment de côté les préjugés et les plans des hommes. La loi de la primogéniture, par exemple, n'a pas sa place dans l'ordre divin. La dernière illustration de cette série de choix divins qui se présente à nous est celle de David, qui était le septième fils, le plus jeune de tous. Ainsi, le principe consistant à choisir et à nommer des hommes impressionnants, c'est-à-dire des hommes qui, par leur apparence extérieure, semblent être des hommes de pouvoir, est totalement ignoré. Dans l'économie du gouvernement divin, le privilège n'est pas héréditaire, ni accordé en fonction des capacités naturelles. Tout dépend du caractère. L'Éternel regarde le cœur.

1 Chroniques 3:1

Voici les fils de David.

Dans ce chapitre, les tables généalogiques continuent à traiter de Juda, avec une référence particulière à David. Les noms de dix-neuf de ses fils sont donnés. Six d'entre eux sont nés à Hébron, et quatre étaient les fils de Bath Schua (c'est-à-dire Bath Schéba). Il y en avait neuf autres. Parmi ces dix-neuf, un seul, Salomon, fut choisi, et c'est à travers lui que l'on retrace la descendance, à travers les rois de Juda, jusqu'à la période de la captivité. Le caractère particulier du livre des Chroniques est très clairement marqué dans ce chapitre, dans le fait qu'en parlant de Salomon et de ses trois frères, il n'est fait aucune référence au péché de David. Ils sont simplement mentionnés comme les fils de Bath Schua. En effet, nulle part dans ces livres il n'est fait mention des échecs de David, à l'exception du recensement du peuple. Le point de vue adopté tout au long du livre est celui du gouvernement divin et de la continuité du dessein de Dieu dans Son action. N'y a-t-il pas là une signification plus profonde ? Dans l'élection de Salomon, nous voyons que Dieu ne permet pas que le mal, dont l'homme n'est en aucun cas responsable, soit un obstacle dans sa vie. Si Dieu ne considère pas comme des avantages ce que l'homme considère souvent comme tel, il ne considère pas non plus comme des disqualifications les choses que l'homme fait. Tout dépend de la relation de l'homme avec Lui-même, de sa capacité à être un instrument apte à l'œuvre divine. Si un homme est en règle avec Dieu, son manque d'avantages peut être comblé et ses disqualifications surmontées.

1 Chroniques 4:1

Fils de Juda.

Ces mots étaient également le thème central du chapitre 2. Ici, une autre lignée de Juda est retracée, et doit être considérée à la lumière de la royauté manifestée en David. C'est l'histoire de la multiplication et de l'installation du peuple, qui devint ouvrier dans le grand royaume. Dans cette section, nous avons également le récit d'un homme et de la manière dont il obtint la faveur de Dieu par la prière et l'obéissance. Quant au peuple, nous avons la descendance de ceux qui sont devenus ouvriers en lin fin, de potiers et d'artisans du roi. Le roi de Juda a toujours besoin des fils de Juda qui sont équipés par Dieu pour l'œuvre du royaume ; et ici, nous nous rappelons que ceux-ci sont également choisis et désignés par Dieu pour leur travail. C'est pourquoi tout leur travail est aussi sacré que celui du roi. L'histoire d'un individu est celle de Jabez, très probablement un neveu de Caleb. Pour une raison quelconque, sa mère lui a donné ce nom, qui signifie « qui apporte le chagrin ». Peut-être que la connaissance de la signification de ce nom avait jeté une ombre sur sa vie. Dans sa prière, il demanda « que ce ne soit pas pour mon chagrin ». Pour nous, la beauté de cette histoire réside dans la révélation de l'intérêt que Dieu porte aux individus. Alors que ces généalogies, et en fait toute l'histoire, nous occupent des questions relatives au gouvernement de la nation pour l'accomplissement du dessein divin dans les affaires humaines, il est rafraîchissant et utile d'être ainsi interrompu par l'histoire d'un homme qui a présenté son besoin directement à Dieu et a obtenu une réponse immédiate de Sa grâce.

1 Chroniques 5:2

De lui est issu un prince.

La section dans laquelle ces mots apparaissent commence réellement au verset **4:24**. Elle comprend les généalogies de Siméon, Ruben, Gad et Manassé. Ces mots se trouvent en relation avec le nom de Ruben, et ici, ce à quoi nous avons réfléchi tout au long de ces chapitres, le principe de l'élection divine, resplendit au centre. Le Prince vers la venue duquel tout se dirigeait est nommé. Pourtant, il ne doit pas venir de la lignée du droit d'aînesse. Ce droit d'aînesse a été retiré à Ruben à cause de son péché et donné à Joseph. Mais le Prince devait venir de Juda. Dans ces éclairs occasionnels qui illuminent le déroulement des événements, rien n'est plus clair que la révélation du Dieu dont les choix sont toujours fondés sur Sa connaissance parfaite et Sa justice immuable. Une telle lumière est à la fois source de joie et de crainte dans le cœur. La joie naît de la confiance qu'aucune erreur n'est jamais commise dans le gouvernement divin. Toutes les erreurs et les échecs des hommes sont annulés et résolus dans l'harmonie de la sagesse et de la puissance parfaites de Dieu. Cette assurance même, cependant, doit avoir pour effet de solenniser le cœur et de le remplir d'une crainte salutaire, car elle met en évidence le fait qu'aucun droit supposé n'existe un seul instant dans l'économie de Dieu si ses conditions sont violées par la désobéissance des hommes.

1 Chroniques 6:1

Fils de Lévi.

Ce long chapitre de quatre-vingt-un versets est entièrement consacré à la tribu sacerdotale. Cela est en accord avec le point de vue à partir duquel l'histoire est désormais écrite. Juda, la tribu royale, est la seule à bénéficier d'un espace plus important, avec cent deux versets. La tribu de Lévi était l'élection de Dieu pour le service sacerdotal. Les fils de Lévi, Guerschon, Kehath et Merari sont nommés. Ensuite, une liste de prêtres est donnée, sans doute dans le but de montrer la prêtrise légitime de Josué, fils de Jehotsadak, à l'époque du retour sous Esdras et Néhémie. La chaîne est complète depuis Aaron jusqu'à Jehotsadak. Viennent ensuite des listes et des détails sur le service. Une distinction minutieuse est établie entre le travail d'Aaron et de ses fils, et celui des Lévites en général. Alors que ces derniers étaient chargés de l'ensemble du tabernacle et veillaient à l'ordre des services prescrits, le travail des grands prêtres consistait spécialement à s'occuper de l'autel des holocaustes, de l'autel de l'encens dans le lieu saint, et à accomplir les rites du jour des expiations. La dernière partie du chapitre rend compte des dispositions prises pour les lieux d'habitation des prêtres et des Lévites. La répartition assurait la dispersion de ces hommes dans tout le pays. En lisant tout cela, nous savons que toute la tribu, et même tout le système sacerdotal, ont échoué. Néanmoins, nous reconnaissons à quel point les dispositions prises étaient idéales. Ces hommes de Dieu, dispersés partout et tous ayant un lien vital avec le centre religieux de la vie nationale dans l'exercice de leurs fonctions, auraient dû exercer la plus grande influence. L'échec ne venait pas du système, mais des hommes. Il en est toujours ainsi.

1 Chroniques 7:1

Et les fils... (version Darby)

« Issacar… Benjamin… Nephthali… Manassé… Éphraïm… Aser. » Tels sont les sous-titres de ce chapitre, qui présente ainsi la généalogie de six des tribus. Dans ce chapitre encore, ce qui retient principalement l'attention, c'est la révélation de l'intention du chroniqueur. Son esprit était dominé par la reconnaissance du choix de la tribu de Juda comme tribu royale, et c'est pourquoi les tribus les plus étroitement associées à Juda sont beaucoup plus développées que les autres. En ce qui concerne Issacar, Benjamin et Aser, les généalogies et le nombre des guerriers sont indiqués. Ces chiffres se réfèrent sans aucun doute à l'époque de David, autour du règne duquel s'articule l'intérêt principal du livre. L'aide particulière apportée par ces tribus est mentionnée. Il est dit des hommes d'Issacar qu'ils étaient des hommes vaillants et courageux, et que parmi eux se trouvaient les chefs de la nation. Tout cela était également vrai pour les tribus de Benjamin et d'Aser. Nephthali est mentionné en un seul verset. Concernant Manassé, quelques noms sont donnés et ses possessions énumérées. Tout cela est technique, mais néanmoins très intéressant, car cela révèle une autre facette de l'histoire. Ici, les tribus et les individus acquièrent de l'importance et de la valeur dans la mesure où ils coopèrent à l'accomplissement du dessein de Dieu. Si Son choix est souverain, il est toujours lié à l'attitude des hommes dans la poursuite de Son dessein. Issacar, Benjamin et Aser furent des instruments élus tant qu'ils marchèrent dans la voie de la volonté divine, mais plus longtemps, comme le révélera l'histoire.

1 Chroniques 8:1

Et Benjamin... (version Darby)

Tout ce chapitre constitue un récit plus complet de la maison de Benjamin. Il s'agit en réalité d'une simple liste de noms, de la généalogie de Benjamin et d'une liste des familles de Benjamin qui s'étaient établies à Jérusalem. Lorsque, après la mort de Salomon, le royaume fut divisé et que les dix tribus du nord se révoltèrent, Benjamin resta avec Juda. Ce fait explique à lui seul pourquoi le chroniqueur a donné tous ces détails. Au cours de la lecture du chapitre, nous rencontrons deux noms, presque enfouis parmi les autres, mais qui ressortent néanmoins de manière frappante dans l'histoire de David. Il s'agit de ceux de Saül et de Jonathan. Le père fut pendant de nombreuses années l'ennemi juré de David, tandis que le fils fut son ami le plus cher tout au long de sa carrière. L'amour de Jonathan a largement compensé la cruauté de Saül envers David, comme le révèle le traitement qu'il a réservé par la suite à Mephiboscheth. Il est intéressant de noter que cette tribu, la tribu du premier roi Saül, est finalement devenue la seule tribu à rester fidèle au royaume de David, qui a persisté en Juda lorsque Israël s'est séparé. Malgré la présence de partisans acharnés de Saül qui causaient des troubles, il semble que l'influence de Jonathan ait été plus forte que celle de son père parmi le peuple. Combien de fois, en repensant à notre vie, nous constatons que nos Saül et nos Jonathan sont issus de la même lignée d'un certain Benjamin ; mais à long terme, la force de l'amour et de l'amitié est plus puissante que celle de la haine et de l'inimitié. Heureux ceux qui, dans chaque moment difficile, peuvent compter sur le long terme et sur Dieu.

1 Chroniques 9:13

Hommes vaillants, occupés au service de la maison de Dieu.

Dans ce chapitre, les généalogies sont complétées ; c'est-à-dire qu'elles atteignent ici le point le plus avancé de leur histoire, puisqu'elles se réfèrent aux habitants de Jérusalem après le retour de la captivité. Il s'agit de listes des chefs des familles de Juda, de Benjamin, des prêtres et des Lévites. Les mots que nous remarquons sont utilisés en rapport avec le récit de la tentative de rétablir l'ordre et le culte qui avaient été perdus lors de la déportation. Ils font référence à la compagnie des prêtres, sur lesquels reposait la responsabilité principale. Autour d'eux se regroupaient les Lévites, portiers et chanteurs, qui les aidaient dans toutes leurs tâches. L'expression « hommes très capables » signifie « hommes vaillants » et est traduite ainsi dans ce contexte historique dans **Néhémie 11:14**. Cette description est généralement employée en référence aux militaires, ce qui rend son utilisation ici d'autant plus frappante. La vaillance est toujours spirituelle en fin de compte, et les hommes qui ne sont pas appelés à un conflit physique réel en ont besoin s'ils veulent remplir leur véritable fonction qui est de conduire le peuple de Dieu dans la voie de ses commandements. Si les prêtres, dont le travail consiste à maintenir une relation entre Dieu et le peuple, manquent de vaillance, alors la vaillance des combattants sera mal inspirée et finira tôt ou tard par échouer. La vaillance des prêtres doit toujours être celle d'une loyauté courageuse et souvent audacieuse envers la justice et la pureté, et tout ce qui est en accord avec le caractère divin.

1 Chroniques 10:13

Saül mourut, parce qu'il se rendit coupable... et parce qu'il interrogea et consulta ceux qui évoquent les morts.

Avant de raconter l'histoire du règne de David, le chroniqueur relate la mort de Saül. Dans un langage sublime et imagé, il relate les faits qui ont conduit à la mort du roi choisi par les hommes. C'est une image terrible d'un homme doté de capacités et d'opportunités extraordinaires qui sombre dans la ruine. La ruine était certes magnifique, mais c'était bien une ruine. Saül était un homme qui avait de grandes opportunités, mais son échec fut désastreux. Il jouissait d'une bonne réputation dans le pays, avait été appelé et mandaté par Dieu, était honoré de l'amitié de Samuel, entouré d'un groupe d'hommes dont Dieu avait touché le cœur ; tout lui était favorable. Dès le début, il a vacillé et échoué. Pas à pas, il a sombré dans la décadence morale et comportementale. Finalement, mis en déroute par ses ennemis, il est mort de sa propre main, au milieu du champ de bataille. Il quitta la vie, ayant échoué et entraîné sa nation dans une telle confusion que son existence même était menacée. Ces mots révèlent les secrets de son échec. Tout d'abord, et fondamentalement, il a péché contre Dieu. Il a suivi la voie de la désobéissance, puis il a finalement cherché conseil auprès du monde souterrain des esprits maléfiques. Ces deux choses se succèdent constamment, dans cet ordre. Lorsqu'un être humain est appelé par Dieu à servir, il reçoit toujours la guidance de Dieu, par communication spirituelle directe. S'il y a désobéissance, cette guidance est nécessairement retirée. Alors, l'homme ou la femme abandonné, avide d'aide surnaturelle, se tourne vers la sorcellerie, la magie, le spiritisme ; et le résultat est toujours destructeur. Sur toute la question du service responsable, l'histoire de Saül jette la lumière d'un avertissement des plus solennels.

1 Chroniques 11:3

Ils oignirent David pour roi sur Israël, selon la parole de l'Éternel, prononcée par Samuel.

Nous arrivons maintenant à la période particulière de l'histoire dont traite ce livre, à savoir le règne de David. Ce fut sans aucun doute, à bien des égards, la plus grande époque du royaume d'Israël, en utilisant le mot « royaume » dans son sens le plus large pour désigner la monarchie plutôt que la théocratie. Il est significatif que le chroniqueur ne fasse aucune référence aux sept années pendant lesquelles David régna sur Juda. Il commence par le couronnement à Hébron, lorsque tout Israël a reconnu sa royauté. Il peut y avoir deux raisons à cela. Premièrement, il est évident que l'histoire est écrite du point de vue de la grandeur de David, et que les années de règne partiel sont donc omises. Deuxièmement, c'est en relation avec son couronnement en tant que roi de la nation tout entière que David a commencé son activité concernant l'arche et le temple, et selon l'auteur, ces éléments étaient au centre de la vie nationale. Pendant quarante ans, le peuple avait été gouverné par un roi « comme les nations » en la personne de Saül. Puis, pendant sept ans, le royaume avait été divisé. À présent, David, « l'homme selon le cœur de Dieu », allait régner sur le royaume uni. La royauté de Dieu devait être représentée à travers cet homme, à la fois homme d'État, guerrier, poète et homme de foi. Ses imperfections sont évidentes, tout comme son incapacité à représenter fidèlement cette royauté divine. Néanmoins, ce fut une période merveilleuse, durant laquelle toute la nation se rapprocha davantage du véritable idéal qu'à aucun autre moment de la monarchie.

1 Chroniques 12:1

Voici ceux qui se rendirent auprès de David à Tsiklag... Ils faisaient partie des vaillants hommes qui lui prêtèrent leur secours pendant la guerre.

L'histoire des hommes vaillants de David est toujours fascinante. Elle est particulièrement intéressante compte tenu de ce qu'ils étaient à l'époque de l'exil de David sous le règne de Saül. À cette époque, une bande d'hommes décrits comme endettés, en danger et mécontents s'était rassemblée autour de lui dans les montagnes inaccessibles. Son influence se manifeste dans leur dévouement à son égard et, plus surprenant encore, dans le caractère héroïque qu'ils ont développé. Certaines des déclarations faites à leur sujet dans ce chapitre sont très suggestives. Ils « pouvaient se servir aussi bien de leur main droite que de leur main gauche », ce qui témoigne d'un entraînement rigoureux. Ils étaient « des hommes vaillants à la guerre », ce qui révèle leur force disciplinée. Ils « maniaient le bouclier et la lance », c'est-à-dire qu'ils étaient capables d'agir en défense et en attaque. Leurs « visages étaient semblables à des lions » ; ils étaient devenus une compagnie royale. Ils étaient « aussi semblables à des lions » ; cela décrit leur parfaite condition physique. De plus, c'étaient des hommes aux capacités diverses, tous consacrés à David. Parmi les fils d'Issacar, il y avait « des hommes ayant l'intelligence des temps ». Parmi les fils de Zabulon, il y avait ceux « qui n'avaient pas un cœur double », c'est-à-dire incapables de trahison. C'était une grande compagnie de grands hommes ; et leur grandeur, qui résultait de l'influence de David, était consacrée à son intérêt. Chaque mot de ce chapitre conduit l'esprit vers le grand Fils du grand David et vers les hommes qu'Il rassemble autour de Lui.

1 Chroniques 13:3

Ramenons auprès de nous l'arche de notre Dieu.

La conscience que David avait de la véritable force du royaume se manifeste clairement dans son inquiétude concernant l'arche de Dieu. Ce symbole sacré était resté pendant de longues années à Kirjath Jearim, apparemment négligé. Il se mit alors en tête de le ramener au milieu du peuple, afin de reconnaître la relation de la nation avec l'Éternel. Il savait que ce n'était pas lui, mais l'Éternel, qui était leur véritable roi. Son propre règne dépendait de la volonté et des conseils de Dieu. Il était non seulement nécessaire qu'il le sache, mais ce fait devait également être reconnu par le peuple. D'où sa détermination à ramener l'arche de Dieu. En rapport avec cette action, un événement terrible enseigna à David une leçon d'une profonde solennité. Si l'ordre de Dieu doit être établi, cela doit être fait à Sa manière. La longue négligence dont l'Arche avait fait l'objet avait peut-être rendu ces hommes peu familiers avec les ordres très explicites concernant la manière de la transporter. Ou bien ils avaient peut-être négligé l'importance d'observer ces détails. Quoi qu'il en soit, ils organisèrent le transport de l'Arche selon leurs propres moyens. La mort soudaine de l'homme qui avait tendu la main pour sauver l'Arche fut une preuve immédiate de la présence de Dieu parmi le peuple et de la nécessité de se conformer parfaitement à ses instructions les plus minutieuses. David était en colère et effrayé. Tout le mouvement fut suspendu, et l'arche fut transportée dans la maison d'Obed Édom, où elle resta pendant trois mois et apporta d'abondantes bénédictions. Cette histoire illustre de manière très frappante une vérité que le peuple de Dieu ne doit jamais oublier : le zèle pour Dieu doit être conforme à la connaissance.

1 Chroniques 14:15

Quand tu entendras un bruit de pas dans les cimes des mûriers, alors tu sortiras pour combattre, car c'est Dieu qui marche devant toi pour battre l'armée des Philistins.

Il est très remarquable de constater à quel point ces mots ont été constamment utilisés par le peuple de Dieu. L'instinct spirituel qui a provoqué cela est authentique. Dans ce chapitre, David est vu en train de consulter Dieu avant d'aller combattre les Philistins. C'est là le point fondamental. Cela montre qu'il était conscient de sa relation avec le trône de Dieu, tant pour être guidé que pour recevoir de la force. Dans le premier cas, il lui a été dit d'y aller, et la victoire en a résulté. La deuxième fois, il lui a été interdit d'y aller tant qu'il n'aurait pas reçu le signe surnaturel du bruit d'une marche au sommet des mûriers. Il a obéi, a attendu le signe, est parti et a remporté une nouvelle victoire. De nos jours, ce genre de signes n'est plus donné. Ils ne sont plus nécessaires à un peuple qui a le droit sacré de vivre en communion constante et étroite avec Dieu par l'intermédiaire de Son Fils, grâce à la communion du Saint-Esprit. Et pourtant, nous utilisons ces mots, et à juste titre. C'est dans cette communion même du Saint-Esprit que des signes sont donnés au peuple de Dieu, lui indiquant le moment où son heure est venue. Ces signes sont mystiques, mais n'en sont pas moins précis. Il y a des moments où attendre ces signes est la seule attitude véritable. Lorsqu'ils sont accordés, on ne peut se tromper. Leur méthode ne peut jamais être répertoriée ou décrite, mais leur existence est l'une des expériences les plus réelles de la vie de communion.

1 Chroniques 15:29

Elle le méprisa dans son cœur.

Ce mot est révélateur. David était alors dans une situation qui aurait dû le remplir de joie. Mais Mical, qui ne comprenait pas les raisons de cette joie, méprisait son mari pour la danse qui l'exprimait. L'Arche fut enfin introduite dans la ville. Le récit de cette opération montre que David avait tiré la leçon que la mort d'Uzza était censée lui enseigner. Il déclara que cette tâche devait être réservée aux Lévites. Après avoir soigneusement préparé la tente pour l'accueillir, la cérémonie de transport vers son lieu de repos fut accomplie. Des groupes d'instrumentistes et de chanteurs furent désignés, et c'est dans une grande liesse que l'Arche fut transportée par les prêtres dans la tente préparée. David, rempli d'une joie sacrée, accompagna le cortège joyeux en jouant et en dansant. Mical le regarda et le méprisa. Cet incident illustre l'incapacité perpétuelle des personnes mondaines à apprécier la joie des personnes spirituelles. Les manifestations extérieures de la joie du cœur de ceux qui communient avec Dieu ne peuvent transmettre aux non-initiés la véritable signification de cette joie spirituelle. Une réunion de prière et de louange est encore méprisée par ceux qui n'ont pas fait l'expérience personnelle de la paix et de la joie du lieu secret du Très-Haut. Une réflexion quelque peu troublante surgit alors. Peut-être pouvons-nous l'exprimer au mieux en nous demandant s'il y a jamais quelque chose dans notre comportement extérieur, né de notre expérience intérieure, qui provoque le mépris des gens mondains.

1 Chroniques 16:7

Ce fut en ce jour que David chargea pour la première fois Asaph et ses frères.

Il existe une ambiguïté dans ce verset qui permet deux interprétations. La première est que ce jour-là, Asaph et ses frères ont été officiellement nommés pour la première fois au service de la louange. La seconde est que c'était la première fois que ce Psaume était utilisé dans ce service. Personnellement, je penche pour la seconde interprétation. Ce n'est pas une question essentielle. Ce qui est essentiel, c'est le Psaume lui-même, chanté à l'occasion de l'entrée de l'Arche de Dieu dans la Cité de Dieu. Ce psaume se trouve dans le Livre des Psaumes ; sa première partie (**16:8-22**) dans le **Psaume 105**, **105:1-15** ; sa deuxième partie (**16:23-33**) dans le **Psaume 96:1b-13a** ; sa troisième partie (16:34-36) consistant en une citation des phrases d'ouverture et de clôture du **Psaume 106**, versets **106:1-48**. On a dit qu'il se composait de citations de ces psaumes. Il se peut qu'ils contiennent des citations de celui-ci. Les trois mouvements indiquent une croissance dans l'expérience de la gloire du gouvernement divin dont l'Arche était le symbole. Le premier est une louange qui se fond dans un appel à se souvenir des œuvres de Dieu et de son alliance. Dans le deuxième, le sacrifice de louange passe à un niveau supérieur, s'exprimant dans l'adoration de Dieu pour ce qu'Il est en Lui-même dans Sa majesté. Cela s'est manifesté, dans des circonstances différentes, au cours de leur histoire. Dans le troisième, il atteint son niveau le plus élevé, exprimant la reconnaissance pour ce qu'Il est dans Sa miséricorde. Dans la restauration de l'Arche après une période d'abandon, le peuple a trouvé un signe certain de cette miséricorde.

1 Chroniques 17:16

Qui suis-je, Éternel Dieu, et quelle est ma maison, pour que tu m'aies fait parvenir où je suis?

La présence de l'Arche dans la ville semblait avoir créé, ou du moins ravivé, le désir dans le cœur de David de lui offrir un lieu de repos permanent et digne. Ce désir en soi n'était certainement pas indigne, mais il n'était pas conforme au dessein divin. La manière dont l'Éternel a agi avec David dans cette affaire est très suggestive. Il fut amené en présence consciente de l'Éternel, et tout ce que Dieu avait fait pour lui lui fut rappelé. L'homme qui désirait construire une maison pour Dieu se vit rappeler que Dieu construisait sa maison pour lui. Le désir de David de faire quelque chose pour l'Éternel fut mis en lumière à la lumière de ce que l'Éternel avait fait pour lui. La réponse de David fut pleine de beauté et révéla de manière éclatante les aspects les plus profonds de son caractère. Il se soumit immédiatement à la volonté de Dieu et exprima son adoration fondée sur le sentiment de son indignité et de la grandeur de la miséricorde et de la bonté divines qui en découlaient. Il ouvrit son cœur à Dieu pour lui rendre grâce de toute Sa bonté et de Sa vérité, et reposa son âme dans la bénédiction promise. Tout cela a une grande valeur spirituelle pour nous. Notre relation avec Dieu est toujours fondée sur ce qu'Il fait pour nous, jamais sur ce que nous faisons pour Lui. S'Il veut que nous construisions un temple, c'est à nous de le faire, mais le fait de le faire ne crée aucun mérite qui nous permette de revendiquer quoi que ce soit de Lui. À l'inverse, s'Il veut que nous ne construisions pas, nous ne perdons aucun mérite en ne le faisant pas. Notre relation avec Lui reste la même, solidement fondée sur Son activité dans la grâce.

1 Chroniques 18:**11**

Le roi David les consacra à l'Éternel.

À quelques variations près, ce chapitre est identique à celui de **2 Samuel 8**. Il raconte les victoires de David sur ses ennemis environnants, victoires grâce auxquelles il a consolidé sa position quant aux frontières de son royaume, dans le but d'accroître ses facilités commerciales. Compte tenu du désir du roi de construire le temple de Dieu, ce chapitre présente un intérêt particulier ; il montre comment, au cours de ces guerres, il amassait des trésors dans ce but, non pas pour lui-même, mais pour son fils. Les Moabites et les Syriens apportèrent des présents. Des boucliers d'or et une grande quantité de bronze furent rassemblés dans les villes et parmi les serviteurs de Hadadézer. Des vases d'or, d'argent et de bronze furent envoyés par Thohu. Toutes ces choses furent consacrées à l'Éternel. Ainsi, pendant tous les jours du conflit, et malgré le fait qu'il ne lui était pas permis de construire personnellement, le désir d'accomplir son dessein brûlait dans son cœur. Dans tout cela, sa grandeur se manifestait. Être disposé à faire le travail de préparation, alors qu'on ne nous permettait pas d'entreprendre le service principal, est une preuve de véritable dévouement. Cette histoire nous révèle la possibilité qui nous est toujours offerte de servir l'œuvre de Dieu de manière très concrète, même lorsque nous ne sommes pas autorisés à faire ce que nous désirons. La passion du cœur peut nous avoir poussés à nous consacrer au service dans un pays étranger, et pour une raison quelconque, notre chemin est bloqué par la volonté de Dieu. La tentation qui nous assaille alors est celle d'imaginer que nous sommes totalement exclus de l'œuvre. Il n'en est rien. Il existe de nombreuses façons de servir la même noble cause. À défaut d'autre chose, nous pouvons faire comme David : nous pouvons rassembler des trésors pour l'œuvre et ainsi L'aider.

1 Chroniques 19:2

Je montrerai de la bienveillance à Hanun, fils de Nachasch, car son père en a montré à mon égard.

La tentative de David de traiter avec bienveillance le nouveau roi d'Ammon fut mal interprétée et suscita du ressentiment, et ses messagers furent traités avec indignité. Le résultat fut la défaite totale des Ammonites par les troupes de David, commandées par Joab et Abischaïï, malgré leur alliance avec les Syriens. L'attitude des Ammonites n'enlève rien à la noblesse de l'action de David. Par cette action, il prouva qu'il n'avait pas oublié la bonté dont Nachasch avait fait preuve à son égard. Peut-être était-ce une décision imprudente, si l'on utilise le mot « politique » dans son sens péjoratif. Mais David a agi en obéissant aux sanctions supérieures de la noblesse et de la gratitude. C'est là la véritable manière de vivre. L'homme qui est assez grand pour agir selon les impulsions d'une nature généreuse, même si cette action est mal interprétée et suscite du ressentiment, est toujours plus riche des meilleures qualités du caractère. Un homme plus prudent, mû par la suspicion, fera taire les suggestions supérieures dans l'intérêt de sa propre sécurité ou de sa dignité, et ce faisant, il perdra irrémédiablement son caractère. C'est une grande chose que de rester fidèle aux idéaux les plus élevés, même si cela comporte le risque d'être calomnié. L'homme qui a été fidèle aux choses les plus élevées n'en est jamais affaibli, mais plutôt renforcé. Dans le conflit qui a suivi, provoqué par les soupçons indignes des princes d'Ammon, ce n'est pas eux, mais David qui a remporté la victoire.

1 Chroniques 20:1

David resta à Jérusalem.

C'est la seule référence faite dans ce livre au plus grand péché et à l'échec le plus cuisant de l'histoire de David. L'insertion de l'histoire complète, telle qu'elle est racontée dans **2 Samuel**, n'aurait pas servi le propos de l'auteur de ce livre, mais nous ne devons pas nous permettre d'oublier l'avertissement qu'elle nous donne. L'histoire dans Samuel est introduite par exactement la même déclaration concernant le séjour de David à Jérusalem au moment où les rois partent au combat. Ce fut la première étape de ce rapide passage vers un péché honteux. Il n'y a rien de plus subtilement dangereux dans la vie d'un serviteur de Dieu que de rester inactif lorsque les entreprises de Dieu exigent qu'il soit sur le champ de bataille. Combien ont trouvé que la paix de l'oisiveté était celle d'un péril mortel, alors que les exigences du service divin appelaient des efforts acharnés ! Il existe un très ancien adage, très simple, qui nous fait peut-être sourire, mais qu'il est bon de se rappeler, non seulement dans l'enfance, mais jusqu'à la fin du chemin. Il dit que :

Satan trouve toujours quelque mal à faire pour les mains oisives.

Si je devais être à Rabba avec l'armée et que je reste tranquillement chez moi, il est presque certain qu'une Bath Schéba se présenterait, qui me perdrait complètement. Et ce n'est pas la faute de Bath Schéba. Elle a aussi péché et partagé la faute de David, mais aucun d'eux n'aurait été impliqué s'il avait été à sa place, sur le champ de bataille.

.

1 Chroniques 21:1

Satan se leva contre Israël, et il excita David à faire le dénombrement d'Israël.

Cette affirmation, selon laquelle Satan a incité David à dénombrer Israël, révèle immédiatement son motif et explique pourquoi cette action était mauvaise. Le seul péché de Satan, à l'origine et de manière persistante, est celui de l'orgueil et de l'ambition. C'était le péché de David en cette occasion. Ses victoires avaient exalté son esprit, et dans son arrogance, il voulait connaître le nombre de son peuple afin de s'en glorifier. Recenser les troupes de l'Éternel n'est pas en soi mauvais ; tout dépend du motif. Il y a eu des occasions où le peuple de Dieu a été recensé sur l'ordre de Dieu, et il y avait toujours une raison à cela. C'est toutefois une action que nous devons prendre soin de préserver avec le plus grand soin. Quand elle est née de l'orgueil, elle est le plus subtil des dangers, nous incitant à nous fier à la multitude d'une armée et à cesser ainsi de dépendre de Dieu. Il n'y a jamais eu de chose plus fausse que de dire que Dieu est du côté des grandes armées. Il peut l'être, mais ce n'est pas toujours le cas. Cela dépend du caractère des hommes qui composent ces armées. Parfois, notre dénombrement est l'expression de notre désespoir. Une diminution du nombre des membres n'est pas toujours une calamité. Dieu peut faire plus avec 300 hommes d'une certaine qualité qu'avec 32 000 individus formant une foule hétéroclite d'âmes craintives et égocentriques. Lorsque nous sommes poussés à compter les gens, nous pouvons être sûrs que cette impulsion est divine ou satanique, et nous pouvons déterminer laquelle en fonction du motif. Si le motif est le service, c'est Dieu. Si le motif est l'orgueil, c'est Satan.

1 Chroniques 22:1

Ici sera la maison de l'Éternel Dieu, et ici sera l'autel des holocaustes pour Israël.

Ainsi fut déterminé l'emplacement du temple. Il fut ensuite érigé sur l'aire de battage d'Ornan, le Jébusien. Le reste de ce chapitre est consacré aux dernières dispositions prises par David en vue de la construction, ainsi qu'aux instructions qu'il donna à Salomon concernant ses responsabilités dans cette affaire. Pour comprendre la valeur particulière de ce verset, il faut revenir au chapitre précédent. Ces mots complètent la déclaration qui se trouve au verset **21:28** de ce chapitre : « A cette époque-là, David, voyant que l'Éternel l'avait exaucé dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, y offrait des sacrifices. » Les péchés de David étaient des écarts et des accidents de sa vie. Cela ne signifie pas qu'il faille les excuser, mais cela souligne le fait que ces événements ne reflétaient pas le comportement habituel de David. La vérité la plus profonde à son sujet n'est pas révélée par ses échecs, mais par ses actions ultérieures. En ce qui concerne le péché du recensement du peuple, il a choisi de se livrer à l'Éternel pour être châtié. En réponse à son cri de repentance et de confession, l'Éternel lui répondit par le feu sur l'autel qu'il avait érigé dans l'aire de battage d'Ornan, et là, le jugement fut suspendu. « Alors David dit : Ici sera la maison de l'Éternel Dieu. » Ainsi, le site du Temple fut le lieu où la miséricorde de Dieu opéra en suspendant la peste résultant du péché de David.

1 Chroniques 23:6

David les divisa en classe.

L'intérêt de David pour la construction du Temple et son établissement en tant que centre du culte et de la vie nationale est manifeste, non seulement dans les préparatifs matériels qu'il a effectués, dans l'accumulation de trésors et dans les travaux préliminaires de préparation des pierres, mais aussi d'autres manières. Il a pratiquement abdiqué le trône afin de pouvoir superviser la mise en place du culte. C'est lui qui « les divisa en classes ». Le travail spécifique des Lévites, ainsi organisé, est magnifiquement décrit par le chroniqueur dans les derniers versets de ce chapitre. Ils étaient les serviteurs des prêtres et de la Maison, accomplissant tout ce qui était nécessaire pour que les prêtres puissent remplir leur fonction spécifique et que l'ordre des services soit maintenu. Ils étaient également chanteurs et devaient se tenir debout le matin et le soir pour louer le Seigneur. C'était une vocation élevée et sacrée. Tout d'abord, l'heure matinale de louange, exprimant la confiance en Dieu et la gratitude envers son nom pour toute sa grâce et sa bonté. Ensuite, les heures chargées du service, toutes animées par la puissance de cette louange matinale. Enfin, l'hymne d'adoration pour la bonté et la guidance de la journée, alors que tombait le soir. C'était un idéal national élevé, et la mesure dans laquelle une nation s'en approche est la mesure de sa grandeur. Israël a malheureusement échoué, mais le concept était des plus nobles. Jamais la véritable royauté de David ne fut plus manifeste que lorsqu'il chercha à prendre ces dispositions pour consolider autour du trône de Dieu le royaume qu'il allait bientôt quitter.

1 Chroniques 24:5

Les chefs du sanctuaire et les chefs de de Dieu.

Avec beaucoup de soin et une parfaite sagesse dans le choix, les fonctions des prêtres furent établies. Il y avait un mélange judicieux d'hommes âgés et de jeunes hommes, de sorte que, dans ce service national le plus élevé et le plus sacré, l'expérience de l'âge et l'enthousiasme de la jeunesse se confondaient. Les premiers guidaient les seconds, et les seconds inspiraient les premiers. La description de ces hommes — « Les chefs du sanctuaire et les chefs de de Dieu » — qui apparaît dans ce chapitre est très éclairante. Dans aucune partie de cette description, il n'est question d'exercice d'un pouvoir de leur part. Ils n'avaient aucune autorité sur le sanctuaire, et certainement aucune sur Dieu. Néanmoins, ils étaient des princes et appelés à exercer une autorité. Cette description indique la source de leur autorité plutôt que son domaine d'action. Leur gouvernement consistait à obéir, dans le sanctuaire, à la volonté de Dieu. Telle était depuis toujours la seule et unique autorité des prêtres. Par leur obéissance à tout le service de Dieu dans les lieux saints, ils devaient rendre possible l'approche de Dieu par le peuple afin que celui-ci puisse, par contact direct, obéir à Sa souveraineté. Aujourd'hui, le véritable exercice du sacerdoce néotestamentaire de la part de l'Église parmi les hommes consiste en la même chose. Dans la mesure où nous, membres du royaume des prêtres, exerçons notre saint service dans une soumission parfaite à la volonté de Dieu dans notre vie quotidienne, nous exerçons parmi les hommes la véritable autorité de cette médiation qui les attire vers Dieu et leur permet d'entrer en relation directe avec Lui. Servir, c'est servir de médiateur et régner.

1 Chroniques 25:1

Qui prophétisaient en s'accompagnant de la harpe.

C'est une déclaration très frappante. Tout ce chapitre traite du service sacré de louange dans la maison de Dieu. On imagine aisément avec quel plaisir le roi-poète organisait les chants dans le Temple. La musique jouait un rôle très important dans sa carrière. C'est d'ailleurs grâce à son talent musical qu'il s'était fait connaître de Saül. Les psaumes qui lui sont clairement attribués dans notre recueil respirent tout l'esprit des expériences variées qu'il a vécues : les jours de sa vie simple de berger, la période de son exil et de ses souffrances, les heures de combat et de fatigue, le triomphe de son couronnement, l'agonie de son péché, la joie de son pardon — ces expériences, et bien d'autres encore, se reflètent dans ce grand recueil. Cet homme, de nature poétique, trouvait nécessairement une grande joie à faire en sorte que la maison de Dieu, qu'il décrivait comme « magnifique », bénéficie d'une attention particulière et habile pour son service de louange. Cela nous amène à notre affirmation. Cette œuvre de louange est décrite ici, et deux fois de plus (**25:2-3**), par le mot prophétiser. L'utilisation de ce mot dans ce contexte révèle la valeur et la méthode du service de la musique dans le sanctuaire de Dieu. Il ne fait aucun doute qu'il est utilisé dans son sens plein de « proclamer », plutôt que dans son sens plus restreint de « prédire ». La musique est à la fois le moyen d'exprimer la louange de l'âme à Dieu et de proclamer cette louange à l'oreille des hommes pour leur instruction et leur bénédiction.

1 Chroniques 26:13

Petits et grands.

David semble n'avoir rien négligé dans ses dispositions concernant le Temple. Non seulement les Lévites, les prêtres et les chanteurs, mais aussi les portiers et ceux qui étaient chargés de tous les magasins, étaient mis à part pour ce travail. Rien de ce qui concernait la maison de Dieu n'était considéré comme sans importance. Tout était sacré. Ceux qui étaient nommés à ces fonctions étaient choisis parmi les fils des plus hauts dignitaires de la nation, ainsi que parmi les fils de personnes moins connues. Lors du tirage au sort, un principe très révélateur était observé. Les noms étaient choisis sans tenir compte des privilèges liés à la position, à la richesse ou au statut officiel. « Ils tirèrent au sort pour chaque porte, petits et grands. » Quelle que soit la classification de la société en « petits et grands », « hauts et bas », qui peut être inévitable dans l'organisation des affaires humaines, elle cesse d'exister lorsqu'il s'agit du service de la maison de Dieu, quel que soit le domaine concerné. Dans ce service, il doit y avoir égalité et opportunité pour tous. La décision dans ce cas a été prise par tirage au sort, ces hommes croyants, comme Salomon l'a exprimé dans l'un de ses proverbes, que « On jette le sort dans le pan de la robe, Mais toute décision vient de l'Éternel. » Ce principe demeure. Notre méthode n'est pas de tirer au sort, mais de rechercher la direction directe de l'Esprit. Mais nous devons nous rappeler que dans le choix des hommes pour les fonctions au sein de l'Église de Dieu, les privilèges, qui comptent trop souvent dans les affaires humaines, ne doivent avoir aucun poids pour nous.

1 Chroniques 27:1

Chefs de milliers et de centaines, et officiers au service du roi.

Ces mots font référence à des services et à des officiers désignés qui ne sont mentionnés nulle part ailleurs. Il semble qu'il s'agissait d'ouvriers qui accomplissaient un travail spécifique, probablement celui nécessaire à la construction du Temple. Cela souligne encore davantage ce que nous avons déjà noté, à savoir que David ne négligeait rien et que tout ce qui concernait le Temple était considéré comme sacré et nécessitait donc une réflexion et une préparation particulières. Il n'est pas exagéré de dire que dans tous les derniers actes de sa vie, David se préparait pour ce Temple. Tout l'ordre interne du royaume était régi par cet intérêt supérieur. La grandeur de David en tant que roi se manifestait dans ses actes d'administration pacifique, tout autant que dans ses victoires sur les champs de bataille. Le labour de la terre et sa culture minutieuse, l'élevage du bétail et tout ce qui concernait le bien-être de son peuple étaient organisés sous la supervision de personnes dûment qualifiées et nommées. Ainsi, toute la nation pouvait se consacrer à cette tâche centrale qu'était la construction de la maison de Dieu. Il ne fait aucun doute que sous le règne de David, le peuple hébreu atteignit sa plus grande puissance, même s'il ne culmina pas avant plus tard, et qu'il ne fut jamais plus fort que lorsque ses pensées étaient ainsi centrées sur le Temple. Tout ce travail rappelait constamment au roi et au peuple la vérité la plus profonde concernant la vie nationale, à savoir qu'elle était centrée sur la souveraineté et l'administration divines.

1 Chroniques 28:9

Connais le Dieu de ton père, et sers-le d'un cœur dévoué et d'une âme bien disposée.

Ces mots apparaissent dans la dernière exhortation de David, le plus grand des rois hébreux, à son fils Salomon. Dans cette exhortation, il commence par faire une déclaration impressionnante dans laquelle il reconnaît le gouvernement de Dieu dans sa propre nomination comme roi et dans celle de son fils. Cependant, ce n'était là que la toile de fond sur laquelle il a fait la déclaration qui lui tenait le plus à cœur, celle concernant la maison de son Dieu. Ce qui lui procurait une satisfaction sans réserve, c'était le fait que cette maison allait être construite. Son rejet en tant que bâtisseur et la nomination de Salomon étaient des questions d'importance mineure. L'essentiel pour lui était que l'œuvre soit accomplie. C'est là que se révèle la strate la plus profonde de sa personnalité : son dévouement et sa passion pour la reconnaissance de la théocratie. De cette conviction découla la charge qu'il confia à son fils quant aux principes qui devaient le guider dans son règne sur le peuple à l'avenir. Ces paroles révèlent la véritable attitude envers Dieu et les conditions de l'âme qui rendent cette attitude possible. Le devoir envers Dieu est double : le connaître et le servir. La condition de l'âme qui rend cela possible est également double : un cœur parfait et un esprit disposé. Connaître Dieu, c'est le servir. Tout échec dans le service est le résultat d'une perte de vision de Dieu, d'une mauvaise compréhension de Lui, due à une certaine distance qui nous sépare de Lui. Les conditions pour connaître Dieu sont toujours celles d'un cœur parfait, c'est-à-dire d'un cœur sans division, et d'un esprit disposé à obéir. C'est à ces attitudes que Dieu peut se révéler. De plus, Il ne peut être trompé, car Il « sonde tous les cœurs et comprend toutes les pensées ».

1 Chroniques 29:28

Il mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié de jours, de richesse et de gloire.

C'est par ces mots que le chroniqueur termine l'histoire de David. Son règne fut en effet glorieux, et il fut un grand homme. Au plus profond de son être, il était un homme de Dieu ; il était également poète, guerrier et administrateur. Avec sa mort, l'apogée de la grandeur hébraïque prit fin. David a traversé des expériences variées et, pour reprendre les mots de Paul, « après avoir en son temps servi au dessein de Dieu, est mort, a été réuni à ses pères ». Le psaume dans lequel il bénit l'Éternel devant tout le peuple est plein de beauté et révèle tout ce qu'il y avait de meilleur en lui. Ce faisant, il exerçait une fonction sacerdotale, et la plus élevée qui soit, puisqu'il offrait des louanges. Par cet acte, le dernier parmi son peuple, il détournait enfin leur attention de lui-même vers leur seul et unique Roi, qui resterait avec eux. Ce psaume attribuait d'abord à l'Éternel toutes les excellences, puis reconnaissait son trône et sa royauté. Il confessait ensuite que toutes les richesses et tous les honneurs que possèdent les hommes proviennent de lui. Ces pensées ont ensuite été illustrées par une confession de pauvreté et d'indignité personnelles, accompagnée d'une effusion de joie, car grâce aux dons divins, le peuple avait fait des dons à Dieu. La louange s'est ensuite transformée en prière pour que l'état d'esprit dans lequel ils avaient donné soit maintenu et pour que Salomon puisse être gardé dans un cœur parfait afin d'achever la construction du Temple. C'était une fin appropriée et glorieuse pour un grand règne.

2 Chroniques 1:3

Là se trouvait la tente de réunion de Dieu. (version Crampon)

Nous arrivons maintenant au récit du chroniqueur sur la manière dont Salomon prit pleinement possession de son royaume et entreprit la grande tâche qui lui avait été confiée. Il commença par rassembler son peuple pour un acte sacré d'adoration. Bien que l'arche se trouvât dans une tente provisoire à Jérusalem, que David avait préparée pour elle, la tente ou tabernacle et l'autel d'airain étaient toujours à Gabaon. C'est donc là que le roi et son peuple se rendirent. La description du tabernacle dans ces mots est frappante et nous aide à comprendre la valeur du changement apporté par les réviseurs lorsqu'ils ont rendu « tente de réunion » au lieu de « tabernacle de la congrégation ». « Il y avait le tabernacle de la congrégation de Dieu », comme le dit la version autorisée, donne une impression inadéquate, car cela suggère qu'il s'agissait d'un lieu où le peuple se rassemblait. C'était bien cela, mais c'était bien plus encore. C'était « la tente de réunion de Dieu », c'est-à-dire le lieu où le peuple rencontrait Dieu. C'est toujours cette idée qui prévaut : il ne s'agit pas d'une rencontre entre les membres du peuple, mais d'une rencontre avec Dieu. Ce rassemblement du peuple autour de cette tente était conforme à l'ordre divin, et il est intéressant de noter que, malgré l'absence de l'arche, Dieu rencontra Salomon et communia avec Lui. Nous avons ainsi une révélation de la valeur du respect du véritable ordre divin et, en même temps, une illustration du fait que lorsque l'obéissance est sincère, Dieu n'est lié par aucune lettre stricte, même celle de Sa propre loi.

2 Chroniques 2:6

Mais qui a le pouvoir de lui bâtir une maison?

Ces mots apparaissent dans le récit de la requête que Salomon adressa à Hiram, roi de Tyr, pour obtenir un ouvrier habile et du bois. Ils témoignent de la grandeur et de la vérité de la conception que Salomon avait de Dieu, comme le montrent les mots qui suivent immédiatement : « puisque les cieux et les cieux des cieux ne peuvent le contenir ». Pourtant, il s'apprêtait à construire une maison pour Dieu. Il en déclarait la valeur telle qu'il la comprenait : « pour faire brûler des parfums devant lui ». Salomon n'avait aucune illusion sur Dieu et ne se trompait donc pas sur le Temple. Il ne l'a jamais conçu comme un lieu où Dieu serait confiné. Il s'attendait à voir la présence de Dieu se manifester dans cette maison, et il l'a vue. Sa valeur principale était qu'elle offrait à l'homme un lieu où il pouvait offrir de l'encens, c'est-à-dire le symbole de l'adoration, de la louange et du culte à Dieu. Il en a toujours été ainsi. Lorsque Jésus a dit à la femme de Samarie : « L'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. », il faisait référence à un faux centre, le mont Garizim, et à un vrai, Jérusalem, et déclarait qu'aucun des deux n'était nécessaire pour le culte. En disant cela, il ne faisait pas seulement référence aux nouveaux privilèges qui allaient être créés par son œuvre. Cela apparaît clairement dans ce qu'il a ajouté : « L'heure vient, et elle est déjà là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Les temples, les bâtiments consacrés, ont toujours eu et ont encore leur place et leur valeur, mais ils n'ont jamais été, et ne sont toujours pas, les seuls lieux où Dieu peut être adoré.

2 Chroniques 3:1

Et Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur la montagne de Morija, où l'Éternel était apparu à David.

En cela, Salomon suivait les instructions et l'intention de son père. Le site choisi, comme nous l'avons observé dans une note précédente, était plein de symbolisme. C'est à l'endroit où le jugement se confondait avec la miséricorde que devait se dresser la maison de Dieu. Dans ce chapitre et le suivant, nous avons le récit de la construction et de l'ameublement du Temple. Dans tous ses éléments essentiels, il était conforme au modèle du Tabernacle que Moïse avait construit selon le modèle donné par Dieu. Ses proportions et ses relations étaient identiques, mais il était plus grand. Son symbolisme était exactement le même, bien que sa magnificence matérielle fût bien plus grande. Aucun ornement n'était admis qui aurait pu contrevenir à l'ordre exprès de ne rien faire qui ressemble à Dieu. Sa structure représentait la manière dont l'homme s'approche de Dieu, plutôt que de révéler Sa nature. C'était un mystère qui dépassait l'entendement de l'esprit fini, et c'était un élément distinctif de la religion hébraïque de ne pas tenter de l'expliquer. « Lorsque le temps fut accompli, Dieu envoya son Fils, né d'une femme. » Puis, il s'expliqua, car ce Fils était « le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne ». En lui, le jugement se confondait avec la miséricorde. Ainsi, il devint tout ce que le temple symbolisait, et infiniment plus que ce qu'il avait jamais été permis de suggérer. Il est le chemin qui mène à Dieu et la révélation de Dieu.

2 Chroniques 4:22

Les battants d'or pour la porte de l'intérieur de la maison à l'entrée du lieu très saint, et pour la porte de la maison à l'entrée du temple.

Ces portes ont été ajoutées au plan du Tabernacle. Elles servaient de voiles d'entrée, tant pour le Lieu Saint que pour le Saint des Saints. Ces voiles étaient encore présentes dans le Temple, ou du moins « le Voile » entre le Lieu Saint et le Saint des Saints, car il a été déchiré en deux lorsque notre Seigneur a été crucifié. Les portes que Salomon fit construire dans le Temple étaient des protections supplémentaires pour le bâtiment du Temple et pour le sanctuaire intérieur qui était le sanctuaire même. L'affirmation selon laquelle elles étaient « d'or » doit être interprétée à la lumière du livre des Rois, où il est dit que les portes étaient en bois d'olivier recouvert d'or (**1 Rois 6:31-32**) et que les gonds étaient d'or (**1 Rois 7:50**). Nous ne pouvons jamais saisir correctement la portée suggestive de ces récits si nous ne gardons pas à l'esprit l'uniformité des méthodes du symbolisme biblique. L'or a toujours été l'emblème de la gloire et de la perfection divines. Ainsi, on comprendra que lorsque Salomon ajouta à ces voiles ces portes entièrement dorées, il voulait symboliser la gloire divine. Ceux qui s'approchaient des enceintes sacrées se voyaient ainsi rappeler cette gloire. Il était en parfaite harmonie avec toute la signification spirituelle de ce temple que ses portes soient en or. Notre Seigneur a dit de lui-même : « Je suis la porte » ; et nous savons que si nous voulons voir la gloire la plus éclatante de Dieu, nous devons regarder le visage de Jésus

2 Chroniques 5:1

Salomon fit apporter ce que David, son père, avait consacré. (version Ostervald)

Une fois les travaux achevés, Salomon transporta avec une piété et un respect filial tout ce que son père avait consacré à la maison de Dieu dans l'enceinte sacrée. C'était un trésor riche et varié. Si nous revenons un instant à **1 Chroniques 29:2-3**, nous trouvons le récit que David fait lui-même de la collecte de ces trésors. Il dit d'abord : « J'ai préparé de toutes mes forces […] de l'or […] de l'argent […] du bronze […] du fer […] du bois […] des pierres. » Il ajouta ensuite : « J'ai mis mon cœur dans la maison de mon Dieu […] J'ai un trésor qui m'appartient […] Je le donne […] en plus de tout ce que j'ai préparé. » C'était là un dévouement et un don de soi total. Il y eut d'abord la collecte systématique de trésors de toutes sortes provenant de toutes les sources, et cela fut fait de toutes ses forces. Puis, lorsque cela fut achevé, il ne retint rien pour lui-même, mais s'appauvrit en versant tous ses biens dans le même trésor. C'est le genre de don qui résulte d'une grande passion. Il est facile de comprendre avec quelle révérence Salomon rassembla et transporta à la maison de Dieu toute cette richesse, doublement sacrée parce qu'elle était l'expression de la dévotion du cœur de son père pour cette grande œuvre qui venait d'être menée à bien. Notons pour nous-mêmes les deux éléments qui caractérisent le don de David : « J'ai préparé de toutes mes forces ; j'ai mis toute mon affection ». L'inspiration de l'amour et l'activité de la force rendront toujours nos dédicaces complètes et nos offrandes dignes.

2 Chroniques 6:12

Que tes yeux soient jour et nuit ouverts sur cette maison.

Une fois encore, Salomon, dans cette grande prière de consécration, révéla sa véritable compréhension de la grandeur de Dieu, en disant : « Dieu habiterait-il véritablement avec l'homme sur la terre? Voici, les cieux et les cieux des cieux ne peuvent te contenir: combien moins cette maison que j'ai bâtie? » Conscient de l'insuffisance de toute maison construite par l'homme pour contenir Dieu, il prononça cette requête suggestive et magnifique, afin que les yeux vigilants de Dieu puissent toujours reposer sur la maison qu'il avait construite. C'était le lieu où Dieu avait dit qu'il mettrait son nom. C'était le lieu où le peuple se rendrait pour présenter ses requêtes, dans le cadre de ses exercices réguliers de culte, dans les moments particuliers où il avait besoin de Dieu à cause du péché, dans les combats, dans la sécheresse, dans la famine. La vision du roi a inspiré sa prière. Il voyait le Temple surveillé en permanence par les yeux de Dieu, de sorte que tous les fidèles qui s'en approchaient étaient vus par le Dieu dont ils recherchaient l'aide. Il pria pour que cela soit ainsi. C'était une figure de style, mais pleine d'une beauté suggestive. Pour nous, le grand idéal a trouvé son accomplissement parfait en « Jésus, le Fils de Dieu », qui « est passé par les cieux » ; « maintenant, il apparaît devant la face de Dieu pour nous ». Nous « nous approchons avec assurance du trône de la grâce », et nous le faisons en Lui, le Bien-Aimé. Les yeux de Dieu sont toujours posés sur Lui avec satisfaction et délice ; ainsi, lorsque nous nous approchons, nous sommes toujours vus, mais nous sommes vus en Lui, et donc acceptés.

2 Chroniques 7:10

Salomon renvoya dans ses tentes le peuple joyeux et content pour le bien que l'Éternel avait fait à David, à Salomon, et à Israël, son peuple.

Ces mots racontent comment se sont terminées les merveilleuses cérémonies de consécration du Temple. Les cérémonies avaient créé une profonde conscience de la bonté de Dieu, qui remplissait le peuple de joie et d'allégresse. Ils retournèrent donc à leurs tentes, remplis d'un sentiment, d'un sentiment véritable, de la grandeur de leur vie nationale. Celle-ci consistait entièrement dans le gouvernement de Dieu. Si l'avenir du roi et du peuple avait été à la hauteur de l'altitude à laquelle ils se trouvaient ce jour-là, leur histoire aurait été très différente. Dans toute cette histoire, on voit se révéler la véritable valeur de la reconnaissance publique de Dieu dans la vie nationale. Elle sert à maintenir vivante la conscience des questions d'importance suprême dans cette vie, qui sont toujours celles du gouvernement de Dieu, et donc de sa bonté envers son peuple. La méthode d'une telle reconnaissance peut être difficile aujourd'hui, en raison de la perte malheureuse du sens de l'unité de l'Esprit, qui conduit au schisme et donc à l'inefficacité du témoignage de l'Église. Néanmoins, il est du devoir de l'Église, de toute l'Église, de guetter et de saisir toutes les occasions de témoigner publiquement de la bonté de Dieu telle qu'elle se manifeste dans Sa domination sur les affaires de la nation. Comme dans le cas de Salomon, ces cérémonies devraient s'ouvrir et se terminer par le souvenir sacrificiel de l'Unique Sacrifice, et avoir pour centre les exercices sacrés de louange et de prière. Les méthodes ont peut-être changé, mais l'obligation spirituelle demeure.

2 Chroniques 8:11

Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, roi d'Israël, parce que les lieux où est entrée l'arche de l'Éternel sont saints.

Ce furent là les termes du compromis. Le mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte était un acte purement politique, résultant du fait qu'il s'était lié d'amitié avec son père (**1 Rois 3:1**). Il ne fait aucun doute que cette alliance était mauvaise. Dieu avait délivré Son peuple d'Égypte, et il n'y avait jamais eu la moindre nécessité, militaire ou économique, d'une telle alliance. Il s'agissait d'une séduction politique qui menaçait constamment la nation et qui lui avait coûté cher plus d'une fois. Ayant commis cette erreur et s'étant fiancé à cette femme, Salomon chercha à se prémunir contre le danger religieux éventuel en construisant sa maison loin de la ville de David. Ce compromis fut un échec, comme le sont invariablement tous les compromis. Il suffit de lire un paragraphe du premier livre des Rois (**1 Rois 11:1-8**) pour constater qu'il construisit bientôt à Jérusalem des lieux de culte pour « toutes ses femmes étrangères ». Le compromis est une chose pathétique, en ce qu'il témoigne toujours d'une conviction de ce qui est haut et vrai, et d'une tentative de le réaliser, tout en cédant au bas et au faux. C'est une chose mauvaise, car elle aboutit invariablement à ce que le bas et le faux finissent par l'emporter, et que le haut et le vrai sont abandonnés. C'est lorsque l'œil est simple que tout le corps est rempli de lumière. La voie de la dévotion sans compromis à la justice est la voie, et la seule voie, de la délivrance ultime du mal. Tolérer le mal à quelque degré que ce soit, c'est finalement devenir son esclave. Construire une maison pour la fille du Pharaon en dehors de la Ville Sainte, c'est ouvrir tôt ou tard les portes de cette ville aux dieux du Pharaon.

2 Chroniques 9:30

Salomon régna quarante ans à Jérusalem sur tout Israël.

L'histoire de Salomon est l'une des plus tragiques de l'histoire biblique. Il était le troisième et dernier roi d'Israël en tant que nation unifiée. Il est monté sur le trône avec tous les atouts en main. Le royaume avait été unifié et avait acquis une force remarquable sous le règne de son père. De merveilleux préparatifs avaient été faits pour la réalisation du grand ouvrage de construction du Temple. Il était lui-même doté de talents naturels remarquables. Dieu lui avait accordé une sagesse particulière en réponse à son choix élevé. Ses chances et ses atouts étaient remarquables. Malgré tout, il échoua lamentablement en tant que roi. Cédant à certaines faiblesses de sa nature, il en devint esclave et entraîna son peuple dans sa chute. Tant qu'il resta sur le trône, le peuple fut consolé et endormi par la magnificence matérielle, mais sous la surface, l'esprit de rébellion et de révolte était à l'œuvre, prêt à éclater au grand jour dès qu'il serait renversé. Cette histoire est peut-être l'une des illustrations les plus frappantes du fait que les opportunités et les privilèges, même ceux accordés par Dieu, ne suffisent pas à eux seuls à garantir leur pleine réalisation. Ils impliquent des responsabilités personnelles, de la vigilance et un dévouement constant ; et si celles-ci ne sont pas remplies, l'échec le plus cuisant est inévitable. Tout « sous le soleil » est d'origine divine ; mais si un homme oublie ce qui est au-delà du soleil, s'il ne reconnaît pas que la crainte de l'Éternel continue d'être la chose principale — c'est-à-dire la sagesse —, il sera vaincu par la folie, et l'histoire de sa vie sera un échec, du moins en ce qui concerne son travail.

2 Chroniques 10:8

Roboam laissa le conseil que lui donnaient les vieillards, et il consulta les jeunes gens qui avaient grandi avec lui et qui l'entouraient.

Les anciens avaient conseillé à Roboam d'apaiser le peuple en cédant à sa demande d'allègement des charges imposées par Salomon. Sa folie se manifesta dans le fait qu'il se laissa influencer par les conseils des jeunes gens impétueux de sa cour, qui lui recommandèrent de régner de manière autocratique et d'imposer des charges encore plus lourdes au peuple. Les conseils des anciens étaient inspirés par le désir du véritable bien-être national. Les conseils des jeunes hommes étaient inspirés par une passion égoïste pour le pouvoir et les honneurs. La situation était difficile. Il ne fait aucun doute que Salomon avait été un autocrate et avait régné d'une main de fer sous un gant de velours. Certains des pires tyrans que le monde ait jamais connus ont dépouillé le peuple de ses droits et l'ont maintenu dans la passivité par l'opium des apparences fastueuses. C'est ce qu'ont fait Laurent de Médicis à Florence et Charles Ier. Avec la mort de Salomon, les hommes ont repris leur souffle et ont découvert leurs chaînes. Le moment était venu de tenter de conquérir la liberté. Jéroboam est revenu d'Égypte pour devenir le porte-parole de ce mouvement. C'était l'occasion rêvée pour Roboam, mais il l'a manquée en suivant des conseils malavisés. Le résultat a été immédiat. Dix tribus se sont révoltées. La nation fut divisée en deux et, à en juger par le calcul humain, Juda était au bord d'une guerre qui aurait abouti à sa défaite et à son asservissement. C'est alors que Dieu intervint. Aucune folie humaine n'a jamais été autorisée à se poursuivre assez longtemps pour contrecarrer ses desseins. Schemaeja, un prophète de Dieu, déclara à Roboam que la révolte faisait partie du plan divin. Il se soumit immédiatement et la période des deux royaumes commença.

2 Chroniques 11:16-17

Ceux de toutes les tribus d'Israël qui avaient à cœur de chercher l'Éternel, le Dieu d'Israël, suivirent les Lévites à Jérusalem pour sacrifier à l'Éternel, le Dieu de leurs pères. Ils donnèrent ainsi de la force au royaume de Juda.

Quelle que fût la part de légitimité dans la révolte des dix tribus contre le despotisme de Roboam, ce mouvement fut dès le départ mal orienté. Jéroboam était un homme fort, mais animé par une politique fondée sur une intelligence humaine médiocre plutôt que par la foi. Il commença son règne sur le royaume du Nord en établissant un nouveau centre de culte et un nouvel ordre sacerdotal. Il tenta d'adapter la religion aux intérêts de l'État, détruisant ainsi les deux. L'une de ses mesures fut d'expulser les Lévites du pays. Ceux-ci se réfugièrent en Juda. Puis survint l'événement rapporté dans ces mots. Dans toutes ces tribus du nord, il y avait ceux pour qui les aspects les plus profonds de la vie nationale, à savoir sa relation avec l'Éternel, étaient les plus importants. Ce reste d'âmes loyales, rassemblées de toutes les tribus, quitta son pays et se rendit en Juda. Ainsi, le royaume du sud fut renforcé de la meilleure façon qui soit par l'arrivée d'âmes fidèles. Ce sont ces personnes qui, à toutes les époques, ont été la véritable force de l'histoire humaine et par lesquelles Dieu a poursuivi sa marche vers la réalisation de ses desseins ; ces personnes qui accordent plus d'importance à leur relation avec Lui et à leur loyauté envers Sa volonté qu'à leur famille, leurs amis ou leur pays. L'exode et l'émigration ont très souvent été les moyens utilisés par Dieu pour progresser au cours du temps. De tels mouvements ont toujours été sacrificiels, mais ils ont été des délivrances.

2 Chroniques 12:1

Lorsque Roboam se fut affermi dans son royaume et qu'il eut acquis de la force, il abandonna la loi de l'Éternel.

Quels mots tragiques ! Et combien le fait qu'ils relatent s'est répété sans cesse dans l'histoire humaine ! L'afflux d'âmes pieuses venues du royaume du Nord avait rendu Roboam et son royaume puissants ; et pendant trois ans, ils avaient suivi la voie de David et de Salomon (verset **11:17**). Puis, fort de son pouvoir, « il abandonna la loi de l'Éternel ». La véritable force de l'homme réside toujours dans sa dépendance totale envers Dieu. C'est-à-dire qu'il s'agit d'une force dérivée. Dès qu'elle devient indépendante, autonome, elle égare l'homme. Les paroles de l'apôtre renferment une vérité profonde : « quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (**2 Corinthiens 12:10**). La suite de cette déclaration de la déviation de Roboam se trouve dans le reste du chapitre. Dieu n'abandonne jamais ses desseins ni ses serviteurs. Lorsque ceux qui le servent s'écartent du droit chemin de l'obéissance à sa loi, il adopte des méthodes de châtiment. Le fléau s'abattit alors sous la forme de l'ancien ennemi d'Israël, le roi d'Égypte. Mais la patience de Dieu se manifeste toujours dans sa manière d'agir avec son peuple. Le repentir de Roboam a entraîné le sursis et la limitation du jugement. Le royaume de Juda est passé pour un temps sous le joug de l'Égypte. Il a toutefois été sauvé de la destruction totale, non pas principalement à cause du roi, mais parce qu'« il y avait encore de bonnes choses en Juda. » (verset **12:12**). Les jugements de Dieu se caractérisent toujours par une grande discrimination.

2 Chroniques 13:18

Les enfants de Juda remportèrent la victoire, parce qu'ils s'étaient appuyés sur l'Éternel, le Dieu de leurs pères.

Ce chapitre est vraiment très intéressant, et ce récit de la victoire de Juda révèle de manière frappante la promptitude avec laquelle Dieu répond toujours à un cri sincère qui lui demande son aide, même de la part de ceux qui sont loin d'en être dignes. Ce roi Abija « marcha dans tous les péchés de son père » (**1 Rois 15:3**). Ici, cependant, dans son discours, dans lequel il tentait de persuader Israël de se soumettre, il parlait et agissait au nom de sa nation. Ce discours était en soi un étrange mélange de fausses déclarations et de religion. Les fausses déclarations se trouvent dans son exposé des raisons de la révolte d'Israël, qui a abouti au couronnement de Jéroboam. Il attribua tout cela à l'influence d'hommes mauvais, alors que cela provenait du despotisme de Roboam et avait été mal orienté par de mauvaises influences. Sa tentative d'empêcher le conflit par ce discours était habile, mais tout à fait vaine. La délivrance et la victoire vinrent à Juda, non pas grâce à cette action du roi, mais parce que, lorsque Juda se trouva pris entre deux armées, « ils crièrent à l'Éternel ». C'était une mauvaise affaire, dans la mesure où c'était un dernier recours, mais c'était sincère ; et la réponse de Dieu fut immédiate, et la victoire fut totale. Toute cette histoire est une autre illustration de cette vérité, dont les Écritures et l'expérience humaine témoignent avec constance, à savoir la grâce infaillible de Dieu et Sa volonté de pardonner et de délivrer ceux qui l'invoquent avec sincérité, malgré leur indignité. S'en remettre honnêtement à Dieu, c'est toujours vaincre ses ennemis.

2 Chroniques 14:12

L'Éternel frappa les Éthiopiens devant Asa et devant Juda.

Dans l'histoire du règne de Ma, nous constatons une rupture dans la continuité de la méchanceté qui a si obstinément caractérisé la succession des rois. Son règne fut long, et bien que les réformes qu'il instaura ne fussent pas aussi radicales que certaines de celles mises en œuvre par les rois qui lui succédèrent, il donna néanmoins à la nation un aperçu d'un ordre meilleur. Il commença par abolir autant que possible les cultes idolâtres et par insister sur le respect de la loi divine. En conséquence, le pays était « tranquille devant lui ». Il profita de ces années de paix pour construire et fortifier les villes. Puis, soudain, l'Éthiopie envahit le pays avec une grande puissance, menaçant la prospérité, voire la vie même de la nation. La prière d'Asa, telle qu'elle est rapportée dans ce chapitre, est un modèle de simplicité et de franchise. Sa force réside dans la loyauté de cet homme envers son Dieu et dans sa confiance totale en Lui. La réponse fut immédiate. Par l'intermédiaire des armées de Juda, Dieu intervint pour mettre en déroute et vaincre les envahisseurs. Quelle patience infaillible Dieu manifeste dans ces récits ! La répétition de ce fait dans les notes explicatives devient presque monotone. Mais c'est une monotonie glorieuse, semblable à celle de la musique parfaite de ceux qui, le visage voilé, chantent sans cesse l'histoire de Sa sainteté et de Son amour. La situation du peuple de Juda à cette époque était très triste. Mais dès que les hommes ou la nation se sont tournés vers Dieu avec repentance, et dans le besoin, Il a répondu par le pardon et la délivrance.

2 Chroniques 15:2

L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui; si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera.

Ce chapitre relate plus en détail les circonstances et la valeur des réformes mises en œuvre en Juda sous le règne d'Asa. Il est toutefois principalement remarquable pour cette parole d'interprétation prophétique. Azaria, qui l'a prononcée, n'apparaît qu'ici. Il n'est mentionné nulle part ailleurs. Pourtant, dans une introduction si brève qu'elle n'occupe qu'un demi-verset dans nos Bibles, il a révélé une philosophie de vie inclusive sous le contrôle de Dieu. Soudainement oint par l'Esprit de Dieu, cet homme apparut au roi et, dans ce message, donna une orientation à toute sa vie et à son règne. Si le message était bref, il était en effet lourd de sens. Le reste du discours consistait en une illustration de l'application du principe qu'il énonçait aux conditions alors existantes et en un appel direct au roi. Le principe énoncé est d'application perpétuelle. Qu'il soit bien médité. Il présente Dieu comme immuable. Tous les changements apparents de sa part sont en réalité des changements dans l'attitude des hommes à son égard. L'homme qui est avec Dieu trouve Dieu avec lui. L'homme qui abandonne Dieu constate qu'il est abandonné par Dieu. Tels sont les extrêmes de la vérité. Entre eux, sans les contredire, mais en les complétant et en les parachevant, se trouve la déclaration selon laquelle si un homme cherche Dieu, il le trouvera. La reconnaissance de ces choses doit immédiatement donner une direction à la vie et inspirer le cœur de courage. Ce fut certainement le cas pour Asa.

2 Chroniques 16:7

Parce que tu t'es appuyé sur le roi de Syrie et que tu ne t'es pas appuyé sur l'Éternel, ton Dieu, l'armée du roi de Syrie s'est échappée de tes mains.

C'est un chapitre très triste, qui raconte l'histoire de la chute et de l'échec d'un homme qui, pendant trente-six ans, avait été remarquablement fidèle à Dieu, compte tenu des conditions dans lesquelles il vivait. Lorsque Baescha, roi d'Israël, commença à bâtir Rama dans le but exprès de troubler Juda, Asa, qui avait si souvent été guidé et délivré par Dieu, se tourna vers Ben Hadad, roi de Syrie, pour obtenir de l'aide. Cette stratégie semblait d'ailleurs couronnée de succès, car Ben Hadad pilla les villes d'Israël et Baasha fut contraint d'abandonner la construction de Rama. Mais cette apparence était trompeuse. Elle résultait d'un manque de vision à long terme. Dans la vie de la foi, ce qui semble être un succès peut s'avérer être un désastre. Ce fut le cas ici. Les Syriens étaient en fait des ennemis bien plus dangereux pour Juda qu'Israël. Comme le voyant Hanani le dit au roi, par cet acte, ils avaient échappé à son emprise. Combien les hommes se nuisent à eux-mêmes lorsqu'ils tentent, par manque de foi ou par excès de confiance en leur propre intelligence — ce qui revient pratiquement au même —, d'accomplir par la politique ce que Dieu est prêt à faire pour eux en réponse à leur foi obéissante. L'histoire est d'autant plus triste qu'il ne semble y avoir eu aucun repentir de la part du roi. Il persécuta le prophète et le jeta en prison. Il est certain que personne n'est à l'abri de la chute, quelle que soit la durée de sa loyauté. Il faut rester vigilant jusqu'à la fin.

2 Chroniques 17:9

Ils parcoururent toutes les villes de Juda, et ils enseignèrent parmi le peuple.

Avec l'accession de Josaphat au trône de Juda, une période de réforme très nette commença dans le royaume. Dans ce chapitre, nous avons d'abord le récit de sa relation avec Dieu et des bénédictions qui en résultèrent pour lui. Puis suit le récit très intéressant de la manière dont il fit connaître à nouveau la loi de l'Éternel dans tout le pays. La méthode adoptée était ce que nous pourrions appeler aujourd'hui l'organisation de missions spéciales dans toutes les villes de Juda, dans le but précis de proclamer et d'interpréter « livre de la loi de l'Éternel ». Ceux qui se sont lancés dans cette tâche étaient des prêtres, des Lévites et des représentants des princes. Ainsi, Josaphat a mis lui-même en pratique et, par ces méthodes spéciales, a incité son peuple à mettre en pratique le principe qu'Azaria avait déclaré à son père. Parallèlement à cette activité au sein du royaume, une crainte remarquable de l'Éternel s'abattit sur leurs ennemis tout autour, de sorte qu'ils cessèrent de faire la guerre à l'Éternel. Ainsi, Dieu était avec l'homme qui était avec Lui. Il en résulta que l'occasion se présenta de renforcer le royaume de l'intérieur, par la construction de châteaux et de villes, par le commerce et par la réalisation de nombreux travaux. Cette histoire a une valeur actuelle. On ne peut rendre un meilleur service à la nation que de proclamer la Parole de l'Éternel au peuple, dans les villes, les villages et les hameaux. Par une telle proclamation, le cœur du peuple peut se tourner vers l'Éternel, et ainsi Il peut faire pour eux tout ce qui est dans Son cœur.

2 Chroniques 18:9

Alors un homme tira de son arc au hasard.

C'est une déclaration très suggestive et significative, qui révèle de grands faits de la vie trop souvent méconnus des hommes. Achab avait fait tout ce qu'il pouvait imaginer pour assurer sa propre sécurité le jour de la bataille. Dans une lâcheté flagrante, il avait poussé Josaphat à entrer sur le champ de bataille dans ses habits royaux, le rendant ainsi très visible, tandis qu'il s'était déguisé. La ruse avait parfaitement fonctionné en ce qui concernait la Syrie. Les capitaines du roi de Syrie furent trompés. Achab était en sécurité, s'il n'y avait pas d'autres yeux que ceux des hommes qui le regardaient. Il n'était pas caché aux yeux de Dieu. Un homme anonyme « tira de son arc au hasard », c'est-à-dire, comme le dit la marge, « dans sa simplicité ». Ce n'était même pas un pari, au sens d'une tentative ou d'un jeu contre toute attente, dans l'espoir de tuer le roi d'Israël. Il l'a fait « dans sa simplicité », c'est-à-dire sans artifice, sans autre intention particulière que celle de « continuer » au sens ordinaire du terme. Probablement cet homme avait-il déjà tiré de nombreuses flèches pendant la journée, et il continuait dans sa simplicité, sans savoir que celle-ci allait être guidée à travers toute la confusion jusqu'à sa cible, par la connaissance et la puissance infaillibles de Dieu. Et pourtant, il en fut ainsi. On voit ainsi que le refuge du mensonge ne cache jamais rien aux yeux de Dieu. Les hommes peuvent se cacher pour que les autres ne les trouvent jamais, mais lorsque l'heure de leur jugement est venue, Dieu se saisit d'un événement ordinaire et en fait la voie royale sur laquelle Il vient exécuter la sentence de Son dessein. « C'est juste un hasard », dit l'homme du monde. « C'est Dieu qui l'a fait », dit l'homme de foi.

2 Chroniques 19:6

Prenez garde à ce que vous ferez, car ce n'est pas pour les hommes que vous prononcerez des jugements; c'est pour l'Éternel.

L'histoire de l'amitié que Josaphat noua avec Achab est celle d'une triste parenthèse dans son histoire. Achab était peut-être le roi le plus méchant qui ait jamais occupé le trône d'Israël. C'était en effet une étrange compagnie pour un homme comme Josaphat, qui était incontestablement un homme de Dieu. Cela mit sa vie en danger, si bien qu'il ne fut sauvé de la mort que par l'intervention directe de son Dieu. À son retour à Jérusalem, il fut réprimandé par Jéhu, fils de Hanani, avec des paroles solennelles que nous ferions bien tous de garder à l'esprit : « Doit-on secourir le méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Éternel? » De toute évidence, Josaphat comprit son erreur, et son repentir se manifesta dans la nouvelle mission qu'il entreprit, celle de ramener son peuple à l'Éternel et d'établir l'administration interne du royaume dans la justice. Ces paroles adressées aux juges sont pleines de valeur et d'application perpétuelle. Ceux qui sont appelés, à tout moment et de quelque manière que ce soit, à administrer la justice agissent pour Dieu et non pour les hommes. Ils ne cherchent pas à servir les hommes, mais à maintenir la cause stricte de la justice, qui ne doit être mesurée qu'à l'aune des normes divines. Avec Dieu, il n'y a pas d'iniquité, pas de favoritisme, pas de corruption. Il doit en être de même pour ceux qui agissent en tant que juges. C'est ainsi, et ainsi seulement, que les véritables intérêts des hommes sont servis. Chercher à plaire aux hommes, c'est être injuste envers eux. Chercher à plaire à Dieu, c'est être juste envers les hommes.

2 Chroniques 20:13

Tout Juda se tenait debout devant l'Éternel, avec leurs petits enfants, leurs femmes et leurs fils.

Ce chapitre nous raconte une histoire qui révèle de manière très frappante la simplicité, et donc la perfection, à ce stade, de la foi de Josaphat. Son royaume était menacé par une invasion puissante et terrible. Dans cette situation extrême, il rassembla son peuple autour de lui et pria. C'est en effet une image grandiose et saisissante que celle du roi entouré de toute la nation, des pères et des mères avec leurs petits, c'est-à-dire les tout petits, les bébés, et leurs enfants, c'est-à-dire les fils et les filles aînés. C'était un véritable acte national de reconnaissance simple et directe de Dieu. À l'heure du danger national, la nation chercha l'aide du seul vrai Roi, l'Éternel. La prière de Josaphat était une puissante effusion de l'âme consciente de son besoin. Il invoqua les preuves passées de la fidélité de l'Éternel, confessa son sentiment d'impuissance face au danger et chercha résolument l'aide de Dieu. La réponse ne se fit pas attendre. L'Esprit de Dieu vint sur Jachaziel, et au nom de l'Éternel, il prononça une promesse et annonça que tout ce que Juda avait à faire était de rester immobile et de voir le salut de l'Éternel. Puis suivirent l'adoration unanime du peuple et les chants solennels de louange à Dieu. La déroute s'abattit sur l'ennemi. Ce fut un moment lumineux au milieu des ténèbres. C'est là une histoire ancienne, mais nous avons vu de nos jours des événements qui ne peuvent avoir d'autre explication. Lorsque, après des tensions et des épreuves, notre propre nation a crié vers Dieu, il l'a entendue et lui a accordé la délivrance, et cela avec une rapidité et une perfection qui nous ont stupéfaits.

2 Chroniques 21:20

Il s'en alla sans être regretté.

Le cœur humain est vraiment étrange. Il se tourne vers le mal et le poursuit avec acharnement, sans jamais vraiment aimer ceux qui le conduisent sur la voie du mal. Ce fait est remarquablement illustré dans l'histoire du règne de Joram, telle qu'elle est racontée dans ce chapitre. Avec la mort de Josaphat, une nouvelle période de ténèbres et de dégénérescence s'installa dans le royaume de Juda. Joram était d'une nature tout à fait mauvaise. Il tenta d'assurer son trône en assassinant ses frères. Il fut conforté dans sa méchanceté par son mariage avec la fille d'Achab. Le chroniqueur le dit clairement dans cette déclaration : « Il marcha dans la voie des rois d'Israël, comme la maison d'Achab, car il avait pour femme la fille d'Achab. » Néanmoins, le peuple le suivit, se livrant à la prostitution sur les hauts lieux et s'égarant des voies de l'Éternel. Au milieu de cette méchanceté, un message lui fut apporté par Élie, le prophète de feu, qui avait exercé une influence si puissante contre Achab dans le royaume d'Israël. Ce message contenait un terrible jugement, qui fut pleinement exécuté. « Il s'en alla sans être regretté. » L'amour n'est inspiré que par la bonté. Les hommes suivent ceux qui les conduisent sur les voies de la corruption, mais cette suite est toujours inspirée par un égoïsme malfaisant, et jamais par l'admiration ou l'amour. Lorsque le mauvais chef tombe, on n'a aucune pitié pour lui ; il s'en va sans être regretté. Ainsi, même au milieu de la corruption la plus totale, Dieu préserve la conscience de la valeur de la bonté et le témoignage de la bienfaisance de Son gouvernement.

2 Chroniques 22:9

Il n’y eut plus personne de la maison d’Achazia qui fût capable de régner. (version Lausanne)

Achazia était le plus jeune fils de Joram. Il succéda immédiatement à son père et régna pendant une brève période d'un an, durant laquelle il fut complètement sous l'influence néfaste de sa mère, Athalie, fille d'Achab. Ces mots du chroniqueur nous rappellent une vérité immuable, à savoir l'impuissance du mal. Il y a des moments dans l'histoire humaine où le mal semble presque tout-puissant. Il s'enracine avec force, il érige de grands remparts, il met en place des politiques caractérisées par la ruse et l'habileté les plus extrêmes. Il semble capable de souder un royaume invincible. Tout cela n'est qu'apparence. Il n'y a ni finalité ni sécurité dans la puissance apparente de l'iniquité. Tôt ou tard, irrévocablement, inévitablement, les tranchées sont franchies, les remparts sont renversés, les politiques échouent, et le royaume qui semblait si sûr est brisé en morceaux comme un vase de potier, par la force de Dieu, qui est toujours la force de la justice et de la bonté. Ni un autocrate puissant, ni une puissante confédération d'hommes d'État ne peuvent établir un royaume ou un empire par la fraude, la violence ou la corruption. Rien ne peut maintenir la force d'un royaume, d'un empire ou d'une république, si ce n'est la vérité, la justice et la pureté, les choses bonnes, qui sont les choses de Dieu. Une fois de plus, nous devons dire que c'est de l'histoire ancienne, mais c'est aussi moderne que l'effondrement et la désintégration de ces grandes puissances que nous avons vu s'écrouler en poussière à notre époque.

2 Chroniques 23:13

Elle regarda. Et voici, le roi se tenait sur son estrade à l'entrée.

Cette phrase recèle une puissance dramatique extraordinaire. Elle confirme une fois de plus la vérité soulignée dans notre note précédente, à savoir l'impuissance du mal. Athalie avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour assurer sa position et atteindre ses fins. Avec une cruauté vindicative, elle avait, selon elle, détruit toute la descendance royale de la maison de Juda. Elle se trompait. Aucune passion maléfique, aussi minutieuse soit-elle, ne peut contrecarrer les desseins divins. Contre la méchanceté d'une femme, Dieu avait mis en œuvre la compassion d'une autre. Jehojada avait sauvé Joas et, pendant six ans, avec une persévérance patiente, il l'avait élevé sous la protection du Temple. Le jour était enfin venu où le secret bien gardé devait être révélé. Le garçon fut amené, oint et couronné sous les acclamations du peuple. Athalie, entendant les cris, se rendit au Temple et « elle regarda, et voici, le roi se tenait près de sa colonne à l'entrée ». Alors elle comprit l'impuissance du mal. En vain, elle cria : « Trahison ! Trahison ! » Sa propre trahison contre le vrai et éternel roi de la nation était vaincue. Ainsi, tôt ou tard, et de manière tout aussi dramatique, le moment arrive où ceux qui complotent et planifient contre le ciel et la justice se retrouvent face aux preuves du triomphe de Dieu et du bien sur toute leur méchanceté.

2 Chroniques 24:17

Le roi les écouta.

Ce sont des mots très simples, mais ils sont d'une tristesse inexprimable, et pleins d'une force et d'une suggestion saisissantes. Sous le règne de Joas, une véritable réforme fut accomplie en Juda, mais elle fut entièrement due à l'influence du prêtre Jehojada. Cela est clairement indiqué dans la déclaration du chroniqueur : « Joas fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel pendant toute la vie du sacrificateur Jehojada. » Néanmoins, pendant cette période, il est évident que Joas était sincèrement zélé dans ses efforts pour rétablir le véritable culte de Dieu. La réforme concernait le temple : « ils remirent en état la maison de Dieu et la consolidère. » Le culte fut maintenu pendant la vie de Jehojada. Après sa mort, les princes de Juda, qui étaient manifestement des hommes corrompus, vinrent vers le roi, et il « les écouta ». La maison de Dieu fut abandonnée, et l'idolâtrie fut rétablie dans le pays. Joas, qui avait été zélé dans la réforme, devint maintenant déterminé dans la méchanceté. L'étude de l'histoire de Joas offre une illustration frappante de la façon dont un homme faible est facilement influençable. Elle souligne la nécessité d'un caractère individuel fort, qui ne peut être créé que par une relation directe avec Dieu. Quelle que soit la valeur de l'influence d'un homme bon, il n'en reste pas moins vrai que si un homme n'a rien d'autre sur quoi s'appuyer, si cette influence venait à manquer, l'effondrement serait presque inévitable. Toutes les fondations échouent, sauf une. Lorsque la volonté de l'homme est entièrement soumise à la volonté de Dieu, et qu'aucune autre autorité n'est recherchée ou admise, cet homme est en sécurité. Lorsque cela fait défaut, chaque changement de situation modifie le cours de la vie.

2 Chroniques 25:2

Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, mais avec un cœur qui n'était pas entièrement dévoué.

Ces mots nous donnent la clé de tout ce qui suit dans l'histoire d'Amatsia. L'objectif général de cet homme était juste, mais son exécution a été gâchée par l'imperfection. Rien n'est entièrement satisfaisant pour Dieu, sauf un cœur parfait, car rien d'autre ne peut produire le meilleur de l'homme. Sa punition des meurtriers de son père était tempérée par la justice. L'imperfection de son cœur se manifestait dans son alliance avec Israël ; puis, son désir juste se manifestait dans la promptitude avec laquelle il obéissait à la voix du prophète et rompait cette alliance, même au prix de sa propre vie. De retour de sa conquête des Édomites, il ramena avec lui les dieux de ses ennemis vaincus. Le prophète lui rendit à nouveau visite, et la folie indescriptible d'un tel acte est révélée dans la question posée : « Pourquoi as-tu recherché les dieux de ce peuple, quand ils n'ont pu délivrer leur peuple de ta main? » La punition pour cela suivit dans la défaite de Juda par Israël. Alors, en considérant l'histoire d'Amatsia, nous pouvons nous demander : qu'est-ce qu'un cœur parfait ? L'idée fondamentale du mot hébreu traduit par « parfait » est celle d'être entier ou complet. Un cœur imparfait est un cœur divisé. L'imperfection du cœur consiste en un abandon incomplet. Une partie du temple est fermée au véritable Habitant. Elle est réservée à soi-même. Nous ne savons pas ce qu'il en était dans le cas d'Amatsia, mais le fait est évident que, malgré la justesse générale de la direction de sa vie, que ce soit par indulgence personnelle, par ambition ou par négligence, son cœur n'était pas entièrement tourné vers la volonté de Dieu. Dans une forteresse, une pièce occupée par l'ennemi est toujours le plus grand danger. Tôt ou tard, l'habitant de cette pièce ouvre la porte aux ennemis du dehors.

2 Chroniques 26:15-16

Il fut merveilleusement soutenu jusqu'à ce qu'il devînt puissant. Mais lorsqu'il fut puissant, son cœur s'éleva pour le perdre.

Ozias était l'un des rois les plus remarquables de Juda. C'était un homme au caractère bien trempé, et le début de son règne fut marqué par une véritable prospérité. Il remporta la victoire dans ses campagnes contre les ennemis de son peuple et réussit brillamment à développer les ressources internes de la nation. À la fois homme de guerre et amoureux de l'agriculture, il était un souverain idéal pour cette époque troublée. Au cours des premières années de son règne, il a avancé tranquillement en s'en remettant à Dieu. Puis un changement s'est opéré chez cet homme, et l'histoire le raconte en ces termes. Comme ils sont significatifs ! L'histoire des hommes témoigne sans cesse des dangers subtils que crée la prospérité. Elle en détruit plus d'hommes que l'adversité. L'homme, qui dépend de Dieu, est indépendant de tout le reste. Au moment où le cœur commence à se sentir indépendant de Dieu, à cause de sa force personnelle, cette force même devient une faiblesse ; et à moins de se repentir et de revenir à Dieu, la ruine est inévitable. La prospérité expose toujours l'âme au danger de l'orgueil, de l'orgueil du cœur ; et l'orgueil précède toujours la destruction, et l'esprit hautain précède la chute. L'orgueil d'Ozias le conduisit à un acte de sacrilège. Il entra dans les cours sacrées et viola les ordonnances de Dieu concernant l'offrande des sacrifices. Il fut frappé de lèpre et passa les dernières années de sa vie en prison, isolé de ses semblables.

2 Chroniques 27:6

Jotham devint puissant, parce qu'il affermit ses voies devant l'Éternel, son Dieu.

Nous avons très peu de détails sur le règne de Jotham. Selon toute probabilité, les seize années mentionnées par le chroniqueur couvrent une période pendant laquelle il exerçait son autorité, alors que son père Ozias était encore en vie, bien qu'exclu de la fonction royale en raison de sa lèpre. Il poursuivit l'œuvre de son père en renforçant les conditions internes du royaume par des travaux de construction, et il remporta une campagne victorieuse contre les Ammonites. Bien qu'il n'y ait pas eu de réforme nationale définitive pendant son règne, il semble avoir avancé tranquillement dans la bonne direction, et sa force est attribuée au fait qu'il a ordonné ses voies devant Jéhovah, son Dieu. Trois choses ont peut-être aidé cet homme. Premièrement, il a régné pendant la période où Isaïe exerçait son ministère prophétique. Deuxièmement, sa mère était presque certainement la fille du prêtre Tsadok. Troisièmement, il a tiré profit de l'exemple de son père, tant dans le bien que dans le mal, suivant le bien et fuyant le mal. Toutes les bonnes influences doivent être appréciées, mais l'élément déterminant est toujours personnel. « Il ordonna ses voies. » Si un homme fait cela, il tirera toujours profit de toutes les influences qui s'exercent sur lui, distinguant le bien du mal et choisissant selon la volonté de Dieu.

2 Chroniques 28:22

Pendant qu'il était dans la détresse, il continuait à pécher contre l'Éternel, lui, le roi Achaz.

Le règne d'Achaz fut une période de terrible et rapide dégénérescence en Juda. Avec une effroyable intrépidité, le roi rétablit tous les maux de l'idolâtrie, y compris l'horrible sacrifice d'enfants à Moloch. Selon toute probabilité, son propre fils fut l'une des victimes. Alors que les difficultés s'accumulaient autour de lui, il se tourna vers le roi d'Assyrie pour obtenir de l'aide, essayant de s'assurer son soutien en lui donnant des trésors provenant de la maison de Dieu. La perversité absolue de cet homme transparaît dans le fait que les calamités n'eurent pas sur lui l'effet qu'elles avaient si souvent eu sur ses prédécesseurs, à savoir le conduire à l'abandon de ses péchés. C'était un homme mauvais par choix délibéré, persistant dans le mal malgré les calamités, blasphématoire et rebelle malgré les avertissements directs d'Isaïe. De plus, comme nous le savons d'après le livre d'Ésaïe, il rejetait ouvertement et délibérément tout signe de Dieu. C'est certainement une histoire solennelle et édifiante, qui révèle combien il est possible de livrer sa vie si complètement au mal que la prospérité ne fait que favoriser sa dégénérescence et que l'adversité ne fait que durcir la volonté dans la méchanceté.

2 Chroniques 29:31

Maintenant que vous vous êtes consacrés à l'Éternel, approchez-vous, amenez des victimes et offrez en sacrifices d'actions de grâces à la maison de l'Éternel.

Avec l'accession au trône d'Ézéchias, un grand changement s'opéra dans la vie de Juda. Pendant un certain temps, le processus de dégénérescence fut nettement enrayé. La réforme qu'il entreprit trouvait son origine dans sa profonde conscience de la misérable condition du peuple et des raisons qui en étaient la cause. Cela ressort très clairement des paroles qu'il adressa aux prêtres et aux Lévites lorsqu'il les rassembla. Il ne suggéra nullement que les calamités qui s'étaient abattues sur eux étaient injustes. Au contraire, il retraça l'histoire de leurs péchés et déclara que le résultat de ces péchés était que la colère de Dieu s'était manifestée avec justice dans leurs malheurs. Il entreprit alors de rétablir le véritable ordre du culte, et la première tâche fut de purifier le Temple. On peut se faire une idée de l'état désastreux de la vie nationale par le fait que les Lévites ont mis seize jours à nettoyer les immondices qui s'étaient accumulées dans l'enceinte sacrée. Une fois cela fait, la cérémonie de reconsécration a eu lieu, et dans ces mots, nous découvrons le sens qu'Ézéchias donnait à la véritable procédure. Les sacrifices et les offrandes ne sont acceptables que lorsque ceux qui les offrent sont eux-mêmes consacrés à l'Éternel. On retrouve le même principe dans les paroles de Paul dans l'épître aux Corinthiens : « ils se sont d'abord donnés eux-mêmes au Seigneur, puis à nous, par la volonté de Dieu. » Les contributions à l'œuvre de Dieu n'ont de valeur que dans la mesure où elles sont le don de ceux qui se sont eux-mêmes livrés à Dieu.

2 Chroniques 30:10

Les coureurs allèrent ainsi de ville en ville dans le pays d'Éphraïm et de Manassé, et jusqu'à Zabulon. Mais on se riait et l'on se moquait d'eux.

Ce chapitre nous donne un aperçu du caractère d'Ézéchias, qui montre à quel point c'était un grand homme. Pendant longtemps, les fêtes prescrites par l'Éternel avaient été négligées, tant dans le royaume du nord d'Israël que dans son propre royaume de Juda. Quand il se mit en tête d'organiser la célébration de la Pâque, il est très beau de voir comment son cœur allait à toute la nation, conformément au dessein divin. Il envoya des messagers dans tout Israël et en Juda pour inviter les gens à venir à Jérusalem et à y prendre part. La corruption désespérée de tout Israël est manifeste dans le fait que le peuple se moqua des messagers et les railla. L'action du roi fut justifiée et récompensée par le fait qu'un reste répondit à son appel et se rassembla en Juda afin de prendre part à cette célébration sacrée et solennelle. C'était une foule hétéroclite qui s'était rassemblée, et une grande partie du peuple ignorait tout des dispositions divines pour la préparation. La tendresse d'Ézéchias se manifesta dans la pitié qu'il éprouvait pour ces gens et dans la prière qu'il offrit en leur faveur. Sa prière fut exaucée, et la méthode imparfaite ne fut pas punie dans le cas de ceux qui mettaient tout leur cœur à rechercher l'Éternel. Cette largesse de cœur est toujours caractéristique des hommes qui sont réellement en communion avec Dieu, car elle est en harmonie avec le cœur de Dieu. Une telle action peut être mal comprise par la majorité de ceux pour qui elle est inspirée, mais elle produit toujours des résultats en donnant aux âmes loyales l'occasion d'en profiter.

2 Chroniques 31:21

Il agit de tout son cœur, et il réussit dans tout ce qu'il entreprit, en recherchant son Dieu, pour le service de la maison de Dieu, pour la loi et pour les commandements.

Ce chapitre rend compte en termes généraux du travail qui a suivi le culte, de la reconstruction de la vie nationale qui a résulté du retour national à Dieu, exprimé lors de la grande célébration de la fête de la Pâque. Il est très significatif que le reste d'Israël rassemblé soit devenu le pionnier de l'œuvre de destruction de tout ce qui restait de l'idolâtrie dans les villes de Juda, ainsi qu'en Éphraïm et en Manassé. Le roi mit de l'ordre dans les classes des prêtres et des Lévites, réorganisa les offrandes conformément à la loi et demanda le paiement de la dîme. La réponse fut générale et généreuse. La valeur particulière de cette œuvre réside dans la rigueur avec laquelle Ézéchias l'a menée à bien, comme le déclare le dernier verset. Ces mots révèlent son but, sa méthode et le résultat, et constituent une révélation d'une valeur éternelle pour tous ceux qui sont appelés à accomplir le service divin sous quelque forme que ce soit. Son but était de « chercher son Dieu », et cette expression est exactement équivalente à celle qui nous est familière : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ». Sa méthode était celle d'un dévouement total, « de tout son cœur ». Le résultat fut la prospérité, c'est-à-dire le succès dans l'œuvre même qui avait été entreprise. Un but juste et une méthode vraie produisent toujours les meilleurs résultats.

2 Chroniques 32:1

Après ces choses et ces actes de fidélité, parut Sanchérib, roi d'Assyrie, qui pénétra en Juda.

On est presque inévitablement interpellé par ces mots. Il semble étrange que Dieu réponde ainsi à la fidélité de son serviteur, en envoyant un ennemi puissant envahir le royaume à ce moment précis. L'histoire nécessite plus de détails que ceux fournis dans ce récit. On les trouve dans **2 Rois 18:7-16**. Dans ce passage, nous apprenons qu'Ézéchias s'était débarrassé du joug du roi d'Assyrie que son père Achaz avait accepté de porter. Puis Sanchérib avait envahi Juda ; et dans un moment de faiblesse, Ézéchias lui avait versé un lourd tribut et s'était à nouveau soumis à son autorité afin de le racheter. Le résultat n'était pas celui qu'il souhaitait, car Sanchérib exigeait désormais une reddition sans condition. En cette heure de crise, résultant de sa propre hésitation, sa foi et son courage se renouvelèrent. Il prit immédiatement des mesures pour mettre l'ennemi en difficulté, en coupant l'approvisionnement en eau, en renforçant les fortifications, en mobilisant son armée et enfin en rassurant le peuple : « Il y a avec nous un plus grand que lui. » Puis, en réponse à de nouvelles menaces, il se réfugia dans la prière, en communion avec Ésaïe. La réponse fut rapide et définitive : la déroute de l'ennemi et le salut du peuple. Les leçons de cette histoire sont évidentes. Si, au milieu d'une fidélité générale, il y a une quelconque infidélité, les résultats sont inévitablement difficiles ; mais le retour à une fidélité totale est toujours récompensé par la délivrance. Dieu exige toujours de ses serviteurs une loyauté totale ; et lorsqu'ils la lui accordent, il ne manque jamais d'être pour eux tout ce dont ils ont besoin.

2 Chroniques 33:13

Et Manassé reconnut que l'Éternel est Dieu.

Ce chapitre est merveilleux, car il nous raconte l'histoire de deux hommes, Manassé et Amon, père et fils. Tous deux ont suivi la voie du mal, mais l'un, soumis à la discipline, s'est repenti et a été pardonné, tandis que l'autre « ne s'est pas humilié » et a été exterminé sans remède. La repentance de Manassé était manifestement le sujet principal dans l'esprit du chroniqueur, car l'action de Dieu révélait le caractère divin. Cela ressort clairement de ces mots particuliers : « Alors Manassé reconnut que l'Éternel était Dieu. » Le mot « alors » fait référence au récit du pardon et de la restauration divins, en réponse à la repentance et à la prière humaines. C'est une image pleine de lumière et de beauté au milieu des ténèbres qui règnent, celle de la disposition de Dieu à pardonner. Les péchés de Manassé sont fidèlement décrits et révélés dans toute leur hideur, mais cela sert de toile de fond qui fait ressortir plus clairement l'attitude bienveillante et gracieuse de Dieu envers une âme véritablement repentante. Il en est toujours ainsi, si les hommes le veulent. Dieu ne veut jamais la mort, même celle de Manassé, mais plutôt qu'il revienne à Lui et vive. Néanmoins, si Amon ne s'humilie pas devant son Dieu, il n'y a pas d'échappatoire au châtiment de ses péchés. La règle de Dieu est fixée dans la justice. Manassé et Amon étaient tous deux en Son pouvoir. L'un a trouvé la guérison en se soumettant, l'autre a trouvé la destruction en se rebellant. Par sa disposition à pardonner, Dieu se révèle dans toute la plénitude de Sa puissance. Mais si les hommes ne veulent pas apprendre ainsi, ils devront apprendre par Ses jugements justes dans Sa colère.

2 Chroniques 34:29

Le roi fit assembler tous les anciens de Juda et de Jérusalem.

Le soulignement dans cette phrase, tel qu'il apparaît dans le texte imprimé, est de moi. Je souhaite ainsi attirer l'attention sur le fait que Josias a poursuivi son œuvre de réforme, même lorsqu'il savait que celle-ci était vouée à l'échec au niveau national. L'histoire de sa vie et de son règne est pleine de lumière. Les conditions de la vie nationale étaient certes terribles, mais ce jeune roi, en devenant adulte, a rendu un témoignage indéniable du gouvernement de Dieu. Monté sur le trône à l'âge de huit ans seulement, il a commencé à rechercher Dieu à l'âge de seize ans. Quatre ans plus tard, à l'âge de vingt ans, il s'est attelé à l'œuvre de réforme. Puis, à l'âge de vingt-six ans, il se consacra à la restauration de la maison de Dieu, et c'est à cette occasion que le livre de la loi fut découvert. Consterné par ce que ce livre révélait de la volonté de Dieu et donc de la dégradation effroyable du peuple, il consulta la prophétesse Hulda. Elle lui dit clairement qu'il n'y aurait pas de véritable repentance de la part du peuple et que le jugement était donc inévitable. C'est alors que la force héroïque de Josias se manifesta, en ce qu'il poursuivit son œuvre, remplissant ses obligations telles qu'il les concevait. Jérémie commença son ministère lorsque Josias avait vingt et un ans (**Jérémie 1:2**), et ce fait peut aider à expliquer l'action du roi. Il n'y a pas de voie plus difficile que celle qui consiste à rendre témoignage à Dieu, en paroles et en actes, dans des conditions qui restent insensibles.

2 Chroniques 35:22

Sans écouter les paroles de Néco, qui venaient de la bouche de Dieu.

C'est l'une de ces illustrations frappantes que l'on trouve dans les Écritures de l'Ancien Testament, qui montrent que les nations et les rois en dehors du peuple de la théocratie étaient sous le gouvernement de Dieu et, dans un certain sens, parfois conscients de ce fait. Ces paroles du chroniqueur constituent une simple déclaration qui admet l'exactitude de ce que Neko lui-même avait affirmé dans le message qu'il avait envoyé à Josias par l'intermédiaire d'ambassadeurs, lorsqu'il disait : « Dieu m'a ordonné de me hâter ; abstiens-toi donc de t'opposer à Dieu, qui est avec moi, de peur qu'il ne te détruise. » Le fait que Josias n'ait pas écouté ce message lui a coûté la vie. Une telle histoire doit, pour le moins, nous donner à réfléchir et nous amener à nous demander dans quelle mesure nous sommes jamais justifiés de refuser de considérer une parole qui est présentée comme un message divin, même lorsqu'elle provient de sources dont nous nous attendrions le moins à la recevoir. On peut légitimement se demander : comment savoir si ce qui prétend avoir une autorité divine a le droit de le prétendre ? En ce qui concerne cette histoire, la réponse est claire. Josias n'avait aucun droit d'aider le roi d'Assyrie. La seule raison pour laquelle il l'a fait était sans doute un avantage politique supposé. Les prophètes mettaient constamment en garde les rois contre ce genre d'action. Une parole prétendant venir de Dieu et interdisant ce qui était déjà interdit avait un poids moral qui tenait presque de la certitude. C'est ainsi que nous pouvons, nous aussi, mettre à l'épreuve de tels messages. S'ils contredisent la révélation divine, nous pouvons être assurés que cette prétention est fausse. S'ils sont en accord avec elle, nous faisons bien de les écouter, car Dieu peut s'exprimer de nombreuses manières inattendues.

2 Chroniques 36:21

Afin que s'accomplît la parole de l'Éternel prononcée par la bouche de Jérémie.

Jérémie exerça son ministère prophétique en Juda pendant quarante ans, sans parvenir à ramener le peuple vers Dieu. Malgré les tensions et les épreuves, malgré la haine et l'hostilité les plus vives, il continua à proclamer la parole de Jéhovah à un peuple rebelle et obstiné. Comme nous l'avons dit en parlant du roi Josias, sous le règne duquel Jérémie a commencé son œuvre, un tel service est des plus héroïques. Par ces mots, le chroniqueur nous rappelle que Jérémie a été justifié par le cours des événements. Toutes les choses qu'il avait prédites, et dont la prédiction avait suscité la colère du peuple, se sont littéralement accomplies. Les écrits de ce grand prophète, qui nous ont été conservés, montrent qu'il ne se réjouissait pas des malheurs qui s'abattaient sur son peuple à cause de ses péchés, mais qu'il en souffrait au plus haut point. Néanmoins, il a dû éprouver une grande satisfaction à la fin, car il était resté fidèle à la parole de l'Éternel qui lui avait été confiée. La parole de l'Éternel s'accomplit toujours, quelle que soit la bouche qui la proclame. Heureux, dans le sens le plus profond du terme, est l'homme qui ne faillit jamais et ne vacille pas dans la transmission de cette parole. Ce n'est pas tant la joie égoïste de voir les choses se réaliser comme il l'avait prédit, mais plutôt la joie intense de réaliser qu'il a eu l'honneur d'être le messager désigné pour transmettre la Parole qui ne peut faillir.

Esdras 1:1

L'Éternel réveilla l'esprit de Cyrus.

Pour l'observation humaine, les desseins de Dieu semblent souvent tarder à se réaliser. La seule chose dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'ils ne sont jamais abandonnés. En effet, dans un sens très vrai, ils ne tardent jamais, pas même un instant. Dans les livres que nous avons lus, nous avons vu l'histoire de l'échec complet et de la désintégration de la nation élue. Cette nation était devenue « un peuple dispersé et dépouillé », ayant perdu sa position et sa puissance nationales, et, dans une très large mesure, sa conscience nationale également. Néanmoins, Dieu a continué à avancer vers l'accomplissement de Son dessein ultime de rédemption, non seulement de Son peuple, mais de toute l'humanité, à travers eux. Au cours des soixante-dix années de captivité, par le processus même de la souffrance, Il a préparé un reste pour revenir, reconstruire et ainsi tenir le fort jusqu'à ce que Lui, la véritable Semence et le véritable Serviteur, vienne. L'histoire de ce retour expose clairement la vérité concernant cette intervention directe de Dieu. Il a contraint les instruments les plus improbables à contribuer à l'accomplissement de Sa volonté. Babylone avait emmené Son peuple en captivité et, ce faisant, avait accompli Son dessein. Cependant, elle traitait la nation conquise avec une sévérité excessive. Au fil du temps, et en accomplissement de la prophétie distincte de Jérémie, Cyrus le Persan brisa la puissance de Babylone. Ce Cyrus fut alors choisi et chargé d'être l'instrument même du retour du reste du peuple de Dieu dans son pays. Sa proclamation rendit ce retour possible. C'était le résultat de l'action divine, et Cyrus en était d'ailleurs conscient. Combien souvent, dans l'histoire humaine, Dieu a contraint les rois et les dirigeants à accomplir sa volonté souveraine !

Esdras 2:70

Les sacrificateurs et les Lévites, les gens du peuple, les chantres, les portiers et les Néthiniens s'établirent dans leurs villes. Tout Israël habita dans ses villes.

Ces mots résument le chapitre qu'ils clôturent. Il contient le registre de ceux qui, profitant du décret de Cyrus, se sont tournés vers leur pays et se sont installés dans ses villes. La liste suit un ordre précis, en commençant par les chefs. On trouve d'abord les noms des personnes directement liées à Zorobabel, versets **2:1-2**. Viennent ensuite les noms et le nombre des familles, versets **2:3-35** ; les noms des membres du sacerdoce, versets **2:36-39** ; la liste et le nombre des Lévites, versets **2:40-42** ; après eux, les Nethinim, versets **2:43-54** ; ensuite, les enfants des serviteurs de Salomon, versets **2:55-58** ; puis un certain nombre de personnes qui avaient perdu leur lien généalogique, versets **2:59-63** ; et enfin le nombre total des personnes et la liste du bétail. C'est un récit intéressant, qui montre la nature hétérogène et représentative du reste du peuple qui est revenu. Il y a un ou deux points qui méritent une attention particulière. Premièrement, les personnes qui reviennent sont clairement désignées comme « les hommes du peuple d'Israël », verset **2:2**. Il ne s'agit manifestement pas uniquement du royaume du nord, car c'est le royaume du sud qui avait été emmené par Nebucadnetsar. Cela signifie toutefois sans aucun doute que des représentants des tribus qui composaient le royaume du nord sont également revenus. On remarque également que relativement peu de Lévites sont nommés ; dix fois plus de prêtres que de Lévites sont revenus. Les Nethinim constituent un autre point intéressant. Leur origine est presque impossible à déterminer. Selon toute probabilité, ils étaient d'origine étrangère et avaient été admis à certaines formes mineures de service liées au travail lévitique. Leur nom signifiait « donateur ». La tradition juive les identifiait aux Gabaonites (**Josué 9:3-17**).

Esdras 3:12

Des chefs de famille âgés, qui avaient vu la première maison, pleuraient à grand bruit pendant qu'on posait sous leurs yeux les fondements de cette maison. Beaucoup d'autres faisaient éclater leur joie par des cris.

Les chefs de ce grand mouvement de retour étaient conscients des questions vraiment importantes dans la vie du peuple. Cela ressort clairement du fait que, dès leur installation dans leurs villes, ils ont établi l'autel de Dieu à Jérusalem. Ils ont également observé la fête des Tabernacles, la plus joyeuse de toutes les fêtes de l'Éternel, ont institué toutes les fêtes et ont rétabli, dans la mesure du possible, l'ordre divin du culte. La raison de cette activité est exprimée dans les mots : « quoiqu'ils eussent à craindre les peuples du pays ». Différentes interprétations ont été données à cette déclaration, mais celle qui semble la mieux convenir à la situation est qu'ils étaient conscients que, par leur négligence envers l'autel de Dieu dans le passé, ils avaient été contaminés par les pratiques idolâtres des peuples environnants et, afin d'éviter que cela ne se reproduise, ils ont immédiatement érigé le véritable autel. Il est pour le moins significatif qu'ils ne soient jamais retournés à l'idolâtrie. L'étape suivante fut la reconstruction du Temple. Les fondations furent posées et, au cours de la deuxième année du retour, ils se réjouirent avec des cérémonies appropriées. C'est alors que les lamentations des vieillards éclatèrent. Cela se comprend aisément si l'on se souvient de la pauvreté et de l'insignifiance du peuple et du bâtiment. Pourtant, c'était un élément de faiblesse. Le regard rétrospectif qui dévalorise l'activité présente dans la bonne direction est toujours un danger. Les regrets du passé qui paralysent le travail dans le présent sont toujours mauvais. De plus, tous ces regrets, comme dans le cas présent, risquent d'aveugler les yeux sur la valeur et la signification réelles du présent. Le Temple que ces hommes construisaient était destiné à avoir plus d'honneur et de gloire que l'ancien.

Esdras 4:3

Ce n'est pas à vous et à nous de bâtir la maison de notre Dieu.

Ce chapitre nous relate l'opposition des Samaritains à la construction du Temple, une opposition qui s'avéra fructueuse pendant un certain temps. La première méthode d'opposition consistait à proposer une coopération. On demanda à Zorobabel d'accepter comme partenaires ceux qui étaient en réalité les ennemis de l'œuvre. C'était un piège très subtil. Le raisonnement humain, agissant uniquement au niveau politique, pourrait être enclin à penser qu'il n'y a aucun mal, mais seulement des avantages à obtenir de l'aide de n'importe quelle source. Les hommes de foi ont souvent commis cette erreur et se sont associés à ceux qui ne partageaient pas leur foi et qui, par conséquent, s'opposaient profondément à leurs entreprises. Ces dirigeants n'étaient pas dupes. Ils avaient détecté le danger. Leur raisonnement était complet, en ce qu'il était éclairé par leur foi et tenait compte de tous les éléments pour parvenir à une décision. Cela ressort de la réponse de Zorobabel : « Ce n'est pas à vous et à nous de bâtir la maison de notre Dieu. » Ces paroles révèlent un principe d'application perpétuelle et d'urgence persistante. Dieu doit être notre Dieu avant que nous puissions Lui bâtir une maison. Les hommes qui ne se soumettent pas à Lui ne peuvent prendre part à Son œuvre. C'est une fausse largesse que de proposer de rechercher l'aide de ceux qui se rebellent contre Dieu pour accomplir l'œuvre qui est dans l'intérêt de Son royaume. De plus, inclure ceux qui ne se soumettent pas est une injustice à leur égard, car cela leur donne un faux sentiment de sécurité. Avoir accompli de nombreuses œuvres pour le Roi n'a aucune valeur tant qu'Il doit dire : « Je ne vous ai jamais connus ».

Esdras 5:2

Et avec eux étaient les prophètes de Dieu, qui les assistaient.

Cette page de l'histoire de l'Ancien Testament est intéressante en soi et précieuse pour la lumière qu'elle jette sur la véritable relation entre le ministère prophétique et la vie nationale. Une étude des prophéties d'Aggée et de Zacharie montre clairement que l'arrêt des travaux de construction était indigne des hommes qui les avaient commencés. Jugés selon les normes humaines, ils pouvaient légitimement invoquer les difficultés de la situation et la nécessité d'obéir à l'édit du roi régnant. Jugés selon la norme divine, qui était le véritable critère de la prospérité nationale, il n'y avait aucune raison d'arrêter les travaux, et ils n'avaient pas le droit de le faire. C'est dans ce but — la découverte de la véritable norme — que ces prophètes ont prononcé leurs paroles enflammées. C'est là la contribution que les prophètes de Dieu sont appelés à apporter à la vie nationale. Ils introduisent dans la pensée humaine des notions trop facilement oubliées : celles du gouvernement divin et du fait que la force nationale réside dans la reconnaissance de ce gouvernement et dans une relation juste avec Lui. L'art de gouverner qui oublie Dieu est impuissant à réaliser les conditions les plus élevées pour un peuple. Lorsque toutes les autres notions sont considérées à la lumière de Sa volonté et de Sa sagesse, elles prennent leur juste proportion. Sous l'inspiration de l'enseignement prophétique, Zorobabel, Josué et le peuple reprirent leur travail et le menèrent à bien. L'opposition ne cessa pas, mais sous l'influence des prophètes, leur conscience de leur relation avec Dieu avait été renouvelée, et ils allèrent de l'avant malgré les défis de leurs ennemis. La morale de la vie nationale est toujours élevée au plus haut degré de force lorsqu'il existe un sentiment de relation juste avec Dieu.

Esdras 6:14

D'après l'ordre du Dieu d'Israël, et d'après l'ordre de Cyrus, de Darius, et d'Artaxerxès, rois de Perse.

Le droit de ces hommes à construire avait été établi par le décret de Cyrus. Thathnaï, qui s'opposait désormais à eux alors qu'ils reprenaient les travaux, soit ne croyait pas qu'un tel décret ait jamais été promulgué, soit considérait qu'il était impossible de le trouver. Les anciens des Juifs, sous le regard de leur Dieu, persistèrent dans leur travail, et Thathnaï fit appel à Darius pour qu'une recherche soit effectuée. Le fait qu'il ait accédé à une telle demande plutôt que d'exercer son autorité immédiate d'une manière ou d'une autre était en soi assez remarquable. Il était certainement l'instrument de Dieu, tout comme Cyrus l'avait été en promulguant le décret à l'origine. Le fait que la recherche ait été approfondie est indiqué dans la déclaration concernant l'endroit où le rouleau a été trouvé. La recherche a naturellement commencé dans la maison des archives à Babylone, mais il n'y était pas. Il a été trouvé à Achmetha, dans le palais royal. On imagine facilement qu'il aurait pu être très difficile de le trouver. Si un tel document ne se trouvait pas dans les bibliothèques appropriées, quoi de plus naturel que d'abandonner les recherches ? Mais sous la contrainte divine, les recherches se poursuivirent jusqu'à ce que le décret soit retrouvé et que les anciens soient innocentés. Plus tard, un autre décret royal, celui d'Artaxerxès, rendit possible la venue d'Esdras et le début d'un nouveau mouvement spirituel.

Esdras 7:6

C'était un scribe versé dans la loi de Moïse.

Cette phrase, qui décrit Esdras, est très intéressante, car elle est liée à l'émergence d'un nouvel ordre dans la vie de la nation, celui des scribes, qui a perduré pendant quatre siècles et qui, à l'époque du ministère terrestre de notre Seigneur, était fort en nombre mais en déclin spirituel. Il est bon de l'étudier à la source. À l'époque de la monarchie du Royaume-Uni, un scribe était un secrétaire royal. Au cours de la dernière période du royaume divisé, les scribes étaient devenus des hommes dont le métier consistait à copier et à étudier les lois de la nation. Avec Esdras, un nouvel ordre a commencé. Les scribes sont alors devenus des hommes dont la tâche principale était d'interpréter la loi et de l'appliquer à toutes les conditions changeantes de la vie et aux nouvelles circonstances qui surgissaient constamment. En tant que messagers de la volonté de Dieu, ils prirent la place des prophètes, à cette différence près qu'au lieu de recevoir de nouvelles révélations, ils expliquaient et appliquaient les anciennes. Esdras fut à la fois le fondateur et le modèle de ce nouvel ordre. Le mot « prêt » ne s'applique pas à sa plume, mais à son esprit. Il était expert dans l'explication et l'application de la loi. Les qualifications requises pour un tel travail sont très clairement énoncées dans la déclaration qui le concerne au verset **7:10** de ce chapitre. Il « avait appliqué son cœur à étudier […] à mettre en pratique […] à enseigner ».

Esdras 8:22

J'aurais eu honte de demander au roi.

Ces mots révèlent clairement la force tranquille et la véritable grandeur de cet homme, Esdras. Le voyage qui l'attendait, lui et ceux qui allaient l'accompagner, était semé d'embûches. Il en était parfaitement conscient, mais il refusait de demander l'aide d'un roi terrestre, aussi bien disposé fût-il. Il disait qu'il avait honte de le faire, car il s'était vanté auprès de ce roi de la puissance de son Dieu. Cette vantardise n'était en aucun cas vaine ; pour cet homme, la chose la plus importante était l'honneur du nom de son Dieu dans l'esprit du roi. Les dons volontaires du roi étaient les bienvenus. Ils étaient l'expression de la reconnaissance du roi envers la grandeur de son Dieu. Esdras les accepta avec gratitude. Il en aurait été tout autrement s'il avait demandé au roi de l'aider à faire ce qu'il avait déclaré que Dieu était capable de faire pour lui. Demander des soldats aurait été une confession tacite d'un doute dans son cœur quant à la capacité ou à la volonté de Dieu de protéger son entreprise. Il n'avait pas un tel doute, et c'est pourquoi il n'a pas fait une telle demande. C'est une belle illustration de la dépendance et de l'indépendance de ceux qui mettent leur confiance en Dieu. Dieu ne déçoit jamais ceux qui agissent en totale dépendance à Son égard, et donc en totale indépendance vis-à-vis de tous les autres.

Esdras 9:4

Je restai assis et désolé, jusqu'à l'offrande du soir.

À l'arrivée d'Esdras à Jérusalem, les princes l'informèrent de l'échec et du péché du peuple. Au cours des soixante années qui s'étaient écoulées depuis le retour sous Zorobabel, il n'y avait pas eu de retour aux idoles, mais il y avait eu une violation délibérée de la loi de Dieu contre le métissage avec les peuples du pays, et les principaux coupables étaient les princes et les chefs. Cette image d'Esdras en présence de cette confession est pleine de lumière. C'est celle d'un homme bouleversé par une juste indignation et une profonde douleur. Lorsque la tempête de sa passion, qui l'avait poussé à déchirer ses vêtements et à s'arracher la barbe, s'apaisa, il sombra dans un silence stupéfait jusqu'à l'offrande du soir. Puis il tomba à genoux devant Dieu et déversa son âme dans la prière. La prière est rapportée. Commençant par la confession de sa honte personnelle, il rassembla dans son cri tout le peuple, s'identifiant à lui en parlant de « nos iniquités… notre culpabilité ». Il revint sur toute l'histoire dans sa contemplation, agenouillé devant Dieu, et vit clairement que cela avait été une longue histoire d'échecs et de désastres qui en avaient résulté. Il se souvint alors de la grâce de Dieu qui s'était manifestée en rendant possible le retour du reste du peuple grâce à la faveur des rois de Perse, et il en parla. Puis la douleur qui envahissait son cœur à propos de l'avenir s'exprima dans une confession libre et complète, jusqu'à ce qu'enfin, sans demander le salut, il remît le peuple entre les mains de Dieu, reconnaissant Sa justice et l'incapacité du peuple à se tenir devant Lui. C'est là la révélation de la seule attitude qui permette à un homme de devenir médiateur. Il doit d'abord avoir conscience de son péché. C'est le résultat d'une compréhension plus profonde de la justice et de la grâce de Dieu. Cela s'exprime dans une confession de péché dans laquelle il s'identifie aux pécheurs.

Esdras 10:4

Prends courage et agis.

La sincérité et la passion avec lesquelles Esdras se repentait au nom du peuple produisirent des résultats immédiats. Les gens s'étaient rassemblés autour de lui pendant les longues heures de la journée, et il semblait qu'ils avaient pris conscience de l'énormité de leur péché en voyant à quel point cet homme en était affecté. Finalement, l'un d'entre eux, Schecania, s'adressa à lui, reconnaissant le péché et suggérant un remède. Par ces mots, il exhorta Esdras à agir avec courage. C'était un conseil avisé, et celui qu'Esdras attendait. Il répondit immédiatement, les appelant d'abord à conclure une alliance sacrée, afin qu'ils éliminent le mal de leur milieu, puis les conduisant à respecter cette alliance avec une justice et une sévérité strictes et impartiales. Tous les mariages contractés avec les femmes du pays furent annulés. Par ces mesures drastiques, le peuple fut ramené à la séparation. L'étendue du mal peut être appréciée à la liste des noms qui clôt le récit. Prêtres, Lévites, princes, chefs et peuple s'étaient rendus coupables. Personne n'était exempté de la réforme, qui fut menée avec une rigueur totale. Une telle action est toujours le véritable résultat et la seule expression satisfaisante du repentir pour le péché. L'homme qui se met en tête d' « étudier, de mettre en pratique et d'enseigner » la loi de Dieu se retrouve invariablement dans des situations où le chagrin sera son lot et où un courage intrépide sera nécessaire.

Néhémie 1:2

Je les questionnai au sujet des Juifs.

Il s'écoula environ douze ans entre la réforme d'Esdras et l'arrivée de Néhémie. Ce livre raconte la suite des travaux entrepris par Zorobabel pour reconstruire les murs de Jérusalem. Il est extrêmement intéressant, car il s'agit en grande partie d'une autobiographie. Néhémie raconte sa propre histoire avec une fraîcheur, une vigueur et une honnêteté transparente qui le rendent très attachant. Ces mots révèlent son patriotisme. Il occupait la fonction prestigieuse d'échanson du roi, ce qui lui permettait non seulement d'être en présence du roi, mais aussi d'entretenir des relations familières avec lui. Il n'avait aucune intention d'oublier ou d'ignorer ses liens avec son peuple, car il parlait de ceux qui avaient trouvé le chemin de la cour comme de « mes frères ». De plus, l'intérêt qu'il leur portait était sympathique et vital. Il s'informait d'eux au sujet de Jérusalem. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient pleines de tristesse, et son dévouement se manifestait dans son chagrin. Il portait son fardeau devant Dieu dans la prière. Cette prière commençait par une confession. Sans réserve, il reconnaissait le péché du peuple et s'identifiait à lui. Il invoquait ensuite les promesses de Dieu et demandait à Dieu de lui accorder la faveur de son maître, le roi. Il était résolu dans son cœur à faire plus que simplement compatir si l'occasion se présentait. Tout cela est du patriotisme au plus haut niveau. Il était fondé sur la reconnaissance de la relation de la nation avec Dieu et s'exprimait par l'identification à ses douleurs et à ses péchés, ainsi que par le désir et la détermination de l'aider d'une manière conforme au dessein et à la loi divins.

Néhémie 2:4-5

Je priai le Dieu des cieux, et je répondis au roi.

Cela était pratique, et ce à deux égards. La prière est toujours pratique, car elle atteint et saisit les forces réelles et ultimes. La prière exige toujours une action en harmonie avec ses désirs. Ayant recherché l'aide de Dieu, il s'adressa au roi avec une honnêteté parfaite lorsque l'occasion se présenta. En présence du roi, la tristesse du cœur de Néhémie ne pouvait être entièrement cachée. Il n'était pas naturellement ni habituellement un homme triste, comme il le déclare lui-même, mais sa douleur pour sa nation était si réelle qu'elle était manifeste pour le roi. On a suggéré que cela faisait partie de sa méthode, mais une telle interprétation force le récit, car il a avoué que lorsque le roi a détecté les signes de sa douleur, il a été rempli de crainte. Cependant, ayant eu l'audience de Dieu, le courage l'emporta magnifiquement sur la crainte, et il dit au roi la cause de son chagrin et demanda hardiment la permission de monter aider ses frères. Sa demande fut accordée, car sa prière fut exaucée, et il partit pour Jérusalem. Tout cela est très instructif. Dans tous nos efforts, la prière est notre première et principale ligne d'action. Mais il faut plus que cela. Dieu attend notre coopération. Il touchera le cœur du roi, mais Néhémie doit tenter sa chance. Il y a une profonde vérité dans cette affirmation banale et éculée selon laquelle Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes. C'est en utilisant notre raison ou notre bon sens que Dieu œuvre pour nous et avec nous afin d'accomplir tout ce que nous Lui demandons.

Néhémie 3:2

À côté de lui.

C'est la première occurrence de cette expression dans ce chapitre. Elle, ou son équivalent « à côté de lui » et « à côté d'eux », revient tout au long de la première moitié du chapitre, apparaissant pas moins de quinze fois. Puis une autre paire d'expressions, « après lui » et « après eux », apparaît, et l'une ou l'autre se poursuit jusqu'à la fin, apparaissant seize fois. Ces expressions marquent l'unité de l'œuvre. C'est grâce à cette coordination entre les groupes d'ouvriers que l'ensemble du mur a été construit. La description est en soi ordonnée et fait le tour de toute l'enceinte de la ville, y compris toutes les portes et les parties de mur qui les relient. En partant de la porte des Brebis, qui était près du Temple et par laquelle passaient les sacrifices, nous passons par la porte des Poissons dans le quartier des marchands, puis par la vieille porte dans la partie ancienne de la ville, et arrivons successivement à la porte de la Vallée, la porte des Ordures, la porte de la fontaine, la porte de l'eau, la porte des chevaux, la porte de l'est, la porte Miphkad, jusqu'à ce que nous arrivions à nouveau à la porte des brebis, où le chapitre se termine. Tout cela est extrêmement intéressant en ce qu'il révèle la méthode employée. Le mur était le facteur unificateur. Tous étaient animés par le même désir et la même intention de le voir achevé. Afin de réaliser cet objectif, le travail a été divisé de manière systématique. Chaque groupe était uni, quant à ses propres ouvriers, dans l'effort d'accomplir la partie qui lui était assignée. Tous les groupes étaient unis entre eux dans l'effort d'achever le mur. C'est une image frappante de l'unité dans la diversité, qui nous donne une leçon. Il n'y avait aucun sentiment de séparation. Chacun travaillait « à côté » ou « après » un autre ; ainsi s'est réalisée l'union complète des ouvriers et du travail.

Néhémie 4:9

Nous priâmes notre Dieu, et nous établîmes une garde.

Telle est toujours l'attitude véritable de ceux qui sont appelés à œuvrer pour Dieu face au danger. Au fur et à mesure que les travaux avançaient, l'opposition des ennemis du peuple, qui s'était d'abord manifestée par des moqueries, se transforma en colère mêlée de mépris. Néhémie était conscient de la menace que cette attitude faisait peser sur l'œuvre qu'il avait entreprise, et il éleva son cœur vers Dieu dans la prière. Une phrase éclairante dans le récit à ce stade montre à quel point Néhémie avait conquis et inspiré le peuple. Elle déclare que « le peuple prit à cœur ce travail. » Ainsi, le travail progressa jusqu'à ce que le mur soit élevé à mi-hauteur. À ce stade, l'opposition devint plus féroce et une tentative déterminée fut faite par conspiration pour enrayer sa progression. Avec un sens immédiat et aigu de la nécessité créée par ce fait, Néhémie dit : « Nous priâmes notre Dieu, et nous établîmes une garde. » Cette méthode ne reflétait ni une indépendance insensée vis-à-vis de Dieu, ni une négligence téméraire de la responsabilité et de la prudence humaines. Tout était fait pour garantir cette double attitude de foi totale en Dieu et de dépendance déterminée à l'égard des efforts personnels, qui mène toujours au succès. Combien de fois les ouvriers de Dieu échouent-ils par manque de l'un ou l'autre de ces éléments importants !

Néhémie 5:7

Et je consultai en moi-même ; puis je censurai les principaux et les magistrats. (version David Martin)

Une nouvelle difficulté, constituant un élément encore plus dangereux, se présentait désormais. Elle surgissait au sein même des travailleurs, parmi le peuple. Les riches parmi eux exigeaient de leurs frères plus pauvres des intérêts usuraires à tel point qu'ils les opprimaient et les appauvrissaient. Peut-être nulle part ailleurs dans l'histoire la noblesse du caractère de Néhémie ne brille-t-elle plus clairement que dans ce contexte. Il y a une belle touche dans cette déclaration : « Et je consultai en moi-même ; puis je censurai les principaux et les magistrats. » Sa consultation avec lui-même l'a conduit à prendre la décision de donner l'exemple du renoncement, en ne prenant ni l'usure, ni même ce qui lui revenait de droit en tant que gouverneur désigné du peuple. Cet exemple noble et désintéressé a produit des résultats immédiats, tous les nobles ayant fait de même. Ainsi, le peuple fut soulagé et rempli de joie, et par conséquent, il poursuivit le travail avec un enthousiasme renouvelé, pour finalement l'achever. C'est à partir de la position avantageuse de la rectitude personnelle qu'un homme est vraiment fort pour lutter efficacement contre le mal chez les autres. La lutte contre les nobles qui violent les principes de justice, qui n'est pas précédée d'une consultation avec soi-même, est vaine. Lorsque la vie est libre de toute complicité avec le mal, elle est forte pour le frapper et le vaincre chez les autres. Il est tout aussi vrai que la consultation de soi-même, qui produit une action personnelle juste, n'est pas suffisante. Nul n'a le droit de se satisfaire de sa propre rectitude. Dans l'intérêt de ceux qui subissent une injustice, il doit être prêt à lutter contre les nobles ou contre quiconque inflige une injustice.

Néhémie 6:15

Et la muraille fut achevée. (version Darby)

Le mot important dans cette déclaration est le mot « ainsi », car il nous invite à reconsidérer la manière dont cette tâche dangereuse et difficile a été accomplie. De manière inclusive et exhaustive, nous pouvons dire d'emblée que cette tâche était l'œuvre de Dieu. Ce mur était le symbole extérieur et visible de l'inclusion et de la protection du Reste, jusqu'à ce que le Messie vienne et que la Foi apparaisse. D'ici là, ce reste devait être gardé en sécurité. La Loi était le gardien chargé de les conduire à Christ. Le mur était l'expression matérielle de cet isolement et de cette sécurité. Lorsque nous passons de cette considération de la construction du mur par la volonté et par l'intervention de Dieu à celle des agents humains, nous constatons que le mur a été construit grâce au patriotisme et à la grande dévotion d'un seul homme ; et grâce au fait qu'il a su, par son influence et son leadership, souder le peuple dans une unité de cœur, de but et d'effort qui a permis d'achever cette œuvre sacrée. Les efforts de cet homme et du peuple ont été caractérisés par la prudence et le courage, ainsi que par une persévérance passionnée contre toutes les forces opposées. Cette dernière qualité est peut-être la plus remarquable. Les ennemis de l'œuvre ont tout mis en œuvre pour l'empêcher. Après avoir commencé par le mépris, puis par la conspiration, ils ont recouru à la ruse. Néhémie et ses collaborateurs ont résisté à toutes les méthodes. Rien ne les a détournés de leur objectif jusqu'à l'achèvement du mur. Cette force face à l'opposition était le résultat d'une conscience claire de la grandeur de leur tâche. C'est ainsi que les murs de Dieu sont toujours construits, que l'œuvre de Dieu est toujours accomplie. Il conduit, guide et contraint les circonstances à aider ses ouvriers ; et ceux-ci répondent en accord avec son dessein, refusant résolument de laisser quoi que ce soit, de l'extérieur ou de l'intérieur, les empêcher d'agir.

Néhémie 7:2

C’était un homme fidèle, et il craignait Dieu, plus que beaucoup d’autres.

Voici la description de l'homme que Néhémie plaça à la tête de la ville de Jérusalem après l'achèvement de la muraille. L'ensemble des dispositions prises pour assurer la sécurité de la ville, telles qu'elles sont consignées ici, se caractérisaient par une prudence digne d'un homme d'État. Tout le pays environnant était rempli d'ennemis, et la position de la ville partiellement restaurée était donc extrêmement périlleuse. Néhémie en était conscient et prit les dispositions les plus minutieuses quant à l'heure d'ouverture et de fermeture des portes de la ville et quant à l'organisation des gardes. Il n'y a pas de plus grande erreur, dans le travail pour Dieu dans des endroits difficiles, que le manque de prudence. La négligence n'est jamais un signe de courage. Le vrai courage se prépare à la possibilité d'une attaque. L'homme qui avait construit, l'épée à la main, jusqu'à l'achèvement, ne s'imaginait pas qu'avec le battement des portes sur leurs gonds, le moment était venu de relâcher la vigilance. Son choix du gouverneur était caractéristique. Il fut choisi pour deux raisons : sa fidélité au devoir et sa crainte de Dieu. Si nous parlons de ces deux raisons comme de deux choses distinctes, elles ne sont pourtant que les deux faces d'une même réalité. La fidélité au devoir est le résultat de la crainte de Dieu. La crainte de Dieu produit toujours la fidélité. Il n'existe pas de sanction suffisamment forte pour produire une véritable fidélité autre que celle de cette crainte sainte et aimante. Si un homme est infidèle à la tâche qui lui a été confiée, tout en déclarant sa loyauté à Dieu, il ment, et la vérité n'est pas en lui. Le secret du courage qui est prudent, de la prudence qui est courageuse, est toujours celui d'une crainte totale de Dieu.

Néhémie 8:10

La joie de l'Éternel sera votre force.

Une fois l'aspect matériel de l'œuvre de Néhémie achevé, le travail spirituel et moral consistant à ramener le peuple de manière plus intelligente sous l'influence de la Loi put commencer. Esdras apparut alors sur la scène, et nous avons le récit d'une convention religieuse des plus intéressantes et remarquables. Le premier jour fut marqué par le rassemblement du peuple. L'expression « rassemblés comme un seul homme » indique leur unité d'intention. Ils s'étaient rassemblés pour écouter la lecture de la Loi. Il ne s'agissait pas simplement de lire à haute voix des passages de la Loi, ni même de lire la Loi. Il s'agissait d'une lecture accompagnée d'une explication, qui était donnée par des hommes spécialement désignés. Il semble qu'il y ait d'abord eu une lecture publique, puis une division en groupes sous la direction de Lévites choisis. Leur travail consistait à traduire et à interpréter. La loi était écrite en hébreu et le peuple parlait en araméen. D'où la nécessité de la traduction. Ce fut un jour de conviction, qui se termina dans une grande tristesse, car le peuple découvrit la gravité de son échec et la sévérité des termes de la loi de son Dieu. C'est dans cet état d'esprit que ces paroles ont été prononcées, et elles constituent une interprétation de la nature et de la valeur réelles de la loi. La joie de l'Éternel est ce qui lui donne satisfaction, et cela s'exprimait dans sa loi. Ainsi, la loi était leur force. Ce n'est qu'en y obéissant qu'ils pouvaient être forts. C'était certainement la pensée du psalmiste lorsqu'il chantait : « Tes statuts ont été mes chants » (**Psaumes 119:54**). Parce que la loi de l'Éternel est le moyen par lequel il fait connaître aux hommes le chemin de la force, elle est la joie de l'Éternel. Lorsque nous découvrons cela, les statuts qui nous remplissent de crainte deviennent notre délice, notre chant. Ils sont en effet notre force.

Néhémie 9:16

J'ai regardé mon peuple, parce que son cri est venu jusqu'à moi.

Ces paroles ont été prononcées par l'Éternel à Chronique pour expliquer Son geste de leur donner un roi. Son conseil parfait pour eux était qu'ils n'aient d'autre roi que Lui-même. Ils n'avaient pas compris cette grande possibilité. Leur Dieu les connaissait ; Il les avait observés. Leur cri pour avoir un roi était parvenu jusqu'à Lui. Ce cri devait recevoir une réponse. Il leur donnerait un roi, afin que, au cours d'un long processus d'expérience, ils puissent apprendre la folie de leur choix. Cela révèle une méthode constante du gouvernement divin. Lorsque les hommes ne parviennent pas à s'élever à la hauteur du dessein de Dieu et réclament quelque chose d'inférieur, Il leur donne ce qu'ils demandent, puis veille sur eux et les protège pendant qu'ils mènent à bien leur choix inférieur jusqu'à sa conclusion ultime, et ainsi ils sont finalement ramenés à Son dessein avec une pleine compréhension de Sa perfection. La grâce de cette méthode réside dans le fait que, tout en les abandonnant à la discipline de leur choix, Dieu a choisi le roi. S'il y a une chose plus importante que toute autre dans notre vie, c'est bien de commencer toutes nos prières par des demandes qui nous enseignent à ne désirer que ce que Dieu désire pour nous. Lorsque le désir n'est pas en harmonie avec la volonté de Dieu, Il accorde constamment ce qui est demandé, puis, dans Sa justice et Sa miséricorde, Il veille sur nous jusqu'à ce que nous découvrions par l'expérience combien Sa voie est meilleure.

Néhémie 10:24

Vive le roi!

C'était le cri du peuple lorsque Saül leur fut présenté comme l'élu de l'Éternel. La traduction littérale serait « Que le roi vive ». Il s'agissait simplement d'une expression du désir de longue vie pour celui qui était ainsi désigné. Cette première expression du peuple hébreu est passée dans le langage courant de tous les peuples vivant sous un régime monarchique. Dans son usage le plus ancien, elle exprimait la satisfaction du peuple de voir sa demande exaucée, sa reconnaissance de Dieu dans cette désignation et sa soumission à l'autorité de celui qui était désigné. Une telle soumission était tout à fait légitime. Si les hommes désirent un roi, leur premier devoir est d'obéir au roi. Paul l'a reconnu lorsqu'il a clairement enjoint l'obéissance aux rois et à toutes les autorités. Du côté du roi, il était et il est nécessaire qu'il reconnaisse le fait que son autorité est une autorité déléguée, que les pouvoirs en place sont ordonnés par Dieu. S'il ne le fait pas et gouverne sans droiture et sans justice, le moment viendra inévitablement où Dieu agira par le peuple pour le détrôner et, si nécessaire, pour le faire mourir. Non seulement l'histoire biblique, mais toute l'histoire humaine témoigne de la vérité de ces choses. En elles, nous découvrons la persistance du gouvernement divin. L'homme, avec tous ses choix et ses projets, n'échappe jamais à cette autorité et à cette puissance ultimes. C'est là le seul et unique fondement de la confiance dans les affaires humaines, et c'est un fondement solide comme le roc.

Néhémie 11:13

Personne ne sera mis à mort en ce jour, car aujourd'hui l'Éternel a opéré une délivrance en Israël.

Il semblerait que Saül, en descendant dans sa maison à Guibea, n'ait pas assumé les responsabilités actives de sa royauté avant que l'invasion des Ammonites ne le trouble et que l'Esprit de Dieu ne vienne sur lui, lui donnant le sens des responsabilités. Aussitôt, face au danger et sous l'impulsion de l'Esprit, il rassembla le peuple et le conduisit à la victoire. Les dernières phrases du chapitre précédent révèlent que certains hommes n'étaient pas d'accord avec sa nomination. Le jour de sa victoire, le peuple suggéra de punir ces hommes. La possibilité de grandeur en Saül se manifeste dans le fait qu'il refusa ainsi de gâcher les jours de la victoire de Dieu. Lorsque nous comparons cette attitude de l'homme à celle qu'il avait à l'époque où, sous l'emprise d'un esprit maléfique, il cherchait par tous les moyens à détruire David, nous réalisons l'ampleur de sa chute. À ce moment-là, il avait une vision juste des choses. Il ne s'attribuait aucun mérite pour sa victoire. Il savait que la délivrance était venue par l'action de Dieu. Quel droit avait-il donc de mettre à mort des hommes parce qu'ils ne lui étaient pas fidèles ? Le sens de Dieu corrige toutes les choses de la vie humaine. Là où il est aigu, il n'y a pas de place pour la passion de la vengeance. Il n'y a même pas le souci de lutter pour ses propres droits. Réaliser le gouvernement divin, c'est toujours être patient et bienveillant dans ses relations avec les autres hommes ; et il ne faut jamais oublier que cette bienveillance contribuera davantage à assurer un trône que toutes les méthodes de tyrannie oppressive.

Néhémie 12:23

Loin de moi aussi de pécher contre l'Éternel, de cesser de prier pour vous!

Prenons bien garde de ne pas mal interpréter ces paroles de Chronique, car, bien comprises, elles sont des plus frappantes et révélatrices. Chronique n'a pas dit : « Loin de moi l'idée de pécher contre vous en cessant de prier pour vous. » Il aurait pu dire cela dans un sens secondaire, car nous péchons certainement contre les hommes lorsque nous cessons de prier pour eux. Mais c'est précisément pour la raison révélée dans ce que Chronique a réellement dit, à savoir : « Loin de moi aussi de pécher contre l'Éternel, de cesser de prier pour vous. » Il pensait que s'il cessait de prier pour Israël, il pécherait contre Dieu. Quelle vérité remarquable se cache dans cette conception de la prière ! En termes simples, cela signifie que dans la prière, nous créons les conditions qui permettent à Dieu d'agir d'une manière qui lui serait autrement impossible. Lorsque nous cessons de prier, nous limitons Dieu. Lorsque nous prions, nous Lui ouvrons la voie pour agir. Nous ne sommes peut-être pas en mesure d'expliquer cela philosophiquement. Il peut nous sembler que nos prières ne peuvent en aucun cas influencer l'exercice de la puissance divine, même si elles peuvent éventuellement affecter Sa volonté. En réalité, c'est le contraire qui est vrai. Aucune de mes prières ne peut changer la volonté de Dieu, qui est toujours « bonne, agréable et parfaite ». Mais ma prière peut permettre à Sa puissance d'agir d'une manière qui serait impossible sans elle, et c'est ce qu'elle fait. Lorsque je cesse de prier pour les hommes, je pèche d'abord contre Dieu, car je L'empêche d'agir en ne L'aidant pas. Par conséquent, je pèche gravement contre les hommes lorsque je cesse de prier pour eux.

Néhémie 13:13

Tu as agi en insensé.

Qu'avait fait cet homme ? Une référence à une déclaration précédente (verset **10:8**) montre que, le jour de son onction, Saül avait reçu de Chronique des instructions implicites sur ce qui allait se passer à Guilgal et sur la ligne de conduite à suivre. De nombreuses années s'étaient écoulées, mais il ne faisait aucun doute que cet ordre avait révélé au roi la règle de conduite qu'il devait suivre, à savoir qu'il ne devait entreprendre aucune action, hormis celle de faire connaître la volonté divine par l'intermédiaire du prophète, en rapport avec l'offrande des holocaustes et des sacrifices de paix. La situation dans laquelle se trouvait Saül était particulièrement difficile. Le peuple était rempli de crainte devant les Philistins et se dispersait. Saül attendit sept jours, conformément aux instructions, puis, afin d'arrêter la déroute, il s'arrogea la fonction qui appartenait au seul prophète. Ce fut là sa folie. C'est une histoire saisissante. Cette action semble plausible ; jugée selon les normes politiques ordinaires, elle était justifiable. En réalité, c'était une action qui niait le principe fondamental de la monarchie théocratique. C'était un acte d'insubordination envers le seul roi, l'Éternel. Cela coûta à cet homme sa royauté. Nous pouvons en tirer la leçon que la plausibilité ne justifie pas la désobéissance. Aussi sombre que soit le jour, aussi difficiles que soient les circonstances, nous ne sommes jamais justifiés de suivre notre propre raisonnement lorsqu'il nous met en conflit avec l'ordre divin. Cet ordre est toujours celui de la plus grande sagesse, et tout ce qui le contredit est une folie, même si cela semble en harmonie avec la raison.

Esther 1:12

Vasthi refusa de venir.

C'est la seule lueur d'espoir dans le tableau des conditions qui régnaient à la cour d'Assuérus. Le festin dans le palais du roi était caractérisé par toute la splendeur propre à l'Orient. Il se transforma en une débauche d'ivrognerie. Au milieu de tout cela, le roi ordonna à Vashti, sa reine, de se présenter devant lui et ses nobles ivres. Elle refusa de venir. Elle paya le prix de sa loyauté envers sa féminité en étant destituée. Incidemment, cette histoire révèle la place qu'occupaient les femmes en dehors de l'Alliance du peuple élu : elles étaient les jouets et les esclaves des hommes. Elle nous rappelle également que, même dans les ténèbres les plus épaisses, l'âme humaine n'est pas dépourvue d'une certaine conscience des choses supérieures, et que parmi les plus défavorisés, nous pouvons parfois découvrir des choses d'une réelle valeur et d'une réelle beauté. Que le nom de Vashti soit honoré à jamais pour son refus. Les événements relatés dans ce livre se sont déroulés entre l'achèvement du Temple et la mission d'Esdras. Le livre lui-même semble être un fragment de l'histoire perse, capturé et incorporé à des fins sacrées. Il nous montre Dieu régissant les affaires de Son propre peuple dans un pays étranger. La fête de Pourim, célébrée encore aujourd'hui, est le lien vivant avec les événements rapportés et confirme l'exactitude historique du récit. Cette fête célèbre non pas la défaite d'Haman ni l'avancement de Mardochée, mais la délivrance du peuple.

Esther 2:17

Le roi aima Esther plus que toutes les autres femmes… et… Il mit la couronne royale sur sa tête, et la fit reine à la place de Vasthi.

Ce chapitre révèle les coutumes en vigueur dans la maison d'Assuérus, qui nous montrent à quel point le peuple hébreu était en avance sur le monde païen, malgré toutes ses défaillances. De plus, nous ne pouvons les lire qu'avec reconnaissance, car partout où les forces purificatrices de la religion révélée ont agi, de telles choses sont devenues impossibles. Au milieu de l'histoire, Mardochée apparaît sur la scène. Il vivait avec sa cousine, qu'il avait adoptée comme sa fille. En application d'un décret du roi, elle fut emmenée au palais royal en compagnie des jeunes filles. L'attitude de Mardochée dans cette affaire est certainement discutable. Son amour pour Esther est évident, et l'image de lui marchant devant la cour de la maison des femmes indique son intérêt continu pour elle. On ne peut qu'espérer que sa présence là-bas n'était pas due à ses intrigues pour obtenir une place et le pouvoir. Cela semble suspect, et en tout cas, son conseil de ne pas trahir sa nationalité était discutable, car sa position à la cour du roi était très dangereuse pour une fille de l'Alliance. Nous devons cependant nous rappeler que cette histoire ne nous a pas été transmise pour glorifier Mardochée, mais plutôt pour montrer comment Dieu déjoue toute l'habileté et la folie des hommes afin d'accomplir ses propres desseins. La beauté d'Esther a conquis le cœur du roi, et elle a été faite reine à la place de Vashti. Dieu a utilisé sa présence au palais de manière à faire d'elle l'instrument qui a permis de déjouer les plans de l'ennemi et de préserver Son peuple du massacre.

Esther 3:15

Et le roi et Haman étaient assis à boire. (version Lausanne)

Et pour ce qui concernait Haman, il le fit avec une satisfaction totale, car il avait désormais mis au point ses plans pour exterminer les Juifs. Il y avait cependant un élément qu'il n'avait pas pris en compte, à savoir que ces gens étaient le peuple de Dieu. On peut se demander s'il avait conscience de ce fait ou, s'il savait que ces gens revendiquaient une relation particulière avec un Dieu, s'il savait quoi que ce soit de ce Dieu ou s'il jugeait utile de prendre en considération une telle question. Il omit ainsi le seul facteur qui importait vraiment. Il avait le pouvoir et l'intelligence de son côté. Il avait les faveurs du roi. Il était hautain, impérieux, astucieux. Il avait utilisé son pouvoir, élaboré ses plans ; tout était prêt. Il s'assit donc pour boire avec le roi. Et pendant ce temps, Mardochée, les Juifs et Haman étaient entre les mains de Dieu. Dans les actions des hommes mauvais, on voit constamment leur intelligence échouer, car ils font des choses étranges et inexplicablement stupides du point de vue de leur propre objectif. Dans le cas d'Haman, nous nous demandons : pourquoi a-t-il retardé pendant des mois la réalisation de son intention ? La réponse est probablement qu'il pensait que ce retard rendrait l'extermination de ce peuple plus complète. Nous voyons maintenant comment ce retard a donné le temps nécessaire à tous les événements qui ont abouti à la délivrance du peuple de Dieu. Si les hommes craignent Dieu et le suivent, ils peuvent toujours compter sur Lui. S'ils l'ignorent dans leurs calculs, ils le retrouvent toujours tôt ou tard, à leur propre perte.

Esther 4:14

Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté?

L'action d'Haman sema la consternation parmi les Juifs, comme on pouvait s'y attendre. Tout ce plan diabolique avait été habilement conçu, et les dispositions pour mener à bien ce dessein funeste avaient été prises avec soin. Du point de vue humain, il semblait qu'il n'y avait aucun moyen d'échapper à un terrible massacre. Mardochée était accablé de chagrin, mais dans ces mots, nous découvrons la seule lueur d'espoir qui brillait pour lui au milieu des ténèbres qui régnaient. Ce n'était pas une affirmation, mais une question ; non pas l'expression d'une foi confiante, mais l'interrogation d'un espoir nostalgique. Pourtant, la véritable réponse à cette question était affirmative. Esther devint un lien direct entre le roi et son peuple. La coutume et la loi de la cour lui interdisaient d'approcher son seigneur, sauf sur son ordre. Néanmoins, l'urgence de la situation l'incita à faire preuve d'héroïsme et à se lancer dans cette grande aventure. Consciente de son besoin de force morale et spirituelle, elle demanda à son peuple de jeûner avec elle. On retrouve la note du sacrifice au plus haut niveau dans ses paroles : « Si je dois périr, je périrai. » Ce portrait d'Esther est particulièrement beau. Une belle femme, occupant une position grave et périlleuse à la cour de ce despote oriental, et cela sans l'avoir choisi, elle a pris un grand risque pour son peuple en cette heure de péril. Elle l'a fait dans un esprit de dépendance consciente envers Dieu et dans une disposition totale à sacrifier sa vie. Elle était certainement venue dans ce royaume pour ce moment précis, et elle était exactement la femme dont Dieu avait besoin pour être l'instrument de la délivrance de Son peuple.

Esther 5:13

Tout cela n'est d'aucun prix pour moi aussi longtemps que je verrai Mardochée, le Juif, assis à la porte du roi.

Quelle révélation du cœur foncièrement mauvais que nous avons dans ces paroles d'Haman ! Derrière son ambition égoïste se cache une douleur lancinante qui le tourmente sans cesse. Dans ce cas, c'était le refus de Mardochée de lui rendre hommage, ainsi qu'à ses amis. Haman admettait franchement que rien ne le satisfaisait tant que cette situation perdurait. Je le répète, quelle révélation ! Nous voyons ici la véritable raison de toutes les souffrances effroyables que cet homme se proposait d'infliger à tout un peuple. C'était une question de mesquine rancune et d'orgueil. Si ce n'était pas pour les conséquences terribles qui peuvent résulter d'une telle attitude, il suffirait de la mépriser, d'en rire. Mais c'est là tout le mal. Cette chose apparemment insignifiante est fondamentalement mauvaise, et elle est si terrible que lorsqu'elle s'exprime pleinement, elle se traduit par la cruauté, le pillage, le meurtre et toutes sortes de maux. Et pendant tout ce temps, la racine du mal tourmente l'homme qui la porte en lui. Haman a dit : « Tout cela n'est d'aucun prix pour moi aussi longtemps ! » Le seul remède à ce mal serait la mort de Mardochée, et Dieu l'empêcherait. La potence destinée à Mardochée devait être le réconfort d'Haman pendant le festin. Mais dans les conseils de Dieu, cette potence n'était pas pour Mardochée. Plus on examine attentivement le monde moral sous le gouvernement de Dieu, Ses lois, Ses méthodes, Ses tourments et Ses triomphes, plus on est contraint d'adorer la sagesse infinie, la justice immuable et la miséricorde de notre Dieu. Entre-temps, Esther avait tenté sa chance, et le sceptre tendu du roi était le signe du règne divin exercé dans cette cour d'orgueil et de pompe terrestres.

Esther 6:1

Cette nuit-là, le roi ne put pas dormir.

Dans ce chapitre, nous avons un intermède nocturne entre la construction d'une potence et la tenue d'un festin. Dans l'économie divine, les choses insignifiantes précèdent les événements importants. Une nuit blanche est un événement passager et presque insignifiant. Pourtant, elle a souvent été le moment de révélations et de surprises qui ont influencé les années suivantes. Dans le cas d'Assuérus, ce fut une autre manière dont Dieu a agi pour délivrer son peuple. Pour passer le temps, le roi ordonna à ses lecteurs de lui lire les Chroniques. Une fois de plus, le Dieu invisible dirigeait l'esprit du roi ! Lorsqu'ils obéirent, ils se retrouvèrent à lire un passage sur un service que Mardochée avait rendu au roi. Une fois de plus, le Dieu invisible choisissait le passage à lire ! Puis, rapidement et soudainement, les choses se sont précipitées. Haman attendait dehors, guettant l'occasion de demander que Mardochée soit pendu. Il entra, entendit, et sortit pour conférer les plus hautes dignités du royaume à Mardochée ! Ainsi Dieu accomplit Ses desseins élevés, lentement, comme cela semble souvent être le cas, mais sûrement, et avec une sagesse infaillible, jusqu'à ce que tout soit accompli, et que la fin soit soudaine, dramatique, complète. Dans deux poèmes très différents, Russell Lowell a exprimé deux vérités que nous pouvons réunir et garder ensemble dans notre réflexion. Dans « The Crisis », il a écrit :« Dieu se tient dans l'ombre, Veillant sur les siens. » Et dans « The Biglow Papers », il a écrit : « … Tu devras te lever tôt, Si tu veux comprendre Dieu. »

Esther 7:10

Et l'on pendit Haman au bois qu'il avait préparé pour Mardochée.

En se rendant au banquet, Haman passa devant la potence qu'il avait fait ériger pour Mardochée et dont il espérait qu'elle serait sa source de consolation pendant cette période de réjouissances et de festins. Ce fut un châtiment terrible et cruel, mais empreint d'une justice poétique. Au fond, la haine d'Haman pour Mardochée venait de son orgueil et de son ambition égocentriques et dévorants. Ceux-ci étaient si puissants qu'un seul homme refusant de lui rendre hommage lui inspira une telle haine qu'il était déterminé à causer non seulement la mort de cet homme, mais aussi celle de tous ceux qui avaient un lien de parenté avec lui. Les filets des complots maléfiques et des entreprises malveillantes s'étendent loin dans les marées de la vie humaine, mais jamais assez loin pour piéger Dieu. Il reste au-delà de tous, et les rassemblant dans les mains de sa puissance, il y inclut les hommes qui les tissent pour détruire les autres. L'instrument que la brutalité d'Haman avait préparé pour Mardochée, Dieu l'a utilisé pour la destruction d'Haman. Pas toujours avec la même visibilité spectaculaire, ni toujours avec la même soudaineté dramatique, mais toujours, inévitablement, tôt ou tard, maintenant ou dans un avenir plus lointain, que seuls les yeux de Dieu peuvent encore voir : « L'Éternel renverse les desseins des nations. »

Esther 8:16

Il n'y avait pour les Juifs que bonheur et joie, allégresse et gloire.

La destitution d'Haman eut naturellement pour conséquence la promotion de Mardochée. Cependant, le danger qui menaçait le peuple juif n'était pas encore écarté, loin s'en fallait. Le décret royal avait été promulgué, ordonnant que le treizième jour du douzième mois, le peuple hébreu serait massacré. Selon la constitution, un tel décret royal ne pouvait être directement annulé. Il fallait trouver un autre moyen de sauver le peuple. Grâce à l'intervention d'Esther, le roi accorda à Mardochée la permission d'envoyer une proclamation sous le sceau royal autorisant le peuple à s'armer et à se défendre. Ainsi, par des voies ordinaires, Dieu provoqua la délivrance de Son peuple par le moyen extraordinaire d'envoyer en hâte à travers le pays les messagers du roi eux-mêmes, exhortant le peuple à se préparer contre ce qui aurait été le jour fatidique de son propre massacre, conformément à la proclamation royale précédente. Nous pouvons comprendre quel jour de « lumière et de joie » ce fut pour ce peuple. Un fait très significatif est rapporté, à savoir que beaucoup parmi les peuples du pays « se firent Juifs ». Ainsi, la délivrance fut manifestement reconnue comme ayant été obtenue pour ce peuple par des moyens surnaturels : et la crainte des Juifs s'empara des autres peuples, car le renversement complet de leur situation était évident. Dans un pays lointain, en un jour sombre, Dieu donna ainsi à Son peuple un signe de Sa protection vigilante et remplit Ses cœurs de joie. Toute la valeur de cette histoire réside dans le fait qu'elle révèle à nouveau la grandeur de l'amour de Dieu.

Esther 9:32

Esther confirma l'institution des Purim.

Dans ce chapitre, nous avons un récit complet de l'arrivée du treizième jour fatidique du douzième mois, et de tout ce qui s'est passé ensuite. C'était le jour où le changement de situation d'Haman et de Mardochée fut révélé dans toutes les provinces. Les hommes qui avaient persécuté les Juifs et cherchaient l'occasion de se venger par décret royal se retrouvèrent à occuper les places qu'ils avaient destinées à leurs ennemis. C'est en souvenir de cette grande délivrance que la fête de Pourim fut instituée. Le treizième jour était le jour où, selon les plans d'Haman, le sort devait être jeté pour la destruction des Juifs. Dieu a renversé le sort, et ils ont été délivrés. C'est pourquoi les quatorzième et quinzième jours ont été désormais observés comme Purim, ou jours du sort, un temps de fête. Cette décision a été confirmée par le consentement royal par l'intermédiaire d'Esther. Selon une tradition juive, « toutes les fêtes cesseront au temps du Messie, sauf la fête de Purim ». Il est remarquable que, alors que la célébration des autres grandes fêtes a connu des interruptions et que certaines d'entre elles ont pratiquement disparu, celle-ci a été maintenue. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la valeur du livre d'Esther, il est certain que les dirigeants juifs l'ont toujours considéré comme une exposition de la méthode par laquelle Dieu a délivré Son peuple en temps de péril, même pendant son exil, et donc de Son souci constant à son égard. Il a été une source d'espoir pour eux pendant de nombreux jours sombres et désolés.

Esther 10:3

Le Juif Mardochée était le premier après le roi Assuérus.

Ce petit chapitre est intéressant car il nous donne une dernière image de cet homme, Mardochée. C'est une image particulièrement belle. Quelles que soient les méthodes discutables qu'il ait pu employer à l'égard d'Esther — et nous ne pouvons pas nous prononcer avec certitude à ce sujet —, il est évident qu'il était un homme de bien. Probablement que toutes les expériences de la bonté de Dieu l'avaient amené à mener une vie meilleure. Il avait manifestement conservé la faveur d'Assuérus, car il occupait une position proche du roi. Cela ne l'éloigna pas pour autant de son peuple. Il continua à rechercher son bien et à lui parler de paix, ce qui lui valut d'être tenu en haute estime parmi les siens et d'être considéré comme digne de confiance dans le royaume où il exerçait son autorité. Il n'y a peut-être pas d'épreuve plus sévère de la grandeur d'âme que celle de l'avancement dans la faveur des rois. Trop souvent, une telle promotion a signifié la ruine d'hommes qui, dans la pauvreté ou en disgrâce auprès des hautes sphères, étaient des hommes droits. L'homme qui peut accéder à la richesse et à une position parmi les grands de ce monde tout en conservant son intégrité et sa loyauté envers ses proches est toujours un grand homme, et le secret de cette grandeur réside invariablement dans le fait que ses racines sont en Dieu.

Job 1:1

Job... était intègre et droit; il craignait Dieu, et se détournait du mal.

C'est ainsi que l'on décrit l'homme dont les expériences extraordinaires sont relatées dans ce livre merveilleux. Les cinq versets suivants nous racontent sa situation avant que ces expériences ne commencent. Elles constituent les éléments accessoires. Ces paroles nous révèlent l'essentiel. Ce sont les qualités propres à cet homme, les traits de son caractère. Il est difficile d'imaginer un plus grand éloge. Deux mots suffisent pour en résumer le résultat, tandis que deux phrases en révèlent le secret. Il était « intègre et droit », parce qu'il « craignait Dieu et se détournait du mal ». Il est essentiel de reconnaître cela dès le début et de ne jamais l'oublier tout au long de la réflexion qui suit. Cela nous évitera de commettre l'erreur de penser, à un moment ou à un autre, que ces expériences trouvent leur explication dans l'homme lui-même. Il n'a pas souffert pour lui-même. Ses souffrances n'étaient pas une punition pour ses mauvaises actions, ni même un châtiment destiné à le corriger. L'âme de cet homme parfait et intègre était le théâtre d'une lutte entre le ciel et l'enfer. Un mensonge subtil et sinistre du mal a été rencontré et réduit au silence à travers ses expériences. Pendant longtemps, ni lui ni ses amis n'ont compris le sens profond de tout cela. Cependant, le récit des deux premiers chapitres, avec leurs questions de Satan et les réponses de Dieu, nous introduit immédiatement dans le secret. Nous voyons Job dans ces chapitres privé de tout ce que Satan disait nécessaire à sa loyauté. Nous le verrons traverser de grandes épreuves mentales dans les ténèbres. Nous le verrons émerger en justifiant sa foi et en démentant Satan. Ainsi, nous apprenons que les expériences que traversent les âmes loyales peuvent trouver leur explication dans un dessein profond de Dieu, et que la souffrance peut être un honneur. Dans le grand avenir de Dieu, nous aurons d'étranges et heureuses surprises.

Job 2:13

Aucun d’eux ne lui dit une parole, car ils voyaient que sa douleur était fort grande. (version Ostervald)

Cette déclaration justifie pleinement l'utilisation du terme « amis » pour décrire ces hommes. À ce stade du récit, nous avons vu cet homme, Job, dépouillé de tous ses privilèges matériels. Il avait perdu ses biens, ses enfants, sa santé et le soutien de sa femme dans sa foi. Il était assis dans une solitude et une désolation effroyables, sans aucune lueur d'espoir. Il ne connaissait aucune raison à ses souffrances. En cette heure sombre, toutes les connaissances qui s'étaient réchauffées à la chaleur de sa prospérité brillaient par leur absence. Mais non, il y avait trois hommes, Éliphaz, Bildad et Tsophar, et plus tard un quatrième, Élihu, qui, ayant entendu parler de son malheur, vinrent le voir. Ils se concertèrent, puis ils vinrent. Son état les toucha profondément. Ils désiraient le réconforter. Quand ils le virent, il était tellement changé qu'ils ne le reconnurent pas. Alors leur chagrin s'exprima en larmes. Puis vint la preuve suprême de leur amitié. Pendant sept jours, ils restèrent assis avec lui en silence. C'est là l'essence même de l'amitié. Que cela reste à leur honneur tout au long de l'étude. Ils ne parlèrent pas avant lui. Tout ce qu'ils dirent fut en réponse à son premier élan de douleur, un élan rendu possible par leur silence sublime et compatissant. Leur véritable amitié a persisté tout au long du processus. Leur erreur a été d'essayer de trouver une solution. Elle est née de leur satisfaction à l'égard de leur philosophie, qui était vraie dans son ensemble, mais qui n'était pas toute la vérité. Néanmoins, leurs erreurs étaient le résultat de leur amitié. Il est impossible d'y réfléchir sans se rendre compte à quel point la sympathie d'un grand silence est souvent bien plus bénéfique que n'importe quel discours

Job 3:1

Après cela, Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance.

Ce chapitre relate la première grande explosion de plaintes de la part de Job, et, comme nous l'avons dit, l'occasion en a sans aucun doute été créée par la sympathie silencieuse de ses amis. On ne peut nier qu'il s'agit d'un cri terrible. Dans l'ensemble, il s'agissait plutôt d'un cri pour s'échapper que d'une description de ses souffrances. Celles-ci étaient évidentes, même pour ses amis qui l'observaient, bien qu'ils ne puissent pas comprendre toutes les horreurs qu'il avait traversées ou celles dans lesquelles il vivait alors. S'échapper semblait être la seule chose souhaitable. Il n'y avait aucune suggestion de chercher à s'échapper par la mort de son propre fait. Mais il en était venu à haïr la vie. C'est pourquoi il maudissait le jour de sa naissance et la nuit de sa conception ; il se lamentait d'avoir été préservé pour vivre de tels jours ; il célébrait la bénédiction de la mort qui permet aux hommes d'échapper aux chagrins de la vie. À ce stade, nous sommes tentés d'entamer notre critique. Nous disons que personne n'a le droit de maudire le jour de sa naissance ou de se lamenter sur le fait d'être en vie. C'est un argument froid, logique et peut-être même vrai. Mais avant de dire quoi que ce soit, mettons-nous honnêtement dans une situation similaire. Et disons tout de suite, et rappelons-le tout au long de notre réflexion, qu'aucune parole de Dieu ne le réprimande. De plus, tirons la véritable valeur de cette histoire, car elle nous révèle qu'il y a un soulagement à déverser tout ce que l'on ressent dans les moments d'obscurité. Un tel déballage est bien plus salutaire pour l'âme que de ruminer dans le silence et l'obscurité. Ou bien essayons de nous souvenir de l'ensemble des faits. Voici un homme qui, à travers des souffrances qu'il ne s'expliquait pas, coopérait avec Dieu. Les tourments mêmes qu'il exprime ici faisaient partie de cette coopération souffrante. Quelle révélation sur la grandeur de l'homme !

Job 4:18

Voici, il ne se fie pas à ses serviteurs, et ses anges il les charge de folie. (version Darby)

Ces mots apparaissent dans le premier discours d'Éliphaz. En examinant chacun des discours des amis de Job, nous devrons faire la distinction entre les vérités qu'ils ont exprimées et leur incapacité à aider Job. C'étaient des hommes merveilleux, merveilleux par la lumière et la compréhension remarquables dont ils étaient dotés. Je me demande si l'on peut trouver à redire à quoi que ce soit de ce qu'ils ont dit. Mais il y avait tant de choses qu'ils ignoraient. Ils ne connaissaient pas la philosophie qui englobe les expériences de Job. Leur erreur persistante était de tenter d'expliquer tout par leur savoir, qui, aussi vaste fût-il, était tout à fait trop étroit. Prenons ces mots en particulier. Comme ils sont vrais ! Dieu est si grand, et l'univers sur lequel Il règne est si vaste, qu'Il lui est impossible de se fier finalement à autre chose qu'à Lui-même. En fin de compte, la connaissance, même celle des anges, est une folie. Tout cela est vrai et révèle une compréhension très remarquable de la vérité de la part d'Éliphaz. Mais quel rapport une telle affirmation avait-elle avec le cas de Job ? Aucun. Éliphaz pensait qu'il y en avait un, car il en déduisait qu'un tel Dieu punissait le mal. Il avait raison jusqu'ici. Mais lorsqu'il concluait que toute souffrance était une punition, il avait tort. Il n'avait jamais imaginé que la souffrance pouvait être un moyen d'action de Dieu et un moyen de coopération de la part de l'homme. Pourtant, c'était ce qui se passait sous ses yeux. Sa propre déclaration était une réprimande, s'il l'avait su. Même alors, Dieu l'accusait de folie.

Job 5:17

Voici, bienheureux l’homme que Dieu reprend ! Ne méprise donc pas le châtiment du Tout-puissant. (version Darby)

Éliphaz continue de parler. Nous remarquons tout d'abord que ces paroles ne s'appliquent pas à Job. Dieu ne le corrigeait pas : les épreuves qu'il traversait n'étaient pas de nature punitive. Toutes ses souffrances étaient causées par Satan et permises par Dieu. Par cette permission, Dieu honorait un homme « intègre et droit », qui « craignait Dieu et se détournait du mal », en l'admettant comme partenaire dans des opérations qui finiraient par démentir le mal et montrer la grandeur de l'âme humaine. Reconnaissant cela, nous pouvons alors méditer la splendide vérité qu'Éliphaz a exprimée dans ces mots. Dieu corrige l'homme pour ses mauvaises actions : il châtie ses fils lorsqu'ils cessent d'être parfaits et droits par leur désobéissance. Lorsque ceux qui Lui appartiennent s'éloignent de Sa crainte et font compromis avec le mal, Il les corrige, les châtie et les restaure par des afflictions, des douleurs et des chagrins. Heureux l'homme qui est l'objet de cette sollicitude et de cette activité divines, sévères mais gracieuses. La sagesse d'un tel homme consiste toujours à se soumettre au châtiment. Sur le moment, celui-ci n'est jamais joyeux, mais douloureux ; mais par la suite, il produit les fruits paisibles de la justice. Les yeux de Dieu, dans Son grand amour, sont toujours fixés sur cet « après ». Quelle folie indescriptible, dans un tel cas, que de mépriser le châtiment, c'est-à-dire de ne pas nous soumettre à ses intentions. Agir ainsi, c'est empêcher la paix vers laquelle il tend. Mieux vaut connaître aujourd'hui les troubles qui viennent de Dieu que le désastre des troubles qui viennent de notre propre égarement, de notre méchanceté, et qui ne sont pas contrôlés par la correction et le châtiment.

Job 6:8

Puisse mon vœu s'accomplir, Et Dieu veuille réaliser mon espérance!.

Les paroles d'Éliphaz ajoutèrent infiniment à l'angoisse de Job. Son ami l'avait mal compris et avait interprété la situation de la pire manière qui soit, attribuant ses souffrances à quelque péché commis dans sa vie. Job savait que la déduction tirée de la philosophie de son ami était injuste. Même s'il ne comprenait pas lui-même ses souffrances, il savait que cette solution était fausse. Son angoisse se transforma en colère, comme le révèle le ton général de sa réponse. Et comment s'en étonner ? Peut-il y avoir une expérience plus éprouvante pour l'âme que celle d'être accusé de péché par ses amis, alors qu'on se sait innocent ? Torturé par l'injustice, ces mots brûlants lui échappèrent : et ceux qui suivent nous révèlent sa requête. Il désirait que Dieu l'écrase, qu'll le retranche. Nous l'écoutons avec une profonde sympathie, et pourtant, connaissant toute l'histoire, nous savons quel désastre cela aurait été pour lui si cette demande avait été exaucée. Le désastre n'aurait pas consisté tant dans le fait d'être retranché que dans le fait d'être ainsi privé du grand privilège de coopérer avec Dieu. Quelle merveilleuse lumière tout cela renferme pour nous ! Il n'y a rien de mal à exprimer même un tel désir, lorsque, dans la fureur d'une fournaise ardente de souffrances, nous le ressentons sincèrement. Mais lorsque la réponse ne vient pas, lorsque, au lieu de la délivrance que procure l'extermination, nous avons la continuité de la douleur et un grand silence, alors rappelons-nous cette histoire et restons confiants qu'il y a une explication et que, lorsqu'elle viendra, nous remercierons Dieu de ne pas avoir exaucé notre demande.

Job 7:20

Si j'ai péché, qu'ai-je pu te faire, gardien des hommes?

Après avoir répondu de manière plus directe et plus colérique à Éliphas, Job poursuit son discours en se plaignant amèrement du stress et de la misère de la vie en général. Le labeur de la vie est en effet pénible. C'est une guerre. L'homme est un mercenaire, un serviteur dont le travail ne sert à rien et dont le repos est perturbé par l'agitation. Rien n'est satisfaisant, car rien n'est éternel. Job multiplie les images pour souligner cela : la navette du tisserand, le vent, le regard d'un œil, le nuage qui disparaît. Il n'y a absolument aucune lueur d'espoir dans cette vision de la vie. C'est pourquoi il exprime sa plainte, non seulement à propos de la vie, mais directement contre Dieu. C'est une plainte claire et déterminée : « Je ne me retiendrai pas… Je parlerai… Je me plaindrai. » Mais notez bien qu'elle a pris la forme d'une interrogation du début à la fin. Ces questions nous montrent clairement comment Job voyait Dieu à cette époque, et nous savons que c'était une vision floue. Mais cette méthode même de poser des questions montre aussi qu'il n'était pas satisfait de sa propre vision. Si c'est cela Dieu, comme s'il avait dit, alors pourquoi est-il ainsi ? Chaque question était une grande question, comme le montre toute considération attentive. De plus, il y avait, et il y a toujours, une grande réponse à chacune d'elles ; et s'il avait été possible de donner ces réponses à Job, elles l'auraient émerveillé, comme elles nous émerveillent avec l'émerveillement qui conduit à l'adoration. Prenez celle-ci en particulier. Son sens simple était que Dieu est si grand que même si un homme pèche, cela ne peut l'affecter. La réponse est que c'était là une conception trop étroite de Dieu : la vérité étant que Dieu est si grand qu'Il est affecté, blessé, spolié par le péché humain. Job, comme ses amis, était limité par une philosophie trop étroite.

Job 8:13

L'espérance de l'impie périra.

Bildad était un homme d'une autre trempe qu'Éliphaz. Son discours était caractérisé par une plus grande franchise. En comparaison, il manquait de courtoisie, mais gagnait en force et peut-être en clarté. Dans son discours, nous découvrons la même philosophie que celle d'Éliphaz. Dieu est juste, il fait prospérer les justes et punit les méchants. Aucune accusation directe n'était portée contre Job, mais la déduction était inévitable. Une fois encore, nous devons dire que Bildad avait tout à fait raison dans ses déclarations sur la vérité, mais qu'il avait tout à fait tort dans ses déductions concernant Job. Reconnaissant cette erreur, nous pouvons considérer la vérité ainsi énoncée : « L'espérance de l'impie périra. » Y a-t-il quelque chose de plus éternellement démontré dans l'expérience humaine ? L'espoir, en tant qu'attente accompagnée d'un désir, joue un rôle considérable dans la vie humaine. Il est la source constante de l'activité, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Le résultat de l'énergie vitale est presque toujours la réponse à un désir associé à une attente. Néanmoins, il est évident que la vie et l'expérience humaines sont pleines d'exemples d'espoirs déçus. Ce qui était attendu ne se produit pas, le désir n'est pas satisfait. Il est vrai que les hommes sont sauvés par l'espérance, mais il est tout aussi vrai qu'ils sont perdus par l'espérance. Comment expliquer cela ? Tout dépend de la nature de l'espérance. La phrase qui précède celle-ci dans le discours de Bildad l'explique : « Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui oublient Dieu. » C'est l'espérance des impies qui périt, et c'est par elle que les hommes sont perdus. L'espérance placée en Dieu se réalise toujours, et c'est par elle que les hommes sont sauvés.

Job 9:33

Il n'y a pas entre nous d'arbitre, Qui pose sa main sur nous deux.

Deux chapitres sont maintenant consacrés à la réponse de Job à Bildad. Remarquez attentivement le début de cette réponse. Il admet d'abord la vérité de la proposition générale : « Je sais bien qu'il en est ainsi » ; puis il pose la grande question qu'il s'apprête à discuter : « Comment l'homme serait-il juste devant Dieu? » Il faut bien comprendre que cette question, telle que Job la pose, n'est pas l'expression d'une culpabilité, mais d'une petitesse et d'une ignorance. Il ne voulait pas dire « Comment un homme peut-il être rendu juste devant Dieu », mais plutôt « Comment un homme peut-il prouver qu'il est juste devant Dieu ». Dans un passage très puissant, il décrit la grandeur de Dieu. Il est infini, invisible, invincible. Il est donc inutile pour un homme d'essayer d'être juste avec Lui. Sa position est donc désespérée. Ses jours s'écoulent sans rien de bon. Alors, cet homme a poussé ce cri profond, exprimant le besoin le plus profond de l'âme humaine : « Il n'y a pas entre nous d'arbitre, Qui pose sa main sur nous deux. » C'est ce dont l'homme a besoin dans un sens plus profond que celui que Job voulait dire, à savoir une justification qui inclut le pardon et la purification. C'est aussi ce dont l'homme a besoin dans le sens où l'entendait Job, à savoir un moyen d'accès à Dieu pour l'homme, et un moyen d'accès à l'homme pour Dieu, afin qu'il puisse y avoir une conscience et une communion intelligente. Nos pensées se tournent nécessairement vers Celui qui est le médiateur, dans une adoration pleine de reconnaissance : Celui qui pose Sa main sur nous et sur Dieu, qui intercède auprès de Dieu pour nous et auprès de nous pour Dieu. Par Lui, nous avons accès à la grâce dans laquelle nous sommes, car nous sommes justifiés par la foi en Lui.

Job 10:20

Qu'il se retire de moi, et que je respire un peu.

Même si Job estimait qu'il était impossible à un homme de discuter avec Dieu, il s'adressa néanmoins à Lui, car il n'y avait pas d'arbitre. Se détournant de la réponse de Bildad, il déversa sa douleur devant le Très-Haut. Son appel n'était en aucun cas un appel plein d'espoir, mais un appel adressé directement à Dieu. Après s'être plaint de ses souffrances, les attribuant toutes à l'action de Dieu, et après avoir demandé si Dieu prenait vraiment plaisir à ce qu'Il faisait, ou si Sa vision était défectueuse, Job demanda sans détour à Dieu de le laisser tranquille, afin qu'il puisse avoir un répit avant de mourir. C'est une terrible révélation de la souffrance et de l'état d'âme tourmenté dans lequel cette souffrance a plongé cet homme. En lisant cela, nous avons le sentiment que les suggestions que Job fait à propos de Dieu sont tout à fait erronées, mais nous nous souvenons qu'elles ne sont pas mauvaises, car elles sont honnêtes. Nous nous rappelons également que tout au long du livre, il n'y a pas la moindre allusion au mécontentement divin à l'égard de Job. Job ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre, et toute son angoisse faisait partie de la coopération avec Dieu à laquelle il était appelé. Nous connaissons toute l'histoire, et c'est donc à nous d'en tirer les leçons les plus profondes. Nous nous rappelons donc que de telles prières, parfaitement honnêtes et non réprimandées, trouvent néanmoins une réponse au sens le plus élevé, en n'étant pas exaucées. En ce beau matin qui va se lever, où nous aurons l'explication des expériences de la vie, notre profonde gratitude envers notre Père s'exprimera dans les remerciements que nous Lui adresserons pour avoir refusé d'accéder à certaines de nos demandes les plus sincères. Si le répit signifie la cessation de la coopération avec Dieu, mieux vaut ne jamais le trouver.

Job 11:7

Prétends-tu sonder les pensées de Dieu, Parvenir à la connaissance parfaite du Tout Puissant?

La méthode de Tsophar était plus directe que celle d'Éliphaz ou de Bildad. Il parlait moins, et il y avait en lui une rudesse et une franchise qui leur manquaient. Sa philosophie était la même. Il déduisait de la souffrance de Job que celui-ci devait être coupable de péché. Le poids particulier de son message tenait au fait qu'il estimait que Job avait affirmé la sagesse de Dieu, puis l'avait remise en question ; et dans un passage d'une grande beauté, il réaffirmait et insistait sur le fait que ce Dieu d'une sagesse infinie connaissait parfaitement l'homme. Ce qu'il affirmait était certes vrai, mais parce que c'était vrai, ses déductions étaient fausses. Dieu connaissait Son serviteur Job et toute la signification de sa douleur, comme ni Job ni ses amis ne la connaissaient. Nous pouvons donc passer de la fausse déduction de Tsophar à sa véritable affirmation. Nul ne peut découvrir Dieu par ses recherches ; nul ne peut découvrir le Tout-Puissant dans sa perfection, pas même Tsophar, ni Job. L'application est double : premièrement, à ceux qui se trouvent dans la situation de Job, et deuxièmement, à ceux qui se tiennent à l'écart et observent comme Tsophar. Que ceux qui souffrent se souviennent que Dieu a peut-être des raisons, qui leur sont aujourd'hui inconnues, pour permettre que leur douleur continue. C'est le dernier refuge des affligés, mais c'est un refuge sûr et tranquille. Que ceux qui observent cessent d'essayer d'expliquer, de peur de déformer la vérité sur Dieu dans leurs tentatives de le justifier, encore plus que ne le fait celui qui souffre dans toutes ses effusions d'agonie interrogative.

Job 12:10

Il tient dans sa main l'âme de tout ce qui vit, Le souffle de toute chair d'homme.

La dernière réponse de Job dans ce premier cycle de discussion n'était pas seulement une réponse à Tsophar, mais un refus d'admettre la justesse de l'argument général présent dans les trois discours de ses amis. Du début à la fin, elle était empreinte de sarcasme, tout en maintenant son refus d'admettre sa propre culpabilité. Ce chapitre est consacré à son approche plus directe de ses trois interlocuteurs. Dans la première partie, nous découvrons le mépris sarcastique de Job pour leur sagesse ; dans la seconde, il déclare comprendre clairement tout ce qu'ils ont dit sur Dieu, et plus encore. Les mots particuliers que nous avons soulignés révèlent sa foi et sa conviction profondes concernant Dieu. Il reconnaissait que toute vie est soutenue par Dieu, celle des créatures inférieures à l'homme dans l'échelle de l'existence, ainsi que celle de l'homme. Cette conception est extraordinaire. Cela signifie que rien n'est jamais hors de sa portée. Cela remplit l'âme d'un sentiment de crainte, et d'impuissance, en quelque sorte. Il n'y a là aucun réconfort, jusqu'à ce que nous apprenions le caractère de Dieu. Job ne le savait qu'en partie : c'est pourquoi, bien qu'il reconnaisse ce fait, cela ne lui apportait aucune consolation. La vérité ainsi soulignée doit être perpétuellement rappelée. Une telle reconnaissance nous sauvera de la rébellion active. Réaliser la puissance de Dieu, c'est comprendre que notre sagesse réside dans la crainte de Dieu. Lorsque nous connaissons les faits relatifs à Son caractère, comme le Fils de Dieu nous l'a révélé, la vérité devient notre seule consolation dans toutes les circonstances difficiles. La question la plus importante que nous puissions poser à propos de Dieu n'est pas « Que peut-Il faire ? », mais « Qui est-Il ? ». Seul le Christ peut y répondre.

Job 13:8

Voulez-vous avoir égard à sa personne? Voulez-vous plaider pour Dieu?

L'accent dans ces questions de Job doit être mis sur le caractère de ses amis tel qu'il le comprenait. Il était sur le point (comme il le déclarait au verset **13:3**) de s'adresser directement à Dieu. Avant de le faire, il s'adressa à nouveau à eux avec colère. Son mépris pour eux était sans limite. Il les qualifia de « forgerons de mensonges », de « médecins de néant » et renvoya leur jugement sur eux-mêmes. Ils avaient parlé injustement au nom de Dieu. Cette protestation est très forte. On peut se demander si c'était une vision parfaitement juste de ce qu'avaient fait ses amis. Personnellement, je pense que oui. L'idée est que les hommes peuvent défendre Dieu en se basant sur des arguments fallacieux, en raison de leurs connaissances limitées. C'est exactement ce que ces hommes avaient fait. Le résultat était qu'ils se sont montrés injustes envers Job. Ils ne le savaient pas : ils n'avaient pas l'intention qu'il en soit ainsi. Mais il en était ainsi, et cela prouve leur incapacité à défendre Dieu : car Il n'est jamais justifié par un argument qui implique une injustice envers un être humain. Plus nous réfléchissons à cette histoire, plus nous sommes convaincus que le silence est plus approprié face aux nombreux problèmes que nous posent les expériences des autres. Il est toujours utile de s'asseoir en silence aux côtés de ceux qui souffrent pour leur témoigner notre sympathie. Il est toujours prudent de leur affirmer que Dieu est sage et qu'il ne peut se tromper. Tenter d'expliquer la souffrance, et cela par notre philosophie de Dieu, peut nous conduire à l'injustice envers celui qui souffre et à une représentation erronée de Dieu. Si la connaissance que Job avait de Dieu était imparfaite, elle était néanmoins plus profonde que celle de ses amis.

Job 14:14

Si l’homme meurt, revivra-t-il ? (version David Martin)

Ces mots doivent être mûrement réfléchis dans leur contexte. La fin de cette réponse de Job au premier cycle des discussions avec ses amis consistait en un appel direct à Dieu. Au cours de cet appel, il s'est attardé sur le fait que la vie de l'homme est éphémère et pleine de troubles. Mais finit-elle dans les ténèbres et le mystère de la mort ? « L'homme expire, et où est-il? » Il y a de l'espoir pour un arbre qui bourgeonne à nouveau, mais il n'y en a pas pour un homme. Cette sombre affirmation semble avoir éveillé dans l'esprit de Job un espoir émerveillé, qui s'est exprimé par ces mots : « Si l’homme meurt, revivra-t-il ? » Que cette question contenait un élément d'espoir est prouvé par la déclaration que Job fit immédiatement après l'avoir posée, lorsqu'il dit que si tel était le cas, il pourrait supporter tous les jours du conflit. Ce n'était qu'une lueur, presque immédiatement submergée par les ténèbres du désespoir, comme le montrent les phrases suivantes. Mais c'était une lueur, jaillissant du plus profond de l'âme humaine. Nous touchons ici à l'une des valeurs suprêmes de ce livre merveilleux. En observant toutes les expériences que cet homme a traversées, nous découvrons que l'esprit humain est d'une nature telle que, même au milieu des ténèbres les plus effroyables, il exprime sans cesse ses capacités les plus élevées par les questions qu'il pose. C'était une question terrible, mais rappelons-nous qu'il n'y a pas d'autre réponse à cette question que celle qui a été donnée aux hommes par Jésus-Christ et son Évangile. Comme l'a dit Paul, c'est Lui « a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile » (**2 Timothée 1:10**). La question de Job a trouvé une réponse en Jésus, et de manière si complète qu'elle ne laisse aucune place au doute.

Job 15:35

Il conçoit le mal et il enfante le mal, Il mûrit dans son sein des fruits qui le trompent.

Avec ce chapitre, nous entamons le deuxième cycle de discussion entre Job et ses amis. Il convient de noter que la philosophie de ces hommes était la même que dans le premier cycle, mais que la méthode avait changé. Dans le premier cycle, cette philosophie était énoncée en termes généraux et déclarait que Dieu punit les méchants et récompense les bons, ce qui conduisait inévitablement à la conclusion que les souffrances de Job étaient le résultat de sa méchanceté. Dans son discours, Éliphaz a mis l'accent sur une partie de cette philosophie, à savoir celle qui déclarait que Dieu punit les méchants. Tout cela était vrai, mais ce n'était pas toute la vérité : cela ne s'appliquait donc pas à Job. Outre son inadéquation avec le cas de Job, le discours d'Éliphaz constitue une magnifique description de la folie indescriptible de l'homme qui pèche contre Dieu. Ces mots constituent un résumé figuratif du discours. Le mot « iniquité » dans la version révisée est traduit par « vanité » dans la version King James. À mon avis, les deux traductions ont manqué le sens. Le mot hébreu « Aven » signifie strictement « néant », ce qui pourrait être exprimé par « vanité », mais il était constamment employé pour exprimer l'idée d'affliction. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est rendu par les réviseurs et les traducteurs de la version King James au chapitre **5:6**. Telle est la pensée d'Éliphaz à l'égard de Job. Toute son affliction était le résultat de ses pensées mauvaises ou malveillantes. Cela n'était pas vrai pour Job. La vérité demeure cependant que concevoir le mal engendre toujours l'affliction.

Job 16:19

À présent même, voici, j’ai mon témoin dans les cieux, et mon garant dans les hauts lieux. (version Ostervald)

La réponse de Job au discours d'Éliphaz ignorait pratiquement son argumentation. Il manifesta d'abord son impatience envers ces hommes. Leur philosophie n'était pas nouvelle. Ils étaient de « consolateurs fâcheux ». Il était agacé par leur obstination. Qu'est-ce qui a poussé Éliphaz à répondre ? demanda-t-il. Alors que l'obscurité l'enveloppait encore et que, dans un certain sens, l'agonie de son âme s'intensifiait, il est impossible de lire ce discours sans se rendre compte que, malgré le terrible stress qu'il subissait, il cherchait au moins à tâtons la lumière. Au milieu de ses plaintes, il dit : « Mon adversaire me perce de son regard » ; et encore : « Dieu me livre à la merci des impies ». Cela nous amène aux mots que nous avons soulignés. Compte tenu de la révélation qui nous est donnée dans les premiers chapitres du livre, ces paroles pourraient suggérer que Job commençait à comprendre, dans une certaine mesure, le processus qu'il traversait, même s'il en ignorait la raison. Le mot « adversaire » n'est pas le même que celui qui est traduit par « Satan », mais il désigne un ennemi. L'affirmation selon laquelle Dieu l'a livré aux impies est suggestive. Quoi qu'il en soit, au milieu de toutes ces souffrances de l'âme, sa foi a triomphé de son doute. Il croyait que Dieu connaissait la vérité à son sujet et qu'il serait son témoin. Fort de cette affirmation de foi, il pria Dieu de défendre ses droits auprès de lui et auprès de son prochain. C'est là un autre exemple de la lumière qui jaillit, ne serait-ce qu'un instant, du plus profond de son être. Même si cette lueur n'est que momentanée, elle démontre néanmoins que la lumière n'a pas été complètement éteinte. Nous pouvons employer ces mots avec plus de confiance, car l'Arbitre est venu à nous et s'est maintenant rendu devant Dieu pour nous.

Job 17:15

Mon espérance, où donc est-elle? Mon espérance, qui peut la voir?

La lumière s'éteignit aussitôt, et Job se retrouva de nouveau plongé dans une obscurité totale. Il était au milieu des difficultés. Des moqueurs l'entouraient : personne ne le comprenait. Il n'y avait pas de « sage ». Pourtant, il luttait dans les ténèbres pour obtenir la justification de Dieu. Il pense à nouveau à la mort, mais n'y voit aucune lueur d'espoir. C'est le sens de ces questions. Elles doivent être lues en étroite relation avec le « si » répété trois fois dans les versets **17:13** et **17:14**. S'il a cherché la délivrance dans la mort, cela signifie également l'abandon de tout espoir. C'est là une grande révélation de son état d'esprit. L'idée qu'un homme puisse revivre après la mort était ici momentanément oubliée ou rejetée. Pourtant, l'esprit de cet homme se rebellait contre une perspective aussi désespérée. Je répète que dans le mouvement de cette grande réponse, il semble bien que certains contours de la vérité se dessinent pour lui. Il était conscient de l'action de Dieu dans ses souffrances, d'un adversaire qui le poursuivait sans relâche et le déchirait sans pitié. D'une certaine manière, cet adversaire était en accord avec Dieu, et pourtant il savait que Dieu était son témoin. Au moins, nous voyons une lueur dans ces plaintes, et nous pouvons bien imaginer comment, dans les jours qui suivirent, il en vint à reconnaître que ces luttes de l'âme, ces désirs passionnés et ces cris pour la défense divine, étaient des lueurs dans les ténèbres. Il n'est pas étonnant que ce grand livre, bien qu'il n'apporte aucune solution au problème de la souffrance, ait apporté réconfort et force à d'innombrables âmes en détresse, car il reflète leurs propres expériences et mène à une fin où l'âme troublée est conduite au repos, même sans explication.

Job 18:21

Certainement, telles sont les demeures de l’inique, et tel est le lieu de celui qui ne connaît pas Dieu. (version Darby)

Bildad reprit alors la discussion, et comme dans le cas d'Éliphaz, il est évident, d'après ses premiers reproches, qu'il parlait sous le coup de l'irritation. Il était blessé par ce qu'il considérait comme le tort que Job lui avait fait, à lui et à ses amis, en les traitant de « bêtes » et d'« impurs ». Il était d'ailleurs en colère parce qu'il estimait que l'attitude de Job menaçait l'ordre moral par la violence. Passant de l'application erronée de son point de vue à Job, aux choses qu'il a dites, celles-ci constituent une déclaration puissante sur les questions de la méchanceté. Ces mots formaient la conclusion, et pour les interpréter, nous avons besoin de l'ensemble de son discours sur le sujet. Il avait d'abord déclaré l'expérience préliminaire des méchants. Leur lumière est « éteinte ». C'est une description très vivante. Dans le cas du méchant, son propre esprit, « la flamme », ne brille pas et la lumière extérieure est éteinte. Par conséquent, ses pas sont raides et « son propre conseil » le détruit. Son chemin sans lumière vers la mort est décrit. Privé de lumière, il tombe dans toutes sortes de pièges et d'embûches. Après sa mort, il disparaît complètement de la surface de la terre ; « Sa mémoire disparaît » ; il est « chassé du monde » ; il ne laisse derrière lui aucun enfant pour hériter de ses biens. C'est une description extrêmement puissante de la voie de la méchanceté. Encore une fois, nous devons dire que tout cela est vrai et doit donc être pris à cœur, mais que ce n'est pas toute la vérité et que cela n'a donc aucun rapport avec le cas de Job.

Job 19:6

Sachez donc que c’est Dieu qui m’a renversé, et qui a tendu son filet autour de moi.

La réponse de Job à Bildad, comparée à ses réponses précédentes, est brève, mais elle touche au plus profond du désespoir jusqu'à présent, et exprime momentanément la plus belle note d'espoir. Ce que Bildad avait dit des méchants était vrai pour lui. Il était en effet abandonné par les hommes, ses proches, ses amis intimes, ses servantes, ses serviteurs, sa femme, et même ses jeunes enfants. Dans son cas, cela n'était pas dû à la méchanceté, mais à une action inexplicable de Dieu. On peut se demander si le mot « renversé » dans ce passage est une amélioration par rapport à « abattu » dans la version King James. Le mot hébreu pour « mort » est une racine primitive qui signifie « arracher ». Il n'est pas nécessaire de croire que Job accusait Dieu d'injustice. Il attribuait toutes ses souffrances à l'action de Dieu, et cela lui causait une douleur immense, car aucune explication de la raison de l'action divine ne lui était donnée. C'est dans cette profonde obscurité que les mots les plus lumineux sortirent de sa bouche. Il affirmait sa conviction que son défenseur vivait, qu'il le verrait enfin, et qu'il se tiendrait à ses côtés — car c'est le sens des mots : « que je verrai à mes côtés ». Job ne connaissait pas toute la valeur de ses paroles, mais nous avons là une nouvelle révélation de la grandeur de l'esprit humain qui, dans les circonstances les plus sombres, parvient à saisir une lueur de la lumière essentielle. C'est de la poésie. Cela ne signifie pas que ce soit faux, un rêve sans fondement, mais plutôt qu'il s'agit d'une appréhension d'une vérité qui, à ce moment-là, défie toute tentative de démonstration ou de définition détaillée.

Job 20:29

Telle est la part que Dieu réserve au méchant, Tel est l'héritage que Dieu lui destine.

Tsophar répondit avec une hâte évidente, et il commença son discours en s'excusant pour cette hâte et en avouant qu'il était en colère. Ces derniers mots résumaient en quelque sorte tout ce qu'il avait dit. Les souffrances qu'il avait décrites étaient celles qui frappaient les méchants, et cela par la volonté divine. Tout cela était vrai. Mais d'autres choses étaient vraies, dont il semblait tout ignorer. Il était vrai que les mêmes souffrances s'abattaient parfois sur des hommes qui n'étaient pas méchants, et qu'elles n'étaient pas le fait de la volonté divine, mais de Sa permission. C'était l'histoire de Job. L'étroitesse de la philosophie de Tsophar le rendait injuste envers Job. Si l'on laisse de côté cette application erronée et que l'on considère uniquement la vérité en soi, nous trouvons dans ce discours une merveilleuse description de la nemesis de la méchanceté. Dans un passage passionnant, Tsophar décrit l'instabilité des gains mal acquis. Il y a un triomphe, mais il est de courte durée. Il y a une ascension, mais elle est suivie d'une disparition rapide. Il y a un sentiment de jeunesse, mais il se transforme en poussière. Il y a une douceur, mais elle se transforme en remords ; une déglutition qui se termine par un vomissement ; un gain sans joie. Le châtiment final du méchant est que Dieu se retourne contre lui et le poursuit avec les instruments du jugement. Les ténèbres l'enveloppent. Son péché est exposé à la lumière des cieux, et la terre se retourne contre lui. Considérons l'histoire de la méchanceté, que ce soit chez les individus ou chez les nations, et nous verrons combien tout cela est vrai. L'impiété est une folie, car elle n'apporte jamais à l'homme ce qu'il recherche.

Job 21:34

Pourquoi donc m'offrir de vaines consolations? Ce qui reste de vos réponses n'est que perfidie.

À la fin du deuxième cycle de discussion, comme à la fin du premier, Job répondit, non seulement au dernier orateur, Tsophar, mais aussi à l'argumentation de ses trois amis. Ces derniers mots résument ses arguments quant à la faillite de ces hommes. Ils avaient essayé de le réconforter, mais en vain, car appliquée à lui, leur vérité n'était que perfidie. Tout ce qu'ils avaient dit était vrai, mais ce n'était pas toute la vérité, même en ce qui concernait les méchants, car dans de nombreux cas, du moins pour le moment, les méchants continuent à prospérer. Il est impossible de lire cette réponse de Job sans se rendre compte que, comme ses amis, il avait une vision limitée et qu'il n'avait donc pas interprété correctement les faits de la vie. Tout ce qu'il disait était vrai, mais ce n'était pas toute la vérité. Si les arguments de ses amis ne lui apportaient aucun réconfort, il est tout aussi vrai que ses réponses ne les convainquaient pas. Tout cela est étrangement suggestif. Les hommes qui discutent de la vie humaine sont presque certains de se tromper lorsqu'ils tentent de l'expliquer. Il y a des choses que l'esprit humain ne peut connaître, des qualités qui lui échappent, des faits et des forces dont il ignore tout et, par conséquent, aussi sincère et honnête soit-il, il ne peut trouver la solution à de nombreuses expériences réelles. Deux folies sont révélées. La première est celle de se livrer à la condamnation de toute âme sur la base de ce que nous savons, car il peut y avoir beaucoup de choses que nous ignorons. L'autre est celle de tenter de répondre à de fausses condamnations par nos propres philosophies, car elles peuvent être aussi erronées que celles de nos juges faillibles. Il y a des moments où nous devons nous taire, avec l'assurance que ce que nous ne comprenons pas est connu de Dieu. Dans ce silence, nous pouvons l'attendre.

Job 22:21

Attache-toi donc à Dieu, et tu auras la paix; Tu jouiras ainsi du bonheur.

Ce chapitre marque le début du troisième cycle de la controverse entre Job et ses amis, et Éliphaz est à nouveau le premier à prendre la parole. Son discours comporte deux parties. Dans la première, il porte une accusation précise contre Job, en déclarant les péchés qui, selon sa philosophie, expliqueraient naturellement les souffrances qu'il endure. Il s'agissait des péchés les plus ignobles qu'un homme riche et de haut rang puisse commettre : l'exploitation des pauvres, la négligence envers les affamés, l'oppression des sans défense. C'est dans cette accusation qu'Éliphaz commit sa plus grande erreur. La deuxième partie de son discours consistait en un appel à Job. Si l'on considère cet appel en soi, il est plein de force et de beauté, même si l'on se rend compte qu'il ne s'applique pas à Job en raison du caractère fallacieux des accusations portées contre lui. Ce dont l'homme a besoin pour être béni et être une bénédiction pour les autres, c'est la connaissance de Dieu. Tout cela est d'abord énoncé dans ces premiers mots. Éliphaz poursuit en exposant les conditions d'une telle connaissance de Dieu. La loi doit être reçue de Dieu. Il faut y répondre en renonçant à l'injustice. Les trésors humains doivent être abandonnés comme sans valeur. Ensuite, la voie de la réponse divine est décrite. Au lieu du trésor perdu, il y aura la possession du Tout-Puissant. En lui, il y aura la joie, avec Lui, la communion, et par Lui, le triomphe. De plus, le résultat sera la capacité de délivrer les autres. Ce sont là des paroles grandes et merveilleuses. Si Éliphaz les avait appliquées à lui-même, il aurait découvert que sa propre connaissance imparfaite de Dieu était la raison pour laquelle il n'était pas capable d'apporter un réel réconfort à son ami souffrant.

Job 23:10

Il sait néanmoins quelle voie j'ai suivie; Et, s'il m'éprouvait, je sortirais pur comme l'or.

En répondant directement à Éliphas, Job ignora les accusations portées contre lui. Il y revint dans un discours ultérieur. Il discuta la critique d'Éliphas concernant sa vision d'un Dieu absent des affaires humaines, et affirma hardiment sa conscience du grand problème. En réponse au conseil de se familiariser avec Dieu, il s'écria : « Oh! si je savais où le trouver ! » Il soupira après Dieu, et principalement après Son trône de jugement. Il désirait se tenir devant Lui pour plaider sa cause, mais il ne pouvait Le trouver, qu'il aille en avant ou en arrière. Il était conscient de Sa présence, mais il ne pouvait Le voir ni à sa droite ni à sa gauche. C'est alors que, soudain, au milieu de ces plaintes amères, jaillit une preuve remarquable de la ténacité de sa foi. Il déclara sa conviction que Dieu connaissait le chemin qu'il suivait. Il affirma même sa confiance que c'était Dieu qui l'éprouvait et qu'il sortirait bientôt de cette épreuve pure comme l'or. Il insista de nouveau sur le fait qu'il avait été fidèle à Dieu. Puis, immédiatement, cette foi se transforma en paroles tremblantes et effrayées. Quoi que Dieu fît, il ne pouvait le persuader de renoncer ! Il sentait Sa présence, mais cela le troublait. Il avait peur de Lui, car il ne s'était pas manifesté pour le délivrer. Malgré ces paroles de crainte, sa confession de foi était grande, plus grande dans sa compréhension de la vérité que Job lui-même ne l'avait comprise. Dieu savait, et à travers toutes ces épreuves, il avançait vers la justification de l'or véritable qui se trouvait en cet homme. Telle est la puissance persistante de la foi. Elle tend vers les grandes vérités et les saisit, ce que la raison seule ne peut jamais découvrir.

Job 24:1

Pourquoi le Tout Puissant ne met-il pas des temps en réserve, Et pourquoi ceux qui le connaissent ne voient-ils pas ses jours?

Dans la première partie de sa réponse, Job avait parlé de sa conscience du problème du retrait apparent de Dieu des affaires humaines tel qu'il s'appliquait à lui-même. Il passa ensuite à une application plus large à l'ensemble du monde. Il demanda la raison de la non-intervention de Dieu dans ces mots, puis continua en décrivant les preuves de cette non-intervention. Il existait encore des hommes dont toute l'activité consistait à opprimer les autres. En d'autres termes, Job déclarait que les choses dont Éliphaz l'avait accusé étaient présentes dans le monde ; et il les décrivait de manière beaucoup plus graphique qu'Éliphaz, terminant par cette déclaration : « Et Dieu ne prend pas garde à ces infamies! » Il poursuivit en disant que le meurtrier, l'adultère, le voleur, tous continuaient leurs mauvaises actions en toute impunité. Il admit qu'il était vrai qu'ils passaient et mouraient, mais pour l'instant, ils étaient en sécurité. Il termina en mettant quiconque au défi de nier la vérité de ce qu'il avait dit concernant l'absence de Dieu, ou du moins Son absence d'intervention dans les voies de la méchanceté. Ici encore, nous voyons Job s'effondrer, non pas dans son intégrité, sa sincérité ou son honnêteté, mais dans sa tentative de formuler une philosophie sur la base des apparences du moment. La vérité est que les temps sont fixés par le Tout-Puissant ; qu'Il impute la méchanceté aux hommes pour leur folie. Dieu n'est ni absent des affaires humaines, ni défaillant dans son intervention. Il y a souvent des moments où il semble que Dieu ne fait rien. Cette apparence est toujours fausse. La foi s'en tient à cette certitude et attend l'issue avec confiance.

Job 25:2

La puissance et la terreur appartiennent à Dieu; Il fait régner la paix dans ses hautes régions.

La brièveté de ce discours de Bildad est en soi révélatrice, car elle montre que même si Job n'a pas convaincu ses amis que leur philosophie ne s'applique pas à son cas, il a réussi à les réduire au silence. Bildad a montré qu'il n'était pas prêt à discuter de la vérité générale énoncée par Job, mais il n'avait aucune sympathie pour l'application personnelle que Job avait faite de cette vérité. Il en allait de même pour Job. Il ne contestait pas les déclarations générales de ses amis, mais protestait avec véhémence contre leurs déductions le concernant. Toute cette discussion est révélatrice. On entend des hommes discuter dans les limites d'une connaissance imparfaite et ne parvenir ainsi jamais à des conclusions vraies. Une fois de plus, nous devons dire que, dans la mesure où il s'agit d'une déclaration positive, ce dernier discours des trois amis de Job ne contient rien qui puisse être contesté. Comme elles sont vraies ces paroles d'introduction, qui affirment la souveraineté absolue de Dieu et déclarent que l'exercice de cette souveraineté a pour effet la paix ! Cette conviction est le fondement même de la force et de la confiance dans la vie humaine. Agir en conséquence, tout comme l'accepter théoriquement, c'est garder le silence face à beaucoup de choses que nous ne pouvons expliquer. Ces hommes avaient une théorie correcte de Dieu dans la mesure où elle allait, mais ils n'agissaient pas en parfaite harmonie avec elle, sinon ils n'auraient pas dit beaucoup de ce qu'ils ont dit à propos de Son serviteur Job.

Job 26:14

Voici, ces choses sont les bords de ses voies, et combien faible est le murmure que nous en avons entendu ! Et le tonnerre de sa force, qui peut le comprendre ? (version Darby)

Dans ce chapitre, nous trouvons la réponse de Job à Bildad. Elle est caractérisée du début à la fin par le mépris pour l'homme qui n'avait plus rien à dire. Dans une série d'exclamations virulentes, il révéla l'importance de tout ce que son ami avait dit pour l'aider d'une manière ou d'une autre. Puis, afin de montrer la pauvreté de l'argumentation de Bildad, il parla de la puissance de Dieu d'une manière qui prouvait qu'il connaissait cette puissance encore mieux que ses amis. La puissance de Dieu s'exerce dans le monde souterrain. Ceux qui sont morts tremblent. Le séjour des morts « est nu », l'abîme « n'a pas de voile ». Toute la structure matérielle est soutenue par Sa puissance. Les mystères des eaux contrôlées, de la lumière et des ténèbres relèvent de Son gouvernement. Le balayage de la tempête et sa disparition sont tous deux le résultat de Sa puissance et de Son esprit. Après avoir ainsi révélé avec une remarquable beauté poétique sa conscience de la grandeur et du gouvernement de Dieu, il termine par ces mots, déclarant que toutes ces choses « ne sont que les bords de ses voies », seulement « un bruite léger » de lui, et demande : « Qui peut comprendre le tonnerre de sa puissance ? » Dans tout cela, nous avons une preuve supplémentaire de la grandeur de la foi de cet homme, qui révèle sa remarquable compréhension de la grandeur de Dieu. Les confins des voies de Dieu sont si merveilleux que les faits essentiels doivent en effet dépasser notre entendement ; le murmure de Dieu est si merveilleux que le tonnerre de Sa parole doit être au-delà de notre compréhension. Et ainsi, nous sommes contraints d'adorer.

Job 27:2

Dieu qui me refuse justice est vivant! Le Tout Puissant qui remplit mon âme d'amertume est vivant!

Notre lecture nous amène maintenant à une nouvelle étape. Cinq chapitres ne contiennent que les paroles de Job. Ils se divisent en deux grands discours. Chacun est introduit par les mots : « Job prit de nouveau la parole » (**27:1** et **29:1**). Dans ces discours, il déversa tout ce qu'il avait sur le cœur avec un abandon total. Après sa réponse à Bildad, il semble avoir fait une pause, attendant le discours de Tsophar. Le dernier des trois resta silencieux. Puis Job reprit toute l'affaire et donna des réponses générales. Il commença par une protestation d'innocence, répondant ainsi directement à l'accusation qui avait été portée contre lui, à savoir que son propre péché était la cause de toutes ses souffrances. Au cours de cette protestation d'innocence, il utilisa ces mots, qui nous révèlent l'état de son âme à ce moment-là. Sa foi demeure. Dieu vit, et Il est Tout-Puissant. De plus, il gouverne. C'est Dieu qui lui a enlevé son droit, c'est le Tout-Puissant qui a tourmenté son âme. Tout cela est le langage d'une foi inébranlable. Mais c'est aussi le langage de la perplexité et de la douleur. C'est sa foi même qui a créé sa souffrance. Son droit lui a été enlevé, son âme a été tourmentée, et cela non pas parce qu'il était un homme pécheur. Il a renforcé tous les arguments de ses amis concernant le châtiment des méchants. Tout cela était vrai. Mais — et c'était là son problème et sa douleur — cela n'expliquait pas ses souffrances. Il devait y avoir une autre explication. Ses amis ne l'avaient pas trouvée, et lui non plus.

Job 28:23

Dieu comprend. (version Darby)

Ce sont là les mots forts et centraux de ce merveilleux chapitre. Après avoir clamé son innocence et révélé avec passion la nécessité de trouver une autre solution à ses souffrances que celle suggérée par ses amis, Job aborda la question de la sagesse. Il décrivit tout d'abord la capacité de l'homme à s'approprier les biens précieux de la terre. L'argent, l'or et le fer sont extraits des mines, et la description de la manière dont l'homme accomplit ce travail est pleine de beauté. Après avoir ainsi décrit la capacité de l'homme, il demande : « Mais la sagesse, où se trouve-t-elle?» La réponse se trouve dans ces mots : « Dieu comprend. » Les preuves de cette vérité se trouvent dans les choses impossibles que Dieu accomplit. Il « voit jusqu'aux extrémités de la terre». Il « règle le poids du vent ». Il « fixe la mesure ces eaux ». Il « donne des lois à la pluie ». C'est pourquoi Job arrive à la conclusion que pour l'homme, « Voici, la crainte du Seigneur, c'est la sagesse; S'éloigner du mal, c'est l'intelligence. ». C'est en effet à la fois notre confiance et notre réconfort : « Dieu comprend ». Les choses qui nous troublent ne le troublent pas ; les mystères qui nous entourent ne sont pas des mystères pour lui. Et la vérité ne s'arrête pas là. « Dieu nous comprend » également ; il connaît notre nature, il se souvient que nous sommes poussière. Lorsque nos meilleurs amis interprètent mal nos expériences et comprennent donc mal nos plaintes, Dieu comprend. C'est là le secret de notre réconfort, le fondement même de notre confiance. Au milieu de toutes les perplexités, les problèmes et les douleurs de la vie, ces mots sont un chant : « Dieu comprend ».

Job 29:2

Oh! que ne puis-je être comme aux mois du passé, Comme aux jours où Dieu me gardait.

Après une pause, Job reprit sans doute la parole. Ce deuxième discours n'était pas tant une réponse à ses amis qu'un exposé de toute sa situation telle qu'il la voyait. Il n'avait toujours pas trouvé de solution au mystère de ses souffrances. Il rejetait catégoriquement celle de ses amis. Tout dans son discours conduisait à la prononciation d'un serment solennel d'innocence. Ces mots introduisent sa description du temps ancien. Il évoque ces jours-là en parlant de sa relation avec Dieu : c'étaient des jours de communion, où il était conscient de la vigilance et de la direction divines. Puis, dans une phrase exprimant une grande agonie, il fait référence à sa vie familiale : « Mes enfants m'entouraient. » Il décrit ensuite la prospérité abondante de cette période. Il rappelle également l'estime dont il jouissait auprès de toutes les classes sociales, même les plus élevées. Le secret de cette estime résidait dans sa manière d'être avec les autres. Il avait été l'ami de tous ceux qui étaient dans le besoin. Revêtu de droiture et couronné de justice, il administrait les affaires des hommes de manière à punir les oppresseurs et à soulager les opprimés. À cette époque, il avait le sentiment d'être en sécurité et fort. Il décrit ces jours dans sa déclaration liminaire comme des jours où Dieu veillait sur lui. C'est dans cette introduction que sa plus grande douleur se révèle. Il avait le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, et pour une raison quelconque, Dieu ne veillait plus sur lui. Il savait que Dieu le voyait encore, comme le prouvent ses paroles précédentes, mais il percevait une différence dans cette attention. Parce que nous connaissons toute la vérité, ce que Job ignorait, nous reconnaissons que la bienveillance de Dieu n'avait jamais cessé pendant toute cette période troublée.

Job 30:1

Mais, maintenant… (version Ostervald)

Cette phrase introduit la description que Job fait de la situation dans laquelle il se trouve. C'est un portrait saisissant et terrible, d'autant plus saisissant qu'il contraste avec ce qu'il a dit à propos du passé. Il décrit d'abord ce qu'il ressentait manifestement le plus vivement, à savoir le mépris que lui vouait le peuple. Au milieu des injures de la foule, il souffrait physiquement, et il décrit cette souffrance de manière très vivante. Sa plus grande douleur était que lorsqu'il criait vers Dieu, il n'obtenait aucune réponse. Il affirmait que les souffrances qu'il endurait justifiaient amplement toutes ses plaintes. Il est impossible de lire ce passage sans sentir que la protestation frôlait la révolte dans l'âme de cet homme. Il accusait clairement Dieu de cruauté (voir verset **30:21**) et, dans ses questions, « N'avais-je pas des larmes pour l'infortuné? Mon cœur n'avait-il pas pitié de l'indigent? » (verset **30:25**), il opposait l'attitude de Dieu à son égard à sa propre attitude envers les hommes souffrants à l'époque où il était prospère et fort. Combien de fois, lorsque « Mais maintenant » est le point de départ de notre réflexion et que nous ne contemplons que les choses visibles et proches, sommes-nous poussés à pousser exactement les mêmes cris de détresse. Alors, pour nous réconforter, rappelons-nous que Dieu veillait toujours sur son serviteur, qu'il ne lui adressait aucun reproche, mais qu'il le soutenait même lorsqu'il n'en était pas conscient.

Job 31:35

Voilà ma défense toute signée: Que le Tout Puissant me réponde!

Tout ce chapitre est consacré au serment solennel d'innocence de Job. C'était sa réponse finale et explicite à l'argumentation adoptée par ses trois amis. À chaque cycle, ceux-ci avaient insisté sur une conclusion, à savoir que son malheur était le résultat de son péché. Dans une déclaration systématique et soigneusement préparée, Job affirmait maintenant son innocence : personnellement (**31:1-12**) ; dans ses relations avec les hommes (**31:13-23**) ; dans son attitude envers Dieu (**31:24-34**) ; terminant ainsi par sa signature et sa demande d'une accusation définitive. Le chapitre se termine par les mots : « Les paroles de Job sont terminées », qui sont généralement attribuées à l'auteur du livre, ou à un éditeur ou copiste ultérieur. Personnellement, je crois qu'elles constituent la dernière phrase de Job. Il n'avait plus rien à dire. Le mystère n'était pas résolu, et il retomba dans le silence. Il y a un intervalle rempli par le discours d'Élihu. Au chapitre 38, nous arrivons aux mots : « L'Éternel répondit à Job ». Nous ne trouvons plus aucune parole d'argumentation de la part de Job dans le livre. Il ne parle plus que deux fois (voir **40:3-5** et **42:1-6**) et sur un ton très différent. À ce stade, nous sommes donc arrivés à la fin des expressions de douleur de Job. La fin est le silence. C'est l'occasion pour Dieu de parler. Il attend souvent que nous ayons tout dit, puis, dans le silence préparé pour une telle parole, il répond. Ses réponses ne sont pas toujours celles que nous avons demandées, mais elles apportent le repos et la satisfaction, comme nous le verrons dans la suite.

Job 32:8

Toutefois il y a un esprit qui est dans les hommes, et le souffle du Tout-puissant leur donne de l’intelligence. (version Darby)

La dernière voix dans la controverse terrestre fut celle d'Élihu. Job n'eut jamais l'occasion de lui répondre. Dieu ne lui prêta aucune attention, si ce n'est pour l'interrompre. Élihu n'a pas sa place dans l'épilogue. Néanmoins, la pensée contenue dans le long discours, ou groupe de discours, de cet homme est pleine d'intérêt et se situe à un niveau plus élevé que celui des hommes qui s'étaient déjà exprimés. C'est par ces mots qu'Élihu introduisit son argumentation, en déclarant ce qu'il considérait comme son droit de parler. Il ne se fiait pas à son âge ou à sa sagesse, mais à la révélation. On peut se demander s'il était justifié de croire que ce qu'il s'apprêtait à dire résultait d'une telle révélation, mais cette déclaration est très intéressante en ce qu'elle révèle la méthode par laquelle Dieu se fait connaître et fait connaître ses pensées à l'homme. La première phrase, « Il y a un esprit qui est dans l'homme », révèle la capacité de l'homme à recevoir des communications de Dieu. La deuxième phrase, « Le souffle du Tout-Puissant leur donne l'intelligence », montre comment Dieu utilise cette capacité. Dans la nature essentielle de l'homme, il y a un esprit, qui est une création divine et de nature divine. Cela permet à l'homme d'avoir une relation directe et intelligente avec Dieu. Le souffle de Dieu atteint cette vie spirituelle de l'homme et lui donne l'intelligence, c'est-à-dire qu'il communique à l'homme les pensées de Dieu. Que Dieu parle à l'homme n'est pas surnaturel, mais naturel. La vérité la plus profonde concernant l'homme est qu'il a été créé avec la capacité d'être en communion avec Dieu. Cette capacité est détruite par le péché, mais elle est restaurée par la grâce.

Job 33:29-30

Voilà, Dieu fait toutes ces choses, deux fois, trois fois avec l'homme, pour ramener son âme de la fosse, pour qu'elle soit éclairée de la lumière de la vie (version Lausanne).

Ces paroles résument les arguments avancés jusqu'ici par Élihu concernant les méthodes et les desseins de Dieu dans ses relations avec les hommes. Il a déclaré que Dieu est plus grand que l'homme et que l'homme n'a pas le droit de demander des explications. Cependant, ce n'est pas toute la vérité. Dieu répond. Il parle « une fois, oui, deux fois », c'est-à-dire d'une manière, oui, de deux manières. (Voir verset **33:14**) Les deux manières sont celles du rêve ou de la vision nocturne, et les opérations qui produisent la souffrance. C'est à cette dernière que se réfèrent les mots que nous avons soulignés. Cette souffrance est l'œuvre de Dieu. « Deux fois, oui, trois fois » est une figure de style indiquant la persistance et l'exhaustivité de la méthode. Le but est de ramener l'âme de l'homme de la fosse, l'illumination de la vie. La philosophie d'Élihu était que la souffrance est éducative, qu'à travers elle, Dieu conduit les hommes vers un plan de vie supérieur. Sa philosophie était plus large que celle de ses amis, qui ne voyaient dans la souffrance qu'un châtiment pour le péché. Élihu voyait en elle un processus par lequel l'âme individuelle pouvait acquérir une lumière plus claire et donc une vie plus pleine. Il avait sans doute raison. Mais ici encore, nous voyons immédiatement que la vérité n'expliquait pas la souffrance de Job. Élihu, tout comme ses trois amis, n'avait aucune conception de la souffrance endurée pour le bien d'autrui et donc de la coopération avec Dieu à travers la souffrance. Manifestement satisfait de son point de vue, il mit Job au défi de lui répondre s'il avait quelque chose à dire et, dans le cas contraire, de se taire pendant qu'il continuait.

Job 34:12

Non certes, Dieu ne commet pas l'iniquité; Le Tout Puissant ne viole pas la justice.

Job ne répondit pas au défi d'Élihu, qui poursuivit donc. Son deuxième discours occupe ce chapitre et le suivant. Il est bon de noter d'abord l'ensemble du mouvement. Élihu commença par un appel aux sages, leur demandant d'écouter afin de mettre ses paroles à l'épreuve. Son discours consiste ensuite en ses réponses à deux citations de Job (voir **34:5, 6, 9** et **35:3**). Aucune de ces citations n'était littérale ; chacune était le résumé par Élihu de ce qu'il avait compris de Job. La première peut se résumer ainsi : Job affirmait qu'il avait été affligé par Dieu malgré son intégrité. La seconde suggérait que Job avait soutenu que la loyauté envers Dieu ne servait à rien. Ce chapitre traite de la première. Élihu répondit à cela en déclarant d'abord que Job avait fréquenté des hommes méchants. Il poursuivit ensuite en défendant la justice de Dieu. Cela est exprimé de manière centrale dans les mots que nous avons sélectionnés. C'était une grande vérité, et ses arguments à l'appui sont irréfutables. L'autorité de Dieu est incontestable. Il ne peut être influencé par aucun motif vil. Par conséquent, tout ce qu'Il fait est juste. Élihu poursuivit en déclarant que le gouvernement de Dieu est fondé sur une connaissance parfaite. Il voit tout ce que font les hommes. Il n'a pas besoin d'instituer de procès spécial. Ses jugements sont le résultat de Sa compréhension. C'est donc la sagesse des hommes que de se soumettre. Comme tout cela est vrai, et combien il est important que nous le prenions à cœur ! Mais cela n'expliquait en rien le problème des souffrances de Job. Une fois de plus, nous devons dire que tout cela était vrai, même au sujet de Job, mais que ce n'était pas toute la vérité.

Job 35:6-7

Si tu pèches, quel tort lui causes-tu? Et quand tes péchés se multiplient, que lui fais-tu? Si tu es juste, que lui donnes-tu? Que reçoit-il de ta main?

Élihu a utilisé ces mots dans sa réponse à la deuxième citation de Job. Il a déclaré, tout d'abord, que lorsque Job s'interrogeait sur l'intérêt de servir Dieu, il se rendait coupable d'ériger sa propre justice au-dessus de celle de Dieu. Par ces questions, il tentait de mettre à nu les fondements mêmes de la vérité concernant la souveraineté de Dieu. Il déclarait en effet que, dans un certain sens, Dieu n'est pas affecté par l'homme : son péché n'a aucun effet sur Dieu, et sa justice ne Lui ajoute rien. Ce point de vue avait déjà été avancé au cours de la controverse. Il contient sans aucun doute une part de vérité, mais il illustre parfaitement le fait qu'une vérité partielle peut devenir une erreur presque mortelle. La révélation complète de Dieu montre que, si selon les termes et les exigences de la justice infinie, Dieu est indépendant de l'homme, pourtant selon la nature de Son cœur d'amour — ce que ces hommes ignoraient — Il n'en est pas moins dépendant de l'homme. Toute la révélation biblique, centrée et consommée en Christ, montre que le péché humain inflige des blessures à Dieu et cause de la douleur au Saint ; et que l'homme, vivant dans la justice, rend gloire à Dieu et cause de la joie à Son cœur. Élihu répondit à la déclaration de Job selon laquelle il n'y avait aucun avantage à servir Dieu, en disant en substance qu'il n'y avait certainement aucun avantage pour Dieu dans un tel service, et aucun inconvénient à ne pas le rendre. Job et Élihu avaient tous deux torts.

Job 36:2

Car j'ai des paroles encore pour la cause de Dieu.

Après qu'Élihu eut répondu aux arguments de Job, tels qu'ils sont exprimés dans les citations, il semble y avoir eu une pause. Puis il commença son troisième et dernier discours, qui, comme nous le verrons, ne fut jamais achevé. Ce discours se divise en deux parties, et la division en chapitres à cet endroit nous trouble plutôt qu'elle ne nous aide. La première partie est contenue dans les vingt-cinq premiers versets de ce chapitre et consiste en une argumentation. La deuxième partie commence au verset **36:26** et se poursuit tout au long du chapitre suivant. Les premières choses qu'il avait à dire au nom de Dieu étaient une explication claire de sa propre interprétation des souffrances de Job. Il était absolument sûr de son fait et se plongea immédiatement dans son sujet. Il commence et termine par des déclarations sur la grandeur de Dieu. Entre les deux, il prononce ses paroles d'explication. Il n'est pas vrai que Dieu « Il ne laisse pas vivre le méchant ». Il est vrai qu'« il fait droit aux malheureux ». Ceux qui sont justes devant lui ne sont pas à l'abri de la souffrance. Ainsi, Élihu était clairement d'avis que Dieu a quelque chose à enseigner à l'homme, que celui-ci ne peut apprendre que par des processus douloureux. C'était un grand progrès par rapport aux solutions proposées par ses trois amis, mais cela ne touchait pas vraiment au cas de Job. Dans sa souffrance, Dieu ne cherchait pas à enseigner quoi que ce soit à Son serviteur. Il l'utilisait plutôt pour répondre à une interprétation erronée fondamentale de la relation entre Dieu et l'homme, et lui conférait ainsi un grand honneur. Une fois de plus, nous sentons que le grand message de cette histoire est celui de la sagesse du silence face à la souffrance.

Job 37:23

C’est le Tout-puissant ; on ne le saurait comprendre ; il est grand en puissance, en jugement, et en abondance de justice ; il n’opprime personne. (version David Martin)

Comme nous l'avons indiqué dans notre note précédente, la deuxième partie du discours d'Élihu commence au verset **36:26**. S'élevant désormais au-dessus de la simple argumentation, il se met à parler de la grandeur de Dieu, d'abord en ce qui concerne sa manifestation, puis en l'appliquant à Job. Il a été suggéré que cette dernière partie du discours d'Élihu était une description de ce qui se passait à ce moment-là. Lorsque Dieu prit la parole, il le fit à partir d'un tourbillon, et l'idée est que c'est précisément cette tempête, dans son approche, qu'Élihu décrivait. Tout d'abord, il y eut l'ascension de l'eau dans les nuages, leur propagation dans le ciel et les étranges grondements du tonnerre. Puis vinrent les éclairs, suivis de l'obscurité ; et de nouveau les éclairs frappèrent leur cible, et le bétail fut vu se réfugiant pour échapper à la tempête. Peu à peu, la violence de la tempête augmenta, le tonnerre devint plus fort, les éclairs plus vifs. Dans un mélange étrange, le vent du sud et le vent du nord s'affrontaient, et la pluie était mêlée de glace. Le but de la tempête était peut-être la correction, pour la terre, ou la miséricorde. Ce qu'Élihu voulait faire comprendre à Job est révélé dans ces derniers mots. Il s'efforçait de lui faire comprendre l'impossibilité de connaître parfaitement Dieu et la folie de ses plaintes. La vérité ainsi exprimée est grande et s'appliquait également à Élihu. Il ne pouvait pas comprendre Dieu et il ne comprenait pas le mystère des souffrances de Job.

Job 38:3

Ceins tes reins comme un vaillant homme; Je t'interrogerai, et tu m'instruiras.

Avec ce chapitre, nous arrivons au troisième et dernier mouvement du grand drame, celui où l'Éternel et Job se retrouvent seuls. Au milieu du tourbillon, la voix divine s'éleva, celle que Job attendait depuis si longtemps. Son premier mot était un défi. Celui-ci a été interprété de différentes manières, comme s'adressant à Job ou à Élihu. Personnellement, je pense qu'il s'agit d'Élihu. Notez bien que la parole de l'Éternel ne reproche pas à Élihu d'avoir donné une fausse interprétation, mais d'avoir obscurci son discours en utilisant des mots qu'il ne comprenait pas parfaitement lui-même. Le sujet qu'il avait tenté d'aborder était trop grand pour lui, et Dieu le lui a retiré pour le traiter Lui-même. Par ces mots, Il a appelé Job à cesser de discuter avec les hommes et à sortir de sa solitude. Il devait se préparer comme un homme et converser avec Dieu. C'était un appel important, qui révélait à la fois l'estime que Dieu accordait à la dignité humaine et les conditions dans lesquelles Il pouvait traiter avec les hommes. Quand un homme agit comme un homme, Dieu peut lui parler, et lui à Dieu. C'est une déclaration de dignité et une révélation d'une loi de la vie. Quand Dieu s'adressa ainsi à Job, Il ne lui donna aucune explication sur le mystère de ses souffrances. La méthode de Dieu consistait à dévoiler Sa gloire devant l'esprit de Son serviteur, l'amenant ainsi à une confiance plus parfaite en Lui concernant des expériences qui n'étaient pas encore expliquées. Le premier mouvement de cette révélation concernait les faits les plus simples de l'univers matériel, qui sont sublimes et dépassent la compréhension de l'homme. À travers tout cela, Dieu suggérait sa propre connaissance et l'étonnante facilité de Son activité. Job était amené à s'oublier lui-même dans la contemplation de Dieu.

Job 39:1

Sais-tu… ?

La grande révélation se poursuivit, et ces paroles amenèrent Job à reconnaître ses propres limites. La voix de Dieu évoqua le mystère de la conception et de la naissance des animaux, avec les douleurs de l'enfantement et la découverte de la force ; la liberté, la sauvagerie et la splendide indomptabilité de l'âne sauvage ; la force incontrôlable du bœuf sauvage. Job savait-il ces choses ? Elles étaient toutes connues de Dieu, soumises à Son gouvernement et à Sa puissance. Une fois encore, les différentes manifestations de la folie, de la puissance et de la sagesse, telles qu'elles se manifestaient chez les oiseaux et les bêtes, furent abordées. L'autruche, se réjouissant de la puissance de ses ailes et abandonnant follement ses œufs et ses petits, fut décrite ; et sa folie même fut expliquée comme résultant de l'acte de Dieu. Aucune raison n'était donnée pour expliquer pourquoi Dieu avait privé l'autruche de sagesse, mais le fait était affirmé. Toute la force du cheval de guerre était déclarée comme étant un don divin. Le faucon, dont la sagesse le guidait vers le sud, et l'aigle, qui plaçait son nid en hauteur, étaient révélés comme étant guidés par Dieu. Ainsi, Dieu se révélait partout, guidant et gouvernant. Les raisons de ses actes n'étaient pas divulguées. Job se vit rappeler une fois de plus ce fait. Il était ainsi amené à ne pas se fier à sa propre compréhension, perturbée par les choses les plus courantes au milieu desquelles il vivait, et à reconnaître à nouveau la sagesse et la puissance de Dieu.

Job 40:4

Voici, je suis trop peu de chose.

Il y eut une pause dans la grande révélation, tandis que l'Éternel s'adressait directement à son serviteur et lui demandait de répondre à ce qu'il venait de dire. La réponse de Job était pleine de suggestions. L'homme qui, dans un discours puissant et avec une forte défiance, avait répondu sans faiblir à tous les arguments de ses amis, s'écriait maintenant : « Voici, je suis trop peu de chose. » La méthode de Dieu produisait ses effets. Job prenait conscience de son insignifiance relative au milieu d'un univers si merveilleusement gouverné. Ce sentiment même d'insignifiance était aussi une source de réconfort, car il était lié à la reconnaissance du fait que Dieu s'intéressait aux plus petites choses, et témoignait ainsi de la compréhension que Job avait de Dieu, de lui-même et de toutes ses circonstances. Ce n'était que la première partie de ce qu'il devait encore apprendre ; il devait encore apprendre qu'il comptait beaucoup pour Dieu. Pour l'instant, il était important qu'il réalise la grandeur de Dieu. Cela faisait irruption dans son esprit avec une force nouvelle. Il dit : « Que te répliquerais-je ? » Il n'avait rien à dire. Il posa la main sur sa bouche pour faire taire sa voix. Le silence était à la fois l'occasion pour lui de faire preuve de sagesse et la manifestation de celle-ci. Puis l'Éternel poursuivit. Il ordonna de nouveau à Job de « Ceins tes reins comme un vaillant homme », lui rappelant ainsi sa dignité. Parmi toutes les choses que Dieu gouvernait, seul l'homme était capable de communiquer intelligemment avec Dieu. Au milieu de ses souffrances, Job s'était plaint de la méthode de Dieu. L'Éternel appelait maintenant Job à s'efforcer de prendre sa place. Qu'il prenne les rênes du gouvernement dans le domaine moral où il avait critiqué Dieu. Il y avait une satire tendre et apaisante dans cette suggestion, car elle aidait Job à prendre conscience de ses propres limites et de la toute-suffisance de Dieu.

Job 41:1

Prendras-tu… ?

L'adresse de l'Éternel à Job se terminait par la suggestion que Job fasse deux expériences pour gouverner, non pas dans le domaine moral, mais parmi les grandes bêtes. Certains ont objecté que les descriptions du béhémoth et du léviathan sont des interpolations, car elles ne semblent pas correspondre à l'argumentation. C'est certainement manquer le sens. La matière se prête toujours plus facilement au gouvernement de l'homme que la morale. Si Job ne peut assumer le gouvernement moral de l'univers, qu'il s'essaie donc dans le domaine non moral. Une fois encore, les suggestions que l'Éternel fit à Job au sujet de ces créatures féroces étaient empreintes d'une grande tendresse. À travers tout cela, et peut-être perceptible pour Job, il y avait peut-être des allusions aux êtres spirituels maléfiques contre lesquels l'homme de foi doit sans cesse lutter. Satan peut être symbolisé ici par le béhémoth et le léviathan. Quoi qu'il en soit, la question laissée à Job était la suivante : « Le peux-tu ? » Il était ainsi appelé à reconnaître son impuissance dans de nombreux domaines et, en même temps, à se souvenir de la puissance de Dieu. Ainsi, la méthode employée par Dieu avec cet homme n'était pas celle d'expliquer le sens de ses souffrances, mais plutôt celle de dévoiler Sa propre gloire.

Job 42:5-6

Mon oreille avait entendu parler de toi; Mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens Sur la poussière et sur la cendre.

C'est la réponse de Job aux paroles de l'Éternel. Elle se caractérise par la majesté d'une grande soumission. Dans ses paroles de capitulation, la grandeur ultime de l'homme est révélée. Il avait été amené à une nouvelle perception de Dieu. Sous l'emprise de cette puissance, il comprit que la plupart de ses paroles passées étaient celles de l'ignorance, et il le confessa. Dans cette nouvelle attitude de Job, se révèle une gloire de Dieu qui ne se manifeste nulle part ailleurs dans l'univers. Cette déclaration de capitulation est toujours une justification de Dieu. Il n'y avait aucune explication à la douleur, mais celle-ci était oubliée. Un homme avait trouvé sa relation avec Dieu et, ce faisant, avait trouvé le repos. L'épilogue est plein de beauté. L'Éternel se tourna vers les amis de Job. Sa colère s'enflamma contre eux, mais elle était mêlée de miséricorde. Leur intention était bonne, mais leurs paroles étaient mauvaises. Dieu justifia Son serviteur en l'appelant « mon serviteur », comme il l'avait fait au début. Ils avaient tenté de restaurer Job par la philosophie. Ils avaient échoué. Il allait maintenant les restaurer par la prière. Les liens de sa propre captivité furent brisés dans son activité de prière en faveur des autres. Après avoir traversé la fournaise ardente, les derniers jours de Job furent plus bénis que les premiers. Dans ce grand livre, il n'y a pas de solution aux problèmes. Il y a une grande révélation. C'est que Dieu peut appeler les hommes à la communion avec Lui-même par la souffrance, et que la force de l'âme humaine est toujours celle de la connaissance de Dieu.

Psaume 1:1

Heureux.

Il s'agit de la première note de la musique, non seulement de ce Psaume, mais aussi de toute la collection. Le mot hébreu est une interjection, et pourrait être traduit par « Que c'est heureux ! ». Il est dérivé d'un mot primitif signifiant littéralement « être droit », mais qui est utilisé dans le sens le plus large. Sa véritable signification est celle de la prospérité, résultant de la droiture. Ainsi, le mot lui-même suggère une valeur morale et y associe le bonheur. Son utilisation la plus courante est celle suggérée par notre mot « heureux ». Ce mot d'ouverture indique à la fois ce que l'homme désire par-dessus tout pour lui-même et ce que Dieu désire pour lui. La variété des tons de la musique de ce recueil de chants est l'une de ses grandes merveilles. Les mélodies sont majeures et mineures. Il y a des hymnes de louange joyeux et exultants, mais aussi des chants funèbres tristes et décourageants. Partout, la note particulière résulte de ce désir de bonheur ou de bénédiction. Lorsqu'il est présent, les chants sont jubilatoires. Lorsqu'il est absent, ils sont découragés. La valeur morale suggérée dans le mot lui-même est soulignée dans ce premier chant. Sa lumière centrale se trouve dans une phrase : « La loi de l'Éternel ». L'homme qui se réjouit de cette loi, qui la médite, qui se conforme à ses exigences, est l'homme qui est prospère — c'est l'homme heureux. L'enseignement positif est renforcé par le négatif — « Il n'en est pas ainsi des méchants ». Dans leurs conseils, leur voie, leur siège, il n'y a pas de permanence, et donc pas de véritable prospérité, et donc pas de véritable bénédiction. Le but de la loi de l'Éternel est toujours d'assurer la prospérité, le bonheur de l'homme. Elle est conçue avec une sagesse infinie et inspirée par un amour parfait. Se rebeller contre elle est donc la plus grande folie et la plus grande iniquité. Lui obéir est la vraie sagesse et la seule et unique droiture. La misère est le fruit de l'iniquité ; le bonheur est le fruit de la droiture. La loi de l'Éternel révèle à l'homme le chemin de la droiture et lui enseigne ainsi le chemin du bonheur.

Psaume 2:4

Celui qui siège dans les cieux rit.

Il s'agit d'une déclaration saisissante. Trois fois seulement dans la Bible, le rire est attribué à Dieu ; ici, et dans deux autres Psaumes, à savoir **37:13** et **59:8**. Dans chaque cas, il s'agit du rire de dérision, de mépris ; et dans chaque cas, c'est l'expression du mépris pour ceux qui, dans une folle fierté de cœur, s'opposent à Lui et aux desseins de Son amour pour les hommes. Il rit des rois et des dirigeants qui s'opposent au Roi qu'Il a désigné pour apporter la bénédiction aux fils des hommes. Il rit des méchants qui complotent contre les justes. Il rit des hommes assoiffés de sang. Ce rire moqueur de Dieu est le réconfort de tous ceux qui aiment la justice. C'est le rire de la puissance de la sainteté ; c'est le rire de la force de l'amour. Dieu ne se réjouit pas des souffrances des hommes pécheurs. Il se moque de toutes les vantardises et de la violence de ceux qui cherchent à empêcher sa volonté de bénir l'humanité, par l'établissement de la justice. Il n'y a pas de note dans la musique de ce glorieux chant du couronnement du Fils de Dieu plus réconfortante que celle qui parle du mépris de Dieu pour ceux qui s'allient pour se révolter contre son gouvernement. Son rire est renforcé par la manifestation de Sa colère et la manifestation de Son mécontentement. Pourtant, ce chanteur hébreu connaissait les choses les plus profondes de son Dieu, car la dernière partie du cantique est un appel aux rois et aux juges à se soumettre à l'autorité établie, afin de trouver ainsi la béatitude de ceux qui mettent leur confiance dans le Fils oint.

Psaume 3:7

Lève-toi, Éternel! sauve-moi, mon Dieu! Car tu frappes à la joue tous mes ennemis.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'exactitude du titre de ce Psaume, qui l'attribue à David, à l'époque où il fuyait Absalom. Il a certainement été composé dans des circonstances d'épreuve et de délivrance. Les mots du verset **3:5** nous permettent de penser qu'il a été écrit le matin, tandis que le verset **3:8** du suivant suggère qu'il a été écrit le soir. En acceptant ce point de vue, nous voyons le mouvement de la pensée. Le roi fugitif s'éveilla avec le sentiment de ses ennemis (versets **3:1-2**). Il s'éveilla également avec le sentiment de son Dieu (versets **3:3-4**). Il s'éveilla avec la conscience du repos de son sommeil, et donc avec un courage total (versets **3:5-6**). Et ensuite ? Un grand cri personnel, en vue d'une délivrance relative. C'est le sens de ce verset. Remarquez la demande — « Sauve-moi » ; et l'affirmation — « Tu frappes tous mes ennemis ». Il semblerait que dans la lumière claire du matin — c'est merveilleux de voir à quel point nous voyons souvent clairement au lever du soleil — et dans la conscience de la façon dont Dieu l'avait délivré de ses ennemis extérieurs, David a pris conscience de sa propre indignité et, par conséquent, cette prière lui a échappé comme un cri du plus profond de son âme. Il est même possible qu'il ait reconnu que la rébellion même de son fils Absalom était due à son propre échec. Combien de fois devons-nous crier de la même manière à Dieu. Il nous délivre des circonstances difficiles, et le fait même de cette délivrance nous fait prendre conscience de notre indignité personnelle. Nous pouvons toujours ajouter à la prière les paroles suivantes du psalmiste : « Le salut est auprès de l'Éternel ».

Psaume 4:8

Car toi seul, ô Éternel! tu me donnes la sécurité dans ma demeure.

C'était un chant au crépuscule, une méditation à la fin d'une journée qui n'avait pas été sans problèmes. Il a été très généralement associé au Psaume précédent comme ayant été écrit pendant la période de la rébellion d'Absalom. Cette suggestion est purement spéculative et n'est certainement pas prouvée. Sa valeur demeure, quelles que soient les circonstances locales qui l'ont fait naître. C'est le chant d'une âme, profondément consciente des difficultés de la vie et des forces hostiles, mais totalement confiante en Dieu. La méditation se termine par des mots exprimant la détermination du chanteur à s'allonger et à dormir, et donnant la raison de cette détermination. Cette raison est déclarée dans les derniers mots du Psaume. Nous risquons de passer à côté de leur beauté en traitant le mot « seul » comme s'il ne signifiait que, et en le reliant à l'Éternel, comme s'il signifiait que seul l'Éternel pouvait faire cela. Bien que cela soit vrai, ce n'est pas ce que le chanteur voulait dire. La pensée du mot seul est « dans la solitude », ou comme le traduit Joseph Bryant Rotherham « dans la réclusion » ; et le mot se réfère à celui qui va dormir. C'est une conception glorieuse du sommeil. L'Éternel rassemble l'âme confiante dans un lieu sûr en l'éloignant de tout ce qui trouble ou harcèle. Les difficultés et les dangers, les ennemis moqueurs et les forces adverses, sont tous exclus par l'Éternel ; et l'enfant éprouvé et fatigué de son amour est abrité dans sa paix. L'âme qui fait entièrement confiance à Dieu peut toujours s'allonger sous l'aile de la nuit en chantant :

« Je m'allonge sur la volonté de Dieu Comme un enfant sur la poitrine de sa mère ; Aucun lit de soie, ni le plus moelleux, Ne pourrait jamais me donner un repos aussi profond. »

Psaume 5:3

Éternel ! le matin, tu entendras ma voix ; le matin, je disposerai… devant toi, et j'attendrai. (version Darby)

J'ai omis les mots « ma prière » de ce verset, car ils sont inutiles et interfèrent avec la véritable séquence des idées. Ce Psaume est un chant pour le début d'une journée pleine de dangers. Le chanteur allait affronter des ennemis perfides et implacables. Ces mots décrivent la méthode qu'il employait pour se préparer à une telle journée. Il y a une triple activité. D'abord, l'Éternel entendra sa voix. C'est l'activité de l'adoration, dans laquelle se mêlent louanges et prières. Cela se voit dans le reste du Psaume. Après cette activité, vient celle de « l'organisation ». Le sens du mot est « arranger ». Organiser ses journées, c'est faire des plans pour la journée. C'est très important, mais secondaire. Trop souvent, nous planifions, puis nous prions. La véritable séquence est celle du psalmiste. Après avoir adoré et organisé, l'activité suivante et persistante est celle de la veille. L'ancienne traduction — « et lèvera les yeux » — passe complètement à côté de l'essentiel. L'idée n'est pas de veiller à la guidance ou à l'action divine. Il s'agit plutôt de veiller à ses propres actions et à sa propre voie, afin qu'elles restent en harmonie avec l'acte initial d'adoration et la planification qui en résulte. Les mots qui suivent immédiatement (**5:4-6**) montrent clairement que c'était là le sens du chanteur. Nous ne faisons face à aucun jour qui ne soit rempli de danger. Voici la véritable méthode du matin : Adorez ; et voici la méthode du jour : Veillez. Les jours ainsi commencés et ainsi poursuivis peuvent être des jours de réjouissance et de triomphe, quels que soient les dangers et quel que soit le nombre des ennemis.

Psaume 6:8-9

L'Éternel a entendu… L'Éternel a entendu… l'Éternel a reçu. (version Darby)

Il s'agit du premier des sept Psaumes décrits comme étant des Psaumes de repentance. (Les autres sont les **Psaumes 32**, **38**, **51**, **102**, **130** et **143**.) Diverses hypothèses ont été avancées quant à l'occasion de la rédaction de ce Psaume. Aucune n'est concluante. Il est évident qu'il s'agissait d'un cri de profonde repentance. Les sept premiers versets contiennent le cri d'une âme en proie à l'angoisse. Il y avait une grande souffrance physique ; mais la douleur la plus profonde était celle du sentiment que Dieu était absent de sa conscience, et que ses souffrances étaient des réprimandes et des châtiments de Dieu. La crainte de la mort était sur le chanteur, et était accentuée par le fait que dans son état d'esprit d'alors, il n'y avait pas de lumière dans la région qui se trouvait au-delà. Le changement soudain au verset huit est dramatique. Ses ennemis humains, qui avaient profité de ses souffrances physiques pour lui faire du tort, sont sommés de partir et leur chute est prédite. Le secret de ce changement est révélé dans les mots que nous avons soulignés. Nous n'avons aucune indication dans le Psaume sur la manière dont la conviction est venue, mais elle est venue. C'était la conviction que l'Éternel entendait et que sa prière était reçue. Le fait le plus saisissant de ce Psaume est peut-être qu'il n'y a pas eu de confession de péché. C'était simplement un gémissement d'agonie et un appel à la délivrance. Mais c'était un appel à Dieu ; et dans l'aveu même que ses souffrances étaient des châtiments, il y avait au moins une reconnaissance tacite de culpabilité. Cela révèle d'autant plus la volonté de Dieu de pardonner. Lorsque son agacement dans un profond mécontentement a ramené l'âme vers Lui, Sa réponse d'amour et de guérison est immédiate.

Psaume 7:8

Rends-moi justice, ô Éternel! Selon mon droit et selon mon innocence!

Cette requête doit être interprétée à la lumière de l'ensemble du Psaume. L'inscription nous aide à comprendre. Nous n'avons aucune information dans l'histoire de David concernant l'incident mentionné. Du fait que cet homme, Cush, est nommé « le Benjamite », nous pouvons en déduire qu'il était un partisan de la maison de Saül et un ennemi de David. Le Psaume nous apprend la nature des accusations qu'il a portées contre David. Il l'accusait d'avoir confisqué des dépouilles qui appartenaient de droit au roi, d'avoir rendu le mal pour le bien et d'avoir exigé un tribut en échange d'une certaine générosité. Ces accusations étaient fausses, et c'est ce que signifiaient ces paroles particulières. L'appel à Dieu pour le défendre et lui rendre justice était fondé sur son innocence et renforcé par le fait qu'en présence de ces calamités, il avait une conscience parfaitement claire. C'est une grande chose que de pouvoir se présenter devant le tribunal de Dieu avec une conscience sans reproche. Il est en effet vrai que « celui qui a une querelle juste est trois fois armé ». De telles réflexions apportent du réconfort tant que nous n'avons rien à craindre, et constituent donc un appel à l'âme à être toujours sur ses gardes, afin que rien dans nos relations avec nos semblables ne soit permis, qui, en aucune circonstance, puisse nous priver de ce sens de l'intégrité. Cela est plus que jamais vrai dans nos relations avec nos ennemis, non pas tant en raison d'une hostilité personnelle, mais parce qu'ils s'opposent à la cause que nous servons, le Royaume que nous représentons. Nous serons heureux et en sécurité si nous ne donnons à l'ennemi aucune raison de blasphémer.

Psaume 8:4

…homme … tu te souviennes de lui … le fils de l’homme … tu le visites. (version Darby)

J'ai résolument retiré les affirmations des interrogations de ce verset, car elles révèlent les faits qui ont suscité l'émerveillement du chanteur. La méthode du chant est celle du contraste. D'abord, le contraste entre la gloire de l'Éternel, qui s'étend sur les cieux, et le bavardage, ou peut-être le chant, des petits enfants. Ensuite, le contraste entre la splendeur majestueuse de la lune et des étoiles, et l'homme — Énosch — l'homme fragile — et le fils de l'homme Ben-Adam — d'origine apparemment terrestre. Les contrastes sont frappants. La différence en soi ne crée pas d'émerveillement. Celui-ci est causé par l'attitude de Dieu envers ce qui semble petit et insignifiant. Dieu construit sa forteresse contre ses ennemis dans le bavardage ou le chant des enfants. Il rend visite, c'est-à-dire qu'il prend soin du fils d'Adam ; il est attentif à l'homme fragile. C'est la cause de l'émerveillement. Mais quelle révélation de la vraie gloire et de la dignité de l'homme. C'est pour cela que l'homme domine toute la création, et c'est pour cela que Dieu peut trouver un rempart contre ses adversaires dans le langage de l'enfance. Avec l'auteur de la lettre aux Hébreux, nous devons encore dire : « Nous ne voyons pas encore maintenant que toutes choses lui soient soumises. » Nous voyons la grandeur de l'homme comme nous voyons l'intérêt de Dieu pour lui ; mais nous n'avons jamais encore vu l'homme réaliser sa grandeur. Mais, avec le même auteur, nous pouvons dire que nous avons vu Jésus. En lui, nous avons eu la pleine révélation de la grandeur de l'homme. Mais nous avons vu plus que cela. Nous l'avons vu « couronné de gloire et d'honneur à cause de la mort qu'il a soufferte, afin que, par la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tous. » Cette vision nous donne l'assurance que l'homme réalisera enfin le dessein divin.

Psaume 9:20

Que les peuples sachent qu'ils sont des hommes!

Tout ce Psaume est un mélange de louanges et de prières. Le chanteur célèbre la justice du gouvernement de Dieu sur les nations et prie pour qu'il se poursuive. Cette dernière requête est importante. Le mot « hommes » souligne la faiblesse et la fragilité inhérentes à la nature humaine. Le Psaume précédent traitait de la dignité et de la grandeur de l'homme, mais cette dignité était considérée comme étant liée à sa capacité à entretenir une relation avec Dieu. En dehors de la réalisation de cette relation, l'homme est en effet faible et fragile. Le pouvoir appartient à Dieu. Les nations courent toujours le risque d'imaginer qu'il réside en elles-mêmes. Faire cela, c'est oublier Dieu, et comme le chanteur l'a déclaré : « Les méchants se tournent vers le séjour des morts, Toutes les nations qui oublient Dieu. » Toute l'histoire humaine, la plus moderne comme la plus ancienne, témoigne de la vérité de cette déclaration. Quelle prière pouvons-nous donc adresser qui soit d'une importance plus vitale que celle que les nations se sachent simplement des hommes ? Une telle connaissance doit les conduire à dépendre de Dieu, et une telle dépendance est le secret de la force nationale, de la prospérité et de la pérennité nationales. Lorsque les hommes découvrent qu'ils ne sont que des hommes, c'est toujours le résultat de la révélation de Dieu, et cela signifie toujours la découverte de la pensée de Dieu sur l'homme, de Son dessein pour lui et de Son attention à son égard. En relation juste avec ces faits, les nations marchent invincibles vers la réalisation de toutes leurs plus hautes possibilités. Telles sont les leçons que Dieu, par Son gouvernement du monde, cherche toujours à enseigner à l'homme. Au fur et à mesure qu'elles seront apprises, les problèmes de l'humanité seront résolus, ses blessures guéries et sa prospérité assurée.

Psaume 10:1

Pourquoi, ô Éternel! te tiens-tu éloigné?

Combien de fois les hommes de foi se sont-ils posé cette question ! Disons tout de suite que cette supposition est inexacte. Dieu n'est jamais loin. Le chanteur a redécouvert ce fait au cours de son chant. Ses mouvements finaux célèbrent la connaissance et le gouvernement persistant de Dieu dans la justice. La question se pose lorsque, pour un moment, les yeux sont fixés sur les circonstances. C'était le cas ici. Alors que le chanteur contemplait les conditions dans lesquelles il vivait, il voyait partout le triomphe du pouvoir sur le droit, il observait la cruauté des hommes mauvais envers les pauvres et les nécessiteux. Il semblait que Dieu s'était retiré, qu'Il se tenait à l'écart. Nous avons tous vécu des moments où, si nous ne voyions que les conditions, nous étions contraints à la même question. La valeur d'un Psaume comme celui-ci est qu'il témoigne de l'état d'esprit de l'âme, pour ensuite nous conduire à assister au rétablissement de la foi et de la confiance de cet homme. Il était impossible que Dieu ne sache pas et ne voie pas ; et cette conviction est devenue la garantie de la confiance de l'âme qu'Il non seulement voyait, mais qu'Il agirait. D'où l'assurance qu'il doit y avoir une victoire totale et définitive sur toutes les forces de l'injustice, avec la fin de toute oppression, cruauté et injustice. Sous le règne de Dieu, le jour doit venir où « Afin que l'homme tiré de la terre cesse d'inspirer l'effroi. » Telles étaient les paroles finales du cantique, et elles constituent une réponse appropriée à la question posée au début.

Psaume 11:3

Quand les fondements sont renversés, Le juste, que ferait-il?

C'est l'appel final de l'homme qui vit par la vue à l'homme qui vit par la foi. Cela peut sembler raisonnable, mais c'est complètement faux. L'idée n'est pas discutable. Si les fondations sont détruites, les justes sont impuissants. Mais la question impérative que l'hypothèse soulève est la suivante : les fondations sont-elles détruites ? Ce Psaume est le chant d'un homme qui était apparemment en grand danger. Ses amis ont vu le danger et l'ont exhorté à fuir. Ses ennemis étaient tout autour de lui et ne lui laissaient aucune chance. Leurs méthodes étaient celles de la subtilité et de la trahison. Pour ces hommes de la vue, les fondations étaient détruites. Tout le chant est une protestation contre cette idée fausse. Le chanteur avait une autre vision. Pour lui, les circonstances environnantes n'étaient pas des fondations. Il voyait Dieu, intronisé, observant, agissant. Pour lui, c'était la seule fondation. Ce fondement ne pouvait être détruit. Il n'y avait donc pas besoin de fuir. Comme ce qui se vante d'être la raison est constamment déraisonnable. La vraie raison tient compte de toutes les quantités avant de faire ses calculs. Tenir compte des circonstances et négliger Dieu revient à omettre le facteur principal dans toute situation. Quelle folie inqualifiable de confondre échafaudage et fondations ! Et pourtant, c'est exactement ce que font les hommes lorsqu'ils imaginent que, parce que les circonstances ne semblent pas propices, il est nécessaire de fuir. Voir Dieu, c'est savoir que la danse plastique des circonstances est aussi sûrement sous Son contrôle que l'argile. C'est le secret du courage.

Psaume 12:6

Les paroles de l'Éternel sont des paroles pures, Un argent éprouvé sur terre au creuset, Et sept fois épuré.

Le psalmiste est accablé par le sentiment de l'obscurité des circonstances dans lesquelles il se trouve. Partout, il est conscient de la malhonnêteté, de la tromperie et de la puissance du mal. Le cantique s'ouvre et se termine sur cette note. Mais son cœur consiste en une affirmation de sa foi en Dieu. Cette foi s'attache à ce que Dieu a dit et au fait que les paroles de Dieu sont des paroles pures. C'est-à-dire que Dieu est un Dieu de Vérité. L'affirmation vise à mettre les paroles de Dieu en contraste total avec celles des hommes qui « disent des faussetés », qui parlent avec « sur les lèvres des choses flatteuses et un cœur double ». La figure employée est des plus fortes. L'argent purifié sept fois ne contient aucune trace d'alliage. Il en va de même pour les paroles de Dieu. C'est toujours le lieu de repos sûr de ceux qui connaissent Dieu. Maintes et maintes fois, des heures sont venues qui ont semblé être caractérisées par la disparition des hommes pieux, par l'échec des fidèles parmi les enfants des hommes. Dans toutes ces heures, l'âme peut être assurée de l'issue ; car la Parole de Dieu a clairement déclaré que la volonté et le dessein de Dieu sont le triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur le mensonge, de la justice sur toute forme de méchanceté. La Parole du Seigneur est la Parole de la Vérité Éternelle ; elle demeure à jamais. En elle, il n'y a rien de dissimulation, de duplicité, de tromperie. Elle n'est jamais vide. Elle doit accomplir ce qui Lui plaît. Voici donc notre lieu de quiétude et de confiance, quelles que soient les apparences du moment. La Parole de l'Éternel ne doit pas être mise à l'épreuve par eux ; mais eux doivent être mis à l'épreuve par la Parole de l'Éternel.

Psaume 13:6

Je chante à l'Éternel, car il m'a fait du bien.

C'est la dernière note de ce Psaume. Quel contraste avec la note d'ouverture : « Jusques à quand, Éternel! m'oublieras-tu sans cesse? » Le chant est des plus glorieux, dans sa révélation du cheminement d'une âme du désespoir le plus accablant à l'exultation la plus haute. Examinons cette progression. Dans la version hébraïque, il y a trois strophes qui révèlent les étapes de l'expérience. Dans la première (**13:1-2**), la tristesse du chanteur est évidente ; Dieu est apparemment inactif et indifférent ; aucune aide ne se trouve en lui ; l'ennemi triomphe. Dans la deuxième (**13:3-4**), le chanteur est en prière, et la prière est caractérisée par une honnêteté totale et une urgence audacieuse. Dans la troisième (**13:5-6**), la tristesse est submergée par le chant, la prière cède la place à la louange. Quelle merveilleuse révélation de Dieu tout cela procure ! La seule explication de ce changement complet de ton dans le chant est le fait de Dieu, en présence duquel l'homme a ouvert son cœur. Observons ce que le chant révèle ainsi de Dieu. Tout d'abord, on voit Sa patience tendre et compréhensive, alors qu'll écoute les plaintes de Son serviteur. Puis, Sa puissance se manifeste, alors qu'Il écoute la prière de celui qui est troublé, et y répond évidemment par une révélation spirituelle — car telle doit être l'explication de l'ascension soudaine du chanteur vers les montagnes de la louange. Ainsi, Il est finalement révélé comme glorifié dans la confiance en Lui-même ; qui se plaint avec honnêteté, prie avec sincérité et, enfin, loue avec une grande assurance. Que tout le Psaume nous enseigne que c'est en présence du Roi que nous devons parler de nos peines, et que c'est là que nous pouvons être honnêtes. Il transformera le chant funèbre en un hymne.

Psaume 14:1

L'insensé dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu!

Dans cette déclaration, qui est la cause, et qui est l'effet ? L'athéisme résulte-t-il de la folie, ou la folie de l'athéisme ? Il serait tout à fait correct de dire que chacun est cause et chacun est effet. Les mots décrivent un cercle vicieux. La folie nie Dieu, et la négation mène à la folie. Cependant, si l'on se souvient que le mot hébreu traduit ici par « insensé » a une connotation morale et fait référence à la méchanceté plutôt qu'à la faiblesse d'esprit, on est contraint de penser que le chanteur voulait dire que l'immoralité est le résultat de l'athéisme. Quand, pour une raison ou une autre, un homme dit en son cœur qu'il n'y a pas de Dieu, il devient un insensé, c'est-à-dire une personne vile. Il en est toujours ainsi. Toute méchanceté est le résultat du reniement de Dieu. Le reniement de Dieu qui produit la méchanceté est le reniement du cœur. L'agnosticisme intellectuel honnête ne produit pas nécessairement l'immoralité : l'athéisme émotionnel malhonnête le fait toujours. Le cœur est le domaine du désir. Lorsqu'un homme désire se débarrasser de Dieu, de Son gouvernement et de Son ingérence, et que de ce désir il formule un déni de Dieu, le processus est en soi immoral, et les enjeux sont forcément immoraux. Il n'y a pas de domaine de la personnalité qui nécessite une protection plus vigilante que celui du désir. Son pouvoir sur l'intellect et la volonté est étonnant. Il est capable d'obscurcir complètement l'intelligence et de capturer la volonté. Il est possible pour un homme de se livrer si complètement au désir, qu'il parvient à se persuader qu'il croit réellement ce qu'il veut croire, et ainsi à libérer sa volonté pour tous les mauvais choix. Ainsi se révèle à nouveau le cercle vicieux d'un athéisme jaillissant de désirs immoraux, et conduisant à l'immoralité.

Psaume 15:5

Celui qui se conduit ainsi ne chancelle jamais.

Le Psaume s'ouvre sur une question adressée à l'Éternel, à savoir qui est digne d'être son hôte et de demeurer dans le lieu consacré par Sa présence. Il se termine par cette déclaration élargie et emphatique selon laquelle, si les conditions sont remplies, un homme peut non seulement être l'hôte de l'Éternel, mais aussi être en communion avec Lui de manière à connaître une prospérité continue. Joseph Bryant Rotherham rend très littéralement et très joliment ce verset : « Celui qui fait ces choses ne sera pas ébranlé jusqu'à la fin des temps. » Les conditions sont soigneusement énoncées entre la question initiale et l'affirmation finale. La première est celle d'un caractère personnel en harmonie avec le caractère de Dieu, de la droiture dans le travail et de la vérité dans la parole. La seconde couvre le terrain de la vie relative. L'homme qui est l'hôte de Dieu doit entretenir de bonnes relations avec son prochain. Ce sont des considérations importantes. Si, par le Christ, notre droit d'accès à Dieu et de communion avec Lui est créé par la grâce et fondé sur la justification par la foi, indépendamment de nos œuvres, il faut toujours se rappeler que la justification est pour la justice et que la grâce est l'inspiration de la vérité. Toute idée de justification qui s'approche de l'idée qu'elle signifie excuse du péché ou dissimulation de l'impureté est totalement injustifiée et tout à fait pernicieuse. Par la justification, Dieu a mis la justice à notre disposition. Nous ne devons pas continuer à pécher, afin que la grâce abonde. La grâce est entièrement sainte. Elle exige la sainteté. Notre réconfort est qu'elle fait plus : elle rend saint. Cela crée notre responsabilité. Continuer à pécher, c'est contrecarrer le but même de Dieu dans la grâce. Le faire, c'est être exclu de Sa tente, être exclu de la montagne sainte.

Psaume 16:2

Je n’ai pas de bien au-dessus de toi. (version Lausanne)

C'est le premier Psaume intitulé « Michtam ». Il y en a cinq autres (**Psaumes 56** à **60**). La signification est obscure. James William Thirtle dit : « Le terme Michtam semble s'expliquer au mieux par une prière ou une méditation personnelle ou privée ». Celui-ci est attribué à David, mais on ne peut rien dire de définitif quant à la date de sa rédaction. Dans l'ensemble, c'est un cantique d'une confiance exultante. Dans sa première demande, la conscience du danger est révélée, mais c'est l'occasion d'une joyeuse confession d'assurance dans la délivrance de Dieu. Quel que soit l'auteur et quelles que soient les circonstances, sa valeur finale est qu'il est clairement messianique. Pierre (**Actes 2:25-31**) et Paul (**Actes 13:34-37**) non seulement le citent en référence à notre Seigneur, mais en défendent l'intention messianique. Les mots que nous avons soulignés révèlent le secret profond de cette sainte confiance. Le chanteur a déclaré qu'il ne connaissait aucun bien-être en dehors de Dieu-Jéhovah, en tant que son Seigneur souverain. Ce n'est qu'en notre Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'expression d'une expérience immuable, que cela a jamais été vrai. La volonté de Dieu était Son plaisir, Sa nourriture, Sa seule et unique passion : et cela aussi sûrement dans Sa mort que dans Sa vie. Par conséquent, pour citer Pierre : « Il ne pouvait être retenu par la mort ». La mesure dans laquelle, par sa grâce infinie, nous sommes capables de dire en toute vérité : « Nous n'avons de bien au-delà de Toi », est la mesure dans laquelle, quels que soient les périls qui nous opposent ou les calamités apparentes qui nous assaillent, nous pouvons également avoir confiance en la délivrance de Dieu. Dans la vie, et dans toutes ses expériences, à travers la mort elle-même, nous serons délivrés et amenés en Sa présence, où se trouve la plénitude de la joie, et à Sa droite, où sont les plaisirs pour toujours.

Psaume 17:15

Moi, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé. (version David Martin)

Ces paroles ont toujours été employées pour désigner une expérience au-delà de la vie présente, l'éveil après la mort. Il n'y a certainement rien de mal à les utiliser de cette manière, mais il est tout aussi certain que le psalmiste n'avait pas cette pensée en tête lorsqu'il les a écrites. Le chant tout entier est un contraste entre deux façons de vivre dans ce monde : celle, d'une part, de ceux qui sont sans Dieu ; et celle, d'autre part, de ceux qui craignent Dieu et recherchent Ses voies. Dans ces derniers mots, le chanteur a exprimé les choses les plus profondes de sa vie. Son désir suprême était de contempler la face de l'Éternel dans la justice, et d'être conforme à la ressemblance divine. N'est-ce pas encore la passion suprême de toutes les âmes croyantes ? Et cela d'autant plus que Dieu a levé Sa face sur nous en la personne de Son Fils. Notre seule satisfaction est d'être conformés à l'image de Son Fils. Il est vrai que cette satisfaction ne sera complète que le matin glorieux où Il « refondra le corps de notre humiliation, afin qu'il soit conforme au corps de sa gloire » ; mais nous passons à côté de l'essentiel lorsque nous reportons sans cesse les expériences qui pourraient être les nôtres, même aujourd'hui. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu », non pas demain et uniquement au ciel, mais maintenant, et tout au long des routes poussiéreuses et difficiles de ce monde.

Psaume 18:25

Avec celui qui use de grâce, tu uses de grâce.

C'est la première de quatre déclarations, qui révèlent toutes le même principe, à savoir que l'attitude de Dieu envers les hommes est créée par leur attitude envers Lui. L'homme qui, répondant à la compassion divine, est lui-même compatissant, trouve Dieu toujours compatissant envers lui. L'homme qui est parfait — c'est-à-dire complètement dévoué — trouvera Dieu fidèle envers lui. L'homme qui se purifie découvrira la pureté de Dieu. L'homme qui est pervers, c'est-à-dire l'homme qui va à l'encontre des desseins de Dieu, trouvera Dieu en désaccord avec lui. Il est à noter qu'aucun de ces hommes n'échappe à Dieu. C'est une éventualité que la Bible ne concède jamais comme étant possible. Chaque homme vit, se meut et a son être en Dieu. Dans la main de Dieu, le souffle de chaque homme est — même celui de Balthazar, souillé par l'alcool et l'obscénité. Ce qui est possible à l'homme, c'est qu'il peut créer et crée son expérience de Dieu. L'homme parfait trouve Dieu fidèle à Son alliance : l'homme pervers le trouve sournois. Il est au moins suggestif que cette déclaration de principe particulière se trouve dans le Psaume qui célèbre la délivrance de David des mains de Saül par Dieu. L'histoire de ces deux hommes illustre remarquablement ces déclarations. Dans toutes les choses les plus profondes de sa vie, David avait été plein de grâce, parfait et pur. Saül avait été pervers dès le début. David avait été délivré par la grâce, la perfection et la pureté de Dieu. Saül avait été rejeté et chassé par la perversité de Dieu. Dans les relations de Dieu avec les hommes, l'équilibre de la justice est parfaitement maintenu, tant dans Sa miséricorde que dans Sa colère.

Psaume 19:14

Ô Éternel ! mon rocher, et mon Rédempteur.

Le dernier verset de ce Psaume est une dédicace. Il s'applique peut-être, et s'applique probablement, au chant lui-même, mais aussi sans aucun doute à toute la vie du chanteur, au vu des faits célébrés dans le chant. Cette description finale de Dieu est en harmonie avec les faits célébrés dans le Psaume. Le premier mouvement avait trait à la gloire de Dieu, telle que révélée dans l'ordre de la nature. Le second concernait la grâce de l'Éternel telle qu'elle s'exprime dans la révélation qu'Il fait de Lui-même dans Sa loi. Dans le premier, Dieu est considéré comme Ei, le Tout-Puissant. Dans le second, il est considéré comme l'Éternel, Celui qui devient pour l'homme ce dont il a besoin pour se rétablir et se renouveler. Dans le premier, Sa divinité essentielle est reconnue. Il est le Rocher. Dans le second, Son attitude et Son activité dans l'amour sont découvertes : Il est le Rédempteur. Le chanteur a réalisé la fusion de ces deux faits en Celui qu'il adorait. Le Puissant dont les gloires sont vues le jour et la nuit est Celui qui est plein de grâce. Par conséquent, les gloires de Sa puissance réconfortent l'âme. Le Dieu de grâce, plein de compassion, est ce Puissant même. C'est pourquoi l'âme confiante est pleine de courage. Si notre Rocher n'était pas notre Rédempteur, nous serions sans espoir. Si notre Rédempteur n'était pas notre Rocher, nous pourrions encore avoir peur. Il est bon que nous n'oubliions jamais l'interprétation mutuelle de ces deux révélations de Dieu. Nous vivons au milieu de choses qui nous parlent jour et nuit de la puissance de Dieu. Souvenons-nous toujours que c'est le Dieu qui, envers nous, est plein de douceur et de la plus tendre compassion. Nous vivons dans le dévoilement de cette compassion dans la rédemption. N'oublions jamais que cette rédemption a en elle toute la force, la capacité du Tout-Puissant. Il est notre Rocher et notre Rédempteur.

Psaume 20:8

Eux, ils plient, et ils tombent; Nous, nous tenons ferme, et restons debout.

C'est le langage de la foi, non pas après la bataille, mais avant. Le Psaume tout entier consiste en une prière pour le roi qui part affronter ses ennemis. Dans les versets **20:1-5**, on entend la voix du peuple prier pour son roi. Dans un verset (**20:6**), on entend la voix du roi affirmer sa confiance dans le fait que les prières de son peuple seront entendues. Puis, de nouveau, la voix du peuple est un chant qui arpente le champ et exulte de la victoire à venir (**20:7-8**). Une fois de plus, le chant devient une prière (**20:9**). Le secret de cette confiance se découvre dans le contraste présenté dans le verset précédent. D'un côté, on voit ceux qui dépendent des chars, des chevaux, c'est-à-dire de la force matérielle. De l'autre, on voit ceux qui trouvent leur inspiration dans le nom de l'Éternel, leur Dieu, c'est-à-dire ceux qui dépendent des forces spirituelles. Un tel conflit ne peut avoir qu'une issue. Les hommes de foi la voient déjà et la célèbrent ainsi : « Ils plient, et ils tombent; Nous, nous tenons ferme, et restons debout. » La foi est une confiance rationnelle. C'est-à-dire que lorsque l'on saisit le véritable équilibre et la véritable proportion des choses, le caractère raisonnable de la conviction est évident, que Dieu dans Sa bonté, Sa pureté et Sa bienveillance doit triompher des forces matérielles rangées du côté du mal, de l'impureté et de la malveillance. Mais la foi est rationnelle dans un autre sens. Elle ne l'est pas seulement dans sa compréhension intellectuelle, mais aussi dans son abandon volontaire. La foi n'a qu'une seule anxiété, celle d'être rangée du côté de Dieu. Quand c'est le cas, elle ne peut connaître la peur.

Psaume 21:13

Sois exalté, Ô Éternel, dans ta force ! Nous chanterons, et nous célébrerons ta puissance. (version Darby)

De l'avis général, ce Psaume est le pendant du précédent. Il en est la suite. Dans celui-ci, le peuple priait pour le roi qui s'apprêtait à partir au combat et affirmait sa foi dans la victoire à venir. Ici, il célèbre la victoire remportée et rend gloire à l'Éternel. Dans cette strophe finale, deux éléments sont mis en relation, à savoir l'exaltation de l'Éternel dans Sa puissance et les chants de Son peuple. La force de l'homme se trouve toujours dans la joie de l'Éternel, c'est-à-dire dans les voies de la vie qui lui sont agréables. Il s'ensuit que les chants des hommes qui jaillissent d'une joie pure sont toujours créés par les victoires de la force de Dieu. Jugez les chants des hommes à cette aune. Des chants ont été écrits pour célébrer des choses indignes, voire carrément mauvaises. Ils sont tous dépourvus de la qualité ultime de la joie pure et de la poésie parfaite, aussi aboutis que leur art puisse paraître. Les chants qui célèbrent les victoires de la force pure, pacifique et miséricordieuse de Dieu sont la véritable poésie, même lorsque leur art est rudimentaire, car ils expriment la joie réelle et ultime de la vie. La force de Dieu est toujours active pour la réalisation de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans la vie. Elle s'oppose à jamais à ce qui détruit et produit la laideur. C'est pourquoi elle donne naissance à la vraie joie de vivre, qui doit toujours être l'inspiration de la poésie, la source des vrais chants :

« Que nos chants abondent, Que toutes nos larmes sèchent ; Nous marchons sur la terre d'Emmanuel,
Vers des mondes plus beaux dans les cieux. »

Psaume 22:22

Je publierai ton nom parmi mes frères, Je te célébrerai au milieu de l'assemblée.

Il est devenu tout à fait impossible pour le chrétien de lire ce Psaume dans un autre contexte que celui des valeurs messianiques. Pour lui, il ne fait aucun doute que, quelles que soient les expériences personnelles qui l'ont inspiré, le chanteur chantait mieux qu'il ne le pensait. Tout en exprimant des expériences réelles, il exprimait des choses profondes et profondes, dont la plénitude s'est révélée dans les expériences du Sauveur du monde. Cela est démontré par le fait que, dans l'heure suprême de Sa passion, notre Seigneur a effectivement cité le cri d'ouverture de ce grand chant d'angoisse. Si donc nous avons ici, dans l'interprétation du Saint-Esprit, un aperçu des choses de cette douleur pleine et rédemptrice du Fils de Dieu, notons attentivement vers quoi cette douleur a conduit. Avec les paroles que nous avons citées, le chant s'est fondu dans des accents triomphants, qui se poursuivent jusqu'à la fin. Ainsi, nous découvrons la valeur réelle de cette douleur. C'est par elle, et par elle seule, que le nom de Dieu a pu être proclamé et que Sa louange a pu être rendue publique. C'est par ces souffrances seules que la justice a pu être établie et que l'homme a pu prendre conscience de tout le dessein d'amour de Dieu à son égard. Comme ce chant est issu de l'expérience humaine, il peut être approprié par les hommes. Nous reconnaissons, comme nous l'avons dit, que sa pleine valeur ne se trouve que dans l'expérience du Seigneur de la vie et de la gloire. Pourtant, en communion avec Lui, nous pouvons trouver notre réconfort dans Sa révélation, à savoir que les souffrances mènent toujours au triomphe. La mesure dans laquelle il nous est donné de participer à Ses souffrances est la mesure dans laquelle nous pouvons être assurés de participer à Sa victoire.

Psaume 23:1

L'Éternel est mon berger.

Ce n'est pas seulement la première phrase de ce cantique, c'est aussi sa déclaration globale. Tout ce qui suit interprète la gloire et la suffisance du fait ainsi déclaré. Quand cela est dit, tout est dit. Tout ce qui peut être ajouté ne sert qu'à nous aider à comprendre la plénitude de cette grande vérité. Une interprétation adéquate de cette affirmation exige de reconnaître que dans toute la pensée orientale, et très certainement dans la littérature biblique, un roi est un berger. C'est le chant suprême du psautier concernant la royauté de Dieu dans son application à l'âme individuelle. D'autres chants exposent les merveilles de Sa royauté sur la nation et sur tous les peuples. Il n'y a que deux personnes dans ce Psaume, l'Éternel et le chanteur, sauf lorsque les ennemis sont mentionnés. La note personnelle est immédiatement frappante : « L'Éternel est MON berger ! » Ce Roi éternel, qui règne sur tout l'univers, est aussi le Roi direct, personnel et immédiat de chaque âme individuelle. Lorsque l'on reconnaît cela, on découvre la gloire du chant. C'est une révélation de la nature et de la méthode du gouvernement divin de la vie individuelle. Considéré sous cet angle, le Psaume devient une belle interprétation de cette merveilleuse phrase de Paul : « La volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite ». Sous Son règne, nous ne manquons de rien. Il crée nos jours paisibles. Si nous nous égarons, nous ne sommes pas abandonnés. Dans les heures les plus sombres, Il est toujours avec nous. Il nous soutient et nous délivre dans les conflits. Il nous divertit pendant notre pèlerinage et nous accueille dans Sa maison pour toujours. Toute la valeur de ce chant nous a été interprétée par Celui qui a dit de Lui-même : « Je suis le bon Berger. »

Psaume 24:4

A l'Éternel la terre et ce qu'elle renferme, Le monde et ceux qui l'habitent!

C'est la note fondamentale de la musique de ce chant. Tout ce qui suit doit être interprété à la lumière de son message. Si ce Psaume a été écrit, comme c'est très probablement le cas, pour l'occasion où l'arche de Dieu a été amenée dans la ville du grand roi et placée dans la tente que David avait préparée pour elle, le chanteur voyait dans cette cérémonie le symbole de choses plus grandes. Ces premiers mots affirment la souveraineté de l'Éternel sur toute la terre. Tout lui appartient par droit de création. Ensuite, une certaine déviation morale, une certaine nécessité d'exercer le pouvoir exécutif, est reconnue par les questions sur qui doit monter à la colline de Jéhovah. La réponse à cette question constituait une révélation du fait que le gouvernement de la terre doit être établi sur une base morale. Celui qui est décrit est présenté entièrement sous l'angle du caractère. Réfléchissons bien à cela. Le passage de la description au singulier au pluriel ne fait que souligner le fait que la génération qui sera associée à Celui-là devra se conformer à ce caractère. Le chant revient immédiatement à la contemplation de Celui qui est maintenant désigné comme le Roi de gloire. Sa gloire est celle des excellences morales déjà décrites. En elles, il est « fort et puissant dans les combats ». Par cette force, il accède à la puissance : par cette puissance, il renverse tous ses ennemis et conquiert, ou reconquiert, sa place légitime et légitime de souverain sur la terre et sur toute sa plénitude. La sainteté du Roi est à la fois le secret de Sa force dans le gouvernement et le principe de Sa puissance dans la rédemption.

Psaume 25:3

Tous ceux qui espèrent en toi ne seront point confondus.

Il ne s'agit pas d'une requête, comme le traduit certaine version, mais d'une affirmation de confiance. C'est la première d'une série qui parcourt tout le cantique, et c'est pour cette raison que je l'ai mise en évidence. Tout le cantique est la prière d'une âme accablée par un sentiment de besoin, qui déverse devant Dieu le récit de ce besoin. Son atmosphère, cependant, est celle d'une confiance totale et d'une foi assurée. Cette affirmation, et celles qui suivent, révèlent ce fait. Le mouvement du Psaume est celui d'une alternance entre des requêtes et des expressions de certitude totale en Dieu. Il devient ainsi une prière type pour les enfants de Dieu dans toutes les circonstances de besoin, que ce besoin soit créé par l'opposition d'ennemis ou par des fautes personnelles. Dans un tel cas, l'âme peut se tourner vers Dieu et parler de son fardeau en Sa présence. Elle peut le faire, cependant, avec toute l'assurance que lui donne la foi qui, après tout, est la chose la plus profonde de son expérience. Cet exercice d'affirmation de la foi est de la plus grande valeur. Combien souvent, sous le poids de circonstances difficiles, nous sommes en proie à des pensées superficielles sur Dieu et sur nous-mêmes, qui tendent à produire le désespoir. Dans ces moments-là, il est bon de se tourner résolument et avec persévérance vers ses convictions les plus profondes au sujet de Dieu et de les professer positivement. Un tel exercice ouvrira la porte de la délivrance de la morosité qui découle toujours de la contemplation des circonstances et de l'introspection, et nous conduira vers la lumière et l'espoir qui se trouvent toujours en présence de Dieu et dans le souvenir de la vérité à son sujet.

Psaume 26:3

Car ta bonté est devant mes yeux. (version Darby)

Ce Psaume a une note qui lui est propre. Il s'agit d'une prière pour la justice, de la part d'une âme heureuse, consciente de Son intégrité et de Sa droiture. Il est impossible de déterminer les circonstances dans lesquelles il a été écrit. De toute évidence, elles étaient caractérisées par un éloignement général des voies de Dieu. Le chanteur vivait parmi des malfaiteurs, et les jugements de Dieu se manifestaient partout. Dans ces circonstances, l'âme du juste a fait appel à la justice de Dieu pour être délivrée de ces calamités. Les mots que nous avons soulignés sont ceux dans lesquels nous découvrons le fondement de cet appel. Il connaissait et invoquait la bonté de l'Éternel. La strophe finale montre que la réponse lui est venue dans sa foi : « Mes pieds sont affermis sur une terre élevée ; au milieu des assemblées, je bénirai l'Éternel. » Cette expérience n'est pas rare dans la vie de foi. Il y a des moments où le mal des hommes semble menacer la sécurité de ceux qui s'efforcent de marcher devant Dieu et qui le font dans la mesure où ils comprennent sa volonté. Dans ces moments-là, nous pouvons avec confiance implorer Dieu de nous justifier et de nous délivrer, et nous pouvons le faire avec une assurance totale, à la lumière de Sa bonté. Conserver notre attitude de loyauté envers Dieu dans des circonstances difficiles créées par les mauvaises voies d'hommes impies nous permet de revendiquer Sa justification et Sa protection, sur la base de Sa bonté immuable. La prière fondée sur ces bases protégera toujours le cœur contre la panique.

Psaume 27:11

Conduis-moi dans le droit sentier. (version Lausanne)

Ce Psaume est le chant d'une âme en péril. Dans son premier mouvement, ce danger est reconnu, mais le chanteur a confiance en Dieu. Il célèbre dans un langage d'une grande beauté la certitude de son triomphe. Il ne s'agit toutefois pas d'une prière, mais d'une louange. Puis survient un changement soudain. La confiance n'est pas abandonnée, mais la conscience du danger devient plus aiguë, et l'hypothèse surgit que le visage de Dieu pourrait être caché. Sous le poids de cette pensée, la prière remplace la louange, et le chanteur exprime ses supplications. Parmi celles-ci, il demande à être conduit sur un chemin droit. Le sens le plus simple du mot « droit » est « plat » ou « régulier ». Les mots qui suivent immédiatement, « à cause de mes ennemis », nous aident à comprendre la véritable intention de cette supplication. Le mot « ennemis » est traduit par James William Thirtle par « ennemis vigilants », ce qui rend parfaitement l'idée. Il s'agit d'ennemis qui se tiennent en embuscade, attendant de le prendre au dépourvu pour l'attaquer perfidement. Le chemin droit qu'il demande est un chemin sur lequel il n'y aura pas de pièges ni de cachettes pour ces ennemis. C'est une prière que nous pouvons tous faire. Ce n'est pas une demande pour un chemin facile, une route sans embûches. Ce serait une prière égoïste et indigne. C'est plutôt une prière pour que le chemin soit tel que nous puissions le découvrir clairement et que nous ne soyons pas surpris par ceux qui cherchent à nous détruire. Le chant se termine par le conseil que le chanteur donne à son âme, et il est « caractérisé par la plus grande sagesse ». Attendre l'Éternel, c'est toujours trouver le chemin droit, aussi difficile soit-il.

Psaume 28:1

Mon rocher!

Ici, ces mots, « mon rocher », sont directement synonymes du titre Éternel, et ils constituent un nom propre. Cette idée figurative est déjà apparue dans ces chants (**Psaume 18:2**, **31**). Dans ce cas, la figure est employée de manière positive pour désigner Dieu. C'est donc peut-être le moment idéal pour faire une pause et réfléchir à la signification suggestive de ce titre. C'est la seule image qui, dans le domaine de la nature, suggère une force durable et l'immuabilité. L'histoire des rochers, telle que nous pouvons la lire, est l'histoire de la victoire totale du principe sur la passion. Finalement, on atteint l'immuable, l'inchangé, et donc le summum de la force. Il est remarquable que dans toute la littérature de l'Ancien Testament, le mot « rocher » soit réservé à la divinité. Il est utilisé pour désigner les faux dieux ainsi que Dieu, mais jamais pour l'homme. La seule exception apparente se trouve dans Ésaïe, lorsque le prophète déclare qu'un homme sera comme l'ombre d'un rocher dans une terre desséchée. Mais lorsque l'on reconnaît la valeur messianique de ce passage, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une exception, mais plutôt d'une prédiction incidente du fait le plus profond concernant la personne du Messie. Il faut garder tout cela à l'esprit lorsque nous considérons les paroles de notre Seigneur, dans lesquelles il a déclaré qu'il bâtirait Son Église sur le roc. Revenons au Psaume. Remarquez comment cette conception du caractère de Dieu comme être immuable a donné à ce chanteur une confiance parfaite au milieu de graves périls et a inspiré sa prière pour son peuple.

Psaume 29:9

Dans son palais tout s'écrie: Gloire!

C'est vraiment un Psaume glorieux. C'est une interprétation d'une tempête appliquée à la vie. Nous devons noter attentivement sa structure. Les versets **29:3-9** décrivent la tempête. Les deux premiers versets constituent un appel à l'Élim, les Fils de Dieu — qu'ils soient anges ou hommes — à rendre gloire à Dieu. Les deux derniers versets donnent la raison de cet appel à la louange. L'Éternel a été vu assis en roi au-dessus de la tempête, révélant ainsi Sa royauté sur toutes les tempêtes et tous les bouleversements de la vie. Si l'on lit les versets **23:3-9** en regardant la carte de la Palestine, on voit que la tempête s'est formée au-dessus de la Grande Mer et s'est abattue sur le nord du pays, frappant le Liban avec fureur. Elle a ensuite balayé le sud, secouant le désert de Kadès. Du début à la fin, le bruit de la tempête est la voix du Seigneur, et son activité est la manifestation de sa puissance. Ces mots particuliers terminent la description de la tempête et déclarent la conception de la tempête qui règne dans le temple. Là, « tout dit : Gloire ! » Ce chant du temple produit le chant triomphal de ceux qui habitent sur la terre balayée par les tempêtes. Leur fureur n'est pas incontrôlée : « L'Éternel était sur son trône lors du déluge », et « L'Éternel sur son trône règne éternellement ». Dans cette confiance, nous savons qu'Il nous donnera la force — c'est-à-dire de supporter la tempête — et qu'Il nous bénira de la paix — c'est-à-dire après la tempête et comme résultat de celle-ci. Que ce Psaume a-t-il à nous dire sur les années de tempête que nous avons traversées ! « Rendez à l'Éternel gloire pour son nom! ». « Prosternez-vous devant l'Éternel avec des ornements sacrés! »

Psaume 30:6

Je disais dans ma sécurité: Je ne chancellerai jamais!

C'est une erreur courante, même chez les hommes de foi, lorsque les circonstances sont favorables et confortables. Tout est comme nous le souhaitons. Nous avons trouvé un endroit agréable où vivre et un travail qui nous plaît. Et tout cela, sous la direction directe de Dieu. C'est là que réside le danger. Nous sommes tentés de nous fier aux circonstances plutôt qu'à Dieu. Puis vient le réveil brutal. Dans le cas du chanteur, cela s'est produit à travers la maladie qui l'a conduit aux portes de la mort. Cela peut nous arriver de la même manière, ou de bien d'autres façons. Nous devons quitter l'endroit agréable où nous vivons. Le travail qui nous plaisait nous est enlevé. Tous nos projets fondés sur notre prospérité sont anéantis. Y a-t-il alors quelque chose qui ne soit pas ébranlé ? Oui, lisez le verset suivant : « Éternel! par ta grâce tu avais affermi ma montagne. » La montagne est la forteresse où réside Dieu. Elle ne bouge jamais. C'est là que nous pouvons demeurer en sécurité lorsque tous nos lieux de résidence temporaires nous sont enlevés. En demeurant en communion avec Dieu, en restant dans Sa volonté et en y demeurant, nous serons délivrés, non pas des troubles et des bouleversements, mais, grâce à ces mêmes choses, de périls plus désastreux, les périls réels de ces déviations de la loyauté qui détruisent l'âme. Il faut bien avouer que cette leçon n'est pas facile à apprendre, mais elle est d'une importance vitale. Il n'y a qu'un seul lieu de repos sûr et une sécurité parfaite pour l'âme de l'homme, et c'est dans le cœur de Dieu. Y demeurer, c'est cesser de se fier aux circonstances et être délivré de toute dépendance à leur égard.

Psaume 31:3

Et à cause de ton nom tu me conduiras, tu me dirigeras.

Joseph Bryant Rotherham a suggéré que « Ce Psaume pourrait très bien être décrit comme une mosaïque de misère et de miséricorde. » Il s'ouvre sur une affirmation de confiance et se termine par des louanges et une exhortation à l'amour de l'Éternel. Au cours de son déroulement, nous nous trouvons en présence d'afflictions variées et multiples. Tout au long du Psaume, le souffrant a confiance en Dieu et déverse son âme devant Lui pour implorer Son secours et Sa délivrance. Dans ces mots, nous avons l'expression de l'argumentation de l'âme avec Dieu, la révélation du fondement sur lequel repose l'appel. L'activité de Dieu est recherchée pour l'amour de Son nom. C'est une supplication pour que Dieu soit fidèle à la révélation qu'Il a faite de Lui-même, dans le nom par lequel Il s'est fait connaître. Chaque nom de Dieu était évocateur et parlait de Sa grandeur en puissance, en majesté et en miséricorde. C'est pour l'honneur de cette révélation que le chanteur a recherché l'aide de ce Dieu. Ces paroles touchent au plus profond du secret de la vraie vie. C'est le désir de l'honneur du Nom, et c'est le désir de la gloire de Dieu. Cet appel se retrouve constamment dans la Bible. C'est pour l'honneur du Nom de Dieu que Moïse s'est inquiété à l'heure mémorable où il a prié pour la miséricorde d'un peuple qui avait gravement péché. Notre Seigneur, dans Sa prière d'intercession, a parlé de la manifestation du Nom de son Père comme de la grande œuvre qu'Il avait accomplie en faveur des hommes qu'Il avait rassemblés autour de Lui. Nous sommes toujours en droit d'insister sur cette requête dans nos prières ; mais ce faisant, nous devons nous rappeler que la révélation de Dieu par Son nom, et plus encore lorsque ce nom est JÉSUS, est telle qu'elle nous engage. Une fois que nous avons reconnu et accepté cela, cette requête est toujours celle qui prévaut.

Psaume 32:5

J'ai dit: J'avouerai mes transgressions à l'Éternel! Et tu as effacé la peine de mon péché.

Il s'agit du deuxième des sept Psaumes généralement Psaumes de repentance. (Les autres sont les **Psaumes 6**, **38**, **51**, **102**, **130** et **143**.) C'est l'un des plus grands chants du psautier. Il révèle de manière vivante l'expérience humaine. Le péché, la douleur et l'ignorance y sont exprimés, et leurs relations mutuelles sont reconnues. C'est un Psaume de pénitence, mais c'est aussi le chant d'une âme rachetée qui se réjouit des merveilles de la grâce de Dieu. Le péché est traité, la douleur est consolée, l'ignorance est instruite. Le thème fondamental est celui du péché, et la puissance du chant réside dans le contraste qu'il crée entre l'âme qui cache son péché, refusant de le reconnaître, et cette même âme qui le confesse. Tant que le pécheur gardait le silence, la main de Dieu pesait lourdement sur lui et sa vie était desséchée. Lorsque la confession a été faite, ce pécheur a trouvé le cœur de Dieu, sa vie a été guérie et les chants ont remplacé les soupirs. Ces mots soulignés révèlent le cœur divin de la manière la plus merveilleuse qui soit. Ils présentent Dieu sous un jour radieux, comme « un Dieu prêt à pardonner ». Remarquez bien que lorsque cet homme a dit qu'il allait se confesser, Dieu lui a pardonné. Il est si prompt à pardonner qu'Il n'attend pas l'expression réelle et formulée. Ce qu'Il recherche, c'est l'abandon de la volonté, la décision de l'âme. Dès qu'Il la trouve, Son pardon est accordé et l'âme retrouve la conscience de la communion. Cela est finalement illustré dans l'enseignement de Jésus. Le père embrassa son fils à son retour, avant même qu'il n'ait prononcé un mot de confession. C'est sur la poitrine de son père qu'il exprima la confession déjà faite dans sa volonté. Tel est notre Dieu.

Psaume 33:4

Car la parole de l'Éternel est droite, Et toutes ses œuvres s'accomplissent avec fidélité.

Ce Psaume est manifestement la suite du précédent. Il répond à l'appel à la louange qui conclut celui-ci. Il commence exactement sur la même note et se poursuit jusqu'à la fin sur le même thème. Ces mots expriment de manière exhaustive la raison de la louange, et tout ce qui suit illustre la vérité ainsi déclarée. La raison de la louange est donc la perfection de Dieu en paroles et en actes. Sa parole est juste, et ses œuvres sont toujours fidèles, c'est-à-dire conformes à Sa parole. Cette idée persiste tout au long du cantique. Les illustrations couvrent un large domaine. Tout d'abord, il est fait référence aux principes de Son gouvernement (**33:5**). Ensuite, à la puissance et à la majesté révélées dans la création (**33:6-9**). Ensuite, à Son intervention active dans les affaires nationales (**33:10-11**). Puis à Son gouvernement spécial de Son propre peuple (**33:12-22**). Dans tout cela, nous trouvons le véritable secret de notre confiance, et donc de notre joie. La parole et l'œuvre de Dieu sont toujours unies. Sa parole ne revient jamais à Lui sans effet : elle accomplit ce qu'Il veut, elle prospère dans ce à quoi Il l'envoie. Comme il est significatif qu'au milieu des mystères sacrés liés à l'Incarnation, l'ange ait dit à Marie au sujet de la naissance de Jésus et de Jean : « Aucune parole de Dieu ne sera sans effet ! » Dieu nous a donné Sa parole. N'oublions jamais que Son œuvre sera conforme à cette parole. Se reposer dans cette assurance, c'est être perpétuellement inspiré à louer Dieu.

Psaume 34:1

Je bénirai l'Éternel en tout temps.

Il est impossible de ne pas être surpris lorsqu'on étudie ce Psaume, surtout après avoir lu son titre. Celui-ci est le suivant : « De David. Lorsqu'il contrefit l'insensé en présence d'Abimélec, et qu'il s'en alla chassé par lui. » Le récit de cet événement se trouve dans **1 Samuel 21**. Il semble y avoir une incohérence entre David feignant la folie pour sauver sa vie et cette exaltation de louanges à Dieu en tant que grand libérateur. En raison de cette incohérence apparente, la plupart des commentateurs modernes rejettent le titre comme étant faux. Mais cette action est-elle justifiée ? N'est-ce pas plutôt une révélation parfaite de l'état d'âme dans lequel se trouve un homme lorsqu'il se voit délivré non seulement de ses ennemis redoutés, mais aussi de ses peurs (**34:4**), et donc de la nécessité de recourir au moyen suprêmement indigne auquel il avait eu recours dans le cas en question ? Après avoir quitté la cour d'Akisch, David se rendit à Adullam. Il y resta seul pendant un certain temps, du moins jusqu'à ce que ses frères et la maison de son père le rejoignent. On comprend aisément comment, dans le calme et la solennité de cette caverne refuge, il retrouva, avec une force nouvelle, le sentiment de la providence, de la sagesse, de la puissance et de la suffisance divines. Il se mit donc à chanter, et son chant commençait ainsi : « Je bénirai l'Éternel en tout temps. » En soi, c'était une résolution de se souvenir de son Dieu et de se réjouir en lui continuellement. Un tel souvenir et une telle joie doivent rendre impossible le recours à des méthodes indignes. Ainsi, ce chant n'est pas seulement une glorieuse expression de louange qui nous est accessible. Il est cela, mais il est aussi un correctif qui nous rappelle sans cesse que notre joie en Dieu doit nous sauver des expédients indignes de Lui et donc de ceux qui sont les Siens.

Psaume 35:3

Dis à mon âme: Je suis ton salut!

Ce Psaume dans son intégralité est un appel à l'aide dans un contexte de persécution cruelle et injuste. Le sentiment d'injustice est très vif de bout en bout. Ceux qui causaient ses souffrances n'avaient non seulement aucune raison de le faire, mais ils se rendaient également coupables d'une ingratitude abjecte. Le sentiment d'injustice du psalmiste s'exprimait dans la prière adressée à Dieu pour qu'Il punisse les malfaiteurs d'une vengeance sommaire et complète. Ces mots particuliers, qui se trouvent au début du chant, révèlent clairement l'état d'esprit du compositeur. Les circonstances étaient si difficiles, la douleur si vive, qu'il risquait au moins de perdre sa confiance en Dieu. D'où sa supplication pour que Dieu lui donne le sentiment intérieur de la certitude : « Dis à mon âme: Je suis ton salut ! » C'était une demande de renouvellement ou de renforcement de la communion intérieure avec Dieu, qui est toujours le secret de la force dans les jours de trouble et de chagrin. Combien nous sommes constamment poussés à crier ainsi vers Dieu ! C'est le cri raisonnable de la foi, et l'on peut affirmer sans risque qu'il est toujours exaucé. Lorsque la pression des circonstances est telle qu'elle crée un sentiment de faiblesse si intense que nous risquons de nous effondrer, nous avons alors besoin d'un renfort intérieur, plus fort que la pression extérieure. On le trouve toujours dans la communion. Le côté humain de la communion est celui de cette prière même pour que Dieu parle, directement, immédiatement et de manière rassurante. Le côté divin est celui de la réponse. Chaque fois que, dans une situation extrême, l'enfant de Dieu crie ainsi vers le Père, cette réponse lui est donnée. Parfois, c'est la voix même qui se fait entendre, parfois une lumière brille soudainement, parfois un grand silence, qui est l'essence même de la force, enveloppe l'âme. Quelle que soit la méthode, c'est Dieu qui rassure, qui réconforte ; et grâce à cette force, l'âme résiste courageusement à toutes les pressions extérieures et finit par être plus que vainqueur.

Psaume 36:10

Étends ta bonté sur ceux qui te connaissent.

Ainsi commence la prière qui clôt le Psaume, conclusion naturelle et apaisante du contraste qui la précède. Ce contraste oppose l'homme qui vit sans crainte de Dieu et le Dieu en qui le juste place sa confiance. La description de l'homme mauvais est très vivante. Il s'est persuadé d'une manière ou d'une autre que Dieu n'intervient pas dans la vie des hommes. Par conséquent, il ne craint pas Dieu, il se place au centre de son être et suit la voie de la méchanceté dans ses pensées et ses actions. Le contraste n'est pas entre cet homme et celui qui craint Dieu, mais plutôt, comme nous l'avons dit, entre ce mode de vie et la conception de Dieu qui inspire le mode de vie contraire. Dieu est présenté dans Sa bienveillance, dans Sa justice, dans Sa fidélité, dans toute Sa bonté envers les hommes. La prière demande que cette bienveillance continue de se manifester à ceux qui connaissent ce Dieu. Le contraste devient ainsi personnel. D'un côté, il y a les hommes qui ne craignent pas Dieu. De l'autre, il y a ceux qui Le connaissent. La différence est radicale et touche toute la vie. Perdre la crainte de Dieu, c'est s'engager dans toutes les voies du mal et, en fin de compte, vers une destruction inévitable (voir le dernier verset). Connaître Dieu, c'est L'adorer et trouver en Ses voies le refuge, la satisfaction, la vie et la lumière. Dans les paroles ultimes de Jésus : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »

Psaume 37:1

Ne t'irrite pas.

Cet ordre clair et net est une introduction appropriée à l'ensemble du Psaume. Le problème qu'il aborde est celui de la prospérité apparente des méchants. C'est une source de grande inquiétude depuis fort longtemps. Les voies et les œuvres des méchants semblent prospères, et ceux qui suivent les voies de la droiture sont souvent perturbés par ce fait. Dans ce Psaume, le chanteur invite tous ceux-là à réfléchir à nouveau et à replacer toutes les apparences du moment à la lumière de la vérité sur Dieu et à la lumière du temps. Dieu gouverne, et ce dans l'intérêt de ceux qui marchent dans la voie de la justice. Ceux qui se confient en Lui, se réjouissent en Lui, Lui remettent leur chemin et se reposent en Lui sont toujours justifiés et délivrés. L'épreuve se trouve dans le temps. Toute la prospérité apparente des méchants est éphémère ; elle passe et périt, tout comme les méchants eux-mêmes. La récompense de ceux qui connaissent et obéissent à l'Éternel est certaine et permanente. La rétribution et la récompense sont sous le contrôle divin. Il n'y a pas d'échappatoire à l'une dans le cas des méchants, ni de défaillance de l'autre dans le cas des bons. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter, de s'irriter ou de se troubler lorsque la voie de la méchanceté semble être celle de la prospérité. Le chanteur répète ensuite cette exhortation et ajoute que s'irriter ainsi conduit au mal (**37:8**). Il n'y a rien de plus pernicieux que le sentiment d'irritation causé par une vision étroite de la vie. La prévention et le remède à cette irritation résident toujours dans une véritable connaissance de Dieu et dans la confiance et l'appel confiant au Temps. Dans sa marche, Dieu, la justice et l'âme confiante sont toujours justifiés.

Psaume 38:21-22

Éternel... Mon Dieu... Seigneur.

Il s'agit du troisième des Psaumes de repentance (les autres sont les **Psaumes 6**, **32**, **51**, **102**, **130** et **143**). J'ai souligné ces mots dans les dernières lignes, car ils révèlent la valeur profonde de ce chant. C'est le cri d'une âme en proie à l'agonie physique et à l'angoisse mentale, qu'elle reconnaît comme le résultat de ses propres transgressions et contre lesquelles elle ne se rebelle donc pas. C'est cependant le cri d'une telle âme vers Dieu, et ce mouvement témoigne de sa connaissance de Dieu et de la façon dont, dans son besoin désespéré, elle se jette sur ce Dieu avec toute la plénitude de la connaissance qu'elle possède. Le premier mouvement parle de ses souffrances personnelles, tant physiques que mentales, et s'adresse à l'Éternel (Jéhovah, voir, **38:1**). Le deuxième mouvement décrit l'attitude des amis et des ennemis, et s'adresse au Seigneur souverain (Adonaï, voir **38:9**). Le dernier mouvement est celui de la prière pour la délivrance, et s'adresse à la fois à Jéhovah et à Adonaï en tant qu'Elohim (voir **38:15**). Dans cet appel final, les trois noms apparaissent à nouveau. Voici une merveilleuse révélation du refuge et de l'espoir de l'âme repentante. Elle peut attendre le secours de Dieu dans ses souffrances personnelles, car iI est l'Éternel, plein de grâce. Elle peut également attendre la justice de la part des hommes, car Dieu est le Seigneur souverain. Elle peut espérer une délivrance complète, car l'Éternel, le Seigneur souverain, est le Tout-Puissant. Si l'Éternel ne rejette pas, si le Tout-Puissant ne s'éloigne pas, si le Seigneur souverain se hâte de venir au secours, alors l'âme repentante est sauvée. Et tout cela est devenu certain pour toujours pour les pécheurs en Jésus-Christ, le Seigneur.

Psaume 39:4

Éternel! dis-moi quel est le terme de ma vie, Quelle est la mesure de mes jours; Que je sache combien je suis fragile.

Ce n'était pas une prière inspirée par le désir de savoir quand la vie prendrait fin ; ce n'était pas une demande pour connaître la date de sa mort. C'était une prière pour comprendre avec précision que la vie, quantitativement — c'est-à-dire en termes de nombre de jours —, n'est rien. Cela apparaît clairement dans les phrases de méditation qui suivent (**39:5-6**). Mais ensuite, une nouvelle note est introduite dans le chant : « Maintenant, Seigneur, que puis-je espérer? En toi est mon espérance. » Voici une révélation de la qualité de la vie, par opposition à la simple quantité. L'attitude décrite est celle de la force ultime et de la réalisation. C'est celle de l'espérance en Dieu. C'est cela, la vie, où le désir et l'attente sont centrés sur Dieu. Une telle vie est d'une qualité tout à fait différente de celle où le désir et l'attente sont centrés sur soi-même, sur les circonstances ou sur les hommes. Une telle vie se caractérise par le rapprochement de l'effort, et donc du caractère, vers les choses de Dieu : la sainteté et la justice ; la compassion et la grâce. Si un homme vit dans cette conscience qualitative, les considérations quantitatives sur la vie en sont conditionnées. Elles sont sans importance pour mesurer la vie. L'élément temps est très largement annulé. Mais elles sont d'une grande importance en tant que préparation aux étapes qui restent à venir. Chaque jour vécu dans l'espoir centré sur Dieu est riche et plein. Chaque jour contribue à tous les jours à venir.

Psaume 40:3

Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau.

C'est ce que Dieu fait toujours pour ceux qui peuvent dire avec le chanteur de ce cantique : « J'avais mis en l'Éternel mon espérance. » Dans ce cas, la raison de ce cantique était très probablement la délivrance de David de toutes ses longues années de vie hors-la-loi et de souffrances, et le fait qu'il ait été conduit à son couronnement. Tout le chant révèle à la fois le sens des épreuves cruelles qu'il a traversées et le fait que Dieu pensait à lui et prenait soin de lui. De plus, grâce à ces expériences, il avait appris les véritables secrets de la vie et de la royauté. Il avait souffert aux mains de Saül, qui avait échoué dans sa vie et dans sa royauté. Que David ait compris cet échec est révélé par une comparaison entre les paroles de Samuel à Saül (**1 Samuel 15:22**) et les versets **40:6-8** de ce Psaume. La citation de ces paroles comme trouvant leur accomplissement dans le roi-prêtre oint de Dieu (voir **Hébreux 10:5-6**) souligne le fait que David avait appris le secret de la véritable autorité. Ainsi, l'inspiration du nouveau chant a été trouvée dans les expériences de la souffrance. Il en est toujours ainsi. Le serviteur souffrant de Dieu devient toujours celui qui chante. En effet, comme le secret du chant réside toujours dans l'espérance en Dieu et l'accomplissement de Sa volonté dans et à travers la souffrance, le résultat est toujours la délivrance, et le résultat final est un chant. Nous devons nous garder de la tendance au désespoir et au murmure dans les jours d'épreuve et d'obscurité.

Psaume 41:13

Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, d'éternité en éternité! Amen! Amen!

Le lecteur anglais a beaucoup gagné dans l'étude des Psaumes grâce au fait que les réviseurs ont rétabli la division hébraïque de la sélection en cinq livres. Il ne fait aucun doute que le travail d'édition, quel qu'en soit l'auteur, a été fait avec soin et que chacun des cinq livres est dominé par une idée maîtresse. Dans chaque cas, cette idée est révélée dans la doxologie qui conclut le livre. L'éditeur — peut-être, voire probablement Ézéchias — a peut-être écrit lui-même cette doxologie. Le verset que nous avons choisi est la doxologie qui termine le premier livre. Alexander Francis Kirkpatrick a certainement raison lorsqu'il dit : « Cette doxologie ne fait bien sûr pas partie du Psaume, mais se trouve ici pour marquer la fin du livre 1. » Le nom de Dieu qui prédomine dans ce recueil est Jéhovah. Les cantiques ont exprimé de diverses manières tout ce que ce nom signifiait pour les hommes de foi. Ainsi, la doxologie loue Jéhovah, qui est le Dieu d'Israël. Elle reconnaît l'étendue universelle du gouvernement et de la grâce divins dans les mots : « d'éternité en éternité ». Elle déclare l'assentiment de l'homme à ce fait dans la double conclusion : « Amen, et Amen ». Le mot éternel en hébreu signifie le point de fuite. L'idée est que le Dieu d'Israël est Jéhovah depuis le passé, qui est au-delà de la connaissance humaine, jusqu'à l'avenir, qui l'est tout autant. La traduction de Joseph Bryant Rotherham est très belle : « Béni soit Jéhovah, Dieu d'Israël. Depuis l'antiquité jusqu'à l'antiquité. Amen, et Amen ». Pour nous, cette grande vérité est rendue plus claire par les paroles de Jésus : « Je suis l'Alpha et l'Oméga ». C'est dans ce sens de l'éternité de notre Dieu et de l'éternité des choses qui le concernent, révélées dans son Fils, que réside le secret de nos chants.

Psaume 42:1

Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant.

Tout ce Psaume est le chant d'une âme en détresse ; mais au milieu de cette détresse, le chanteur s'adresse à lui-même avec une espérance résolue. Dans ces mots particuliers, nous avons à la fois une révélation de l'expérience la plus profonde de la douleur et une révélation de l'inspiration de l'espérance. La douleur est toujours un sentiment de manque. La douleur du deuil est le sentiment de la perte d'un être cher. La douleur de la maladie est le manque de santé. Le chagrin ultime est le sentiment de l'absence de Dieu. C'était le chagrin suprême de ce chanteur. Toutes ses souffrances personnelles étaient accentuées par son incapacité à trouver le chemin d'une communion consciente avec Dieu. La soif de Dieu est la plus terrible des soifs. Rien ne peut l'apaiser. Ainsi, le cri d'angoisse est l'expression de l'espoir. C'est le seul et unique espoir dans l'heure de cette souffrance. Trouver le chemin du retour vers Dieu, venir se présenter devant Lui, tel est le seul remède à cette soif insupportable. Reconnaissons donc clairement que la valeur principale de ce chant réside dans la révélation de Dieu Lui-même. Même si cette âme troublée avait perdu la raison au moment de la communion, elle connaissait Dieu et, au milieu de son angoisse, croyait que Dieu apparaîtrait pour la délivrer. Sans cette connaissance, il y aurait eu du désir, mais pas d'espoir. C'est sa connaissance de Dieu qui a touché le désir avec l'espérance, et ainsi créé l'espoir.

Psaume 43:3

Qu’elles m’amènent… Alors j’irai.

Il est admis, et cela est parfaitement évident, que les **Psaumes 42** et **43** sont intimement liés. Certains les considèrent même comme un seul et même chant. Une comparaison entre les versets **42:5** et **42:12** et le verset **43:5** du second révèle le refrain répété trois fois dans lequel le chanteur interpelle son âme au sujet de sa douleur et affirme sa confiance en Dieu. Il existe toutefois une distinction. Le premier révèle un besoin et une confiance. Le second révèle la réponse à ce besoin et montre le chemin pour y parvenir. Le chemin vers la réalisation de l'espoir est, premièrement, celui de la lumière et de la vérité qui brillent par l'action de Dieu ; et deuxièmement, celui de l'âme qui marche dans cette lumière et cette vérité. Le cheminement de l'âme dans la lumière et la vérité est décrit comme un cheminement qui mène d'abord à l'autel, puis finalement à Dieu, sa joie suprême. Le chemin vers Dieu est toujours le chemin de l'autel. Le chemin vers l'autel est ouvert par l'envoi de la lumière et de la vérité par Dieu. L'illumination spirituelle de ce chanteur des temps anciens nous remplit d'émerveillement. Pour nous, tout trouve son interprétation en Celui qui a dit de lui-même : « Je suis venu de Dieu », « Je suis la Lumière », « Je suis la Vérité ». Dieu a répondu à ce cri de l'humanité dans sa douleur, exprimé par le psalmiste hébreu, en envoyant la Lumière et la Vérité dans Son Fils. Il a érigé pour nous l'autel par lequel nous trouvons Dieu, et ainsi trouvons la joie suprême.

Psaume 44:17

Tout cela nous arrive, sans que nous t'ayons oublié.

Ces mots nous introduisent au cœur même de ce chant. Il s'agit d'une prière pour que Dieu délivre son peuple du désastre et de la souffrance, qui ne sont pas causés par les péchés de ceux qui y sont impliqués. Les armées du peuple de Dieu ont été vaincues au combat et sont devenues l'objet du mépris et de la moquerie de leurs ennemis, malgré leur loyauté envers Dieu. Les opinions divergent quant à l'événement historique auquel il est fait référence, et nous ne nous attarderons pas sur cette question. Ce qui est frappant, c'est qu'il s'agit ici d'un chant qui révèle une expérience de défaite et d'humiliation, et par conséquent de souffrance, dont la cause ne se trouve pas dans la conduite de ceux qui la subissent. D'autres chants nous permettent de découvrir que la raison de la souffrance est reconnue comme étant les péchés du peuple. Ils sont pénitentiels et contiennent une confession. Dans ce chant, l'affirmation d'avoir été vrai est centrale. Il s'agit donc d'un chant inspiré par des expériences connues du peuple de Dieu à toutes les époques. Paul a cité ce Psaume lorsqu'il pensait aux forces qui assaillent l'âme et déclarait qu'aucune d'entre elles ne peut nous séparer de l'amour de Dieu (**Romains 8:35**). Cela nous rappelle que ceux qui font partie du peuple de Dieu sont appelés à endurer des souffrances pour lesquelles il n'y a pas d'explication à ce moment-là, et certainement pas dans leur propre infidélité. Ces souffrances font partie du privilège élevé et saint de la communion avec Dieu.

Psaume 45:5

Je dis ce que j'ai composé au sujet du roi. (version Darby)

La beauté de ce Psaume est universellement reconnue. Il est toujours considéré comme célébrant un mariage royal. Son titre fait référence à « un chant d'amour » ; Joseph Bryant Rotherham lui donne comme titre descriptif « Un mariage royal », et Alexander Francis Kirkpatrick l'appelle « Une ode nuptiale ». Toutes ces descriptions sont justifiées par le contexte. Néanmoins, sa note suprême est donnée dans les mots que nous avons soulignés. Le premier verset consiste en l'introduction de l'auteur à son chant, et dans ces mots particuliers, il nous donne le sujet sur lequel il a écrit. Il parlait de « sujets touchant le roi » ; et il y a plus dans le Psaume que le mariage. Là encore, les opinions divergent quant au roi particulier auquel il est fait référence. Depuis les temps les plus reculés, il a été considéré comme définitivement messianique, tant par les exégètes juifs que par les exégètes chrétiens. C'est ainsi que nous pouvons l'étudier de la manière la plus profitable. Quelles sont donc les choses touchant le roi qu'il célèbre ? Nous allons essayer de les énumérer : (1) Sa beauté et la grâce de son caractère (verset **45:2**). (2) Son équipement et son objectif dans le conflit (versets **45:3-4**) (3) Sa puissance dans le conflit (verset **45:5**) (4) Sa victoire, puis son intronisation et Sa gloire (versets **45:6-8**). (5) Son épouse, sa dévotion, sa beauté, ses compagnes (versets **45:9-15**). (6) Sa descendance royale, régnant sur la terre (verset **45:16**). (7) Son triomphe complet (verset **45:17**). Peut-être nulle part ailleurs dans les écrits de l'Ancien Testament ne trouvons-nous une approche aussi proche de la révélation du secret de l'Église que dans ce Psaume. Il est toutefois resté secret (voir **Éphésiens 3:4-5** ; **Colossiens 1:26-27**). Pour nous, à la lumière de la révélation complète des plans et des desseins de Dieu à travers Christ, ce chant est plein de beauté et de valeur.

Psaume 46.1

Dieu est pour nous un refuge.

Il s'agit du premier des trois Psaumes étroitement liés entre eux. Ils font tous référence à la relation divine avec la ville sainte et soulignent la sécurité qui en découle pour ses citoyens. Les trois phases célébrées peuvent ainsi être résumées : **Psaume 46**, Dieu comme Refuge ; **Psaume 47**, Dieu comme Régent ; **Psaume 48**, Dieu comme Ressource. Quant au premier, Sa puissance merveilleuse se révèle dans la constance avec laquelle il est utilisé par le peuple de Dieu. En ces temps de tension et de calamité, aucun autre chant n'a peut-être été utilisé aussi constamment que celui-ci. Il exprime un courage total et audacieux, résultant de l'assurance de ce qu'est Dieu en lui-même et du sentiment de sécurité qui en découle pour ceux dont il prend soin. Il s'ouvre sur un langage figuré, décrivant les convulsions les plus terribles que la nature ait connues, celles du tremblement de terre et de la tempête, et déclare que celles-ci ne peuvent inspirer la crainte dans le cœur de ceux qui connaissent Dieu. Soudain, il introduit l'image de la Cité de Dieu, réjouie par le fleuve qui coule de la demeure de Dieu. Puis, à l'extérieur, les nations sont représentées dans un tumulte tumultueux. Au-dessus de tout cela, Dieu règne, ordonnant au tumulte de cesser et déclarant Sa détermination à être exalté. Tout le cantique est le résultat de la vision de Dieu. C'est cette vision qui donne au cœur la stabilité et la force en tout temps. Perdre cette vision, c'est tôt ou tard n'avoir plus rien à regarder que la tempête et la tourmente, le naufrage et la ruine, la colère et la brutalité des forces massées de l'iniquité. La conserver, c'est encore voir ces choses, mais c'est les voir toutes sous Son gouvernement et découvrir qu'elles sont elles aussi contraintes de servir Son dessein.

Psaume 47:7

Dieu est roi de toute la terre.

Cette vérité extraordinaire est le thème central de ce cantique. Alors que dans le Psaume précédent, l'idée centrale était celle de Dieu comme refuge pour Son peuple, ici, la Parole de Dieu rapportée au verset **46:10** est considérée comme triomphante, et la perspective est plus large. La terre entière est dans le champ de vision. Le chant s'ouvre sur un appel à toutes les nations à reconnaître Dieu comme Roi. Son propre peuple est toujours présent en tant que celui à travers lequel Sa puissance doit se manifester, mais Il est vu comme régnant sur toutes les nations. Les princes des nations sont appelés « les boucliers de la terre », et il est déclaré qu'ils appartiennent à Dieu. Tout cela mérite que nous y réfléchissions très attentivement. Il arrive parfois que nous risquions d'interpréter le règne de Dieu comme étant entièrement futur. Dans un certain sens, cette interprétation est justifiée. On nous a appris à prier pour la venue du Royaume. Mais dans un autre sens, Dieu est déjà le Roi de toute la terre. Il règne avec une souveraineté et une puissance absolues. Ni les nations ni les individus n'échappent à cette souveraineté, ni à la pression irrésistible de cette puissance. Mais ce fait ne satisfait pas le cœur de Dieu, et il ne devrait pas nous satisfaire non plus. Il désire régner avec le consentement des gouvernés. Il veut établir son autorité sur la compréhension des peuples. Observez l'appel lancé dans ces paroles : « Dieu est roi de toute la terre. »

Psaume 48:14

Dieu qui est notre Dieu éternellement et à jamais.

Dans le **Psaume 46**, le chanteur se réjouit en Dieu comme Refuge et célèbre Sa présence dans la ville comme la garantie certaine de sa sécurité. Il s'attarde sur la beauté et la sécurité de cette ville, qui est ainsi protégée par la présence constante de Dieu. Après s'être réjoui d'une délivrance obtenue à l'heure du péril, le chant s'attarde sur l'infinie richesse des ressources dont dispose un peuple ainsi délivré en un tel Dieu. Une phrase lourde de sens l'exprime ainsi : « Ta droite est pleine de justice. » C'est là le secret de la suffisance de son peuple, quelles que soient les calamités qui le menacent, ou quelles que soient les ligues de rois et d'armées qui se forment contre lui. La main droite de Dieu est l'emblème de Sa puissance. Cette main droite est pleine de justice. Cela signifie que Dieu est un Dieu capable d'assurer à ceux qu'il gouverne tout ce qui est juste et bon. Il ne peut y avoir aucune défaillance dans Sa capacité, et il ne peut y avoir rien d'indigne dans Son règne. C'est pourquoi ceux qui se confient en Lui trouvent en Lui une ressource complète. Enfin, à la fin, non seulement de ce Psaume, mais des trois Psaumes, la note de joie et de satisfaction complètes, de repos et de réalisation, s'exprime dans ces mots : « Dieu qui est notre Dieu éternellement et à jamais. » C'est là une louange parfaite, car elle dépasse de loin le domaine de la théorie, puisqu'elle parle d'expérience.

Psaume 49:8

Le rachat de leur âme est cher, Et n'aura jamais lieu.

Ces mots constituent une parenthèse. Le chanteur interrompt son discours par cette déclaration exclamative. Elle révèle le fonctionnement de son esprit. Le discours interrompu se trouve dans les versets **49:7** et **49:9**. Si on les lit dans leur contexte, on voit que le chanteur affirme qu'aucune richesse ne suffit à garantir l'immortalité. La parenthèse souligne cette idée dans une déclaration encore plus profonde, car elle reconnaît que la vie elle-même a besoin d'être rachetée, indépendamment de la question des biens matériels ou de la mort physique. C'est pourquoi aucun homme ne peut empêcher sa propre dissolution physique ou celle de son frère. La vie est déjà perdue, et sa rédemption est coûteuse, si coûteuse qu'il n'y a aucun espoir que quiconque puisse en payer le prix — elle « échoue pour toujours ». Tout cela conduit dans le chant à la grande affirmation de foi : « Mais Dieu sauvera mon âme du séjour des morts, Car il me prendra sous sa protection. » Dans une perspective spirituelle, ce Psaume est merveilleux. Il est tout à fait possible que cet ancien chanteur hébreu ait chanté mieux qu'il ne le pensait, mais il est certain que les rayons de la lumière finale brillaient déjà en lui. De plus, il est évident qu'il était conscient de la grandeur de ce qu'il chantait, puisqu'il a commencé par appeler tous les peuples, de toutes les classes, à écouter.

Psaume 50:1

Dieu, l'Éternel, parle.

Ce Psaume est très dramatique. Les six premiers versets constituent un prologue décrivant la venue de Dieu pour juger Son peuple. Cette phrase est la phrase d'introduction de ce prologue, et elle est la clé du Psaume. Le mouvement principal est celui du récit de deux discours de Dieu. Le premier (versets **50:7-15**) condamne le formalisme. Le second (versets **50:16-21**) condamne l'hypocrisie. Tout se termine par un épilogue (versets **50:22-23**) qui souligne l'enseignement du Psaume. La première phrase a certainement perdu quelque chose de sa force dans la traduction. Il est préférable de la translittérer plutôt que de la traduire. La phrase se lit alors ainsi : « El, Elohim, Jéhovah a parlé. » Trois noms sont ainsi employés. El désigne la puissance de Dieu de manière simple et absolue. Elohim, la forme plurielle, intensifie cette idée ; et dans son usage, elle évoque toujours la sagesse de Dieu ainsi que Sa puissance. Jéhovah est le titre par lequel il se révèle toujours dans Sa grâce. C'est donc le Dieu qui parle, et les paroles prononcées ont une autorité ultime et un attrait irrésistible, lorsqu'on s'en souvient. C'est le sens des mots de l'épilogue : « Prenez-y donc garde, vous qui oubliez Dieu. » Gravons donc dans notre cœur les paroles que Dieu prononce dans ce Psaume. Il condamne les formalités religieuses, lorsque les hommes négligent d'offrir les sacrifices de louange et cessent de prier. Il condamne l'hypocrisie de ceux qui répètent les paroles de Sa loi et en violent les enseignements dans leurs relations avec leurs semblables. Le formalisme est un péché contre Dieu. L'hypocrisie en est le résultat, un péché contre l'homme, et donc encore contre Dieu.

Psaume 51:1

O Dieu! aie pitié de moi.

Il s'agit du quatrième des Psaumes de repentance. (Les autres sont les **Psaumes 6**, **32**, **38**, **102**, **130** et **143**.) Parmi les sept, il occupe une place centrale et est le plus puissant sur le plan spirituel. Le titre nous indique la raison pour laquelle il a été écrit, ce qui nous permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'esprit du pécheur. Tout le chant est une révélation claire de sa conscience que seul Dieu peut traiter le péché. Aucun plan n'est proposé. Du début à la fin, le chant est une prière, une supplication après l'autre. C'est le cri d'une âme qui n'a d'autre espoir que la miséricorde de Dieu. Il révèle également la vérité sur le péché. Trois mots sont utilisés : transgression, iniquité et péché. Le premier reconnaît le péché comme une rébellion définitive contre Dieu, et donc comme impliquant la culpabilité. Le deuxième considère que le péché est une perversion, et donc qu'il implique la souillure. Le troisième réalise que le péché est un échec et donc qu'il implique la ruine. La norme par laquelle le péché est connu est celle de la relation de l'âme avec Dieu, et donc, en dernière analyse, ce pénitent a prononcé une vérité formidable lorsqu'il a dit : « J'ai péché contre toi seul. » Une fois encore, la conscience de l'âme pécheresse quant à son propre besoin se manifeste clairement. Le pénitent demande que le péché soit effacé, qu'il soit lavé, purifié, rendu pur, purgé avec de l'hysope. Le besoin est infiniment plus grand que le pardon que nous pouvons accorder à nos semblables. Il s'agit d'une délivrance complète de la souillure du péché. Ce grand chant, vibrant de l'agonie d'une âme accablée par le péché, nous aide à comprendre l'émerveillement prodigieux de la miséricorde éternelle de notre Dieu. Le Calvaire est la réponse de Dieu, et elle est suffisante.

Psaume 52:1

Pourquoi te glorifies-tu de ta méchanceté, tyran? La bonté de Dieu subsiste toujours.

Dans cette question initiale et dans l'affirmation qui suit immédiatement, nous trouvons la clé de toute ce cantique. La première partie décrit l'homme puissant et ses actions (versets **52:2-5**), tandis que la seconde partie décrit la sécurité de l'homme qui place sa confiance en Dieu (versets **52:6-9**). D'un côté, nous voyons un homme qui, en raison de sa richesse et de son pouvoir matériel, se vante de pouvoir réaliser ses desseins malveillants contre un homme bon. Miles Coverdale a traduit cette expression, « O homme puissant », par « Tyran », donnant ainsi une interprétation précise du genre d'homme qu'était réellement cet Édomite, Doëg. Le chanteur voit la folie et la futilité de ses vantardises, car il a une vision claire d'un grand fait, à savoir la miséricorde éternelle de Dieu. C'est là la seule réponse suffisante à toute crainte que peuvent inspirer de tels hommes mauvais, lorsqu'ils semblent fortifiés par une certaine puissance matérielle. Face à cette force du mal, la miséricorde de Dieu est éternellement à l'œuvre. Le reste du cantique montre que la miséricorde de Dieu est bien plus que de la pitié. Elle est féroce et puissante : « Aussi Dieu t'abattra pour toujours, Il te saisira et t'enlèvera de ta tente; Il te déracinera de la terre des vivants. » Telle est l'action de la miséricorde. Remarquez le contraste avec l'homme qui se confie en l'Éternel. Il dit de lui-même : « Je suis dans la maison de Dieu comme un olivier verdoyant. »

Psaume 53:5

Là où il n’y avait pas de sujet de frayeur ils ont été saisis de frayeur.

Nous avons déjà trouvé ce chant dans le livre 1 (**Psaume 14**). Sa répétition ici est très intéressante car elle apporte un éclairage sur la compilation de ce recueil. Une comparaison des deux montrera comment, dans ce cas, Élohim a été substitué à Jéhovah, en harmonie avec l'usage général dans ce deuxième livre ; le thème principal des chants est identique. Quelques légères modifications montrent comment un grand chant peut être adapté pour répondre à un besoin particulier de sa vérité. Les mots que nous avons soulignés nous en donnent une illustration. Dans le **Psaume 14**, les mots sont : « Ils étaient dans une grande crainte ». Ici, l'ajout des mots « où il n'y avait pas de crainte » s'explique immédiatement si l'on voit dans cette forme du chant une application au départ de l'armée de Sennachérib (**Ésaïe 37:7**) et à son anéantissement final (**Ésaïe 37:26**). Il y avait en effet des hommes remplis de crainte, alors qu'il n'y avait aucune cause naturelle à cette crainte. Ces mots sont très suggestifs. La crainte de Dieu s'impose souvent aux hommes de manière soudaine et terrifiante, alors qu'ils n'ont aucune raison apparente d'avoir peur. Une telle crainte est une Némésis, et elle est destructrice. Il n'y a qu'un seul moyen pour l'homme d'être délivré de cette crainte. C'est de commencer par craindre l'Éternel et d'ordonner toute sa conduite selon cette crainte. La crainte de Dieu est soit un motif impérieux qui guide dans la vie, soit une terreur irrésistible qui conduit à la destruction. Craindre Dieu, c'est être en relation juste avec la réalité ultime de l'univers. Dire dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu », c'est négliger cette réalité et, tôt ou tard, la découvrir dans une crainte destructrice.

Psaume 54:4

Le Seigneur est entre ceux qui soutiennent mon âme.

Le titre de ce Psaume fait référence à l'époque où David était persécuté par Saül et où les Ziphiens l'avaient perfidement trahi en révélant sa cachette à son ennemi. C'est un véritable chant de foi, car il implore d'abord l'aide de Dieu, puis affirme avec confiance que cette aide sera accordée. Les mots que nous avons choisis pour souligner sont frappants. Les commentateurs semblent soucieux de les modifier. L'un dit, par exemple, que cela ne signifie pas que Dieu était « comme un soutien parmi d'autres, mais le principal moteur et soutien de tous » ; un autre suggère de traduire : « Le Seigneur est le soutien de mon âme ». Or, ces deux choses sont vraies, mais il n'est pas nécessaire d'essayer d'échapper au sens clair de l'expression, qui est rendu avec précision par cette traduction, et peut-être encore plus fortement par Joseph Bryant Rotherham : « Mon Seigneur souverain est parmi ceux qui soutiennent mon âme. » Le titre utilisé pour Dieu était Adonaï, avec le sens distinct exprimé ainsi par Joseph Bryant Rotherham : « mon Seigneur souverain ». L'énoncé reconnaît l'aide des amis humains, mais l'explique par la présence parmi eux de Dieu, qui, en tant que Seigneur souverain, les guide et les commande. Une référence à l'histoire elle-même (**1 Samuel 23**) raconte comment Jonathan est allé vers David « dans la forêt. Il fortifia sa confiance en Dieu, », avant même la trahison des Ziphiens. C'est peut-être là le secret de ce chant de foi. Grâce à Jonathan, David a été fortifié en Dieu. Dans son chant, il a reconnu la main de Dieu dans l'action de son ami. C'était une véritable reconnaissance. Dieu agit à travers nos amis.

Psaume 55:1

Remets ton sort à l'Éternel, et il te soutiendra...

Ce sont là des mots merveilleux, et leur usage constant par le peuple de Dieu montre combien ils sont précieux et combien ils renferment une philosophie de vie profonde. Ces mots deviennent encore plus remarquables lorsque l'on considère le fardeau qui pèse sur le chanteur. Alexander Francis Kirkpatrick a dit avec justesse : « Le désespoir, la tristesse, l'indignation, la foi s'expriment tour à tour dans ce récit pathétique d'une persécution rendue plus amère encore par la trahison d'un ami intime. » Une simple sélection de quelques mots utilisés pour décrire la conscience du chanteur nous aidera à découvrir le poids du fardeau : terreur, effroi, tremblement, horreur… Ce ne sont pas des mots doux. Ou encore, rassemblez quelques-uns des mots qui décrivent les conditions qui ont donné lieu à ces choses : violence, querelle, iniquité, méchanceté, oppression, ruse… Ce sont des mots terribles. Puis, au cœur du chant, apparaît l'un des passages les plus pathétiques de la littérature, qui décrit l'agonie la plus poignante. L'inspirateur et l'instigateur du malheur était un homme, l'égal du chanteur, son compagnon, son ami intime. Tel était le fardeau. Sous son poids, il prononça pourtant ces paroles grandioses, et qui douterait qu'elles exprimaient son expérience ? Jeter son fardeau sur l'Éternel, ce n'est pas s'en débarrasser, mais trouver Celui qui porte et soutient celui qui porte le fardeau, et donc le fardeau lui-même, dans une communion d'amour et de puissance. Il me semble toujours que l'on trouve un merveilleux commentaire sur cette parole de l'Ancien Testament dans la description que Paul fait de ses expériences (**2 Corinthiens 4:7-9** et **4:16-18**). L'expérience de la souffrance n'a pas été enlevée au serviteur de Dieu, mais il a été soutenu et ainsi rendu assez fort pour résister à sa pression et, à travers elle, rendre son service plus parfait. C'est ainsi que Dieu nous soutient toujours dans le port de nos fardeaux.

Psaume 56:3-4

Quand je suis dans la crainte... je ne crains rien.

Le titre de ce Psaume indique qu'il a été écrit par David lorsque les Philistins l'ont capturé à Gath. Il révèle ce qu'il a vécu dans ces circonstances. Il était profondément conscient de la haine malveillante de ses ennemis. Ceux-ci lui infligeaient toutes sortes d'humiliations et de cruautés. Ils cherchaient par tous les moyens à le déshonorer. En effet, ils étaient déterminés à le détruire. Il était tout aussi conscient de Dieu. Ses pérégrinations étaient connues de Lui. Ses larmes étaient inscrites dans Son livre. Il craignait naturellement pour sa sécurité au milieu de tels ennemis, mais sa foi refusait d'être vaincue. Ce chant est le récit de la lutte entre la peur et la foi, et finalement de la victoire de la foi. Ces deux choses s'expriment dans ces deux phrases brèves. La crainte était présente, car il disait : « Quand je suis dans la crainte ». La foi était également présente, car il était capable de dire : « Je ne crains rien ». Le deuxième mot était le résultat de l'action de la foi au milieu de la crainte. C'était un acte de la volonté, fondé sur l'activité de la raison. Le « je me confie en Dieu » dans l'heure de la crainte conduisait au « je ne crains rien ». C'est un chant plein de réconfort, car il reconnaît la possibilité de la peur et le moyen de la vaincre complètement. Le cœur de l'homme est fragile même dans ses moments de force, et il y a des heures où les forces qui s'opposent à nous suggèrent inévitablement ce sentiment de faiblesse et créent ainsi la peur. Dans ces moments-là, exerçons pleinement notre raison, car c'est là la véritable activité de la foi.

Psaume 57:7

Mon cœur est affermi, ô Dieu! mon cœur est affermi; Je chanterai, je ferai retentir mes instruments.

La fixité du cœur est le secret des chants. Le mot « affermi » signifie ici « droit », c'est-à-dire stable. Il faut bien se rappeler qu'il ne s'agit pas ici de quelqu'un qui s'accroche désespérément à quelqu'un d'autre plus fort que lui. Il arrive parfois que nous agissions ainsi. Mais ici, il s'agit d'une âme forte et courageuse qui affronte toutes les calamités de la vie parce qu'elle est liée aux choses ultimes de la vie. Le Psaume tout entier se divise clairement en deux parties. Dans la première, l'âme est considérée comme se cachant au jour du malheur. Dans la seconde, on entend le chant jubilatoire qui résulte de sa position. Observez les deux environnements du chanteur tels qu'ils sont révélés dans la première partie du chant. Le premier est décrit dans le premier verset : « Car en toi mon âme cherche un refuge ; Je cherche un refuge à l'ombre de tes ailes. » Le second est décrit au verset quatre : « Mon âme est parmi des lions ; Je suis couché au milieu de gens qui vomissent la flamme. » Sous l'ombre des ailes de Dieu, le cœur est fixe, droit, stable, malgré la férocité ardente des ennemis qui exercent toute leur force pour détruire l'âme. C'est dans cette fixité que réside l'inspiration d'une louange joyeuse et exultante. C'est ici que se manifeste ce qu'il y a de plus profond dans la vie de communion avec Dieu.

Psaume 58:11

Oui, il est un Dieu qui juge sur la terre.

Le thème de ce Psaume est celui du jugement, non pas simplement comme punition, mais dans le sens le plus large et le plus vrai du véritable gouvernement. Sa première partie est une condamnation virulente de ceux qui gouvernent mal, dont les méthodes sont celles de la méchanceté et de la violence, et qui sont sourds à l'appel à la justice. Le deuxième mouvement est un appel passionné à Dieu, le Juge ultime, pour qu'Il balaye ces faux juges, afin qu'ils ne puissent plus mal gouverner les hommes. Le dernier mouvement est une affirmation confiante que c'est précisément ce que Dieu fera, et une déclaration du résultat, à savoir que par une telle action, les hommes seront amenés à reconnaître qu'il existe un Dieu qui juge la terre. Les souffrances de l'humanité se multiplient sous de faux systèmes de gouvernement, qu'ils soient autocratiques ou démocratiques. Il n'y a qu'un seul espoir pour l'homme, c'est qu'il parvienne à l'heure où il dira : « Il y a vraiment un Dieu qui juge sur la terre. » Comme les hommes sont lents à découvrir cette vérité et à s'y soumettre ! Et avec quelle persévérance Dieu agit pour les convaincre ! Combien de fois l'avons-nous vu briser les dents de l'oppresseur et affaiblir toute la force des mauvais gouvernants ! Néanmoins, l'homme voit lentement et court encore le risque de mettre en place d'autres méthodes de gouvernement erronées. Toute méthode qui ne tient pas compte de Dieu est fausse. Notre confiance est en Lui et dans l'assurance qu'Il n'abandonnera jamais l'homme à sa folie, mais qu'Il le ramènera finalement à une relation juste avec Lui-même.

Psaume 59:9

Quelle que soit leur force, c'est en toi que j'espère, Car Dieu est ma haute retraite.

C'est le refrain qui clôt la première partie du Psaume. La deuxième partie se termine par le même refrain, avec quelques légères variations. Il dit ceci : « O ma force! c'est toi que je célébrerai, Car Dieu, mon Dieu tout bon, est ma haute retraite. » Dans chaque cas, la pensée de Dieu dans l'esprit du chanteur est celle de Sa force, et du fait qu'il est une haute retraite ou un lieu de refuge et de retraite pour l'âme en détresse et en danger. Dans le premier refrain, le chanteur déclare sa détermination, compte tenu de ces faits, à prêter attention à Dieu. Dans le second, compte tenu des mêmes faits, il offre le sacrifice de la louange, car ce Dieu de force est le Dieu de miséricorde. La lecture de l'ensemble du Psaume révèle la miséricorde de Dieu qui a suscité la louange de cette âme. C'est celle de la destruction des ouvriers d'iniquité, des hommes sanguinaires. Les circonstances dans lesquelles se trouve le chanteur, comme le suggère le titre, sont révélées dans **1 Samuel 19**. C'était un jour où Saül était déterminé à détruire David. Ses intentions et ses méthodes étaient des plus viles. Les hommes qui étaient ses agents étaient totalement dépourvus de scrupules. Leur caractère malfaisant est soigneusement décrit dans ce chant. Tant que de tels hommes sont en liberté et sans contrainte, il ne peut y avoir de sécurité pour les hommes pieux. Le caractère de Dieu exige que ceux-là soient sévèrement jugés, et même détruits. C'est dans un tel gouvernement punitif que se manifeste la miséricorde de Dieu.

Psaume 60:4

Tu as donné à ceux qui te craignent une bannière, Pour qu'elle s'élève à cause de la vérité.

C'est le message central d'un grand chant, qui révèle la compréhension qu'avait le chanteur de la véritable fonction de la nation. Lorsque Amalek combattit Israël à Rephidim, la victoire revint au peuple de Dieu alors que Moïse, soutenu par Aaron et Hur, priait sur la montagne et que Josué partait au combat. Après la victoire, Moïse construisit un autel et l'appela « Jéhovah Nissi », c'est-à-dire Jéhovah notre bannière. C'était en effet la bannière d'Israël. La nation existait pour manifester la gloire de l'Éternel devant les nations. Quand, dans sa guerre contre les forces du mal, elle était victorieuse, cette bannière était honorée. Quand elle était vaincue, elle était déshonorée. Ce chant a été écrit à une époque où les armées de l'Éternel avaient été vaincues. La conception de la signification de la vie nationale d'Israël, révélée dans ces paroles, explique l'angoisse du chanteur alors qu'il contemplait la déroute et la défaite du peuple de Dieu. Il n'y avait pas d'orgueil égocentrique dans ce chant. La douleur du chanteur était causée par la honte infligée à la bannière, par le déshonneur fait au nom de l'Éternel. Cette conception explique également le changement de ton du Psaume, qui devient confiant quant à la victoire finale. Ce sens de la responsabilité envers la vérité sur Dieu, envers l'honneur du Saint Nom, est la garantie la plus sûre de la victoire. Lorsque le peuple de Dieu est vaincu par les ennemis de Dieu, la tragédie ultime n'est pas qu'il soit déshonoré, mais que tout ce qu'il représente soit déshonoré. C'est parce que nous l'oublions si souvent que nous connaissons la défaite et que nous faisons tort à Dieu. L'Église de Dieu est le pilier et le fondement de la vérité. Lorsqu'elle échoue, la vérité souffre.

Psaume 61:2

Conduis-moi sur le rocher qui est trop élevé pour moi. (version Lausanne)

C'est le chant de quelqu'un qui était loin de la ville et du temple de Dieu. On suppose que David l'a écrit lorsqu'il était en exil, à la suite de la rébellion d'Absalom. Depuis cette distance qui lui semblait être le bout du monde, il invoqua Dieu alors que son cœur était accablé, et telle était l'essence même de sa prière. Une fois de plus, le rocher est utilisé comme symbole de Dieu, en référence ici à sa force et à sa hauteur, qui en font un lieu de refuge et de sécurité. La phase éclairante de cette supplication est qu'elle oppose Dieu, en tant que rocher, à soi-même. Telles étaient les paroles d'un homme qui était extrêmement conscient de sa propre insuffisance. Au milieu des périls et des chagrins dans lesquels il vivait, il ne trouvait ni aide ni refuge dans sa propre sagesse ou sa propre force. En effet, il se rendait peut-être compte de l'expérience la plus amère qui soit, à savoir qu'il avait été son propre pire ennemi et que les ennemis qu'il avait principalement à craindre résidaient dans sa propre personnalité. Sa prière était donc de s'élever au-dessus de lui-même en Dieu. C'était un grand cri, et c'est un cri que nous devons constamment prier. Ce n'est que lorsque nous trouvons refuge dans le Rocher qui est plus haut que nous-mêmes que nous sommes à l'abri des ennemis extérieurs et intérieurs. L'autosuffisance n'existe pas. Notre suffisance vient toujours de Dieu.

Psaume 62:2

C'est en Dieu que mon âme se confie.

Le mot emphatique est « seulement ». Notez sa répétition : « Lui seul est mon rocher » (verset **62:2**) ; « pour Dieu seul » (verset **62:5**) ; « Lui seul est mon rocher » (verset **62:6**). Quelle que soit l'occasion qui a motivé son écriture, sa place dans le texte, après la prière « C'est en Dieu que mon âme se confie », est très significative. C'était un cri résultant d'une conscience de l'insuffisance de soi et d'une confiance en la suffisance de Dieu comme rocher de refuge. Le message est ici que l'âme ne trouve ce dont elle a besoin en nul autre que Dieu, et cela semble suivre la figure du rocher dans l'interprétation de la suffisance qui se trouve en Lui. En parcourant le Psaume, on voit clairement apparaître les valeurs de Dieu en tant que Rocher. « Mon Rocher… mon salut… ma haute tour » (verset **62:2**) ; ces mêmes mots sont répétés (verset **62:6**) ; « Le Rocher… ma force… mon refuge » (verset **62:7**). Compte tenu de cela, le chanteur appelle son âme à se taire pour Dieu seul, et déclare enfin la double vérité qu'il a apprise concernant Dieu. Les mots « Dieu a parlé une fois, deux fois j'ai entendu cela » pourraient être rendus de manière plus appropriée par « Dieu a dit une chose, deux choses j'ai entendues ». Ces deux choses sont immédiatement énoncées : « La puissance appartient à Dieu, et à toi, ô Seigneur, appartient la bonté ». Ce sont là les deux choses concernant Dieu qui ont été révélées à son âme qui attendait, à savoir Sa puissance et Sa bonté. Grâce à elles, l'âme qui se confie en Dieu est en sécurité, tant face à ses ennemis que face à sa propre faiblesse et à ses échecs. La puissance de Dieu est plus grande que la force de Ses adversaires ; la miséricorde de Dieu est suffisante pour répondre à tous les besoins de l'âme qui faiblit. Puisque Dieu seul est notre rocher, restons toujours silencieux pour Dieu seul.

Psaume 63:8

Mon âme est attachée à toi; Ta droite me soutient.

Une fois de plus, nous avons un chant du désert. Le titre l'annonce, et nous ressentons l'atmosphère de solitude et de danger imminent à mesure que nous lisons. Ces mots décrivent de manière très frappante l'expérience de l'homme de foi dans un tel moment. Il y a d'abord l'activité volontaire, puis le profond sentiment de sécurité. L'activité de la volonté s'exprime dans les mots : « Mon âme te suit de près ». Le mot « d'une seule force » signifie ici « étroitement ». On pourrait exprimer cette pensée ainsi : « Mon âme s'attache étroitement à toi ». Il y a là un sentiment de tension, de difficulté, mais c'est une déclaration d'action résolue. Il n'est pas facile de réaliser la proximité ou la présence de Dieu, mais il ne faut pas abandonner, ni se relâcher. C'est le moment où il faut mettre toutes les forces de l'être au service de la seule activité qui consiste à rester près de Dieu. Nous avons alors immédiatement une révélation du sentiment de l'âme dans une action aussi résolue. C'est que Dieu est proche ; sa main droite soutient. En effet, c'est grâce au soutien de cette main droite que l'âme est capable de s'attacher étroitement à Dieu. C'est un mot très précieux, car il nous aide à comprendre l'interaction entre le courage et la confiance de l'âme. Si le maintien déterminé de cette attitude relationnelle venait à se relâcher, le sentiment de cette main droite s'affaiblirait. Il est tout aussi vrai que si cette main droite ne soutenait pas, il n'y aurait pas de force pour s'attacher. La seule chose qui est certaine, c'est que la main droite de Dieu ne nous abandonnera jamais. Veillons à ce que notre attachement ne faiblisse jamais.

Psaume 64:1

Garde ma vie de la crainte de l’ennemi. (version Darby)

Cette pétition trouve une illustration remarquable dans les expériences vécues par nos hommes et nos garçons pendant la Grande Guerre. Il est très frappant et révélateur que, lorsqu'on leur a demandé de raconter leurs expériences, ils ont répété à maintes reprises que la seule chose qu'ils redoutaient par-dessus tout était d'être envahis par la peur. Il est peut-être quelque peu dangereux de généraliser, mais il est presque certain que la peur de la peur a presque invariablement préservé ces garçons de la peur. Mais est-ce si étrange ? La peur de la lâcheté est sans aucun doute la source même du courage. Ce chanteur avait certainement peur d'avoir peur. Et il avait toutes les raisons d'avoir peur. Les six premiers versets le montrent très clairement. Chaque phrase révèle la fureur implacable, la subtilité impitoyable et la cruauté des ennemis qui l'entouraient. Conscient de tout cela, il n'avait qu'une seule crainte, celle d'avoir peur d'eux. Le remède à cette peur était la communion avec Dieu et la contemplation de Lui. Se souvenir de Dieu, c'est voir Celui qui est plus puissant que tous les ennemis, et qui plus est, Celui qui agit contre ces ennemis au nom des siens. C'est une prière que nous devons toujours réciter. Craindre l'ennemi, c'est inévitablement être vaincu par cet ennemi. Craindre d'avoir peur, c'est être toujours poussé à rechercher l'aide du Dieu qui combat au nom de l'âme qui lui fait confiance ; et c'est dans cette recherche que réside le secret du courage et l'assurance de la victoire.

Psaume 65:1

La louange t’attend dans le silence en Sion. (version Darby)

Ce cantique a manifestement été composée pour être chantée lors d'un rassemblement du peuple au Temple, et ses notes particulières suggèrent qu'il s'agissait d'une action de grâce pour la coopération de Dieu avec les hommes dans la production de la récolte. Quoi qu'il en soit, c'était un cantique pour une fête de louange. Ces mots introductifs ont posé quelques difficultés aux exégètes. Charles Augustus Briggs a traduit la phrase par « À toi est récité un chant de louange », et Joseph Bryant Rotherham a adopté cette traduction. Alexander Francis Kirkpatrick la traduit par « La louange te convient », et dit que « même si la prière peut être silencieuse, la louange appelle une expression vocale ». Je suggère qu'ici, la traduction est meilleure que ces deux tentatives d'interprétation. Le mot traduit par « attend » vient d'une racine qui signifie « être muet ». L'idée est tout simplement celle que Alexander Francis Kirkpatrick déclare impossible, à savoir que la louange est silencieuse devant Dieu. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de louange, mais au contraire que la louange est si complète qu'au début, elle ne trouve pas de mots pour s'exprimer. Elle devient ensuite glorieusement vocale, mais même alors, elle ne parvient pas à exprimer toute la plénitude qui a imposé le silence. J'insiste sur ce point, car je suis de plus en plus convaincu de la valeur considérable du silence dans le culte public, qu'il s'agisse de louange ou de prière. Dans les assemblées des saints, le son de la voix humaine tend dans une certaine mesure à détourner l'attention de Dieu. Il doit y avoir des paroles, dans la prière, dans la louange, dans la prophétie ; mais leur valeur ultime est celle de la préparation à ces grands silences où l'âme est seule avec Dieu. La parole d'Habacuc est d'une profonde signification : « Que toute la terre se tienne en silence devant lui. » C'est de son propre silence qu'est finalement sorti le grand chant de louange.

Psaume 66:13

J'accomplirai mes vœux envers toi.

Il s'agit d'un autre chant de louange, en deux mouvements. Le premier est national (**66:1-12**) et célèbre la délivrance divine du malheur, tout en reconnaissant que ce malheur faisait partie du plan divin, un châtiment qui a permis à la nation d'accéder à la prospérité. Le second est personnel (**66:13-20**) et c'est peut-être là que le roi, qui dans la première partie avait parlé de son peuple et en son nom, parle de lui-même et en son nom. Le chanteur a été entendu ; Dieu a écouté la voix des prières qu'il a prononcées au jour de sa détresse. En ce jour de détresse, il avait fait des vœux au Seigneur, et maintenant, en ce jour de prospérité, il s'en souvient et entre dans la maison de son Dieu avec des holocaustes pour accomplir ses vœux. Il y a un principe important dans ces paroles. L'âme de l'homme, dans les moments de détresse, fait constamment des promesses à Dieu quant à ce qu'elle fera s'Il la délivre de cette détresse. Ces vœux sont entièrement volontaires et ne sont pas nécessaires. Ils n'influencent en rien l'action de Dieu. La prière le fait, mais pas les vœux. Mais lorsqu'un vœu volontaire est fait, il devient une obligation à laquelle celui qui l'a fait ne doit pas tenter d'échapper. Cela a été explicitement stipulé dans la Loi. Cette disposition se trouve dans **Lévitique 27**. Il y est clairement établi que les vœux concernant les personnes, les animaux, les maisons, les champs sont entièrement facultatifs, mais qu'une fois faits, ils sont obligatoires. La vie de communion avec Dieu à laquelle nous sommes admis par le Christ rend les vœux plus que jamais inutiles. Ils ne sont toutefois pas interdits. N'oublions jamais que lorsqu'ils sont faits, ils doivent être tenus. La raison n'en est pas en Dieu, mais en nous. Ne pas garder la foi envers Dieu, c'est souffrir une détérioration de son caractère.

Psaume 67:2

Ton salut parmi toutes les nations. (version Ostervald)

Cette phrase constitue une interprétation poétique de la pensée exprimée par le mot dont elle est la traduction. Le mot hébreu est unique et signifie littéralement « salut ». Il s'agit du salut au sens de délivrance, d'aide et, donc, au niveau national, de victoire. La conception dans son sens national est très joliment exprimée dans l'expression « santé salvatrice » de la version autorisée. Le Psaume est très bref, mais il respire l'esprit même d'une compréhension claire de la véritable signification de la nation hébraïque, selon le dessein divin. Sa prière d'ouverture est que Dieu bénisse et fasse resplendir Sa face sur son peuple, afin que « son salut soit connu parmi toutes les nations ». Son affirmation finale est que Dieu bénira son peuple et qu'en conséquence, « toutes les extrémités de la terre le craindront ». Telle est la véritable interprétation du privilège. Le peuple de Dieu existe pour le bien de toutes les nations. Il constitue l'illustration de Son salut. Sa prospérité est due à Son aide, à Sa délivrance, à Son salut. Les nations, voyant cette prospérité, apprennent l'avantage de Son règne. Ce règne, découvert et obéi, produit toujours la santé nationale, dans toutes les valeurs spacieuses de ce grand mot. La santé est l'intégrité, la plénitude, la pleine réalisation des possibilités, car elle est l'absence de toute maladie, matérielle, mentale ou morale. Dieu seul est capable de gouverner les hommes de manière à leur assurer cet état de santé. Son peuple est donc appelé à révéler ce fait aux hommes par la santé dans laquelle il vit. Quel désastre si, par désobéissance à la volonté de Dieu, il révèle aux hommes quelque chose de moins que la santé ! Ainsi, le nom de Dieu est blasphémé parmi les païens. Le privilège est grand, la responsabilité est grave, les ressources en Dieu sont suffisantes.

Psaume 68:30

Il a dissipé les peuples qui ne demandent que la guerre. (version David Martin)

Les relations historiques de ce Psaume sont obscures et précises. Elles sont obscures quant à la date exacte de sa composition et quant aux événements historiques particuliers qu'il célèbre. Elles sont précises quant à l'usage qui en a été fait par les hommes de foi au cours des siècles. Alexander Francis Kirkpatrick le dit très bien : « Pour les croisés qui partaient à la reconquête de la Terre Sainte, pour Savonarole et ses moines qui marchaient vers l'« épreuve du feu » sur la place de Florence, pour les huguenots qui l'appelaient « le chant des batailles » à Cromwell, à Dunbar, alors que le soleil se levait sur la brume matinale et qu'il chargeait l'armée de Leslie, il a fourni les mots pour exprimer leurs convictions profondes. » À tout cela, nous pouvons ajouter que, pendant les années de la Grande Guerre, aucun Psaume, à l'exception peut-être du quarante-sixième, n'a été utilisé aussi constamment. C'est par excellence le Psaume qui célèbre la marche de Dieu avec son peuple, contre ses ennemis et les siens, vers une victoire assurée et complète. Les mots que nous avons soulignés décrivent cette victoire dans une application particulière, et d'une manière très remarquable. Tout le chant est consacré à la guerre : on est conscient tout au long du conflit. Pourtant, ce n'est pas un chant qui glorifie la guerre. Dieu se manifeste comme le Dieu des batailles, mais Sa victoire consiste à disperser ceux qui se réjouissent de la guerre. Il ne s'en réjouit pas : Son but est d'y mettre fin. Voici le véritable test de la relation des hommes de foi à la guerre. Si le cœur se réjouit de la guerre, Dieu fera de la guerre l'instrument de la défaite et de la déroute de cette passion impie. Si le cœur déteste la guerre, alors Il donnera la victoire dans la guerre à ceux qui se battent ainsi. Il ne nous appartient pas de dire si cette fin a été atteinte. Ce principe a certainement trouvé une illustration remarquable en 1914-1919.

Psaume 69:6

Que ceux qui espèrent en toi ne soient pas confus à cause de moi, Seigneur, Éternel des armées! Que ceux qui te cherchent ne soient pas dans la honte à cause de moi, Dieu d'Israël!

Voici un Psaume empreint de douleur. Le chanteur implore Dieu de le délivrer des ennemis cruels et malveillants qui le persécutent. Il appelle également à la vengeance, dans des malédictions qui peuvent sembler terribles à certains chrétiens. Dans ces mots particuliers, nous découvrons la note la plus profonde de sa souffrance et la raison de ses malédictions. Son souci n'était pas personnel, mais relatif. Il craignait que d'autres âmes croyantes et fidèles ne soient détournées de la foi et déshonorées à cause de ce qu'elles voyaient de ses souffrances. Ainsi, son principal souci était l'honneur de son Dieu. Considérons attentivement ces malédictions à la lumière de ce fait, et nous verrons qu'elles étaient inspirées par une passion dévorante pour la justification de la justice de Dieu, victorieuse sur tous ceux qui se sont rebellés contre son gouvernement et ont ainsi insulté sa sainteté. Rien dans la révélation du Nouveau Testament ne prouve que cette passion était mauvaise. Quand on dit que le Christ a prié pour que Ses meurtriers soient pardonnés, il faut garder à l'esprit que les termes de sa merveilleuse prière étaient très explicites. Il a dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'était une prière inspirée par son absence totale de rancune personnelle. Ni dans cette prière, ni dans aucun de ses enseignements, nous ne trouvons un mot de tolérance pour ceux qui font le mal en sachant que c'est mal. De plus, lorsque l'on examine ces paroles particulières du psalmiste, il faut se souvenir de celles qui les précèdent immédiatement. Il y fait référence à son propre péché, prouvant qu'il était conscient du lien entre ses souffrances et ce péché. Sa prière pour être délivré de la souffrance était, dans son sens le plus profond, une prière pour être délivré du péché. Son désir de pureté était l'inspiration de son cri d'aide et la raison de son appel à la destruction des hommes mauvais.

Psaume 70:1

Hâte-toi.

Ces mots révèlent l'état d'esprit du chanteur de ce Psaume. Ils ont été ajoutés par les traducteurs en guise d'introduction et doivent être omis. Ils apparaissent toutefois immédiatement et sont répétés dans notre dernier verset, où ils sont renforcés par les mots « Ne tarde pas ». Les circonstances étaient celles de la souffrance, rendue plus poignante par la joie narquoise des ennemis, telle qu'elle transparaît dans leurs exclamations « Ah, ah ». L'âme troublée savait que seul Dieu pouvait lui venir en aide. Son problème était que Dieu ne semblait pas agir assez rapidement. Il était pour le moins nonchalant, alors que le besoin semblait pressant ; il ne se dépêchait pas, malgré l'urgence. C'est ainsi que cela apparaissait à ce cœur troublé, et c'est ainsi que cela est toujours apparu à ceux qui ont souffert. L'une des gloires suprêmes du psautier est qu'il nous offre un chant comme celui-ci, qui exprime une expérience humaine commune, même s'il révèle une conception erronée de Dieu. Dieu n'a jamais besoin d'être appelé à se hâter. Il ne tarde jamais inutilement ou par négligence. En effet, nous pouvons souvent dire : « Il se hâte à travers l'obscurité épaisse », c'est-à-dire à travers l'obscurité même qui nous fait imaginer qu'Il est inactif ou qu'Il tarde indûment à nous venir en aide. Néanmoins, Il comprend notre cri. Nous pouvons utiliser tous les termes que nous voulons dans nos prières, pourvu qu'elles s'adressent à Lui, sachant qu'Il les comprendra et, dans Sa compréhension, interprétera nos termes erronés par Sa connaissance parfaite, et nous donnera Ses meilleures réponses à nos besoins les plus profonds.

Psaume 71:18

Même dans la blanche vieillesse, Afin que j'annonce ta force à la génération présente, Ta puissance à la génération future!

C'est avant tout le chant d'un vieil homme, qui se trouvait d'ailleurs encore dans une situation difficile lorsqu'il l'a écrit. Il s'agit d'abord d'une supplication pour être délivré, puis, au fil du chant, le même appel est lancé à Dieu pour qu'il « se hâte ». Cependant, la note dominante est celle du triomphe de la foi. Il revient sur sa vie et reconnaît la sollicitude de Dieu depuis sa naissance et à travers toutes les vicissitudes de l'existence. Cette reconnaissance est l'inspiration de la prière pour obtenir de l'aide et le secret de la note de confiance avec laquelle le chant se termine. Les mots particuliers que nous avons soulignés révèlent le véritable désir de la vieillesse. C'est celui d'être autorisé à servir la jeunesse. L'homme qui, pendant de longues années, a mis Dieu à l'épreuve, a un message pour ceux qui font face à la vie. Ils ne voient que la moitié, comme le dit Browning. C'est une moitié glorieuse, mais elle a besoin de l'illumination du tout, sous peine d'échouer. De plus, rien n'est plus propre à garder jeune le cœur des vieillards que de se tenir aux côtés des jeunes, de sympathiser avec leurs ambitions, d'encourager leurs efforts et de fortifier leur courage en leur racontant les histoires de la force de Dieu, les expériences de Sa puissance. Quand on est vieux et que l'on a les cheveux gris, on a inévitablement tendance à rechercher la libération et le repos. Gardons-nous de cette dernière phase d'égoïsme en cultivant la camaraderie avec les jeunes ; alors naîtra un désir plus élevé, celui de ce chanteur, à savoir celui de continuer à communier avec Dieu afin de pouvoir Le servir. Il n'y a rien de plus pitoyable, ni de plus beau que la vieillesse. Elle est pitoyable lorsque son pessimisme refroidit l'ardeur de la jeunesse. Elle est belle lorsque son témoignage stimule les visions et inspire l'héroïsme des jeunes.

Psaume 72:18-19

Béni soit l'Éternel Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul fait des prodiges! Béni soit à jamais son nom glorieux! Que toute la terre soit remplie de sa gloire! Amen! Amen!

Ces deux versets sont séparés du Psaume et constituent la doxologie qui clôt le deuxième livre. Le nom dominant de Dieu dans ce recueil est Elohim, nom qui représente en soi la puissance absolue de Dieu et qui, dans son usage, associe l'activité de cette puissance à sa sagesse absolue. Il est à noter que dans cette doxologie, ce nom est introduit par le grand titre « Jéhovah », montrant ainsi que si les chants exposaient principalement les merveilles de Dieu, ils étaient chantés par des hommes qui connaissaient quelque chose de Sa grâce, comme le suggérait toujours le titre « Jéhovah ». À ce Dieu, cette doxologie attribue l'accomplissement de choses merveilleuses, et à Lui seul ; et elle se résout en un acte d'adoration, exprimant le désir que toute la terre soit remplie de Sa gloire. Alors que, comme nous l'avons dit, la doxologie doit être considérée comme autonome, il est approprié que le dernier chant du recueil, celui qui la précède immédiatement, expose la gloire du gouvernement du monde par ce Dieu des merveilles, par l'intermédiaire de Son propre roi oint. Si ces chants ont tous été inspirés par la conscience de la puissance et de la sagesse de Dieu, ils ont révélé à plusieurs reprises les circonstances de tyrannie et d'oppression dans lesquelles le peuple de Dieu a souvent vécu. Le dernier chant célèbre le jour où, sous le véritable Roi théocratique, tous ceux qui sont opprimés seront libérés, et toute forme de tyrannie sera brisée.

Psaume 73:17

Jusqu'à ce que j'eusse pénétré dans les sanctuaires de Dieu, Et que j'eusse pris garde au sort final des méchants.

Il s'agit manifestement d'une citation incomplète, mais la méthode utilisée attire l'attention sur la valeur centrale du chant. Le premier mouvement est une confession de la part du chanteur qui explique comment la prospérité des méchants l'a poussé à douter de la bonté de Dieu dans son gouvernement et, par conséquent, à remettre en question l'utilité de la bonté chez les hommes. Le deuxième mouvement expose la perfection du gouvernement divin, réaffirme la foi du chanteur, confesse la folie de son égarement temporaire et déclare sa détermination à faire du Seigneur Jéhovah son refuge. Ce changement de perspective est le fruit de son entrée dans le sanctuaire de Dieu. Là, retiré de la confusion des circonstances, il a reçu une vision corrigée de tout. Le message que révèlent ces mots est que c'est dans le temple de Dieu que l'on acquiert une vision à long terme de la vie. En ne regardant que les circonstances, l'homme a nécessairement une vision limitée, il ne voit que ce qui est proche. Dans le temple, l'homme acquiert la vision de Dieu, c'est-à-dire une vision complète. De là, il voit la fin de ceux qui, aujourd'hui, sont considérés comme prospères dans la méchanceté. Leur fin n'est pas celle de la prospérité, mais celle de l'adversité. Être loin de Dieu, c'est finalement périr : s'éloigner de Lui, c'est être détruit. Pour nous, tout cela est nécessairement rendu superlatif par le Christ. En Lui, nous avons accès au Saint des Saints, au sanctuaire intérieur de la sainteté et du mystère des voies de Dieu. Y entrer, c'est être délivré de la folie d'interpréter chaque jour par ses heures, ou chaque époque par elle-même. Là, tout est vu à la lumière des consommations, et celles-ci doivent s'harmoniser avec le caractère de Dieu.

Psaume 74:12

Dieu est mon roi dès les temps anciens, Lui qui opère des délivrances au milieu de la terre.

« Pourtant » est parfois un mot essentiel. C'est le cas ici, où il nous introduit dans un nouveau domaine de faits. Au début du cantique, nous avons une description graphique de la désolation la plus totale. Les conditions étaient réelles. Tout ce que le chanteur a dit constitue un énoncé de faits évidents. Mais il y avait plus à dire, et le psalmiste a introduit ce plus par ce mot significatif « pourtant ». La grande déclaration est que, malgré toutes les apparences, Dieu est roi et qu'Il œuvre pour le salut. Les faits évidents étaient en effet terribles. Le pays saint avait été dévasté par des ennemis implacables ; le temple sacré avait été profané par le feu ; la ville du roi avait été réduite en ruines ; une grande partie du peuple avait été massacrée ; la nation était devenue l'objet du mépris de ses ennemis ; tous les signes de la relation divine avaient été effacés. Les choses ne pouvaient guère être pires aux yeux de la vue. Puis vint la déclaration de ce que voyaient les yeux de la foi. Malgré toutes ces contradictions apparentes, Dieu était vu comme le Roi, œuvrant pour le salut. C'est toujours la victoire de la foi, et c'est la victoire de la raison la plus élevée. En considérant une situation, il est déraisonnable d'omettre un fait, et c'est pure folie d'oublier le plus grand fait de tous. L'homme de foi n'est jamais aveugle à la désolation. Il voit clairement tous les faits terribles. Mais il voit plus. Il voit Dieu. C'est pourquoi son dernier mot n'est jamais désolation : c'est plutôt salut. Le reste du Psaume révèle deux arguments en faveur de la foi du chanteur. L'un est celui du témoignage de l'histoire sur les puissantes œuvres de Dieu ; l'autre est celui du témoignage de la nature. À ceux-ci, nous pouvons toujours ajouter l'argument final, celui de la révélation de Dieu en Christ.

Psaume 75:2-3

Au temps que j'aurai fixé, Je jugerai avec droiture. La terre tremble avec tous ceux qui l'habitent: Moi, j'affermis ses colonnes.

Il s'agit d'un Psaume de grande exaltation, célébrant une victoire de Dieu sur un ennemi orgueilleux. L'éditeur du recueil l'a magnifiquement placé à côté de celui dont le thème central était l'affirmation que, malgré toutes les apparences, Dieu est roi et œuvre pour le salut. Ce Psaume célèbre un événement qui a donné raison à cette foi. Sa forme est dramatique, et dans ces deux versets, le chanteur exprime les vérités illustrées par la victoire, et il le fait dans le langage même de Dieu. La première déclaration, « Au temps que j'aurai fixé, Je jugerai avec droiture », révèle le moment et la méthode de l'activité divine. Son moment est « le moment fixé ». Autrement dit, Il agit ni trop tôt ni trop tard. C'est une parole magnifique. Y croire, c'est être patient. Sa méthode est celle de la justice. Dans cette déclaration, le pronom « je » est emphatique. Quoi que les autres puissent faire ou penser, le jugement de Dieu est toujours juste. La deuxième déclaration, « La terre tremble avec tous ceux qui l'habitent : Moi, j'affermis ses colonnes », met en relation les deux mêmes séries de faits auxquels nous avons fait référence dans la dernière note. Premièrement, le fait du bouleversement et de la désintégration de tout l'ordre terrestre ; et deuxièmement, le fait du maintien des éléments fondamentaux de l'ordre terrestre par l'action de Dieu. Il peut y avoir une dissolution apparente et même très réelle de toute organisation et de tout ordre humains, mais les véritables piliers de la terre sont établis par Dieu et ne peuvent être détruits. Cette conviction est la citadelle de l'âme.

Psaume 76:10

Car la colère de l’homme te louera ; tu te ceindras du reste de la colère. (version Darby)

Le thème de ce Psaume est le même que celui du précédent. Il célèbre une victoire que Dieu a remportée au nom de Son peuple. La joie principale du chanteur dans cette victoire provient du fait que Dieu s'est révélé et que la grandeur de Son nom a été proclamée. Cela est clairement exprimé dans les premières strophes et constitue le thème principal de tout le chant. Ces mots particuliers sont l'expression poétique d'un grand principe. C'est une merveilleuse révélation de la victoire de Dieu sur le mal. L'expression « la colère de l'homme » désigne ici tout ce qui est mauvais. Elle fait référence à la passion féroce de la révolte, qui s'exprime par une rébellion manifeste. Sa puissance effrayante s'est manifestée dans tous les conflits terribles inspirés par le désir mauvais et la convoitise injuste. Ce chanteur des temps anciens avait vu la colère de l'homme semer le chaos dans les affaires humaines, comme nous l'avons vu nous-mêmes. Mais il avait observé attentivement, et il avait vu Dieu entourer toute son activité de Sa propre présence et la maintenir dans Son emprise, la contraignant ainsi à accomplir Son propre dessein et à œuvrer pour Sa louange. Puis il avait vu Dieu, lorsque la limite était atteinte, retenir cette colère, dans le langage imagé du chanteur, la ceignant sur Lui-même et l'empêchant ainsi d'agir davantage selon la volonté de l'homme. La déclaration de ce chanteur hébreu, d'après ce qu'il a vu à son époque, peut s'appliquer à toute l'histoire humaine. Ainsi, Dieu a toujours contraint la colère de l'homme à le louer ; et Il continuera à le faire jusqu'à ce qu'Il la ceigne enfin sur Lui-même, trophée de Sa victoire, signe certain à la fois de Sa puissance et de Son amour.

Psaume 77:10

Et je dis : C’est ici mon infirmité ; -je me souviendrai des années de la droite du Très-haut. (version Darby)

Ce verset coupe net ce Psaume en deux et change son ton mineur en majeur. Sa première partie, « Et je dis : C’est ici mon infirmité », résume tout ce que le chanteur a dit de ses propres souffrances. Ces souffrances ont été si intenses qu'il en est venu à penser que Dieu l'avait abandonné. Les questions angoissées des versets **77:7-9** le montrent bien. Puis, soudain, le ton change complètement, et ce changement est provoqué par la compréhension de la vérité révélée dans la deuxième partie de ce verset. Il convient de noter que les mots en italique, « je me souviendrai », ne figurent pas dans le texte ; ils ont été ajoutés par les traducteurs afin de donner un sens au texte. À mon avis, il vaut mieux les omettre. Si nous le faisons, il reste ce qui est pratiquement une exclamation : « Des années de la droite du Très-haut. ! » Telle était la vérité dont la compréhension transforma le chant funèbre en Psaume de louange. Elle ne vint pas au chanteur par sa propre volonté, mais comme une illumination soudaine. Il vit les années, toutes les années, y compris celles de sa souffrance, comme étant dans la main droite de Dieu. Alors il a commencé à mentionner, à méditer, à réfléchir sur les actes, l'œuvre, les actions de Dieu. Ce faisant, il a trouvé des réponses à ses questions. Le Seigneur ne l'avait pas rejeté ; Il n'avait pas cessé d'être favorable ; Sa miséricorde n'avait pas disparu ; Sa promesse ne pouvait échouer ; Il n'avait pas oublié d'être miséricordieux ; Il n'avait pas fermé Sa tendre miséricorde. Si l'on considère l'utilisation de l'expression « la main droite de Dieu » dans ces Écritures hébraïques, on comprend pourquoi le chant change de ton. Si nos années sont des années de Sa main droite, alors tout va bien, même nos souffrances.

Psaume 78:7

Afin qu'ils missent en Dieu leur confiance, Qu'ils n'oubliassent pas les œuvres de Dieu, Et qu'ils observassent ses commandements.

Ce Psaume peut être décrit comme un poème historique. À partir du verset **78:9**, le chanteur passe en revue l'histoire du peuple de Dieu, s'attardant sur ses infidélités persistantes et sur la bonté indéfectible de Dieu à son égard, tant dans ses châtiments que dans sa délivrance. Tout cela est une illustration poétique du principe énoncé dans les huit premiers versets. Dans ce premier mouvement, le chanteur déclare que c'est la volonté de Dieu que l'histoire de ses relations avec la nation soit enseignée systématiquement aux enfants de chaque génération successive. Ces mots en exposent la raison, car ils révèlent les effets que cet enseignement, s'il est donné de manière adéquate, ne manquera pas de produire. Sous Son influence, ils mettront leur espérance en Dieu, se souviendront de Ses œuvres et garderont Ses commandements. Observez attentivement cette idée. L'idée immédiate est énoncée en dernier lieu. Il s'agit de l'obéissance à la loi de Dieu. Pour parvenir à cette obéissance, deux activités inspirantes sont mentionnées : premièrement, l'espérance, qui a trait à l'avenir ; et deuxièmement, la mémoire, qui a trait au passé. Grâce à un enseignement de l'histoire qui la met en relation avec Dieu, l'espoir pour les jours à venir sera centré sur Lui, et la mémoire sera instruite par Ses œuvres. C'est une merveilleuse révélation de notre devoir envers les jeunes. C'est aussi la clé d'une écriture véritable de l'histoire. L'histoire, écrite comme elle doit l'être, montrera toujours que toute véritable prospérité vient de Dieu et que l'homme n'a d'autre espoir que celui qui est centré sur Lui. L'histoire doit toujours être le récit des œuvres de Dieu. C'est là qu'il faut mettre l'accent. Ainsi écrite et ainsi enseignée, l'histoire influencera l'espérance et la mémoire des jeunes, au point de les contraindre à l'obéissance au Dieu révélé ; et c'est là le mode de vie de l'homme et des nations.

Psaume 79:10

Pourquoi les nations diraient-elles: Où est leur Dieu?

Les circonstances qui ont donné naissance à ce Psaume sont pratiquement identiques à celles qui ont inspiré le **Psaume 74**. Des ennemis avaient envahi le pays, le Temple avait été profané, la ville était en ruines, le peuple avait été massacré et la nation était l'objet du mépris de ses adversaires. En examinant ce Psaume, nous avons noté le point de vue de la foi. Malgré toute la désolation, Dieu était considéré comme le Roi, œuvrant au salut. Cette déclaration de foi est absente de ce Psaume, mais elle est implicite dans cette parole d'appel. Le chanteur voit Dieu régner et œuvrer au salut, mais les nations ne le voient pas. Leur seule preuve de l'existence de Dieu est la prospérité de son peuple. À l'heure de leur adversité, les nations diront : « Où est leur Dieu ? » Une fois de plus, comme si cela était une constante dans ces écrits sacrés, nous voyons que l'angoisse suprême des âmes sincères est l'honneur du Nom divin. Le cri de ce Psaume est un appel à la délivrance des ennemis qui les oppriment et leur causent des souffrances, mais sa raison profonde est que Dieu doit être honoré et justifié. C'est là le véritable message. Il n'est pas facile de s'élever à ce niveau. L'égoïsme persiste étrangement dans nos désirs et nos prières. La mesure dans laquelle il est consumé dans une passion ardente pour la gloire de Dieu est la mesure à la fois de la force de notre âme et de notre capacité à coopérer avec Dieu dans Son œuvre.

Psaume 80:3

O Dieu, relève-nous! Fais briller ta face, et nous serons sauvés!

Il est impossible à tout étudiant du Nouveau Testament de lire ce Psaume sans être conscient de son lien spirituel avec l'allégorie de la Vigne dans le discours Pascal de notre Seigneur. Il n'appartient pas à une note telle que celle-ci de traiter de ce sujet. Il suffit de dire qu'il s'agit ici d'un chant écrit par un chanteur au crépuscule, qui montre à quel point certaines de ces grandes âmes du passé comprenaient la pensée et le dessein de Dieu dans la vie nationale du peuple hébreu, à quel point elles étaient conscientes de l'incapacité de ce peuple à comprendre ou à réaliser ce dessein, et à quel point elles voyaient clairement la seule voie pour y parvenir. Tout cela mérite d'être étudié attentivement. Les mots que nous soulignons sont ceux du refrain. Avec une légère variation, ils apparaissent trois fois dans le Psaume : ici, puis à nouveau au verset **80:7** et au verset **80:19**. Tout d'abord, il doit y avoir leur retour, leur restauration vers Dieu ; et cela doit être l'œuvre de Dieu. Ensuite, il doit y avoir l'illumination du visage de Dieu. Autrement dit, il faut leur montrer clairement que Dieu leur a accordé Sa faveur. C'est ainsi, et ainsi seulement, que le peuple défaillant peut être sauvé. Cela est vrai pour l'ancien peuple de Dieu. Cela est tout aussi vrai pour l'Église, dans la mesure où elle a failli à sa vocation. Pour Israël comme pour l'Église, cette prière a été exaucée en Christ. En Lui, nous pouvons être restaurés auprès de Dieu. En lui, le visage de Dieu brille sur nous dans Sa grâce.

Psaume 81:12

Alors je les ai abandonnés à l'obstination de leur cœur. (version Darby)

Ce Psaume constituait une introduction à une fête joyeuse, très probablement la fête des Tabernacles. Il s'ouvre sur une note joyeuse, puis se fond dans des messages d'avertissement. Ces derniers messages interprètent le cœur de Dieu, qui se révèle implorant Son peuple et soupirant sur Lui, aspirant à Sa loyauté, pour Son propre bien. En faisant référence à leur déloyauté, au fait qu'ils n'ont pas écouté. « Je les ai abandonnés à l'obstination de leur cœur » Cela révèle une méthode constante de Dieu avec Ses enfants déloyaux et désobéissants. Quand ils ne veulent pas suivre Son chemin, Il les laisse suivre le leur. Mais cela ne signifie pas qu'Il les abandonne. Il leur permet plutôt d'apprendre par les conséquences amères de leur propre folie ce qu'il aurait voulu leur faire connaître par la communion avec Lui. Combien le peuple de Dieu a constamment suivi l'obstination de son cœur pour ne trouver que tristesse et angoisse ; et pourtant, combien constamment, à travers cette expérience, il a appris la perfection de la voie divine ! Il en est ainsi parce qu'Il est le Dieu de toute grâce. Néanmoins, Son choix pour nous est que nous L'écoutions, afin d'être sauvés, non pas simplement à travers l'amertume de l'échec, mais grâce à elle.

Psaume 82:8

Lève-toi, ô Dieu, juge la terre! Car toutes les nations t'appartiennent.

Telle est la prière qui conclut ce cantique. Pour en saisir toute la force, il faut lire le Psaume dans son intégralité. Il s'agit d'un poème bref mais puissant sur la justice, l'administration vertueuse des affaires humaines. Observez sa structure. Il commence par une description brève mais lumineuse de l'idéal (verset **82:1**). Puis vient une protestation contre la mauvaise administration des juges, suivie d'une sentence prononcée à leur encontre (versets **82:2-7**). Enfin, cette prière. En lisant le premier verset, il peut être utile de retenir autant que possible les mots hébreux, ainsi : « Elohim se tient dans l'assemblée de El; Il juge au milieu des dieux. » Nous avons ici deux fois le mot Élohim, mais avec des significations différentes. La première est celle de l'usage intensif du pluriel, et le mot est le nom de Dieu. La seconde est l'usage simple du pluriel, et le mot est utilisé pour désigner ceux qui constituent l'assemblée d'El, c'est-à-dire de Dieu. C'est une image singulièrement rayonnante, celle de la cour d'appel finale. Au centre se trouve Dieu Lui-même, Celui qui juge. Autour de Lui se rassemble une assemblée de juges appelés Élohim, car ils sont ses délégués ; ils administrent sa volonté ; ils sont ses agents exécutifs. C'est là une parfaite illustration de la véritable voie de la justice pour le monde. Lisez la protestation contre les juges qui ont failli, et vous saurez ainsi comment Dieu juge et comment nous pouvons mettre à l'épreuve toute autorité humaine. Ce faisant, vous vous joindrez au chanteur dans cette prière finale. Et n'oubliez pas que cette prière a déjà été entendue et qu'elle reçoit une réponse, car « parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts… » (**Actes 17:31**).

Psaume 83:1-2

O Dieu, ne reste pas dans le silence! … Car voici, tes ennemis s'agitent.

Il y a quelque chose de très humain dans cette requête qui nous interpelle. Le chant a été composé par un homme très conscient de l'isolement du peuple de Dieu. Il le voyait encerclé de toutes parts par des ennemis implacables. De plus, ces ennemis étaient unis par une haine commune envers le peuple de Dieu, qui était une haine envers Dieu Lui-même. Ce chanteur entendait le tumulte, c'est-à-dire le vacarme de ces multitudes antagonistes. Il a donc appelé Dieu à répondre à leur bruit par Sa voix. Avait-il raison de prier ainsi ? Oui, je pense qu'il avait raison. Du moins, il est vrai qu'il y a des moments où Dieu fait entendre Sa voix en réponse à la rage des nations, des moments où il ne se contente plus de la paix, mais rugit depuis Sion. Il y a cependant une différence. Les bruits de Dieu ne sont jamais ceux du tumulte, du vacarme, des cris inefficaces. Comme le savait ce chanteur, ce sont les bruits du feu et des flammes, de la tempête et de l'orage ; les bruits de forces efficaces, qui détruisent et purifient, qui brisent et nettoient. Lorsque le silence de Dieu est rompu par Ses bruits, les hommes apprennent que le Dieu de grâce est le Très-Haut sur toute la terre. Nous avons également entendu le tumulte des ennemis de Dieu et de Son peuple, et nous avons prié pour que Dieu rompe Son silence. Nous avons également entendu le rugissement de Sion, les bruits de Dieu s'affirmant dans les affaires humaines.

Psaume 84:10

Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu, Plutôt que d'habiter sous les tentes de la méchanceté.

Mais bien sûr ! Nous lisons parfois cela comme s'il y avait quelque chose d'héroïque dans ce choix, une touche de sacrifice dans cette décision. Il n'en est rien. Le chanteur était un homme doté d'un profond bon sens. Il choisissait le plus élevé, le meilleur. Les tentes de la méchanceté n'ont rien à offrir à l'homme qui a une place, quelle qu'elle soit, dans la maison de Dieu, et certainement rien à l'homme qui a le privilège d'avoir une relation de responsabilité aussi précise que celle d'un portier dans cette maison. N'oublions pas qu'il s'agit du chant d'un Lévite. Remarquez l'inscription : « Des fils de Koré. Psaume ». Les Lévites étaient ceux qui n'avaient aucune possession sur la terre, car ils avaient des possessions spéciales au service de l'Éternel. L'auteur de ce Psaume connaissait particulièrement bien le Temple. Il l'avait observé avec des yeux aimants et avait vu les oiseaux y trouver repos et refuge. Il connaissait la bénédiction de vivre dans Son enceinte. Il connaissait aussi l'amertume de l'absence. Il avait éprouvé le désir ardent de le retrouver, le vertige de ses cours. De retour après un long voyage sur des chemins difficiles, il s'est épanché dans ce grand chant pour célébrer la gloire de cette maison. Pendant son absence, il avait probablement habité dans les tentes de la méchanceté. Il y avait trouvé la pauvreté, l'agitation, la douleur. Maintenant, rendu à son service élevé et saint de garder la porte, rendant son service comme les Kehathites en ce qui concerne les voiles, il affirmait sa richesse, son repos, sa joie, en disant : « Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu, Plutôt que d'habiter sous les tentes de la méchanceté. » La véritable richesse, le repos et la joie de la vie se trouvent dans le service de Dieu.

Psaume 85:3-4

Tu as retiré toute ta fureur, Tu es revenu de l'ardeur de ta colère. Rétablis-nous, Dieu de notre salut!

Joseph Bryant Rotherham a donné un titre descriptif évocateur à ce Psaume ; il dit : « La louange, la prière et la prophétie conduisent à la réconciliation de la terre et du ciel. » Dans ces mots, la louange se fond dans la prière. La note de louange se termine par la déclaration que Dieu s'est détourné de Sa colère. La note de prière commence par la demande que Dieu se détourne de nous afin que Son indignation cesse. Cela est très suggestif. En ce qui concerne la volonté et l'œuvre de Dieu, Il s'est détourné de Sa colère dans Sa grâce, car Il a pardonné l'iniquité et couvert le péché. Mais pour que nous puissions pleinement bénéficier de cette activité de grâce, il faut que nous nous détournions de notre part, et cette première demande dans la prière découle de la louange inspirée par Sa grâce. La vérité est encore mieux mise en lumière dans la partie prophétique du cantique. Lorsque le psalmiste écoute ce que Dieu l'Éternel a à dire, il déclare qu'« Il annoncera la paix à son peuple et à ses fidèles, mais qu'ils ne se retournent pas vers la folie ». Dans Sa grâce, Dieu s'est détourné de Sa colère. Pour que nous puissions nous approprier Sa grâce, nous devons nous tourner vers Lui et ne pas retourner à la folie. C'est le chemin qui mène à la paix, à la demeure de la gloire sur la terre, à l'harmonie de la miséricorde et de la vérité, de la justice et de la paix, à la venue du Royaume de Dieu.

Psaume 86:11

Dispose mon cœur à la crainte de ton nom.

Ce Psaume est particulier dans la mesure où il est presque entièrement composé de citations d'autres Psaumes. Il est singulièrement individualiste. On trouve au moins trente occurrences du pronom personnel à la première personne du singulier. Il est très intéressant de lire rapidement ce Psaume en mettant particulièrement l'accent sur ces pronoms. Cela permet de mettre en évidence le fait que le chant alterne entre une série de requêtes et d'affirmations sur Dieu. Examinons cela : première série de requêtes, versets **86:1-4** ; première affirmation, verset **86:5** ; deuxième série de requêtes, versets **86:6-7** ; deuxième affirmation, versets **86:8-10** ; troisième série de requêtes, versets **86:11-14** ; troisième affirmation, verset **86:15** ; dernière série de requêtes, versets **86:16-17**. Les pronoms personnels à la première personne apparaissent tous dans les requêtes. Ainsi se révèle le processus du chant. C'est celui d'une âme en prière qui cherche à entrer en relation personnelle avec les grandes vérités sur Dieu qui ont une application générale. La quête complète du chanteur est révélée dans la grande phrase au cœur du chant : « Dispose mon cœur à la crainte de ton nom. » Voici quelqu'un qui avait une compréhension intellectuelle de la vérité sur Dieu, mais qui savait qu'il fallait quelque chose de plus, à savoir que toute sa personnalité devait être unifiée dans la dévotion. La méthode de ce chant est celle que nous ferions bien d'employer dans ces moments où, à l'écart de toute autre personne, nous attendons Dieu pour cultiver et développer notre vie personnelle. Nous pouvons être sincèrement orthodoxes dans toutes nos croyances au sujet de Dieu, et pourtant échouer complètement à nous approprier les ressources de Sa grâce et de Sa force. Cela ne se fait que lorsque le cœur est uni pour craindre Son nom, et que toute la personnalité est ainsi soumise à Son autorité.

Psaume 87:7

Et ceux qui chantent et ceux qui dansent s'écrient: Toutes mes sources sont en toi.

Dans tout le psautier, il n'y a pas de chant plus parfait que celui-ci pour célébrer l'établissement définitif du Royaume de Dieu sur terre. La Cité de Dieu est considérée comme la métropole de ce royaume. C'est la Cité du Roi et donc la Cité de la Loi, la Cité des Fondations, c'est-à-dire de la Justice. C'est la Cité dont seront enfin citoyens même ceux qui ont été les ennemis du peuple et du dessein de Dieu ; c'est la Cité de la Paix. C'est donc la Cité qui inspire tous les chants et toutes les danses, expressions de la joie ; c'est la Cité de la Joie. Telles sont les choses du Royaume de Dieu : la Justice, la Paix, la Joie. Nous avons souligné le mot culminant, mais rappelons-nous que les sources de la joie jaillissent dans les montagnes saintes, où se trouve le fondement de la vie. Dans nos hymnes et dans nos pensées, nous avons spiritualisé ce chant et l'avons appliqué à la Jérusalem céleste, notre mère à tous, et nous avons en quelque sorte raison de le faire ; mais n'oublions pas que la première application du Psaume est clairement terrestre, et que la ville qu'il célèbre est une ville d'hommes, qui sera pourtant le tabernacle de Dieu, et il ne fait aucun doute que cette ville sera la véritable Jérusalem de la Terre Sainte. Où que les hommes placent le siège du Conseil d'une Ligue des Nations, c'est là que Dieu l'a placé. C'est là que le rêve des hommes se réalisera, et cela sous le règne de notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi oint de Dieu.

Psaume 88:13

O Éternel! j'implore ton secours, Et le matin ma prière s'élève à toi.

C'est là le secret de l'attitude de l'âme révélée dans ce cantique. C'est un Psaume très remarquable, et sa principale valeur pour nous réside dans son ton, son caractère. Alexander Francis Kirkpatrick dit que c'est « le Psaume le plus triste de tout le psautier » ; et Joseph Bryant Rotherham , qu'il est « le plus sombre et le plus émouvant ». Il est certain que les circonstances dans lesquelles se trouve le chanteur, telles qu'elles sont décrites, sont celles d'une souffrance des plus aiguës et des plus effroyables ; et il les expose avec une vivacité que seule une expérience poignante peut donner. Pourtant, du début à la fin, il n'y a aucune trace d'amertume, aucun désir de vengeance envers ses ennemis, aucune réflexion colérique sur la bonté de Dieu. Au contraire, les références à Dieu révèlent un sens remarquable de Sa grâce et de Sa bonté. Il est appelé le Dieu du « salut » ; il est fait référence à Sa « bonté », à Sa « fidélité », à Ses « merveilles », à Sa « justice ». Bien que le chanteur ne comprenne pas la méthode divine et pose des questions troublantes : « Pourquoi rejettes-tu mon âme ? », « Pourquoi me caches-tu ton visage ? », il reste néanmoins sûr de Dieu, de Sa grâce et de Sa justice. Le secret réside dans le fait qu'il reste déterminé à rester en contact avec Dieu, en criant vers Lui et en allant à Sa rencontre à chaque nouvelle aube. Nous rendons grâce à Dieu qu'il existe un chant comme celui-ci, qui révèle ce qui se passe dans le caractère d'une âme qui, au milieu des souffrances les plus atroces, continue à entretenir une relation active avec Dieu. Nous avons également rencontré de telles âmes, et leur témoignage de la puissance de la grâce divine est plus éloquent que toutes les expositions théoriques.

Psaume 89:52

Béni soit à jamais l'Éternel! Amen! Amen!

C'est la doxologie qui conclut le troisième livre des Psaumes. Dans ce livre, les noms dominants de Dieu ont été Elohim et Jéhovah, ce dernier prédominant. Ils l'ont tous présenté comme le Puissant Secours. Cette note finale de louange souligne le fait que Sa grâce vient en aide aux nécessiteux. Dans ce dernier Psaume, l'idée centrale du livre émerge en une grande déclaration : « J'ai mis mon secours dans un être puissant » (verset **89:19**) ; et tout le mouvement du chant rend la doxologie encore plus significative. Les notes clés du Psaume sont la « fidélité » et la « bonté » de Dieu. Toutes ses expressions, louanges, prières et lamentations, s'articulent autour de ces deux notions. La première partie célèbre la gloire de l'alliance que Dieu a conclue avec Son roi. La seconde déplore que les bienfaits de cette alliance, au milieu desquels vivait le chantre, n'aient pas été réalisés. Dans cette dernière partie, la prière pour que l'opprobre soit ôté est pressante, mais la fidélité de Dieu et sa bonté ne sont pas mises en doute. Ainsi, l'âme qui a pris conscience que Dieu est un puissant secours l'adorera dans une doxologie perpétuelle, même dans les jours les plus sombres, se souvenant de Son alliance et assurée que, quelles que soient les expériences du moment, il sera justifié à long terme. C'est ainsi que les hommes de foi lui rendent un culte incessant.

Psaume 90:1

Prière de Moïse, homme de Dieu. Seigneur! tu as été pour nous un refuge, De génération en génération.

Ce grand cantique, si familier à nous tous, est une protestation contre la domination de la mort. Au fur et à mesure qu'elle avance, elle devient douloureuse dans sa contemplation de la fugacité de la vie humaine. Mais ceux qui n'y trouvent que la note douloureuse ont certainement manqué sa véritable pensée. La protestation contre la domination de la mort est bien fondée, dans la mesure où elle commence par cette grande affirmation concernant la relation de l'homme à Dieu. S'adressant à Lui, non pas comme Elohim le Tout-Puissant, ni comme Jéhovah, le Secours, mais comme Adonaï, le Seigneur souverain, le chanteur déclare qu'Il a été la demeure, l'habitation, la maison de l'homme à travers toutes les générations. Il poursuit ensuite en célébrant l'éternité de Dieu. De toute éternité à toute éternité, Il est Dieu. Mille ans sont à Ses yeux comme hier. Lorsque l'âme a cette conscience de Dieu et de Lui comme demeure de l'homme, elle peut contempler avec satisfaction la brièveté et les troubles des années humaines. Elle le fera dans l'attente du matin où Sa miséricorde sera satisfaisante, où le travail des mains, même pendant les années troublées, sera établi, car la beauté du Seigneur repose sur les travailleurs. Quand tous les lieux d'habitation que l'homme construit pour lui-même sont détruits par le souffle des tempêtes, quand les années de la vie sont peu nombreuses et mauvaises, si l'âme demeure en Dieu, elle a une demeure de force, de beauté, de satisfaction. En y demeurant, elle triomphe de toutes les choses qui, autrement, l'auraient plongée dans le désespoir, et elle avance, consciente de Sa puissance, pour affronter les âges.

Psaume 91:1

Celui qui demeure sous l'abri du Très Haut Repose à l'ombre du Tout Puissant.

Ce Psaume n'a ni titre ni inscription. Certains ont soutenu qu'il avait également été écrit par Moïse, comme le précédent. Bien qu'il ne s'agisse là que d'une simple supposition, il est impossible d'échapper au sentiment de parenté qui existe entre les deux. Il est très probable qu'un chanteur plus tardif l'ait écrit comme un témoignage personnel de la vérité du chant précédent. Celui-ci était humain et générique ; ses pronoms personnels étaient au pluriel. Celui-ci est personnel et individuel ; ses pronoms personnels sont au singulier. Il célèbre la sécurité et la satisfaction de l'âme qui a trouvé refuge en Dieu. Moïse parlait de Dieu comme de la demeure, de l'habitation, de la maison de l'homme. Ce chanteur semble accepter cette grande idée, puis parler de la pièce centrale de la demeure, qu'il appelle le lieu secret, et décrire sa sécurité totale en utilisant l'image de la mère oiseau lorsqu'il fait référence à « l'ombre du Tout-Puissant ». De plus, il faut se rappeler que la véritable interprétation de ce chant doit être recherchée dans l'expérience spirituelle plutôt que matérielle. Les enfants de Dieu ne sont pas toujours à l'abri des fléaux physiques et des pestes, mais ils sont toujours protégés des forces spirituelles destructrices, car ils habitent dans le lieu secret du Très-Haut. En lisant ce merveilleux chant d'autrefois, nous nous souvenons que c'est par le Christ que nous sommes admis dans la communion la plus intime avec Dieu. En Lui, notre Rédempteur et Seigneur, nous pouvons véritablement habiter dans le lieu secret du Très-Haut.

Psaume 92:2

Il est beau de louer l'Éternel.

Ainsi commence un Psaume dont le titre est : « Psaume, chant pour le jour du sabbat ». Il est suivi de cinq autres sans titre, et il est plus que probable que cette description s'applique aux six Psaumes. Vient ensuite un Psaume intitulé simplement « Psaume », puis un autre sans titre. Il serait erroné de faire une affirmation dogmatique sur le sujet, mais je suggère que ces huit Psaumes constituent une octave de louanges parfaites, adaptées au jour du sabbat. C'est ainsi que j'aime les lire. Leur thème unique est celui de la royauté de l'Éternel. Le premier célèbre le fait que l'Éternel est établi pour toujours dans les hauteurs et se réjouit de la justice de Son gouvernement sur le monde. J'ai souligné ces premiers mots, qui constituent l'introduction au chant du sabbat, qu'il s'agisse d'un seul Psaume ou des huit. Cette affirmation semble évidente ; personne ne sera enclin à la contredire. Pourtant, nous savons si peu de choses sur cette fonction suprême du culte, qui consiste à offrir des sacrifices purs de louange. Examinez attentivement et minutieusement les services ordinaires de nos églises, qu'ils soient liturgiques ou ce que nous appelons libres ou improvisés, et remarquez combien peu de place y est consacrée à l'action de grâce. Nous parlons de nos chants comme d'un service de louange, alors que la grande majorité de nos hymnes se fondent en prières ou en méditations pieuses. Même la Cène du Seigneur n'est souvent pas ce qu'elle devrait toujours être, à savoir l'Eucharistie, c'est-à-dire simplement l'action de grâce. Je crois qu'« il est bon de rendre grâce à l'Éternel » et que, en négligeant cela, nous subissons une grave perte.

Psaume 93:1

L'Éternel règne.

Dans ce chant bref mais glorieux, la seule vérité célébrée dans le précédent est exprimée dans un langage poétique des plus raffinés. Il y a là matière à louange, et cette louange est digne d'être prononcée. L'interprétation serait presque une impertinence. Qu'elle soit faite avec révérence. Observez donc les faits qui découlent de cette réalité, le règne d'un tel Être. Les deux premiers faits sont ceux de Sa majesté et de Sa force. C'est pourquoi le monde est en sécurité ; quelles que soient les perturbations qui puissent l'agiter, il ne peut être ébranlé. De plus, Son règne ne repose pas sur les conditions changeantes d'un moment qui passe. Son trône et Lui-même sont éternels, issus de l'éternité, c'est-à-dire de ce qui est caché à la vue des hommes. Des perturbations, avons-nous dit ? Oui, en vérité, les inondations ont élevé leur voix, et les vagues, mais elles n'ont jamais atteint Son trône, ni ne L'ont submergé, car au-dessus d'elles, l'Éternel est toujours élevé, et Il est puissant. Son règne, tel qu'il est révélé dans Ses témoignages, c'est-à-dire Sa loi, Sa parole aux hommes, est sûr. Enfin, tout Son règne est ordonné vers la sainteté, cette véritable santé de la vie qui est la condition de la prospérité. Est-ce vrai ? L'Éternel règne-t-Il ? Alors offrons-Lui des sacrifices de louange et d'action de grâce. Il est digne de les recevoir, et en les offrant, nous recevons aussi les bienfaits de Son règne qui enrichissent et glorifient nos vies.

Psaume 94:11

L'Éternel connaît les pensées de l'homme, Il sait qu'elles sont vaines.

Ce Psaume est également un Psaume de louange, mais son ton est tout à fait différent des deux précédents. Dans le **Psaume 93**, le chanteur regarde au-delà des conditions du moment et rend gloire à Dieu parce que l'Éternel règne. Ici, il observe ces conditions qui semblent contredire la déclaration selon laquelle l'Éternel règne. Le peuple est opprimé par des tyrans qui déclarent que Dieu ne se soucie pas des affaires des hommes. Il ne voit pas, Il ne considère pas. Le chanteur connaît la fausseté de ces déclarations, et son chant est l'argument qui soutient sa conviction que Dieu entend, voit et corrige. Il résume tout cela dans cette déclaration : « L'Éternel connaît les pensées de l'homme, Il sait qu'elles sont vaines. » Dans ce chant, nous voyons comment les choses mêmes qui attaquent la foi et menacent de produire le désespoir peuvent devenir une occasion de louange, dans le lieu et l'acte d'adoration. Dans la longue histoire des tribulations et des conflits de la foi, combien de fois les âmes fidèles ont-elles été fortifiées pour supporter et endurer, grâce à cet exercice même de la louange ! Dans les catacombes, dans les cachots, dans les lieux les plus désolés, quand il semblait que la voie de Dieu était bloquée, que son règne était vaincu, que toutes les choses mauvaises avaient remporté la victoire, ces chants se sont élevés, proclamant Dieu roi, se moquant de toutes les pensées vaines et folles des hommes, et déclarant sa victoire finale. Ainsi, Dieu a été pour ces âmes une haute tour, leur rocher de refuge, et elles ont trouvé la force et le courage qui leur ont permis de persévérer dans cette activité d'adoration par la foi.

Psaume 95:6

Venez, prosternons-nous et humilions-nous, Fléchissons le genou devant l'Éternel, notre créateur!

Dans ce chant, la louange se mêle à l'exhortation. Le thème est le même : « L'Éternel est un grand Dieu, et un grand Roi au-dessus de tous les dieux. » Sa grandeur est illustrée de deux manières. Tout d'abord, elle se manifeste dans l'ordre naturel ; la terre et la mer en sont les témoins. Elle se manifeste également dans la création de la nation et dans la relation qu'Il entretient avec elle. Ces mots particuliers expriment l'attitude nécessaire de l'âme dans l'adoration d'un tel Dieu. C'est celle de l'humilité la plus totale. En Sa présence, l'homme doit se prosterner devant Lui, s'agenouiller dans une attitude de soumission et d'obéissance totales. C'est une vérité dont nous devons nous rappeler. Nous avons le droit de nous présenter devant Dieu avec une grande joie, mais jamais sans avoir conscience de Sa majesté et de ce qui Lui est dû. Lorsque le sens de cette grandeur est perdu et que l'adorateur ne s'incline pas, ne s'agenouille pas, ne prend pas la place de l'humilité la plus totale devant Dieu, il manque quelque chose à l'adoration, qui est de son essence même. Dieu nous couronne de vie et d'autorité, et nous pouvons nous en réjouir, mais en Sa présence, ces couronnes doivent être jetées devant Lui. Chez des personnes vraiment excellentes, on entend parfois des références irrévérencieuses et irrévérencieuses à Dieu, et on observe un manque de respect dans leur comportement. C'est une erreur qui tend à priver le culte de sa valeur pour l'âme, car elle déshonore la majesté redoutable de l'Éternel. Devant Dieu, nous devons toujours nous prosterner et nous agenouiller dans une humble révérence.

Psaume 96:13

Il vient pour juger la terre.

Ces mots marquent l'apogée d'un autre grand chant de louange. C'est la raison de la joie exultante qui imprègne chaque ligne. Méditez cela. Il est légitime, à certains égards, de penser à la venue de Dieu en jugement avec crainte et tremblement ; mais nous avons tendance à associer si étroitement les terreurs du jugement divin dans certaines de Ses méthodes au fait même de ce jugement, que nous risquons d'oublier Ses autres méthodes et Son intention. Dans ce cantique, nous sommes rappelés à la gloire et à la grandeur, à l'honneur et à la majesté, à la force et à la beauté de Dieu, et au fait qu'un tel Dieu juge avec équité. Le résultat du jugement de la terre par ce Dieu sera que les cieux se réjouiront et que la terre sera dans l'allégresse. Dieu gouverne la terre avec justice et les peuples avec Sa vérité. Cela signifie inévitablement qu'Il s'oppose avec colère à toute injustice et à tous les hommes injustes, et qu'Il détruit tout ce qui est faux et tous les menteurs. Mais la férocité de Sa colère, la force de Son coup, sont inspirées par Son amour pour l'homme et Sa détermination à établir un ordre de vie où la force et la beauté abondent, et où toute faiblesse et toute laideur sont bannies à jamais. Dans notre culte, nous devons toujours le louer pour Sa miséricorde, et principalement parce que dans son exercice, il n'y a aucune violation de la justice ; et nous devons le louer pour toutes les terreurs de Sa colère, car elles sont inspirées par Son amour.

Psaume 97:2

Les nuages et l'obscurité l'environnent, La justice et l'équité sont la base de son trône.

Une fois encore, le thème principal de la louange est énoncé dans la déclaration liminaire de ce cantique : « L'Éternel règne ». Il n'y a rien d'autre qui puisse apporter une joie véritable aux hommes. Mais dans l'assurance que cela est vrai, il y a le repos et l'espoir, et donc le chant. Dans cette série de chants d'adoration, il n'y a peut-être pas de mots plus réconfortants que ceux que j'ai soulignés. En effet, ils reconnaissent le mystère dont nous sommes si souvent conscients, tout en proclamant les vérités qui nous permettent de persévérer. Les nuages et l'obscurité l'entourent. Sa voie nous est constamment cachée. Le mystère de Sa pensée et de Sa méthode dépasse souvent notre compréhension. L'obscurité dont nous sommes conscients sont souvent dues à un excès de lumière, et les nuages sont souvent l'instrument bienfaisant qui protège cette lumière afin qu'elle ne nous nuise pas. Pourtant, nous sommes perplexes et craintifs, jusqu'à ce que nous nous souvenions que « La justice et l'équité sont la base de son trône ». Quelle que soit la profondeur des ténèbres, quelle que soit l'épaisseur et la menace des nuages qui nous cachent, pour un instant, la méthode et le sens de Dieu, nous savons que dans son gouvernement, il ne peut y avoir aucun écart de la droiture, aucune déviation de la justice. C'est le secret de notre confiance, et cela devrait être l'inspiration de chants perpétuels, d'une adoration sans fin.

Psaume 98:1-2

Sa droite et son bras saint lui sont venus en aide. L'Éternel a manifesté son salut.

Le thème reste le même, celui du règne de l'Éternel. Ce cantique commence et se termine presque par les mêmes mots que le **Psaume 96**. Ici, l'objet central de la louange est le salut qui résulte du règne de ce Dieu. Il se déroule en trois temps : premièrement, le salut du peuple de Dieu, Israël, et cela dans la justice ; deuxièmement, la découverte conséquente de Sa royauté par toute la terre ; et troisièmement, la joie de la nature qui exprime la grandeur de Dieu. Dans ces mots au début du cantique, deux grandes vérités concernant le salut de l'humanité apparaissent. La première affirmation est que le salut est l'œuvre de Dieu ; Sa main droite et Son bras saint ont accompli « le salut pour Lui ». L'idée est que le salut était dans Son dessein ; Il le désirait ; Il le voulait. Cela étant, Il était impératif qu'Il pourvoie. Tout ce qui devait être fait, Il devait le faire. Le chanteur se réjouissait que l'Éternel ait pourvu à ce qu'Il désirait. Ici se révèle le cœur de la vérité concernant le salut, dans toute la plénitude évangélique du terme. Dieu désirait le salut des hommes. Les hommes ne pouvaient pas procurer le salut. Alors Il a œuvré dans un mystère d'amour, de sainteté et de puissance ; et ainsi le salut est devenu possible. La deuxième affirmation est qu'Il a fait connaître Son salut. Il l'a révélé aux hommes, et dans ses victoires, Il le fait connaître de plus en plus parfaitement. Ainsi, ce chanteur hébreu célébrait une vérité dont il ne reconnaissait guère toute la valeur. Nous avons ici, dans la première déclaration, une déclaration concernant les activités profondes de la divinité, grâce auxquelles le salut humain est possible ; et dans la seconde, une déclaration qui couvre le fondement de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus. Dans **Philippiens 2:5-11**, nous trouvons la lumière du Nouveau Testament sur ce passage.

Psaume 99:3,5,9

Il est saint! Il est saint! Il est saint, l'Éternel, notre Dieu!

Ce chant complète l'octave suggérée qui a commencé avec le **Psaume 92**. C'est la note finale de la louange sabbatique à l'Éternel en tant que Roi exalté et régnant. Les paroles que nous citons constituent le refrain répété trois fois, et leur lumière éclaire toutes les considérations de ces chants d'adoration. L'Éternel est intronisé à Sion sur tous les peuples, et Il est saint. Ses activités dans le gouvernement qu'Il exerce sont celles de la justice, en raison de Son caractère, car Il est saint. Tout au long de l'histoire de Son peuple, Il a été fidèle, tant dans le pardon que dans la vengeance, et cela parce qu'Il est saint. C'est là la raison de l'adoration. C'est là aussi la raison de la crainte. Ce chant dans son intégralité nous aide à comprendre la signification de la sainteté telle qu'elle a été révélée au peuple de Dieu. Alors que le mot lui-même signifie simplement la séparation et était utilisé par d'autres peuples en référence à d'autres dieux, il a acquis une nouvelle signification dans cette révélation divine. Pour d'autres, cette idée était celle de la froideur, de la distance, et n'avait pas nécessairement de valeur morale. Pour ces personnes, elle n'avait que cette valeur. Dieu s'est révélé séparé de tout ce qui est injuste, faux et mauvais dans son caractère et, par conséquent, dans toutes ses relations avec les hommes, que ce soit dans l'établissement de la loi ou dans les activités du gouvernement. C'est là la raison suprême de la confiance en Lui et, par conséquent, la source suprême de l'adoration. C'est donc à juste titre que nous atteignons le point culminant du Cantique du sabbat, le summum de ses sacrifices de louange.

Psaume 100:1

Poussez vers l'Éternel des cris de joie, Vous tous, habitants de la terre!

C'est le merveilleux cantique qui, dans sa version métrique composée par William Kethe à l'époque de la persécution de Marie, est connu sous le nom de Old Hundredth. Il exprime la joie et la confiance de toute la terre, qui contemple la gloire de cette terre lorsque tous ses peuples sont soumis au règne de l'Éternel. Quel dommage, d'ailleurs, que tant de nos recueils d'hymnes traduisent l'expression « (Servez-le avec joie » par « Servez-le avec crainte », privant ainsi le chant d'une de ses notes principales ! Le rapport entre ce chant et les huit précédents est indéniable, et quelle que soit la date à laquelle il a été composé, son emplacement ici par l'éditeur guidé était certainement intentionnel. Les huit Psaumes ont été ceux de la Cité de Dieu, du sanctuaire à l'intérieur de cette cité, du peuple qui en est citoyen et adorateur. Leur adoration est terminée, et maintenant leur témoignage commence. C'est comme si les portes de la cité, les cours du sanctuaire, s'ouvraient soudainement et que toutes les nations étaient appelées à servir l'Éternel, à reconnaître qu'Il est Dieu, à entrer en relation avec Lui. Remarquez que j'ai mis en italique les mots qui marquent le mouvement de cet appel mondial : servir, connaître, entrer. La relation entre ces choses est très suggestive. Le culte est pour Dieu. Le témoignage est pour les hommes. La force du témoignage naît du culte. Ce sont ceux qui connaissent la communion dans le sanctuaire qui sont capables d'appeler les hommes à Dieu de manière prépondérante. Il est tout aussi vrai que la valeur ultime du culte est le témoignage. Louer Dieu pour toutes les merveilles de Son règne et ne pas proclamer ces merveilles à ceux qui vivent dans les ténèbres, c'est presque blasphémer. Les chants du sabbat, chantés le visage levé vers le trône et éclairés par Sa lumière, doivent être chantés tous les autres jours dans les rues et les chemins de la vie humaine, le visage rayonnant, afin d'illuminer les hommes.

Psaume 101:1

Je veux. (version Lausanne)

Le cantique est attribué à David, et il n'y a aucune raison valable de remettre en question cette suggestion quant à son auteur. Il s'agit manifestement du cantique d'un souverain, d'un prince, d'un roi. Dans sa première partie (versets **101:1- 4**), il relate les décisions du souverain concernant lui-même ; dans la seconde (versets **101:5-8**), il proclame ses décisions concernant l'administration de son royaume. C'est un Psaume de volonté. C'est pourquoi nous avons souligné ses deux premiers mots. Ils reviennent dans toutes les strophes. Suivez-les. Il n'y a ici aucun appel à autrui. Tout au long du chant, le chanteur exerce sa volonté. Ses décisions prouvent qu'il le fait sous l'inspiration d'une véritable compréhension intellectuelle et d'une impulsion émotionnelle pure. L'important, c'est qu'il réagit. C'est toujours la question principale. De plus, la nature de ses décisions et leur ordre sont instructifs. Ce roi cherche manifestement à agir en tout point en harmonie avec le caractère et le dessein du seul et unique Roi. Il commence par lui-même. Il mettra son caractère et sa conduite en conformité avec la voie et la volonté de l'Éternel, à qui il offre sa louange. Ensuite, il gouvernera selon les mêmes normes. Il ne tolérera pas dans son royaume les personnes et les choses qui ne sont pas conformes à Dieu. Il cultivera et préservera les personnes et les choses qui sont conformes à la volonté de Dieu. Telle est la véritable voie de l'autorité.

Psaume 102:7

Mais toi, Éternel ! tu demeures à toujours. (version Darby)

Ce sont les mots qui, pour moi, ressortent de ce Psaume et révèlent sa véritable valeur. C'est l'un des sept Psaumes que nous qualifions de Psaumes de repentance. (Les autres sont les **Psaumes 6**, **32**, **38**, **51**, **130** et **143**.) Le titre est particulier. C'est le chant de quelqu'un qui déverse sa plainte, mais devant l'Éternel. Regardez maintenant sa structure. Il se divise en trois strophes : (a) les versets **102:1-11** ; (b) les versets **102:12-22** ; (c) les versets **102:23-28**. J'attire votre attention sur ce point afin de mettre en évidence une distinction et une différence. La première et la dernière strophes sont empreintes d'une conscience personnelle. Remarquez bien la répétition du pronom à la première personne du singulier, « je », « mon », « moi ». Elles parlent de troubles, de souffrances, de chagrins. Elles sont empreintes d'un sentiment de limitation, « mes jours », « mes jours ». Passons maintenant à la partie centrale. Tout cela manque. Il n'y a pas une seule référence personnelle. Elle s'ouvre par ces mots qui affirment l'éternité de Dieu, puis parle de Sion, des nations, des rois de la terre, des peuples. Mais regardez à nouveau les premières et dernières strophes. Dans la première, le chanteur est accablé par ses propres expériences douloureuses. Dans la seconde, il a découvert un secret et est confiant dans le résultat. Quel est ce secret ? Il apparaît dans la première phrase : « Il a abattu ma force dans le chemin. » Quelle est la conclusion ? Elle est énoncée à la fin : « Les fils de tes serviteurs demeureront, et leur semence sera établie devant toi. » Telle est donc la lumière qui chasse les ténèbres : le sentiment de l'éternité de Dieu. Toute vie est alors considérée comme étant sous Son contrôle, et donc conditionnée par la sagesse et l'intention qui englobent bien plus que l'instant présent, en tenant compte de tous les âges. Une fois de plus, nous nous souvenons des paroles de notre Seigneur : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »

Psaume 103:1

Mon âme, bénis l'Éternel! Que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom!

Ce grand Psaume de louange parfaite est l'un des plus connus du psautier. C'est une joyeuse effusion de gratitude envers l'Éternel, pour ses voies avec les hommes, pour ce qu'Il est en Lui-même, pour Sa grande miséricorde, pour Sa fidélité, pour l'ordre et la perfection de Son gouvernement. Pour notre aide présente, nous soulignons ces mots introductifs, qui révèlent la responsabilité de l'âme dans le domaine de la louange à un tel Dieu. Le chanteur s'adresse à lui-même. Il se rend compte qu'il a pouvoir sur lui-même, qu'il est capable de donner ou de retenir ce qui est dû à Dieu. Il se rend également compte de la complexité de la personnalité. Afin de parfaire la louange, toutes ses facultés doivent être mobilisées, appelées à l'action, unies pour atteindre la plénitude. Que ce soit intentionnellement ou non, n'y a-t-il pas ici une reconnaissance de la nature spirituelle comme suprême, et de toutes les facultés mentales comme ses possessions ? Cette méthode s'harmonise avec celle de Paul dans **Romains 12:1**, où il appelle les croyants à offrir leur corps, à rechercher le renouvellement de leur intelligence et à rendre ainsi un culte raisonnable (ou, plus exactement, spirituel). La seule valeur de ces premiers mots est qu'ils nous montrent que l'adoration n'est pas involontaire, automatique. Elle exige la coordination de toutes nos facultés pour être parfaite. Cette vérité devrait nous interpeller chaque fois que nous entrons dans un lieu de culte. Le sanctuaire n'est pas un salon, un lieu de détente. Nous devons y entrer avec toutes les facultés de notre personnalité mobilisées, organisées, consacrées. Alors nous pourrons rendre un culte digne et acceptable.

Psaume 104:31

Que l'Éternel se réjouisse de ses œuvres!

C'est peut-être la note la plus haute et la plus audacieuse de tout ce merveilleux chant de louange. Le chanteur était tellement impressionné par la gloire, la merveille et la beauté de la création qu'il a littéralement appelé Dieu à se réjouir de ce qu'Il avait accompli. Il n'y a rien d'irrévérencieux dans cela. C'est plutôt l'expression de la profonde compréhension de l'âme de ce que Dieu ressent réellement face à Ses œuvres puissantes et merveilleuses. Ce chant peut être lu partout, et sur ses ailes poétiques, il nous emportera loin de la petitesse des choses insignifiantes et de la pollution résultant du péché humain, vers l'immensité de la nature et sa pureté essentielle. Le meilleur endroit pour le lire est peut-être loin des habitations humaines, soit dans les montagnes d'où l'on peut voir les vallées et les rivières, soit dans la splendide solitude de la mer. Un tel environnement interprète le Psaume, et le Psaume l'interprète. Toutes ces choses belles et ordonnées sont considérées comme provenant de Dieu ; et Dieu est vu, de plus, comme présent parmi elles, et révélé dans toute la majesté de Sa sagesse, de Sa gloire et de Sa puissance. Ce chanteur a vu et compris, et il a été tellement submergé par la joie de la création qu'il a appelé l'Éternel à se réjouir dans une extase exultante. Et ne pouvons-nous pas dire que la joie de l'âme qui a inspiré la prière était aussi la réponse à l'appel ? La joie du chanteur était la joie de Dieu. À travers chaque âme qui trouve Dieu dans Ses œuvres et s'en réjouit, Dieu, dans un mystère de communion, se réjouit véritablement ; et cela signifie que notre joie dans la création est une communion avec Dieu dans Sa joie.

Psaume 105:8

Il se rappelle à toujours son alliance.

Ce cantique est étroitement lié au suivant, qui clôt le quatrième livre. Dans celui-ci, le thème est celui de la fidélité de Dieu ; dans le suivant, c'est celui de l'infidélité d'Israël. Le refrain de ce cantique est exprimé par ces mots. C'est ce fait qui a inspiré la louange. Quelle que soit l'histoire de Son peuple, Dieu n'a jamais oublié Son alliance ; et pour Dieu, se souvenir, c'est agir. Le chant illustre ce fait à l'aide d'extraits de l'histoire du peuple qui le prouvent. L'alliance a été conclue avec Abraham, ratifiée par un serment à Isaac, puis confirmée à Jacob, et enfin à Israël. Dieu s'en est souvenu et a préservé Son peuple pendant qu'il errait parmi les nations, sans terre, au début de son histoire. Il s'en est souvenu pendant les jours de famine et a préparé leur sécurité par l'intermédiaire de Joseph. Il s'en est souvenu lorsqu'ils ont été opprimés en Égypte et a envoyé Moïse pour les délivrer. Il s'en est souvenu lorsqu'ils se sont retrouvés libres, mais dans un désert, et les a guidés par une colonne de nuée et de feu, pourvoyant à tous leurs besoins. Il s'en est souvenu au milieu de la discipline des années d'errance dans le désert et les a finalement fait sortir de là pour les conduire dans la terre promise. Un regard sur l'histoire, qu'elle soit personnelle ou nationale, révèle toujours la fidélité constante de Dieu à Ses alliances avec l'homme.

Psaume 106:48

Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, d'éternité en éternité! Et que tout le peuple dise: Amen! Louez l'Éternel!

C'est la doxologie qui clôt le livre 4. Le thème central de ce recueil a été celui de l'Éternel en tant que Roi de Son peuple. Le titre dominant a été Jéhovah. Dans tous les chants, l'adoration a été empreinte de soumission, celle d'âmes soumises à cette autorité de grâce et de puissance. Remarquez comment, dans cette doxologie, pour la première fois, l'adoration est suivie d'une exhortation. À la fin du deuxième livre, dont le thème principal était le Dieu qui accomplit des merveilles, le désir était exprimé dans la doxologie que toute la terre soit remplie de Sa gloire. Ici, l'appel s'adresse au peuple. « Que tout le peuple dise : Amen ! » Tout au long de ce recueil, l'incapacité du peuple à répondre a été reconnue. Elle constitue le sujet du dernier chant. Écoutez quelques-unes de ses phrases ou expressions de confession : « Nos pères […] n'ont pas gardé leur souvenir » ; « ils ont vite oublié » ; « ils ont oublié Dieu, leur Sauveur ». Elles contrastent fortement avec l'affirmation qui était le thème du Psaume précédent : « Il s'est souvenu de son alliance pour toujours ». Ainsi, à la fin du livre, ce souvenir obsédant de l'échec trouve sa place dans la doxologie, incitant le peuple à répondre, à dire Amen. Il n'est pas nécessaire de discuter du fait qu'un Amen purement intellectuel — c'est-à-dire le consentement de la raison à la vérité sur la royauté de Dieu — n'a aucune valeur. L'Amen qu'Il recherche est celui de l'accord de la volonté et de l'acquiescement de la conduite. Pour être acceptable à Dieu, l'adoration doit contenir un élément de réponse à la gloire qui la suscite. L'approbation est futile, l'admiration est impertinente, à moins qu'elles ne produisent l'obéissance.

Psaume 107:43

Que celui qui est sage prenne garde à ces choses, Et qu'il soit attentif aux bontés de l'Éternel.

C'est ainsi qu'un cantique d'une rare beauté et d'une grande puissance se termine par des mots destinés à retenir à nouveau l'attention sur ce qui a été dit. Une telle déclaration nous oblige à relire, et à le faire en prêtant attention, en réfléchissant. À quoi devons-nous donc prêter attention ? La réponse est immédiate : nous devons méditer sur les bontés de l'Éternel. Tel est le thème du cantique. C'est ce qui a été annoncé au début, lorsque la raison de l'action de grâce a été déclarée dans les mots : « car il est bon, Car sa miséricorde dure à toujours. » Le corps principal du chant consiste en illustrations variées et vivantes de l'activité de cette bonté, de la continuité de cette miséricorde. Regroupons-les simplement. Les errants dans le désert crient vers Dieu et sont conduits vers une ville où ils peuvent habiter. Les prisonniers, dans une profonde affliction, crient vers Dieu, et sont délivrés de leur servitude et ramenés à la liberté. Les pécheurs, affligés pour leurs péchés, crient vers Dieu, et sont sauvés, guéris et délivrés de la destruction. Les marins ballottés par la tempête crient vers Dieu, et Il calme les eaux déchaînées et les conduit au port qu'ils désirent. Il renouvelle le désert rendu désolé par le péché et le rend habitable pour les hommes. Il gouverne les habitants qui souffrent de l'oppression, des troubles et du chagrin, afin que les hommes puissants dans le mal soient abaissés et que ceux qui sont dans le besoin soient exaltés. C'est un grand chant sur la miséricorde de Dieu. Que son message soit écouté, alors nous crierons vers Dieu dans nos détresses, et trouvant la délivrance par Sa bonté, nous Lui rendrons grâce et Le louerons.

Psaume 108:13

Avec Dieu, nous ferons des exploits.

Ce n'est pas un nouveau cantique, sauf dans son arrangement. Il est composé de deux citations. La première (versets **108:1-5**) est tirée du **Psaume 57:7-11**. La seconde (versets **108:5-13**) est tirée du **Psaume 60:5-12**. La relation entre les citations montre les différentes conditions qui ont conduit à leur combinaison dans un seul cantique. La première partie est un chant de louange. Dans le Psaume précédent, cette section suit une prière demandant de l'aide à quelqu'un qui est en danger. La deuxième partie est une prière pour la délivrance nationale à une époque où les Édomites sont hostiles. Dans le Psaume précédent, cette section suivait une description du désastre déjà subi. Ainsi, notre chant se compose d'une louange et d'une prière tirées d'autres chants, mais utilisées ici dans les circonstances que nous avons décrites. Les derniers mots du Psaume expriment la confiance de la foi. Observez le fil de la pensée qu'ils achèvent. Il y a d'abord la question : « Qui me mènera dans la ville forte ? » Puis la déclaration : « Le secours de l'homme n'est que vanité. » Et enfin cette affirmation : « Avec Dieu, nous ferons des exploits. » Que signifie donc ce mot ? Que Dieu vaincra Édom ? Pas du tout. Mais plutôt que le peuple qui a le cœur fixé sur Dieu accomplira lui-même l'acte courageux, mais qu'il le fera par Lui. C'est toujours ainsi que l'on remporte la victoire. Les soldats de la foi ne peuvent pas prendre les villes fortifiées par eux-mêmes. Mais ils peuvent les prendre lorsqu'ils sont en telle relation avec Dieu qu'Il peut agir à travers eux.

Psaume 109:2

Car ils ouvrent contre moi une bouche méchante et trompeuse.

Parmi tous les Psaumes qui ont été qualifiés d'imprécatoires, celui-ci est celui qui a posé le plus de difficultés, car il est, sans exception, le plus terrible. Les malédictions que l'on trouve dans le paragraphe commençant au verset 6 et se poursuivant jusqu'au verset 19 ne se retrouvent dans aucun autre Psaume. Dans leur effroyable violence, elles ne visent pas seulement celui qui est principalement maudit, mais aussi tous ses proches et toute sa famille. Il faut admettre que l'esprit qui se révèle dans ce paragraphe n'est pas seulement non chrétien, il est totalement étranger à l'esprit révélé dans la religion hébraïque elle-même. De plus, le Psaume est attribué à David, et il n'y a aucune raison de remettre en question la paternité suggérée. Si tel est le cas, alors cet esprit de vengeance cruelle et implacable est totalement contraire à David tel qu'il apparaît dans son histoire ou dans ses autres écrits. Je suis entièrement d'accord avec les exégètes qui considèrent ce passage comme une citation par le chanteur du langage de ses ennemis à son encontre. Les mots que j'ai soulignés, qui apparaissent au début du Psaume, expliquent pourquoi cet homme fait appel à Dieu. Dans ce paragraphe, nous avons les paroles qui sortent de la bouche des méchants, qui procèdent de la bouche de la tromperie. Joseph Bryant Rotherham partage ce point de vue et, parmi d'autres raisons, attire l'attention sur « le changement soudain et soutenu du pluriel des versets **109:1-5** (ils) au singulier des versets **109:6-19** (il, son, lui) ». Si l'on admet cela, l'esprit du chanteur se révèle réellement dans la première partie (versets **109:1-5**) et dans la dernière partie (versets **109:20-31**). C'est l'esprit d'une humble remise de son cas entre les mains de l'Éternel.

Psaume 110:1

Le Seigneur a dit à mon Seigneur. (version Grande Bible de Tours)

L'intention messianique complète de ce Psaume est clairement établie par l'utilisation qu'en fait notre Seigneur et par les références qui y sont faites dans le Nouveau Testament. De plus, par son utilisation, le Seigneur revendique implicitement sa messianité et donc son accomplissement en Lui-même. Ces six premiers mots constituent la clé du Psaume. Tout ce qui suit constitue une révélation faite par l'Éternel à une autre personne que le psalmiste appelle « mon Seigneur ». Observez attentivement les trois personnes qui apparaissent ici. Premièrement, l'Éternel, celui qui parle ; deuxièmement, celui qui consigne le discours, le roi David (selon le titre et les paroles de Jésus), qui apparaît dans le pronom « mon » ; enfin, celui dont le psalmiste parle comme « mon Seigneur souverain », celui à qui l'Éternel s'adresse. J'aime relier ce Psaume au deuxième. Nous y trouvons le décret de l'Éternel concernant Son Oint, dont Il parle comme de Son Fils. Ici, nous avons la révélation faite à Son Oint concernant Sa mission. Ici, il n'est pas appelé le Fils de Dieu, mais la référence que David fait à lui en tant que « mon Seigneur souverain » l'implique, comme le prouve la question de Jésus lorsqu'Il dit : « De qui est-il le Fils ? » Dans ce chant, David avait atteint le point culminant de sa vision. Contentons-nous de noter simplement la révélation de l'Éternel au Seigneur souverain. Premièrement, qu'il y aurait un temps d'attente pour la soumission de Ses ennemis, et que pendant ce temps, Il occuperait la place de l'autorité suprême, assis à la droite de l'Éternel. Deuxièmement, qu'au moment voulu, l'Éternel l'établirait dans Sion, et qu'en ce jour de Sa puissance, Son peuple s'offrirait volontairement, comme une armée, comme la rosée qui naît le matin du sein de la nuit. Troisièmement, que dans Son règne, il serait un prêtre comme Melchisédech. Enfin, changeant légèrement de méthode, tout en suivant toujours un ordre chronologique, le Psaume ne parle plus de ce que l'Éternel fera, mais de ce que fera ce Seigneur souverain à Sa droite. Il vaincra complètement tous Ses ennemis. Tout cela est messianique au sens le plus complet du terme.

Psaume 111:1

Louez l'Éternel!

Cette exclamation initiale, traduction de « Alléluia », n'est en aucun cas nouvelle dans ce cantique, ni propre à celui-ci, car plusieurs autres commencent de la même manière. Néanmoins, elle est, dans un sens très précis, la clé du Psaume. Celle-ci et la suivante forment un couplet intentionnel. Celle-ci met en avant l'excellence de l'Éternel, tandis que la suivante décrit la bénédiction de l'homme qui place sa confiance en Lui. La louange de l'Éternelle est simple, mais inclusive. Il est grand dans Ses œuvres, c'est-à-dire dans Ses actions, dans ce qu'Il a déjà accompli ; dans Son travail, c'est-à-dire dans ce qu'Il fait actuellement, il y a honneur et majesté. Sa justice et Sa fidélité, Sa grâce et Sa compassion, Sa vérité et Son équité, ainsi que Sa promesse de rédemption pour le peuple, sont toutes célébrées. Le Psaume se termine par des paroles qui préparent le suivant, car elles déclarent que la crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse, et que ceux qui agissent selon cette crainte ont une bonne intelligence. L'élément éthique du culte est ici à nouveau révélé. La seule louange de Dieu qui Lui soit acceptable est celle dans laquelle l'approbation de toute Sa gloire est si sincère et si profonde qu'elle inspire à l'âme le désir et la détermination de marcher dans la lumière, de se conformer à Son image, de reproduire autant que possible la gloire admirée. Lorsque la lumière de la vie s'harmonise avec le langage des lèvres, alors Dieu est loué dignement.

Psaume 112:2

Louez l'Éternel! Heureux l'homme qui craint l'Éternel.

Comme nous l'avons dit, ce Psaume est très clairement la suite du précédent, qui se termine par la déclaration « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse » ; celui-ci commence par l'affirmation « Heureux l'homme qui craint l'Éternel ». Il décrit cet homme. Nous pouvons résumer en disant que cet homme est (a) un homme qui craint Dieu. C'est fondamental. Cela influence toutes ses perspectives, ses relations, ses actions. C'est (b) un homme qui aime son foyer. Sa descendance est puissante, sa génération bénie ; sa maison est un lieu de richesse et d'abondance, qui ne sont pas des termes matériels. C'est (c) un homme qui aide les autres. Il est une lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres. Il est gracieux et plein de compassion. C'est (d) un homme fort. Il ne connaît pas la panique dans les moments difficiles. Enfin, il est (e) un homme haï par les méchants. C'est la preuve suprême de sa bonté. C'est ainsi que le cantique dépeint cet homme. Relisons-le maintenant en relation étroite avec le précédent, et nous verrons que le fait suprême concernant cet homme est qu'il est véritablement devenu semblable au Dieu qu'il craint et obéit. Les choses mêmes qui sont célébrées dans la louange de l'Éternel sont celles qui constituent les excellences de cet homme qui Le craint. La justice, la fidélité, la grâce, la compassion : telles sont les choses fondamentales dans la gloire du Dieu que cet homme craint. Elles se reproduisent en lui. C'est pourquoi l'approbation d'un tel homme devient nécessairement un chant de louange à Dieu, et commence donc par la même exclamation : « Alléluia ». C'est une grande chose que de vivre ainsi, que la vie soit un éternel « Alléluia ».

Psaume 113:9

Il donne une maison à celle qui était stérile, Il en fait une mère joyeuse au milieu de ses enfants.

C'est le premier des six Psaumes (**113-118**) qui constituent le Hallel, ou le Grand Hallel. Ce chant était entonné à Pâques, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. Il m'est impossible de le lire sans me rappeler que c'est très certainement le chant que Jésus a entonné avec ses disciples dans la chambre haute avant de se rendre à Gethsémané et au Calvaire. Les deux premiers (**113** et **114**) étaient chantés avant le repas, et les quatre derniers (**115-118**) à la fin. Ce premier chant est une louange à l'Éternel pour la grâce condescendante qui Le caractérise. Ici, comme toujours, la poésie, dans son audace, exprime une vérité que la prose craindrait de dire. Le chanteur dit que le siège de Dieu est si haut qu'il doit s'abaisser, c'est-à-dire se courber, pour voir les choses qui sont dans les cieux et sur la terre. Puis, le but de cet abaissement est révélé : c'est pour qu'Il puisse relever les pauvres et élever les nécessiteux. La note finale, que nous avons soulignée, est celle où Dieu agit de manière à couronner la féminité par la maternité. Joseph Bryant Rotherham dit : « Le simple fait de penser qu'un roi ait pu écrire ce Psaume en attendant patiemment la naissance de son premier-né, c'est avoir un aperçu du romantisme sacré. » C'est vrai ; mais quand on pense que ce Psaume a été chanté par le Premier-né à l'ombre de la croix, on se trouve dans toute la gloire de ce romantisme. En lui, le Dieu qui habite dans les hauteurs, au-dessus des cieux, s'est abaissé à travers la maternité, lui qui est « Fils unique » (**Jean 1:18**), afin de relever les nécessiteux. Alors qu'Il s'approchait des profondeurs ultimes dans cet abaissement, Il a chanté le cantique qui rend louange à Dieu pour cette grâce condescendante qui, par la maternité, a atteint les hommes afin qu'ils puissent renaître et être élevés pour siéger parmi les rois.

Psaume 114:7

Tremble devant le Seigneur, ô terre! Devant le Dieu de Jacob.

Ainsi, après le chant célébrant la condescendance de l'Éternel, afin d'élever les nécessiteux, le thème est celui de l'Exode, associé à jamais à la Pâque. Il est à noter que l'Exode est pensé dans sa totalité ; il ne s'agit pas seulement de la fuite d'Égypte, mais aussi de l'entrée dans le pays, car la mer et le Jourdain sont considérés comme franchis. Dans le chant précédent, Dieu est loué comme Jéhovah, le Tout-Miséricordieux, plein de grâce. Ici, le même Jéhovah est vu comme Adon, le Seigneur souverain, et comme Eloah, le Tout-Puissant. Afin d'accomplir Son dessein de délivrance, Il se révèle en provoquant des convulsions dans la nature, faisant fuir la mer, reculer le Jourdain et trembler les montagnes et les collines. Cette action convulsive est interprétée par ces mots particuliers, et spécialement par le mot « trembler », lorsqu'il est bien compris. Nos traductions, autorisées et révisées, passent à côté de l'essentiel. Ici encore, Joseph Bryant Rotherham, avec son exactitude et son audace habituelles, nous aide en rendant : « Sois en travail, ô terre ». Lorsque l'Éternel, agissant en tant que Seigneur souverain, a ainsi convulsé la nature par Sa puissance, c'était pour qu'une nation puisse naître. De la tension, du stress et de l'agonie produits par une telle action de la part de Dieu, une nouvelle vie émerge, un nouvel ordre est instauré. Dans la chambre haute, à propos de la célébration de la Pâque, notre Seigneur a utilisé la même figure de style à propos des souffrances qui allaient venir à Ses disciples en raison de leur association avec Lui (voir **Jean 16:20-22**). Ce n'est pas sans tension, convulsion et agonie qu'une nouvelle vie peut naître de conditions d'esclavage et de mal ; mais pour accomplir Son dessein élevé, Dieu Lui-même entrera dans ces expériences. Il l'a fait en Christ, et Christ a chanté le cantique qui le louait pour cela.

Psaume 115:1

Non pas à nous, Éternel, non pas à nous, Mais à ton nom donne gloire, A cause de ta bonté, à cause de ta fidélité!

« Après avoir chanté un cantique, ils se rendirent au mont des Oliviers » (**Matthieu 26:30**). C'était après la Pâque, à l'occasion de laquelle notre Seigneur avait institué la nouvelle fête du souvenir et de la proclamation, greffant ainsi le nouveau sur l'ancien, pour mettre fin à l'ancien et établir le nouveau. Il ne fait aucun doute que l'hymne était cette deuxième partie du Hallel. Ce cantique était à la fois une offrande de louange et une prière. Il exprime une confiance triomphante en Dieu, en raison de ce qu'Il est, par rapport à tous les faux dieux, qui ne sont pas des dieux ; et donc la certitude qu'Il se souviendra de Son peuple et le délivrera de ses ennemis. Aucune âme — ni celle du compositeur du chant, ni celle de quiconque l'utilise — n'est jamais entrée aussi complètement dans toute sa profonde signification spirituelle que l'âme de Jésus, lorsqu'avant de se rendre au mont des Oliviers, à Gethsémané, au Calvaire, Il l'a chanté avec ce petit groupe d'hommes. Il les associa à Lui-même dans le chant, car ils étaient les premiers de cette hostie sacramentelle et représentatifs de tous les autres qui, partageant d'abord la liberté créée par Ses souffrances, devaient aussi partager ces souffrances. La gloire de l'Exode revient au Nom de Dieu et jamais à nous, et celle du Nom, qui s'illustre de manière suprême dans la libération et la rédemption qu'il procure, se révèle dans les deux mots « bonté » et « vérité ». Ce sont là les deux éléments qui se révèlent de manière suprême en Christ, comme le dit Jean lorsqu'il parle de la gloire du Père dévoilée dans le Fils, comme étant « pleine de grâce et de vérité ».

Psaume 116:13

J'élèverai la coupe des délivrances, Et j'invoquerai le nom de l'Éternel.

Ce cantique se distingue du précédent par la note personnelle qui le traverse tout au long. C'est un cantique de louange pour avoir été délivré de grandes et presque insurmontables souffrances. Ainsi, dans la série qui constitue le Hallel, c'est le cantique des délivrés plutôt que celui du Libérateur. En d'autres termes, on peut difficilement la qualifier de messianique, si ce n'est qu'elle exprime la louange de celui qui a été affranchi par l'œuvre du Messie. Délivrée de la mort, des larmes, de la faiblesse, l'âme demande : « Comment rendrai-je à l'Éternel Tous ses bienfaits envers moi? » Voici la réponse. La coupe du salut est la coupe de la bénédiction, qui est donnée à l'âme. Que l'âme la prenne et la boive, mais qu'elle se souvienne que le fait même d'y prendre part est en soi un gage de loyauté ; c'est le serment d'allégeance dans lequel elle invoque le nom de l'Éternel. Lorsque les disciples se joignirent à ce chant, leur Seigneur avait déjà pris une coupe de la table de la Pâque et la leur avait donnée à boire, déclarant que c'était « mon sang, le sang de l'alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission des péchés ». S'il s'est joint à eux dans ce chant, et il est très probable qu'Il l'ait fait, il a chanté en tant que Celui qui, en entrant dans toute l'expérience de leur désolation, Lui-même sans péché, était capable de remplir la coupe de bénédictions pour eux. Peu de temps après ce chant, à Gethsémané, Il parla d'une coupe et, dans un abandon total à la volonté de son Père, Il consentit à la boire. C'était la coupe des douleurs, de l'amertume, des malédictions. Après l'avoir vidée, Il la remplit de joie, de douceur, de bénédiction. Lorsque nous prenons cette coupe, n'oublions jamais le prix qu'Il a payé pour la remplir ainsi pour nous.

Psaume 117:2

Car sa bonté est grande envers nous, et la vérité de l'Éternel demeure à toujours.

C'est le chant le plus court de tout le recueil, mais aucun autre n'est plus grand ni plus majestueux dans son expression de louange. Son message est universel, en ce qu'il invite toutes les nations et tous les peuples à louer l'Éternel. Les raisons de cet appel, et par conséquent l'inspiration de la louange à l'Éternel, sont exposées dans cette déclaration centrale. Ce qui remplissait le cœur du chanteur était le sentiment de la grandeur de la bonté de Dieu, et le sentiment que dans l'exercice de Sa bonté, il n'y a aucune violation de la justice : « la vérité de l'Éternel demeure à toujours. » Nous retrouvons ici le même thème, souligné dans un chant précédent (**Psaume 115**), les deux éléments qui sont éternellement associés dans l'activité rédemptrice de Dieu, à savoir la grâce et la vérité. Dans toute la révélation biblique, nous ne sommes jamais autorisés à oublier ce fait merveilleux. Quelle force et quel réconfort pour les hommes et pour les nations ! Si Dieu défendait uniquement la vérité, il n'y aurait aucun espoir pour nous. D'autre part, si la grâce de Dieu pouvait agir indépendamment de la vérité, nous serions également sans espoir, car la vérité est la seule santé et la seule force de la vie, tant sur le plan individuel que social. Une fois encore, nous pouvons imaginer avec quelle joie parfaite notre Seigneur a chanté ce cantique, alors qu'il était au comble de Ses souffrances ; car Il l'a fait en comprenant pleinement et parfaitement l'union de la bonté et de la vérité en Dieu, et en communion avec Lui, dans ces activités profondes et mystérieuses qui ont assuré aux hommes Sa bonté, tout en les établissant, eux et toutes leurs voies, dans Sa vérité. Nous pouvons véritablement offrir à notre Dieu le sacrifice de louange pour une sainte rédemption.

Psaume 118:27

Attachez la victime avec des liens, Amenez-la jusqu'aux cornes de l'autel!

C'est le dernier des cantiques composant le Hallel, la dernière partie de l'hymne que Jésus a chanté avec ses disciples avant de se rendre au mont des Oliviers. Comme le dit Alexander Francis Kirkpatrick, « l'esprit de gratitude jubilatoire s'y exprime pleinement ». C'est un appel à la louange pour une seule raison, à savoir que « Car sa miséricorde dure à toujours ». Elle raconte la délivrance de l'esclavage, du péril, du malheur. Elle célèbre l'entrée des délivrés dans le Temple, la maison de Dieu. C'est peut-être, et c'est certainement, le chant des rachetés, qui reconnaissent combien mystérieusement et puissamment Dieu a agi en leur faveur. C'est également le chant de Celui qui a accompli cette délivrance, la pierre rejetée par les bâtisseurs, qui devient la pierre angulaire. Dans un tel chant, combien il est significatif que ces mots apparaissent avant la dernière note de louange ! Nous reconnaissons que les exégètes s'accordent sur la difficulté d'une déclaration dogmatique quant à leur véritable signification. Pourtant, ne semble-t-il pas approprié que des mots révèlent ici le besoin fondamental du sacrifice pour la rédemption ? L'agneau sacrificiel était au cœur de la fête de la Pâque. Il était nécessaire de le lier avec des cordes à cette fin. La principale difficulté réside dans la signification exacte de « jusqu'aux cornes de l'autel ». Sans dogmatisme, pouvons-nous suggérer que l'idée qui prévaut ailleurs s'applique ici, celle d'un sanctuaire ou d'un refuge formé en s'agrippant aux cornes de l'autel ? Appliquons au moins avec respect cette idée à l'esprit de Jésus lorsqu'il chantait. Tout ce qui allait arriver était nécessaire. Il était voué à souffrir et à mourir, mais il se trouvait dans le seul lieu de sanctuaire, de sécurité. En coopérant avec Dieu sur le chemin du sacrifice, il était assuré d'une victoire parfaite. Il accomplissait l'Exode.

Psaume 119:1

Heureux ceux qui sont intègres dans leur voie, Qui marchent selon la loi de l'Éternel!

La première strophe de ce magnifique cantique donne le ton de la musique et résume son enseignement spirituel. Remarquez les grandes lignes de la suggestion. Le chemin de la vie est reconnu, celui que tous les hommes doivent suivre. On voit des hommes qui marchent sur ce chemin, des hommes parfaits, c'est-à-dire droits. Ceux-là sont déclarés heureux, c'est-à-dire bienheureux. La première ligne déclare donc que sur le chemin de la vie, la droiture est le secret du bonheur. La deuxième ligne révèle le secret de cette intégrité, et donc aussi du bonheur. Les hommes qui, sur le chemin de la vie, sont droits et heureux, sont ceux qui marchent dans la loi de l'Éternel. Tel est le motif de la musique. Il traverse les vingt-deux strophes et les cent soixante-seize vers, avec une expression qui change constamment, mais avec une persistance immuable. Ici, le grand mot Torah est utilisé, le mot qui pour les Hébreux signifiait la Loi, étant le mot employé pour décrire la première division de la Bible, celle que nous appelons le Pentateuque. Dans d'autres versets, d'autres mots sont employés, et le mot Torah a besoin des autres pour compléter l'idée. Examinons-les, et nous verrons que le concept est celui de la volonté de Dieu révélée aux hommes. Ainsi, le Psaume est une glorieuse déclaration : (1) de la gloire et de la perfection de la volonté de Dieu ; (2) de l'intégrité et de la sécurité à tous égards de l'homme qui marche selon cette volonté ; (3) de cette volonté, donc, comme secret de la véritable béatitude, source même de la joie. Apparemment inconsciemment, c'est-à-dire sans intention, le cantique révèle le fait qu'un homme qui obéit à la volonté de Dieu telle qu'elle est révélée, parvient à une communion personnelle avec Dieu. Du début à la fin, le cantique chante comme quelqu'un qui a une connaissance personnelle de Dieu et qui traite directement avec Lui.

Psaume 120:1

Dans ma détresse, c'est à l'Éternel Que je crie, et il m'exauce.

Il s'agit du premier d'une série de quinze cantiques intitulés « Cantiques des degrés ». Il n'est pas possible de donner une explication définitive de la signification de ce titre. Certains l'attribuent à une forme littéraire ; d'autres suggèrent qu'il s'agit des chants entonnés par les exilés revenant de Babylone ; d'autres encore pensent qu'il s'agit des chants des pèlerins se rendant aux fêtes ; et d'autres enfin pensent qu'ils étaient chantés sur les quinze marches menant de la cour des femmes à celle des hommes. Dans tous les cas, la répétition du titre les unifie d'une certaine manière, et leur lecture montre que leurs pensées tournent toutes autour de la Cité de Dieu et du Temple comme son véritable centre. Il est utile de garder cela à l'esprit pendant notre lecture. Le premier est manifestement le chant d'une âme éloignée de cette Cité et de ce Temple. Dans un pays étranger, il était parmi ceux qui lui étaient hostiles, dont les méthodes étaient celles de la tromperie et dont la passion était la guerre. Sa demeure était un lieu de détresse ; et de là, il a crié vers l'Éternel, et il a été exaucé. Les chants suivants révèlent le chemin et l'expérience de la délivrance. La principale révélation est celle des souffrances qui ont provoqué le cri, puis celle du cri et l'assurance de la délivrance. Habitant dans les villes des hommes et réalisant leur hostilité, que l'âme crie vers Dieu ; et dans ce cri, l'assurance sera donnée, la réponse de Dieu viendra sûrement. Une telle détresse est en soi un signe certain d'une meilleure citoyenneté. Le contentement dans un lieu où règne la tromperie et où l'on aime les querelles est un contentement vil. Les hommes de foi doivent y trouver la détresse qui inspire le cri vers Dieu.

Psaume 121:1-2

Je lève mes yeux vers les montagnes... D'où me viendra le secours? Le secours me vient de l'Éternel, Qui a fait les cieux et la terre.

Que le lecteur note attentivement le changement apporté par les réviseurs dans ce premier verset. Dans la version du King James, on pouvait lire : « Je lèverai mes yeux vers les collines, d'où vient mon secours. » Cela prêtait à confusion, car cela suggérait que le chanteur pensait que son secours venait des collines. Ce Psaume est le deuxième de ces chants d'ascension, et il est très étroitement lié au premier. Le chanteur est toujours absent de Sion et du Temple. Dans le chant précédent, il avait crié son désespoir et avait entendu la réponse divine. Maintenant, de loin, il lève les yeux vers les montagnes, celles sur lesquelles Sion a été bâtie. Ce faisant, il pose une question : « D'où viendra mon secours ? » La réponse fut immédiate. Elle ne venait pas de ces montagnes lointaines et tant désirées, mais de l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre, et qui, bien qu'il habite en quelque sorte à Sion, n'y est pas confiné. Il est également proche de l'âme dans les lieux éloignés de Sion, et le secours dont le chanteur avait besoin devait venir de lui. Remarquez comment le reste du Psaume interprète cela. Bien que cet homme se trouve loin de la ville, l'Éternel ne permettra pas que son pied soit ébranlé ; la vigilance de l'Éternel ne faiblit jamais ; il ne sommeille ni ne dort ; les allées et venues de cet homme sont gardées par l'Éternel. La Cité de Dieu et le Temple sont à désirer et à aimer ; les montagnes sur lesquelles ils reposent doivent être rappelées. Mais ce n'est pas d'eux que vient le secours aux âmes affligées ; il vient de l'Éternel, qui rend la ville forte, le temple glorieux, les montagnes belles ; pourtant, il n'est pas confiné à eux, mais il est présent en tout lieu, et veille sur les siens, aussi sûrement en terre étrangère et parmi les ennemis que dans la ville de Sa gloire.

Psaume 122:1

Je suis dans la joie quand on me dit: Allons à la maison de l'Éternel!

C'est le chant du chanteur, qui n'est plus éloigné de la Cité et du Temple, mais qui y est arrivé. C'est le chant des premières impressions. Celles-ci concernaient la Cité en tant que lieu du Temple. Remarquez que dans cette strophe d'ouverture, ainsi que dans la dernière, il est fait référence à la maison de l'Éternel. Tout d'abord, il est question de la joie qui a suivi l'invitation, et donc l'opportunité, d'aller à la maison de l'Éternel. Enfin, le chanteur exprime sa détermination à rechercher le bien de la ville pour le bien de cette maison. En approchant de la maison, le chanteur a été impressionné par la ville, par sa compacité, en tant que centre de rassemblement des tribus et siège du gouvernement. Il a ensuite prié pour la paix et la prospérité de la ville et en a parlé. Le chant révèle la compréhension du chanteur des vérités de la vie nationale. Cette ville était pour lui le centre de cette vie. La maison de Dieu était le centre de cette ville. Cette maison était d'une importance suprême car c'était la maison de l'Éternel. L'Éternel, le Dieu de grâce, est celui autour duquel le peuple se rassemble. Le temple est le moyen de la grâce, la tente de la rencontre entre l'homme et Dieu. La ville est l'incarnation des idéaux de Dieu pour son peuple, la réalisation de leur part de l'ordre de paix et de prospérité qui est Sa volonté pour eux. Quelle que soit la date à laquelle ce chant a été écrit, il était idéaliste, car jamais dans son histoire la Cité de Dieu n'a réalisé cette conception. Mais c'est là la gloire de la vie de foi. Spirituellement, elle entre dans l'expérience des hauts desseins de Dieu, même lorsque les conditions réelles sont loin d'atteindre ces desseins. De plus, c'est grâce à cette grande confiance que les hommes avancent vers la réalisation effective et matérielle de ce qu'ils appréhendent déjà spirituellement.

Psaume 123:1

Je lève mes yeux vers toi, Qui sièges dans les cieux.

Lorsqu'il se trouvait loin de la ville et du temple, le chanteur avait déclaré : « Le secours me vient de l'Éternel, Qui a fait les cieux et la terre. » (**Psaume 121:2**). Maintenant, à l'intérieur de la ville et du temple, les yeux sont levés vers Lui. L'atmosphère de ce chant est celle de ceux qui se trouvaient dans des circonstances très éloignées de l'idéal célébré dans le Psaume précédent. Leur expérience n'était pas celle de la paix et de la prospérité, mais celle du tumulte et de l'adversité. Néanmoins, grâce à leur compréhension spirituelle de l'idéal, ils ont pu ainsi lever les yeux vers Dieu et attendre Sa délivrance. La nature de cette attente est magnifiquement exprimée par l'image employée, celle des serviteurs et des servantes. Ceux-ci regardent les mains de leur maître et de leur maîtresse, et cette affirmation a une triple signification. La première est celle de la dépendance. Les mains du maître et de la maîtresse fournissent tout ce qui est nécessaire à la subsistance de leurs serviteurs. La deuxième est celle de la soumission. Les mains du maître et de la maîtresse dirigent le service des serviteurs. La troisième est celle de la discipline. Les mains du maître et de la maîtresse corrigent les serviteurs de la maison. Voici donc la véritable manière de rechercher l'aide de l'Éternel. C'est celle de la dépendance, de l'obéissance et de la réponse à la correction. Lorsque les yeux levés vers Lui sont ceux de ceux qui remplissent ces conditions, l'aide recherchée est toujours trouvée, la miséricorde de l'Éternel est toujours active à leur égard.

Psaume 124:8

Notre secours est dans le nom de l'Éternel, Qui a fait les cieux et la terre.

Dans les derniers mots de ce cantique, la vérité affirmée dans le précédent est exprimée comme une certitude ; et l'attente de l'âme, lorsqu'elle est loin de la Cité et de la Maison de Dieu, est confessée et réalisée (**Psaume 121:2**). Le cantique, regardant en arrière, contemple une grande délivrance d'un grave péril et déclare sa conviction que cette délivrance est l'œuvre de l'Éternel. S'Il n'avait pas aidé, il y aurait eu la déroute et la défaite. Il n'y a pas eu une telle expérience. Au contraire, il y a eu une échappée belle du piège. Pour ceux qui savent ce que c'est que d'attendre Dieu avec dépendance, obéissance et réponse, il y a constamment des occasions d'utiliser un chant comme celui-ci. Regarder en arrière sur le chemin de la vie, c'est réaliser à quel point nous avons été constamment placés dans des circonstances qui auraient dû nous engloutir et nous détruire, si l'Éternel n'avait pas été à nos côtés. Voyant qu'Il a été à nos côtés, l'histoire de notre vie est une histoire continue de Ses délivrances et de nos délivrances de situations périlleuses. En effet, ces mots disent toute la vérité sur nos délivrances et nos échappées. Nous nous sommes souvent empêtrés dans des situations difficiles par notre propre désobéissance, mais nous n'avons jamais pu nous en sortir par nous-mêmes. C'est toujours Son action qui nous a permis de nous échapper. « Notre secours est dans le nom de l'Éternel » et en aucun autre. Ne l'oublions jamais et rendons à l'Éternel la gloire qui revient à Son nom dans nos louanges.

Psaume 125:1-2

Ceux qui se confient en l'Éternel Sont comme la montagne de Sion: elle ne chancelle point, Elle est affermie pour toujours. Des montagnes entourent Jérusalem; Ainsi l'Éternel entoure son peuple, Dès maintenant et à jamais.

Ces deux versets ne doivent jamais être séparés. Ils constituent une déclaration poétique parfaite de confiance, et une illustration de sa raison. Pour comprendre cette image, nous devons nous familiariser avec la géographie que connaissait le chanteur. Tout d'abord, on voit le mont Sion, la forteresse même de la Cité du grand Roi. Puis les montagnes environnantes apparaissent. Robinson a dit : « Tout autour de Jérusalem se trouvent des collines plus élevées ; à l'est, le mont des Oliviers ; au sud, la colline dite du Conseil maléfique, qui s'élève directement de la vallée de Hinnom ; à l'ouest, le terrain s'élève doucement… tandis qu'au nord, une courbe de la crête reliée au mont des Oliviers délimite le panorama à plus d'un kilomètre de distance. » Ainsi, ces montagnes qui entourent le mont constituent ses fortifications et sa défense. Cette perspective a inspiré au chanteur son image. Il voyait le peuple de Dieu — ceux qui mettaient leur confiance en l'Éternel — comme le mont Sion, immuable, éternel, car il voyait l'Éternel comme ces montagnes lointaines, constituant les fortifications et la défense de ce peuple. N'oublions jamais la première phrase : « Ceux qui se confient en l'Éternel ». C'est là la condition permanente de la sécurité. À l'époque où ce peuple a failli dans sa foi, les montagnes environnantes n'ont pas pu assurer la sécurité de Sion. Elle a été vaincue et foulée aux pieds. Dieu n'est notre défense que tant que nous nous confions en Lui. Ne pas le faire et se détourner de Sa loi et de Sa grâce, c'est inévitablement connaître la défaite et la désolation.

Psaume 126:4

Éternel, ramène nos captifs, Comme des ruisseaux dans le midi!

Ce chant semble toujours être celui de ceux qui ont été ramenés dans la ville et au temple. Les mots que nous avons soulignés ont une consonance triste. Le Psaume s'ouvre sur le souvenir de la manière merveilleuse dont l'Éternel les a ramenés de la captivité et de l'éloignement. La restauration avait été si merveilleuse qu'elle semblait incroyable ; mais elle était si réelle qu'ils avaient été remplis de rires et de chants, et même les nations avaient vu les grandes choses que Dieu avait faites pour eux. Puis vient cette note qui admet l'imperfection de leur condition. Sans doute était-ce le sentiment d'une appropriation imparfaite, de la part du peuple de Dieu, du miracle de Sa restauration. Le chant est donc un cri pour une restauration plus complète. L'image utilisée est frappante : « Comme les ruisseaux du midi ». Au sud de la Judée, région favorisée, s'étendait une région aride et stérile, où, en été, tous les ruisseaux cessaient de couler. Pour le chanteur, c'était là la condition du peuple. Mais à l'automne, les pluies remplissaient les lits rocailleux, formant une véritable rivière de vie. La prière demandait une visite similaire. Le Psaume se termine sur une note de confiance ; et notons que cette confiance est que les expériences douloureuses que le peuple est appelé à traverser seront le moyen par lequel les bénédictions tant attendues viendront. Combien de fois, après que Dieu a accompli de grandes délivrances pour ses enfants, ceux-ci ne parviennent-ils pas à s'approprier toute leur richesse et ont-ils besoin de prier pour un rétablissement encore plus complet en Lui-même ! Nous pouvons être assurés d'une chose, c'est qu'il est bon de prier ainsi dans de telles circonstances. Aussi aride que soit la terre, Il peut envoyer des ruisseaux vivifiants.

Psaume 127:1

Si l'Éternel ne bâtit la maison, Ceux qui la bâtissent travaillent en vain; Si l'Éternel ne garde la ville, Celui qui la garde veille en vain.

Pour ce chanteur, la maison était son foyer, et la ville était le lieu où se trouvaient ces foyers. On peut découvrir son idéal à travers ses chansons. C'est celui d'une ville prospère, dont les ennemis sont tenus à l'écart, et dont le secret de la prospérité réside dans la solidité des maisons, au sens spirituel et moral, et dans la capacité des familles qui y vivent à faire face à leurs ennemis à la porte. Si le tableau a toutes les couleurs de l'Orient et décrit des conditions qui, dans le détail, ne sont pas celles de notre climat ou de notre époque, les principes du bien-être civique sont les mêmes. Une ville est vraiment forte lorsqu'elle est composée de maisons bien construites, dans tous les sens du terme, spirituellement, moralement et matériellement. Tout cela a à voir avec les conceptions générales que la chanson suppose. Son message est contenu dans ces premiers mots. Aucune construction n'est réussie si elle ne tient pas compte de Dieu. Combien de fois avons-nous vu des hommes construire des maisons avec soin et à grands frais, pour les voir s'effondrer parce qu'ils avaient oublié Dieu ! Il n'y a pas de sécurité pour une ville qui n'est pas sous la protection de Dieu. Combien de fois les hommes ont-ils tenté d'assurer la sécurité de leurs villes en les protégeant contre les ennemis extérieurs, pour ensuite voir leurs habitants, des enfants élevés dans des maisons construites sans penser à Dieu, provoquer leur destruction ! Ce seraient là de magnifiques paroles à graver dans le granit au-dessus de l'entrée de toutes nos maisons et à inscrire en lettres d'or dans tous les lieux de réunion des autorités civiles. Mais mieux encore, qu'elles soient écrites dans le cœur de ceux qui construisent des maisons, gardent et gouvernent les villes.

Psaume 128:1

Heureux tout homme qui craint l'Éternel, Qui marche dans ses voies!

La relation entre ce Psaume et le précédent est évidente et universellement reconnue. La différence réside dans le fait que le premier traitait principalement de généralités concernant le foyer, tandis que celui-ci concerne l'homme qui construit un foyer. Dans ces premiers mots, le principe général est énoncé et le secret d'un foyer réussi est révélé. L'homme à la hauteur de la tâche est décrit en référence à sa vie intérieure et à son activité extérieure, en ce qui concerne l'inspiration de sa conduite et l'expression qui en résulte. La vérité la plus profonde et la plus centrale le concernant est qu'il craint l'Éternel. La réalité de cette crainte se manifeste dans le fait qu'il marche dans les voies de l'Éternel. Un tel homme est vraiment béni, c'est-à-dire heureux, au sens propre du terme. Le cantique poursuit en décrivant les conditions qui résultent d'une telle crainte et d'une telle obéissance. Sur le plan personnel, il prospérera. Son foyer sera riche grâce à sa femme et à ses enfants. De plus, il verra le bien de la ville, dans le sens où il aura contribué à sa force et à sa beauté par le foyer qu'il aura créé. Que tout homme qui aime sa ville avec l'amour qui désire en faire, dans une certaine mesure, la Cité de Dieu, garde ces paroles toujours devant lui, à l'endroit et au moment où il réfléchit et planifie l'organisation de sa vie, la construction de sa maison, l'amélioration de sa ville. Elles l'avertiront et l'inspireront immédiatement. Craindre Yahvé, c'est ne craindre rien d'autre ; marcher dans Ses voies, c'est être délivré de toutes les voies qui mènent à la rupture du foyer et à la destruction de la Cité.

Psaume 129:5

Qu'ils soient confondus et qu'ils reculent, Tous ceux qui haïssent Sion!

C'est le chant de la nation personnifiée, et de la nation centralisée et symbolisée dans la ville de Sion. C'est son cri central. C'est le cri d'un véritable patriotisme, qui cherche à confondre tous ceux qui haïssent Sion. Ces perturbateurs de la nation, ces ennemis de la ville, ont toujours été dans l'opposition active, mais ils n'ont pas prévalu, car l'Éternel a été juste et a protégé la ville et la nation. La prière est que cela continue et se réalise encore plus parfaitement. Alors que les exégètes s'accordent, à juste titre, à considérer cela comme une référence aux ennemis de la ville et de la nation qui se sont opposés de l'extérieur, si l'on peut interpréter les deux Psaumes précédents, ceux qui sont à l'intérieur sont également visés. De plus, il est certain que dans le cas d'Israël et de Sion, les perturbateurs à l'intérieur ont été plus destructeurs que ceux de l'extérieur. En effet, aucun ennemi extérieur n'a jamais triomphé du peuple de Dieu ni n'a nui à sa ville, tant que leur victoire n'a pas été rendue possible par un détournement interne de la crainte de Dieu et par la désobéissance à ses lois. Il est terriblement possible de vivre à Sion tout en la haïssant. Concernant ceux qui agissent ainsi, nous pouvons toujours prier pour qu'ils aient honte et se repentent. Ce n'est pas de la malveillance à leur égard, mais plutôt un amour passionné pour les voies de Dieu. C'est une fausse tolérance que de pardonner le mal ou de ne pas brûler de colère contre tous les hommes et toutes les méthodes qui ne sont pas en harmonie avec l'idéal divin. Au cœur d'un patriotisme élevé et saint doit toujours brûler une colère divine contre tout ce qui s'oppose au dessein et au plan de Dieu. Haïr Sion, c'est haïr Dieu. Tolérer ceux qui le font, c'est s'associer à leur méchanceté.

Psaume 130:4

Mais le pardon se trouve auprès de toi, Afin qu'on te craigne.

C'est l'un des sept Psaumes que nous appelons Psaumes de repentance (Les autres sont les **Psaumes 6**, **32**, **38**, **51**, **102** et **143**). C'est là sa véritable nature. Alors que dans le Psaume précédent, Israël était personnifié, ici, c'est la voix d'un individu qui s'exprime. Il s'agit néanmoins du chant d'un individu qui s'exprime en pleine conscience du péché national, qui assume sa relation avec celui-ci et qui, par conséquent, en accepte la responsabilité. Bien qu'il soit repentant au sens propre du terme, il respire l'esprit d'une confiance totale en la bonté de Dieu et se termine par un appel à la nation à espérer en cette bonté et en l'assurance qu'Il rachètera Israël de toutes ses iniquités. Les paroles de cette quatrième strophe sont merveilleusement éclairantes. Le meilleur commentaire que je puisse faire à leur sujet est peut-être de raconter une histoire. Au milieu du renouveau gallois, j'ai entendu un Gallois prier en anglais. De toute évidence, il pensait dans sa langue maternelle et traduisait au fur et à mesure. Il a commencé à citer ces paroles, mais s'est arrêté à la deuxième ligne, semblant incapable d'exprimer l'idée. Après une ou deux tentatives, il a rendu ainsi : « Ô Seigneur, nous te rendons grâce car il y a auprès de toi une miséricorde suffisante pour nous effrayer. » Cela m'a frappé comme un éclair, comme une révélation. La bonté de Dieu est si grande et si merveilleuse que la compréhension de celle-ci remplit l'âme d'un tel sentiment de Son amour qu'elle en est effrayée. Effrayée, non pas par Dieu, mais par le péché. C'est là la nouvelle qualité de la crainte que procure la bonté. Le cœur de l'homme dans son péché craint que Dieu le punisse, et c'est une crainte salutaire. Mais le cœur de l'homme, qui réalise la bonté de Dieu, est rempli de crainte de blesser Dieu par le péché. L'amour parfait chasse l'ancienne crainte servile, mais il engendre une nouvelle crainte qui est une crainte sainte et purificatrice.

Psaume 131:2

Comme un enfant sevré qui est auprès de sa mère; J'ai l'âme comme un enfant sevré.

Ce court cantique est très beau, car il décrit un état d'esprit très désirable. Nous n'avons aucun moyen de savoir s'il a été écrit par la même personne que la précédente, mais elle la suit de manière très appropriée et a très probablement été placée ici intentionnellement par l'éditeur du recueil. Dans celle-ci, l'âme repentante trouvait le repos dans la miséricorde infinie de Dieu. Ici, nous avons une description de l'expérience mentale de ce repos. Toute la lumière de la chanson est remarquablement concentrée dans cette image d'un enfant sevré avec sa mère. Il ne s'agit en aucun cas d'une idée de faiblesse ou d'impuissance. En effet, l'enfant sevré gagne en force. Plus nous interprétons cette image simplement, plus nous comprenons avec précision la vérité qu'elle suggère. L'enfant sevré avec sa mère est l'enfant qui a appris à être indépendant de ce qui semblait indispensable, et qui l'était effectivement à un moment donné. Il est maintenant en paix avec sa mère, alors qu'autrefois il ne trouvait le repos que dans ce qu'il recevait directement d'elle. Telle était l'expérience de ce chanteur à l'égard de l'Éternel. À un moment donné, il trouvait satisfaction dans les dons divins et les considérait comme indispensables. Maintenant, il avait apaisé toutes les ambitions qui naissaient de sa propre interprétation des dons divins. Il était satisfait de Dieu, reposait dans Sa maternité. Peut-être avait-il appris ce qui est certainement implicite dans cette image, à savoir que le processus de sevrage, c'est-à-dire le retrait de choses qui étaient autrefois indispensables, était un processus de progrès, de croissance. C'est certainement le cas, et il est bon de le réaliser et de se reposer en Dieu.

Psaume 132:1

Éternel, souviens-toi de David, De toutes ses peines!

Pour comprendre ce cri d'ouverture, il faut considérer le Psaume dans son ensemble. Il y est encore question de la maison de Dieu et de la cité de Dieu. La première partie concerne la maison, la seconde, la cité en tant que lieu du trône, centre de l'ordre établi. La première partie traite de ce que David a juré à l'Éternel, la seconde de ce que l'Éternel a juré à David (comparez les versets **132:2** et **132:11**). L'ensemble concerne cette alliance. David a juré de construire une maison pour l'Éternel ; l'Éternel a juré d'établir le trône de David à Sion. La relation est fondamentale. La promesse de l'Éternel d'établir une dynastie à Sion a été faite à l'homme qui s'était engagé à fournir un tabernacle pour Dieu au milieu de la ville. Le chant se divise de manière dramatique en deux parties. D'abord, une prière, fondée sur la loyauté de David ; ensuite, une affirmation de confiance, fondée sur la fidélité de l'Éternel. Nous pouvons maintenant revenir à ce cri initial. Quelle était l'affliction de David dont l'Éternel était prié de se souvenir ? Il ne s'agissait pas d'une douleur personnelle qu'il avait endurée, ni des châtiments qu'il avait subis. Cette affliction est immédiatement décrite, introduite par le mot « comment ». Il s'agissait de son souci pour la maison de l'Éternel, de son agitation déterminée jusqu'à ce que l'Éternel trouve son lieu de repos, de sa recherche à Éphrata et dans les champs boisés, jusqu'à ce qu'il le trouve. Nous avons ici à la fois une révélation du zèle consumant de David pour les choses les plus élevées de la vie nationale, et une indication du seul type d'affliction qui puisse nous donner un droit véritable sur Dieu. En d'autres termes, nous avons le droit de demander à Dieu d'accomplir Ses promesses, lorsque notre souci de Sa gloire devient une affliction dans son activité.

Psaume 133:1

Voici, oh! qu'il est agréable, qu'il est doux Pour des frères de demeurer ensemble!

Dans ce chant d'une rare beauté, en quelques phrases succinctes et à l'aide de deux figures, la gloire du véritable ordre social est mise en évidence. Dans cet ordre, les frères vivront ensemble dans l'unité. Après avoir attiré l'attention sur la bonté et l'agrément de cet ordre, le chanteur le décrit à l'aide de deux similitudes. Remarquez l'emploi du mot « comme » à deux reprises : « C'est comme » (verset **133:2**) ; « Comme » (verset **133:3**). La première figure nous transporte immédiatement dans la maison de Dieu, le Temple, car elle fait référence à l'onction d'Aaron, le prêtre. La deuxième figure nous transporte dans la cité de Dieu, Sion, car elle fait référence à la rosée qui tombe de l'Hermon sur les montagnes saintes, apportant la vie. Dans ces figures, ainsi appliquées, les qualités qui caractérisent, et même créent, l'ordre social bon et agréable sont révélées. L'huile d'onction versée sur Aaron était l'huile de la consécration et symbolisait sa séparation de tout mal ; c'était l'huile de la sainteté. La rosée a toujours été l'agent du renouveau, du rafraîchissement, de la force fertilisante : ce qui permettait de maintenir la vie en force. Tels sont les secrets du véritable ordre social : la sainteté et la plénitude de la vie. Les forces qui détruisent, empêchent ou retardent sont celles du péché et du manque de vie. Dans chaque cas, il y a une suite. Le manque de vie est dû au péché. La vie éternelle est due à la sainteté. Une relation juste avec la Maison de Dieu conduit à la pleine réalisation des bienfaits de la Cité de Dieu. Les frères capables de vivre ensemble dans l'unité sont ceux qui mènent la vie sainte du Temple, et donc la vie abondante de la Cité de Dieu.

Psaume 134:1

Voici, bénissez l'Éternel.

C'est le dernier des Cantiques des degrés. C'est un chant nocturne qui se divise en deux parties. Dans la première, les habitants de la ville appellent ceux qui veillent dans le temple à bénir l'Éternel. Dans la seconde, les ministres du temple répondent en prononçant sur le peuple la bénédiction de l'Éternel Lui-même. Ce petit Psaume a principalement valeur d'image. Nous y voyons la véritable activité de ceux qui sont consacrés au ministère des choses saintes. Il s'agit d'abord de représenter le peuple qui ne peut être présent dans les cours du Temple, en raison de ses occupations quotidiennes ou, comme ici, parce qu'il fait nuit et qu'il se repose pour se préparer au travail en rendant gloire à Dieu. Il s'agit ensuite de parler au nom de Dieu à ce peuple en prononçant Sa bénédiction sur lui. Je n'ai jamais pu me joindre à ceux qui parlent avec mépris d'un service dans une église paroissiale célébré par le clergé, alors qu'il n'y a presque pas de fidèles, ou d'un très petit groupe de croyants réunis pour louer et prier dans certains de nos villages ou, d'ailleurs, dans les chapelles des villes. Ceux qui sont là représentent les multitudes retenues par leurs devoirs. Si, dans chaque cas, ceux qui officient dans le sanctuaire ont pleinement conscience du caractère représentatif de leur ministère, ils servent de la manière la plus noble qui soit la gloire de Dieu et le bien-être des hommes.

Psaume 135:18

Ils leur ressemblent, ceux qui les fabriquent, Tous ceux qui se confient en elles.

C'est un chant du Temple. Il commence par un appel à l'adoration, puis devient un acte d'adoration. Son thème principal est la louange de l'Éternel, qu'il oppose à tous les faux dieux. Il est présenté comme manifestement grand dans la création, dans le gouvernement et dans la fidélité perpétuelle aux alliances de Sa grâce. Les idoles sont décrites dans leur futilité, leur néant absolu ; elles sont dépourvues de souffle. En rapport avec ce contraste, cette parole saisissante et éclairante apparaît. Les fabricants d'idoles deviennent comme ce qu'ils fabriquent, tout comme ceux qui se confient en elles. Il est éternellement vrai qu'un homme devient comme son dieu, qu'il se rapproche, dans son caractère et sa conduite, de celui à qui il rend hommage. La différence fondamentale entre la vraie religion et la fausse religion est que, dans la première, l'adoration et le service sont rendus à Celui qui nous a créés et qui est éternellement plus grand que nous, tandis que dans la seconde, ils sont rendus à ce que nous avons créé et qui est donc inférieur à nous-mêmes. Adorer Dieu, c'est devenir comme Lui, c'est-à-dire s'élever au plus haut. Adorer nos propres créations, c'est devenir comme elles, c'est-à-dire dégénérer inévitablement. Ce principe s'applique même si, matériellement, les hommes ne fabriquent pas d'idoles en argent ou en or. Mettre à la place de Dieu quoi que ce soit de notre propre création, que ce soit la richesse, la renommée ou le pouvoir, c'est entamer un processus de dégradation qui aboutit à la destruction de tout ce qui a un grand potentiel dans la vie.

Psaume 136:1

Car sa miséricorde dure à toujours!

Une autre grande chanson du Temple, dont cette phrase est le refrain. Elle est introduite à chaque fois par un appel à la louange. Tout le reste de la chanson consiste en illustrations de la vérité qui sont des raisons de louange. Les premières strophes font référence à Celui à qui il est fait référence tout au long du texte, par les trois grands noms sous lesquels Il était connu : Jéhovah, le titre de la grâce (verset **136:1**) ; Elohim, le nom de la puissance (verset **136:2**) ; et Adonaï, le titre de souveraineté (verset **136:3**). Le fait concernant cet Être suprême qui a inspiré le chant était celui de Sa bonté constante. Si j'étais musicien, je mettrais ce chant en musique pour un chant en antiphonie par un quatuor et un chœur. Il y a vingt-six strophes réparties en huit groupes : six de trois versets chacune et deux de quatre. Les quatre premiers groupes devraient être chantés, pour les paroles d'introduction, par les quatre solistes à tour de rôle ; les deux groupes suivants en duo — le premier par l'alto et la soprano, le second par le ténor et la basse ; les deux derniers groupes par les quatre voix. Tout au long du grand refrain, « Car sa miséricorde dure à toujours », le chœur doit chanter à pleine voix. Ceci est la suggestion d'un amateur. Que les professionnels corrigent et modifient cette proposition. Que le lecteur ordinaire pardonne la méthode utilisée pour les notes. Elle est due au sentiment de grandeur et de gloire que l'auteur éprouve pour le thème unique de la bonté de Dieu, qui persiste à travers les âges, et à sa conviction qu'il faut la consécration de la musique pour lui donner une interprétation adéquate. C'est un fait si vaste, si vrai, si glorieux que la prose ne peut l'exprimer, et même la poésie réclame les ailes élévatrices de la douceur et de la force harmoniques pour lui donner une expression adéquate.

Psaume 137:4

Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel Sur une terre étrangère?

Cette chanson rappelle les jours tristes, les jours d'exil de Sion, lorsque le peuple de Dieu était assis, triste et opprimé au bord des eaux de Babylone. Cette question doit être interprétée à la lumière du verset précédent, qui nous apprend qu'à cet endroit d'exil, leurs ravisseurs leur avaient demandé de chanter, pour leur amusement, certaines des chansons de Sion. C'était impossible. Ils avaient suspendu leurs harpes aux saules et s'étaient assis en silence. Comment pouvaient-ils chanter les chants de l'Éternel dans un pays étranger ? Et pourtant, il y avait un chant dans le silence, que les cruels oppresseurs n'entendaient pas, mais que l'Éternel Lui-même entendait. C'était le chant du cœur, qui se souvenait de Jérusalem et la considérait comme la joie principale de la vie. Un tel chant était nécessairement enflammé et réclamait une justice sévère contre les nations qui avaient causé la désolation de la Cité de Dieu. Ces grands chants du cœur, qui ne trouvaient pas d'expression pour les oreilles des hommes, mais qui exprimaient certaines des choses les plus profondes de la foi et de la vie, constituent les inspirations qui purifient l'âme et génèrent les forces qui finissent par briser les liens de la captivité et ramener le peuple de Dieu dans la Cité de Son amour. Que tous les tyrans sachent que si leurs victimes se taisent en leur présence, sans chanter, le souvenir des idéaux qui semblent perdus constitue en elles le secret d'une force plus puissante que tout, la force qui tente de les écraser. Et que les âmes silencieuses chérissent ce chant secret de dévotion à la Cité de Dieu, la réalisation de Ses desseins. Lui, le Dieu de leur espérance, entend ce chant inexprimé, et en son temps et à Sa manière, il y répondra, jugera les oppresseurs et libérera les captifs.

Psaume 138:8

L’Éternel achèvera ce qui me concerne.

C'est le langage de la confiance absolue. L'espoir est celui de la réalisation complète de la personnalité, tant dans son être que dans son but. Cet espoir ne repose pas sur la détermination ou les efforts du chanteur, mais sur l'Éternel. Il est si catégorique et si audacieux que nous nous interrogeons sur sa raison. Comment cet homme pouvait-il être si sûr de lui ? Le Psaume est attribué à David. Nous connaissons bien ses qualités et ses défauts persistants. Au plus profond de son être, dans le domaine du désir, il était certainement un homme selon le cœur de Dieu. Mais comme il a gravement, voire grossièrement, failli ! Malgré tous ces échecs, il déclare dans ce chant sa confiance totale en l'Éternel pour accomplir ce qui le concerne. Nous nous demandons à nouveau ce qui le rendait si sûr. La réponse se trouve dans l'ensemble du chant. Elle célèbre les qualités de Dieu qui ont inspiré cette confiance. Notons-les brièvement. Il est un Dieu d'amour et de vérité. Il est un Dieu de grande gloire. Il est un Dieu qui respecte les humbles. Ces qualités exigent une réponse de la part de l'homme. Il doit adorer ce Dieu. Il doit l'invoquer. Dieu étant ce qu'Il est, lorsque l'âme de l'homme, dans sa faiblesse et malgré ses échecs fréquents, L'adore et L'invoque, il ne peut y avoir aucun doute quant à l'issue. Il accomplira ce qui concerne cette âme. C'est le seul domaine où l'homme peut être sûr de Lui-même. Mais ici, il peut être absolument sûr. Aussi sombre que soit le jour et le chemin, oui, et aussi grands que soient les échecs, que le cœur soit loyal ; alors, enfin, même si c'est par la discipline des larmes et de la souffrance, Dieu perfectionnera la vie.

Psaume 139:6

Une science aussi merveilleuse est au-dessus de ma portée, Elle est trop élevée pour que je puisse la saisir.

Dans son essence même, c'est le plus grand chant de la littérature. Ce qu'il représente est immédiatement révélé si l'on met en parallèle la déclaration liminaire et la prière finale : « Ô Éternel, tu m'as sondé et tu me connais » ; « Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ». Voici un chanteur qui a pris conscience de la connaissance absolument parfaite et définitive que Dieu a de sa vie, et qui a trouvé une telle satisfaction dans cette découverte extraordinaire qu'après l'avoir exprimée dans une chanson d'une rare beauté, il ne pouvait que terminer en priant pour que Dieu continue à sonder sa vie. J'ai souligné ces mots parce qu'ils sont essentiels pour révéler la découverte que la révélation de la connaissance que Dieu a de lui a apportée à cet homme. Quand il disait : « Une telle connaissance est trop merveilleuse pour moi ; elle est trop élevée, je ne peux l'atteindre », il ne faisait pas référence à l'omniscience de Dieu dans l'abstrait, mais plutôt à la connaissance que Dieu avait de lui-même. C'est la découverte suprême, grâce à laquelle l'homme s'échappe de lui-même pour aller vers Dieu. La parole ultime de la philosophie grecque, « Homme, connais-toi toi-même », était vraiment précieuse parce qu'elle mettait l'homme face à l'impossible. C'est ce qu'avait découvert le chanteur hébreu. Il ne se connaissait pas lui-même, et il ne le pouvait pas. Mais Dieu le connaissait, avec une certitude absolue. Prendre conscience de cela, c'est être poussé à s'abandonner à l'examen divin afin d'être mis sur le chemin éternel. C'est un grand moment, lorsque l'âme prend conscience de son ignorance d'elle-même à la lumière de la connaissance divine. C'est le moment où l'on découvre que le chemin de la vie est celui de la conduite divine.

Psaume 140:12

Je sais que l'Éternel fait droit au misérable, Justice aux indigents.

C'est une chanson qui parle de malheurs, mais dans ces paroles, on trouve une note d'assurance qui fait que ces malheurs deviennent un sujet de chanson. Les malheurs étaient bien réels, et d'une nature particulière qui les rendait toujours difficiles à supporter. Le chanteur était calomnié par des hommes méchants et violents, qui étaient prêts, si l'occasion se présentait, à ajouter la violence physique à leurs paroles mensongères. Il en était profondément conscient, comme le montre toute la première partie du chant. Mais il a replacé ces faits dans le contexte plus large de la sollicitude de Dieu, comme le révèlent les dernières strophes. Ces mots particuliers révèlent le secret et l'inspiration de la chanson. Si la douleur est une certitude, l'action de l'Éternel l'est aussi. Nous avons ici une nouvelle interprétation du sens des mots « Il donne des chants dans la nuit ». La douleur et les ténèbres touchent tous les hommes, mais seuls ceux qui connaissent Dieu et ont confiance en Lui font de la souffrance et de la nuit des occasions de psalmodier triomphalement. Les hommes sans Dieu peuvent écrire de la poésie dans des circonstances désolantes, mais leurs poèmes sont des complaintes, des effusions d'agonie pessimiste. Ceux qui le connaissent atteignent les sommets de l'expression poétique ; leurs chants sont des Psaumes, des effusions d'assurance optimiste. Voici, par exemple, une différence radicale entre deux de nos poètes les plus modernes, Swinburne et Browning.

Psaume 141:38

N'entraîne pas mon cœur à des choses mauvaises.

Dans cette chanson, les circonstances décrites sont très similaires à celles de la précédente. Le chanteur est toujours entouré d'hommes qui commettent des injustices, mais son problème est différent. Il a désormais peur de lui-même. Il semblerait que ses ennemis aient changé de méthode. Au lieu de la calomnie et de la violence, ils cherchent à le détourner de sa loyauté envers la vérité et la droiture. La référence à « leurs festins » semble suggérer qu'ils s'efforcent de lui montrer les avantages dont il bénéficierait s'il se ralliait à leur cause. C'est ce sentiment de danger pour son âme qui a inspiré ce chant. Il a pris conscience de la force de la tentation et a cherché refuge auprès de son Dieu, réalisant sa propre faiblesse. Le danger révélé est très subtil. L'hostilité directe n'est jamais une aussi grande menace pour l'âme que la suggestion qu'en compromettant avec le mal et les hommes mauvais, on peut trouver la tranquillité, ou que la complicité dans des actes de méchanceté peut apporter des avantages. Les hommes de foi échouent bien plus souvent en abaissant leurs principes au point de fraterniser avec des hommes mauvais qu'en souffrant des calomnies et de l'hostilité violente de ces derniers. Ce chant nous rappelle que notre seule sécurité dans ces moments de péril réside dans la recherche de la force divine dans le domaine du désir, afin de ne pas nous laisser entraîner vers le mal. Le cœur gardé par l'Éternel est imprenable, mais aucune autre puissance n'est capable de le protéger aussi parfaitement.

Psaume 142:7

Les justes viendront m'entourer, Quand tu m'auras fait du bien.

Les circonstances de cette chanson sont similaires à celles des deux précédentes. Ici, le titre indique qu'il s'agit d'une prière prononcée par David lorsqu'il se trouvait dans la grotte. Selon toute vraisemblance, cela nous introduit dans la période de la vie de David où tout ce groupe de chants a été composé. Pour celui-ci au moins, ce fait est important, car il nous ramène à l'histoire de cette époque où cet homme, conscient d'avoir été oint par Dieu pour être roi, était néanmoins un fugitif, l'objet d'une haine et d'une persécution si amères qu'il avait été contraint de se réfugier à Adullam. Le chant a été écrit dans un moment de grande désolation. Il disait : « Quand mon esprit est abattu au dedans de moi » ; « Tout refuge est perdu pour moi, Nul ne prend souci de mon âme. ». Mais le chant est un chant de triomphe, car chaque référence à ces expériences de désolation est contrebalancée par d'autres faits. Si son esprit était accablé, il disait : « Tu connaissais mon sentier ». Si le refuge avait échoué et que personne ne se souciait de son âme, il disait : « Tu es mon refuge ». S'il était abattu, il disait à Dieu : « Délivre-moi ». C'est pourquoi le chant se termine sur une note confiante. Malgré toute l'opposition des hommes, il savait que son Dieu le traiterait avec générosité, et qu'au lieu d'être entouré de ses ennemis, il se retrouverait entouré de justes. Peut-être, lorsqu'il a écrit ce chant, avait-il déjà commencé à réaliser que la foule des hommes endettés, en danger et mécontents qui venaient à lui deviendrait les hommes puissants qui, bientôt, le conduiraient dans son royaume. Il est grand, dans les heures les plus sombres, de mettre en face des ténèbres tous les faits concernant Dieu. C'est ainsi que l'on triomphe, même dans la douleur.

Psaume 143:10

Enseigne-moi à faire ta volonté!

C'est le dernier des sept Psaumes décrits comme Psaumes de repentance. (Les autres sont les **Psaumes 6**, **32**, **38**, **51**, **102** et **130**.) Il fait partie du groupe que nous avons lu et qui a été composé par David dans des circonstances difficiles. Il ne contient aucune trace d'une quelconque expérience d'apaisement. Le chanteur vivait toujours « dans des lieux obscurs ». Il y a cependant ici une nuance qui différencie ce Psaume de ceux du groupe déjà étudié. Il est évident ici que le sentiment de péché était présent en lui, comme il le dit : « N'entre pas en jugement avec ton serviteur! Car aucun vivant n'est juste devant toi ». Avec ce sentiment présent, il pensait à Dieu, se souvenait, méditait, réfléchissait, jusqu'à ce que, avec un grand désir, il tendît les mains vers Dieu. Cela fait, son chant devint une prière, remplie de supplications, brèves, urgentes, poignantes. Parmi toutes celles-ci, nous avons souligné celle-ci, car c'est la prière suprême de l'âme humaine. Celles qui demandent la délivrance de circonstances douloureuses n'ont de valeur réelle que dans la mesure où elles ont pour but de permettre aux âmes délivrées d'accomplir la volonté de Dieu. Cette supplication suggère deux choses auxquelles nous ferions bien de prêter attention. La première, comme nous l'avons déjà laissé entendre, est que la seule et unique manière de vivre qui soit satisfaisante est celle qui consiste à faire la volonté de Dieu. Cela ne nécessite aucun argument, mais cela doit être mis en pratique. Nous devons sans cesse nous le répéter, ne jamais laisser la vie, dans ses désirs, ses appréhensions, ses volontés, dépasser les limites de cette volonté. La seconde est que nous avons besoin qu'on nous enseigne à faire cette volonté, ce qui est bien plus que nous enseigner à la connaître. Pour nous, cette prière trouve sa réponse dans le fait que « la grâce de Dieu été manifestée […] pour enseigner […] ».

Psaume 144:15

Heureux le peuple dont l'Éternel est le Dieu!

C'est le chant d'un roi. Le titre l'attribue à David. Presque tous les exégètes s'accordent à le considérer comme un chant composite, contenant des citations d'autres Psaumes et introduisant de nouveaux éléments. Le chanteur lui-même semble l'avoir indiqué lorsqu'après les citations, il s'est écrié : « Je chanterai un chant nouveau ». Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours du chant d'un roi qui comprenait le véritable secret de la prospérité nationale, et cela s'exprime dans cette exclamation finale. Face à la nécessité sévère et terrible de la guerre, c'est l'Éternel qui enseigne les mains et les doigts. C'est lui qui donne la victoire aux rois. Grâce à la victoire qui vient de Lui, les rois et le peuple sont sauvés des politiciens malfaisants, dont la bouche profère des vanités, et des malfaiteurs, dont la main droite est guidée par le mensonge. Cette délivrance se traduit par une prospérité qui est décrite de manière imagée et poétique dans ces derniers vers. En vérité, « heureux le peuple dont l'Éternel est le Dieu ». Toutes les âmes chrétiennes croient que cela est vrai. Quelle obligation solennelle leur incombe donc d'user de toute leur influence dans la vie de la nation à laquelle ils appartiennent pour la soumettre à la règle de ce Dieu ! Le patriotisme du chrétien est un tel amour de la patrie qu'il cherche en tout temps et en toutes circonstances à mettre les politiques et les activités de ce pays en accord avec la volonté et la voie de Dieu.

Psaume 145:13

Ton règne est un règne de tous les siècles, Et ta domination subsiste dans tous les âges.

C'est dans ces mots que la musique exaltée de ce merveilleux hymne de louange atteint son expression la plus complète et la plus riche. Tout le Psaume est une louange à Dieu en tant que l'Éternel, c'est-à-dire au Tout-Puissant, dans la grâce condescendante de ses relations avec les hommes. Dans les premières phrases, il est appelé « Mon Élohim, ô Roi », puis toujours Jéhovah (neuf fois). À la lecture du cantique, les besoins de l'homme apparaissent en arrière-plan : le besoin de compassion et de miséricorde, les faiblesses et les humiliations, les prières de ceux qui sont dans les ténèbres et la persistance du mal ; mais le thème est celui des voies de Dieu envers les hommes, qui sont présentées comme des voies de « grandeur », « d'honneur », « justice », « compassion » et « bonté », pour reprendre quelques-uns des grands mots utilisés par le chanteur. Comme nous l'avons dit, ce chanteur a atteint son apogée dans ces mots, qui montrent sa compréhension de la persistance de la souveraineté divine. Joseph Bryant Rotherham a rendu ce couplet de manière plus littérale ainsi : « Ton royaume est un royaume de tous les âges, et ta domination s'étend sur toutes les générations à venir. » C'est une vérité d'une importance fondamentale et ultime. Trop souvent, même les enfants de Dieu l'oublient. Le fait est que Dieu n'a jamais été, n'est pas et ne sera jamais autre chose que Roi. Ni les hommes ni les nations ne peuvent échapper à son gouvernement. Ils peuvent changer leur expérience de celui-ci. En s'y soumettant, ils y trouvent une bénédiction ; en s'y rebellant, ils y trouvent une malédiction. C'est dans cette vérité que nous trouvons notre confiance pour le monde, pour les âges et pour les générations. C'est avec cette certitude que nous pouvons aller de l'avant avec courage et en chantant.

Psaume 146:1

Louez l'Éternel! Mon âme, loue l'Éternel!

Le Psautier se termine par cinq Psaumes, chacun commençant et se terminant par l'expression « Louez le Seigneur » ou « Alléluia ! ». Le Dr Ginsburg considérait cela comme « l'invitation à louer » lancée par le lecteur public au début de chaque Psaume. La répétition à la fin constituerait alors naturellement le refrain des chanteurs, leur expression ultime d'adoration, compte tenu de tout ce qui est exposé dans le chant lui-même. Le premier des cinq Psaumes donne le ton personnel. C'est le chant d'une âme qui a tout trouvé en l'Éternel et qui a appris la futilité de faire confiance à l'homme, même s'il a atteint un haut degré. Toutes les raisons de louer se trouvent dans ce qu'est l'Éternel en Lui-même, et cela se révèle dans ses activités. Ces activités sont célébrées dans ce chant, à partir du sixième verset. Elles peuvent être classées ainsi : ses activités sont celles de la création, du gouvernement, de la providence, de la restauration, du châtiment, de la souveraineté et de la continuité. L'âme qui a cette vision de Dieu et qui est consciente du fait qu'elle vit au milieu d'un ordre régi par un tel Dieu, et qu'elle-même est pensée, aimée et gouvernée par ce Dieu, ne peut assurément faire autre chose que de Lui rendre gloire. L'adoration, en tant qu'adoration joyeuse et exultante, est le résultat naturel, et même inévitable, d'une véritable connaissance de Dieu. Aussi humiliante que puisse être cette pensée, et quelle que soit la recherche intérieure à laquelle elle nous pousse, il est certain que si, et quand « les hosannas languissent sur nos lèvres et que notre dévotion s'éteint », c'est parce que nous avons perdu notre vision claire de Dieu, notre conscience aiguë de ce qu'Il est. Le connaître, c'est Le louer, et cela sans cesse.

Psaume 147:12

Jérusalem, célèbre l'Éternel!

Voici la note centrale de ce chant, qui en révèle le message. Il suit naturellement le chant précédent, dans la mesure où celui-ci était personnel, mais se terminait par la vision du Dieu de Sion régnant pour toujours. Ce chant se caractérise par sa note civique. Le chanteur médite sur les choses qui résultent de la vie de la Cité lorsqu'elle est sous le gouvernement de Dieu. Après les phrases introductives, la première raison de louange est donnée dans les mots : « L'Éternel rebâtit Jérusalem. » Nos pensées reviennent aux « Chants des degrés », dans lesquels les pensées tournent autour de la Cité de Dieu et du Temple (**Psaumes 120-134**). Dans l'un d'eux, on trouve les mots : « Si l'Éternel ne bâtit la maison, Ceux qui la bâtissent travaillent en vain; Si l'Éternel ne garde la ville, Celui qui la garde veille en vain. » Nous avons maintenant un chant de louange pour la ville édifiée par l'Éternel, et les résultats de cette édification sont exposés. C'est une ville de paix et de prospérité, un ordre social créé par l'activité rédemptrice et restauratrice de Dieu, dans laquelle ce ne sont pas la méchanceté ni la force matérielle qui triomphent, mais la douceur, la crainte de l'Éternel et toutes les forces spirituelles. Tout cela est présenté de manière imagée, avec de belles illustrations poétiques. De plus, la véritable fonction d'une telle ville dans l'intérêt du monde est décrite. Depuis une telle ville, « Il envoie ses ordres sur la terre: Sa parole court avec vitesse ». Plus on médite sur ce chant de louange concernant une ville idéale, plus on le trouve remarquable dans sa compréhension spirituelle. Il est intéressant de noter que dans cette description de la Cité imaginée par l'Éternel, il n'est fait aucune référence à la Maison de Dieu, le Temple, qui était si présente dans « Les Chants des degrés ». Comparons cette omission avec la dernière image de la Cité de Dieu dans la Bible, et en particulier avec la déclaration : « Je ne vis aucun temple dans la ville » (**Apocalypse 21:22**).

Psaume 148:1, 7

Louez l'Éternel du haut des cieux! … du bas de la terre!

Dans ce chant, la perspective est encore plus large. L'appel est universel, du point de vue de celui qui chante les louanges de Dieu sur cette terre. Les cieux et la terre sont inclus et invités à lui rendre un culte. La raison de la louange dans chaque cas est clairement révélée. En ce qui concerne les cieux, la raison est celle de la puissance et de la stabilité de la loi divine : « Car il a commandé, et ils ont été créés. Il les a affermis pour toujours et à perpétuité; Il a donné des lois, et il ne les violera point. » C'est là le secret de l'ordre et de la beauté des anges, des constellations et de tout le royaume supra-terrestre ; et par leur existence, ils manifestent la gloire du Dieu dont ils sont issus. En ce qui concerne la terre, la raison en est l'ordre et la beauté qui résultent de la proximité avec Dieu, réalisée par l'obéissance à Sa loi et la soumission à Son autorité. Cela est vrai pour toute la nature et pour les hommes, qu'ils soient rois ou peuples, jeunes ou vieux. Quel merveilleux cantique ! Relisez-le et remarquez qu'il ne fait aucune référence, du début à la fin, à la miséricorde, à la pitié ou à la compassion de Dieu. Mais c'est parce qu'il n'y a aucune référence au mal sous quelque forme que ce soit. La révélation biblique commence par cette déclaration auguste, stupéfiante et inclusive : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Dans le livre de Job (**Job 38:7**), il nous est dit que lorsqu'Il le fit, « Alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse, Et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie ». Nous pouvons imaginer qu'ils l'ont fait en chantant cette chanson, alors qu'ils voyaient la gloire et la perfection du dessein divin dans la Création. Mais cette chanson a été écrite par un homme pécheur, dans un monde frappé par le péché. Elle met donc en avant la gloire de cette grâce rédemptrice, grâce à laquelle Dieu réalisera enfin son intention originelle.

Psaume 149:1

Louez l'Éternel! Chantez à l'Éternel un cantique nouveau! Chantez ses louanges dans l'assemblée des fidèles!

En considérant ce chant, nous sommes à nouveau amenés à remarquer le lien avec le précédent. La pensée finale de celui-ci concernait « Son peuple… Ses fidèles… les enfants d'Israël… un peuple qui est près de lui ». Cela appelle à la louange dans « l'assemblée des fidèles! ». Ainsi, la note finale de l'un se fond dans celle de l'autre et devient le thème musical de ce dernier. Ici, la louange demandée, et effectivement offerte, est celle du peuple par lequel la parole est proclamée, l'ordre révélé et l'œuvre finalement accomplie, celle d'un bon gouvernement terrestre. L'histoire de ce chant est très triste, en raison d'une grave interprétation erronée et d'une application tout aussi erronée. Delitzsch a dit : « Au moyen de ce Psaume, Caspar Scioppius, dans son Classicum belli sacri, […] a incité les princes catholiques romains à la guerre de Trente Ans. Et, au sein de l'Église protestante, Thomas Munzer, au moyen de ce Psaume, a déclenché la guerre des paysans. » C'est peut-être l'une des illustrations les plus frappantes de ce qui peut résulter, dans l'interprétation, de la confusion entre des choses qui diffèrent. Il n'y a aucune référence à l'Église de Dieu dans ce Psaume. Comme il l'indique spécifiquement, il concerne « Israël », « les fils de Sion ». Ils étaient, au début de leur histoire nationale, et ils seront à nouveau, l'instrument de la main de Dieu « Pour exercer la vengeance sur les nations, Pour châtier les peuples. (c'est-à-dire corriger) ». Et c'est bien là un honneur, comme le déclare finalement le chanteur. Si, dans le chant précédent, la louange était offerte pour la réalisation de l'idéal divin, ici elle est offerte pour le processus de réalisation, à travers le peuple élu, par le moyen de la vengeance sur le mal. Ce serait un blasphème de dire que la fin justifie les moyens, si par là on entendait que par des méthodes mauvaises, on peut obtenir le bien. Mais du gouvernement divin du monde, nous pouvons dire que la fin nécessite les moyens, quelle que soit la souffrance qu'ils impliquent. Mais les moyens ne sont jamais mauvais. Il n'y a en eux rien d'iniquité ou d'injustice.

Psaume 150:1

Louez l'Éternel!

En lisant ces Psaumes, nous avons souligné, dans chaque cas, la doxologie à la fin des livres. (Voir **41:13** ; **72:18**, **19** ; **89:52** ; **106:48**) Ce cinquième livre se termine par la doxologie de l'ensemble de ce Psaume, dont nous avons souligné la phrase d'ouverture. S'il est vrai que ce Psaume de doxologie conclut ce cinquième livre, il est également vrai qu'il constitue la conclusion appropriée de l'ensemble des cinq livres. Alexander Francis Kirkpatrick décrit ce Psaume comme « un appel à la louange universelle, accompagné de toutes les manifestations d'une joie jubilatoire », et c'est exactement ce qu'il est. Le lieu de la louange est « son sanctuaire… le firmament de sa puissance » ; sa raison, « ses actes puissants… son excellence » ; les instruments d'expression sont au nombre de neuf ; la seule qualification est le souffle, qui est ici sans aucun doute une description figurative de l'esprit, en tant que relation de l'homme avec Dieu. Ce chant final est en effet, comme le dit Rotherham, « l'appel magnifié de la louange hébraïque ». En lisant le premier Psaume, nous avons souligné le premier mot « heureux ou béni » comme donnant la première note de la musique. Il est donc approprié de terminer notre lecture en soulignant cette note finale et globale, Alléluia ! Tout ce que l'homme connaît de béatitude, de bonheur, de prospérité, résulte des activités du gouvernement et de la grâce de l'Éternel. Tous les chants de ce merveilleux recueil en témoignent, que le ton dominant soit majeur ou mineur, que le chant soit un chant funèbre ou un hymne de joie. Louons donc toujours l'Éternel, car Ses pensées à notre égard sont des pensées de bien et non de mal, et Ses méthodes à notre égard, qu'elles soient douces ou sévères, sont celles qui nous conduisent à la bénédiction.

Proverbes 1:7

La crainte de l'Éternel est le commencement de la science.

Ces mots constituent une déclaration du principe fondamental de la sagesse hébraïque, c'est-à-dire la philosophie. Ce livre est l'un des trois livres sapientiaux de l'Ancien Testament. Les deux autres sont Job et l'Ecclésiaste. Les six premiers versets de ce chapitre révèlent l'objectif du livre. Il a été écrit pour enseigner la sagesse, et ce plutôt dans son application à la vie que dans la théorie. Il se compose de : (1) une série de discours sur la sagesse prononcés par un père à son fils ; (2) deux recueils de proverbes ; et (3) deux discours sur la sagesse, l'un d'Agur, l'autre de Lemuel. Tout au long de l'ouvrage, l'objectif est pratique plutôt que théorique. Ici, après l'introduction ou la préface, et avant la série de discours, la théorie est énoncée dans une définition globale. Il est important pour toute étude de ce livre que cette définition fondamentale et globale soit bien comprise ; pour cela, nous nous arrêtons sur le mot traduit par « commencement ». Dans la version King James, nous trouvons une alternative suggérée en marge, à savoir « la partie principale », et les réviseurs anglais et américains suggèrent en marge « la partie essentielle » Pourquoi cette lecture a-t-elle été reléguée en marge reste un mystère, car il ne fait aucun doute que c'est là le sens réel du mot hébreu. L'autre vérité apparaît plus loin (**9:10**). Le fait fondamental est donc que dans toute connaissance, toute compréhension de la vie, toute interprétation de celle-ci, la crainte de l'Éternel est la chose principale, la partie principale, la lumière centrale, sans laquelle l'esprit de l'homme tâtonne dans les ténèbres et se perd. Que ce soit dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la lumière ou dans les ténèbres, dans la vie ou dans la mort, pour parvenir à une compréhension intelligente et à une conduite véritable, il faut craindre l'Éternel. C'est là le summum de la sagesse.

Proverbes 2:5

Alors tu comprendras la crainte de l'Éternel, Et tu trouveras la connaissance de Dieu.

Revenons au chapitre 1. Dans ses discours à son fils, ce père hébreu a d'abord appliqué la voie de la sagesse à la maison (**1:8-9**), puis aux relations avec les autres (**1:10-19),** avant d'entamer une série de discours destinés à aider le garçon à s'épanouir dans le monde. Ces discours, qui commencent au verset 20 du premier chapitre, se poursuivent jusqu'au chapitre 9. Le premier (**1:20-33**) rapporte le message de la sagesse dans les chemins de la vie humaine, en termes généraux. Ce chapitre traite de la valeur de la sagesse dans la vie, et la première question abordée est celle des conditions dans lesquelles un homme peut acquérir la sagesse. Si la chose principale dans la sagesse est la crainte de l'Éternel, la question se pose naturellement de savoir comment un homme peut comprendre cette crainte et trouver la connaissance de Dieu. Ce verset est précieux, car son premier mot nous oblige à revenir sur ce qui a déjà été dit : « Alors tu comprendras. » Quand ? La réponse se trouve en reliant l'énoncé du résultat à celui des causes, introduit par le mot « si ». « Si tu reçois… si tu cries après… si tu cherches… alors. » Observez attentivement l'action et la réaction suggérées. La crainte de l'Éternel est l'inspiration de la recherche de la sagesse. La recherche de la sagesse, correctement entreprise, devient l'interprétation de la crainte de l'Éternel et le chemin qui mène à la découverte de Dieu. Mais cette recherche doit être sérieuse, ardue. Le chemin de la sagesse n'est jamais révélé à ceux qui prennent les choses à la légère. C'est lorsque sa quête devient la passion dominante de la vie, contrôlant et conditionnant tous les autres intérêts, qu'elle est trouvée, et que l'âme parvient à la compréhension et à la connaissance finale de Dieu, qui est en vérité la vie.

Proverbes 3:5-6

Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur, Et ne t'appuie pas sur ta sagesse; Reconnais-le dans toutes tes voies, Et il aplanira tes sentiers.

Poursuivant ses instructions sur la valeur de la sagesse dans l'organisation de la vie, le père énonça à son fils, en ces termes, la loi complète de la vie selon la sagesse. Cette déclaration est si simple et si claire qu'elle se passe d'interprétation. Le lecteur voudra bien donc pardonner à l'auteur de se laisser aller, pour une fois, à la nostalgie, devenant ainsi témoin plutôt qu'avocat. Je me souviens très bien du jour où j'ai quitté la maison pour affronter seul la vie, avec ses chemins encombrés. Mon père, dont la philosophie était certainement celle de la sagesse hébraïque, m'a donné ces vers comme guide complet pour la vie. En repensant à toutes ces années, je sais qu'il avait raison. Elles ont été marquées par de nombreux échecs, de nombreux détours par rapport à la voie droite, de nombreuses errances tortueuses et douloureuses loin des vrais chemins de la vie. Tous ces échecs, ces détours, ces errances sont le résultat de m'être fié à ma propre compréhension. La mesure dans laquelle j'ai fait confiance à l'Éternel et l'ai reconnu a été la mesure dans laquelle j'ai marché sur les chemins de la vraie vie. Le doute envers Dieu, l'orgueil intellectuel et l'indépendance de la volonté sont les choses qui détruisent et anéantissent. Les chemins que Dieu a choisis pour nous mènent tous vers l'avant et vers le haut, même lorsqu'ils nous semblent tourner en rond dans une confusion inextricable et descendre vers les vallées de l'humiliation et de la souffrance. Il est l'Omniscient, et pour Lui, la sagesse est le moyen par lequel l'amour remporte la victoire.

Proverbes 4:3

J'étais un fils pour mon père, Un fils tendre et unique auprès de ma mère.

Ce chapitre s'ouvre sur un témoignage personnel, dans lequel le père s'efforce d'exhorter plus complètement son fils à marcher dans les voies de la sagesse. Il dit qu'il a lui-même reçu l'instruction de son père, et les versets 4:4-9 contiennent le résumé de cette instruction. Si ce livre est bien l'œuvre de Salomon, cette référence à David devient très suggestive. La vie de Salomon a été caractérisée par un éloignement persistant des voies de la sagesse, par des errances constantes sur les chemins de la folie. Les expériences de ces errances sont rapportées dans l'Ecclésiaste. Malgré tous ces faits tristes, cet homme n'a jamais échappé à l'emprise de ces enseignements précoces, et il ne fait aucun doute qu'il a finalement retrouvé les choses les plus élevées dans sa vie personnelle, même s'il a finalement échoué dans sa fonction officielle de roi. Ceux qui reçoivent de leurs parents une éducation dans la crainte de l'Éternel ont de quoi être éternellement reconnaissants. Ils ne peuvent jamais échapper à son pouvoir. Il se peut qu'ils finissent par rejeter son appel, mais le fait de l'avoir reçu leur ouvrira une voie de sortie du mal tout au long de leur vie. Je répète qu'ils peuvent ne jamais y obéir, mais je crois qu'il est extrêmement difficile pour un fils qui a reçu une bonne éducation de la part de son père de résister finalement à l'appel de cette éducation. La question doit rester ouverte quant à son issue finale, mais ne sous-estimons pas la valeur et l'importance d'avoir reçu une véritable instruction ; et donc, l'obligation qui nous incombe, à nous qui avons des enfants, de leur donner également cette instruction.

Proverbes 5:23

Il mourra faute d'instruction, Il chancellera par l'excès de sa folie.

Ce chapitre est formidable, traitant d'un sujet délicat avec audace et une grande franchise. Il illustre de manière magistrale la voie de la sagesse en opposant le faux et le vrai dans l'exercice des fonctions les plus élevées de l'être physique, à savoir celles de la procréation. Ces fonctions sont exercées sous l'emprise de la luxure ou de l'amour. La luxure n'est que matérielle ; l'amour est toujours spirituel. La luxure est un désir animal ; l'amour est une approbation spirituelle. La luxure est anarchique dans sa tentative de se satisfaire ; l'amour est respectueux des lois dans son expression. Le contraste entre les deux voies présentées dans ce chapitre est frappant et se vérifie dans toute l'expérience humaine. Il n'est pas nécessaire de l'expliquer. Aucune page des Écritures n'est plus explicite. Que chaque jeune homme, conscient de la force et de la gloire de ses propres pouvoirs dans ce domaine merveilleux, médite cette page avec une attention sincère. Nous pouvons résumer son enseignement en disant qu'il nous présente avec une précision et une clarté saisissantes la vérité frappante que, dans le domaine des pouvoirs et des possibilités les plus élevés de la personnalité humaine, se cachent les dangers les plus graves. Plus la fonction est merveilleuse, plus le résultat est terrible si elle est exercée en dehors de la crainte de l'Éternel, qui est la chose suprême dans la sagesse. Les hommes meurent par manque d'instruction, ce qui signifie ici plus que l'ignorance, et renvoie plutôt à une conduite qui n'est pas conforme à l'instruction. Un tel refus d'obéir est en effet une grande folie, et le résultat est toujours l'égarement qui conduit à la destruction.

Proverbes 6:16

Il y a six choses que hait l'Éternel, Et même sept qu'il a en horreur.

Toujours dans le domaine de l'exhortation à une vie sage, quatre formes de folie sont abordées dans les quatre discours de ce chapitre. Il s'agit de la caution, de la paresse, de la malice et de l'impureté. En traitant de la troisième, la malice, qui est la voie de la personne sans valeur, le père fait cette déclaration, puis nomme les six, voire les sept. Cette méthode est poétique et figurative, et vise à souligner la totale inutilité de la personne coupable de méchanceté, ainsi qu'à disséquer ou analyser le caractère d'une telle personne. Perowne souligne que dans l'hébreu, nous avons l'énumération des parties du corps — les yeux, la langue, les mains, le cœur et les pieds ; puis la personne est nommée, et ses actions et son influence sont déclarées. Les six choses détestées sont les pouvoirs prostitués et la personne pernicieuse ; et la septième est l'influence toxique et destructrice exercée. En traitant ce sujet, l'auteur est passé de l'abstrait au personnel. Ce n'est pas simplement que le mal de semer la discorde soit contraire à la sagesse, c'est quelque chose que l'Éternel déteste, c'est une véritable abomination pour lui. Personne n'aime les fauteurs de troubles, et pourtant nous avons tendance à considérer ce péché avec moins d'intolérance que Dieu. Nous pouvons considérer comme une certitude absolue qu'aucun homme dont le cœur est dominé par la crainte de l'Éternel ne peut jamais semer la discorde parmi ses frères.

Proverbes 7:4

Dis à la sagesse: Tu es ma sœur! Et appelle l'intelligence ton amie.

La référence à la voie de l'impureté dans le discours précédent (**6:20-35**) conduit à ce message dramatique et puissant. Ici encore, comme au chapitre 5, le sujet est celui de la folie de la prostitution de la plus haute fonction de la personnalité. La méthode consiste en une description très graphique des voies de la femme mauvaise, ainsi que de la faiblesse et de la stupidité de celui qui est séduit et victime d'elle. Cette description est précédée de paroles d'appel dans lesquelles est révélée la voie de la sagesse, qui est la voie de la force face à une telle tentation. Dans ces paroles particulières, la sagesse est personnifiée sous les traits d'une femme, ce qui implique nécessairement qu'elle est une femme forte et pure. Que l'homme qui doit faire face à ce genre de tentation fasse de la sagesse sa sœur et de la compréhension sa parente, c'est-à-dire sa proche amie. C'est lorsque cette image est laissée libre de s'exprimer pleinement que sa valeur est découverte. Des milliers d'hommes sont préservés du mal par l'amour et l'amitié de leurs sœurs et de leurs amies. Conscient de cela, le père conseille à son fils de trouver la force de résister aux séductions du mal en cultivant cette familiarité défensive et protectrice avec la sagesse, qui est symbolisée par l'amour d'une sœur et des femmes pures.

Proverbes 8:1

La sagesse ne crie-t-elle pas? L'intelligence n'élève-t-elle pas sa voix?

Ces grands messages sont liés entre eux, et l'un découle de l'autre dans une belle séquence. Dans le discours précédent, la sagesse était personnifiée sous les traits d'une femme, d'une sœur, d'une parente ; et le fils à qui s'adressait le discours était invité à la traiter comme telle. Ici, cette image est reprise et développée. La sagesse est autorisée à s'exprimer elle-même, et elle le fait en tant que femme ; et il est impossible d'échapper au contraste voulu avec l'image si vivement dépeinte dans le discours précédent. Dans toute la littérature biblique, il n'y a rien de plus grand ni de plus majestueux que ce chapitre, qui expose la beauté et la grâce de cette sagesse dont la crainte de Jéhovah est la partie principale. La sagesse crie, et l'intelligence fait entendre sa voix ; et dans cette auto-description inspirée, nous avons une révélation vraiment merveilleuse. Notre résumé du contenu peut être utile, même s'il est nécessairement sommaire. Remarquez ce mouvement. L'ouverture de son appel (**8: 1-3**) ; sa simplicité (**8:4-5**) ; sa justesse inhérente (**8:6-9**) ; ses valeurs (**8:10-11**) ; sa sphère (**8:12-21**) ; son éternité (**8:22-31**) ; son urgence (**8:32-36**). Ce passage est si grand qu'il refuse d'être épuisé dans son contexte et s'élève à une hauteur qui nous contraint à une compréhension plus claire de la gloire de cette vérité totale qui est en Dieu et en nul autre. Je pense pouvoir dire avec une parfaite exactitude que je n'ai jamais lu ce chapitre sans vouloir revenir au prologue de l'Évangile selon Jean, qui traite du Logos, la Parole de Dieu, pleine de vérité et de grâce, et qui réside et s'exprime à travers le Fils, qui est dans le sein du Père, dans ce profond mystère et cette manifestation de son incarnation. Le Christ est fait pour nous « sagesse de Dieu, justice, sanctification et rédemption ».

Proverbes 9:10

Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel.

C'est la dernière des adresses de ce père à son fils. Une fois de plus, il utilise la méthode du contraste. Dans la première partie, la Sagesse est personnifiée ; dans la seconde, la Folie, sous les traits d'une femme malfaisante. Toutes deux sont présentées comme séduisantes pour les hommes. Le contraste est saisissant et d'un grand équilibre littéraire, comme le montre une analyse attentive. Les mots que nous avons soulignés apparaissent dans l'appel de la Sagesse. Nous y avons fait référence dans notre première note (voir **1:7**). Dans ce cas, le mot hébreu est rendu avec précision par le mot « commencement ». Alors qu'au début, la déclaration était plus large (à savoir que la partie principale, l'élément principal de la sagesse, est la crainte de l'Éternel) , ici, tout le sujet est ramené à son point de départ, car il déclare que la première chose, en référence au temps et à l'ordre, dans la sagesse, est la crainte de l'Éternel. Se souvenir de cela et agir en conséquence, c'est être capable de vivre en permanence dans une relation juste avec cette crainte. Nous commençons sans cesse ; chaque matin, nous repartons à zéro ; chaque tâche que nous entreprenons est un nouveau départ ; chaque entreprise, qu'elle soit joyeuse ou difficile, doit avoir un commencement. Que chaque commencement soit donc dans la crainte de l'Éternel. C'est cela la sagesse, et c'est cela qui conduit sur le chemin de la sagesse. Un vieux dicton dit : « Bien commencé, c'est à moitié fait. » Cela est bien vrai lorsque le commencement est inspiré et conditionné par la crainte de l'Éternel. C'est cela marcher dans la lumière, c'est cela abonder en vie, c'est cela être soutenu par l'amour.

Proverbes 10:1

Un fils sage fait la joie d'un père, Et un fils insensé le chagrin de sa mère.

Avec ce chapitre, nous entamons la deuxième partie de ce livre, qui se termine au chapitre 24. La première section, qui se termine au verset **22:16**, est simplement un recueil de proverbes ; la deuxième section (**22:17-29**) consiste en une série de discours proverbiaux. Alors que nous traitons des chapitres contenant ces proverbes, nous ne pouvons que nous attarder sur certains d'entre eux, dont la lumière a particulièrement éclairé notre âme. Ils ne sont en aucun cas liés entre eux. Ils brillent dans toutes les directions et sur toutes sortes de circonstances et de conditions. En effet, ce sont tous des projecteurs, et ils sont unifiés par la conception de la Sagesse exposée dans les discours précédents. Ils sont le résultat d'une vision de la vie dans la crainte de l'Éternel. Il est approprié que le premier proverbe cristallise l'enseignement des discours précédents dans une application concluante. C'est un grand proverbe, en tant qu'énoncé de vérité et en tant qu'inspiration pour la jeunesse. La vraie parentalité ne connaît pas de plus grande joie que celle de voir ses enfants marcher dans la crainte de l'Éternel. Cela vaut infiniment mieux que de les voir réussir sur le plan matériel, intellectuel ou social, s'ils sont dépourvus des choses les plus élevées. Il est tout aussi vrai qu'il n'y a pas de plus grande douleur que de voir les enfants que nous aimons s'écarter des chemins de la sagesse divine. Combien de fois la conscience de ce fait s'est-elle révélée être une source d'inspiration pour la sagesse dans la vie des enfants ! D'innombrables personnes ont été sauvées dans des moments de tentation subtile par le fait qu'elles ont dit : « Non, je ne peux pas faire cela ; cela briserait le cœur de ma mère ; cela ferait tomber les cheveux gris de mon père dans la tombe ». La lumière de ces mots sonde l'âme de tous ceux d'entre nous qui sont parents, car elle nous amène à nous demander si, par notre enseignement et notre vie, nous rendons cette attitude nécessaire pour nos enfants.

Proverbes 11:22

Un anneau d'or au nez d'un pourceau, C'est une femme belle et dépourvue de sens.

Une première lecture de ce proverbe pourrait suggérer que la figure de style est presque brutale. Une analyse plus approfondie montre qu'elle se caractérise en réalité par une grande délicatesse. Veillons à garder les termes dans leur juste contexte. Il y a deux couplets. Le premier oppose « un anneau d'or » et « une femme belle ». Il n'y a rien d'incongru dans cette juxtaposition. Le second est celui du « museau du porc » et de la condition décrite comme « sans discernement ». Cela semble-t-il violent ? Examinons cela. Il ne fait aucun doute que l'expression « museau du porc » représente le summum du mépris et du dégoût lorsqu'elle est employée par un Hébreu. Qu'est-ce donc que cette condition d'« absence de discernement » ? Perowne dit que le mot hébreu signifie littéralement « goût ». Il désigne donc cette qualité mystique et intuitive chez la femme qui résulte de sa pureté et de son amour, et qui la rend compréhensive, discrète et capable d'influencer les autres de la manière la plus raffinée, d'une manière qui est rarement, voire jamais, possible pour un homme. Considérons maintenant l'affirmation du proverbe. Un anneau d'or est une chose belle et précieuse, mais dans le groin d'un porc, il est déplacé, et donc dégradé et vulgarisé. Une belle femme est une création précieuse et glorieuse de Dieu ; mais si sa vie est marquée par un caractère qui manque de cette qualité mystique de compréhension intuitive et d'influence, elle est également déplacée, vulgarisée et dégradée. La beauté physique est un don de Dieu, mais si une femme qui la possède manque de ces qualités spirituelles qui font sa plus grande gloire, cette beauté est un danger pour elle-même et pour tous les autres.

Proverbes 12:19

La lèvre véridique est affermie pour toujours, Mais la langue fausse ne subsiste qu'un instant.

C'est une façon éminemment superlative d'énoncer un fait, et certains faits ne peuvent être exprimés de manière adéquate que de cette manière. Ils ne se prêtent pas à la comparaison. Ils sont positifs, mais dans un sens superlatif. Si l'on prend d'abord la deuxième partie — « la langue fausse ne subsiste qu'un instant » —, on est enclin à remettre en question son exactitude. Un mensonge vit plus longtemps que cela. Certains semblent persister pendant des siècles, voire des millénaires. En hébreu, le texte dit littéralement : « Une langue mensongère ne dure que le temps d'un clin d'œil ». Comment peut-on croire cela ? La solution à ce problème apparent se trouve dans la phrase précédente qui fait référence à la durée : « pour toujours ». C'est une expression que nous utilisons souvent, mais à quel point la considérons-nous vraiment ? Nous l'employons dans le sens du temps. En réalité, elle est intemporelle, car elle englobe tout le temps. En sa présence, toutes les mesures mathématiques s'effondrent. La langue mensongère peut continuer à proférer ses mensonges pendant de longues années selon le calendrier des hommes, mais lorsque vous placez ces années à côté des âges de Dieu, elles ne sont qu'un instant, un clin d'œil, rien. Voici donc le réconfort. C'est la vérité qui demeure. Le mensonge doit périr. Dans un monde encore largement dominé par le mensonge, il est parfois difficile de le croire. Pourtant, il suffit de passer en revue l'histoire de l'humanité pour en avoir la preuve. Les mensonges périssent toujours. À travers les âges, nous les voyons se flétrir et mourir, quelle que soit la force qu'ils semblent avoir. La vérité, souvent insultée, battue, injuriée, ne périt jamais. Elle a une vie éternelle, car elle vient de Dieu. Que les individus et les hommes d'État observent cela, et ils découvriront les secrets de la force et de la permanence.

Proverbes 13:7

Tel fait le riche et n'a rien du tout, Tel fait le pauvre et a de grands biens.

Quelle vérité évidente au niveau le plus ordinaire de l'expérience et de l'observation, et pourtant combien les hommes sont lents à agir en conséquence ! Notre époque regorge d'hommes qui se sont enrichis et qui n'ont pourtant rien. Ils ont amassé de grandes richesses, mais celles-ci n'ont aucun pouvoir d'achat pour les choses vraies de la vie. Elles ne peuvent garantir la santé, elles n'apportent pas le bonheur, elles détruisent souvent la paix. D'autre part, il y a ceux qui se sont appauvris et qui, ce faisant, sont devenus riches dans tous les sens les plus élevés du terme. Comment expliquer cela ? La solution ne se trouve-t-elle pas en mettant l'accent, dans chacune des déclarations contrastées, sur le mot « soi » ? S'enrichir, c'est détruire sa capacité à vivre. S'appauvrir soi-même en enrichissant les autres, c'est vivre. Il est impossible de considérer cette parole de la sagesse hébraïque sans penser à Celui qui était la Sagesse incarnée. Pour nous, il s'est fait pauvre, et ainsi il a acquis la richesse ultime, plus chère à son cœur et au cœur de Dieu que tout le reste, celle de l'humanité rachetée. Ainsi, cette parole ancienne devient pour nous vivante, puissante, prévalant en lui et à travers lui. Le suivre, c'est se vider de soi-même, se rendre pauvre en se dépensant tout entier pour les autres ; et c'est là que réside la grande richesse. Gardons cette parole dans le domaine matériel, et son interprétation finale ou son appel se trouve alors dans les paroles de Jésus : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, pour qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels, quand elles viendront à vous manquer. »

Proverbes 14:14

Celui dont le cœur s'égare se rassasie de ses voies, Et l'homme de bien se rassasie de ce qui est en lui.

Ce qui signifie simplement que tout ce qui se trouve au plus profond de la personnalité d'un homme finira tôt ou tard par se concrétiser et devenir visible. L'apostat dans son cœur est celui qui, connaissant la voie de la sagesse, ne souhaite pas s'y conformer, mais préfère suivre les voies de la folie. L'homme bon est celui qui, quelle que soit la conscience qu'il a de sa faiblesse, désire au plus profond de lui-même les voies de la sagesse. Dans les deux cas, ce désir sous-jacent est le facteur le plus puissant, et tôt ou tard, il remportera la victoire et produira ses résultats dans la vie. Il est possible qu'un homme se conforme pendant longtemps aux règles et aux règlements de la sagesse et à la crainte de l'Éternel, tout en désirant secrètement les choses interdites. Un tel homme est en train de régresser dans son cœur, et cette régression finira par devenir évidente. Il est tout aussi vrai qu'un homme peut vaciller, commettre des erreurs et échouer à maintes reprises, tout en détestant ses propres défauts et en aspirant sincèrement aux choses les plus élevées. Un tel homme est un homme bon, et sa quête des choses les plus élevées finira par aboutir ; il sera satisfait de lui-même. La révélation des Écritures, tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau Testament, insiste constamment sur cette vérité. Nous faisons bien d'y prêter attention. Ce faisant, nous prenons conscience de notre impuissance personnelle et de notre besoin d'un Sauveur. Nous pouvons dire avec beaucoup de raison que nous ne pouvons pas contrôler nos désirs. D'où la nécessité de nous abandonner à Celui qui peut créer un cœur pur et renouveler en nous un esprit droit.

Proverbes 15:3

Les yeux de l'Éternel sont en tout lieu, Observant les méchants et les bons.

N'oublions jamais cela, et ne manquons pas d'en tirer réconfort et force salvatrice. Le mot utilisé décrit une vision très active et déterminée. Cette affirmation signifie bien plus que le simple fait que Dieu voit ; elle signifie qu'Il examine, observe ou, selon la traduction la plus satisfaisante de la version révisée, « veille ». Il veille sur le mal. Il ne le perd jamais de vue. Il aime les ténèbres plutôt que la lumière, mais Il voit aussi bien dans les ténèbres que dans la lumière. Le mal s'efforce d'accomplir son dessein en secret, avant d'être découvert à l'œuvre. Il y parvient souvent, du moins en ce qui concerne les hommes. Mais il n'en est jamais ainsi en ce qui concerne Dieu. Il veille, Il connaît l'heure, le lieu, la méthode, l'intention. Il veille sur le bien. Il ne manque jamais de le voir. Les hommes le font souvent. Il lutte derrière les apparences, et souvent derrière des actions qui le renient. Les yeux humains ne parviennent pas à le détecter. Mais pas les yeux de l'Éternel. Ils le discernent, l'approuvent et en tiennent compte. Le réconfort de cette vérité vient du caractère de Dieu. Il est le Dieu de la pureté immaculée ; sa surveillance du mal a toujours pour but de le limiter et, en fin de compte, de le détruire. Il est le Dieu d'une grâce insondable ; Il veille sur le bien afin de le développer et de le rendre finalement victorieux. Se souvenir de cette vérité, c'est s'arrêter chaque fois que nous sommes tentés par le mal. C'est trouver un nouveau courage dans tous nos efforts pour atteindre ce qui est élevé et noble. Il n'est jamais trompé quant à notre méchanceté ou notre bonté. C'est pourquoi vivre dans la crainte de Dieu est une sagesse.

Proverbes 16:9

Le cœur de l'homme médite sa voie, Mais c'est l'Éternel qui dirige ses pas.

C'est une reconnaissance de la vérité que nous rappellent constamment ces écrits sacrés, à savoir que le cœur, le royaume du désir, est le facteur le plus puissant de la personnalité. C'est aussi une déclaration claire que la conduite est dirigée par le cœur, par le désir. C'est là la mesure de la liberté humaine. Un homme peut concevoir et conçoit effectivement sa propre voie sous la direction de son cœur. Si le désir est mauvais, la voie conçue est mauvaise. Si le désir est bon, la voie conçue est bonne. Mais ce n'est pas toute la vérité sur la vie. Ceci est également vrai : « Mais c'est l'Éternel qui dirige ses pas. » Chaque action d'un homme, qu'elle soit en réponse à un désir intérieur de bien ou de mal, est une action dans un domaine de la loi auquel il n'y a pas d'échappatoire. Les pas du mal et les pas du bien sont dirigés par l'Éternel. Cela signifie qu'aucun homme ne peut sortir du gouvernement de Dieu, aucun homme ne peut concevoir un moyen qui lui permette d'échapper à Dieu. La chaleur du feu qui bénit est l'action de Dieu. La chaleur du feu qui brûle est l'action de Dieu. Je peux concevoir ma voie par rapport au feu, mais les pas que je fais sont dirigés, gouvernés par Dieu. Je peux, si je le veux, répondre aux désirs de la chair, en concevant mon chemin en conséquence ; mais Dieu dirigera mes pas, et la destruction qui s'ensuivra en sera le résultat. Je peux, si je le veux, céder à l'attrait de l'esprit, en concevant mon chemin en conséquence ; mais Dieu dirige toujours mes pas, et la réalisation de la vie qui s'ensuit est l'effet de cette direction.

Proverbes 17:17

L'ami aime en tout temps, Et dans le malheur il se montre un frère.

C'est là la définition complète et définitive de l'amitié. Personnellement, je n'ai pas le moindre doute que la lecture marginale doit être adoptée ici : « Un ami aime en tout temps, et naît comme un frère pour l'adversité. » Il n'y a ici aucune tentative de définir ce qu'est un frère. L'affirmation « un frère est né pour l'adversité » serait inadéquate et même inexacte en tant que définition d'un frère ; mais l'affirmation « un ami […] est né comme un frère pour l'adversité » est une illustration et une application frappantes de la vérité inclusive : « Un ami aime en tout temps ». Cette affirmation est facile à lire et est généralement acceptée sur le plan théorique. Appliquons-la. Deux questions surprenantes se posent alors. Premièrement, suis-je vraiment l'ami de quelqu'un ? Deuxièmement, combien ai-je de vrais amis ? Quant à la deuxième question, oui, j'en ai quelques-uns. Leur amour ne faiblit jamais, ne vacille jamais, malgré ma méchanceté, ma stupidité, mon péché. Pour eux, avec des larmes et des rires, je remercie Dieu. Quant à la première, je ne peux que dire : « Que Dieu m'aide à être un ami dans toute la mesure du terme pour ceux qui m'entourent. » Toute réflexion sur cette grande définition nous conduit finalement à un seul endroit, à une seule personne. Il est l'Ami des pécheurs. Là, tout commentaire cesse. Que le cœur s'émerveille et adore.

Proverbes 18:9

Celui qui se relâche dans son travail Est frère de celui qui détruit.

Ce proverbe énonce un principe qui trouve une expression plus forte dans d'autres paroles bien connues des Écritures. C'est ce que pensait Débora lorsqu'elle maudit Méroz pour ne pas être venu au secours de l'Éternel contre les puissants. Ce principe a été clairement énoncé par notre Seigneur lorsqu'il a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Jacques l'a reconnu lorsqu'il a écrit : « À celui qui sait faire le bien et ne le fait pas, c'est un péché. » Cela signifie qu'il ne peut y avoir de neutralité dans la vie. Chaque homme vit au milieu d'un conflit entre le bien et le mal. Il doit y prendre part, et il le fait. S'il n'aide pas l'Éternel contre les puissants, il aide les puissants contre l'Éternel. Son abstention est un gain pour l'ennemi. Chaque homme vit dans un monde où deux forces sont à l'œuvre : l'une rassemble, l'autre disperse. S'il n'est pas avec Celui dont l'œuvre est de rassembler, il exerce une influence qui disperse. Chaque homme est confronté à la possibilité de faire le bien ou de faire le mal. S'il ne fait pas le bien quand il le sait, il renforce la cause du mal contre laquelle toute bonté lutte sans cesse. Ce proverbe applique ce principe au travail. Le travail constructif est la loi de la vie humaine et du progrès. Il existe un principe actif de destruction à l'œuvre dans l'histoire de l'homme ; et celui qui est paresseux dans son travail, qui n'y met pas toute sa force, est le frère de celui qui, dans sa méchanceté, se livre à l'activité de destruction. Aucun être vivant ne peut être simple spectateur. Chacun travaille ou gaspille. Ne pas bien travailler, c'est contribuer au processus de gaspillage.

Proverbes 19:27

Cesse, mon fils, d'écouter l'instruction, Si c'est pour t'éloigner des paroles de la science.

Il s'agit d'un appel proverbial. La voix est celle d'un père qui conseille délibérément à son fils de ne pas écouter les instructions s'il n'a pas l'intention de les suivre. La vérité sous-jacente est qu'il vaut mieux ne pas savoir que de savoir et ne pas agir. Cela sape les fondements de cette hérésie des plus pernicieuses, pourtant largement répandue, selon laquelle la connaissance est en soi un pouvoir. Ce n'est le cas dans aucun domaine de la vie, qu'il soit scientifique, économique, artistique ou moral. La connaissance n'est puissante que lorsqu'elle inspire une activité en harmonie avec elle-même. L'application de la vérité contenue dans ce proverbe relève du domaine de la sagesse, et donc des choses morales et spirituelles. Ce conseil est bon, car il est non seulement vrai que la connaissance est inutile si elle n'est pas mise en pratique, mais il est également vrai que si la connaissance n'est pas respectée, elle finit par perdre tout son attrait. Cela signifie qu'une connaissance purement intellectuelle de la voie du bien exerce un effet durcissant sur les aspects les plus subtils de l'âme. En ce sens, la familiarité engendre le mépris, ou l'indifférence, qui est, après tout, la forme la plus subtile du mépris. Il existe une vieille expression que certains d'entre nous ont entendue de la bouche de leurs pères. Ils parlaient de certaines personnes comme étant « endurcies par l'Évangile ». Un être humain peut s'habituer à tel point au message de l'Évangile qu'il cesse d'avoir un quelconque attrait pour son esprit, son cœur ou sa volonté. C'est ce grave danger qui justifie cet appel. Si nous avons l'intention de nous écarter des paroles de la connaissance, il vaut mieux cesser d'écouter les instructions.

Proverbes 20:27

Le souffle de l'homme est une lampe de l'Éternel; Il pénètre jusqu'au fond des entrailles.

Dans cette grande parole de la sagesse hébraïque, nous trouvons incidemment ce que nous pouvons décrire avec révérence comme une révélation de la psychologie biblique. Le mot hébreu, traduit ici par « esprit », est le mot traduit par « souffle » dans le passage de la Genèse qui dit que « Dieu […] insuffla dans ses narines le souffle de vie ». La traduction « esprit » est donc incontestablement exacte et désigne ce qui, dans l'homme, le constitue en tant qu'homme et le différencie de tous les animaux. Par ce souffle ou cet Esprit, il est séparé du monde animal, aussi sûrement que la vie sensible de l'animal est séparée de la vie végétale qui lui est inférieure, et à une plus grande distance encore. L'homme n'est pas un animal. Ce souffle ou cet esprit, dit cette parole de sagesse, est la lampe de l'Éternel, qui sonde tout ce qu'il y a de plus profond dans la personnalité de l'homme. Voici la conception biblique de la conscience. Dans le mystère de la nature spirituelle de chaque homme, il y a une lumière. C'est l'instrument de Dieu. Elle illumine la vie. C'est elle qui maintient l'homme constamment face à la vérité. Ne nous y trompons pas : les hommes les plus mauvais savent que leurs œuvres sont mauvaises. Aucun argument spécieux ne peut prouver à la vie spirituelle d'un homme que le mal est bien, que l'impureté est pure. Le jour viendra peut-être où un homme se contentera du mal, se satisfera de l'impureté. Peut-être ce jour viendra-t-il pour certains qui seront incapables de faire la distinction. J'en doute. Mais si tel est le cas, c'est parce que la lampe de l'Éternel est éteinte, que la vie spirituelle profonde et essentielle s'est atrophiée, a péri. Mais ce n'est pas la fin. Cette vie spirituelle ne peut cesser d'exister. Il y a une résurrection pour la condamnation. Cette lampe sera rallumée, et c'est là que réside le terrible mystère de la rétribution. « Dans le séjour des morts, il leva les yeux, étant en proie aux tourments. »

Proverbes 21:30

Il n'y a ni sagesse, ni intelligence, Ni conseil, en face de l'Éternel.

C'est là l'enseignement de la Sagesse. Tout au long de l'histoire humaine, il arrive des moments où tout semble contredire cet enseignement. Il existe une sagesse « terrestre, sensuelle, diabolique », qui s'oppose à l'Éternel. Il existe une intelligence qui connaît les méthodes de l'iniquité et qui s'oppose à l'Éternel. Il existe une concertation entre les hommes remplis de cette sagesse et de cette intelligence, qui complote contre l'Éternel. Souvent, en observant cela, nous avons tremblé ; tant les voies de ce monde souterrain hostile à l'Éternel sont subtiles, intelligentes et rusées. Mais regardez encore. Tout aussi obstinément dans l'histoire humaine, la futilité, la faiblesse et l'échec de cette hostilité se sont manifestés. La sagesse maléfique s'est révélée être une folie ; la compréhension obscure s'est avérée être de l'ignorance ; les conseils malveillants se sont démontrés futiles. La justification de la supériorité de ce proverbe réside dans le fait que toutes ces pensées, ces stratagèmes et ces complots contre l'Éternel sont finalement contraints, dans leur accomplissement, de contribuer aux desseins de sa volonté sainte et miséricordieuse. Il fait de la colère de l'homme un éloge pour lui. Il fait du messager de Satan, qui frappe ses serviteurs, un moyen de grâce pour ses serviteurs troublés, mais confiants. Il est donc vrai, pleinement et définitivement, qu'« il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil contre l'Éternel ». Et ainsi, il devient vrai que « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu ». Voici donc le lieu de notre repos, voici le secret de notre confiance, voici l'inspiration des chants dans la nuit la plus sombre.

Proverbes 22:6

Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre; Et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas.

Il n'y a peut-être pas dans tout le recueil de proverbes un proverbe qui ait été plus souvent cité que celui-ci ; et peut-être aussi aucun n'ait été plus constamment mal compris et déformé. C'est une révélation brève et complète de la véritable méthode à employer avec un enfant. Pour bien le comprendre, tout dépend du sens réel des mots « dans la voie où il doit aller ». Cette traduction n'est en aucun cas inexacte, mais la question qui se pose est la suivante : quelle est la voie dans laquelle un enfant doit aller ? Une traduction plus littérale de l'hébreu répond immédiatement à cette question. Une telle traduction serait : « Éduque un enfant selon sa voie ». Chaque enfant possède des capacités particulières et uniques. La véritable tâche de l'éducation d'un enfant consiste donc à découvrir ces capacités et à les développer. C'est une catastrophe que de préparer un programme pour un enfant sans tenir compte de sa vie particulière et unique, puis de s'efforcer de le contraindre à se conformer à cet idéal, à vivre selon ce programme. Dans toute éducation des enfants, la première tâche des responsables doit être de considérer les enfants eux-mêmes. C'est là que se révèle la nécessité d'un travail individuel. Il n'y a pas deux enfants identiques. Ils ne peuvent être éduqués en groupes, selon des normes, des niveaux ou des classes. On peut certes leur transmettre des informations générales de cette manière, mais lorsqu'il s'agit de les éduquer réellement en fonction de leur personnalité, il faut les prendre un par un. C'est l'une des raisons pour lesquelles les écoles qui se rapprochent du modèle familial sont les plus efficaces. Nos méthodes d'éducation des enfants sont encore loin d'atteindre l'idéal divin.

Proverbes 23:1

Si tu es à table avec un grand, Fais attention à ce qui est devant toi.

La première collection de proverbes s'est terminée au verset 16 du chapitre précédent. À partir du verset 17 de ce chapitre et jusqu'au chapitre 24, nous avons une brève série de discours proverbiaux. La division de cette section en chapitres n'a pas tenu compte de ce fait. Le premier de ces discours, qui commence au chapitre 22, verset 17, se termine au verset 14 de ce chapitre. Il consiste en une exhortation sociale et révèle la voie de la sagesse dans certaines relations humaines. Ces paroles particulières commencent par enseigner comment l'homme qui marche dans les voies de la sagesse, c'est-à-dire dans la crainte de l'Éternel, doit se comporter lorsqu'il est l'invité d'un souverain. Dans un tel cas, l'homme sage tiendra compte de son hôte plutôt que de son hospitalité. Il doit garder un œil sur le souverain. Les raisons d'une telle vigilance sont révélées dans tout ce qui suit. Les choses dont il faut se méfier sont : le désir de richesse et toute méthode injuste envers les autres. Tout cela est suggestif. Réfléchissez d'une autre manière au sens de cette parole de l'Ancien Testament. Combien de jeunes hommes ont été privés des plus belles choses de leur jeunesse, la vérité, la justice, l'honneur, parce qu'ils ont été corrompus par l'hospitalité d'hommes influents dont la vie était impure et qui, dans leur hospitalité, avaient des motifs cachés des plus vils. Un vieux proverbe dit : « À cheval donné, on ne regarde pas les dents. » Cela peut être utilisé et appliqué de manière désastreuse. Que tout jeune homme désireux de marcher dans les voies de la sagesse garde les yeux ouverts, éclairés par la crainte de l'Éternel, sur tous ceux qui lui offrent leurs délices matérielles, de peur qu'ils ne le privent de ses excellences spirituelles.

Proverbes 24:16

Car sept fois le juste tombe, et il se relève, Mais les méchants sont précipités dans le malheur.

Cette déclaration apparaît dans le deuxième de ces discours proverbiaux, qui commence au chapitre 23, verset 15, et se termine au verset 22 de ce chapitre. La section se termine par un troisième discours (versets **24:23-34**), qui traite à nouveau de la pratique de la sagesse dans les relations sociales. Ce discours particulier consiste en des conseils parentaux. Il parle d'abord à nouveau de la joie d'un père devant la sagesse de son fils, puis exhorte à rechercher la sagesse, avant de mettre en garde contre les péchés de la luxure et de l'ivrognerie. Enfin, il énonce la vérité selon laquelle la voie de la sagesse est la voie de la force dans les jours d'adversité et de calamité. Tel est le sens de ces mots particuliers. Le mot « tombe » ici ne fait pas référence au péché, mais à l'ennui. C'est une vérité confirmée par toute l'expérience humaine. La sagesse, la crainte de l'Éternel, la voie de la vérité et de l'honneur, donnent à l'homme cette force qui lui permet de résister à l'adversité jusqu'à ce qu'il la surmonte. Nous pouvons aller plus loin et dire que l'adversité ne vainc jamais l'homme juste. Il est non seulement vrai qu'il finira par vaincre, mais il est également vrai qu'au milieu de l'adversité, il se comportera avec une force d'âme invincible et qu'il en tirera quelque chose de bon, quelque chose qui l'enrichira davantage. L'homme bon n'est pas insensible. Il souffre, mais la souffrance ne l'a pas aigri. Au contraire, elle adoucit et embellit son esprit. Le véritable pouvoir de résister à la vie, de tirer profit de ses coups, de tirer parti de ses inconvénients, de tirer hommage de ses tribulations, c'est celui de la droiture de conduite qui résulte de la marche dans les voies de la sagesse, en se soumettant à l'inspiration et à l'autorité de la crainte de l'Éternel.

Proverbes 25:2

La gloire de Dieu, c'est de cacher les choses; La gloire des rois, c'est de sonder les choses.

C'est le premier proverbe d'une nouvelle collection. Ici commence la troisième partie du livre. Elle se termine au chapitre 29. Il s'agit d'une collection de proverbes de Salomon rédigés à l'époque d'Ézéchias. Il est intéressant de noter que les scribes ont placé ce proverbe en premier. Il est fort probable que l'époque à laquelle ils vivaient leur ait donné une interprétation de sa signification. C'était une époque merveilleuse qui révélait la sagesse du gouvernement divin. Au milieu d'étranges perplexités et d'épreuves, le Dieu dont la gloire était d'avoir caché les choses tout en étant Lui-même le Tout-Sage, les avait conduits vers de meilleures voies de vie. Mais tout cela n'était-il pas le résultat du fait qu'ils avaient été sous le règne d'un roi dont la gloire suprême avait été de rechercher les secrets de la sagesse, dans la crainte de l'Éternel ? Ces mots ont toutefois une application très large. Ils couvrent toute la vie. Lorsque Salomon a écrit ce proverbe, il se souvenait peut-être d'une grande parole de Moïse (**Deutéronome 29:29**). La philosophie est la même. L'idée ici n'est pas que Dieu maintient Sa gloire en cachant des choses à l'homme. Il s'agit plutôt de dire que toutes les choses ainsi cachées, les choses dissimulées, les choses secrètes, Lui sont connues. Il est le summum de la sagesse. Telle est Sa gloire. Cela étant, la véritable royauté de l'homme consiste en sa capacité à rechercher ces choses cachées. C'est le principe de tous les triomphes des recherches scientifiques, et c'est le secret le plus profond de tout progrès dans la force spirituelle. Si un homme veut régner dans la vie, il doit commencer par la crainte de l'Éternel, qui reconnaît la gloire de Sa connaissance des choses cachées ; et il doit persévérer dans cette crainte qui maintient une relation juste avec Dieu, lui permettant de lui révéler Ses secrets. « L'amitié de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. »

Proverbes 26:12

Si tu vois un homme qui se croit sage, Il y a plus à espérer d'un insensé que de lui.

Un homme qui se croit sage est un homme qui se satisfait parfaitement de son propre jugement, de sa propre opinion. Il ne cherche ni lumière ni conseil à l'extérieur. Il méprise les opinions des autres. Personne ne peut lui apprendre quoi que ce soit. Dans ce proverbe, qui est un proverbe de sagesse au sens propre, l'idée principale est celle d'un homme qui ne craint pas Dieu, qui ne cherche pas à être guidé par la volonté divine. Un insensé ici est simplement une personne ignorante qui connaît sa propre ignorance. Une telle personne peut être aidée. Même si elle est naturellement lente à comprendre, elle est disposée à être instruite. Sa folie naturelle rend son instruction difficile, mais pas impossible. Cet autre homme, partant de la conviction de sa propre sagesse, rend toute aide impossible, car il ne veut pas d'aide. Ce proverbe n'a pas besoin d'être défendu lorsque nous regardons les autres. Nous en voyons des exemples si constants, et même si nous savons que cet homme est dans l'erreur, nous le laissons à lui-même, car nous savons qu'il est vain d'essayer de lui montrer son ignorance. Mais le proverbe est un outil que nous pouvons utiliser sans crainte pour nous éclairer nous-mêmes. Le danger est très subtil. Nous avons tendance à être sages dans notre propre vanité, sans nous en rendre compte. Un test simple peut être utilisé. Lorsque nous ne cherchons pas l'aide divine dans une entreprise, c'est parce que nous n'en ressentons pas le besoin. En d'autres termes, nous sommes sages dans notre propre vanité. Il n'y a pas de condition plus sûre pour l'âme que cette méfiance envers soi-même, cette conscience de son ignorance, qui nous pousse à rechercher sans relâche la sagesse qui vient d'en haut.

Proverbes 27:5

Mieux vaut une réprimande ouverte Qu'une amitié cachée.

Ce proverbe nous donne à réfléchir, car il suscite des émotions contradictoires. Nous n'aimons pas vraiment les réprimandes. Nous avons naturellement tendance à les ressentir comme une offense. Le fait que nous les méritions ou que nous en ayons besoin ne les rend pas plus agréables. D'un autre côté, nous désirons être aimés, même si cet amour ne s'exprime pas toujours. De plus, notre aversion pour les réprimandes nous amène à penser que ceux qui nous aiment nous rendent service en gardant le silence face à nos défauts. La parole de la vraie sagesse tranche net dans toutes ces pensées erronées et stupides. Commençons par la deuxième partie. L'amour caché n'est pas un amour parfait, dans aucun des deux sens du terme. L'amour le plus élevé doit s'exprimer et s'exprime effectivement. Il le fait en louant la personne aimée. Une approbation d'une personne qui ne trouve aucune expression à son égard est égoïste, et donc bien inférieure à l'amour dans sa forme la plus élevée. Mais il est tout aussi vrai que l'amour le plus élevé s'exprime par la réprimande lorsque l'objet sur lequel il est porté agit de manière indigne. Le motif de la réprimande de l'amour est toujours le plus grand bien de la personne aimée. L'amour n'est jamais aveugle, malgré le dicton insensé qui le prétend. Il a une vision très claire et voit très vite ce qui menace de gâcher la beauté de l'être aimé. L'amour n'est alors jamais muet ; il parle avec vérité et franchise ; il réprimande ouvertement. Une telle réprimande ouverte est la preuve d'un amour à son plus haut niveau. L'amour qui se cache, qui prétend ne pas voir, qui peut-être ne voit pas, et qui reste donc silencieux, est un amour très bas. Il lui manque les éléments qui inspirent l'être aimé à tendre vers l'excellence.

Proverbes 28:14

Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte! Mais celui qui endurcit son cœur tombe dans le malheur.

Il existe une prudence qui est l'âme du courage. Il existe un courage qui est l'essence même de la témérité. L'homme qui est toujours maîtrisé par une crainte salutaire n'avance pas lentement, mais avec une prudence persistante. Un tel homme est préservé de nombreux malheurs et n'entraîne pas ses amis dans des ennuis. L'homme qui manque de prudence peut avoir toutes les apparences du courage, son refus de réfléchir peut sembler héroïque, mais il tombe inévitablement dans le malheur et entraîne les autres dans la calamité. La crainte doit nécessairement être de la bonne nature. C'est là, comme nous devons sans cesse nous le rappeler, la littérature de cette Sagesse qui est conditionnée par la crainte de l'Éternel, et c'est finalement ce que signifie le proverbe. La crainte de l'Éternel est la véritable prudence. Lorsqu'elle domine perpétuellement et obstinément la vie, cette vie est toujours attentive aux moyens et aux issues. De plus, cette crainte annule toute autre crainte. Craindre Dieu, c'est cesser de craindre pour moi-même ; c'est ne plus marchander avec les conséquences ; c'est ne jamais agir sans Son commandement ; c'est agir à tout prix lorsque Sa volonté est révélée. Lorsque cette crainte est absente, le courage n'est qu'un endurcissement du cœur, de l'insouciance, de la témérité. L'homme qui ferme les yeux sur Dieu, se ressaisit et se lance désespérément en avant n'est pas un héros ; c'est un insensé qui, sans exception, se retrouve tôt ou tard dans des circonstances qui le brisent et entraînent ceux qui l'entourent dans la souffrance et la catastrophe. La sécurité avant tout est la suggestion même du diable à l'âme, si cela signifie prendre soin de soi-même. C'est le principe suprême de la vie, s'il englobe les faits les plus importants de la vie et s'il est conditionné par la crainte de Dieu.

Proverbes 29:18

Quand il n'y a pas de révélation, le peuple est sans frein; Heureux s'il observe la loi!

Les réviseurs nous ont aidés en remplaçant le mot « périr » par « rejeter toute contrainte ». Littéralement, le mot hébreu signifie « se détacher ». Il s'agit d'un état d'anarchie. L'anarchie n'est pas l'absence de loi, mais le refus d'être lié par la loi. C'est là le problème fondamental de l'homme. Jean l'a déclaré lorsqu'il a écrit : « Le péché, c'est l'anarchie. » Nous vivons à une époque où l'anarchie règne en maître. Les hommes enfreignent les alliances, les règlements, les accords ; ils refusent de se conformer à toute décision, même celles de leurs dirigeants désignés ou celles auxquelles ils ont eux-mêmes adhéré. Cette parole de sagesse explique la raison de ce rejet des contraintes. C'est le manque de vision. C'est vrai, au niveau le plus bas de la réflexion. Les hommes qui agissent ainsi n'ont pas une vision réelle de ce qu'ils font, ni des conséquences de leurs actes. Ils n'ont pas une vision réelle de la société dans son ensemble, ni des obligations nécessaires de tous les individus qui la composent. Ils ne voient pas que l'anarchie dans la vie personnelle détruit la possibilité de conditions sociales réelles, et que les conditions sociales fausses détruisent à leur tour l'individu. Mais le fond du problème est que l'absence de vision de Dieu entraîne une absence de vision à tous ces égards. Voir Dieu, c'est, comme dans le cas de Jacob, apporter la guérison à l'individu, et c'est créer une communauté saine. Perdre cette vision, c'est ne plus avoir de vision qui soit à la hauteur des besoins de l'homme, c'est ne plus avoir d'autorité à laquelle l'homme puisse se soumettre. La vision de Dieu est donnée à l'homme dans la loi de Dieu, et aujourd'hui dans cette loi telle qu'elle a été interprétée en Christ et rendue possible par Lui. « Heureux s'il observe la loi! »

Proverbes 30:5-6

Toute parole de Dieu est éprouvée. Il est un bouclier pour ceux qui cherchent en lui un refuge. N'ajoute rien à ses paroles, De peur qu'il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur.

La dernière partie de ce livre des Proverbes a le caractère d'une annexe et se compose (1) des « Paroles d'Agur » et (2) des « Paroles du roi Lemuel ». Ces hommes sont inconnus. Leurs paroles sont caractérisées par la véritable note de sagesse qui a été maintenue tout au long du livre. Qui que fût Agur, il avait une vision juste de la vie. Son message s'ouvre sur une confession de sa propre ignorance. Il déclare ensuite que, bien que contraint de reconnaître le Saint par ce qu'il voit dans la nature, il n'est pas parvenu à le connaître. Cette double confession conduit à ces mots, qui consistent en une déclaration selon laquelle Dieu ne peut être connu que par révélation directe, par sa Parole. Cette conviction conduit à la note de foi et d'avertissement : « Toute parole de Dieu est éprouvée » et « N'ajoute rien à ses paroles ». Nous vivons dans une lumière plus claire et avons une compréhension plus complète. Pour nous, la Parole de Dieu s'est faite chair, et ainsi le Père nous a été révélé. Cela ne fait que souligner la vérité de cette parole de sagesse prononcée il y a longtemps par ce philosophe inconnu. La Parole de Dieu est en effet éprouvée, c'est-à-dire purifiée, ce qui signifie démontrée comme pure. Elle est la seule loi ultime de la vie, qui interprète, guide et perfectionne. Écoutons donc cet avertissement et prenons garde de ne rien ajouter à ses paroles par notre propre sagesse imaginaire. Agir ainsi, c'est se rendre coupable de mensonge, c'est être dépourvu de vérité.

Proverbes 31:28

Ses fils se lèvent, et la disent heureuse; Son mari se lève, et lui donne des louanges.

Certains distinguent les deux parties de ce chapitre en considérant les neuf premiers versets comme « Les paroles du roi Lemuel » et le reste comme étant tout à fait distinct. Personnellement, je pense que l'ensemble constitue « Les paroles du roi Lemuel » ; dans la première partie, il rapporte les conseils que lui a donnés sa mère, et dans la seconde, il nous dresse le portrait de cette mère. Cette image d'une femme vertueuse est empreinte de couleurs orientales, mais elle est aussi pleine de beauté et, dans ses nuances les plus profondes, elle est universelle. Il est important de reconnaître la véritable connotation du mot traduit ici par « digne ». Il s'agit en réalité d'une idée de force. La femme célébrée est celle qui réalise pleinement et richement les capacités et les gloires de sa féminité, en tant qu'épouse et mère au foyer. La description qui en est faite atteint son apogée dans ces mots. C'est là la couronne de la plus rare beauté qui puisse couronner la féminité : que ses enfants se lèvent et la bénissent, et que son mari la considère et parle d'elle comme surpassant toutes les autres. Le secret de cette bénédiction est révélé plus loin dans les mots : « La femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée. » La sagesse s'épanouit en beauté chez cette femme qui, par l'amour et la diligence, par la connaissance et le dévouement, éduque ses enfants de telle sorte que lorsqu'ils quittent le foyer familial pour entrer dans la vie, et tout au long des jours à venir, ils la bénissent et honorent sa mémoire avec un cœur joyeux et reconnaissant. Certains d'entre nous feront cela tout au long de leur vie et pour toujours.

Ecclésiaste 1:2

Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité.

Le sous-titre de ce livre que l'on trouve dans nos traductions, « ou le Prêcheur », nous le devons à Luther, et il est trompeur. Comme l'a longuement démontré et prouvé le Dr Plumptre, la traduction la plus correcte du mot hébreu Qohélet serait « Le Debatteur ». Cela est important, car cela nous rappelle immédiatement qu'il s'agit ici d'une discussion plutôt que d'un enseignement. Ces mots résument la proposition générale du débatteur. Tout ce qu'il dit à partir de là jusqu'au verset **11:8** sert à défendre cette affirmation. Puis, dans un paragraphe bref mais dense (**11:9-12**), il donne une vision de la vie totalement différente, qui corrige la précédente. Examinons donc immédiatement cette déclaration liminaire. C'est une affirmation tout à fait exacte de la vie lorsqu'elle est vécue dans certaines conditions, mais elle n'est pas vraie en tant qu'affirmation de ce que la vie doit nécessairement être. Il y a aujourd'hui des milliers d'hommes et de femmes qui ne peuvent pas accepter et n'acceptent pas que cela soit vrai de la vie telle qu'ils la trouvent ; ce n'est pas de la vanité, de la fumée, du vide, du néant. Pour eux, la vie est réelle, riche, pleine, glorieuse à tous égards. Il est donc bon que nous comprenions dès le début le point de vue du débatteur. Sa déclaration est que les choses en elles-mêmes n'apportent aucune satisfaction à l'âme humaine. Vivre sur terre sans reconnaître la sagesse suprême qui commence et se poursuit dans la crainte de l'Éternel, ne s'occuper que de ce qui est « sous le soleil », c'est certes découvrir des choses d'une merveille, d'une beauté et d'une puissance extraordinaires, mais c'est ne rien trouver qui satisfasse, et se retrouver finalement sans aucune réalité, ne trouver que vanité, fumée, vide.

Ecclésiaste 2:26

C'est encore là une vanité et la poursuite du vent.

Ces mots apparaissent à la fin d'une partie du débat et constituent un refrain déjà maintes fois répété. Dans le premier mouvement, après avoir énoncé en termes généraux sa conclusion, le débatteur a développé son propos en décrivant de manière vivante sa conscience de la dureté de l'univers matériel (**1:4-11**). Il a ensuite commencé à rassembler des preuves à l'appui de sa thèse selon laquelle tout est vanité. Il a d'abord donné son expérience personnelle. Il a essayé la connaissance, se livrant à l'étude de « tout ce qui se fait sous le ciel ». Le résultat a été qu'il « a vu que cela aussi était une poursuite du vent » (**1:12-18**). Il s'est adonné aux plaisirs et à la joie, et a constaté que « cela aussi était vanité » (**2:1-3**). Il s'est consacré à l'accumulation de richesses, avec un succès remarquable, pour finalement constater que « tout était vanité et poursuite du vent » (**2:4-11**). Il a ensuite contemplé la vie à la lumière de ces déceptions et est arrivé à la conclusion matérielle qu'« il n'y a rien de mieux pour un homme que de manger et de boire » ; et pourtant, il a été contraint d'admettre que « C'est encore là une vanité et la poursuite du vent. ». Il s'agit là d'une littérature très imagée. Elle nous montre un homme, richement doté, vivant au milieu de choses merveilleuses, de connaissances, de joie, de richesse, de vie ; se donnant à ces choses avec toutes les forces de son être — et pourtant ne trouvant rien en elles. Il est affamé, sans abri, désespéré. Il y a un aspect de la vie qu'il ne prend pas en compte, qu'il ne considère pas. C'est l'aspect spirituel, l'accomplissement de la sphère au-dessus du soleil, au-dessus du matériel. En oubliant cela, tout est vanité. C'est aussi moderne que l'ennui de toute âme humaine qui recherche la connaissance, la joie, la richesse, la vie — et oublie Dieu.

Ecclésiaste 3:22

Et j'ai vu qu'il n'y a rien de mieux pour l'homme que de se réjouir de ses œuvres: c'est là sa part. Car qui le fera jouir de ce qui sera après lui?

Dans ce chapitre, le débatteur commence à présenter des preuves de la vanité de toutes choses, dans une perspective plus large que celle du domaine purement personnel. Dans six chapitres (3 à 8), il traite de considérations relatives. Il revient d'abord sur le mécanisme de l'univers, déjà abordé (**1:4-11**). Il constate une récurrence constante de circonstances opposées et en conclut que la conduite la plus sage pour l'homme est de s'y adapter. Il faut noter tout au long du texte que cet homme n'était en aucun cas athée. Il croyait en Dieu et en Son gouvernement de toutes choses. Mais sa conception de l'homme était qu'il s'agissait d'un être vivant au milieu de ce gouvernement sans aucune communion personnelle avec le Dieu qui le gouvernait. L'homme n'est qu'un animal ; il est comme les bêtes — du moins, cet homme n'était pas sûr qu'il y ait une différence. Il était agnostique. Il se demandait : « Qui sait si le souffle des fils de l'homme monte en haut, et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre? » C'est pourquoi sa vision de la vie manquait d'illumination, et sa conclusion était qu'il n'y avait rien de mieux pour l'homme que de tirer le meilleur parti des choses de la terre et de se réjouir de ses propres œuvres. C'est tout à fait naturel et inévitable. Tenter d'interpréter Dieu à partir des circonstances telles qu'elles apparaissent à la vision partielle de l'homme, c'est devenir pessimiste. Ce n'est que lorsque l'âme considère les circonstances du point de vue de la communion avec Dieu et de la connaissance de Lui qu'elle peut être optimiste.

Ecclésiaste 4:3

Plus heureux que les uns et les autres celui qui n'a point encore existé et qui n'a pas vu les mauvaises actions qui se commettent sous le soleil.

Dans ce chapitre, le débatteur décrit les conditions sociologiques telles qu'il les a observées, et voici sa terrible conclusion : les morts sont meilleurs que les vivants, mais mieux vaut ne jamais être né ! C'est une conclusion terrible, mais parfaitement naturelle et justifiable pour quiconque ne considère que les conditions de la vie et n'a aucune interprétation issue d'une communion avec Dieu. Jetons un coup d'œil à la vie avec le débatteur. On voit les opprimés, et personne pour les réconforter. On voit l'habileté dans le travail, qui suscite l'envie dans le cœur des autres. On voit les hommes accumuler des richesses et sombrer dans la solitude. On voit la vieillesse avec sa folie et sa faiblesse, malgré la position sociale, même celle de roi. La perspective est en effet sombre et terrible. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. La mort est préférable. Mais mieux encore, c'est de ne pas avoir existé. Certes, les choses décrites ne constituent pas toute la vie telle qu'elle peut être vue ; elles sont cependant si répandues et si poignantes qu'elles rendent l'observateur inconscient des faits plus réjouissants. L'existence même de ces choses annule toute autre considération. Et la conclusion est justifiée. Effacez les choses qui sont au-dessus du soleil ; niez ou ignorez le Dieu qui règne dans les cieux, et la vie telle qu'elle est vue est un cauchemar et une horreur. Toute joie devient une moquerie, tout plaisir une illusion, toute espérance un mirage. Ce n'est que lorsque nous connaissons Dieu et vivons dans Sa crainte que nous comprenons que toutes ces discordes finiront par se résoudre en une harmonie parfaite. Ce n'est que lorsque la vie est conditionnée par des faits et des forces spirituels qu'elle est délivrée du désespoir.

Ecclésiaste 5:7

...c'est pourquoi, crains Dieu.

Les considérations relatives se poursuivent, alors que le débatteur aborde le sujet de la religion et des conditions politiques. Ces mots concluent le paragraphe traitant de la religion et expriment la conclusion de quelqu'un qui vit « sous le soleil ». Comme nous l'avons déjà souligné, cet homme croit en Dieu, mais il n'a aucune connaissance de Dieu. Ces mots semblent s'harmoniser avec le principe central de la vraie sagesse, qui est que son commencement et son maintien dépendent de « la crainte de l'Éternel » ; mais un examen attentif de l'ensemble du paragraphe montre à quel point cette conception est différente. La crainte, dans le sens où elle est utilisée ici, est la crainte de l'esclave plutôt que celle du fils ; elle est dépourvue de confiance, d'assurance et d'amour. Tous les conseils donnés sont bons, dans la mesure où ils vont, mais chaque mot est né de la crainte de faire quoi que ce soit qui puisse offenser un Dieu souverain, mais dont les voies sont inconnues. Cette conception de la religion consiste à assurer sa sécurité personnelle en s'abstenant de faire des choses susceptibles d'offenser Dieu. Je le répète, tout cela est bon en soi, mais il manque la note positive, la note joyeuse, la note triomphante, qui sont toujours présentes lorsque la vie commence par la connaissance du vrai Dieu. Une telle connaissance n'engendre pas une familiarité irrévérencieuse, mais une familiarité respectueuse ; elle donne à l'âme la liberté de s'exprimer et d'agir en présence de Dieu. Les hommes dont la croyance en Dieu est purement intellectuelle ne s'élèvent jamais au-dessus de ce niveau. Leur religion, s'ils en ont une, est toujours caractérisée par ce genre de crainte et devient un fardeau, une oppression, quelque chose qui prive la vie de sa joie.

Ecclésiaste 6:10

Ce qui existe a déjà été appelé par son nom; et l'on sait que celui qui est homme ne peut contester avec un plus fort que lui.

Après le paragraphe sur la religion dans le chapitre précédent, le débatteur s'est penché sur les questions politiques, celles de la pauvreté résultant de la mauvaise administration de la justice, et de l'inutilité et de la futilité de la richesse, et même de la connaissance, dans de telles conditions. Dans ces mots, nous trouvons l'expression du fatalisme. L'homme se trouve au milieu de ces choses et est lui-même le produit d'un destin auquel il ne peut échapper. Il n'a aucune liberté dans la vie et aucune certitude quant à ce qui peut se cacher dans l'au-delà. C'est une vision dure et accablante de Dieu et de l'ordre de la vie, mais elle est logique. C'est à cette vision que parviennent invariablement ceux dont la perspective se limite à la terre et aux circonstances. Ce n'est que lorsque l'homme commence par une connaissance de Dieu, obtenue par révélation plutôt que par investigation, qu'il échappe à ce sentiment accablant d'un destin qui ne lui laisse aucune marge de manœuvre. Il est impossible de lire tout cela sans se rendre compte du contraste saisissant entre cette vision de la vie et celle qui a inspiré la poésie et les prophéties des hommes de la même nation qui connaissaient la révélation de Dieu sous le nom de l'Éternel ; et pourtant, combien plus grand est le contraste entre cette vision et celle que l'on trouve dans le Nouveau Testament, résultat de la révélation de Dieu en Christ ! La valeur de ces confessions inspirées de quelqu'un qui a vécu sous le soleil réside dans le fait qu'elles révèlent ce contraste.

Ecclésiaste 7:14

Dieu a fait l'un comme l'autre, afin que l'homme ne découvre en rien ce qui sera après lui.

« L'un » et « l'autre » font référence au « jour du bonheur » et au « jour du malheur » (voir la partie précédente du verset). Ces mots apparaissent au milieu d'une longue discussion qui occupe tout ce chapitre et le suivant, dans laquelle, sur la base de toutes les réflexions précédentes, le débatteur déclare que la seule façon de vivre est d'être indifférent à tous les faits de la vie, ou de les manipuler de manière à tirer le meilleur parti des choses. La sagesse a ses avantages, mais elle a ses limites. La justice est bonne, mais ne la poussez pas trop loin, elle pourrait vous détruire. De même, n'allez pas trop loin dans la méchanceté, elle raccourcit la vie ! La vie est nécessairement faite, selon l'ordre de Dieu, d'expériences changeantes et variées de prospérité et d'adversité, de méchanceté et de justice ; elle se déroule dans son ensemble selon une sorte de moyenne équilibrée. Dieu l'a ordonné ainsi, de sorte que nul ne peut découvrir l'issue d'aucune expérience qu'il traverse. Soyez donc raisonnable, ne vous inquiétez pas, prenez les choses comme elles viennent, tirez-en le meilleur parti ! Nous savons combien cette conception est futile et erronée, mais n'oublions pas qu'elle est en réalité très raisonnable, si un homme n'a pour guide que la lumière qu'il trouve en lui-même ou celle qu'il peut découvrir dans cette perspective matérielle. Tout cela est rationnel si un homme refuse de chercher le sens de la vie et de toutes ses expériences dans la vérité sur Dieu, qu'Il donne à ceux qui font de Sa crainte la première chose dans leur vie, et qui est donc incapable de voir l'ensemble des choses.

Ecclésiaste 8:15

J'ai donc loué la joie.

Quand ? Quand il eut été convaincu de la « Il est une vanité qui a lieu sur la terre », en ce qu'« il y a des justes auxquels il arrive selon l'œuvre des méchants » et, inversement, « des méchants auxquels il arrive selon l'œuvre des justes ». À cause de ces inégalités, de ces injustices, l'homme doit se livrer à la joie, manger, boire et se réjouir ! Encore une fois, en lisant, nous réalisons la folie de tout cela. Mais où réside cette folie ? Certainement pas dans la conclusion qui découle des prémisses avancées. Si tel est le cas, si un homme juste récolte la récompense de la méchanceté et un homme méchant celle de la justice, alors ignorons la justice et la méchanceté, et abandonnons-nous à nos appétits. C'est exactement ce que font des milliers d'hommes. La folie réside dans la limitation de la vision. En observant la vie « sous le soleil », ces choses semblent souvent être ainsi. En l'observant dans son « ensemble », c'est-à-dire en prenant du recul, en voyant les choses au-dessus du soleil, au-delà du matériel, il est immédiatement évident que le juste récolte la récompense de la justice, et le méchant celle de la méchanceté. Prenons un seul exemple tiré du Nouveau Testament. Notre Seigneur, dans cette histoire très solennelle et révélatrice du riche et de Lazare, montre que le sens ultime de la vie ne se trouve jamais de ce côté-ci de la mort. La mort n'est que la séparation de l'homme essentiel du tabernacle temporaire qu'est le corps. Les conséquences des actes accomplis dans le corps se réalisent au-delà de cette séparation. Nous découvrons ici la folie de toute indifférence telle que celle que conseille cet homme, qui tente d'interpréter la vie par les choses visibles, qui sont temporelles, et ignore les choses invisibles, qui sont éternelles.

Ecclésiaste 9:10

Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le; car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas.

Ce chapitre marque le début d'une nouvelle partie du livre. Il se termine au verset **11:8**. Comme nous l'avons vu, le livre s'ouvre sur l'affirmation de la vanité de toutes choses. Cette affirmation est suivie d'une accumulation de preuves à l'appui de cette vision de la vie. Les preuves fournies sont celles tirées des expériences personnelles du débatteur et de ses observations générales. Tout au long du livre, le point de vue est celui d'un homme vivant « sous le soleil », au sens le plus complet du terme, c'est-à-dire jouissant de tous les avantages et donc capable de tester la vie à ce niveau et de s'exprimer avec autorité. Le résultat est la conviction que tout est vanité. Dans la section qui commence maintenant, cet homme vante le genre de sagesse mondaine qu'il a déjà évoquée, puis il passe à l'illustrer. Les mots que j'ai soulignés illustrent bien cette sagesse mondaine. Les conseils donnés sont excellents, mais leur raisonnement est tout à fait mauvais ; et lorsqu'ils sont inspirés par le sérieux et la rigueur, ils deviennent en eux-mêmes pernicieux. Bien sûr, il est bon de faire tout ce que nous avons à faire de toutes nos forces. Mais si la raison est que cette vie est tout ce qu'il y a, que la région inactive et obscure que ce genre de sagesse suppose exister au-delà signifie la cessation, alors le sérieux sera inévitablement mal dirigé. Jacques, l'auteur des Épîtres du Nouveau Testament, parle d'une sagesse qui est « terrestre, sensuelle, diabolique » ; et c'est bien cela. Néanmoins, c'est la décision rationnelle de tous ceux qui vivent « sous le soleil ».

Ecclésiaste 10:20

Ne maudis pas le roi, même dans ta pensée, et ne maudis pas le riche dans la chambre où tu couches; car l'oiseau du ciel emporterait ta voix, l'animal ailé publierait tes paroles.

C'est un excellent exemple de sagesse populaire. Après l'avoir louée, cet homme aux vues matérialistes donne des conseils sur la manière de vivre en accord avec elle. Du verset **9:17** jusqu'à ce verset inclus, le thème principal est la nécessité de la discrétion (au sens de la ruse), c'est-à-dire la prudence qui est mauvaise dans ses motivations et souvent malhonnête dans la pratique. Prenez ce verset et examinez-le attentivement. Que signifie-t-il ? Tout simplement : ne vous faites pas prendre ! La crainte qui se manifeste dans un tel conseil n'est pas la crainte de faire quelque chose de déshonorant, mais plutôt la crainte que la chose déshonorante soit découverte. Aucun homme dont la vie est régie par la crainte de l'Éternel, au sens propre du terme, ne peut jamais être influencé par un tel conseil. Un tel homme sait que l'acte déshonorant doit être évité parce qu'il est déshonorant. En dernière analyse, la crainte d'être découvert est la crainte du châtiment, tandis que la crainte de l'Éternel est la crainte du péché en soi. C'est là que se révèle la différence entre la sagesse « terrestre, sensuelle, diabolique » et « la sagesse qui vient d'en haut », qui « est d'abord pure ». Il est vrai que « l'honnêteté est la meilleure politique », mais l'homme qui n'est honnête que parce que c'est une bonne politique est un scélérat dans l'âme. Ainsi, toutes les maximes qui ont un air de sagesse doivent être mises à l'épreuve par le motif qui les inspire.

Ecclésiaste 11:8

Si donc un homme vit beaucoup d'années, qu'il se réjouisse pendant toutes ces années, et qu'il pense aux jours de ténèbres qui seront nombreux; tout ce qui arrivera est vanité.

Ce sont les derniers mots de la révélation de ce qu'est la vie lorsqu'elle est vécue « sous le soleil », c'est-à-dire sur le plan matériel, dans un hémisphère sans relations vitales avec le monde spirituel, au-delà d'une simple acceptation intellectuelle de son existence. L'esprit voyage vers ce qui se trouve au-delà de cette vie et ne découvre que les ténèbres. Cette perspective conduit à l'affirmation : « Tout ce qui vient est vanité ». Cela prolonge son affirmation initiale, « Tout est vanité », au-delà du présent. L'homme qui ne voit que vanité dans les choses d'aujourd'hui ne voit que vanité dans ce qui se trouve au-delà de sa compréhension. Il n'y a que ténèbres, pas de lumière, pas de connaissance, de la vanité. Que l'homme s'empare donc du présent et en tire tout ce qu'il peut ; qu'il se réjouisse des années, car elles sont les seules choses dont il puisse être sûr ! C'est exactement l'attitude de milliers de personnes envers la vie. En effet, c'est la seule attitude possible pour ceux qui n'ont aucun rapport direct avec le monde spirituel. C'est tout ce qu'ils peuvent faire, et c'est une chose éminemment sensée. Mais quel cercle vicieux que celui dans lequel s'enferme l'esprit ainsi circonscrit dans sa pensée ! Tout ici est vanité, c'est-à-dire vide, sans valeur ; mais comme il n'y a rien au-delà, si ce n'est encore de la vanité, profitons de la vanité présente ! Qu'y a-t-il de plus stupide ? Ainsi, le débatteur prouve ce que le livre entend prouver, à savoir la folie totale de la vie « sous le soleil », c'est-à-dire la vie qui s'efforce de se réaliser tout en excluant de son calcul les faits plus grands, au-dessus du soleil, au-delà du matériel.

Ecclésiaste 12:13

Écoutons la fin du discours: Crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit faire tout homme.

Le verset **11:9** marque le début de la dernière partie de ce livre. Il contraste directement et délibérément avec tout ce qui l'a précédé. Ce contraste apparaît immédiatement lorsque l'on compare les versets **11:8** et **11:9**. Tous deux invitent l'homme à se réjouir, mais le motif est tout autre. La voix de la sagesse mondaine dit : réjouis-toi, car l'avenir est sombre et vain. Maintenant, la sagesse supérieure parle et dit : réjouissez-vous en vous souvenant que Dieu juge les hommes sur l'exercice de tous leurs pouvoirs naturels. Souvenez-vous que le jugement ne signifie pas punition, à moins que les hommes n'abusent de ces pouvoirs naturels. La sagesse dit : la vie doit être pleine de joie, et le moyen de trouver la joie est de la soumettre au jugement, c'est-à-dire au gouvernement de Dieu. C'est ce qui est souligné dans tout ce qui suit, jusqu'à ce que tout soit résumé dans ces mots. Je ne peux m'empêcher de dire que cette affirmation a souffert de manière incalculable de l'introduction par les traducteurs du mot « devoir ». Ce mot n'apparaît pas dans le texte hébreu. Si on le supprime, l'affirmation est la suivante : « Voilà tout l'homme ». Cela met immédiatement en évidence la perspective de tout ce qui a précédé. La perspective du Debater n'était pas celle de l'homme dans son ensemble. La vie dans sa totalité englobe les choses qui sont au-dessus du soleil, les faits et les forces spirituels ; elle commence par la crainte de Dieu et fait peser cette crainte sur tous les faits et toutes les forces inférieurs, en marchant dans ses commandements. Aucun homme qui vit une vie entière ne dit jamais que « tout est vanité ». En trouvant d'abord Dieu, il trouve aussi la joie et la plénitude de la vie sous tous ses aspects. Pour lui, la vie devient un chant et une joie ; elle est pleine et glorieuse.

Cantique des Cantiques 1:6

Ils m'ont faite gardienne des vignes. Ma vigne, à moi, je ne l'ai pas gardée.

Il y a ceux qui considèrent ce livre comme un chant d'amour humain. Il y a ceux qui pensent que sa seule valeur réside dans son caractère mystique et suggestif. Personnellement, je crois que ces deux valeurs sont présentes. S'il n'a pas d'intention mystique, il est inestimable en tant que chant d'amour entre un homme et une femme. S'il a des intentions mystiques, celles-ci sont transmises par le véhicule figuratif le plus élevé, celui de cet amour même. C'est le langage de la fiancée aux vierges qui l'accompagnent. Ce n'est pas un langage d'excuse au sens d'une confession d'échec. C'est un langage d'excuse au sens d'une défense. Remarquez tout le mouvement. Elle est noire, mais belle. Elle est brune, le soleil l'a brûlée, mais c'est en gardant les vignes des autres. La noirceur, le teint basané, sont dus au service ; le vignoble personnel non entretenu est de nature sacrificielle dans l'intérêt de ce service. Les vierges qui regardent pourraient s'étonner de l'amour du Fiancé pour cette Épouse, qui porte certaines marques de limitation ou d'absence de ce qu'elles considèrent comme la beauté personnelle. L'Épouse déclare que ces marques sont les preuves de ce que son Fiancé apprécie en elle. Elles deviennent les symboles de la beauté la plus vraie. Au niveau de l'amour humain, cela est très suggestif. Pour un homme véritable, les principales beautés d'une femme sont celles qui témoignent de la grandeur de son âme ; souvent, la défiguration apparente de l'extérieur est la preuve d'une grande force de caractère. Dans le domaine de l'interprétation mystique, nous touchons ici à une vérité profonde. L'Épouse du Christ est belle à Ses yeux dans la mesure où elle porte les marques d'une véritable communion avec Son service sacrificiel. Celui qui s'est dépouillé Lui-même se réjouit de ceux qui, dans leur dévouement pour les vignes des autres, s'élèvent au point de négliger les leurs.

Cantique des Cantiques 2:2

Comme un lis au milieu des épines, Telle est mon amie parmi les jeunes filles.

C'est le langage du Fiancé. Il reprend la description que la Fiancée a donnée d'elle-même dans les mots qui précèdent immédiatement : « Je suis une rose de Saron, Un lis des vallées », mais il ajoute à son caractère impressionnant et à sa beauté les mots « au milieu des épines ». Le lis auquel il est fait référence était certainement une fleur écarlate, et pas rare ; tout comme le narcisse de Saron était le crocus violet et blanc qui abondait. Ainsi, la description que la mariée fait d'elle-même était en réalité plutôt dépréciative. C'était comme si elle voyait qu'il n'y avait rien d'extraordinaire ou d'inhabituel dans sa beauté. Ici, la version révisée nous aide en rendant « une rose de Saron » plutôt que « la rose de Saron » ; et « un lys des vallées » plutôt que « le lys des vallées ». À cela, le Fiancé répond en acceptant la description qu'elle fait d'elle-même comme « un lys », mais pas comme un parmi d'autres, mais comme un lys par rapport auquel tous les autres sont comme des épines à ses yeux. Telle est la véritable vision de l'amour. Pour l'homme, ce qui émerveille dans sa bien-aimée, c'est qu'elle est pleine de beauté, alors que les autres, qui poussent dans le même sol, en sont dépourvues. Lorsque nous interprétons ces paroles comme celles du Christ, elles sont d'autant plus saisissantes que la description est littéralement vraie. Ceux qu'Il aime s'épanouissent et deviennent vraiment beaux, dans un sol qui produit des épines. Les grâces et les beautés des bien-aimés du Seigneur ne sont pas celles des plantes nourries dans des serres ; ce sont celles qui se développent dans des lieux de tempête et de gel, dans des sols peu propices. Ici, nécessairement, l'interprétation mystique nous transporte dans un domaine plus élevé et plus merveilleux que celui que la nature peut interpréter.

Cantique des Cantiques 3:4

Que j'ai trouvé celui que mon cœur aime; Je l'ai saisi, et je ne l'ai point lâché.

C'est le langage de la fiancée. Il fait partie du récit de ses souvenirs de l'époque où son bien-aimé la courtisait ; il s'agit en particulier du récit d'un rêve. Après que le bien-aimé fut venu (**2:8-14**) et reparti (**2:15-17**), la nuit tomba et, dans ses rêves, elle crut l'avoir perdu. Toujours en rêve, elle se leva et le chercha dans toute la ville, interrogeant les gardes. Elle finit par le trouver ; alors elle le saisit et ne le lâcha plus. Sur le plan humain, en tant qu'histoire d'amour, cela est très naturel et très beau. L'amour crée une crainte perpétuelle de perdre l'être aimé ; et cette crainte, souvent seulement inconsciente pendant la journée, prend la forme d'une expérience réelle dans les rêves de la nuit. Viennent ensuite la recherche et la nouvelle emprise sur l'être aimé lorsqu'il est retrouvé. Tout cela est une interprétation poétique et vraie du pouvoir de l'amour lorsqu'il domine une vie. Lorsque nous rendons cette histoire figurative et interprétative des relations les plus élevées de l'âme avec Dieu à travers le Christ, elle devient une merveilleuse révélation de la sensibilité de la vie qui est réellement amoureuse du Christ, et donc de Dieu. Nous ne sommes en sécurité que tant que la crainte de perdre notre Bien-Aimé nous rend sensibles et vigilants. Lorsque, dans un rêve ou dans la réalité, nous perdons le sentiment de Sa présence, cherchons-Le ; et puis, lorsque nous L'avons trouvé, avec une dévotion renouvelée, tenons-Le fermement et refusons de le laisser partir.

Cantique des Cantiques 4:16

Réveille-toi, nord, et viens, midi ; souffle dans mon jardin, pour que ses aromates s’exhalent ! Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu’il mange ses fruits exquis. (version Darby)

Dans la section qui commence au verset **3:6**, nous avons l'histoire des fiançailles ; et ces mots rapportent la réponse de la mariée à la demande en mariage du marié. C'est le langage de son abandon à lui, de son acceptation de son appel. Il est très imagé et poétique, empreint du raffinement de l'esprit oriental. Dans la première partie, elle pense à elle-même, à sa personnalité, à ce qui est son jardin. Dans la deuxième partie, elle se considère comme lui appartenant, elle est désormais son jardin. Son désir pour elle-même est que le parfum de sa personnalité se répande pour lui. C'est pourquoi elle invoque le double ministère des vents du nord et du sud, celui qui est froid et salutaire, l'esprit du principe, et celui qui est chaud et réconfortant, l'esprit de la passion. Sous cette double action, toute la beauté de la personnalité est perfectionnée, le principe étant imprégné de passion et la passion régie par le principe. Alors, que le bien-aimé vienne dans le jardin ainsi préparé et perfectionné, et qu'il mange ses fruits précieux. Le désir dominant de l'oratrice est la satisfaction du Bien-Aimé. Cette considération s'élève sans effort vers les sphères supérieures. La seule passion qui anime l'aimé du Seigneur est de satisfaire son cœur, de lui fournir les fruits précieux qu'il recherche avec amour. Pour que nous puissions le faire, nous appelons le vent du nord et le vent du sud, l'adversité et la prospérité, l'hiver et l'été, afin que, par leurs ministères variés, nous devenions pour lui un jardin de délices.

Cantique des Cantiques 5:16

Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, Filles de Jérusalem!

C'est le langage de la mariée, et c'est le point culminant de sa réponse à la question des filles de Jérusalem. Elles avaient dit : « Qu'y a-t-il de plus que l'amour dans ton bien-aimé ? » J'ai omis le mot « autre », car bien qu'il exprime le sens de la question, il ne figure pas dans le texte hébreu, et je trouve que la question est plus forte sans lui. Elles ont dit : « Qu'y a-t-il en ton bien-aimé qui soit plus que ce que toute autre femme voit en son bien-aimé ? » C'était une question tout à fait naturelle. Et pourtant, il y a plus pour cette femme. La mariée répond en le décrivant avec toute la richesse de l'imagerie orientale. Pourtant, n'importe quelle autre femme aurait pu utiliser toutes les figures de style pour décrire son bien-aimé. Mais finalement, et je pense que c'est à demi inconsciemment, la vérité éclate lorsqu'elle dit : « C'est mon bien-aimé, et c'est mon ami. » C'est la vérité, et aucune description du bien-aimé n'est satisfaisante, sauf pour celui qui l'utilise, qui voit toujours plus que ce que les mots transmettent aux autres. L'application de ce principe dans les sphères les plus élevées transcende le niveau humain. Aucun croyant ne peut décrire le Seigneur, car toute description échoue. C'est pourquoi, par exemple, aucun artiste n'a jamais satisfait personne d'autre que lui-même en représentant Jésus, et on peut se demander s'il y est parvenu. La merveille céleste de notre Seigneur est qu'Il est tout entier l'Être Aimable pour Son Épouse, et donc pour toutes les multitudes d'âmes qui constituent cette Épouse. Chacun d'entre eux peut dire : « Voici mon Bien-Aimé, et voici mon Ami » ; et si chacun pouvait décrire aux autres ce que cela signifie, la merveille de la révélation serait celle de la grâce et de la gloire multicolores du Seigneur. Et c'est ce qu'ils feront dans les âges à venir, lorsqu'ils révéleront aux principautés et aux puissances la sagesse et l'amour de Dieu, et que le Christ viendra être admiré dans ses saints.

Cantique des Cantiques 6:10

Qui est celle qui apparaît comme l'aurore, Belle comme la lune, pure comme le soleil, Mais terrible comme des troupes sous leurs bannières?

Ces mots sont attribués par certains aux femmes mentionnées dans le verset précédent. Ce n'est pas ainsi que je comprends ce passage. Du quatrième verset de ce chapitre jusqu'au neuvième du suivant, nous avons les réflexions du Fiancé sur la grâce et la beauté de son Épouse. Après avoir fait l'éloge des femmes dans ces réflexions, il s'écrie avec extase. C'est le point culminant de toutes les descriptions, et cela ne peut être interprété que comme une référence à la beauté du caractère, même au niveau de l'amour terrestre. Les termes sont purement poétiques. Le mot « lune » signifie « blancheur » et celui de « soleil » signifie « chaleur ». Ils ne sont utilisés qu'en poésie. Suivez les étapes de la description. L'image est celle de l'aube qui se transforme en midi. D'abord, la fraîcheur et la beauté de l'heure matinale, alors que la nuit s'achève ; puis la blancheur de la lune, la beauté de la pureté ; ensuite, la clarté et la pureté résultant de l'action du feu ; et enfin, la majesté irrésistible d'une armée marchant sous ses bannières. Telles sont les beautés ultimes de l'Épouse, celles qui captivent et retiennent l'amour de l'Époux. Ce verset a été un grand soutien pour ceux qui ont utilisé la méthode mystique d'interprétation de ce cantique, et à juste titre. Ainsi, Christ voit son Épouse telle qu'elle sera en ce beau matin où le triomphe de sa grâce rédemptrice sera accompli en elle. Que chaque membre de cette Épouse médite cette vision et, en se soumettant toujours davantage à sa grâce, tende vers le but de son éminente vocation.

Cantique des Cantiques 7:10

Je suis à mon bien-aimé, Et ses désirs se portent vers moi.

C'est la voix de la mariée, qui fait suite à la méditation du marié. C'est la parole d'amour ultime, complète et définitive. Elle exprime une satisfaction totale, un repos absolu, le comble du contentement et de la paix. Elle comporte deux éléments. Le premier est celui de l'abandon total : « Je suis à mon bien-aimé ». Le second est celui de la prise de conscience que le bien-aimé est satisfait : « Son désir est pour moi ». Il n'existe pas dans la littérature de mots qui expriment de manière aussi complète, parfaite et simple l'expérience la plus élevée de l'amour humain ; ce sont donc des mots qui justifient pleinement l'interprétation mystique de ce Cantique. C'est le langage de l'âme lorsqu'elle a trouvé son repos et sa satisfaction définitifs dans l'amour de Dieu — à la fois son amour pour l'âme et l'amour de l'âme pour Lui. Pour nous, cela trouve bien sûr son accomplissement en Christ et à travers Lui. Pouvoir utiliser ces mots pour définir la relation entre l'âme et Lui, c'est avoir trouvé la joie la plus grande, la paix la plus profonde, l'expérience complète de l'amour. La contemplation de l'idéal devient une recherche. Nous pouvons dire sans aucun doute, aussi merveilleux que cela soit, que « son désir est tourné vers nous ». Pouvons-nous dire, chacun personnellement, « je suis à mon Bien-Aimé » ? Ce n'est que lorsque nous le pouvons que nous commençons à connaître la profondeur et la richesse de son amour. Son désir pour nous s'est manifesté dans sa croix. Notre appréciation de ce désir est à la mesure de notre abandon à Son amour.

Cantique des Cantiques 8:4

Je vous en conjure, filles de Jérusalem, Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, Avant qu'elle le veuille.

Revenons lire **2:7** et **3:5**. La similitude avec ce verset est immédiatement perceptible. Dans chaque cas, j'omets dans ma lecture le « mon » suggéré par les traducteurs, et j'adopte la lecture marginale « il » à la place de « lui ». Dans chaque cas, l'appel est identique ; la seule différence est que dans ce dernier cas, les mots illustratifs « par les biches et les gazelles des champs » sont omis. Lorsque ce grand Cantique est soigneusement exposé, on constate qu'il se compose principalement des paroles de la mariée et du marié. À celles-ci s'ajoutent certaines paroles des vierges adressées à la mariée ou au marié. Mais dans ces trois cas, il s'agit d'une autre voix. C'est la voix de la Sagesse, qui prononce un avertissement nécessaire, rendu puissant par cette histoire d'amour sans pareille. Quel est cet avertissement ? Que l'amour est une chose si sacrée qu'il ne faut pas le prendre à la légère. Il ne faut pas le rechercher. Il s'éveille et se réveille de lui-même. Jouer avec cette capacité, c'est détruire cette capacité même. C'est là le mal de toute frivolité amoureuse. Puissent ces paroles être chantées dans l'âme la plus profonde de tous les jeunes gens et de toutes les jeunes filles. Les tragédies résultant de la désobéissance à ces avertissements sont partout. Ces paroles peuvent-elles s'appliquer au domaine supérieur auquel nous avons pensé tout au long de notre lecture ? Je pense que oui. Elles nous mettent en garde contre le danger de vouloir imposer aux autres une expérience de l'amour du Christ et de Dieu. Notre privilège est de présenter le Christ à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à tout le monde, mais ils doivent tomber amoureux de Lui par eux-mêmes. N'était-ce pas là Son intention lorsqu'Il a dit à ses disciples de ne dire à personne qu'Il était le Christ ? Comme Il l'avait dit à Pierre, cette révélation ne vient pas de la chair et du sang, mais du Père. Nous faisons du tort aux âmes des jeunes, et en fait à toutes les âmes, lorsque nous essayons de leur imposer une expérience. Conduisons-les à Lui. Il éveillera l'amour.

Ésaïe 1:11

Je suis rassasié des holocaustes de béliers.

Le premier verset de ce chapitre constitue la page de titre du livre et nous donne avec une parfaite clarté les dates des prophéties d'Ésaïe. Le chapitre 6 parle de la mort d'Ozias. Dans les chapitres 1 à 5, nous avons les notes des messages du prophète pendant le règne d'Ozias. Ewald a appelé ce premier chapitre « la grande mise en accusation », ce qui le décrit très justement. Tout au long du chapitre, la nation est vue du point de vue divin, et son état terrible est décrit de manière vivante. D'un point de vue matériel, le règne d'Ozias fut caractérisé par une grande prospérité. De plus, le service du temple était maintenu. Au cœur du chapitre, on trouve ces mots, qui révèlent de manière saisissante l'attitude divine envers les sacrifices qui sont offerts. Les mots « j'en ai assez » expriment le dégoût produit par la satiété. Toute la force de cette expression vient du fait que toutes ces offrandes étaient prescrites par Dieu. Quelle interprétation nous avons ici de l'attitude de Dieu envers toutes les pratiques religieuses ! Lorsque les plus élevées et les meilleures d'entre elles, celles qu'Il a Lui-même ordonnées, cessent d'être l'expression d'un véritable état spirituel et moral, Il les déteste. La raison en est clairement révélée dans une phrase suivante : « Je ne peux supporter l'iniquité et les assemblées solennelles. » Nous devons nous en souvenir dans tous nos exercices de culte. Le chant des hymnes, l'offrande de prières, le don d'argent, l'étude de la Parole, tout cela peut devenir odieux à Dieu, et le devient, lorsque l'état spirituel et moral des adorateurs n'est pas en harmonie avec ce que ces choses représentent.

Ésaïe 2:5

Maison de Jacob, Venez, et marchons à la lumière de l'Éternel!

Après l'accusation portée contre la nation dans le premier chapitre, suit une prédiction des conditions idéales qui régneront « dans les derniers jours », c'est-à-dire dans le royaume messianique établi. « La lumière de l'Éternel » mentionnée dans cet appel est la gloire de cette vision des derniers jours. Il convient de noter qu'immédiatement après cet appel, la prophétie revient sur les conditions tristes qui existaient alors, les dénonce et déclare que pour y mettre fin et instaurer le véritable ordre, « il y aura un jour de l'Éternel », un jour de « terreur de l'Éternel ». Le fait frappant et instructif est qu'au milieu des ténèbres et de la dégénérescence, ce prophète de Dieu avait une vision claire de la gloire ultime, une foi inébranlable qu'elle se réaliserait, et qu'il l'a décrite et a appelé la nation à marcher dans sa lumière. Un examen de tous les écrits prophétiques de l'Ancien Testament et des écrits apostoliques du Nouveau Testament montre que cela a toujours été vrai pour les messagers inspirés par Dieu. Aucun homme n'a vu aussi clairement, ni dénoncé aussi constamment et avec autant de véhémence, les voies impies et calamiteuses de la méchanceté ; mais ils n'ont jamais perdu de vue le triomphe final de la justice, et ils ont constamment exhorté les hommes à « se réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu » et les ont appelés à marcher dans cette lumière. C'est une question sur laquelle nous ferions bien de méditer. En ces jours de ténèbres et de corruption généralisée, nous courons le danger de devenir tellement conscients de ces conditions que nous en oublions, voire mettons en doute, l'issue finale du triomphe de Dieu. Cela n'arrive jamais à ceux qui vivent en étroite communion avec Dieu. Ils voient à travers tout le mystère du présent jusqu'à la fin déterminée, et à la lumière de cette gloire, ils ordonnent tous leurs pas.

Ésaïe 3:16

…les filles de Sion sont orgueilleuses…

Ces mots constituent l'accusation principale portée contre les femmes devant le tribunal, dans ce message du prophète. L'oracle tout entier est une dénonciation brillante et satirique de la vanité et de la futilité de leur mode de vie. Pour le prophète, ce mode de vie n'était pas seulement vain et futile ; il était carrément mauvais, étant donné que le luxe dans lequel elles vivaient était rendu possible par l'oppression du peuple et l'écrasement des pauvres. Mais il y a ici une note plus profonde. Il est impossible d'imaginer qu'un prophète comme Ésaïe aurait perdu son temps à dénoncer ces femmes s'il n'avait pas reconnu leur implication dans la culpabilité des dirigeants et la dégénérescence de la nation. Plus tard dans son œuvre prophétique, il les dénonça à nouveau (voir chapitre 32). Amos, à la cour de Samarie, fut féroce dans ses invectives contre les femmes. Tout cela est très suggestif. L'influence des femmes est très puissante, pour le meilleur ou pour le pire. J'ai entendu un jour l'un des observateurs les plus perspicaces dire qu'aucun grand mouvement pour l'élévation de l'humanité n'avait été généré dans l'histoire humaine sans que l'influence des femmes y ait été pour beaucoup. Je ne sais pas si une affirmation aussi catégorique peut être étayée, mais je crois qu'elle contient une grande part de vérité. Il est tout aussi vrai que le rôle des femmes dans la corruption de la race humaine a été terrible. Lorsque les femmes d'une nation sont nobles, la vie nationale est forte. Lorsqu'elles sont corrompues, la nation est condamnée. La femme est le dernier bastion du bien ou du mal. La compassion et la cruauté sont superlatives chez elle.

Ésaïe 4:4

Par l’esprit de jugement et par l’esprit qui consume. (version Lausanne)

Dans l'oracle concernant les femmes, le prophète avait prédit la destruction de la ville en raison de la corruption dans laquelle ces femmes étaient impliquées, tant en ce qui concerne la cause que le déroulement. Comme toujours, ce messager de Dieu voyait que le châtiment résultant du jugement divin aboutirait à la restauration ; et dans les paroles brèves mais belles contenues dans les versets **4:2-6**, il décrivait le nouvel ordre. Au cours de ce jugement, le mal sera éliminé, et ceux qui resteront à Jérusalem seront saints ; les filles de Jérusalem seront lavées de leur souillure et la ville sera purifiée de son sang. Les mots que nous avons soulignés sont ceux par lesquels le prophète décrit le moyen par lequel ce processus de purification sera accompli. C'est une description remarquable : « L'esprit de justice et l'esprit de feu ». La justice est le gouvernement en action, et dans une justice stricte et impartiale, elle est discriminatoire et irrésistible. La combustion est un processus qui extermine les choses viles et indignes, et purifie de tout alliage les choses nobles et dignes. Cette conception de Dieu comme Esprit de justice et de feu revient sans cesse dans les écrits de l'Ancien Testament et passe dans le Nouveau Testament avec son interprétation de l'ère de l'Esprit. S'il existe des sens dans lesquels l'Esprit en tant que feu est désormais disponible et à l'œuvre de manière particulière, grâce à l'œuvre accomplie du Fils de Dieu, il existe d'autres sens dans lesquels toute l'histoire humaine a connu la présence et la puissance de « l'esprit de justice » et de « l'esprit brûlant ». Cet esprit détruit sans cesse le mal et établit le bien.

Ésaïe 5:7

Il avait espéré de la droiture, et voici du sang versé! De la justice, et voici des cris de détresse!

Ces mots sont d'une importance capitale, car ils constituent l'interprétation que le prophète fait de son propre chant sur la vigne. Dans ce chant, il avait comparé Juda à une plante que l'Éternel avait plantée et dont il attendait des raisins, mais qui avait produit des raisins sauvages. Maintenant, cette image est expliquée. Le fruit que l'Éternel attendait de la nation est décrit par les deux mots « justice » et « droiture ». C'est afin de faire régner parmi les nations la « justice », c'est-à-dire le vrai gouvernement, qui résulte de la « droiture », c'est-à-dire la bonne relation avec Dieu, qu'Il avait créé la nation. Au lieu de ce fruit, elle avait produit l'oppression — littéralement le sang versé — et les cris des opprimés. C'est là que résidait son échec. Ainsi, dans ce chant remarquable, le prophète enseignait à ses contemporains et à tous ceux qui étudient son chant que le gouvernement divin d'une nation exige qu'elle réalise un véritable ordre en son sein, dans l'intérêt des autres nations ; et lorsqu'elle ne le fait pas et permet des conditions d'oppression, Dieu procède à sa destruction. Nous retrouvons cette image de la vigne tout au long des Écritures jusqu'à sa dernière occurrence dans l'allégorie de Jésus. Une fois que nous l'avons trouvée, il est bon d'appliquer ses principes à l'Église en ce qui concerne ses responsabilités envers le monde. En ce qui concerne cette époque et cette terre, elle existe pour produire les mêmes fruits de justice et de droiture. Si, à l'intérieur de ses frontières, l'oppression règne et que les cris qui en résultent se font entendre, elle échoue également.

Ésaïe 6:3

Saint, saint, saint est l'Éternel des armées! toute la terre est pleine de sa gloire!

Nous avons tous ressenti l'émerveillement et la gloire de ce chapitre. Il relate la vision qui fut donnée au prophète à la mort d'Ozias. Pour la première fois dans la vie d'Ésaïe, le trône de Juda était vacant. L'homme qui symbolisait l'ordre et l'autorité nationaux était décédé. Puis il vit le trône qui n'est jamais vacant, et le Roi, le Seigneur, qui ne meurt jamais. Il le vit, de plus, entouré d'esprits de feu qui le servaient, l'adoraient ou, comme dans le cas de celui qui vint vers le prophète avec le charbon purificateur, le servaient. Cette vision lui donna une nouvelle conception de l'Éternel et provoqua une crise dans son œuvre. Les mots que nous avons soulignés constituaient le chant des séraphins adorateurs. En pensant à ce chant, nous avons trop tendance à ne penser qu'à la première moitié, celle où ils célébraient la sainteté de l'Éternel. Il est certain que c'était, et que c'est toujours, la première note. Elle ne doit jamais être omise ou placée en second lieu. Elle donne une interprétation à ce qui suit. Mais continuons. Dans leur adoration, ils célébraient également le fait que « toute la terre est remplie de sa gloire ». Ainsi, ici, dans l'Ancien Testament, est soulignée la vérité qui contredit l'idée fausse selon laquelle tout ce qui se trouve sur la terre est intrinsèquement mauvais. La terre est remplie de Sa gloire, qui se manifeste dans sa forme, sa couleur, ses ressources pour le bien-être humain. Le mal existe, mais c'est un poison introduit de l'extérieur. Contre lui, la sainteté de l'Éternel est à l'œuvre pour toujours ; et enfin, grâce à Son action rédemptrice, la victoire sera remportée. Alors, toute la création, libérée de l'esclavage du mal, proclamera sa louange. Telles sont les convictions fondamentales qui font les grands ministères.

Ésaïe 7:8

Achaz répondit: Je ne demanderai rien, je ne tenterai pas l'Éternel.

La page de titre de ce livre (voir **1:1**) fait référence à « La prophétie d'Ésaïe […] au temps d'Ozias, de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda ». Au chapitre 6, nous avons le récit de la mort d'Ozias et de la vision qui fut alors donnée au prophète. Au chapitre 7, nous nous trouvons sous le règne d'Achaz. Cela signifie qu'au moins seize années se sont écoulées, car Jotham a régné pendant cette période. Il semble avoir généralement suivi les traces de son père Ozias, et nous n'avons aucune trace de prophéties d'Ésaïe. Avec l'accession au trône d'Achaz, la nation s'est enfoncée dans une voie plus définitivement mauvaise. Avec son accession, la vie nationale était également menacée par une confédération contre elle, formée par Israël et la Syrie. Le roi était rempli d'inquiétude. C'est alors qu'Ésaïe intervint. Il savait qu'Achaz était susceptible de rechercher l'aide de l'Assyrie. Le prophète savait que cela serait fatal. Il l'exhorta donc à ne compter que sur Dieu et lui offrit un signe. C'est à cette offre qu'il répondit par ces mots. Notez-les bien. Elles ont toutes l'apparence de la religion et du respect. Il ne cherchait pas à mettre Éternel à l'épreuve ! Et pourtant, son refus du signe offert était irréligieux et irrévérencieux, car il venait du fait qu'il ne voulait pas suivre la politique que le prophète lui recommandait. Il venait aussi de la peur. Il savait que le signe serait donné, et il ne le désirait pas. Il y a là une suggestion des plus solennelles. Comme il est facile de se tromper soi-même ! Veillons toujours à ne pas refuser la voie et la volonté de Dieu sous le couvert de phrases grandiloquentes qui semblent être celles de la conviction religieuse. C'est une chose de tenter l'Éternel par l'incrédulité, mais c'est de la nature même de l'incrédulité la plus profonde que de refuser un signe qu'Il offre.

Ésaïe 8:19

Si l'on vous dit: Consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir, Qui poussent des sifflements et des soupirs, Répondez: Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants?

Ces mots ont une importance considérable à notre époque. Remarquez bien la situation. Le roi avait refusé le signe divin. La nation avait rejeté la politique divine. Le prophète avait reçu l'ordre de sceller le témoignage, c'est-à-dire de cesser son ministère public. Il devait se consacrer à ses enfants spirituels, le reste élu fidèle à l'Éternel. C'est ce qu'il fit, et nous n'avons plus aucune trace de ses paroles publiques jusqu'au chapitre 28. Tout était désormais destiné à ce cercle restreint. Dans ce ministère, les tout premiers mots étaient une mise en garde solennelle contre la nécromancie, contre le spiritisme, ou ce que nous appelons aujourd'hui le spiritualisme. Lorsque les voix de la prophétie divine se taisent, les hommes sont toujours enclins à recourir à ce commerce avec le monde des esprits. Que ceux qui sont fidèles à l'Éternel prennent garde. Dans une brève note, nous ne pouvons que donner une idée générale de ce passage très exhaustif. Il existe des « esprits familiers ». Il y a des médiums, ceux qui les possèdent, c'est-à-dire ceux qui communiquent avec eux. Ce sont des sorciers, et leur langage est celui des chuchotements, des gazouillis et des murmures. Autrement dit, rien n'est clair, ni dans le fond ni dans la forme. Quand on demande aux hommes de « les consulter », la réponse devrait toujours être que cette recherche est, pour le moins, stupide, car les hommes peuvent rechercher Dieu. Pourquoi les vivants se détourneraient-ils du Dieu vivant pour chercher conseil auprès d'esprits morts ? Notez bien cette alternative. Le choix se fait entre Dieu, le Dieu vivant, et les esprits qui sont morts. Leur mort est spirituelle ; ils sont mauvais en ce qu'ils sont coupés de Dieu. Telle est la réponse biblique et chrétienne au spiritisme. Ceux qui recherchent les esprits familiers sont ceux qui ne recherchent pas Dieu.

Ésaïe 9:7

Voilà ce que fera le zèle de l'Éternel des armées.

Si la première note de l'enseignement du prophète à ses enfants spirituels était un avertissement contre la nécromancie, la recherche des esprits morts, c'est-à-dire ceux qui sont coupés de Dieu, la deuxième, qui suit immédiatement, décrivait une grande et glorieuse délivrance. Ces mots concluent cette description : « Voilà ce que fera le zèle de l'Éternel des armées. » Ce sont des mots saisissants. Ésaïe les a repris (voir **37:32**). On retrouve la même idée dans Joël (**2:18**) : « L'Éternel est ému de jalousie pour son pays, Et il épargne son peuple. » ; et dans Zacharie (**1:14**) : « Ainsi parle l'Éternel des armées: Je suis ému d'une grande jalousie pour Jérusalem et pour Sion, » ; et (**8:2**) : « Ainsi parle l'Éternel des armées: Je suis ému pour Sion d'une grande jalousie, et je suis saisi pour elle d'une grande fureur. » Les mots zèle et jalousie sont identiques en hébreu. C'est un mot qui signifie passion et qui est utilisé de nombreuses manières différentes. Lorsqu'il est attribué à l'Éternel, il désigne invariablement Sa colère contre ceux qui détruisent ceux qu'il aime. Il s'agit donc d'une colère inspirée par l'amour. C'est cette force qui apporte la délivrance. Dans ce message, le prophète prédit la défaite des ennemis du peuple de Dieu, la destruction de tous les instruments de guerre, et déclare que cette délivrance finale viendra par « un enfant qui naîtra… un fils qui sera donné ». Il établirait le véritable Royaume. Il a ensuite révélé le moyen de cette puissante délivrance. Elle s'accomplirait par le zèle de l'Éternel. Nous vivons après l'avènement de cet Enfant, de ce Fils, et nous vivons pendant qu'Il règne, « car Il doit régner jusqu'à ce qu'Il ait mis tous Ses ennemis sous Ses pieds ». Soyons assurés de Sa victoire, car « le zèle de l'Éternel des armées accomplira cela ».

Ésaïe 10:15

La hache se glorifie-t-elle envers celui qui s'en sert? Ou la scie est-elle arrogante envers celui qui la manie? Comme si la verge faisait mouvoir celui qui la lève, Comme si le bâton soulevait celui qui n'est pas du bois!

Ces mots sont ceux d'un homme qui voit le monde entier sous le gouvernement divin. Ils doivent être interprétés à la lumière des premiers mots de ce message particulier (voir verset **10:5**). « Malheur à l'Assyrien, verge de ma colère! La verge dans sa main, c'est l'instrument de ma fureur. » Rappelez-vous la situation politique. La nation, sous l'influence d'Achaz, se tournait vers l'Assyrie pour obtenir de l'aide. Le prophète, instruisant ses enfants spirituels, déclara que l'Assyrie serait un instrument entre les mains de Dieu pour châtier son peuple. Il le déclara dans cette prophétie, puis poursuivit en décrivant de manière dramatique l'arrogance de l'Assyrie, qui ne reconnaît pas le dessein divin, mais a dans son cœur le désir de détruire (verset **10:7**). À cette intention de l'Assyrie s'oppose celle de l'Éternel qui, lorsque son œuvre sera accomplie sur Sion et Jérusalem, punira l'Assyrie pour son arrogance. Ainsi, le prophète voyait toutes ces nations entre les mains de Dieu. Pour punir son propre peuple coupable, l'Assyrie est Son bâton et Sa verge ; mais l'Assyrie ne peut aller plus loin que l'accomplissement du dessein divin. La lumière de cet enseignement éclaire les conditions modernes aussi clairement que cette histoire ancienne. Dieu est toujours le Dieu de toutes les nations, même lorsqu'elles ne le reconnaissent pas ou se vantent contre Lui. Il utilisera leur puissance pour accomplir Son dessein, puis la détruira. La hache est toujours dans Sa main, la scie fait Son œuvre. Quelle folie pour l'une ou l'autre de se vanter contre Lui !

Ésaïe 11:3

Il ne jugera point sur l'apparence, Il ne prononcera point sur un ouï-dire.

Après avoir prédit la destruction de l'Assyrie et, par implication, celle de tous les ennemis de la nation, le prophète fit à ce cercle restreint d'âmes fidèles cette prédiction incomparable du royaume messianique. Il décrivit le caractère du Messie, révéla les méthodes de Son gouvernement, donna une description éclatante des résultats de Son règne et raconta comment le peuple dispersé serait rassemblé des quatre coins de la terre. Ces paroles se trouvent au milieu de la révélation des méthodes de gouvernement, et elles comptent certainement parmi les plus merveilleuses et les plus saisissantes qui aient jamais été prononcées au sujet de ce grand royaume céleste qui doit encore venir. Leur caractère saisissant apparaît lorsqu'on compare la conception du gouvernement et de la décision avec les méthodes les plus élevées et les meilleures qui existent parmi les hommes. Toutes les lois humaines sont faites et administrées en fonction de ce que les hommes voient de leurs yeux et entendent de leurs oreilles, et cela parce que l'homme, dans ses relations avec ses semblables, n'a pas d'autre moyen de connaissance. Ces lois s'effondrent et la justice s'égare, car ce que les yeux voient est souvent trompeur, et ce que les oreilles entendent n'est pas vrai, ou n'est pas toute la vérité. Mais dans le royaume de Dieu, le gouvernement est fondé sur la connaissance absolue, et les décisions sont le résultat d'une compréhension parfaite. Ce ne sont pas seulement les actes visibles ou les paroles entendues qui seront connus de Lui, le Roi oint et désigné par Dieu, Lui-même humain, un Enfant né pour nous, et divin, un Fils donné. Cette seule phrase suffit à prouver la gloire de ce règne et à nous animer d'un désir ardent de hâter sa venue.

Ésaïe 12:6

Pousse des cris de joie et d'allégresse, habitant de Sion! Car il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël.

Le lien entre ce chant du chapitre douze et les prophéties messianiques du chapitre onze est indiqué par les mots introductifs : « Tu diras en ce jour-là ». Le chant lui-même se compose de deux mouvements. Dans le premier (versets **12:1-2**), le chanteur est la nation personnifiée qui loue le Dieu par qui son salut a été accompli. Dans le second (versets **12:3-6**), le prophète, dans une exultation joyeuse, s'adresse à la nation ainsi délivrée. Ces paroles constituent la note finale de ce mouvement et exposent la raison principale de la force de la ville et de la joie du peuple. C'est que Celui qui est grand au milieu d'elle est saint. C'est là la note fondamentale du Royaume et de la Cité de Dieu, qui contraste avec toutes les fausses idées de grandeur qui ont ruiné et détruit les royaumes des hommes. Au milieu des royaumes humains qui ont semblé puissants pendant un temps, mais qui ont péri, se trouvaient ceux qui étaient considérés comme grands en raison de leurs prouesses militaires, de leur sens de la diplomatie ou de leur habileté économique. Aucune de ces qualités n'est suffisante pour créer la stabilité ou assurer la permanence. Au milieu de la Cité de Dieu, le Royaume des Cieux, le Grand est le Saint. Cette séparation du mal assurera la victoire de Son combat, le triomphe de Sa diplomatie, la perfection de Son économie. C'est pourquoi Sa Cité et Son Royaume seront stables et permanents, sans fin. C'est donc là la note suprême du chant qui célèbre Son règne et le salut de Son peuple.

Ésaïe 13:4

L'Éternel des armées passe en revue l'armée qui va combattre.

Avec ce chapitre, nous entamons une section de la prophétie qui comprend et se termine par le chapitre 23. Elle se compose de dix fardeaux concernant les nations et d'un autre concernant Jérusalem. Tous doivent être considérés comme ayant été délivrés au cercle restreint des âmes fidèles parmi lesquelles le prophète exerçait son ministère à cette époque. Leur valeur réside dans la présentation que fait le prophète de Dieu comme gouvernant toutes les nations. Amos, prophétisant en Samarie, était influencé par la même vision. Comprendre cela révèle clairement la folie de rechercher la sécurité nationale dans des alliances avec l'une ou l'autre de ces nations, tout en négligeant le gouvernement de Dieu et en refusant de demander ou d'agir selon ses signes. Le premier de ces oracles (**13:1-14:27**) concernait sans aucun doute l'Assyrie, le peuple vers lequel Achaz se tournait pour obtenir de l'aide. Cela ressort clairement de preuves internes, malgré l'inscription « Oracle sur Babylone », probablement due à une erreur d'un copiste ou, plus vraisemblablement, à une adaptation ultérieure du message à Babylone (voir **14:4**). Le message dans son ensemble est une description du renversement de cette puissance cruelle, orgueilleuse et implacable par la puissance de l'Éternel. On voit des armées se rassembler contre cette nation sinistre qui a asservi le monde, et les mots que nous avons soulignés donnent l'interprétation prophétique de ce rassemblement : « L'Éternel des armées passe en revue l'armée qui va combattre. » C'est là la note authentique du prophète. Tandis que les hommes discutent de la guerre en termes de diplomatie humaine, il dépasse les causes secondaires, car il voit que le trône n'est jamais vacant. Pour lui, c'est l'Éternel qui rassemble l'armée pour la bataille. Nos yeux attentifs ont observé les événements modernes où le même fait a été manifeste.

Ésaïe 14:32

L'Éternel a fondé Sion.

Ces mots apparaissent dans le Cantique sur Philistia, qui est intéressant en raison de ses allusions historiques. Le Cantique a été prononcé l'année où Achaz est mort (voir verset **14:28**). Des messagers de Philistie étaient dans la ville (voir verset **14:32**). D'après l'histoire rapportée dans les livres des Rois et des Chroniques, nous savons qu'Achaz avait mené une politique visant à obtenir l'aide de l'Assyrie, pillant la maison du Seigneur pour envoyer un présent à son roi. Nous savons également que les Philistins avaient commis des déprédations dans le sud de Juda (**2 Chroniques 28:18**). Or, Achaz était mort, et des envoyés de Philistie étaient dans la ville. Ils étaient probablement là pour proposer des conditions à Juda, peut-être pour offrir de former une alliance. Cela provoqua la prophétie du prophète. Elle prédisait la défaite et la ruine de Philistie, et donnait la vraie réponse aux messagers. Il disait simplement : « L'Éternel a fondé Sion », ce qui était un refus de chercher la sécurité dans des alliances avec des nations corrompues, et une déclaration que la sécurité de Sion résidait dans le fait qu'elle avait été fondée par Dieu, ce qui impliquait nécessairement que Sion devait maintenir une relation authentique avec son Fondateur. Voici un principe de véritable art de gouverner. Lorsqu'une nation, que Dieu a créée et bénie, consent, dans l'intérêt de sa propre sécurité, à s'allier avec des nations qui sont païennes dans leur vie la plus profonde, cette nation agit pour sa propre perte. Elle est en sécurité tant qu'elle entretient de bonnes relations avec Dieu et qu'elle trouve sa confiance dans Sa puissance pour la défendre contre ses ennemis.

Ésaïe 15:5

Mon cœur gémit sur Moab.

Le fardeau de Moab occupe ce chapitre et le suivant. Il existe des interprétations très différentes de cette prophétie. Jetons un coup d'œil aux versets **16:3-5**. Les anciens exégètes considèrent ces versets comme constituant le message du prophète à Moab sur la manière dont elle pourra être délivrée, et sa prédiction des bienfaits qui lui seront accordés sous le règne messianique. D'autre part, de nombreux auteurs modernes interprètent ces versets comme contenant l'appel de Moab à Juda pour qu'il le protège. Je mentionne cela parce que l'interprétation du fardeau dépend du point de vue adopté. Sans aucune hésitation, j'adhère à l'opinion ancienne. Il s'agit donc ici d'un de ces cas où la perspective de la prophétie a été élargie afin d'englober les desseins plus vastes de Dieu pour la délivrance ultime de toutes les nations. Dans ce chapitre, le thème est celui du désastre pour Moab : « En une nuit », c'est-à-dire avec une soudaineté brutale et surprenante, deux de ses principales villes sont ravagées, et elle est réduite à une désolation impuissante. La vengeance est juste, un châtiment mérité pour son orgueil et sa méchanceté. Néanmoins, ses souffrances touchent le cœur du prophète de l'Éternel, d'où l'exclamation : « Mon cœur gémit sur Moab ». C'est là la véritable preuve de la sympathie et de la coopération avec Dieu. La méchanceté doit être punie, mais dans le cœur de Dieu, il n'y a aucune joie dans la souffrance des méchants. Le « Mon cœur gémit sur Moab » d'Ésaïe est en parfaite harmonie avec la lamentation de Jésus sur Jérusalem condamnée. L'homme qui parle du châtiment des méchants sans un sanglot dans le cœur n'est pas en étroite communion avec Dieu.

Ésaïe 16:5

Et le trône s'affermira par la clémence; Et l'on y verra siéger fidèlement, dans la maison de David, Un juge ami du droit et zélé pour la justice.

Ces mots, comme nous l'avons dit dans la note précédente, font partie des indications données par le prophète à Moab sur le chemin de la délivrance. Ils étaient peut-être destinés à représenter le langage de Moab dans sa demande d'aide à Juda. Il m'est toutefois plus que difficile, voire impossible, de croire que des mots aussi éclairants sur les principes du royaume messianique aient pu être suggérés par Ésaïe comme provenant de Moab. Dans tous les cas, leur valeur demeure en tant que révélation du seul moyen de délivrance pour Moab, ou pour toute nation, du désastre qui doit suivre les voies de l'orgueil et du mal. Une telle délivrance doit résulter d'un trône, centre d'autorité et d'administration, et du fait que ce trône est occupé par Celui qui est Lui-même assis sur la Vérité, qui recherche la justice dans l'administration de Son royaume et qui est prompt à accomplir des actes de droiture. Nous devons bien comprendre l'affirmation selon laquelle « Un trône s'affermira par la clémence ». Nous sommes enclins à penser que cela signifie qu'un trône sera établi pour faire preuve de clémence, comme si les exigences de la justice pouvaient ainsi être levées. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Le trône insistera sur la justice et l'équité. Son occupant sera assis sur la vérité. La miséricorde suprême de Dieu envers le monde est qu'un tel trône doit être établi. La méthode de gouvernement la plus miséricordieuse est celle de la justice stricte. Lorsque nous voyons au milieu du trône l'Agneau qui a été immolé, nous savons par ce signe merveilleux que la justice est rendue, et que le trône est donc pour toujours le trône de la miséricorde.

Ésaïe 17:15

En ce jour, l'homme regardera vers son créateur, Et ses yeux se tourneront vers le Saint d'Israël; Il ne regardera plus vers les autels, Ouvrage de ses mains, Et il ne contemplera plus ce que ses doigts ont fabriqué.

Ces mots apparaissent dans le Poème de Damas, qui traite principalement du renversement du royaume d'Israël du Nord. À l'époque, Israël était allié à Damas afin de se protéger de l'Assyrie ; tandis que, comme nous l'avons vu, la politique du royaume de Juda, contre laquelle Ésaïe protestait, consistait à rechercher l'aide de l'Assyrie contre le danger que représentait pour lui cette coalition entre Israël et la Syrie. Dans ce fardeau, le prophète prédit la destruction de Damas et l'effondrement de ce en quoi Israël avait confiance. Le résultat serait qu'Israël ou Éphraïm serait réduit à un simple vestige. Dans ces versets, il déclare quel sera le résultat de ce jugement divin. Les hommes reviendraient à Dieu, au lieu de se fier à leurs propres politiques. Ésaïe ne présente pas l'alternative à la confiance en Dieu comme étant la confiance en la politique, mais plutôt comme la confiance en de faux autels et de faux dieux. Ce sont là des paroles profondes, qui reconnaissent que ce en quoi l'homme place sa confiance est son dieu. Ces politiciens du royaume du Nord n'auraient probablement pas admis qu'en s'alliant avec Damas, ils se rendaient coupables d'idolâtrie. Pourtant, c'était ainsi que le prophète voyait leur action. Leur refus de faire confiance à l'Éternel et leur recherche de sécurité auprès de Damas équivalaient à rechercher l'aide des autels et des dieux de Syrie.

Ésaïe 18:4

Car ainsi m'a parlé l'Éternel: Je regarde tranquillement de ma demeure, Par la chaleur brillante de la lumière, Et par la vapeur de la rosée, au temps de la chaude moisson.

Ces mots apparaissent dans une prophétie qui commence au verset **17:12**, et se poursuit tout au long de ce chapitre. Elle comporte deux parties, chacune commençant par l'exclamation « Ah ! » (**17:12** et **18:1**). Certains considèrent cela comme le fardeau de l'Assyrie. Je le comprends plutôt comme un soliloque prophétique au milieu des fardeaux des nations, résultant de la venue d'ambassadeurs d'Éthiopie à la cour de Juda. Leur venue a d'abord poussé le prophète à exprimer sa conscience du tumulte causé partout par la ruée des nations. Dans le premier mouvement, il a parlé de la réprimande de l'Éternel à leur égard sous la figure d'une tempête. Dans le deuxième mouvement, dans les mots que nous avons soulignés, il donne une autre image de l'Éternel. C'est celle de son immobilité. Cette immobilité est celle de la chaleur et de la rosée, qui font mûrir le grain et produisent la moisson. Le contexte montre ici que la moisson envisagée était celle de Sa vengeance et du châtiment des nations coupables ; et Dieu est vu, par son immobilité même et son apparente inactivité, comme préparant et imposant cette moisson, tout comme la chaleur claire du soleil et la rosée préparent et imposent les moissons de la nature. La même conception de Dieu est révélée sous différentes figures dans ces écrits prophétiques. C'est une conception pleine de réconfort lorsque le cœur est assailli par toutes les agitations de l'impiété, en présence desquelles Dieu semble inactif. Il ne l'est jamais. Quand Il est immobile, Il contemple ; et Sa contemplation est celle qui contraint les desseins ultimes de Sa volonté.

Ésaïe 19:24

En ce même temps, Israël sera, lui troisième, Uni à l'Égypte et à l'Assyrie, Et ces pays seront l'objet d'une bénédiction.

Ces mots apparaissent à la fin du « Oracle sur l'Égypte ». Ils constituent peut-être le point culminant de cette partie du discours prophétique qui, au-delà de l'immédiat et des processus, prévoyait un triomphe de Dieu dans lequel l'opposition des nations serait vaincue et celles-ci seraient incluses dans Son royaume réalisé sur terre. La première partie de ce fardeau concernait le renversement de l'Égypte par une visite divine en jugement. La seconde prédisait l'effet ultime de la manière dont Dieu traiterait l'Égypte. Celle-ci est vue comme se tournant vers l'Éternel ; son culte est établi à l'intérieur de ses frontières ; un Sauveur venu de Lui lui apporte la délivrance. L'Éternel traitera l'Égypte — Il la frappera et la guérira. Puis le prophète vit un résultat encore plus glorieux. Les anciens ennemis d'Israël, l'Assyrie à l'est et l'Égypte à l'ouest, sont unis par Israël, dont le territoire devient la voie rapide sur laquelle ils circulent librement dans le cadre de leurs relations amicales. Les trois États forment une triple alliance, unis dans l'adoration de l'Éternel et son règne parfait sur eux. C'est une vision glorieuse. Elle ne s'est jamais réalisée. Elle se réalisera. Étudiez la carte et les journaux d'aujourd'hui. Il y a le pays d'Israël, vers lequel Israël revient assurément. L'Égypte est toujours là, et après des troubles, elle se rapproche de l'ordre. À l'ouest se trouve la grande et fascinante région, et les peuples auxquels le pouvoir de l'Assyrie sera transmis. Bientôt, lorsque le vrai Roi viendra, l'alliance sera consommée. Réalisons le principe qui sous-tend cette alliance encore plus large. Sous le règne de Dieu, par l'intermédiaire de son roi oint, toutes ces nations, aujourd'hui ennemies les unes des autres, seront unifiées. Ce sera l'alliance durable et glorieuse des nations, et il n'y a pas d'autre voie.

Ésaïe 20:6

Et les habitants de cette côte diront en ce jour: Voilà ce qu'est devenu l'objet de notre attente, sur lequel nous avions compté pour être secourus, pour être délivrés du roi d'Assyrie! Comment échapperons-nous?

Ce chapitre est particulièrement intéressant en raison de son caractère historique. Tout d'abord, l'expédition mentionnée dans le premier verset est désormais clairement datée de 711 av. J.-C. grâce aux inscriptions de Sargon. Ensuite, la référence à une activité d'Ésaïe est frappante. Pendant trois ans, il a parcouru Jérusalem, vêtu de haillons et pieds nus, comme un mendiant. Ici, en lien étroit avec son fardeau de l'Égypte, il explique la raison de cette étrange action et sa signification. On peut imaginer qu'il a agi ainsi pendant la période où le témoignage à la nation était encore scellé et où il enseignait aux restes élus des âmes fidèles. Son apparence misérable symbolisait ce qui allait arriver à l'Égypte à la suite du triomphe de l'Assyrie sur elle. Derrière tout cela, nous découvrons la politique envisagée par les dirigeants de Jérusalem. À cette époque, ils avaient compris la futilité de se tourner vers l'Assyrie pour obtenir de l'aide et proposaient de se tourner vers l'Égypte pour lutter contre l'Assyrie. C'était vain, car l'Assyrie allait conquérir l'Égypte. Les derniers mots de ce chapitre renforcent cet enseignement. Les habitants de cette région côtière, c'est-à-dire de toute la Palestine, verront la folie de leurs attentes et s'écrieront : « Comment échapperons-nous? » Il est très probable que le roi Ézéchias se trouvait à ce moment-là parmi ceux qui recevaient les instructions du prophète. Une fois encore, c'est à nous de reconnaître le principe en jeu. Il n'y a pas d'autre lieu de sécurité pour le peuple de Dieu que celui qui se trouve sous le règne de Dieu. Toute attente qui n'est pas centrée sur Dieu est vouée à la déception et à la déconfiture. Les politiques qui l'excluent échouent toutes, invariablement, inévitablement.

Ésaïe 21:12

...Le matin vient, et la nuit aussi...

Dans ce chapitre, nous avons trois fardeaux, ceux concernant Babylone, Édom et l'Arabie. Ils se caractérisent par une note mystique et visionnaire. Le premier, concernant Babylone, est parfaitement clair quant à son message essentiel. Il prédisait la chute de Babylone. Le dernier, concernant l'Arabie, c'est-à-dire les tribus nomades occupant cette région, est obscur quant aux événements particuliers qui l'ont provoqué, mais il s'agissait d'une prédiction certaine selon laquelle, dans un délai d'un an, la tribu de Kédar serait détruite. Le fardeau central, celui concernant Dumah, qui est Édom, est indéfini quant à son message, et cette indéfinition même est le message. Le prophète interprétait l'attitude mentale d'Édom comme une interrogation sur le fait de savoir si la nuit de sa désolation était en train de passer. C'est le sens de la voix qui s'élève de Séir : « Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? » À une telle question, la réponse du prophète était intentionnellement vague. Il n'y avait pas de réponse, sauf qu'il y avait des signes du matin et de la nuit. On a suggéré que le prophète voulait dire qu'il n'avait pas de vision claire du destin d'Édom, ou qu'il prédisait un soulagement suivi de souffrances plus terribles, ou que certains trouveraient la délivrance et d'autres la destruction, ou encore qu'il y avait le matin pour Israël et la nuit pour Duma. Aucune de ces interprétations ne me satisfait. Il semble plutôt que le prophète ait déclaré une alternative entre le matin et la nuit, et qu'il ait suggéré une attitude par ses derniers mots. Si l'esprit de recherche a été éveillé, qu'il soit maintenu ; et qu'ils se détournent et reviennent. À tous les cris agités des hommes au milieu des troubles quant au passage de la nuit, la réponse de la révélation est qu'il y a un matin qui vient, et aussi une nuit. Les hommes, par leurs propres attitudes et leurs propres choix, décident s'ils viendront au matin ou passeront à la nuit.

Ésaïe 22:12-13

Le Seigneur, l'Éternel des armées, vous appelle en ce jour A pleurer... Et voici de la gaîté et de la joie!

Cette déclaration donne la clé de la situation qui a donné lieu à ce fardeau de la vallée de la vision. Dans celle-ci, le prophète s'est détourné de ses messages concernant les nations environnantes pour se concentrer sur Jérusalem. Alors que beaucoup font une distinction entre la première partie de ce chapitre (versets **22:1-14**) et la dernière partie (versets **22:15-25**), je ne peux pas le faire. Dans la deuxième partie, nous avons à nouveau un incident historique. Schebna est vu, occupant une haute fonction. Rien n'est dit de manière définitive sur ses fautes, mais il est presque certain qu'il était le chef du parti politique qui se tournait vers l'Égypte. Le message du prophète était qu'il devait être destitué de ses fonctions et qu'Éliakim devait être nommé à sa place. Nous déduisons que cela a été fait du fait que, le jour où l'Assyrie est arrivée aux portes, Éliakim occupait la fonction et Schebna n'était plus que second. Sous le règne de Schebna, la ville s'était livrée à toutes sortes de festivités matérielles. C'est contre cela que le prophète s'est élevé. Le danger était grand à cette époque ; c'était un moment où le seul espoir de la nation résidait dans ses larmes de pénitence et de repentance. C'est à cela que le Seigneur appelait, et la nation répondait par des réjouissances ivres. Pour le prophète, le péché de Jérusalem dans cette affaire était impardonnable. D'où son agonie et sa colère. Ces paroles nous font réfléchir solennellement. Combien de fois, dans notre propre histoire nationale, alors que nous nous livrions à des réjouissances tumultueuses, aurions-nous dû être en sac et en cendres ! Pourtant, il y avait un homme qui refusait d'être consolé (voir verset **22:4**) ; et autour de lui s'était rassemblé un groupe d'âmes loyales. C'est grâce à eux que la nation fut mieux servie que par la foule sauvage et bruyante. C'est un véritable service national que de porter les péchés de la nation dans son cœur et dans sa conscience, et de témoigner par nos larmes à notre Dieu, dans tous ces moments-là.

Ésaïe 23:18

Mais son gain et son salaire impur seront consacrés à l'Éternel, Ils ne seront ni entassés ni conservés; Car son gain fournira pour ceux qui habitent devant l'Éternel Une nourriture abondante et des vêtements magnifiques.

Dans le fardeau de Tyr, il n'y a aucune lueur d'espoir quant à son inclusion finale dans le Royaume de Dieu, comme dans le cas de l'Égypte et de l'Assyrie ; mais tout au long du texte, il est déclaré qu'elle fait partie de ce Royaume en ce qui concerne le gouvernement divin. Dans l'article beaucoup plus complet et détaillé d'Ézéchiel concernant Tyr, on retrouve la même note de désespoir. De plus, dans Ézéchiel, les raisons de ce désespoir sont très clairement révélées. Ésaïe a prédit la catastrophe qui allait s'abattre sur Tyr, entraînant soixante-dix ans de désolation. Puis il a déclaré qu'elle serait restaurée, parce que l'Éternel la visiterait. Mais elle resterait une prostituée, se livrant comme auparavant au trafic avec tous les royaumes du monde. C'est dans ce contexte que ces paroles ont été prononcées. Elles ne signifient pas que Tyr exercera son commerce selon des principes sacrés, mais que, sous la pression du gouvernement divin, ses gains ne seront pas stockés pour son propre enrichissement, mais employés au profit du peuple de Dieu. Cette parole prophétique a une application beaucoup plus large que Tyr. La terre est à l'Éternel et tout ce qu'elle contient, et au jour de son royaume parfait sur terre, toutes ses ressources, que l'homme a exploitées à des fins égoïstes, seront récupérées et utilisées pour le peuple de ce royaume. La destination ultime de la richesse n'est pas d'établir des tyrannies, mais de subvenir aux besoins du peuple qui constitue la communauté de Dieu. C'est à cette fin que l'Éternel règne. Heureux ceux qui consacrent tout ce qu'ils ont ou les ressources de la terre à ce but élevé et saint.

Ésaïe 24:5

Le pays était profané par ses habitants; Car ils transgressaient les lois, violaient les ordonnances, Ils rompaient l'alliance éternelle.

Ce chapitre et les trois suivants constituent une seule prophétie. Il s'agit d'une vision du Jour de l'Éternel. Dans la série des Fardeaux des nations, le prophète avait adopté une perspective plus large que celle de son propre peuple, mais en gardant toujours la nation de Dieu au centre. Ici, sa perspective s'élargit encore davantage pour englober la terre entière ; mais ici aussi, le peuple de Dieu est présent du début à la fin, considéré dans sa relation avec la terre. La vision se déroule en deux temps : le premier décrit la désolation de la terre (**24:1-20**) ; le second décrit la restauration qui survient au Jour de l'Éternel (**24:21-27**). La désolation est d'abord déclarée comme étant le résultat de l'action divine. C'est « Voici, l'Éternel dévaste le pays et le rend désert, Il en bouleverse la face et en disperse les habitants. ». Puis, dans ces mots précis, la raison de cette activité désolatrice de Dieu est révélée. C'est que la terre est souillée par ses habitants. L'acte de Dieu est l'application des lois qui régissent la création divine. L'homme a transgressé les lois, violé les statuts et rompu l'alliance. Pour une interprétation de ces paroles d'Ésaïe, lire Paul, **Romains 1:18-32**. Dans ces paroles, nous trouvons la reconnaissance d'un ordre véritable. Dans cet ordre, l'homme, qui respecte l'alliance, observe les ordonnances et obéit à la loi, règne sur la terre et la conduit vers toute beauté et toute fécondité. Lorsque l'homme rompt sa relation avec Dieu, ses lois, ses ordonnances, son alliance, il devient alors souillé et communique sa souillure à la terre. Telle est l'interprétation de toutes les maladies, de toutes les folies, de toutes les choses inutiles, du désordre, des conflits, de la misère dans l'histoire et l'expérience humaines. Une race souillée souille la terre, et le chaos en est le résultat.

Ésaïe 25:3

En ce jour l'on dira: Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons confiance, Et c'est lui qui nous sauve; C'est l'Éternel, en qui nous avons confiance; Soyons dans l'allégresse, et réjouissons-nous de son salut!

« En ce jour » est l'expression qui unifie cette partie de la vision de la restauration. Notez ses occurrences, **24:21** ; **25:9** ; **26:1** ; **27:1,2,12,13**. Chaque fois, une nouvelle ligne de réflexion est introduite, qu'il ne nous appartient pas d'aborder ici, mais que l'étudiant fera bien d'observer. Tout au long du texte, le Jour est le Jour de l'Éternel. Les mots que nous soulignons déclarent le sens qui résultera de l'activité de l'Éternel. Dans cette activité, il soumettra toute fausse autorité, tant spirituelle qu'humaine. Voir le verset **24:21**, où « l'Éternel châtiera dans le ciel l'armée d'en haut » désigne les forces spirituelles du mal et s'oppose aux « aux rois de la terre ». L'activité de l'Éternel en son jour sera celle d'une justice rétributive qui délivrera les pauvres et les nécessiteux. Mais méditez tout le chapitre, et vous comprendrez cette grande exclamation. Sa vérité est le chant qui inspire l'espoir, le courage, le service et le sacrifice de son peuple pendant tous les jours de son travail. Le seul moyen de délivrer la terre de la désolation résultant de sa pollution par les hommes qui ont tourné le dos à Dieu, c'est que Dieu n'abandonne pas la terre ni les hommes. Il agit dans une sainte colère, inspirée par un amour éternel, contre toutes les forces du mal. Et en son grand jour, les hommes le découvriront et sauront que le salut n'est possible qu'à travers Lui seul. La découverte de Dieu à travers ses jugements sera le moyen de restaurer la terre, puisqu'elle a rejeté la révélation qu'Il a faite de Lui-même dans Sa grâce à travers son Fils. Pourtant, cette découverte sera une découverte de Sa grâce, car Il a désigné l'Homme de Sa droite pour administrer l'activité de Son jugement.

Ésaïe 26:19

Que tes morts revivent! Que mes cadavres se relèvent! -Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière! Car ta rosée est une rosée vivifiante, Et la terre redonnera le jour aux ombres.

Dans toute cette prophétie sur le jour de l'Éternel comme jour de restauration, il n'y a pas de parole plus merveilleuse que celle-ci. C'est une prédiction singulièrement claire et précise de la résurrection. La vérité de l'immortalité avait déjà été déclarée dans le chapitre précédent : « Il anéantit la mort pour toujours » (voir verset **25:8**). Mais ici, la parole prophétique va plus loin. L'immortalité n'implique pas nécessairement une résurrection du corps. Elle signifie la persistance de la personnalité consciente au-delà de la dissolution de l'esprit et du corps que nous appelons la mort. Mais ici, le fait de la résurrection est annoncé si clairement qu'il ne peut y avoir aucun doute sur le sens du prophète. Admettons que nous ayons besoin, et que nous ayons, la pleine révélation divine de ce fait dans le Nouveau Testament ; il n'en est pas moins remarquable que nous le trouvions si clairement énoncé dans ce merveilleux message d'Ésaïe. La figure poétique de la rosée utilisée par le prophète est très belle. Le Dr Skinner dit qu'une meilleure traduction serait « Une rosée de lumières est ta rosée » et qu'il s'agit d'une rosée céleste, surnaturelle, qui, dès qu'elle tombe sur les morts, les réveille à la vie. Ces grands faits de l'immortalité et de la résurrection transfigurent complètement nos conceptions de la vie, et nous répondons à l'appel du chanteur qui nous invite à nous réveiller et à chanter, même si nous habitons dans la poussière. La poussière n'est pas le dernier mot ; les limites étroites de l'ici et maintenant ne sont pas les frontières de notre être. Au-delà, la vie apporte ses explications, ses accomplissements. Ce que nous ne savons pas maintenant, nous le saurons dans l'au-delà. Tout ce que nous n'avons pas atteint, nous le pourrons atteindre quand Il refaçonnera les corps de notre humiliation, afin qu'ils soient conformes au corps de Sa gloire.

Ésaïe 27:6

Dans les temps à venir, Jacob prendra racine, Israël poussera des fleurs et des rejetons, Et il remplira le monde de ses fruits.

Ces « jours à venir » se trouvent dans « ce jour ». Ici, le fait qui était dans l'esprit du prophète tout au long de sa vision de la restauration de la terre est clairement déclaré. C'est par le biais de la nation de Dieu que les nations de la terre seront restaurées. L'image de la vigne, de la plante de l'Éternel, du fruit qu'elle doit porter, est utilisée. Revenons au chant précédent du prophète sur la vigne (chapitre **5**). Là, la vigne était vue dépérir, produire des raisins sauvages et être livrée au jugement. Ici, nous avons à nouveau un chant sur la vigne, mais cette fois-ci, c'est un chant de fertilité. À travers les jugements, les résultats glorieux ont été réalisés. Le fruit est incontestablement le même, à savoir la justice et la droiture, et on le voit remplir la face du monde. Nous avons ainsi atteint le point culminant de cette grande prophétie de restauration, et ne nous y trompons pas : elle s'accomplira littéralement. Dieu n'a pas rejeté pour toujours Son ancien peuple. Il veille sur lui et, à travers la longue et ardente discipline de ces jours, Il le prépare pour le jour où, purifié de ses souillures et rétabli sous son gouvernement, il sera le peuple par lequel toute la bénédiction de Son règne s'étendra à tous les peuples. Jérusalem a longtemps été foulée aux pieds par les nations, mais le temps des nations touche à sa fin. Alors, sous la domination de leur Messie longtemps rejeté, l'ancien peuple de Dieu remplira la face du monde de fruits.

Ésaïe 28:20

Le lit sera trop court pour s'y étendre, Et la couverture trop étroite pour s'en envelopper.

Ces mots sont empreints d'un sarcasme sacré. Notons bien le contexte dans lequel ils s'inscrivent. Dans ce chapitre, nous retrouvons le prophète exerçant une fois de plus son ministère public. Dans la section qui commence ici et se termine au chapitre **33**, nous avons six discours, chacun commençant par le mot « Malheur ! ». Les cinq premiers concernaient le peuple élu, et le dernier concernait l'Assyrie, l'ennemi menaçant. Toute cette section vibre de la colère du prophète contre la fausse politique qui consistait à chercher de l'aide auprès de l'Égypte. La perspective de la foi révélée dans ces discours était double. Il voyait le danger réel que représentait l'avancée de l'Assyrie et savait que l'Égypte ne pouvait rien faire pour l'écarter. Mais il voyait aussi l'Éternel et savait qu'Il s'occuperait de l'Assyrie. Ces deux notes alternent dans ces messages. Ce chapitre est plein d'une puissance dramatique. Soudain, le prophète rompit son long silence et apparut parmi ces politiciens ivres de leur propre vanité (versets **28:1-8**). Ils l'injuriaient (versets **28:9-10**). Il leur répondit en employant le langage de leurs railleries (versets **28:11-13**). Puis il s'attaqua à la fausse sécurité dans laquelle ils agissaient. Interprétant leur politique comme une alliance avec la mort et un accord avec le séjour des morts, il déclara que le Seigneur Éternel annulerait toutes ces alliances et tous ces accords. Puis il employa ces mots. Ils signifiaient que leurs politiques impies étaient insuffisantes pour leur donner le repos. Nous pouvons toujours employer les mots suggestifs des nations ou des individus, lorsque des tentatives sont faites pour trouver le repos et la sécurité en dehors de Dieu. La vie ne peut s'étendre dans une parfaite aisance sur aucun autre lit que celui du gouvernement divin ; la vie ne peut trouver de chaleur dans aucune autre couverture que celle de la justice de Dieu.

Ésaïe 29:13

Et la crainte qu'il a de moi N'est qu'un précepte de tradition humaine.

Dans ce chapitre, nous avons les deuxième et troisième messages « Malheur » du prophète. Le premier était une condamnation de la ville de Jérusalem, appelée Ariel, pour sa frivolité et sa débauche ; mais aussi une déclaration selon laquelle l'Éternel allait agir contre les ennemis de son peuple. Le deuxième était une condamnation des politiciens qui imaginaient pouvoir agir dans l'ombre, à l'insu de Dieu, et une prédiction concernant un jour où L'Éternel démontrerait sa puissance de manière glorieuse. Les mots que nous avons soulignés apparaissent dans le premier de ces messages et font partie d'une critique approfondie de la condition religieuse du peuple. Celui-ci maintenait les formes extérieures de la religion, mais était éloigné de Dieu dans les aspects les plus profonds de sa vie. Ces mots particuliers montrent qu'il est possible d'avoir une crainte de Dieu qui résulte de l'acceptation d'un « commandement des hommes ». Cette crainte est sans valeur, car même si le commandement ainsi enseigné est en soi en harmonie avec la loi de Dieu, il n'a aucune valeur en dehors du fait qu'il s'agit d'une parole directe de Dieu à celui à qui il est adressé. Ainsi émerge un principe qui a une force perpétuelle dans la religion vivante. C'est que l'homme doit avoir une relation directe avec Dieu. Aucun de nous ne peut connaître l'autorité de la Bible s'il se contente de la recevoir et de la respecter parce qu'elle lui a été donnée par son père. Accepter une règle de vie parce qu'elle est donnée par un homme, aussi vraie soit-elle, aussi bon soit-il, c'est accepter cette règle sans lui donner de valeur réelle. C'est par la Parole de Dieu que l'homme vit, et cette parole doit être une parole directe. Que ceux qui sont appelés à enseigner cette Parole reconnaissent la nécessité de se retirer entre ceux qu'ils enseignent et la parole qu'ils proclament.

Ésaïe 30:16

Vous avez dit: Non! nous prendrons la course à cheval! -C'est pourquoi vous fuirez à la course. -Nous monterons des coursiers légers! -C'est pourquoi ceux qui vous poursuivront seront légers.

Il s'agit du quatrième message « Malheur », qui concernait spécifiquement le traité conclu avec l'Égypte, et dans l'élaboration duquel la nation s'était clairement et distinctement rebellée contre l'Éternel. En se tournant vers l'Égypte, ils ont montré qu'ils ne faisaient pas confiance à Dieu ; mais en persistant dans cette voie et en menant à bien leur projet dans le traité conclu, malgré les avertissements prophétiques, ils ont fait plus que manquer de confiance, ils se sont ouvertement rebellés. Très bien, a dit le prophète, qu'il en soit ainsi, car il doit en être ainsi. Le Seigneur Éternel, le Saint d'Israël, avait annoncé le moyen d'être délivré et sauvé : « C'est dans la tranquillité et le repos que sera votre salut, C'est dans le calme et la confiance que sera votre force. » Mais ils avaient dit « Non ! » Ils avaient choisi de fuir, c'est-à-dire vers l'ennemi, à cheval, sur des chevaux obtenus de l'Égypte. Très bien, dit le prophète, vous aurez ce que vous voulez, vous fuirez, mais ce ne sera pas vers l'ennemi, mais loin de l'ennemi. Ils avaient dit : « Nous monterons des coursiers légers. » Très bien, dit le prophète, alors montez, mais ceux qui vous poursuivront seront aussi rapides. Il en est toujours ainsi. Si nous ne voulons pas suivre la voie de Dieu, Il nous oblige à suivre la nôtre ; et l'expérience qui en résulte nous enseigne notre folie. Ainsi, comme le montre le verset suivant, l'Éternel doit attendre pour faire grâce. Si, dans notre folie, nous refusons Sa voie, alors Il nous oblige à suivre la nôtre, et Il attend que le désastre de notre choix nous ait enseigné la folie de ce choix. À ce propos, observez les derniers mots du prophète : « Heureux tous ceux qui espèrent en lui! », c'est-à-dire ceux qui ne Le font pas attendre pour eux.

Ésaïe 31:3

Quand l'Éternel étendra sa main, Le protecteur chancellera, le protégé tombera, Et tous ensemble ils périront.

Dans le cinquième message « Malheur », la parole prophétique insiste sur le gouvernement de Dieu et alterne entre des mots qui montrent les éléments punitifs et restaurateurs de l'activité de ce gouvernement. Ici, le traité avec l'Égypte était conclu, et les politiciens avaient confiance dans la multitude des chars et la force des cavaliers. Le prophète révéla la folie de cette confiance en disant que les Égyptiens étaient des hommes et non Dieu, et que leurs chevaux étaient de la chair et non de l'esprit. Dans cette parole, il reconnaissait le fait que les véritables ressources de l'homme ne se trouvent pas dans l'homme, mais en Dieu ; que la force qui accomplit n'est pas charnelle, mais spirituelle. Puis, dans ces mots, il affirmait le fait qu'il voyait clairement. Toute l'habileté des arrangements humains était vaine. L'Égypte devait aider ; Juda devait être aidé. Tout était arrangé. Mais ceux qui avaient pris ces dispositions avaient omis, dans leurs calculs, la seule quantité suprême. L'Éternel étendrait Sa main. Alors l'Égypte, qui venait au secours, trébucherait, et Juda, qui était secouru, tomberait, et tous tomberaient ensemble. Ainsi, avec une répétition presque monotone, le même fait de la souveraineté divine et de son activité dans toutes les affaires humaines est souligné. Et c'est là la seule vérité que l'humanité doit apprendre, et en l'apprenant, elle trouve la seule sagesse pour régler ses affaires. Toute l'histoire humaine témoigne de la stupidité de l'homme lorsqu'il se fie à sa diplomatie et ne tient pas compte de Dieu. Ce n'est pas seulement une histoire ancienne. C'est aussi moderne que 1914-1919. Nous avons alors vu la main de l'Éternel s'étendre, et le sauveur et le sauvé tomber dans la confusion.

Ésaïe 32:17

L'œuvre de la justice sera la paix, Et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour toujours.

Dans ce chapitre, nous avons la deuxième partie du cinquième message « Malheur » concernant les élus. Il traite principalement des conditions qui prévaudront lorsque le règne de la justice sera établi. Au milieu de cette description graphique, le prophète fait un autre appel aux femmes. Au début de son ministère, il s'était adressé à elles avec une grave solennité, reconnaissant leur influence néfaste dans les conseils des dirigeants (voir **32:16**, **26**). À présent, il les exhorte à se lamenter sur les désolations qui menacent la ville et la nation. Cependant, comme nous l'avons dit, le message principal du prophète ici est celui de la gloire du règne messianique. Les mots que nous avons soulignés doivent être lus en étroite relation avec la déclaration liminaire de cette partie du message : « Voici, un roi régnera dans la justice. » Au milieu de l'anarchie, les processus de la justice sont nécessairement ceux de la colère et de la malédiction, de la tempête et de la tempête ; mais l'œuvre de la justice, c'est-à-dire son résultat ultime, est la paix, et son effet est le calme et la confiance. Telles sont les conditions de la vraie joie et du bonheur durable. La paix est impossible tant que la justice est méprisée ; le calme et la confiance ne peuvent jamais être produits par des motifs et des méthodes injustes. Une telle conviction en implique une autre. La justice ne sera jamais le principe de la vie humaine, à moins que et jusqu'à ce que cette vie soit soumise au Roi qui règne dans la justice ; et il n'y a pas d'autre roi qui règne parfaitement dans la justice que l'Homme que Dieu a désigné pour juger le monde dans la justice. C'est l'Homme qui sera comme l'ombre d'un grand rocher dans un pays épuisé.

Ésaïe 33:14

Qui de nous pourra rester auprès d'un feu dévorant? Qui de nous pourra rester auprès de flammes éternelles?

Le sixième et dernier message de la série des « malheurs » concerne l'Assyrie. Il s'agit d'une prophétie particulièrement exaltée. La cruauté et la force de l'ennemi sont reconnues et décrites de manière très vivante. Face à un tel ennemi, la nation de Juda est désespérée et impuissante par ses propres forces. Puis la parole de l'Éternel se fait entendre : « Maintenant, je vais me lever… maintenant, je vais m'élever ; maintenant, je vais être exalté. » Alors, la perspective change. Toute la force de l'ennemi n'est rien face au feu de la colère divine. C'est cette vision qui donne lieu à ces questions. Notez qu'elles sont posées par les habitants de Sion, qui sont des pécheurs. Ils ont peur et tremblent pour eux-mêmes. Toute cette conception est une révélation de la vision du monde du prophète. Il voyait tout dans le feu de la sainteté divine. Seules les choses d'une pureté et d'une force essentielles pouvaient vivre dans ce feu. Notons que ces questions trouvent immédiatement une réponse. Ceux qui peuvent demeurer dans ce feu sans être consumés sont décrits dans le verset suivant. Seuls les justes peuvent demeurer dans les flammes éternelles. C'est une vision véritable du monde. Elle est enveloppée dans le feu de la présence de Dieu. Ce feu détruit sûrement, même si c'est avec une lenteur apparente, tout ce qui n'est pas en harmonie avec la pureté éternelle. Dans la nature, il existe un feu qui brûle lentement. Les scientifiques l'appellent « eremacausis ». On le voit dans les teintes de l'automne et dans la rouille. Sa fonction est de détruire les choses périmées. Ce que ce feu est à la nature, Dieu l'est à l'histoire et à la vie humaines.

Ésaïe 34:8

Car c'est un jour de vengeance pour l'Éternel, Une année de représailles pour la cause de Sion.

Dans ces deux derniers chapitres de la première partie du livre d'Ésaïe, le prophète adopte à nouveau une perspective très large. Tout comme à la fin de la section contenant les fardeaux des nations, où il prononce des prophéties concernant le monde entier (voir chapitres **24** à **27**), il fait de même ici. Une fois encore, son regard se porte d'abord sur la désolation, puis sur la restauration. L'indignation de l'Éternel se manifeste contre toutes les nations à cause de leurs iniquités. Édom est placé au centre et devient le symbole de l'antagonisme envers Sion. Édom est à Ésaü ce que Sion est à Israël. Tout ce que représentait la nation idéale a été constamment combattu par Édom. À présent, la vengeance de Dieu s'abat sur toute cette attitude. À ce propos, lisons la prophétie d'Abdias. Là, l'antagonisme est très clairement mis en évidence. Le résultat de cet esprit animal est l'anéantissement complet. La vengeance de l'Éternel est irrévocable et irrésistible. Il est pour le moins suggestif que, lorsque notre Seigneur, la fleur et le fruit parfaits de la race d'Israël, exerçait ici son ministère terrestre, un Iduméen, c'est-à-dire un Édomite, en la personne d'Hérode, régnait sur le peuple ; et il est plus que suggestif, dans ce contexte, que ce soit le seul être humain à qui le Christ n'ait rien eu à dire. Une fois, il lui envoya un message plein de mépris. Quand il se trouva enfin en sa présence, il ne lui adressa pas un mot. Dieu ne fait aucune concession à ce que représentait Édom. Sa part est la destruction.

Ésaïe 35:2

Ils verront la gloire de l'Éternel, la magnificence de notre Dieu.

Dans ce chapitre bref mais magnifique, nous trouvons la conclusion de la première partie de ce grand livre d'Ésaïe. C'est un chant parfait sur la restauration. Il commence par la reconnaissance du désert, de la terre aride et du désert (verset **35:1**). Il se termine par Sion, la ville de Dieu, la réalisation de l'ordre divin (verset **35:10**). C'est le thème que l'on retrouve chez tous les prophètes hébreux. Nul n'a vu plus clairement la corruption de la vie, ni dénoncé le péché avec plus de véhémence. Parfois, leurs messages étaient presque des chants funèbres, mais ils n'atteignaient jamais le niveau du désespoir. Jamais, car ils voyaient l'Éternel, et cette vision rendait le désespoir impossible. À travers les nuages et les ténèbres, les souffrances et la terreur, ils voyaient venir le jour de Dieu ; et son jour était un jour de restauration ultime, bien qu'un jour de colère et de feu dévorant dans son déroulement. Les mots que nous avons soulignés sont les plus révélateurs dans leur description de l'ordre mondial final. Le mot « eux », en hébreu « ceux-ci », fait référence au désert, à la terre aride, au désert. « Ils verront la gloire de l'Éternel, la magnificence de notre Dieu. » Cette gloire est la gloire du Liban, la montagne des cèdres ; cette excellence est l'excellence du Carmel et de Sharon, les lieux de fertilité. C'est la victoire finale de Dieu sur la terre. C'est la victoire, non pas de la création, mais du rachat, de la rédemption, de la régénération, du renouveau. Ce n'est pas que le Liban doit prospérer et que Sharon et Carmel doivent se réjouir, mais que le désert et les lieux désolés rendus stériles par la pollution humaine doivent voir la gloire de l'Éternel. Quand Ésaïe entendit les séraphins chanter, il les entendit déclarer que toute la terre est remplie de la gloire de l'Éternel. Ici, il déclare que cette gloire se manifestera malgré les désolations généralisées et prolongées.

Ésaïe 36:4

Rabschaké leur dit: Dites à Ézéchias: Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assyrie: Quelle est cette confiance, sur laquelle tu t'appuies?

Ceci est le premier des quatre chapitres historiques insérés entre la première et la deuxième partie de ce livre. Ils relatent les événements qui se sont déroulés sous le règne du roi Ézéchias, au cours desquels Ésaïe a exercé son influence. Le premier (dans ce chapitre et le suivant) concerne la menace assyrienne qui pesait sur la ville de Dieu. Elle s'est produite comme Ésaïe l'avait prédit, et elle a été repoussée par Dieu, comme il l'avait annoncé. Dans ce chapitre, nous avons le récit de la venue de Sanchérib et le discours du Rabschaké. Ce discours avait pour but de démoraliser la nation. Avec une astuce singulière, cet homme leur demanda de réfléchir à leur confiance. Il semblait bien connaître la politique de Juda, sachant manifestement qu'il y avait deux factions, l'une cherchant l'aide de l'Égypte, l'autre — dont le roi faisait très probablement partie — ne comptant que sur l'Éternel (voir versets **36:6-7**). Avec mépris et une précision remarquable, il décrivit l'Égypte comme un « roseau brisé ». Quant à l'Éternel, il suggéra d'abord que l'action d'Ézéchias consistant à supprimer les hauts lieux était un refus de l'Éternel. Il s'agissait soit d'une fausse déclaration délibérée, soit d'ignorance, car ce qu'Ézéchias avait fait était de supprimer les hauts lieux des faux dieux. Plus tard, il défia l'Éternel en déclarant qu'aucun dieu n'était assez puissant pour résister au roi d'Assyrie. Tout cela est très éclairant, car cela révèle la faiblesse du pouvoir terrestre. Les diplomates, qui représentent la force brute, peuvent évaluer l'Égypte avec précision, car son pouvoir est le leur ; mais lorsqu'ils tentent d'expliquer Dieu, ils ont toujours affaire à ce qu'ils ignorent. En ce Dieu, l'inconnue parmi ces hommes, réside la force de son peuple.

Ésaïe 37:23

Qui as-tu insulté et outragé? Contre qui as-tu élevé la voix? Tu as porté tes yeux en haut Sur le Saint d'Israël.

Lorsque les railleries du Rabschaké furent terminées et qu'elles restèrent sans réponse (voir **36:21**), Ézéchias envoya quelqu'un vers Ésaïe. Le traité avec l'Égypte était sans effet. Cela était évident. Ézéchias, qui avait été largement influencé par les politiciens, tout en étant très probablement sympathisant d'Ésaïe, revêtait maintenant, en tant que roi, l'habit du repentir pour avoir suivi une mauvaise voie. La réponse d'Ésaïe fut immédiate et rassurante. L'Éternel interviendrait, et le roi d'Assyrie retournerait dans son pays où il périrait par l'épée. Rabschaké, de retour auprès de son maître, le trouva en guerre contre Libna ; il apprit également que l'Éthiopie était en armes contre l'Assyrie. Il fit alors une nouvelle tentative pour intimider Ézéchias par une lettre, défiant ouvertement l'Éternel. Le roi étala cette lettre devant l'Éternel. Ésaïe déclara la réponse divine à cette prière dans le message qu'il transmit. Ces paroles sont celles par lesquelles le prophète mit à nu le fait le plus profond du péché de l'Assyrie. Il est bon ici de revenir à une parole antérieure du prophète concernant l'Assyrie (chapitre **10:5-33**). Il y décrivait l'Assyrie comme le bâton et la verge dans la main de Dieu pour châtier son peuple, et prédisait que l'Assyrie s'enorgueillirait contre la main qui la tenait. Ici, dans l'histoire, cette prédiction s'accomplit ; le prophète dénonça l'Assyrie pour ce péché et, dans un langage plein de force, prédit son destin. L'intervention divine en faveur de Jérusalem fut mystérieuse, mais elle se solda par une victoire totale, car l'ange de l'Éternel frappa les armées et les laissa morts dans la plaine. Ainsi, les actes de Dieu démontrent la folie des politiques qui le négligent et justifient la foi en Lui seul.

Ésaïe 38:17

Tu as pris plaisir à retirer mon âme de la fosse du néant.

Ces mots apparaissent dans le chant d'un homme qui, atteint d'une maladie mortelle, avait frôlé la mort, mais qui avait été ramené à la vie par la miséricorde de Dieu. La première moitié (versets **38:10-14**) relate son expérience lorsque, malade, la mort lui semblait inévitable. Elle est empreinte de tristesse et de ténèbres. Aucun rayon de lumière ne venait éclairer ces ténèbres. Les références à cette expérience dans la suite du chant permettent de conclure que cette maladie était de nature punitive. Il admettait que c'était pour son bien qu'il avait connu une grande amertume. Cela explique sa vision de la mort et l'absence de tout espoir dans cette vision. La seconde moitié du cantique (versets **38:15-20**) exprime sa joie d'avoir été délivré de la mort par la miséricorde et la puissance de Dieu. Ce cantique est empreint du sens profond des valeurs spirituelles de la souffrance et de la délivrance. « C'est par ces choses que les hommes vivent », dit-il en regardant en arrière, avant d'ajouter de manière significative : « C'est là toute la vie de mon esprit. » Les mots que nous avons soulignés constituent la note la plus profonde du cantique, car ils reconnaissent tout le dessein et la méthode de Dieu dans la discipline et dans la délivrance. La traduction de nos traducteurs est pleine de beauté, mais une traduction plus littérale de l'hébreu est encore plus saisissante. Elle dit : « Tu as pris plaisir à retirer mon âme de la fosse du néant ». Comme cela raconte merveilleusement l'activité divine ! Il aime nos âmes hors de la fosse de la corruption, au prix de nos souffrances, mais à un prix infiniment plus grand pour lui-même. L'interprétation complète et définitive de cette ancienne parole se trouve dans le merveilleux mystère de la croix, où il a lui-même sondé les profondeurs de la fosse de la corruption et où, par amour, il nous en a tirés.

Ésaïe 39:5

Alors Ésaïe dit à Ézéchias: Écoute la parole de l'Éternel des armées!

Ce court chapitre est plein de force dramatique et est particulièrement intéressant en ce qu'il révèle la relation qui existait entre le roi et le prophète. Il relate une déviation de la part d'Ézéchias, due en grande partie à sa vanité et à son incapacité à comprendre pleinement la signification de ses actes. C'est le genre d'erreur que commettent les hommes de bien lorsqu'ils ne cherchent pas, dans chaque détail de leur vie, la lumière et la guidance de la volonté de Dieu. Le mal étant fait, Ésaïe alla trouver le roi, et la conversation entre eux est révélatrice. Nous y voyons qui, à cette époque, était réellement le représentant de l'autorité divine. Le prophète institua une enquête, et le roi répondit sans poser de questions. Cela manifesta le meilleur côté d'Ézéchias, tout comme son acceptation de la conclusion du prophète lorsqu'il dit : « La parole de l'Éternel, que tu as prononcée, est bonne. » C'est là la véritable fonction du prophète. Il ne demande aucune faveur aux rois et n'accepte aucun patronage de leur part. Il est le messager de Dieu, et son travail consiste à s'immiscer dans toutes les actions des hommes, qu'ils soient rois, seigneurs ou roturiers, avec cette formule immuable : « Écoutez la parole de l'Éternel des armées ! » Il n'est pas responsable devant les hommes, mais devant Dieu. De plus, il n'est pas responsable de la réponse des hommes à son message, mais seulement de sa transmission. Si les hommes écoutent et obéissent, ils marchent dans la voie de la sagesse. Si, après avoir entendu, ils se rebellent, même s'ils tuent le prophète, sa parole s'accomplira dans leur perte finale.

Ésaïe 40:3

Une voix crie: Préparez au désert le chemin de l'Éternel, Aplanissez dans les lieux arides Une route pour notre Dieu.

Ce chapitre marque le début de la deuxième partie de ce livre. Le thème de cette partie est celui de la paix. Dans la première section (**40-48**), le but de la paix est discuté. Dans la deuxième section (**49-57**), le Prince de la paix est décrit. Dans la troisième section (**58-65**), le programme de paix est déclaré. Les mots que nous avons soulignés apparaissent dans le prologue de l'ensemble du mouvement. Ils reprennent la pensée ultime de la première partie du livre. Revenons au chapitre **35**. Nous y avions la vision prophétique du rétablissement d'un ordre perdu pour le monde, à la suite de la description de la désolation produite au jour de la vengeance de l'Éternel, contenue dans le chapitre **34**. Ce rétablissement consisterait à rendre fructueux le désert et la solitude (**35:1**). Maintenant, Dieu va se révéler dans le processus qui aboutit à ce résultat ; et dans ces paroles, le peuple de Dieu est appelé à coopérer avec Lui en préparant Son chemin dans le désert, en aplanissant Sa route dans le désert. La note dominante du prologue est celle de cette seconde moitié de la prophétie. Elle se trouve dans les mots « Consolez, consolez mon peuple ». Après le prologue suit une description glorieuse de la majesté de l'Éternel, au cours de laquelle Il apparaît dans Sa puissance créatrice et Sa sagesse, les idoles sont mises en contraste avec Lui, et Sa puissance et Sa disposition à rendre les hommes capables sont proclamées. C'est dans ces faits relatifs à la majesté de l'Éternel que se trouve la première source de véritable consolation pour les fils des hommes. Tout cela rend l'appel de ce verset d'autant plus saisissant et suggestif. Ce Dieu glorieux, majestueux au-delà de toute comparaison, en puissance et en sagesse, appelle pourtant les fidèles parmi les hommes à préparer son chemin, à aplanir sa voie. Disons tout de suite qu'ils le font lorsqu'ils lui accordent leur loyauté totale et se confient en Lui seul.

Ésaïe 41:1

Iles, faites silence pour m'écouter!

Avec ces paroles provocantes, le prophète introduit un message qui peut être décrit comme le manifeste de l'Éternel. Il occupe ce chapitre et les suivants. Au chapitre suivant (**42**), nous trouverons sa proclamation centrale. Il s'agit d'une introduction et d'une préparation. Elle comporte quatre mouvements. Le premier (**1-7**) constitue le défi lancé par l'Éternel aux nations concernant l'avancée d'un ennemi venu de l'est, dans lequel il affirme que ce puissant est soumis à son volonté et satirise les tentatives des hommes pour assurer leur sécurité en se créant de nouveaux dieux. Le deuxième (**8-20**) concerne Israël et proclame la présence et la protection de l'Éternel. Le troisième (**21-24**) met les faux dieux au défi de prouver leur divinité par des prédictions. Le dernier (**25-29**) affirme à nouveau que la venue de l'ennemi est le fruit de la volonté et de l'action de Dieu, et prétend que l'incapacité des autres, qu'il s'agisse de dieux ou d'hommes, à prédire l'avenir est la preuve de leur vanité. Les mots qui ouvrent ce passage pourraient être traduits ainsi : « Écoutez-moi en silence », et ce sont toujours les paroles de Dieu aux hommes. Le vacarme persistant de nombreuses voix dans le monde couvre trop souvent la voix de Dieu. Nous sommes impatients de lire les journaux pour savoir ce que disent les rois, les hommes d'État, les dirigeants syndicaux et même les prédicateurs, et le babillage confus de leurs discours nous empêche d'écouter Dieu en silence. Il ne faut pas négliger l'importance accordée à la valeur des prédictions comme preuve de la divinité. C'est la clé de tout ce qui suit. Réduire les messages prophétiques qui suivent à de simples interprétations d'événements contemporains, c'est les vider de leur substance. Ici, le prophète était manifestement conscient de ces événements, mais il voyait au-delà, vers des choses plus grandes. De plus, cet élément est toujours présent. Certaines des choses qui étaient alors futures sont maintenant devenues histoire. Certaines ne se sont pas encore accomplies. Gardons donc le silence, afin d'entendre ces paroles de l'Éternel.

Ésaïe 42:1

Voici mon serviteur.

Telle est la proclamation. Tout ce qui suit est une interprétation de cet appel à contempler. La révélation plus complète de ce Serviteur de l'Éternel est réservée à la section suivante (chapitres 49 à 57). Nous avons ici : (a) un portrait merveilleux de celui qui vient (versets **42:1-9**) ; (b) un grand chant célébrant le triomphe de l'Éternel à travers lui (versets **42:10-17**) ; et (c) un appel à Israël fondé sur les faits révélés (versets **42:18-25**). Il est bon, à ce stade, de s'arrêter pour examiner la question ancienne et controversée de l'identité de ce Serviteur de l'Éternel. Que cette référence désigne Cyrus est une suggestion tellement absurde qu'il n'est pas nécessaire de s'attarder à la discuter. Qu'elle désigne Israël tel qu'il était alors est tout aussi impossible à croire. Qu'elle désigne un élément spirituel existant alors au sein d'Israël est une suggestion qui s'écroule, dans la mesure où un tel reste élu, qui a sans aucun doute existé, n'a pas accompli ce qui est attribué à ce Serviteur de l'Éternel. Dire qu'il s'agit de l'Israël idéal, c'est dire qu'aucune partie des prophéties ne s'est encore accomplie, pour la simple raison qu'un tel Israël idéal n'existe toujours pas. Il ne peut y avoir qu'une seule interprétation qui satisfasse la raison, sans parler du cœur, et c'est que Matthieu avait raison lorsqu'il a délibérément déclaré que cette prophétie s'était accomplie en Jésus (voir **Matthieu 12:15-21**). À cela, on a objecté : « Il est toujours question du Serviteur comme ayant une existence présente. » Et pourquoi pas ? Il est certain que notre Seigneur et Maître, le Fils de Dieu, qui est devenu son Serviteur à des fins rédemptrices, avait alors une existence présente. Suggérer que ce prophète n'aurait pu avoir aucune conscience de ce fait, c'est rabaisser la conception de la nature divine de la parole prophétique. Lorsque l'Éternel appelle les hommes à se taire devant Lui, c'est toujours afin de leur dire : « Voici mon serviteur » ; et il n'y en a qu'un seul qui puisse être décrit ainsi.

Ésaïe 43:1

Ainsi parle maintenant l'Éternel.

J'ai souligné ces deux mots parce qu'ils constituent un lien distinct et intentionnel entre le Manifeste de l'Éternel, dont la proclamation centrale est « Voici mon serviteur », et une série de messages qui dépendent de cette proclamation. Ces messages se trouvent dans ce chapitre et dans les deux suivants, chacun commençant par la formule « Ainsi parle l'Éternel ». Ils constituent un grand tout qui interprète les événements résultant du fait que l'Éternel a choisi et oint son serviteur. Ce chapitre contient quatre messages de ce type. Leur contenu peut être résumé ainsi. Le premier (versets **43:1-9**) affirme la relation de Dieu avec Israël en tant que Créateur et Rédempteur, et déclare qu'Il les rassemblera encore à Lui. Le deuxième (versets **43:10-13**) déclare qu'ils rempliront leur fonction de témoins de Dieu, en raison de ce qu'Il est et de ce qu'Il accomplira. Le troisième (versets **43:14-15**) promet la destruction de Babylone, la force opposée, parce qu'Il est Rédempteur, Créateur, Roi. Le quatrième (versets **43:16-28**), se référant aux délivrances passées, promet une chose nouvelle ; il fait appel à Israël, infidèle, lui promet le pardon et déclare que le châtiment est nécessaire. Tout cela est lié à la révélation du Serviteur par ces mots : « Mais maintenant ». Ce Serviteur n'est pas encore révélé dans la prophétie, ni en Lui-même, ni dans Sa méthode, ni dans Sa victoire. Cela viendra bientôt. Mais le fait qu'il ait été choisi et désigné par Dieu est déclaré, et voici quelques-uns des résultats. Si nous sommes fidèles à l'intention la plus simple de ce grand écrit hébreu, nous devons interpréter ces prédictions comme ayant trait à Israël. Dans ce cas, nous réalisons qu'aucune d'entre elles ne s'est encore littéralement accomplie. Babylone telle qu'elle existait alors a été détruite, mais Babylone en tant que force spirituelle antagoniste d'Israël est toujours au pouvoir. Cependant, toutes les prédictions s'accompliront à la lettre. Pour nous, la parole de la prophétie a été rendue plus certaine, car nous avons vu ce Serviteur de l'Éternel.

Ésaïe 44:1

Ô Jacob, mon serviteur! O Israël, que j'ai choisi!

Dans ce chapitre, nous avons trois de ces messages de l'Éternel. Ils sont également liés à la proclamation concernant le Serviteur au chapitre 42 par les premiers mots du chapitre 43 : « Mais maintenant ». Gardons cela à l'esprit pendant notre lecture. Le premier message ici, appelé la nation à ne pas craindre, en vue du dessein rédempteur de l'Éternel de répandre son Esprit sur sa postérité (versets **44:1-5**). Le deuxième est peut-être la plus belle satire de toute la prophétie contre les faux dieux, dans laquelle leur mode de fabrication est raillé, leur futilité est déclarée et le peuple de Dieu est appelé à se souvenir de ces choses (versets **44:6-23**). Dans le dernier, la grandeur de l'Éternel est célébrée dans la création et dans le gouvernement, et sa nomination de Cyrus comme instrument pour accomplir son dessein est annoncée (versets **44:24-27**). Nous avons souligné ces premiers mots afin d'attirer l'attention sur le fait que tout au long de ces messages, qui interprètent le dessein de l'Éternel dans la désignation de son serviteur, les pensées de la création et de la rédemption persistent, l'accent ultime étant mis sur la rédemption ; et que, par conséquent, la nation est considérée et présentée comme ayant échoué, mais accomplissant néanmoins le véritable idéal. C'est Jacob, mais c'est Israël. C'est Jacob, mais c'est Jeshurun. Ainsi, nous voyons la perspective de Dieu et comprenons Sa méthode. Il voit Jacob, Il connaît tout de son échec persistant ; d'où les dispensations de punition ; Jacob doit passer par des souffrances. Mais pendant tout ce temps, Il voit Israël, déterminé à réaliser son destin ; c'est pourquoi Israël doit triompher. Rappelons-nous une fois de plus que cette réalisation rédemptrice du dessein créateur sera accomplie par le Serviteur de L'Éternel.

Ésaïe 45:5

Je t'ai ceint, avant que tu me connusses.

Dans ce chapitre, nous avons quatre messages de l'Éternel, étroitement liés les uns aux autres dans la mesure où ils reprennent et développent le fait annoncé dans le message précédent, à savoir que l'Éternel a désigné Cyrus pour accomplir sa volonté. Le premier d'entre eux s'adresse à Cyrus et indique qu'il est gouverné par Dieu, se terminant par un malheur contre ceux qui se rebellent contre ce gouvernement (versets **45:1-10**). Le deuxième réaffirme que Cyrus agira sous la direction de Dieu (versets **45:11-13**). Le troisième prédit certaines des victoires qui viendront sur Israël lorsqu'il sera sauvé par l'Éternel d'un salut éternel (versets **45:14-18**). La dernière offre une vision plus large du monde et appelle toutes les nations à se tourner vers l'Éternel afin d'être sauvées (versets **45:18-25**). Cyrus a été élevé et utilisé par Dieu, puis mis de côté. Ainsi, ces prédictions se sont partiellement accomplies. Mais leur accomplissement définitif n'est pas encore pour aujourd'hui. Les rois seront encore les instruments de Dieu, sous l'autorité de Son Serviteur, pour l'accomplissement de Son bon plaisir ; et toutes les glorieuses prédictions s'accompliront parfaitement. Les mots que nous avons soulignés se trouvent dans le message adressé directement à Cyrus, et ils révèlent un principe d'application perpétuelle. Reliez-les à la phrase du premier verset, « Je relâcherai les reins des rois », et leur signification devient plus claire. Les rois et les dirigeants de la terre sont tous sous l'emprise de la puissance de Dieu. Leurs reins sont déliés, ou ceints, par cette puissance, afin que Sa volonté soit finalement accomplie. Il peut y avoir dans les affaires humaines des révoltes et des rébellions contre Dieu, qui causent la ruine des rebelles ; mais, en ce qui concerne l'accomplissement final de Son dessein, les hommes ne peuvent rien contre Lui.

Ésaïe 46:4

Dieu est pour nous un refuge.

La prophétie célèbre désormais la puissance de l'Éternel telle qu'elle s'est manifestée dans la destruction de Babylone. Elle comporte deux parties, contenues dans ce chapitre et le suivant. Ici, le thème est celui du contraste entre les dieux de Babylone — Bel et Nebo — et l'Éternel. Il n'y a peut-être rien dans toute la littérature biblique qui soit plus puissant que ce chapitre pour révéler la différence essentielle entre les faux dieux et le vrai Dieu. Avec une imagerie poétique et une passion des plus raffinées, le prophète dépeint les dieux de Babylone, et donc tous les faux dieux, comme étant créés par les hommes, portés par ceux qui les ont créés, placés à leur place par ces mêmes hommes, incapables de bouger de l'endroit où ils ont été placés et incapables de répondre à ceux qui les adorent dans les jours de détresse. À l'opposé, la vérité sur le Dieu vivant est exprimée de manière graphique et concise dans les mots que nous avons soulignés. Il crée et Il porte. Des phrases plus courtes nous aideront à mieux comprendre le contraste. Une idole est une chose que l'homme fabrique et doit porter. Le vrai Dieu crée l'homme et le porte. Cela s'applique bien au-delà des limites de ce que nous désignons comme le paganisme. Quand un homme se détourne du Dieu vivant, il se fabrique toujours un dieu, et ce dieu devient un fardeau ; il doit le porter, et le fardeau est trop lourd — il est lourdement chargé. Quand un homme adore le vrai Dieu, il adore Son Créateur, et il est porté, et ainsi il trouve le repos. « Petits enfants, gardez-vous des idoles ! »

Ésaïe 47:15

Tels seront pour toi ceux avec lesquels tu t’es fatiguée.

Ces mots apparaissent dans la deuxième partie du message prophétique célébrant la puissance de l'Éternel, telle qu'elle s'est manifestée dans la destruction de Babylone. Après avoir, dans la première partie du message (chapitre **46**), opposé les dieux de Babylone à l'Éternel, le prophète prononce ce « chant moqueur », dans lequel il prédit la ruine de Babylone en comparant la ville à une femme qui, après avoir vécu dans le luxe, est jetée dans la misère et la honte. Au cours de ce chant, le prophète fait référence aux enchantements et aux sorcelleries auxquels Babylone s'est adonnée depuis sa jeunesse (voir verset **47:12**). Il l'invite avec raillerie à mettre à l'épreuve les faux prophètes qu'elle a écoutés en sollicitant leur aide contre son destin inéluctable, et déclare l'inutilité d'un tel recours en raison de la violence de la flamme de la colère divine. Tel est le sens de ces mots. Babylone avait travaillé depuis sa jeunesse à son commerce avec le monde souterrain du mal. Cette référence à « sa jeunesse » ramenait l'esprit aux débuts de Babylone, qui se trouvaient à Babel, où les hommes avaient tenté de contrecarrer un dessein divin en s'unissant contre Dieu. Cette action était le résultat d'un commerce avec des conceptions mauvaises et des forces spirituelles mauvaises. Ce processus s'était poursuivi tout au long de l'histoire. Babylone, en tant qu'apostasie spirituelle, persiste jusqu'à ce jour. Son épreuve finale viendra dans la flamme de la colère de Dieu. Lors de cette épreuve, la futilité de ces forces obscures des enfers sera clairement manifestée. « Ils seront comme de la paille, le feu les consumera, ils ne pourront se délivrer de la puissance de la flamme. » Les hommes qui ont mis leur confiance en eux seront laissés désolés, car « Tels seront pour toi ceux avec lesquels tu t’es fatiguée. »

Ésaïe 48:22

Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel.

Ces mots se distinguent vraiment du reste du chapitre et constituent une conclusion à la première section. Nous les retrouverons à la fin de la deuxième section (voir **57:21**). Dans ce chapitre, la parole prophétique célèbre de manière très remarquable la miséricorde de ce Dieu dont la majesté et la puissance ont déjà été décrites, et dont le manifeste et les messages ont été donnés. Ce message de miséricorde souligne l'échec et l'indignité du peuple de Dieu, qui est la maison de Jacob, bien qu'il soit appelé du nom d'Israël, qui jure par le nom de l'Éternel et parle du Dieu d'Israël, mais pas en vérité ni en justice. Son obstination est déclarée comme étant la raison de l'élément prédictif dans l'enseignement prophétique (voir versets **48:3-8**). Néanmoins, malgré tout cela, pour son propre bien, l'Éternel épargne Son peuple. Il se lamente sur leur désobéissance et leur manque de prospérité qui en résulte ; mais il est leur rédempteur et il les délivrera. Tout cela ayant été dit, voici qu'intervient cette grande annonce prophétique : « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel. » Remarquez son rapport avec l'ensemble du mouvement de cette section. Du début à la fin, le motif a été celui de révéler le dessein de Dieu d'apporter la paix à Son peuple troublé et au monde. À cette fin, il agit dans Sa majesté, Sa puissance et Sa miséricorde. Telle est la révélation du manifeste et des messages. Néanmoins, le peuple qui reçoit ce ministère prophétique, et tous ceux qui le lisent, sont soudainement et brusquement rappelés à la sainteté et à la justice par cette parole solennelle : « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel. » Lorsque nous nous réjouissons de l'activité rédemptrice de Dieu, ce que nous avons parfaitement le droit de faire, n'oublions jamais cette vérité. Elle a deux valeurs. Premièrement, elle explique l'absence de paix aujourd'hui. Deuxièmement, elle révèle le seul moyen par lequel la paix peut venir demain.

Ésaïe 49:3

Et il m'a dit: Tu es mon serviteur, Israël en qui je me glorifierai.

Nous arrivons maintenant à la partie centrale de cette prophétie ; et il serait désastreux de mettre l'accent sur des paroles particulières sans les replacer dans leur contexte global. Après avoir révélé le dessein de Dieu d'apporter la paix par son Serviteur, la prophétie présente maintenant le Serviteur de Dieu, qui est le Prince de la paix. Cette partie le présente d'abord comme soutenu par la souffrance (**49-53**), puis chantant dans la victoire (**54-57**). La première partie est composée des paroles du Serviteur et des oracles le concernant. Ce chapitre s'ouvre sur la voix du Serviteur Lui-même racontant Son appel. Ce sont les premières paroles de l'Éternel dans cet appel. Elles sont inclusives. À celui qui a été prédestiné, l'Éternel dit : « Tu es mon serviteur » ; et la valeur de cette parole est interprétée dans les mots : « Israël, en qui je serai glorifié ». Un autre homme avait porté ce nom, qui signifie « gouverné par Dieu », mais il n'avait pas réussi à réaliser l'idéal. La nation avait porté ce nom, mais dans son histoire, Dieu n'avait pas été glorifié. Maintenant, ce nom évocateur est donné à un autre homme, et en lui, le dessein sera accompli. Dieu sera glorifié, et à travers lui, la nation défaillante réalisera finalement sa haute destinée — à travers elle, Dieu sera glorifié. Le Serviteur est conscient de la difficulté du service à rendre, et parle de la vanité apparente de ses efforts ; il rapporte les paroles de l'Éternel qui le soutiennent, déclarant que la réalisation de la destinée d'Israël est une chose trop légère pour lui ; il sera aussi une lumière pour les nations, le salut de Dieu jusqu'aux extrémités de la terre. Considérons le reste du chapitre — les paroles adressées au Serviteur par l'Éternel et Ses déclarations à Sion — à la lumière de ce récit de l'appel de l'Éternel.

Ésaïe 50:5

Le Seigneur, l'Éternel, m'a ouvert l'oreille, Et je n'ai point résisté, Je ne me suis point retiré en arrière.

Ici encore, nous entendons la voix du Serviteur de l'Éternel ; et dans ces paroles, nous avons sa réponse à l'appel de l'Éternel. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Il est présenté dès le début comme conscient du fait que Son service implique la souffrance. Cette conscience est encore plus marquée dans le récit de Sa réponse. Elle s'intensifie jusqu'à culminer au chapitre **53**. Ici, il s'agit d'une conscience des souffrances que Ses ennemis, qui sont les ennemis de l'Éternel, lui infligeront. Les images physiques sont saisissantes : les coups, l'arrachage des cheveux, la honte et les crachats. L'appel de l'Éternel à Son serviteur était un appel à vivre ces expériences ; et à propos de cela, il dit : « L'Éternel a ouvert mon oreille, et je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas détourné. » Cette déclaration, « l'Éternel, m'a ouvert l'oreille », est très significative. Il ne faut pas la confondre avec une autre grande parole messianique, « Tu as ouvert mes oreilles » (voir **Psaume 40:6**), où il est question de l'abandon volontaire du Serviteur au service de son Maître. Ici, l'idée est celle de la communication du secret du Maître à son Serviteur. À Son Serviteur, l'Éternel avait fait connaître Ses secrets ; il lui avait révélé non seulement les expériences qui l'attendaient, mais aussi leur signification et leur but. Ainsi, la déclaration suivante, « Je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas détourné », signifie qu'il n'y avait pas de conflit entre l'Éternel et Son Serviteur, mais une parfaite accord. C'est pourquoi cette réponse à l'appel de l'Éternel, qui impliquait le consentement à la souffrance, était empreinte d'une confiance vibrante dans l'aide de l'Éternel.

Ésaïe 51:1

Écoutez-moi, vous qui poursuivez la justice, Qui cherchez l'Éternel!

Ces mots nous introduisent à ce qui a été décrit à juste titre comme « une série de courts oracles passionnés, principalement de caractère lyrique ». Ils se poursuivent jusqu'au douzième verset du chapitre suivant et sont empreints d'une joie et d'une confiance débordantes, résultant de la vision du Serviteur de l'Éternel en parfaite communion avec l'Éternel pour l'accomplissement de Son dessein rédempteur. Tout d'abord, il y a trois messages destinés au reste des âmes élues qui, au milieu d'une apostasie généralisée, restent fidèles au Trône et aiment la justice. Ceux-ci commencent ainsi : « Écoutez-moi » (verset **51:1**) ; « sois attentif! » (verset **51:4**) ; « Écoutez-moi » (verset **51:7**) ; et ils appellent ces âmes à se tourner vers le Rocher, à prêter attention à la Loi qui est le salut, et à ne pas craindre. Puis suivent trois messages, chacun commençant par « Réveillez-vous, réveillez-vous ». Dans le premier cas, c'est le cri de la nation qui implore l'intervention divine ; et la réponse est : « Moi, moi, c'est moi qui vous console » (versets **51:9-16**). Ensuite, c'est l'appel de l'Éternel à Son peuple, reconnaissant les souffrances résultant du péché, mais promettant la délivrance (versets **51:17-23**). Enfin, c'est l'appel de l'Éternel, répondant spécifiquement à l'appel de son peuple. Ils avaient dit : « Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de force, ô bras de l'Éternel » ; Il répondit : « Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de ta force, ô Sion » ; et promit à nouveau la rédemption (**52:1-10**). Tout cela se termine par une description poétique du retour de l'Éternel à Sion, plein de beauté et de puissance. Nous avons ainsi résumé le chapitre, qui se prolonge nécessairement dans le suivant, afin de donner une impression générale de ce que le prophète a vu, tout cela résultant du service souffrant du Serviteur de l'Éternel.

Ésaïe 52:13

Voici, mon serviteur prospérera; Il montera, il s'élèvera, il s'élèvera bien haut.

Ces mots nous introduisent dans le dernier mouvement de la présentation du Serviteur souffrant de l'Éternel, un mouvement dans lequel le sentiment de triomphe est présent à travers toutes les révélations étonnantes de la souffrance. Le court paragraphe qui clôt ce chapitre introduit le chapitre suivant et en fait partie intégrante. Il constitue un résumé éloquent de ce qui est donné ici en détail. De plus, il s'agit d'un résumé divin de ce qui, là-bas, est une observation humaine. Ce sont les paroles de l'Éternel concernant Son Serviteur. Si nous n'avons souligné que les premiers mots, leur examen implique toutefois l'ensemble du paragraphe. Observez donc attentivement qu'il s'agit, dans son ensemble, d'une déclaration de la victoire et de l'exaltation de Son Serviteur. Ainsi commence et ainsi finit ce passage. Au cœur de tout cela, le fait de la souffrance est reconnu. Cette reconnaissance est contenue dans ces mots : « …beaucoup ont été étonnés à ton sujet. » C'est une référence graphique et impressionnante à l'impression faite sur les hommes par le spectacle effroyable de Jésus dans les heures de sa souffrance. Elle est encore soulignée par les mots entre parenthèses : « Son apparence était si défigurée qu'il ne ressemblait plus à un homme, et Son aspect était plus que celui des fils de l'homme. » Mais maintenant, observez très attentivement l'énoncé complet. Cette référence à la souffrance est introduite par les mots « comme », qui sont complétés par « ainsi », qui conduit à « il aspergera de sang de nombreuses nations ; les rois fermeront leur bouche devant lui ». Ainsi, nous contemplons le Serviteur de l'Éternel du point de vue de l'Éternel. Ses souffrances sont visibles. Elles sont incomparables. Mais leur issue et leur résultat sont tout aussi incomparables. « Comme… Ainsi ». Comprendre la gloire, c'est comprendre les souffrances. Comprendre les souffrances, c'est comprendre la gloire. Avec notre intelligence limitée, nous ne sommes pas capables de faire l'un ou l'autre, car les souffrances et la gloire sont infinies. Mais nous pouvons avoir confiance et adorer.

Ésaïe 53:11

A cause du travail de son âme, il rassasiera ses regards.

Y a-t-il une seule parole dans toutes les révélations de Dieu qui procure au cœur de l'enfant de Dieu un sentiment aussi profond de joie parfaite que celle-ci ? Je ne le crois pas. Nous avons la joie dans le pardon qui nous est accordé et dans toutes les richesses de notre héritage en notre Seigneur ; nous avons une joie encore plus grande dans toutes les victoires de notre Seigneur, dans les gloires qui sont les Siennes, résultant de Sa passion. Mais la joie de savoir qu'Il sera satisfait est encore plus grande. Dans ce grand chapitre, nous sommes introduits au mystère de la souffrance du Serviteur de Dieu, d'une manière qui ne peut que rendre les lèvres muettes et prosterner l'âme dans la plus complète prosternation d'émerveillement et d'étonnement. La révélation est si grande que la pitié est impertinente et la sympathie irrévérencieuse. Nous ne pouvons que regarder, nous émerveiller et adorer en le voyant : méprisé et rejeté par les hommes, meurtri et affligé par Dieu, en Lui-même homme de douleur et habitué à la souffrance, enfin retranché du monde des vivants, Sa tombe avec les méchants. Et tout cela parce que « nous étions tous errants comme des brebis… et l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous ». Avec l'abnégation nécessaire, l'humiliation totale et la honte, je suis contraint de dire : cela en valait-il la peine ? C'est-à-dire, l'homme en valait-il la peine ? En ai-je la valeur ? La réponse se trouve dans ces mots : « Il […] sera satisfait ! » Alors je n'ai qu'une chose à dire, et c'est ceci : un amour si étonnant, si divin, exige ma vie, mon âme, tout mon être.

Ésaïe 54:1

Réjouis-toi.

C'est le mot qui nous interpelle. C'est le seul mot qui convienne, si « Il verra le fruit de l'épreuve de son âme, et il sera satisfait ». Il introduit le deuxième mouvement de la section présentant le Serviteur de l'Éternel comme le Prince de la Paix. Ce mouvement se termine au chapitre **57**. Nous y trouvons d'abord ce chant d'assurance (chapitre **54**), puis le grand appel prophétique résultant de cette vision du Serviteur de l'Éternel (chapitre **55**) et enfin un message traitant de l'administration de ce triomphe divin (chapitres **56** et **57**). Ce chant célèbre naturellement et nécessairement le triomphe du Serviteur de l'Éternel dans Son rapport avec la nation d'Israël, personnifiée sous la figure d'une ville. En observant les souffrances de cet Être merveilleux, nous avons inévitablement pensé à des applications plus larges, celles qui incluent l'Église et l'humanité ; et nous avons eu raison de le faire. Mais ce faisant, ne manquons pas d'apprécier l'application à Israël. C'est dans Sa rédemption et Sa restauration dans la communion avec Dieu, comme celle d'une femme avec Son mari, que « toute la terre » sera atteinte. La description éclatante et glorieuse de la Cité de Dieu, avec ses fondations, ses pinacles, ses portes, toutes pleines de beauté, est une description de Jérusalem telle qu'elle sera dans le Royaume des Cieux. Dieu n'a pas rejeté pour toujours Son peuple terrestre. Ils verront encore celui qu'ils ont transpercé, et ils pleureront sur Lui. De ce deuil jaillira leur joie. Par l'intermédiaire du Serviteur de l'Éternel, par Ses souffrances et Son triomphe, ils deviendront les serviteurs du Seigneur, accomplissant ainsi le dessein divin. C'est à eux que s'adressent les derniers mots de ce cantique : « Voici l'héritage des serviteurs de l'Éternel, et leur justice vient de moi, dit l'Éternel. »

Ésaïe 55:4

Voici, je l'ai établi comme témoin auprès des peuples, Comme chef et dominateur des peuples.

Après le chant célébrant le triomphe du Serviteur de l'Éternel à l'issue de ses souffrances, vient cet oracle parfait d'appel. Il est si parfait que tous les évangélistes ont ressenti sa puissance et l'ont utilisé dans leur œuvre sacrée. Il s'ouvre sur une description de la vie comme une vie assoiffée, affamée, insatisfaite, et donc pas une vie au sens propre du terme ; il se termine par une image de la vie au milieu d'un jardin de repos et de fertilité. Au centre se trouvent les mots qui révèlent le chemin qui mène d'une condition de vie à l'autre. L'homme doit rechercher l'Éternel, abandonner sa voie et ses pensées, et revenir à l'Éternel, dont les pensées ne sont pas celles de l'homme, et dont les voies ne sont pas celles de l'homme ; car les voies et les pensées de Dieu pour l'homme sont élevées comme les cieux, tandis que les voies et les pensées de l'homme pour lui-même sont terrestres. Si l'homme revient ainsi, l'Éternel aura pitié et pardonnera abondamment. Mais sur quelle base une telle déclaration est-elle faite ? La réponse se trouve dans ces mots. À qui fait-on référence dans la proclamation ? « Voici, je l'ai donné pour témoin » ? Certainement pas à David. Nous voyons ici la continuité de la pensée qui traverse cette section. Il s'agit de Celui que nous avons vu comme le Serviteur de l'Éternel, passant par les souffrances jusqu'au triomphe. C'est par ces souffrances, « Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui », que l'Éternel peut avoir miséricorde et pardonner abondamment. Il est donc le seul et unique Chef et Commandant des peuples, et il l'est en vertu de Sa croix.

Ésaïe 56:1

Ainsi parle l'Éternel: Observez ce qui est droit, et pratiquez ce qui est juste; Car mon salut ne tardera pas à venir, Et ma justice à se manifester.

Ce chapitre et le suivant constituent un seul message, qui clôt la section présentant le Serviteur de l'Éternel comme le Prince de la paix. Ces paroles nous donnent la clé du message. C'est la parole de l'Éternel aux hommes en vue du salut et de la justice qui résultent de l'œuvre du Serviteur de l'Éternel. Le salut de l'Éternel est toujours en vue de la justice, et Sa justice ne peut être révélée que par Son salut. Pour les hommes à qui cette prophétie a été adressée ou écrite, la venue du salut et la révélation de la justice étaient associées à l'apparition du Serviteur de l'Éternel. Cela a toujours été proche dans le dessein de Dieu, mais en raison de l'échec persistant de Son peuple, des siècles se sont écoulés avant qu'il ne vienne. Mais il est venu et a accompli à la lettre la prophétie concernant Son travail. L'achèvement de l'œuvre viendra lorsqu'Il apparaîtra une seconde fois sans péché pour le salut. Dans le dessein de Dieu, ce salut est proche, ainsi que la révélation de la justice ; mais ils sont encore retardés par l'échec de Son peuple. Ce message final s'adresse à eux, alternant entre le réconfort pour les fidèles et la dénonciation des faux et des infidèles. Dans ce chapitre, il y a d'abord une consolation pour tous ceux qui, dans une certaine mesure, ont souffert des pertes pour l'amour du nom du Seigneur ; puis une dénonciation sévère des sentinelles qui ne remplissent pas leur véritable fonction et se livrent aux fausses excitations de la boisson forte. En un tel temps, l'appel de l'Éternel à ceux qui aiment Son nom et attendent son apparition est toujours de garder la justice et de pratiquer la droiture.

Ésaïe 57:21

Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu.

Nous avons déjà souligné des mots similaires auparavant. Ils concluaient la première partie de cette grande prophétie, celle qui traitait du but de la paix. Ce faisant, nous avons souligné en conclusion que cette déclaration avait une double valeur : premièrement, elle révèle la raison pour laquelle nous manquons de paix aujourd'hui ; deuxièmement, elle suggère les seules conditions dans lesquelles la paix peut régner parmi les hommes. Nous arrivons maintenant à la fin de la deuxième partie, au cours de laquelle nous avons vu le Prince de la paix, le Serviteur de Jéhovah, qui, à travers les souffrances, passe au triomphe de l'établissement de la paix. Cette partie se termine, comme nous l'avons dit, par un message aux hommes en vue de la proximité du salut et de la justice. Dans la partie de ce message contenue dans ce chapitre, nous retrouvons les deux notes que nous avons trouvées dans le précédent. Tout d'abord, une dénonciation féroce d'une communauté apostate qui s'est livrée à toutes les pratiques mauvaises dans son oubli de Dieu. Ensuite, un message de consolation pour ceux qui ont un esprit contrit et humble, qui sont fidèles à Dieu. Puis, tout le mouvement se termine par cette déclaration centrale. Il convient de noter qu'il y a une différence. Dans le premier cas, le titre de Dieu était Jéhovah ; ici, c'est Dieu, c'est-à-dire Elohim. Pour ceux qui observent l'usage des noms et des titres divins, cela est suggestif. Dans la section traitant du dessein de paix, l'affirmation est faite par Jéhovah, qui est le titre de la grâce. Dans la section traitant du Prince de la paix, l'affirmation est faite par Elohim, qui est le nom de la puissance absolue. Dieu, dans Sa grâce, veut la paix. Lorsqu'il la rend possible par Son Serviteur souffrant, Sa puissance insiste sur les conditions. Si, malgré toutes les souffrances de celui qui souffre, les hommes persistent dans leur méchanceté, alors il n'y a pas de paix pour eux, même par le biais de ces souffrances.

Ésaïe 58:1

Crie à plein gosier, ne te retiens pas, Élève ta voix comme une trompette, Et annonce à mon peuple ses iniquités, A la maison de Jacob ses péchés!

Ce chapitre et le suivant constituent, sinon un seul message, du moins un mouvement. Avec eux commence la dernière partie de cette révélation prophétique. Dans le premier, le fardeau était celui du dessein de paix de l'Éternel. Dans le second, on trouve l'enseignement suprême, à savoir la présentation du Serviteur de l'Éternel, le Prince de la Paix, par qui le dessein de l'Éternel doit s'accomplir. Or, la parole prophétique était influencée par les conditions qui prévalaient ; elle montrait quel devait être le programme de paix compte tenu de ces conditions. Dans les paroles du premier verset, ce mouvement s'ouvre par la récitation par le prophète des paroles qui lui avaient été commandées de dire. Il avait pour mission de déclarer au peuple de Dieu ses transgressions et ses péchés. Il le réprimandait sévèrement pour avoir observé le rituel religieux sans en produire les véritables résultats. Au nom de l'Éternel, le prophète rejetait la valeur d'une attitude et d'une activité d'humilité et de modestie devant Dieu, alors que dans leurs relations avec leurs semblables, le peuple manquait de justice et de compassion. Ainsi, ce peuple fut brusquement rappelé à l'ordre, ramené de la contemplation du dessein et de la grâce de l'Éternel à la réalité de son indignité immédiate, et averti que le seul et unique moyen d'accéder aux bénédictions qu'Il lui réservait était de se détourner de sa méchanceté et de redonner ainsi toute leur vitalité à ses pratiques religieuses. C'est là un principe sur lequel nous ferions bien de méditer. Les opérations de la grâce divine ne sont jamais en conflit avec les exigences de la sainteté divine.

Ésaïe 59:1

Non, la main de l'Éternel n'est pas trop courte pour sauver, Ni son oreille trop dure pour entendre.

Si ce chapitre contient un deuxième discours, le thème est le même que dans le précédent, mais avec une application différente. Là, ces personnes étaient confrontées de manière brutale à leurs péchés. Ici, la vérité contenue dans ce message est énoncée clairement, à savoir que ces péchés empêchent l'accomplissement du dessein divin. Dans ces premiers mots, une déclaration est faite qui visait probablement à corriger une fausse conception du retard dans la réalisation du dessein déclaré. On peut imaginer que certains déclaraient que l'Éternel était soit incapable de les délivrer, soit indifférent à leurs souffrances. Le prophète a déclaré que ni l'un ni l'autre n'était vrai. Sa main n'était pas trop courte, son oreille n'était pas dure. Observez ce qui suit immédiatement. « Mais », a dit le prophète — et après le « mais », il a prononcé des paroles qui rejetaient la responsabilité sur eux. Remarquez les phrases courtes et incisives, et l'élément personnel : « Vos iniquités… vos péchés… vos mains… vos doigts… vos lèvres… votre langue ». Il leur dit, décrivant l'attitude du peuple qu'il dénonçait avec véhémence : « Ils ne connaissent pas le chemin de la paix ». C'est toujours la réponse à ceux qui accusent Dieu d'incapacité ou d'indifférence. Quand les hommes disent : « Pourquoi Dieu n'agit-il pas ? », la réponse est que Son inaction est due à l'échec de l'homme. Néanmoins, la dernière note est toujours celle de la confiance. Quand les choses sont au plus mal et qu'il n'y a personne, alors l'Éternel se revêt comme un guerrier et procède à l'accomplissement de Son dessein.

Ésaïe 60:1

Lève-toi, sois éclairée, car ta lumière arrive, Et la gloire de l'Éternel se lève sur toi.

Ceci est le premier des trois chapitres qui constituent un seul mouvement, qui vibre et palpite de joie dans la certitude de l'accomplissement des desseins de paix de Dieu, par l'intermédiaire du Serviteur de l'Éternel. Ce chapitre s'adresse à la nation, telle qu'elle est révélée dans « La ville de l'Éternel, la Sion du Saint d'Israël » (voir verset **60:14**). Cet appel initial n'était pas adressé à Jérusalem telle qu'elle était à l'époque où la prophétie a été prononcée, ni à Jérusalem telle qu'elle a toujours été au cours de son histoire jusqu'à nos jours, mais à Jérusalem telle qu'elle sera lorsqu'elle sera établie dans la justice et la beauté, grâce aux souffrances et au triomphe du Serviteur de l'Éternel. Alors, la ville sera le centre de la lumière du monde, car la gloire de l'Éternel reposera sur elle et rayonnera dans le monde entier. En ce jour-là, les choses seront telles que le décrit ce grand message : les nations viendront à la lumière, et les rois à la clarté. Les enfants de la ville, longtemps dispersés, seront rassemblés. Les peuples du monde viendront, non à contrecœur, mais avec joie, apportant leurs dons et déversant leurs richesses dans cette ville de Dieu. C'est la ville qu'Abraham a vue et recherchée. C'est la ville dont Jean a déclaré que les nations marcheraient dans sa lumière et y apporteraient leur gloire et leur honneur. Elle n'a pas encore été construite. Tout cela n'est soit qu'un rêve fou — et très beau, d'ailleurs — soit une prédiction divine qui doit encore s'accomplir. Quant à savoir laquelle des deux hypothèses est la bonne, cela ne fait aucun doute. Chaque mot s'accomplira pour le bien de toute la terre.

Ésaïe 61:1

L'esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi.

Dans ce grand chapitre, nous entendons à nouveau la voix du Serviteur de l'Éternel. Cela ne fait aucun doute à la lumière de l'usage que notre Seigneur Lui-même fait de ces mots. Une fois encore, le sujet est celui de la cité de Dieu et du peuple de Dieu accomplissant le dessein divin. Il nous est impossible de lire ces mots autrement qu'à la lumière de l'usage qu'en fait notre Seigneur. Il ferma le rouleau qu'il avait lu dans la synagogue, aux mots « pour proclamer l'année favorable du Seigneur ». Autrement dit, il interrompit sa lecture au milieu d'une phrase, s'arrêtant à l'endroit où nos ponctuateurs ont ajouté une virgule. La phrase suivante est « et le jour de la vengeance de notre Dieu ». Il ne la lut pas, car il n'était pas encore venu pour proclamer ce jour de vengeance. Dans « l'année favorable du Seigneur », près de deux mille années terrestres se sont déjà écoulées. Seul le Seigneur sait combien il en restera encore. Il est certain que cette année sera suivie du « jour de la vengeance » ; et il est tout aussi certain que le Serviteur de l'Éternel proclamera également ce jour. Tout le reste de ce chapitre n'est encore que prédiction. Au-delà du jour de la vengeance de l'Éternel, et à la suite de celle-ci, viendront le réconfort pour Sion en deuil et son rétablissement complet dans la prospérité, la paix et la puissance. Pour l'accomplissement de toutes ces choses du programme divin, le Serviteur de l'Éternel est oint de l'Esprit de l'Éternel. Quand il est venu, il est venu sous l'ombre de l'Esprit ; dans la puissance de l'Esprit, il a donné Son enseignement et accompli Ses œuvres ; par l'Esprit, il s'est offert en sacrifice. L'année acceptable est la période pendant laquelle l'Esprit interprète le Serviteur de l'Éternel. Ce même Esprit sera le feu du jour de la vengeance et le Consolateur de ceux qui sont dans le deuil.

Ésaïe 62:12

On les appellera peuple saint, rachetés de l'Éternel; Et toi, on t'appellera recherchée, ville non délaissée.

Ce chapitre achève le mouvement célébrant le résultat dans les affaires humaines de l'œuvre du Serviteur de l'Éternel. La ville est toujours en vue, et même plus clairement qu'auparavant. Néanmoins, les conditions existantes étaient clairement présentes à l'esprit du prophète. Tout d'abord, il déclara sa détermination à poursuivre son ministère jusqu'à son accomplissement ; mais il n'y avait aucun doute dans son esprit quant à l'issue (verset **62:5**). Ensuite, les sentinelles sur les remparts ont reçu l'ordre de ne pas se reposer dans leur sainte vocation de prière, en tant que gardiens de l'Éternel; mais là encore, l'issue ne faisait aucun doute, car l'Éternel s'était engagé par serment à accomplir son dessein (versets **62:6-9**). Enfin, l'appel fut lancé pour préparer le retour des exilés ; mais leur venue était certaine, car la proclamation de l'Éternel s'était répandue jusqu'aux extrémités de la terre (versets **62:10-11**). Ainsi, le sens de la responsabilité et l'assurance imprégnaient tout le message. Tout se termine par ces mots, qui décrivent la nation et la ville lorsque le dessein de l'Éternel sera accompli. La nation sera connue sous le nom de « peuple saint, racheté de l'Éternel ». Le résultat et la victoire sont la sainteté du peuple ; le moyen d'y parvenir est l'action rédemptrice de l'Éternel. La ville sera appelée « recherchée », un nom qui décrit son attrait. C'est un mot saisissant. Il signifie qu'il y a une beauté dans la sainteté que les nations du monde reconnaîtront. Quand elles verront enfin une ville vraiment sainte, elles la nommeront « recherchée ». La vraie beauté est toujours le résultat de la sainteté et est toujours attrayante.

Ésaïe 63:1-2

Qui est celui-ci qui vient d'Édom… Pourquoi tes habits sont-ils rouges?

La section de la prophétie contenue dans ce chapitre et les deux suivants est très remarquable. Pour en saisir le sens, il faut en rechercher les parties naturelles et ignorer les divisions de chapitres. Elle comporte trois mouvements. Tout d'abord, la vision du prophète d'un grand guerrier revenant du combat (**63:1-6**). Puis une prière, offerte au milieu de la désolation (**63:7-64**). Ensuite, la réponse de l'Éternel à cette prière (**65**). Nous soulignons ici les questions du prophète, car elles fixent notre attention sur la vision qu'il a eue. C'était la vision d'un homme revenant d'Édom, vêtu d'habits teints de Botsra, glorieux dans son apparence, marchant dans la grandeur de sa force. Voyant cet homme, le prophète demanda : « Qui est-ce ? » La réponse fut immédiate et claire : « C'est moi qui parle avec justice, puissant pour sauver. » Cela donna lieu à une deuxième question : pourquoi ses vêtements étaient-ils rouges ? De quel conflit le guerrier revenait-il ? La réponse fut complète et définitive. Cette vision a été interprétée comme étant celle de l'Éternel. Dans un certain sens, cela est vrai. Mais c'était la vision du Serviteur de l'Éternel, en tant qu'instrument de l'action de l'Éternel. C'était une vision de Lui dans Sa première activité au-delà de la proclamation de « l'année de la faveur de l'Éternel » (voir **61:2**). La phase suivante de Son œuvre est celle de la proclamation du « jour de la vengeance de notre Dieu » (voir à nouveau **61:2**). Maintenant, le Guerrier proclame que ce jour est accompli : « Le jour de la vengeance était dans mon cœur » (voir verset **63:4**). Le prophète le voit revenir après avoir accompli son dessein. Il a foulé le pressoir, obligeant ainsi le fruit mauvais de toute impiété à s'exprimer. C'est là une méthode persistante du gouvernement divin du monde, qui trouvera son expression finale et sa victoire à Armageddon, qui n'est pas encore le cas.

Ésaïe 64:1

Oh! si tu déchirais les cieux, et si tu descendais, Les montagnes s'ébranleraient devant toi.

Ces mots apparaissent au cœur de la prière (**63:7-64:12**), dans laquelle le prophète exprime devant l'Éternel son sentiment de désolation face à la nation et à la ville, et implore l'intervention divine. Ils font naturellement suite à la vision du guerrier. C'est comme si le prophète reconnaissait la nécessité d'une telle action et priait pour qu'elle ait lieu. Ce cri est le point culminant de cette grande déclaration. Selon le prophète, c'était là la véritable prière de la nation. Tout ce qui précédait ce cri, et tout ce qui le suivait, lui donnait son caractère urgent et lui donnait un sens. La prière s'ouvrait par une louange pour les bienfaits passés du Seigneur (**63:7-9**). C'est toujours là le fondement de la confiance dans une supplication adressée à l'Éternel :

- « Son amour dans le passé nous empêche de penser
- Qu'il nous abandonnera finalement dans la détresse. »

Puis vint la reconnaissance de la rébellion, de la discipline qui s'ensuivit et de la délivrance. Tout au long de cette confession, on retrouve la certitude que la relation, bien que perturbée, n'était pas détruite (**63:10-19**). Puis ce cri fut poussé, et il se poursuit jusqu'à la fin du troisième verset. Immédiatement, la prière devint une méditation sur les merveilles des voies de Dieu, une nouvelle confession d'indignité et un appel au cœur paternel de l'Éternel, compte tenu de l'état de désolation de la ville (**64:4-12**). Combien de fois, dans les heures de désolation, les hommes de foi sont-ils contraints de crier ainsi pour demander l'intervention de Dieu dans Sa puissance et Sa majesté. Qu'ils le fassent toujours dans l'esprit de cette prière du prophète, en se souvenant des miséricordes passées, en comptant sur la fidélité de Dieu, en confessant leurs péchés, en reconnaissant la justice de la discipline et en faisant appel au cœur du Père.

Ésaïe 65:1

J'ai exaucé ceux qui ne demandaient rien, Je me suis laissé trouver par ceux qui ne me cherchaient pas.

Dans ce chapitre, nous avons l'interprétation du prophète de la réponse divine à la prière du peuple. Ces phrases sont introductives, exclamatives, inclusives. Elles reconnaissent d'abord la prière du peuple dans les mots : « On m'interroge… ». Elles déclarent ensuite la réponse de l'Éternel dans les mots : « Je suis trouvé ». Dans chaque cas, l'attention est attirée sur l'échec du peuple. Il n'avait pas demandé l'Éternel. C'est parce qu'il était dans la détresse qu'il le faisait, mais sa détresse était due à son échec à demander. Il n'avait pas cherché Éternel. C'est pourquoi il n'avait pas réalisé sa présence. Dès qu'il l'a cherché, il l'a trouvé. Ensuite, toute l'interprétation prophétique de cette réponse s'est développée dans la lignée de ces mots introductifs. Dans le premier mouvement (versets **65:1-7**), le refus résolu du peuple de répondre à l'appel divin a été déclaré, et le rapport entre cette méchanceté et leurs souffrances a été clairement établi. Ils n'avaient pas demandé à l'Éternel, ils ne l'avaient pas cherché, Il les avait cherchés, mais ils avaient refusé et s'étaient tournés vers toutes sortes de mauvaises choses. D'où leur désolation. Puis la réponse divine à la prière devint la promesse de la restauration ; et elle passa à une description de la paix et de la prospérité qui devaient encore venir à Jérusalem et au peuple de Dieu par l'accomplissement de son dessein. Tout au long de ce mouvement, le principe de discrimination est évident. Ceux qui abandonnent encore l'Éternel sont destinés au châtiment. Même dans l'ordre établi de paix et de prospérité, s'il y a un pécheur, il sera maudit. Ainsi, dans cette section, depuis la vision du Guerrier jusqu'à celle du Royaume établi, cette justice impartiale est manifeste. Dieu, déterminé à faire miséricorde, ne sacrifie jamais la sainteté. Il en sera ainsi jusqu'à la fin. Le triomphe final de la compassion sera une victoire pour la justice.

Ésaïe 66:13

Ainsi parle l'Éternel: Le ciel est mon trône, Et la terre mon marchepied.

C'est là le message principal de cette dernière prophétie. Ce message est en quelque sorte un épilogue, dans la mesure où il reprend et développe les grandes idées ou principes du gouvernement de Dieu, tels qu'ils s'appliquent à tous les âges à venir. L'Éternel est omniprésent ; c'est le sens des premiers mots. Il n'y a aucun moyen d'échapper à Sa présence. Aucun temple construit de mains d'hommes ne peut le contenir. De ce point de vue, il juge et distingue le faux du vrai, l'ignoble du noble, le corrompu du pur. C'est pourquoi Jérusalem sera enfin sauvée et réalisera sa véritable fonction pour le bien de ceux qui ont un esprit humble et contrit et qui tremblent à la parole de l'Éternel. C'est pourquoi toutes les âmes mauvaises et souillées, malgré toute leur ruse et leurs vantardises, seront vaincues, abattues et détruites. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre, que l'Éternel créera et qui seront toujours respectivement son trône et son marchepied, réaliseront la vie autour de l'Éternel, mois après mois, sabbat après sabbat, adorant devant lui. Alors, les choses mauvaises ne seront connues que telles qu'elles sont encore vues, enveloppées dans le feu dévorant et tenues en abomination par toute chair. Ainsi, la prophétie se termine sur une note de crainte et de solennité suggestive, dans laquelle se manifeste la colère de l'Éternel. Souvenons-nous que le feu de cette colère s'abat sur les choses mauvaises qui ont causé toutes les désolations et toutes les souffrances des hommes. Sa férocité est celle de l'amour contre tout ce qui détruit ; et c'est parce que l'amour ne fait pas de compromis avec le mal qu'il y a finalement la restitution de toutes choses.

Jérémie 1:5

Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'avais consacré, je t'avais établi prophète des nations.

Parmi tous les prophètes du peuple hébreu, aucun n'était plus héroïque que Jérémie. En ce qui concerne les résultats moraux et spirituels parmi le peuple auquel il délivrait ses messages, il était voué à l'échec. Pendant au moins quarante ans, sa tâche consistait à proclamer la parole de l'Éternel au milieu d'un peuple qui descendait rapidement la pente raide vers la catastrophe finale ; et il s'acquitta de cette tâche avec une loyauté splendide. Ce ne fut pas facile ; il recula maintes fois devant sa tâche ; il souffrit intensément, non seulement à cause de la persécution de ses ennemis, mais aussi dans son âme, dans sa communion avec Dieu et avec son peuple ; il avait besoin d'un soutien divin tout particulier, qu'il chercha et trouva dans de nombreuses heures de prières protestantes, au cours desquelles l'Éternel le guida et le soutint patiemment. Il ne fait aucun doute que, tout au long des épreuves de ce long ministère, les paroles de l'appel initial de l'Éternel sont restées en lui comme l'inspiration constante de sa loyauté. L'appel de l'Éternel lui est parvenu alors qu'il était très jeune. Ses termes étaient tels qu'ils lui révélaient le fait qu'il avait été destiné à cette tâche avant même sa naissance. Cette destinée était fondée sur une connaissance que nous devons qualifier de prescience. Dieu connaissait Son homme avant même que celui-ci n'existe ; c'est pourquoi Il l'a sanctifié et l'a désigné. Heureux le prophète de Dieu qui a l'assurance que sa séparation et sa désignation à l'œuvre prophétique sont l'œuvre de Dieu, fondées sur Sa connaissance. Face à l'œuvre prophétique, et dans les nombreuses heures de difficulté extrême qu'elle comporte, il peut se sentir incapable d'accomplir sa tâche. Il peut alors et doit se réfugier dans le fait qu'il est autre que ce qu'il pense être, et que son appel est le résultat de ce qu'il est réellement, tel que Dieu le connaît. Le vrai prophète se contente de la connaissance divine qu'il a de lui-même, même s'il est insatisfait de lui-même.

Jérémie 2:13

Car mon peuple a commis un double péché: Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, Pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, Qui ne retiennent pas l'eau.

Dans les douze chapitres de ce livre (**2-13**), le prophète nous est révélé exerçant un ministère en communion constante avec l'Éternel, à travers lequel sa mission est progressivement interprétée. Cette section alterne entre des messages à délivrer au peuple et des comptes rendus de conversations intimes entre Jérémie et l'Éternel. Ces paroles particulières apparaissent au milieu de la mise en accusation divine de la nation et en constituent un résumé. La nation était accusée d'avoir commis deux maux, qui sont décrits de manière figurée. Le premier était d'avoir abandonné l'Éternel, la source d'eau vive ; le second était de s'être creusé des citernes, qui se sont avérées être des citernes fissurées. Gardons ces deux éléments distincts dans notre esprit. Le premier était fondamental ; le second en était le résultat. Le premier était d'avoir abandonné Celui qui est la source d'eau vive. Observez attentivement l'expression « eaux vives » (comparez **Jean 7:38**). Que sont les eaux vives ? Simplement des eaux qui jaillissent des sources, toujours fraîches et toujours coulantes. Comprendre cela, c'est appréhender le deuxième mal. Que sont les citernes ? Des réservoirs destinés à contenir et à stocker l'eau. Dès que l'eau est stockée dans une citerne, elle cesse d'être vive ; elle stagne et le processus de détérioration commence. Voici donc le deuxième mal. Lorsque ces gens se sont éloignés des eaux vives en s'éloignant de l'Éternel, ils ont continué à ressentir le besoin d'eau, et ils ont donc creusé des citernes pour stocker ce qu'ils n'avaient plus en abondance dans les ruisseaux de la source. C'était là le mal qui en résultait. Le fait que leurs citernes aient été brisées était une révélation supplémentaire de leur échec. Supposons qu'elles n'aient pas été brisées, l'eau qu'elles auraient stockée aurait cessé d'être vivante par le fait même d'avoir été stockée. De plus, l'homme ne peut jamais creuser de citernes qui tiennent. Elles sont toutes brisées. Nous devons vivre près des ruisseaux, sinon nous périssons. La signification spirituelle est évidente.

Jérémie 3:11

L'infidèle Israël paraît innocente En comparaison de la perfide Juda.

Ces mots nécessitent nécessairement un contexte pour être interprétés. Ce contexte décrit le péché d'Israël et le jugement divin sur ce péché. Israël avait été infidèle à Dieu, avait rompu sa relation avec Lui. Toute l'accusation est illustrée par la figure de la relation conjugale. Israël, aimée de l'Éternel, mariée à Lui par alliance, s'était tournée vers de faux dieux, s'était rendue coupable d'adultère spirituel et de prostitution. C'est pourquoi l'Éternel lui avait donné une lettre de divorce et l'avait répudiée. Pouvait-il y avoir pire que cela ? Oui, le péché de Juda était pire. Juda avait vu tout cela, connaissait l'histoire du péché d'Israël et le jugement de l'Éternel ; et pourtant, elle ne craignait rien, mais était elle-même coupable des mêmes péchés. Mais il y avait une veine d'iniquité encore plus profonde en Juda, et elle est révélée dans le mot « perfide ». Remarquez bien ici que ce message du prophète a été délivré à l'époque de Josias. À son époque, il y avait eu une grande réforme extérieure. Le roi avait œuvré avec une véritable passion pour la justice, mais comme l'avait dit la prophétesse Hulda, les réformes, en ce qui concernait le peuple, étaient irréelles, elles ne touchaient pas les choses les plus profondes de la vie. À cet égard, il est intéressant de lire la prophétie de Sophonie, qui, bien que prononcée à l'époque de Josias, ignorait la réforme. Voici donc la trahison de Juda. Elle se déguisait sous les vêtements et l'attitude de la réforme, tout en continuant à suivre les voies de l'infidélité envers l'Éternel. La nation et le peuple qui abandonnent toute apparence de bonté dans leur dévotion au mal sont plus justes que ceux qui tentent de cacher leurs mauvaises voies sous un masque de réforme et de justice simulée. C'est là la voie de la trahison, de l'hypocrisie, et aux yeux du Dieu de vérité, c'est le mal ultime. Le contraste entre l'attitude de notre Seigneur, à l'époque où Il était incarné, envers les pécheurs déclarés et les hypocrites, est une illustration frappante de cette question.

Jérémie 4:10

Je dis: Ah! Seigneur Éternel! Tu as donc trompé ce peuple et Jérusalem, en disant: Vous aurez la paix! Et cependant l'épée menace leur vie.

Ces paroles doivent être considérées comme une parenthèse. Elles interrompent un message dans lequel le prophète prédisait le jugement qui allait s'abattre sur Juda pour son péché perfide, et révèlent à la fois l'angoisse de son cœur et son incapacité à concilier la promesse de l'Éternel avec ses actions. Cette parenthèse a causé beaucoup de problèmes aux commentateurs, et diverses tentatives ont été faites pour expliquer ces mots de manière à éliminer leur sens premier, celui d'accuser Dieu de tromperie. Ces tentatives sont-elles nécessaires ? Je ne le pense pas. Il s'agit ici d'une explosion de colère, dans laquelle le prophète a dit ce qu'il pensait. Beaucoup d'hommes pensent des choses semblables sans jamais les exprimer. Les voies divines dépassent constamment la compréhension humaine. Il y a des moments où il semble que la promesse divine ne s'accomplit pas, où, au lieu de la paix, Dieu emploie l'épée. Toutes ces apparences sont fausses. Elles sont dues à une vision limitée. Nous observons les méthodes plutôt que de comprendre le but. La valeur de ce verset, et en fait de tout ce mouvement, réside dans le fait qu'il révèle la patience de Dieu envers une âme parfaitement honnête. Lorsque le cœur est brûlant et agité, et qu'il nous semble que Dieu est en train de s'effondrer, nous ne Le déshonorons jamais en criant vers Lui dans un langage qui révèle notre agonie. Nous Le déshonorons bien plus par la trahison qui nourrit cette conviction de Son échec et par les tentatives de la dissimuler sous des professions de loyauté. Et notons un détail qui peut échapper à une lecture rapide. Le prophète s'adresse ici à Dieu par les deux titres Adonaï et Jéhovah, qui désignent respectivement Sa souveraineté et Sa grâce. Cela révèle l'attitude ultime de son âme. Ceux qui maintiennent cette attitude peuvent déverser devant Lui toutes leurs pensées. Il comprendra, sera patient et expliquera bientôt.

Jérémie 5:31

Les prophètes prophétisent avec fausseté, Les sacrificateurs dominent sous leur conduite, Et mon peuple prend plaisir à cela. Que ferez-vous à la fin?

Dans ce résumé, le prophète révéla la dégradation totale de la nation. La vie était corrompue à la source même de son inspiration, et donc dans tous ses aspects. Ce rassemblement des prophètes, des prêtres et du peuple est significatif. Si nous revenons au livre de l'Exode, nous voyons que le peuple était appelé à être « un royaume de prêtres et une nation sainte » (**Exode 19:6**). Comme il n'était pas capable d'atteindre ce grand idéal, un ordre de prêtres fut créé, dont la fonction était de servir de médiateur entre le peuple et Dieu, afin que le peuple puisse prendre conscience de sa relation avec Dieu et remplir sa fonction. Au fil du temps, le sacerdoce se corrompit, et l'ordre prophétique fut alors créé pour révéler au peuple la volonté de Dieu. Les prophètes étaient constamment employés à dénoncer les prêtres, ainsi que les rois. Mais à présent, les prophètes étaient eux aussi devenus faux, ils ne prononçaient pas la parole de Dieu, mais leurs propres opinions. Les prêtres s'étaient mis d'accord avec eux et exerçaient leur autorité grâce à leurs faux enseignements. Et le plus grave et le plus fatal, c'est que le peuple aimait que les choses soient ainsi. C'était une situation terrible et désespérée. Les prophètes sont toujours faux ou vrais ; leur parole est la leur, ou c'est la Parole de l'Éternel. Si c'est la parole de l'Éternel, leur seule responsabilité est envers Lui, et leur seule passion est de Lui plaire. Si c'est la leur, leur seul désir est de plaire au peuple, et ils le font en exprimant des opinions qui s'harmonisent avec les préjugés et les désirs populaires. Les prophètes de Dieu sont les serviteurs et les amis les plus fidèles de la nation. Les faux prophètes sont les pires ennemis de la nation. Leur popularité est la dernière preuve du déclin national.

Jérémie 6:14

Ils pansent à la légère la plaie de la fille de mon peuple: Paix! paix! disent-ils; Et il n'y a point de paix.

Ces mots apparaissent au milieu d'une prophétie décrivant la venue de l'armée qui allait être l'instrument du jugement divin sur la nation coupable et corrompue. Dans tous les messages prophétiques annonçant le jugement, les prophètes de Dieu prenaient soin de montrer que la raison de cette punition était le péché du peuple. C'est ce que fait Jérémie à ce moment-là. (voir **6:13-15**) Sous l'influence des faux prophètes et des faux prêtres, toute la nation s'était livrée à la cupidité. Par ces mots, Jérémie accusait ces chefs spirituels d'avoir prononcé des paroles de réconfort alors que le peuple était en grand danger. Ce danger venait du fait qu'ils commettaient des abominations sans honte, qu'ils avaient perdu la capacité de rougir ! La parole du prophète en présence du mal doit toujours être celle de la guerre. Son rôle est de créer un sentiment de honte dans l'âme des hommes, afin de leur montrer leur corruption et de les faire rougir de honte. Ne pas le faire, c'est laisser le peuple dans une fausse sécurité, c'est laisser la plaie purulente se refermer superficiellement, soulagée par des opiacés, et donc ne pas être entendue du tout. Il est beaucoup plus facile pour les prophètes de faire cela que de délivrer la Parole de l'Éternel, qui sonde les blessures, crée un sentiment de honte et oblige à rougir. Ils peuvent dire paix, paix, alors qu'il n'y a pas de paix, de nombreuses façons. Ils peuvent le faire par le silence, en refusant de mentionner les mauvaises pratiques. Ils peuvent le faire en parlant du mal comme s'il n'était que le revers du bien, une chose inévitable. Ils peuvent même le faire en niant l'existence du mal. Quelle que soit la méthode, c'est la dernière apostasie du prophète que de s'efforcer de créer un sentiment de paix alors qu'il devrait y avoir une sainte panique, d'apaiser une douleur de conscience qui devrait être poignante. Pour le prophète, c'est en effet le péché qui n'a pas de pardon.

Jérémie 7:4

Ne vous livrez pas à des espérances trompeuses, en disant: C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, Le temple de l'Éternel!

Observez attentivement où ces paroles ont été prononcées. Sur l'ordre de l'Éternel, Jérémie se tenait à la porte de la maison de l'Éternel. L'occasion était probablement la célébration d'une fête vers la fin du règne de Josias. Le temple avait été purifié et l'ordre du culte rétabli. Comme nous l'avons vu précédemment, la réforme sous Josias, en ce qui concernait le peuple, avait été superficielle ; elle n'avait pas atteint les profondeurs de la vie. Il n'y avait pas eu de véritable repentance ni de retour à Dieu. Néanmoins, le peuple se flattait en pensant que, puisque le temple était là et que les services y étaient maintenus, tout allait bien pour lui. Jérémie se tint à la porte alors que la foule se rassemblait, et il appela d'abord le peuple à une véritable repentance, en disant : « Amendez vos voies et vos actions, et je vous ferai habiter dans ce lieu », déclarant que c'était là le message de « l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël ». Puis il leur recommanda de ne pas mettre une confiance trompeuse dans le temple. C'est là une révélation éclatante de la véritable place et de la véritable valeur des lieux et des choses saintes. Le temple est la maison de l'Éternel, où les hommes peuvent demeurer en communion avec Lui, et ainsi trouver force et repos, si leurs voies sont en harmonie avec Sa volonté. Mais le temple n'est pas un refuge pour ceux qui vivent dans la rébellion contre Lui. Il offre sécurité et repos aux âmes obéissantes. Il n'offre aucune sécurité à ceux qui vivent dans le péché. Nous n'avons pas fait tout ce qui est nécessaire lorsque nous avons construit ou rénové le temple, si notre cœur est impur ; et lorsque c'est le cas, le temple ne nous protège pas plus du jugement que le lieu réservé à nos idolâtries et à nos iniquités. Même une confession de foi correcte et orthodoxe n'a aucune valeur lorsque le mal règne dans la vie. Que chacun de nous médite et applique cette vérité solennelle, non pas aux autres, mais à son propre cœur.

Jérémie 8:9

Voici, ils ont méprisé la parole de l'Éternel, Et quelle sagesse ont-ils?

Observez attentivement le contexte ici. Le prophète traitait du fait qui rendait la situation de Juda si désespérée, à savoir leur manque fatal et persistant de repentance. Il montrait que cela était dû aux interprétations erronées des scribes. C'est à propos de ces scribes qu'il a déclaré : « Voici, ils ont méprisé la parole de l'Éternel. » Cela est d'autant plus frappant qu'ils disaient : « Nous sommes sages, La loi de l'Éternel est avec nous » (verset **9:8**). Voici une situation qui nous interpelle. Les hommes avaient la loi de l'Éternel, et leur seule occupation était de l'interpréter et de l'appliquer au peuple. Pourtant, ils avaient rejeté la parole de l'Éternel. Autrement dit, ils avaient rejeté ce qu'ils possédaient et prétendaient enseigner. Pour reprendre une expression du Nouveau Testament, ils manipulaient la parole du Seigneur de manière trompeuse, abaissant ses exigences pour l'adapter à la condition dégénérée des hommes, compromettant ses exigences, vidant son message de toute substance. Il n'y a pas de péché plus odieux que celui-là. C'est le péché de corrompre les sources mêmes de la vie. La question du prophète reste pertinente. Lorsque les hommes rejettent la parole de l'Éternel, « quelle sagesse ont-ils ? » La réponse est que cette sagesse est, pour citer Jacques, « terrestre, charnelle, diabolique. » (**Jacques 3:15**). L'humanité a apporté une réponse formidable à cette question de Jérémie au cours du siècle dernier. Les systèmes philosophiques qui ont commencé par rejeter la parole de l'Éternel en niant la révélation se sont progressivement épuisés jusqu'à aboutir au chaos de la méchanceté que nous appelons la Grande Guerre. Grande en effet, dans la mesure où elle a révélé la nature de la sagesse qui rejette la parole de l'Éternel.

Jérémie 9:7

Voici je les sonderai, je les éprouverai. Car comment agir à l'égard de la fille de mon peuple?

Ces mots apparaissent au milieu d'un long paragraphe dans lequel Jérémie se révèle en communion avec l'Éternel (**8:18-19**). Le prophète était accablé de chagrin devant les afflictions du peuple, et il aspirait à trouver un moyen d'exprimer adéquatement cette douleur (**9:1**) et une issue (**9:2**). Il était cependant profondément conscient de leur corruption et décrivait leurs péchés avec une fidélité impitoyable. C'est à cet état d'âme que l'Éternel répondit, et voici les premiers mots de sa réponse. Il déclara l'inévitabilité de l'affliction et en révéla le but. Les mots « fondre » et « éprouver » sont ceux du fondeur. Par ces opérations, l'or et l'argent sont débarrassés de leurs impuretés et leur pureté est prouvée. Tel est le sens de l'affliction, et Dieu y a recours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen d'atteindre le but. Notons qu'il n'y eut aucune réprimande à l'égard de Jérémie pour sa douleur. Au contraire, le fait que l'Éternel ait ainsi déclaré à Son serviteur qu'il n'y avait pas d'autre moyen prouve qu'il compatissait à cette douleur, que la méthode de l'affliction n'était pas celle qui Lui plaisait, qu'Il n'y avait recours qu'en raison de la corruption de Son peuple. Cette histoire est pleine de lumière pénétrante. Elle révèle Dieu et un homme en parfaite communion avec Lui. Il ne peut y avoir aucune tolérance pour le péché. C'est pourquoi la méthode consistant à fondre et à éprouver par le feu de l'affliction doit se poursuivre. Néanmoins, ni l'Éternel ni son serviteur ne sont insensibles ou indifférents aux souffrances du peuple pécheur. Lorsque les hommes ont reçu la vision de Dieu incarné, ils l'ont vu ne faire aucune concession au péché à Jérusalem et prononcer ainsi Son jugement. Mais Il l'a fait avec des larmes et des lamentations. Tel est notre Dieu, et si nous sommes en véritable communion avec Lui, nous manifesterons le même esprit.

Jérémie 10:23

Je le sais, ô Éternel! La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; Ce n'est pas à l'homme, quand il marche, A diriger ses pas.

L'oracle de ce chapitre traitait de l'idolâtrie, de son péché et de son jugement. Le premier mouvement est un contraste saisissant et équilibré entre les idoles et l'Éternel, entre les hommes qui se fient aux idoles et ceux qui se fient à l'Éternel. Ce contraste est le même que celui qu'Isaïe avait souligné (voir **Ésaïe 46**). Les hommes fabriquent des idoles. L'Éternel fabrique les hommes. Les idoles que les hommes fabriquent sont toujours des tentatives de leur part de projeter, à partir de leur propre conscience intérieure, des dieux auxquels ils peuvent obéir ; en d'autres termes, la fabrication d'idoles est une tentative de la part de l'homme de diriger ses propres pas. C'est contre cette profonde erreur que ces paroles particulières ont été dirigées. « La voie de l'homme n'est pas en lui-même » ; l'homme est dépourvu de la compréhension de lui-même qui lui permettrait de « diriger ses pas ». Nous sommes ici mis en présence de la vérité que l'homme ignore ou nie universellement. Toute l'histoire de l'homme, en dehors de sa relation avec Dieu, volontairement reconnue et obéie, est l'histoire de sa tentative de se comprendre et de se gouverner lui-même. Toute autocratie est une tentative des hommes de diriger les pas des hommes. Elle s'effondre parce que ces dirigeants ne comprennent pas les hommes, ni eux-mêmes ni leurs vassaux. La démocratie enlève le centre du pouvoir à quelques-uns et tente de l'établir sur la base de l'humanité commune. Elle dit très clairement et sans ambiguïté que les voies de l'homme sont dans l'homme, que l'homme peut diriger ses propres pas. Et c'est faux, radicalement faux. La démocratie produira des conditions plus tragiques que l'autocratie n'a jamais fait. Il n'y a qu'un seul espoir pour l'homme ou pour l'humanité, c'est qu'il soit gouverné par Celui qui, connaissant parfaitement l'homme, est capable de diriger parfaitement ses pas. Cet être, c'est Dieu.

Jérémie 11:5

Et je répondis: Amen, Éternel!

Pour Juda, le péché d'idolâtrie était le péché d'avoir rompu l'alliance entre l'Éternel et Son peuple. La première partie de ce chapitre (versets **11:1-17**) consiste en une prophétie traitant de ce péché et montrant avec quelle persistance la nation s'était rendue coupable de celui-ci. Lorsque Jérémie fut chargé de répéter à Juda la malédiction prononcée par Moïse (voir **Deutéronome 27**), il répondit : « Amen, Éternel ». C'était une confession de consentement à la justice du gouvernement divin et une consécration au service auquel il était destiné. Voici une révélation du secret de la loyauté splendide et héroïque de cet homme. Son ministère fut une longue expérience de souffrance. Il souffrit la persécution de ceux dont les voies mauvaises étaient réprimandées par ses messages. Il souffrit davantage encore, en sympathie avec les douleurs du peuple pécheur. Néanmoins, il continua d'avancer, sans jamais se détourner de la tâche qui lui avait été assignée, parce qu'au plus profond de lui-même, il était en accord avec Dieu et disait « Amen » à toutes ses paroles et à toutes ses voies. Il y a une grande différence entre l'« Amen » liturgique, qui n'est qu'une convention, qui ne signifie rien et ne coûte rien dans la vie, et l'Amen qui vient du profond accord de l'esprit, du cœur et de la volonté avec les desseins et les méthodes de Dieu. Le premier ne nous mène nulle part ; il cesse lorsque les jours difficiles arrivent. Le second nous soutient et nous maintient sur le chemin de l'obéissance, lorsque ce chemin est celui de la souffrance et du sacrifice. Pour la volonté et les voies de Dieu, le Christ est l'Amen unique. La mesure dans laquelle nous sommes maîtrisés par Lui est la mesure de notre capacité à prononcer le véritable Amen, et donc la mesure dans laquelle nous sommes équipés pour accomplir toute Sa volonté en matière de service et de souffrance.

Jérémie 12:5

Si tu cours avec des piétons et qu'ils te fatiguent, Comment pourras-tu lutter avec des chevaux? Et si tu ne te crois en sûreté que dans une contrée paisible, Que feras-tu sur les rives orgueilleuses du Jourdain?

Nous sommes maintenant arrivés à la dernière étape du déroulement progressif de la mission confiée au prophète. Tout au long des premières étapes de son ministère, il nous a été révélé comme étant totalement loyal, tout en reculant devant la terreur des paroles qu'il était appelé à prononcer. Tout au long de ce processus, il a été soutenu par une communion constante avec Dieu, dans laquelle il a honnêtement exprimé ses plaintes, et l'Éternel lui a répondu avec patience et compassion. Cette dernière étape a commencé au verset **11:18**, et se poursuit jusqu'à la fin du chapitre 13. Le complot ourdi contre lui par les hommes d'Anathoth lui a été révélé par l'Éternel, et face à cela, il s'est écrié contre la persistance et la prospérité des méchants. Face à cela, il recule à nouveau devant sa tâche. C'est par ces mots que l'Éternel commença Sa réponse à Son serviteur. Leur première signification était que les souffrances qu'il avait déjà endurées n'étaient rien comparées à celles qui l'attendaient. Il avait lutté contre des fantassins ; il allait devoir lutter contre des cavaliers ; comparativement, il avait habité dans un pays paisible ; il allait passer à l'expérience de l'orgueil et de la turbulence du Jourdain. Au-delà des questions, l'Éternel lui donna des paroles pleines de réconfort. L'effet des questions devait être de souligner le sentiment de faiblesse du prophète et de le pousser ainsi à une dépendance encore plus complète envers Dieu. Mais n'y a-t-il pas une autre révélation dans ces questions ? Dieu ne nous appelle jamais à lutter contre des cavaliers avant de nous avoir formés en nous soumettant à l'épreuve moins difficile de la lutte contre des fantassins. Il ne nous permet jamais d'affronter l'orgueil du Jourdain avant de nous avoir préparés par le service dans un pays de paix. À travers les épreuves d'aujourd'hui, Il nous équipe pour les épreuves plus grandes de demain, et ne permet jamais que ces épreuves plus grandes nous soient imposées avant que nous soyons ainsi équipés.

Jérémie 13:27

Malheur à toi, Jérusalem! Jusques à quand tarderas-tu à te purifier?

Si l'histoire racontée dans ce chapitre est historique et non simplement symbolique, elle couvre une période considérable, car la distance entre Jérusalem et Babylone était de quatre cents kilomètres. Personnellement, je crois qu'il s'agit d'un fait historique, que Jérémie s'est réellement rendu deux fois à Babylone. Si tel est le cas, nous avons ici un récit condensé d'une période au cours de laquelle le prophète a été amené à comprendre plus profondément la dépravation sans espoir de la nation et la nécessité d'un jugement qui en découle. Tel est le message de l'oracle. Ces derniers mots résument de manière concise mais percutante toute la situation. Le destin de la ville est scellé : « Malheur à toi, Jérusalem ! » La raison en est explicitement énoncée : « Tu ne seras pas purifiée. » Mais que signifie cette dernière question : « Jusqu'à quand cela durera-t-il ? » Remarquez bien que le prophète la rapporte comme faisant partie de la mission que lui a confiée l'Éternel, qui commence au verset **13:18**. Ce sont donc les paroles de l'Éternel. Deux notes se confondent indubitablement dans ces paroles. La première est celle de la tristesse. C'est elle qui inspire la question. Mais cette question révèle la confiance qu'il y aura une fin à cette attitude de refus déterminé d'être purifié. Cette question implique l'espoir d'une restauration ultime. Il est merveilleux de constater à quel point la lecture de Jérémie nous rappelle constamment notre Seigneur. C'est Lui qui a prononcé le jugement final de Jérusalem, et lorsqu'Il l'a fait, Sa sentence s'est terminée sur la même note d'espoir : « Vous ne verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (voir **Matthieu 23:37-39**).

Jérémie 14:11

Et l'Éternel me dit: N'intercède pas en faveur de ce peuple.

Nous entrons maintenant dans la partie de ce livre où, la mission du prophète étant accomplie et interprétée pour lui, nous le voyons exercer son ministère héroïque dans les circonstances les plus sombres et les plus désespérées. D'ici à la fin du chapitre **39**, nous avons les messages délivrés avant la chute de Jérusalem. Le premier mouvement est parabolique. Sous l'image de la sécheresse, le jugement prononcé contre Juda est annoncé. Ceci est immédiatement suivi du récit de la controverse entre l'Éternel et Jérémie. Le prophète plaide en faveur du peuple et implore sans cesse la miséricorde pour lui. À maintes reprises, l'Éternel répond en montrant à son serviteur l'inutilité de toutes ces prières. Le prophète rapporte les paroles précises de l'Éternel, qui lui ordonne de ne pas prier pour le bien du peuple. Au vu de cet ordre et de tout le contexte, deux choses nous frappent. La première est que, malgré cela, Jérémie a continué à plaider en faveur du peuple, et que Jéhovah le lui a permis, discutant patiemment avec lui, jusqu'à ce qu'il finisse par le soumettre lorsqu'il s'écria : « O Éternel, tu le sais » (voir verset **15:15**). La seconde est que l'Éternel savait ; et qu'il est possible aux hommes de persister dans le mal de manière si totale et si persistante que Dieu ne peut avoir pitié d'eux, et que la prière en leur faveur, qui cherche à obtenir la miséricorde, est vaine. C'est une considération très solennelle, et le commentaire le plus utile à ce sujet est peut-être que nous ne devons jamais cesser de prier jusqu'à ce que Jéhovah Lui-même nous l'interdise ; et alors nous pourrons trouver refuge dans les mots : « O Jéhovah, tu sais ».

Jérémie 15:19

Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche.

Ces mots apparaissent dans la dernière réponse de l'Éternel à Jérémie dans la controverse dont le récit occupe ce chapitre et le précédent. Comme nous l'avons vu dans notre note précédente, l'Éternel a ordonné à Jérémie de ne pas prier, mais comme celui-ci continuait à le faire, Il l'a patiemment supporté et a discuté avec lui jusqu'à ce que le prophète en arrive à confesser : « O Éternel, tu le sais. » Il a immédiatement suivi cette confession d'une prière pour lui-même, affirmant sa loyauté envers la Parole qui lui avait été confiée, mais se plaignant de sa douleur et exprimant sa perplexité et son doute. L'Éternel a répondu à cette prière et, dans ces mots précis, Il a immédiatement réprimandé son serviteur et lui a révélé un principe d'une importance vitale dans le ministère prophétique. L'image utilisée est celle du processus d'affinage par lequel le métal véritable est séparé de l'alliage. Dans le cœur de Jérémie, il y avait des pensées indignes de Dieu, et celles-ci s'étaient exprimées dans ses paroles. Qu'il purifie son cœur de ces alliages et se consacre uniquement à l'or véritable de la vérité concernant Dieu. C'est ainsi, et ainsi seulement, qu'il sera apte à être la bouche de Dieu pour prononcer ses messages. Une parole comme celle-ci est en soi un feu qui éprouve. Ceux qui sont appelés à parler au nom de Dieu courent toujours le risque de voir leur message vidé de sa substance par des conceptions indignes de Dieu. Se rebeller contre la sévérité des jugements de l'Éternel, c'est remettre en question Sa sagesse ; non, c'est remettre en question Sa justice et Son amour. Il est tout aussi vrai que se rebeller contre Sa compassion, comme l'a fait Jonas, c'est soulever les mêmes questions. Gardons toujours, et avec une consécration totale, dans nos pensées, ce qui est précieux et rejetons ce qui est vil. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous pourrons être la bouche de Dieu.

Jérémie 16:19

Éternel, ma force et mon appui, mon refuge au jour de la détresse!

Ce sont les paroles de réponse du prophète à une nouvelle mission qui lui a été confiée par l'Éternel. Après la controverse (chapitres **14** et **15**), Éternel appela son serviteur à une séparation nouvelle et plus définitive des conditions existantes. Il devait mener une vie d'ascèse personnelle, en ce sens qu'il ne devait pas prendre de femme, ni avoir de fils ou de filles. Il devait s'abstenir de toute sympathie pour le peuple dans son deuil, et ne pas se rendre dans les maisons en deuil. Il devait se tenir complètement à l'écart de toutes leurs festivités, ne prenant aucune part à leur joie. Il allait être témoin de la désolation du peuple et, au milieu de celle-ci, en réponse à leurs questions, il serait appelé à leur montrer le lien entre leurs souffrances et leurs péchés. C'était en effet une mission calculée pour faire trembler le cœur le plus courageux. Et voici la réponse de Jérémie. C'était une affirmation de confiance totale. Il comprenait ce que son travail allait signifier. Cela transparaît dans la référence qu'il fait à son affliction. Mais au cours de sa communion avec Dieu, il avait appris que l'Éternel suffisait à tous ses besoins. Il connaissait sa faiblesse, mais l'Éternel était sa force. Il savait quelles attaques seraient portées contre lui, mais l'Éternel serait sa forteresse. Il prévoyait les chagrins qui allaient lui arriver, mais l'Éternel serait son refuge. De plus, si l'on lit la suite de la réponse du prophète, on voit qu'il avait non seulement confiance en l'Éternel pour lui-même, mais qu'il était aussi en parfait accord avec la justice et la suffisance de la méthode divine. Ici, ce qui est précieux est libéré de ce qui est vil, et le prophète est équipé pour être la bouche de l'Éternel.

Jérémie 17:12

Il est un trône de gloire, élevé dès le commencement, C'est le lieu de notre sanctuaire.

Ainsi Jérémie répondit au message dans lequel l'Éternel avait déclaré que l'homme qui se confie dans l'homme est maudit, et que l'homme qui se confie en Lui est béni. Cela peut être décrit comme l'une des plus grandes paroles de l'Ancien Testament. Elle exprime le secret le plus profond de la vie, dont la découverte donne à l'âme une paix, une sérénité et une puissance éternelles, quelles que soient les circonstances du moment présent. Deux mots se distinguent des autres : « trône » et « sanctuaire ». Le premier désigne l'autorité, l'action exécutive, le gouvernement. Le second représente le refuge, la sécurité. Dans cette déclaration, ces deux idées sont mises en relation. Le trône est le sanctuaire ; dans l'autorité, l'action exécutive, le gouvernement de ce trône, l'homme trouve un lieu sûr et un refuge contre toutes les forces qui s'opposent à lui. Veillons à bien mettre l'accent. L'affirmation n'est pas que le sanctuaire est le trône, comme si Dieu régnait par miséricorde et que l'homme pouvait ainsi trouver la délivrance de l'exigence de son gouvernement sous le couvert de cette miséricorde. Il s'agit plutôt de dire que le trône est le sanctuaire, c'est-à-dire que Dieu règne, et règne toujours sans s'écarter des principes éternels, et que l'homme ne trouve la sécurité que lorsqu'il se conforme à ces principes. Remarquez que le prophète a souligné le caractère éternel du trône en le décrivant comme « élevé dès le commencement ». Le mot « établi » dans nos traductions est ajouté ; il ne figure pas dans le texte hébreu et enlève quelque peu de force à l'idée. Le trône n'était en aucun cas « placé » en haut, si cela suggère l'élément temporel. Il est « élevé dès le commencement », c'est-à-dire éternellement. Ces mots sont d'autant plus forts quant à la relation entre le gouvernement et la grâce, lorsque nous voyons au milieu du trône un agneau qui a été immolé.

Jérémie 18:3

Je descendis dans la maison du potier, Et voici, il travaillait sur un tour.

L'Éternel envoya Jérémie chez le potier pour interpréter l'activité de ce Trône, dont il avait confessé l'éternité et dans lequel il savait qu'il y avait un sanctuaire pour l'homme. Peut-on imaginer une illustration à la fois aussi simple et aussi sublime ? Là, dans la maison du potier, tout était réduit à la simplicité, presque à la pauvreté. Tous les attributs accessoires généralement associés à la royauté brillaient par leur absence. Quand il regarda, il vit un homme, une roue qui tournait au rythme des mouvements du pied de cet homme, de l'argile mise en mouvement par cette roue, les mains de cet homme qui modelaient l'argile. En observant, il vit qu'une pensée dans l'esprit du potier se manifestait dans l'argile qui cédait à la pression des mains du potier, amenée avec persistance à cette pression par la roue qui tournait également grâce à la force du potier. Il vit que l'argile était impuissante, et pourtant elle réalisait une haute destinée, car en cédant à la malléabilité, elle répondait aux mains du potier. Mais il vit plus encore. Quelque chose se produisit pendant qu'il observait. L'argile fut soudainement abîmée, tordue ; elle ne parvenait plus à exprimer la pensée du potier. Aucune explication n'est donnée pour cette altération ; le fait est simplement constaté. Que se passa-t-il alors ? Il vit que le potier ne l'abandonna pas. « Il en fit un autre vase. » Et le vase refait était conforme à la pensée du potier, il était « comme il semblait bon au potier de le faire ». Ainsi, il découvrit qu'il y avait plus qu'un simple mécanisme dans l'activité du Trône. Il y avait un esprit, capable d'adapter la méthode pour faire face à l'échec, et de manière à réaliser le but malgré l'échec. Ainsi, dans la pauvreté matérielle de la maison du potier, Jérémie vit se dévoiler les richesses du gouvernement et la grâce dans l'exercice de la souveraineté divine.

Jérémie 19:11

Et tu leur diras: Ainsi parle l'Éternel des armées: C'est ainsi que je briserai ce peuple et cette ville, Comme on brise un vase de potier, Sans qu'il puisse être rétabli.

Il est impossible de ne pas remarquer le lien étroit qui existe entre ce chapitre et le précédent. Dans celui-ci, le prophète était envoyé chez le potier pour l'observer travailler sur son tour, et cette image suggestive était pleine de sens. Maintenant, il lui était ordonné d'acheter un vase de terre au potier, le produit fini de son atelier, et de prononcer un jugement sur le péché en brisant ce vase. On trouve ici immédiatement le correctif à toute tendance à faire un usage impropre des faits révélés dans la maison du potier. Là, Dieu s'était révélé en train de refaire un vase abîmé. C'était la révélation de la souveraineté agissant dans la rédemption et la restauration. Mais que nul homme ni aucune nation ne se fie à cette révélation, car ici le Potier se révèle en train de prendre un vase formé de Ses propres mains et de le briser de manière à ce qu'il « ne puisse être rétabli. » C'est là la révélation d'une autre activité de la souveraineté ; et elle est aussi bénéfique à l'intérêt du dessein complet de l'amour de Dieu que l'activité rédemptrice. Si l'homme ou la nation, malgré toute la grâce patiente de Dieu, persiste dans la voie du mal et de la rébellion, alors Il brisera tout. Trouver dans le dessein rédempteur de l'Éternel une tolérance du péché est le plus terrible de tous les maux. Continuer dans le péché afin que la grâce abonde est le péché qui place l'âme hors de la sphère de la grâce et la fait entrer dans le domaine de l'activité destructrice du trône éternel. Et s'il en était autrement, ni la terre ni le ciel ne seraient en sécurité.

Jérémie 20:9

Si je dis: Je ne ferai plus mention de lui, Je ne parlerai plus en son nom, Il y a dans mon cœur comme un feu dévorant Qui est renfermé dans mes os. Je m'efforce de le contenir, et je ne le puis.

Ce chapitre s'ouvre sur un paragraphe historique. Il raconte comment Jérémie fut persécuté à cause des messages qu'il avait délivrés, dans lesquels il avait prédit la destruction de la ville en raison de ses péchés. Paschhur, le chef des gardes du temple, frappa le prophète et le mit au pilori. L'expression « frapper Jérémie » est une expression technique qui signifie très probablement que le prophète a été fouetté officiellement « de quarante coups moins un ». Après cela, il a été placé au pilori, objet de la dérision des hommes. Après ce récit, nous avons le récit de l'effusion de l'âme du prophète. La note dominante de cette effusion est celle de la plainte, mais d'autres notes s'y mêlent, celles de la confiance, du triomphe, voire du chant. C'est une révélation remarquable de son état d'esprit, des émotions contradictoires qui le balayaient comme une tempête, le poussant à chanter pour l'Éternel et à maudire le jour où il était né. Dans ces mots particuliers, nous voyons le prophète dans les profondeurs de cette conscience qui a fait sa grandeur. Sous le poids et la tension de ses souffrances, il fut tenté d'abandonner son œuvre, de refuser de parler davantage au nom de l'Éternel. Mais lorsqu'il tenta ainsi de trouver le soulagement dans le silence, cela lui fut impossible, car ce silence devint plus intolérable que la souffrance ; la parole devint un feu dans ses os, de sorte qu'il ne pouvait se contenir. Tel est le fardeau de la parole de l'Éternel. Seuls ceux qui l'ont expérimenté peuvent peut-être le comprendre. Publier cette parole apporte parfois des souffrances, mais s'en abstenir apporte des souffrances bien plus terribles. Paul l'avait compris lorsqu'il disait : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! »

Jérémie 21:12

Peut-être l'Éternel fera-t-il en notre faveur quelqu'un de ses miracles, afin qu'il s'éloigne de nous.

Ce sont les paroles de Sédécias, un homme dont l'historien dit : « Il fit ce qui est mal aux yeux de l'Éternel » (**2 Rois 24:19**). À cette époque, la ville était assiégée par les troupes de Nebucadnetsar. Ainsi, la prédiction de Jérémie qui avait provoqué la colère des dirigeants était sur le point de s'accomplir. Le roi et ses alliés politiques étaient favorables à la rébellion contre le joug babylonien. Se débarrasser de ce joug reviendrait à falsifier la prédiction de Jérémie. Tout en s'engageant dans cette voie, le roi envoya quelqu'un vers le prophète pour lui demander de consulter l'Éternel, et le but de cette consultation était le désir ainsi exprimé : « Peut-être l'Éternel fera-t-il en notre faveur quelqu'un de ses miracles. » Quelle révélation de l'attitude dégradée que le cœur de l'homme peut adopter envers Dieu ! Voici un roi qui, sur le plan politique, envisageait d'agir pour invalider le dessein déclaré de Dieu ; pourtant, dans son cœur, il était convaincu de la puissance de Dieu ; et il osait positivement tenter de rechercher l'intervention de cette puissance d'une manière ou d'une autre, afin que ses propres fins soient servies. La réponse à un tel « peut-être » est d'une certitude sans équivoque. L'Éternel traitera les hommes selon Ses œuvres merveilleuses, mais ce n'est pas pour délivrer les âmes rebelles du juste châtiment de leur iniquité, c'est plutôt pour les livrer à ce châtiment malgré toute l'habileté de leurs stratagèmes. Et pourtant, même dans les heures les plus sombres, le gouvernement divin offre au cœur rebelle de l'homme un moyen d'échapper. Lisez attentivement la parole prophétique adressée à « la maison du roi », telle qu'elle figure au verset **21:11**.

Jérémie 22:22

Écoute la parole de l'Éternel, roi de Juda.

Ce chapitre marque le début d'une section qui se poursuit jusqu'au chapitre 27. Il contient d'abord un message adressé directement à Sédécias, puis des messages concernant ses trois prédécesseurs, Joachaz, Jojakim et Jojakin, ainsi que les faux prophètes. Jérémie reçut l'ordre de se rendre à la maison du roi de Juda pour lui transmettre la parole de l'Éternel. Il s'exécuta et délivra ces messages, dans lesquels il répéta certains de ceux qu'il avait donnés sous le règne de ces prédécesseurs. Un coup d'œil à **27:12** nous montre où ces messages particuliers se terminaient. Remarquez les premiers mots de ce chapitre (**22**) : « Ainsi parle l'Éternel ». La version révisée a rétabli ici le passé de manière exacte. Nous devons donc comprendre que, dans l'ordre du livre, nous sommes ramenés à une visite que Jérémie avait rendue à Sédécias au début de son règne. Tout ce que le prophète lui avait dit alors aurait dû le sauver de ses mauvaises voies, s'il avait été prêt à écouter et à obéir à la parole de l'Éternel. La parole de l'Éternel aux rois, comme au peuple, est une parole de sagesse. En l'écoutant et en lui obéissant, ils exercent le jugement et la justice, et établissent ainsi leurs royaumes avec force. Négliger cette parole, ou s'y opposer, au profit de politiques résultant de l'observation des événements, des circonstances et de calculs, c'est provoquer la destruction, de manière inévitable et irrévocable. Les siècles passent, les rois s'élèvent et tombent, les royaumes progressent et périssent, et nous observons le processus et voyons qu'il n'y a qu'un seul espoir pour les rois et les royaumes : qu'ils écoutent la parole de l'Éternel et, l'ayant entendue, qu'ils obéissent.

Jérémie 23:16

Ainsi parle l'Éternel des armées: N'écoutez pas les paroles des prophètes qui vous prophétisent! Ils vous entraînent à des choses de néant; Ils disent les visions de leur cœur, Et non ce qui vient de la bouche de l'Éternel.

Ce chapitre traite de la dénonciation par le prophète des faux dirigeants de la nation : rois, prophètes et prêtres. Il est principalement consacré aux prophètes et se distingue par la révélation de la nature effroyable du mal que constituent les fausses prophéties. Il n'y a pas de danger plus grave pour l'humanité que celui que représentent les hommes qui prétendent s'occuper du spirituel, c'est-à-dire des choses inspirées de la vie, lorsqu'ils profèrent des mensonges. Mieux vaut, de loin, qu'il n'y ait pas de prophètes, pas de messagers s'occupant de ces faits et forces spirituels, plutôt qu'ils soient mal interprétés. L'homme est ainsi fait qu'il cherche toujours, sous une forme ou une autre, à obtenir des directives du monde spirituel qui se cache derrière toutes les manifestations et toutes les formes matérielles. Cette quête offre une occasion aux hommes mauvais qui, n'ayant aucune véritable lumière provenant de ce monde, parlent comme s'ils en avaient et induisent ainsi en erreur ceux qui les écoutent. La différence entre le faux et le vrai est clairement montrée dans ces mots. Le faux prophète exprime une vision de son propre cœur ; le vrai prophète prononce le message qu'il a reçu de la bouche de l'Éternel. Le faux prophète est donc l'homme qui observe les événements, les compare, tire de ses observations et de ses comparaisons certaines conclusions, qu'il déclare ensuite comme un message du monde spirituel. Le vrai prophète vit en communion avec Dieu, attend que Sa volonté lui soit révélée, puis la proclame en montrant son rapport avec les événements. Le premier est nécessairement limité par son esprit futile et influencé par ses propres désirs. Le second est éclairé et inspiré par la Vérité ultime. Le premier enseigne la vanité. Le second enseigne la sagesse.

Jérémie 24:3

Des figues, Les bonnes figues sont très bonnes, et les mauvaises sont très mauvaises et ne peuvent être mangées à cause de leur mauvaise qualité.

C'est la description que fait le prophète de la vision qui lui a été donnée, celle de « deux paniers de figues posés devant le temple de l'Éternel ». L'oracle contenu dans ce chapitre rapporte cette vision et donne l'explication que l'Éternel en donne à Son serviteur. Rappelons-nous que nous sommes toujours en train d'examiner les messages que Jérémie a délivrés lors de sa visite, sur ordre divin, à la maison de Sédécias. Dans ce message, il opposait les captifs emmenés en captivité par Nebucadnetsar sous le règne de Jojakim à ceux qui étaient restés et se trouvaient encore dans la ville et le pays sous le règne de Sédécias. La comparaison était saisissante. Il était tout à fait naturel de supposer que ceux qui étaient restés se flattaient en pensant que ceux qui avaient été emmenés étaient les plus corrompus. Ce message contredisait directement cette fausse supposition. Ceux qui étaient partis étaient préparés par la force purificatrice de leurs souffrances à revenir. Les yeux de l'Éternel étaient sur eux pour leur bien. Ceux qui étaient restés avaient refusé de tirer profit de l'avertissement que constituait le châtiment de leurs frères et continuaient dans la même voie du mal. Ils aggravaient ainsi leur corruption et précipitaient sur eux-mêmes un jugement encore plus terrible et plus complet. Lorsque les hommes refusent d'apprendre les leçons enseignées par la discipline des autres, ils ajoutent un élément de méchanceté à leur conduite, ce qui les conduit à un état de corruption plus désespéré. Lorsque les calamités du jugement divin s'abattent sur les hommes, si nous sommes épargnés, tirons profit de cet avertissement solennel et purifions-nous des péchés qui les ont conduits au malheur. Ne pas le faire, c'est commettre un péché plus grave qu'eux et s'assurer ainsi un jugement plus sévère.

Jérémie 25:1

La parole fut adressée à Jérémie... la quatrième année de Jojakim.

Certains disent que les messages de Jérémie dans la maison de Sédécias se terminaient avec le chapitre précédent. Personnellement, je ne comprends pas ainsi la disposition du texte. Je crois que nous continuons à écouter son message prononcé à cette occasion ; mais il revient en arrière et répète le message délivré sous le règne de Jojakim, et cela en raison de son rapport avec la situation sous Sédécias. Ce faisant, il prend soin de dater la déclaration originale de ce message. Il a été prononcé la quatrième année de Jojakim, la première année de Nebucadnetsar et la vingt-troisième de son ministère prophétique. Il a alors répété tout ce qu'il avait dit auparavant. Une partie était en train de s'accomplir, car l'heure de la chute de la ville approchait. Cela étant, il s'agissait d'un argument destiné à Sédécias concernant l'accomplissement du reste. Le message dans son intégralité était un message de jugement. Il décrivait le déroulement du processus divin dans le jugement, en cercles de plus en plus larges. Tout d'abord, il y aurait le jugement de Juda, Babylone étant l'instrument. Ensuite, le jugement de Babylone par de nombreuses nations suivrait. Puis le jugement des nations suivrait. Enfin, la terre entière serait impliquée. Dans ce jugement final, ceux qui sont principalement nommés sont les bergers, les chefs du troupeau. Ainsi, le jugement de l'Éternel est considéré comme visant à réduire à néant toute fausse autorité, tout faux pouvoir et toute fausse domination, afin d'établir sa propre autorité, sa propre domination et son propre pouvoir. Cette activité divine est persistante dans l'histoire humaine. À notre avis, ce processus est parfois lent, mais il est sûr, et son intention est entièrement bienveillante, et il sera justifié par sa victoire finale. C'est notre seul espoir pour l'humanité, mais c'est un espoir béni, car pour nous, il est rendu plus sûr dans son sens et dans sa certitude, grâce à l'interprétation de la vision dans le Christ.

Jérémie 26:3

Peut-être écouteront-ils, et reviendront-ils chacun de leur mauvaise voie; alors je me repentirai du mal que j'avais pensé leur faire à cause de la méchanceté de leurs actions.

Toujours dans la maison de Sédécias, le prophète revint sur une période encore plus ancienne, au début du règne de Jojakim, afin de rapporter les paroles que l'Éternel lui avait alors chargé de prononcer et de raconter comment il avait été menacé de mort, mais sauvé par l'intervention des princes de Juda. Cela avait pour but de rappeler à Sédécias la patience de l'Éternel. En envoyant sa parole, il avait donné au peuple l'occasion de se détourner du mal et d'échapper ainsi au châtiment prévu. Ces paroles particulières mettent en évidence cette conception de l'Éternel comme capable de repentance, c'est-à-dire de changement d'avis et de méthode. C'est certes une idée difficile, que rejette toute pensée superficielle ou mécanique sur Dieu. Néanmoins, elle apparaît constamment dans ces oracles divins et souligne en fait la nature immuable du dessein de Dieu. C'est parce qu'Il ne change jamais dans Son amour et dans Sa détermination à bénir qu'Il change de méthode. Lorsque l'homme se repent de sa loyauté et se tourne vers la rébellion, Dieu change Sa méthode de bénédiction et se tourne vers celle du châtiment. Lorsque l'homme se repent de sa rébellion et revient à la loyauté, Dieu change Sa méthode de punition et revient à la miséricorde et à la bénédiction. Ainsi, les changements de méthode de Dieu sont toujours dus à l'immuabilité de Son amour. L'orgueil de l'homme qui dit : « Parce que j'ai dit que je ferais ceci ou cela, je dois le faire, même si les conditions ont changé », ne peut être attribué à Dieu. Ce qui ne change pas en Lui, c'est Son dessein d'amour et de sainteté. Toutes Ses activités changent en accord avec ces choses immuables.

Jérémie 27:12-13

Pliez votre cou sous le joug du roi de Babylone, soumettez-vous à lui et à son peuple, et vous vivrez. Pourquoi mourriez-vous, toi et ton peuple…

Tel était l'appel du prophète à Sédécias, et à la nation par son intermédiaire, afin qu'ils se soumettent à la discipline que leurs péchés avaient rendue inévitable. La situation était grave. Jérémie prédisait avec une insistance déterminée la chute de la ville. Les faux prophètes déclaraient que la ville était en sécurité et conseillaient de résister au roi de Babylone. Tous les politiciens, ainsi que le roi, étaient influencés par ces prophètes, car leurs déclarations correspondaient à leurs propres désirs. Jérémie savait qu'une telle résistance était non seulement inutile, mais aussi mauvaise, et qu'elle apporterait inévitablement des souffrances encore pires au peuple. Il déclara clairement que Nebucadnetsar était à ce moment-là le serviteur et l'instrument de l'Éternel ; par conséquent, se rebeller contre lui, c'était se rebeller contre Dieu, ce qui était vain et le comble de la méchanceté. Lorsque Dieu punit le péché, la véritable attitude à adopter est de se soumettre à Sa discipline en acceptant le châtiment qu'Il inflige. Lorsque nous agissons ainsi, nous découvrons que la souffrance est le chemin de la restauration. Se rebeller contre une telle souffrance, y opposer notre volonté et notre force, ce n'est pas y échapper, mais passer à côté de son intention réparatrice et nous exposer à des souffrances plus terribles encore. C'est cette compréhension qui a poussé David, lorsqu'il avait péché en dénombrant le peuple pour une mauvaise raison, à dire : « Oh! tombons entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont immenses; mais que je ne tombe pas entre les mains des hommes! »

Jérémie 28:15

L'Éternel ne t'a point envoyé, et tu inspires à ce peuple une fausse confiance.

Dans ce chapitre, nous avons une page d'histoire illustrant graphiquement l'une des principales difficultés auxquelles Jérémie a dû faire face dans l'exercice de son ministère. C'est l'histoire de Hanania, l'un des faux prophètes, probablement le chef d'entre eux. Son message est rapporté et sert à montrer comment il pouvait facilement tromper le peuple. Sa formule introductive était celle des vrais prophètes : « Ainsi parle l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël. » Elle se caractérisait par une prédiction claire et précise, déclarant que dans deux ans, le joug du roi de Babylone serait brisé. Cette prédiction correspondait aux désirs du peuple et aux conclusions des politiciens. Bien sûr, cela contredisait délibérément le message de Jérémie, qui prédisait une période de soixante-dix ans de captivité. Le péché d'une telle prophétie est révélé dans ces paroles de Jérémie à Hanania : « Tu inspires à ce peuple une fausse confiance. » Combien de prophéties humaines sont couvertes par ces mots ! Toutes ces philosophies qui tentent d'interpréter la vie sans la lumière de la révélation, toutes ces soi-disant théologies qui résultent de spéculations invalidant la révélation, font croire aux hommes à des mensonges, et cela parce qu'elles sont les paroles d'hommes qui n'ont pas été envoyés par l'Éternel. Nous pouvons affirmer avec certitude qu'aucun message adressé aux hommes, quel qu'en soit le sujet, n'a de valeur, sauf s'il est prononcé par les messagers de l'Éternel, car Lui seul connaît la vérité ultime et Lui seul est donc capable de diriger les voies des hommes. Que ce soit en théologie, en sociologie ou en économie, les spéculations des hommes sont des mensonges, et ceux qui s'y fient assurent leur propre perte. Nous devons écouter attentivement les paroles de Jésus : « Méfiez-vous des faux prophètes. »

Jérémie 29:7

Recherchez le bien de la ville où je vous ai menés en captivité, et priez l'Éternel en sa faveur, parce que votre bonheur dépend du sien.

Cette lettre de Jérémie prouve que l'école prophétique populaire de l'époque, c'est-à-dire celle qui prêchait la rébellion contre Babylone et rejetait les messages de Jérémie, avait ses messagers non seulement à Jérusalem, mais aussi à Babylone parmi les captifs. Leurs messages suscitaient un faux espoir de retour rapide, menaçant de semer le trouble parmi eux. C'était sans aucun doute ce que souhaitaient les faux prophètes et les politiciens influencés par eux. Ils espéraient ainsi attiser l'esprit de rébellion et assurer l'accomplissement de leurs prophéties et le succès de leur politique. Confiant dans la certitude que le programme de Dieu devait s'accomplir, Jérémie leur envoya cette lettre, leur enjoignant de s'établir là où ils étaient et de ne pas prêter attention à ces esprits menteurs. Soixante-dix ans s'annonçaient devant eux. Qu'ils agissent en conséquence. Au milieu de ce conseil, ces mots apparaissent, et ils contiennent un principe d'application persistante. Ils constituent un appel à la raison. Lorsque les hommes sont en proie à des circonstances défavorables qui sont le résultat de la volonté divine, qu'ils s'efforcent d'obtenir les meilleures conditions possibles, et qu'ils le fassent par les meilleurs moyens, par la prière. Jérémie avait prédit sans ambiguïté la chute finale de Babylone. Il n'y avait aucun doute à ce sujet. Mais tant qu'elle existait et qu'ils y étaient retenus captifs par la volonté de Dieu, qu'ils s'assurent la paix pour eux-mêmes en recherchant la paix de la ville, et cela par la prière. Ce conseil était celui du plus haut sentiment religieux, et celui du bon sens pratique. Ces deux choses ne sont jamais séparées.

Jérémie 30:24

...Jusqu'à ce qu'il ait accompli, exécuté les desseins de son cœur.

C'est le premier des quatre chapitres les plus merveilleux. Ils sont au cœur de tout le livre et, malgré toutes leurs mises en garde, leurs larmes et leur solennité, ils en révèlent la note la plus profonde. Ils rapportent les prophéties d'espoir de Jérémie. Ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont été prononcées dans la période la plus sombre, au milieu de circonstances qui auraient dû remplir le cœur de désespoir. La ville était assiégée, sa chute était imminente, son peuple souffrait déjà de la peste et de la famine, et le prophète était en prison. C'est de cette prison, au milieu de cette obscurité, que ces prophéties ont été prononcées. Le premier message avait la forme d'un chant. Il occupe ce chapitre et le suivant. Son thème est celui de la restauration du peuple de Dieu. Ce chapitre contient le premier mouvement de ce chant, celui qui traite du processus de restauration. Il reconnaît les troubles du peuple, ses chagrins, ses souffrances, mais montre que ce sont là les moyens qui conduisent au triomphe. Il décrit avec force l'abandon de la nation dans les heures de sa désolation, mais voit comment cet abandon, par les expériences qu'il engendre, conduit à la faveur de Dieu. Tout est résumé dans le paragraphe final, où « la colère de l'Éternel », « sa fureur », « la colère ardente de l'Éternel » sont considérées comme les ministres de ce qui est dans Son cœur. Ainsi, ces oracles divins dévoilent perpétuellement et avec persistance la réalité la plus profonde de Dieu, qui est l'intention de Son cœur, le but de Son amour. Toutes les voies de Sa colère, rendues inévitables par le péché humain, doivent être interprétées par cette intention. Lorsque cela est fait, des chants s'élancent des ténèbres et de la prison.

Jérémie 31:33

Je mettrai ma loi au dedans d'eux, Je l'écrirai dans leur cœur; Et je serai leur Dieu, Et ils seront mon peuple.

Dans ce chapitre, le grand chant de la restauration se poursuit et s'achève. Il décrit dans un langage empreint de beauté poétique l'ordre rétabli. La ville doit être reconstruite ; Israël dispersé doit y être rassemblé ; toute douleur et toute lamentation doivent cesser ; il doit y avoir une satisfaction et un contentement parfaits à l'égard du gouvernement et de l'administration divins ; et tout cela doit être établi et perpétué par une nouvelle alliance. La nature de cette alliance est révélée dans les mots que nous avons soulignés. L'ancienne alliance était fondée sur une loi qui leur avait été donnée, placée devant leurs yeux, qu'ils devaient regarder et à laquelle ils devaient obéir. Toute leur histoire a été, et peut-on dire encore, est toujours celle de la rupture de cette alliance, par la violation de cette loi. La nouvelle alliance fournira toujours une loi, mais elle ne sera plus externe et objective ; elle sera interne et subjective. Cela signifie nécessairement que le rétablissement de l'ordre viendra d'un changement de cœur et d'esprit, dans lequel la loi de l'Éternel sera révélée dans une communion spirituelle et obéie dans une parfaite harmonie et avec joie. L'auteur de l'épître aux Hébreux a cité ces paroles, rendues possibles par le sacrifice unique de Jésus-Christ et par le témoignage de l'Esprit. Ainsi, nous vivons aujourd'hui sous cette alliance, et ceux de la postérité d'Israël qui croient en Jésus comme Messie entrent immédiatement dans la même relation d'alliance avec l'Éternel. Pour Israël dans son ensemble, la prophétie n'est pas encore accomplie, mais elle le sera, et il n'y a pas un mot de ce chant glorieux de restauration qui ne s'accomplira pas à la lettre.

Jérémie 32:8

Je reconnus que c'était la parole de l'Éternel.

Dans ce chapitre, nous avons le récit d'un message de Jérémie, dans lequel il raconte l'histoire d'une transaction, celle de l'achat d'un champ dans son village natal d'Anathoth, et en donne une interprétation. Cet acte était remarquable compte tenu des circonstances. Le pays était sur le point de passer aux mains de Babylone, et le prophète était lui-même en prison. De plus, lorsqu'il eut conclu l'achat, il fut perplexe et l'exprima dans sa communion avec Dieu (voir verset **32:25**). L'explication qui lui fut donnée, et qu'il annonça, était que cet achat de terrain était un signe que Dieu rendrait le pays à Son peuple. Ce n'était pas un signe de la foi de Jérémie, car il était perplexe, tout en étant obéissant. Le signe était dans l'ordre ; c'était le signe de Dieu à Son serviteur. Ce qui est impressionnant chez Jérémie, c'est qu'il a obéi même s'il était perplexe. Lorsque nous cherchons le secret de cette obéissance, nous le trouvons dans son assurance que l'ordre était bien celui de Dieu. Maintenant, observons la raison de cette certitude. Il en est devenu certain lorsque Hanania est venu le presser d'acheter. Il avait déjà entendu la parole de l'Éternel, mais il n'était manifestement pas sûr que ce fût Sa parole. Lorsque l'offre lui a été faite, il en a été convaincu. Cela est très suggestif. Il semblerait que la parole de l'Éternel lui soit venue comme une impression, comme cela nous arrive si souvent. Nous avons souvent des impressions qui semblent venir du Seigneur. Soyons assurés que ce qu'Il commande, Il le rendra possible. Lorsque l'appel est suivi d'une porte ouverte, nous n'avons pas à hésiter. Tant que le chemin n'est pas clairement tracé, la plus grande sagesse est souvent d'attendre.

Jérémie 33:8

Je les purifierai de toutes les iniquités qu'ils ont commises contre moi, Je leur pardonnerai toutes les iniquités par lesquelles ils m'ont offensé, Par lesquelles ils se sont révoltés contre moi.

Ce chapitre contient la deuxième parole de l'Éternel à Jérémie alors qu'il était en prison, et c'est un chant célébrant la restauration ultime assurée. Cette restauration est d'abord décrite comme morale, puis comme matérielle ; la méthode par laquelle elle se réalisera, à travers le Germe de justice, le Roi-Prêtre, est révélée ; et sa certitude est affirmée par les signes du jour et de la nuit. Les mots que nous avons soulignés sont ceux qui révèlent le fait que le rétablissement des conditions matérielles de bien-être ne peut se faire que par le rétablissement d'un véritable ordre moral. Les deux mots qui revêtent une importance capitale dans cette promesse sont les mots « purifier » et « pardonner ». Le premier indique un processus par lequel une condition est créée. Le second décrit un acte par lequel une relation est rétablie. La purification élimine la culpabilité, la pollution, la souillure morale. Le pardon ramène le coupable dans une relation de faveur et de communion. L'ordre dans lequel ces termes sont énoncés est l'ordre dans lequel ils se produisent et dans lequel ils sont expérimentés. Dieu ne pardonne jamais aux âmes souillées ; Il les purifie d'abord. Le pardon, sans la communication de la pureté, perpétuerait la pollution et violerait ainsi l'ordre moral de manière irrémédiable. C'est à cette œuvre profonde de purification de l'âme humaine en vue de son pardon que Dieu s'est engagé dans toutes les promesses faites à son peuple pécheur ; et c'est ce qu'Il a accompli dans le mystère de cette passion qui s'est dévoilée pour nous sur la croix. N'insultons jamais cette croix en la considérant comme un moyen d'obtenir le pardon, sauf sur la base d'une purification complète.

Jérémie 34:16

Mais vous êtes revenus en arrière, et vous avez profané mon nom.

Dans ce chapitre, nous avons une histoire captivante. La ville était assiégée de près, et les troupes de Nebucadnetsar s'apprêtaient à la prendre. Jérémie insistait toujours sur le caractère inévitable de cette issue, car elle avait été décrétée par Dieu. Au milieu de ces circonstances, et peut-être sous leur pression, une injustice fut commise. Conformément à la loi divine, la proclamation de la liberté des serviteurs et servantes hébreux avait été faite. Puis tout cela a été changé, la liberté a été retirée et ceux qui avaient été libérés ont été contraints de retourner à leur asservissement. Comme nous l'avons dit, cette action a peut-être été causée par la difficulté du moment, prenant la forme d'une conscription d'État. Quelle que soit la raison de cette action, ce message prophétique montre qu'elle a rencontré la désapprobation de Dieu et a suscité Sa colère. Cela est frappant, car cela nous révèle qu'aucune nécessité politique ne doit être invoquée pour enfreindre une loi divine et faire du tort à notre prochain. La note la plus profonde de ce péché est clairement exprimée dans ces mots : « Vous vous êtes détournés et vous avez profané mon nom. » La liberté accordée à ces serviteurs et servantes était un ordre de Dieu. Ceux qui en bénéficiaient en étaient conscients et bénissaient le nom de l'Éternel dans leur âme. Son retrait créait dans l'esprit des victimes une réaction à l'égard de Dieu Lui-même. C'est là le mal ultime, et ceux qui le causent sont à blâmer. Réfléchissons-y. Toute injustice commise par l'homme envers l'homme suscite dans l'esprit de ceux qui en souffrent des questions sur Dieu. Ainsi, Son nom est profané, et Sa colère s'enflamme contre ceux qui causent cette profanation. Le tort que l'homme fait à l'homme inflige à Dieu un tort plus profond.

Jérémie 35:14

On a observé les paroles de Jonadab… Et moi, je vous ai parlé, je vous ai parlé dès le matin, et vous ne m'avez pas écouté.

Ainsi, à partir d'un énoncé plus complet, nous sélectionnons les mots clés qui révèlent le cœur même de la leçon que cet incident vise à enseigner. Nous remarquons tout d'abord que la date de cet incident, ainsi que celle du chapitre suivant, nous ramène au moins dix-sept ans en arrière par rapport aux messages précédents. Cela signifie soit que ces chapitres ne trouvent pas leur place dans la chronologie du ministère de Jérémie, soit — et c'est notre opinion — qu'au moment du siège, il a raconté ces événements qui se sont déroulés auparavant. L'incident lui-même était celui de l'offre de vin aux Récabites et de leur refus d'y toucher. Nous comprenons bien sûr qu'il était connu qu'ils refuseraient, et que l'offre avait été faite dans le but de provoquer ce refus. Voici toute la situation. Des hommes étaient absolument fidèles à un commandement qui leur avait été donné par leur ancêtre Jonadab, tandis que le peuple de Dieu refusait d'écouter Sa parole, qui lui était transmise avec insistance par Ses messagers. Combien d'exemples similaires pourrait-on trouver dans l'histoire du peuple de Dieu ? Les hommes sont souvent plus fidèles à une tradition familiale qu'à la volonté de Dieu telle qu'elle leur est immédiatement et continuellement révélée. Observons attentivement que cette fidélité à la tradition n'est pas mauvaise, si cette tradition est fondée sur le bien. Les Réchabites n'ont pas été réprimandés pour leur fidélité, mais plutôt félicités et récompensés. L'enseignement est tout autre. Les hommes qui sont fidèles à un principe juste lorsqu'il est rendu obligatoire par la volonté d'un ancêtre défunt sont déloyaux envers les choses les plus élevées lorsque celles-ci sont exigées par le Dieu vivant. C'est en effet un mystère étrange, mais c'est un fait dans l'expérience humaine. Soyons fidèles à toutes les bonnes traditions, mais soyons beaucoup plus zélés dans l'obéissance à la volonté de notre Dieu !

Jérémie 36:10

Prends de nouveau un autre livre, et tu y écriras toutes les paroles.

Cet incident date pratiquement de la même époque que le précédent. Mais le récit de ce chapitre ne relate pas seulement l'incident de la rédaction et de la destruction du premier rouleau, mais aussi celui de la rédaction du second et de l'ajout de nombreux autres mots similaires. Ainsi, selon toute probabilité, nous avons ici le récit d'un message dans lequel Jérémie raconta l'histoire à l'époque de Sédécias et du siège. Le récit est riche en détails et en suggestions. À une époque où Jérémie était enfermé et incapable d'entrer dans la maison du Seigneur, il reçut l'ordre d'écrire. Il s'exécuta, et Baruc fut son scribe. Une fois l'écriture terminée, Baruc fut envoyé pour la lire. Finalement, il parvint au roi. Le roi et ceux qui l'entouraient étaient si endurcis que, avant que la lecture du rouleau fût terminée, « lorsque Jehudi eut lu trois ou quatre feuilles », le roi le coupa et le jeta au feu, « et ils n'eurent pas peur, et ne déchirèrent point leurs vêtements ». Le péché peut tellement engourdir les facultés spirituelles et morales que les hommes jettent sans crainte les messages de Dieu au feu et livrent Ses messagers à la mort. Mais une telle action ne détruit jamais la Parole de Dieu, ni n'invalide ses conclusions. Cette Parole vit et est préservée dans l'esprit de Dieu. Ses serviteurs sont toujours à sa disposition. Un autre rouleau fut écrit, et toutes ses déclarations furent exécutées de manière irrévocable. Il en est toujours ainsi. Hérode peut emprisonner Jean, mais Jésus s'installe dans sa tétrarchie de Galilée et délivre le message que Jean avait délivré. Une Église apostate peut acheter et brûler des exemplaires des Écritures, mais leur nombre se multipliera jusqu'à ce qu'il soit impossible de tous les brûler. « Toute chair est comme l'herbe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement » (**1 Pierre 1:24-25**).

Jérémie 37:17

Le roi Sédécias l'envoya chercher, et l'interrogea secrètement dans sa maison. Il dit: Y a-t-il une parole de la part de l'Éternel? Jérémie répondit: Oui.

Ce chapitre relate un intermède remarquable dans l'histoire de la ville assiégée. Soudain, pendant un bref instant, le siège fut levé. L'armée du Pharaon avait quitté l'Égypte, et l'armée chaldéenne, craignant des ennuis de la part de ce quatuor, rompit le siège afin de faire face à cette nouvelle menace. Dès que l'armée égyptienne se mit en mouvement, Jérémie avertit le peuple qu'il ne fallait pas se faire d'illusions à ce sujet. Néanmoins, il est évident que le peuple était excité par ce mouvement et plein d'espoir que le sort prédit par le prophète puisse être évité. C'est dans ces circonstances que le roi fit appeler le prophète, lui posa cette question et reçut cette réponse : Jérémie poursuivit en déclarant que, malgré toutes les apparences, la parole divine s'accomplirait. Le fait que le roi ait posé sa question en secret montre qu'il s'agissait d'une question motivée par la peur, une peur née du fait que, malgré toute la faiblesse et la méchanceté de cet homme, il connaissait la puissance de Dieu. Sous le poids d'une telle crainte, cette question est souvent posée, et la réponse est toujours la même : « Oui ! » Il y a toujours une parole de l'Éternel, et aucun changement de circonstances ne peut modifier sa Parole. Sa Parole n'est jamais dépourvue de puissance et s'accomplit irrésistiblement pour réaliser ce qu'Il veut. Un changement dans le cœur de l'homme produira un changement dans l'attitude et l'activité de Dieu, mais un changement dans les circonstances ne le fera jamais.

Jérémie 38:5

Le roi Sédécias répondit: Voici, il est entre vos mains; car le roi ne peut rien contre vous.

Quelle révélation nous offrent ces paroles sur la faiblesse et la méchanceté de Sédécias ! Elles ont été prononcées devant des hommes qui réclamaient le sang du prophète. Ces princes en colère étaient sans aucun doute les politiciens qui avaient influencé le roi contre la parole du prophète, qui avaient préconisé la résistance contre Babylone alors que Jérémie en avait déclaré l'inutilité, et qui avaient exhorté le roi et la nation à se soumettre au châtiment divin. Il ne fait aucun doute que Sédécias ne souhaitait pas voir Jérémie détruit, mais il se sentait impuissant et confessait son impuissance dans ces paroles. Il cherchait ainsi à rejeter la faute sur eux et à se soustraire à sa responsabilité. C'était une position faible et injustifiée. S'il était vrai qu'il était tombé entre leurs mains au point d'être alors impuissant, il était également vrai que le fait d'être tombé entre leurs mains était le résultat de sa désobéissance initiale et persistante à la voix de ce grand prophète qui avait exercé son ministère auprès du peuple pendant toute la durée de son règne. Nous avons des exemples modernes de ce même type de tentative visant à transférer la responsabilité d'un acte répréhensible. Il n'est pas possible de procéder ainsi. Le premier péché, qui est d'avoir cédé à de fausses politiques en désobéissant à la révélation divine, entraîne l'impuissance qui s'ensuit, qui reste donc un péché personnel. La vérité s'applique à l'individu. Le fait qu'un homme était ivre lorsqu'il a assassiné sa victime ne le disculpe pas. Il n'avait pas à être ivre. Le fait qu'un homme soit mis en minorité dans le conseil des impies ne l'excuse pas. Il n'a pas le droit de s'associer à un tel conseil.

Jérémie 39:4

Ils prirent le chemin de la plaine.

Après dix-huit mois de siège, la ville tomba. La parole de l'Éternel s'était accomplie ; les mensonges des faux prophètes avaient été démentis. La folie et la futilité des politiciens qui avaient conseillé la résistance étaient révélées ; la sagesse de la voie que Jérémie avait préconisée était démontrée. Il était désormais trop tard pour adopter cette ligne modérée consistant à se soumettre volontairement au joug de Babylone, car c'était la volonté de Dieu qu'ils agissent ainsi. Le roi, les politiciens et le peuple, poussés par les faux prophètes, avaient refusé de le faire. Le coup était désormais porté ; et, en raison de leur opposition persistante aux Chaldéens, qui, au regard du ministère de Jérémie, constituait une rébellion contre l'Éternel, il n'y aurait aucune amélioration. Lorsque les princes de Babylone furent aperçus assis à la porte de la ville de Dieu, Sédécias s'enfuit, et ces mots indiquent la direction qu'il prit. Il se dirigea vers le désert au-delà du Jourdain, la région où son peuple avait été conduit pendant quarante ans, alors qu'il n'avait d'autre roi que Dieu. Bien qu'il ne soit pas suggéré que Sédécias ait eu d'autre raison pour choisir cette direction que le désir de se mettre en sécurité dans la solitude, il est suggestif que le dernier de la lignée des rois « comme les nations » (pour reprendre les mots de la clameur qui était celle du rejet de l'Éternel comme roi dans un passé lointain) se soit tourné vers cette région à l'heure ultime de la catastrophe. Mais il n'atteignit jamais ce désert. Il fut capturé dans les plaines de Jéricho, avant d'avoir traversé le Jourdain. Le Dieu qui avait gouverné et conduit son peuple jusque là, exclut ce fugitif de la région. Il n'y a pas d'échappatoire possible à Dieu. Nous devons composer avec lui. Dans l'obéissance, nous pouvons trouver sa grâce. Dans la désobéissance, nous ne pouvons connaître que sa colère.

Jérémie 40:6

Jérémie alla vers Guedalia, fils d'Achikam, à Mitspa, et il resta avec lui parmi le peuple qui était demeuré dans le pays.

Nous arrivons maintenant à la dernière phase du ministère de Jérémie, celle qui suit la chute de la ville et la déportation du peuple en captivité. Cette partie du livre est un mélange d'histoire et de prophéties, l'histoire nous donnant dans chaque cas le contexte de la parole prophétique et donc la raison de celle-ci. Il est tout à fait évident et remarquable que les autorités babyloniennes étaient conscientes du gouvernement de l'Éternel et que Jérémie était son messager. Cette connaissance, de leur propre aveu, expliquait la clémence avec laquelle il était traité. Ils le laissaient libre d'aller où il voulait et lui offraient protection et provisions s'il souhaitait se rendre à Babylone. Ces mots nous révèlent son choix. Il restait dans le pays qu'il aimait tant un petit reste, pauvre et faible. Jérémie choisit de rester parmi eux. Ce reste fut placé sous le gouvernement de Guedalia, et il s'agrandit par le retour des Juifs qui s'étaient réfugiés en Moab, en Ammon et en Édom. Ce Guedalia était un bon gouverneur pour l'administration intérieure, mais trop confiant et peu méfiant, comme le montrera la suite. Il est révélateur du caractère de Jérémie que, alors qu'il aurait sans aucun doute pu assurer sa sécurité et même son confort à Babylone, il ait choisi de rester dans son pays et parmi le faible reste de son peuple. Il est resté pour leur transmettre la parole de l'Éternel pour leur bien ; mais comme nous le verrons, en ce qui concerne les résultats obtenus parmi eux, ce ministère fut un échec jusqu'à la fin. Néanmoins, il fut couronné de succès au sens le plus élevé, car il ne manqua jamais de parler au nom de Dieu, et c'est là la seule responsabilité qui incombe à un prophète.

Jérémie 41:18

Parce qu'Ismaël, fils de Nethania, avait tué Guedalia, fils d'Achikam, que le roi de Babylone avait établi gouverneur du pays.

Le caractère incomplet de cette citation est évident. Le « parce que » fait référence à l'objectif mentionné dans le verset précédent, et ces mots en donnent la raison en résumant l'histoire du chapitre. Cette histoire concerne le meurtre du gouverneur Guedalia par Ismaël, qui était venu d'Ammon. Après avoir accompli cet acte maléfique, cet homme avait emmené en captivité le reste du peuple qui se trouvait à Mitspa. Sous la direction de Jochanan, Ismaël fut mis en déroute et les captifs furent ramenés. Mais la peur était dans leur cœur, non pas la peur des Ammonites, mais celle des Chaldéens. Il faut se rappeler que Guedalia était l'un des leurs et le fils d'un vieil ami du prophète. (Comparez le verset **41:5** avec le verset **26:24**.) Jochanan ne savait pas qui serait nommé gouverneur à sa place, et il craignait une nouvelle oppression sous un dirigeant chaldéen. Son but était de conduire le peuple en Égypte, afin qu'il soit à l'abri du danger, tel qu'il le voyait. C'était là une persistance de la politique à laquelle Jérémie s'était opposé pendant de nombreuses années. C'était se tourner vers l'Égypte pour trouver la sécurité, en oubliant apparemment Dieu. Il est à noter que dans les paroles de ce Jochanan, rapportées dans le chapitre précédent et dans celui-ci, il n'y a aucune référence à Dieu. Elles sont toutes caractérisées par la perspicacité et la prévoyance humaines, mais ne témoignent d'aucune reconnaissance de Dieu. Ainsi, les hommes peuvent entendre la parole du Seigneur, vivre des expériences qui la confirment, et pourtant l'ignorer.

Jérémie 42:20

Car vous vous êtes séduits vous-mêmes dans vos âmes. (version Darby)

Ces paroles de Jérémie éclairent toute la situation décrite dans ce chapitre. Jochanan, ayant pris une décision grâce à sa propre perspicacité, vint avec tout le peuple et demanda à Jérémie de prier pour eux, compte tenu de leur faiblesse, afin que l'Éternel leur montre le chemin, promettant d'obéir. Jérémie répondit à leur appel, chercha la volonté de Dieu et leur dit très clairement qu'ils ne devaient pas aller en Égypte pour se mettre en sécurité. S'ils restaient dans ce pays, Dieu les protégerait de tous les dangers ; s'ils allaient en Égypte, ils périraient. Il est évident que Jérémie savait que leur décision était déjà prise, car au cours de son discours, en leur faisant connaître la volonté de l'Éternel, il les réprimanda pour leur refus d'obéir. C'est dans cette réprimande qu'il utilisa ces mots. Il est possible de tromper notre propre âme. Nous le faisons, comme ces gens, chaque fois que nous demandons l'aide divine, après avoir déjà décidé de la conduite à tenir. Une telle prière n'est qu'une activité superstitieuse. Elle s'apparente à un pari avec Dieu. Nous prions en espérant que Sa réponse correspondra à nos propres désirs, car si c'est le cas, nous avons le sentiment d'avoir reçu une sorte de confirmation. Mais si Sa décision va à l'encontre de nos désirs, nous avons l'intention de suivre nos désirs. Quelle révélation d'un manque de confiance réelle en Dieu que cette attitude ! Et surtout, quelle révélation de bassesse ! Pourtant, c'est un danger qui nous menace constamment, et c'est pourquoi nous devons reconnaître avec persévérance que nos prières doivent être guidées par le Saint-Esprit. Lorsque la prière est conçue comme un moyen d'obtenir la satisfaction de nos propres désirs, elle est une superstition.

Jérémie 43:8

La parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie, à Tachpanès, en ces mots.

Malgré les avertissements prophétiques, les « hommes orgueilleux » (voir verset **43:2**) ont fait ce qu'ils voulaient, et, ne craignant pas l'Éternel, mais dominés par la crainte des Chaldéens, le peuple est descendu en Égypte. Tachpanès était à la frontière égyptienne ; et là, le peuple a dû s'arrêter pour traiter avec les autorités égyptiennes, car c'était là que Pharaon avait un palais. Jérémie, qui n'avait pas réussi à les dissuader de partir, ne les abandonna pas, mais les accompagna. Il est toutefois probable qu'il fut contraint de les suivre. Jochanan craignait de le laisser, lui ou Baruc, dans un endroit où ils auraient pu communiquer avec le souverain chaldéen. Leur suspicion à l'égard de Baruc était avouée (voir verset **43:3**). Ainsi, la fausse politique l'emporta. Ils ignorèrent la parole de l'Éternel et, en fait, la rejetèrent ouvertement et volontairement, se consolant en niant que ce fût la parole de l'Éternel (voir verset **43:2**). Mais ils n'avaient pas échappé à Dieu, ni dépassé la portée de sa parole. Cette parole peut atteindre les hommes en Égypte aussi sûrement qu'en Palestine ; elle peut s'exprimer à Tachpanès aussi sûrement qu'à Jérusalem ou à Mitspa. Et lorsqu'elle est entendue, elle délivre le même message. Ces gens n'avaient pas franchi les frontières du gouvernement divin, s'ils avaient franchi celles de leur pays. La protection de l'Égypte contre la Chaldée était vaine, puisque Dieu avait ordonné la destruction de l'Égypte par la Chaldée. Telle était la parole de l'Éternel à Tachpanès ; et telle est la parole de l'Éternel aujourd'hui à ceux qui cherchent leur sécurité par tous les moyens ou par toutes les politiques qui impliquent la désobéissance à Sa loi.

Jérémie 44:17

Mais nous voulons agir comme l'a déclaré notre bouche.

Dans ce chapitre, nous avons les derniers messages de Jérémie qui sont datés consécutivement. Ils ont le même ton de loyauté déterminée envers la parole de l'Éternel contre toutes les fausses conclusions de la rébellion et de l'opinion humaines. Les circonstances sont surprenantes. Ces gens se détournaient ouvertement et avec défi du culte de l'Éternel pour adorer la lune, c'est-à-dire la reine du ciel. Ces paroles particulières étaient celles des femmes, bien que les hommes fussent avec elles et se soient clairement associés à cette décision. Cela ressort clairement des derniers mots, qui affirment qu'elles n'ont rien fait « sans nos maris ». De plus, il s'agissait d'un retour certain à des pratiques qui avaient été réprimées depuis longtemps (voir chapitre **7:17-18**). Elles l'affirmaient et déclaraient que lorsqu'elles adoraient la reine du ciel, elles connaissaient l'abondance et la prospérité. C'est ainsi que les hommes interprètent mal l'histoire lorsque leur cœur est tourné vers le mal. Le dernier message de Jérémie corrigeait cette fausse interprétation, en soulignant que la situation très calamiteuse dans laquelle elles se trouvaient, exilées de leur propre pays, était due à leur apostasie envers l'Éternel. Enfin, il leur donna le signe d'une prédiction selon laquelle le roi d'Égypte serait livré entre les mains de ses ennemis, comme Sédécias avait été livré entre les mains de Nebucadnetsar. Lorsque des hommes ou des nations prennent une décision définitive, telle que celle exprimée par ces personnes dans ces mots, le gouvernement de Dieu les oblige à respecter cette décision jusqu'à son terme.

Jérémie 45:5

Et toi, rechercherais-tu de grandes choses? Ne les recherche pas!

Ce court chapitre est très captivant et intéressant. Il contient une parole de l'Éternel transmise par Jérémie à un homme. Cet homme était Baruc. Il était manifestement en totale sympathie avec Jérémie et avait été étroitement associé à son ministère. C'était lui qui avait écrit les messages prophétiques à l'époque de Jojakim et qui les avait lus aux princes et au roi. C'est lui qui, après que le roi eut mutilé et brûlé le premier rouleau, en avait écrit un autre, y ajoutant de nombreuses paroles. Il est très probable qu'il ait écrit tout le livre. Remarquez le soin avec lequel l'auteur attire l'attention sur le fait que l'action finale (chapitre **52**) n'était pas la composition du prophète, par les mots avec lesquels il a conclu le précédent : « Jusqu'ici sont les paroles de Jérémie » (**51:64**). Tout cela rend le chapitre **45** d'autant plus saisissant. Qu'y a-t-il derrière cela ? Presque certainement une tentation qui assaillit Baruc de se considérer comme ayant droit à un honneur pour sa part dans l'œuvre. Cette attitude d'esprit fut réprimandée. On lui rappela que l'œuvre de construction et de destruction, de plantation et d'arrachage, était l'œuvre divine. Ce rappel nous ramène aux paroles de la mission divine confiée à Jérémie (voir chapitre **1:10**). Jérémie était l'instrument de cette œuvre, car il avait été choisi pour être le porte-parole de la parole de l'Éternel. Que Baruc ne s'empare donc pas de cette fonction par désir. C'est une histoire solennelle, car elle place le don et la fonction prophétiques dans leur véritable relation, montrant qu'aucun homme ne peut s'en emparer. C'est par la seule volonté et l'action de Dieu qu'un homme peut prononcer la parole de Dieu. Le fait que Baruc ait tiré profit du message est au moins suggéré par l'incorporation de cette histoire dans le livre.

Jérémie 46.15

Pourquoi tes vaillants hommes sont-ils emportés? Ils ne tiennent pas ferme, car l'Éternel les renverse.

Nous entamons ici une série de prophéties concernant les nations environnantes. Elles ont été prononcées à différents moments du ministère de Jérémie, mais sont rassemblées ici à la fin du livre. Certaines sont datées, d'autres non. Il est à noter que dans cet ordre, celle qui concerne l'Égypte est placée en premier, et celle qui concerne Babylone en dernier. La vision du prophète était celle de la victoire de l'armée de Nebucadnetsar sur Pharaon Neko à Carkemisch. Il raconta de manière très vivante la préparation, l'avance et la déroute des fières armées de Pharaon. Contemplant cette déroute, le prophète posa cette question et donna cette réponse. Pourquoi les puissantes armées de Pharaon avaient-elles été ainsi vaincues ? Telle était la question. Les politiciens de Juda avaient misé pendant de nombreuses années sur la puissance de l'Égypte et croyaient qu'elle serait supérieure à celle de Babylone. Sur la base de l'observation et du calcul humains, ils avaient probablement raison. L'Égypte aurait dû être victorieuse selon les critères de la préparation et de la puissance humaines. Mais l'Égypte a été vaincue. Pourquoi ? « Ils n'ont pas tenu, car l'Éternel les a chassés ! » Si nous sommes tentés, comme nous le sommes parfois presque inconsciemment, de lire ces récits comme les opinions d'hommes dans le crépuscule de leur vie, et d'imaginer qu'ils se sont trompés, ou que Dieu n'agit pas aujourd'hui, il est bon de réfléchir sérieusement aux années 1914-1918. Nous y avons vu la même chose, et même avec une clarté encore plus frappante. Selon toutes les lois du calcul humain, l'Allemagne aurait dû dominer ceux qui s'opposaient à elle. Elle ne l'a pas fait. Elle a été brisée et mise en déroute. Pourquoi ? Il n'y a qu'une seule réponse, et c'est celle de Jérémie : « Ils n'ont pas tenu, car l'Éternel les a chassés. » Et il en est ainsi, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le Roi vienne. Au-dessus de toutes les politiques des hommes et des conflits entre les armées, Il règne et avance dans la justice vers le but qu'Il s'est fixé.

Jérémie 47:4

L'Éternel va détruire les Philistins, Les restes de l'île de Caphtor.

Les Philistins étaient depuis longtemps les ennemis implacables du peuple de Dieu. Dans cette brève prophétie, le prophète prédit leur destin funeste. Ils seront vaincus et chassés par une inondation venue du nord, et toutes leurs villes seront dévastées et désolées. Le fait qu'ils soient appelés « les restes de l'île de Caphtor » est doublement significatif. Cela décrit d'abord la faiblesse de leur condition, résultat d'une longue période de conflits. Mais cela va plus loin encore. Cela les ramène à leurs origines. Il n'y a aucune certitude quant à la situation géographique de Caphtor. Certains l'identifient à l'île de Crète. Bien que cela soit discutable, il est certain que ce peuple est issu de Caphtor, où qu'il se trouve. Moïse fait référence à ce fait dans le premier de ses grands discours d'adieu (voir **Deutéronome 2:23**), où les Philistins sont appelés les Avvim et les Caphtorim. Dans son ministère auprès du royaume du nord, Amos avait fait référence à cette relation de manière surprenante, en prononçant la parole de l'Éternel : « N'ai-je pas fait monter Israël hors du pays d'Égypte, les Philistins de Caphtor et les Syriens de Kir ? » (**Amos 9:7**). C'est à ce gouvernement divin des autres nations que Jérémie faisait référence lorsqu'il appelait les Philistins « le reste de l'île de Caphtor ». Il est bon pour nous de nous rappeler que ce que Paul a écrit a la plus large application possible. « Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des païens ? Oui, il est aussi le Dieu des païens » (**Romains 3:29**). C'est Lui qui, pour citer encore Paul à propos des nations, « a déterminé les temps fixés et les limites de leur habitation, afin qu'ils cherchent Dieu ». Les nations s'élèvent et les nations tombent ; et la raison de leur élévation et de leur chute se trouve dans leur relation avec Lui, telle qu'elle est créée par leur obéissance ou leur désobéissance à la lumière qui leur a été donnée.

Jérémie 48:11

Moab était tranquille depuis sa jeunesse, Il reposait sur sa lie, Il n'était pas vidé d'un vase dans un autre, Et il n'allait pas en captivité. Aussi son goût lui est resté, Et son odeur ne s'est pas changée.

Ce fardeau concernant Moab est très remarquable. Bien qu'il prédisait les jugements qui s'abattraient sur lui pour son péché, et cela sans ambiguïté, les souffrances de Moab appelaient les lamentations du prophète, tout comme celles d'Israël ; et à la fin, il vit son rétablissement. Dans ce fardeau, il n'y a peut-être rien de plus suggestif que ces mots que nous avons soulignés. L'un des secrets de la corruption de Moab était sa relative aisance. Moab n'avait jamais été chassé de son propre pays, il n'avait jamais été emmené en captivité. Dans son interprétation savante de la pierre de Moab, le Dr Ginsburg a montré que, bien que le pays de Moab fasse partie de l'héritage de Ruben, son peuple n'avait jamais été chassé, mais avait réussi à y habiter avec les enfants d'Israël. Jérémie voyait dans cette absence même de troubles un secret de corruption. Cette conception nous éclaire sur la vie, et nous ferions bien d'en tenir compte, en particulier dans son application aux individus. Vivre dans l'aisance, ne connaître aucun trouble, être à l'abri de toute agitation, c'est peut-être passer à côté des processus mêmes qui mènent au salut et à la pleine réalisation du sens profond de la vie. C'est peut-être à travers les bouleversements, les déracinements et les transferts d'un récipient à l'autre que nous trouverons le chemin qui nous délivrera de la corruption. Tout dépend de notre relation avec Dieu, de la découverte de Sa volonté et de notre réponse à celle-ci.

Jérémie 49:6

Mais après cela, je ramènerai les captifs des enfants d'Ammon, Dit l'Éternel.

Dans ce chapitre, nous avons cinq oracles concernant les nations. Nous soulignons ces mots à la fin du premier. On les retrouve également à la fin du fardeau de Moab (voir **48:47**) et à nouveau dans celui concernant Élam (voir **49:39**). De plus, la même note d'espoir se retrouve dans le premier concernant l'Égypte (voir **46:26**). La présence de ces déclarations dans les prophéties concernant le destin de ces nations pour leurs péchés et leur corruption révèle comment ce prophète de Dieu comprenait les principes du gouvernement divin. Jérémie voyait Dieu gouverner. Ce fait était, bien sûr, le fondement même de sa foi. Il voyait, en outre, que toute la colère de Dieu était dirigée contre le péché ; son jugement s'abattait sur ceux qui étaient corrompus par leur désobéissance à la lumière. Mais il voyait aussi que le but ultime de l'activité de la colère était la restauration, non seulement dans le cas d'Israël, mais aussi dans celui de toutes les nations. Le fait qu'aucune restauration de ce genre ne soit annoncée pour certaines de ces nations révèle la terrible possibilité de résister non seulement à la miséricorde de Dieu, mais aussi à ses jugements, de manière si complète qu'il n'y a aucune possibilité de restauration. D'autres prophètes révèlent dans leurs messages la même conception de la justice discriminatoire de Dieu dans son gouvernement. Il faut noter qu'il n'y a aucune lueur d'espoir pour Babylone, cette puissance, matérielle pendant un certain temps, puis spirituelle de manière persistante, qui a été conçue dans le but de rendre l'homme grand en contrecarrant le dessein divin. Son destin est irrémédiable dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Jérémie 50:7

Et leurs ennemis disaient: Nous ne sommes point coupables, Puisqu'ils ont péché contre l'Éternel, la demeure de la justice, Contre l'Éternel, l'espérance de leurs pères.

Ce chapitre et le suivant sont consacrés au message prophétique concernant Babylone. Ils constituent une conclusion appropriée au récit de ce ministère merveilleux et héroïque. Pendant de longues années, malgré toute l'opposition des politiciens inspirés par de faux prophètes, Jérémie avait déclaré que Jérusalem tomberait aux mains de Babylone. Il avait d'ailleurs vécu assez longtemps pour voir ses paroles se réaliser et assister à la confusion qui s'ensuivit parmi les politiciens et les prophètes. Mais il ne se faisait aucune illusion sur Babylone elle-même. Il connaissait sa méchanceté et savait que, même si Dieu dirigeait les affaires des hommes de telle sorte que Babylone était son instrument de châtiment, elle devait elle-même être jugée par ce Dieu. Dans ce grand message de malheur, le prophète s'éleva au plus haut niveau de l'expression sublime. Ces paroles particulières sont très riches en révélations. Nous y voyons ce que Jérémie avait reconnu plus d'une fois dans ses messages précédents, à savoir que le péché du peuple de Dieu consistait à lui tourner le dos. Mais nous voyons ici aussi comment ces nations avaient outrepassé cette connaissance et s'en étaient servies pour justifier leurs cruautés envers ce peuple. C'est pourquoi elles allaient elles-mêmes connaître la terrible colère divine. L'attitude d'esprit révélée dans ces paroles s'est maintenue tout au long de l'histoire. Les Juifs ont été méprisés comme les affligés de Dieu, et cela a parfois servi d'excuse, même à des nations dites chrétiennes, pour justifier l'injustice et le tort qui leur ont été faits. N'oublions jamais que Dieu n'a pas rejeté Son peuple, même s'Il le châtie, et que toute nation qui le persécute connaîtra tôt ou tard le feu de la colère divine

Jérémie 51:58

Ainsi parle l'Éternel des armées: Les larges murailles de Babylone seront renversées, Ses hautes portes seront brûlées par le feu; Ainsi les peuples auront travaillé en vain, Les nations se seront fatiguées pour le feu.

Telles furent les paroles finales de Jérémie concernant Babylone. Elles prédisaient la destruction totale de la ville elle-même et la chute de la justice poétique sur la nation, dont le peuple était condamné à subir les mêmes épreuves qu'il avait infligées à d'autres nations. En ce qui concerne la ville qui existait alors et la nation telle qu'elle était constituée à l'époque, cette prophétie s'est accomplie à la lettre. Mais Babylone en tant qu'esprit n'était pas détruite. Comme un esprit maléfique, elle trouva d'autres lieux où habiter, où œuvrer et où exercer son influence sombre et funeste parmi les hommes. Et cela parce qu'au cœur même de Babylone se trouve Satan lui-même. À travers les siècles, cet esprit a persisté, toujours en conflit avec Dieu et avec l'esprit de la foi en Dieu. Il est vivant aujourd'hui et œuvre avec une puissance extraordinaire dans les affaires des hommes. C'est l'esprit qui exclut Dieu et tente de réaliser les possibilités humaines selon la pensée et les efforts humains, que ce soit dans la politique, la guerre, l'éducation, l'art ou la religion. Il dit toujours, comme au commencement : « Faisons-nous un nom. » Mais la parole de l'Éternel par Jérémie s'accomplit pleinement. Il se peut que Babylone ait encore une autre matérialisation, même à l'ancien emplacement, dans la plaine de Schinear. Mais la victoire finale appartiendra à la foi et à Dieu, car l'hymne sera encore chanté : « Alléluia ! Le salut, la gloire et la puissance appartiennent à notre Dieu, car Ses jugements sont vrais et justes, car Il a jugé la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa fornication, et Il a vengé le sang de Ses serviteurs par Sa main. »

Jérémie 52:7

Alors la brèche fut faite à la ville.

La dernière phrase du chapitre précédent : « Ainsi s'achèvent les paroles de Jérémie » nous amène à conclure que ce dernier chapitre a été écrit par quelqu'un d'autre, très probablement par Baruc. Il consiste en une page d'histoire relatant la chute de Jérusalem, telle qu'elle figure dans le livre des Rois et dans une partie antérieure de ce livre, mais en donnant quelques détails supplémentaires et en en omettant d'autres. Sa véritable valeur à la fin du livre semble être la réitération du fait que la parole de l'Éternel, que Jérémie avait proclamée avec tant de persévérance malgré l'opposition, la persécution et la souffrance, s'est historiquement accomplie. Enfin, malgré une longue attente, malgré les espoirs suscités par un long siège et, une fois, par le soulagement temporaire apporté par le départ des armées chaldéennes pour affronter celles d'Égypte, « la brèche fut faite à la ville ». Cette brèche dans la structure matérielle a été faite par les forces matérielles des armées de Babylone ; mais aucune brèche de ce genre n'avait jamais été faite, si ce n'est par la déviation spirituelle et morale du peuple de Dieu. Ce sont les rois, les politiciens, les faux prophètes et le peuple séduit par eux qui ont fait la véritable brèche dans la ville. Ils ont démoli ses véritables fortifications et miné ses fondations réelles par leurs infidélités. Il en est toujours ainsi. Aucune armée n'a campé contre le peuple de Dieu qui ait pu prendre l'avantage sur Lui, tant qu'il est resté fidèle dans son cœur, dans son esprit et dans sa volonté à son seul Roi. Mais lorsqu'il est déloyal et persiste dans sa déloyauté, aucune force ne peut le sauver des armées ennemies.

Lamentations 1:1

Elle est assise solitaire.

Ce livre contient cinq chants de tristesse. Ils ont sans doute été composés par Jérémie après la chute de Jérusalem. Ils révèlent merveilleusement cet homme. Ce qu'il avait prédit s'était accompli. La ville du grand Roi était en ruines, sans espoir. Le peuple de Dieu était dispersé aux quatre coins du monde. La situation semblait désespérée. Le prophète ne se réjouissait pas. Il était consumé par le chagrin pour l'état de la ville et les souffrances du peuple. Ces cinq chants constituent l'expression de son âme. Dans les deux premiers, il contemple la situation. Dans le troisième, qui est le chant central du recueil, il s'identifie complètement au peuple. Les deux derniers traitent de la désolation et de l'appel à l'Éternel qui en résulte. Trois d'entre elles, la première, la deuxième et la quatrième, c'est-à-dire celles qui sont consacrées à la contemplation, commencent par le mot « Comment ». Ce mot (en hébreu, Aichah) donne son titre au livre dans la Bible hébraïque. Cela est significatif. « Comment » exprime l'ensemble des faits que le chant ainsi commencé tente de décrire. Il s'agit d'une exclamation qui suggère l'impossibilité de décrire. Dans ce premier chant, il y a deux mouvements : le premier est le langage d'un spectateur (versets **1:1-11**) ; dans le second, la ville personnifiée parle elle-même de sa désolation (versets **1:12-22**). Dans chacun d'eux, la cause de sa douleur est confessée (comparez les versets **1:8** et **1:18**). Lorsque le prophète personnifie la ville, il commence par un appel : « Cela ne vous touche-t-il pas, vous tous qui passez par là ? » Il voyait que les souffrances du peuple de Dieu avaient un message à transmettre à tous les autres peuples. C'est là le véritable sens de cette question. Lorsque nous l'utilisons à propos du Christ, n'oublions pas cela. Cet appel n'est pas un appel à la pitié, mais plutôt un appel à la prise de conscience des conséquences du péché.

Lamentations 2:1

Eh quoi! le Seigneur, dans sa colère, a couvert de nuages la fille de Sion!

Une fois encore, le chant commence par ce mot « Comment ». Le prophète contemplait toujours les conditions tragiques de sa ville et de sa nation ; et une fois encore, il fut si profondément impressionné par ce qu'il voyait qu'il commença par cette exclamation « Comment ! ». Qu'est-ce donc qu'il voyait ? Premièrement, que toute la désolation qu'il contemplait avait été provoquée par l'Éternel ; et deuxièmement, que cette action de l'Éternel avait été rendue inévitable par les péchés de son peuple. Le jugement d'Adonaï, le Seigneur souverain, également appelé Jéhovah dans le cours de la description, s'était abattu sur toutes les choses matérielles et avait balayé les symboles sacramentels de la relation spirituelle. Tout cela parce que le peuple avait été détourné de sa loyauté envers l'Éternel par les faux prophètes qui avaient « vu des visions fausses et insensées ». Finalement, le chant est devenu un appel au peuple dans son affliction à se repentir et à se contriter, et à partir de là, à faire appel à l'Éternel au nom de la prochaine génération, c'est-à-dire « pour la vie de tes jeunes enfants ». Les premiers mots du chant sont poétiquement suggestifs. Ni l'Éternel ni la fille de Sion ne sont considérés comme disparus ou détruits. Elle est recouverte d'un nuage et ainsi coupée de la vision de l'Éternel, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas Le voir. Les nuages cachent Dieu aux hommes ; ils ne cachent jamais les hommes à Dieu. Voici donc la pensée. La perte de la vision est le jugement infligé à ceux qui ont cessé de se tourner vers l'Éternel. Cette situation perdure encore aujourd'hui. La fille de Sion est recouverte par le nuage. Elle ne voit pas son Dieu. Mais son Dieu, qui veille sur elle, ne sommeille ni ne dort.

Lamentations 3:1

Je suis l'homme qui a vu la misère Sous la verge de sa fureur.

C'est le chant central des cinq ; et sa note dominante est celle de l'identification complète du prophète avec le peuple dans ses expériences de douleur ; et son accord complet avec, et sa compréhension du dessein de Dieu dans toutes ses relations avec son peuple. Dans ces premiers mots, il donne le ton et révèle cette identification avec le peuple dans l'expérience de l'affliction. Il proclame ensuite la bonté de Dieu telle qu'il l'a vue, et dit que c'est grâce à la bonté de l'Éternel qu'ils n'ont pas été consumés. Sur la base de cette reconnaissance, il lance un appel au peuple, y compris à lui-même, en disant : « Recherchons nos voies et sondons. » Enfin, il a rappelé sa propre expérience personnelle, comment, lorsqu'il avait appelé Dieu depuis le plus profond des cachots, Dieu l'avait entendu, lui avait répondu et l'avait délivré ; et c'est sur cette expérience qu'il a fondé sa certitude que Dieu finirait par renverser ceux qui étaient les instruments de la souffrance de son peuple. Comme nous l'avons dit, ce qui est le plus impressionnant dans ce chant, c'est l'identification du prophète avec le peuple et avec Dieu. Il reconnaissait la nécessité de la souffrance, mais il souffrait avec ceux qui souffraient. L'accent réel de ces premiers mots semble être mis sur le tout premier mot, « je ». C'est là la note authentique du messager de l'Éternel. C'est lui qui ressent le plus vivement la douleur de ceux qui sont punis à cause de leur désobéissance délibérée. Si tel est le cas du messager de Dieu, cela est encore plus vrai de Dieu Lui-même. Dans ce domaine de réflexion, nous aboutissons finalement et inévitablement à la Croix.

Lamentations 4:1

Eh quoi! l'or a perdu son éclat!

Une fois encore, ce quatrième chant commence par l'exclamation « Comment ! ». Le prophète avait médité, réfléchi, pesé le pour et le contre. Il s'apprêtait à exprimer les pensées qui occupaient son esprit, et le premier mot du message d'interprétation est un mot qui signifie que les faits défient toute expression : « Comment ! ». Pourtant, ici, en une seule phrase, tout le résultat est résumé et exprimé, avant l'explication détaillée. Cette seule phrase raconte toute l'histoire. « L'or a perdu son éclat!» Les phrases qui suivent expriment le même fait sous une forme légèrement différente. « L'or a perdu son éclat! L'or pur est altéré! Les pierres du sanctuaire sont dispersées Aux coins de toutes les rues! » Suivez le prophète, et la déclaration suivante interprète la figure. « Les nobles fils de Sion, Estimés à l'égal de l'or pur, Sont regardés, hélas! comme des vases de terre, Ouvrage des mains du potier! » C'est là le spectacle effroyable qui impose le « Comment » introductif et inspire tout ce qui suit. Telle était la vision d'un homme qui voyait les faits dans leur véritable perspective et proportion. La tragédie de l'effondrement et de la désolation d'Israël a été créée par la gloire du dessein divin pour cette nation parmi les nations des hommes. « Or », « l'or le plus pur », « l'or fin » : tels étaient les mots et les expressions qui exprimaient de manière appropriée la gloire de la pensée et du dessein divins pour cette nation parmi les nations des hommes. Mais l'or s'était terni ; l'or le plus pur avait changé, l'or fin était devenu de la terre commune. C'est là la note la plus profonde de la calamité chaque fois que le peuple de Dieu manque à sa loyauté et est donc brisé par le jugement nécessaire. L'incapacité à remplir une fonction désignée dans l'économie divine est une chose plus terrible que les défauts personnels et les souffrances personnelles.

Lamentations 5:1

Souviens-toi, Éternel.

Ainsi s'ouvre la dernière des cinq chansons, le message final de ce grand messager héroïque de l'Éternel. Le premier mouvement de la chanson décrivait à nouveau les souffrances du peuple ; la désolation réelle dans laquelle vivait Jérémie ; les afflictions de toutes les classes de la communauté ; le chagrin omniprésent et abondant. Sa description préparait et conduisait à la prière. Dans cette prière, l'éternité de Dieu et la stabilité de Son trône ont d'abord été confessées. Ensuite, remarquez très attentivement qu'après ce qui semble être une protestation contre le long abandon de son peuple par l'Éternel, la requête centrale et conclusive du prophète n'était pas que Dieu se tourne vers son peuple, mais plutôt qu'Il tourne son peuple vers Lui. Les notes de ce chant final sont pleines de valeur pour nous. Dans les jours de ténèbres et de discipline, où de nombreuses âmes fidèles, comme Jérémie lui-même, peuvent être impliquées, il leur est toujours donné de parler de leurs chagrins devant l'Éternel ; et cette parole peut toujours prendre la forme d'un appel à l'Éternel pour qu'il se souvienne. Il ne faut pas supposer que Jérémie imaginait que l'Éternel pouvait oublier, mais c'était là son dernier recours. Lui-même se souvenait de toutes les afflictions du peuple et de sa propre âme, en communion avec Dieu, et dans cet appel à l'Éternel pour qu'il se souvienne, il réalisait cette communion et trouvait un renforcement pour sa propre âme dans le processus d'épreuve. Ainsi, les prières qui ne sont pas cohérentes sur le plan intellectuel et logique sont souvent celles qui, dans l'expérience, nous rapprochent le plus de Dieu ; et elles trouvent ainsi les réponses les plus sûres, car elles permettent à Dieu d'agir avec nous et pour nous d'une manière qui ne serait pas possible sans cette communion. Lui-même se souvenait de toutes les afflictions du peuple et de sa propre âme, en communion avec Dieu, et dans cet appel à l'Éternel pour qu'Il se souvienne, il réalisait cette communion et trouvait un renforcement pour sa propre âme dans le processus d'épreuve. Ainsi, les prières qui ne sont pas cohérentes sur le plan intellectuel et logique sont souvent celles qui, dans l'expérience, nous rapprochent le plus de Dieu ; et elles trouvent ainsi les réponses les plus sûres, car elles permettent à Dieu d'agir avec nous et pour nous d'une manière qui ne serait pas possible sans cette communion.

Ézéchiel 1:1

Je vis des visions de Dieu. (version Darby)

Ézéchiel est avant tout le prophète de l'espoir. Il était contemporain de Jérémie, mais beaucoup plus jeune. Jérémie exerçait probablement son ministère lorsque Ézéchiel est né. Son œuvre s'est déroulée parmi les exilés à Babylone. Les trois premiers chapitres racontent sa préparation à cette œuvre. Ses messages se divisent ensuite en deux sections clairement définies : la première traite de la réprobation de la nation, et la seconde prédit sa restauration finale. Il voyait clairement la justice de la réprobation, mais il voyait avec autant de clarté que le dessein originel de Dieu pour son peuple serait glorieusement réalisé. Les mots soulignés nous révèlent le secret de cette vision claire dans chaque cas. L'appel de cet homme au ministère prophétique a commencé par des visions de Dieu. Celles-ci ont précédé la voix qui l'a chargé de sa mission. Le symbolisme de cette vision de Dieu est très merveilleux et doit être mûrement réfléchi. Cela n'est pas possible dans une brève note. Le fait frappant au début de notre lecture est que, à un homme en exil, et à un moment où les perspectives nationales étaient des plus sombres, Dieu a accordé ces révélations de lui-même dans une imagerie mystique et merveilleuse. L'inspiration de toute espérance bien fondée en des jours de ténèbres et de désolation est une vision claire de Dieu. La lecture de ce chapitre peut nous amener à penser que si de telles visions nous étaient accordées, nous pourrions avoir une telle confiance et une telle espérance. Réfléchissons-y à deux fois. Tout ce qui a été suggéré à Ézéchiel par le feu, les êtres vivants, les roues, l'esprit de vie, nous a été révélé plus clairement dans le Fils de Son amour. Avoir vu la gloire de Dieu dans le visage de Jésus, c'est voir la justice de tous Ses jugements et être sûr de la victoire finale de son amour. Dans l'Apocalypse, nous voyons à nouveau ces symboles d'Ézéchiel rassemblés autour d'un trône au milieu duquel se trouve l'Agneau, comme s'il avait été immolé.

Ézéchiel 2:1

Il me dit: Fils de l'homme, tiens-toi sur tes pieds, et je te parlerai.

Après la vision vient la voix ; et le premier ordre de la voix était que l'homme qui, prosterné par la gloire de la vision, était couché sur son visage, se lève et écoute les paroles de l'Éternel. Examinons cela attentivement. La vision est venue en premier, et donc, tout ce qui allait être dit à cet homme viendrait avec l'autorité de tout ce qui avait été révélé dans cette vision. Il ne fait aucun doute que tout au long de son ministère, qu'Ézéchiel ait écouté la voix ou prononcé les messages qui lui avaient été confiés, il l'a fait en ayant conscience de la gloire de l'Éternel telle qu'il l'avait vue dans ces visions. Mais une fois que cette vision avait été vue et que l'âme avait répondu par un acte d'adoration qui s'exprimait par la prosternation, il restait encore quelque chose à faire. Cette âme prosternée était appelée à adopter une nouvelle attitude, à laquelle elle avait été préparée par la vision et la prosternation. Il s'agissait de se tenir debout devant Dieu afin de recevoir face à face la parole de Dieu. Pour délivrer Son message, Dieu exige plus que l'adoration qui, à son plus haut niveau, consiste en la cessation de toute activité. Il a besoin d'un homme debout, dans une attitude de vigilance et d'attention, prêt à agir. Rappelez-vous qu'il ne s'agissait pas d'un appel à se tenir debout pour prononcer la parole de l'Éternel, mais pour l'entendre. Et observez encore plus attentivement ce qui suit : « L'esprit entra en moi et me fit tenir sur mes pieds. » C'est l'énergie divine qui permet à un homme d'atteindre le sommet de sa virilité et d'être ainsi prêt à entendre la parole de l'Éternel. Ceux d'entre nous qui sont appelés au ministère prophétique auraient tout intérêt à graver ces mots devant leurs yeux dans les lieux où ils se préparent à leur travail. Voici des mots à accrocher sur les murs des salles d'étude.

Ézéchiel 3:4

Il me dit: Fils de l'homme, va vers la maison d'Israël, et dis-leur mes paroles!

C'est la dernière étape de la préparation du prophète. Notez bien la séquence : visions de Dieu, prosternation en signe d'adoration, se tenir debout pour écouter, aller prononcer les paroles de Dieu. La tâche d'Ézéchiel n'allait pas être facile, et cela lui fut clairement signifié. Il allait se rendre auprès d'un peuple qui ne l'écouterait pas, comme ce fut le cas pour Jérémie. Mais il était suffisamment équipé, et sa responsabilité n'était pas de susciter l'obéissance, mais de prononcer les paroles de l'Éternel. Cependant, c'était, et c'est toujours, une grave responsabilité, dont la gravité est révélée dans le paragraphe central de ce chapitre (versets **3:7-21**). Une expression que nos pères utilisaient souvent, et que l'on n'entend plus beaucoup aujourd'hui, concerne le travail du prophète. Je fais référence à l'expression « culpabilité de sang ». Pourtant, cette expression trouve sa justification dans ce paragraphe. Elle existe bel et bien. Si les méchants meurent dans leur méchanceté faute de la parole prophétique, le prophète est coupable de leur sang. Si l'homme juste tombe dans le péché parce que le prophète ne l'a pas averti du danger, le prophète est tenu pour responsable de sa perte. Si les méchants ou les justes pèchent et meurent malgré l'avertissement du prophète, alors le prophète n'est pas coupable. En vérité, pour un prophète, le silence peut être un péché ; cacher la parole de l'Éternel par crainte ou par favoritisme, c'est s'associer à la méchanceté des malfaiteurs. Tout cela donne matière à réflexion à ceux qui ont la responsabilité de transmettre la parole de Dieu aux hommes. Néanmoins, tout l'enseignement de cette merveilleuse histoire de la préparation d'Ézéchiel révèle la perfection de la provision que Dieu fait toujours pour ceux qu'il envoie au saint service.

Ézéchiel 4:1

Et toi, fils de l'homme, prends une brique…

Nous avons ici un exemple clair des erreurs commises par ceux qui ont divisé ces Écritures Saintes en chapitres. Dans ce chapitre, trois signes sont donnés, alors qu'il y en avait quatre dans la séquence. Le quatrième se trouve dans les quatre premiers versets du chapitre cinq. Nous avons souligné ces premiers mots car ils montrent que le prophète était en communion avec Dieu et écoutait Sa parole. Ces signes lui ont été donnés, et à travers lui au peuple, par ordre divin. En réfléchissant à ces signes, leur signification spirituelle et morale est évidente. Le premier expose le fait réel du siège de Jérusalem. Le deuxième souligne le péché qui a entraîné ce châtiment et, par conséquent, le caractère inévitable de ce châtiment. Le troisième illustrait les méthodes de punition et soulignait à nouveau la pollution du peuple. Le quatrième illustrait la rigueur de la rétribution qui s'abattait sur la nation et insistait en même temps sur la justice discriminatoire de Dieu dans la punition. Tels étaient les signes qui ont ouvert le ministère d'Ézéchiel et introduit la première partie de son message prophétique, celle qui concernait la réprobation du peuple. Il peut être utile de jeter un coup d'œil à l'ensemble du mouvement. Tout d'abord, le prophète a traité des jugements qui étaient le résultat de la réprobation (chapitres **4** à **14**) ; ensuite, il a montré la raison de la réprobation (chapitres **15** à **19**) ; et enfin, il a défendu sa justice (chapitres **20** à **24**). Toutes ces lignes partent de ces quatre signes qui, dans leur unité, suggèrent tous ces faits. Dans ces écrits prophétiques, nous avons une révélation saisissante de la manière dont Dieu s'interprète Lui-même avec soin et indique Ses voies à ceux qui sont appelés à être Ses messagers.

Ézéchiel 5:7

...parce que vous avez été plus rebelles que les nations qui vous entourent...

Les descriptions contenues dans ce chapitre concernant les jugements qui s'abattront sur Jérusalem et le peuple de Dieu sont vraiment terribles ; et voici la raison de ces jugements : « parce que vous avez été plus rebelles que les nations qui vous entourent. » La force de ces mots réside dans leur révélation de la subversion complète de l'ordre et de l'intention divins. Cette ville était censée être une ville de paix, résultant de la justice ; et son peuple, un peuple d'une force tranquille, en raison de sa relation avec Dieu ; et tout cela dans l'intérêt des nations environnantes, afin qu'elles puissent avoir une révélation de la perfection des voies de Dieu à travers Son peuple. Au lieu de cela, la ville était devenue plus polluée que les villes environnantes, et son peuple plus turbulent que celui des autres nations. Ainsi, le nom de Dieu était blasphémé. L'histoire de la nation hébraïque est un témoignage de grandes vérités, une illustration de principes immuables. Veillons non seulement à comprendre ces choses dans leur application à Israël, mais aussi à les appliquer à nous-mêmes. Nous sommes appelés à être le sel, à être la lumière. Si notre lumière ne brille pas devant les hommes, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres et glorifient notre Père, notre échec est complet. Pour le sel qui a perdu sa saveur, notre Seigneur n'avait que des mots de mépris extrême : « Il n'est bon ni pour la terre, ni pour le fumier; on le jette dehors. » Ne comptons pas sur le privilège de la relation comme une protection contre la réprobation, si nous ne remplissons pas les responsabilités de cette relation. C'est ce qu'a fait Israël, et c'est pour cela que les jugements de Dieu l'ont rattrapé.

Ézéchiel 6:9

Parce que j'aurai brisé leur cœur adultère et infidèle.

La version King James traduit cela par « Je suis brisé », tandis que les révisions anglaise et américaine ont traduit de la même manière « J'ai été brisé ». Il s'agit uniquement d'un changement de temps, qui est sans aucun doute justifié. Mais il n'y a aucun changement dans le verbe. Dans chaque cas, le verbe est passif et non actif. J'insiste sur ce point car certains exégètes ont ressenti la difficulté et ont changé cela en forme active, disant qu'il faudrait lire « J'ai brisé leur cœur adultère ». De tels changements sont toujours injustifiables et pernicieux. Dans ce cas, changer le verbe revient à passer à côté d'une des notes suprêmes de cette parole de l'Éternel à Son peuple. Le paragraphe traite d'un reste qui sera restauré à travers les processus d'un jugement terrible. En laissant le verbe à la forme passive, nous avons une révélation à la fois saisissante et graphique de l'effet que l'infidélité de Son peuple a sur l'Éternel. La figure la plus forte possible est utilisée pour dépeindre la souffrance divine. Dieu est représenté comme brisé. La suggestion est certes audacieuse, mais les mots et les figures de style les plus audacieux et les plus superlatifs sont nécessaires pour transmettre à l'esprit humain les souffrances de l'Amour éternel lorsque ceux sur qui il repose se détournent de lui pour se livrer à des pratiques obscènes ou immorales. Cette vérité étonnante est mise en évidence de manière très vivante dans la prophétie d'Osée, un homme qui a été amené à comprendre la souffrance de Dieu par sa propre tragédie familiale. Telle est la force de ces mots. La même grande révélation du cœur divin est créée par cette phrase dans le cadre de la dénonciation du péché et de la description du jugement par Ézéchiel.

Ézéchiel 7:2

...ainsi parle le Seigneur, l'Éternel, Sur le pays d'Israël: Voici la fin!

Ce chapitre consiste en une dénonciation du royaume de Juda, une prédiction de la dissolution de l'État. Les mots « Voici la fin » sont ici exclamatifs. Tel est le message dans son intégralité : « Voici la fin ! » Le temps de la patience était révolu, il n'y aurait plus d'attente. Cette dénonciation comporte deux parties : la première, composée de phrases courtes et percutantes, ponctuées d'émotion, annonce la décision divine ; la seconde, plus mesurée, décrit la désintégration de la nation. Ainsi, le prophète annonça aux exilés à Babylone ce que Jérémie leur avait dit à Jérusalem, à savoir que l'occasion de se relever était passée, que la nation avait dépassé les limites de la patience et de l'attente de Dieu. La fin était venue. Cette réflexion est empreinte de solennité. Nous sommes souvent étonnés de la patience de Dieu. Parfois, cela nous rend impatients. Nous crions : « Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? », comme ceux qui voudraient hâter l'action du châtiment divin. Nous n'avons pas besoin de tourmenter notre âme de cette manière. La patience de Dieu a une limite. Elle est fixée au moment où la rébellion de l'homme l'a tellement endurci qu'il n'y a plus aucun espoir de repentance. Alors, c'est la fin. Quand elle arrive, elle est totale, complète, définitive. Suivez le message prophétique jusqu'au bout et voyez à quel point la fin est complète lorsque Dieu dit « Voici la fin ! ». Elle s'abat sur le pays, sur le peuple, sur les personnes et les biens. Une étude de l'histoire humaine fournira de nombreux exemples de cela, en dehors de la race hébraïque. Dieu attend longtemps les nations et leur donne des occasions de revenir à la justice. Si elles persistent dans l'injustice, l'heure vient où Il dit « C'est fini ! ». Et c'est la fin.

Ézéchiel 8:17

Est-ce trop peu pour la maison de Juda de commettre les abominations qu'ils commettent ici?

Dans cette question, l'Éternel s'adressa au prophète de manière à mettre sa conscience, sa raison, en accord avec les terreurs de la fin déterminée. Des anciens de Juda étaient venus le voir dans sa propre maison, très probablement pour connaître son point de vue sur les affaires à Jérusalem. Pendant qu'ils étaient là, la main du Seigneur Éternel tomba sur lui. C'est-à-dire qu'il fut, soit en transe, soit en vision ouverte, amené à voir des choses. Sa première vision fut à nouveau celle de Dieu sous forme de feu. Puis il fut transporté en esprit à Jérusalem et amené à regarder. Dans l'enceinte du Temple, il vit une image érigée, qu'il appela l'image de la jalousie, car elle provoquait la jalousie du Seigneur. Il regarda à nouveau et vit les anciens pratiquer les rites d'idolâtries abominables dans la cour. Il regarda encore et vit les femmes se livrer aux pratiques maléfiques des femmes des peuples idolâtres environnants. Enfin, il vit des hommes, entre le porche et l'autel, tournant le dos à l'autel, adorer le soleil. Nous ne devons pas supposer que ces choses se passaient littéralement à Jérusalem. Une phrase explique la situation, celle qui dit : « Chaque homme dans sa chambre d'images ». Cela rend la situation d'autant plus terrible. Alors que les rites extérieurs du temple de l'Éternel étaient observés, ces mêmes observances servaient de couverture aux pensées, aux désirs et aux activités du cœur. C'est là le stade et l'état de pollution les plus désespérés. Ce n'est en effet pas une chose à prendre à la légère. Lorsque les hommes en arrivent là, un Dieu vrai et juste ne peut faire autre chose que mettre fin à tout cela.

Ézéchiel 9:4

Fais une marque sur le front des hommes qui soupirent et qui gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent.

La main de l'Éternel était toujours sur le prophète. Ayant vu les abominations du peuple et ayant été appelé à approuver la justice de la fureur de l'Éternel, il vit le premier processus de ce jugement dans le massacre des habitants de la ville souillée. Mais la terreur de la vision fut encore justifiée comme étant juste, par la discrimination de l'activité de la colère. L'homme avec l'encrier qui marquait ceux qui soupiraient et pleuraient était l'instrument de cette discrimination. Ceux qui étaient ainsi marqués devaient être épargnés : même dans les conditions les plus corrompues, Dieu n'a jamais été sans un reste d'âmes loyales. Elles vivent parmi les abominations, mais n'y prennent pas part. Ils vivent dans un chagrin perpétuel, ils tourmentent leurs âmes justes jour après jour, ils soupirent et pleurent à cause des abominations. Lorsque le tourbillon de la fureur divine balaye la présence divine pour mettre fin à la corruption effroyable, il ne les touche pas. Ils sont marqués par l'homme à l'encrier et sont exemptés du souffle de la colère divine. Ainsi, la question posée par Abraham trouve une réponse persistante. Dieu ne détruit pas les justes avec les méchants. Le Dr Davidson a souligné quelque chose en rapport avec cet oracle qui, pour nous aujourd'hui, est plein de suggestions. Il dit que le mot « marquer » (mettre une marque) est le mot hébreu Tav, qui est la dernière lettre de l'alphabet, et dont l'ancienne forme était une croix. Ceux qui aujourd'hui soupirent et pleurent au milieu des abominations qui règnent sont sûrement ceux qui sont marqués d'une croix.

Ézéchiel 10:6

Prends du feu entre les roues, entre les chérubins! Et cet homme alla se placer près des roues.

Le prophète voyait encore dans sa vision le jugement prononcé contre la ville et la nation, à cause des abominations idolâtres dont elles s'étaient rendues coupables. Il avait vu ces abominations et avait observé la nature discriminatoire de l'activité de Dieu dans Sa colère, et il observait la mission de l'homme à l'encrier. Il voyait maintenant le déroulement du jugement. Ce chapitre rend compte d'une vision préliminaire. Son importance réside dans la révélation de la source du feu destructeur qui allait s'abattre sur la ville. Il s'agit en grande partie d'une vision symbolique de Dieu, du Trône, de ces manifestations de roues, de visages et d'énergie qui témoignaient de l'autorité, de la puissance et de la majesté de Dieu. La vision s'harmonise avec celle qui lui a été accordée par Chebar. Elle est très picturale et mystique, mais elle nous donne l'impression qu'elle était sans doute destinée à nous donner, à savoir celle de la puissance, de la sagesse et de la majesté impressionnantes de Dieu. C'est le Dieu ainsi révélé Qui avait déclaré que « la fin » était venue et que le feu destructeur devait provenir de Lui-même. Ce fait est empreint d'une solennité redoutable, mais en même temps d'un grand réconfort. Le feu de Dieu est le feu de la connaissance parfaite et de la sainteté parfaite. Aucun refuge de mensonges ne peut constituer une cachette contre son ardeur ; il ne fera aucun compromis avec la corruption. Le feu qui provient de Lui sera absolument juste dans son action. Il ne nuira qu'à ce qui est mauvais. La colère de Dieu est terrible, mais elle n'est jamais une passion qui dépasse les limites de l'action juste. Elle est toujours contenue par la justice la plus stricte.

Ézéchiel 11:16

Je serai pour eux quelque temps un asile Dans les pays où ils sont venus.

Dans ce chapitre, nous avons le récit de la dernière phase de la vision donnée à Ézéchiel alors que les anciens étaient dans sa maison. Remarquez les deux derniers versets de ce chapitre. Cette phase était une révélation du mélange de miséricorde et de jugement. Les mots que nous avons soulignés apparaissent au milieu de la réponse de l'Éternel à une question du prophète. Cette question se trouve au verset treize : « Ah! Seigneur Éternel, anéantiras-tu ce qui reste d'Israël ? » La question a été inspirée par la mort soudaine de Pelatia, l'un des chefs des mauvaises voies de Jérusalem (voir verset **11:1**). Cette activité soudaine du jugement divin a fait comprendre au prophète avec force la terrible colère divine, et pour un instant, il lui a semblé qu'Israël serait complètement détruit, même le reste. D'où sa question. La réponse de l'Éternel fut immédiate et sans équivoque. Le jugement ardent sur Jérusalem ne signifiait pas la destruction d'Israël, ni l'abandon des desseins de Dieu pour Son peuple. Pour le moment, les exilés constituaient la nation dans le dessein de Dieu ; et pendant la période de leur absence de leur terre et du temple terrestre, Il serait leur sanctuaire. C'est là que se révèle la grâce de Dieu. Lorsque Son peuple traverse des épreuves et des châtiments, dans le but de le corriger et de le purifier, comme ce fut le cas pour ces exilés, il est leur refuge et leur sécurité. Le peuple de Dieu l'a constamment constaté. Coupés - souvent à cause de leurs propres fautes — de tous les moyens de Sa grâce, Dieu Lui-même a été pour eux tout ce dont ils avaient besoin en matière de refuge et de force dans les moments difficiles.

Ézéchiel 12:22

Quel est ce proverbe? (version David Martin)

Telle était la question posée par l'Éternel, qui remettait en cause une attitude mentale très répandue, exprimée dans un proverbe qui disait : « Les jours se prolongent, Et toutes les visions restent sans effet. » Cette attitude mentale consistait à ne pas croire aux paroles du prophète concernant la venue du jugement et à être convaincu que les visions étaient vaines, c'est-à-dire vides de sens. Dieu donna à son serviteur un autre proverbe pour contredire celui-ci, qui disait : « Les jours sont proches, et l'accomplissement de toute vision. » Ils avaient également un autre dicton qui représentait une autre attitude mentale. Il disait : « Les visions qu'il a ne sont pas près de s'accomplir; Il prophétise pour des temps éloignés. » (verset **12:27**). C'était le point de vue de ceux qui croyaient aux prophéties, mais se réconfortaient en se disant qu'il n'y aurait pas d'accomplissement immédiat. Ce point de vue était contredit par la déclaration selon laquelle il n'y aurait plus de report. Le cœur de l'homme, tourné vers le mal, adopte constamment l'un de ces deux expédients pour se réconforter. Soit il se moque de la parole prophétique, soit il dit que l'accomplissement est reporté. Concernant les nombreux dictons des hommes qui expriment leurs points de vue, l'Éternel peut poser cette question : « Quel est ce proverbe ? » Beaucoup de ces dictons, qui semblent justifiés par la perspective des circonstances actuelles, sont entièrement faux et pernicieux.

Ézéchiel 13:10

Si celui-ci bâtit un mur, ceux-là l'enduisent de mauvais mortier. (version Darby)

Dans cet oracle, le prophète de l'Éternel dénonçait les faux prophètes et prophétesses qui induisaient le peuple en erreur. Les mots que nous avons cités constituent une figure de style frappante. Le mot traduit par « mur » est inhabituel. Il décrit une structure très fragile, plutôt qu'une structure solide. L'expression « mauvais mortier » est la traduction d'un mot que le Dr Davidson traduit de manière frappante par « chaux ». Il ne fait aucun doute que cela nous rapproche de l'idée, qui n'est pas celle d'un ciment liant les matériaux dont le mur est construit, mais plutôt celle d'un revêtement ou d'un placage qui cache la structure. Cela nous aide à comprendre la force de la figure de style « l'un construit un mur fragile ». Il s'agit d'une référence aux politiciens ou à d'autres personnes qui imaginaient des moyens d'empêcher l'arrivée du jugement divin. Ensuite, l'œuvre des faux prophètes est décrite : « Ils le recouvrent de chaux », cachant ainsi immédiatement sa faiblesse et lui donnant une apparence de force. C'est l'essence même de la fausse prophétie. Les hommes, qui n'ont pas de message divin, mais se font passer pour ceux qui en ont un, cherchent à trouver grâce auprès de ceux à qui ils s'adressent, et sont donc d'accord avec eux dans leurs désirs et leurs politiques. Le mal indicible que cela représente est immédiatement évident. Cela donne un faux sentiment de sécurité à ceux qui se rebellent contre Dieu, en leur assurant qu'ils agissent conformément à la volonté de Dieu. Lorsque l'on considère les effets pernicieux d'une telle action, on peut se demander s'il existe un péché dont l'homme soit capable qui soit aussi répréhensible et mortel que celui-ci. Il est frappant de constater à quel point la révélation biblique traite constamment de ce mal sans ambiguïté. Les prophètes hébreux l'ont dénoncé de la manière la plus catégorique qui soit, et notre Seigneur nous a mis en garde contre lui avec des mots d'une signification suprême.

Ézéchiel 14:14

Et qu'il y eût au milieu de lui ces trois hommes, Noé, Daniel et Job, ils sauveraient leur âme par leur justice, dit le Seigneur, l'Éternel.

Ces mots apparaissent dans un message qu'Ézéchiel a transmis à un groupe d'anciens qui étaient venus le voir. De toute évidence, ils étaient venus s'enquérir de la situation à Jérusalem ; et l'ensemble du message nous amène à supposer qu'ils suggéraient que le destin funeste annoncé pourrait être évité grâce à la présence de personnes vertueuses dans la ville. La réponse du prophète, reçue directement de l'Éternel, était double. Tout d'abord, elle concernait ces hommes et les dénonçait. Ils étaient malhonnêtes. Tout en interrogeant l'Éternel, ils étaient secrètement déloyaux ; « ces gens-là portent leurs idoles dans leur cœur ». Chercher à connaître la pensée de l'Éternel dans le cas de tels hommes était de l'hypocrisie. Il y avait cependant un message pour eux, qui prédisait leur destruction. Ensuite, le prophète répondit à leur suggestion, et toute sa réponse se résume dans ces mots : les hommes justes dans une ville complètement corrompue ne peuvent pas sauver la ville, ils ne peuvent sauver que leur propre âme. La réponse trouve son apogée dans la mention de Noé, Daniel et Job. Il est très remarquable de voir comment les hommes mauvais croient en la bonté et, dans les moments de danger, espèrent que son influence les protégera. Un multimillionnaire, complètement matérialiste et devenu cynique et vantard à propos du christianisme, m'a dit un jour que la piété de sa femme lui assurerait peut-être l'entrée au ciel. Si cette remarque était également cynique, elle n'en était que plus terrible. En tout état de cause, cette pensée est fausse et l'espoir, s'il s'agit bien d'espoir, est sans fondement. Aucun homme, même par sa justice, ne peut délivrer son prochain de la punition de ses mauvaises actions. Notre Seigneur ne rachète pas par Sa justice, mais par Sa mort. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. »

Ézéchiel 15:2

Le bois de la vigne, qu'a-t-il de plus que tout autre bois, Le sarment qui est parmi les arbres de la forêt?

Avec ce chapitre, le ton du prophète change quelque peu. Il n'avait pas encore abordé le grand thème de la restauration. Il avait encore beaucoup à dire sur la réprobation. Jusqu'à présent, ses messages avaient principalement porté sur les conséquences de la réprobation divine de la nation dans les calamités qui s'abattaient sur la ville et le peuple. Il entamait maintenant une série de messages traitant de la raison de cette réprobation, qui résidait dans la corruption du peuple. Ce premier message est des plus saisissants. Le prophète utilise la figure familière de la vigne pour exposer l'idéal divin pour Israël. (Consultez **Psaume 80, Ésaïe 5, Ésaïe 27, Jérémie 2, Osée 10, Matthieu 21** et **Jean 15**.) Il ne fait aucune allusion à ce qui est toujours l'idée principale dans l'utilisation de cette figure, à savoir son fruit. Il ne la considère que comme du bois. La raison en est évidente. La nation était stérile, elle avait complètement échoué à produire le fruit escompté. Elle n'était que du bois. Comparons-la donc aux autres nations de cette manière. La comparaison est frappante dans sa révélation. En tant que bois, la vigne est inutile. Personne ne l'utilisera pour travailler, pas même pour fabriquer une épingle à laquelle suspendre un vase. Quelle pause solennelle ces mots doivent inspirer à ceux qui sont des sarments de le Vrai Cep. La seule valeur de l'Église est qu'elle porte du fruit. En tant que bois pour fabriquer d'autres types d'ouvrages, elle est inutile. Il ne peut y avoir d'échec en Celui qui est la Vraie Vigne ; mais si un sarment en Lui ne porte pas de fruit, il est enlevé, jeté et brûlé au feu. Tel est l'enseignement de notre Seigneur.

Ézéchiel 16:2

Fais connaître à Jérusalem ses abominations!

Le message d'Ézéchiel, rapporté dans ce chapitre, a été donné en obéissance à cet ordre. Le but était toujours d'exposer la raison de sa réprobation. Ce chapitre est l'un des plus puissants. L'allégorie est celle d'un enfant né, mais négligé dès sa naissance ; cet enfant, recueilli, soigné et élevé jusqu'à devenir une belle femme ; cette femme épousée par celui qui l'avait trouvée et élevée ; cette épouse, se livrant à la prostitution, et pire encore, car elle ne se vendait pas, mais payait ses amants ; cette épouse infidèle punie de manière poétique ; et enfin cette femme abandonnée restaurée. Ainsi sont montrées les abominations d'Israël, car telle était l'histoire de la nation. Mais la vérité qui ressort est celle de l'atrocité du péché, au regard de la bonté et de la grâce de l'Éternel. Tout comme Israël est représenté par l'enfant trouvé, pris en charge, marié et aimé, l'Éternel est représenté par le Bienfaiteur, qui devient l'Amant et le Mari. Il est très frappant de constater que Dieu, par l'intermédiaire de Ses prophètes et de Ses apôtres, utilise cette image de la relation conjugale pour exposer la relation qu'il souhaite avoir avec Son peuple et qu'Il ressent. Dans les relations humaines terrestres, la relation conjugale est la plus sacrée, car elle est la plus élevée dans l'expérience de l'amour. Par cette image, Dieu nous montre donc ce qu'Il ressent pour nous et ce qu'Il attend de nous en retour. Son amour est le plus fort et le plus tendre, et Il attend en retour un amour d'une loyauté absolue. C'était là le fait le plus profond dans la pollution d'Israël. Le prophète, appelé à lui faire connaître ses abominations, l'a fait en mettant sa conduite en lumière à la lumière de Son amour. Si le discours révélait la raison de la réprobation, il se terminait par le dessein divin de restauration. Telle est la grâce infaillible du cœur divin.

Ézéchiel 17:2

Fils de l'homme, propose une énigme.

Dans l'allégorie de l'enfant trouvé dans le chapitre précédent, Ézéchiel traitait de la maladie spirituelle et morale d'Israël. Dans ce message, il s'intéressait à sa folie politique et à sa méchanceté. L'énigme des deux aigles et de la vigne est expliquée. La nation avait cherché à conclure un compromis avec Babylone et à obtenir la protection de l'Égypte afin de restaurer son existence nationale et sa fécondité. Cela avait été son péché politique. Le message prophétique démontrait la futilité d'une telle méchanceté. La vigne appartenait toujours à l'Éternel, et les aigles étaient également sous Son pouvoir. Tout ce qu'ils faisaient était sous Son pouvoir et sous Son gouvernement. Par conséquent, la transplantation de la vigne était vaine. Son vent d'est la trouvait, où qu'elle fût placée, et elle se desséchait malgré tous ses efforts pour maintenir sa vie par ces moyens fallacieux. Ainsi, l'iniquité politique, résultant de l'abomination spirituelle, fut punie par le jugement divin. La réprobation de Dieu ne pouvait être annulée par des politiques qui L'oubliaient. Ici aussi, la dernière note annonce la restauration à venir, mais montre clairement qu'elle ne sera pas le fruit d'une politique humaine, conçue dans la rébellion, mais de l'action de Sa propre puissance, en réponse à l'inspiration de Sa grâce qui ne faillit jamais. Ce chapitre est plein d'enseignements pour les hommes d'État et les politiciens, s'ils veulent bien en tenir compte. Le seul fait qui demeure est celui de la souveraineté divine. Dieu gouverne, et il n'y a pas d'échappatoire à Son autorité. Les aigles et les vignes sont sous Son contrôle. Heureux ceux qui élaborent leurs politiques en Le consultant et qui ordonnent leurs voies dans la crainte de Dieu.

Ézéchiel 18:4

Voici, toutes les âmes sont à moi.

Ce chapitre est formidable et revêt une importance capitale dans notre vie moderne. Il consiste en une discussion du prophète, sous l'impulsion divine, sur une fausse vision de la vie qui s'était exprimée dans un proverbe : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées. » Son importance actuelle tient au fait que les hommes utilisent encore ce proverbe, et l'utilisent de manière à montrer qu'ils pensent que cette maxime est vraie. En réalité, aucun dicton n'a jamais été plus faux. Il repose sur une philosophie unilatérale de l'hérédité. Le mal, qu'il s'agisse d'une maladie morale ou d'une souffrance personnelle, est attribué aux péchés des pères. Le proverbe est à la fois une tentative d'échapper à la responsabilité du péché et une protestation contre le châtiment. Cette conception fausse et pernicieuse trouve une réponse exhaustive dans ces paroles du prophète, qu'il a prononcées en tant que porte-parole de Dieu : « toutes les âmes sont à moi. » Le reste du message consiste en l'illustration et l'application de cette parole. La grande vérité révélée est que chaque individu a une relation avec Dieu, qui est plus puissante que tous les faits résultant des relations physiques. Il est peut-être vrai que dans mon être physique, j'ai hérité de mon père certaines tendances au mal ; mais dans ma relation essentielle avec Dieu, je dispose de forces plus puissantes que toutes ces tendances. Par conséquent, si je meurs, ce n'est pas à cause du péché de mon père, mais parce que je n'ai pas su tirer parti des ressources que Dieu met à ma disposition ; et si je vis, c'est parce que j'ai su tirer parti de ces ressources. Ni la justice ni le mal ne sont héréditaires. La première résulte d'une relation juste avec Dieu, et le second du fait de ne pas avoir réalisé cette relation. Toutes les âmes sont à Dieu, ce qui signifie que chaque âme est faite pour avoir une relation personnelle directe avec Lui.

Ézéchiel 19:14

C'est là une complainte, et cela servira de complainte.

Ainsi s'achève l'élégie d'Ézéchiel sur la royauté. Notons très attentivement que cette expression « élégie sur la royauté » définit correctement le chant ou le message. Les exégètes s'accordent à dire que le premier jeune lion était Joachaz, le deuxième Jojakim et que la dernière référence concernait Sédécias ; et il ne fait aucun doute qu'ils ont raison. Mais remarquez que le prophète n'a mentionné aucun d'entre eux par leur nom. Il ne les considérait pas comme des hommes, mais comme des princes ou des rois. Remarquez également qu'il ne parlait pas de Juda, mais d'Israël ; il pensait aux « princes, c'est-à-dire aux rois d'Israël ». Alors que le royaume du Nord d'Israël était tombé en esclavage et que seul le royaume du Sud de Juda subsistait, et qu'il était sur le point de disparaître, c'était pour l'instant la nation d'Israël, et ses derniers rois étaient les derniers d'une longue succession résultant de la revendication d'Israël d'avoir « un roi comme les nations ». En prenant ceux-ci comme illustrations, il faisait référence à ceux qui étaient tombés entre les mains de l'Égypte et de Babylone, omettant Jojakim, qui était mort en paix. Il suffit de jeter un coup d'œil à la page et de noter les nations mentionnées : Israël, l'Égypte, Babylone. Maintenant, le chant devient clair. La nation d'Israël est la Mère. Cela implique en soi la relation de l'Éternel en tant que Père. Cette Mère couche parmi les lions et enfante de jeunes lions, les rois. Avec quel résultat ? Leur stature était exaltée, et ils étaient vus ; mais elle a été arrachée, renversée, son fruit s'est desséché, et ses tiges robustes — ces mêmes rois — ont été détruites. Finalement, elle est plantée dans le désert, sans « rameau vigoureux Pour un sceptre de souverain. ». C'est l'histoire de la monarchie en Israël. La nation a produit des rois, qui sont devenus remarquables, mais elle s'est ainsi détruite elle-même, car ils l'ont détruite.

Ézéchiel 20:9

Néanmoins j'ai agi par égard pour mon nom.

Ce chapitre et les quatre suivants contiennent les messages qui constituent le dernier mouvement dans le traitement par Ézéchiel de la réprobation de la nation. Dans le premier de ces mouvements (**20:4-14**), il avait traité du fait de cette réprobation ; dans le deuxième (**20:15-19**), il avait traité de la raison de celle-ci, telle qu'elle se trouve dans la pollution du peuple ; maintenant, il argumentait en faveur de sa justice. Ce premier message a été suscité par la venue de certains anciens d'Israël. La parole de l'Éternel à Son serviteur déclarait qu'Il ne serait pas interrogé par eux, mais le prophète était chargé de les juger. Ce jugement est exprimé dans ce message. Il comporte trois parties : premièrement, une revue du passé (**20:5-26**) ; deuxièmement, un examen du présent (**20:27-32**) ; et enfin, une prédiction de l'avenir (**20:33-44**). L'argumentation dans son ensemble vise à justifier la justice et le caractère inévitable de leur réprobation, compte tenu de la nature de leur péché. Le but de l'action de l'Éternel à leur égard est révélé dans les mots que nous avons soulignés : « j'ai agi par égard pour mon nom ». Notez la récurrence de cette idée (versets **20:14, 22, 44**), car elle éclaire le message. Pour l'amour de Son nom, Il les avait délivrés d'Égypte, les avait disciplinés dans le désert, avait fait miséricorde à leurs enfants, et maintenant il les jugeait. Le plus grave dans leur péché n'était pas les actes mauvais eux-mêmes, mais le fait que par ces actes, ils blasphémaient le Nom qu'ils avaient été créés pour exalter et glorifier. Ce fait justifiait la justice de la réprobation. Permettre à ce peuple de rester une nation parmi les nations aurait été perpétuer une fausse représentation de Dieu parmi ces nations. Ce principe s'applique de manière permanente à tous ceux qui reçoivent de Dieu des privilèges et des bénédictions afin de le révéler aux autres.

Ézéchiel 21:27

J'en ferai une ruine, une ruine, une ruine. Mais cela n'aura lieu qu'à la venue de celui à qui appartient le jugement et à qui je le remettrai.

Ce message prophétique commence au verset **20:45** du chapitre précédent, qui correspond au début du chapitre dans la Bible hébraïque. Son thème général est celui de la colère de Celui dont le nom a été blasphémé par le péché et la défaillance du peuple. Le mouvement central du message est celui du Chant de l'épée (versets **21:8-17**). Les premiers paragraphes y conduisent, et ceux qui suivent en dépendent. La vision de cette épée étincelante, polie et active est en effet terrible. Mais c'est l'épée de l'Éternel. Remarquez comment ce fait est gardé à l'esprit. Le roi de Babylone est vu s'arrêtant à la croisée des chemins, s'efforçant de décider par divination s'il doit poursuivre Ammon ou Juda. La flèche le dirige vers Jérusalem. C'était par l'action de Dieu. À la fin du chapitre, Ammon est représenté comme tirant son épée, mais par la volonté de Dieu, il doit la remettre dans son fourreau. Tout le message est plein de force, car il nous révèle la vision prophétique de l'Éternel trônant au-dessus de toutes les actions des hommes. Israël, Babylone, Ammon sont tous amenés à contribuer à l'accomplissement de son dessein. La méthode et la signification de cette activité divine sont révélées dans les mots que nous avons soulignés. Dieu « ruine, ruine, ruine » les nations, les dynasties et les civilisations. Elles apparaissent, elles disparaissent, et tout cela par Sa puissance. Et tout cela jusqu'à ce qu'Il vienne, Celui à qui appartient ce droit. La référence était manifestement messianique. Le prophète a vu Dieu renverser les fausses nations, les dynasties, les civilisations, afin d'établir enfin Son propre Royaume sous Son Roi désigné. Son œuvre n'a pas cessé lorsqu'Il est venu dans l'humilité pour la rédemption humaine. Elle se poursuit encore, et se poursuivra jusqu'à ce qu'Il apparaisse à nouveau et établisse le royaume des cieux sur terre.

Ézéchiel 22:30

Je cherche parmi eux un homme qui élève un mur, qui se tienne à la brèche devant moi en faveur du pays, afin que je ne le détruise pas; mais je n'en trouve point.

Dans ce message, le prophète expose toute la perversité de la ville, justifiant ainsi la justice de sa condamnation. Décrivant les péchés de la ville, il dépeint le processus ardent du jugement. Les perspectives étaient en effet des plus sombres. Les prêtres, les princes, les prophètes, le peuple, tous étaient impliqués ; tous étaient complètement corrompus. Ces mots particuliers révélaient le caractère désespéré de la situation, dans la mesure où toute chance de rétablissement, à partir de la vie nationale, était exclue. Il fallait un homme qui s'interpose contre la vague d'iniquité qui prévalait et la retienne. De tels hommes sont apparus dans les heures sombres de l'histoire humaine ; c'étaient des hommes à la vision claire, à la vie pure, au caractère fort ; ils ont été capables d'arrêter une nation dans sa descente vers le précipice et de la ramener sur le chemin de l'obéissance. Mais à cette époque, Dieu cherchait un tel homme, et il n'en trouva aucun. Dans toute la vie nationale, il n'y avait pas un seul homme, qu'il soit prêtre, prince, prophète ou fils du peuple, qui eût suffisamment de discernement spirituel ou de passion morale pour lui permettre de ramener les pensées et les actions de la nation vers Dieu. Dans un tel moment, les méthodes de patience et de miséricorde sont inutiles ; ce n'est que par la fournaise ardente que les scories peuvent être détruites et l'argent corrompu récupéré. Ainsi, la réprobation d'Israël était justifiée, non seulement en raison de sa pollution, mais aussi en vue de sa restauration ultime, car il n'y avait en elle aucune force qui puisse la ramener vers le Dieu dont elle s'était éloignée.

Ézéchiel 23:4

Celle qui s’appelle Ohola, c’est Samarie, et Oholiba, c’est Jérusalem. (version Ostervald)

Ainsi, au début de ce message, le prophète a donné la clé pour l'appliquer. Samarie et Jérusalem étaient respectivement les capitales du royaume d'Israël au nord et du royaume de Juda au sud. Ces capitales étaient les centres du gouvernement, les lieux où se trouvaient les politiciens. Ce message particulier ne concernait pas tant les péchés du peuple dans ses pratiques mauvaises que ses politiques nationales. Toute l'histoire est passée en revue. Samarie avait cherché à conclure des alliances avec l'Assyrie et l'Égypte, et Jérusalem avec l'Assyrie, Babylone et l'Égypte. Ces politiques étaient le résultat direct de leur détournement de Dieu et constituaient des tentatives pour assurer la sécurité nationale par des intrigues avec ces nations. La nature de ce péché est exposée dans ce chapitre très imagé. C'était un péché d'infidélité et de prostitution. Cela s'expliquait par la relation particulière du peuple israélite avec l'Éternel. Ils étaient Sa création ; Il les avait créés d'une manière particulière pour être son peuple. Il les avait délivrés de l'esclavage et leur avait donné une place et un pouvoir. Ils n'avaient besoin d'aucune autre défense que Lui-même, et ils lui devaient tout. L'Égypte pouvait à juste titre conclure une alliance avec l'Assyrie, ou Babylone avec l'une ou l'autre. Elles étaient, pour employer une expression moderne très suggestive, des « puissances mondiales ». Mais Israël était séparé des nations par sa relation avec Dieu ; et pour lui, suivre une politique d'alliance avec ces puissances revenait à se rendre coupable de prostitution nationale. Le principe en jeu s'applique aujourd'hui à l'Église en tant que « nation sainte ». Chaque fois qu'elle cherche à s'enrichir, à se renforcer ou à s'établir par des alliances avec le monde, elle est infidèle à son Dieu et coupable du péché d'adultère spirituel. C'est ce que Jacques voulait dire lorsqu'il a écrit : « Adultères que vous êtes! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu. »

Ézéchiel 24:1

La neuvième année, le dixième jour du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée, en ces mots.

Certaines dates restent gravées dans notre mémoire sans aucun effort. Celle-ci en faisait partie. L'historien et l'auteur de l'appendice à la prophétie de Jérémie donnent cette date avec la même précision. (Voir **2 Rois 25:1** et **Jérémie 52:4**.) C'était le jour où les armées de Nebucadnetsar encerclèrent et investirent la ville de Jérusalem. C'était le début de la fin. Pour Ézéchiel, cette date était doublement significative, car ce jour-là, au crépuscule, la prunelle de ses yeux, sa femme, mourut subitement. La haute dignité et la responsabilité solennelle de la fonction prophétique transparaissent dans son attitude. Face à la calamité nationale, il s'abstint de toute manifestation de chagrin personnel. En effet, il alla plus loin et, sur ordre divin, fit de son abstention un signe pour ceux qu'il servait. À l'aide d'une image frappante, celle du chaudron, il décrivit le jugement qui allait s'abattre sur la ville et ordonna au peuple de ne pas la pleurer. La raison d'un tel ordre était précisément ce qu'il avait toujours affirmé, à savoir la justice de ce jugement divin. Ils ne devaient ni pleurer ni se lamenter. Ce fut peut-être le jour le plus sombre et le plus difficile de tout le ministère d'Ézéchiel. Il y a une lueur d'espoir dans la parole que l'Éternel lui adresse, qui, tout en lui ordonnant de s'abstenir d'exprimer son chagrin, lui dit : « Soupire, mais pas à haute voix. » Nous voyons là la compréhension de Dieu. Il connaissait la douleur de l'âme de son serviteur, tant personnelle que publique, et ne la réprimandait pas. À une époque où le témoignage public exige que nous nous élevions au-dessus de nos douleurs privées, il est bon de savoir qu'Il comprend la difficulté et n'interdit pas les soupirs.

Ézéchiel 25:5

Et vous saurez que je suis l'Éternel.

Les messages d'Ézéchiel abordaient désormais le thème de la restauration, introduit par des prophéties concernant les nations qui avaient été les ennemies d'Israël. Ces prophéties occupent les chapitres **25** à **32**. Sept nations sont concernées : Ammon, Moab, Édom, Philistin, Tyr, Sidon et Égypte. Un coup d'œil à la carte montre que le prophète a passé en revue les ennemis qui entouraient Israël. Il traite d'abord de celles situées à l'est, passant du nord au sud : Ammon, Moab, Édom ; puis de celles situées à l'ouest, passant du sud au nord : Philistin, Tyr, Sidon, puis au sud : Égypte. Afin de restaurer Israël dans la terre désignée par Dieu, toutes ces nations doivent être traitées et éliminées. Ces « fardeaux » déclarent que c'est ce que Dieu fera. Une telle action était nécessaire. Dans ce chapitre, nous avons les quatre premiers de ces messages, ceux concernant Ammon, Moab, Édom et la Philistin. Les mots que nous avons soulignés sont frappants par leur répétition dans ces oracles concernant les nations. Ils sont employés dans chacun d'entre eux. Concernant Ammon, **25:5-7** ; concernant Moab, **25:11** ; concernant Édom, **25:14** ; concernant la Philistin, **25:17** ; concernant Tyr, **26:6** ; concernant Sidon, **28:22-24** ; concernant Israël (entre parenthèses), **28:26** ; concernant l'Égypte, **29:6**, **9**, **16** ; concernant Israël (entre parenthèses), **29:21** ; concernant l'Éthiopie (entre parenthèses), **30:8** ; concernant l'Égypte, **30:19**, **25**, **26** et **32:15**. C'est une lecture biblique, mais elle en vaut la peine. Voici le seul but de l'Éternel dans Ses relations avec toutes les nations. Ceux qui ne parviennent pas à le trouver dans la lumière, dans Sa révélation de Lui-même par la loi ou dans l'ordre naturel, il les amène à Le connaître par le jugement.

Ézéchiel 26:3

Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel: Voici, j'en veux à toi, Tyr!

Le message du prophète concernant Tyr occupe près de trois chapitres dans notre arrangement, **26:28-24**. C'est un fait saisissant. La force et l'influence de Tyr étaient plutôt commerciales que militaires, et il est intéressant et suggestif de constater qu'à cet égard, nous trouvons la description la plus graphique et la plus éclairante de Satan dans toute la Bible. Nous y reviendrons bientôt (chapitre **28**). Ce message d'Ézéchiel est daté afin de nous aider à comprendre la situation. Jérusalem était tombée, et la nouvelle était parvenue au prophète et à Tyr. À Tyr, cette nouvelle provoqua une grande jubilation, pour une raison clairement exprimée dans ses propres mots : « Elle est brisée, la porte des peuples! On se tourne vers moi, Je me remplirai, elle est déserte! » (verset **26:2**). Tout cela est parfaitement clair. Le royaume de Juda s'étendait sur les grandes routes par lesquelles les peuples d'Égypte et des pays du sud se rendaient vers le nord, à Tyr. Cela avait sans doute imposé certaines restrictions aux activités commerciales de Tyr. Lorsque Jérusalem tomba aux mains de Babylone, la seule chose qui intéressait Tyr était la disparition d'un obstacle à ses activités commerciales. Quelle révélation de la condition sordide de son âme ! C'est cette exultation qui a suscité la parole prophétique contenant la déclaration de l'Éternel : « Voici, je suis contre toi, Tyr. » Il en sera toujours ainsi. Dieu est contre toute nation dont la vie est devenue si matérialisée par la prospérité commerciale qu'elle peut se réjouir des calamités qui frappent d'autres nations, car ces calamités augmentent ses possibilités d'échange et d'accumulation de richesses. Toute nation qui, aujourd'hui, évalue son attitude envers les autres nations en fonction de ce que leur ascension ou leur chute peut apporter à sa richesse, a Dieu contre elle.

Ézéchiel 27:2

Prononce sur Tyr une complainte!

Tel est le véritable titre de ce chapitre. La prophétie était un chant funèbre, une élégie. Elle décrit la ville qui se disait « parfaite en beauté », dans la désolation totale où elle est plongée à cause de son orgueil égocentrique. Dans ce cas, le mot « lamentation » ne suggère pas la tristesse, mais simplement la description d'une tragédie. D'un point de vue purement littéraire, ce chapitre est incomparable par sa force descriptive, tant en ce qui concerne la prospérité de la ville que la catastrophe totale et sans regret qui l'a submergée. En raison de sa situation en bord de mer, le prophète a utilisé l'image d'un navire pour personnifier la vie de la ville. Elle est d'abord décrite dans la splendeur de son apparence (versets **27:1-11**), puis dans la merveille de ses cargaisons (versets **27:12-25**) et enfin dans son naufrage et la consternation qu'il provoque parmi les autres marins (versets **27:26-36**). Le thème général est celui du mercantilisme, et peut donc être présenté ainsi : sa suprématie commerciale, **27:1-7** ; ses entreprises commerciales, **27:8-25** ; sa ruine commerciale, **27:26-36**. Il est impossible de lire ce message du prophète sans en retirer une double conscience. La première est celle de l'attrait des avantages matériels qui résultent d'une entreprise commerciale prospère. La seconde est que cette tentation, à laquelle on cède jusqu'à ce qu'elle détruise toute autre inspiration de vie, conduit à la ruine totale. La Bible et l'histoire s'accordent pour révéler le danger de la prospérité matérielle. Il n'y a rien de plus susceptible de détruire un peuple. Et pourtant, l'homme est si lent à apprendre la leçon.

Ézéchiel 28:12

Prononce une complainte sur le roi de Tyr!

Ce chapitre contient la fin du fardeau concernant Tyr et le fardeau concernant Sidon. La fin du fardeau de Tyr consiste en un message à son prince et en une lamentation pour son roi. Bien que étroitement liés, ceux-ci ne doivent pas être confondus. Cela arrive trop souvent. Un exégète dit : « Le prophète semble utiliser les termes roi et prince de manière indifférenciée. » Si cela est vrai en général, ce dont je doute fortement, ce n'est certainement pas le cas ici ; et ne pas faire la différence revient à passer à côté du sens de cette prophétie. Le prince de Tyr était le prince régnant à l'époque, mais le roi de Tyr était le pouvoir redoutable et sinistre derrière le trône, la personnalité qui inspire toujours une telle fierté et une telle déification de soi-même, dont le prince était coupable. Ézéchiel a vu cet être dans une vision très claire et a vu toute la vérité le concernant ; et comme nous l'avons vu dans une note précédente, nous avons ici la description la plus graphique et la plus éclairante de Satan que l'on puisse trouver dans toute la Bible. Sa puissance et sa grandeur d'origine, sa sagesse et sa beauté, ainsi que sa position exaltée sont toutes mises en évidence. Puis le secret de sa chute est révélé sans explication : « L'injustice a été trouvée en toi. » Aucun détail n'est donné. Peut-être avons-nous ici la phrase qui nous ramène plus loin que toute autre sur le sujet mystérieux de la genèse du mal dans l'univers. Nous devons en rester là. Enfin, la manière dont Dieu traite cet être déchu est décrite. Il est chassé de sa position élevée. Du milieu de son être jaillit le feu qui finit par le détruire. Il est donc chassé et précipité. La révélation de l'inspiration diabolique derrière l'orgueil humain est claire ; sa sagesse, sa beauté séduisante et son immense pouvoir sont évidents. Mais Dieu est vu comme continuant à gouverner et à renverser ce roi des rois maléfiques, les entraînant dans la ruine de celui à qui ils se sont soumis.

Ézéchiel 29:3

Voici, j'en veux à toi, Pharaon, roi d'Égypte, Grand crocodile, qui te couches au milieu de tes fleuves, Et qui dis: Mon fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait!

Nous arrivons maintenant à la dernière des prophéties d'Ézéchiel concernant les nations, et elle concerne l'Égypte. Elle occupe quatre chapitres (**29-32**) et se compose de sept oracles, tous datés sauf un. Le lecteur doit tenir compte de ces dates, car cela lui permet de comprendre la situation. Tous, sauf un, ont été prononcés en relation avec la chute de Jérusalem ; quatre d'entre eux l'ont été l'année qui l'a précédée, deux l'année qui l'a suivie ; tandis que l'exception à laquelle je fais référence a été prononcée quinze ans plus tard, bien qu'elle soit incorporée ici. Comme nous l'avons compris en lisant cette prophétie et celle de Jérémie, le danger politique avait été créé par le regard que ces peuples portaient sur l'Égypte. Cela explique la longueur et la précision de ces messages. Dans ce chapitre, nous avons le message du prophète concernant Pharaon, qui représente la puissance de l'Égypte (versets **29:1-11**). On y trouve également la prophétie prononcée plus de quinze ans plus tard concernant la conquête de l'Égypte par Babylone. Ces paroles mettent à nu le péché central de Pharaon et de l'Égypte. Le Nil était à tous égards le secret de la richesse et de la puissance de ce pays et de ce peuple. Ici, le pharaon n'est pas représenté comme adorant le fleuve, mais comme prétendant le posséder et l'avoir créé. C'est une manière imagée d'attirer à nouveau l'attention sur le fait que tout oubli de Dieu équivaut finalement à s'autodéifier. C'est le péché de tout roi et de tout peuple qui ne reconnaît pas Dieu et ne traite pas avec lui.

Ézéchiel 30:25

Je fortifierai les bras du roi de Babylone, Et les bras de Pharaon tomberont.

Dans ce chapitre, nous avons deux prophéties concernant l'Égypte. La première (versets **30:1-19**) n'est pas datée. Elle a très probablement été prononcée en lien étroit avec la première (chapitre **29:1-16**). Elle concerne le jugement à venir de Dieu sur les alliés de l'Égypte et sur l'Égypte elle-même. Le quatrième message (**30:20-26**) a été prononcé environ quatre mois avant la chute de la ville. Beaucoup comptaient encore sur l'Égypte pour leur venir en aide. En effet, comme nous l'avons vu en lisant Jérémie (chapitre **37**), Pharaon avait fait sortir ses troupes d'Égypte, ce qui avait poussé les Chaldéens à abandonner temporairement le siège de Jérusalem. Cette action de Pharaon s'était soldée par un échec. C'est très probablement ce qu'Ézéchiel avait à l'esprit lorsqu'il a déclaré que la parole de l'Éternel lui avait dit : « j'ai rompu le bras de Pharaon, roi d'Égypte. » Il déclarait maintenant que l'Éternel lui briserait les deux bras, de sorte qu'il serait incapable de porter l'épée. Les mots que nous avons soulignés résumaient toute la situation. Ces monarques apparemment puissants d'Égypte et de Babylone étaient tous deux entre les mains de l'Éternel. Leurs succès et leurs échecs apparents résultaient de son action. Ils étaient complètement sous Son pouvoir. Les bras levés de l'un étaient levés par Dieu ; et les bras brisés et impuissants de l'autre l'étaient par l'action de Dieu. Ézéchiel était un prophète au sens propre du terme. Il interprétait les événements actuels à la lumière de faits éternels et immuables. Le faux prophète tente toujours d'interpréter une situation en tenant compte des événements actuels. Comme nous l'avons toujours dit, tout cela est très moderne dans ses valeurs.

Ézéchiel 31:18

A qui ressembles-tu ainsi en gloire et en grandeur Parmi les arbres d'Éden?

Ce chapitre contient le cinquième des oracles concernant l'Égypte. Il a été prononcé environ deux mois avant la chute de Jérusalem, et fut le dernier avant cet événement. Il prédisait la chute du pharaon et de l'État égyptien. Le mot « Assyrien » au verset **31:3** est certainement erroné. Comme l'a souligné le Dr Davidson, le mot est « Asshur » et désigne le nom d'un arbre, de sorte qu'il faudrait lire « Voici un grand arbre de cèdre ». Le langage est poétique et plein de force. Le pharaon et sa multitude sont représentés comme un arbre dominant les autres arbres, de sorte que les oiseaux et les bêtes se réfugient dans ses branches et sous ses rameaux. Cet arbre est abattu, les nations s'éloignent de son ombre. Le roi orgueilleux est vu passant au Shéol, le monde souterrain des morts, et son arrivée y provoque une agitation, et les autres déchus trouvent satisfaction dans le fait qu'il soit lui aussi abaissé. Cette question, posée à la fin, ne peut avoir qu'une seule réponse. Dans sa grandeur, Pharaon était comme cet être terrible et puissant, décrit comme le roi de Tyr. La question est un éclair de lumière, rappelant une fois de plus ce qui avait été déclaré avec tant de force dans le fardeau concernant Tyr, à savoir que derrière ces grands et puissants tyrans de la terre, il y avait toujours la même personnalité sinistre et terrible. Leur fierté de leur place et de leur pouvoir venait de lui, et c'était en fait sa méthode pour s'opposer à la volonté et au dessein de Dieu. Cela ne servait à rien, cela ne sert à rien, cela ne servira jamais à rien ! Dieu a chassé Satan de la montagne ; et tous les représentants successifs de sa révolte seront renversés et chassés. C'est ce que nous avons vu dans l'histoire. C'est ce que nous verrons encore, jusqu'à ce que le dernier tyran, l'Homme du Péché lui-même, soit détruit par la lumière de la venue du Seigneur.

Ézéchiel 32:3

J'étendrai sur toi mon rets, Dans une foule nombreuse de peuples.

Dans ce chapitre, nous avons les sixième et septième messages concernant l'Égypte. Chacun est daté. Ils ont été délivrés environ un an et sept mois après la chute de la ville. Dans le septième, aucun mois n'est indiqué, mais nous pouvons supposer qu'il s'agit du même mois que le sixième, soit environ deux semaines plus tard. Le sixième prédisait la chute du Pharaon, et le septième celle de son peuple. Lui et son peuple sont chassés du pouvoir et de leur place sur terre, et envoyés dans le monde souterrain obscur, où ils sont impuissants. La conception de ce monde souterrain est suggestive et terrible. Les rois et les nations y sont rassemblés, mais ils sont représentés comme ayant cessé toute activité. Ils n'agissent plus. Ils sont brisés. Ils sont conscients, car ils parlent au pharaon lorsqu'il arrive, et ils ont honte, ils sont remplis de honte. Le grand objectif du message était de montrer comment la défaite et la déroute des peuples puissants devaient parler aux hommes afin de les émerveiller et de les remplir de crainte. La figure de ces mots particuliers est puissante. Les rois des nations et les nations sont vus dans les eaux turbulentes, troublant ces eaux ; mais au-dessus et autour d'eux se trouvent les mailles du filet de Dieu. Selon Sa volonté, ils sont tirés des eaux et jetés pour mourir et pourrir sur la terre. Ainsi, le Royaume de Dieu, c'est-à-dire le règne sur les affaires humaines, est un filet de pêche qui se balance au gré des marées. Quand Il le veut, Il est capable de tirer ce filet et de séparer le bon du mauvais. Voir **Matthieu 13:47-48**, où l'application concerne les processus du Royaume à cette époque, mais le principe a toujours été d'actualité.

Ézéchiel 33:7

Et toi, fils de l'homme, je t'ai établi comme sentinelle sur la maison d'Israël. Tu dois écouter la parole qui sort de ma bouche, et les avertir de ma part.

Après avoir délivré ses messages concernant le destin funeste des nations opposées à Israël, nécessaire à sa restauration, Ézéchiel s'est tourné vers la nation elle-même. Il n'y a qu'une seule date dans la série de prophéties sur ce sujet, qui commence ici et se termine au chapitre 39. Cette date se trouve au verset 21 de ce chapitre, et selon toute probabilité, la série a été donnée à cette époque. La date d'arrivée du fugitif était environ six semaines avant les derniers messages concernant le destin de l'Égypte (comparez **32:1** et **33:21**). Il y a une certaine confusion au sujet de ces dates, mais cela n'a pas d'importance, car le déroulement de la prophétie est naturel. La situation était la suivante : Israël, tant dans la partie nord que dans la partie sud de la nation, était en captivité. Ézéchiel faisait partie des captifs en Babylonie. Jérémie était avec le reste du peuple, probablement en Égypte à ce moment-là. La désolation était totale. Ézéchiel transmit alors ces messages d'espoir. Le premier concernait entièrement la fonction du prophète, et cette fonction est définie de manière exhaustive dans ces mots. Il est un gardien, ayant une fonction et une double responsabilité. Il doit d'abord écouter, puis parler. Il doit entendre la parole de l'Éternel, puis la proclamer. S'il fait cela, il n'a pas d'autre responsabilité. S'il échoue, il est responsable devant Dieu des calamités qui s'abattent sur le peuple qu'il n'a pas averti. Le message complet expose très clairement l'intention morale du ministère prophétique. Il doit parler aux hommes afin d'empêcher les justes de se détourner de la justice et de persuader les méchants de se détourner de la méchanceté, afin que, dans chaque cas, ils puissent vivre. La volonté de Dieu est la vie pour Son peuple ; celle-ci est assurée par la justice ; le prophète appelle les hommes à cette justice.

Ézéchiel 34:11

Voici, j'aurai soin moi-même de mes brebis, et j'en ferai la revue.

Après avoir défini la fonction du prophète comme celle de ramener les hommes à la rectitude, en prononçant la parole de l'Éternel, Ézéchiel s'est tourné vers l'idée de la vie collective ou nationale du peuple. Ce message concernait la maison royale, c'est-à-dire les rois de la nation, les bergers du peuple. Le berger est toujours le type du roi, plutôt que celui du prêtre ou du prophète. L'échec de la royauté est exposé dans la première partie de ce message (versets **34:1-10**) ; et en le lisant, si nous considérons attentivement tout ce que ces rois d'Israël n'ont pas fait, nous saurons ce qu'ils auraient dû faire, et nous comprendrons ainsi la fonction royale selon l'idéal divin. La description de l'échec était le prélude à la déclaration du prophète selon laquelle ce que leurs rois n'avaient pas fait pour le peuple, l'Éternel le ferait lui-même, en établissant un seul berger sur eux, David, le nom étant utilisé de manière idéaliste et en référence au Messie. En lisant ce chapitre, notre esprit se tourne inévitablement vers le Nouveau Testament, et vers ce paragraphe à la fin du neuvième chapitre de Matthieu, dans lequel l'auteur nous décrit la vision que Christ avait des multitudes, la compassion de Son cœur et l'envoi des Douze qui en a résulté. En lui, nous voyons l'accomplissement de cette ancienne prophétie. En lui, l'Éternel lui-même est venu chercher les brebis et établir le véritable Royaume. Nous relisons la première partie du message et y trouvons une description parfaite de son œuvre. Elle n'est pas encore achevée, mais elle le sera, pour Israël et pour les « autres brebis » qui ne sont pas de cette bergerie, qu'Il amènera également, afin qu'il y ait un seul troupeau, un seul berger.

Ézéchiel 35:3

Parce que tu as dit: Les deux nations, les deux pays seront à moi, Et nous en prendrons possession, Quand même l'Éternel était là.

Ézéchiel prononça alors un message décrivant le nouvel ordre qui serait établi sous la direction du véritable Berger. La première partie de ce message était toutefois une parenthèse consacrée à Édom. Édom est présenté comme ayant une inimitié perpétuelle envers Israël, se réjouissant de ses malheurs ; et ces mots révèlent la source de cette joie. Il s'agissait de cupidité, de convoitise territoriale. Dans les troubles d'Israël et de Juda, Édom avait vu l'occasion de s'enrichir en s'emparant du pays. Dans leurs calculs, les politiciens d'Édom avaient commis l'erreur que les politiciens commettent si souvent, celle d'omettre une quantité suprême. Ils avaient regardé le territoire convoité et avaient vu qu'il n'était détenu que par un peuple faible et brisé. Ils n'avaient pas vu, ou avaient ignoré le fait, ou l'avaient considéré comme insignifiant, que « le Seigneur était là ». Pourtant, c'était là le fait suprême, le seul qui importait. Édom, descendant d'Ésaü, tout comme Israël descendait de Jacob, n'ignorait pas l'élection divine d'Israël. Mais ici se manifestait l'esprit même d'Ésaü, celui qui consistait à ignorer, ou à mettre délibérément de côté, les desseins divins au profit d'avantages matériels. Si Édom oublie que le Seigneur est là, cet oubli ne change rien au fait. Cette terre était, et est toujours, sacrée pour l'accomplissement d'un dessein divin, pour le monde et à travers Israël ; et Dieu ne l'a jamais abandonnée. Il est toujours là ; et quiconque la convoite ne peut la posséder, car Il les en déposséder a.

Ézéchiel 36:23

Et les nations sauront que je suis l'Éternel, dit le Seigneur, l'Éternel, quand je serai sanctifié par vous sous leurs yeux.

Après avoir délivré son message concernant Édom, le peuple qui convoitait la terre d'Israël, le prophète prédit la restauration de la terre et du peuple afin que s'accomplisse le dessein divin. La première partie du message était un oracle concernant la terre elle-même, mais considérée comme la demeure d'Israël. Puis suivit une merveilleuse prédiction quant à la manière dont la restauration s'effectuerait. La terre serait restaurée par le salut du peuple. Ce salut consisterait en un renouveau moral et spirituel. Tout d'abord, ils seraient purifiés de leurs souillures, puis transformés dans leur nature, et enfin dynamisés par l'Esprit de Dieu en eux. Il est très impressionnant de voir le prophète insister sur le fait que cela doit être fait, non pas pour Israël, mais pour le nom de Dieu. Dans une telle régénération et restauration, Israël trouverait la bénédiction, mais le but de la bénédiction est toujours l'honneur du nom de Dieu et l'interprétation de cet honneur pour les nations. Pourtant, quelle plus grande gloire une nation pourrait-elle avoir que celle destinée à Israël, à savoir sanctifier Dieu en elle, c'est-à-dire Le mettre à part afin qu'Il puisse être vu et compris ? Israël n'a encore jamais rempli cette fonction. Mais elle le fera ; et la base géographique de sa vie nationale sera cette terre même, toujours gardée dans le dessein et la puissance de Dieu pour elle. Pour l'époque actuelle, l'Église — dont la vocation ultime se situe dans les âges à venir — est la nation sainte, dont la fonction est de manifester les excellences de Celui qui l'a appelée des ténèbres à Sa merveilleuse lumière. Qu'elle se souvienne également que ses dons et son appel ne sont pas pour elle-même, mais pour l'honneur du Nom ; afin que, sanctifié en elle, Dieu se fasse connaître aux nations.

Ézéchiel 37:11

Voici, ils disent: Nos os sont desséchés, notre espérance est détruite, nous sommes perdus!

On peut dire que l'ensemble de ce grand message d'Ézéchiel est la réponse divine à ces paroles, qui étaient celles d'Israël. C'étaient des paroles de découragement, nées de la prise de conscience de la désolation provoquée par la réprobation divine. C'était une description exacte. Considéré en tant que nation, Israël n'était en effet qu'un squelette, et pire encore, ses os étaient éparpillés ; il n'y avait aucun espoir en lui-même : il était complètement coupé. Pour le préparer à son message, Jéhovah donna au prophète une vision d'une vallée remplie d'os secs et lui posa la question suivante : « ces os pourront-ils revivre? » La réponse du prophète était caractéristique de sa loyauté et de sa foi : « Seigneur Éternel, tu le sais. » Puis il vit le secret de l'espoir. Par la prophétie — la Parole de Dieu — et les quatre vents — l'Esprit de Dieu — cette vallée d'os morts devint une vallée peuplée d'hommes vivants, les armées de Jéhovah. Puis un autre signe lui fut donné, celui des deux bâtons, montrant que Dieu allait encore rassembler et unir les deux nations qui, à cause de leur propre péché, existaient comme deux nations distinctes, et les établir comme une seule nation sous un seul Roi Berger. Cet enseignement s'applique au-delà d'Israël. C'est l'histoire de l'humanité. À cause du péché, la terre entière est devenue une vallée d'ossements desséchés. Il n'y a aucun espoir pour l'humanité dans l'homme. Mais ces ossements desséchés peuvent revivre. Par la Parole et l'Esprit de Dieu, les hommes peuvent renaître ; et enfin guéris de leurs séparations, et unis sous un seul Roi. La vallée est encore le lieu des os morts ; mais la parole de l'Éternel est prononcée ; et l'Esprit de Dieu souffle sur les morts ; et les processus de rétablissement et de restauration divins se poursuivent. Lorsque le Roi viendra, l'œuvre sera abrégée dans la justice.

Ézéchiel 38:2

Fils de l'homme, tourne ta face vers Gog, au pays de Magog

Ce chapitre et le suivant contiennent deux messages d'Ézéchiel, mais ils traitent tous deux du même sujet. Ce sujet est captivant. Alors que son thème était désormais celui de la restauration d'Israël, il fut à ce moment-là amené à voir des visions d'événements allant au-delà de cette restauration. Notons bien cela. L'invasion de Gog et de ses alliés n'était pas une invasion d'une terre désolée, mais d'une terre où le peuple de Dieu vivait dans la paix et la prospérité. Remarquez également qu'aucun de ces ennemis n'est l'un de ceux que nous connaissons comme étant hostiles à Israël. Il s'agit d'une nouvelle confédération et d'un nouvel antagonisme. Ici, le prophète a vu la manifestation finale de l'antagonisme envers l'Éternel et Son peuple. Il l'a vu se rassembler en une force redoutable, l'alliance la plus puissante qui ait jamais agi contre Israël. Mais le prophète a tout de même vu Dieu régner. C'est Lui Qui a fait surgir Gog avec ses armées ; c'est-à-dire qu'Il a contraint l'antagonisme naissant à s'exprimer. Pour nous, il ne fait aucun doute qu'Ézéchiel a eu ici une vision de ce qui se passera dans plus de mille ans. Jean, dans l'Apocalypse, y fait référence et le situe clairement au-delà de la période des mille ans (**Apocalypse 20:7-8**). Quelle que soit l'opinion des hommes sur l'élimination rapide du mal dans les affaires humaines, la Bible n'enseigne rien de tel. Le processus est long, à l'échelle des vies humaines et des calendriers, mais Dieu n'est jamais vaincu. Il en observe le déroulement, le freine et le restreint dans certaines limites, et le contraint à s'exprimer pleinement, afin de le vaincre complètement et définitivement.

Ézéchiel 39:8

Voici, ces choses viennent, elles arrivent, Dit le Seigneur, l'Éternel; C'est le jour dont j'ai parlé.

Dans ce message, le prophète a repris et complété le sujet de cette opposition finale au peuple et au dessein de Dieu. Son message est que s'il existe une telle opposition, il est tout aussi vrai que Dieu s'y oppose, non pas passivement, mais activement. Il la poussera jusqu'à sa manifestation ultime et la plus puissante afin qu'elle soit complètement et définitivement détruite. Les mots que nous avons soulignés mettent l'accent sur la détermination divine à achever la destruction du mal. Une fois encore, Jean fait la même affirmation en quelques phrases succinctes (**Apocalypse 20:9-10**). Ce qui est le plus frappant dans ce message d'Ézéchiel, c'est son récit de la manière dont, après la défaite de cette puissante alliance par l'intervention et le feu de Dieu, le peuple de Dieu se consacre à la purification complète de son pays des derniers restes de la pollution. Avec la plus grande diligence, il enterre les morts, persévérant jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun os au-dessus du sol pour le polluer. Et ce ne sont pas seulement les cadavres, mais aussi toutes les quantités considérables d'instruments de guerre qui doivent servir de combustible et être brûlés, afin de détruire définitivement les choses auxquelles l'homme s'est fié dans son opposition à la volonté de Dieu. Nous répétons que, jugé à l'aune de la vie humaine et du calendrier, le processus est long, mais la fin est certaine : « ces choses viennent, elles arrivent. » Qu'il nous appartienne, au cours de notre vie, de considérer comme le plus grand des honneurs le fait que, par la foi et la patience, nous soyons autorisés à participer avec Dieu à l'œuvre qui mène à la fin glorieuse. C'est une grande chose d'être « participant à la tribulation, au royaume et à la patience qui sont en Jésus ».

Ézéchiel 40:4

Fais connaître à la maison d'Israël tout ce que tu verras.

Nous arrivons maintenant à la dernière partie du livre d'Ézéchiel. Ces visions ont été données au prophète environ douze ans après les dernières que nous avons déjà examinées, à l'exception de la brève vision concernant la conquête de Tyr par Nebucadnetsar (**29:17-20**), qui a été intégrée aux fardeaux des nations. Ces derniers messages étaient descriptifs plutôt que didactiques, bien que leur but fût moral, dans la mesure où le prophète avait reçu l'ordre de les proclamer à la maison d'Israël « afin qu'ils aient honte de leurs iniquités » (voir **43:10**). Dans les visions de Dieu, le prophète fut transporté en terre d'Israël, où il reçut une description de l'ordre final, lorsque le peuple de Dieu sera restauré spirituellement, moralement et physiquement. En lisant ces messages, nous nous trouvons dans un ordre entièrement nouveau. La fusion de choses qui sont distinctement et définitivement matérielles avec celles qui ont tous les éléments des conditions célestes et des expériences spirituelles a créé une difficulté dans l'esprit de beaucoup. Pourtant, c'est là l'essence même de la révélation. La séparation de la terre et du ciel, ou du ciel et de la terre, n'est pas l'ordre originel. Elle résulte du péché humain. Lorsque ce problème aura été résolu, la relation entre le ciel et la terre sera celle d'une intercommunication naturelle, non pas comme aujourd'hui, simplement par la foi, mais de manière réelle, positive, définitive, par la vue et les sens. La première phase de la vision de l'ordre restauré présentait le Temple comme le centre de la vie du peuple. Dans ce chapitre, nous avons la description des cours qui entourent le Temple proprement dit, et du porche qui mène à la maison elle-même.

Ézéchiel 41:18 (version Osterval)

On y avait sculpté des chérubins et des palmes, une palme entre deux chérubins ; chaque chérubin avait deux faces.

Dans ce chapitre, le prophète décrit le Temple lui-même, d'abord sa structure générale, puis ses ornements. Les dimensions du sanctuaire proprement dit étaient celles du Tabernacle. De plus, sa forme générale était la même, la distinction étant maintenue entre le Lieu Saint (versets **41:1-2**) et le Saint des Saints (versets **41:3-4**). Les bâtiments environnants constituaient un ajout. À l'intérieur, il vit les ornements, symboles de beauté et de suggestivité. Il s'agissait d'une alternance de chérubins et de palmiers. Les chérubins font partie des visions de Dieu accordées à Ézéchiel au début de son ministère. Ici, il ne voyait que deux des visages, ceux de l'homme et du lion. Les palmiers étaient le symbole de la vie nationale ou raciale dans sa pleine réalisation et sa pleine gloire. Ainsi, dans chaque palmier, les yeux d'un homme et les yeux d'un lion regardaient sans cesse. Dieu, dans son expression la plus complète dans l'homme, et dans Sa souveraineté, symbolisée par le lion, observe avec complaisance et satisfaction la pleine réalisation de Ses desseins, symbolisés par le palmier. Ces symboles étaient visibles sur le mur du Temple et sur les portes pliantes qui y donnaient accès. Ainsi, au centre du nouvel ordre de vie se trouvait le Temple ; et en son cœur même, ces symboles de la condition de vie telle qu'elle était réalisée dans cet ordre. La vie dans sa pleine réalisation, surveillée par Dieu dans l'amour et l'autorité.

Ézéchiel 42:20 (version Darby)

Elle avait un mur tout à l’entour… pour séparer ce qui est saint et ce qui était profane.

Ce chapitre est consacré à la description des bâtiments entourant le Temple proprement dit, ou le Sanctuaire, mais tous situés dans l'enceinte sacrée. Ces bâtiments étaient destinés à l'usage des prêtres lorsqu'ils accomplissaient le service sacré du Temple. Enfin, les dimensions du grand mur entourant toute la zone du Temple sont indiquées ; et ces mots ont été écrits à propos de ce mur. Ainsi, dans la vision de l'ordre final, une distinction est maintenue entre ce qui est sacré et ce qui est commun. Le mot « commun » employé par nos réviseurs est peut-être préférable au mot « profane » de la version du roi Jacques, mais cela tient à l'usage plus moderne que nous faisons aujourd'hui du mot « profane », qui est associé à l'idée de mal. Une difficulté similaire est toutefois créée par le mot « commun », que nous utilisons aujourd'hui dans le sens d'inférieur ou de moins digne. Aucune de ces idées n'est présente dans la distinction entre le sacré et le profane dans le texte. Il s'agit plutôt d'une distinction entre l'exercice de l'homme en relation avec Dieu et ses exercices — ni mauvais ni indignes — en relation avec ses semblables. C'est une distinction. C'est la différence entre le culte et les relations sociales. La première est l'activité la plus élevée dont l'homme est capable, et ne peut être rendue qu'à Dieu ; c'est finalement la seule relation que l'homme peut entretenir avec Dieu. La seconde est une activité bénie et glorieuse, la réalisation de la joie de la famille du Père unique, du bonheur des sujets du Roi unique. Ce sens de la distinction doit être maintenu dans l'ordre final ; c'est pourquoi nous devons l'observer avec soin dès maintenant. Cette vision du Temple terrestre final a beaucoup à nous dire aujourd'hui sur la révérence et la sainteté du véritable culte.

Ézéchiel 43:10

Toi, fils de l'homme, montre ce temple à la maison d'Israël; qu'ils en mesurent le plan, et qu'ils rougissent de leurs iniquités.

Après avoir terminé la description du nouveau Temple, le prophète raconta comment il vit l'Éternel revenir dans Sa Maison. Comme aux jours où Moïse acheva le Tabernacle et Salomon le Temple, la gloire de l'Éternel vint et remplit la Maison. C'était cette manifestation de la Présence qui constituait la véritable valeur du Tabernacle et du Temple ; et il en sera de même dans le nouveau Temple. Toute la beauté de la structure dans chaque cas n'était qu'un symbole et un cadre harmonieux pour cette merveille essentielle. Ézéchiel avait vu cette gloire s'en aller (**10:19** et **11:22-23**), et maintenant il la voyait revenir. Dans ces mots particuliers, nous trouvons la valeur des messages que le prophète délivrait alors. La vision de la gloire de la Maison a été donnée afin de susciter la honte dans le cœur du peuple pour les mauvaises voies qui l'avaient privé de sa gloire. Ce sont des mots très suggestifs, et il est impossible de ne pas voir leur application à l'Église de Dieu. En ce qui concerne l'accomplissement de sa fonction de révéler la gloire de Dieu au monde dans sa capacité collective, rares sont ceux qui nieront son échec relatif. La reconnaissance de ce fait est à l'origine de nombreux mouvements modernes en faveur de l'unité. Rien ne serait peut-être plus précieux qu'une vision renouvelée de l'idéal de Dieu pour l'Église, tel qu'il est révélé dans le Nouveau Testament. Cette vision serait celle d'une unité spirituelle qui n'a jamais été détruite, qui ne peut l'être, mais que nous avons largement cachée au monde, et même perdue de vue nous-mêmes, à cause de nos différences et de nos divergences sur des questions non essentielles.

Ézéchiel 44:3

Pour ce qui concerne le prince, le prince pourra s'y asseoir, pour manger le pain devant l'Éternel.

Dans ce chapitre et les deux suivants, le Temple est toujours présent, et toutes ses ordonnances sont déclarées. Il est toutefois remarquable que le Temple soit considéré comme le centre de la ville, et donc de la vie nationale. À l'intérieur de ses limites, on trouve le Prince du peuple, entouré des prêtres. La place du Prince est saisissante. Ézéchiel avait vu la gloire de l'Éternel entrer par la porte orientale. Cette porte était désormais fermée, et personne n'était autorisé à y entrer. Mais dans les cours, juste à cette porte, le Prince doit trouver Sa place ; là, il doit manger du pain devant l'Éternel. Remarquez qu'Il n'est pas appelé le Roi. Dans cet ordre restauré, il n'y a qu'un seul Roi pour ce peuple, celui qu'il avait rejeté comme Roi. Par la discipline du rejet, il les ramène à lui ; ils constituent une théocratie. Leur chef visible est un Prince, et Il siège à la porte par laquelle l'Éternel entre, et là, il mange du pain devant Lui, en communion avec Lui, et dans Son règne, le représentant. Dans la mesure où tout cela est une vision de l'ordre terrestre ultime, nous savons qui sera le Prince ; et dans cette représentation suggestive de Sa place dans le Temple, nous avons une phase d'application de cette consommation que Paul a vue, lorsqu'il a écrit sur le moment où le Fils remettra le royaume au Père, afin que Dieu soit tout en tous. Dans la mesure où l'image représente une étape antérieure à l'ordre ultime, elle révèle la place du Prince ou du Souverain, à tout moment, comme celle d'une soumission complète à l'autorité unique de l'Éternel.

Ézéchiel 45:16-17

Tout le peuple du pays devra prélever cette offrande pour le prince d'Israël. Le prince sera chargé des holocaustes…

Ici, dans l'établissement du nouvel ordre du pays, il est d'abord prévu une zone pour les prêtres et les Lévites, en étroite relation avec le Temple. Le territoire du prince est également désigné. C'est à Lui que le peuple doit payer ses dîmes, provenant de ses troupeaux et de ses terres ; et c'est à partir de celles-ci qu'Il doit fournir tout ce qui est nécessaire pour les offrandes cérémonielles, qui proclament en permanence la vérité concernant la relation du peuple avec l'Éternel, fondée sur la rédemption. On constate ainsi un changement par rapport à l'ancien ordre. Auparavant, chaque personne était responsable d'apporter des offrandes aux prêtres. Désormais, toutes ces offrandes sont apportées au prince, et c'est lui qui fournit ce qui est nécessaire. Ainsi, dans un certain sens, le prince est plus qu'un souverain ; Il exerce la fonction suprême du prêtre en recevant du peuple et en fournissant les offrandes d'expiation. Pierre a accusé les hommes d'Israël d'avoir « tué le Prince de la vie » et a déclaré que le ciel L'avait reçu « jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes » (**Actes 3:15, 21**) ; et à une autre occasion, il a dit : « Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés » (**Actes 5:31**). Pour Son peuple Israël, Il sera en effet un Prince et un Sauveur, régnant sur lui en communion avec Dieu, et cela sur la base de la rédemption parfaite qu'Il a accomplie, par laquelle leur restauration doit venir.

Ézéchiel 46:2

Le prince… se prosternera sur le seuil de la porte.

La description du nouvel ordre se poursuit, et traite maintenant des dispositions relatives à l'observance du sabbat, ainsi que des offrandes du sabbat et de la nouvelle lune. La perspective est entièrement terrestre ; c'est-à-dire que l'ordre décrit est celui de la vie dans ce monde. Les hommes continuent d'exercer leurs professions terrestres, et le sabbat est donc observé. En ce jour de restauration, les offrandes cérémonielles sont observées, à cette différence près que, jusqu'à la venue du Christ, elles étaient prophétiques et anticipées, alors qu'elles sont désormais commémoratives. Il ne fait aucun doute, je pense, que les sacrifices sont symboliques plutôt que réels. Ce qui est le plus frappant dans tout cela, c'est la présence du Prince. Alors qu'Il a Sa place à la porte du retour divin vers Son peuple et qu'Il mange Son pain devant l'Éternel, Il s'identifie au peuple dans son culte. Dans ce culte, il est d'abord seul, au seuil de la porte ; puis il est avec le peuple, qu'il s'agisse de ceux qui passent du nord au sud ou de ceux qui passent du sud au nord. Il marche au milieu d'eux. Lorsque nous pensons à tout cela comme trouvant son accomplissement en Christ, nous devons nous rappeler que c'est uniquement à titre représentatif, en tant qu'il est complètement uni à son peuple, qu'il peut être considéré comme un adorateur ; et c'est là le summum de la grâce. Jean, dans l'Apocalypse, ne fait jamais référence à Lui comme adorateur, sauf lorsqu'Il est, en union avec Son peuple, identifié à l'adoration des quatre êtres vivants. Mais ceux-ci sont des adorateurs de Dieu et de l'Agneau. Ainsi, le symbolisme le plus élevé ne parvient pas à interpréter définitivement les mystères de la grâce. La seule vérité qui soit claire est celle de l'identification complète du Prince et Sauveur avec ceux sur lesquels Il règne en tant que Rédempteur.

Ézéchiel 47:9

Tout vivra partout où parviendra le torrent.

La gloire et la beauté de ce grand message ont été pleinement reconnues par le peuple de Dieu, qui en a fait un usage constant et tout à fait justifié dans ses interprétations de la plénitude et de la fécondité de la vie dans le baptême pentecôtiste et la présence intérieure. C'est un message auquel on se réfère constamment en considérant les paroles de Jésus le dernier jour de la fête des Tabernacles, lorsqu'il a dit : « Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture. » (**Jean 7:37-38**). En considérant cela dans son rapport avec les visions d'Ézéchiel, nous observons sa place. Le nouvel ordre est établi ; le Temple est construit et ses services sont organisés ; la ville est établie autour de lui ; le pays est réparti en fonction de lui ; l'Éternel est revenu pour habiter parmi Son peuple ; Sa volonté est administrée par un Prince sur la base de la rédemption. Tout est accompli. Maintenant, le fleuve de la vie coule de cette Maison, et donc de cette Présence divine ; il passe par l'autel ; il se dirige vers l'Araba, le désert ; il se jette dans la mer Morte ; et dans son cours, il y a la vie — « tout vivra partout où parviendra le torrent ». C'est la vie de la restauration. Pour ce qui est désolé parce que réprouvé, il n'y a pas d'autre moyen de rétablissement, de restauration. Mais il existe un moyen, grâce au caractère et à la nature de Dieu. La fin n'est pas encore venue. Le désert est toujours stérile, la mer est morte, mais le fleuve s'écoule du sanctuaire en passant par l'autel, et les « saisons de rafraîchissement de la présence du Seigneur » sont assurées, car Il « enverra le Christ, Jésus lui-même », pour la « restauration de toutes choses ».

Ézéchiel 48:35

L'Éternel est ici.

C'est là le dernier mot de ce grand prophète d'espoir, Jéhovah-Shammah. C'est l'un des grands titres et interprétations de l'Éternel, et Ézéchiel l'utilise ici pour donner le nom de la ville de Dieu. Là, en exil loin de Jérusalem, cette ville chère à son cœur, aux mains d'étrangers, ses murs détruits, son temple rasé, sa gloire éteinte, cet homme avait reçu des visions de Dieu. Ces visions lui avaient révélé la corruption de son peuple et la profondeur infinie de la grâce de Dieu. Il avait vu l'Éternel abandonner Son peuple, et la réprobation et la désolation qui s'ensuivirent. Il avait défendu la justice de cette réprobation. Mais il avait vu plus encore. Il avait compris que, par la réprobation, Dieu œuvrait à la restauration. Il avait vu les processus de cette restauration et sa gloire dans l'ordre rétabli et ennobli. Dans son dernier message, il avait décrit la nouvelle division du pays entre les tribus de Jéhovah, chaque territoire s'étendant d'est en ouest, et l'ensemble, y compris toute la terre promise aux pères. Au centre de tout se trouvait le Sanctuaire, entouré du territoire du Prince, des Prêtres, des Lévites et de la Cité. La Cité avec ses douze portes est la vision finale. Le prophète l'a contemplée, et voyant sa gloire complète, il l'a nommée « L'Éternel est ici ». Ce nom exprime la satisfaction complète, celle de Dieu et celle de l'homme. Dieu est vu au repos parmi Son peuple, Son dessein originel réalisé. L'homme est vu au repos en Dieu, sa véritable destinée atteinte. Jean, à Patmos, eut également la vision de la cité de Dieu, et sa gloire finale était la même : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. »

Daniel 1:8

Or Daniel résolut dans son cœur. (version Ostervald)

Dans ce premier chapitre, nous avons une introduction à Daniel. La datation montre qu'il a été emmené en captivité avant Ézéchiel, faisant partie de ceux qui ont été emmenés de Jérusalem lors de la première invasion de Nabuchodonosor, au cours de la troisième année du règne de Jojakim. Il était manifestement encore jeune à l'époque. Il semble qu'il ne soit jamais retourné à Jérusalem. Son histoire est remarquable, car malgré le fait qu'il faisait partie du peuple captif, il a fini par occuper des postes de pouvoir dans trois royaumes, à savoir Babylone, la Médie et la Perse, sans jamais dévier de sa loyauté indéfectible envers le Dieu de ses pères. À cet égard, sa toute première expérience l'a exposé à un grave danger. Il faisait partie des personnes choisies pour servir la royauté, et a donc été introduit dès le début dans les relations de la cour. Il devait apprendre la culture et la langue des Chaldéens, afin de pouvoir être attaché à la personne du roi. Il y avait là, en effet, un danger pour un jeune homme, si impressionnable et si susceptible d'être influencé par l'éclat de la splendeur matérielle. Mais Daniel ne subit aucune détérioration de son caractère, ni à ce moment-là, ni par la suite. Ces mots nous révèlent le secret de cette force. Il « résolut dans son cœur ». C'est une belle expression, qui révèle une conviction, dynamisée par le renforcement de la volonté. Ayant ainsi fait son choix intérieurement, il agit en harmonie avec celui-ci, en demandant la permission de vivre et d'agir selon sa conviction. Dieu est alors intervenu, en lui permettant de « trouver faveur et grâce devant le chef des eunuques » afin qu'il « ne se souille pas ». La première chose dans la vie est d'avoir un objectif clairement défini et accepté, puis d'agir en conséquence. Si cet objectif est juste, Dieu coopère toujours et Il est capable de contrôler les circonstances dans l'intérêt de celui-ci.

Daniel 2:17

Ensuite Daniel alla dans sa maison, et il instruisit de cette affaire Hanania, Mischaël et Azaria, ses compagnons.

Dans ce chapitre, nous avons le récit de la première activité de Daniel dans l'accomplissement de sa mission divine. Tout ce qu'il a fait dans les trois royaumes mondiaux auxquels il était associé était d'importance secondaire. Il a été choisi par Dieu pour vivre parmi ces royaumes afin de les observer dans leur relation avec le Royaume de Dieu, et d'interpréter cette relation à ceux à qui il s'adressait, ainsi qu'aux hommes de tous les temps à travers l'écriture de ce livre. La méthode de Dieu consistait à faire rêver les rois, à leur faire voir des visions, à les saisir par des manifestations surnaturelles, que Daniel devait interpréter. Nabuchodonosor vit dans ses rêves une image colossale et en fut troublé. Aucun de ses magiciens ou astrologues ne pouvait reconstituer le rêve, et encore moins l'interpréter. Daniel était capable de faire les deux, non pas, comme il le disait, par sa propre sagesse, mais par la révélation que Dieu lui avait donnée. On peut imaginer la situation et la difficulté naturelle que cela représentait pour Daniel. Il était tout à fait incapable, par sa propre sagesse, de faire plus que ce que les magiciens du roi pouvaient faire. Pourtant, il était manifestement conscient d'un appel et d'une relation divins. Le récit de sa première action est très beau. Il rassembla le petit groupe de ses amis, qui partageaient sa loyauté envers le Dieu de leurs pères, et il sollicita leur coopération dans la prière. Cette prière fut entendue et exaucée : le secret fut révélé à Daniel dans une vision nocturne. Si le premier secret de la vie est celui d'un dessein du cœur, il n'y a pas de force égale à celle qui permet non seulement de préserver la vie, mais aussi de la rendre utile, comme celle de la prière, et la prière gagne en puissance lorsqu'elle est renforcée par la communion avec ceux qui sont animés du même dessein. Que chaque homme appelé au service divin cultive une camaraderie avec des âmes loyales, non pas tant pour discuter que pour prier.

Daniel 3:18

Simon, sache…

Il s'agit d'une citation très incomplète, mais elle nous présente la foi dans sa plus belle expression. Ce chapitre raconte l'histoire de l'orgueil de Nebucadnetsar. Dans le rêve que Daniel lui avait interprété, il avait été décrit comme la tête d'or du colosse du pouvoir mondial. Il érigea alors une statue d'or. On ne nous dit pas qu'elle était destinée à représenter un dieu ; il est probable qu'elle était plutôt destinée à représenter son propre pouvoir. Tous reçurent l'ordre de se prosterner devant elle et de l'adorer. Daniel n'apparaît pas dans cette histoire, mais ses trois compagnons, avec lesquels il avait cherché la communion dans la prière, sont présents. C'était là un test de leur loyauté envers le Dieu de leurs pères et envers Sa loi, qui interdisait strictement d'adorer quelque image que ce soit. Ils n'ont pas hésité. Ils ont refusé et ont été amenés devant le roi. Ils lui ont déclaré, dans un langage plein de respect pour lui, mais inspiré par une loyauté totale envers Dieu, qu'il n'était pas nécessaire de répondre, car leur position était connue. Ils ont ajouté à l'intention du fier monarque que Dieu était capable de les délivrer et ont affirmé leur confiance qu'Il le ferait. C'était une foi magnifique. Mais ils allèrent plus loin en disant : « Simon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as élevée. » C'est là la foi à son plus haut niveau. Le salut est souhaitable et attendu, mais s'il ne vient pas, on ne peut pour autant abandonner le seul vrai Dieu. La mort, conséquence de la loyauté envers Lui, est préférable au salut obtenu au prix du reniement de Dieu. Telle est la foi qui triomphe du monde.

Daniel 4:3

Son règne est un règne éternel, et sa domination subsiste de génération en génération.

Les trois premiers versets de ce chapitre contiennent la proclamation faite par Nebucadnetsar à la suite d'une expérience qu'il avait vécue. Le récit complet de cette expérience est ensuite donné dans les versets **4:4-36**. Le dernier verset est lié aux trois premiers, dans la mesure où il ajoute une note de louange à la proclamation. Cette expérience s'est étendue sur au moins huit ans. Il a d'abord eu une vision. Celle-ci lui a été interprétée avec une grande fidélité par Daniel. Un an plus tard, la folie s'est emparée de lui. Elle a duré sept ans, pendant lesquels il a vécu comme une bête. Le péché du roi était l'orgueil et, par conséquent, l'oubli de Dieu. Cet orgueil s'est exprimé dans les mots rapportés au verset 30. La leçon qui lui a été enseignée est contenue dans ces mots : « Son royaume est un royaume éternel, et sa domination s'étend de génération en génération. » Remarquez comment cette idée revient dans le récit de l'expérience (voir les versets **4:17**, **25**, **32** et **34**). Cette déclaration de la proclamation est complète. Le royaume de Dieu est reconnu dans sa durée : « Son royaume est un royaume éternel » ; et dans sa continuité : « Son règne s'étend d'une génération à l'autre ». C'est une vérité que les hommes de foi ont parfois du mal à saisir ou à ressentir. Dieu n'est pas détrôné ; Il ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Il règne aujourd'hui, dans le royaume des hommes, et il donne le royaume à qui il veut. Nous prions comme Jésus nous l'a enseigné pour que le Royaume vienne, c'est-à-dire pour que les hommes s'y soumettent volontairement et trouvent ses bénédictions. Ce faisant, n'oublions jamais que même si les hommes ne le font pas encore, « Jéhovah règne ». La véritable force de tous les rois et dirigeants terrestres réside dans la découverte de ce fait et dans la soumission à celui-ci.

Daniel 5:23

Tu n'as pas glorifié le Dieu qui a dans sa main ton souffle et toutes tes voies.

Ces mots expriment le sens profond du péché de Belschatsar. La scène le représente entouré d'un millier de ses seigneurs, buvant du vin dans des vases pris dans le temple de l'Éternel et adorant des dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre. Cet homme était le fils de Nebucadnetsar. Il connaissait bien ce qui lui était arrivé. Il savait par quelles expériences son père avait été amené à reconnaître le Royaume du Très-Haut. Cela constituait donc en soi un acte de rébellion provocante contre ce Royaume. Pour cet acte final, son destin était scellé. Cette nuit-là, il fut tué. Daniel, désormais âgé, interpréta l'écriture mystique sur le mur et révéla par ces mots la véritable nature du péché de Belschatsar. Cette déclaration a une force extraordinaire. Elle reconnaît la relation de l'homme avec Dieu. Son souffle — alors impur, obscène et blasphématoire — était entre les mains de Dieu ; ses voies — tortueuses, perverses et rebelles — étaient encore sous le contrôle divin. Pourtant, cet homme avait utilisé son souffle pour blasphémer plutôt que pour louer Dieu, et ses voies avaient été celles de l'auto-indulgence plutôt que celles de l'accomplissement de la volonté de Dieu. C'est pourquoi il a perdu son plaisir, son pouvoir et sa vie. Sous de nombreuses manifestations différentes, c'est le seul péché qui entraîne la ruine humaine. Le souffle de chaque homme est entre les mains de Dieu, tout comme ses voies. Que la vie réponde à cette réalité plutôt que de s'y rebeller.

Daniel 6:10

Les fenêtres de la chambre supérieure étaient ouvertes dans la direction de Jérusalem.

Les réviseurs ont judicieusement et utilement mis ces mots entre parenthèses. Ils constituent pour nous une fenêtre ouverte à travers laquelle nous voyons le secret de la loyauté de Daniel. À cette époque, il occupait une position de pouvoir sous Darius. Les autres dirigeants l'enviaient et ont ourdi un complot astucieux pour lui causer des ennuis. La tentation créée pour lui par ce complot ne consistait pas à commettre un péché ou un acte d'idolâtrie. Il s'agissait plutôt de négliger une habitude de sa vie religieuse. Il lui suffisait de s'abstenir de prier pendant trente jours pour que leur complot échoue. Mais il ne pouvait pas le faire. La traduction de ce verset par le Dr Driver est utile : « les fenêtres de la chambre supérieure étaient ouvertes dans la direction de Jérusalem. » En un éclair, nous voyons la vie habituelle de Daniel. Là, sur le toit de sa maison, se trouvait une chambre supplémentaire, construite de telle sorte que ses fenêtres ouvertes donnaient sur Jérusalem. C'était sa maison de prière. Là, trois fois par jour, il adorait son Dieu, lui demandant ce dont il avait besoin et le louant. Ses yeux étaient toujours tournés vers la ville du grand Roi, tandis que son cœur communiait avec Lui. Toute sa vie était organisée autour de cette attitude et de cette activité. Négliger cela ne serait-ce qu'un seul jour aurait été un désastre pour un homme comme lui. Il ne pouvait donc pas faire autrement. Lorsque notre vie est centrée sur Dieu, nous pouvons toujours nous permettre de laisser les circonstances à la discrétion de Celui en qui nous avons confiance. L'occasionnel est toujours influencé par l'habituel. Alors, que notre habitude soit toujours celle des fenêtres donnant sur Jérusalem et du cœur en communion avec Dieu.

Daniel 7:2

Voici, les quatre vents des cieux firent irruption sur la grande mer.

Avec ce chapitre, nous entamons la deuxième partie de ce livre. Au cours des six premiers chapitres, nous avons pris conscience de la nuit historique au milieu de laquelle Daniel a vécu ; et nous avons vu quelque chose de l'influence qu'il a exercée sur les grandes puissances mondiales au sein desquelles il occupait de hautes fonctions. Le reste du livre est consacré à la lumière prophétique qui lui a été donnée, et qui nous est transmise à travers lui. Dans ce chapitre, nous avons le récit d'une vision qui lui est apparue au cours de la première année du règne de Belschatsar. Il s'agissait d'une vision de la succession de quatre grandes puissances mondiales et de leur renversement final par le royaume du Fils de l'homme et des saints, qui est le royaume du Très-Haut. L'étudiant comparera cette vision avec celle de Nebucadnetsar, que Daniel avait interprétée (chapitre 2) ; ce faisant, il verra le même développement des puissances mondiales, évoluant vers la même consommation. J'ai souligné ces mots car ils offrent une révélation fondamentale. En contemplant la grande mer agitée des affaires humaines, Daniel vit ces grandes puissances mondiales émerger de cette mer ; mais elles furent contraintes d'apparaître par « les quatre vents du ciel », qui « se déchaînèrent sur la grande mer ». L'autorité finale ne surgit pas de cette mer. Mais celles qui le firent, apparurent sous la contrainte de ces vents célestes. Dieu n'a jamais renoncé aux affaires humaines. Les hommes accomplissent le mal qui est en eux jusqu'à sa manifestation complète, et ils le font sous la contrainte divine.

Daniel 8:25

Il s'élèvera contre le chef des chefs; mais il sera brisé, sans l'effort d'aucune main.

La vision de Daniel rapportée dans ce chapitre lui fut révélée au cours de la troisième année du règne de Belschatsar. Comme l'explique Gabriel, elle concernait le renversement de l'empire médo-persan par celui des Grecs. Il s'agissait d'une prédiction remarquablement lucide de tout ce qui allait se produire, en particulier des agissements d'Antiochus Épiphane. Son orgueil l'a poussé si loin qu'il a ouvertement défié Dieu par ses actions, en violant son sanctuaire. Le titre « Épiphane » qu'il s'est attribué signifie « Manifesté », et le fait de s'attribuer ce titre était en soi une revendication de divinité. Il s'est ainsi opposé au Prince des princes. C'est la conséquence logique de l'ambition autocratique. Elle s'oppose à toute règle et autorité autres que les siennes, et si elle triomphe de ses concurrents humains, elle tente de se débarrasser de l'autorité suprême, qui est celle de Dieu, et elle le fait en revendiquant pour elle-même la puissance et l'autorité divines. Cela s'est produit à maintes reprises dans les affaires humaines, et cela se produira au moins une fois de plus, avec l'homme du péché, l'Antéchrist. Mais lorsqu'elle agit ainsi, elle court à sa perte, elle tombe sur le Rocher et est brisée sans intervention humaine, c'est-à-dire non pas par l'intervention humaine, mais par l'action directe de Dieu. Antiochus est mort, non pas au combat, mais par le coup rapide de Dieu, qui a pris la forme d'un dérangement mental. Si cette vision de Daniel concernait principalement la Grèce, ses principes sont d'application perpétuelle et s'accompliront pleinement dans les derniers événements de cet âge.

Daniel 9:24

Soixante-dix semaines ont été fixées.

Alors que l'échéance des soixante-dix ans de désolation de Jérusalem, prédite par Jérémie, approchait, Daniel se mit à rechercher le Seigneur dans la repentance et la prière au nom de son peuple. La prière, telle qu'elle est rapportée dans ce chapitre, était une grande prière, dont l'urgence et l'intensité trouvaient enfin leur expression dans des phrases courtes et percutantes : « Écoute, Seigneur ! ô Seigneur, pardonne ; ô Seigneur, écoute et agis ; ne tarde pas, pour l'amour de toi, ô mon Dieu, car ta ville et ton peuple sont appelés de ton nom. » La réponse à cette prière fut la venue de Gabriel auprès de Daniel et la révélation des temps et des saisons des tribulations et de la restauration d'Israël. Cette révélation était particulièrement explicite. Elle couvrait une période totale de 490 ans, divisée en trois parties : premièrement, sept semaines, soit quarante-neuf ans ; deuxièmement, soixante-deux semaines, soit quatre cent trente-quatre ans ; enfin, une semaine, soit sept ans. Le total est de soixante-dix semaines, soit quatre cent quatre-vingt-dix ans. Cette prédiction s'est littéralement accomplie. Les soixante-neuf semaines ont commencé avec le décret de Cyrus et se sont terminées avec le baptême de Jésus. C'est là que la soixante-dixième semaine a commencé. Au milieu de celle-ci, le Messie a été retranché.

Daniel 10:8

Mon visage changea de couleur et fut décomposé, et je perdis toute vigueur.

Les trois derniers chapitres de ce livre sont étroitement liés. Ils nous racontent la dernière des visions de Daniel et les secrets qui lui ont été révélés pendant cette vision. Cette expérience lui est venue à un moment de grande douleur. On ne nous dit pas la cause de son chagrin, mais il ne fait pratiquement aucun doute qu'il était rempli d'inquiétude pour son peuple et son avenir. La vision est décrite dans ce chapitre, et les révélations sont contenues dans les deux chapitres suivants. Les mots que nous avons soulignés nous indiquent le premier effet produit sur Daniel par la gloire de l'Être qu'il regardait. Il est intéressant d'observer ses références à cet « Être ». Il est décrit comme « un homme » (verset **10:5**) ; « quelqu'un qui ressemblait à un fils de l'homme » (verset **10:16**) ; et « quelqu'un qui avait l'apparence d'un homme » (verset **10:18**). Chaque fois, la description est accompagnée d'une déclaration de contact : « Une main me toucha » (verset **10:10**) ; « Quelqu'un… toucha mes lèvres » (verset **10:16**) ; et « Il me toucha de nouveau » (verset **10:18**). La similitude entre toutes ces descriptions et l'expérience de Jean à Patmos est évidente (**Apocalypse 1:9-10:18**). Certains disent que Jean s'est inspiré de Daniel. Nous ne le pensons pas ; nous pensons plutôt que son propre récit est vrai et qu'il a rapporté ce qu'il a vu. Puis, le même personnage est apparu à Daniel, et nous avons ici la christophanie la plus remarquable de l'Ancien Testament. Il est frappant de constater que la gloire de cette vision était telle que Daniel, un homme décrit à plusieurs reprises comme « très aimé », a été submergé par un sentiment d'indignité totale à sa vue. Une vision du Christ produit toujours cet effet, mais son toucher est toujours celui de la guérison et de la force.

Daniel 11:2

Maintenant, je vais te faire connaître la vérité.

Ainsi sont présentées les révélations données à Daniel par l'être glorieux qu'il a vu dans sa vision. Elles occupent tout ce chapitre et les quatre premiers versets du chapitre douze. Nous devons garder à l'esprit que la vision et les révélations lui ont été données en réponse à la tristesse de son cœur concernant son propre peuple. Les révélations lui montreraient que, même si les circonstances pouvaient le laisser perplexe, elles étaient toutes claires dans l'esprit de Dieu et que tout allait dans le sens de Son dessein prédestiné. Dans ce chapitre, nous avons une prédiction singulièrement complète des choses qui allaient se produire. Aujourd'hui, nous pouvons la lire comme une histoire. Elle prédisait brièvement les événements de la période perse sous quatre rois, puis les actions d'Alexandre et la désintégration de son empire à sa mort. Elle décrit les accords et les conflits entre Antioche et l'Égypte, puis, de manière très détaillée, la période d'Antiochus Épiphane. Sans interruption, la révélation a ensuite sauté des siècles et des millénaires, et a décrit la période finale au cours de laquelle les enfants du peuple de Daniel connaîtraient « un temps de détresse », débouchant sur la délivrance, la résurrection et la gloire. Ce « temps de détresse » a rapidement suivi l'heure sombre de la mort du Messie. L'histoire des souffrances des Juifs au cours de la génération suivante est l'une des plus effroyables de l'histoire. Elle a atteint son apogée avec la chute de Jérusalem. La délivrance, la résurrection et la gloire ne sont pas encore venues.

Daniel 12:13

Et toi, marche vers ta fin; tu te reposeras, et tu seras debout pour ton héritage à la fin des jours.

Ce furent les dernières paroles que l'être glorieux de la vision adressa à Daniel. À la fin des révélations, il entendit la déclaration claire et catégorique selon laquelle la période de trouble durerait trois ans et demi. Cela coïncidait exactement avec la déclaration faite dans la vision précédente concernant la puissance de l'ennemi final (voir **7:25**) et avec la référence à la moitié de la semaine de sept ans dans une autre vision (voir **9:27**). Cette déclaration explicite laissa Daniel perplexe, et il demanda : « Mon seigneur, quelle sera l'issue de ces choses? » La réponse déclara que ces choses n'étaient pas destinées à être révélées à ce moment-là ; et que, par conséquent, l'attitude de foi et de bénédiction consistait à attendre. Puis vinrent ces tout derniers mots, pleins de lumière et de réconfort. Daniel irait dans la tombe ; mais ce serait pour se reposer et attendre, et non pour perdre la réalisation effective. À la fin des temps, lorsque tous les desseins de Dieu seraient accomplis, il se tiendrait à sa place, c'est-à-dire à la place qui lui était assignée dans l'ordre triomphant. Ainsi, Daniel et toute l'armée des âmes qui, partageant la même foi que lui, ont accompli leur service terrestre, attendent dans cette vie où ils ne comptent pas le temps en années, jusqu'à la consommation. Quand elle viendra, au moment fixé par Dieu, tous ceux qui ont partagé les souffrances partageront le triomphe. C'est dans le sens le plus complet que nous pouvons utiliser ces mots pour tous ceux qui, depuis la mort du Messie, dorment en Jésus. Dieu les amènera avec lui lorsqu'il entrera dans la gloire finale de son royaume établi sur terre.

Osée 1:2

Lorsque l'Éternel commença à parler par Osée, l'Éternel dit à Osée... (version Ostervald)

Ces mots sont importants et doivent être interprétés correctement si nous voulons en comprendre la signification. Je pense que l'interprétation d'Ewald, « Au commencement, lorsque l'Éternel parla à Osée », nous aide à comprendre. Le mot « avec » est sans aucun doute préférable à « par ». Il ne s'agit pas d'un message que Jéhovah a transmis par l'intermédiaire de son serviteur, mais de quelque chose qu'il a dit en communion avec lui. Là encore, l'expression « au commencement » est importante, car elle nous montre que lorsque cela a été écrit, l'auteur jetait un regard rétrospectif et interprétait les événements à la lumière de l'expérience qu'ils avaient produite. Dans ces trois premiers chapitres, nous avons un récit de la tragédie qui a frappé Osée dans sa vie familiale, de la façon dont il a vécu en communion avec Dieu à travers tout cela et de la façon dont cette tragédie et cette communion l'ont amené à une nouvelle compréhension du péché d'Israël tel que le ressentait Jéhovah lui-même. Dans ce chapitre, la tragédie elle-même n'apparaît pas, sauf dans les premières phrases. Osée était marié à Gomer, et ils eurent des enfants ; à leur naissance, ils reçurent des noms qui reflétaient la vision nationale du prophète. Il n'y a aucune raison de penser que Gomer était tombée dans le péché avant le mariage, ni au début de celui-ci. Osée ne savait pas qu'elle était capable d'infidélité. Mais Dieu le savait, et Il a permis à Son serviteur de traverser cette épreuve afin qu'il puisse comprendre le cœur divin. Et toute l'histoire prouve à quel point cela en valait la peine ; car finalement, même Gomer a été restaurée, comme nous le verrons. Combien le regard rétrospectif révèle constamment la guidance divine là où elle semblait la plus improbable.

Osée 2:15

Là, je lui donnerai ses vignes et la vallée d'Acor, comme une porte d'espérance.

Quelle merveilleuse expression, et peut-être encore plus lorsque nous traduisons Acor et lisons : « La vallée de la détresse pour une porte d'espoir ». Nous sommes maintenant introduits à la tragédie dans la vie du prophète. Gomer s'était montrée infidèle, et ce de la pire manière qui soit, coupable non seulement d'adultère, mais aussi de prostitution. Mais alors que son cœur était ainsi meurtri, Osée était toujours en communion avec Dieu au sujet d'Israël, et se préparait à son ministère auprès du peuple, peut-être même l'exerçait-il déjà. Sa douleur personnelle s'est immiscée dans cette communion, et l'Éternel s'en est servi pour faire comprendre au prophète ce que l'infidélité d'Israël signifiait pour Lui. Ainsi, les paroles du prophète se transforment presque immédiatement en langage de l'Éternel. La colère de l'Éternel est celle d'un amour blessé, et Ses relations avec Son peuple doivent être caractérisées par la sévérité qui découle d'une telle colère. C'est par une discipline sévère qu'Israël sera restauré, cette restauration étant le but de la discipline : « La vallée de la détresse pour une porte d'espoir ». Il est facile de comprendre l'émerveillement que tout cela a suscité dans l'âme d'Osée. Souffrant à cause du péché de Gomer, il a appris combien le péché d'Israël était grand, car l'Éternel a interprété sa propre souffrance par la souffrance de son serviteur. Après avoir traité avec Gomer en la séparant de lui, il a accepté la justesse du jugement divin sur Israël. Mais n'était-ce pas là une nouvelle révélation pour lui ? Jéhovah a parlé de cette discipline comme d'une « vallée de la détresse pour une porte d'espérance » ! Qu'en est-il de Gomer ? Est-ce ainsi qu'il avait considéré l'action qu'il avait justement prise à son égard ?

Osée 3:1

Va encore, et aime une femme aimée d'un amant, et adultère; aime-la comme l'Éternel aime les enfants d'Israël.

Nous avons terminé notre note précédente par des questions, et nous pensons que nous étions en droit de le faire. Les expériences du prophète avaient interprété le péché d'Israël et justifié la justice de son châtiment. Dans la communion, il avait appris le dessein divin de ce châtiment, mais il n'avait pris aucune mesure à l'égard de Gomer. Maintenant, la parole de l'Éternel lui parvint sous la forme d'un commandement en ces termes. Si Osée avait appris la nature du péché d'Israël à travers celui de Gomer, et donc la justice du rejet divin d'Israël, il apprenait maintenant la nature de l'amour dans cet ordre de l'Éternel. La proximité de sa communion avec Dieu se voit dans son obéissance immédiate à l'égard de Gomer. Le prix qu'il a payé pour elle révèle à quel point elle était tombée bas ; et, en effet, le fait qu'il ait dû l'acheter. Le prix en argent et en nature s'élevait à environ trente sicles, le prix d'un esclave, ce qu'elle était probablement devenue. Remarquez que l'ordre de l'Éternel n'était pas de la racheter, mais de l'aimer ; cependant, son rachat était la conséquence nécessaire. Ainsi, Osée, à travers les expériences tragiques de sa propre vie, fut amené à une communion très étroite avec Dieu et préparé pour son ministère auprès d'Israël. Tout au long de ses messages, les grandes notes résonnent, témoignant de sa compréhension de la nature effroyable du péché, de la justice du jugement divin et, surtout, de la puissance invincible de l'amour divin. C'est en effet l'amour de Dieu qui « ne change pas quand il trouve le changement » ; Son amour est celui qui « ne faillit jamais ». Toutes les souffrances endurées par Ses messagers en valent la peine, car elles les amènent à une telle compréhension du péché, du jugement et de l'amour.

Osée 4:17

Éphraïm est attaché aux idoles: laisse-le.

Dans les onze derniers chapitres de ce livre, nous avons soigneusement édité des notes, plutôt que des rapports verbatim des paroles prophétiques. Ceux-ci peuvent être divisés en trois sections. La première (4:1-6:3) décrit la pollution de la nation d'Israël et traite de sa cause. La cause était la pollution des prêtres, qui a entraîné la pollution de toute la nation. Au cours de sa prophétie à Israël, l'esprit d'Osée s'est tourné vers Juda, et il a inséré un message à la nation du sud pour qu'elle se méfie de toute complicité avec Israël. C'est le sens des mots que nous avons soulignés. Éphraïm était à l'époque la tribu dominante en Israël, ce qui explique les références constantes du prophète à cette tribu (le nom apparaît trente-sept fois). Ce mot a souvent été interprété comme constituant une condamnation d'Éphraïm, comme si l'Éternel déclarait qu'il abandonnait complètement la nation. Mais cela contredirait tout l'enseignement du prophète. Il s'agissait plutôt d'un avertissement solennel à Juda, la mettant en garde contre toute alliance politique avec Israël. La distinction est révélatrice. Dieu n'abandonne pas complètement Son peuple, même lorsqu'il Lui est infidèle, mais par la discipline et les épreuves, Il le ramène à Lui. Néanmoins, ceux qui Lui sont fidèles doivent se tenir à l'écart des infidèles ; ils ne peuvent avoir de communion avec ceux qui sont attachés aux idoles. Pour l'Église chrétienne, la parole d'amour de l'apôtre implique cela, comme le montre d'ailleurs toute sa lettre. Nous pensons à cette injonction finale de sa première épître : « Petits enfants, gardez-vous des idoles. »

Osée 5:15

Je m'en irai, je reviendrai dans ma demeure, Jusqu'à…

Le mot « jusqu'à », qui conclut la citation, est un mot saisissant et éclairant. Dans ce chapitre, nous avons le message spécial du prophète aux prêtres, au peuple et au roi, concernant la pollution nationale et les jugements divins qui en découlent. Ces derniers sont décrits dans leur nature progressive. Il y eut d'abord le jugement de la teigne et de la pourriture. Celui-ci s'était déjà abattu sur eux ; ils étaient malades et faibles, alors qu'ils auraient dû être forts. Puis vint le jugement de la calamité venue de l'extérieur, suggérée par la figure du lion et du lionceau, tous deux chasseurs de proies. La forme finale fut celle du retrait divin. L'Éternel déclara qu'Il s'en irait et retournerait à Sa place. C'était la calamité la plus terrible qui pouvait nécessairement s'abattre sur ce peuple. On se souviendra que, bien plus tard, Ézéchiel vit dans ses visions cette même chose se produire dans le cas de Juda. C'est en rapport avec la phase finale du jugement que le prophète utilisa ce mot « jusqu'à ». Le retrait divin ne devait pas être définitif ; c'était une méthode destinée à produire un résultat qui rendrait son retour possible. « Dans leur affliction, ils Me chercheront avec ferveur », et lorsque ce sera le cas, Il reviendra. La gloire ultime de la vision d'Ézéchiel était qu'il voyait le retour de l'Éternel dans Sa maison et donc auprès de Son peuple. Cette note se retrouve toujours dans les paroles qui parlent des jugements de l'Éternel sur Son peuple. Lorsque, longtemps après ces événements, le Messie dut prononcer un jugement sur la ville et prolonger la période de désolation parce qu'Il avait été rejeté, nous retrouvons encore le mot « jusqu'à ce que » : « Voici, votre maison vous sera laissée déserte ; car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Osée 6:4

Votre piété est comme la nuée du matin, Comme la rosée qui bientôt se dissipe.

Avec ce quatrième verset du chapitre, commence la deuxième partie des messages prophétiques. Elle se poursuit jusqu'au quinzième verset du chapitre et traite principalement du châtiment qui doit s'abattre sur la nation corrompue. Dans la première partie (versets **6:4-11**), l'ensemble du cas a été brièvement exposé. Le désir divin était de trouver un moyen d'amener le peuple à une repentance profonde, à l'activité de la miséricorde et à la connaissance de Dieu. La réponse humaine a été la transgression, la trahison et les voies de la méchanceté qui en ont découlé. Éphraïm et Juda ont tous deux connu des moments et des dispositions de bonté, mais ceux-ci étaient éphémères, ils n'ont pas duré, ils n'ont produit aucun résultat permanent. Ces manifestations de bonté étaient comme un nuage matinal, une brume montant de la mer, trop faible pour produire une récolte, rapidement dissipée par la chaleur ardente du soleil. Quelle figure de style saisissante, et comme nous sommes conscients qu'elle décrit avec justesse notre bonté. Dans nos moments d'égarement et de déloyauté, nous avons aussi des moments et des humeurs de bonté. Nous réalisons la meilleure voie, nous y retournons, mais nous échouons encore et encore. Nous avons besoin de bien plus que notre propre bonté pour produire une vie fructueuse en sainteté. Un tel fruit ne vient que d'un « arbre planté près d'un cours d'eau ». Cet arbre « porte son fruit en saison » et « ses feuilles ne se flétrissent pas ». L'admiration humaine pour la bonté et l'aspiration à celle-ci ne mènent pas à sa réalisation. Ce n'est que lorsque notre vie humaine est alimentée par les courants divins que sa bonté est durable.

Osée 7:9

...Et il ne s'en doute pas... Et il ne s'en doute pas.

Ce chapitre contient le diagnostic du prophète sur la maladie qui ronge la nation. Il déclare que le désir de Dieu d'agir est contrarié par la pollution de la nation et son refus délibéré de reconnaître Dieu. Dans toute cette description, il n'y a pas de mots plus pathétiques et tragiques que ceux-ci, répétés deux fois dans ce verset. L'image utilisée est celle d'un homme dont la force est détruite par des étrangers et dont la faiblesse est manifeste pour les autres - comme en témoignent ses cheveux gris - mais qui ignore ces deux choses. Telle était, selon le prophète, la condition de la nation d'Israël. Sa force était dévorée par ses alliances ; les signes de décadence étaient évidents pour l'observateur extérieur, mais la nation ignorait la vérité. Cela rendait la situation d'autant plus difficile. Quand une nation connaît sa faiblesse, elle est à mi-chemin de la guérison. Cela vaut également pour un homme. Peut-on imaginer une situation plus tragique que celle d'une maladie et d'une décadence dont le malade n'a pas conscience ? Pourtant, cela a souvent été le cas des nations. Elles maintiennent une apparence de vigueur et de fraîcheur grâce à toutes sortes d'artifices qui ne trompent personne, sauf elles-mêmes. Il en va de même pour les hommes. Que ce soit pour les nations ou pour les hommes, le seul espoir dans un tel cas est qu'une parole qui réveille ou un jugement qui vivifie puisse créer une véritable conscience. Le sentiment d'une force perdue, la découverte de cheveux gris, peuvent être le moyen de guérir et de se rétablir. Pour amener les hommes et les nations à cette prise de conscience, à cette découverte, Dieu agit sans cesse, par la parole prophétique et par l'acte punitif.

Osée 8:1

Embouche la trompette!

Ces mots constituent un ordre abrupt et surprenant, manifestement donné au prophète. Il lui a été ordonné d'avertir la nation du jugement imminent. Il l'a fait en une phrase courte et percutante : « L'ennemi fond comme un aigle sur la maison de l'Éternel. » Le mot suivant, « parce que », introduit le message principal, qui consiste en une déclaration claire des raisons de la calamité. La première est la transgression et l'infraction, c'est-à-dire la désobéissance délibérée à la loi. La deuxième est la rébellion, qui se manifeste par la mise en place de rois et de princes qui ne sont pas désignés par Dieu. La troisième est celle de l'idolâtrie, la création de fausses représentations de Dieu - le veau de Samarie. La quatrième est celle de la recherche d'aide dans des alliances avec d'autres nations. La cinquième est celle de l'érection de faux autels et de la profanation de ceux de l'Éternel. Ainsi, en quelques phrases succinctes, le prophète a récapitulé les déclarations sur les péchés de la nation que tous les prophètes ont dénoncés. Enfin, il a décrit la situation dans son ensemble en termes de péché national et de châtiment divin, en ces termes : « Israël a oublié celui qui l'a fait, Et a bâti des palais, Et Juda a multiplié les villes fortes; Mais j'enverrai le feu dans leurs villes, Et il en dévorera les palais. » Chaque fois qu'une nation abandonne Dieu, elle assure sa ruine. Elle peut, pendant un certain temps, vivre dans le luxe, construire des palais et se donner un sentiment de sécurité en fortifiant ses villes, mais tôt ou tard, le feu divin détruira les villes et dévorera les châteaux. Il n'y a pas de véritable plaisir, ni de véritable sécurité, si ce n'est ceux que l'on trouve dans le maintien de bonnes relations avec Dieu. « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain ; si l'Éternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain. »

Osée 9:17

Mon Dieu les rejettera, parce qu'ils ne l'ont pas écouté, Et ils seront errants parmi les nations.

Le prophète décrit dans ce message le « tourbillon de calamités qui s'abattra sur Israël à cause de ses souillures ». Il interdit toute complaisance dans la fausse joie et déclare que toutes les raisons de se réjouir seront supprimées. De plus, le peuple sera emmené en exil. La parole prophétique cessera. Leurs actions seront punies par l'absence d'enfants. Les mots que nous avons soulignés constituent la dernière déclaration du prophète concernant la nation. Le peuple allait être rejeté par Dieu et errer parmi les nations. Le mot « errants » a le sens de « fugitifs », ceux qui sont loin de leur foyer et incapables de trouver un foyer. Ce ne sont pas des réfugiés parmi les nations. Les réfugiés sont ceux qui sont accueillis avec hospitalité. Les fugitifs ne sont pas les bienvenus. Cette parole d'Osée s'est accomplie depuis longtemps et à grande échelle. Le peuple de Dieu est toujours Son peuple. Sa séparation des autres peuples n'a jamais cessé. Mais il est errant, fugitif, sans foyer ; et il ne trouvera jamais de foyer tant qu'il n'aura pas retrouvé une relation juste avec le Dieu qu'il n'a pas voulu écouter. Longtemps après l'époque d'Osée, Dieu est venu à lui en la personne de Son Fils. Il L'a rejeté. C'est pourquoi la discipline continue. Il s'agit d'une discipline, et non d'une destruction. Ils seront encore ramenés chez eux, et cela par celui qu'ils ont rejeté. Et ce sera une chose glorieuse pour le monde ; « Car si leur rejet est la réconciliation du monde, que sera leur acceptation, sinon la vie d'entre les morts ? » (**Romains 11:15**)

Osée 10:1

Israël était une vigne féconde, Qui rendait beaucoup de fruits.

Ce chapitre marque la fin de la deuxième partie de la prophétie, dont le thème était le châtiment de la pollution. Il s'agit d'un message qui a la nature d'une récapitulation et d'un appel. Les deux premiers versets exposent l'ensemble du problème, tant en ce qui concerne l'échec national que le jugement divin. Ces mots précis, interprétés par ceux qui suivent immédiatement, déclarent de manière inclusive le fait de l'échec. Le prophète a utilisé la figure de style si souvent employée par ces serviteurs de Dieu dans les temps anciens - et actuellement par notre Seigneur lui-même dans Son enseignement - celle de la vigne. Il était inévitable qu'ils le fassent, car la vigne était l'emblème national, le symbole du dessein de Dieu dans la création de la nation. Tout l'accent dans ces paroles d'Osée doit être mis sur le pronom « son ». Le péché de la nation était de ne pas avoir porté le fruit de l'Éternel, mais d'avoir porté son propre fruit. « Selon la multitude de ses fruits, il a multiplié ses autels. » Ésaïe a insisté sur le même sujet lorsqu'il a dit que la vigne avait produit des raisins sauvages au lieu de raisins ; plus tard, Jérémie a décrit Juda comme « la plante dégénérée d'une vigne étrangère ». Voici un test pour le peuple de Dieu à tout moment. Toutes leurs ressources leur sont accordées par Dieu, dans le but de produire des fruits conformément à la volonté de Dieu. Lorsqu'ils prostituent ces mêmes ressources pour produire des fruits qui correspondent à leurs propres désirs et objectifs, ils se rendent coupables de la plus vile des fautes. La figure du fruit, où qu'elle se trouve, suggère la production de ce qui est conforme à la volonté de Dieu, et ce, au nom des autres. Les fruits ne sont jamais destinés à notre propre consommation. Recevoir des dons de Dieu et les consommer selon nos propres convoitises, c'est-à-dire selon nos propres désirs, est le comble du péché.

Osée 11:8

Comment t’abandonnerais-je, Éphraïm ? (version Ostervald)

Les quatre derniers chapitres de ce livre contiennent la dernière partie des messages du prophète. Leur thème principal est l'amour de l'Éternel. Pour les lire intelligemment, il est nécessaire de distinguer les passages qui rapportent les paroles de l'Éternel de ceux qui rapportent celles du prophète. Ceux-ci s'alternent, et il est utile de les mettre en évidence : l'Éternel, **11:1-12:1** ; Osée, **12:2-6** ; l'Éternel, **12:7-11** ; Osée, **12:12-13:1** ; l'Éternel, **13:2-14** ; Osée, **13:15-14:3** ; l'Éternel, **14:4-8**. Toutes les paroles de l'Éternel sont des paroles d'amour, tandis que celles d'Osée retracent l'histoire d'Israël, montrent l'échec national et font ainsi ressortir plus clairement l'amour merveilleux de l'Éternel. Dans les messages d'amour de l'Éternel, le premier mouvement expose l'amour passé de l'Éternel : « Quand Israël était jeune, je l'aimais » et révèle la continuité de cet amour. C'est le sens de cette question : « Comment t'abandonnerais-je, Éphraïm ? » et de celles qui suivent. Quelle révélation rayonnante du cœur de Dieu ! C'est le cri d'un Père concernant son enfant. L'enfant a oublié son Père, s'est détourné de lui, s'est rebellé contre son autorité, a méprisé son amour. Il n'y a aucune raison, en toute justice, pour que l'enfant ne soit pas abandonné, complètement rejeté. Mais il y a une raison. Elle se trouve dans l'amour. L'amour s'écrie en signe de protestation : « Comment t'abandonnerais-je ? » Quelle est la réponse ? C'est que l'amour n'abandonne pas l'être aimé, mais trouve plutôt le moyen de satisfaire les exigences extrêmes de la justice, de maintenir la gloire de la sainteté et de regagner, restaurer et garder l'être aimé par l'amour. C'est exactement ce qu'a fait la grâce, et cela à un coût infini et insondable.

Osée 12:7

Éphraïm est un marchand qui a dans sa main des balances fausses, Il aime à tromper.

Ce sont encore les paroles de l'Éternel. Elles sont exclamatives et vibrantes de sarcasme. Les mots « Il est » ont été ajoutés par les traducteurs, et bien qu'ils rendent la lecture plus fluide et ne soient pas inexacts, ils enlèvent une partie de la force du mot. Il serait préférable de le traduire par une exclamation : « Un trafiquant ! » En fait, même cela relève davantage de l'interprétation que de la traduction. La traduction littérale serait « Canaan ! ». Ainsi, Jéhovah appelle Israël par le nom des peuples qu'Israël avait été appelé à exterminer en raison de leur corruption. C'est une satire des plus cinglantes. Pourtant, c'était vrai. Lisez cette exclamation en relation étroite avec la parole de l'Éternel qui la précède immédiatement (**11:13-12:1**) et avec celles qui la suivent directement (**12:8**) ; vous verrez alors qu'Israël avait recherché, et apparemment trouvé, la richesse matérielle, et prétendait l'avoir fait honnêtement. L'Éternel a nié cela. Israël avait pratiqué la tromperie et le mensonge, et s'était abaissé au niveau de Canaan. Ces paroles de l'Éternel prouvent la fausseté de ce dicton spécieux : « L'amour est aveugle ». L'amour n'est jamais aveugle. Il voit très clairement. L'amour de l'Éternel pour Israël a suscité ce grand cri : « Comment t'abandonnerais-je ? » Mais l'Éternel n'était pas aveugle, et iI ne pouvait se permettre de l'être. L'amour ne manque jamais de voir le péché ; et l'amour insiste pour mettre le péché en lumière. Il ne lui permet pas de trouver une cachette ; il expose tous ses subterfuges. L'amour appelle le péché par son nom et le dépeint dans toute sa corruption. Et tout cela parce que c'est l'amour. Ce qui excuse, tolère, atténue le péché, ce n'est pas de l'amour. C'est de la folie, et finalement de la complicité avec le péché.

Osée 13:14

Je les rachèterai de la puissance du séjour des morts, Je les délivrerai de la mort. O mort, où est ta peste? Séjour des morts, où est ta destruction? Mais le repentir se dérobe à mes regards!

Ce sont également les paroles de l'Éternel, et elles atteignent leur apogée dans la déclaration de son amour. Au début, il a déclaré Son amour passé. « Quand Israël était enfant, je l'ai aimé » ; ensuite, Il a révélé son amour présent ; maintenant, Il affirme la continuité persistante de cet amour. Cette perspective englobe toute la vie et au-delà, y compris la tombe et la mort. L'amour rachètera et sauvera de tout cela. L'amour, dans sa puissance, défie ces forces obscures : « O mort, où sont tes fléaux ? O séjour des morts, où est ta destruction ? » puis déclare que, concernant cette détermination à racheter et à sauver, même de la tombe et de la mort, il n'y aura pas de repentir, c'est-à-dire pas de changement d'avis ou d'action. C'était une parole formidable et très remarquable à cette époque, où la vie et l'immortalité n'avaient pas encore été clairement mises en lumière. Elle montre à quel point Osée avait merveilleusement compris l'amour de l'Éternel. Il avait réalisé que rien ne pouvait être assez puissant pour entraver l'action victorieuse de cet amour. Devant cet amour, la mort et la tombe étaient défiées et vaincues. Nous ne nous étonnons pas que Paul, écrivant dans la pleine lumière et la gloire de la résurrection du Seigneur, et sachant ce que cette résurrection signifiait pour les hommes, se soit souvenu de ces paroles d'Osée, les ait adaptées à son argumentation et en ait fait le prélude à sa note finale de victoire et de louange : « Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ! » (**1 Corinthiens 15:57**).

Osée 14:8

Éphraïm, qu'ai-je à faire encore avec les idoles? Je l'exaucerai, je le regarderai, Je serai pour lui comme un cyprès verdoyant. C'est de moi que tu recevras ton fruit.

Une fois de plus, nous avons les paroles de l'Éternel. Elles constituent la prédiction divine de la victoire ultime de l'amour divin. Le nom Éphraïm signifie « fécondité », et cette idée est présente tout au long du texte. Lorsque le prophète traitait du châtiment de la pollution, il avait déclaré qu'Israël était une vigne luxuriante, produisant ses propres fruits (voir **10:1** et ma note). Or, la parole de l'Éternel s'oppose directement et délibérément à cela. Le jour viendra où Éphraïm dira à l'Éternel : « C'est en moi que se trouve ton fruit. » Comme dans le passage précédent, nous avons souligné que le « son » était emphatique, notons ici que le « ton » est emphatique. Le jour viendra où Éphraïm, c'est-à-dire Israël en tant que vigne de Dieu, produira le fruit qu'Il recherche ; non plus des raisins sauvages, mais les raisins de Sa culture. Et ce sera lorsque Éphraïm sera complètement racheté des idoles, qu'il répondra et considérera l'Éternel. Ce sera alors le temps d'une vie abondante, d'où viendront les vrais fruits. Cela aboutira à la victoire de l'amour de l'Éternel. Notez les premiers mots de ce message final de l'Éternel : « Je guérirai leur infidélité, je les aimerai librement. » Ainsi, ce livre merveilleux se termine par un chant d'amour triomphant. Cela est d'autant plus saisissant qu'aucune prophétie ne révèle plus clairement le caractère effroyable du péché et la nature terrible du jugement. Pourtant, l'amour en est la note dominante. En effet, c'est cela qui révèle le caractère pécheresse du péché et justifie la justice du jugement. Cet amour étonnant, que Osée a si brillamment exposé, a trouvé sa révélation ultime et complète, dans la plénitude des temps, dans l'amour du Fils de Dieu et dans le mystère impressionnant de Sa croix.

Joël 1:15

Ah! quel jour! Car le jour de l'Éternel est proche.

Joël était un prophète de Juda. Son message, tel qu'il figure dans ce livre, semble être unique, contrairement aux notes prises au cours d'un long ministère, comme dans le cas d'Osée en Israël. Il a été prononcé à l'occasion de la désolation du pays causée par une invasion de sauterelles. Au début de ce chapitre, nous avons sa description de cette désolation, qui nous permet de comprendre à quel point elle était terrible. C'était un moment où les hommes étaient susceptibles de ruminer sur la calamité, mus en grande partie par la pitié pour eux-mêmes. C'est alors que le prophète a pris la parole, et ses paroles ont interprété la situation et appelé les hommes à reconnaître la véritable signification des calamités au milieu desquelles ils vivaient. C'était le Jour de l'Éternel, ce qui signifiait que c'était le Jour du gouvernement et de l'activité divins. L'arrivée des sauterelles n'était pas un accident. Elles marchaient en rangs, en ordre, et elles accomplissaient la volonté de Dieu. C'est pourquoi le prophète appela les prêtres et le peuple à l'humiliation. Voici donc la première note de cette prophétie. Le message de Joël, du début à la fin, était celui du Jour de l'Éternel, c'est-à-dire le fait du gouvernement divin des affaires humaines ; et sa première application de ce message était d'appeler le peuple à reconnaître que le Jour de l'Éternel était alors présent, qu'il était proche : c'est-à-dire qu'il était proche, non pas dans le sens où il approchait, mais plutôt dans le sens où il était réel et immédiat. Il y a plus à dire - comme nous le verrons - mais notons bien ce premier fait. Le Jour de l'Éternel est ici et maintenant. Il règne aujourd'hui. Les calamités que traversent les hommes sont toutes sous son contrôle. Au lieu de se lamenter sur le malheur, les hommes devraient se lamenter sur le péché et crier vers l'Éternel.

Joël 2:1

Car le jour de l'Éternel vient, car il est proche.

Ces mots expriment la même idée fondamentale, mais formulée différemment. Après avoir interprété le fléau des sauterelles en déclarant que le Jour de l'Éternel était proche, le prophète dit maintenant : « Le Jour de l'Éternel vient, car il est proche. » Dans cette phrase, le mot « car » a la force de « parce que ». La vérité soulignée ici n'était pas tant celle de la réalité du gouvernement divin que celle de sa continuité. Joël déclara que le Jour de l'Éternel n'était pas terminé. D'autres expériences du jugement divin les attendaient encore. Sous la figure du fléau des sauterelles, il décrivait l'invasion imminente d'un ennemi qui apporterait des dévastations bien plus terribles au peuple. C'est pourquoi il appelait à nouveau la nation à la repentance et déclarait la manière dont elle pouvait changer le caractère même du gouvernement divin en celui de la miséricorde, de la guérison et de la restauration. Là encore, il y a matière à prêter une attention particulière. Le Jour de l'Éternel n'est pas seulement présent, il est toujours à venir. Quand une grande action de Dieu a pris fin, Son gouvernement n'a pas cessé. Il poursuit Son chemin sans interruption. Si, par une manifestation de Sa puissance et de sa majesté, les hommes n'apprennent pas les leçons qu'il veut leur enseigner, alors ils ne lui ont pas échappé. Par d'autres moyens, plus terribles que ceux déjà expérimentés, il se fera connaître. Telle est l'histoire de l'humanité, et il en sera ainsi jusqu'à ce que « le grand et terrible Jour de l'Éternel vienne », le jour où il rendra Son jugement final sur le mal afin d'établir son Royaume sur terre selon la grâce de Son cœur.

Joël 3:14

Car le jour de l'Éternel est proche, Dans la vallée du jugement.

Une fois encore, nous avons le même fardeau, mais dans son application finale. Le prophète, après avoir interprété le fléau des sauterelles et prédit une nouvelle action de Dieu dans le gouvernement, fut élevé et transporté bien au-delà de son époque immédiate. Ce mouvement a commencé dans le chapitre précédent, au verset **2:28**, avec les mots : « Et il arrivera après cela ». Cet « après cela » a transporté sa vision vers l'ère de l'Esprit qui a commencé le jour de la Pentecôte. Seuls deux versets traitent de cet âge (28 et 29). Il a ensuite parlé des signes qui indiqueraient la fin de cet âge et l'avènement d'un autre qu'il a décrit comme « le jour grand et terrible de Jéhovah ». Le mouvement final de son message concerne ce jour ultime de l'Éternel, le jour de la décision. En ce jour-là, l'Éternel restaurera Juda et Jérusalem, retrouvera son peuple perdu, Israël, traitera avec les nations par le biais de la guerre, fera de Sion le centre de son royaume terrestre et d'Israël, en tant que nation complète, l'instrument de Son gouvernement. Ainsi, Joël reçut le plan des âges. Il vit le proche, l'imminent et l'ultime ; et il vit que le jour de l'Éternel était présent, persistant, puissant, jusqu'à la réalisation complète du dessein divin. C'était une grande vision, et notre secret de confiance réside dans le fait de marcher dans sa lumière. Nous vivons dans l'ère infinie de l'Esprit. Elle dure depuis plus de mille neuf cents ans. Nous ne savons pas quand elle prendra fin, mais nous savons qu'au-delà se trouve « le jour grand et terrible de l'Éternel » ; et c'est pourquoi nous sommes sûrs de la réalisation ultime de tous ses desseins pour les hommes.

Amos 1:3

Ainsi parle l'Éternel: A cause de trois crimes de Damas, Même de quatre...

Amos était un homme de Juda, envoyé par Dieu pour prophétiser en Israël. Ce livre contient les notes de son ministère. Il n'était pas prophète au sens technique du terme, ni fils de prophète, c'est-à-dire qu'il n'avait pas reçu de formation dans les écoles des prophètes, mais il était néanmoins un véritable prophète de Dieu. Sa vision du gouvernement divin était des plus larges. Il voyait Dieu juger non seulement Juda et Israël, mais toutes les nations. La première partie du livre contient huit oracles concernant les nations, qui exposent ce fait. Chacun d'entre eux est introduit par ces mots : « À cause de trois crimes… même de quatre ». Le langage est manifestement figuratif, plutôt que mécanique. La vérité ainsi soulignée en référence à toutes les nations est celle de la patience et de la justice divines. La colère de Dieu allait s'abattre sur toutes ces nations, mais pas avant que leur persistance dans le mal ne laisse aucune place à une autre méthode pour les traiter. Les « trois transgressions » représentent la plénitude de l'iniquité ; mais lorsque celles-ci deviennent « quatre », l'iniquité a alors dépassé les limites de la patience divine. Telle est toujours la loi qui régit les relations de Dieu avec les nations. Son jugement ne s'abat jamais tant que le péché n'est pas devenu si complet qu'il n'y a plus de place pour l'exercice de la miséricorde. Lorsque c'est le cas, Ses jugements s'abattent inévitablement, et ce dans l'intérêt de l'humanité tout entière. Une lecture attentive de ces déclamations montre que les péchés nationaux contre lesquels Dieu s'élève sont toujours ceux qui ont été commis à l'encontre d'autres nations.

Amos 2:12

Et vous avez fait boire du vin aux nazaréens! Et aux prophètes vous avez donné cet ordre: Ne prophétisez pas!

Il est à noter qu'Amos a inclus Juda et Israël parmi les nations. Cette méthode en soi a dû être saisissante pour le peuple de ce royaume du Nord. Juda et Israël en étaient venus à se considérer comme séparés, d'une manière privilégiée, des nations environnantes. Dans un certain sens, ils avaient raison, mais ils n'avaient pas compris que leurs privilèges entraînaient des responsabilités encore plus grandes. C'est ce qu'Amos voulait faire comprendre, et il l'a fait en soulignant d'abord le fait que Dieu régnait sur toutes les nations, et qu'il le faisait selon les mêmes principes. Plus la lumière est grande, plus la responsabilité est grave. Le dernier de ces oracles concernait Israël, et il prit soin de montrer la nature de son péché. Il accusa la nation d'injustice, d'avarice, d'oppression, d'immoralité, de blasphème et de sacrilège. Dans les paroles que nous avons citées, nous avons la déclaration de l'élément le plus extrême et le plus vil de leur péché. Dans les phrases précédentes, le prophète déclarait que l'Éternel avait suscité des prophètes pour eux et leur avait donné des naziréens, des hommes qui, par la pureté de leur vie, témoignaient contre leur corruption. Ils étaient devenus si déterminés dans leurs mauvaises voies qu'ils avaient détourné les naziréens de leur loyauté et réduit au silence les voix de leurs prophètes. Il est impossible d'aller plus loin dans le mal. Lorsque les hommes se mettent délibérément en tête de corrompre les purs et de faire taire les prophètes, ils sont en effet au-delà de tout espoir de rédemption par la miséricorde. La pression de la colère divine est alors inévitable.

Amos 3:2

Je vous ai choisis, vous seuls parmi toutes les familles de la terre; C'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités.

Après avoir prononcé ses oracles concernant le gouvernement de Dieu sur toutes les nations, y compris Juda et Israël, Amos a ensuite délivré son message spécial à Israël. Il l'a fait en trois discours, chacun commençant par la formule « Écoutez cette parole » (**3:1** ; **4:1** ; **5:1**). Le premier de ces discours est contenu dans ce chapitre, il traite du verdict et de la sentence de l'Éternel. Les mots que j'ai cités sont les premiers mots de l'accusation de l'Éternel. Ils énoncent explicitement le principe auquel nous avons fait référence dans notre dernière note, à savoir que dans le gouvernement divin, le privilège engendre la responsabilité. Le mot qui a dû surprendre ceux qui ont entendu ce message et attirer leur attention était le mot « donc ». Observez l'effet qu'il a eu sur l'ensemble. La première partie était une déclaration de privilège faite de manière superlative : « Je vous ai choisis, vous seuls parmi toutes les familles de la terre. » C'était vrai. Dieu ne s'était révélé de la même manière à aucun autre peuple. À leur sujet, nous pouvons reprendre les mots de l'un de leurs plus grands fils, Paul : « À qui appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches. » Cela étant, dit le Seigneur par l'intermédiaire de son serviteur : « C'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités. » On en tire trop souvent la fausse conclusion que, si nous sommes le peuple privilégié de Dieu, nous pouvons compter sur Sa miséricorde et qu'Il ne nous punira pas. Il n'en est rien. La mesure de notre privilège, dans l'économie divine, est la mesure de notre responsabilité. Par conséquent, si nous manquons à cette responsabilité, il ne passera pas outre nos péchés, mais nous punira pour toutes nos iniquités. Il est bon que les nations qui se vantent de la faveur divine prennent cette leçon à cœur.

Amos 4:5

Proclamez, publiez vos offrandes volontaires!

Ce chapitre contient le deuxième message introduit par les mots « Écoutez cette parole ». Son message principal était celui de l'appel de l'Éternel, que l'on trouve au verset **4:12** : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, O Israël! » Ce n'était pas un appel à la repentance et à adopter des attitudes qui permettraient d'échapper au châtiment, bien que de nombreux prédicateurs aient utilisé le texte dans ce sens. C'était une convocation au jugement, et ce à titre de punition, car il n'y avait pas eu de repentance. Tout dans le message menait à cette convocation. Les mots que nous avons soulignés apparaissent dans un passage vibrant de sarcasme, dans lequel le prophète se moquait de la futilité des observances religieuses d'un peuple corrompu. C'était la dernière phase à laquelle il faisait référence. Les offrandes volontaires n'étaient pas obligatoires ; elles étaient spontanées. Moïse y avait fait spécialement référence (voir **Deutéronome 12**). Elles étaient censées résulter de la dévotion du cœur à l'égard de Jéhovah. C'était là leur valeur distinctive. C'est là que l'on voit le sens profond des paroles d'Amos. Ces gens faisaient de telles offrandes, mais ils les publiaient, les annonçaient, les faisaient connaître aux autres. Le motif n'était donc pas l'amour de l'Éternel, mais le désir d'apparaître comme des amoureux de l'Éternel aux yeux des autres hommes. Un tel motif vicie le don. C'était l'élément disqualifiant dans la religion des scribes et des pharisiens à l'époque de notre Seigneur (voir **Matthieu 23:5**). La lumière qui émane d'une telle parole est très pénétrante. Quel effet a-t-elle lorsqu'elle brille sur nos noms dans les listes de souscription modernes ? Si notre don était destiné au Seigneur, le fait que nos noms soient publiés ne lui enlève pas sa valeur. Si nous avons donné pour que nos noms figurent sur la liste, le Seigneur rejette le don.

Amos 5:18

Malheur à ceux qui vivent tranquilles dans Sion, Et en sécurité sur la montagne de Samarie, A ces grands de la première des nations, Auprès desquels va la maison d'Israël!

La dernière des grandes proclamations d'Amos, introduite par la formule « Écoutez cette parole », occupe ce chapitre et le suivant. Elle s'ouvre sur une lamentation suivie d'une explication de la raison des souffrances du peuple. Cela prépare le terrain pour deux grandes dénonciations, chacune commençant par le mot « Malheur ». Ces dénonciations révèlent deux catégories de personnes, toutes deux dans une attitude répréhensible. Le premier malheur est peut-être le plus surprenant. Il y avait des gens qui étaient manifestement conscients, dans une certaine mesure, de la période difficile qu'ils traversaient ; ils attendaient avec impatience le jour de l'Éternel, car ils espéraient qu'il leur apporterait des temps meilleurs ; ils observaient donc toutes les pratiques religieuses extérieures. Ceux-là furent donc dénoncés. La raison de leur désir était mauvaise, et leur interprétation du jour de l'Éternel était fausse. Le prophète les avertit que le jour de l'Éternel serait un jour de ténèbres et non de lumière, un jour où ils ne pourraient échapper à sa colère. Leur hypocrisie fut dénoncée en termes très forts, les paroles mêmes de l'Éternel : « Je hais… Je méprise… Je n'y prends aucun plaisir… Je n'accepterai pas… Je ne les regarde pas… je n'écouterai pas… » Prenons à cœur cet enseignement. Désirer le Jour de l'Éternel, si la vie n'est pas en harmonie avec ses principes de justice et de jugement, est une folie, et plus encore, c'est une méchanceté. La seule espérance glorieuse de l'humanité peut devenir une malédiction et un fléau si elle est mal interprétée et ne parvient donc pas à produire le caractère qui est en accord avec cette espérance.

Amos 6:1

Malheur à ceux qui vivent tranquilles dans Sion, Et en sécurité sur la montagne de Samarie.

C'est le deuxième des « malheurs » dénonciateurs. Ici, une autre attitude d'esprit est révélée. Son secret est dévoilé dans les mots : « Vous croyez éloigner le jour du malheur. ». C'est tout à fait différent du désir du Jour de l'Éternel. Ces gens reconnaissaient peut-être que le Jour de l'Éternel serait un jour de jugement et de colère, mais ils ne croyaient pas qu'il était proche. Ils ne s'attendaient pas à être touchés par ses calamités, et ils se moquaient donc de ses principes. Ils se sont donc adonnés à la vie de sensualité que le prophète a décrite de manière très vivante. Ils s'étendaient sur des divans, satisfaisaient pleinement leurs appétits, s'amusaient avec de la musique, cherchaient l'exaltation dans la boisson et bannissaient toute préoccupation quant à la véritable condition de la nation, « l'affliction de Joseph ». C'est là l'attitude la plus courante du cœur humain à l'égard de tout le sujet du Jour de Dieu à venir. Lorsque les hommes deviennent « moqueurs » à l'égard de ces choses, on les trouve toujours « marchant selon leurs convoitises impies » (**Jude 18**). Il est à noter que le prophète a également lancé cet avertissement à Juda, en parlant de ceux qui « vivent tranquilles dans Sion » et de ceux qui « sont en sécurité sur la montagne de Samarie ». Et en vérité, ce principe s'applique toujours. Être « à l'aise à Sion » ou « en sécurité sur la montagne de Samarie », ou se contenter des choses qui satisfont les appétits charnels, alors que les lois de Dieu sont enfreintes et les modes de vie corrompus parce que le jugement divin est considéré comme lointain, est l'essence même du mal. Contre toutes ces attitudes et activités, la parole de Dieu prononce son « Malheur ! ».

Amos 7:15

L'Éternel m'a pris... et l'Éternel m'a dit: Va, prophétise à mon peuple d'Israël.

Les trois derniers chapitres constituent la troisième phase du ministère d'Amos. Elle comprend cinq visions du jugement divin contre Israël. Les quatre premières sont introduites par des mots dans lesquels le prophète affirme que ces visions lui ont été données par Dieu : la première, la deuxième et la quatrième par « Le Seigneur, l'Éternel, m'envoya cette vision », et la troisième par « Il m'envoya cette vision ». La cinquième était une vision de l'Éternel, et commence par les mots « Je vis le Seigneur ». Les deux premières, celles des sauterelles et du feu, révélaient un jugement menacé et retenu. La troisième, celle du fil à plomb, révélait l'échec désespéré de la nation et l'inévitabilité de la punition qui en découlait. Lorsque Amos prononça ces mots, Amatsia intervint. Il dénonça Amos à Jéroboam et ordonna au prophète de retourner en Juda. Les mots que nous avons choisis sont ceux dans lesquels Amos déclara à Amatsia l'autorité de sa mission. Ce berger de Tekoa était ce qu'on appellerait aujourd'hui un « atypique », car techniquement, il n'avait reçu aucune formation. C'est ce qu'il voulait dire lorsqu'il déclara : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète. » Mais il avait la seule qualification prophétique qui compte : il avait été appelé et envoyé par Dieu. Lorsque c'est le cas, les aspects techniques de la régularité n'ont aucune importance ; et lorsque ce n'est pas le cas, ils n'ont aucune valeur. Qu'un homme sache qu'il a été appelé et envoyé par Dieu, et il n'y aura alors aucune hésitation ni aucune crainte dans son cœur. Seulement, qu'il en soit vraiment sûr, sinon, malgré toute sa « formation », il manquera d'autorité et de pouvoir.

Amos 8:11

Où j'enverrai la famine... d'entendre les paroles de l'Éternel.

Après sa rencontre avec Amatsia, Amos proclama que le jugement était proche, en décrivant la vision d'une « corbeille de fruits ». Cette image révélait que l'heure était venue, que les péchés d'Israël avaient atteint leur comble et que la colère divine allait s'abattre sur le pays. Dans un discours passionné, il dénonça la cupidité et la cruauté des riches et décrivit la terreur du jugement divin. Puis, dans l'un des passages les plus frappants de la littérature prophétique, il décrivit la malédiction qui s'abat sur ceux qui s'adonnent à la méchanceté délibérée, comme l'avait fait la nation. Ils connaîtraient une famine - non pas, notons-le, des paroles de Jéhovah, mais « de l'écoute des paroles de l'Éternel ». La condition décrite est celle d'être sourd aux paroles de l'Éternel, incapable de les entendre. C'est celle de la mort de la sensibilité spirituelle. Il ne s'agit pas d'un cas où Dieu retient sa révélation, mais d'un cas où les gens sont dans un état tel qu'ils ne la voient pas, n'entendent pas les paroles. Lorsque c'est le cas, l'âme n'en cesse pas moins d'avoir besoin de ce que seule cette parole peut lui apporter ; et ainsi les hommes la recherchent, la cherchent, mais en vain. Le résultat est un manque de force, même chez les plus forts ; « les belles jeunes filles et les jeunes hommes mourront de soif ». Nous avons ici une explication de la fièvre, de l'agitation de la vie humaine. Les hommes errent et voyagent, et recherchent toutes les nouvelles sensations possibles pour satisfaire les désirs les plus profonds de leur vie. Mais tout cela est vain. Seules les paroles de l'Éternel peuvent répondre à ce besoin, et lorsqu'il y a une famine de ces paroles, la fin est la destruction.

Amos 9:9

Comme on secoue avec le crible, Sans qu'il tombe à terre un seul grain.

Dans ce chapitre, nous avons la dernière des visions du prophète concernant le jugement. Elle est contenue dans les dix premiers versets. C'est l'une des visions les plus impressionnantes de la Bible. L'Éternel s'est révélé à Amos, debout près de l'autel, et le coup de son jugement s'est révélé irrésistible. Mais il était raisonnable et discriminatoire, et ce fait est déclaré avec beaucoup de force dans ces mots. La maison d'Israël devait être tamisée « parmi toutes les nations, comme on tamise le grain dans un tamis ; mais pas un seul grain ne tombera à terre ». Il en est toujours ainsi. Les jugements de Dieu n'impliquent jamais les justes avec les méchants dans le châtiment et la destruction. Au cours de ce jugement, les justes souffrent avec et pour les coupables, mais cette souffrance n'est jamais destructrice. Elle est souvent salutaire et constructive, et devient le moyen par lequel les justes ont la communion la plus élevée et la plus complète avec Dieu lui-même. Le but ultime du jugement est exposé dans le dernier message d'Amos qui suit immédiatement et qui clôt le livre. C'est un message de restauration. La phrase d'ouverture, « En ce jour-là », le relie à tout ce qui l'a précédé et nous explique ainsi le but de Dieu dans son action de colère. Ainsi, le mot final vibre de l'espoir qui naît de la certitude du triomphe ultime de l'amour ; et cette déclaration selon laquelle « pas un seul grain ne tombera à terre » nous assure que dans tous les processus terribles et ardents rendus inévitables par le péché humain, rien de vraiment précieux ne sera détruit. Quand Il aura complètement nettoyé Son aire de battage, « Il rassemblera Son blé dans le grenier » ; c'est « la paille qu'Il brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas ».

Abdias 1:21

Et à l'Éternel appartiendra le règne.

Cela a toujours été l'espoir ultime des hommes de foi. Les prophètes de Dieu ont toujours insisté sur Sa souveraineté présente et active ; mais ils ont également déclaré à l'unanimité que le jour viendrait où cette souveraineté remporterait une victoire parfaite en soumettant toutes choses à Lui-même dans l'esprit, le cœur et la volonté de l'homme. Cette victoire n'est pas encore acquise. Les hommes sont dans Son Royaume, mais pas de leur plein gré. Par conséquent, ils ne connaissent rien de la paix et de la joie qui sont Sa volonté pour eux. Ils luttent contre la justice et ne parviennent donc pas à trouver la paix et la joie, car la justice lutte contre eux. Lorsque, dans l'ordre final, la justice sera la condition de la vie humaine, la paix et la joie suivront inévitablement. C'est ce pour quoi nous prions lorsque nous disons : « Que Ton Royaume vienne ». La foi est l'assurance que cette prière sera exaucée. Ces derniers mots de la prophétie d'Abdias sont d'autant plus remarquables que le message principal était celui du destin funeste d'Édom, le peuple qui s'était obstinément opposé à Israël et avait fait preuve de cruauté à son égard. Pour ce péché, Dieu allait le faire tomber de sa position élevée et orgueilleuse, le dépouiller complètement, et Israël devait recevoir en possession son héritage légitime. Après avoir prononcé ce message, le prophète s'éleva à une hauteur plus grande et vit l'œuvre de la souveraineté divine, apportant la délivrance même à Édom. De Sion viendraient des sauveurs pour juger la montagne d'Ésaü, et alors « le royaume appartiendra à l'Éternel ». Cela reste le seul espoir pour le monde ; et c'est le seul secret suffisant pour garder confiance pendant tous les jours de ténèbres et de travail qui mènent à la victoire.

Jonas 1:3

...Et Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel.

En d'autres termes, dans le langage moderne, cela signifie qu'il a démissionné de sa fonction de prophète de l'Éternel. Il avait exercé cette fonction avec succès pendant une période sombre et difficile de l'histoire d'Israël (voir 2 Rois 14:25). Il avait désormais décidé de ne plus continuer à exercer cette fonction. Il avait reçu l'ordre de se rendre à Ninive, qui se trouvait au nord-est, par voie terrestre. Il quitta son pays par voie maritime, mettant le cap à l'ouest, vers un port situé à l'autre bout de la Grande Mer. Pourquoi a-t-il fait cela ? La réponse se trouve dans ses propres mots, plus loin dans le récit : « …je voulais prévenir en fuyant à Tarsis. Car je savais que tu es un Dieu compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté, et qui te repens du mal. » Méditons attentivement ces paroles. Jonas s'enfuit parce qu'il connaissait bien Dieu. Sa démission n'était pas due à une ignorance de Dieu, mais plutôt à une compréhension précise. Il avait reçu pour mission de se rendre à Ninive et de dénoncer sa méchanceté. Il savait que s'il le faisait et que Ninive se repentait, Dieu l'épargnerait. C'était ce qu'il ne voulait pas que Dieu fasse. Les cruautés de Ninive avaient été brutales, et dans le cœur de Jonas, il n'y avait aucune pitié pour elle. Il était tout à fait d'accord avec la justice de Dieu qui punissait les méchants, mais il n'avait aucune sympathie pour la compassion divine. C'est pourquoi il s'enfuit. C'est l'histoire d'un échec à un haut niveau, mais c'est un échec. Une passion pour la justice, qui nous rend vindicatifs et incapables de pardonner, même dans le cas de personnes aussi cruelles que Ninive, nous éloigne de la communion avec Dieu. N'oublions pas que Jonas avait le courage de ses convictions et la décence de payer son billet lorsqu'il s'enfuit !

Jonas 2:1

Et Jonas pria l'Éternel, son Dieu, des entrailles du poisson. (version Darby)

Le mot « et » nous rappelle les événements qui ont suivi la fuite du prophète. Jonas était un vrai prophète, un véritable serviteur de l'Éternel, et quelqu'un qui Le connaissait bien, comme nous l'avons dit. L'Éternel ne permet pas à un tel homme de Lui échapper facilement. Les circonstances lui étaient favorables ; il « trouva un navire qui allait à Tarsis » ; il paya son billet et embarqua. C'est alors que Dieu est intervenu. Il « fit souffler sur la mer un vent impétueux ». Jonas comprit la tempête. Il dit aux marins : « je sais que c'est moi qui attire sur vous cette grande tempête. » À sa demande, ils le jetèrent à la mer. « Et l'Eternel prépara un grand poisson pour engloutir Jonas. » Depuis cette tombe dans les profondeurs, le prophète pria. Examinons cette prière, et nous verrons à quel point elle était appropriée. Elle était composée de citations tirées des psaumes d'Israël, des citations qui viendraient naturellement à l'esprit de quelqu'un qui connaît bien cette littérature, dans un moment aussi mystérieux et sombre. Elle faisait référence à des circonstances sombres et à l'affliction, mais célébrait avec persévérance le pouvoir libérateur de Dieu. Mais observez attentivement qu'il n'y avait pas une ligne qui suggérait une quelconque capitulation de la part de cet homme devant la compassion de Dieu qui pouvait se diriger vers Ninive. Elle était personnelle du début à la fin. Vingt-quatre occurrences du pronom personnel à la première personne du singulier ! La prière révèle cependant que le sens de sa relation avec l'Éternel était devenu plus aigu. Au moins, il avait découvert qu'il ne pouvait pas facilement rompre sa relation avec Lui.

Jonas 3:1

La parole de l'Éternel fut adressée à Jonas une seconde fois, en ces mots.

C'est une parole de pure grâce. À bien des égards, elle est la lumière centrale de cette merveilleuse histoire prophétique. À en juger par les normes humaines, les plus élevées et les meilleures d'entre elles, nous sommes enclins à dire que lorsqu'un messager de l'Éternel s'est effondré au point de se retirer de son travail et de refuser de délivrer un message divin parce qu'il ne souhaitait pas que celui-ci produise des résultats qui pourraient entrer en conflit avec sa propre conception de ce qui était dû à la justice, par un tel acte, il s'était à jamais disqualifié pour le service. Mais il n'en était pas ainsi dans la pensée de Dieu. Il n'a pas rejeté son serviteur à cause de cet échec. Il lui a donné une seconde chance. « La parole de l'Éternel fut adressée à Jonas une seconde fois. » Il n'y a rien d'autre à dire que des mots d'émerveillement, d'étonnement et de gratitude pour ce qui s'est passé et pour ce qui se passe encore aujourd'hui. Combien d'entre nous, qui avons été appelés à transmettre la parole de l'Éternel, continuerions à le faire sans la grâce patiente et perfectionnante de Dieu ? Certainement pas beaucoup ! Combien de fois l'avons-nous déçu et avons-nous échoué dans notre ministère, souvent sans atteindre le niveau d'échec de Jonas. C'est uniquement grâce à sa miséricorde que nous n'avons pas été complètement rejetés de notre œuvre sacrée. Dans les moments d'échec et de déviation, Il nous a conduits à travers des expériences sombres et lugubres, dans lesquelles nous L'avons retrouvé, et c'est du « séjour des morts » que nous avons crié vers Lui. Alors Il nous a délivrés. Cela en soi a été un miracle de grâce. Mais à cela, Il a ajouté un miracle encore plus grand, celui de nous avoir confié à nouveau Sa Parole et de nous avoir envoyés pour la transmettre. Une telle grâce maintient l'âme dans la poussière du doute de soi, mais l'élève à la hauteur de la confiance et de la loyauté.

Jonas 4:9

Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort.

Ce sont les dernières paroles de Jonas dans cette histoire, et elles sont vraiment surprenantes. Dieu lui a donné une seconde chance, et il a obéi, se rendant à Ninive et délivrant le message divin. Le résultat a été celui qu'il attendait. La ville s'est repentie, et son jugement a été évité pour le moment. Jonas était en colère. Il n'avait fait aucun progrès. Il ne partageait pas la compassion de Dieu. C'est une fin remarquable. Mais est-ce vraiment la fin ? Certainement pas. Il y a deux choses à dire. La première est que Dieu se montre toujours patient envers son serviteur, lui parlant, lui donnant la possibilité d'exprimer sa colère et de se plaindre, et discutant avec lui de la manière la plus douce qui soit de la fausseté de sa position. La seconde est que Jonas a écrit cette histoire. Cela prouve en soi qu'il a fini par sympathiser avec le cœur de Dieu, car la valeur de cet écrit pour son propre peuple était qu'il réprimandait l'esprit de vengeance et révélait la grâce divine. La lecture de cette histoire nous transporte à l'époque de Celui qui a dit de Lui-même : « il y a ici plus que Jonas » ; Celui qui était aussi parfaitement en accord avec la justice de Dieu que Jonas, et infiniment plus, mais Qui était en totale communion avec la compassion de Dieu. C'est lui qui, afin d'accomplir la justice, s'est donné Lui-même pour porter le péché du monde. Il nous appartient d'avoir la pensée de Christ. Nous avons donc besoin de l'avertissement de ce livre, mais aussi de son encouragement.

Michée 1:2

Écoutez, vous tous, peuples!

Michée était un prophète du peuple de Dieu, contemporain d'Isaïe et d'Osée. Ses messages concernaient Samarie et Jérusalem, capitales respectivement des royaumes du Nord et du Sud, en tant que centres de la pensée et de l'action nationales. Leur fardeau était celui de l'autorité. Il dénonçait le faux et annonçait le vrai. Le livre contient trois discours, chacun commençant par la même formule « Écoutez » (voir **1:2** ; **3:1** et **6:1**). Les mots que nous avons soulignés constituent l'introduction du premier d'entre eux. Le message s'adressait nécessairement à la nation à laquelle il parlait, mais il l'a formulé sous la forme d'une adresse à toutes les nations et à la terre entière. Le message consiste essentiellement à annoncer le jugement imminent de Dieu sur la nation élue en raison de son apostasie. Les nations sont appelées à écouter ce message et à être témoins du jugement divin. Michée reconnaissait la vocation divine de la nation élue. Elle devait être le moyen par lequel Dieu rendait témoignage de Lui-même à toutes les nations du monde. Israël, obéissant au gouvernement divin, a réalisé les bénédictions du gouvernement divin et a révélé sa bienveillance au monde. Israël, désobéissant à cette loi, doit être jugé et puni, et ainsi la justice du gouvernement divin sera manifestée à toutes les nations de la terre. Que ce soit par la bénédiction ou par la malédiction, l'Éternel se révèle aux nations par Sa manière d'agir avec Son peuple ancien. Il en est encore ainsi, si les hommes ont l'esprit assez ouvert pour le comprendre. Que les dirigeants des nations considèrent l'histoire du peuple hébreu ; qu'ils réfléchissent à la raison de leurs longues souffrances et de leur dispersion. Dieu parle encore aux nations à travers les Juifs.

Michée 2:3

C'est pourquoi ainsi parle l'Éternel: Voici, je médite contre cette race un malheur…

Après une description graphique du jugement à venir (**1:6-16**), le prophète a déclaré la nature du péché de la nation (**2:1**). On remarquera que ce péché était particulièrement celui des classes dirigeantes. C'était une période de prospérité matérielle, mais le pouvoir était entre les mains des dirigeants. Forts de ce pouvoir, ils complotaient et ourdissaient leurs plans la nuit, puis les mettaient à exécution le jour. Leur règne était synonyme d'oppression. Ce qui révèle le mal le plus profond dans cette accusation, c'est que le prophète déclare que l'oppression n'était pas le fruit d'une passion soudaine ou d'un effondrement moral rapide. Elle était préméditée. Observez la force du mot « méditer » : « Malheur à ceux qui méditent l'iniquité ». Cela donne de la force à la déclaration : « Voici, je médite un malheur contre cette famille. » Les hommes complotent et planifient délibérément dans l'obscurité, méditent l'iniquité pendant la nuit, lorsque leurs semblables ne peuvent pas voir, ne savent pas. Mais Dieu n'est pas trompé, Il sait ; et face à la méditation du mal, Il médite à son tour. Ils méditent l'iniquité contre leurs semblables, mais l'Éternel médite le mal contre eux. Il en est toujours ainsi, et le mal que Dieu conçoit contre les desseins iniques est toujours le résultat de cette iniquité même dans sa réaction sur ceux qui font le mal. Il n'y a pas d'échappatoire à Dieu ; et ce fait est la raison de la confiance et le secret de la paix, dans les jours où le triomphe apparent des hommes mauvais est le plus grand.

Michée 3:11

Ses chefs jugent pour des présents, Ses sacrificateurs enseignent pour un salaire, Et ses prophètes prédisent pour de l'argent.

Le deuxième message de Michée s'adressait aux dirigeants et concernait la venue du véritable Souverain de Dieu. Sa première partie est contenue dans ce chapitre. Elle consistait en une dénonciation des autorités, tant les princes que les prêtres et les prophètes, et en une mise à nu de la fausseté de leur autorité. Dans ces paroles, tout le mal est décrit de manière frappante et démasqué sans pitié. Les chefs, c'est-à-dire les dirigeants civils ou les princes, exerçaient leur fonction judiciaire contre rémunération. Ils étaient ouverts à la corruption, leurs décisions pouvaient être achetées par ceux qui étaient en mesure de les récompenser. Les prêtres enseignaient contre rémunération, et leur enseignement était donc adapté aux désirs de ceux qui les payaient. Les prophètes recherchaient l'argent, et donc — notons-le bien — ils pratiquaient la divination. Ce n'était pas la véritable méthode. Le prophète dit ce que Dieu lui donne à dire. Mais la parole de Dieu ne peut être achetée. C'est pourquoi les prophètes se tournent vers la sorcellerie, vers la nécromancie ; ils pratiquent la divination. Dans chaque cas, l'inspiration de l'exercice de l'autorité, qu'il s'agisse de celle du prince, du prêtre ou du prophète, était le désir de s'enrichir. C'est là le principe maléfique de la fausse autorité. Lorsque le gouvernement sert les intérêts des classes dirigeantes plutôt que ceux des gouvernés, il est maléfique. Que toutes les tentatives humaines de gouvernement, qu'elles soient autocratiques ou démocratiques, soient examinées à la lumière de ce principe, et l'on trouvera une explication à l'échec persistant, mais aussi à toute mesure de succès réel. Par là, le tsarisme et le règne du prolétariat sont condamnés. Le pouvoir, inspiré par l'intérêt personnel des dirigeants, est synonyme de ruine.

Michée 4:2

Car de Sion sortira la loi, Et de Jérusalem la parole de l'Éternel.

Après avoir dénoncé les faux dirigeants et révélé le principe maléfique de leur exercice du pouvoir, le prophète a décrit le véritable ordre dans une prédiction concernant son établissement. Sa vision était celle d'un véritable Israélite ; il reconnaissait le dessein divin dans la vie nationale de son peuple. Ils n'existaient pas pour eux-mêmes dans un isolement privilégié, mais plutôt comme un centre de ralliement pour l'humanité, un ordre vers lequel le peuple affluerait, une révélation et une réalisation, attirant les nations et les inspirant à rechercher les voies de l'Éternel, le Dieu de Jacob. Ces mots particuliers révèlent la gloire principale de la vie nationale d'Israël. Sion sera la colline de l'Éternel, et de là sortira la loi dont les hommes ont besoin ; Jérusalem deviendra en effet la ville du Grand Roi, et de là sera prononcée la parole de l'Éternel. C'est ce que le monde attend, et ne trouvant pas, ou plutôt refusant de recevoir, il continue, sous une fausse interprétation de la vie, et maudit par les oppressions des faux dirigeants. Lorsque la vie sera régie par la loi de l'Éternel et soutenue par Sa parole, les conflits prendront fin, la guerre n'existera plus ; alors la paix et la prospérité seront réalisées. Ce jour n'est pas encore venu, mais les lueurs de sa gloire apparaissent partout. La paix se trouve aujourd'hui chez les hommes en qui Il se complaît ; et la prospérité est le lot des humbles, qui héritent déjà de la terre, même s'ils semblent en être exclus. Les hommes en qui Il se complaît sont ceux qui vivent selon Sa loi ; et les humbles sont ceux qui sont soutenus par Sa parole. Mais ce jour n'est pas encore venu.

Michée 5:2

Et toi, Bethléhem Éphrata, Petite entre les milliers de Juda, De toi sortira pour moi Celui qui dominera sur Israël, Et dont l'origine remonte aux temps anciens, Aux jours de l'éternité.

Et maintenant, dans le message du prophète, le grand secret était révélé. C'était la raison de sa confiance dans l'avènement du Jour de la réalisation parfaite. Voici la solution au long problème de l'autorité. Le Royaume sera réalisé sous le Roi ; le véritable ordre de la vie résultera de l'exercice de la véritable autorité. Ce qui rend cette prophétie de Michée si merveilleuse et la place parmi les plus nobles, c'est cette prédiction détaillée et explicite du lieu de naissance du Roi de Dieu, ainsi que cette description du mystère de Sa Personne. En ce qui concerne l'histoire et l'expérience humaines, Il viendrait de Bethléem. Cela était si certain que, des centaines d'années plus tard, tant l'opinion des érudits (voir le point de vue des principaux sacrificateurs et des scribes, Matthieu 2:6) que la croyance populaire (voir le point de vue des foules, Jean 7:42) l'ont accepté comme vrai. Mais celui-ci ne commencerait pas à exister en venant de Bethléem ; ses « origines remontent aux temps anciens, aux jours éternels ». Les hommes de son époque savaient que Jésus était né à Bethléem. Le fait que ses origines remontent « aux temps anciens, depuis l'éternité » était ce qui, selon les croyants, donnait la vie. C'est là la clé de l'Évangile de Jean (20:30, 31). C'est ainsi que Dieu a donné au monde son Roi. Le monde l'a rejeté. Il ne peut trouver ni autorité ni paix. Mais Dieu n'en a pas fini avec le monde. Ce Roi règne maintenant et se manifestera à nouveau pour établir le Royaume. Jusqu'à ce quIil vienne, il n'y aura pas de paix définitive, pas de véritable prospérité. C'est à ceux qui aiment Son apparition de la hâter par leur loyauté envers Lui dans leur vie et leur service.

Michée 6:3

Mon peuple, que t’ai-je fait, et en quoi t’ai-je lassé ? Réponds-moi ! (version Darby)

Le dernier message de Michée s'adressait au peuple élu et traitait de la controverse entre celui-ci et l'Éternel. Il est très dramatique. Le prophète appela Israël à écouter, ainsi que les montagnes, puis la controverse s'engagea. En lisant ce message, il est extrêmement important de distinguer les voix alternées de l'Éternel, du peuple et du prophète. C'est ce que fera le lecteur. Le message s'ouvre sur un appel plaintif de l'Éternel, dont voici les premiers mots. Quelle révélation rayonnante ils offrent de l'amour de l'Éternel pour Son peuple, et de l'injustice indicible de leur infidélité ! Ils lui avaient tourné le dos, ils s'étaient lassés de Lui. Ils avaient enfreint Sa loi, négligé Sa parole, et cherché à se gouverner eux-mêmes et à trouver leur subsistance dans des formes de vie dégradées. L'Éternel leur demanda de déclarer ce qu'Il leur avait fait pour provoquer cette infidélité ; par quelle action ou attitude de Sa part leur lassitude à Son égard avait été provoquée. Il n'y avait nécessairement aucune réponse à cela, si ce n'est que leur déviation était le résultat de quelque chose en eux-mêmes, plutôt que de quelque chose en Lui. La question est très frappante et très profonde. C'est toujours la question que pose Dieu lorsque Son peuple se montre infidèle ; et chaque fois qu'il l'entend et y fait face, il en résulte un sentiment de tort et de honte pour son infidélité. Ses voies ont toujours été celles de l'amour, de la rédemption de l'esclavage et de la défaite des mauvaises intentions de ceux qui veulent nous nuire. Ainsi est révélée l'atrocité de toutes nos errances.

Michée 7:9

Je supporterai l’indignation de l’Éternel, car j’ai péché contre lui. (version Darby)

Ces mots apparaissent dans une partie de la controverse où la nation personnifiée s'exprime (**7:1-10**). C'est le langage d'une nation qui « prend conscience de la vérité la concernant, tant en ce qui touche à son expérience de la souffrance qu'à son rôle dans l'économie divine ». C'est un discours où la confession du péché et de la justice du châtiment se fondent dans l'espoir et la confiance en la victoire rédemptrice de Dieu. C'est le langage d'une repentance authentique. L'indignation de l'Éternel est reconnue comme juste, et l'âme s'y soumet donc. Non seulement elle est reconnue comme juste, mais elle est également confessée comme bienfaisante. À travers elle, celui qui souffre voit la lumière poindre et la justice de Dieu se manifester. C'est là que se trouve la différence entre le remords et la repentance. Dans le remords, l'homme a pitié de lui-même ; il pleure son péché parce qu'il lui a causé de la souffrance. Dans la pénitence, il est affligé par le tort que le péché a causé à Dieu ; il se soumet à sa souffrance personnelle, confiant que Dieu le libère ainsi de son péché. Il s'agit là d'une distinction essentielle. La pénitence du monde, par laquelle il sera restauré à Dieu et entrera dans Sa paix, sera de cette nature : « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, même ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Ce n'est pas du remords, la douleur causée par la souffrance personnelle ; c'est de la pénitence, la douleur causée par le tort que le péché Lui a fait. Lorsque l'humanité en arrivera là, elle trouvera la libération, car « le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui ».

Nahum 1:14

Je préparerai ton sépulcre, car tu es vil. (version Darby)

C'est la prophétie qui expose, plus clairement que toute autre, la vérité concernant la colère de Dieu, dans son application nationale. Son message est celui de la vengeance. Elle contient trois messages. Le premier est une déclaration du verdict de vengeance (1) ; le deuxième nous donne la vision de cette vengeance (2) ; le troisième est un argument justifiant cette vengeance (3). Elle concernait Ninive et a été prononcée presque certainement alors que celle-ci était à l'apogée de sa puissance. Cent ans auparavant, Jonas avait prêché dans ses rues, et elle s'était repentie et avait été épargnée. Entre-temps, elle s'était repentie de sa repentance et avait continué ses oppressions et ses cruautés. Son esprit s'était incarné en celui qui avait défié l'Éternel (voir le verset 11, qui fait référence à Sennachérib) ; par conséquent, le temps de la « fin complète » était venu. Dans ces mots, nous avons la sentence et le verdict. La sentence était que cette puissance grande, arrogante et brutale devait être enterrée, le verdict contre elle étant qu'elle était vile. Ainsi, la vengeance divine est révélée quant à son principe d'action et à l'exhaustivité de son exécution. Tout le message est remarquable par le soin avec lequel le prophète insiste sur la bonté de Dieu, soulignant ainsi la justice de sa vengeance, dans la mesure où elle ne s'exerce que contre ceux qui ont finalement résisté à Sa miséricorde. Mais lorsque cela est fait, Sa colère met fin à tout ; elle est irrésistible, complète, définitive. Tout cela est une bonne nouvelle. Il est certain que l'orgueil, la cruauté et le vice sont condamnés, car Dieu règne, et cette certitude est en effet un réconfort.

Nahum 2:10

Elle est vidée, et dépouillée, et dévastée! Et le cœur se fond, et les genoux sont tremblants, et une poignante douleur est dans tous les reins, et tous les visages pâlissent. (version Darby)

Ces mots décrivent l'effet de la vengeance divine, telle qu'elle se manifeste dans la ville et parmi le peuple. L'état de la ville est décrit avec force en trois mots : « vidée, dépouillée, et dévastée ». Cette combinaison de mots exprime une finalité absolue. Il n'y a rien d'autre à ajouter. La ville orgueilleuse, avec son architecture splendide, ses trésors accumulés, son luxe extrême, est désormais considérée comme une désolation morne et dégradée. L'accomplissement littéral de cette sentence divine est une question d'histoire. L'état du peuple à la suite de la vengeance est décrit avec la même force. Lorsque le fléau divin s'abattit comme des coups de marteau sur la nation méprisable, le cœur fondit, c'est-à-dire que le courage intérieur faillit ; par conséquent, les genoux se cognèrent, c'est-à-dire que le courage extérieur faillit ; l'angoisse envahit tous les reins, c'est-à-dire que les forces vitales furent remplies d'agonie ; et les visages de tous pâlirent, c'est-à-dire qu'ils pâlirent dans la mort. Quelle illustration cette prédiction, et son accomplissement historique, constituent-ils de l'exclamation de l'auteur de la lettre aux Hébreux : « C'est une chose redoutable que de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Ces aspects du gouvernement divin demeurent. Il est toujours « lent à la colère », mais lorsque les hommes ou les nations persistent dans la méchanceté malgré sa patience, alors « avec un déluge débordant, il fera une fin complète ». Et nous répétons que cela apporte certainement réconfort et courage au cœur confiant. Même si le mal dresse fièrement la tête et se vante, il est condamné.

Nahum 3:7

Où te chercherai-je des consolateurs?

Le message final de Nahum concernait la justice de la colère de Dieu et justifiait Son action vengeresse. Il alterne entre la description des vices de Ninive et le jugement de l'Éternel. L'étudier, c'est être convaincu que le vice exigeait la vengeance. Face à une corruption aussi totale, à des cruautés aussi brutales, à une dépravation aussi profonde, toute autre méthode qu'une vengeance aussi complète qu'elle efface le fléau aurait été une injustice. Cette question révèle un principe souvent insisté par ces prophètes hébreux. L'idée est que toutes les nations seraient d'accord avec la destruction de Ninive. Personne ne la pleurerait. Personne n'aurait pitié d'elle. Personne ne la consolerait. Le principe est que, dans la conscience profonde de l'homme, le sens de la justice n'est jamais détruit ; cela signifie que la beauté de la justice est reconnue et que le caractère répugnant ou mauvais est admis. Il en est toujours ainsi. Les hommes et les nations s'engagent dans la voie du mal et y persistent, mais ils le font en sachant que c'est mal. Pour un avantage temporaire imaginaire, ils pèchent contre cette conviction profonde ; mais celle-ci est toujours là, et elle refait surface lorsque la colère de Dieu se manifeste dans sa vengeance ; et elle est toujours en accord avec la justesse de Son action. Lorsque le processus complet du gouvernement divin aura achevé son œuvre, l'univers tout entier sera d'accord avec Sa justice et Son jugement. Ce qui sera alors condamné le sera non seulement par Dieu, mais aussi par le consentement de toute la création.

Habacuc 1:2

Jusqu'à quand, ô Éternel? J'ai crié, Et tu n'écoutes pas!

Cette prophétie traite des problèmes créés par la foi et des réponses divines aux questions qui expriment ces problèmes. Ces premiers mots révèlent le premier problème. Habacuc vivait à une époque où la situation semblait contredire sa foi dans le gouvernement juste de Dieu. Les temps étaient caractérisés par la violence, l'iniquité, la perversité, la corruption, les conflits et les querelles. Toutes les voies de la justice étaient perverties. Dieu ne semblait rien faire et, malgré les cris de détresse de son serviteur, il restait silencieux. Il faut tout de suite noter que la valeur de ce livre réside dans le fait qu'il révèle un homme qui, face à ce problème, l'a exposé à Dieu plutôt que d'en faire une occasion d'incrédulité. Le problème a été créé par sa foi, et sa foi a agi en le déclarant à Dieu. Par cette action, il a permis à Dieu, en communion avec lui, de lui donner une explication. Ce fut un grand gain. Admettons d'emblée que la première réponse n'a pas satisfait Habacuc. En effet, elle a créé un nouveau problème plus déconcertant que le premier. La déclaration divine était que Dieu n'était pas inactif. Il utilisait les Chaldéens, les ennemis déclarés et acharnés de son peuple, pour accomplir Ses desseins. Pour l'esprit de cet homme de foi, cela était plus déconcertant et inexplicable que le fait que Dieu soit inactif et silencieux. Une nouvelle révélation suivit, à laquelle nous reviendrons. Jusqu'à présent, nous voyons que la foi peut avoir ses problèmes ; que lorsqu'elle doit y faire face, elle doit le faire en communion ; et qu'elle peut alors découvrir que son interprétation des circonstances est erronée, en ce sens que Dieu agit bel et bien lorsqu'Il semble indifférent. La méthode de Son action peut créer un nouveau problème, mais il faut être assuré de la réalité de cette action.

Habacuc 2:2

Et l’Éternel me répondit. (version Ostervald)

Nous arrivons ici au mot central de cette prophétie, le grand mot révélateur d'une application perpétuelle et persistante. Lorsque l'Éternel révéla à Son serviteur qu'il employait les Chaldéens, Habacuc fut presque consterné, comme le révèle la dernière partie du chapitre précédent (**1:12-17**). Mais la foi triompha à nouveau, car il exposa sa difficulté et se rendit à sa tour de guet pour attendre une nouvelle communication divine. L'Éternel répondit à cette action. C'est le sens de cette déclaration : « Et l'Éternel me répondit ». La réponse consistait en la déclaration d'un principe par lequel tous les hommes et tous les mouvements de tous les âges peuvent être mis à l'épreuve. Elle est formulée sous la forme d'un double contraste : d'une part, entre les orgueilleux ou les hautains et les justes ; d'autre part, entre les résultats. Le résultat dans le cas du juste est qu'il vit par sa foi. Le résultat dans le cas de l'orgueilleux n'est pas mentionné, mais Habacuc l'a immédiatement compris, comme le montre sa description suivante du sort réservé à ce dernier. La valeur immédiate de la parole était qu'Habacuc avait appris que l'utilisation des Chaldéens par Dieu ne signifiait pas le pouvoir permanent de ce peuple malfaisant. Si, pour l'instant, leur pouvoir était utilisé pour discipliner le peuple de Dieu pour son orgueil, à la fin, leur propre orgueil causerait leur perte. Le gouvernement de Dieu est toujours fidèle à ce principe. Il domine les voies des hommes, les contraignant à contribuer à Ses desseins. Il fait en sorte que la colère des hommes le loue, puis il la restreint. La foi est le principe de la vie, l'orgueil est la passion qui mène à la mort. Il n'y a aucune exception à cela ; il n'y a aucun moyen d'échapper à son action.

Habacuc 3:2

Éternel, ravive ton œuvre au milieu des années. (version Darby)

C'est la prière de la foi qui résulte des expériences de communion. Son idée réelle n'est pas celle qui lui est généralement associée. Ce n'est pas un cri pour renouveler une activité qui a cessé, mais pour maintenir une activité qui n'a pas cessé. Nous pourrions traduire avec une exactitude parfaite : « Ô Éternel, maintiens ton œuvre au milieu des années ». Observez comment cela complète le processus. La foi, considérant les circonstances, était perplexe que Dieu n'agisse pas ; et elle lui a exposé son problème. À cela, il a répondu en affirmant qu'il était à l'œuvre : « Car je vais faire en vos jours une œuvre ». Alors la foi ne pouvait comprendre comment Dieu pouvait faire l'œuvre qu'il disait faire ; et elle l'a répété, et a attendu une réponse. À cela, l'Éternel a répondu en révélant à son serviteur le principe de son gouvernement. À présent, la foi n'avait plus qu'un seul désir, celui que Dieu poursuive son œuvre. Mais observons le changement dans le désir d'Habacuc. Lorsqu'il lui semblait que Dieu ne faisait rien, il avait souhaité une punition contre la violence et l'iniquité. Maintenant qu'il avait vu la colère de Dieu à l'œuvre, il était d'accord et priait pour qu'elle se poursuive ; mais il priait aussi : « Dans la colère, souviens-toi de la miséricorde » Et qui douterait que ce désir soit également le résultat de sa communion avec Dieu ? Dans cette communion, l'âme de cet homme avait été amenée à une communion très réelle avec Dieu. Les dernières notes du livre sont celles d'une foi triomphante.

Sophonie 1:2

Je détruirai tout sur la face de la terre.

Sophonie exerça son ministère à l'époque de Josias. C'est un fait intéressant, car à son époque, il y eut une grande réforme, et pourtant le prophète n'y fait aucune référence. Un examen de l'histoire de cette réforme montrera que, pour autant que la nation était concernée, elle était superficielle. Le roi était fidèle à Dieu et sincère. Il était également populaire auprès du peuple, qui le suivait dans son œuvre de réforme, du moins en ce qui concernait les aspects extérieurs. Mais il n'y avait pas de véritable repentance. C'est pourquoi Sophonie ne reconnut pas la réforme ; et en effet, selon toute probabilité, le manque de sincérité de celle-ci donna plus de véhémence à sa dénonciation du péché du peuple. Dans son ensemble, cette prophétie expose avec une force écrasante la sévérité et la bonté de Dieu, et montre comment ces éléments apparemment contradictoires de Son gouvernement tendent vers le même but. Les mots que nous avons soulignés donnent la tonalité du message du prophète quant à l'action de Dieu, conséquence des péchés du peuple. Ce chapitre est entièrement consacré au jour de la colère divine. La perspective était plus large que celle de Juda. Il commençait par la déclaration que toute la création, dans la mesure où elle était polluée, devait être détruite. Il traitait ensuite de la nation elle-même, dénonçant ses péchés et annonçant la colère dévorante de Dieu contre les princes, les extorqueurs, la ville, les marchands et les luxueux. C'est une terrible mise en évidence de la sévérité de Dieu contre l'apostasie. Il n'y avait aucune ambiguïté, aucune incertitude, aucune hésitation dans les paroles du prophète. Elles demeurent pour toujours, révélant le fait que Dieu non seulement ne transigera pas avec le péché, mais qu'il s'y opposera avec une indignation ardente afin qu'il soit complètement consumé.

Sophonie 2:1

Rassemblez-vous donc… (version Lausanne)

Dans ce chapitre, nous avons l'appel du prophète, fondé sur l'approche du jour de la colère. Cet appel initial pourrait être traduit avec précision dans notre langage courant par « Reprenez-vous ». C'est exactement cela. Toute la nation était spirituellement et moralement relâchée, mentalement engourdie et incapable de réaliser la véritable signification de son propre péché. Le prophète se tenait devant la nation comme un médecin et lui criait avec acuité et urgence : « Reprenez-vous ! ». Le signe de la paralysie morale était que la nation n'avait aucune honte. Le prophète cherchait à lui faire prendre conscience du péché et, par conséquent, de la honte, compte tenu du décret du jugement divin qui avait été prononcé contre elle. Il commença par décrire les jugements qui allaient s'abattre sur les nations environnantes, la Philistie, Moab, Ammon, l'Éthiopie et l'Assyrie, puis il poursuivit en montrant comment cette même force destructrice et ardente s'abattrait sur Jérusalem (**3:1-7**). Au cours de cet appel, le prophète s'adressa spécialement au reste des âmes élues qui étaient fidèles à l'Éternel. Deux choses sont impressionnantes dans cette partie de la prophétie. La première est que c'est précisément l'appel que les nations ont constamment besoin d'entendre, mais qu'il leur est difficile d'obéir. Aujourd'hui, les nations les plus privilégiées doivent se ressaisir et faire face aux réalités morales et spirituelles. La seconde est que les âmes fidèles à Dieu au sein de la vie nationale sont celles qui constituent le seul espoir pour la nation d'y parvenir.

Sophonie 3:8

C’est pourquoi, attendez-moi, dit l’Éternel. (version Darby)

C'est la phrase dans laquelle le thème de la sévérité de Dieu se confond avec celui de sa bonté. Elle est particulièrement significative lorsque l'on considère la force du « c'est pourquoi ». Observez les mots qui la précèdent immédiatement : « C’est pourquoi, attendez-moi, dit l’Éternel. » « C'est pourquoi », puisqu'il n'y a aucun espoir de rédemption chez le peuple lui-même, « attendez-moi, dit l'Éternel ». Lorsque la situation est désespérée, en raison de la corruption de l'homme, alors l'Éternel agit, et Il le fait avec « indignation », avec « une colère ardente », avec « le feu de sa jalousie » ; mais tout cela dans le but de mettre fin à la corruption et de restaurer le peuple pécheur. À partir de là, le message prophétique est un message d'espoir ; il devient un chant d'amour, et il n'y en a pas de plus beau dans toute la Bible. C'est une célébration de la maternité de Dieu, dans laquelle le prophète le décrit se réjouissant de son peuple, silencieux dans son amour, puis rompant le silence avec un chant d'amour. Cette victoire est la victoire de l'amour. Cela signifie qu'elle ne peut provenir que de l'action du Dieu d'amour. Il n'y a aucun espoir dans l'effort humain. La seule chose que l'homme puisse faire est d'attendre Dieu. Mais cette attente est une responsabilité. Attendre Dieu, c'est être à la fin de soi-même ; c'est se soumettre à Son jugement ; c'est revenir à Lui avec un abandon total, l'abandon d'un désespoir absolu en tout autre que Lui-même, l'abandon d'une faiblesse reconnue et acceptée. Partout où il y a une telle attente, dans l'amour, Il châtie pour purifier ; puis, dans l'amour, Il se réjouit lorsque Ses desseins s'accomplissent dans la restauration de ceux sur lesquels Son amour repose.

Agée 1:4

Est-ce le temps pour vous d'habiter vos demeures lambrissées, Quand cette maison est détruite?

Pour la première fois (à l'exception du cas de Daniel), un livre prophétique est daté par les dynasties païennes. Les jours d'Israël sont comptés par des règnes extérieurs à l'Alliance. Le reste du peuple a été ramené à Jérusalem après la captivité, mais était toujours soumis aux puissances païennes. Dans ces deux chapitres, nous avons quatre messages, chacun soigneusement daté. Ils avaient tous un seul but, à savoir amener ce peuple à construire la maison de Dieu, qui, malgré le fait qu'ils aient été rétablis depuis plus de quinze ans, était encore inachevée. Dans son travail, Aggée fut aidé par Zacharie ; et ils réussirent, car la maison de l'Éternel fut construite. Le premier discours d'Aggée se trouve dans ce chapitre. Son message positif était un appel à « se lever et à construire » ; sa méthode consistait à combattre l'attitude mentale qui avait empêché la construction. Ces mots particuliers constituaient la réponse du prophète à cet état d'esprit. Le peuple attendait le moment opportun, affirmant que ce moment n'était pas encore venu. Le prophète révéla la fausseté de cette attitude par cette question. Ils n'attendaient pas un moment particulier, un moment psychique, pour construire leurs propres maisons. Pour cela, ils déployaient leur énergie physique. La condition psychique nécessaire à la construction de la maison de Dieu était celle d'esprits déterminés à employer suffisamment d'énergie physique pour y parvenir. Quelle folie persistante que d'attendre des moments psychiques pour accomplir l'œuvre divine, alors que la seule chose nécessaire est l'action immédiate. La vérité était, et est toujours, dans tous ces cas, que l'action est le résultat du désir. Désirer la Maison de l'Éternel, c'est la construire. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une véritable compréhension des valeurs relatives.

Agée 2:9

La gloire de cette dernière maison sera plus grande Que celle de la première.

Ce chapitre contient trois messages, tous inspirés par l'humeur du peuple qui menaçait d'empêcher l'accomplissement de la grande œuvre. Le premier message les a motivés, et sous la direction de Zorobabel, le gouverneur, et de Josué, le grand prêtre, ils ont bien commencé. Au bout d'environ sept semaines, la fête des Tabernacles arriva, avec l'arrêt obligatoire des travaux. Pendant cette période, ils furent assaillis par les lamentations de ceux qui déploraient la pauvreté de la maison qu'ils construisaient, comparée à la maison glorieuse qui avait été détruite. Ces lamentations avaient tendance à les décourager, et pour y remédier, le prophète fit cette grande déclaration. Là encore, il s'agit d'un danger persistant. Les hommes sont constamment tentés de penser du mal du travail qu'ils accomplissent en le comparant à la gloire des réalisations passées. C'est une attitude tout à fait fausse et injustifiée. Cette maison, qui manquait de la splendeur matérielle qui caractérisait l'ancienne, allait accueillir le Désir de toutes les nations, et donc une gloire spirituelle que l'ancienne maison n'avait jamais connue. Prenons cette leçon à cœur. Nous accomplissons peut-être des choses meilleures et plus grandes que nous ne le pensons. Il est toujours vain de juger de la valeur des tâches assignées par Dieu en fonction de l'apparence du moment où elles sont accomplies. Si elles sont effectivement assignées par Lui, cela nous suffit ; et plus encore, cela nous donne l'assurance qu'elles sont meilleures que celles du passé, car Dieu tend toujours vers ce qui est plus élevé, plus grand, plus noble, et continuera à le faire jusqu'à ce qu'Il ait accompli la perfection finale de Sa volonté.

Zacharie 1:4

Ne soyez pas comme vos pères…

Ce livre a été décrit à juste titre comme l'Apocalypse de l'Ancien Testament, en raison de sa représentation visionnaire de l'histoire d'Israël jusqu'au moment où il est complètement restauré. Zacharie était contemporain d'Aggée et l'a aidé dans son travail particulier. Son premier message (**1:1-16**) a été délivré environ un mois après le deuxième message d'Aggée ; son deuxième, composé de visions (**1:7-6:15**), deux mois après le dernier message d'Aggée ; son troisième, composé de voix (**7:1-8:23**), près de deux ans plus tard ; tandis que son dernier message concernant le roi (**9:1-14:21**) a été délivré après l'achèvement du temple, au moins quatre ans après Aggée. Ces paroles sont tirées du premier message. Le peuple regardait en arrière et se lamentait sur la grandeur passée de la gloire du Temple. Aggée leur avait dit que la gloire de la dernière maison dépasserait celle de la première. Zacharie a renforcé l'appel d'Aggée sous un autre angle. Il leur a demandé de tirer la véritable leçon du regard vers le passé, celle de la façon dont la gloire a été perdue à cause de la désobéissance des pères à la parole de Dieu. C'était, et c'est toujours, une parole salutaire. C'est une habitude persistante que de parler du « bon vieux temps » et d'affaiblir ainsi notre capacité à servir notre propre époque. Il est bon de nous rappeler que, à bien des égards, c'était un mauvais vieux temps, et de tirer les leçons des échecs du passé afin de rendre notre travail plus durable.

Zacharie 2:5

Je serai pour elle, dit l'Éternel, une muraille de feu tout autour, et je serai sa gloire au milieu d'elle.

Au septième verset du chapitre 1 commence la série de huit visions dans lesquelles l'histoire d'Israël depuis cette époque jusqu'à l'accomplissement du dessein divin est prédite. La première, celle des myrtes (**1:7-17**), montre la longue période pendant laquelle le peuple élu de Dieu devra vivre dans l'ombre. La deuxième, celle des cornes et des forgerons (**1:18-21**), reconnaît les forces qui s'opposeront à ce peuple, ainsi que les forces que Dieu suscitera pour détruire ceux qui le dispersent. Ces mots apparaissent dans la troisième vision, qui occupe tout ce chapitre. Il s'agit d'une présentation radieuse de la restauration et de la prospérité qui finiront par venir à Israël grâce à la providence divine. C'est une vision glorieuse de Jérusalem telle qu'elle sera. On voyait un jeune homme partir pour mesurer la ville. Il fut arrêté et on lui dit en substance qu'aucune de ses mesures ne pourrait englober la gloire spacieuse de cette ville de Dieu qui s'étendrait dans les terres agricoles comme des villages. Puis vint cette belle et dernière figure de style. Lorsque cette ville sera enfin établie, elle n'aura pas besoin de murs matériels pour assurer sa sécurité, car l'Éternel l'entourera d'un mur de feu et sera au milieu d'elle comme sa gloire suprême. La cité de Dieu a toujours été le but des hommes et des femmes de foi dans leur pèlerinage, leur témoignage et leur combat, et aucune suggestion quant à sa gloire, sa beauté et sa sécurité, dans toute la littérature biblique, n'est plus parfaite et merveilleuse que celle-ci.

Zacharie 3:8

Voici, je ferai venir mon serviteur, le germe.

Ce chapitre contient la quatrième vision. Il s'agit de celle de Josué, le prêtre, purifié et prêt à remplir sa fonction sacerdotale. Israël a été choisi pour remplir cette fonction parmi les nations, pour être une dynastie de prêtres, en ce sens qu'il avait accès à Dieu. À cause de son péché, il a échoué, mais en se purifiant de ce péché, il doit encore remplir cette fonction. Le moyen de restauration pour Israël doit être celui de la venue du Serviteur de l'Éternel, le Germe. La signification du mot est simple, c'est celle d'un bourgeon ou d'une branche qui jaillit de l'arbre lui-même. Son utilisation est révélée par la traduction de la Septante qui rend le mot par anatole, « ce qui s'élève ou jaillit ». C'est le mot traduit par « Aurore » dans **Luc 1:78** : « le soleil levant nous a visités d'en haut, », dans la prophétie du prêtre Zacharie, père de Jean-Baptiste. C'était là l'espoir de la purification et de la restauration d'Israël dans son travail sacerdotal. Elle avait échoué parce que l'ordre sacerdotal divinement établi dans sa vie nationale avait échoué. Et comme ils ont échoué avec persistance ! Leur échec final fut celui d'avoir assassiné Celui-là même qui accomplissait en sa propre personne et dans sa fonction cette grande prédiction. Pourtant, Il est venu ; le Serviteur de Dieu a été mis au monde ; le Germe, l'Aurore, a visité et racheté son peuple. Le résultat doit être enfin la purification de cette nation et l'exercice de sa fonction sacerdotale parmi les nations du monde. Tout cela est grâce. Une telle grâce est certes étonnante, mais elle est toute-puissante.

Zacharie 4:6

Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Éternel des armées.

Dans ce chapitre, nous avons la cinquième vision. Il s'agit de celle du chandelier d'or. Pour les Hébreux pieux, sa signification était évidente. Dans le lieu saint, juste à l'extérieur du lieu très saint, se trouvait le chandelier d'or, symbole perpétuel de la fonction de la nation dans le dessein de Dieu, tout comme la table des pains de proposition était un symbole de sa communion avec Lui. La nation avait été créée pour être un centre de lumière pour toutes les nations. Dans les visions accordées à Zacharie, cela représentait donc l'Israël idéal. Cela suivait logiquement celui du prêtre, purifié et ainsi préparé à l'accomplissement de sa fonction sacerdotale. L'ensemble de la vision avait pour but de montrer que la nation ne pouvait remplir cette fonction que si elle était en communion directe et constante avec Dieu. Ce n'est pas par sa puissance ou sa force parmi les nations qu'elle pouvait révéler la vérité sur Dieu, mais uniquement par une vie illuminée et animée par Son Esprit. Zorobabel et Josué représentaient symboliquement les fonctions de roi et de prêtre, fusionnées dans le Messie ; c'est par la soumission à Son autorité et l'appropriation de Son œuvre de médiation que l'on peut recevoir un approvisionnement perpétuel de cet Esprit. La vision est magnifiquement picturale et pleine d'illumination. Les principes s'appliquent à l'Église autant qu'à Israël. Ce n'est pas par sa puissance, son argent ou son organisation qu'elle peut témoigner de son Seigneur, mais uniquement par son Esprit. Elle dispose en permanence d'un approvisionnement complet de cet Esprit par l'intermédiaire de Celui qui est le seul Roi-Prêtre.

Zacharie 5:11

Une maison dans le pays de Schinear.

Deux visions, la sixième et la septième, se trouvent dans ce chapitre, à savoir celles du rouleau volant et de l'épha. Ce sont des visions d'administration. L'idée est que lorsque Israël sera restauré et qu'il réalisera sa véritable fonction dans l'économie divine, il exercera une véritable influence morale dans le monde. Le rouleau volant est la malédiction du mal ; il représente le principe de la loi, tel qu'il sera appliqué par Israël. Les malfaiteurs seront découverts et punis. L'épha avec la femme assise à l'intérieur a reconnu, comme l'a clairement révélé une prophétie ultérieure, que le principe de la méchanceté aura son dernier bastion dans le commerce (voir **Apocalypse 13:16-17** ; et lire les journaux). Sous l'influence d'Israël restauré, cette manifestation sera limitée pendant un certain temps. Elle sera transportée et centralisée dans le pays de Shinar. C'est là que la tour de Babel a été érigée (**Genèse 10:10**) ; et c'est là que Babylone a été construite. Dans le plan révélé par la prophétie, il doit être fait référence ici au règne millénaire, pendant lequel l'esprit d'anarchie ne sera pas détruit, mais restreint et maîtrisé. Babylone sera tombée en tant que puissance dans les affaires des hommes ; et, sous la contrainte du véritable principe moral, elle sera localisée et maîtrisée. Au-delà de cela, Satan sera libéré, dans un seul but : rassembler tous ceux en qui ce principe d'anarchie a encore sa place, afin qu'ils soient détruits, tandis qu'il sera finalement chassé.

Zacharie 6:13

Le conseil de paix sera entre eux deux. (version Darby)

Dans ce chapitre, nous avons la huitième et dernière vision, ainsi que le récit d'une grande cérémonie symbolique et prophétique réellement accomplie sous la direction de Zacharie. La vision était celle de quatre chars tirés entre deux montagnes d'airain ; l'explication donnée était qu'ils représentaient les esprits du ciel sortant de la présence du Seigneur pour parcourir la terre. La suggestion est toujours celle de l'administration, et la révélation est que cela doit être accompli par des forces spirituelles. La cérémonie consistait à placer des couronnes sur la tête du prêtre. Ainsi fut faite une grande révélation, celle d'un prêtre sur un trône. La prédiction était que l'accomplissement de l'idée suggérée devait venir en la personne de l'Homme dont le nom est le Germe (**3:8**). Puis ces mots particuliers apparaissent : « le conseil de paix sera entre eux deux. » Dans cette déclaration, les mots « entre eux deux » ne font pas référence à deux personnes, mais à deux fonctions, celles de roi et de prêtre, qui se confondent en une seule personne, qui est cette Branche. C'est une parole importante, centrale et définitive sur le sujet de la paix. Au milieu de guerres longues, désastreuses et sanglantes, les hommes ont discuté de la voie de la paix, mais sans parvenir à produire « le conseil de paix ». Au sens large, il est vrai qu'« ils n'ont pas connu le chemin de la paix ». Il n'y a qu'un seul chemin vers la paix. C'est celui de l'exercice de l'autorité sur toutes les affaires humaines par Celui qui n'est pas seulement roi, mais aussi prêtre. Celui qui est capable de libérer les hommes du péché est le seul qui soit capable de les unir dans la paix.

Zacharie 7:3

Faut-il que je pleure au cinquième mois et que je fasse abstinence, comme je l'ai fait tant d'années?

Dans ce chapitre et les suivants, nous avons la troisième partie de la prophétie. Elle se compose de trois messages de l'Éternel au peuple. Ceux-ci ont été délivrés environ deux ans après ceux qui donnaient les visions, et deux ans avant l'achèvement du Temple. Les mots que nous avons soulignés nous introduisent à la raison de ces messages. Pendant les temps de détresse, certains jeûnes avaient été institués par le peuple. Les quatre sont mentionnés dans le verset **8:19**. La question posée par la délégation de Béthel était de savoir si, maintenant que les murs de la ville étaient reconstruits, il fallait encore observer le jeûne qui avait été institué en raison de leur destruction. La première réponse à cette question se trouve dans ce chapitre. Ses deux mouvements sont importants. Dans le premier, le prophète leur rappelle que l'institution du jeûne n'était pas divine. C'étaient eux-mêmes qui l'avaient institué. Il ne dit pas que c'était mal de l'avoir fait, mais ses paroles contenaient un avertissement de ne pas donner une sanction divine à des arrangements humains. Dans le deuxième mouvement, le prophète transmet la parole directe de l'Éternel, qui leur rappelle la raison de la calamité qui les a amenés à instituer ce jeûne. C'était leur iniquité, conséquence de leur désobéissance. Tout cela est très suggestif. Les décisions humaines peuvent être justifiées par des circonstances découlant d'attitudes humaines qui ne sont pas justifiées. Il ne faut pas les considérer comme étant de même nature que les ordonnances divines.

Zacharie 8:19

Le jeûne... et le jeûne... et le jeûne... et le jeûne... se changeront... en fêtes.

Ce chapitre contient les deuxième et troisième messages de l'Éternel en réponse à la demande de la délégation de Béthel. Dans le deuxième (versets **8:1-18**), la décision divine de restaurer Sion est exposée, et le peuple est exhorté à agir conformément à cette décision. Le mouvement commence par ces déclarations saisissantes : « Je suis ému pour Sion d'une grande jalousie », « Je suis saisi pour elle d'une grande fureur », « Je retourne à Sion ». Il en résultera l'établissement de la vérité dans la ville et de la sainteté dans la montagne, ainsi que la sécurité des personnes âgées et les jeux des enfants. Le troisième et dernier message revenait directement à la question qui avait été soulevée et, adoptant une perspective plus large que celle du jeûne particulier mentionné, il incluait les quatre jeûnes qui avaient été institués par le peuple aux jours de calamité. La fête du dixième mois pleurait le siège de la ville ; celle du quatrième, sa prise ; celle du cinquième, sa destruction ; et celle du septième, le meurtre de Guedalia. Aucune de ces choses n'était dans le dessein de Dieu pour son peuple ; elles résultaient de leurs péchés. Les jeûnes étaient donc le résultat de leurs péchés. Dans la jalousie et la fureur, fruits de l'amour, l'Éternel effacerait leurs péchés et leur rendrait ainsi la véritable prospérité. En ce jour-là, qu'ils se souviennent et observent encore, mais que cette observance soit une fête célébrant la grâce de Dieu, au lieu d'un jeûne en mémoire de leur péché. Dans tout cela, un principe de l'action divine est révélé. La grâce de Dieu transforme toujours le jeûne de pénitence en une fête d'amour. N'est-ce pas là le sens profond de la Sainte Cène pour les saints de Dieu ?

Zacharie 9:17

Car combien grande est sa bonté! et combien grande est sa beauté! (version Darby)

Les six derniers chapitres de Zacharie contiennent deux fardeaux. Ils ne sont pas datés, mais nous pouvons être certains qu'ils ont été prononcés après l'achèvement du Temple. Dans les messages déjà examinés, le but du prophète était d'inspirer le peuple à achever la construction du Temple, en lui montrant l'effet considérable de son travail en relation avec la venue et le royaume du Messie. Ces derniers fardeaux sont de nature à interpréter certains aspects de cette venue et de ce royaume. Certaines de ces interprétations étaient de nature à prédire des événements relativement proches, mais elles étaient toutes considérées comme liées au règne du Messie ; certaines faisaient référence à son premier avènement et à son rejet, et celles-ci se sont littéralement accomplies ; d'autres faisaient référence à la gloire ultime de son règne, et elles ne se sont pas encore accomplies. Dans ce chapitre, la protection de la ville contre Alexandre est prédite (versets **9:1-8**) et la victoire de Judas Maccabée sur Antiochus Épiphane est annoncée (versets **9:10-16**). Entre ces prédictions, l'avènement du Messie est clairement annoncé (verset **9:9**). Les mots que nous avons soulignés constituent une exclamation d'émerveillement et d'adoration résultant de la vision du prophète sur l'action de l'Éternel, et ne pouvons-nous pas dire, comme on le voit dans le Roi ? La combinaison des idées dans les expressions « sa bonté » et « sa beauté » est très suggestive. Ce sont là des choses de Dieu, révélées aux cœurs purs, dans la nature, dans la providence, mais avec finalité et perfection dans « le Fils de son amour ».

Zacharie 10:1

Demandez à l'Éternel la pluie…

Ce chapitre ne devrait pas être un chapitre. En effet, il s'agit clairement de la suite et de l'achèvement du premier mouvement de ce chant célébrant la venue du Messie et les victoires qu'il remportera. Il poursuit et développe les déclarations déjà faites. Cependant, cette division se justifie peut-être par le fait qu'à ce stade, le prophète s'adresse directement au peuple auquel il parle. Il avait fait référence à la fertilité qui suivrait le règne du Messie en disant : « Le froment fera croître les jeunes hommes, Et le moût les jeunes filles » (**9:17**) ; et aussitôt, il exhorta le peuple à rechercher ces choses dans la pluie qui vient de Dieu, plutôt que dans les téraphim et les devins qui les avaient toujours égarés. On voit ici un élément de la prophétie qui s'applique toujours. C'est son intention immédiate. Le prophète de Dieu, dans les moments les plus exaltés de sa prédiction, n'oubliait jamais que le véritable but de son ministère était de produire des résultats immédiats, et non de satisfaire la curiosité, même au plus haut niveau. Que ceux qui recherchent une fécondité ultime se souviennent qu'elle viendra comme le résultat des pluies que Dieu envoie ; et qu'ils se souviennent que ces pluies leur sont accessibles dès maintenant, s'ils les lui demandent. Attendre les bénédictions futures peut se traduire par de l'égoïsme et, en fait, retarder ces bénédictions. Qu'il y ait une recherche immédiate, non pas d'abord de la fécondité, mais plutôt des pluies divines par lesquelles cette fécondité viendra.

Zacharie 11:7

Alors je me mis à paître les brebis destinées à la boucherie, assurément les plus misérables du troupeau. Je prix deux houlettes: j'appelai l'une Grâce, et j'appelai l'autre Union. Et je fis paître les brebis.

Dans ce chapitre, nous avons le deuxième mouvement du premier Burden. Il contraste fortement avec le premier mouvement. Celui-ci prédisait la venue du vrai Roi ; celui-ci, dans un langage figuré, parlait de son rejet. Les premières phrases décrivaient le jugement qui résulterait de ce rejet. Ensuite, le fait du rejet était prédit. Il faut se rappeler tout au long que le Berger est toujours le Roi, qu'il soit faux ou vrai. La nation est opprimée par de faux bergers ; alors Dieu a suscité un bon berger, c'est-à-dire un vrai roi. La méthode utilisée ici par le prophète consiste à incarner ce roi dans son discours. Il exerce une double fonction, comme le symbolisent les bâtons. La beauté évoque la grâce du roi, tant dans sa méthode que dans son dessein pour son peuple. Les liens témoignent de sa puissance, également dans sa méthode et son dessein. Le salaire que le peuple lui donne est de trente pièces d'argent, le prix d'un esclave ! C'est pourquoi il brise ses bâtons et les jette. En conséquence, le peuple passe sous l'oppression d'un autre faux berger. Ainsi, le prophète eut une vision du rejet du Messie et de la conquête et de l'oppression romaines qui en résulteraient. L'élément remarquable de cette prophétie est qu'elle prédit avec exactitude, même dans les détails, ce qui arriverait au seul vrai berger.

Zacharie 12:10

Et ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé.

Nous arrivons maintenant à la deuxième partie du Burden. Cette première section de la prophétie concerne des choses qui ne se sont pas encore accomplies. Le roi dont le rejet avait été prédit dans le fardeau précédent est ici vu entrant dans son royaume. Le fardeau comporte à nouveau deux mouvements complémentaires. Dans le premier (**12:1-13:6**), il montre comment les nations oppressives seront jugées et comment le peuple de Dieu sera restauré grâce à la reconnaissance de son roi rejeté et à sa propre purification spirituelle. Dans le second (**13:7-14**), il examine les mêmes événements du point de vue du roi, revenant d'abord sur son rejet, puis décrivant son jour à venir, son déroulement et son administration. Que ces mots sont évocateurs : « Et ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé. » Quel jour ce sera pour l'ancien peuple de Dieu lorsqu'il découvrira que Celui qu'il a rejeté est en fait son Messie. Quelle tristesse sera la sienne ! Et pourtant, grâce à Sa grâce, cette tristesse se transformera en joie. L'expérience nationale a trouvé une merveilleuse illustration dans le cas de Saul de Tarse. C'est exactement ce qui lui est arrivé. Lorsque nous pensons à cette expérience dans son cas, nous pouvons avoir une idée de ce que cela signifiera pour le monde lorsqu'elle sera multipliée à l'échelle nationale. Cette pensée était certainement dans son esprit lorsqu'il a écrit : « Que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts? » (**Romains 11:15**)

Zacharie 13:1

En ce jour-là, une source sera ouverte Pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, Pour le péché et pour l'impureté.

Lorsque le peuple sera affligé par la révélation que leur Messie est celui qu'ils ont rejeté, ils découvriront, dans le mystère de la grâce divine, que Dieu a œuvré, à travers ce rejet même, pour leur purification. À ce sujet, deux choses doivent être dites. Premièrement, il s'agit bien d'un mystère, c'est-à-dire quelque chose dont la vérité est révélée et prouvée par l'expérience, mais dont la méthode dépasse la compréhension de l'esprit humain. Il s'agit du nettoyage de l'esprit qui est offert aux hommes par le Christ, et par lui seul. La deuxième chose à dire est que c'est le seul et unique moyen par lequel les desseins divins pour Israël, et pour l'humanité en général, peuvent être réalisés. Le péché et l'impureté doivent être éliminés. Ils ne peuvent être excusés, tolérés ou compromis. Les fondements du trône de Dieu sont la droiture et la justice ; les fondements de la société humaine sont la pureté morale et la rectitude spirituelle. Ces deux notes sont fondamentales dans tous les messages des prophètes : la nécessité de la purification et l'action de la grâce divine comme seule capable d'assurer cette purification. L'Église chrétienne s'est emparée de ces mots et a utilisé cette idée dans son hymnaire pour exposer une vérité concernant l'humanité, et ce de manière précise et appropriée. Mais n'oublions pas que leur première application concerne Israël et la manière dont Dieu le restaure.

Zacharie 14:9

L'Éternel sera roi de toute la terre; En ce jour-là, l'Éternel sera le seul Éternel, Et son nom sera le seul nom.

C'est là la victoire ultime, l'événement divin lointain vers lequel tend toute la création, le but de l'activité de Dieu pour l'humanité et la réalisation de l'expérience de vie la plus élevée de l'humanité. Cette heure viendra lorsque les pieds du Roi rejeté se poseront à nouveau sur le mont des Oliviers, non plus sur le chemin de la souffrance, mais dans une autorité reconnue et acceptée, « ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise » (**Apocalypse 1:15**). Le centre terrestre de son règne sera Jérusalem, cette Jérusalem si longtemps foulée aux pieds par les nations, mais enfin la ville du grand Roi, non seulement dans l'intention de Dieu, mais aussi dans l'expérience de l'histoire. Le peuple par lequel l'administration de sa volonté sera effective sera son peuple Israël, enfin purifié de tout péché et de toute impureté, et capable de remplir sa fonction sacerdotale et royale dans le monde. En Jésus-Christ, chaque parole de prophétie a été confirmée ; et même s'il n'y avait aucun signe dans les affaires humaines qui indiquait cette direction, nous serions toujours certains de leur accomplissement. Mais aujourd'hui, les signes se multiplient. Les yeux du monde sont déjà tournés vers Jérusalem ; et les hommes qui ne cherchent pas la lumière de la révélation attendent de voir ce qui va se passer à son sujet, s'attendant, comme ils le disent, à des « développements intéressants ». Nous savons déjà ce qu'ils seront. Le Roi lui-même sera là ; et « l'Éternel sera roi sur toute la terre ; en ce jour-là, l'Éternel sera unique, et son nom unique ».

Malachie 1:2

Je vous ai aimés, dit l'Éternel. Et vous dites: En quoi nous as-tu aimés? Ésaü n'est-il pas frère de Jacob? dit l'Éternel. Cependant j'ai aimé Jacob,

Telle est la note dominante des messages des derniers prophètes envoyés au peuple de Dieu, jusqu'à ce que le héraut du Messie le précède immédiatement. Le temps utilisé n'est pas le passé dans son intention, mais le continu. Si nous le considérons comme le passé, nous devons reconnaître qu'il englobe l'ensemble de ce passé. Il n'y avait eu ni défaillance ni manquement dans l'amour divin pour son peuple. Cette déclaration est d'autant plus saisissante qu'on constate que le peuple avait perdu son amour pour Jéhovah à un tel point qu'il remettait en question l'amour de Dieu à son égard. Il disait : « En quoi nous as-tu aimés ? » Malachie exerça son ministère probablement une centaine d'années après l'époque de Néhémie. Le peuple était établi dans la ville, les services du Temple étaient observés, et il jouissait d'une bonne part de prospérité matérielle. Mais ils s'étaient éloignés de Dieu dans leur affection ; leurs pratiques religieuses étaient formelles ; leur moralité était superficielle, et à bien des égards, elle faisait même défaut. Cet homme a été suscité et envoyé par Dieu pour les rappeler aux choses plus profondes de leur vie, et toutes celles-ci étaient conditionnées par la réalité de l'amour divin ; elles ne pouvaient être réalisées que par leur conscience de cet amour et leur réponse à celui-ci. Toute la prophétie est fidèle à cette idée centrale. La sensibilité du cœur divin se révèle merveilleusement du début à la fin. L'amour s'exprime tout au long du récit. Il est sévère dans sa dénonciation du péché ; mais il n'abandonne jamais ceux qu'il aime. Il discute avec eux, les supplie, les avertit, fait appel à eux ; et tout cela n'est qu'amour, et toujours de l'amour, et ce malgré leur froideur, leur orgueil et leur manque de réponse. C'est là la révélation de Dieu par laquelle s'achève l'Ancien Testament.

Malachie 2:17

Vous fatiguez l'Éternel par vos paroles, Et vous dites: En quoi l'avons-nous fatigué? C'est en disant: Quiconque fait le mal est bon aux yeux de l'Éternel, Et c'est en lui qu'il prend plaisir! Ou bien: Où est le Dieu de la justice?

Ces paroles se trouvent à la fin des accusations formelles portées par le prophète contre la nation pour sa réaction face à l'amour de Jéhovah. Ces accusations visaient les prêtres (**1:6-2:9**) et le peuple (**2:10-16**). Les prêtres étaient corrompus. Ils avaient dégradé leur fonction par la profanation, le sacrilège, la cupidité et la lassitude ; ils avaient ainsi donné une fausse image de Dieu au peuple. Le peuple s'était rendu coupable d'avoir profané son alliance avec Jéhovah par deux péchés : le premier consistait à contracter des mariages mixtes, et le second à divorcer de leurs véritables épouses. L'interdépendance entre un clergé corrompu et un peuple corrompu était inévitable. Le point le plus grave de leur péché résidait dans leur mauvaise interprétation de Dieu. C'est là le sens de cette accusation : ils avaient lassé Jéhovah par leurs paroles. Ils avaient une fausse conception de son amour ; ils disaient : « Quiconque fait le mal est bon aux yeux de Jéhovah. » Cela revenait à dire : Dieu est si bon qu'il ne punit pas la méchanceté. Ils avaient une fausse conception de sa sainteté ; ils disaient : « Où est le Dieu de la justice ? » Cela revenait à dire : Dieu est indifférent à ces choses, il ne gouverne pas et n'intervient pas. Ce sont là les paroles qui lassent Dieu, car ce sont des paroles qui révèlent une fausse conception de Lui-même, une incompréhension de la nature et des voies de son amour. En méditant ces paroles, nous sentons que, dans une grande partie de l'enseignement moderne sur Dieu, il doit y avoir beaucoup de choses qui Le lassent. Pourtant, grâce à Dieu, sa lassitude n'a rien d'un échec ni d'un découragement. Elle nécessite de la discipline, mais cette discipline n'est qu'une autre manifestation de son amour incessant et immuable.

Malachie 3:6

Car je suis l'Éternel, je ne change pas; Et vous, enfants de Jacob, vous n'avez pas été consumés.

Ce chapitre contient l'annonce faite par le prophète concernant la venue du Seigneur dans son Temple, en la personne du Messager de l'alliance. Il constitue une réponse aux paroles qui accablaient Dieu. On disait : « Où est le Dieu du jugement ? » Voici la réponse. Jéhovah n'était pas seulement toujours avec eux, veillant sur eux ; il allait se manifester et prendre les rênes du gouvernement. Il purifierait le sacerdoce et jugerait le peuple avec justice. Au milieu de cette grande annonce, ces paroles apparaissent. L'espérance des fils de Jacob réside dans la nature immuable de Jéhovah. C'est là aussi la seule espérance de l'humanité. S'Il changeait en sainteté, alors s'ensuivrait la corruption la plus extrême de l'homme, et cela signifierait la destruction complète de l'humanité. S'Il changeait en amour, alors Il pourrait livrer l'homme aux conséquences de son propre péché. S'Il changeait, alors en effet les fils de Jacob, et les fils des hommes, seraient consumés. Mais dans cette parole, nous trouvons notre assurance. Il ne change pas. Il ne fera aucun compromis avec le péché. Il n'abandonnera pas l'homme à son péché, mais Il pourvoira à la rédemption des pécheurs. Aujourd'hui, au milieu d'une corruption généralisée et de fausses philosophies, de paroles qui lassent Dieu, nous pouvons être assurés qu'Il reste inchangé, le Dieu d'une sainteté immaculée et d'une justice inébranlable ; le Dieu d'un amour infaillible et d'une grâce invincible. Tel est le secret de nos chants et l'inspiration de notre service.

Malachie 4:6

Il ramènera le coeur des pères à leurs enfants, Et le coeur des enfants à leurs pères, De peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit.

Ainsi s'achève la prophétie de Malachie ; et ainsi se termine l'Ancien Testament. Lorsqu'ils lisent ce passage prophétique, les rabbins ne terminent jamais par ces mots, mais reviennent en arrière et répètent les paroles du verset 5, pour conclure ainsi. Dans le même but d'éviter de terminer par le mot « malédiction », la Septante place le verset 4 après les versets 5 et 6. Ce désir d'échapper à l'impression que suscite le mot « malédiction » est compréhensible, mais il révèle un littéralisme qui était tout à fait erroné. Le dernier mot est « malédiction », mais la dernière pensée ne l'est pas. L'accent est mis sur le mot « de peur que ». Cela suggère un moyen d'échapper à la malédiction. La malédiction est quelque chose qu'il faut prévenir. Elle s'abattrait si rien n'était fait. Telle est la vérité révélée dans toute la Loi, les Prophètes et les Écrits. Comment alors peut-on la prévenir ? La question nous ramène à ce qui précède le mot « de peur que ». Qu'est-ce donc ? La promesse d'une action de Jéhovah, par laquelle le cœur du peuple sera transformé. Si la condition pour échapper à la malédiction avait dépendu d'une action de l'homme, nous pourrions désespérer. Mais ce n'est pas le cas, sauf dans la mesure où l'action de Dieu produira un changement dans le cœur de l'homme. Au-delà de l'Ancien Testament, nous avons le Nouveau ; et c'est là que nous trouvons l'accomplissement de la promesse divine, et tout ce qu'elle impliquait. Car au-delà du messager qui prépare le chemin (Élie, c'est-à-dire Jean), le Messager de l'Alliance (le Messie, Jésus) est venu. Certes, il a été rejeté ; mais son jour vient encore, un jour de feu et de lever du soleil ; et avant cela, Élie viendra encore vers le peuple de Dieu. La parole finale de Dieu n'est jamais une malédiction, mais une bénédiction.